



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









11

21

.081



MANUEL  
D'HISTOIRE  
UNIVERSELLE,

Par A. OTT, Docteur en Droit.

HISTOIRE ANCIENNE.

PARIS.

CHEZ PAULIN, LIBRAIRE,

RUE DE SÈVE, 25.

1840.



44

**MANUEL**  
**D'HISTOIRE UNIVERSELLE.**

Imprimé par Béchune et Plon, à Paris.

# MANUEL D'HISTOIRE

UNIVERSELLE,

Par ~~Ar~~ <sup>Auguste</sup> OTT, Docteur en Droit.

—  
TOME PREMIER.

—  
PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.



PARIS.

CHEZ PAULIN, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, 33.

—  
1840.

Vignaud lib.  
2 vols  
8.4.27.



II  
21  
.089

## PRÉFACE.

C'est à la jeunesse surtout que nous adressons notre livre. Notre but a été de répondre à un besoin que doivent éprouver tous les jeunes gens qui veulent se livrer à des études sérieuses et que nous-même nous avons souvent ressenti. Nous avons voulu rendre accessibles à tous, les résultats généraux des travaux historiques modernes et en même temps donner les indications nécessaires pour une étude plus approfondie. Nous avons donc réuni dans un cadre serré toutes les notions historiques importantes, l'analyse des recherches qui ne sont pas du ressort de l'enseignement scolaire et les renseignements bibliographiques convenables; et si nous avons réussi, notre travail pourra être utile à la fois aux jeunes gens et aux personnes qui, sans avoir le loisir d'étudier les ouvrages originaux, désirent prendre une idée générale de l'état actuel de la science.

D'après le plan que nous nous sommes tracé, nous devons non-seulement exposer les résultats positivement acquis, mais encore signaler les principales lacunes, indiquer les points en discussion. Nous devons avant tout embrasser tous les éléments de notre sujet, et nous ne pouvons négliger les faits de civilisation; car si dans l'histoire spéciale d'un peuple ou d'une période le plus grand rôle appartient de droit aux événements politiques, l'histoire universelle est surtout le tableau de la marche et des




progrès de l'humanité entière, et c'est dans les idées, soit religieuses, soit philosophiques, et dans les mœurs, les beaux-arts, les sciences et les institutions, qui n'en sont que les expressions diverses, qu'il faut chercher les enseignements utiles et féconds. C'est aussi vers ces branches de l'histoire que se portent aujourd'hui les recherches les plus suivies, les investigations les plus profondes, et nous leur avons fait une place d'autant plus large qu'on en trouve plus difficilement un exposé sommaire. C'est par les mêmes motifs que nous avons consacré une étendue considérable à l'exposé des travaux sur l'Orient et sur les traditions primitives des peuples, de ces travaux si intéressants dont à peine quelques aperçus incomplets ont pénétré dans le public.

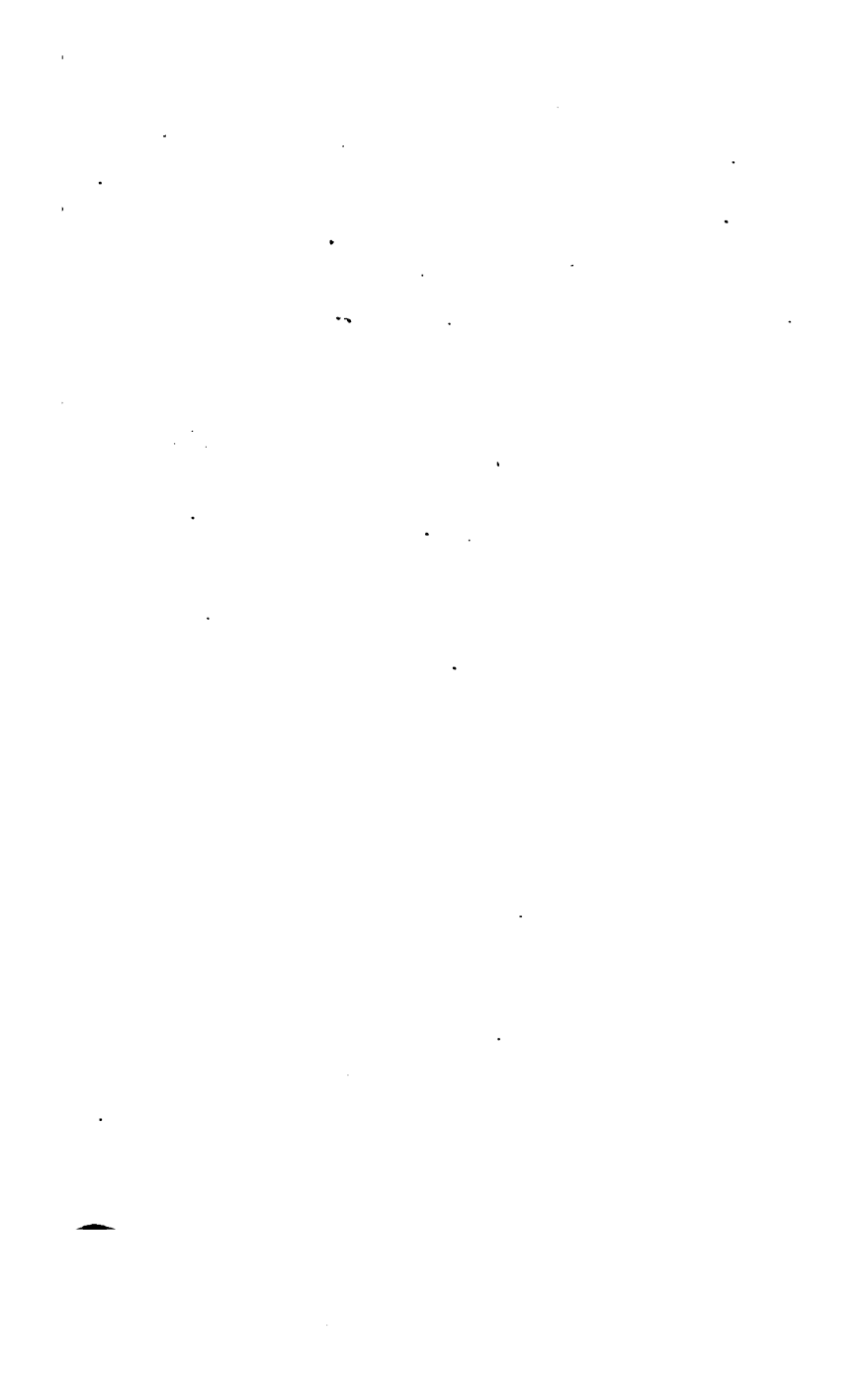
Nous avons cité un grand nombre de livres, mais nous n'avons pu songer à donner la bibliographie complète de chaque sujet. Dans le choix que nous avons dû faire, nous nous sommes attaché à indiquer d'abord tous les ouvrages importants et remarquables, puis ceux qui, sans avoir la même valeur, pouvaient fournir tous les renseignements ultérieurs. Nous n'avons pas oublié, du reste, que nous écrivions pour des lecteurs français, et nous n'avons cité les ouvrages écrits en langue étrangère que lorsque la langue française n'offrait pas sur le même sujet un traité aussi complet et aussi important.

Nous n'avons pu entreprendre d'écrire une histoire universelle sans nous appuyer sur des principes qui nous permettent de coordonner les faits et de les juger. Ces principes, nous les avons puisés dans la morale et dans la loi du progrès. Nous les croyons conformes aux sentiments de la majorité de nos lecteurs, et d'ailleurs nous aurions

ou mentir à notre conviction et faire une œuvre mauvaise si nous nous en étions départis.

Nous terminerons cette préface en sollicitant la bienveillance du lecteur. Notre travail présentait de grandes difficultés : c'est le premier de ce genre qui, à notre connaissance, soit publié dans notre pays, et les manuels allemands ne nous ont été que d'un faible secours, car ils sont tous conçus sur un plan différent du nôtre. *L'Encyclopédie historique* que publie à Turin M. César Cantù nous eût été sans doute très-utile ; mais les premiers volumes de cet ouvrage considérable viennent à peine de paraître. — Faisons observer aussi qu'en beaucoup de points il y a défaut absolu d'ouvrages spéciaux, et qu'enfin nous avons trouvé de nouveaux obstacles dans la quantité et la diversité même des faits que nous avions à classer et à exposer. Nous osons donc espérer qu'on recevra avec indulgence notre travail, que nous aurions voulu rendre moins imparfait.





---

# INTRODUCTION.

---

L'histoire universelle occupe de nos jours un rang élevé parmi les sciences morales. C'est elle qui nous apprend à faire la part du temps et de l'espace, à mesurer les progrès sociaux, à diriger vers le bien les efforts de l'humanité. Image fidèle de la route suivie par le genre humain, c'est un guide assuré qui signale sans cesse les sources fécondes de la prospérité des nations, les erreurs par lesquelles les sociétés se perdent, les fautes qui entraînent leur mort. Appuyée sur l'expérience des siècles, éclairée par les progrès du passé, elle explique le présent et soulève un coin du voile qui couvre l'avenir.

L'histoire a puisé cette haute valeur dans une science nouvelle, développée pendant le dix-huitième siècle et connue sous le nom de philosophie de l'histoire. Elaborée par des hommes ardents et généreux qui s'y dévouèrent parce qu'ils crurent accomplir une œuvre utile, la science historique est aujourd'hui fixée; et si toutes les questions qu'elle soulève ne sont pas définitivement résolues, si elle présente encore des problèmes à discuter, il n'en est pas moins vrai qu'elle repose sur un ensemble de lois constantes et de principes rigoureux.

Ces principes et ces lois, nous allons les exposer d'abord : puis nous tracerons rapidement l'historique des travaux qui ont mené la science au point où elle se trouve aujourd'hui.

## **I. Principes de la Science de l'histoire.**

### **§ I<sup>er</sup>.**

Les lois de l'histoire découlent de la nature de l'homme individuel, des conditions d'existence des sociétés et de la succession imposée aux actes de l'humanité elle-même. Un seul mot, le progrès, résume toutes ces conditions, les explique et les justifie.

Le progrès, ce principe si fécond en toutes choses, le progrès qui nous a donné l'intelligence des jours de la Genèse, et a ramené à la tradition religieuse les plus élevées des sciences physiques, la géologie et l'histoire naturelle, éclaire d'une manière vive et inattendue la science des sociétés humaines. Seul il peut rendre compte du passé de l'humanité et donner l'intelligence des actes accomplis : seul il peut aplanir toutes les difficultés et résoudre toutes les objections : seul aussi il peut répondre aux désirs d'activité qui animent les nations modernes, et combler les vœux ardents qui poussent vers un avenir meilleur.

Mais ce principe, avant tout, doit être bien compris. L'histoire des révolutions du globe en donnera une idée simple et facile, applicable aussi aux révolutions humaines.

### **§ II.**

Au commencement, notre globe n'était qu'un assemblage confus de matières minérales. Soumis aux seules forces de la matière brute, il présentait une masse aux éléments divers, agitée et brûlante, réduite à l'état liquide par l'intensité de la chaleur et de l'électricité. Mais il arriva que ces forces perdirent leur énergie : la masse se refroidit à la surface et se solidifia ; et il en résulta une dure couche de granits et de ro-

des cristallines , fondement primitif des terrains qui allaient s'accumuler.

Ce fut la première création de Dieu , la première du moins qu'il nous soit donné de connaître. Sur cette base primitive, toute formée de minéraux et de pierres , furent déposés les germes des premiers végétaux , et les premiers essais de la vie animale. C'étaient les êtres les plus imparfaits de la création organique, ceux qui peuvent pousser sur des roches nues, se nourrir d'eau et de sels marins. Abandonnés à la force vitale dont Dieu les avait doués, ils vécurent et se propagèrent, et il se fit qu'après un temps bien long sans doute, ils eurent modifié en partie cette matière minérale qu'ils s'assimilaient sans cesse, et déposé sur la croûte rocheuse du globe un premier terreau végétal et animal formé de leurs débris.

La terre alors put recevoir des végétaux et des animaux plus parfaits ; elle avait à leur offrir une nourriture plus abondante, un milieu plus conforme à leur nature ; une nouvelle création eut lieu, qui accomplit à son tour une fonction semblable, et rendit possible une création plus parfaite encore ; et successivement chaque création, toujours plus élevée que celle qui la précédait, préparait le terrain de celle qui devait la suivre. La surface du globe changeait ; les terrains s'accumulaient, de nouveaux êtres s'y succédaient d'âge en âge, et il en fut ainsi jusqu'à ce qu'enfin la terre fût prête à recevoir l'homme, jusqu'à ce qu'elle pût devenir le séjour d'un nouvel ordre de phénomènes, de ceux que produit l'activité spirituelle.

Le progrès, tel que la géologie nous le révèle, consiste donc en une série de créations toujours plus parfaites, toujours plus élevées, et dont chacune ne semble avoir d'autre mission que de préparer le terrain de celle qui va la suivre. La force vitale particulière à chaque espèce d'êtres conserve les individus dont elle se compose, et les multiplie ;



mais, quoique modifiant sans cesse le milieu dans lequel ils vivent, ces êtres restent les mêmes depuis le jour où pour la première fois ils ont paru à la surface du globe, jusqu'à celui où ils doivent en disparaître pour jamais, et n'engendrent pas eux-mêmes la création qui doit les remplacer. Le progrès est l'œuvre de Dieu. Son activité intervient chaque fois que les temps d'une nouvelle création sont venus; et de sa volonté toute puissante émanent les forces nouvelles destinées à faire subir au monde une nouvelle transformation.

Le temps qui s'écoule entre deux créations successives offre des développements, mais non point des progrès réels. Résultat de combinaisons toujours identiques d'un nombre fini de formes limitées, il ne présente qu'un cercle fatal de faits qui se reproduisent toujours : — mouvement engendré par les forces actives des créatures, et qui, s'affaiblissant sans cesse, aboutirait à l'immobilité, si la main de Dieu ne venait régulièrement le ranimer d'une impulsion nouvelle.

### § III.

La loi du progrès que nous venons de déduire de l'histoire des révolutions du globe est analogue à celle qui régit l'humanité. Dieu procède admirablement en toutes choses par les voies les plus simples et les plus uniformes : un même principe gouverne la société humaine et le monde. Mais quoique le principe soit identique dans ses termes généraux, la différence fondamentale qui sépare l'homme des êtres qui l'entourent vient y apporter une modification essentielle. L'homme accomplit une fonction libre et spirituelle : il est capable de participer lui-même au progrès dont les autres créatures ne sont que les instruments fatals. La loi progressive des forces matérielles ne peut s'appliquer à lui que sous une forme nouvelle.

La fonction de l'homme est sociale : elle embrasse l'huma-

mité entière. Ce sont les sociétés seulement qui agissent dans le monde : l'individu isolé ne serait pas un homme. La condition fondamentale de toute société humaine nous donnera l'élément principal du progrès de l'humanité.

#### § IV.

De toutes les nations qui ont pris part à l'œuvre progressive accomplie jusqu'à ce jour, il n'en est pas une qui ne se distingue par un caractère bien tranché, par un mode d'activité propre à elle, signe de sa tâche spéciale dans le travail commun. L'industrie et le commerce ont fait fleurir la Phénicie : la conservation des traditions anciennes a été la mission du peuple juif : Athènes a brillé par ses beaux arts et sa littérature : Spartes par son activité guerrière : Rome a vécu tout entière dans une seule pensée, la conquête du monde. Tout peuple sur la terre a rempli une fonction, et y a puisé les éléments de son activité nationale.

Cette fonction particulière qui caractérise chaque nation, ce principe dont découlent tous ses actes et hors duquel elle ne vivrait pas, on l'appelle son but d'activité. L'observation nous apprend, et le raisonnement nous démontre, qu'un but commun d'activité est la condition essentielle de toute société humaine, et que là où il manque l'état social devient impossible. Les hommes ne se réuniraient pas s'ils n'avaient un but commun ; et puisque l'homme est essentiellement actif, puisque pour lui vivre c'est agir, nul but ne peut le relier aux autres si ce n'est celui qui commande une activité commune. L'action extérieure sur le monde, la transformation de la nature physique et des sociétés humaines, c'est toujours là qu'aboutissent les buts nationaux, et ils seraient incapables de faire vivre un peuple s'ils n'exigeaient une pratique, une réalisation. Celle-ci est terminée lorsque le but est atteint, lorsque tous les travaux qu'il engendre ont été achevés.

## § V.

Un but commun d'activité, voilà donc le principe premier de toute société. Ce but est soumis lui-même à certaines conditions essentielles. Ne faut-il pas qu'il commande un travail long et difficile, la coopération d'une foule immense, les efforts soutenus de générations successives ? S'il en était autrement, où la société prendrait-elle sa force et sa durée, comment s'étendrait-elle à la surface du globe et pourrait-elle traverser les siècles ! Mais il est une condition plus importante encore, hors de laquelle le but n'aurait ni force pour unir, ni puissance pour conserver. Le but ne peut être dépendant de la volonté humaine, une base plus solide lui est nécessaire : tout but commun d'activité doit être un devoir imposé par Dieu. Pour que chacun soit lié envers les autres par une chaîne plus puissante que sa volonté mobile, pour qu'il soit réellement obligé envers la société, et que celle-ci ait droit sur sa personne, droit complet et absolu : pour que la société elle-même soit soumise à une règle, et que dans son sein l'anarchie et le despotisme soient également impossibles, son but doit être placé plus haut qu'elle : il doit la dominer, ainsi que les individus qui la composent, et inspirer à tous une obéissance sans réplique. Or, Dieu seul peut imposer un devoir à l'humanité, aux sociétés, aux individus ; une religion seule peut créer un but commun d'activité.

Le but commun d'activité n'est donc autre chose qu'une morale religieuse. La foi vive et ferme de tous en cette morale et en la religion qui la constitue et la sanctionne, seule donne aux nations la force et l'énergie qui les rend puissantes dans l'humanité. La morale est la loi suprême de la société ; la religion est le point d'appui de la morale. Quand les croyances religieuses s'effacent, la morale manque de base et de soutien : la société est proche de sa décadence. Quand

la morale elle-même est méconnue, le lien social est rompu, la dissolution est imminente.

## § VI.

C'est l'étude des modifications morales et religieuses des peuples qui nous rendra raison des buts divers que les nations ont réalisés jusqu'à ce jour, et qui nous dévoilera en même temps les lois progressives de l'humanité. La religion chrétienne a intronisé dans le monde une morale nouvelle, des principes inconnus jusqu'alors. Liberté aux esclaves, égalité pour tous, fraternité des peuples, réalisation de l'unité humaine, voilà les buts nouveaux qu'elle a proposés aux peuples, et voilà les idées qui font agir l'Europe depuis dix-huit siècles. Ces doctrines, l'antiquité n'en avait nulle notion. La plupart des nations qui ont joué un rôle important dans l'histoire ancienne ont puisé leur but d'activité dans les croyances égyptiennes et indoues. Là on admettait une hiérarchie de dieux : là on admettait aussi une hiérarchie humaine ; et le système des castes, qui consacrait l'esclavage, n'était que l'expression politique et civile de cette morale qui précéda celle de Jésus-Christ. Mais antérieurement à l'Inde et à l'Égypte d'autres nations et d'autres principes se disputaient le monde. Les races innombrables nées des fils de Noé présentent chacune un but d'activité spécial ; et cependant tous ces buts se rattachent à une idée religieuse et morale commune, preuve irrécusable de leur point de départ commun. Chez ces peuples, tout homme de race différente est un ennemi ; le lien social repose sur le lien de l'origine commune ; il faut, pour être frère d'un homme, sortir d'un même sang que lui ; le système des castes même n'est pas connu encore, et l'esclavage, fondé sur la violence, subsiste avec toute l'énergie de la force brutale. Sans remonter plus loin dans l'antiquité, arrêtons-nous à ces faits : ils nous

suffisent pour déterminer la loi suivant laquelle les croyances morales et religieuses se succèdent dans l'humanité.

Cette loi, comme on a pu le voir, n'est autre chose que le progrès. Aux premiers hommes, à la société primitive, Dieu a imposé le premier devoir, la plus ancienne morale : l'activité sociale s'est emparée de ce but, elle l'a réalisé et appliqué dans toutes ses parties, elle a accompli la volonté de Dieu. Mais cette morale n'était pas celle du christianisme ; l'humanité encore brute et grossière était incapable de la charité infinie, du dévouement immense que Jésus-Christ a exigé des hommes. Elle n'avait alors ni l'intelligence pour comprendre un si grand devoir, ni la force pour l'accomplir. Ce n'était là qu'une élaboration première destinée à préparer le terrain pour les devoirs postérieurs. Lorsque cette première morale fut réalisée, une autre plus parfaite put lui succéder, puis une autre plus parfaite encore ; et ainsi de devoir en devoir, de but atteint en but à atteindre, l'humanité a marché à travers les siècles, progressant toujours et réalisant par ses travaux successifs l'œuvre qui lui a été dévolue par Dieu.

Les devoirs accomplis jusqu'à ce jour ont eu pour résultat définitif de constituer l'humanité elle-même. D'abord il a fallu fonder la famille, et une période sociale a été consacrée à cette œuvre première. Puis fut créée la race, lien social plus étendu ; et en même temps les hommes eurent pour mission de se répandre sur le globe, et de s'en assujettir tous les points. De nombreuses nations ont agi sous l'empire de ce but. Ensuite il a fallu unir entre elles ces races ennemies. Ce but nouveau engendra les grandes nationalités de l'Inde et de l'Égypte ; mais la morale, qui ne fit qu'une seule société de ces races diverses, consacra aussi leur inégalité, et les sociétés elles-mêmes restèrent ennemies. Le christianisme enfin a rompu la dernière barrière ; un seul

but aujourd'hui doit rallier tous les hommes : la fraternité universelle engendrera l'unité de l'humanité.

C'est par la révélation que la volonté de Dieu se manifeste aux hommes, que les devoirs successifs apparaissent dans le monde. La dernière révélation fut celle de Jésus-Christ, dont les évangiles nous racontent l'admirable histoire. Les traditions antiques, et principalement la Bible, nous ont conservé le souvenir des révélations précédentes.

## § VII.

Ainsi le progrès humanitaire offre des termes semblables au progrès géologique. Comme celui-ci il est l'œuvre de Dieu ; il suppose l'intervention de l'activité divine. A la série ascendante des créations correspond la série ascendante des révélations : au mouvement circulaire qui modifie les terrains et les prépare pour la création à venir, correspond le période d'activité humaine qui réalise le but. Mais ici ce n'est plus une loi fatale et nécessaire qui pousse les êtres à une destinée inévitable. L'homme est libre : c'est parce qu'il le veut, qu'il accomplit le devoir.

L'activité humaine cependant, soit individuelle, soit sociale, est soumise à des lois, à des conditions déterminées, conséquences de la nature même de l'homme. C'est conformément à ces lois que l'humanité réalise son but ; ce sont elles qui dominent toute la période qui s'écoule d'une révélation à la suivante. Leur importance est grande en philosophie de l'histoire. La révélation elle-même n'occupe qu'un instant dans la vie de l'humanité, l'âge d'un homme au plus. Dans les siècles intermédiaires, les sociétés marchent et agissent, et une autre espèce de progrès a lieu, celui par lequel le devoir est accompli. C'est ce mouvement dont la durée occupe ce qu'on appelle un *âge logique*, que nous allons étudier maintenant.



## § VIII.

C'est dans l'analyse de l'activité individuelle que nous découvrirons la loi de l'activité des sociétés.

Quand l'homme agit, c'est toujours en vertu d'un but ; mais le but n'est qu'une simple idée, une pure conception de l'esprit. Pour qu'il soit atteint et réalisé, pour que la volonté de l'homme soit manifestée au dehors et produise une action, une triple condition est exigée, conséquence de notre organisation même. Il faut que l'homme aime et désire le but : il faut qu'il le connaisse dans tous ses rapports, qu'il ait trouvé les moyens pour le réaliser : il faut enfin qu'il ait agi sur le monde extérieur pour le mettre en pratique. Le sentiment, le raisonnement, la pratique ou la réalisation, voilà les phases inévitables que traverse toute action humaine. Elles sont organisées dans l'instrument même de notre activité spirituelle, dans la masse nerveuse de l'encéphale, et constituent les termes toujours constants de la logique qui nous est inhérente.

Le sentiment, c'est l'émotion, le désir, la passion. Il est le siège de nos besoins instinctifs ; il l'est aussi de nos sympathies et de nos affections, et c'est en lui que résident les impressions puissantes que produisent sur nous les beaux-arts. Le raisonnement, c'est l'ensemble des procédés par lesquels on déduit d'un principe ses conséquences, on prouve et on invente ; les traités de logique et de grammaire générale en expliquant les lois ; sa fonction est de chercher les moyens du but qu'on veut atteindre et de conduire à la connaissance de tous les rapports que celui-ci suppose. Le dernier terme de l'acte, c'est la réalisation ; elle a pour instruments les organes de notre corps capables d'agir sur la matière extérieure et de la modifier.

## § IX.

L'acte social est soumis à la loi successive de l'acte individuel. Ce sont des individus qui produisent l'œuvre sociale, et ils ne peuvent agir que suivant la logique organisée en eux. Il faut que le but social aussi soit voulu et aimé, qu'on ait trouvé les moyens de le réaliser, et qu'enfin il soit mis en pratique. Mais ici chacun de ces termes prend une étendue proportionnelle au but; et, au lieu de facultés cérébrales, ce sont de vastes institutions, des corps sociaux tout entiers qui le représentent. Au sentiment qui doit pousser les désirs de tous à l'accomplissement du devoir, répond l'éducation sous toutes ses formes, et celle que l'enfant reçoit dans sa famille ou dans les écoles, et celle qui agit tous les jours sur l'adulte par les impressions les plus diverses, par l'enseignement religieux, par la prédication, mais avant tout par le culte et les beaux-arts. Le raisonnement du but social c'est la science tout entière. Il faut que l'homme connaisse Dieu, la création, les lois générales du monde et de la nature humaine; car là se trouve la base et la preuve de la morale; il faut aussi qu'il connaisse les phénomènes de l'univers, les forces de la matière, pour prévoir et agir. L'œuvre scientifique est immense, les objets de ses investigations sont innombrables. Vient enfin la réalisation: combien elle engendre d'actes et de travaux! car non-seulement il s'agit pour la société d'accomplir le but proposé, il faut encore qu'elle conserve les individus dont elle se compose, qu'elle leur assure leur sûreté, leur subsistance; il faut qu'elle se défende contre les attaques du dehors; qu'au dedans elle maintienne l'ordre et l'harmonie: la pratique est le vaste terrain où toutes les branches de l'activité sociale viennent se réunir et se coordonner.

Chacun des actes d'éducation, de science, de conservation

sociale demande des efforts nombreux et prolongés auxquels nul individu ne pourrait suffire, mais qui, distribués entre tous, constituent autant de fonctions spéciales. Là, viennent les prêtres, chargés de la conservation de la morale et du dogme, ministres du culte qui rallie la société à Dieu ; là viennent les enseignants, les artistes, les éducateurs de toute sorte ; là viennent lessavants qui créent et développent la science, et les professeurs qui la vulgarisent ; puis les fonctions si importantes de la réalisation, le pouvoir qui dirige la société dans la voie du bien, la justice qui attribue à chacun ce qui lui appartient, la force militaire vouée à la défense de la patrie, l'industrie qui nourrit et conserve les individus. L'organisation sociale n'est autre chose que l'ordre et la distribution des fonctions ; c'est par la législation qu'elle s'établit et se constitue.

## § X.

Aussitôt que le but qui constitue la société est accepté par un assez grand nombre d'hommes, une première division des fonctions en découle ; l'activité sociale se manifeste dans toutes les directions, et simultanément se produisent sur tous les points des faits de sentiment, de raisonnement et de réalisation. Mais, à côté de cette simultanéité nécessaire, se retrouve l'ordre successif inhérent à la logique individuelle, et qui nécessairement aussi gouverne la durée de l'acte social. Pendant une première période, en effet, c'est le sentiment qui domine. Il s'agit alors de fonder les croyances, de créer dans les masses les sentiments religieux et moraux qui doivent les faire agir ; tel fut le moyen-âge, période d'art et de prédication. Plus tard seulement le raisonnement acquiert toute sa puissance ; mais, lorsque son temps est venu, il s'étend et grandit avec rapidité, et l'œuvre scientifique devient la plus importante de toutes ; il en fut ainsi en Europe

depuis la fin du treizième siècle. Enfin la période de la réalisation arrive ; l'organisation sociale se constitue conformément aux lois de la morale, l'humanité agit sur le monde en tous sens, la terre change d'aspect, la nature humaine se modifie et se perfectionne ; nous entrons aujourd'hui dans une période semblable. Le christianisme a eu son temps de prédication et d'enseignement ; les sentiments de liberté, d'égalité, de fraternité sont profondément gravés dans tous les cœurs : la science engendrée par les savants chrétiens a vaincu les forces du monde, a soumis la nature à nos lois : que la morale du Christ passe donc enfin dans les lois et les institutions ; que les nations dépouillent les derniers restes du droit antique qui les enchaîne encore ; que l'œuvre commencée par la révolution française soit enfin terminée ; que la volonté de Dieu soit réalisée sur terre !

Ainsi l'âge logique, la série des mouvements par lesquels l'humanité accomplit un but, se subdivise en trois périodes distinctes, pendant chacune desquelles domine un des termes de la logique humaine, sans cependant exclure les autres. Mais il est une autre division de l'âge logique, qui découle principalement du libre arbitre accordé aux individus et aux sociétés. C'est la division en périodes organiques et en périodes critiques, en *activité à priori* et *activité à posteriori*. Nous devons en dire quelques mots.

## § XI.

L'humanité, quoique libre, ne peut résister à la volonté de Dieu. Nécessairement elle doit atteindre le but auquel elle est destinée, ou périr. Mais deux routes lui sont ouvertes, deux voies lui sont permises, dont elle peut choisir l'une ou l'autre à son gré, et qui toutes deux doivent la conduire au but. Elle peut y marcher librement et volontairement, en se dévouant à la volonté divine ; ce sera la voie du

bien : elle peut aussi y être poussée fatalement par les instincts égoïstes de sa chair, ce sera la voie du mal. Suivant le choix qu'elle aura fait, son action sera bien différente.

Les sociétés agissent *a priori* (\*) lorsque le but est accepté, voulu et aimé par tous, lorsque l'intelligence du devoir domine tous les actes de la nation, lorsque le pouvoir, appuyé sur la morale, imprime aux masses une direction énergique et raisonnée, et que celles-ci, profondément croyantes, obéissent et se dévouent à l'œuvre nationale. Dans ces périodes de foi et d'abnégation où la religion, toute puissante sur tous, vient ranimer sans cesse la conviction du devoir, tout acte de la société est un pas vers l'accomplissement du but. Successivement toutes les conséquences en sont déduites, et les modifications qu'il commande s'opèrent suivant les lois d'une logique rigoureuse. L'art, la science, la politique, toutes les branches de l'activité humaine y concourent et y puisent leur principe et leur valeur. D'abord sont accomplis les actes les plus généraux; puis on descend graduellement aux faits plus particuliers; et ainsi la société marche en poursuivant son but jusqu'à ce qu'elle l'ait appliqué dans les moindres détails, qu'elle l'ait réalisé dans les dernières conséquences.

Toutes les sociétés passent par une période pareille. Si des individus ne commencent à vouloir et à aimer la morale, nulle société ne prendrait naissance. Mais cette volonté du bien ne persévère pas toujours jusqu'à la fin, et jusqu'ici il est arrivé constamment qu'à une certaine époque de leur histoire les nations ont abandonné la ligne suivie par leurs

(\*) Ce mot, ainsi que celui d'*a posteriori*, qui y est corrélatif, est emprunté à la logique. Ils désignent deux modes de raisonnement : dans l'un on va de ce qui précède à ce qui suit, on descend du général au particulier; dans le mode inverse, on remonte du particulier au général, de ce qui suit à ce qui précède.

mètres, et sont entrées dans la voie fatale de l'*d posteriori*. Ce fait a lieu ordinairement lorsqu'une partie de la morale a été réalisée déjà, lorsque la société par son activité première est devenue forte et puissante, et que le moment est venu d'appliquer le but dans les détails. Souvent alors, par diverses causes et à la suite de circonstances variées, principalement en vertu de l'égoïsme qui pousse les masses comme les pouvoirs à jouir plutôt des biens acquis qu'à persévérer dans la voie d'activité, on attaque la religion et la morale. C'est le temps des grandes négations religieuses, désignées sous le nom de *protestantismes*. Alors la tradition du passé est rejetée : l'unité est rompue ; et souvent la société se fractionne en un certain nombre de sociétés plus petites, qui conservent une partie de la morale primitive, et se font un but spécial de quelque application particulière du but posé d'abord. Telles furent les colonies que les révolutions égyptiennes jetèrent en Asie et en Europe, et qui, en Grèce surtout, constituèrent avec quelques principes, quelques découvertes empruntées à leur patrie, ces brillantes cités helléniques, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire.

Cependant, lorsque le protestantisme s'est emparé d'une société, le but s'accomplit dans ses principales conséquences par la voie fatale. Des buts secondaires, en effet, qui découlent de la morale, en même temps qu'ils constituent des devoirs pour la société tout entière, deviennent des droits et des intérêts pour des fractions plus ou moins grandes de cette société. Ainsi, dans la loi de Jésus-Christ, il est du devoir de toutes les nations de réaliser dans leur sein la liberté et l'égalité. Mais cette réalisation est, en même temps, l'intérêt du grand nombre, de tous ceux qui gémissent sous l'oppression, qui souffrent de l'inégalité. Il se fait donc dans les périodes protestantes que, tout en niant le devoir pour lui-même, chacun exige impérieusement que les autres l'accomplissent, car il y trouve son avantage. Alors s'ouvre une

série sans fin de luttes et de révolutions. Successivement, chaque droit, chaque intérêt veut être satisfait. Les égoïsmes se heurtent et se battent. Tous les maux, toutes les calamités accablent la société; et cela dure ainsi, jusqu'à ce que les conséquences les plus importantes du but soient réalisées, sans cependant que toutes puissent l'être; car toujours manquent la foi et la charité et les bienfaits dont elles sont fécondes. Le dernier terme de la négation présente l'oubli complet de la morale, la négation absolue de toutes croyances, la domination de l'égoïsme. Alors le lien social n'est plus qu'une garantie de l'intérêt individuel, les beaux-arts un moyen de jouissance, la science un objet de curiosité et de spéculation. L'anarchie des volontés, des opinions et des sentiments délie peu à peu les derniers restes d'unité; l'immoralité et la corruption détruisent la chair sociale. Le fractionnement continue, devenant de plus en plus rapide, et les grandes nations dégénèrent en misérables peuplades, qui s'abrutissent tous les jours, et retournent lentement à la barbarie dont la morale les avait fait sortir.

## § XII.

Nous avons étudié les phénomènes généraux que présente tout âge logique. Chaque révélation engendre un mouvement semblable; et lorsque le but qu'elle a posé est atteint, lorsque tous les actes qu'elle pouvait engendrer ont été réalisés, une nouvelle parole de Dieu vient lancer l'humanité dans une voie nouvelle. Mais, de la succession et de la diversité des buts, dérivent relativement aux âges logiques mêmes des conséquences importantes.

Ce sont, comme nous l'avons dit, les croyances morales et religieuses qui constituent l'expression la plus élevée des buts posés à l'humanité, et qui, en même temps, engendrent toutes les branches de l'activité sociale. Non-seulement chaque reli-

gion, chaque morale caractérisent la société qu'elles embrassées et la revêtent de leur couleur spéciale, mais encore elles déterminent une réalisation conforme au but, elles créent un état politique et civil particulier, elles répandent parmi tous un ordre donné d'opinions et d'idées.

Or, c'est là un milieu social que les principes de la nouvelle révélation doivent modifier et transformer. Rien ne serait plus facile, si l'humanité, toujours croyante, s'était maintenue toujours dans la voie droite, dans la ligne du dévouement et de l'*a priori*. Mais, comme nous l'avons dit, la négation a toujours remplacé la foi religieuse, le règne des intérêts a succédé à celui des sacrifices; et quoique les conséquences les plus générales de chaque révélation aient été réalisées, une partie de l'œuvre a été manquée toujours; jamais l'humanité n'a pu entrer à pleines voiles dans la voie du devoir nouveau; toujours il lui a fallu d'abord achever l'œuvre antérieure, et lutter contre le mal né de la négation précédente. Une grande période de chaque âge logique est donc consacrée à cette lutte qui, par mille circonstances qu'elle peut offrir, complique singulièrement l'histoire des déductions logiques, échelons successifs du mouvement social.

Il n'est pas nécessaire, du reste, que toutes les sociétés humaines prennent une part égale au progrès. Chaque parole nouvelle parait dans un lieu déterminé; et il est possible qu'elle ne parvienne pas en tous les lieux qu'habitent les hommes. Ainsi les principes propres à l'Inde et à l'Égypte ne se sont étendus que sur une petite partie du monde. Tout le nord de l'Asie et de l'Europe, presque toute l'Afrique et l'Amérique entière n'en ont pas ressenti l'influence bienfaisante. Il ne peut en être de même de la religion chrétienne, dont le but consiste à réunir l'univers entier sous sa loi, et à lier par le devoir commun de la fraternité les nations les plus diverses et les plus éloignées.

Les âges logiques enfin présentent entre eux la même pro-



gression que les buts même dont ils émanent. Puisque les buts sont progressifs, comment toutes les manifestations qu'ils engendrent ne le seraient-elles pas? Que l'on prenne en effet chacun de ces termes inhérents à la logique humaine, chacune de ces *constantes* qui se représentent dans tout acte social, on verra que, fondées sur un principe identique pendant la durée de chaque âge logique, elles présentent, d'un âge à l'autre, un progrès proportionnel au but dont elles expriment une pensée. La cathédrale catholique, avec son culte et ses ornements de tout genre, sans doute est l'expression la plus belle et la seule possible de l'art chrétien : mais combien elle est supérieure au temple égyptien ou indou ! combien ces monuments eux-mêmes sont-ils supérieurs au simple autel de pierre des âges primitifs ! Il en est ainsi pour la science : il en est ainsi pour tous les rouages de l'organisation sociale. Nous avons parlé déjà de la haute progression morale qui a changé successivement les relations entre les hommes, et qui, de l'opposition absolue entre les individus de race différente, les a fait aboutir à la fraternité entre tous : de même le pouvoir, d'abord patriarcal, est devenu ensuite le droit d'une famille ; et, d'après les principes chrétiens, c'est l'élection qui le confère au plus dévoué de tous : de même la distribution des fonctions, fondée d'abord sur le droit despotique du père de famille, puis sur le droit de naissance, est basée aujourd'hui sur la libre volonté de chacun. La même progression marque les institutions de la famille et du mariage, la transmission des instruments de travail, l'art militaire et toutes les fonctions diverses qui dérivent de l'industrie. L'humanité est réellement progressive dans toutes ses manifestations ; et l'admirable série des buts entraîne une série aussi belle de réalisations toujours plus élevées, de perfectionnements toujours nouveaux.

## § XIII.

Nous avons exposé toutes les lois de l'activité sociale : nous avons étudié la marche ascendante de l'humanité vers la fonction que Dieu lui a assignée en ce monde : nous avons vu la série des révélations l'initier successivement à des destinées plus hautes : nous nous sommes rendu compte des efforts par lesquels elle accomplit son devoir, des progrès qui, dans toutes les directions, accompagnent son activité. Il nous reste à signaler deux résultats d'un haut intérêt de cette marche progressive.

L'homme, par le travail, développe et perfectionne ses organes. L'habitude rend les mouvements plus prompts, plus faciles, plus aisés. Il est une sorte de mémoire dans le système nerveux, en vertu de laquelle, lorsqu'un mouvement a été opéré plusieurs fois, il se reproduit avec une facilité extrême, souvent même sans que la volonté ait eu besoin d'intervenir. Or, l'intelligence aussi a ses organes corporels. Le cerveau est l'instrument de l'esprit ; et comme toute matière nerveuse, il se développe et se fortifie par l'exercice. Le travail intellectuel modifie les masses nerveuses de l'encéphale humain. Mais de même que le père transmet au fils les traits de son visage, de même il lui transmet son organisme cérébral ; et si le travail intellectuel occupe la durée de plusieurs générations, l'organe cérébral acquerra une perfection remarquable, manifestée même au dehors par une plus grande capacité du crâne. Voilà pourquoi, lorsqu'une nationalité a été fondée sur des principes bien déterminés, qu'elle a agi et vécu long-temps sous l'empire de son but, la grande majorité de ceux qui en font partie présentent un caractère physiologique qui les distingue des hommes des autres nations, qui fait croire souvent qu'ils appartiennent à une race spéciale de la famille humaine, et qui, cependant, n'est que

le résultat d'habitudes intellectuelles communes. Voilà pourquoi il y a dans la série des crânes humains une progression véritable correspondant au progrès des civilisations. Voilà enfin pourquoi les passions violentes des temps barbares disparaissent par la suite des temps, pourquoi les mœurs s'adoucissent, pourquoi la pratique du bien devient de plus en plus facile aux hommes : tant la bonté prévoyante de Dieu a multiplié les moyens qui nous maintiennent dans la bonne voie et nous conduisent à mériter devant lui !

Il est un autre fait encore, résultat du progrès, et que souvent les hommes dans leur orgueil ont pris pour le progrès même. C'est qu'à mesure que l'humanité s'avance, à mesure qu'elle accomplit ses devoirs, son bien-être augmente, une riche profusion de biens de toutes sortes se répand sur elle, un plus grand nombre d'hommes participe à l'aisance générale, et peu à peu tous tendent à échapper à la fatalité de la misère et de l'oppression. Sur terre déjà Dieu récompense le dévouement des nations ; et tandis que celles qui abandonnent la route du devoir se perdent dans un abîme sans fond de désastres et de calamités, les peuples restés fidèles acquièrent la force et la puissance en ce monde, et l'histoire célèbre à jamais les services qu'ils ont rendus à l'humanité. Mais qu'on y réfléchisse : une nation n'est grande que parce que les citoyens qui la composent sont bons et dévoués, parce qu'ils préfèrent la morale aux jouissances, et qu'au besoin ils savent mourir pour la patrie et le devoir. Le bonheur n'est pas le lot de l'individu sur terre ; tout ce qu'il peut désirer, c'est de concourir librement à l'œuvre commune, de ne pas succomber sous un sacrifice fatal (1).

---

(1) Voyez pour les détails de la théorie historique, Buchez, Introduction à la science de l'histoire. 1 vol. in-8°, 1833, et le Traité de philosophie du même. 3 vol. in-8°, 1838—1840.

Nous avons exposé les principes de notre science : jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'histoire même du monde et de l'humanité.

---

I. Une tradition, commune à tous les peuples, a conservé le souvenir de ces grandes révolutions qui ont tant de fois changé la face de notre terre, et qui ont enfin donné à nos continents leur forme, leur relief et leur structure actuelle. Cette tradition, qui existe dans le souvenir de toutes les nations, prend, dans nos livres sacrés, une forme plus définie ; car nous y lisons que la création de notre terre et des êtres qui l'habitent fut l'œuvre de six périodes distinctes, chacune desquelles eut son jour et sa nuit, son commencement et sa fin.

Des recherches sur la structure du globe, entreprises dans le but de démontrer combien une tradition semblable était peu fondée, sont venues en offrir la plus étonnante confirmation ; et il est aujourd'hui pleinement établi que cette terre, que Dieu a donnée à l'homme pour son domaine, a subi, depuis l'heure de la création première, d'étranges, de profondes transformations. Les sciences géologiques, qui ont pour but de rechercher l'ordre et les caractères de ces transformations successives, ont été ainsi créées ; et quelles que soient les incertitudes des géologues sur les détails de leur science, la généralité n'en demeure pas moins incontestable.

Il est donc admis que notre terre fut dans le principe une masse incandescente de matière liquéfiée qui prit, sous la double puissance de l'attraction centrale et de la force centrifuge, la forme d'un sphéroïde aplati vers les pôles et renflé vers l'équateur. Et, à mesure que la chaleur de cette masse brûlante se dissipait en rayonnant dans l'espace, les éléments qui la composaient, obéissant aux lois de leurs attractions mutuelles, se groupèrent pour former les premiers

minéraux, le quartz, le feldspath, l'amphibole, le talc et le mica. Et ces minéraux à leur tour se groupèrent aussi, et les premières roches furent formées : les granites, les protogines, les eurites, etc. Ces roches flottaient à la surface de la mer bouillonnante, semblables à ces glaciers qui encombrent aujourd'hui les mers polaires; et les éléments gazeux qui s'échappaient sans cesse de la masse liquide, les vapeurs pourpres de l'iode, les vapeurs rutilantes du gaz nitreux, les vapeurs blanchâtres du soufre, l'oxygène, l'hydrogène, l'acide carbonique, formaient à cette terre une atmosphère dense et méphitique que nul rayon lumineux ne pouvait pénétrer.

Pendant des siècles il en fut ainsi. Mais lorsque la terre entière fut couverte d'une croûte solide de roches granitiques, lorsque cette croûte fut elle-même suffisamment refroidie pour tolérer le séjour des eaux, l'atmosphère se purifia : les vapeurs condensées tombèrent sur la terre en torrents de pluie, et comblèrent les inégalités du sol. La mer fut formée; et l'atmosphère, exerçant sans contrôle son influence sur les cimes rocheuses qui s'élevaient au-dessus du niveau des eaux, les décomposa. Les cataractes du ciel entraînèrent les débris sous le séjour des mers, et les grandes marées et les courants de cet océan universel les étendirent sur tout le fond de son bassin. Alors furent formées les premières roches sédimentaires, celles qui sont aujourd'hui devenues des mica-schistes, des gneiss, des talschistes, des quartzites, des argiles schisteuses, etc.

Ce fut là le premier jour de la création, l'âge premier de notre terre.

Soudain toute la terre s'émut : les eaux se soulevèrent en tumulte : le bassin des mers fut exhaussé; et il apparut au-dessus de l'immense océan des îles nouvelles, des continents nouveaux. Et sur la terre germèrent tout-à-coup les innombrables variétés des espèces végétales inférieures, les

mousses, les lichens, les champignons, les algues, les prêles, les fucoides, les calamites et les fougères; et dans les eaux de la mer se développèrent et grandirent les innombrables tribus des animaux sans vertèbres, les madrépores, les polypes, les pentacrinites, les actinoerinites, parmi les radiaires; les gryphées, les nautilus, les ammonites, parmi les mollusques; et parmi les articulés, toute la famille nombreuse et variée des trilobites.

Le développement de toutes ces espèces occupa la durée du deuxième jour.

Avec le troisième jour apparurent les premiers animaux vertébrés. Les sauroïdiens, poissons aux formes de lézard, les lépidoïdiens, poissons à l'armure éclatante et nacrée, et la puissante famille des squales peuplèrent toutes les eaux. La terre entière, aussi, était couverte d'une végétation abondante, semblable par ses caractères botaniques à la flore des Antilles, mais aux formes plus gigantesques, car ce qui est aujourd'hui herbe était en ce temps là arbre par la taille. C'étaient ces immenses calamites, ces fougères arborescentes, ces équisétacées, qui font la richesse actuelle de nos terrains houillers.

Ce fut là la troisième période.

Dès l'aube du quatrième jour, apparaît tout-à-coup sur toute la terre, dans toute sa variété et dans toute sa puissance, le grand type des reptiles. Ce sont les ichthyosaures à la tête de lézard, aux vertèbres de poisson, vivant dans les eaux et respirant l'air atmosphérique : les plésiosaures, plus monstrueux encore, à la tête petite, portée sur un col grêle et flexueux comme le corps d'un serpent : les ptérodactyles, lézards volants, au museau allongé, aux dents aiguës, aux ongles crochus. Puis viennent les tortues à la carapace géante, les crocodiliens innombrables, les mosasaures, les géosaures, les mégalosaures, etc., et le monstrueux iguanodon devant lequel les forêts de joncs et de bambous tombaient

comme des épis sous la faucille : tous les reptiles enfin, aujourd'hui inconnus, dont les ossements jonchent le sol secondaire depuis la grande formation du grès rouge, jusqu'à et y compris la formation de la craie.

Enfin le cinquième jour se leva ; et avec ce jour naquirent au monde les animaux mammifères aquatiques et terrestres. Les cétacés, les lamantins, les dugongs, les dauphins, les morses partagèrent avec les poissons le domaine des eaux ; et les lourds pachydermes foulèrent la terre, et les forêts retentirent du rugissement des carnassiers. Alors les anaplothères, les paléothères, les tapirs, les éléphants, les mammoths, les mastodontes, les rhinocéros, les hippopotames, les grands ruminants, les tigres, les lions, les hyènes habiterent le sol qui leur avait été préparé. Ils grandirent en nombre et en puissance pendant toute la durée du cinquième jour, car la terre entière leur était livrée. Mais, quand les temps furent venus, l'océan se souleva une cinquième fois, et brisa toutes ses digues. La mer passa comme une vague immense sur toute la terre, et laissa pour traces de son passage ces blocs énormes arrachés à toutes les roches qui jonchent partout la surface actuelle de nos continents. Puis elle recueillit ses eaux dans un nouveau bassin. Les terres prirent leur relief, les mers prirent leurs limites actuelles : un domaine était préparé pour la venue de celui que Dieu fit à son image ; et une ère nouvelle allait commencer (1).

II. Le premier Âge historique s'étend depuis la création d'Adam jusqu'au déluge. Pendant la durée de cette période, le devoir qui dominait l'humanité fut celui de la parole et du lien de famille. Il n'y eut pas alors de société réelle, mais une foule de familles particulières. L'histoire de Caïn et celle du mélange des fils de Dieu avec les filles des hommes rap-

(1) Voyez Cuvier, Discours sur les révolutions du globe ; et le Traité de géologie de notre ami Belfield-Lefevre (sous presse).

pellent les grandes révolutions et les hérésies qui détruiraient cette société primitive.

Le déluge arriva , et avec Noé commence l'histoire d'un nouvel âge logique. Noé enseigna pour but d'activité la dispersion des hommes sur le globe , l'occupation de la terre , et il institua un lien social plus étendu que celui de la simple famille. Il y eut désormais des tribus , collection de familles issues d'une souche commune. Deux doctrines fondamentales, dont plusieurs points sans doute étaient le produit de l'erreur et de l'hérésie , distinguent toutes les peuplades sorties du centre noachique. Elles admettaient , comme doctrine religieuse , l'existence d'un Dieu suprême et d'une hiérarchie de dieux inférieurs , et de plus celle d'un principe mauvais , de la matière corrompue et méchante : comme doctrine sociale , elles enseignaient la séparation des hommes en deux races infranchissables , l'une bonne et issue des dieux , l'autre mauvaise et née de la matière.

Le centre constitué par Noé dans la haute Arménie fut rompu à la suite d'une négation ; et les races diverses qui en sortirent se répandirent sur toute la surface du globe , et constituèrent des nationalités en différents endroits. Quelques-unes d'entre elles ne prirent aucune part au progrès des âges suivants , et vécurent isolées des autres nations jusqu'à nos jours. Telles furent ces hordes nomades de l'Asie centrale , telles furent les races noires de l'Afrique , telles furent toutes les peuplades de l'Amérique et de l'Océanie. La Chine aussi appartient en grande partie à cette civilisation , modifiée cependant par des principes postérieurs.

Les résultats généraux de l'âge noachique furent importants sous le rapport de la civilisation : alors furent posés les premiers échelons des progrès futurs. La forme caractéristique des beaux-arts fut l'autel de sacrifice sous un ciel découvert ; la science prit ses origines dans l'astrologie et la magie ; l'organisation sociale offre la tribu sous toutes ses



formes, depuis le pouvoir despotique du patriarche jusqu'à l'égalité républicaine des pères de famille. Mais l'esclavage subsista dans toute sa rigueur : les sacrifices humains et l'anthropophagie en dénotent la dureté sanglante. La femme et les enfants sont encore la propriété du père de famille, et le mariage est une vente. L'art de la guerre et l'industrie firent des progrès assez remarquables, mais le commerce resta un simple échange, et la monnaie ne fut pas encore inventée.

L'histoire de l'âge noachique s'étend sur toutes les parties du monde. Dans les périodes suivantes, le terrain historique va se restreindre successivement, et seulement, dans les temps tout modernes, le christianisme saisira successivement les peuples partout où ils existent, et en créera de nouveaux là où il n'en existait pas.

III. Une civilisation nouvelle, dont les origines sont enveloppées de la plus grande obscurité, vint au milieu des sociétés abâtardies de l'âge noachique jeter un nouveau germe d'activité parmi les hommes. Selon toutes les probabilités, ce fut dans l'Inde que parut ce principe progressif. La doctrine de la chute comme dogme suprême de la religion, et le système des castes comme loi sociale, le caractérisent : les hommes étaient tous des anges tombés destinés à expier sur la terre une faute commise au ciel, la distinction entre les hommes d'origine divine et les hommes d'origine matérielle était effacée, tous avaient été anges et égaux, et étaient des créatures de Dieu. Mais on reconnaissait des positions sociales diverses engendrées par la naissance, et répondant à une hiérarchie d'expiations.

C'était là un grand progrès sur l'âge précédent, car il n'y avait plus de différence infranchissable entre les hommes ; et quoiqu'on admit encore l'inégalité des races, ces races, néanmoins, formaient une société commune, bien plus parfaite que l'ancienne tribu. D'autres progrès accompagnèrent ce progrès essentiel : la théologie, quoiqu'elle présentât en-

ore une hiérarchie inférieure de dieux soumis au Dieu suprême, devint plus rationnelle ; les sacrifices humains furent abolis ; le temple égyptien et indou devint la synthèse artistique ; les sciences firent d'immenses progrès ; l'art de la politique et de la constitution sociales prit un essor tout nouveau ; l'esclave fut désormais regardé comme un être humain ; la position de la femme et de l'enfant s'améliora ; un grand développement industriel et commercial eut lieu.

L'histoire de l'Inde est pour ainsi dire inconnue ; sans doute la nation indoue, ouvrière de cette civilisation nouvelle, jouit d'une longue période de foi et d'*à priori* ; mais longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, elle était déjà livrée au protestantisme et aux hérésies, et depuis ce temps elle avait cessé de jouer un rôle dans l'humanité.

Une colonie indoue avait donné naissance à la civilisation égyptienne ; et c'était de là que devaient sortir les nations qui jouèrent un rôle avant l'arrivée du Christ.

L'Égypte aussi eut sa période de grandeur et sa période de décadence. Tandis que les révolutions intérieures déchiraient son sein, l'Asie occidentale était, à côté d'elle, le théâtre de grands événements. Un vaste empire, probablement issu d'une tribu noachique, l'empire d'Assyrie, avait péri après une longue existence. Trois empires s'étaient constitués sur ses débris : celui des Mèdes, celui de Babylone et celui de Ninive. Ceux-ci succombèrent bientôt aussi sous une puissance plus grande. Les Perses, ancienne tribu, chez laquelle régnait le dogme des deux principes opposés, réformée par la doctrine morale que Zoroastre puisa dans l'Inde, se répandirent successivement sur toute l'Asie occidentale, et finirent par s'emparer de l'Égypte même.

Leur puissance se brisa contre celle des Grecs. Le sol de l'Europe était couvert d'une foule de tribus anciennes qui toutes appartenaient à la civilisation de Noé, et couraient sur une pente rapide à leur décadence. Des colonies égypt-

tiennes et orientales, jetées au milieu de celles de ces populations qui se trouvaient le plus rapprochées, vinrent leur porter le germe d'un développement nouveau, et ainsi se formèrent les brillantes cités de la Grèce. Les Perses les attaquèrent, mais ne purent les vaincre ; elles-mêmes épuisèrent leurs forces dans des querelles intérieures. Un conquérant macédonien s'empara alors des idées grecques. Bientôt il soumit la Grèce, la Perse et l'Égypte, et réunit sous sa domination tous les peuples occidentaux qu'avaient touchés les principes de la civilisation indienne.

Mais cette unité ne subsista pas ; elle fut brisée par l'égoïsme des successeurs d'Alexandre. Une autre cité alors fut appelée à l'œuvre d'unification de l'Occident : ce fut Rome, à laquelle l'influence égyptienne ne fut pas étrangère, mais qui retenait beaucoup plus des mœurs dures et grossières de l'âge précédent. Rome réunit par la conquête tous les pays qu'avait possédés Alexandre, et d'autres encore situés en Europe et en Afrique. Sous l'ombre de sa domination, la civilisation égyptienne et grecque se répandit partout ; le terrain intellectuel et politique, au milieu duquel devaient se développer des principes nouveaux, fut créé. L'œuvre antique était terminée.

Mais, comme nous l'avons dit, l'Égypte s'était livrée au protestantisme ; elle n'avait communiqué que des idées protestantes au monde occidental. Quoiqu'il en fût résulté un immense développement scientifique et industriel, les anciennes croyances morales et religieuses étaient oubliées et défigurées à ce point que même la connaissance du Dieu / suprême n'était qu'une opinion exceptionnelle de quelques philosophes. Aussitôt que Rome eut atteint son but de la conquête du monde, la décadence commença. Une immoralité affreuse rongea l'empire : l'art et la science tombèrent avec les mœurs et l'énergie guerrière ; et si une nouvelle révélation n'était venue imposer aux nations un but nouveau,

l'humanité périssait dans un abîme de désordres et de corruption.

IV. Une seule nation avait conservé les dogmes essentiels de l'ancienne tradition : c'étaient les Juifs. Cette tribu nomade de l'Asie occidentale avait échappé au polythéisme par la réformation de son chef Abraham, qui proclama l'unité de Dieu. Les Juifs passèrent un certain temps en Égypte, et y puisèrent les formes de leur culte et les résultats sociaux, fruits de la civilisation indoue. Constitués en corps de nation par Moïse, ils eurent pour devoir essentiel de conserver ce dogme de l'unité de Dieu, base nécessaire d'une révélation future ; et ils accomplirent cette fonction malgré les conquêtes successives qu'ils subirent de la part des Assyriens, des Perses, des successeurs d'Alexandre et des Romains. Ce fut au milieu d'eux que Jésus-Christ vint apporter la bonne nouvelle de la rédemption du genre humain et d'un nouveau but d'activité.

Le poids du mal accablait tous les hommes. L'inégalité régnait partout, les haines divisaient les nations, les puissants de la terre ne cherchaient que leur propre bonheur dans leur dure domination. Le Christ, par une expiation suprême, lava les péchés de l'humanité : il promit la liberté aux esclaves : il rompit le joug qui courbait les femmes et les enfants : il prêcha la fraternité des nations et l'unité humaine : il enseigna le moyen du gouvernement fraternel : il voulut que, parmi les chrétiens, le pouvoir fût confié au plus dévoué de tous, que le maître fût le serviteur.

Ces principes nouveaux contenaient le germe de nombreuses révolutions sociales. La première œuvre des premiers chrétiens fut la propagande. Trois cents années de prédication et de martyre suffirent à peine pour convertir l'empire romain.

L'empereur Constantin donna enfin droit de cité à la religion chrétienne. Il essaya de reconstituer l'empire au nom

de ce nouveau but d'activité. Mais la puissance romaine était trop affaiblie, les gouvernants trop égoïstes, et un ennemi terrible, l'hérésie arienne qui niait les bases mêmes du devoir chrétien, avait attaqué le christianisme. Bientôt des calamités terribles vinrent fondre sur l'empire. Les hordes barbares de l'Europe septentrionale firent irruption. L'Orient de l'empire, séparé de l'Occident, se préserva de leur conquête ; mais l'empire d'Occident succomba sous leurs efforts. En Espagne, en Italie, en Gaule, furent fondées des dominations nouvelles.

L'empire d'Orient n'avait pu renaitre par le christianisme. L'esprit individualiste des Grecs ne sut pas se plier aux dévouements que demandaient les réalisations nouvelles. Cet empire se débattit dans une longue agonie, et finit par périr. En Occident, la plupart des peuples étaient ariens. La foi, qui devait engendrer l'avenir, allait succomber, quand elle trouva un bras pour la soutenir. Ce bras, ce fut la France.

La France fut constituée au nom du catholicisme ; et, sous la première race de ses rois, elle le fit triompher dans l'Occident. L'arianisme fut vaincu dans la Bourgogne et dans l'Espagne. Bientôt l'unité de croyance allait être rétablie dans l'Europe, malgré la diversité des dominations, lorsqu'un nouvel ennemi, plus redoutable encore, vint attaquer la religion chrétienne. Mahomet avait rallié les Arabes autour d'une doctrine formée des débris de l'arianisme, du judaïsme et des superstitions païennes. Les Arabes avaient soumis l'Asie occidentale, et fait trembler l'empire d'Orient : ils s'étaient répandus dans l'Afrique et avaient passé dans l'Espagne, qui succomba sous leurs coups. Ils voulurent enlever l'Europe entière dans leurs courses conquérantes, mais la France encore une fois sauva la chrétienté.

Une nouvelle race de rois naquit de cette œuvre. Sous Charlemagne, tout l'Occident catholique reconnut les lois de la France. En même temps fut constitué définitivement le

pouvoir de l'unité spirituelle, le pape. Alors le christianisme se trouvait dans une situation magnifique, et l'on pouvait entrer à pleines voiles dans les voies de la réalisation chrétienne.

L'égoïsme des successeurs de Charlemagne rompit encore une fois l'unité. Pendant les guerres civiles et les calamités affreuses qui suivirent la mort du grand homme, se formèrent les nations de l'Europe centrale : la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Dans la période qui suivit, la foi chrétienne s'implanta chez les peuplades barbares qui se débattaient à leur circonférence, et constituèrent les nations du nord et de l'orient de l'Europe, le Danemarck, la Norvège, la Suède, la Pologne, la Russie, la Hongrie, la Bohême.

Chacune de ces nations marcha séparément dans la voie de la réalisation chrétienne, plus ou moins, suivant le dévouement plus ou moins grand de ses membres, suivant aussi les obstacles qu'elle eut à surmonter, et la fonction particulière qui lui échut. Mais sur toutes régnait encore l'unité des croyances et du pouvoir spirituel. Le pape dirigeait les peuples vers le but commun, et tenait en ses mains les relations internationales. Le lien de la fraternité liait les nations chrétiennes, et elles étaient capables encore d'actes communs entrepris en vue du devoir : les croisades dirigées contre les puissances mahométanes, qui occupaient toujours l'Asie occidentale et l'Afrique, en fournissent le magnifique et décisif exemple.

Alors le christianisme porta ses premiers fruits. Les beaux-arts se groupèrent autour de la cathédrale catholique et arrivèrent à un degré de perfection sentimentale bien supérieure à l'antiquité. Les mœurs changèrent : la dureté romaine et la brutalité barbare firent place peu à peu à la charité chrétienne. Les esclaves devinrent serfs, et plus tard hommes libres. La liberté naissait dans les communes. L'organisation sacerdotale présentait le modèle des institutions politiques,

qui, plus tard, devaient se réaliser dans la société temporelle.

Il se fit alors que l'égoïsme s'empara des pouvoirs. Le clergé oublia la fonction d'activité qui lui était dévolue : il s'immobilisa et cessa d'être l'initiateur des progrès. En même temps de grandes calamités affligèrent l'Europe. La France s'épuisa dans une lutte meurtrière contre l'Angleterre. Une nouvelle nation mahométane, les Turcs, se jeta sur l'Occident et détruisait l'empire de Constantinople. De graves abus s'étaient introduits partout ; toutes les classes élevées résistaient aux améliorations que demandait le peuple ; un mal immense travaillait la société européenne.

Une double révolution eut lieu alors, politique et religieuse. D'abord les rois s'émancipèrent de la tutelle papale ; chaque nation s'isola dans ses intérêts ou ceux de ses gouvernants. Pendant une période dont l'apogée est représentée par les noms de François I<sup>er</sup> et Charles-Quint, chaque roi eut l'ambition de conquérir l'Europe entière. Mais la révolution religieuse fut plus terrible. Provoqués par de graves abus, des hommes nièrent le pouvoir de l'Église ; et après avoir attaqué les prêtres, ils attaquèrent la doctrine chrétienne : leur voix fut entendue ; beaucoup de peuples abandonnèrent le catholicisme ; l'unité chrétienne, déjà rompue matériellement, le fut aussi spirituellement. Un coup fatal était porté aux réalisations futures, et si toutes les nations s'étaient livrées au protestantisme, le but posé par le Christ aurait eu le sort des devoirs posés antérieurement à l'humanité : quelques parties seulement eussent été réalisées, et par la voie fatale, mais l'unité humaine et la fraternité universelle auraient manqué de base et de sanction.

Des luttes sanglantes engendrées par la négation religieuse déchirèrent l'Europe pendant plus d'un siècle. Une transaction entre les principes opposés les termina par la paix de Westphalie. La division entre les nations fut légitimée. Un

nouvel ordre de relations internationales naquit en Europe. L'égoïsme national de chaque peuple en devint la loi suprême et fut élevé par les publicistes à la puissance d'une théorie. Il n'y eut d'autre but commun que le maintien des résultats acquis, c'est-à-dire l'équilibre entre les puissances. Chaque nation marcha seule dans la voie de la réalisation des principes déposés en elle, sans que rien ne rappelât plus, comme dans le moyen-âge, à l'unité commune; les intérêts commerciaux ou des ligues contre un ennemi commun furent seuls capables d'établir entre elles des relations pacifiques. Des guerres fréquentes désolèrent les pays chrétiens après la paix de Westphalie; mais un seul principe les dominait toutes, le maintien de l'équilibre européen, troublé quelquefois par des ambitieux.

Cependant, à la fin du moyen-âge la science avait dépouillé les enveloppes scolastiques qui en empêchaient le développement. Un vaste mouvement intellectuel avait eu lieu; et si la politique séparait les nations, la science et les bons rapports qu'elle engendre unissaient encore les individus de toutes les régions. Des découvertes nombreuses, des travaux immenses s'opéraient tous les jours et engendraient un progrès qui allait en grandissant sans cesse. La nature physique était soumise à la volonté de l'homme. L'Amérique avait été découverte; l'Afrique australe, l'Inde et la Chine avaient reçu des établissements européens. Un commerce immense liait toutes les parties du monde. L'ancienne barbarie avait cédé définitivement à l'action long-temps rejetée de l'éducation chrétienne. L'industrie avait emprunté à la science des applications nombreuses. Le bien-être de tous avait augmenté, et la vie sociale était devenue plus facile.

Mais le protestantisme et les modifications qu'il avait apportées aux relations nationales avaient arrêté la marche des progrès politiques intérieurs des états. Les rois avaient appris à se regarder comme maîtres de leurs sujets; dans



toute société subsistait l'inégalité ancienne. La noblesse existait encore avec ses privilèges : heureuses les nations, où, comme en France, elle avait perdu sa puissance et n'était plus un obstacle à l'unité ! Près de trois siècles s'étaient écoulés depuis le protestantisme. Il arriva alors que la France, qui la première avait défendu le christianisme, qui avait fondé les nations européennes et produit la science moderne, qui la première avait affranchi les esclaves, qui avait repoussé le fédéralisme protestant, abattu la puissance de la noblesse et créé dans son sein le sentiment de l'unité, il arriva que la France donna l'initiative de la réalisation pratique du christianisme. La révolution française a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire du christianisme. De nouvelles et magnifiques réalisations sont promises à l'avenir. Que la liberté, l'égalité et la fraternité passent dans les institutions sociales des nations ; qu'avec l'exploitation de l'homme par l'homme disparaisse la misère et la fatalité du mal ; que les nations reviennent à l'unité de croyances, et que, liées fraternellement, elles portent au loin les semences fécondes de la parole de rédemption : alors le royaume du Christ sera de ce monde, la révélation chrétienne sera réalisée, la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel.

## **II. Histoire de la Philosophie de l'Histoire.**

Les anciens n'avaient pas de philosophie de l'histoire. Cependant certaines idées sur les révolutions sociales avaient cours chez eux, et quelques-unes de ces idées, quoique fondamentalement fausses, dominant encore aujourd'hui les systèmes de beaucoup de savants. « Les sociétés naissent, croissent et meurent comme des hommes, » disait Ocellus de Lucanie, un des élèves de Pythagore, « pour être remplacées par d'autres sociétés, comme nous serons, nous autres, remplacés par d'autres générations d'hommes. »

Suivant Platon, de grands cataclysmes venaient de temps à autre détruire la plus grande partie du genre humain. Il ne restait que quelques pâtres grossiers et brutaux sur les hautes montagnes. La civilisation recommençait, lorsque le surcroît de population forçait les hommes de descendre sur le bord de la mer (\*). Alors naissaient les cités, dont Platon, dans sa République, a essayé de décrire les révolutions circulaires. Ainsi, suivant les anciens, tout se reproduisait constamment dans le monde, et les sociétés humaines, comme la nature physique, tournaient dans un cercle éternel et nécessaire.

La théorie du progrès a fait justice de cette hypothèse fataliste. Mais trois principes, qui s'y rattachaient immédiatement, sont restés dans un grand nombre de livres modernes, quoiqu'ils soient en contradiction flagrante avec les principes de la morale chrétienne et la science du progrès. Ce sont les principes, parfaitement conformes du reste avec toutes les idées antiques, du développement *a posteriori* de l'humanité; de la distinction des races, et de l'influence des climats.

Les anciens supposaient que l'homme, d'abord brut et grossier, avait acquis peu à peu des idées et des notions par la sensation et les raisonnements qu'elle engendre, ou bien qu'il avait développé successivement, par le contact des objets extérieurs, les idées innées déposées dans son âme. Ainsi s'était formé le langage; ainsi les hommes s'é-

(\*) Lois. L. II. Des idées semblables, soit sur la comparaison de la vie des peuples avec la vie humaine et ses différents âges, soit sur le mouvement éternellement circulaire des sociétés, sont répandues dans un grand nombre de livres de l'antiquité. Les théories politiques peuvent aussi être considérées comme des applications de principes généraux sur la philosophie de l'histoire. Voyez principalement la Politique d'Aristote.

taient réunis en société pour la défense commune; ainsi, de la contemplation de la nature était née la religion, et des besoins qui se manifestaient successivement, les lois diverses et les inventions de l'industrie.

La philosophie et l'histoire s'accordent à démontrer la fausseté de ce système. Il est facile de prouver philosophiquement qu'il serait impossible à l'homme d'inventer le langage, que toutes ses idées supposent un enseignement préalable, que nulle société ne peut se former sans qu'un but commun d'activité soit proposé d'abord aux hommes. Historiquement, il est un fait hors d'atteinte, et qui lutte invinciblement contre la théorie des idées innées, c'est que, comparant les doctrines qui ont régné chez les peuples nombreux qui, jusqu'à ce jour, ont occupé la scène du monde humain, on trouve les opinions les plus contradictoires sur les questions fondamentales, et que, partout, l'on voit l'homme soumis à l'empire absolu de l'éducation. Mais il y a plus. La distinction historique entre les époques critiques et les époques organiques, entre les périodes de foi et d'*a priori* et celles d'individualisme et de négation, est prouvée par des faits, et ne peut plus être contestée aujourd'hui. Il est prouvé aussi que toujours l'époque critique a été la suite de la période d'*a priori*, et que celle-ci a chaque fois initié des progrès nouveaux, posé un but nouveau à l'humanité, réalisé une morale nouvelle. Or, si ce but nouveau était réellement un devoir pour les nations, s'il constituait réellement une obligation pour tous, une obligation commune au nom de laquelle la société est puissante sur les individus, ce but pouvait-il venir d'ailleurs que de Dieu, et Dieu pouvait-il l'imposer autrement que d'une manière commune, c'est-à-dire par la révélation? La théorie du progrès nous force donc d'admettre, contrairement à la croyance de l'antiquité, que les principes de la connaissance humaine sont donnés par révélation, et que l'homme ne fait que les développer et les

appliquer. Souvent aussi il les comprend mal, les nie et les oublie ; de là tant de croyances diverses, tant d'actions différentes dans l'humanité.

Le second principe est celui de la distinction des races. Ce principe était chez les anciens la justification de l'esclavage ; car on admettait que les hommes étaient de diverses natures, et que les uns étaient nés pour commander, les autres pour obéir. Dans ces derniers temps, l'examen comparé de l'organisation humaine étudiée chez des hommes appartenant à des nations différentes, a fait apercevoir que chaque peuple, pour ainsi dire, avait son caractère physique particulier, et que, sous le rapport de la couleur de la peau, de la conformation des membres et du corps entier, des traits du visage, et surtout de la structure du crâne et des organes encéphaliques, les hommes présentaient, suivant la nation dont ils faisaient partie, des différences remarquables. On a vu aussi que ces différences étaient en rapport avec les civilisations ; et qu'à mesure qu'on descendait l'échelle de la perfection physique, on descendait aussi celle du développement moral. Nous avons expliqué la raison de ces différences. Nous avons dit que le travail intellectuel perfectionne les organes, et que c'est en vertu d'une activité sociale particulière, continuée pendant des générations successives, que se créent les caractères physiques des nations (\*). Cependant on a tiré du fait que nous avons exposé une conclusion toute différente. On a prétendu qu'il y avait diversité de races entre les hommes : que le fait de la race déterminait les aptitudes morales des individus, la nature de leurs actes, la direction de leurs développements : qu'en vertu de la naissance dans

(\*) Ceci s'applique surtout à la structure des organes et principalement du crâne et de l'encéphale. Quant à la couleur de la peau, le climat y est pour beaucoup.

telle race donnée l'homme n'était accessible qu'à telles idées et non à telles autres : qu'il y avait hiérarchie entre les races : que les unes étaient plus perfectibles que les autres. Et l'on n'a pas songé que c'était nier la base fondamentale de la morale chrétienne, l'origine commune des hommes, l'égalité de tous, la fraternité universelle ! L'on n'a pas songé que le même devoir est imposé à tous, que tous les hommes sont libres de faire le bien dans toute son étendue, que le droit de la naissance est aboli, et que chacun peut devenir le maître des autres en se faisant leur serviteur ! On a ressuscité une doctrine étrangère à nos mœurs et à nos idées ; et on prétend en faire un principe historique !

Du reste, l'expérience des faits prouve tous les jours la vanité de cette théorie. Les races les plus diverses sont converties au christianisme ; et sous l'influence de la civilisation européenne, elles deviennent semblables peu à peu aux peuples de l'Europe. Telles sont les nations américaines du Mexique, du Brésil, du Pérou, du Chili, transformées par les Espagnols : telles sont les îles de l'Océanie, Sandwich, où les indigènes impriment des journaux : tels sont même les nègres si méprisés qui, parmi certains peuples de l'Amérique méridionale, se sont élevés aux plus hauts postes de l'État, et se sont montrés capables de toutes les fonctions.

Le troisième principe est celui de l'influence des climats. Suivant la théorie de l'antiquité, l'homme était un produit de la nature ; et, loin de la dominer, il trouvait dans tous les êtres des obstacles insurmontables. Cette idée aussi a fait fortune dans les temps modernes (\*); et l'on est allé, non-seulement jusqu'à attribuer aux influences du terrain et de l'at-

(\*) Parmi les écrivains modernes, ceux que l'on regrette le plus de voir admettre la théorie des races et des climats sont MM. Aug. Thierry et Michelet.

mosphère, la religion, les lois, les mœurs, l'activité des nations, mais encore on a expliqué par la géographie physique la plus grande partie des révolutions de l'histoire, les grands phénomènes sociaux du passé. La théorie des climats a marché de front avec celle des races; et toutes deux ont renfermé l'activité humaine dans le cercle de la fatalité matérielle.

Tenons compte de l'action réelle des climats, et bientôt elle sera bannie des théories historiques. Il est certain, en effet, que l'intensité de la lumière agit sur la peau et en modifie la couleur, et que le régime hygiénique des hommes ne saurait être le même sous les pôles et dans la zone torride: il est vrai encore que, lorsqu'une nation trouvera peu d'obstacles dans le milieu physique qui l'entoure, son action sera plus prompte et plus facile, et que si elle est active et intelligente, elle saura profiter de tous les avantages que lui offrira ce milieu. Mais faut-il dire pour cela que ce milieu offre des obstacles insurmontables, et que, sitôt que les avantages se présentent, l'homme doit nécessairement en profiter? Ou pourrait-on prétendre que les hommes sont plus actifs sous telle latitude que sous telle autre? Évidemment non, si la morale n'est pas un mensonge, si Dieu a dit vrai dans la Genèse, en donnant à l'homme la domination du monde, si le devoir de l'activité a été toujours et partout imposé à l'humanité. Non, il n'est pas vrai que, par la nature du climat, l'esclavage soit la condition inévitable de la moitié du genre humain; que la femme, dans d'immenses contrées, soit éternellement condamnée à la contrainte du sérail; qu'en certains lieux, le despotisme soit le seul gouvernement possible; que l'immoralité et le triomphe de l'égoïsme soient la destinée fatale des peuples habitant un certain territoire. Si l'humanité est une d'origine et de but, si c'est le devoir qui dirige les nations, si une même pensée doit rallier l'univers, si la morale vient de Dieu et domine les hommes, ce ne sont pas les climats qui peu-

vent engendrer les nationalités diverses : la religion , les lois , les mœurs , pures expressions de la morale , ne sont pas les produits des pierres et des arbres , des vents et du soleil.

Il est un fait d'observation qui , expérimentalement , détruit toutes les explications que l'on a voulu tirer , en histoire , des positions géographiques. S'il est vrai , d'un côté , que les mêmes pays ont été le siège de civilisations toutes différentes , et , de l'autre , que des civilisations identiques ont régné sous des climats complètement divers , toute la théorie des climats tombe par ce fait même , et l'on est forcé de chercher d'autres causes à l'activité des nations : or , ce fait , l'histoire universelle le prouve d'un bout à l'autre. La côte de Syrie ne manque pas de ports ! Que sont devenus les Phéniciens et leur activité maritime ? Le Nil coule toujours et fertilise la vallée ! Où est le peuple qui a bâti les Pyramides , qui a élevé les palais de Thèbes ? Pourquoi la Grèce , avec ses côtes dentelées , n'a-t-elle plus ses cités si brillantes ? L'Italie a été le centre puissant d'une domination païenne et guerrière ; plus tard le christianisme y a fondé son empire ; aujourd'hui elle est morcelée et divisée ! Et la France , et l'Allemagne , et l'Espagne , et le Nord , qu'ont fait ces pays des hordes barbares qui les ont si long-temps habités ? Ce sont les hommes au contraire qui modifient les climats. Les nations se succèdent sur le sol : elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient hier , elles ne seront plus demain ce qu'elles sont aujourd'hui.

Mais revenons à l'exposé des doctrines.

On trouve peut-être dans les Pères de l'Eglise le germe de conceptions nouvelles sur la marche de l'humanité (1) ; mais ces germes ne furent pas développés , et pendant le moyen-âge , on ne s'occupa pas de philosophie de l'histoire. A la fin de cette période , Machiavel reproduisait encore la théorie circu-

(1) Voyez , par exemple , la Cité de Dieu , de saint Augustin.

laire de Platon sur les révolutions des cités (1). Mais alors un vaste mouvement enorgueillissait la science. On niait Aristote et la scolastique ; on entrevoyait la puissance intellectuelle de l'avenir ; et le progrès, la marche constante et sans rétrogradation possible vers des temps meilleurs apparaissaient aux hommes généreux qui aimaient l'humanité. Bacon fut le premier qui formula cette pensée dans ses livres (2). Il proclama, en outre, que l'histoire devait être plus que la narration des relations diplomatiques, des guerres, etc. ; qu'elle résidait surtout dans les révolutions religieuses, morales, scientifiques ; et que, de la connaissance des révolutions intellectuelles, il devrait résulter la possibilité de déduire l'institution d'un régime meilleur, et de régulariser les progrès de l'avenir.

Ce ne fut que pendant le dix-huitième siècle que furent développés les principes de Bacon. Le temps intermédiaire fut marqué par des travaux de détail qui fournissaient autant de matériaux à la théorie du progrès. Cependant déjà l'esprit pratique des Français cherchait dans l'ensemble des révolutions humaines la démonstration de certaines idées religieuses ou politiques. Tel fut le sentiment qui engendra le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, l'*Esprit des Lois*, de Montesquieu, l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire.

Le premier de ces travaux seulement doit être pris en considération ici, comme étant l'expression la plus complète d'une première transformation que les croyances chrétiennes firent subir aux principes historiques. Pour Bossuet, une seule idée gouverne le monde ancien : la conservation de la tradition juive, dans le but de rendre la rédemption possible ; et, depuis la venue du Christ, l'humanité vit pour conserver et étendre la doctrine qu'il a apportée. Ces idées, si supérieures

(1) Machiavel, *Disc. sur Tite-Live*, œuv. trad. par Perliés, 1823, in-8°.

(2) *Œuvres morales*, Passim. (version du Panth. littér., 1838).



aux doctrines païennes, sont obscurcies cependant par un principe qui sans doute est vrai en un certain sens, mais qui, poussé trop loin, nous semble inconciliable avec l'exercice du libre arbitre des hommes dans l'ordre de l'activité sociale. Ce principe est celui de l'intervention absolue et incessante de la Providence divine. On croirait que, pour Bossuet, les phénomènes historiques ne dépendent en aucune manière de la volonté de l'homme, et qu'ils sont amenés toujours par la force irrésistible des destinées providentielles. Ce système se trouve résumé par un mot de Fénelon : « L'homme s'agite, Dieu le mène! » Mais ce mot est-il bien vrai? Tout n'est-il que de l'agitation dans l'activité humaine? N'y a-t-il pas de prévision dans la réalisation du bien? N'y a-t-il pas de dévouement qui fructifie dans l'avenir? Sans nier la providence de Dieu, croyons qu'il y a liberté pour les peuples, aussi bien que pour les individus, et que la fatalité ne peut naître pour les uns et pour les autres que de la pratique du mal et de l'oubli du devoir.

Les écrivains qui, pendant le dix-huitième siècle, ont contribué à l'avancement de la science de l'histoire, peuvent se diviser en deux classes. D'un côté, le dix-huitième siècle vit éclore de nombreux travaux économiques, politiques, philosophiques, qui, malgré les erreurs fréquentes dont les entache l'esprit de critique et d'incrédulité du siècle, eurent pour conclusion générale que l'humanité se trouvait à un point plus élevé que jamais; qu'elle ne pouvait plus rétrograder, et que l'état social devait, par l'accroissement constant des lumières, aller en s'améliorant toujours.

C'en'est pas ici le lieu de tracer l'historique de cette première classe de travaux. La seconde classe comprend ceux qui, plus spécialement, ont créé la science de l'histoire. Cette science est due tout entière à notre patrie. Cependant à l'étranger aussi parurent des systèmes. Nous devons en dire quelques mots d'abord.

Le premier qui formula un système complet de philosophie

fut l'Italien Vico. Il était parti d'une théorie métaphysique sur la justice ; il en avait trouvé les principes dans la nature spirituelle de l'homme et poursuivi les applications dans le droithistorique. Cette théorie le conduisit à une hypothèse sur l'histoire de Rome ; et bientôt il généralisa cette hypothèse dans la *Science Nouvelle* (1<sup>re</sup> édition , en 1723), et en fit l'idéal des révolutions de l'humanité, idéal qui avait sa raison et sa base dans les développements de l'entendement de l'homme. Suivant Vico, les hommes étaient errants d'abord et livrés à la promiscuité : puis, sous la terreur de la foudre et des mystères de la nature, ils se réfugièrent dans les cavernes : et le premier lien social se fonda sur les bases sacrées et mystérieuses de la religion, du mariage et de la propriété ; ainsi naquit le premier âge, l'âge divin, le règne des familles patriciennes. Mais il était resté des hommes errants et sauvages. Attirés par les avantages de la vie sociale, ceux-ci viennent leur demander protection et sécurité : la clientèle prend origine : chaque père de famille, pontife suprême et chef despotique, gouverne avec une autorité absolue sa famille et ses serfs. Cependant il arrive que les clients, sans Dieu et sans pudeur, se font intelligents ; ils se révoltent contre la domination patricienne. Alors les anciennes familles se liguent entre elles ; elles fondent les cités, et la société entre dans l'âge héroïque. Mais les clients deviennent de plus en plus menaçants ; peu à peu ils arrivent à partager le pouvoir : l'âge des hommes commence ; et le développement intellectuel marche de front avec la destruction des symboles primitifs, des croyances anciennes et des mœurs qui maintenaient les rapports sociaux. En vain la main puissante d'un seul essaie d'arrêter le mouvement qui entraîne la société : les nations se divisent et se détruisent ; leurs débris dispersés retournent à la brutalité primitive, et le mouvement tout entier recommence. Deux fois, depuis les temps historiques, un cercle semblable s'est renouvelé : le

moyen-Âge est le moment du second patriciat; les nations européennes sont sur la pente de l'empire romain (1).

L'hypothèse de Vico est fataliste et anti-progressive. Suivant elle, l'admirable impulsion de l'Europe moderne ne la pousserait qu'à sa perte; jamais l'égalité ni la fraternité ne règneraient sur terre, et l'humanité tournerait dans un cercle éternel de phénomènes toujours identiques. Vico, du reste, a donné de vastes développements à sa théorie, il a essayé d'expliquer les traditions anciennes, il a appelé la philologie et l'histoire des mœurs à son secours. De toutes ces applications, peu de chose doit rester. Son principal mérite fut d'appeler l'attention sur le caractère religieux et sévère de l'origine des nations, et d'avoir semé quelques idées justes et vraies sur les commencements de Rome. Il fut du reste peu goûté de son temps, et n'exerça qu'une faible influence sur le dix-huitième siècle.

L'Angleterre, sous l'influence de la philosophie de Locke et des réactions qu'elle occasionna, produisit quelques ouvrages relatifs aux développements de l'humanité. Tels furent ceux de Ferguson, de Priestley, de Dunbar, de Millar, de Home. L'Allemagne suivait les idées de la philosophie française et anglaise, et vit naître aussi quelques travaux sur la philosophie de l'histoire. Lessing, Iselin, Meiners, ne furent que les précurseurs d'un homme qui fit école en Allemagne, et au système duquel nous devons nous arrêter un moment. Nous voulons parler de Herder.

Herder remarqua la série progressive des êtres qui, du minéral et de la plante, s'élève successivement à travers les développements de l'organisation animale jusqu'à l'homme,

(1) *Opere di Vico*, éd. Ferr. Milan, 1835. 5 v. in-8°. — *Vico, Principes de la philosophie de l'histoire*, trad. de Pitalien, par J. Michelet. In-8°. Paris, 1827. — *Vico et l'Italie*, par Ferrari. 1 vol. in-8°. Paris, 1830.

le couronnement de la création. Mais ce fait pour lui était, contrairement à ce qui est démontré par les découvertes les plus nouvelles de la géologie et de l'anatomie comparée, le résultat d'un développement continu, et il le faisait découler d'une théorie mêlée de panthéisme et de matérialisme. Suivant lui, toutes les forces de la nature existent éternellement; c'est dans leur ensemble que Dieu réside, et c'est de leurs combinaisons successives que naissent tous les êtres : Les créatures les plus parfaites sont celles qui manifestent le plus grand nombre de ces forces : l'homme les contient et les résume toutes. Le mouvement universel n'est qu'un balancement éternellement harmonique des puissances éternelles, et parmi elles la puissance humaine joue un rôle comme toutes les autres. Les facultés de l'homme sont des forces déposées en lui; par elles il agit sur le monde extérieur qui réagit à son tour, et le soumet à ses lois. L'histoire est le résultat de ces mouvements alternatifs, où, suivant les circonstances extérieures, l'humanité a tantôt développé une culture brillante, tantôt a trouvé l'abrutissement et la mort. Tout ce qui pouvait fleurir sur la terre a fleuri dans sa saison, son climat et son lieu. La feuille fanée reverdira quand le temps en sera venu (1).

Herder est fataliste en histoire : pour lui il n'y a pas de marche progressive; et, aveuglé par le panthéisme, il renferme Dieu lui-même dans le cercle des combinaisons qui doivent se reproduire toujours. Du reste, il passe en revue, dans son livre; l'histoire universelle toute entière, et essaie de faire voir comment tous les faits découlent naturellement et nécessairement des faits antérieurs et des circonstances au milieu desquels ils avaient lieu. Il est peu de ces explications dont l'erreur ne soit démontrée aujourd'hui.

(1) Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire*, trad. de l'allemand par F. Quinet. 3 vol. in-8°, Paris, 1827.

Kant ouvrit à la fin du dix-huitième siècle une route nouvelle à la philosophie allemande. Nous dirons plus tard quelques mots de ce que ses élèves firent en philosophie de l'histoire. Lui-même alla beaucoup plus loin que Herder. Il partait de ce principe si profondément vrai, que l'ensemble de l'univers était organisé dans un but, et que toute partie était un moyen de la tendance du but universel ; il concluait à ce que l'homme, en développant ses dispositions raisonnables, coopérait à l'accomplissement de ce but ; que cependant le développement complet de ces dispositions ne pouvait avoir lieu dans l'individu, mais bien dans l'espèce entière ; que l'humanité tendait sans cesse à établir un ordre de choses où ce développement put avoir lieu entièrement, et que l'essai philosophique d'une histoire universelle, conforme à cette idée, non-seulement était praticable, mais encore serait utile à l'établissement du fait même (1). Ce fut cette idée de l'unité de but, qui n'était pas nouvelle en philosophie, mais qui avait toujours été vaguement exprimée et confondue avec celle de l'harmonie de la création, c'est cette idée que la philosophie française a si nettement déterminée et a placée en tête de la philosophie universelle : tous les êtres créés remplissent une fonction dans le but pour lequel Dieu a créé le monde : la fonction humaine n'est pas individuelle pour chacun ; c'est l'humanité tout entière qui remplit une fonction commune ; les sociétés et les individus ne sont que des ouvriers du but de l'humanité.

Nous avons dit que la théorie du progrès était due à des savants français. Trois hommes dans le dix-huitième siècle en jetèrent les fondements et lui donnèrent de larges développements. Ce furent Boulanger, Turgot et Condorcet. La

(1) Kant, Divers opuscules, trad. de l'allemand par Villers, dans le Conservateur : Recueil de morceaux inédits, par François de Neufchâteau. An VII. T. 2.

pensée qui les guidait fut celle qui guida la science française tout entière : l'amélioration pratique de l'état du genre humain. Leurs livres fourmillent d'idées neuves et fécondes ; cependant bien des erreurs s'y trouvent encore, engendrées par les données philosophiques du siècle où ils vivaient.

Boulanger, comme Vico, fit des recherches sur l'antiquité. Lui aussi fit naître la société de la terreur inspirée par les grands cataclysmes du monde primitif. D'abord régna la théocratie : puis vinrent les héros et les despotes divinisés : puis les constitutions républicaines. Le moyen-âge présente un dernier effort de la théocratie : l'Europe ne doit cesser de croire en raison et en lumières, sous une sage monarchie, terme parfait des mouvements sociaux (1). Turgot compara la vie de l'humanité à celle des végétaux et des plantes. Tandis que ces êtres se reproduisent éternellement dans une uniformité invariable, l'humanité change toujours : chaque génération transmet à la suivante le trésor commun des idées et de la science, qui s'accroît toujours des découvertes de chaque siècle. Les peuples ont été successivement chasseurs, puis pasteurs, puis enfin agriculteurs. Le christianisme a procuré d'immenses avantages au genre humain, et dans le moyen-âge même il s'est fait de grands progrès (2). Condorcet proclama la perfectibilité indéfinie de l'homme au moyen de l'état social. Les facultés humaines se développent incessamment, et ce développement doit aller sans s'arrêter jamais et grandissant toujours. Condorcet traça, suivant cette idée, l'histoire morale du genre humain ; il la divisa en neuf périodes, et essaya de faire voir comment nécessairement chaque état avait engendré un état social meilleur. Il faisait, par hypothèse, l'histoire d'une dixième période qui devrait

(1) Antiquité dévoilée, œuvres, t. 1 et 2, Amsterd., 1794.

(2) Turgot, Discours en Sorbonne ; Opuscules ; œuvres complètes. 1811, in-8°, tome 2.

suivre et présentait les améliorations sociales et individuelles que le temps devait nécessairement amener (1).

Nous avons dit que ces travaux n'étaient pas exempts d'erreurs. Ainsi, la part de la liberté humaine n'est pas nettement déterminée; on considère les faits comme s'engendrant nécessairement les uns les autres; le mal n'est pas distingué parfaitement du bien; le but qui mesure le progrès n'est pas posé, ou il est mal posé, c'est-à-dire dans le bonheur individuel; enfin c'est presque toujours *à posteriori* que l'on fait marcher l'humanité (\*). Mais d'un autre côté une grande supériorité de vues sépare ces travaux des ouvrages contemporains de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. On pose le but même de la science historique : celle-ci doit donner les moyens de prévoir les progrès futurs de l'humanité, de les faciliter et de les diriger; on marque les tendances qui, d'après les considérations du passé, doivent triompher dans l'avenir; on indique les bases de la science future de l'humanité en la fondant sur l'analogie des facultés sociales et individuelles; on développe des parties spéciales du mouvement progressif, par exemple l'histoire des progrès des sciences et des arts, que Turgot esquisse le premier; on commence enfin à entrevoir la véritable méthode humaine et l'importance de l'*à priori* dans l'activité sociale.

Tel fut le dix-huitième siècle. Pendant la révolution, quelques hommes essayèrent déjà d'en appliquer les idées aux réalisations politiques; mais la science n'était pas complète encore. Saint-Simon ouvrit la ligne du dix-neuvième siècle,

(1) *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, par Condorcet. Paris, an III, in-8°. — Voyez, sur ces différents travaux, Buchez, *Introduction à la science de l'Histoire*, t. I, ch. 3.

(\*) C'est principalement dans les travaux spéciaux qu'engendrèrent dès le dix-huitième siècle les nouveaux principes historiques que ces défauts se firent sentir.

et fut l'intermédiaire entre les découvertes passées et les découvertes nouvelles.

Saint-Simon fut surtout un homme dévoué et désireux de voir l'amélioration du sort du peuple, la fin de l'exploitation de l'homme. Son œuvre scientifique fut de résumer tous les résultats connus, et d'indiquer les travaux à faire plutôt que d'en faire lui-même. Il rétablit et fortifia les idées de progrès, d'unité de but pour tous les êtres; il sépara avec plus de netteté les temps antérieurs au christianisme, des temps qui le suivirent; il développa enfin les germes contenus dans les ouvrages de Turgot, fit sentir qu'une période de réorganisation devait suivre la période critique où l'on se trouvait, détermina les trois espèces de travaux par lesquels s'opèrent les progrès de l'humanité : les travaux d'art ou de sentiment, les travaux scientifiques et la réalisation de l'industrie; démontra que de là naissaient des constantes et des séries de variations progressives, et proclama que l'époque était venue de réaliser politiquement la morale chrétienne. Il indiqua comme travail à faire une science des lois suivant lesquelles agit l'humanité, une physiologie sociale (1).

Le vœu de Saint-Simon fut rempli par M. Buchez. C'est entre les mains de celui-ci que s'est constituée définitivement la science sociale. M. Buchez développa les principes de la logique sociale sur les bases de la logique individuelle : il décrivit avec une exactitude rigoureuse les mouvements par lesquels l'humanité réalise un but, et présenta la théorie complète de l'activité sentimentale, scientifique et industrielle. D'un autre côté il analysa métaphysiquement l'idée de progrès, et fonda ainsi sur des lois mathématiques cette science

(1) Voyez, pour les travaux de Saint-Simon, la *Bibliographie saint-simonienne* publiée par M. Fournel en 1833, in-8°, et plus spécialement l'*Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle*, 1807, 2 vol. in-4°, et le *Nouveau Christianisme*, in-8°, 1825.



de l'histoire dont nous avons exposé, dans la première partie de notre introduction, les traits les plus importants. De ce point de vue élevé, M. Buchez a pu non-seulement éclairer d'une lumière nouvelle l'histoire de l'humanité, mais encore créer les bases de la politique de l'avenir, et ouvrir une route scientifique nouvelle, féconde en progrès dans toutes les directions (1).

Nous avons fait connaître la ligne des travaux par lesquels l'école française a constitué la science historique. Jetons un coup-d'œil sur les systèmes divergents qui marchèrent de front en France et à l'étranger avec les théories que nous venons d'examiner.

En France d'abord, sous l'influence des idées anti-révolutionnaires, se forma une école composée d'hommes éminents qui, dans un but principalement politique, repoussaient les progrès et tendaient à immobiliser l'homme dans l'organisation du moyen-âge. Bonald, de Maistre, Lamennais, furent les ardents propagateurs de cette théorie. Leurs principes sont condamnés par l'histoire et par les sentiments généreux qui justifient le bien accompli depuis le moyen-âge, et poussent l'activité des hommes vers des améliorations nouvelles. Ils prouvèrent cependant qu'on est obligé, pour expliquer l'origine de l'humanité, de recourir à une révélation primitive; que ce n'est pas *à posteriori* qu'a pu naître et se développer moralement le genre humain, et que nulle société ne saurait subsister sans croyances religieuses (2). D'autres écri-

(1) Voyez les œuvres de M. Buchez citées p. 54, et de plus, le Producteur, 4 vol. in-8°, 1836, les deux derniers volumes; l'Européen, 1<sup>re</sup> série, 1832, 2 vol. in-4°, 2<sup>e</sup> série, 1835-1838, 2 vol. in-4°; l'Histoire parlementaire de la Révolution française, par Buchez et Roux, 40 vol. in-8°, principalement l'Introduction et les préfaces.

(2) Voyez les travaux divers de ces auteurs, principalement Bonald; Législation primitive, œuvres, 1829, in-8°, et Lamennais, Essai sur l'Indifférence en matière de religion.

vains relevèrent le drapeau religieux, en essayant de l'approprier aux résultats de la science moderne. Tel fut M. Balanche (1), qui reproduisit, sous une forme particulière, les données générales de la théorie de Vico; tel fut aussi, plus tard, F. de Schlegel (2) en Allemagne, et l'abbé Frère en France (3).

De Saint-Simon lui-même sortirent des écoles différentes. D'un côté s'offrent les travaux sérieux, mais non terminés de M. Auguste Comte (4). Mais d'autres élèves de Saint-Simon se servirent de son nom pour intrôniser le panthéisme en France, et voulurent faire un dieu de leur maître, qui ne s'était donné que comme un philosophe chrétien. Lorsque l'opinion publique eut fait tomber sous le ridicule et le mépris leurs absurdes doctrines, le panthéisme saint-simonien se releva sous une forme différente, et il se formula dans la théorie historique du progrès continu (5). Tout est Dieu, Dieu est en tout, la nature et l'histoire ne sont que des manifestations de Dieu. Cette manifestation a lieu sur une ligne non-interrompue et infinie de progrès. Tout est bien, tout est utile, tout est nécessaire dans l'histoire et dans le monde. Les phénomènes de chaque moment ne sont que le résultat inévitable des phénomènes précédents, et engendrent fatalement ceux qui suivent. Cette doctrine, qui nie les bases de la métaphysique et de la

(1) *Palingénésie sociale*; Orphée, œuvres complètes, 4 vol. in-8°, Paris, 1830.

(2) *Leçons sur la philosophie de l'Histoire*, traduites en français, 2 vol. in-8°, Paris, 1836.

(3) *Principes de la philosophie de l'Histoire*, par l'abbé Frère, in-8°, Paris, 1838.

(4) *Système de politique positive*, Catéchisme des Industriels, 1824, in-8°. — *Cours de Philosophie positive*, in-8°. Le quatrième volume (1839) et cinquième (à paraître) sont relatifs à la science sociale.

(5) C'est la théorie de MM. Leroux et Reynaud. Voyez *Revue encyclopédique*, depuis 1832, et l'*Encyclopédie pittoresque*.

morale, qui justifie le mal sous toutes les formes, et renferme l'homme dans la fatalité, est repoussée par les faits et l'expérience, aussi bien que par la saine philosophie (1).

En Italie, on revint plus ou moins aux idées de Vico (2). En Allemagne, Kant fut l'initiateur d'une ère philosophique nouvelle. Mais de son point de départ critique ne pouvait naître que le panthéisme. C'est ce qui eut lieu, en effet. Le panthéisme est le fond de la philosophie allemande moderne : soit que, dans Fichte, l'activité absolue du moi se confonde avec Dieu, soit que Schelling réunisse la nature et l'esprit dans l'identité de l'absolu, soit que Hegel transforme le système de Schelling dans le développement absolu de l'idée. Ces philosophes et leurs nombreux disciples produisirent un grand nombre de travaux sur la théorie historique. Un caractère commun les distingue : c'est ce principe que l'histoire n'est que la manifestation de Dieu, suivant la loi du développement des facultés de l'homme, qui représentent le côté spirituel de la divinité. Cette idée fut appliquée diversement, suivant les théories spéciales sur l'homme, et elle se mêla avec beaucoup d'autres, anciennes déjà en philosophie de l'histoire. Le principe du développement *à posteriori* fut généralement conservé, beaucoup d'idées de Vico furent reproduites. Malgré le respect que nous professons pour les doctes travaux des savants allemands, nous ne pouvons admettre leur doctrine générale. Pour nous, ses conséquences la jugent : le panthéisme arriva, en effet, à la conclusion qui lui était naturelle, que l'histoire n'était que la conséquence fatale et nécessaire des lois primitives de Dieu, et que tous les faits accomplis étaient légitimes, justes et bons (3).

(1) Voyez l'histoire des Saint-Simoniens, et la réfutation du Panthéisme dans la Philosophie de Buchez, tome II.

(2) Voyez l'Ouvrage cité de M. Ferrari sur Vico et l'Italie.

(3) Voyez Histoire de la Philosophie allemande depuis Leibnitz,

Les principales données de l'école allemande ont été reproduites par les éclectiques français du dix-neuvième siècle. L'histoire offre le développement des sentiments innés à l'homme, du beau, du vrai, du juste, de l'utile et du saint. Les termes de la raison humaine et divine sont l'infini, le fini, et leur rapport. L'histoire n'est que la manifestation de ces idées primitives, et le développement de l'humanité a pour base les éléments de la raison. Rien n'est donc insignifiant en histoire : chaque lieu, chaque peuple, chaque révolution représente un des termes de ce développement nécessaire ; et toujours ce qui se fait est bien, toujours le vainqueur a raison. Trois périodes seulement sont possibles : la période où l'infini domine ; elle est représentée par l'Orient et l'Asie, toujours immobile, vague et mystique : la période du fini représentée par la Grèce, et sa civilisation de détails et d'individualité ; enfin la période du rapport dont l'Europe moderne est l'expression la plus vraie (1).

D'autres, reproduisant les idées de Herder, ont fait de l'humanité un syncrétisme d'éléments divers qu'ils ont pris dans les caractères de race, dans les climats, dans les configurations géographiques, dans les croyances, dans les mœurs, etc. Comme on voit, c'est toujours le même fatalisme, la même justification du mal, la même absence de but et de fonction pour l'humanité. Ainsi que toutes les doctrines panthéistes, la philosophie éclectique conclut à l'immobilité sociale et à la glorification des faits accomplis.

Nous croyons avoir exposé les principales applications de

par Barchou de Penhoen, 2 vol. in-8°, Paris, 1836. — L'Allemagne a vu naître un grand nombre d'applications spéciales de ses principes historiques principalement à l'histoire des religions et à la mythologie. Nous aurons l'occasion d'en parler plus tard.

(1) Cousin, Introduction à l'histoire de la Philosophie, in-8°, Paris, 1828.

raison pour les apercevoir. Quant aux matériaux de cette observation, ils sont nombreux et de diverses sortes. Ils forment ce qu'on appelle les *sources* de l'histoire, et nous devons jeter un coup-d'œil sur les principales divisions dont ils sont susceptibles.

Les éléments primitifs des sources historiques sont les faits eux-mêmes, soit affirmés par le témoignage humain, soit subsistant dans leurs produits, leurs résultats et leurs conséquences. De là naît une première division des sources, en histoires écrites, et en monuments.

Les histoires écrites peuvent se subdiviser en plusieurs classes. D'abord viennent celles dont les narrateurs ont vu eux-mêmes les faits qu'ils racontent et y ont coopéré ; puis celles qui, sans avoir été écrites par des témoins oculaires, sont l'œuvre de personnes qui étaient en relation directe avec ces témoins ; puis celles enfin qui ont été reçues par transmission orale, soit directement des historiens de la classe précédente, soit indirectement à travers plusieurs générations ou par des narrations successives. Dans les deux premières classes se rangent les histoires contemporaines, dans la troisième les traditions.

La classe des monuments offre également des subdivisions nombreuses. Ou bien les peuples se sont conservés tout entiers depuis une antiquité reculée, débris encore vivants d'une civilisation antérieure, témoins naturels des croyances, des lois, des mœurs engendrées par les révolutions du passé : ou bien il est resté d'eux des écrits, soit scientifiques, soit littéraires, images de leurs idées et de leur activité intellectuelle, sources fécondes de renseignements de toute espèce, ou bien ils ont laissé des produits matériels, soit artistiques, tels que les monuments d'architecture, de sculpture, de peinture, soit industriels, comme les monnaies, les meubles, les poteries. Les monuments de la première espèce se trouvent dans les récits des voyageurs, des

géographies, etc. Ceux de la troisième, épars à la surface entière du globe, sont mis à la disposition de tous, soit dans les musées, soit dans des recueils de copies, de dessins, etc.

Tels sont les procédés de l'histoire et les matériaux de l'historien. Mais l'usage de ces matériaux, et en général la possibilité même de l'histoire, supposent plusieurs sciences accessoires qui en sont les moyens, et qui quelquefois même en constituent des parties. Ces sciences peuvent se diviser en plusieurs classes.

D'abord viennent celles qui constituent le terrain même de l'histoire, et hors desquelles l'histoire ne saurait être comprise; nous les nommerons sciences préliminaires de l'histoire : ce sont la géographie et la chronologie. Si l'on n'avait une connaissance préliminaire de la surface de notre globe terrestre, si l'on ne connaissait d'abord la mesure du temps, il serait impossible de comprendre les faits historiques.

La géographie a pour but la connaissance du milieu terrestre dans lequel doit se développer l'activité humaine. On a considérablement exagéré l'importance historique de cette science, en vertu de la théorie des climats, des terrains, etc., auxquels on a accordé tant d'influence. Nous avons déjà déterminé les limites de cette influence. Mais, en dehors de cette théorie, il est évident que la géographie est indispensable à l'histoire.

Mais, d'un côté, la surface de la terre est donnée indépendamment de l'homme; et de l'autre, l'action sociale change cette surface, y établit des divisions, la couvre de produits industriels, etc. De là deux branches de la géographie, la géographie physique et la géographie politique ou historique, qui toutes deux comprennent des divisions nombreuses et diverses. La dernière surtout est intimement liée à l'histoire, et change suivant la période qu'on examine (1).

(1) Voyez Précis de la Géographie universelle, par Malte-Brun,

La chronologie a pour but la connaissance des temps ; elle peut se diviser en trois branches principales : l'une qui a pour objet la mesure absolue du temps, on l'appelle chronologie mathématique, et l'astronomie en fournit les éléments qui consistent dans le jour, le mois, l'année ; la seconde, qu'on a nommée technique, s'occupe des mesures diverses qu'ont employées les peuples, de leurs calendriers, de leurs périodes, de leurs ères ; la troisième enfin, la chronologie historique proprement dite, a pour but de déterminer, relativement à un point donné de la durée, le moment exact où s'est passé un fait historique. Les deux dernières branches donnent naissance à une foule de questions graves et difficiles. Nous aurons l'occasion de les indiquer dans le courant de notre manuel (1).

La seconde classe des sciences accessoires comprend celles dont le but spécial est de nous initier à la connaissance et à l'intelligence des sources de l'histoire. Outre la connaissance des langues nécessaire à celui qui veut étudier les monuments originaux, il est une foule de sciences particulières qui ne sont que des instruments de l'histoire. Au premier rang parmi ces

quatrième édition, 1836, 12 vol. in-8° ; — *Traité élémentaire*, par le même, 2 vol. in-8° ; — *Géographie de Ritter : Afrique*, trad. en français, 1836, 3 vol. in-8° ; *Asie*, non terminée, 8 vol. in-8°, en allemand, 1<sup>er</sup> vol., 1832, Leips. ; — *Balbi, Précis de Géographie*, deuxième édit., 1838, 1 vol. gr. in-8° ; — *Géographie ancienne*, par Danville, édit., 1834, 2 vol. in-8° ; — *Mannert. Geographie der Griechen und Römer*, 12 v. in-8°, 1822, Leips. ; — *Ukert. Geogr. der Griechen und Römer*, Weim., 1816 ; — *Précis de géographie histor. du moyen-âge*, par Ansart, in-8°, deuxième édition, 1839. — *Cahiers de Géographie historique*, par M. Burette, Duruy, etc., in-12, 1838.

(1) Voyez Champollion Figeac, *résumé de Chronologie générale et spéciale*, 1 v. in-32, 1830, faisant partie de l'*Encyclopédie portative*. — *Ideler, Handbuch der Mathematischen und technischen Chronologie*, 2 vol. in-8°, Berlin, 1825. — *Labbæi chronologia technica et historica*, 1670, 5 vol. in-f°.

sciences, nous placerons la critique-historique, qui a pour but de déterminer l'authenticité des textes et des monuments, en tout ou en partie. Tant que la critique ne se base que sur des considérations prises dans la nature même du sujet, tant que, par exemple, pour établir la pureté d'un texte, elle ne s'occupe qu'à collationner des manuscrits, qu'elle ne rejette d'un texte ou n'y corrige que ce que les conditions mêmes de ce texte commandent de corriger ou de rejeter (\*), la critique marche d'un pas sûr et ferme. Mais, lorsqu'en vertu d'une hypothèse quelconque, on rejette un texte par la seule raison qu'il n'est pas conforme à cette hypothèse ; lorsqu'on élague des passages, parce qu'on ne peut pas les expliquer ; lorsque, de la critique des textes, on passe à la critique des faits, et qu'on les admet ou les repousse, les arrange ou les mutile, suivant l'usage qu'on veut en faire ; alors les chances d'erreurs deviennent nombreuses et faciles, et à peine est-il permis de recourir à des moyens pareils lorsqu'on a un point de départ incontestablement établi. De notre temps, on a fait un usage immodéré de ce genre de critique : déjà, dans les derniers siècles, l'esprit d'incrédulité et le sentiment étroit qu'on portait dans l'histoire ont attaqué les monuments les plus respectables : les théories matérialistes et panthéistes du dix-neuvième siècle ont ajouté encore au doute et à la confusion (1).

La critique historique s'applique à toute espèce de monuments. D'autres sciences, de la classe de celles dont nous

(\*) Ainsi, lorsque dans le Pentateuque on trouve des noms de ville qui n'ont été bâties que bien long-temps après Moïse, ou lorsqu'on y trouve le récit de la mort de Moïse, on peut conclure hardiment qu'il y a eu dans ce livre des interpolations postérieures au moment où il fut composé.

(1) Fréret, *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires*, etc. ; *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, t. vi ; Griffet, *Traité des différentes preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, 1770, in-8°.



occupons, s'appliquent à des monuments spéciaux. Telles sont : l'archéologie (1), qui a pour but la connaissance des monuments d'art, des objets de luxe, d'usage et d'ameublement qui restent du passé ; la numismatique, qui s'occupe des monnaies et médailles ; la paléographie, qui génériquement s'applique à toutes les écritures anciennes, et qui se subdivise en épigraphique, lorsqu'il s'agit des inscriptions recueillies sur des monuments antiques, en paléographie proprement dite, lorsqu'elle a pour objet la lecture des manuscrits (2) du moyen-âge, en diplomatique, lorsqu'il s'agit de la reconnaissance des chartes et diplômes (\*).

Il est une troisième classe de sciences accessoires, telles que la linguistique comparée et l'anatomie comparée des races humaines, qui, en réalité, ne sont que des branches de l'histoire universelle, mais qui, jusqu'à ce jour, servent plutôt de moyens à celle-ci, à la manière des sciences de la classe précédente. Expliquons-nous. La linguistique comparée a pour but de nous faire connaître la succession et l'engendrement des langues sur le globe ; de ce point de vue, elle est une branche de l'histoire universelle. Mais jusqu'ici on n'a obtenu sous ce rapport que des résultats partiels ; et le seul usage qu'on puisse en faire aujourd'hui, est de rechercher les origines communes des nations par les affinités du langage. De même, l'anatomie comparée des races ne donne encore que des résultats semblables ; tandis que, comme branche de l'histoire, elle devrait nous montrer la marche

(1) Champollion-Figeac, Résumé d'Archéologie, 2 vol. in-32, 1826, Encyclopédie portative. Le deuxième volume contient entre autres un résumé de Numismatique et d'Épigraphique, et les renseignements bibliographiques ultérieurs.

(2) Traité de Paléographie, par A. de Wailly, 1837, in-8°.

(\*) Plusieurs auteurs comptent aussi parmi les sciences accessoires la généalogie et l'héraldique, ou science des armoiries, qui en est un moyen.

des développements successifs de l'organisme humain. Mais même dans la limite des conclusions qu'on peut obtenir aujourd'hui, ces sciences ont une haute importance pour l'histoire universelle (1).

Telles sont les plus importantes des sciences accessoires. Mais nous avons dit que quelques-unes de ces sciences pouvaient former elles-mêmes des branches de l'histoire universelle. Ceci est applicable plus ou moins à chacune d'elles, et nous conduit à dire quelques mots des divisions même de l'histoire.

Les divisions proposées jusqu'à ce jour sont plus ou moins arbitraires. On a distingué l'histoire de l'humanité des histoires spéciales et de l'histoire universelle, considérée comme collection d'histoires spéciales. On a distingué entre ces dernières suivant qu'elles avaient pour objet ou une période, ou une région, ou un peuple, une race, une corporation, un sexe, un individu, un ordre de faits spéciaux, politiques, scientifiques, économiques, etc., etc. Il est évident qu'une division rationnelle ne peut découler que du principe philosophique qui nous fait connaître la marche des développements de l'humanité, c'est-à-dire du progrès et des conditions logiques de l'activité humaine. Si, en effet, l'humanité est une de but, et qu'elle accomplit progressivement ce but par des travaux spéciaux et successifs, l'unité de l'histoire se

(1) Sur la Linguistique comparée, voy. Balbi, Atlas ethnographique du globe, 1 vol. in-8° avec atlas, 1826. On y trouve la bibliographie de la matière. La question des races a été traitée principalement par les naturalistes. Voyez le Résumé des travaux antérieurs, dans Blumenbach, de l'unité et de la variété du genre humain, traduit du latin, Paris, 1806. Depuis lors, presque tous les naturalistes et physiologistes s'en sont occupés. Parmi les plus marquants nous citerons G. Cuvier, Lacépède, Virey, Desmoulins, Bory de Saint-Vincent. Nous aurons l'occasion, dans l'histoire primitive, d'exposer les résultats les plus importants de ces travaux.

trouvera dans la considération même du but, et le caractère distinctif des histoires spéciales dans la diversité des fonctions particulières par lesquelles ce but se réalise. De là, deux espèces d'histoires spéciales seront possibles : 1<sup>o</sup> Celles qui exposeront : soit l'ensemble des travaux accomplis pour réaliser un des buts progressifs imposés à l'humanité, par exemple l'histoire du christianisme : soit chacune des œuvres particulières qu'a engendrées ce but, qu'on les considère dans les nations, les corporations, les individus qui les ont accomplies, ou dans la nature même des fonctions auxquelles la logique soumet l'humanité ; dans ce dernier cas, on fera l'histoire de la religion, des arts, des sciences, etc., dans une civilisation donnée. 2<sup>o</sup> Celles qui exposeront la série complète des progrès dont chacune de ces fonctions a été l'objet, par exemple l'histoire des religions, des arts, des sciences, etc., depuis le commencement du monde.

Il nous reste à faire connaître les divisions générales que nous avons adoptées pour la partie de l'histoire universelle renfermée dans ce premier volume. (Voyez p. 24 et suiv.)

**LIVRE I.** Histoire primitive. Origine des peuples. Période indéterminée.

**LIVRE II.** Civilisation Brahmanique.

**I.** L'Orient. Période indéterminée.

Chapitre I. L'Inde. — Chapitre II. La Chine. — Chapitre III. Peuples limitrophes de l'Inde et de la Chine.

**II.** L'Occident.

*Première période.* Empires de l'Afrique et de l'Asie occidentale antérieurs à la domination des Perses. — Chapitre I. L'Égypte. — Chapitre II. Les Juifs. — Chapitre III. Peuples de l'Asie occidentale.

*Deuxième période.* Histoire des Perses et des Grecs, jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand. — Chapitre I. Les Perses. — Chapitre II. Les Grecs.

*Troisième période.* Histoire du monde ancien jusqu'à

Constantin. — Chapitre I. Débris de l'empire d'Alexandre.  
— Chapitre II. Rome jusqu'à Auguste — Chapitre III. L'empire romain (1).

(1) Nous indiquons ici plusieurs ouvrages à lire ou à consulter, soit sur l'histoire générale, soit sur la partie de cette histoire contenue en ce volume :

Brunet, Manuel du libraire, édition de 1820, 4 vol. in-8°. Le 4<sup>e</sup> volume contient une Bibliographie universelle raisonnée et méthodique. Supplément, 1834, 3 vol. in-8°.

Ersch, Literatur der Geschichte, etc. Catalogue raisonné des livres publiés en Allemagne sur l'histoire, depuis le milieu du dix-huitième siècle. Leipsig, 1827, 1 vol. in-8° (faisant partie du Manuel de la littérature allemande).

Mensel, Struvii bibliotheca historica, 11 vol. in-8°, 1782—1801. Leipsig.

Beck, Anleitung zur Kenntniss der allgemeinen Welt- und Völkergeschichte, etc. (Introduction à la connaissance de l'histoire universelle. Ouvrage précieux par les nombreux renseignements qu'il offre), 4 vol. in-8°, 2<sup>e</sup> éd., 1813, Leips.

L. Wachler, Geschichte der historischen Forschung und Kunst. (Histoire de l'investigation et de l'art historique), Gott., 1812, 2 vol. in-8°.

Histoire universelle, traduite de l'anglais, 126 vol. in-8°, 1791.

Éléments d'histoire générale, par l'abbé Millot, 1772, 9 volumes in-12.

Mémoires de l'Académie des inscriptions, 49 vol., depuis 1666—1793. Voy. le Tableau méthodique et raisonné des travaux de l'Académie jusqu'en 1788 (par L'Averdy), in-4°, 1791. Continué sous le titre de Mémoires de l'Institut, 12<sup>e</sup> vol., 1837.

L'Art de vérifier les Dates (par les Bénédictins), nouvelle édition, 1818 et suiv., in-8°, in-4° et in-f°. Jusqu'à l'ère chrétienne, 5 vol. in-8°. De l'ère chrétienne à 1770, 18 vol. Supplém. jusqu'à nos jours, non terminé.

Biographie universelle, éditée par Michaud, 1811—1838, 64 vol. avec les suppléments.

Heeren, Manuel de l'histoire ancienne, 1 vol. in-8°, trad. de l'allemand par Thurot, 2<sup>e</sup> éd., 1829.

Poirson et Caix, Précis de l'histoire ancienne, 3<sup>e</sup> édit. (la meilleure), 1831, 1 vol. in-8°.

Ph. Lebas, Précis de l'histoire ancienne, 1837, 2 vol. in-12 (d'une lecture plus agréable que l'ouvrage précédent).


Rollin, Histoire ancienne (pour les faits de détail rapportés par les auteurs anciens), éd. Letronne, 1824, 12 vol. in-8°.

Heeren, Idées sur la politique et le commerce des anciens, traduit de l'allemand, par Sukau, 1830, 6 vol. in-8°.

Pastoret, Histoire de la législation, 11 vol. in-8°, 1817 et suiv.

Les Dictionnaires de Moréri, de Bayle, de Feller ; les diverses Encyclopédies, etc.

Journal des Savants, 1 vol. in-4° par année depuis 1668 — 1792. Repris en 1815. Table des matières des volumes antérieurs à 1750, 10 vol. in-4°. — Magasin encyclopédique, par Millin., 1793 — 1813, 122 vol. in-8°. Table des matières, 4 vol., 1819. — Revue encyclopédique, 4 vol. in-8° par an, 1819 — 1833. Voyez aussi les nombreux journaux littéraires que produit l'Allemagne, principalement l'Allgemeine Literatur-Zeitung, qui paraît à Halle, in-4°.



# MANUEL

## D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

---

### **Histoire des Sociétés primitives.**

---

Les premiers pas de l'humanité sur le globe sont enveloppés de ténèbres épaisses. Pendant bien long-temps, la seule tradition orale put transmettre les événements du passé aux générations successives, et de bonne heure l'oubli et l'inintelligence vinrent corrompre et effacer les traces si défectueuses déjà de la plus ancienne histoire.

Quelques-unes cependant de ces voix primitives ont pénétré jusqu'à nous. Les traditions orales ont fini par trouver des écrivains; et quoiqu'elles aient été altérées dans cette transmission séculaire, quoique le symbolisme qui les enveloppe les rende souvent obscures et inintelligibles, quoiqu'elles présentent des lacunes nombreuses et quelquefois des vides qu'il est impossible de combler, elles nous permettent néanmoins de suivre la ligne des progrès du passé, de retrouver les phases principales de l'activité sociale de l'humanité.

Une observation de haute importance prouve en effet l'authenticité des fragments de la tradition primitive qui nous sont parvenus, et dissipe, relativement aux faits généraux qu'ils nous font connaître, les doutes que les formes singulières dont elles sont revêtues, leur diversité apparente, l'éloignement géographique des peuples auxquels ils appartiennent pouvaient faire concevoir. Cette observation la voici : Toutes

les traditions ont un fond identique, toutes sont les expressions d'une même vérité primitive, reçue par toutes les nations et portées aux extrémités les plus reculées de la terre. En passant de bouche en bouche, elles ont changé de forme : plus tard on y a ajouté et mêlé des traditions relatives à l'histoire particulière de chaque peuple spécial ; mais toutes ont un point de départ commun, toutes racontent de la même manière les commencements de l'histoire.

Il y a plus encore. La plupart des sociétés primitives ont disparu ; ou bien des modifications progressives les ont dépouillées de leur civilisation première. Cependant quelques-unes de ces sociétés subsistent encore, avec les croyances, les mœurs, les institutions qu'engendrèrent les premiers travaux de l'humanité. L'Asie, l'Afrique, les îles de l'Océanie et les deux Amériques en possèdent encore aujourd'hui ; les historiens de la Grèce et de Rome nous ont transmis des détails sur des nations semblables qui, de leur temps, peuplaient une partie de l'Europe. Or, l'étude de ces peuples est plus précieuse que celle des traditions mêmes ; car, tandis que ces dernières se bornent à nous donner un récit, bien imparfait encore, des grandes révolutions sociales, nous trouvons ici un terrain d'observation immédiate, et qui nous révèle ce qu'il est le plus important de savoir, la plus ancienne civilisation, les mœurs, les lois, les croyances primitives. Ce nouveau travail, du reste, conduit aux mêmes conclusions que l'examen comparatif des traditions : il nous apprend, en corroborant celles-ci, que l'humanité est une d'origine et de civilisation, et que la même morale, la même religion, les mêmes institutions, les mêmes sciences ont régné chez les peuples qui avaient une source traditionnelle commune.

Mais il est vrai que, dans ses principes généraux, l'histoire primitive de l'humanité se trouve basée sur des fondements solides, il est vrai aussi que des difficultés innombrables en

embarrassent les premiers pas , et qu'il est peu de sujets plus ardu , peu de matières plus obscures. En quelques mots , les traditions résument l'histoire d'une multitude de siècles : elles mêlent des détails religieux et mythologiques aux histoires humaines : elles parlent pour la plupart un langage symbolique presque inintelligible aujourd'hui : elles présentent , comme étant les actes d'un seul homme , des faits qui , évidemment , sont le résultat d'une activité sociale prolongée ; un seul nom résume souvent des époques entières. L'histoire de la civilisation même , quoique plus facile , est hérissée de problèmes. Comment distinguer les croyances primitives de celles qui sont le résultat d'un protestantisme , d'une hérésie ? Comment découvrir , au sein d'une décadence arrivée souvent jusqu'à son dernier terme , les formes premières des institutions anciennes , au milieu des superstitions engendrées par l'ignorance , les données originales de la première science des hommes ? Ce sont là des difficultés graves et souvent insolubles.

Des travaux importants et nombreux ont donné diverses solutions sur ces questions , et en ont éclairci quelques-unes. Nous les retrouverons pour la plupart dans les histoires spéciales. Dans ces matières ardues la généralité est presque toujours subordonnée au détail , et les généralisateurs se sont trouvés en petit nombre comparativement. Beaucoup de savants , rebutés par les difficultés du sujet , ont renoncé complètement à des recherches si pénibles , et ont traité de fables absurdes toutes les traditions. Parmi ceux qui les acceptèrent , les premiers , tels que Fourmont et Cumberland (1) , essayèrent d'en établir les concordances , et de faire sentir les rapports qu'offrent entre elles les traditions

(1) Fourmont, *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, etc., 1747, 2 vol. in-4° ; Cumberland, *Origines gentium antiquissimæ*. Lond., 1724, in-8°.



païennes et la Bible. Puis vinrent Vico et Boulanger ; et , sous leur influence, se formula l'explication mythologique des traditions, le système suivant lequel toutes les traditions anciennes n'étaient que des mythes religieux, inventés par les hommes pour personnifier les phénomènes de la nature (1). La France vit éclore divers travaux généraux et spéciaux, plus ou moins inspirés de ce système (2). Mais cette idée fut pour suivie et développée surtout en Allemagne, et y reçut les formes les plus diverses (3). Aujourd'hui la théorie du progrès ouvre une route nouvelle et féconde aux investigations. M. Buchez, en même temps qu'il a constitué définitivement la science de l'histoire, a éclairé, par une grande hypothèse, les premiers âges de l'humanité (4). M. Boulland a recueilli et réuni dans un cadre serré et complet tous les matériaux de l'histoire primitive, soit traditions, soit relations de mœurs, de coutumes, de lois, etc. Ses immenses recherches ont rendu possible notre propre travail sur cette matière ; et nous avons largement puisé à sa vaste érudition (5). D'autres tentatives remarquables de généralisation sont dues à MM. de Brotonne et Lenormant (6).

(1) Voyez les articles relatifs à la mythologie égyptienne et grecque.

(2) Dupuis a largement développé cette idée : *Origine de tous les Cultes*, 4 vol. in-4°, 1795. Parmi les travaux remarquables du dix-huitième siècle, voy. : Court de Gébelin, *Monde primitif*, 9 vol. in-4°. 1773 ; — *Origine des arts, des sciences et des lois*, par Goguet, 3 v. in-4°, 1758 ; — *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*, par Bailly, 1777, in-8°.

(3) Voyez les *Religions de l'antiquité* de Creuzer, traduit de l'allemand, refondu et développé par Guigniaut, 1825, 4 v. in-8° non terminés ; et les travaux allemands cités par M. Guigniaut, dans les notes sur l'introduction.

(4) *Introduction à la science de l'Histoire. Androgénie.*

(5) *Essai sur l'Histoire universelle*, 2 vol. in-8°, 1836 ; *Histoire des transformations morales et religieuses des peuples*, 1 vol. in-8°, 1839.

(6) *Histoire de la filiation et de la migration des peuples*, par F. de Brotonne, Paris, 2 vol. in-8°, 1837 ; Lenormant, *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*, 1837, in-8°.

Les bornes de notre livre nous défendent d'entrer dans le chaos infini des recherches spéciales. Nous nous contenterons, dans l'histoire de la civilisation la plus ancienne, d'en exposer les sources traditionnelles, de suivre ensuite, avec le récit de Moïse, expliqué et complété, l'histoire des hommes jusqu'à la dispersion des enfants de Noé, et de les accompagner dans leur prise de possession du globe. Nous terminerons ce livre en donnant une idée générale des croyances, des mœurs et des institutions partout identiques de ces sociétés primitives.

SOURCES. De ce que nous avons dit, il résulte que les sources de cette partie de l'histoire sont de double sorte. Les unes découlent des observations faites sur des peuples encore existants, ou des monuments qu'ils ont laissés; les autres sont purement traditionnelles. C'est de ces dernières seulement que nous allons nous occuper maintenant. Les autres se trouvent dans les récits des voyageurs, les collections de monuments, etc. ; nous les indiquerons, soit à l'occasion de chaque peuple particulier, soit en exposant l'histoire de l'art primitif.

La tradition la plus générale, la plus importante, et sans contredit la plus authentique sur l'origine de l'humanité, est contenue dans les onze premiers chapitres de la Genèse, le premier livre de la Bible. L'opinion universellement admise est celle qui attribue la rédaction de ce livre et des quatre suivants, qui avec lui forment le Pentateuque, à Moïse. On est moins d'accord sur les sources dont il a fait usage. Quelques-uns prétendent que le récit génésiaque de Moïse est une juxtaposition de fragments, de traditions plus anciennes (1).

(1) Richard Simon, *Histoire critique de l'Ancien Testament*, 1685, Rotterdam ; *Conjectures sur les Mémoires originaux dont Moïse s'est servi pour la composition de la Genèse* (par Astruc) ; Bruxelles, 1753, in-12.

Suivant d'autres, tous les livres connus sous ce nom ont été compilés plus tard dans des vues politiques (1); d'autres encore ne voient dans l'histoire qu'il raconte qu'une mystérieuse théorie cosmogonique, ou des mythes symboliques (2). Pour nous, nous croyons que la tradition mosaïque est historiquement vraie, et que Moïse s'est servi de matériaux puisés dans les anciennes traditions juives, et peut-être dans celles de l'Égypte (3). Mais ceci ne veut pas dire que nous croyions devoir nous tenir à la lettre morte de son récit, et accepter les applications qu'on en a données jusqu'à nos jours. On a trop peu tenu compte, en effet, de la forme symbolique qui enveloppe cette tradition comme toutes les autres; la science moderne doit, sans rejeter les vérités reconnues par tous les siècles, jeter un jour nouveau sur cette matière importante. Elle le peut sans scrupule; car s'il est vrai que l'Église reconnaît que les livres saints sont inspirés, quant à la foi et aux mœurs, il n'est aucunement de dogme que cette inspiration s'étende aux faits (\*).

La Genèse, du reste, a suivi les destinées diverses des autres livres de la Bible; nous en rendrons compte en exposant les sources de l'histoire juive.

La Bible se trouve complétée et expliquée par d'autres traditions conservées oralement chez la nation juive, et que

(1) Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*.

(2) Fabre d'Olivet, *la Langue hébraïque restituée*, Paris, 1816, in-4°. Voyez aussi les théologiens et mythologistes allemands.

(3) La Bible a été traduite plusieurs fois, et a donné lieu à une foule de travaux et de commentaires. Voyez Dom Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, in-4° et in-8°, avec les dissertations préliminaires, qui ont été imprimées aussi à part in-4°. Il résume tous les travaux antérieurs au dix-huitième siècle. Pour les travaux plus modernes, voyez J.-B. Glaire, *Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, 5 vol. in-12, 1839. Trois volumes ont paru.

(\*) Voyez le livre cité de l'abbé Glaire, tome I, p. 45.

peut-être celle-ci a puisées chez les peuples environnants. Quelques-unes de ces traditions nous ont été transmises fragmentairement par plusieurs auteurs juifs, notamment Philon le juif, Josèphe, les caballistes, les talmudistes, et aussi par les Pères de l'Église. Elles ont été recueillies par Fabricius (1).

Après la Bible et les traditions juives viennent les chronologies d'Eusèbe et du Syncelle, savants chrétiens qui voulurent prouver la vérité de l'histoire sacrée par des témoignages empruntés aux historiens profanes et aux payens eux-mêmes. Le premier était un des évêques semi-ariens du concile du Nicée, le second vécut à la fin du huitième siècle, et fut l'assesseur du patriarche de Constantinople. Dans leurs livres se trouve résumés la science chronologique de leur temps ; et de plus, ils nous ont conservé des fragments précieux de travaux historiques perdus aujourd'hui. Parmi ces fragments, on en trouve trois qui ont un rapport direct à la matière qui nous occupe. Ce sont ceux de Sanchoniathon, de Béruse, et du livre d'Hénoch (2).

Sanchoniathon, historien phénicien, d'une haute antiquité, écrivit une histoire de Tyr, empruntée aux annales mêmes de cette ville. Ainsi que l'avait fait Moïse pour l'histoire des Juifs, il la fit précéder d'une cosmogonie et d'une histoire générale. C'est ce fragment de son livre qui a été conservé par Eusèbe, suivant la version grecque qu'en avait faite Philon de Byblos. On a essayé d'établir la concordance de cette tradition avec la tradition biblique ; mais la version

(1) *Codex Pseudo-epigraphus veteris Testamenti collectus*, etc. Fabricio, Hamb., 2 vol. in-8°, 1726.

(2) *Theaurus temporum*, Eusebii, etc., ed. Scaligeri. Une partie du livre d'Eusèbe avait été perdue. On en a retrouvé de nos jours une version arménienne. Elle a été publiée avec la traduction latine à Milan, par le cardinal Mai, 1818.—Georgii Syncelli *chronographia*, etc. Dans les collections byzantines.

grecque des noms propres soumet ce travail à de grandes difficultés.

Bérose fit pour l'empire de Babylone ce que Sanchoniathon fit pour Tyr. Il vécut à l'époque d'Alexandre-le-Grand, et remplissait en Perse une fonction semblable à celle de garde des archives. Les fragments que le Syncelle a conservés de lui sont très-obscurs, et se rapportent à l'histoire primitive et la cosmogonie.

Le livre d'Hénoch, dont le Syncelle a reproduit un fragment très-intéressant, a été retrouvé de nos jours en Abyssinie, et il en existe aujourd'hui une version anglaise et allemande. C'est une œuvre mystique composée par un Juif à peu près un siècle avant la naissance de Jésus-Christ ; mais l'auteur y fit entrer d'anciennes traditions, et spécialement celle que le Syncelle rapporte est d'une haute importance. Tel est l'avis de M. Sylvestre de Sacy, juge compétent en toutes ces matières (1).

Ces traditions diverses ont été l'objet de critiques nombreuses, engendrées pour la plupart par l'esprit d'incrédulité, qui dans le dernier siècle a si vivement attaqué les bases de toute science historique. Aujourd'hui, une critique semblable n'est plus possible ; et l'on revient de toutes parts à l'étude de ces monuments antiques, dans la certitude d'y trouver des traces obscures sans doute, mais assurées des premiers progrès de l'humanité.

Nous croyons de notre devoir de parler ici des traditions publiées au seizième siècle par le moine Annius de Viterbe, et dont cependant nous ne ferons qu'un prudent usage, à cause du discrédit universel où elles sont tombées. Ce sont des fragments d'auteurs anciens ; le plus important de tous est attribué à Bérose ; il contient l'histoire du déluge, de la dispersion des fils de Noé, et des origines de l'empire baby-

(1) Journal des Savants, 1820.

lonien. La grande majorité des savants s'accorde à croire qu'Annius a fabriqué lui-même les traditions qu'il a éditées. Cependant cet écrivain a trouvé des défenseurs très-érudits; sa probité et sa bonne foi reconnue repoussent l'imputation de fausseté dont on l'accuse, et les raisons de ses adversaires sont très-faibles. Pourquoi, au lieu de discuter sans fin sur la vérité ou la fausseté absolue des traditions d'Annius, ne les a-t-on pas soumises au creuset d'une véritable critique? De même que le livre d'Hénoch offre, parmi des visions mystiques, des traces incontestables de monuments anciens, le livre d'Annius, qui date probablement de l'empire romain, ne contient-il pas des marques évidentes de cette antiquité lointaine, aux formes dures, serrées, aux symboles mystérieux? Pour nous, nous n'en doutons pas; et nous trouvons dans ces fragments si décriés la vérification complète des résultats les plus modernes de la science historique (1).

Ce sont là les seules traditions générales qui soient parvenues jusqu'à nous; elles seraient bien insuffisantes si elles n'étaient expliquées et corroborées par les traditions particulières des peuples. Mais chaque nation nous a transmis le fragment d'histoire universelle qui la regarde spécialement; quelques-unes même, comme les Grecs et les Romains, nous ont fait connaître celles qui se trouvaient autour d'elles. Nous retrouverons la plupart de ces nations dans les temps postérieurs; et ce sera alors le meilleur moment de faire connaître leurs sources originales. Il n'est qu'une sorte de traditions spéciales, trop importantes dans l'histoire primitive pour ne pas leur accorder une mention particulière ici, et sur

(1) *Annii Viterbiensis antiquitatum libri*, Romæ, 1498, in-folio. — Voyez l'article Nanni dans le Dictionnaire de Bayle, et celui d'Annius dans la Biographie universelle. La plus importante des critiques dirigées contre lui est celle de Varrerius. Bibliothèque des Pères, éd. de Lyon, t. 2.

lesquelles, du reste, nous n'aurons pas occasion de revenir : ce sont les traditions scandinaves et les traditions américaines.

Les tribus anciennes de la Scandinavie, et principalement la branche qui alla peupler l'Islande, conservèrent, outre les monuments plus spécialement relatifs à leur histoire nationale (les Sagas et les Inscriptions runiques), des poésies moitié historiques et moitié mythologiques, contenant des traditions d'une haute antiquité, et qui offrent souvent des analogies frappantes avec celles de l'Asie. Ce sont : 1<sup>o</sup> La *Grande-Edda* ou la *Voluspa*, recueil de fragments de poésie religieuse, long-temps conservés par tradition mnémonique, traduits en langue saxonne et latine, vers la fin du onzième siècle, par Sœmund Sigfusson, mis au jour, suivant l'opinion vulgaire, par Snorro Sturleson, au treizième siècle, et publiés, en 1763, par Resenius; 2<sup>o</sup> la *Petite-Edda*, traité abrégé de mythologie scandinave, également attribué à Snorro, et publié par Resenius. Ces traditions ont été depuis long-temps l'objet des travaux de nombreux savants, principalement danois et allemands (1).

Les nations américaines aussi possédaient un grand nombre de traditions anciennes. Malheureusement la plupart de ces peuples ne connaissaient pas l'écriture; et c'est dans les récits des voyageurs et des anciens historiens qu'il faut chercher les traces orales de leurs souvenirs (2). Une seule d'entre

(1) Voyez Resenius, *Edda Islandorum*, Hafn, 1665; — Bergmann, *Poèmes islandais*, 1 v. in-8°, 1838; — Rûhs : *die Edda*, Berlin, 1812, in-8°. — Voyez une analyse de l'Edda dans le deuxième volume de l'histoire du Danemarck, de Mallet, Genève, 1763, in-12; sur les travaux relatifs à ces traditions, voyez Guigniaut, note 8, sur l'introduction aux Religions de l'antiquité de Creuzer.

(2) Voyez principalement pour les Antilles : Dutertre, *Histoire des îles Saint-Christophe*, etc., 1654, in-4°. Pour l'Amérique du nord : Charlevoix, *Journal d'un voyage fait dans l'Amérique septentrionale*, 2 vol. in-4°. 1741; — Lafitau, *Mœurs des sauvages*, etc., 2 v. in-4°.

elles, la puissante nation des Mexicains, possédait des caractères hiéroglyphiques; ce fut chez elle aussi que l'on recueillit le plus grand nombre d'observations, dues presque toutes aux moines espagnols, qui, sur les pas des conquérants, accomplissaient l'œuvre pacifique de la conversion, et enrichissaient la science européenne de documents précieux (1).

Nous ajouterons, pour compléter ces renseignements, que les historiens grecs, Hérodote et Diodore de Sicile, en ont rapporté un assez grand nombre propres aux peuples qu'ils connaissaient; que l'on en trouve beaucoup aussi dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot (2), et beaucoup encore dans les relations des voyageurs, des missionnaires, etc., qui ont exploré l'Asie et l'Afrique (3).

1724; pour le Pérou, l'histoire des Incas, par Garcilasso de Vega, in-4°, 1704; pour l'Amérique méridionale, Al. de Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, 5 vol. in-8°, 1816.

(1) Les renseignements les plus nombreux se trouvent dans les ouvrages espagnols non traduits de Torquemada, de Sahagun et d'Acosta. Les traditions hiéroglyphiques ont été recueillies par lord Kingsborough, dans un ouvrage que son luxe rend inabordable à la grande majorité des lecteurs, Londres, 7 vol. in-f°. Voyez aussi Al. de Humboldt, Vue des Cordillères et des Monuments des peuples indigènes de l'Amérique, 2 vol. in-f°, avec atlas, 1816. M. Ternaux-Compans publie en ce moment une collection de Mémoires et documents inédits sur l'Amérique. La deuxième série surtout promet un vif intérêt.

(2) Herbelot, Bibliothèque orientale, 7 vol. in-8°, 1821. La première édition est du dix-septième siècle.

(3) Voyez le résumé des notions des voyageurs dans les géographies de Balbi, de Malte-Brun, et surtout de Ritter. Pour l'histoire des Voyages, voyez les Bibliographies, et en outre l'Histoire des Voyages de l'abbé Prévost, les Lettres édifiantes, les Annales de la Propagation de la Foi, la Bibliothèque des Voyages d'Alb. de Montemont, les Annales et nouvelles Annales des Voyages, par Malte-Brun, Eyriès, etc., depuis 1807 jusqu'à nos jours.



## HISTOIRE DE L'HUMANITÉ JUSQU'AU DÉLUGE.

Lorsque Dieu eut créé le monde en cinq jours, et eut progressivement préparé le terrain sur lequel l'humanité devait vivre et agir; lorsque l'échelle ascendante des créations animales fut arrivée, depuis le polype jusqu'au parfait mammifère, le roi de la nature parut enfin sur terre : l'homme fut mis au monde pour commencer une série nouvelle de progrès.

En sortant des mains de Dieu, l'homme sans doute était brut et grossier, sans intelligence aucune et sans volonté, livré aux seuls instincts de sa nature animale. Cet état dura-t-il long-temps? L'homme se multiplia-t-il ainsi; et couvrit-il la terre d'une génération de bimanés (\*), d'animaux à forme humaine? Ce sont des questions insolubles aujourd'hui. Plusieurs faits cependant, que nous trouverons sur notre route, nous portent à croire qu'il en fut ainsi.

L'humanité ne commença que lorsqu'il y eut un homme intelligent et actif, un homme connaissant son devoir et voulant le pratiquer. Nous avons déjà dit qu'une révélation seule pouvait apprendre la morale à l'homme et en faire une créature libre et intelligente. La première parole de Dieu à l'homme créa spirituellement l'humanité.

La tradition biblique nous raconte l'histoire de cette première révélation en termes assez clairs. Elle nous apprend comment Dieu communiqua son souffle spirituel à Adam, qui n'était d'abord qu'une force brute; comment il lui enseigna la parole et lui fit connaître le nom des objets qui l'entouraient, comment il lui imposa la première morale et quels furent les premiers devoirs auxquels il le soumit (1).

(\*) Plusieurs naturalistes ont désigné sous ce nom l'homme considéré comme genre de l'ordre des mammifères.

(1) Genèse, ch. 1, v. 28-30, ch. 2, v. 7, 19, 20, 22-24.

Mais voilà aussi les seuls détails qu'elle nous donne, et l'obscurité la plus complète continue à régner sur une foule de questions importantes. Sous quelle forme le révélateur apparut-il au premier homme? Comment parvint-il à dompter son caractère sauvage, à captiver ses sens grossiers? Comment la première société fut-elle fondée et se conserva-t-elle? Quels furent ses principes religieux, ses notions scientifiques, son mode d'activité? Ce sont des mystères couverts d'un voile impénétrable à jamais.

Cependant on peut déduire des passages que nous avons indiqués, le but et le principe de cette société première, le terrain de la première activité humaine. La parole, le moyen nécessaire de toute œuvre spirituelle, fut l'objet des premiers efforts et des premiers travaux : apprendre à parler fut alors un devoir important et rigoureux. Quant au lien social, le seul dont les hommes fussent capables alors fut celui de la simple famille : — « L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et ils ne feront qu'une chair : — voilà le commandement que Dieu imposa aux hommes; et sans doute il attacha à ce premier lien social le droit absolu du père sur la famille. Il leur ordonna aussi de croître et de multiplier sur terre et leur donna puissance sur toutes les créatures.

Ces principes généraux peuvent nous donner une idée de la société première. La première famille humaine avait reçu de Dieu une tradition dogmatique et morale, la connaissance des êtres divins et humains, l'institution sacrée de la parole, les devoirs de la famille. Elle avait reçu aussi par la même voie les premiers moyens d'action sur le monde extérieur. Cette tradition entière était renfermée sans doute dans des formes symboliques sévères, capables de frapper ces imaginations grossières et de leur en graver dans le cœur le souvenir profond. La première famille se multiplia ainsi au milieu d'une nature favorable, et engendra successivement des familles semblables à elle. Le fils et la fille recevaient des en-

fance l'éducation traditionnelle : arrivés à l'âge de puberté, ils quittaient leurs parents, et commençaient à eux deux une société nouvelle.

Le nom d'Adam caractérise un premier centre de familles. Combien de temps ce centre conserva-t-il la pure tradition ? Combien de temps la volonté du bien fut-elle plus forte chez les hommes que les désirs de la chair ? Nous l'ignorons (\*). La tradition de Caïn et d'Abel nous retrace le souvenir de la première lutte sociale, de la première négation de la morale, de la première hérésie.

On ne peut douter en effet de la signification sociale et religieuse de la légende de Caïn, quand on lit les traditions apocryphes qui complètent la Bible sur ce point. « Caïn dit à » Abel : « Il n'y a pas de jugement ni de juge : il n'y a pas d'au- » tre siècle : il ne sera pas donné de récompense aux justes ; » il ne sera point tiré de vengeance des méchants : le monde » n'a pas été créé par bonté ni n'est gouverné par bonté.... » « Abel répondit : « Il y a un jugement et un juge ; et il y a un » autre siècle et un don de bonne récompense pour le juste ; » et il doit être tiré vengeance des méchants ; et le monde a » été créé avec bonté : et il est gouverné avec bonté ; et comme » il est le fruit de bonnes œuvres, c'est pour cela que mes

(\*) Nous ne parlerons pas ici de la chute d'Adam racontée dans les premiers chap. de la Genèse. Ce fait se rattache à la doctrine du péché originel, dont l'explication appartient à la théologie ou à la métaphysique, mais non à l'histoire. Nous ferons observer seulement, d'un côté, que cette tradition était universelle dans l'antiquité, et que nous la retrouverons chez la plupart des peuples antérieurs au christianisme, et, de l'autre, que le fait qu'elle raconte ne peut en aucune manière intéresser la doctrine du progrès. Le progrès commença en effet lorsque l'homme créé eut reçu l'esprit et l'organisme que nous lui connaissons, et que Dieu lui eut imposé le premier but d'activité. « Nous ne considérons Adam, dit Eusèbe de Césarée, que du moment où il fut réduit à la condition d'homme ; c'est de ce moment que commencera notre chronographie. »

« œuvres ont été plus agréables que les tiennes.... » Et ils se battirent tous deux à la surface du champ (1). »

Les familles révoltées, représentées par Caïn, furent expulsées de la contrée habitée par les familles pures. A en juger par quelques mots échappés aux traditions, les autres parties de la terre étaient encore le séjour de ces himanes sans esprit et sans éducation, premier essai de la création humaine (\*). Mais, quoique tombé, le fragment de la société religieuse que conduisait Caïn portait la marque divine de l'intelligence et de la parole. Il sut résister à la nature extérieure ; et il donna naissance à une nouvelle série de familles dont la perversité et la corruption allèrent toujours en croissant, et qui se vouèrent principalement à la fonction de réalisation matérielle. C'est à elles qu'on rapporte les premières inventions industrielles, le travail des métaux, la construction des tentes.

Une partie des familles pures (Abel) avaient péri dans la lutte avec Caïn. De l'ancien centre adamique sortit alors une nouvelle société religieuse. Adam eut un troisième fils, Seth, dont les enfants se retirèrent dans les hautes montagnes, tandis que la postérité de Caïn s'emparait successivement de toute la plaine, et que le centre primitif lui-même disparaissait. Un long espace de temps s'écoula alors, pendant lequel il y eut deux espèces de familles, les unes pures et conservatrices de la tradition, les autres corrompues et méchantes.

C'était une période de lutte entre le bien et le mal. Une nouvelle révolution sociale vint la terminer, confondre les deux races, et jeter l'humanité dans un abîme sans fond d'immoralité et d'égoïsme. Les traditions présentent cette révolution sous des formes empruntées peut-être à l'âge suivant.

(1) Fabricius, voyez Boulland, Essai, etc., t. 2, p. 265.

(\*) Genèse, ch. 4, v. 14, 15 ; Joseph, Antiquités Judaiques. Voyez Boulland, p. 267.

Les enfants de Dieu, dit la Bible, aimèrent les filles des hommes, parce qu'elles étaient belles, et prirent pour femmes celles qu'ils voulurent. Le livre d'Enoch nous offre, dans une tradition magnifique, l'histoire complète de cette révolution. Il nous raconte que les Egrégories, nom donné aux descendants de Seth, s'enflammèrent pour les filles des enfants de Caïn. Il nous donne les noms de ces anges révoltés, et l'histoire de leur révolte. Le mélange eut lieu entre les sociétés. Trois races nouvelles en naquirent, races de géants, d'hommes robustes et forts, remplis d'impiété et de mal. La morale révélée était abandonnée; l'humanité allait se perdre dans une décadence affreuse.

Les traditions ont conservé le souvenir de l'impression terrible et profonde que cet état social laissa dans la mémoire des hommes. « Il y avait en ce temps, autour du mont Liban, » une grande ville de géants, appelée Oënos, qui dominait l'univers. Ils se confiaient en la grandeur et la force de leurs corps; ils opprimaient tous les autres par la force de leurs armes, et, s'abandonnant à la débauche, ils inventèrent les pavillons, les instruments de musique et tous les délices. Ils mangeaient les hommes et faisaient avorter les femmes pour manger les enfants. Ils s'unissaient à leurs mères, à leurs filles, aux mâles et aux brutes; et il n'y avait aucun crime que ne pratiquassent ces contempteurs de la religion et des dieux ! (1) »

Alors l'intervention de Dieu redevint nécessaire. Le déluge anéantit cette société corrompue, et un nouveau but d'activité ouvrit la voie à des progrès nouveaux.

#### HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ISSUE DE NOÉ.

La tradition relative au déluge a soulevé de nombreuses

(1) Boulland, l. c., p. 277

discussions. Y a-t-il eu réellement une grande inondation qui a détruit toute existence animale et humaine, à l'exception de Noé et des êtres qu'il a conservés? ou bien n'est-ce là que le souvenir reproduit symboliquement d'un grand cataclysme social? Et si l'inondation a eu lieu véritablement, s'il y a eu un bouleversement géologique, ne fut-ce pas un phénomène partiel? s'est-il étendu à toutes les parties du globe? nul être vivant, nulle famille humaine, hors celle de Noé, n'a-t-elle pu s'en échapper? Toutes les traditions, il est vrai, gardent la mémoire d'un déluge, mais combien n'y eut-il pas d'inondations partielles! Il est géologiquement prouvé aussi qu'une violente secousse a roulé les eaux sur toute la surface de la terre, après l'époque de la dernière création animale; mais les débris que ces eaux ont laissés sur leur passage ne contiennent aucun vestige de créature humaine, et tout tend à faire croire que cette grande révolution précéda immédiatement l'apparition de l'homme.

Il est possible qu'une inondation ait eu lieu en effet, mais qu'elle ne se soit pas étendue sur tout le globe, et que le souvenir d'un immense bouleversement social ait été mêlé à cette tradition du déluge. Si cependant nous pouvons admettre que des animaux et des hommes sans éducation, semblables aux brutes, survécurent à cet événement terrible; que de même il subsista quelques-unes de ces familles éparses, rejetons éloignés de la société première; nous ne croyons pas qu'il ait pu sortir d'elles un nouveau développement moral, qu'elles aient par elles-mêmes pu arriver à une civilisation plus élevée. Séparées de la tradition commune, livrées à l'immoralité et à la corruption, elles ont été détruites et remplacées par des colonies noachiques. Toutes les nations connues sont sorties du centre nouveau qui se constitua alors, et Noé est véritablement le second père du genre humain.

NOÉ. Une famille en effet fut sauvée du déluge, et par elle recommença l'humanité active et croyante. Ce fut la famille

de Noé, à laquelle Dieu confia la parole nouvelle. Un nouveau centre social fut fondé sous ce nom, qui ne signifie autre chose qu'*établissement fixe et stable*. Là parut un nouveau révélateur, car la première œuvre imposée aux hommes par Dieu était manquée et oubliée; là furent enseignées des doctrines nouvelles destinées à faire achever le devoir primitif et à ouvrir aux hommes une nouvelle voie de progrès.

La Bible nous a conservé un fragment de cette parole révélée (Gén., ch. 9, v. 1—7) : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre.... Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement : je vous ai abandonné toutes ces choses.... Je vengerai votre sang de toutes les bêtes qui l'auront répandu, et je vengerai la vie de l'homme de la main de son frère qui l'aura tué... L'homme a été créé à l'image de Dieu. »

Sans doute ce n'est pas là la loi complète telle que la donna le révélateur. Certainement la tradition n'a conservé que les faits principaux, ceux qui sont restés gravés dans le souvenir des peuples; mais, telle qu'elle est, elle nous suffit, surtout si nous la comparons aux faits sociaux que nous trouvons chez les nations qui l'ont acceptée, pour déterminer exactement quel fut le devoir imposé alors à l'humanité. Croître et multiplier, se répandre sur toute la surface du globe, occuper tous les lieux habitables, prendre possession de la terre, en un mot, et s'en rendre maître : tel fut le but proposé. L'extension de la race humaine et la population du globe, telles devaient être les conséquences de l'accomplissement du devoir.

Sous l'influence de ce but se formulèrent les doctrines générales propres à les réaliser. Ces doctrines nous sont inconnues aujourd'hui. On peut il est vrai, au moyen de fragments épars çà et là, reconstruire hypothétiquement les principes généraux des croyances les plus antiques; mais il est impossible de savoir jusqu'à quel point elles furent conformes aux paroles du révélateur, et il est même probable

que le point le plus reculé auquel nous puissions atteindre est déjà le fruit d'une hérésie. Quoi qu'il en soit, nous trouvons, comme caractérisant essentiellement les peuples sortis de cette unité, 1<sup>o</sup> une conception religieuse particulière; 2<sup>o</sup> une distinction toute spéciale entre les hommes qui vivaient sur la terre, et 3<sup>o</sup> une nouvelle forme sociale.

La conception religieuse qui domina cette époque avait pour termes principaux l'existence de Dieu comme cause première et créatrice, l'existence d'une hiérarchie de dieux inférieurs qui produisaient les phénomènes de la nature, et l'existence de la matière souillée d'un péché primitif, d'un adultère commis avec les dieux révoltés contre l'Être suprême, et qui maintenant devait expier son crime par le déchirement et le travail. La matière elle-même était la cause du mal et de tous les péchés, et c'était contre elle et le mal qu'elle engendrait sans cesse que devaient lutter les hommes qui connaissaient le devoir.

Ceux-ci avaient été envoyés pour combattre la matière et la purifier. Mais tous les hommes n'étaient pas appelés à cette grande œuvre; car entre ceux qui avaient figure humaine, il existait une différence immense, infranchissable. Les uns étaient les fils des dieux inférieurs créés pour ordonner les mouvements de la matière. Comme leurs pères ils étaient dieux et immortels, leur corps seulement était formé de matière, et il rendait à la mort à cette mère de tous les hommes les parties qu'ils lui avaient empruntées. C'étaient ces hommes qui devaient accomplir le devoir; eux seuls, sauvés du déluge, avaient reçu l'éducation sociale et la loi du nouveau sacrifice.

Mais, à côté d'eux, subsistaient, peut-être, encore d'autres hommes; échappés du déluge, livrés au mal primitif, et vivant selon les mœurs de la corruption précédente. Ceux-ci furent considérés comme les fruits de l'inceste commis par la matière avec les anges condamnés.



Ils n'étaient pas de nature divine, et pour eux il n'y avait pas d'immortalité. Livrés aux instincts de la brute, ces bêtes sans morale retraçaient tous les jours la souillure originelle de la grande mère. Ils étaient un objet de scandale; et les dieux mortels, auxquels ils étaient abandonnés, comme tout ce que produisait la terre, prirent pour tâche de les exterminer.

C'est ainsi qu'était expliquée cette grande distinction entre les hommes, dont les uns, nés du bien, étaient seuls capables du devoir, tandis que les autres, vile matière, devaient être détruits, ou tout au plus servir, à la manière des bêtes, aux besoins des dieux mortels. Cette doctrine, qui aujourd'hui révolte notre sentiment chrétien, pouvait peut-être se justifier alors par la dégradation que présentaient les hommes sans morale, par les difficultés innombrables qu'offrait le devoir, et qui ne permettaient peut-être que la conversion violente. Fut-elle ainsi formulée dès le commencement? Nous l'ignorons; mais elle était empreinte profondément dans les mœurs de toutes les sociétés primitives, et nous la verrons durer dans les idées et dans les institutions sociales jusqu'au christianisme, et ne disparaître que chez les nations soumises à la loi de Jésus, qui a donné à tous le moyen de devenir les enfants de Dieu.

Enfin une forme sociale nouvelle succéda à l'ancienne famille; et c'est là un des caractères où le progrès se montre le plus visiblement. Anciennement, en effet, la société se composait de la seule famille: maintenant nous allons trouver un lien social plus étendu: celui de la race. La race, c'est l'ensemble des familles qui reconnaissent une origine commune, et concourent à un seul but d'activité sous une direction unique. Ce lien social, plus parfait que le précédent, supposait encore une base matérielle, puisqu'il reposait sur l'unité d'origine. Mais cela suffisait alors; et la race agrandie devait former plus tard la souche de la nation. Aussi

la morale fut-elle conservatrice des races seulement ; et , vis-à-vis des races étrangères, on ne connut que la violence et l'oppression.

Voilà quels sont les caractères généraux que nous retrouvons chez tous les peuples sortis de cette croyance. Nous allons essayer maintenant de décrire l'histoire de ces peuples mêmes.

Toutes les traditions s'accordent à placer dans la Haute-Arménie le premier centre social de cette révélation. Sans doute cette société subsista long-temps sans éprouver de modifications profondes et sans pouvoir agir avec efficacité au dehors. La première œuvre fut de constituer la société, de créer la division des fonctions et l'action conservatrice. Un chef suprême, à la fois spirituel et temporel, était à la tête : au-dessous de lui, chaque famille exerçait son devoir spécial. Il fallut ensuite créer la science et les beaux-arts, et commencer l'œuvre de réalisation par l'envoi de colonies. Il est inutile de dire que tout, dans cette société, portait le caractère profondément religieux qui la constituait tout entière. Nous allons laisser parler M. Buchez, dont l'admirable narration apprendra plus que ce que nous pourrions dire. Nous trouverons plus loin que l'observation confirme rigoureusement tous les points de cette explication toute synthétique.

« Cependant la société des dieux mortels fonda dans son sein la division des devoirs et des fonctions, et les lia par une hiérarchie rigoureuse et une discipline sévère, en imitation de ce qui existait dans le ciel. Il fut dit que chacun occuperait de naissance la fonction même que son père céleste tenait dans l'univers. Car il avait été enseigné que l'esprit qui aurait bien fait retournerait, après avoir dépouillé son enveloppe d'homme, pour être heureux dans la cour de son père, pendant que celui qui aurait manqué à son devoir, irait souffrir près des géants des ténèbres et de la gelée.

» Ainsi furent fondés le droit patriarcal, le droit d'aînesse,  
» la famille, l'hérédité des fonctions, l'ordre d'obéissance  
» et le culte des ancêtres. L'adultère, le vol, l'envie, l'in-  
» ceste étaient abominables ; car c'étaient les péchés auteurs  
» du mal. Le mariage était un lien redoutable et sévère ; il  
» ne pouvait se former que dans le sein même de la famille,  
» et entre immortels. Les tombeaux furent des lieux sacrés ;  
» car ils étaient des lieux purifiés par le séjour des corps  
» qu'avaient habités les dieux.

» La prière, le sacrifice et la divination furent institués. La  
» magie fut inventée.

» Alors les nations élevèrent des temples, et taillèrent des  
» montagnes, pour qu'ils fussent symboles en même temps  
» de la prière et du sacrifice. Ce furent de grands autels, de  
» hautes pyramides distribuées par étages. Là, chaque classe  
» des immortels venait s'agenouiller à son rang, et demander  
» grâce et puissance, tandis qu'au sommet le pontife-roi opé-  
» rait le sacrifice. Tantôt il agissait aux yeux de tous, élevé  
» sur la pierre de l'immolation ; tantôt l'œuvre mystérieuse  
» était cachée aux regards et enfoncée dans une cavité creusée  
» au sommet de la pyramide. « Dieu de la lumière, O mon  
» père, disait le pontife, reçois pour eux et pour moi la va-  
» peur la plus pure de notre sang ; et toi, dieu de la force et  
» des orages, reçois ce sang qui nous donne la force ; et toi,  
» O grande mère, permets que cette chair nous soit propice ;  
» et toi, O victime sacrée, sois un fidèle interprète de l'amour  
» de nous tous, enfants, pour nos pères célestes ; et toi, O  
» créateur de tous et de tout, accepte nos prières sans mé-  
» lange, car nous ne pouvons t'offrir en sacrifice rien qui soit  
» digne de toi. »

» Ainsi ce culte fut tout enseignement. L'autel, lorsqu'il  
» était chargé de ses fidèles, figurait la hiérarchie sociale imi-  
» tée de la hiérarchie céleste : il figurait aussi chaque homme  
» immortel ; car celui-ci avait été créé pour être une image

» abrégée de l'univers ; et lorsque tout ce peuple agenouillé  
 » dressait ses mains au ciel, priait par la bouche du sacrifica-  
 » teur, se dévouait dans la victime, il enseignait la voie de  
 » vie et de vertu : le sacrifice.

» Les familles avaient des temples : c'étaient leurs tombeaux.  
 » Lorsque la vie avait été une purification, lorsque l'immor-  
 » tel était mort dans son œuvre, le séjour de ses restes deve-  
 » nait un lieu pur. Ses funérailles elles-mêmes étaient un  
 » symbole de sa vie. Parce que sa vie avait été un sacrifice,  
 » il était traité en victime ; son corps était élevé sur un autel  
 » et offert aux dieux d'en haut qui l'avaient formé ; et lors-  
 » qu'ils avaient repris ce qu'ils lui avaient donné, alors ses  
 » os, sa matière étaient enfouis dans le sein de la terre, la  
 » grande mère d'où ils étaient sortis. On disait que les esprits  
 » venaient quelquefois visiter les lieux où reposaient leurs  
 » dépouilles terrestres. On disait qu'ils aimaient le sang des  
 » victimes, et que, sensibles au culte qu'on leur rendait, ils  
 » consentaient à communiquer avec les vivants.

» Les hommes immortels puisaient dans ce culte la force de  
 » combattre et de vaincre dans la lutte, qu'à l'appel de leurs  
 » premiers pères terrestres, ils avaient engagée contre la na-  
 » ture brute, et contre l'exemple fascinateur et les passions  
 » grossières de ces bêtes à face humaine qui étaient accou-  
 » rues autour d'eux. La foi alors était l'unique recours, le  
 » seul appui de la vie sociale ; un instant de doute ou de va-  
 » nité ou d'indulgence à la chair perdait une nation.

» Car alors qu'il fallait agir toujours, et que cependant  
 » nulle science qui prévît n'existait, la foi seule et le dé-  
 » vouement pouvaient donner le courage d'entreprendre et  
 » d'entrer dans un avenir inconnu. La foi seule aussi pou-  
 » vait créer les moyens de prévoyance ; et ce fut elle qui en-  
 » gendra, en effet, l'art devinatoire, l'art augural et les  
 » oracles.

» Les changements dans l'air, dans le ciel et dans les eaux :

» les vents, les nuées, les orages, étaient-ils d'ailleurs autre  
» chose que des actes divins ; n'était-ce pas là que vivaient  
» leurs premiers pères ? Ces étoiles, ces vents, ces eaux, n'é-  
» taient-ils pas leurs corps ? Et pourquoi eussent-ils été indif-  
» férents aux prières de leurs descendants et à leurs projets ?  
» Pourquoi donc venaient-ils ainsi ? Et la terre elle-même, la  
» grande mère, n'était elle pas présente en amour, là où elle  
» verdoyait, et là où elle enfantait les plus beaux arbres ?

» Oui, les dieux donnaient des signes, il fallait savoir les  
» interpréter. C'étaient eux qui envoyaient les songes : c'é-  
» taient eux qui envoyaient les pressentiments et les désirs  
» vagues : c'étaient eux qui réglaient les sorts.

» Alors ce fut par le sacrifice qu'on procéda aux augura-  
» tions, au jet des sorts, à la divination des songes. On crut  
» que l'action des dieux se manifestait surtout dans l'accepta-  
» tion des victimes, et on en connut bientôt les signes. Les  
» forêts aussi donnèrent des présages ; car lorsque le sol était  
» pur de toute œuvre, c'est-à-dire de toute souillure animale,  
» l'intelligence terrestre, appelée par le sang et les os des  
» victimes, venait donner une voix aux feuilles de leurs  
» arbres.

» Enfin, les dieux inspirèrent les hommes et, comme pour  
» montrer leur puissance, même de simples immortelles : ils  
» parlaient et répondaient par leur bouche.

» La confiance religieuse des nations ne fut point déçue.  
» Si l'art augural et l'art divinatoire les abusèrent quelque-  
» fois, c'est qu'ils étaient mêlés de savoir humain et par  
» suite sujets à erreur ; mais les oracles, dictés par les dieux  
» protecteurs eux-mêmes, les oracles ne les trompèrent ja-  
» mais ; car ils furent toujours la pure expression du senti-  
» ment, de ce sentiment social qui est plus que la science,  
» puisqu'il en est le père et le juge, de ce sentiment du but,  
» qui fait les peuples, et que de tout temps l'on a appelé la  
» voix de Dieu.

» Cette même foi dans la puissance de la prière et du sacrifice qui leur faisait trouver de si fiers conseils lorsqu'ils hésitaient, et qui leur donnait de l'audace vis-à-vis de tous les dangers, cette foi produisit la magie.

» Il y avait, disait-on, des prières, des cérémonies et des invocations si puissantes que les dieux célestes étaient forcés de venir concourir aux œuvres humaines. C'est par cet art que furent produits, et le feu, et le fer, et le bronze : c'est par cet art que les champs devinrent fertiles et les fruits savoureux : c'est encore par cet art que furent formés les fétiches, et que l'on put attacher à un objet tout un monde d'esprits protecteurs.

» Ainsi la religion était partout : nulle part l'homme ne pouvait agir seul, car partout il touchait un Dieu ; en tous lieux, en tous temps, le pouvoir mystérieux était là pour le protéger ou pour lui faire obstacle. Mais aussi, parce que la religion était présente en toutes choses, lorsque les nations eurent conquis le pouvoir de faire intervenir les dieux dans leurs conseils, dans leurs entreprises et jusque dans leurs armes, alors elles se mirent à agir avec une énergie extrême. Jusqu'à ce moment on n'avait attaqué la matière du mal et engagé des combats que par devoir et comme un sacrifice ; maintenant les longs voyages, les chasses, les luttes avec les éléments ennemis, les guerres de toute espèce, devinrent des plaisirs. »

Telle fut la période de foi et d'activité dans la société de Noé. Nous ignorons combien de temps elle dura ; mais un jour la négation se fit entendre, et quoique la tradition ne dise point comment elle fut préparée, le souvenir du fait même du protestantisme fut conservé, et nous le retrouvons dans l'histoire du crime de Cham. La narration de la Bible, incomplète sous ce rapport, est complétée par d'autres traditions : Cham, d'après la version rabbinique, châtra son père et le mit hors d'état d'engendrer à l'avenir ; ce qui veut dire

sans doute que la société fut attaquée dans son devoir le plus grand, celui d'envoyer des colonies (1). Ce fut le signal du triomphe du protestantisme et de la dissolution de l'ancien centre. Alors commença la grande migration des peuples, qu'on peut considérer comme la réalisation de la morale de cet âge. Le société noachique se dispersa, et une foule de sociétés particulières se répandirent sur toutes les parties du monde, se dirigèrent vers tous les points du globe; de la haute Arménie, elles s'étendirent au sud, au nord, à l'orient de l'Asie; les îles innombrables de la Polynésie, l'Amérique du Groënland à la terre de Feu, l'Afrique des bords de la Méditerranée au cap de Bonne-Espérance, l'Europe entière furent couvertes de leurs tribus diverses; en tous lieux rayonnèrent leurs rameaux innombrables, qui portèrent aux bords les plus éloignés les germes de la civilisation primitive.

MIGRATION DES PEUPLES. L'histoire de la migration des peuples repose sur trois ordres de faits : 1° sur des traditions positives; 2° sur des rapports de langage; 3° sur des analogies de races.

Les traditions positives sont ou générales, ou relatives à des nations particulières. Ces dernières, en général, ne nous donnent que la notion de migrations postérieures; les traditions générales seules peuvent nous apprendre l'histoire complète de la dispersion primitive. Or, il n'est qu'une seule de ces traditions qui ait un caractère suffisamment authentique : c'est celle que Moïse rapporte dans la Genèse.

Le caractère traditionnel de l'histoire de la dispersion des peuples que donne Moïse, est incontestable : cependant elle soulève encore de graves questions. Sem, Cham et Japhet sont sans doute les noms traditionnels des fils de Noé : mais

(1) Voyez aussi la tradition du Bérosee d'Annus de Viterbe; Boull., Essai, etc., t. 2, p. 279, notes.

les fils de ceux-ci, les fondateurs des nations, dont Moïse indique aussi les noms, appartiennent-ils tous à la tradition? Moïse n'a-t-il pas eu l'intention plutôt de rattacher à Noé les nations à lui connues et ces nations seulement? Tous les peuples du monde sont-ils sortis de Sem, Cham et Japhet? N'y a-t-il pas des interpolations ou de nombreuses omissions dans les généalogies de la Bible? Puis vient la difficulté de déterminer la signification même des noms qui se trouvent dans ces généalogies, les peuples auxquels on doit les rapporter; car si pour quelques-uns le texte est clair et ne peut souffrir aucun doute, il y a obscurité profonde pour d'autres, et incertitude absolue, même sur le mode d'écrire le nom.

Il ne peut entrer dans notre plan d'éclaircir toutes ces difficultés. L'opinion vulgaire qui considère toute la généalogie donnée par Moïse comme traditionnelle nous semble la plus vraie. Cette tradition, dont la science a essayé d'éclaircir les passages obscurs (1), en déterminant les analogies des noms de peuples et de lieux, avec les noms indiqués dans la Genèse, nous servira de base pour l'histoire de la dispersion des peuples. Car les analogies de races et de langues sont encore d'un faible secours. L'histoire de la succession des langues est à peu près inconnue. Tant de causes diverses peuvent modifier les langues des peuples et faire disparaître les traces d'affinités primitives, tant de causes peuvent établir aussi ces affinités, non-seulement l'origine commune, mais encore les rapports de conquête, de commerce, de colonisation, etc., que jusqu'à ce jour l'emploi de la linguistique comparée offre de grandes difficultés. On n'en trouve pas de moindres dans l'examen des caractères physiologiques. Une foule de circonstances

(1) Le travail le plus important sur cette matière est celui de Bochart, *Phaleg.*, Opera Lugd. Bat., 1712, 3 vol. in-f°. Voyez aussi les commentateurs de la Bible, principalement dom Caimet, et les ouvrages cités de MM. Boulland, Lenormant et de Brotonne.



peuvent modifier les branches diverses d'une même souche ; toutes présentaient sans doute dans l'origine un caractère identique , car tous les hommes sont frères par le sang comme par l'esprit, et issus d'un même père. Qui sait la succession des temps et des événements qu'il a fallu pour constituer ces races diverses, pour imprimer à chacune un caractère spécial ?

L'histoire de la dispersion des peuples et des grandes migrations qui les éparpillèrent sur le globe sera donc toujours assez incertaine. Avant de l'aborder, exposons quelques faits généraux, indispensables à l'intelligence de cette histoire.

Comme nous l'avons déjà dit, la négation du devoir avait frappé au cœur la société noachique, et toutes les tribus qui en devaient sortir étaient entachées de mal et d'hérésie. Ce fait engendra un double résultat, l'un immédiat et particulier, l'autre universel, mais dont les effets ne devaient se faire sentir qu'après une longue suite de siècles. Un des plus grands devoirs enseignés était la migration ; or, parmi les débris de l'ancienne société, il y en eut immédiatement qui se refusèrent à ce devoir. Celles-ci donc ne s'éloignèrent qu'à une faible distance du centre primitif et donnèrent naissance à ces peuples de toute race établis dans l'Asie occidentale. Mais d'un autre côté, les nations même qui ne nièrent pas immédiatement la morale, portaient en elles le germe de la destruction ; nulle part n'avait été conservée la croyance religieuse pure et complète. On accomplit, il est vrai, certaines parties du devoir ; on se répandit sur le globe, on prit possession de la terre entière. Mais il fut impossible de fonder des sociétés durables, car le devoir auquel les coups les plus rudes avaient été portés par le protestantisme, était celui de la multiplication des hommes. Peu à peu la morale, attaquée dans son principe, la foi religieuse, devait s'effacer partout et la négation engendrer ses conséquences nécessaires. C'est

ce qui arriva. Une foule de sociétés, florissantes d'abord, ne tardèrent pas à s'écrouler. Partout vint le fédéralisme, partout prévalurent les passions individuelles, partout l'immoralité, la guerre, les luttes civiles semèrent l'affaiblissement et la mort. Quelques races abâtardies succédèrent à des nations puissantes; sur beaucoup de points, les hommes disparurent, dans toutes les sociétés qu'on trouva subsistantes encore, le germe destructif s'était développé et menaçait d'une ruine prochaine.

Du reste, les différentes tribus sorties du centre noachique ne présentèrent pas un caractère identique, et cela s'explique parfaitement par les différences des fonctions propres à chacune d'elles. Dans le sein même de la grande société, en effet, les fonctions avaient été distribuées entre les familles, et par la suite des temps, chacune de celles-ci s'était préoccupée de son œuvre particulière, avait pris un caractère particulier, moral, intellectuel et physique. Ces différences subsistèrent après la dispersion des peuples et devinrent de plus en plus marquées. Ainsi, les nations sorties du centre noachique nous offriront toujours un fond commun et un caractère d'unité qui démontre incontestablement leur origine commune; et en même temps des différences nombreuses, engendrées d'une manière non moins évidente, de la préoccupation exclusive d'une fonction spéciale, ou même de quelques circonstances extérieures. Mais ce dernier fait est très-rare et il ne se retrouve que chez les peuples livrés à une décadence complète.

Ces différences sont principalement les suivantes : les uns considérèrent uniquement le devoir de la migration et de la marche : chez ceux-ci, la vie nomade devint la loi absolue : les Scythes et les races mongoliques en fournissent des exemples. D'autres prirent la fonction de la lutte et de la guerre pour la principale, sans néanmoins oublier complètement les autres, mais en les subordonnant à ce grand devoir : tels furent

les Gaulois, les Germains, les Italiens, les Espagnols et beaucoup de peuples de l'Amérique. Chez d'autres, les fonctions scientifiques et sentimentales restèrent prédominantes, et les guerriers furent les serviteurs des prêtres, comme dans l'empire chaldéen, la Chine et le Pérou. Les fonctions industrielles, enfin, semblent avoir constitué le but d'activité des tribus cananéennes de la Syrie et de la Phénicie.

Ces fonctions spéciales devinrent les buts d'activité spéciaux des nations qui les embrassaient. On conçoit facilement que les buts de guerre et de lutte durent entretenir beaucoup plus long-temps le dévouement national et que l'activité qu'ils commandaient ne dut pas s'épuiser bientôt. Aussi ce furent ces nations qui se conservèrent le plus long-temps, et même il ne resta qu'elles à la fin. Si la foi les eût animées toujours, si toujours leur volonté eût été dévouée, pouvaient-elles périr tant qu'il y avait des ennemis à vaincre, de la terre à conquérir !

Enfin, un dernier fait général qui caractérise cette décadence des peuples noachiques, c'est l'oubli des traditions anciennes et de l'origine commune. La plupart de ces peuples manquaient absolument d'écriture, tous ceux qui s'étaient livrés exclusivement à la fonction militaire se souciaient peu d'en inventer une et ne comprenaient pas l'intérêt qu'il pouvait y avoir à conserver les traditions. Aussi presque partout, la succession des temps détruisit le souvenir de l'origine commune du genre humain et des longues migrations des ancêtres. Chaque race se crut née sur son propre sol, beaucoup d'entre elles même ne conservèrent qu'imparfaitement leur propre histoire. Le résultat le plus direct de ce fait fut la profonde hostilité qui se forma entre les races. Chacune considéra les autres comme autant d'êtres inférieurs qu'elle devait détruire : la seule relation des nations entre elles fut la guerre, et il ne put exister de fédération et de traité de paix qu'entre celles qui se rappelaient leur origine commune.

Arrivons enûn à l'histoire proprement dite de la grande migration.

Noé eut trois fils : Sem, Cham et Japhet. Ces noms indiquent sans doute trois grandes divisions fonctionnelles; de même que les noms des petits-fils de Noé, dont un grand nombre a une terminaison plurielle, indiquent des peuples et des tribus. Suivant une ancienne tradition, Noé donna l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham et l'Europe à Japhet. Bientôt en effet s'élancèrent dans toutes les directions des races diverses, et nous verrons qu'elles suivirent à peu près, sinon rigoureusement, la route tracée par la tradition. Mais l'ancien centre ne disparut pas immédiatement et ce ne fut pas simultanément que sortirent les colonies. Les migrations que nous allons raconter occupèrent des durées séculaires.

La branche Sémitique (\*) semble être la première qui abandonna la Haute-Arménie. C'était la branche la plus stationnaire et qui semble caractérisée par la fonction de la conservation des traditions et des dogmes, par l'esprit scientifique et religieux. Les races qui en sortirent s'arrêtèrent aux environs du centre primitif : Lud conduisit celle des Lydiens dans l'Asie mineure; d'autres descendirent dans les bassins de l'Euphrate et du Tigre; ainsi Arphaxad donna naissance aux races chaldéennes dont les Hébreux formaient un rameau et dont une autre branche poussa jusqu'en Arabie. Les fils d'Aram habitèrent peut-être primitivement la Mésopotamie; mais plus tard, le nom d'Araméens s'appliquait aux tribus

(\*) Sem engendra Elam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram. La Genèse ne donne la postérité que de deux d'entre eux. Arphaxad eut pour fils Salah, pour petit-fils Héber, après la mort duquel il y eut une séparation. Son fils Phaleg donna naissance à la race juive; son autre fils Jaketan engendra de nombreux enfants, dont les noms rappellent des peuples et des lieux de l'Arabie. L'autre fils de Sem, dont la Bible indique la postérité, fut Aram, qui eut pour descendants Uz, Hul, Gether, Mas.

de la Syrie. Assur engendra les Assyriens ; Elam, les Elamites, nom que les Juifs donnaient aux Perses.

Au milieu de ces tribus diverses, on trouve établies dès la plus haute antiquité des races dont la tradition rapporte l'origine à Cham (\*). Dans la vallée de l'Euphrate habitait Nemrod, fils de Chus, puissant chasseur devant le Seigneur, fondateur de Babylone ; un rameau de la race de Chus était allé en Arabie se confondre avec les descendants de Sem. D'un autre côté, les enfants de Canaan s'étaient établis sur les bords de la Méditerranée, dans la Phénicie et la Palestine. Misraïm suivit la même route. Il laissa sur son passage les Philistins et les Caphtorins en Asie, et alla lui-même occuper l'Egypte et le nord-est de l'Afrique.

Le mélange entre ces races diverses se fit sans doute à une époque fort reculée ; car ni les caractères physiologiques, ni les langues ne nous indiquent cette diversité primitive que signale la tradition. Physiologiquement, ces peuples appartiennent à la race blanche, brunie par le soleil, et dont les Juifs présentent le caractère typique. Les langues appartiennent toutes à une même famille qu'on a nommée sémitique et qui comprend l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'ancien phénicien et sans doute aussi l'ancien égyptien.

Il paraît que peu de temps après avoir quitté la Haute-Arménie, les colonies sémitiques et chamiques essayèrent de reconstituer une centralité sociale propre à rallier dans un but commun les tribus dispersées. Mais cette œuvre ne put réussir. L'histoire de la tour de Babel est la forme symbolique sous laquelle la tradition a rapporté le souvenir de cette

(\*) Cham engendra Chus, Misraïm, Phut, Canaan. Chus eut pour fils Nemrod et d'autres dont les noms rappellent l'Arabie. Les enfants de Misraïm furent Ludim, Anamlm, Leabim, Naphtuhim, et les pères des Philistins et des Caphtorins. Canaan engendra une race nombreuse dont la position ne fait aucun doute. La postérité de Phut paraît africaine.

grande entreprise. Les hommes voulurent élever une tour qui montât jusqu'au ciel et qui bravât la puissance divine ; mais la discorde brisa cette synthèse factice des égoïsmes déchaînés. La confusion des langues naquit : on ne put plus s'entendre. Une nouvelle dissolution eut lieu, et de nouvelles migrations s'en suivirent.

Nemrod, le fils de Chus, avait été, suivant les traditions, l'un des chefs et des initiateurs de cet essai de reconstitution sociale sur des bases protestantes. Ce fut, dit-on, un des premiers de ceux qui se révoltèrent contre les ordres de Noé, et la plaine mésopotamienne où cet essai eut lieu fut appelée Sennaar ou champ de la révolte. Cependant, quoiqu'il ne réussît pas, il parvint à poser les fondements d'un grand empire, de la domination chaldéenne, qui plus tard étendit sa puissance sur toute l'Asie occidentale. Au sein de cet empire et sur ses limites se groupèrent les tribus diverses issues de sang sémitique et chamique. Toutes, à l'exception d'une, oublièrent la tradition ancienne et développèrent rapidement les germes de la décadence. La seule race de Phaleg, le descendant d'Héber, vit apparaître dans son sein le réformateur Abraham, qui put reconstituer les principales données de la tradition religieuse.

Il nous reste à parler de la branche japhétique (\*) des descendants de Noé. Japhet est reconnu en général pour le père des races européennes. On a signalé la ressemblance qu'offrent des noms vulgaires dans l'antiquité grecque avec ceux de Japhet et de sa postérité : Japhet (Japetos), Javan (Ion), Elisa (Elide), Dodanim (Dodone). Tharsis rappelle les Thraces, et Thubal est regardé comme le père des autres

(\*) Japhet engendra Gomer, Magog, Madai, Javan, Thubal, Mo-loch, Thiras. On nomme la postérité de deux de ses fils. Celle de Gomer : Ascenas, Riphath, Thogorma ; et celle de Javan : Elisa, Tharsis, Kitim et Dodanim (ou Rhodanim ?)

nations européennes. Son nom se retrouve dans les traditions espagnoles comme fondateur de la race ibérique. D'autres rameaux de la branche japhétique se retrouvent dans l'Asie mineure et aux environs de la mer Caspienne et du lac Aral, sous les noms de Gomer et Magog, représentants des races scythiques et tartares; et de Madaï, père des Mèdes.

La tradition de la migration japhétique, à la différence de celle de Sém et de Cham, s'accorde parfaitement avec la physiologie et la linguistique comparées. Même la comparaison des langues fait connaître des rameaux importants de cette branche que la tradition avait oubliés. On a reconnu, en effet, qu'une même famille de langues unissait les anciens peuples européens de la Germanie, de l'Italie et de la Grèce avec les habitants de l'Inde et de la Perse. C'est la grande famille des langues indo-germaniques parlées par des races à peau blanche, à stature droite et élevée (1).

La migration japhétique paraît postérieure aux autres. Elle semble être sortie d'un lieu central placé sur les rives de l'Oxus, depuis l'Arménie et la mer Caspienne jusque vers les sommets de l'Himalaya. De là, elle rayonna d'abord vers l'Inde, puis vers la Perse, où elle se mêla avec des peuples sémitiques et chamiques, ensuite vers le nord, où elle forma les Scythes des environs de la mer Caspienne et du lac d'Aral, desquels sortirent les Turcs étendus au loin dans les steppes du nord-ouest de l'Asie, enfin vers l'Europe, à travers l'Asie mineure et la Thrace. Ces migrations furent longues et successives. A plusieurs reprises les populations s'ébranlèrent et s'épanchèrent au loin. En Europe surtout l'on a trouvé des races antiques dont les liens avec la famille indo-germanique sont très-douteux. Telle est cette ancienne race ibérique qui traversa peut-être l'Afrique et s'étendit depuis

(1) Voy. Eichhoff, *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, in-4°, Paris, 1836.

les confins extrêmes de l'Espagne jusques dans la Gaule, qui fut presque complètement anéantie dès la plus haute antiquité par des races postérieures et dont on croit avoir retrouvé l'idiome primitif dans la langue des Basques. Telle est aussi la race celtique dont la langue (probablement le bas-breton actuel et le patois du pays de Galles) ne ressemble que peu aux langues indo-germaniques. On peut croire cependant qu'une première migration se dirigea à une époque très-reculée vers l'Europe, et y jeta vers le sud les populations plus stationnaires de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule, vers le nord les races plus portées à la vie de migration et de guerre, des Scythes d'Europe et des premières populations germaniques. Bien plus tard, peu avant la naissance de Jésus-Christ, une autre migration sortie du même centre asiatique vint couvrir la Germanie et le nord de l'Europe. Elle se divisa en deux branches, l'une germanique proprement dite, qui se mêla avec les anciens Scythes du nord de l'Europe, l'autre scandinave, dont les traditions ont été retrouvées en Islande. Un réformateur religieux et politique, Odin, conduisait ces hordes guerrières et devint le plus grand de leurs dieux. Une observation générale applicable à toutes les nations de la race de Japhet, même à celles qui se fixèrent les premières, peut expliquer ces migrations prolongées (\*). C'est que ce fut cette race qui conserva avec le plus de vigueur et le plus long-temps le devoir de la migration et de l'occupation du globe, et que la colonisation fut le caractère fonctionnel primitif de cette partie de la société de Noé.

Il nous reste à parler des peuples nombreux de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie et de l'Amérique, sur l'origine desquels la tradition ne jette aucun jour. Ce silence de la tradition, motivé sans doute sur l'éloignement de ces peuples

(\*) Exceptez cependant les Indous transformés par une doctrine religieuse postérieure.



qui les fit oublier, n'est que faiblement compensé par la physiologie et la linguistique comparées. Les caractères physiques de ces races présentent des diversités nombreuses; la linguistique comparée ne démontre qu'un seul fait, capital il est vrai : c'est que toutes ces langues présentent des rapports positifs qui les lient entre elles, de même qu'aux langues semitiques et indo-germaniques, et démontrent l'origine commune du genre humain (1). En dehors de ces rapports, du reste, ces langues offrent les plus grandes diversités; mais ces diversités mêmes prouvent les conclusions qu'on peut tirer des similitudes; s'il est vrai, en effet, que chez des races qui sont évidemment d'origine commune, et dont la population totale est peu nombreuse, les populations américaines par exemple, il a pu se former des idiomes radicalement différents, à combien plus forte raison ce fait n'a-t-il pas pu avoir lieu pour toutes les nations qui peuplent le monde, et combien alors doit être puissante la démonstration qui s'appuie sur des rapports positifs et certains!

Nous avons vu Misraïm, un des fils de Cham, peupler l'Égypte. C'est à lui sans doute que se rattache la race qu'on a appelée Berbère, noirâtre et inférieure en organisation aux races de l'Asie occidentale, qui forme le fond de la population des bords du Nil, et s'étend dans le nord de l'Afrique, le long de la Méditerranée. Le bassin du Nil reçut du reste, dans divers temps, des colonies étrangères, arrivées, soit par le détroit de Suez, soit de l'Arabie par la mer Rouge. Mais, à côté de ces races plus ou moins blanches, se trouve la race noire ou éthiopienne, qui a la plus grande partie de l'Afrique pour domaine. On a essayé de la rattacher à Canaan, dont Noé condamna les fils à l'esclavage. Ce fut peut-être une classe tout-à-fait inférieure de la société noachique, une race

(1) Voyez *Principes de l'étude comparative des langues*, par le baron de Mérian, publiés par Klaproth. Paris, 1828. in-8°.

d'esclaves que Cham chassa devant lui , et qui , placée sur un degré très-bas de civilisation et de force morale , subit facilement l'influence du soleil brûlant de l'Afrique. Du reste, elle s'est subdivisée elle-même, par la suite des temps, en plusieurs races distinctes, principalement la nègre proprement dite, et les races cafre et hottentote (1).

A la population primitive de l'Afrique se rattache une tradition d'un haut intérêt, que Platon nous a conservée. Dans le dialogue intitulé *Timée*, Critias, disciple de Socrate et plus tard l'un des trente tyrans, raconte une histoire que son grand-père et son père tenaient du sage Solon lui-même, et qu'il possédait écrite. Le législateur athénien, pendant son voyage en Égypte, s'entretenait un jour avec un prêtre égyptien des histoires passées. Il se montrait fort ignorant, et le prêtre lui dit : O Solon ! Solon ! vous autres , Grecs, vous êtes toujours des enfants ; il n'y a pas un Grec vieillard ! car vous êtes tous novices pour ce qui regarde l'antiquité ; et vous ignorez tout ce qui s'est passé anciennement, soit ici, soit chez vous. Le prêtre raconta alors l'ancienne splendeur d'Athènes, et les luttes de cette cité avec un peuple puissant, qui, depuis long-temps, avait disparu. Devant les colonnes d'Hercule était placée anciennement une île vaste et fertile, l'Atlantide, habitée par une nation sage et courageuse, qui avait essayé de réunir sous sa domination tous les bords de la Méditerranée. L'île un jour, par un tremblement de terre, s'était abîmée sous les flots ; mais toute son histoire était consignée dans les annales écrites des Égyptiens. Le prêtre donna de nombreux détails à Solon, qui, après son retour, voulut prendre cette tradition pour sujet d'un poème. Les affaires publiques l'empêchèrent de mettre son projet à exécution ; mais il laissa les matériaux dont il voulait se servir. Dans le dialogue, intitulé

(1) Voyez sur les indigènes de l'Afrique la géogr. de Ritter.

Critias, Critias rapporte quelques-uns des détails que possédait Solon sur les Atlantes, leur origine divine, leurs premiers chefs, leurs lois politiques et sociales, les divisions qu'ils établirent dans leur île, les magnifiques constructions dont ils l'embellirent, leurs sacrifices, etc., etc. (1).

Avant l'émigration de la branche japhétique vers l'Inde, une autre race semble s'être dirigée primitivement vers ces régions et les avoir habitées : c'est la race malaie, qui, originaire de l'Inde et de l'Indo-Chine, se répandit peu à peu sur toutes les îles de l'océan Pacifique, et les peupla de ses nombreuses tribus. De couleur plus ou moins noirâtre ou cuivrée, elle est sur un degré d'organisation bien supérieur à une autre qui partage avec elle le domaine des îles de la Grande-Mer. C'est la race des Papous, moins nombreuse que la précédente, noire comme les nègres, mais inférieure encore à ceux-ci sous tous les rapports, et qui occupe l'Australie et plusieurs îles environnantes.

D'un autre côté, avant la migration japhétique des Turcs une migration antérieure s'était dirigée vers le nord et l'est de l'Asie, et s'était répandue sur le vaste plateau de l'Asie centrale et dans les plaines qui le bordent à l'orient. Ces contrées, en effet, sont habitées par une race dont les caractères physiques et les langues toutes particulières indiquent que, depuis une haute antiquité, elle est livrée à un développement spécial et isolé : c'est la race mongolique ou jaune, qu'on a confondue pendant long-temps, mais à tort, avec la race turque des steppes de la mer Caspienne (2). Cette race semble s'être divisée en deux branches, dont l'une, plus sédentaire, se fixa dans la Chine et forma le fond de la po-

(1) Voyez Platon, version de Cousin, t. 12; voyez Boulland, *Essai*, etc., t. 1, p. 332.

(2) Voyez Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, in-4°, 1826. — Le même, *Mémoires sur l'Asie*, in-8°, 1824. Ab. Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, Paris, 1820.

pulation chinoise ; et dont l'autre , livrée à l'activité guerrière et à la vie nomade , donna naissance aux races mongoles , mandchoues , tongouses du centre et du nord-est de l'Asie , et dont les tribus des Samoïèdes , des Kamchadtales , etc. , sont des rejetons éloignés. Cette branche resta toujours errante et barbare ; l'autre , au contraire , donna naissance à un puissant empire qui subsiste encore aujourd'hui.

Ce sont des rameaux de la race mongolique , peut-être aussi de la race turque , qui ont peuplé l'Amérique (1). Toute la partie boréale de ce continent appartient à des races parfaitement analogues à celles qui habitent les régions parallèles de l'Asie. Ce fut , en effet , du nord que vinrent tous les peuples répandus sur le sol des deux Amériques , comme le prouvent leurs propres traditions. Ces nations indigènes n'étaient pour la plupart que des restes épars de sociétés anciennement puissantes , qui n'ont laissé d'autres traces de leur grandeur passée que des monuments gigantesques , oubliés complètement lors de la conquête des Européens , et retrouvés au milieu de forêts séculaires. Voici , suivant M. Boulland , la marche successive des sociétés américaines.

Le premier groupe migrateur s'arrêta au nord des Grands-Lacs , où se forma le premier centre social ; là , en effet , se retrouvent les monuments les plus anciens et les plus gros-siers. Cette société , toute nomade et sauvage , répandit au loin ses colonies ; c'est à elle que semblent se rattacher les tribus féroces et barbares qui peuplaient toute l'Amérique méridionale. Une seconde société centrale s'établit plus tard vers la réunion de l'Illinois , de l'état de Missouri et du Tennesse. Les nombreux monuments qu'elle a laissés témoignent d'une civilisation plus avancée ; et c'est de ce centre sans doute

(1) Sur les hypothèses diverses auxquelles a donné lieu la population primitive de l'Amérique , voyez Malte-Brun , Précis , etc.

qu'ont rayonné en tous sens des nations de culture analogue : au nord-ouest, les Sioux ; au nord, les Hurons, les Algonquins et les Iroquois ; à l'est, les Virginiens et les Delawares ; au sud, les Natchez et les Floridiens ; et, de proche en proche, les tribus des Antilles et celles du littoral opposé de l'Amérique méridionale.

La civilisation américaine arriva à son plus haut degré de développement dans l'Amérique centrale, au Mexique et dans les régions qui, de là, se prolongent vers le sud. Les Européens y eurent à combattre la puissante nation mexicaine, qui, elle-même, maintenait sous son joug une foule de peuples voisins.

Tous ces peuples faisaient partie de la famille commune des Nahuatlèques. Ils possédaient l'histoire peinte en tableaux hiéroglyphiques de leurs migrations et révolutions antérieures. Cependant ces traditions ne remontent que jusqu'au huitième siècle environ de notre ère, et elles n'embrassent pas toute l'histoire ancienne de cette contrée. Tout récemment, en effet, des monuments, inconnus même aux anciens Mexicains, ont été découverts dans le Honduras ; et ils sont tellement différents des monuments mexicains proprement dits, ils rappellent tellement d'autres monuments de l'Ancien-Monde, qu'on a pu croire que quelque navire indou ou égyptien avait abordé là par hasard, et avait jeté sur cette plage lointaine quelques germes d'une civilisation plus parfaite.

Un autre centre de civilisation fut constitué dans l'Amérique méridionale, au Pérou : les origines en sont très-obscurcs. D'après la tradition, l'empire fut fondé par un homme et une femme, enfants du soleil ; leur postérité, la famille divine des Incas, régnait encore lorsque les Espagnols arrivèrent dans le Pérou ; mais la division y avait pénétré déjà, et l'empire était menacé d'une chute prochaine.

CIVILISATION PRIMITIVE. Nous allons exposer maintenant les résultats derniers en religion, en morale, en art, en

science, en politique, en droit, en économie sociale et domestique de cette civilisation primitive.

Ces résultats, nous les empruntons à l'observation directe des faits ; mais nous faisons remarquer, relativement aux peuples qui nous fourniront ces faits, que les races sorties de Noé doivent être divisées en deux classes. La première comprend celles qui n'ont développé que les principes noachiques mêmes, ou les hérésies relatives à ces principes ; la seconde comprend celles qui ont pris part à une civilisation postérieure. Les peuples de la première classe sont les plus importants sans doute ; mais ceux de la seconde peuvent offrir souvent encore des renseignements utiles ; car les modifications n'ont pas toujours été complètes ; et toujours il est resté quelque chose, plus ou moins, des croyances et des institutions anciennes. Souvent même, c'est chez ces peuples qu'on trouve l'expression la plus complète de quelques fragments de la civilisation ancienne, par exemple, le dogme des deux principes chez les Perses. Là, il n'y a qu'une seule difficulté, très-grave, il est vrai, celle de distinguer ce qui est antérieur et originaire, de ce qui n'a été importé que postérieurement.

Le principe qui doit nous guider dans notre exposition est celui qui consiste à considérer comme appartenant proprement à cette civilisation tout ce que les nations qui en sont sorties présentent de commun en croyances, en lois, en mœurs, en usages, etc. L'observation des peuples, suivant ce principe, non-seulement nous démontrera leur origine commune et l'unité de leur civilisation, mais encore nous rendra raison des diversités qu'ils présentent. Quant aux matériaux de cette observation, ils sont épars dans les relations des historiens, des voyageurs, des géographes, etc., etc. (1).

(1) Voyez les ouvrages que nous avons déjà cités, et ceux que nous citerons relativement aux matières spéciales ou aux peuples

Rappelons encore une fois, avant de commencer, que tous les peuples qui s'offrent à notre examen étaient le fruit de l'hérésie et de la négation, et que tous étaient sous le poids d'une longue décadence. Nous verrons cependant que l'hérésie même n'a pu effacer complètement les traces de la croyance primitive, et qu'elle a été forcée de se tenir dans les termes mêmes de cette croyance, dont elle est un témoin malgré elle. Il en est de même des institutions et des usages qui ont pu être modifiés par les révolutions, mais n'ont pu sortir des données originelles. C'est au nom de ce fait que nous avons pu présenter, sur les origines *à priori* de la société noachique, une hypothèse générale que nous allons vérifier maintenant par l'observation directe.

RELIGION (1). Le premier point que nous ayons à examiner, c'est la religion de ces peuples. C'est aussi le point le plus difficile. Car celles des nations anciennes chez lesquelles nous trouvons un système religieux bien déterminé furent modifiées pour la plupart par des doctrines postérieures aux croyances primitives, et celles qui se maintinrent pures du contact étranger ne nous offrent que des débris mutilés et presque effacés d'un système plus grand. Telles sont les religions américaines, celles de la Gaule et de la Germanie,

particuliers. Ajoutez aux renseignements que donnent Hérodote et Diodore sur les barbares de l'antiquité, ceux de quelques autres auteurs grecs ou latins, principalement Strabon, J. César (Commentaires sur la conquête des Gaules), Tacite (Germania), les auteurs du Bas-Empire sur les invasions des barbares, certains pères de l'église, etc. Le livre de M. Boulland, Essai, etc., offre un résumé fidèle et complet de toutes ces matières éparses.

(1) Consultez aussi Brukeri, *Historia critica philosophiæ*, Lips., 1742, tom. 1. — Mone, *Geschichte des Heidenthums in Nordl., Europa*, Darmst., 3 vol. in-8°, 1823, Continuation de la *Symbol. de Creuzer*, appliquée aux peuples du nord ; — la *Religion des Gaulois*, par le bénédictin dom Martin, 1728, in-4°.

celles des Scythes , des Tartares de la Polynésie , des nègres de l'Afrique. Cependant là encore nous allons retrouver quelques fragments de la religion de Noé.

Nous avons dit que , suivant la doctrine la plus ancienne de celles que nos recherches puissent atteindre , on admettait l'existence d'un Dieu suprême , d'une hiérarchie de dieux inférieurs ou d'anges , se manifestant par les phénomènes de la nature , et d'une matière impure , mère du corps des mortels , et devant être purifiée par les sacrifices des hommes.

La connaissance du Dieu suprême subsista chez un grand nombre de nations , notamment chez les Chaldéens , les Indiens , les Chinois , les Égyptiens , les Juifs , les Perses , les Grecs , les nations Italiques , Celtiques et Scandinaves , les Péruviens , etc. (1). Mais chez toutes ces nations , excepté chez les Juifs , cette notion s'était obscurcie. Reléguée dans le haut enseignement sacerdotal , ou bien dans la science mystérieuse de certaines associations d'initiés , elle s'effaça des croyances populaires , et céda devant l'importance croissante des dieux de la hiérarchie inférieure. Il arriva , en effet , que la négation s'attaqua d'abord aux dogmes les plus élevés , et que chaque société ou chaque fraction de société se préoccupant exclusivement des croyances relatives à ces devoirs spéciaux et à sa fonction particulière , oublia l'unité hiérarchique des devoirs et des dieux , et ne conserva que le souvenir de ses divinités spéciales. De là naquirent le polythéisme et les théologies diverses du système de la pluralité des dieux. Ainsi se formèrent différents systèmes nationaux , chacun conservant un plus ou moins grand nombre de dieux , chacun rangeant ses divinités dans un ordre différent et plus ou moins hiérarchique. Le système religieux des Perses et celui des Chaldéens présentent ce qui reste de plus com-

(1) Voyez sur ce point M. de Lamenna's, *Essai sur l'indifférence*, etc., chap. 11.



plet à cet égard ; nous aurons occasion de les exposer **plus tard**. Il est inutile sans doute d'initier les lecteurs aux **noms** barbares des dieux divers des tribus noachiques éparses **sur** le globe ; tous ces dieux représentent soit une des **fonctions** du monde, une classe de phénomènes naturels, le **soleil**, les astres, le vent, la pluie, les eaux, etc., soit des **fonctions** sociales, la guerre, l'agriculture, etc. A mesure que la **dé-**cadence marcha, les idées religieuses allèrent en s'**obscur-**cissant. Souvent un seul phénomène du monde conserva le caractère divin et même fut plutôt l'objet d'une **superstition** que d'une croyance religieuse. Chez plusieurs peuples le **si-**gne de la divinité se substitua à la divinité elle-même, **et** l'on alla jusqu'à adorer de simples instruments du culte. **Ce** fut là le fétichisme. Ce fait se retrouve chez les **peuplades** tout-à-fait dégénérées de l'Afrique australe, de quelques **îles** Mélanésiennes et de quelques races Scythiques, Mongoliques et Samojèdes.

Le dogme de la chute d'une partie des anges, ou des dieux, resta dans le souvenir de la plupart des peuples. Une tradition d'origine chaldéenne nous l'a conservé sous une forme peu différente peut-être de la révélation primitive : Parmi les êtres purs que Dieu créa dans l'origine, étaient les anges Sataël, Samaël (Lucifer), et Michaël, et puis le reste des anges. Samaël, qui était distingué des autres par une grande couronne, célébra le créateur trois fois saint, par un hymne auquel le reste des anges répondit. Et comme il fut loué du créateur pour cette action, il en conçut de l'orgueil et méconnut le créateur, se prétendant égal à lui et créateur lui-même, et s'unit avec la matière.

Or, parmi le reste des anges, il y en eut qui restèrent attachés au créateur, et d'autres qui suivirent Samaël, et d'autres qui attendirent, et alors le créateur précipita dans les lieux bas appelés le Tartare, Samaël et les anges qui s'étaient attachés à lui, et les condamna à rester toujours sé-

parés de lui, parce qu'ils s'étaient faits matière. Une nouvelle hiérarchie fut établie parmi les anges restés fidèles, et trois archanges reçurent les noms de Gabriël, Raphaël, Michaël (1).

Cette tradition prit d'autres formes chez d'autres peuples. Ainsi chez les Perses, elle donna naissance au dogme célèbre de l'opposition des deux principes dont nous parlerons plus tard. Mais même chez les nations où le souvenir direct en fut effacé, on croyait aux mauvais génies, aux démons, aux dieux infernaux; et souvent ce furent ces dieux du mal que la terreur fit adorer à la place des vrais dieux.

La conséquence morale de la tradition de la chute des anges subsista également. On ne croyait pas encore, il est vrai, comme on le crut plus tard, que les anges tombés expiaient sur terre sous forme humaine : les hommes étaient purs et fils des dieux purs; c'était la matière qui était souillée et mauvaise, et les hommes devaient la purifier. Les mauvais anges avaient corrompu la matière en se mêlant avec elle : en elle résidait le mal et le péché. Ce dogme, parfaitement explicite chez les Perses, se retrouve sous une forme plus ou moins voilée dans tous les cultes. Ordinairement la matière est représentée sous la forme d'une femme, d'une déesse, mauvaise et criminelle, adultère, incestueuse, souvent affamée de sang et de carnage. Telle fut la Cihuacohuatl, mère de la chair des mortels, au Mexique : telles furent toutes ces déesses américaines qui, dans des antres profonds, dominaient la terre : telles furent aussi ces divinités plus douces des nations corrompues de l'Ancien-Monde, la Mylitta de Babylone, la Cybèle de Lydie, les Vénus de l'Asie occidentale et de la Grèce. La philosophie ancienne conserva elle-même cette notion de la corruption naturelle de la matière; et Platon la reproduit dans sa Cosmogonie traditionnelle.

(1) Boulland, Essai, etc., t. 1, p. 30, Apoc. de Fab.

De la même source découlait la distinction des êtres purs et impurs, que nous verrons prendre un si grand développement dans l'âge suivant et qui fut même sanctionné par la Bible.

La magnifique tradition de la création du monde en six jours, si vraie et si complète dans la Bible, ne fut pas complètement oubliée par les peuples. Chez la plus grande partie d'entre eux, on savait que la terre avait subi une série de destructions et de renouvellements successifs. Chez quelques-uns même cette tradition se conserva dans des formes assez remarquables : telle fut la tradition des Culhuaques, peuple du Mexique ; telle fut aussi celle que Suidas attribue aux Étrusques : Le Dieu suprême avait employé douze mille ans pour créer tout ce qui existait. Dans le premier millénaire, il avait créé le ciel et la terre ; dans le second, le firmament visible ; dans le troisième, la mer et toutes les eaux de la terre ; dans le quatrième, les grandes lumières, le soleil et les étoiles ; dans le cinquième, toute âme des animaux volants, des reptiles et des quadrupèdes qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau ; et enfin dans le sixième, l'homme qui doit durer pendant les six derniers millénaires (1).

Arrivons maintenant à celles des doctrines religieuses qui touchent de plus près l'homme et la morale.

Le souvenir de la distinction établie par l'ancien dogme entre les hommes nés des dieux et dieux eux-mêmes, et les hommes inférieurs nés de la matière, se conserva partout malgré les mélanges de races qui eurent lieu quelquefois et dont nous rendrons compte. Nous la retrouvons soit dans les généalogies des races gouvernantes elles-mêmes, soit dans les mœurs, les institutions et l'état social tout entier.

Chez les Chaldéens, la race de Bélus était fille de Bel, le grand dieu. Les dieux Janus et Cybèle furent les pères des indigènes de l'Asie mineure ; Dardanus, fils de Jupiter, fonda

(1) Boulland, *Essai*, t. 2, p. 73.

la ville de Troie, et selon l'historien Xanthus, le premier roi de Lydie fut Manès, fils de Jupiter. Nous verrons plus tard les généalogies divines des Phéniciens et des Tyriens; et qui ne connaît celles des héros grecs et des fondateurs de Rome? Les Perses, les Egyptiens, les Chinois, les Indous nous présentent le même phénomène. L'histoire ancienne des Scandinaves ne nous offre que des détails de l'histoire de dieux dont sont descendus les hommes. Ces dieux sont les Ases: ils ont un roi suprême et sous lui une hiérarchie divine. La tradition décrit leurs guerres contre les géants, les exploits par lesquels ils se sont illustrés, les villes qu'ils ont bâties. Le nom de leur grand réformateur Odin devint aussi celui du plus grand de leurs dieux. Toutes les races germaniques portaient des noms divins; celui des Goths est même resté dans la langue allemande. Les familles gouvernantes du Pérou et de la Louisiane descendaient directement du soleil; la race mexicaine et toutes celles qui habitaient l'Amérique se croyaient également d'origine divine. Si l'on doute qu'il en fût de même dans la Polynésie, on n'a qu'à lire ce passage de Cook, qui venait d'arriver à Taïti, dans son troisième voyage: « Je voulais surtout faire une visite à un homme que mon ami me peignait comme un personnage bien extraordinaire, car, à l'en croire, c'était le dieu de Bolabola (Bolabola est une des îles des Amis). Nous le trouvâmes assis sur un de ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il était avancé en âge; il avait perdu l'usage de ses membres, et on le portait sur une civière. Quelques insulaires l'appelaient Orra ou Olla, nom du dieu de Bolabola; mais son véritable nom était Etari. D'après ce qu'on m'avait dit, je comptais que le peuple lui prodiguerait une espèce d'adoration religieuse. Mais excepté de jeunes bananiers placés devant lui et par dessus l'abri sous lequel il était, je n'aperçus rien qui le distinguât des autres chefs. Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges liées à l'extrémité d'un petit bâton, et lorsqu'il eut causé quelques

moments sur des choses indifférentes avec ce prétendu dieu de Bolabola, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mère, qui se précipita à ses pieds et les arrosa de larmes de joie. »

Les mœurs et les institutions sociales ne reproduisent pas moins uniformément ce fait. Partout nous retrouvons cette séparation absolue entre les hommes, par suite de laquelle les uns accomplissent librement et sous les yeux de la divinité une fonction morale, tandis que les autres sont une foule sans loi et sans devoir, simples instruments de plaisir ou de travail, et qu'on peut détruire comme toute matière. Tous les chefs participent aux honneurs de la divinité; toujours ils prennent des surnoms qui ne conviennent qu'aux dieux; l'étiquette de leur cour est un véritable culte. Chez les Etrusques, le chef était promené dans les fêtes avec les ornements de Jupiter et on lui blanchissait avec de la craie les différentes parties du corps pour qu'il ressemblât parfaitement à la statue de ce dieu. L'opinion populaire demandait tellement que le chef fût d'origine divine, que lorsqu'une famille obscure s'élevait au pouvoir par suite de quelque révolution, on lui fabriquait une généalogie, et toujours sa naissance accompagnée de circonstances fabuleuses se trouvait être divine. Les apothéoses furent aussi une conséquence de ces croyances, et ce ne furent pas seulement les empereurs romains qu'on éleva au rang des dieux, mais le même fait se retrouve chez une foule de nations, et notamment au Monomotapa.

La doctrine sur l'immortalité de l'âme était conforme à ces principes. Les chefs seulement, les hommes d'origine divine étaient immortels. Il n'y avait pas d'avenir spirituel pour le peuple et les esclaves. Du reste, on trouva chez beaucoup de peuples une théorie très-nette de l'immortalité de l'âme. Chez les Etrusques, les âmes des défunts étaient divisées en trois classes : la divinité pour ceux qui avaient fait le bien, l'enfer pour les pécheurs endurcis, et des épreuves pour ceux

auxquels il pouvait être pardonné. Tel était le système de la sanction. Ces épreuves consistaient à errer sur la terre, à être privé du repos de la tombe, à souffrir et agir dans ce monde sous une forme effrayante.

On retrouve quelquefois dans nos campagnes de ces idées que nous ont léguées nos pères les Gaulois. De nos jours encore, les feux follets sont des âmes qui expient, et quand la lune éclaire les vapeurs de la nuit, les cimetières sont peuplés de fantômes. La superstition a remplacé les croyances anciennes, et la foi chrétienne n'est pas parvenue encore à extirper tous ces dogmes faussés.

MORALE. Nous avons dit que le but de la morale fut la dispersion et la multiplication des hommes sur la terre, et que la forme du devoir fut la purification de la matière. Ces termes généraux se retrouvent chez tous les peuples de cette époque, quoique souvent il y ait des différences dans les solutions de détail. Mais tous les actes de dévouement, tous les sacrifices que font les hommes pour prouver leur amour pour Dieu, prennent la forme de l'expiation qu'on fait subir à la matière. C'est ainsi qu'expliquent beaucoup de ces coutumes bizarres qui ont frappé les voyageurs. Les hommes mutilent et déchirent leurs propres corps composés de cette matière impure. Chez beaucoup de nations on a l'habitude de se couper tel doigt de la main ; chez d'autres, on se déchire la figure ; chez d'autres on se fait des incisions sur différentes parties du corps ; la circoncision elle-même semble être venue de là. Toutes ces pratiques acquièrent une importance très-grande, car elles étaient en même temps un acte d'expiation pour la matière et un acte de sacrifice par lequel les hommes prouvaient leur dévouement à Dieu.

Relativement au but auquel devait conduire l'accomplissement de la morale, nous savons qu'il ne fut pas entièrement atteint, et que surtout la multiplication n'eut pas lieu. Mais l'œuvre de dispersion, de violence et de conquête eut une

réalisation entière. Marcher et avancer toujours, combattre partout, anéantir les races inconnues, ne jamais fonder d'établissement fixe et mépriser le repos, ce fut le but d'activité dans lequel persévérèrent un grand nombre de nations. Telles furent ces races asiatiques qui se précipitèrent sur l'Europe, ces Alains qui adornaient un glaive nu, ces Huns si horribles, dont le chariot était la seule demeure, et la terreur du moyen-âge, les féroces Tartares. Tels furent aussi les peuples germaniques, et les races de Scandinavie qui lancèrent les Normands sur la France et les Danois sur l'Angleterre. Chez ces peuples, tout était subordonné au seul but qu'ils voulaient accomplir; il n'y avait qu'une seule vertu, la valeur militaire, et c'était une infamie de ne pas mourir au combat; il n'y avait de vie ultérieure que pour ceux qui avaient péri les armes à la main, et le paradis était une éternelle bataille. Rappellerai-je ce Valhalla, la cour du dieu Odin, où les nobles guerriers s'entretenaient tous les jours et tous les jours renaissaient pour s'entretenir encore ?

D'autres peuples, en fondant des établissements fixes, ne les considérèrent que comme centres de conquête. Ceux-ci avaient la coutume de faire sortir de temps en temps des colonies guerrières qui allaient combattre au loin et fonder des établissements nouveaux. Ces colonies étaient régulières chez quelques peuples, et toujours la religion les sanctionnait. C'est ainsi que les Gaulois envoyèrent de nombreuses colonies. Les plus fameuses d'entre elles furent celles de Bellovèse et de Sigovèse; le premier passa les Alpes et s'établit dans la vallée du Pô, du temps de Tarquin l'Ancien; et de sa race sortirent ces Gaulois qui, sous Brennus, manquèrent d'étouffer dans son germe la puissance naissante de Rome. Sigovèse passa dans la Bohême et la Thrace, envahit la Macédoine peu de temps après la mort d'Alexandre-le-Grand, et des hommes, une partie alla s'établir dans l'Asie et y fonder la nation des Galates, les autres périrent dans la Grèce. C'est

ainsi que les Sabins peuplèrent la Campanie, en expulsant tous les ans leur printemps sacré. Souvent des nations entières s'ébranlaient et allaient chercher de nouveaux foyers : ainsi firent les Cimbres et les Teutons devant qui trembla Rome, déjà mattresse du monde.

La plupart de ces nations ne conservaient pas les prisonniers ; et pour elles la destruction de l'ennemi était une œuvre morale. L'ennemi, en effet, c'était l'homme de race impure, et dans toutes ces langues ennemi et étranger étaient synonymes. Aussi nous verrons plus bas que le sacrifice des vaincus était une des principales cérémonies du culte, et que le sacrifice humain était une conséquence rigoureuse de ces principes exclusifs. Il n'est pas besoin de dire que chez les nations qui accomplirent complètement l'œuvre guerrière, il n'y eut pas de race inférieure libre, et souvent même pas d'esclaves.

**CULTE. BEAUX-ARTS.** Le culte et l'art restèrent intimement liés, et partout où le culte alla en s'amoindrissant, l'art finit par disparaître. Comme on l'a vu dans la citation que nous avons empruntée à M. Buchez, la synthèse artistique était la pure expression de la grande formule religieuse : l'expiation ; la forme même du culte et de l'art en découla : il fallait un sacrifice par lequel les hommes offrissent à Dieu leur œuvre accomplie, un grand autel qui fût l'instrument du sacrifice, et les rites sacrés par lesquels on accomplit le culte. Ordinairement une place spéciale était préparée où devaient se tenir les races divines qui assistaient au sacrifice, et souvent on construisait des temples pour conserver la statue du dieu.

Le sacrifice et l'expiation violente subie par la matière se fit de plusieurs manières. On brûlait et offrait les fruits produits par la terre, les chairs des animaux ; mais, comme nous l'avons dit, le meilleur des sacrifices était celui des hommes. Et non-seulement on égorgeait devant les dieux les



prisonniers de guerre, mais les hommes offraient leur propre corps et celui de leurs enfants pour prouver leur dévouement. Divers rites accompagnaient ce sacrifice, et il ne fut pas le même chez toutes les nations. Nous nous contenterons de citer deux exemples pris tous deux en Amérique.

« Au Mexique, une pierre pyramidale était placée sur le haut de la pyramide du temple, devant l'autel et l'idole, dont la chapelle occupait un des côtés du plateau. Six prêtres, ayant tous la figure et les mains teintes en noir, entouraient la pierre. Le grand prêtre portait sur ses épaules un morceau d'étoffe avec des franges à l'entour. Il avait sur la tête une riche couronne de plumes vertes et jaunes, aux oreilles des anneaux d'or avec des pierres vertes et enchâssées, et à la lèvre inférieure un anneau fait avec une pierre bleue. Les cinq autres avaient les cheveux crépés et relevés avec une lanière de cuir qui leur ceignait la tête par le milieu du front. Ils tenaient en main de petits boucliers en papier peint de diverses couleurs, comme s'ils allaient en guerre; ils portaient des dalmatiques blanches bordées de noir.

» Les ministres du sacrifice faisaient d'abord leur salutation à l'idole, puis ils entouraient la pierre. La victime était alors amenée et saisie aux pieds et aux mains par quatre prêtres, puis placée les épaules appuyées sur la pointe de la pierre pyramidale, tandis que le cinquième prêtre lui abaissait la tête en arrière avec un serpent de bois en arc qu'il lui appuyait sur le cou pour faire saillir la poitrine. — Le grand prêtre, prenait alors la pierre tranchante, et assisté d'une grande prêtresse, ouvrait la poitrine de la victime et lui arrachait le cœur qu'il présentait tout fumant au soleil, en lui offrant cette chaleur et cette vapeur du sang. Puis, se tournant vers l'idole, il allait sur le seuil de la chapelle verser une goutte de sang, et laissait ensuite tomber le cœur que les prêtres ramassaient pour le poser devant l'autel, dans

un vase de calabasse peint. De vrais prêtres avaient seuls la permission de manger le cœur.

» On jetait ensuite le cadavre en bas de l'escalier de la pyramide du temple. Si la victime était un prisonnier de guerre, celui qui l'avait pris venait avec ses parents et ses amis le prendre en grande solennité, le faisait cuire et en faisait un grand festin avec d'autres mets; les convives recevaient en outre des présents de leur hôte s'il était riche. »

Les sacrifices humains pratiqués au Brésil peuvent servir de type pour ceux du plus grand nombre de tribus barbares de toutes les parties du monde. « Les prisonniers sont liés et emmenés en chantant à travers les villages. Arrivés à l'aldée, on les nourrit, on les soigne, on les pare jusqu'au jour de la fête; on leur donne même des femmes dont les enfants sont destinés à être mangés aussi. Le jour de la cérémonie, après des danses et des chants, on amène le prisonnier tenu par une corde au milieu du corps, et on le place devant un tas de pierres qu'il lance aux assistants; puis il dit des injures excitées par celles qu'il reçoit, et il meurt d'un coup du tacle de son vainqueur. Les femmes alors s'approchent et lavent le corps, puis découpent ses membres avec une pierre tranchante et frottent les enfants avec le sang, et font rôtir la chair qui est mangée par toute l'aldée, parée de ses plus belles plumes. Les têtes sont gardées en monceaux, les grands os servent à faire des flûtes, et les dents sont enfilées en colliers et suspendues au cou (1). »

Le sacrifice humain était en pleine vigueur aussi chez des nations du nord de l'Europe. Chez les Gaulois ce culte était particulier aux dieux Theutatès, Taranis, Esus, et s'accomplissait, suivant des modes divers; ainsi on pendait des hommes aux branches d'un chêne, on en sacrifiait sur son tronc, on en noyait dans les lacs sacrés, on en brûlait dans

(1) Boulland. t. 2, p. 341, t. 1, p. 225.

des paniers, on en égorgeait sur des pierres. Il en fut de même chez les Germains, les Scandinaves et les Bretons.

Tel fut le culte sombre par lequel s'entretenait la passion de la guerre. Il avait pour résultat de rendre les hommes impitoyables pour les autres, et pour eux-mêmes, inaccessibles à la douleur et voyant toujours la mort de sang froid ; sous ce rapport, les peuples qui habitaient les environs des grands lacs de l'Amérique étaient surtout remarquables. Ceux qui conservèrent la tradition plus douce de l'enseignement et de la conservation des races inférieures, gardèrent leurs prisonniers et en firent leurs esclaves. Toujours cependant la formule du culte fut l'expiation de la matière par la lacération et la violence. Ainsi les mystères de Bacchus consistaient en un culte d'expiation par la douleur, suivi d'une fête de régénération et de joie. Dans la première partie s'accomplissaient des sacrifices sanglants, dans l'origine d'hommes, plus tard de divers animaux. Les chairs étaient déchirées et mangées crues par les assistants. A ces repas on buvait une boisson enivrante ; après quoi les initiés se livraient à des danses bruyantes et rythmées, à des courses rapides qui se terminaient par des flagellations, des meurtrissures et des lacérations. La partie joyeuse consistait dans une procession où l'on portait le signe de la génération universelle et qu'on accompagnait en dansant. On peut voir dans Platon la narration du grand sacrifice des Atlantes, où les chefs juraient, sur le sang d'un taureau, d'accomplir le devoir. Mais malgré quelques exceptions partielles, on peut dire que les sacrifices humains furent une coutume universelle chez les races sorties de Noé.

L'unité d'art résida dans le grand autel du sacrifice. Noé, en sortant de l'arche, éleva un autel pour offrir des sacrifices à Dieu : le culte, en effet, ne demandait pas d'autre instrument et le grand autel devint la synthèse sentimentale autour de laquelle vinrent se grouper les autres beaux-arts. Autour de cet autel devaient se ranger ceux qui assistaient au sacri-

face; diverses dispositions furent prises à ce sujet; et ce sont ces formes secondaires qui constituent les seules différences que nous offrent les races diverses.

Toujours l'autel domine les lieux environnants; souvent on taillait une colline en gradins; quelquefois une haute pyramide le portait; d'autres fois il était placé au centre élevé d'un vaste amphithéâtre. Le lieu qu'occupait l'autel était sacré comme l'autel même; mais il était rarement environné d'un mur; plus souvent des bois sacrés en défendaient l'approche. Dans l'origine, on creusa des cavernes qui servaient d'abri aux prêtres et aux instruments du culte. Des temples proprement dits se trouvent rarement; et toujours ils ne furent que la demeure de la statue ou du dieu des prêtres.

Les plus simples de ces monuments architecturaux sont les pierres druidiques, qu'on retrouve dans toutes les parties du globe; mais qui furent surtout en usage chez les peuples celtiques et scandinaves, et notamment dans la France et la Grande-Bretagne. Ces monuments, dont notre sol est couvert, consistent, soit en pierres dressées sur la partie la plus mince et nommées *menhirs*, soit en pierres plates posées sur deux autres en forme de porte ou de table et nommées *dolmens*, soit en pierres branlantes en équilibre sur un des points de leur circonférence, soit en tumulus assez élevés de pierre ou de terre. Souvent aussi on trouve des pierres rangées en file ou en rond, suivant différentes combinaisons. Le plus remarquable de ces monuments est celui de Karnac, sur les côtes du Morbihan. Il se compose de plus de quatre mille pierres, hautes d'une vingtaine de pieds, dressées sur onze files éloignées l'une de l'autre de trente pas et sur une longueur de plus d'une lieue (1): c'est une véritable forêt de pierres. Du reste, chez les Gaulois, c'étaient les montagnes elles-mêmes qui formaient le grand instrument du culte.

(1) Cambry, *Monuments celtiques*, Paris, 1805, 2 vol. in-8°.

Dans l'Amérique, on trouve d'immenses amphithéâtres et des pyramides colossales (1). Ces pyramides sont des montagnes formées par des dépôts successifs de terre et d'ossements. Tous les ans, les familles y apportaient les restes de leurs parents morts, et bâtissaient, dans cette grande fête, l'autel de leur dieu des corps de ceux qui l'avaient servi dans leur vie. On a trouvé dans la Virginie une de ces montagnes stratifiées, ayant neuf mille pieds de circonférence, quatre-vingt-dix pieds de haut et quarante-cinq pieds de diamètre au sommet ; les amphithéâtres sont des espèces de cirques formés de deux murailles parallèles, rejoints aux extrémités, de manière à faire une enceinte allongée qui s'élève au milieu. Dans les îles de la mer Pacifique, les morais ou cimetières sont des pyramides entourées de murs. On y trouve aussi des montagnes sacrées et arrangées en forme d'autel. Le temple du Mexique n'est autre chose qu'une pyramide surmontée d'un autel. Au Pérou, les dieux eurent un véritable temple pour demeure. Il en fut de même chez les Atlantes, au rapport de Platon. Ce sont eux sans doute qui ont laissé les monuments que l'on retrouve dans la Sardaigne : et les temples élevés de deux étages, et présentant la forme d'une double croix, dans d'autres îles de la Méditerranée (2).

La poésie et la musique et la danse sacrée accompagnaient les cérémonies du culte : les prêtres furent les premiers artistes. Des chants sacrés célébraient la gloire de Dieu et retraçaient les exploits des héros. Beaucoup de chants scandinaves qui nous sont parvenus démontrent que la poésie

(1) Voy. les *Antiquités mexicaines*, etc., Jules Didot, 2 vol. in-fol., 1834, où se trouvent rassemblées les Recherches les plus modernes sur les monuments de l'Amérique, principalement celles de Warden et de Dupax.

(2) Petit Radet, *Notice sur les Nouraghes de Sardaigne*, Paris, 1826, in-8°, Mazzara, *Temple des géants*, in-fol.

s'éleva très-haut chez ces peuples. La musique accompagnait toute parole rythmée, et l'on avait inventé différentes espèces de lyres, de guitares et de flûtes. Les mouvements cadencés de la danse guerrière se retrouvent chez les peuples au but de la conquête ; c'étaient par cette danse et le cri de guerre qu'ils s'excitaient au combat. La peinture et la sculpture restèrent pendant toute cette période à un état complètement rudimentaire.

SCIENCE. La science ne cessa d'être religieuse. Elle ne pouvait subsister, en effet, que dans quelques familles, et ces familles étaient celles des prêtres ; partout où ceux-ci disparurent, la science disparut avec eux. A cette époque, le but théorique de la science fut l'interprétation de la volonté des dieux ; le moyen fut l'observation des phénomènes par lesquels ils exprimaient cette volonté ; et la partie pratique consista dans l'invention de prières, de formules, d'actes, de cérémonies et de procédés pour les forcer à produire un effet quelconque.

D'après ces principes, on conçoit l'importance qu'acquît l'art augural ; on conçoit aussi comment il fallut passer par l'astrologie pour arriver à l'astronomie, par la magie pour arriver à la chimie et à la métallurgie. C'est par les mêmes raisons qu'on doit se rendre compte de l'importance extrême qu'on attachait aux formes matérielles et à la rigoureuse exactitude des rites et des formules. Comment pouvait-on connaître en effet la volonté spirituelle, si ce n'est par l'expression extérieure ? Et si chacune de ces expressions n'était pas rigoureusement le signe d'une idée déterminée, quelle science était possible ? Aussi, sous l'empire de ces idées, toute chose matérielle eut une signification profonde. Les jours, les mois, les nombres, les rapports de position, les couleurs, les sons, la matière dont étaient composés les objets, chaque chose reçut une place dans l'ordre des expressions divines ; et de là encore viennent beaucoup de superstitions dont le chris-

tianisme n'a pas pu laver complètement les nations modernes (\*).

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur les sciences spéciales, nous voyons que l'ontologie générale et la cosmologie étaient intimement liées aux croyances religieuses; les exemples que nous avons cités relativement à la religion le prouvent évidemment. En vertu de leur théorie générale, les Chaldéens firent des progrès considérables dans l'astronomie et ils déterminèrent assez exactement les mouvements visibles du ciel. Nous savons peu des connaissances de ces peuples sur l'homme lui-même. Nous savons seulement que là aussi on appliquait le principe de la liaison intime de la forme matérielle avec l'activité spirituelle; car nous trouvons des peuplades chez lesquelles on crut, en s'assimilant le corps ou certaines parties du corps de l'ennemi mort, s'assimiler aussi son esprit. Voilà pourquoi, dans la Polynésie, le chef mangeait l'œil gauche du prisonnier de guerre, et que le roi du Mexique en mangeait le cœur; c'est ainsi que l'antropophagie ne fut pas seulement un moyen de nourriture, mais qu'elle prit un caractère scientifique et religieux. La médecine ne fut que la pratique rigoureuse de la formule générale: elle consista dans l'observation des instincts curatifs déposés naturellement dans l'homme, et qui étaient en effet des mouvements inspirés par Dieu. La chimie, la physique, la métallurgie et les sciences naturelles, ne dépassèrent pas la pratique nécessaire. Les sciences sociales ne furent pas séparées de la morale.

En général, les résultats scientifiques, si on les compare à ce que nous avons aujourd'hui, furent faibles et peu nombreux; mais, lorsqu'on les compare au point de départ, on s'étonne de la persévérance et de l'activité qu'il fallut pour les produire. Si l'on songe, en effet, aux immenses diffi-

(\*) Le nombre sept, le nombre treize, le sel renversé, etc.

cultes qui furent à vaincre, on est pénétré d'admiration devant ces grands travaux. Comment, par exemple, est-on parvenu à transformer un minerai grossier en un métal utile? Comment a-t-on trouvé le fer et les procédés compliqués par lesquels il se fabrique? Certes, il a fallu un dévouement bien grand à ceux qui ont cherché ces moyens indispensables de la conservation des sociétés, et des principes bien rigoureux pour ne pas faire fausse route.

ORGANISATION SOCIALE. LOIS CIVILES. ÉCONOMIE POLITIQUE. INDUSTRIE. Nous arrivons à l'organisation sociale de ces peuples (1).

Dans l'origine, avons-nous dit, il y avait un pouvoir central et une division des fonctions entre les familles. Le pouvoir central était absolu dans l'ordre des choses morales et religieuses. Il ne pouvait en être autrement; car la race représentait l'ancienne famille, le chef était le père de tous, et l'action sociale demandait une obéissance prompte et sans réplique. Ce pouvoir central se composait sans doute d'un chef unique, grand pontife et roi, et d'un conseil de prêtres. La naissance y donnait droit; mais on n'y parvenait que par des études sévères et de profondes initiations. Les fonctions, du reste, n'étaient pas attachées d'une manière absolue aux familles déterminées: tous les hommes, fils des dieux, étaient égaux et libres; et il était possible de passer d'une fonction à l'autre en se faisant initier dans une autre race; mais toutes les fonctions élevées demandaient des épreuves rigoureuses.

Dans les sociétés abâtardies que nous avons à examiner, nous retrouvons ces données générales, modifiées considéra-

(1) Ajoutez aux livres cités: Pelloutier, *Histoire des Celtes*, 2 vol. in-4°. — Les lois germaniques des peuples qui, au commencement du moyen-âge, s'établirent dans l'Europe méridionale, et les travaux relatifs à ces lois.



blement par un fait né du protestantisme, et que nous devons exposer maintenant par : le mélange des races.

Nous avons vu en effet l'esclavage, dans toute sa barbarie, dans toute sa rigueur, s'identifier avec les mœurs de la société antique; nous l'avons vu sanctionné même par la doctrine religieuse que les peuples s'étaient faite, et fondé sur la distinction morale qui, des hommes-dieux, faisait des êtres purs et immortels, et ne voyait dans les esclaves qu'un bétail sans morale et sans pudeur. Par la suite des temps, lorsque les nations se furent dispersées, lorsqu'elles eurent oublié leur origine commune, lorsqu'elles ne connurent d'autres relations que la guerre et la conquête, lorsque chacune des luttes, si fréquentes entre tribus voisines, en pliait une sous le joug de fer de l'autre, l'esclavage prit un développement considérable; et chez tous les peuples qui ne poussaient pas leur passion de sang et de carnage jusqu'à immoler les vaincus, il se trouva de nombreux esclaves. Il arriva alors que, pour deux causes, ces esclaves purent parvenir à une condition meilleure. D'un côté, très-souvent la race conquérante n'était pas assez forte pour disposer des vaincus suivant son bon plaisir, alors elle les réduisait à la servitude de la glèbe, se contentant de les gouverner despotiquement et de les priver de tous droits à son égard. Mais il se fit aussi, et cet événement est resté dans le souvenir des traditions antiques, il se fit un véritable mélange de races. Les fils des dieux se mêlèrent aux filles des hommes. Les seigneurs et mattres admirent dans leur lit les filles des esclaves, concubines méprisées, simples instruments de plaisir. Cette conséquence de l'immoralité des chefs entraîna de graves modifications sociales. Les enfants des concubines étaient esclaves par leur mère : nul mariage sacré avec les femmes d'une race impure ne pouvait leur ouvrir la famille de leur père; et cependant le sang divin qui coulait dans leurs veines et souvenait la sympathie paternelle leur assignaient au-dessus des

esclaves une place que la religion et la morale ne pouvaient tolérer. Il se forma donc ainsi, de fait, une race intermédiaire entre les nobles et les esclaves, race maudite et impure vis-à-vis de la loi, fruit du mal et du crime, mais qui, une fois constituée, augmenta rapidement et se recruta incessamment de tous les esclaves auxquels la sympathie du maître voulait assurer une possession meilleure.

Nous avons donc à considérer dans l'organisation sociale les races dominantes, la race intermédiaire, les esclaves. Entre les mains des premières résidaient le pouvoir et le gouvernement. Souvent une même société présentait plusieurs races nobles et divines, hiérarchisées entre elles. Quelquefois, en effet, au moment d'une conquête, il y avait eu transaction; et le vainqueur, forcé par les circonstances, avait respecté quelques-uns des privilèges des familles royales. Dans ce cas, la race conquérante gouverne, et les autres forment une noblesse qui lui est immédiatement inférieure. Ce fait se retrouve au Mexique et au Pérou. Dans l'intérieur de chaque race souveraine, le gouvernement est unitaire ou fédéraliste. Au premier cas, il y a un chef unique, quelquefois héréditaire, quelquefois électif purement et simplement, quelquefois électif dans l'une des familles qui composent la race. Au second, toute la puissance sociale réside dans les conseils des pères de famille qui se réunissent de temps en temps et élisent un chef, lorsqu'il s'agit de faire la guerre. Cette dernière forme est celle des sociétés les plus inférieures, et chez lesquelles toute activité sociale est sur le point de s'éteindre. Un grand nombre des peuplades de l'Asie, de l'Amérique, de l'Océanie, de l'Afrique, offrent ce phénomène.

Ordinairement une fédération est établie entre les races qui reconnaissent une même origine. Cette fédération a pour objet l'échange des produits des diverses races, un règlement de la guerre qu'elles se feraient entre elles, et un règlement de défense commune. Presque toujours un simple tribunal

forme toute la garantie de la fédération ; et ce sont les relations qu'avait à juger ce tribunal qu'on a appelées depuis le droit des gens. L'Amérique, la Grèce et l'Italie nous offrent des exemples de cette sorte d'institution. Souvent, lorsque les races ont fait partie primitivement d'une même unité assez forte, les restes de cette unité maintiennent parmi elles un lien plus considérable. Telle fut l'institution religieuse d'un temple commun dans la Floride : telle fut l'institution sacerdotale des druides dans les Gaules. Deux centres fédératifs étaient établis l'un à Autun, l'autre à Chartres ; et les collèges des druides s'y rassemblaient annuellement. La tendance générale de cette époque fut la décentralisation de plus en plus grande ; et c'est un des faits qui caractérise toute décadence.

Les fonctions accomplies par les hommes de race divine se divisaient en fonctions sacerdotales et en fonctions guerrières. Le chef occupe ordinairement le degré suprême dans les deux hiérarchies. Ordinairement aussi les mêmes fonctions se conservent dans les mêmes familles ; mais cela n'est pas absolu. Les fonctions artistiques et scientifiques ne sont pas séparées du sacerdoce ; et souvent les prêtres sont relativement à ces différents devoirs rangés en plusieurs classes. Ainsi, chez les Gaulois, les prêtres avaient à leur tête un pontife suprême, et ils étaient divisés en trois classes : les druides ou sacrificateurs, les bardes ou chanteurs, et les *vates* ou augures. Ces derniers étaient chargés du culte, de la justice et de l'administration publique. La justice, du reste, n'était pas du ressort exclusif des prêtres ; ordinairement c'était l'attribut du chef, souvent du conseil des pères de famille. Dans les sociétés où, comme dans la Polynésie, les fonctions sacerdotales furent tout-à-fait infériorisées, les prêtres ne furent plus à la fin que des médecins ou des magiciens.

Les autres hommes de race divine ne se livrèrent qu'aux exercices de la guerre, ou, à défaut de ceux-ci, à des plaisirs

qui y ressemblaient, tels que la chasse. Souvent ils présidaient aux travaux industriels qui se pratiquaient au sein de leur famille, principalement à l'agriculture ; mais en général ce soin était abandonné aux femmes.

Les femmes étaient considérées comme inférieures aux hommes par leur naissance. Cependant elles aussi étaient d'origine divine, et infiniment supérieures par cela même aux esclaves : aussi le mariage fut-il, dans l'origine, un lien sacré et indissoluble. Les femmes furent admises à certaines fonctions sacerdotales, et elles restèrent toujours en grande vénération chez les peuples où le mélange avec les filles des races inférieures n'eut pas lieu d'une manière aussi complète ; dans le nord de l'Europe, par exemple. Il n'en fut pas de même dans l'Asie occidentale où s'arrêtèrent les premiers protestants. L'immoralité y fit des progrès bien plus rapides, et l'habitude de prendre une foule de concubines parmi ces filles qui se vendaient comme un bétail, y devint bientôt une règle. Là les femmes divines descendirent au rang de leurs esclaves. Ce fut peut-être pour échapper à cette ignominie que dans plusieurs contrées des femmes cherchèrent à se soustraire à la domination des hommes, et formèrent ces sociétés de guerrières connues sous le nom d'amazones, et que l'on a retrouvées dans plusieurs contrées.

Le père était maître absolu dans sa famille. Il avait droit de vie et de mort sur ses enfants, et c'était à sa mort seulement que ses fils sortaient de la puissance paternelle pour former des familles nouvelles. Le père choisissait celui qui devait succéder à sa fonction, et lui transmettait le génie de la famille ; mais le choix du père n'était pas nécessairement limité à ses propres enfants : il lui était permis de transmettre le germe de la famille à un étranger. Ce fait est général chez tous ces peuples.

Nous avons peu à ajouter à ce que nous avons dit plus haut, de la formation de la classe intermédiaire, du sort des hommes

de cette classe et de celui des esclaves. Ces deux classes se retrouvent partout, excepté chez les populations les plus féroces de l'Amérique, de l'Asie du nord et de l'Afrique. Là elle ne pouvait naître, puisqu'on ne conservait aucun prisonnier de guerre. Du reste, la différence entre les esclaves et la classe intermédiaire était peu considérable. Ceux qui n'étaient pas esclaves avaient ordinairement la vie sauve : ils étaient attachés comme clients aux hommes divins, et souvent on les immolait à la mort du patron. C'étaient eux en partie qui dirigeaient les esclaves dans l'accomplissement des fonctions industrielles. Dépourvus de tout enseignement moral, ne participant ni aux mystères religieux, ni au mariage, ni à la puissance paternelle, ils étaient livrés à une profonde corruption, et une faible inadvertance suffisait du reste pour les faire retomber au rang des esclaves. Ministres des débauches des grands, ils étaient soumis à l'exploitation la plus absolue, et menaient, pour la plupart, une vie de fatigues et de misères. Il arriva quelquefois, cependant, que ces hommes de classe inférieure, favorisés par des circonstances heureuses, telles que l'extinction ou l'affaiblissement des races divines, ou par des alliances, ou par la force ou le nombre, parvinrent à se mêler aux anciennes familles gouvernantes, et souvent à les remplacer. Ce fait eut lieu chez un grand nombre de tribus ; il résulta souvent d'un enseignement à la fois religieux et politique apporté au peuple par un réformateur, et la plupart des traditions ont conservé sous une forme symbolique le souvenir d'un événement de ce genre (\*). Ja-

(\*) Nous citerons pour exemple la tradition babylonienne tirée de l'histoire de Bérosc, et rapportée par le Syncelle, et une tradition mexicaine. Nous les abrégeons toutes deux, en suivant M. Boulland. Selon la tradition de Bérosc, il sortit un jour de la mer Rouge un être appelé Oannès ; tout son corps avait la forme d'un poisson ; sous sa tête de poisson, il lui naquit une autre tête ; des pieds d'hom-

mais cependant ce fait ne changea la loi générale des relations entre les hommes. La race parvenue perdit bientôt la mémoire de son origine inférieure. Elle se fit elle-même une généalogie divine et créa une race inférieure pour la servir. Le seul résultat décisif qu'eurent ces révolutions fut l'oubli de plus en plus profond, la destruction toujours plus grande des traditions anciennes.

La pratique économique comprenait alors, comme toujours, deux grandes fonctions, la guerre et l'industrie. Dans la pre-

mes terminalent son corps, et étaient attachés à sa queue de poisson; il avait la voix et la parole de l'homme. Oannès donna naissance à une foule d'êtres semblables à lui, et à d'autres aux formes les plus bizarres, composés de parties diverses d'animaux différents. Oannès enseigna ces êtres; il leur donna l'agriculture et la science, et à leur tête se trouvait une femme nommée Omoraca. Bélus, lorsqu'il revint de ses guerres, coupa la tête à cette femme, ou bien, d'après la version de Polyhistor, citée par le Syncelle d'après Bérose, il coupa la tête à chacun des dieux, et du sang qui jaillit, mêlé à la terre, il forma les hommes et les animaux. Boull., t. 2, p. 279, notes. Ici les mélanges des formes animales semblent indiquer symboliquement le mélange des races diverses. Voici la tradition mexicaine : Oméci-huatl, la grande déesse, eut beaucoup d'enfants, et parmi eux se trouva une pierre tranchante. Les autres fils furent si étonnés de ce nouveau frère qu'ils le jetèrent en bas du ciel. La pierre tranchante vint tomber en un lieu appelé les Sept-Cavernes, où elle produisit seize cents dieux et déesses. Et ceux-ci, ainsi exilés, résolurent d'envoyer un messager à leur mère pour lui dire que, puisqu'elle les avait bannis, elle leur permit au moins de créer des hommes pour s'en servir. D'après les ordres de la grande déesse, un d'eux se rendit chez le seigneur de l'enfer, qui donna un os et de la cendre de mort. Les dieux et les déesses jetèrent cet os et les cendres dans une grande terrine, et en manière de sacrifice, ils se tirèrent du sang de toutes les parties du corps, et le mêlèrent dans la terrine, et il en sortit un enfant mâle et une fille. Boull., l. c. p. 336. Ces deux exemples serviront en même temps à donner une idée de l'obscurité des traditions anciennes et des difficultés qu'en offre l'explication.

mière résidait chez beaucoup de peuples l'accomplissement du but social lui-même : la seconde avait pour objet la conservation sociale et individuelle. La guerre était l'occupation de la grande majorité des nobles, et l'art militaire fit des progrès assez grands, incomparables sans doute à ceux dont il se glorifia plus tard. Cependant on inventa des armes offensives et défensives ; on se servit du casque, du bouclier, du javelot, de l'arc et de la flèche. On apprit à former un bataillon et à s'avancer au combat dans un ordre réglé. On construisit des forteresses et des retranchements.

L'industrie proprement dite fit aussi des progrès remarquables. Elle fut tout entière le fruit de la prévision scientifique. Dès la plus haute antiquité, on sut creuser des cavernes et construire des murs et des temples. Les premières grandes constructions furent en architecture pélasgique : elles étaient faites avec des pierres non taillées et posées les unes sur les autres, suivant les convenances naturelles ; plus tard, on parvint à construire des murs droits et polis. Du reste, ces grands travaux, qui devaient coûter une peine immense, n'eurent jamais qu'un intérêt social en vue. Ainsi l'on construisit les autels gigantesques et les temples dont nous avons parlé : on mena de grandes routes à travers les montagnes : on creusa de vastes souterrains pour l'écoulement des eaux : on bâtit des aqueducs. L'Amérique, l'Italie et la Grèce nous offrent sous ce rapport des monuments considérables, de la construction desquels nul souvenir ne se retrouve chez les générations postérieures. On se souvient aussi des immenses travaux de Sémiramis. Les habitations des individus reçurent rarement ce degré de magnificence. Tout au plus les races gouvernantes eurent-elles des palais dans les sociétés assez grandes. Ailleurs, les demeures des hommes restèrent des huttes assez misérables, ou des tentes ; quelques peuples mêmes, livrés exclusivement à la migration, habitérent toujours des chariots.

L'origine des villes fut un centre religieux et gouvernemental avec une forteresse. Des cérémonies religieuses et des rites sacrés accompagnaient cet établissement d'un centre fixe. Cependant, chez tous les peuples qui ne furent pas modifiés par la civilisation postérieure, les villes ne furent pas ce qu'elles devinrent plus tard. Elles étaient seulement le lieu de l'établissement principal d'une race, et se composaient de maisons éparées qui ordinairement même se trouvaient en dehors de l'enceinte consacrée. C'est ce qui rend compte de l'étendue de quelques-unes de ces villes. Les produits nécessaires à la vie étaient fabriqués dans le sein de chaque famille. Les grandes exploitations se firent socialement et sous les yeux de ceux qui présidaient aux fonctions scientifiques; mais nous savons peu de choses sur tout cela, car les traditions ont peu conservé sous ce rapport, et les peuples que nous avons trouvés vivants étaient tombés assez bas relativement à l'industrie et n'avaient pas l'usage de ces produits si nécessaires, qu'une action sociale seule peut donner, du fer, par exemple. Le reste se produisait, comme nous venons de le dire, au sein même de chaque famille. La plus importante de ces productions fut la production agricole. En outre, on se livra à la chasse et à la pêche; divers procédés furent inventés pour l'habillement. Les peuples les plus grossiers se revêtirent de simples peaux de bêtes. Dans les pays chauds, on se couvrit assez peu. Cependant différentes espèces de toiles furent inventées partout, et partout aussi un habillement non-seulement riche et orné, mais aussi obligatoire, fut un caractère distinctif des chefs.

Les instruments mobiliers du travail se transmettaient avec les fonctions, de génération en génération; mais il n'en fut pas de même des possessions territoriales. Primitivement, en effet, chaque famille avait reçu une portion de territoire suffisant à son entretien: elle ne devait pas la posséder à un autre titre. Aussi, la propriété individuelle du terrain ne



s'établit chez aucun des peuples qui ne furent pas modifiés par des principes postérieurs. Le territoire appartenait à la race entière, et l'on faisait périodiquement de nouveaux partages pour rétablir l'égalité que le temps pouvait rompre. En droit, on ne connaissait alors que la possession, et la propriété mobilière elle-même se résolvait en un simple droit de garde.

Le commerce dut naturellement prendre peu d'accroissement. Chaque famille produisait ce qui lui était nécessaire, et les races étaient séparées par les haines mutuelles. Tout au plus put-il avoir lieu entre quelques races fédérées. Le seul mode du reste en fut l'échange. La monnaie n'était pas encore inventée.

En général, dans toutes ces races que nous avons examinées, l'influence funeste du protestantisme avait attaqué l'économie comme toute autre chose. La production était partout fort au-dessous du besoin, et les clients aussi bien que les esclaves étaient à peine nourris et vêtus. Chez quelques-uns, les jouissances effrénées des mattres absorbaient un produit immense. Ce fut le cas des villes de l'Asie tant vantées pour leur magnifique industrie : quelques familles vivaient dans une volupté révoltante, mais la misère la plus abominable rongait le peuple des clients et des esclaves. Chez les races les plus décrépites, l'industrie était pour ainsi dire perdue ; on en trouva quelques-unes, à la terre de Feu, sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, dans l'Asie septentrionale, vivant au jour le jour de quelques poissons rejetés par la mer, de quelques racines, et se trouvant toujours pressées par une faim horrible.

Nous terminerons ici l'histoire de la civilisation noachique. Comme nous l'avons vu, le but proposé par Dieu n'avait pas été atteint. « Croissez et multipliez et répandez-vous sur la terre », leur avait-il dit au commencement. Ils se répandirent sur le globe, il est vrai, mais frappés au cœur par le mal qu'ils avaient voulu eux-mêmes, leurs efforts furent vains pour s'y

multiplier et se l'asservir. Lancés en aveugles sur la route qu'ils avaient prise, ils devaient oublier la parole de Dieu et retomber aux mœurs de ces êtres sans morale qui déjà avant le déluge souillaient la face de la terre. Ils nièrent d'abord la loi et le devoir : bientôt ils nièrent le Dieu suprême, et par une suite non interrompue de chutes ils aboutirent au stupide fétichisme. L'art et la science furent oubliés ; et les biens qu'un si grand dévouement avait préparés aux races futures furent gaspillés et perdus. Les races divines s'éteignirent dans le mélange impur avec les filles des esclaves : l'immoralité hideuse rongea toutes les sociétés. La guerre aveugle et sans but accrut outre mesure la destruction des hommes. De jour en jour les sociétés devenaient plus petites et plus faibles ; et toutes devaient se résoudre en des troupeaux d'hommes sans morale et sans frein, se disputant une nourriture grossière et insuffisante et retournant à la vie des bêtes des forêts.

Si toutes les sociétés n'arrivèrent pas à cet état d'abaissement, toutes du moins y marchaient à grands pas. Nulle part il n'y avait un pouvoir fort et solide, nulle part un but qui pût engendrer de grandes choses. Partout l'anarchie et le désordre s'étaient glissés, et une chute prochaine menaçait les sociétés les mieux constituées. Nous ne citerons que celles du Pérou, du Mexique et de Gaule. Et combien de nations déjà avaient péri, plus fortes et plus puissantes que toutes celles-là, sans laisser d'autre trace que les gigantesques monuments qu'elles avaient élevés.

Alors aussi se réveillèrent avec une vigueur nouvelle toutes ces anciennes traditions qui prédisaient la fin du monde. Les douleurs infinies des individus, la destruction des nations, jetèrent en tous lieux le sentiment de la tristesse et de la terreur. Le cycle des années permises au genre humain allait finir, et les bardes rappelaient dans leurs vers le feu éternel qui devait dévorer tous les dieux. Mais Dieu n'avait pas promis un second déluge. Une nouvelle parole vint apprendre à

l'humanité qu'elle naissait du mal , et qu'à l'avenir il fallait expier.

#### CHRONOLOGIE PRIMITIVE.

Combien de temps s'écoula-t-il depuis la création de l'homme jusqu'à Noé ? Combien de temps de Noé à une époque exactement déterminée, par exemple, à Abraham ou à Jésus-Christ (1) ?

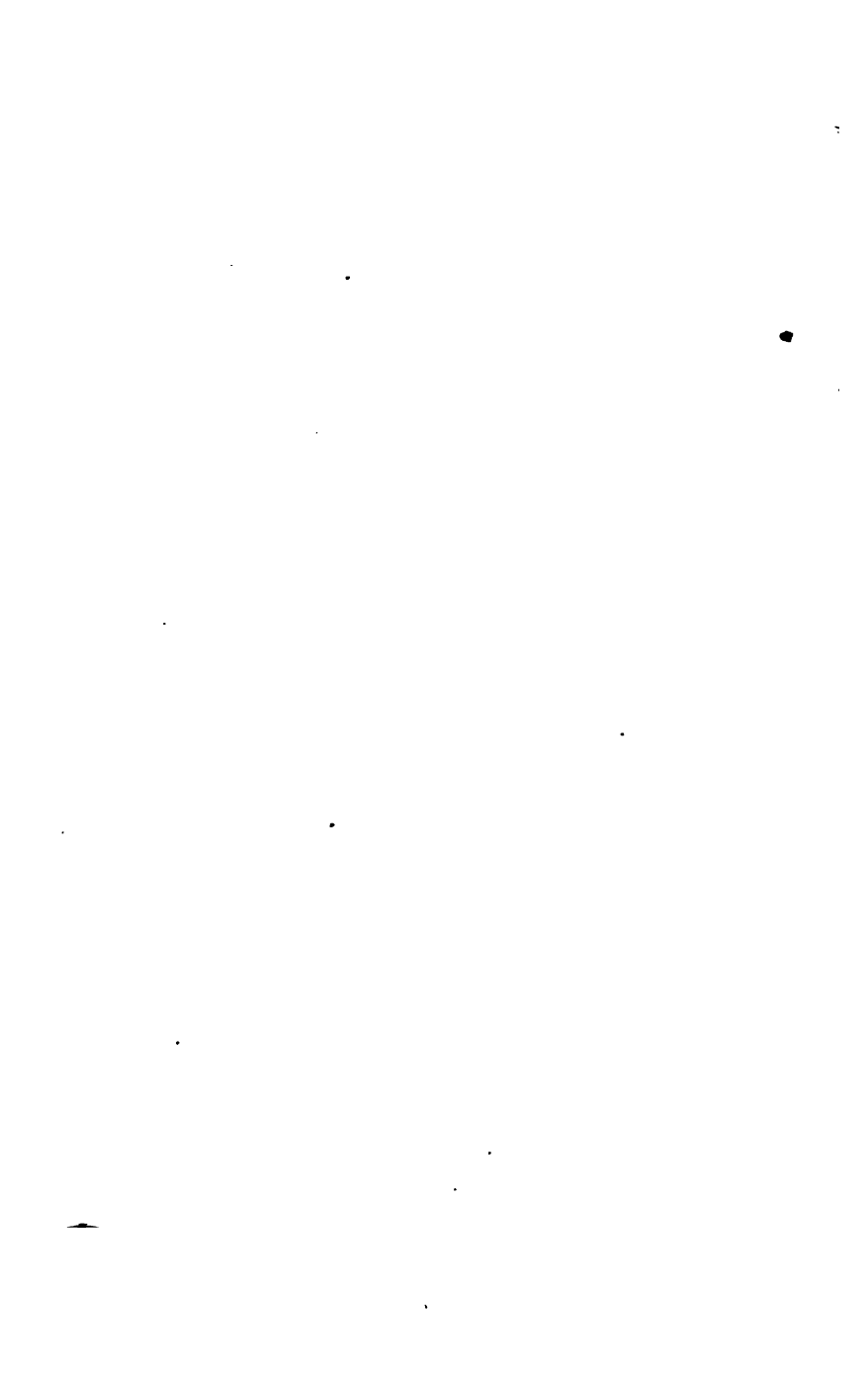
Voilà les questions presque insolubles que présente la chronologie de cette période. Quant à la première question, on ne peut trouver de réponse que dans la Bible ; car, quoique les Chaldéens et d'autres peuples aient aussi conservé, suivant Eusèbe et le Syncelle, le souvenir d'une période antédiluvienne, et que conformément à la Bible ils aient placé dix générations entre la création et le déluge, la durée immense que ces peuples assignent à cette période (382,000 selon les Chaldéens) indique clairement qu'il ne s'agit ici que de calculs astrologiques. Mais la Bible même offre de grandes difficultés. Les calculs qu'elle fournit reposent sur la durée de la vie de chacun des individus des dix générations qui s'écoulent d'Adam à Noé ; et il est resté trois textes de la Bible, également anciens, également respectables, le texte Hébreu, le texte Samaritain et le texte des Septantes, et chacun de ces textes donne un calcul différent. Suivant les Septante, 2242 ans s'écoulèrent de la naissance d'Adam au déluge ; suivant les Samaritains, 1507 ; suivant les Hébreux, 1656.

Les difficultés deviennent encore plus grandes dans la période suivante, que nous étendrons avec Eusèbe jusqu'à Abraham, dont l'époque est, relativement aux faits postérieurs,

(1) Voyez, pour cette partie de la chronologie, les Chroniques d'Eusèbe et du Syncelle, et les travaux modernes de Scaliger, de Pétau, d'Ussérius, du père Pezron, de Newton, de Fréret, de Desvignes, de Volney, et le Résumé de M. Champollion Figeac.

assez exactement déterminée. Ici, il est vrai, le texte Samaritain et celui des Septantes tombent d'accord en assignant à cette période une durée de 942 ans; et le texte Hébreu seul présente de la différence, car pour lui, elle n'en comprend que 292. Ce dernier chiffre paraît insoutenable, si l'on tient le moindre compte des chronologies positives d'autres peuples, notamment des Chinois et des Égyptiens. Mais même la version des Septante nous semble raccourcir la durée historique. Si l'on songe, en effet, aux événements nombreux qui se sont passés de Noé à Abraham, si l'on songe à la lenteur des premiers développements des peuples, si l'on compare l'incertitude des bases mêmes sur lesquelles se fonde la chronologie biblique avec les éléments positifs de quelques chronologies profanes, appuyées sur des documents écrits et des annales nationales; on arrivera facilement à la conclusion qu'une longue période a dû s'écouler entre Noé et Abraham. Mais quant à la durée de cette période, il est impossible de la déterminer. Ajoutons seulement que les diversités mêmes du texte sacré prouvent qu'il ne peut, dans cette question, s'imposer comme autorité, et qu'il s'agit ici de simples *faits* abandonnés complètement à la discussion humaine.

---



---

## LIVRE II.

### Civilisation Brahmanique.

---

L'œuvre des sociétés primitives était accomplie ; il fallait de nouveaux éléments aux progrès de l'humanité. Dès une haute antiquité en effet, des doctrines différentes de celles que nous avons vu dominer l'âge précédent, des principes plus élevés, des institutions meilleures conduisirent les hommes vers une civilisation plus avancée. Cette civilisation, nous l'avons appelée brahmanique ; car, selon toutes les probabilités, ce fut dans le corps sacerdotal des Indes qu'elle prit naissance, et de là elle étendit sur le monde occidental son action bienfaisante.

Nous l'avons déjà dit : un nouveau dogme, le dogme de la chute et de l'expiation, et une forme sociale nouvelle, le système des castes, distingue nettement cette civilisation et de l'âge noachique qui la précéda et de l'âge chrétien qui devait lui succéder. Un développement tout spécial de la théologie, de la science, des beaux-arts et de l'organisation économique résulta de ces principes généraux, et marqua d'un progrès nouveau chacune des branches de l'activité humaine. Alors aussi prédomina le devoir que les sociétés précédentes avaient le plus négligé. Les hommes avaient parcouru en tous sens cette surface terrestre, ils en avaient occupé tous les points ; mais leurs combats incessants ne faisaient que dépeupler la terre, et nulle part elle n'était couverte de nombreux habitants. Maintenant le devoir de la multiplication devint le plus important de tous ; partout il apparaît, dans les lois religieuses, dans les lois politiques, dans les usages civils. Le mariage fut soumis à des règles plus sévères ; le libertinage honteux, qui flétrit les générations naissantes fut partout réprimé ; une population saine et vigou-

reuse devait succéder aux peuplades abâtardies ; et il en fut ainsi partout où la morale nouvelle étendit son domaine.

Ces croyances si différentes des doctrines anciennes, ces devoirs imposés avec une force nouvelle, ces idées si progressives qui ouvraient à l'humanité une route longue et nouvelle d'améliorations et d'activité, furent-elles le résultat d'une autre révélation, ou bien ne fut-ce qu'une reconstitution de principes anciens ? Nous l'ignorons : la tradition n'offre pas sur ce point de données positives. Mais tout nous porte à croire qu'une croyance qui engendra tant de sociétés puissantes, qui dota l'humanité de si nombreux bienfaits, qui même morcelée et mutilée par la négation sut imprimer aux nations une activité inconnue et élever des barbares à un haut degré de civilisation et de science, tout nous porte à croire que cette croyance, sinon dans tous ses dogmes tels qu'ils nous sont parvenus, du moins dans tout ce qu'elle offre d'utile et de vrai, ne fut pas une œuvre humaine, et que Dieu encore une fois intervint pour sauver l'humanité.

Nous avons donné (p. 26 et s.) une idée générale des caractères de la civilisation brahmanique et de ses résultats historiques. Il suffira, du reste, de comparer les solutions diverses qu'elle engendra dans toutes les branches de l'activité humaine à celles de l'âge précédent, pour apercevoir immédiatement la différence immense qui les sépare. Dans cette comparaison cependant il ne faudra pas oublier les considérations suivantes : 1° toujours les doctrines nouvelles ont eu à transformer un milieu tout formé de croyances et de mœurs, et très-souvent, surtout chez les peuples qui ne les reçurent qu'indirectement, un mélange se forma, et les anciens principes restèrent prédominants en beaucoup de points : 2° les croyances nouvelles elles-mêmes furent corrompues par le protestantisme, et souvent ce n'est qu'à travers une enveloppe d'erreurs, de négations et de transformations postérieures que nous apercevons les éléments civilisateurs.

Voici, du reste, les principales différences que nous ayons à signaler entre les deux civilisations :

Le polythéisme règne encore. Ici, comme dans l'âge précédent, nous ignorons la source de la théologie primitive; mais nous trouvons à sa place un vaste panthéisme, développé dans l'Inde, et une philosophie élaborée scientifiquement jusque dans les moindres détails.

La matière a cessé d'être impure. Les hommes ne sont plus les fils des dieux nés pour la purifier; ce sont des anges tombés placés sur terre pour expier leurs fautes : et ce monde est le séjour que Dieu a préparé pour eux.

Une loi plus pacifique remplace l'ardeur guerrière des premiers temps. La théorie de la métempsycose apparaît, et entraîne avec elle tout un système nouveau de psychologie.

L'art cesse de se grouper autour de l'autel des sacrifices. On élève des temples dont des enceintes multiples forment le caractère distinctif; et cette architecture nouvelle entraîne une modification profonde de toutes les formes du culte (1).

Au lieu d'une tribu divine exploitant sans miséricorde des êtres inférieurs, nous trouvons maintenant une hiérarchie de

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de transcrire ici la belle hypothèse de M. Buchez sur cet art nouveau :

« On construisait des temples afin qu'il y eût sur terre une figuration du monde et moral et physique, tel qu'il avait été révélé par la parole sacrée, dans la hiérarchie animée de devoir, d'amour et d'espérance qui en faisait la loi. Le temple fut le type des espérances humaines; rien de ce qu'il contenait n'était visible à l'extérieur; toutes choses étaient enfermées dans une enceinte qui les dérobaux regards des hommes du dehors. Un mur haut et nu en formait le contour : sa triste uniformité n'était interrompue que là où existait la porte qui donnait entrée dans les cours mystérieuses; et cette porte était un autel de sacrifice, haut, pesant, effrayant le regard et la pensée, sur lequel étaient peints et sculptés les difficiles efforts, les terribles dévouements par lesquels on sortait du séjour des hommes, et on s'ouvrait celui des anges. Cet autel était double ou triple, pour enseigner les diverses voies par lesquelles on peut



castes, liées par un même devoir social dont elles ne sont que des fonctions diverses, toutes pures, toutes issues du même Dieu, quoique à titre inégal. Peu à peu nous verrons même disparaître les distinctions essentielles qui séparaient

mériter. Ainsi la vie seule de ce haut mur, de ces entrées, rappelait aux hommes du dehors comment le péché leur avait ôté la vue des choses célestes, en les plongeant dans les ténèbres de la matière, et comment aussi ils pouvaient sortir de cette terre rude et triste pour entrer dans les demeures immortelles.

» Lorsqu'on avait été purifié en passant sous la pierre du sacrifice, on se trouvait dans la cour des dieux visibles, de ceux qui présidaient au mouvement des mondes mortels et aux phénomènes de la nature. Là, chacun trouvait l'arbitre de ses travaux dans le monde, matériel; là étaient rangés à leurs rangs, en colonnes immobiles, comme des gardes à l'entrée d'un palais impérial, les dispensateurs des richesses agricoles et industrielles, les rois des éléments, les protecteurs de la vie, les moteurs, les maîtres, les soutiens du monde des choses visibles et changeantes. C'était à eux, nos premiers appuis, que devaient être présentées les premières adorations et les premières offrandes.

» Cette cour des dieux n'était qu'un passage pour arriver à une enceinte plus sacrée, mais dont elle était séparée par un nouveau symbole de sacrifices, par un nouvel autel plus large, plus pesant que ceux qui l'avaient précédé. Il était unique, car pour entrer dans la seconde enceinte, il n'y avait qu'une voie, la même pour tous, celle de l'œuvre sociale. Ainsi, pour sortir de l'océan des choses visibles et multiples, pour cesser d'être nombre, et aborder à la rive du salut, il fallait que l'homme comprît le but humanitaire, en devînt moteur, et s'y dévouât.

» La seconde enceinte ne présentait encore que des lignes de dieux immobiles, intelligences intermédiaires entre les princes des éléments et la trinité sainte. C'étaient des messagers des prières d'en bas et des ordres d'en haut.

» Pour voir la trinité première née de la création, il fallait entrer dans le parvis: elle était assise là sous ses trois formes, entourée de ses serviteurs figurés le plus souvent en hautes colonnes soutenant un firmament peint et étoilé. Au-delà était un sanctuaire inaccessible aux regards du jour, des hommes, des pontifes même; il était vide. Là descendait quelquefois la majesté de l'éternel, Dieu, créateur de toute existence. » (Introd. à la Science de l'Histoire.)

les castes. Sans doute dès l'origine les classes supérieures avaient pour devoir d'élever successivement à elles par l'éducation et les habitudes sociales les hommes encore grossiers qu'elles étaient appelées à dominer. Mais ce devoir elles ne l'accomplirent pas : ce fut par la violence et les révolutions que les classes inférieures parvinrent à se créer une position meilleure; et dans cette lutte disparurent en même temps l'intelligence du but social et le dévouement qui conserve les nations. Cependant, l'égalité ne put naître; car les principes mêmes de la morale faisaient un droit de race et de famille du pouvoir et des fonctions sociales; et l'esclavage subsista partout, tandis que les castes supérieures devenaient égales.

La loi écrite, preuve d'une civilisation plus parfaite, succéda partout aux coutumes anciennes. Quelques-uns de ces monuments législatifs ont été conservés; et ici encore nous trouverons en tête des autres peuples la nation indoue dont le code sacré offre un ensemble de législation et d'économie sociale, vis-à-vis duquel les lois des autres nations antiques ne paraissent qu'un reflet incomplet et emprunté.

En organisation économique, la loi de la propriété remplaça l'ancienne culture indivise. Mais la propriété ne fut d'abord qu'un bénéfice attaché aux fonctions sacerdotales et guerrières, accordé aux familles qui remplissaient ces fonctions comme moyen de leur devoir. Plus tard seulement, à la suite des révolutions qui brisèrent le pouvoir des races gouvernantes, la propriété devint un droit individuel, accessible à tous et transmissible par voie de vente, de donation, etc. Alors seulement aussi, lorsque chacun en vertu de son droit absolu de propriété put donner à ferme ou à loyer, ou prêter à intérêt, il fut possible aux hommes de vivre sans travailler : car auparavant la possession de l'instrument de travail entraînait nécessairement une œuvre sociale, intellectuelle ou militaire.

Passons maintenant à la narration des faits. Les principes généraux que nous venons d'exposer suffiront pour en faire comprendre la valeur.

**I. L'ORIENT. — PÉRIODE INDÉTERMINÉE.****CHAPITRE I. — L'INDE.**

L'Inde commence de nos jours à occuper une place importante dans l'histoire des nations antiques, et l'on apprend enfin à apprécier son rôle. Depuis que l'histoire n'est plus renfermée dans les limites étroites de l'antiquité classique, chacun a compris que la grande manifestation intellectuelle et économique qui a éclairé les bords du Gange et de l'Indus, dut peser d'un grand poids dans l'histoire des destinées humaines; et il n'est plus permis de passer sous silence une civilisation qui a exercé une influence si décisive sur tous les âges postérieurs. Cependant, qu'on ne s'attende pas ici à des développements, à des détails proportionnés à l'importance du sujet. Il est vrai, la nation indienne semble avoir été l'ouvrière la plus consciencieuse du but nouveau proposé à l'humanité; mais malheureusement aussi l'histoire de cette nation nous est moins connue que celle de toute autre, et jusqu'ici nous voyons plutôt s'étendre à nos yeux un horizon immense d'espérances confuses, que se déterminer des faits réels et concluants. C'est ce qu'on comprendra facilement quand nous aurons exposé l'état de la science actuelle relative à l'Inde.

Les premières notions sur ce pays nous viennent des anciens. Quelques récits vagues sur ces peuples éloignés pénétrèrent dans la Grèce quelques siècles avant Jésus-Christ et furent recueillis par les historiens du temps, principalement par Hérodote et Ctésias. L'expédition d'Alexandre étendit considérablement ces connaissances premières. Des relations

commerciales s'établirent entre l'Inde et l'Asie occidentale, et depuis ce temps, les auteurs anciens, et surtout les géographes, s'attachèrent à donner sur cette contrée tous les renseignements qu'ils purent recueillir. Mais en définitive toutes les relations des anciens se bornèrent à nous faire connaître quelques particularités géographiques, et quelques détails assez peu importants et nullement proportionnés à la vérité, sur les mœurs et usages (1). Pendant le moyen âge, quelques voyageurs arrivèrent dans l'Inde. Au quinzième siècle, les Portugais s'y établirent, et on y fonda des missions. Cependant la science ne fit alors, ni dans les siècles qui suivirent, de grands progrès; et l'on ne s'éleva guère au-dessus des notions transmises par les anciens. On savait que la population indoue se trouvait divisée en plusieurs castes : on savait que cette nation avait une haute idée d'elle-même : on apprenait à connaître quelques points de sa mythologie : on rectifiait des détails géographiques (2). Mais ce ne fut que lorsque les établissements anglais dans l'Inde prirent quelque consistance, que la science indoue commença à être cultivée. Ce furent d'abord des fonctionnaires civils et militaires au service de l'Angleterre qui s'occupèrent sérieusement à étudier les populations qu'ils étaient appelés à gouverner. Ces travaux furent commencés dans la dernière moitié du dernier siècle, et depuis ce temps ils n'ont cessé de prendre un développement de plus en plus considérable.

Bientôt en effet on avait pu se convaincre que la population qui vivait sur le sol de l'Inde n'était pas une population barbare et sauvage telle que celles qu'on avait trouvées dans les

(1) Voyez, sur les notions des anciens sur l'Inde, Robertson, dernier volume de ses œuvres complètes, traduit en français. Paris, 1830, in-8°.

(2) Voyez, sur les connaissances qu'on avait de l'Inde au commencement du dernier siècle, l'abbé Guyot : *Histoire des Indes orientales*. 3 vol. in-12. 1744.

îles du grand Océan ou dans les deux Amériques. On trouvait chez les Indiens une organisation sociale bien déterminée et réglée jusque dans les détails les plus minimes, une théologie complète, des idées philosophiques subtiles et bien travaillées : on découvrait sur le sol des débris de constructions gigantesques ; et d'immenses monuments conservés en entier témoignaient encore d'une civilisation puissante. Mais ce qui frappa surtout, ce fut le fait suivant : toute cette civilisation se basait sur un nombre considérable de livres, écrits en grande partie dans une langue qu'on ne parlait plus dans l'Inde, et accompagnés d'une littérature immense de la plus haute antiquité.

Les premiers Anglais qui s'occupèrent sérieusement des antiquités indiennes, furent Holwell<sup>1</sup>, Halhed, Wilkins, Dow, Gladwin. Peu instruits encore de la langue sacrée de l'Inde, ils prirent des informations minutieuses auprès des Pandits, c'est-à-dire des membres savants de la caste sacerdotale. A la même époque, le colonel Polier puisait à la même source des notions très-détaillées sur le système religieux et la mythologie. Les Persans modernes possédaient aussi quelques compilations sur l'Inde : et comme leur langue était plus accessible, on en traduisit les principales (1). Mais c'était l'étude des textes originaux mêmes qui devait produire les résultats les plus féconds. Les travaux furent donc dirigés sur ce point par le célèbre orientaliste W. Jones, qui fonda en 1784 une société scientifique à Calcutta. A partir de cette époque, s'ouvrit une série non interrompue de recherches, dont les principaux résultats sont déposés dans les *Recherches Asiatiques*

(1) L'Ayecn Akberi, vaste répertoire de toutes les matières qui concernent l'Hindostan, composé par Aboufazel par ordre de l'empereur Akbar, traduit en anglais en 1783, par Gladwin. — L'histoire de l'Inde, par Férischta, traduite en anglais par Dow.

de Calcutta, qui commencèrent à paraître en 1804. Une foule de savants s'étaient élancés sur les pas de W. Jones : parmi eux, brillent au premier rang Colebrooke, Wilson, Wilford, Hodgson, Marsham, etc. Les recherches asiatiques de Calcutta et celles de Londres reçurent leurs dissertations intéressantes. En même temps, une foule de traductions se faisaient : des travaux spéciaux paraissaient dans l'Inde, en Angleterre, en France, en Allemagne. De nouveaux ouvrages viennent tous les jours s'ajouter à ceux que nous possédons déjà, et aujourd'hui, le nombre des livres relatifs à l'Inde est très-considérable (1).

Maintenant quels sont les résultats obtenus jusqu'ici par cette élaboration immense ? Nous devons le dire tout d'abord : ils sont bien inférieurs encore à ce que l'on pourrait en attendre, et presque tout dans les antiquités indoues ne présente encore que trouble et confusion. Avant tout, examinons les monuments littéraires propres à l'Inde même et les travaux auxquels ils ont donné lieu.

Les Indous distinguent sous le nom de *Sastra*, six grands corps d'ouvrages qui forment leur encyclopédie officielle.

(1) Il nous est impossible de citer tous ces travaux sans excéder les bornes de notre livre. Nous nous bornerons à indiquer les travaux principaux relatifs à chaque matière, nous contentant de renvoyer, pour le surplus, aux recueils suivants, au moyen desquels il est facile de se tenir au courant de tous les progrès de cette science. — *Asiatic Researches*, etc., of Calcutta, de 1804 à 1830, 18 vol. in-4°. Les deux premiers volumes ont été traduits en français par M. Labaume, Paris, in-4°, 1805. — *Journal asiatique de Londres*. Trois volumes seulement ont paru. — *Journal asiatique de Paris*, in-8°, 1824 ; deux volumes par an. — Les ouvrages qui offrent un résumé plus ou moins complet des connaissances relatives à l'Inde, sont : Heeren, *Commerce et politique des Peuples de l'Antiquité*, t. 3 ; — de Marlé, *Histoire générale de l'Inde*, 6 vol. in-8°. Les trois premiers seulement ont rapport à l'Inde ancienne, Paris, 1828. — A. Schlegel, *Essai sur la langue et la philosophie des Indous*. Trad. en français, Paris, 1837. In-8°.

Le premier Sastra contient les *Védas*. Ce sont les plus anciens livres sacrés de l'Inde et la base de la religion brahmanique. Les Indiens orthodoxes les considèrent comme ayant été révélés par Dieu même; mais ils reconnaissent qu'ils ne reçurent leur forme actuelle que par Veda Vyasa, grand philosophe qui vécut à une époque fort reculée. Les *Védas* sont au nombre de quatre Rig-Veda, Jadjour-Veda, Sama-Veda et Atharvan-Veda. Ce dernier semble être d'une époque postérieure aux autres. Chacun des *Védas* se compose de deux parties qui sont : les *Mantras*, prières adressées aux différentes divinités et dont le recueil s'appelle *Sanhita*; et les *Brahmanas*, préceptes moraux et religieux. Ces préceptes sont suivis quelquefois de commentaires, et l'on trouve répandues çà et là dans les deux parties des morceaux théologiques appelés *Oupanishadas*, introduits par Vyasa à une époque postérieure. C'est le dernier des *Védas* qui contient le plus de ceux-ci (1).

Il n'existe pas encore de version des *Védas*. On n'en connaît que des fragments qui se retrouvent disséminés dans les *Recherches Asiatiques* et d'autres ouvrages. Anquetil Duperron a traduit les *Oupanishadas* sur la version persane (2); mais son travail est presque illisible, à cause de l'obscurité qu'il présente. M. Lanjoulais en a donné une analyse remarquable (3).

Le second Sastra comprend quatre livres qui correspondent aux quatre *Védas*. Ils contiennent la théorie des maladies et des remèdes, la science de la musique, celle de la guerre, et la pratique des soixante-quatre arts mécaniques. Il n'en existe aucune version.

(1) Colebr., *Res. Asiat.*, tom. 8.

(2) *Oupnekhat... Conversum opere*. Anquetil Duperron, 3 vol. in-4°, Argentorati, 1801.

(3) *Œuvres complètes*, t. 4, Paris, 1822. Voyez aussi : *Translation of several principal books, etc., of the Veds*, by Rajah Rammohun Roy. Lond., 1832. In 8°.

Le troisième Sastra comprend six livres dont les sujets sont : une grammaire sanscrite , un dictionnaire sanscrit , une théorie de la prononciation , une astronomie , un système d'actes et de cérémonies religieuses et une prosodie. La grammaire, qui a pour auteur Pannini , et le dictionnaire ont été traduits par Colebrooke (1).

Le quatrième Sastra est composé des dix-huit *Pouranas*. Ce sont autant de poèmes épiques qui forment ensemble environ un million de vers. Ils sont d'une époque assez récente , et chacun d'eux contient ordinairement cinq parties : 1° une cosmogonie ; 2° une histoire des créations secondaires ; 3° une chronologie fabuleuse ; 4° une généalogie générale des grandes familles ; 5° une histoire héroïque des familles particulières.

Comme on le voit, les Pouranas contiennent la mythologie et l'histoire de l'Inde sous forme poétique. Ils constituent en effet la base de l'enseignement populaire. Malheureusement il n'en existe pas de version, et l'on n'en connaît que quelques fragments insérés dans divers ouvrages. Le contenu même de chacun d'eux est inconnu , et les savants ne sont pas d'accord sur les noms qu'ils portent (2). Il existe cependant une traduction française très-imparfaite du dernier d'entre eux, par M. d'Obsonville (3).

Le cinquième Sastra comprend le *Dharma*, la loi civile. Les Indous possèdent une littérature de droit très-considérable , mais le livre fondamental de leur législation est le *Manava Dharma Sastra*, la loi de Manou, qui contient en douze livres toutes les règles de la vie religieuse et sociale. Cet ouvrage important fut traduit d'abord par W. Jones ; mais nous en possé-

(1) Serampour, 1808.

(2) W. Jones, d'un côté, et Hamilton et Langlès (Catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque impériale), de l'autre, en donnent différentes listes.

(3) Bhagavadan, ou Doctrine divine, trad. par d'Obsonville. In-8°, 1788.



dons aujourd'hui une excellente version française (1). D'autres textes de droit ont été traduits par Colebrooke (2).

Enfin le sixième Sastra contient sous le nom de *Dharsana* six grands systèmes philosophiques compris sous trois titres généraux, Nyaya, Mimansa et Sankya, qui ne sont pas traduits, et sur lesquels nous aurons occasion de revenir.

Outre les six Sastras qui comprennent tous les ouvrages considérés comme base sacrée du dogme religieux, il en existe encore un grand nombre d'autres sur tous les sujets de la connaissance humaine. Au premier rang, il faut placer une foule de livres philosophiques et les grandes œuvres de poésie et de littérature dont l'Inde est si riche. Deux grands poèmes épiques, le Ramayana et le Mahabharat forment une des sources les plus importantes de l'histoire et de la mythologie indoue. On s'occupe dans l'Inde à en donner le texte et la version. Plusieurs fragments en sont à notre disposition (3) : différents drames indous ont été traduits également (4), ainsi que des poésies lyriques qui se trouvent éparses dans différents ouvrages (5), et un recueil de fables (6).

(1) Manava Dharma Sastra, Lois de Manou, traduit du sanscrit par A. Loiseleur de Longchamps, 1 vol. in-8°, Paris, 1833.

(2) Digest of Hindu Law (Traité des successions), by Colebrooke, Calcutta, 1801. 3 vol. in-4°. Colebrooke a traduit, en outre, un traité des obligations, et quelques autres monographies sur le droit indou.

(3) The Ramayana of Valmike by W. Carey et Jos. Marsham, 3 vol. in-4°, contenant les deux premiers livres. Serampore, 1806, 1810. — Yadnad attabadha, épisode du Ramayana, publié par M. Chezy, Paris, 1826, in-4°. — Bopp. Nalus ex Mahabar. Lond., 1819, in-8°. — Schlegel. Bhagavad gita. Bonna, 1823, in-8°. C'est un épisode didactique. Voyez Lanjula, l. c. — Arivansa, trad. par Langlois, 1838.

(4) Théâtre indou, traduit de l'ang., de Willson, Paris, 1828, 2 vol. in-8°. — La reconnaissance de Sacountala, trad. par Chezy, 1832.

(5) As. Res., tom. 1, 2, 3, 7, 9.

(6) Hitopades transl. by Wilkins, ed. Lond., 1787. trad. en différentes langues sous le titre de Pilpay.

Tous les livres que nous venons de citer sont écrits en langue sanscrite. Cette langue qui semble avoir été usuelle jadis sur toute la surface de l'Inde, et qui porte les caractères d'une grande perfection, est morte aujourd'hui; et l'on parle dans l'Inde une foule de dialectes, différents suivant les localités, mais qui tous présentent des rapports étroits avec le sanscrit. Parmi ces dialectes, dont un grand nombre offre une littérature propre, le plus poli est le *pracrit* qui forme aujourd'hui la langue littéraire d'une grande partie de l'Inde.

Les monuments littéraires ne furent pas les seuls que nous fîrent connaître les savants anglais. Ils expliquèrent plusieurs inscriptions, et explorèrent les ruines architecturales. Nous aurons l'occasion de revenir sur celles-ci quand nous traiterons de l'art indou. Nous venons d'énumérer les sources originales que nous ont ouvertes ces nombreux travaux. Il nous reste à faire connaître les notions ultérieures qui en découlèrent, et les résultats définitifs auxquels est arrivée la science jusqu'aujourd'hui.

Le système religieux des Védas, la mythologie, les systèmes philosophiques, les doctrines particulières à différentes sectes qui vivent sur le sol de l'Inde, ont été exposés avec plus ou moins de détails. La législation a été mise à notre portée par la traduction des sources mêmes. Les coutumes, les cérémonies religieuses et civiles, la population ont été étudiées avec soin. On a mis au jour quelques points particulièrement importants de la science indoue en astronomie, en mathématique, en médecine. La géographie physique, naturelle et politique de l'Inde a fait de grands progrès. Sous tous ces rapports donc l'on possède des notions sinon complètes, du moins exactes et suffisantes. Mais c'est dans l'histoire et la chronologie de l'Inde que réside la plus grande confusion; et cette confusion vient s'étendre sur toutes les autres parties, puisque soit les doctrines philosophiques ou religieuses, soit les demi-dieux ou les héros de la mythologie, soit les

monuments législatifs ; soit les usages et inventions de tout genre, demandent incessamment à être classés suivant l'ordre des temps, et à recevoir leur place véritable dans le développement de la nationalité indoue.

Pour comprendre les difficultés de cette matière, il suffit de se rappeler que dans notre énumération des livres indous, nous n'avons nommé aucun livre historique, et que toute l'histoire de l'Inde se trouve sous forme fabuleuse et poétique dans les Pouranas et dans les grands poèmes épiques, intimement liée à la mythologie, et sans qu'on ait de règle pour distinguer les faits qui appartiennent à la religion de ceux qui sont de l'histoire. D'un autre côté les prêtres indous possèdent un immense système chronologique, dont les dernières dates seulement peuvent être historiques, et qui cependant, suivant eux, répond à des périodes réelles que l'humanité a parcourues sur le globe. Pour nous faire comprendre, exposons les généralités de ce système.

CHRONOLOGIE. — En voici le principe général : La durée infinie se divise en grandes périodes, qui elles-mêmes offrent de grandes subdivisions. La période la plus étendue comprend une vie divine ; car Dieu, dans le système indou, est sujet, comme nous le verrons, à une série de vies successives. Les dernières de ces subdivisions forment des âges humains, c'est-à-dire des périodes, avec chacune desquelles commence et finit l'humanité. Celle-ci, en effet, de même que Dieu, offre une série de vies successives.

La grande unité, c'est la vie de Brahma. Elle est composée de cent années de Brahma ; chacune de ces années a 360 jours ou douze *kalpas* ; chaque *kalpa* est composé de quatorze *manouautaras*, c'est-à-dire de quatorze périodes, dont chacune est sous la direction spéciale d'un *manou* (saint) particulier. Chaque *manouantara* renferme dix-sept âges divins. Chaque âge divin contient 12,000 années divines, composées chacune de 360 années humaines. Entre chacune de ces divi-

sions et subdivisions se place un déluge et un crépuscule qui allongent encore considérablement la prodigieuse durée de la vie de Brahma.

La période humaine est d'un âge divin, ou de 834,000 années humaines de 360 jours. Elle se subdivise en quatre périodes ou *yougas*, d'inégale longueur. Nous vivons actuellement dans la dernière de ces périodes, c'est-à-dire dans le *cali youga*, qui, en 1800, avait commencé depuis 4801 ans, c'est-à-dire l'an 5101 ou 5102 avant Jésus-Christ. L'âge actuel fait partie du premier jour du premier mois de la cinquantième année de Brahma. Depuis le commencement de ce jour six manous ont régné déjà. Le premier fut Souyam-bhouva, qui a promulgué le code de Manou ; le septième, avec lequel a commencé la période humaine qui dure encore, s'appelle Vaivasvouata.

Pendant le premier youga de cette période, qui dura 1,728,000 années humaines, la postérité du manou Vaivasvouata peupla le monde. Au commencement du second youga, qui dura 1,296,000 années, commencèrent à régner les dynasties du soleil et de la lune, qui fournirent pendant ce temps deux lignes parallèles. Le troisième youga, de 843,000 années humaines, vit continuer ces dynasties. Enfin, le *cali youga*, qui doit durer 432,000, offre des faits historiques, dont, suivant les brahmanes, la date est assurée : tels que la fin des deux dynasties, l'an 2101 avant Jésus-Christ ; le règne de Chandragoutpa, 1802 avant Jésus-Christ ; celui de Poushpamitra, de Vasoudéva, de Ballu, 908 avant Jésus-Christ ; et enfin celui de Vicramaditya, 56 avant Jésus-Christ ; avec le règne de ce prince commence une ère qui est encore usuelle aujourd'hui (1).

(1) Les Indous ont, en outre, l'ère de Salivahna, qui commence en l'an 78 de Jésus-Christ, et celle de Kali-Oubda, qui date du commencement du *cali youga*.

Malheureusement, aucune de ces dates, à l'exception de celle de Vicramaditya n'offre la moindre certitude. L'histoire de l'Inde n'a été compulsée par les brahmanes eux-mêmes, que dans les temps tout-à-fait modernes et sur l'invitation expresse des Anglais. Ainsi le pandit Rhadacant a instruit W. Jones : le brahmane Mrityoumjaya a publié en 1808 une généalogie des anciennes dynasties. Leurs sources étaient les Pouranas et les grands poèmes, et leur critique était peu sûre; aussi ont-ils inspiré peu de confiance. Mais par là même ils ont laissé la question entière et ont ouvert un large champ aux hypothèses. Celles-ci, en effet, n'ont pas manqué; et tandis que les uns admettaient toute la vaste chronologie des Indous, que d'autres la restreignaient au cali youga, d'autres voyaient Noé dans Vaivasvouata, et d'autres enfin, considérant la civilisation indoue comme un produit tout moderne, ne la faisaient commencer que quelques siècles après Jésus-Christ. Une foule d'autres conjectures ont été mises en avant sur la signification plus ou moins historique de différents personnages et événements mythologiques, et sur les rapports que pouvait présenter cette histoire et cette mythologie, avec celles des autres peuples. Pour nous, nous croyons toutes ces hypothèses prématurées. Attendons que les textes originaux nous soient connus : alors la vérification sera possible pour les faits de détails, mais jusqu'ici elles n'ont engendré que trouble et confusion.

De tout ce que nous avons dit on peut conclure que l'histoire de l'Inde n'existe pas, et que toute tentative pour la construire aujourd'hui serait vaine. Cependant, plusieurs faits généraux de l'histoire morale sont acquis incontestablement; on possède aussi quelques faits particuliers de l'histoire politique. Nous allons donc essayer de tracer les traits généraux de la marche qu'a suivie la civilisation indoue. Nous y rattacherons tout ce que l'histoire politique peut offrir de certain. Nous consacrerons ensuite quatre articles spéciaux à la my-

thologie, à la science, aux beaux-arts et à la législation des Indous.

**COUP-D'ŒIL SUR LES RÉVOLUTIONS DE L'INDE.** Les faits incontestables qui forment la base de ce chapitre, sont :

1° L'influence toute-puissante du dogme de la chute, qui constitue le principe unique et universel sur lequel tourne toute la civilisation indoue ;

2° La certitude qu'un grand empire s'est étendu sur toutes les parties de l'Inde ;

3° La survenance d'un grand protestantisme qui bouleversa toutes les croyances anciennes ;

4° De nombreuses révolutions sociales qui engendrèrent ce protestantisme ou en naquirent ;

5° Quelques faits historiques de détail qui se rattachent à chacun de ces faits généraux (1).

Nous entrons immédiatement en matière :

*Temps primitifs.* De quelle race sortit la nation indoue ? D'où vient-elle ? Qu'était-elle dans son origine ? A quelle époque se fixa-t-elle sur le sol qu'elle occupe maintenant ? Dans l'état actuel de la science il est presque impossible de répondre à ces questions. Les uns font des Indes une race sémitique ; d'autres la font sortir de Japhet ; d'autres, de Cham. Comme nous l'avons dit, les analogies de langage semblent la rattacher à la race japhétique qui donna naissance aussi aux peuples européens. La même incertitude règne sur l'époque où elle s'est établie. Quoi qu'il en soit, la race noachique qui lui donna naissance dut être une des plus pures et des plus fortes. Elle conserva avec plus de soin que toute

(1) Cette première classification logique, si simple et si vraie, et qui certainement deviendra le fil conducteur dans le labyrinthe de l'histoire indoue, est due à M. Cerise, qui en a fait l'application la plus heureuse à la philosophie de l'Inde. Voyez l'Européen, 2<sup>e</sup> série, t. 1, p. 117 ; t. 2, p. 33, 105.

autre, à l'exception des Hébreux, l'ancienne tradition. Suivant une légende indoue, le premier homme se nommait Adimo : plusieurs autres traditions rappellent le déluge ; et il en est deux surtout qui représentent ce fait de telle manière qu'il est presque impossible de n'y pas voir l'histoire de Noé.

La première représente presque textuellement la tradition biblique : Satyavarmana (Noé), préservé du déluge et souverain de toute la terre, eut trois fils Scherma, Charma et Japati (Sem, Cham et Japhet). Satyavarmana étant continuellement absorbé dans des extases religieuses, les chargea du gouvernement. Mais un jour, ayant bu du miel, il fut privé de ses sens et s'endormit tout nu. Son fils Charma le vit et appela ses frères qui le couvrirent de leurs vêtements. Ayant vu ce qui s'était passé, Satyavarmana maudit Charma, disant : « Tu seras le serviteur des serviteurs de tes frères ; et puisque tu t'es moqué, tu seras appelé moqueur. »

La seconde représente le fils du déluge même, mais avec un entourage plus mythologique. Vers la fin du dernier kalpa il y eut une destruction générale de l'univers. Le Dieu ayant vu qu'un démon s'était emparé des védas, prit la forme d'un petit poisson. Il y avait alors un roi très-pieux, appelé Satyavarata. Un jour ayant pris de l'eau dans sa main pour faire des libations, il trouva ce poisson qui le pria de le sauver de la fureur des grands poissons. Satyavarata le mit donc dans un vase ; mais il grossit tellement dans une nuit qu'on fut obligé de le placer dans une citerne ; au bout de cinquante minutes il eut acquis cinquante coudées de diamètre. Il se plaignit d'être trop à l'étroit. Il fut mis successivement dans un lac, dans un étang, enfin dans l'Océan.

Alors Satyavarmana vit que c'était Dieu ; et celui-ci qui aimait ce roi, lui dit : « Dans sept jours les trois mondes périront submergés par l'Océan ; mais du milieu des ondes dévorantes sortira un vaisseau que je conduirai moi même et qui

s'arrêtera devant moi. Tu y mettras de toutes les plantes, de toutes les graines; tu y feras entrer une couple de tous les animaux; tu y entreras ensuite toi-même, accompagné de sept richis (saints)... » Ainsi fut fait, et après que les eaux furent retirées, Satyavarata, instruit dans toutes les connaissances divines et humaines, fut choisi dans le kalpa actuel pour septième manou, sous le nom de Vaivasouata (1).

La civilisation purement noachique régna sans doute pendant un long espace de temps chez les Indous. Sans doute aussi un grand nombre de mythes historiques des *Pouranas* se rapportent à cette période. Mais nous ne pouvons encore rien affirmer de positif à ce sujet. Les phénomènes que nous avons remarqués chez d'autres peuples se présentèrent aussi dans l'Inde. Il y eut probablement des luttes entre des races diverses, des conquêtes successives. Une race plus blanche et d'une organisation plus parfaite subjuga des peuplades inférieures, et il se forma comme partout une race dominante, divisée en prêtres et en guerriers, une race intermédiaire de clients et une race d'esclaves.

*Doctrine de la chute.* Il est certain qu'au milieu de ce peuple vint s'implanter la doctrine de la chute, et que cette doctrine non-seulement modifia profondément les principes théologiques et scientifiques de la société indoue, mais encore qu'elle engendra une organisation sociale nouvelle et bien supérieure à tout ce qui avait existé jusqu'alors. Mais quelle est l'époque de cette rénovation? Par qui et comment fut-elle introduite? ce sont là des questions insolubles aujourd'hui. Chacune des sectes indoues fait remonter à l'origine même du monde la religion qu'elle professe, et la dit immédiatement révélée par Dieu. Ceci a lieu pour les hérésies qui sont bien constatées être assez modernes; à plus forte raison cela doit être pour la plus ancienne croyance. Il

(1) Voyez les ouvrages concernant la Mythologie.



est donc absolument impossible de déterminer l'époque où la religion orthodoxe indoue, caractérisée par le dogme de la chute, et que nous nommerons le brahmanisme, a commencé. Nous ne pouvons même pas affirmer d'une manière certaine que plusieurs faits politiques, dont nous allons parler comme lui étant postérieurs, le soient réellement. Il est très-probable cependant que ces faits appartiennent à la période dans laquelle nous les avons placés.

Quoi qu'il en soit, voici le dogme fondamental de la civilisation indoue, et dans la forme qu'il dut présenter d'abord. Nous l'empruntons à Holwell, qui l'a trouvé dans un ancien Sastra.

« Dieu est un, éternel, tout-puissant, omniscient, excepté dans la prescience des actions des hommes libres; semblable à un cercle sans commencement et sans fin, il gouverne le monde par des lois immuables. Absorbé dans la contemplation de son être, il résolut de faire participer à sa gloire et à sa perfection des êtres susceptibles de sentiment et de félicité. Ces êtres n'existaient pas : il voulut et ils furent. Il les tira de son essence; mais en leur donnant une volonté libre, il les rendit capables de perfection et d'imperfection. Ce furent les *Devas*. Ils se divisèrent en plusieurs légions, ayant chacune un chef; mais tous demeurèrent soumis à trois esprits d'un ordre supérieur : Brahma, Vichnou et Siva.

Mais l'envie s'empara de Mahasasoura et des esprits qu'il commandait. Ils renoncèrent à la faculté de perfection dont Dieu les avait doués, et ils dirent : Régignons nous-mêmes. Aussitôt ils s'éloignèrent du trône de Dieu. L'affliction saisit les dieux fideles; et la douleur fut connue pour la première fois dans le ciel. L'Éternel, dans sa miséricorde, voulut ramener les rebelles : il leur envoya ses trois agents, Brahma, Vichnou, Siva. Sa bonté fut inutile : ils persistèrent dans leur révolte. Alors il arma Siva de toute sa puissance, et il lui

ordonna de les chasser du ciel supérieur, et de les plonger dans l'abîme des ténèbres, dans l'Ondhérah.

» Dieu les condamna d'abord à souffrir dans toute l'éternité. Mais Brahma et Vichnou ayant long-temps intercédé pour les coupables, il se laissa toucher; et bien qu'il ne pût prévoir l'usage qu'ils feraient de sa miséricorde, puisqu'ils étaient libres, comptant sur leur repentir, il leur déclara qu'il les délivrerait de l'Ondhérah pour les soumettre à un état d'épreuve où ils pourraient travailler à leur salut. Ensuite il remit à Brahma le gouvernement du ciel; et il rentra en lui-même, se rendant invisible même aux esprits célestes.

» Au bout de cinq mille ans, il se montra de nouveau rayonnant de gloire. Et comme les Devas entonnaient ses louanges, il leur imposa silence et il leur dit : Que les quinze globes de purification paraissent pour devenir la demeure des rebelles ! — Et les quinze globes parurent. — Que Vichnou place les rebelles dans ces globes ! — Et aussitôt Vichnou se présenta et dit : « Éternel, j'ai rempli tes ordres. — Et tous les devas furent remplis d'admiration à l'aspect des merveilles de ces mondes nouveaux.

» Ensuite Dieu créa un grand nombre de corps mortels sujets aux maladies et à la mort. Il voulut que les Devas rebelles passassent successivement à travers tous ces corps sans pouvoir les détruire volontairement sous peine de recommencer tout le cours des épreuves. Le terme de la grâce fut alors divisé en quinze yougas; et Dieu dit que si, à la fin du dernier, il se trouvait des rebelles qui n'eussent pas atteint le neuvième globe; premier de la purification, après avoir passé par les huit globes de punition, ils seraient plongés à jamais dans l'abîme.

» Dieu dit encore qu'il permettrait à Mahasasoure et aux Déiotas qui persévéraient dans l'impénitence d'entrer dans les globes d'épreuves pour tenter les coupables repentants, afin d'augmenter pour ceux-ci le mérite de la résistance aux

inspirations du mal; mais en même temps il permit aux devas fidèles d'y entrer aussi pour servir de guide et de soutien à leurs frères. Après avoir ainsi manifesté sa volonté, Dieu dit à Brahma : « Va notifier mes décrets aux Deiotas et fais-les entrer dans les corps que je leur ai destinés! » — et Brahma se prosternant devant lui, lui répondit : « J'ai fait ce que tu m'as ordonné. Les Deiotas se réjouissent de ta miséricorde et confessent ta justice; pleins de repentir et de remords, ils sont entrés dans les corps que tu leur as désignés (1). »

Faisons remarquer que c'était là un pur spiritualisme, bien différent des systèmes philosophiques que nous examinerons plus tard. Le monde ici est une création, une œuvre de Dieu; nous verrons que plus tard on le considérera comme une émanation de celui-ci. Le but de cette création était de fournir aux divinités déchues des lieux et des instruments d'expiation. La terre était le centre du monde, parce qu'elle était le seul globe de véritable expiation, les autres sphères étant plutôt des globes de purification. L'univers était régi par les dieux qui avaient fidèlement combattu les rebelles. Ces dieux étaient la représentation des phénomènes cosmiques en même temps que les intermédiaires entre la prière des hommes et la miséricorde divine. Le culte des dieux n'avait pas pour unique objet de rendre les événements terrestres favorables; il servait, par de puissantes intercessions, à fléchir la justice divine, les coupables étant indignes de parler au Dieu suprême, à l'Eternel. L'organisme était l'instrument de l'expiation, plus tard on le considéra comme un obstacle. Toutes les âmes étaient individuelles et avaient une responsabilité distincte.

On comprend facilement comment une pareille doctrine a

(1) Hollwel, *Événements historiques, etc.*, traduit de l'angl. Paris, 1768, in-8°.

de engendrer immédiatement le système des castes. Plusieurs classes inégales se trouvaient en présence dans la société; leur seule relation était la haine mutuelle, l'oppression d'un côté, la révolte de l'autre. Nulle sanction religieuse et morale ne venait légitimer ces rapports iniques vis-à-vis de l'ancienne loi. Avec le dogme de la chute, tout devenait subitement vrai et juste. Ces classes diverses étaient les degrés de l'échelle que chaque âme avait à parcourir. Il était naturel que ceux qui étaient nés dans une classe supérieure fussent les maîtres et que ceux des classes inférieures leur obéissent; car à mesure qu'un ange déchu se rapprochait de la délivrance finale, il allait habiter un corps plus parfait. C'est ainsi que de la confusion et de l'anarchie sortit l'ordre et l'unité.

Mais, nous le répétons, l'époque à laquelle se fit cette révolution sociale nous est complètement inconnue. Nous ignorons aussi si elle se fit par violence ou paisiblement. Il est probable que les quatre castes pures étaient les seules qui existassent alors. C'étaient les prêtres ou brahmanes, les guerriers ou kshatryas, les clients, laboureurs, etc., ou vaissyas, et les esclaves ou soudras. Une différence profonde les sépara dès le commencement l'une de l'autre. Le code de Manou nous apprend que les brahmanes sont nés de la tête de Brahma, les kshatryas de sa poitrine, les vaissyas de son ventre et les soudras de ses pieds. Nous verrons que, plus tard, il s'adjoignit à ces castes primitives un grand nombre d'autres, nées d'un mélange criminel.

Quelle fut la première organisation sociale de cette nouvelle nation? Y eut-il d'abord un gouvernement théocratique, et les chefs militaires furent-ils complètement subordonnés aux brahmanes? Ou bien le pouvoir de ceux-ci fut-il toujours purement spirituel? Y eut-il dans l'origine unité dans l'Inde? Ou bien une civilisation identique vint-elle transformer une foule de petites sociétés juxta-posées? Sur toutes ces questions encore, ténèbres profondes. Voici à ce sujet l'opinion d'un

Il est certain, en effet, qu'à cette époque la société indoue était ébranlée jusque dans ses fondements; qu'un vaste protestantisme en avait sapé les bases; que les castes avaient oublié en même temps leurs devoirs réciproques et leurs devoirs sociaux; que les croyances antiques étaient renversées, et que dès ce moment la nation indoue, frappée au cœur, avait joué son rôle et qu'il ne lui restait plus qu'à périr. Si même les faits qui ont eu lieu postérieurement ne le prouvaient d'une manière évidente, les livres sacrés des Indous suffiraient à eux seuls pour le démontrer.

En effet, c'est à cette époque que les Védas furent recueillis par Vyasa. La mythologie présente ce personnage comme une incarnation de Brahma; c'est à lui aussi qu'on attribue le Mahabarat, et son histoire est entourée de légendes fabuleuses. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, quant aux Védas, il ne fit qu'une compilation intéressée, et que ces livres renferment des pièces fort contradictoires.

Nous avons dit que les Védas se composent d'un recueil de prières, de préceptes pratiques, de différents commentaires et de dissertations théologiques. Nous avons à parler maintenant d'une division bien autrement importante qu'offrent ces livres, d'une dualité fondamentale de doctrines, qui établit clairement le protestantisme.

Chacun des Védas, en effet, est divisé en deux parties distinctes, bien diverses dans leur objet et virtuellement contradictoires dans leurs enseignements. La première semble être l'application directe de cette doctrine générale de la chute, dont nous avons emprunté la formule à un des Pouranas. On y trouve d'un côté tous les dieux de la hiérarchie, dont Brahma, Vichnou et Siva sont les chefs suprêmes, avec les prières et les sacrifices qu'on doit leur adresser; on y trouve de l'autre les œuvres morales que chacun doit accomplir, et qui seules, avec les prières et les sacrifices, peuvent laver la souillure originelle de l'âme et conduire au salut.

Cette première partie a donné naissance à une théorie philosophique particulière, la *karma mimansa*, l'enseignement des œuvres. La seconde partie est bien différente de celle-ci. La délivrance finale, la rédemption individuelle est toujours le but, il est vrai, mais les moyens pour y parvenir ne sont plus les mêmes, et un nouveau système religieux et cosmologique sert de base à cette doctrine morale.

Suivant cette doctrine, en effet, les œuvres morales et religieuses sont d'un faible secours pour arriver au salut, et la *Mimansa* des œuvres n'est bonne que pour le vulgaire. Le vrai moyen du salut, c'est la foi, c'est-à-dire la science, qui n'est autre chose que la contemplation absolue. La base dogmatique de cet enseignement est le panthéisme, et ce fut Vyasa qui l'y introduisit. « Il n'existe qu'un seul être qui a la cause de son existence en lui-même de toute éternité. Il est la cause créatrice et matérielle du monde, créateur et création, moteur et matière mise en mouvement; tout émane de lui, tout est lui, tout rentre en lui. Ainsi que l'araignée produit d'elle-même son fil et le retire en elle à volonté, de même l'univers émane de l'essence divine, subsiste en elle et y retourne. » Cet exemple, du reste, peut servir parfaitement à faire comprendre le système général de cette école. Dieu a deux modes d'action qui lui sont propres. Tantôt il concentre sur lui-même toutes ses forces d'action, tantôt il agit au dehors et se manifeste par toutes les merveilles de la création. Ces manifestations se succèdent régulièrement, séparées les unes des autres par des périodes de repos, de concentration de Dieu sur lui-même qui embrassent une durée immense. Chacune d'elles forme un de ces kalpas de la chronologie, un de ces jours de Brahma qui est toujours suivi d'une nuit, c'est-à-dire d'une période de concentration, et elles se succèdent sans interruption.

On conçoit facilement comment le salut par la foi sans les œuvres a pu se justifier par une pareille doctrine ontologique. En effet, tout est Dieu. Si les créatures s'attribuent une

existence hors de la divinité, c'est l'effet d'une illusion ou d'une puissance magique (*maya*), par laquelle Dieu captive leurs sens. Dieu est la cause de tous les changements, sans qu'il en soit jamais affecté. L'univers n'est qu'un jeu suprême qui se passe dans l'esprit suprême par des raisons incompréhensibles. Or, le but de l'homme étant le bonheur suprême, qui ne peut consister que dans la délivrance des liens qui attachent notre âme à ce monde d'illusions, celle-ci, qui n'est qu'un mode de l'essence divine, n'a qu'à se connaître elle-même pour se sentir identifiée avec l'éternel et impérissable attribut de Dieu. Ainsi, le moyen de la délivrance, c'est la science, qui s'obtient par la vie contemplative, par la méditation, par l'isolement; et les œuvres, qui ne peuvent que distraire, sont tout au moins inutiles au salut.

Cette doctrine, si différente du magnifique dogme de la chute, des Pouranas, et qui constitue la *mimamsa* de la science, se base principalement sur les *Oupanishadas*, et a donné naissance à une école de théologiens philosophes, l'école du *Védanta*, dont Wyasa lui-même passe pour être le fondateur. Cette négation directe de l'ancienne croyance devint prédominante. Tous les brahmanes l'acceptèrent; et quoique la contradiction qu'elle offrait se trouvât dans les *Védas* mêmes, que les brahmanes attribuèrent toujours à *Brahma*, elle fut admise universellement et forme encore aujourd'hui la doctrine fondamentale de l'Inde.

Mais comment se fait-il qu'on ait conservé les deux doctrines dans les *Védas*? Pourquoi l'ancienne croyance ne périt-elle pas tout entière? Ceci tient à des circonstances historiques faciles à expliquer.

Le protestantisme, en effet, ne vint pas tout seul: il fut accompagné de profondes commotions politiques, dont le *Ramayana* et le *Mahabarat* nous ont, comme nous l'avons dit, conservé le souvenir. Or, quelles durent être ces révo-

lutions politiques ? Sans doute une lutte entre les castes supérieures et les castes inférieures. L'égoïsme s'était emparé de toute la société. Les brahmanes, sans doute, cherchant leur salut dans la contemplation, avaient abandonné l'œuvre sociale. La race militaire les avait subordonnés. Mais les vayssias et les soudras aussi s'étaient élevés contre l'oppression qui pesait sur eux, et ces castes formidables par leur nombre avaient demandé le partage des droits des classes supérieures. L'anarchie régnait dans celles-ci. On fit des concessions aux vayssias et aux soudras, mais aussi peu que possible. Mais surtout on prit bien garde de les initier dans la doctrine du salut par la foi ; car de leurs œuvres dépendait la conservation sociale même. Il se fit donc une reconstitution politique, résultat d'une transaction entre tous les partis : reconstitution sociale, dans laquelle le but principal des brahmanes fut de conserver les anciennes formes politiques et d'assurer l'accomplissement des devoirs des deux races inférieures dont eux-mêmes tiraient leur subsistance ; tandis que pour eux ils se livrèrent complètement à la doctrine du Védanta, accordant tout aux kshatryas, et formant avec ceux-ci une ligue contre les castes inférieures.

La preuve de ces faits se trouve dans le code de Manou, qui semble être la charte sortie de cette lutte, et à l'ombre de laquelle la nationalité indoue a végété paisiblement jusqu'aujourd'hui. Nous examinerons ce code avec détail. Nous y trouverons la trace des révolutions qui l'ont engendré, et de la transaction qui les a terminées. Nous y trouverons aussi en présence la doctrine des œuvres et celle de la foi, et nous les verrons marcher de front, malgré la contradiction qu'elles présentent (1).

Le résultat définitif de cette perturbation politique fut la destruction des deux grands royaumes d'Ayodhia et de Pratis-

(1) Voyez l'Européen, l. c.



tchana. Beaucoup de chefs militaires se rendirent indépendants, et l'Inde fut divisée en une foule de petits états. Un système d'équilibre s'établit, mais il fut rompu souvent par les victoires de tel prince particulier. Ainsi s'éleva le royaume de Maghada, qui renversa définitivement les races de la lune et du soleil. Cette dernière avait depuis long-temps abandonné son ancienne capitale qui était remplacée par Canoye. Le dernier prince de cette dynastie fut Soumitra : celui avec lequel périt la race de la lune fut Kchemana.

Suivant les brahmanes, ce fut au commencement du kali youga que vécut Vyassa, et tous ces événements eurent lieu dans le millier d'années qui suivit. Suivant eux aussi le kali youga tombe 3101 ans avant Jésus-Christ. Mais nous devons rappeler que l'exactitude de leurs calculs n'est nullement certaine. Quoi qu'il en soit, ces événements eurent lieu à une époque excessivement reculée, et il est difficile d'assigner au code de Manou, qui est bien postérieur aux Védas, une date postérieure à l'an 1200 avant Jésus-Christ.

*Hérésies diverses. Bouddhisme.* — Nous n'avons parlé jusqu'ici que du grand protestantisme qui resta victorieux dans l'Inde, et des révolutions politiques qui s'y lient. Mais outre ce protestantisme il y eut une foule d'autres hérésies plus ou moins importantes, et les croyances populaires elles-mêmes subirent de nombreuses modifications (\*).

(\*) L'ordre de succession et d'importance des diverses religions de l'Inde a été l'objet de discussions graves. Suivant l'hypothèse de Creuzer (*Religions de l'antiquité*, t. 1), le système actuel de l'Inde serait un syncrétisme de plusieurs religions spéciales, telles que le shivaïsme, le vichnouïsme, etc. Suivant d'autres, le bouddhisme serait la religion primitive. Les travaux les plus modernes au contraire tendent à considérer le Brahmanisme comme la religion primitive, et toutes les autres comme des hérésies. Voyez Guigniaut, note 4, sur le 2<sup>e</sup> livre de Creuzer, et les travaux allemands de Rhode, de Müller, de Majer et de Bohlen.

Parmi les hérésies nous ne parlerons que des plus importantes, et nous mettrons de côté d'abord tous les systèmes philosophiques, dont nous aurons l'occasion de parler dans le chapitre de la science indoue. En religion, les deux grands schismes furent le bouddhisme et le djainisme.

Le bouddhisme, né dans l'Inde, niait la séparation des castes, et par conséquent il souleva toute la colère des brahmanes et des kshatryas. Une lutte terrible s'en suivit ; et après des persécutions sanglantes, le bouddhisme fut expulsé du sol de l'Inde, proprement dite. Les forces principales de cette doctrine furent refoulées d'un côté dans l'île de Ceylan, de l'autre dans le Haut-Thibet, où elle put se développer à son aise. Des branches plus ou moins modifiées s'étendirent dans la Chine et dans la péninsule Indo-Chinoise où nous les retrouverons plus tard.

Dans l'Inde même il ne conserva que peu de sectateurs : aussi l'étude de ses doctrines est-elle très-difficile ; et d'abord la première difficulté consiste à en déterminer la date, même comparative. Les livres sanscrits ne sont pas d'accord sur ce point. Suivant les uns, Bouddha, l'auteur de cette hérésie, fut une incarnation de Vichnou, qui eut lieu mille ans avant le cali youga. Suivant les autres, Bouddha ne fut qu'un homme ; et il vécut mille ans après le cali youga. On voit que la plus grande incertitude règne sur l'auteur de la doctrine aussi bien que sur le temps où il prêcha ; et cette incertitude se trouve compliquée encore par ceci, que le nom de Bouddha est aussi le nom d'un des anciens dieux de la mythologie (\*).

(\*) Cette difficulté sur l'histoire du Bouddhisme se trouve résolue peut-être par les annalistes si exacts de la Chine, qui en ont conservé le souvenir. Suivant eux, le fondateur du bouddhisme, Sakia-Mouni, qui prit le nom de Bouddha (*savoir*, en sanscrit), naquit à Aoude l'an 1027 avant Jésus-Christ. Son premier disciple et successeur fut

Quant au dogme bouddhique, il semble se baser sur le panthéisme comme la doctrine du védanta. Mais les conséquences qu'on a tirées du principe général sont différentes. D'abord les bouddhistes semblent avoir conservé de l'ancien dogme une conception métaphysique très-curieuse de la Trinité. Ils ont en outre deux doctrines fondamentales qui les distinguent de toutes les autres sectes.

1<sup>o</sup> Le Dieu suprême, qui donne la vie à tout, n'a lui-même ni vie, ni intelligence, ni volonté, ni forme. Mais c'est par son union avec la matière qu'il acquiert tout cela. L'incarnation seule peut donc développer toute sa perfection. Ainsi il existe continuellement une incarnation suprême qui est Bouddha. Aussitôt que celui-ci meurt, un autre Bouddha lui succède, nouveau réceptacle de l'essence divine, et qui finit, comme le précédent, par être absorbé dans cette essence. Quatre Bouddhas ont déjà paru dans cet âge. Un cinquième doit les suivre bientôt. La conséquence de cette doctrine, comme celle du védanta, était la négation du polythéisme.

2<sup>o</sup> L'âme, suivant les Bouddhistes, est une parcelle de la divinité, et toutes les âmes sont égales. Ceci conduisait directement à la négation des castes, et par conséquent à celle de la plupart des devoirs sociaux et religieux. Mais par une contradiction évidente, les bouddhistes conservèrent la doctrine de la transmigration des âmes et des récompenses ou peines futures. Il est vrai que cette transmigration eut lieu, suivant eux, d'une manière toute fatale, sans jugement, de la part de Dieu et par la force seule des choses. Ils admirent en outre que la vertu suprême était la contemplation et la connaissance, et

Anan, de la caste des Kshatryas. Le second fut un Vayssia, le troisième un Soudra. Il y a eu vingt-huit pontifes bouddhiques jusques à l'an 65 après Jésus-Christ. Ce fut à cette époque que les brahmanes se relevèrent, et parvinrent à chasser cette secte de l'Inde. (Mélanges asiat., par Abel Rémusat.)

que ceux qui s'étaient préparés ainsi étaient absorbés avec Bouddha, dans l'essence divine. Dans cette doctrine la déification des saints fut une chose facile. Aussi les grands pontifes n'étaient que la manifestation du Bouddha céleste et sa représentation sur terre. Nous verrons dans l'histoire du Thibet les développements que prit ce point de la théologie bouddhique (1).

Les djainas parurent probablement à la même époque que les bouddhistes ; mais suivant eux ils remontent au commencement même du monde. Leur doctrine offre certains rapports avec celle des bouddhistes, mais elle en diffère principalement en ce qu'ils ne nièrent pas la distinction des castes. Cependant ils furent persécutés par les brahmanes, mais avec moins de violence, et il en existe encore un grand nombre, disséminés dans toutes les parties de l'Inde. Les djainas admettent l'existence d'un Dieu suprême, mais non la hiérarchie des dieux inférieurs, et ils rejettent tous les livres sacrés des brahmanes. Leur dieu suprême n'a nulle action sur ce monde, qu'il n'a pas créé et qui existe de toute éternité. Le premier qui instruisit les djainas fut Vrismabatha Tirtacas, qui s'incarna successivement dans tous leurs grands pontifes. La vertu suprême, c'est la méditation parfaite. Elle conduit à l'absorption divine. Un des préceptes moraux des djainas, admis aussi par les brahmanes, est celui de ne tuer aucun être vivant ; mais ils l'ont poussé jusqu'au point de balayer le sol devant eux pour n'écraser aucune créature (2).

Nous avons dit qu'outre les hérésies il y avait eu encore de profondes modifications dans les croyances populaires. En

(1) Les documents sur la doctrine bouddhique de l'Inde sont rares et dispersés dans tous les travaux qui ont été faits sur ce point. Voyez Guigniaut, notes sur le 2<sup>e</sup> livre de Creuzer.

(2) Les principaux documents relatifs au djainisme se trouvent dans le 9<sup>e</sup> vol. des Recherch. asiat.

effet, le polythéisme primitif, abandonné par les brahmanes, qui s'en tenaient préférablement au védanta, devint une simple superstition entre les mains des classes inférieures. Elles-ci oublièrent complètement le véritable Dieu créateur, et tout en ne cessant d'adorer la plupart des devas secondaires, elles s'attachèrent de préférence au culte de l'un ou de l'autre. C'est ainsi que deux cultes principaux s'établirent, celui de Vichnou d'un côté, celui de Siva de l'autre, et c'est entre eux que se partage encore aujourd'hui toute la population de l'Indostan.

En résumé, les doctrines religieuses qui subsistent dans l'Inde, depuis un long espace de temps, sont ou orthodoxes ou hétérodoxes. Les doctrines orthodoxes, protestantes elles-mêmes, sont la doctrine introduite par Vyasa dans les Védas admise par les brahmanes seuls, et un polythéisme grossier pour les autres castes, divisé en culte de Vichnou et culte de Siva. Les doctrines hétérodoxes sont très-nombreuses. Les principales sont le bouddhisme et le djainisme. Mais il en éclot encore tous les jours; et, parmi ces dernières, nous devons nommer celle des Sicks, dont on trouve souvent le nom dans les livres des voyageurs, qui fut fondée en 1469 de l'ère chrétienne, et qui consiste en une négation du polythéisme et un déisme qui eut pour but d'opérer une transaction avec les croyances des musulmans.

*Derniers faits politiques.* — Il ne nous reste plus qu'à parler de quelques événements politiques, qui se placent entre la destruction de la dynastie du soleil et de la lune, et l'invasion de l'Inde par les Mongols.

Le royaume de Maghada fut, aussi bien que ceux qu'il avait remplacés, sujet à de nombreuses révolutions. On cite plusieurs changements de dynastie, arrivés par des révolutions de palais, des révoltes de généraux et de premiers ministres : un tel état est la marque complète de la décadence d'un peuple.

Dans cette période se placent les guerres de l'Inde avec les Perses, racontées par l'historien perse Ferischta. Nous apprenons de celui-ci que Delhy fut fondée à cette époque, et devint la capitale d'un des royaumes indous.

Puis viennent les guerres d'Alexandre-le-Grand, qui éprouva une résistance sérieuse de la part de Porava ou Porus, roi de Lahore. A cette époque, l'Inde était divisée en un grand nombre d'états, parmi lesquels celui des Prasii, ayant pour capitale Pralebothra (peut-être Pratchizana, Bavalipouram, le royaume de la lune), parut le plus florissant aux Grecs. Des relations furent entretenues entre l'Inde et les rois de l'Asie sous Séleucus et ses successeurs. A cette époque Sandracottus, usurpateur fameux, avait fondé une grande puissance dans l'Inde; c'est peut-être le même que le Chandra Goupta des brahmanes, mais qui, suivant eux, vécut 1,500 ans avant Jésus-Christ.

La dernière tradition rappelant l'ancienne gloire de l'Inde, est celle qui se rapporte à Vikramadytia, prince célèbre, qui, pour la dernière fois, réunit sous un seul sceptre une grande partie de l'Indoustan. Vikramadytia, aussi sage et vertueux roi que brave conquérant, protégea les brahmanes, favorisa les sciences et les arts, et réunit à sa cour une nombreuse assemblée de savants et de poètes, parmi lesquels brilla Calidasa, l'auteur de *Sacotala*, de plusieurs poèmes et drames, qui revit et corrigea les Védas et presque tous les Sastras. Vikramadytia périt dans une guerre contre Salivahnah. Après lui, l'obscurité recommence et dure jusqu'à ce que des conquérants Tartares viennent assujettir cette nation abâtardie.

MYTHOLOGIE INDOUE (1). — Nous donnerons ici les traits

(1) Voyez Poller, *Mythologie des Indous*, 2 vol. in-8°. Paris, 1809. W. Ward. *Account of the writings, religion, and manners of the Indous*, 4 vol. in-4°. A view of the history, literature and mythology of the Hindoos, 2 vol. in-4°. Serampour, 1811, 1818. — Moore, *Hindu Pantheon*. Lond., 1810, in-4°.

généraux du polythéisme indou. Nous n'accompagnerons cette exposition d'aucun système général d'explication. Les essais qui ont été tentés jusqu'aujourd'hui ont été infructueux. Ils consistaient presque uniquement à trouver les rapports de cette mythologie avec celle des autres peuples. Nous aurons soin de noter les faits qui sont constants sous ce rapport. Creuzer a essayé de donner un système complet de cette mythologie, et il l'a expliquée tout entière par la contemplation et la symbolisation des forces de la nature. Mais les résultats obtenus par lui ont été remis en question par ses compatriotes mêmes (1). Pour nous, nous trouvons la clef naturelle du polythéisme dans la doctrine de la création des anges. Nous croyons aussi que le plus grand nombre des détails dont l'ensemble forme la mythologie actuelle, représente des événements historiques; mais nous avouons que nous ne possédons pas le principe général de la classification et de la caractérisation des dieux inférieurs. Nous allons donner les fables indoues, telles que nous les avons trouvées dans les exposés qu'on en a fait d'après les différens Pouranas qui les ont conservés.

La première création du dieu suprême et invisible fut Bhavani, la déesse-mère, d'où sortit la trinité suprême, Brahma, Vichnou, Siva, les chefs de toute la hiérarchie des dieux (\*).

On fait différens récits sur la manière dont ils furent engendrés. Suivant les uns, les trois Devas naquirent de trois œufs qui se formèrent sur les mains de Bhavani. Suivant d'autres, Vichnou flottait seul sur les eaux; de son nombril na-

(1) Voyez les notes de Gulgnault sur son livre 2.

(\*) On a essayé diverses explications de la trinité indoue. Nous indiquerons celle de Creuzer. Quelques-uns ont cherché à la comparer à la trinité chrétienne, ne songeant pas à une différence fondamentale, c'est que la trinité indoue est une création du Dieu suprême. Nous croyons qu'on doit y voir une haute conception cosmologique.

quit un lotus, dont la fleur devint Brahma. Celui-ci ayant été attaqué par des daints ou démons, il tomba de son front une goutte de sang dont sortit Siva.

Brahma est le créateur de toutes choses, le dispensateur de tous les biens, l'arbitre de la destinée de tous les hommes. On le représente assis sur son oie, tenant en ses mains les feuilles d'or sur lesquelles sont écrits les quatre Védas sortis des quatre bouches de ses quatre têtes. La tradition rapporte qu'il se trouva d'abord seul, nageant sur l'eau, dans une méditation profonde. Puis il reconnut l'Être suprême, et l'adora; et celui-ci lui donna la puissance de créer. Alors, il créa d'abord le monde; puis, pour peupler la terre, il tira de sa tête, de sa poitrine, de son ventre et de ses pieds, les brahmanes, les kshatryas, les vaissyas et les soudras.

Le monde créé se compose du séjour visible et du séjour invisible. Celui-ci renferme la demeure des trois grands dieux. Le séjour visible se divise en trois parties : les Souargas, la terre et les Pattalas. Les Souargas forment le firmament; ils sont habités par différents dieux, dont nous aurons l'occasion de parler. La terre est circulaire et plate. A son centre est le mont Mérou, qui s'élève jusqu'au-dessus des Souargas, dans le monde invisible. Au-dessous de la terre sont les Pattalas, lieu des ténèbres, habités par les mauvais génies et les âmes criminelles; il y règne une nuit profonde, éclairée un peu par les escarboucles qui brillent sur la tête des huit chefs de la tribu des serpents.

Les Richis, que Brahma créa après le monde, sont des saints, nés sous forme humaine, mais élevés au ciel au dessus des Devas inférieurs par leurs vertus. Le premier d'entre eux fut Lomus, géant de quarante coudées, qui, par ascétisme, s'enterra vivant (\*).

(\*) Les Richis, les Mounis, et tous les saints divinisés que les brahmanes élèvent au-dessus des dieux mêmes, ne sont en grande partie



Brahma habite le sommet le plus élevé du mont Mérou. Malgré les hautes fonctions dont le dieu éternel le chargea, il ne fut pas toujours vertueux : entre autres, il devint éperdument amoureux de sa fille, qu'il poursuivit à outrance. Dieu, pour le punir, le bannit du ciel ; et il fut forcé de prendre une forme matérielle. Il s'incarna ainsi quatre fois pour expier sa faute. La première fois en corbeau, puis en Tchandalâ, homme de classe abjecte, et se souilla de crimes ; ensuite, il devint successivement Vyasa, le compilateur des Védas, Valmic, l'auteur du Mahabarat, et Calidasa, le poète de Varamaditya ; enfin, il reprit sa place au plus haut du mont Mérou (\*).

Le second sommet de cette montagne est occupé par la demeure de Vichnou, appelé Veikonta, ou lieu agréable. C'est un séjour tout rempli d'arbres élégants, couvert de fleurs magnifiques, et que parcourent, en chantant, des multitudes d'oiseaux de mille couleurs. Au milieu s'élève un palais superbe tout resplendissant d'or et de pierreries. Vichnou, dieu de bonté, chargé de conserver le monde, est représenté comme un beau jeune homme. Il a la carnation bleue et quatre bras. Sur la poitrine brille une magnifique escarboucle ; et ses quatre mains tiennent : l'arc Sanka, dont les flèches ne manquent jamais leur but, l'anneau tranchant Tchahara, arme douée de

que des fondateurs de l'école du Védanta, et ce fut leur propre doctrine de l'identité de tout avec Dieu, et de l'émanation de celui-ci dans les corps des hommes, qui donna le moyen de les élever eux-mêmes si haut. La doctrine des incarnations doit avoir la même source panthéiste, surtout quand on la voit appliquée à des guerriers, à des princes, etc. Le pouvoir des riches est quelquefois supérieur à celui des dieux, et par leurs imprécations il leur est possible de faire tomber les plus élevés des déotas au rang le plus inférieur des créatures.

(\*) Suivant Creuzer, Brahma est le symbole de l'existence terrestre, le type du brahmane.

vie et de raison, le feu à trois flammes, et la fleur de lotus. Près de lui se trouve son messager, l'aigle Garouda (\*).

Le culte de Vichnou est le plus répandu dans l'Inde ; et ce dieu est connu surtout par ses incarnations, c'est-à-dire par ses manifestations sous forme sensible, appelées avatars. Les incarnations de Vichnou sont au nombre de dix ; neuf d'entre elles se sont réalisées : la dernière doit arriver à la fin de l'âge actuel. Toutes ces incarnations n'ont pas la même valeur, et l'on y distingue les différents degrés de divinité qu'elles peuvent présenter. La plupart d'entre elles rappellent des faits historiques, et ne sont, à vrai dire, que la tradition poétique des révolutions passées.

La première incarnation de Vichnou, c'est l'histoire du déluge et du manou Satyavarata, dont nous avons parlé. Pour la seconde fois, il s'incarna en tortue, et tira de la mer de lait des objets précieux et magnifiques qu'il distribua entre les dieux et les hommes. Plus tard, sous forme de sanglier, il tira la terre du fond des eaux où elle était précipitée. Puis, moitié homme, moitié lion, il punit un prince athée et tyrannique. Une autre fois, Vichnou prit la forme d'un brahmane ; il voulut écraser un guerrier orgueilleux ; mais, touché de sa grandeur d'âme, il lui pardonna et en fit un fidèle sujet. Les sixième, septième et huitième avatars présentent les histoires des Ramas et de Crichna, dont nous avons parlé déjà, et qui forment le sujet de deux grands poèmes épiques. Pour la neuvième fois, Vichnou s'incarna en Bouddha. A la fin de cet âge humain, il prendra la forme d'un centaure, et détruira la race impure des méchants (\*\*).

(\*) Suivant Creuzer, Vichnou est en grande partie la symbolisation de la providence divine.

(\*\*) Dans le système chronologique des brahmanes, les quatre premières incarnations ont eu lieu dans le premier youga, les trois suivantes dans le second youga ; celle en Crichna vers la fin du troisième, et celle en Bouddha au commencement du quatrième.

Passons à la troisième personne de la trinité suprême, à Siva. Ce dieu habite le troisième sommet du mont Mérout. Sa demeure est une ville fortifiée, bâtie sur un plan triangulaire et défendue par trois géants. Siva, dieu de la vie et de la mort, père de toutes les générations et destructeur futur de l'univers, a trois yeux, dont l'un, situé au front, est doué de la faculté de consumer le monde. Son corps est rouge, à l'exception du gosier qui est bleu. Son front porte le croissant; une de ses mains est armée du trident, l'autre tient une tête de mort; il porte encore un chapelet de crânes humains. Il est entouré d'animaux venimeux et de serpents. Mais le caractère distinctif de Siva, c'est le lingam, qu'il porte sur sa poitrine, et sous la forme duquel il reçoit un culte très-étendu. On ne raconte pas d'incarnation proprement dite de Siva; mais il apparut différentes fois sur la terre, momentanément, et dans des circonstances particulières (\*).

Au-dessous de la trinité se trouve la hiérarchie des dieux inférieurs. Ceux-ci sont en très-grand nombre. Les principaux d'entre eux sont : Indra, le chef des Souargas, et Yama, le dieu des enfers, le roi des Pattalas.

Indra a le corps tout couvert d'yeux. Il se promène dans l'air sur un char guidé par le cocher Matali, qui roule avec bruit sur les nuées. Il tient dans ses mains la foudre, arme flamboyante. Lorsqu'il commande les devas inférieurs, il est monté sur un éléphant blanc, et il leur transmet les ordres des devas pour le système de la création. Il n'est préposé à la domination des souargas qu'autant qu'un autre n'en est pas plus digne que lui, et plusieurs fois déjà il s'est trouvé sur le point de quitter ces palais enchanteurs. ce paradis brillant et voluptueux, séjour des devas et des âmes des justes.

(\*) Suivant Creuzer, Siva est la personnification de l'opposition entre le jour et les ténèbres, la vie et la mort, la naissance et la destruction, le bien et le mal. C'est l'Ormuz et l'Ariman des Perses.

Yama , roi de justice , seigneur des morts , peseur d'actions , est de couleur verte et vêtu de rouge ; il a l'aspect effrayant , et habite la ville de Samapour , sur le mont Mérout. Toutes les âmes paraissent devant lui , et, assisté de deux autres juges , il assigne à chacun sa destination future (\*).

Trois mille trois cents dieux sont aux ordres d'Indra. Les sept parties des souargas sont gouvernées par sept dieux qui habitent les planètes. Les principaux d'entre eux sont Sourya ( le soleil ) et Chandra ( la lune ). D'autres président à différents phénomènes de la nature. Parmi eux on remarque Agni , le dieu du feu ; Pavan , le dieu des vents ; Varouna , le dieu des eaux. Quelques devas ne semblent pas se rattacher immédiatement à cette hiérarchie : ce sont ceux qui tiennent par la filiation aux trois grands devas ; tels sont Cama , dieu de l'amour ; Scanda , dieu de la guerre ; Ganesa , dieu du commerce et des richesses.

Les devas sont mâles et femelles. La plupart des dieux ont des femmes. Les déesses les plus célèbres des Indous sont Lackmy , femme de Vichnou , dévadi de l'abondance , de la prospérité et du bonheur ; Sarasvaty , fille et femme de Brahma , présidant à la sagesse , à la science ; Parvaty , nommée aussi Dourga , déesse de l'orgueil et de la vanité , femme de Siva , et qui livra de grands combats contre les géants ; et Cali , déesse de la guerre , cruelle et sanguinaire , et qui semble représenter l'antique matière , mère du mal de la tradition primitive.

Chaque dieu a une foule de serviteurs divins. Un corps de musiciens et de choristes , et un autre de danseuses réjouissent les souargas. Une foule de génies inférieurs peuplent la terre , l'air et les eaux ; les daints ou anges damnés

(\*) Les rapports d'Indra avec le Zeus des Grecs et le Jupiter des Latins , de même que ceux de Yama avec Pluton , sont trop frappants pour qu'on puisse les méconnaître.

sortent aussi des enfers. Ils forment sur la terre des races de géants et des monstres de différentes formes ; toujours ils attaquent la puissance des dieux , et la mythologie raconte un grand nombre de combats qu'ils ont livrés contre eux , et dans lesquels ils les ont souvent vaincus.

LA SCIENCE INDOUE. — De tous les peuples de l'antiquité , il n'en est pas un seul qui ait déployé une activité scientifique plus grande que les Indous. Une quantité innombrable de travaux sur toutes les matières ont été élaborées par les savants , et l'énumération seule des manuscrits dont les Européens ont déjà pris connaissance annonce un vaste système de connaissances cultivées dans l'Inde , et poussées jusqu'aux détails les plus minimes. Déjà aujourd'hui il est certain que la science indoue , non-seulement renferme les idées générales de la science grecque , mais qu'elle a dépassé de bien loin cette science dans les applications particulières. Malheureusement , nous possédons ici encore , comme sur toute l'histoire de l'Inde , plus d'espérances , assurées il est vrai , que de faits positifs. Nous ne connaissons suffisamment , si ce n'est complètement que la philosophie , à laquelle Colebrooke nous a initiés. Celle-ci contient les indications générales relatives aux sciences naturelles , physiques et chimiques. Mais , sous le rapport des sciences pratiques , nos notions sont encore très-bornées. De tout ce qui a été fait à ce sujet dans l'Inde , les savants européens n'ont touché que quelques points particuliers. Le principal objet de ce chapitre sera donc d'exposer la philosophie des Indous. Nous aurons l'occasion , en même temps , de faire connaître leurs principales conceptions sur le monde matériel , et nous ajouterons à celles-ci tout ce qui nous est parvenu sur les sciences spéciales. Nous suivrons encore ici , et aussi littéralement qu'il nous sera possible , l'exposition de M. Cerise (1).

(1) Voyez *Essais sur la philosophie indoue* par Colebrooke , trad. de l'anglais par Pauthier. Paris , 1833 , in-8°. — Européen , I. c.

Chez les Indous surtout, il est facile de vérifier ce principe, que toute science découle du but même qui détermine les investigations scientifiques, c'est-à-dire de la morale et de la croyance religieuse des nations. Le but de l'homme chez les Indous était, comme nous l'a appris le sastra de Holwell, d'expier sur cette terre une faute qu'il avait commise lorsqu'il était ange. Aussi la science entière des Indous a-t-elle pour but unique la solution de cette seule question : Comment l'homme peut-il expier ces fautes ? De celle-ci découlent toutes les autres : Quels actes doit-il faire pour cela ? Quels sont les êtres que suppose une pareille obligation ? Quel est l'instrument donné dans ce but, et quel est le milieu sur lequel il doit agir.

Voilà la route logique qui engendrait la morale, la théologie, l'anthropologie, et les sciences naturelles des Indous. Mais ici nous devons rappeler un fait important : c'est que long-temps avant l'époque actuelle, le protestantisme avait corrompu les doctrines orthodoxes de l'Inde ; qu'une doctrine nouvelle, celle de la délivrance par la foi, avait remplacé l'expiation au moyen des œuvres, et que depuis les Védas, qui avaient sanctionné cette hérésie, tous les livres indous en portaient la fatale empreinte. Aussi n'allons-nous pas chercher le système scientifique complet de l'ancienne orthodoxie, ce serait une œuvre impossible, faute de documents. Mais, d'un autre côté, il est incontestable que le plus grand nombre des données sur lesquelles se basa ce protestantisme était emprunté à ce système ; car la négation peut modifier des doctrines faites, mais elle ne peut rien créer. Nous trouverons dans les systèmes nouveaux une foule de points de la doctrine ancienne ; nous aurons soin de les indiquer. M. Cerise les a parfaitement distingués des enseignements plus modernes.

Les systèmes philosophiques de l'Inde sont en très-grand nombre ; mais il en est quelques-uns beaucoup plus célèbres

que les autres, et c'est de ceux-là seulement que nous nous occuperons. Ils se divisent, en général, en deux classes : les uns sont orthodoxes, les autres hétérodoxes. Souvenons-nous que l'orthodoxie actuelle c'est le protestantisme des Védas, et qu'ici il ne s'agit plus de l'ancienne doctrine révélée.

Il n'est que deux écoles parfaitement orthodoxes, les deux mimansas, c'est-à-dire les deux enseignements ou écoles philosophiques qui se basent sur les Védas eux-mêmes : l'une, la mimansa des œuvres, se rapprochant le plus de la croyance primitive ; l'autre, la mimansa de la foi, théorie générale du panthéisme.

Après les mimansas, viennent les systèmes qui s'éloignent en certains points des Védas, sans cependant les nier complètement. Aussi ne doit-on, suivant les brahmanes, ne les rejeter qu'en ce qu'ils présentent d'hétérodoxe. Ce sont : 1<sup>o</sup> le saukya, qui se subdivise en deux systèmes : le sankya, proprement dit, dont l'auteur est Kapila ; et le yoga, ayant pour fondateur Patendjali ; 2<sup>o</sup> le nyaya, système de dialectique, dont le chef est Gotama ; 3<sup>o</sup> le vaivéchika, système atomistique, formulé par Canada.

Enfin, les systèmes complètement hétérodoxes sont ceux des bouddhistes, des djainas et d'autres sectes, et des philosophes qui ont complètement nié toute idée religieuse, et qui ont posé les fondements de matérialisme, tels que les Tcharvacas et les Lokayaticas.

Examinons en peu de mots les problèmes généraux que se posa la philosophie indoue et les solutions diverses qu'ils reçurent des diverses écoles.

*Destinée de l'homme.* — La question fondamentale était, comme nous l'avons dit, celle-ci : Comment l'homme peut-il se relever de sa chute ? comment peut-il reconquérir sa perfection ? Nous avons dit aussi que, suivant l'ancienne doctrine, c'était par la pratique des œuvres, suivant le panthéisme, par la science seule ou la foi à l'identité divine et humaine.

Le seul système, en effet, qui nous offre le souvenir de l'ancienne doctrine, c'est la mimansa des œuvres, le système philosophique fondé par Djamni et qui prit pour base la partie des Védas qui avait conservé la doctrine des œuvres. D'après cette école, dont toute la doctrine consiste à interpréter les textes, à les commenter, et à ne laisser aucun doute sur les devoirs prescrits par la *section des œuvres* du livre sacré, l'état actuel d'un être est toujours la suite nécessaire de ses actes antérieurs, et ses œuvres actuelles déterminent avec une nécessité absolue son état futur. Les effets qui résultent de ces actes dans la série des existences sont appelés les fruits des œuvres, et c'est sur ce principe que se fonde la distinction des êtres en dieux, hommes et créatures inférieures; celle des hommes en barbares (melechta) et en hommes de race pure (aryas), et celle de ces derniers en diverses castes. Les œuvres sont de deux sortes : ou bien ce sont des rites religieux prescrits, tels que les sacrifices, les purifications; ou bien ce sont celles qui ont pour but les relations sociales et individuelles, c'est-à-dire, les devoirs moraux proprement dits.

Suivant les panthéistes, au contraire, et c'est la doctrine du Vedanta et de presque tous les philosophes, le moyen de la délivrance, c'est la science (connaissance intuitive, intuition, Djanana). Pour arriver au bonheur suprême, il faut que les ténèbres de l'illusion qui offusquent l'âme soient dissipées et qu'elle arrive à la véritable connaissance de l'essence divine dont elle est partie intégrante. Alors, elle reconnaît que tout est en Dieu, que Dieu est en tout : elle se croit elle-même dans tous les êtres : elle ne craint rien, ne désire rien, n'espère rien, ne hait rien; et l'enveloppe corporelle n'est plus qu'une illusion. Lorsque par la mort celle-ci aussi disparaît, l'âme se confond avec l'esprit universel, ce qui constitue le plus haut point de la délivrance. Le moyen d'obtenir cette délivrance, c'est de négliger complètement les œuvres qui ne



conduisent qu'à une délivrance imparfaite en faisant passer par la hiérarchie des êtres; c'est de ne rien faire que de lire et de méditer la partie théologique des Védas, ou mieux encore, de répéter toujours, dans la solitude et l'immobilité, la syllabe mystique *Aum*, signe du Dieu universel, et de la méditer profondément.

*Ontologie.* — La seconde question que pose la doctrine de la chute, est celle-ci : Quels sont les êtres que ce dogme suppose? Ici vient toute l'ontologie, la science de Dieu, de l'âme, etc. Sur le système théologique ancien, il ne nous reste malheureusement que la mythologie. Mais les panthéistes ont formulé une doctrine nouvelle dont voici les parties principales.

Brahma, l'être primitif et universel, se manifeste de deux manières, par l'esprit et la nature. La nature, c'est le monde, c'est tout ce qui est phénoménal et passager; l'esprit, c'est ce qui contemple la nature sans avoir aucune influence sur elle. La faculté de créer n'appartient pas à l'esprit de Dieu, immobile, invariable, inaltérable : elle appartient à la nature (*Prakriti*), qui est douée de la faculté de perception (*Manas*), de la faculté de connaître (*Bouddhi*), de celle de conscience (*Akankara*), et des principes subtils des cinq éléments dont sont composés les corps : l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre. Elle est en possession de trois qualités (*Gunas*) par lesquelles l'essence universelle agit sur les diverses créatures. Ce sont pour ainsi dire les forces matérielles agissant sur la création. Ce sont le *Satwa*, essence, qualité de bonté et de vérité : le *Radjas*, qualité d'illusion, de passion : le *Tamas*, qualité d'ignorance et de ténèbres. L'homme a ces trois instincts : les animaux vertébrés sont doués du Radjas et du Tamas : les insectes et les plantes sont sous l'empire du Tamas.

Lorsque cet organisme de la Prakriti est entier, il est appelé *Pravriti*, ou le jour de Brahma. Lorsqu'il est concentré sur son principe absolu, sans être développé,

lorsque les phénomènes de la création n'existent qu'en puissance, de même que les fruits et les feuilles d'un arbre existent virtuellement dans un germe, elle est appelée *Nirvriti* ou le sommeil de Brahma. D'après une loi constante, la nature passe successivement de l'état de nirvriti à celui de pravrity; elle se déroule, pour ainsi dire, du principe suprême et se replie en lui, semblable à la tortue qui fait alternativement sortir et rentrer ses membres.

*Psychologie.* — L'âme, pour les panthéistes, est une partie de l'esprit universel, modifiée d'une manière particulière. Mais quant à la nature de cette âme et aux organes dont elle est douée, ils enseignent une doctrine que l'on peut regarder, en grande partie, comme appartenant aux anciennes croyances. Suivant celles-ci, l'âme étant appelée à transmigration et à renaître selon ses mérites, et devant, d'un autre côté, laisser son enveloppe mortelle pour parvenir aux sphères de purification, il doit s'ensuivre qu'elle doit avoir deux enveloppes diverses, l'une grossière et l'autre subtile. A l'aide de la première elle renaît sur la terre : à l'aide de la seconde, elle opère ses transmigrations. Or, le panthéisme, tout en niant le principe, a conservé la conséquence; car il lui était impossible de sortir d'habitudes scientifiques reçues et de rien produire par lui-même. Voici en effet ce qu'il enseigne.

L'âme est enveloppée dans le corps comme dans un fourreau, ou plutôt dans une succession de fourreaux. La première ou la plus intime enveloppe, c'est l'enveloppe intellectuelle, l'intelligence, le *Bouddhi*: la seconde est celle du *Manomaya*, dans laquelle la faculté de perception se trouve jointe avec la conscience du moi: la troisième comprend les facultés vitales: c'est l'enveloppe organique, l'âme physiologique. Ces trois enveloppes constituent la personne subtile qui attend l'âme dans ses transmigrations. Elles se composent d'éléments matériels très-subtils, c'est-à-dire, des cinq éléments à l'état simple. A l'aide de cette personne subtile,

l'âme parcourt dans l'espace invisible des distances immenses. Mais lorsqu'elle est appelée à faire son séjour sur la terre, elle reçoit une nouvelle enveloppe qui est un corps grossier, séjour des jouissances matérielles, et nommée le corps épais. Ce corps est formé par les éléments épais qui résultent eux-mêmes de la combinaison des éléments simples en certaines proportions.

Les aptitudes propres de l'âme seront d'autant plus limitées et amoindries dans leurs manifestations que le corps nouveau sera plus grossier, c'est-à-dire, plus empreint de la qualité de *tamas* ou d'obscurité, commune, à des degrés différents, aux castes inférieures, aux gens de mauvaise vie, aux animaux et aux végétaux. La qualité de bonté et de sagesse (*satwa*) caractérisera particulièrement le corps du brahmane : celle de passion (*radja*) sera dominante dans le cas où l'âme renaîtra dans une famille de caste guerrière ou marchande. C'est ainsi que le mérite antérieur de chaque âme se trouvera récompensé par le corps même qu'elle acquerra en revenant au monde.

D'après l'ancienne doctrine, autant que nous pouvons en juger par la mythologie, des âmes subissaient un premier jugement après leur mort, jugement en vertu duquel elles allaient passer un certain temps, soit dans les *souargas* auprès d'un dieu consolateur, soit dans les *pattalas*, pour y subir les tortures dues à leurs nouveaux péchés ; après ce temps elles renaissaient dans un corps plus pur si elles avaient fait le bien, dans un corps inférieur lorsqu'elles avaient démérité. Le corps le plus pur était celui d'un saint brahmane. Après avoir rempli dignement cette fonction, l'âme ne reparaisait plus sur la terre, mais elle continuait à parcourir la hiérarchie des *devas* inférieurs pour remonter à sa céleste origine. Il y avait aussi des âmes qui, par leurs crimes, s'attachaient irrévocablement aux *pattalas*.

Les panthéistes conservèrent en partie cette doctrine. Ils

admirent aussi que ceux qui n'avaient pas cherché les moyens de la délivrance finale, c'est-à-dire qui ne s'étaient pas livrés à la science mystique, renaissaient dans des corps inférieurs. Mais ils effacèrent toute la hiérarchie des expiations supérieures, et par la science il fut possible dans leur système, à un homme de quelque caste qu'il fût, d'arriver à la délivrance finale, même pendant cette vie. Ils admirent, du reste, plusieurs degrés de béatitude, proportionnés au degré de science acquise. Mais en dernier lieu il y avait absorption de l'âme dans l'être suprême; et sous ce rapport on niait même qu'il y eût une foule d'âmes essentiellement distinctes.

*Systèmes dicers.* — Ce fut sur ce canevas que brodèrent tous les philosophes postérieurs, en rejetant diverses parties, en admettant et développant d'autres. La plupart de ces systèmes sont très-anciens; ils ont pour base des *soutras*, ou aphorismes attribués aux fondateurs, et qui seraient inintelligibles aujourd'hui, sans les nombreux commentaires dont ils ont été l'objet. La méthode générale, d'après laquelle ces aphorismes sont disposés, est la suivante: on pose d'abord le but, c'est-à-dire la connaissance: on examine ensuite les moyens de la connaissance, et puis les différents objets de cette connaissance.

Voici les points principaux par lesquels les plus importants systèmes diffèrent du Védanta. Le *sankya* rejette l'autorité des Védas comme moyen de connaissance. Les seules manières de connaître la vérité sont la perception des sens, l'induction qui est de trois espèces (ce sont des jugements basés sur la perception de rapports), et l'affirmation, c'est-à-dire la tradition, le témoignage des hommes.

Le *sankya*, comme nous l'avons dit, se subdivise en deux branches. *Kapila*, fondateur de la première, nie l'existence du principe spirituel, ou du moins il le subordonne complètement au bouddhi, à la partie intelligente de la nature. Selon lui aussi il n'y a pas une seule âme, mais plusieurs, qui,

par la délivrance, acquièrent chacune une existence absolue et indépendante. Patandjali, l'auteur du yoga, seconde branche du sankya, au contraire, se rapproche sur ces points du Védanta.

Le nyaya et le vaiséchika sont deux systèmes qui marchent de front. L'un est plus spécialement un traité de dialectique ; l'autre forme le supplément moral, ontologique, etc., de celui-ci. Tous deux partent du point de vue logique et établissent d'abord des catégories. Canada, auteur du vaiséchika, en établit six qui sont : la substance, la qualité, l'action, le commun, la différence et l'agrégation intime. Suivant Gotama, auteur du nyaya, il en est seize dont les deux principales sont la preuve et la chose à prouver. Dans cette dernière catégorie, dont celles de Canada ne forment qu'une subdivision, on traite de tous les sujets de la métaphysique et des principes généraux de la nature ; et sous ce rapport on était arrivé, de même que dans la logique, à un haut point de subtilité. On comptait neuf substances particulières : l'esprit, les cinq éléments, le temps, le lieu, le manas ; et vingt-quatre qualités, parmi lesquelles se trouvent la couleur, la saveur, la température, la quantité, la priorité, la conjonction, la disjonction, la gravité, le son, les diverses qualités de l'esprit, etc. Tous ces points, et beaucoup d'autres, sont élaborés avec le plus grand soin. La logique scolastique d'Aristote se trouve tout entière dans les traités indous. On ne s'occupait, comme la catégorie même l'indique, que des méthodes de probation ; mais cette méthode était complète : on avait l'induction, la réduction à l'absurde, le syllogisme, etc. On avait la théorie des sophismes, et on enseignait la manière de s'en préserver.

L'explication ontologique de cette école appartient à Canada, et ce n'est autre chose que le système atomistique. Suivant ce philosophe, les substances matérielles sont primitivement des atomes simples. Ces atomes simples concourent,

par une vertu invisible, à la volonté de Dieu ou à une autre cause compétente, et forment ainsi des atomes binaires. Ceux-ci, en se combinant, donnent lieu aux atomes ternaires, et ainsi de suite.

Outre les systèmes que nous venons d'examiner, et ceux qui s'y rattachent de près ou de loin, il en est d'autres qui s'éloignent bien plus des Védas, et les seuls qui sortent des données générales de la science indoue. Ce sont les systèmes matérialistes, tels que ceux des Tcharwakas et des Lokayatikas. Ceux-ci nient l'existence même de l'âme et de Dieu, et proclament que tout est matière. Pour eux la mort n'est plus une délivrance, et le but de la vie c'est la recherche du plaisir. Le monde s'explique par le mouvement inhérent aux éléments et aux atomes matériels, et la morale consiste à diriger ses plaisirs, de manière qu'il n'en résulte pas de peines; c'est la doctrine de l'intérêt bien entendu.

Les sectes religieuses particulières, les bouddhistes, les djains, les saivas, les bhagavatas (sectateurs de Vichnou), eurent chacune sa philosophie particulière; mais ces systèmes s'éloignent peu de ceux que nous avons examinés. Ils en contiennent des applications spéciales à chaque doctrine religieuse, et élèvent des discussions nombreuses sur différents points de détail, sur lesquels la plupart des écoles sont en désaccord.

*Sciences physiques.* — Il ne nous reste plus qu'à donner quelques notions sur l'état des sciences physiques et naturelles chez les Indous. On les trouve dans les livres philosophiques, sous les catégories des substances et des qualités, des organes des sens, etc.

Nous avons vu que le corps était considéré comme l'instrument des expiations de l'âme. Le monde était le milieu dans lequel devaient se faire ces expiations. Ce milieu devait être nécessairement approprié à l'instrument, et c'est par celui-ci que l'on pouvait arriver à le connaître.

De là, puisqu'il y avait cinq sens, on admitt qu'il y avait cinq éléments originaires, éléments subtils et invisibles, mais de la combinaison desquels en différentes proportions naissaient tous les objets matériels qui tombent sous nos sens. Ces éléments sont :

*La terre*, dont la qualité particulière est l'odeur. Ses propriétés phénoménales sont transitoires et susceptibles d'être développées par la lumière et la chaleur. Une de ses qualités est la gravité, qui la fait tendre vers les lieux inférieurs. La terre forme des corps organiques et des corps inorganiques. Ces derniers sont les masses de pierres, d'argiles; les corps organiques appartiennent au monde supérieur ou à celui que nous habitons. Ils se divisent : 1<sup>o</sup> en vivipares; 2<sup>o</sup> ovipares; 3<sup>o</sup> ceux qui résultent d'une certaine fermentation, comme les vers, les insectes, etc; 4<sup>o</sup> ceux qui naissent de germes, comme les végétaux.

*L'eau*. Elle a pour qualité particulière d'être froide et visqueuse; elle est fluide; dans la glace et la grêle la fluidité est comprimée. Il existe aussi des corps organiques aqueux. L'eau répond à l'organe du goût.

*La lumière*. Son attribut distinctif est la chaleur avec laquelle elle s'identifie. Elle est colorée et colore tous les objets. Elle a dix couleurs simples et la couleur mixte. La lumière est terrestre (le feu), ou céleste (les météores, certains êtres organiques célestes), ou intestinale (la faculté de digérer), ou minérale (l'or, qui n'est que de la lumière condensée).

*L'air*, qui a pour qualité distinctive d'être tempéré, c'est-à-dire ni chaud, ni froid. Il répond à l'organe du toucher. Cette sensation a lieu moyennant une couche d'air répandue sur le corps. Il donne naissance aux vents, etc.

*L'éther*. C'est un air subtil, immobile, répandu dans l'espace et que plusieurs philosophes confondent avec celui-ci. Il répond à la sensation du son. Dans un grand nombre d'écoles on n'admet pas ce dernier élément.

Ces éléments forment la base de tous les objets matériels,

et l'élément terreux y joue le plus grand rôle. Nous avons vu qu'il formait la plus grande partie des corps organiques. Le corps humain spécialement est composé de quatre huitièmes de l'élément terreux et d'un huitième de chacun des autres.

Le corps est l'instrument du mouvement, de la sensation, de l'acte vital par lequel il s'assimile les divers éléments. Le mouvement a lieu par les organes d'action. La théorie de la sensation est remarquable. Dans la vision, par exemple, c'est un rayon de lumière partant de la pupille et se dirigeant vers l'objet qui est l'organe de la sensation. Il en est de même pour les autres sens. La théorie de l'acte vital est assez obscure. On le divise en cinq opérations qui sont divers modes d'inspiration et d'expiration, un acte digestif et un mouvement dans les veines et les artères. Les connaissances anatomiques et chirurgicales étaient très-étendues d'après les anciens livres. Aujourd'hui, toute cette science a disparu, et les médecins indous sont d'une ignorance grossière.

L'astronomie, l'algèbre, l'arithmétique, la géométrie, quelques parties de la physique et de la chimie avaient de même reçu de grands développements. Depuis un temps immémorial, on avait dressé des tables astronomiques, observé les éclipses, calculé l'année solaire et lunaire, etc. Notre système de numération et les chiffres ont été empruntés par les Arabes aux Indous. Ceux-ci possèdent des traités très-détaillés de trigonométrie, de géométrie, etc., etc. Ils ont exploité les mines et préparé les métaux. Malheureusement on ne sait encore que très-peu de choses sur tous les progrès qu'ils ont fait faire à la science (1). Les savants européens se sont occupés jusqu'ici à examiner la question de savoir d'où cette science est venue, plutôt que d'en exposer l'état véritable. Mais tous les jours nos connaissances s'accroissent sur cette matière.

(1) Voy. Colebrooke, *Miscellaneous Essays*. Lond., 1837, in-8°, t. II.



**DES BEAUX-ARTS CHEZ LES INDOUS.** — Dans une société aussi profondément religieuse que celle de l'Inde, et qui, même dans sa décadence, se montre avec de si grands caractères, l'art dut prendre un essor vigoureux et arriver à de vastes et sublimes expressions. Ici comme partout la pensée religieuse lui donna naissance, et il ne se soutint que par elle : ici comme partout le culte divin en fournit la forme première et le temple en fut l'unité puissante aux yeux du peuple. Aujourd'hui, les révolutions sanglantes, l'incrédulité et l'indifférence ont passé sur les monuments de l'art indou. Le temps, sans doute, a beaucoup détruit ; et depuis longtemps le sentiment qui engendre des choses nouvelles n'existe plus. Mais les débris qui ont été conservés frappent de stupeur et ouvrent un champ immense à l'imagination qui veut concevoir les temps de gloire et de splendeur.

Les monuments d'art de l'Inde consistent 1° en des monuments architecturaux, des débris de temples ; 2° en des œuvres littéraires. On n'a pas encore pu déterminer l'époque de la construction des premiers : les seconds datent des temps du protestantisme indou ou lui sont postérieurs.

*Architecture. Monuments.* — Les monuments architecturaux de l'Inde nous sont très-imparfaitement connus encore. On n'en possède ni dessins suffisamment exacts, ni descriptions assez détaillées. Les notions sur ce sujet viennent toutes de voyageurs isolés, qui n'ont eu ni le temps de tout explorer, ni les moyens de donner des représentations complètes de ce qu'ils ont vu (1). Les Anglais, qui depuis plus d'un demi-siècle occupent ce territoire, n'ont pas encore

(1) Ce sont principalement Gough, Niebuhr, Anquetil Duperron. Les frères Daniells ont donné une magnifique collection de gravures représentant les monuments de l'Inde, 1790-1793, 3 vol. in-f°. La plupart des notions et les plus importants dessins se trouvent réunis dans les *Monuments de l'Indostan* par Langlès, 2 vol. in-f°, Paris, 1817. — Voyez aussi Heeren, l. c.

songé à faire pour la science ce que le gouvernement français a fait pendant l'expédition d'Égypte. Aussi avons-nous le droit d'attendre beaucoup encore sur les monuments indous.

Quant à ceux qui sont connus plus ou moins parfaitement, on peut les diviser en trois classes. Ce sont ou bien des pagodes en forme de pyramide, ou bien des temples souterrains, ou bien les temples à enceintes successives. Comme rien encore n'indique l'époque précise de ces édifices, et que toutes les hypothèses dont cette matière a été l'objet ne sont que des conjectures superficielles, nous nous contenterons de donner une idée des monuments, sans vouloir rien entreprendre sur l'histoire de la fondation. Il nous suffira de dire que tous remontent, selon la tradition, à une époque fort reculée, et que l'on n'a conservé que des souvenirs vagues sur la construction d'un petit nombre d'entre eux, mais que l'inspection même des monuments et de leurs débris indique une haute antiquité.

Les pagodes en pyramides se composent ordinairement d'un édifice pyramidal, offrant une salle carrée à l'intérieur, au rez-de-chaussée, et une autre plus petite au premier étage. L'escalier est quelquefois en dehors et il conduit jusqu'au sommet de l'édifice. Les salles intérieures ne sont pas éclairées du dehors. Le mur est plus ou moins couvert de sculptures ou d'ornements architecturaux. Ce temple se trouve toujours entouré d'un mur, quelquefois de deux ou trois ; et dans la même enceinte il y a ordinairement des édifices plus petits servant de demeures aux prêtres. Des galeries soutenues de colonnes règnent autour des murs : des pièces d'eau servant à l'ablution sont dans chaque enceinte : des statues et des bas-reliefs décorent toutes les parties de l'édifice.

Parmi les temples de cette espèce, on cite ceux de Madouréh, de Tanjaour, de Trichinapali, d'Ahmadabad (dans le Guzzerat), de Sumnaut, qui tous cependant offrent des

différences plus ou moins nombreuses. Ce sont, du reste, les moins importants des monuments de l'Inde. Ils sont presque tous dédiés à Siva, et l'on y trouve ordinairement la statue colossale du taureau consacré à ce Dieu.

La seconde espèce comprend des œuvres plus étonnantes. Ce sont des montagnes creusées, de longues enfilades de galeries, de salles étendues, de chambres soutenues par des colonnes massives, ornées de sculptures et de statues colossales. On connaît jusqu'ici trois monuments de ce genre, ceux des îles de Salcette (Kennery) et d'Eléphanta, et les vastes souterrains d'Ellora. Les deux premiers étaient consacrés à Siva : on y trouve les statues colossales de ce Dieu. Celui d'Ellora, bien plus considérable, était une espèce de panthéon : on y trouve des chapelles à Siva, à Vichnou, à Indra, à Rama ; les bas-reliefs offrent une partie de l'histoire de Rama et de Crichna. Rien n'y rappelle le culte de Bouddha, dont on trouve les traces à Salcette et Eléphanta.

L'entrée ordinaire des grottes est un péristyle soutenu par des colonnades ou des piliers, lequel, moyennant plusieurs degrés, mène à un grand portique dont le plafond est tantôt uni, tantôt voûté. Cette entrée forme un rectangle arrondi aux extrémités : la nef qui y prend naissance est divisée dans sa longueur en plusieurs parties par des rangées de colonnes. Le sanctuaire est une chapelle ou niche pratiquée au fond, et dans laquelle se trouve la statue du Dieu, le Lingam à Salcette et Eléphanta. A gauche et à droite sont des chambres, ayant servi sans doute de chapelles particulières et de logement aux prêtres, et autour desquelles règne quelquefois une galerie. Ordinairement d'un temple on passe dans un autre. A Ellora il y a diverses entrées, et plusieurs étages de pareils souterrains s'étendent à deux lieues sous la montagne.

Les colonnes qui soutiennent les voûtes sont lourdes et massives. Le renflement qu'elles offrent au milieu rappelle la

forme du corps humain. Les statues des dieux sont colossales et très-nombreuses. Les deux principales figures de Salcette ont vingt-sept pieds de haut : à Eléphanta il y en a une cinquantaine de quinze à vingt pieds. Comme sculptures elles sont très-belles ; mais elles ont effrayé d'abord les européens qui n'ont pu comprendre les symboles qu'exprimaient les trois têtes de l'une , les quatre bras de l'autre , le double sexe de la troisième. Des bas-reliefs couvrent tous les murs et offrent une très-forte saillie. On y trouve aussi des inscriptions, et l'on a pu déchiffrer à Ellora quelques vers du Mahabarat.

La troisième espèce de temples enfin comprend les temples propres à cette période. Ce sont ces enceintes multipliées renfermant des chapelles, un sanctuaire , et d'autres édifices consacrés au culte. Des pyramides surmontent les portes d'entrées , gardées quelquefois par des animaux fabuleux , rarement flanquées d'obélisques. Les monuments de cette espèce sont les plus nombreux ; en voici les plus remarquables :

La pagode de Chalembrom n'offre plus qu'une seule enceinte , qui forme un carré long, de trois cent quatre-vingts toises de pourtour. Elle a trois entrées, que surmontent trois pyramides de cent douze pieds : celle du milieu est recouverte de dalles de cuivre soigneusement sculptées. A l'intérieur, on trouve une pièce d'eau entourée d'une galerie élégante, et au milieu de laquelle s'élève un temple en dôme qui couvre l'autel du Lingam. De l'autre côté, est un salon orné de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf colonnes de granit bleu. Entre le salon et le bassin se trouve le sanctuaire, qui ne reçoit le jour que par les trous dont la voûte est percée.

La pagode de Djagernat est plus grande que la précédente. Une galerie magnifique, reposant sur un double rang de pilastres, règne à l'intérieur du mur d'enceinte. Une pyramide de trois cent quarante-quatre pieds, sculptée sur toutes les faces,

surmonte la porte. On dit qu'elle fut fondée lors de l'abolition de la distinction des castes.

La pagode de Kandjeveram offre trois enceintes et des portes surmontées. Malheureusement elle est peu connue, de même que celle de Siringam, la plus importante de toutes, qui offre sept enceintes consécutives, et une immense quantité de sculptures. Nous savons seulement qu'il y a plusieurs chapelles dans chaque enclos, que les entrées sont surmontées de pyramides, que la principale porte d'entrée offre une magnifique colonnade, et que le mur extérieur de clôture a quatre milles de circonférence.

Il ne nous reste plus à parler que d'une seule construction indoue, de Mavalipouram. Ce sont les restes d'une ville entière, avec des temples, des montagnes creusées, des palais de toutes sortes, d'immenses murs de construction cyclopéenne. Il paraît qu'elle fut détruite par un tremblement de terre, pendant qu'on finissait ces immenses travaux. Abandonnée aujourd'hui et environnée d'épaisses forêts, elle est peu accessible au voyageur.

*Culte.* — Ces temples ont été jadis les instruments d'un culte pompeux, qui aujourd'hui est réduit à peu de chose. Ce culte se composait de sacrifices, de prières dites par les brahmanes, de brillantes processions. Tous les beaux-arts s'y trouvaient réunis.

La peinture chez les Indous n'avait d'autre but que de revêtir de couleurs brillantes et symboliques les différents objets servant au culte. Sous ce rapport, ils arrivèrent à une haute perfection ; les murs des pagodes, les statues, les tissus sacrés sont peints de couleurs ineffaçables. Mais la représentation des objets fut toujours chez eux à l'état rudimentaire.

La musique ne dépassa pas le seuil du sanctuaire. Il y avait un système musical dont l'invention était attribuée à la déesse Saravaspati. Toutes les fêtes religieuses étaient accompagnées

de musique. Celle-ci, insupportable à toute oreille européenne, consistait en un bruit intense fait avec toutes sortes d'instruments, des cymbales, des tambours de diverses espèces, des flûtes de Pan, des cythares, des violons de formes singulières. Mais, pour les Indous, cette musique, toute régulière, avait une signification et parlait au sentiment.

La danse et la mimique jouaient un grand rôle dans les fêtes. Ce furent ceux des beaux-arts qui devinrent le plus facilement un moyen de jouissances individuelles.

*Littérature.* — Mais de tous les arts nés des antiques croyances, le plus puissant fut la poésie, qui prit dans l'Inde un essor immense. Une imagination ardente, créée par la sublimité du dogme et la profondeur des symboles, fit éclore les plus riches fleurs de la poésie, et nul peuple sans doute n'a encore surpassé l'Inde dans cette catégorie des productions de l'art.

Les anciens chants religieux, les premières prières, les odes héroïques qui célébrèrent l'établissement du dogme de la chute dans l'Inde, toutes les poésies, en un mot, qui se rapportent à la morale des œuvres et à la nationalité ancienne, ne subsistent que dispersés ou morcelés dans les livres postérieurs. Mais le protestantisme n'arrêta pas immédiatement l'essor de la poésie. Il la mina lentement, il est vrai; et depuis Vicramaditya, qui vécut peu avant Jésus-Christ, et sous lequel la poésie indoue jeta son dernier éclat, toute grande pensée est morte, tout se réduit à des œuvres légères et purement individuelles. Mais les grandes révolutions qui amenèrent le triomphe du protestantisme trouvèrent encore leurs poètes, et, comme nous l'avons dit, l'Inde présente une littérature immense qui est toute postérieure à ces grands événements.

La plupart des œuvres poétiques des Indous sont en vers, et tous les livres anciens ont cette forme, même le Code de

Manou. Cependant il y a aussi une littérature en prose. Les règles de la versification sont contenues dans des traités fort détaillés, de même que celles de la rhétorique. Les vers sont mesurés par syllabes longues et brèves, et quelquefois rimés. Toute pièce de vers est divisée en stances de différentes longueurs.

Au premier rang de la littérature indoue viennent les grands poèmes. Nous avons parlé souvent déjà du Ramayana et du Mahabarat, les plus importants de tous. Ce dernier contient cent vingt-cinq mille vers. Un épisode de ce poème est intitulé : Bhagavat Gita ; c'est l'exposition complète du système védantin faite par Krichna à son ami Arjoon. Le Mahabarat est attribué à Vyassa, le compilateur même des Védas ; l'auteur du Ramayana est Valmiki.

Les grands poèmes qui viennent après ceux-ci sont le Magha-Badha, qui raconte une autre aventure de Crichna ; le Naischadda, qui contient l'histoire de Nala et de sa femme Dayamanti, poursuivis par la déesse Kali ; le Bhatti, autre poème sur Rama. Ces poèmes sont de la période qui s'écoule entre Vyassa et Vicramaditya. Sous le règne de ce prince, vécut le célèbre Kalidasa, qui, lui aussi, chanta Rama dans le Rayhou-Vansha, Parviti, femme de Siva, dans un autre poème, et la suite de l'histoire de Nala dans un troisième. Ce sont les principaux poèmes épiques de l'Inde, mais pas les seuls. Il en existe encore une foule d'autres moins célèbres, en sanscrit et en pracrit. Le mauvais goût, engendré par la décadence, donna lieu aussi à des œuvres d'escrime littéraire. Ainsi il y a des poèmes en prose où chaque mot et chaque phrase peuvent se prendre à double sens. Il en existe même un en vers du poète Kaviraia, intitulé Bhagava Pandaviga, qui offre, d'un bout à l'autre, deux significations tout opposées. C'est, au choix du lecteur, ou l'histoire de Rama ou celle de Youditchir.

Les Indous cultivèrent aussi le drame ; mais il paraît que ce

ne fut que dans des temps postérieurs. Ils eurent des tragédies et des comédies ; Wilson en a traduit plusieurs. La plus célèbre de toutes, donnée d'abord par W. Jones, est le drame de Sactala. Il est de Kalidasa ; mais , malgré l'éloge pompeux qu'on en a fait en Europe , les sentiments mous et efféminés qu'il exprime , et la fadeur qui y règne d'un bout à l'autre , sont une marque certaine de la décadence.

La poésie lyrique aussi prit de puissants développements. Les anciens Sastras contiennent , sous ce rapport , des morceaux inspirés par la religion , et de la plus grande beauté ; mais , dans les derniers temps , la décadence la réduisit à la peinture d'images licencieuses , que l'on trouve déjà dans les poèmes et dans les drames. Le mauvais goût conduisit , en outre , les formes poétiques aux aberrations les plus étranges. Les choses les plus simples furent écrites d'un style ampoulé et orné des plus fades fleurs de rhétorique. Ainsi , l'on a trouvé une inscription portant une concession de terre de la part d'un prince , qui contient plusieurs pages de poésie ridicule.

#### LOIS RELIGIEUSES, POLITIQUES ET CIVILES DES INDOUS (1).

— Il nous reste à faire connaître les lois et les institutions de l'Inde, les mœurs, les usages et l'état général de cette société. Ici se place nécessairement l'exposé de la morale sociale , de cette morale des œuvres que les philosophes protestants ont proscrite , qui cependant avait fondé la nation et qu'eux-mêmes furent obligés de conserver en partie pour que la société ne croulât pas tout-à-fait. Nous trouverons les principaux matériaux de ce chapitre dans le Code de Manou, ré-

(1) Le Code de Manou. — Les ouvrages de Ward. — J.-A. Dubois, Mœurs, cérémonies et institutions des peuples de l'Inde, 3 vol. in-8°, Paris, 1825. — F. Balthazar Solvins. Les Indous , Paris, 1808, in-8° (Recueil de planches représentant les costumes, les cérémonies, etc.) — Heeren, Commerce et Politique, etc., t. 3.



sultat de la transaction que les novateurs firent avec la doctrine ancienne quand ils virent que les classes inférieures, imitant leur exemple, voulaient s'affranchir du devoir comme ils avaient fait eux-mêmes, et que leur propre sécurité qui dépendait du travail de ces classes allait être menacée. Alors ils formulèrent ce Code qui, tout à leur profit, sanctionna les devoirs des classes inférieures, contenues par l'alliance des deux castes principales. Mais par une contradiction qu'ils n'essayèrent pas de déguiser, ils proclamèrent qu'eux-mêmes pourraient suivre les principes du protestantisme (\*). Le Code de Manou, du reste comme tous les anciens monuments législatifs, est un livre religieux, en même temps qu'un recueil de lois. A côté d'articles positifs, il contient des sentences, des conseils, il indique les purifications et les expiations religieuses, et, non content de donner les peines encourues dans ce monde, il enseigne encore celles qui nous attendent dans l'autre.

*Morale.* — Les commandements moraux du Code de Manou peuvent être rangés sous trois chefs principaux : 1° les devoirs religieux ; 2° les devoirs ayant pour objet la conservation individuelle et sociale, nécessaires dans toute société ; 3° la distinction des castes et les devoirs propres à chacune d'elles. La plupart des devoirs n'étaient enseignés qu'aux hommes des trois premières castes, compris sous la dénomination commune de Dwidjas.

Les devoirs religieux sont les prières, les sacrifices, les abstinences, les purifications, les mortifications. Les prières et les sacrifices sont les matières du culte privé et public ordinaire.

Il y avait anciennement trois grands sacrifices, celui de l'homme, celui du taureau et de la vache, celui du cheval. Chacun d'eux était accompagné de longues et difficiles céré-

(\*) Code de Manou, liv. 2, v. 14.

monies. Les sacrifices humains paraissent avoir été abolis long-temps avant les Védas, quoiqu'on en trouve des traces dans ces livres; les autres allèrent en désuétude, sous l'influence des doctrines protestantes, qui, considérant tous les êtres comme des émanations de Dieu, et appliquant aux relations avec ces êtres les préceptes de la morale humaine, prohibèrent toute effusion du sang. Aujourd'hui les sacrifices consistent principalement en fruits, en productions de la terre et des animaux, surtout en beurre clarifié et en riz.

Parmi les sacrifices ordonnés aux Dwidjas, il en est un de haute importance, car à lui se rattachent les principes fondamentaux de la morale indoue, et même d'un grand nombre de lois civiles. Nous voulons parler du Sradha funèbre.

La plus importante des obligations morales dans l'Inde, n'est autre en effet que le précepte de la multiplication, le devoir capital de tout Dwidja et sans lequel il ne pourrait être sauvé. Elle se trouve répétée presque à chaque page du Code de Manou. La procréation d'un fils est la grande dette contractée par tout homme venant au monde, et un homme n'est complet qu'avec une femme et un enfant. Or, ici nous trouvons le lien de ce principe avec les croyances religieuses et nous en apprenons toute l'importance. En effet, tout homme doit faire mensuellement un repas funèbre en l'honneur de ses parents morts. Celui qui n'a pas de fils pour lui faire cette cérémonie ne peut arriver à la béatitude finale. Son fils même ne le fait monter que d'un degré dans le ciel, il lui faut un petit-fils pour atteindre la délivrance complète.

Le Code de Manou entre dans les détails les plus minutieux sur ce sacrifice; il explique quelles sont les personnes qu'on doit y inviter, ce qu'on doit manger, la manière de s'y comporter, etc.

Ce principe nous explique une foule de lois et de coutumes qui se retrouvent chez la plupart des nations orientales. A cause de la nécessité pour chaque homme d'avoir un fils,

on inventa des fictions pour en procurer à ceux qui n'en avaient pas. Les principales de ces fictions sont ce qu'on a appelé la léviration et l'adoption. La léviration est l'acte par lequel le frère du défunt, ou même du vivant, comme cela a lieu dans l'Inde, féconde la femme de celui-ci restée stérile. On connaît l'adoption; il y en avait un grand nombre d'espèces dans l'Inde; on comptait, outre le fils légitime, jusqu'à onze espèces de fils fictifs, capables de remplir les devoirs funèbres. Le droit de l'héritage, comme nous le verrons, découlait de même de l'accomplissement de ce devoir.

Parmi les prières auxquelles on doit s'adonner souvent, la plus importante est la savitrî ou hymne au soleil. On doit prononcer souvent aussi la syllabe mystérieuse *Aum* et toujours étudier et méditer les Védas. Les abstinences ordonnées par la loi indoue sont nombreuses et consistent souvent en des jeûnes très-sévères. Mais une matière sur laquelle le Code de Manou est bien plus explicite est celle des purifications. Tous les objets sont purs ou impurs. Parmi les animaux impurs et qu'il est défendu de manger, on compte la plupart des espèces sauvages et peu connues, et beaucoup d'autres telles que le porc, le moineau, le perroquet, les pa'mipèdes; de même il y a des plantes impures, telles que l'ail, l'oignon, etc. Mais parmi les objets purs, il en est un certain nombre revêtus plus spécialement d'un caractère symbolique et religieux. Au premier rang de ceux-ci se trouve la vache, animal profondément vénéré par les Indous, et dont le lait, la bouse et l'urine jouissent d'une grande vertu de purification.

Les personnes et les choses pures peuvent devenir impures. Les impuretés principales proviennent du contact d'un être impur, d'un cas de mort arrivé dans la famille, de l'écoulement mensuel chez les femmes, et de l'accouchement. Les impuretés s'effacent, suivant le degré auquel elles se trouvent, par des pénitences, des sacrifices, un certain laps

de temps ; mais principalement par les bains et les ablutions. Le Code de Manou donne des règles très-précises pour purifier ou plutôt pour nettoyer tous les ustensiles du ménage.

Les mortifications auxquelles on doit se livrer ont, outre le but d'expiation des fautes de cette vie, celui de faire arriver à la sainteté la plus parfaite. Lorsque le Devitja voit son front se rider, s'il a rempli ses devoirs de maître de maison et donné naissance à un fils, qu'il quitte sa famille et se retire dans les forêts, qu'il y vive durement, s'y nourrisse de racines, et étudie constamment le Vêda. Le Code de Manou compte deux degrés de vie ascétique dans les forêts. Nous connaissons par les voyageurs jusqu'à quel point vont ces souffrances volontaires que s'imposent les brahmanes, souffrances si extraordinaires qu'à peine peut-on les croire en Europe (\*). Des pèlerinages font partie aussi des mortifications religieuses. Le renoncement à soi-même va très-souvent jusqu'au suicide, et un grand nombre d'individus se noient annuellement dans le Gange.

La seconde classe de devoirs comprend les devoirs individuels et sociaux. On en comptait anciennement deux catégories, dont l'une comprenait les règles de la sagesse individuelle, la tempérance, l'hospitalité, la prudence, la force, la bienfaisance (c'est-à-dire l'aumône) ; l'autre comprenait un certain nombre de devoirs sociaux, tels que bâtir des ponts, creuser des puits, etc. Une foule de devoirs particuliers se rangent dans cette classe.

*Distinction des castes.* — La troisième classe des devoirs se fonde sur la distinction des castes et contient les règles propres à chaque caste.

La première des castes est celle des brahmanes. Elle jouit de grands privilèges et se trouve exempte de toutes les char-

(\*) Les anciens connaissent les brahmanes qui se mortifiaient sous le nom de sages nus, *gymnosophistes*.

ges. Les brahmanes ont pour devoir d'offrir les sacrifices, d'étudier les Védas et de les enseigner aux autres. Une grande partie du pouvoir est en leurs mains.

La seconde classe est celle des kshatryas. Ils sont chargés de défendre la nation et de faire la guerre. Le Code de Manou n'est pas très-explicite sur leur compte; mais l'on sait que cette caste fut une de celles qui conserva le plus purement la tradition de ses devoirs, puisque les Anglais trouvèrent de sa part une résistance énergique, dans laquelle elle fit preuve d'un grand courage et d'une science militaire avancée.

Le vaissya doit faire le commerce, exercer l'industrie, mais surtout cultiver la terre et élever les bestiaux.

Le soudra a pour unique devoir de servir les autres castes et surtout le brahmane. Ordinairement les soudras étaient plutôt à l'état de domesticité qu'à celui d'esclavage. S'ils étaient esclaves, ils pouvaient être donnés et vendus. On naissait esclave d'une mère esclave. On le devenait par punition ou lorsqu'on était pris à la guerre. L'esclave ne pouvait être affranchi.

Les brahmanes, les kshatryas, les vaissyas, les soudras formaient les castes pures. Mais il en existait une foule d'impures nées du mélange de celles-ci. Si, en effet, il naît un enfant d'un homme et d'une femme de castes différentes, il fait partie d'une caste impure. L'impureté est plus ou moins grande, et on établit plusieurs distinctions sous ce rapport. Quand la mésalliance a lieu dans l'ordre direct, c'est-à-dire quand un homme d'une caste supérieure se marie à une femme d'une caste inférieure, la caste mêlée est plus pure, à mesure que la femme est plus rapprochée de l'homme. Quand elle a lieu dans l'ordre inverse, c'est-à-dire quand c'est un homme d'une caste inférieure qui se marie à une femme de caste supérieure, l'impureté est toujours beaucoup plus grande que dans le cas précédent, mais elle offre elle-même des degrés, suivant la distance qu'il y a entre les deux époux.

Le Code de Manou énonce un certain nombre de races mêlées provenues d'unions pareilles; les voyageurs en trouvèrent encore d'autres, formant différentes corporations d'industriels. Les classes énumérées par le Code de Manou étaient très-méprisées; tous les travaux vils et pénibles leur étaient dévolus, et ils étaient exclus de toutes les cérémonies religieuses. Il ne dit rien des parias qui sont une des plus malheureuses d'entre elles. Mais il nous fait connaître les tchandalas, dont l'aspect rend le brahmane impur, qui ne peuvent jamais s'approcher des villes, dont l'occupation est de laver les morts, qui ne doivent se servir que d'ustensiles cassés, et ne s'habiller que de vêtemens en lambeaux.

*Organisation sociale.* — Le Code de Manou trouva l'Inde divisée en une foule de royaumes indépendants, sortis sans doute de la grande anarchie qu'engendrèrent les doctrines protestantes. Peut-être la loi fait-elle alors allusion à cette anarchie, quand elle dit que le monde étant de tous côtés bouleversé par la crainte, pour la conservation de tous les êtres, le seigneur créa un roi. Quoi qu'il en soit, un roi absolu se trouvait à la tête de chacun de ces états : c'était ordinairement un kshatrya ou guerrier; mais, malgré les grandes calamités dont menace la loi, il arriva souvent qu'un vaissya ou un soudra monta sur le trône.

Le roi est absolu en ce sens que son pouvoir ne peut trouver de limite réelle que dans sa conscience ou dans la révolte de ses sujets. Mais la loi règle ses devoirs, et détermine les moindres de ses actions.

La fonction du pouvoir dans la loi de Manou est celle seulement de la conservation matérielle de la société; et c'est en vertu de cette charge pénible que le roi doit être comblé de jouissances et de richesses. Ses trois grands devoirs sont les suivants : administrer l'état, protéger ses sujets, faire la guerre. Mais, en outre, on lui donne mille bons conseils sur

les vertus qu'il doit avoir, et on lui règle très-minutieusement l'emploi de la journée.

A la tête de l'administration se trouvaient huit ministres choisis par le roi et formant son conseil. Le roi devait prendre leur avis sur toutes choses importantes : c'étaient des brahmanes et des kshatryas. En outre, le roi devait toujours avoir près de lui des brahmanes conseillers spirituels. Toutes les affaires publiques ressortissaient des ministres. L'administration particulière était organisée ainsi : à la tête de chaque ville un surintendant-général administrait sous la direction du ministre. A la tête de chaque commune se trouvait un chef : vingt de ces chefs se trouvaient sous les ordres d'un chef supérieur ; puis venait un chef de deux cents, puis un de mille. Ce dernier rendait ses comptes au ministre. Ces chefs étaient des kshatryas, et leur organisation était militaire. Ils se payaient en nature sur les impôts, et faisaient parvenir ce qui en restait au ministre.

Ces impôts portaient sur les marchandises et denrées : c'était le cinquantième des bestiaux, de l'or et de l'argent ajoutés chaque année au fonds ; le huitième, le sixième ou le douzième des grains, suivant la qualité du sol ; le sixième de la plupart des autres produits. On devait les prélever par petites portions. On prélevait aussi le vingtième sur les bénéfices du commerce ; et il y avait des péages, des droits d'entrée, etc. Les brahmanes ne devaient jamais payer d'impôts ; les pauvres étaient soumis à des corvées.

Le roi doit protéger ses sujets, surtout les brahmanes ; et les plus grandes calamités attendent dans ce monde et dans l'autre le roi qui aurait permis que le moindre mal arrivât à un brahmane. La justice à rendre à tous est un des grands devoirs du prince. Assis sur son tribunal, avec des assesseurs brahmanes, il doit entendre les plaintes de chacun. Les tribunaux ordinaires sont composés de trois brahmanes, qui représentent le roi. On peut toujours en appeler à lui.

Le Code de Manou donne de longues règles sur la guerre. La relation qu'il conçoit entre les différents états, c'est l'égoïsme chez tous : chaque prince doit tendre sans cesse à aggrandir ses états aux dépens de ses voisins. Cependant, comme tous les royaumes étaient des fragments d'une même nationalité, comme tous étaient des royaumes indous, qu'ils étaient de même origine, avaient les mêmes croyances et les mêmes mœurs, il y eut une espèce de droit des gens. Le Code de Manou commande la foi des traités ; il défend de maltraiter les peuples voisins ; mais veut que le prince les incorpore dans ses propres états : il défend aussi de se servir d'armes empoisonnées. Cependant l'esclavage des vaincus était une des suites ordinaires de la guerre. Le butin, parmi lequel on compte les esclaves et les femmes, était distribué aux soldats. Le Code de Manou entre dans les plus grands détails sur le droit des ambassades et sur la tactique militaire, qui avait fait de grands progrès. Un autre droit des gens s'appliquait sans doute aux barbares qui n'avaient pas reçu la morale indoue ; car on les considérait comme une espèce mixte entre l'homme et l'animal.

*Organisation économique.* — L'ancienne organisation avait été violemment troublée, et la loi en porte des marques nombreuses et manifestes. Pour que le brahmane et le kshatrya se vouassent exclusivement aux fonctions qui leur étaient attribuées par la loi, il fallait que leur sécurité matérielle fût assurée et qu'ils fussent indépendants des classes inférieures. Ils devaient donc dans l'origine être propriétaires uniques des biens-fonds, bénéfices inaliénables attachés à la fonction ; mais cela n'existait plus du temps du Code de Manou. Tous les biens pouvaient être vendus. La plus grande partie d'entre eux était entre les mains de vaissyas. Les soudras même pouvaient en posséder, quoique la loi déclare que tout brahmane qui se trouve dans le besoin peut s'emparer des biens d'un soudra. Une telle législation engen-



dra une situation économique toute semblable à celle des nations modernes. La propriété devint un droit tout individuel, au moyen duquel chacun put s'affranchir du travail. Le prêt à intérêt fut introduit, et la distinction religieuse des castes manqua de tout point d'appui économique.

Il est probable cependant que, même alors, il n'en était pas généralement ainsi et que cette législation s'appliquait principalement dans les villes, mais non dans les campagnes. Voici, en effet, quel est encore aujourd'hui l'état du peuple des campagnes. Il est distribué par communes. Dans chacune d'elles, il y a plusieurs préposés brahmanes et kshatryas, et, en outre, une dizaine d'individus remplissant les fonctions de gardien des champs, de distributeur des eaux pour les arrosements, d'astrologue, de potier, de charron, de blanchisseur, de barbier, d'orfèvre ou fabricant de parures pour les femmes et filles, de poète et maître d'école. Tous ces fonctionnaires sont payés par le gouvernement, et ils prélèvent leur solde sur l'impôt : le reste des habitants se livre à l'agriculture. Les objets d'habillements, très-peu nombreux, se fabriquent dans les familles mêmes. Dans ces villages, les laboureurs ne sont pas propriétaires. Les terres appartiennent en grande partie au roi. Or on a attribué cet assujettissement général des terres à la conquête mongole ; mais il paraît prouvé qu'il en fut ainsi avant eux. Il est très-possible que les brahmanes aient été dépossédés par le pouvoir royal en même temps qu'ils perdirent leur puissance politique, et qu'à cette même époque les terres aient été mises dans le commerce.

Quoi qu'il en soit, sous le Code de Manou, la subsistance, ni des brahmanes ni de kshatryas, n'est assurée ; et un livre presque tout entier est consacré aux cas de détresse où ils peuvent se trouver. Alors il leur est permis de descendre aux occupations des classes inférieures. Ils peuvent remplir les fonctions de kshatrya et de vaissya, mais jamais ils ne doivent

accomplir celle des soudras; et pourtant cela arriva nécessairement, et cela arrive encore tous les jours. Aujourd'hui, quoique la distinction des castes soit encore puissante dans l'opinion, et que même, de fait, elle subsiste dans l'organisation de la société, il arrive que, pressés par la nécessité, ou appuyés sur des circonstances favorables, des hommes de chacune d'elles exercent également toutes les fonctions, et que la principale distinction sociale est celle de la fortune. Il ne pouvait en être autrement avec le système de la libre concurrence. Les classes inférieures, maîtresses du travail économique, incrédules vis-à-vis des croyances, ignorantes des intérêts sociaux, devaient attirer à elles toutes les richesses. La direction sociale disparut; la superstition et l'habitude seules conservèrent les restes de cette ancienne distinction, si fondamentale dans la société primitive.

On serait tenté peut-être de se féliciter de ce résultat, qui, du sein de la plus profonde inégalité, fit jaillir une égalité réelle. Mais, que l'on songe que cette égalité fut celle du mal, qu'elle résultait d'une négation de toutes les doctrines sur lesquelles se basait la société, et que l'égalité n'est bonne que lorsqu'elle est accompagnée de principes sociaux qui la rendent possible et féconde. Or, quel fut le dernier résultat de la négation indoue? L'anéantissement de la nation indoue même. Aujourd'hui, les individus sont livrés tous à la plus profonde immoralité. Les femmes et les filles des brahmanes sont célèbres par leurs débordements. Les hommes les surpassent encore peut-être; et, à leurs dérèglements, ils joignent une cupidité hideuse. L'inactivité et la paresse rongent toutes les classes; et il faut trente domestiques pour le service personnel d'un individu. Certes, ce n'est pas le climat qui a produit ces résultats; car il était le même il y a des milliers d'années, et alors la nation était forte et vigoureuse.

*Famille.* — La famille avait une double importance chez les Indous: d'un côté, c'était le moyen d'un des plus grande

devoirs ; de l'autre , c'était la personne sociale elle-même. Un homme n'était complet qu'avec sa femme et ses enfants : la fonction sociale se transmettait aux fils ; et on peut dire strictement , que c'était la famille qui remplissait la fonction et que pour cela cette fonction était éternelle.

Chaque homme devait , après avoir terminé son instruction , entrer dans l'ordre des maîtres de maison en se mariant. On doit se marier dans sa caste ; mais la polygamie étant permise , il suffit que la première femme soit de la même caste que le mari. La parenté forme un obstacle jusqu'au sixième degré.

La loi compte huit modes de mariages : les cinq premiers seulement sont légitimes. Ils consistent principalement en ce que le père accorde sa fille à celui qui la demande , avec différentes cérémonies. Des présents peuvent être faits au père. La fille doit toujours suivre la volonté de celui-ci , mais jamais le mariage ne doit être considéré comme une vente.

La femme n'est jamais sous sa propre tutelle. Tant qu'elle est fille , elle est soumise à son père , comme femme elle l'est à son mari ; après la mort de celui-ci , elle tombe sous la puissance de son fils. La femme doit obéissance absolue et profond respect à son mari. Celui-ci doit la garder sévèrement , car les femmes sont livrées à tous les mauvais penchants ; mais il doit aussi l'aimer et lui rendre la vie douce et agréable. La répudiation est permise pour plusieurs causes , principalement pour stérilité. Le Code de Manou ne parle pas de l'usage qui existe dans une grande partie de l'Inde , celui de brûler les femmes avec le corps de leur mari après la mort de celui-ci. Cet usage cependant est très-ancien et il fait encore aujourd'hui quelques victimes.

Le fils ainsi que la mère est sous la puissance absolue du père tant que vit celui-ci. Il ne peut avoir de propriété indépendante de son père , si ce n'est un pécule. Le père du reste devait avoir grand soin de l'éducation de ses enfants. Dès la

naissance, on imposait un nom à l'enfant, et c'était une première cérémonie religieuse. Puis à l'âge de sept ou huit ans, il prenait le cordon sacré, marque du Dwidjâ. Alors on le confiait à un brahmane instruit qui lui enseignait la religion et la morale. Pour le jeune brahmane, il y avait un noviciat très-dur ; il sortait des mains de son précepteur pour se marier.

A la mort du père, c'étaient ses fils légitimes qui lui succédaient. Il pouvait se présenter deux cas.

Ou bien le fils aîné prenait toute la fortune, car en naissant il avait acquitté la grande dette de son père. Alors la mère, les frères les plus jeunes et les filles restaient sous sa puissance et à sa charge.

Ou bien, si le frère aîné y consent, chaque frère commence une famille particulière. Alors le frère aîné prélève un vingtième de l'héritage, le second et les moyens un quarantième, le dernier un quatre-vingtième ; le reste se partage également.

S'il y a des fils de femmes de différentes castes, le fils de la brahmani doit prendre les trois quarts du tout, après avoir fait de nombreux prélèvements en nature. Celui de la kshatrya doit prendre les deux tiers de ce qui reste ; celui de la vaisya, un et demi du nouveau reste ; celui de la soudra, le surplus. La part de ce dernier ne peut en aucun cas se monter à plus d'un dixième.

Quand il y a des fils autres que les légitimes, c'est-à-dire quelques-uns de ces onze espèces de fils fictifs que l'on permet pour remplir les devoirs funèbres, ceux des six premières espèces héritent. A défaut d'enfants, les sapindas, c'est-à-dire les six proches parents héritent d'abord ; puis les samonadocas (ou parents plus éloignés). A leur défaut, un sage brahmane peut prendre les biens et accomplir les devoirs funèbres.

C'est ainsi qu'avec les biens, se transmettait le devoir social. Mais du temps du Code de Manou, déjà le devoir social

était une chose accessoire, et la succession était principalement une transmission de biens.

*Industrie.* — Nous avons examiné la morale, l'organisation sociale et la transmission des fonctions. Il nous reste à dire quelques mots des résultats industriels pratiques auxquels arrivèrent les Indous. Sans faire preuve d'une activité essentiellement industrielle, puisque en général ils sont peu actifs en toutes choses, ils possèdent une industrie d'une haute antiquité et qui arriva à un degré remarquable de développement. Leurs tissus de soie et de coton sont d'une perfection et d'une finesse extraordinaires, et il est telle pièce de coton de trente aunes de long qui, roulée, peut tenir dans le creux de la main. Ces tissus sont teints de couleurs brillantes et durables dont les Européens n'ont jamais pu imiter l'éclat. Les châles et beaucoup d'autres étoffes sont également originaires de l'Inde.

L'orfèvrerie et l'art lapidaire prirent aussi de grands développements. On fabriqua une quantité immense d'ornements pour les temples, pour les hommes et les femmes. On grava des pierres précieuses. On sut produire les verres et les porcelaines les plus magnifiques. Tous les autres arts industriels se développèrent plus ou moins, favorisés par une extrême division des fonctions, qui fait que chaque individu n'accomplit qu'un travail peu étendu et toujours le même.

Le commerce intérieur fut de tous temps assez étendu. La navigation sur les fleuves en fut un des instruments principaux. L'imperfection des vaisseaux des Indous ne leur permit jamais de se risquer dans la haute mer. Cependant, ils se livraient à un commerce extérieur assez considérable de tissus fins, mais surtout de pierreries, d'onyx, d'aromates, avec l'Asie occidentale, l'Égypte par l'Arabie, et la Chine.

Voilà la nation indoue. Grande et puissante jadis, ouvrière d'un grand progrès dans l'humanité, elle a tout perdu depuis qu'elle a renié ses antiques croyances. Aujourd'hui,

les Indous sont un peuple misérable : leur religion est devenue une superstition grossière ; leur science , la subtilité du scepticisme : du système des castes il reste , d'un côté , un orgueil outré , de l'autre , une servilité et une bassesse extraordinaires. Partout règnent la cupidité , la paresse , le libertinage , l'égoïsme sous toutes ses formes.

## CHAP. II. — LA CHINE.

Ce vaste et célèbre empire qui occupe le quart de l'Asie n'est connu aux Européens que depuis le moyen âge. Les anciens en avaient peut-être une notion vague. Plus tard , quelques relations de voyageurs arabes , et de missionnaires qui dans le treizième siècle avaient touché les Tartares , par le nord de l'Europe , répandirent quelques idées sur la Chine ; mais ce fut véritablement le voyageur Marco-Paolo , qui le premier révéla l'existence de cette domination puissante , de cette civilisation qui pouvait sembler si parfaite , à l'Occident étonné. Depuis ce temps , divers voyages vinrent grossir la liste des découvertes sur ce pays. Les Portugais , les Hollandais et les Anglais essayèrent à diverses reprises d'y former des établissements. Dès la fin du seizième siècle , des missionnaires jésuites y furent envoyés pour acquérir cette population à la foi chrétienne. Leur projet de convertir la Chine ne réussit pas ; mais s'ils ne purent atteindre leur but principal , leurs travaux produisirent des fruits abondants sous le rapport scientifique , et par eux seulement nos connaissances sur l'empire céleste devinrent nombreuses et exactes. Les missionnaires en effet , non contents de donner des relations de mœurs et de faits observés par eux-mêmes , se mirent ardemment à l'étude de la langue chinoise afin de pouvoir dépouiller les trésors littéraires et scientifiques que cette langue leur offrait ; car l'imprimerie existait depuis long-temps en Chine , et un immense nombre de livres de tout genre ,

en législation, en philosophie, en histoire, en sciences, en littérature, en arts mécaniques, leur promettaient une riche moisson d'érudition et de découvertes. De vastes travaux furent entrepris, des versions des livres chinois furent faites, et cette science prit un grand essor pendant le dix-huitième siècle. Parmi les missionnaires qui rendirent sous ce rapport les services les plus grands, l'on doit citer les pères Amiot, Prémare, Gaubil, Crosier, du Mailla; d'autres orientalistes marchèrent sur leurs traces, tels que Deguignes et Fourmont. Toute cette science resta française; c'est à l'activité infatigable de nos compatriotes que nous devons tous ces travaux; et c'est, parmi tant d'autres, un nouveau service que la France seule a rendu à l'Europe savante.

La Chine, comme on le sait généralement, est un grand empire placé sous le gouvernement absolu d'un empereur. Tous les degrés de la hiérarchie administrative sont occupés par des mandarins (nom portugais); c'est par des examens successifs qu'on s'élève dans cette hiérarchie. La relation gouvernementale est sur tous les degrés l'obéissance passive et la vaste administration de l'empire est réglée dans ses moindres détails. Tout y marche dans un ordre parfait, et plus de trois cents millions d'âmes vivent ainsi sur ce sol depuis un temps immémorial.

Les premiers travaux des missionnaires durent avoir pour but de connaître l'origine de cet empire, de savoir comment il s'était établi, de suivre les révolutions qui l'avaient amené à cet état. Ils durent chercher aussi quelles étaient les doctrines religieuses et morales qui le concernaient. L'histoire et la philosophie chinoises furent donc les premiers objets de leurs recherches, et jusqu'ici c'est par eux principalement que ces matières nous sont connues (1).

(1) Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, la politi-

L'expulsion des missionnaires coupa court à leurs travaux, et avec eux tomba la science relative à la Chine. Depuis la révolution française cette science a été reprise par des savants isolés, par des Anglais qui visitèrent le pays, tels que Staunton et Davis et par des savants français à la tête desquels brillent Abel Rémusat, MM. Stanislas Julien, Bazin, etc. Aujourd'hui les travaux ont pris une autre direction. D'un côté on approfondit les recherches des jésuites sur la religion, l'histoire, la philosophie des Chinois ; on revoit les versions et on les rend plus exactes. De l'autre on commence à nous initier à la littérature moderne de la Chine, à sa civilisation actuelle : on s'attache à nous donner des versions des principaux articles de la littérature chinoise. Quant à l'étude de l'intérieur même de ce pays, elle a dû cesser avec l'expulsion des étrangers. Nous n'avons d'autres renseignements sur ce point, depuis l'expulsion des jésuites, que les relations de quelques missions russes, principalement de celle de Timkowski en 1820, et des deux ambassades anglaises, de lord Macarthy en 1792 et de lord Amherst en 1817 (1).

que, etc., des Chinois, par les missionnaires de Peckin, 1776—1795, 15 vol. in-4°, Paris. — Toutes les notions antérieures sont complètes dans la Description géographique, historique, etc., de la Chine, du père Duhalde, 4 vol. in-f°, Paris, 1735.

(1) Ab. Remusat, *Mélanges asiatiques*, 2 vol. in-8°, 1825. — *Nouveaux mélanges asiatiques*, 2 vol. in-8°, 1829. — *Le voyage de Timkowski dans la Bibliothèque des voyages d'Alb. Montemont*, t. 33. — *La Chine*, par Pauthier, faisant partie de l'*Univers pittoresque*. Paris, 1 vol. in-8°, 1834. Les notions les plus modernes se trouvent résumées dans *La Chine*, par J.-G. Davis, traduit de l'anglais par Pichard, augmenté d'un appendice par Bazin aîné. Paris, 1837, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage en outre offre des faits nouveaux recueillis par l'auteur lui-même, ancien président de la compagnie des Indes. Il contient la bibliographie de la matière, et l'histoire des travaux relatifs à la Chine. — Voy. aussi les *Annales de la Propag. de la foi*.



Nous allons exposer d'abord, d'après les missionnaires, les sources générales de la philosophie et de l'histoire chinoise. Nous ferons connaître ensuite les principaux traits de cette histoire, ainsi que les croyances religieuses et morales, l'art, la science et les institutions sociales de ce peuple.

**SOURCES.** — Il y a aujourd'hui dans la Chine une croyance officielle, la doctrine de Confucius, une religion populaire, et plusieurs sectes religieuses et philosophiques. Nous aurons plus tard l'occasion d'exposer les doctrines de ces sectes. Ici nous n'avons à examiner que les livres fondamentaux, base de la société chinoise, et qui forment en même temps les sources des doctrines sociales et de l'histoire de ce peuple. Ces livres appartiennent tous à la religion officielle, à l'école de Confucius.

Les plus anciens livres chinois sont, ou bien des pièces recueillies par Confucius, ou bien des traités de doctrine composés par lui ou ses disciples. Ceux de la première espèce forment les livres sacrés de la Chine, les livres classiques du premier ordre; les autres forment les livres classiques du second ordre.

Les livres classiques du premier ordre étaient au nombre de neuf, mais il n'en reste que cinq. Ce sont : 1° l'Yking. Il renferme la cosmogonie, la morale et la science divinitaire. Les Kouas en forment la base. Ces Kouas sont des caractères symboliques, attribués à Fohi. Ils ont été expliqués et commentés par Confucius. On trouve une analyse de l'Yking à la suite de la traduction du Chouking. Il en existe en outre une version latine (1).

2° Le Chiking, poésies traditionnelles, odes, cantiques,

(1) Yking, antiquissimus sinarum, liber ed. Jul. Mohl. Stuttgart, 1834. in-8°.

antérieures à Confucius et recueillies par lui. Ce livre a été traduit en latin par le père Lacharme (4).

5° Le Chouking. C'est l'ancienne tradition historique, recueillie et arrangée par Confucius sur les matériaux existant de son temps, et qui ont disparu depuis. Il a été traduit en français (2).

4° Le Liki, ou livre des rites, contenant les formules relatives aux cérémonies religieuses. Il a été traduit en latin par le père Regis (3).

3° Le Shun-Tsiou, livre historique composé par Confucius, et faisant suite au Chouking. M. Julien s'occupe de le traduire.

Les livres classiques du second ordre sont au nombre de quatre. Ce sont : l'*Invariable milieu*, la *Grande étude*, le livre des sentences de Confucius et le livre de Mencius. On y ajoute ordinairement le livre de l'école des enfants, et celui de la piété filiale. Ils ont été traduits plusieurs fois (4).

Les plus anciens monuments historiques sont le Chouking et le Shun-Tsiou, que nous venons de nommer, et d'autres livres du temps de Confucius, appartenant à la secte de Lao-Tseu ou des Taosee. A cette époque il y avait encore les Tchouen ou livres contenant la tradition historique et religieuse. Confucius les rejeta absolument : les originaux ont été perdus, et il n'en reste que des fragments ou des analyses plus ou moins exactes, conservés par les Taosee, ou

(1) Confucii Chi King, sive liber carminum, ed. Jul. Mohl, in-8°. Stuttgart, 1830.

(2) Le Chou King, un des livres sacrés des Chinois, traduit par le père Gaubil, revu et corrigé par de Guignes. Paris, 1770, in-4°.

(3) Voyez le père Noël : de Ritibus Sinensium.

(4) Libri classici sex, ed. Noël, in-4°, 1711. — Les mêmes, trad. en français par l'abbé Pluchet, 7 vol. in-18, 1784, Paris. — The four books, transl. by Collie, in-8°, 1828. — Meng Tseu, latinè vertit Stan: Julien, in-8°, Paris, 1824.

par d'autres auteurs de l'époque de Confucius. En outre, les livres sacrés de Confucius ont subi une altération désastreuse. Au troisième siècle avant notre ère, Tchi-Hoang-Ti, irrité contre les lettrés, fit détruire tous les livres sacrés. Ils furent reconstruits une trentaine d'années plus tard, en partie de mémoire, en partie sur des fragments que l'on retrouva. Mais le texte actuel n'en est nullement sûr; et il existe en Chine une vaste science critique qui tend à rétablir ce texte et à déterminer les passages interpolés. Ainsi, les sources les plus authentiques de l'histoire chinoise n'offrent pas une certitude absolue quant aux détails, mais les généralités qu'elles nous apprennent ne peuvent être mises en doute.

Quoi qu'il en soit, ces livres ont servi de matériaux aux historiens postérieurs. She-mat-sieu fut le premier qui les mit en œuvre : après lui beaucoup d'autres s'exercèrent sur le même sujet; et il existe un grand nombre d'histoires originales en Chine, se fondant, pour l'histoire ancienne, sur le Chou-king, le Shun-Tsiou et toutes les traditions conservées; pour l'histoire moderne, sur les annales régulièrement tenues depuis Confucius. La plus célèbre de ces histoires est le Tong-Kien-Kang-Mou, traduit librement en français par le père du Mailla (1).

Mais suivant que ces historiens s'en sont tenus de préférence aux livres sacrés ou aux traditions conservées en dehors de ces livres, leur système a été bien différent. Et ici nous touchons une des plus graves questions de la chronologie chinoise. Le Chou-king en effet commence au règne de Yao, qui vécut certainement 2357 ans avant Jésus-Christ : la chronologie est sûre jusque-là. Mais il est certain aussi qu'a-

(1) Histoire générale de la Chine, ou Annales de cet empire, trad. du Tong-kien-kang-mou par le père de Mailla, publiée par l'abbé Grosier, 14 vol. in-4°, Paris, 1777.

vant Yao, il y eut plusieurs règnes, dont l'histoire, il est vrai, est entremêlée de détails mythologiques, mais dont l'existence réelle n'est pas douteuse. Ces règnes sont ceux de Fohi, le fondateur de l'empire chinois, et de ses successeurs. Ils sont reçus par tous les historiens qui placent ordinairement Fohi à l'an 3468 avant Jésus-Christ. Mais avant Fohi, la tradition nous fait connaître encore d'autres règnes dont le caractère est complètement mythologique, et qui remonteraient, suivant quelques-uns, jusqu'à quatre-vingt-seize millions d'années avant Jésus-Christ. Les Taosee, tout en rejetant cette chronologie comme exagérée, regardent néanmoins ces traditions comme historiques, tandis que les disciples de Confucius les considèrent comme absurdes. Pour nous, nous ne nous poserons point comme juges en cette matière entre les savants Chinois, d'autant plus que les traditions dont il s'agit sont très-peu connues encore. Cependant nous sommes portés plutôt vers les Taosee, par la considération générale que chez toutes les nations nous trouvons une histoire mythologique semblable, et que partout aussi nous voyons une philosophie étroite qui rejette tout le passé qu'elle ne comprend pas. Laissant cette question à discuter par les orientalistes à venir, nous nous bornerons à donner une idée générale de l'histoire de la Chine, mais nous n'entrerons nullement dans le détail des faits particuliers. Cette histoire se rattache trop peu aux grandes révolutions progressives de l'humanité, et elle est encore trop en dehors de nos habitudes classiques pour que nous ayons cru devoir nous y arrêter long-temps. Nous donnons ensuite des notions générales sur la civilisation chinoise.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA CHINE. — La période des traditions mythologiques ne nous est connue que par le discours préliminaire du Chouking, par le père Prémare (1).

(1) Voyez-en une analyse dans l'Essai de M. Boulland, tom. 1, p. 165, tom. 2, notes.

Mais les extraits que celui-ci nous donne de différents historiens sont fort inexacts, car il a compilé sans choix des passages d'auteurs d'époques et de doctrines différentes. Il nous suffira de dire que cette tradition commence par une cosmogonie d'après laquelle le premier homme fut Pouan-Kou qui débrouilla le chaos et sépara le ciel de la terre. Après Pouan-Kou vinrent trois séries de rois, les rois du ciel, les rois de la terre, et les rois des hommes. Puis vinrent dix grandes périodes appelées les dix Ki, pendant lesquelles régnerent d'autres rois, et parurent des êtres nouveaux. Tous ces êtres sont figurés sous des formes symboliques : ce sont des serpents, des dragons au visage de fille, etc. On leur attribue toutes les inventions : la musique, l'écriture, les institutions sociales, etc.

Le premier empereur historique est Fohi, l'auteur des Kouas, qu'il trouva sur le dos d'un dragon. Fohi était l'enfant du ciel : sa mère le conçut miraculeusement : il en est de même des chefs de presque toutes les dynasties chinoises, et tous les empereurs sont des enfants du ciel. Parmi les successeurs de Fohi, brillent Chin-nong, le grand Hoang-ti, Chao-Hao, puis le célèbre Yao, par le règne duquel commence le Chouking. A cette époque, l'histoire chinoise prend une certitude entière. Tous ces rois furent de grands bienfaiteurs du peuple ; on leur fait honneur de la plupart des inventions (même de celles que déjà l'on attribuait aux rois qui régnèrent pendant les dix Kis), et c'est à eux qu'est due, suivant la tradition, l'organisation définitive de la société chinoise.

Mais quoique d'une haute antiquité, ces princes apparaissent plutôt comme des réformateurs que comme des fondateurs d'une société nouvelle. Déjà le culte religieux subissait des modifications ; et ce fut à cette époque que les empereurs commencèrent à sacrifier eux-mêmes et à réunir en leurs mains le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

Du temps de Yao il y eut un grand déluge (\*). Ses successeurs Chun et Yu par de grands travaux d'irrigation firent écouler les eaux. Avec Yu la dignité impériale devint héréditaire, et ce prince fut le fondateur de la première dynastie, de celle des Hia. Depuis Yu vingt-deux dynasties ont occupé le trône de la Chine ; et durant cette longue période, qui commence l'année 2205 avant Jésus-Christ, mainte révolution, mainte secousse a ébranlé le vaste empire. Deux fois des barbares étrangers se sont rués sur lui ; et aujourd'hui encore la Chine vaincue est sujette de conquérants mandchoux. Mais l'histoire de toutes ces dynasties et des révolutions que subit l'empire, offre peu d'intérêt à celui qui ne fait pas de la Chine l'objet de ses études spéciales. Chacune de ces histoires présente un cercle fatal d'événements qui se reproduisent toujours. Les premiers princes de chaque dynastie sont toujours très-vertueux et très-éclairés : une révolution les a mis sur le trône, et ils sont forcés de gouverner avec sagesse pour affermir leur domination. Mais après quelques générations l'ancienne sagesse disparaît ; les princes s'énervent et se corrompent ; les plaisirs de la chasse, des femmes, de la table leur font oublier les soins qu'ils doivent à leurs sujets. Alors le mécontentement devient général. Quelque mandarin offensé, quelque prince tributaire en profite pour fomenter une révolte. Le peuple se soulève enfin : l'ancienne dynastie est détrônée : une nouvelle lui succède pour recommencer le même cercle. Voilà l'histoire de toutes les dynasties ; seulement en les considérant dans la succession qu'elles offrent, on s'aperçoit que la décadence arrive toujours plus vite, et que l'anarchie qui sépare chaque dynastie de la suivante est toujours plus longue et plus désastreuse.

(\*) Les missionnaires catholiques ont cru voir dans ce fait une réminiscence du déluge universel ; mais tout prouve qu'il ne s'agit ici que d'une inondation partielle.

Il n'entre pas dans notre plan de faire l'histoire de chacune de ces dynasties. Contentons-nous de signaler en peu de mots les faits les plus intéressants relatifs à chacune d'elles.

Les trois premières dynasties, les plus célèbres de toutes, furent : celle des Hia, qui dura environ jusqu'à l'an 1760 avant Jésus-Christ ; celle des Chang, qui commença par le sage et vertueux Tchou-Tchang, et dura environ jusqu'à l'an 1100 avant Jésus-Christ ; enfin celle des Tcheou, fondée par le grand You-Vang, tombée bientôt en décadence, reconstituée par Ping-Vang, chef d'une autre branche de la même famille.

Sous la dynastie des Tcheou, l'empire était divisé en une foule de principautés particulières, gouvernées presque toutes par des membres de la même famille, mais indépendantes les unes des autres et se faisant continuellement la guerre. La plus grande anarchie régnait partout et le malheur du peuple était excessif. Cet état de choses appelait urgemment une réforme, qui ne tarda pas à se faire ; à cette époque en effet, dans le sixième siècle avant Jésus-Christ, parurent les philosophes, dont les doctrines régissent encore aujourd'hui la Chine, Confucius (Kong-Tseu), Lao-Tseu, et plus tard Bouddha.

Après les Tcheou vinrent les Tsin, qui essayèrent de réduire à l'unité tous les princes tributaires. Le premier empereur de cette dynastie fit bâtir la grande muraille, qui devait servir de rempart contre les Tartares septentrionaux ; et ce fut le même qui détruisit tous les anciens livres classiques. La dynastie des Han remplaça celle des Tsin, mais elle ne parvint pas à maintenir l'unité de l'empire qui à cette époque était divisé en trois parties, et formait les *trois royaumes*, thème favori des drames historiques et des romans chinois. Une autre dynastie des Tsin succéda à celle des Han, et parvint à réunir l'empire tout entier dans ses mains. Mais à l'extinction de cette race, l'an de

Jésus-Christ 416, la Chine fut divisée en deux empires, le royaume du nord ayant Honan pour capitale, et celui du midi dont la capitale était Nanking.

Puis vinrent cinq petites dynasties dont les règnes furent remplis de troubles et de désordres. Tai-Tsong, sage et célèbre empereur de la dynastie des Tang, rétablit un peu de calme. Mais sous ses successeurs les femmes et les eunuques s'emparèrent du pouvoir ; les anciens désordres recommencent, et cinq autres petites dynasties se succèdent au milieu de l'anarchie. Enfin, vient celle des Song, la dix-neuvième, environ mille ans après Jésus-Christ. Sous les premiers princes de cette race l'empire respira ; l'imprimerie fut inventée, et il y eut un vaste développement littéraire. Mais bientôt, à la fin de cette dynastie, les Tartares mandchoux profitèrent de la décadence pour accabler la Chine. Déjà depuis plusieurs siècles leurs incursions victorieuses avaient montré leur supériorité. Sous les Han ce n'était qu'à force de tributs qu'on avait pu garantir l'existence de l'empire, et les empereurs se voyaient obligés d'abandonner aux chefs tartares leurs propres filles pour maintenir la paix. Mais sous Wei-Tsong, huitième empereur de la dynastie des Song, ces terribles voisins rompirent toutes les anciennes alliances et se jetèrent en conquérants sur les provinces septentrionales.

La Chine dans sa détresse appela à son secours les Mongols, qui sous Gengiskan avaient conquis une grande partie de l'Asie et touchaient à la frontière occidentale. Les Mongols chassèrent, il est vrai, les Tartares septentrionaux ; mais ils s'emparèrent eux-mêmes de la Chine, et leur chef Khoubilai-Khan fonda la dynastie mongole des Youen (1281 après Jésus-Christ). Cependant cette dynastie se corrompit très-vite. Les Chinois se révoltèrent et replacèrent sur le trône un empereur national, le chef de la dynastie des Ming.

La Chine ne pouvait plus résister à ses ennemis extérieurs.



Ces mêmes Tartares mandchoux , qui sous le nom de Kin avaient été chassés par les Mongols, se relevèrent alors. Envahie d'abord par un usurpateur tartare , la Chine tomba bientôt au pouvoir d'autres Tartares qui défirent les premiers et fondèrent en 1644 la dynastie qui règne encore aujourd'hui. Depuis cette époque les Chinois sont gouvernés par une race étrangère. Cependant les Tartares, tout en traitant les Chinois comme un peuple conquis, ont accepté leur civilisation tout entière et n'ont introduit que les modifications sociales nécessitées par la conquête même. Sous eux commencèrent des relations étendues avec l'Europe, et les missionnaires catholiques furent admis en Chine. Le sixième empereur de cette dynastie occupe actuellement le trône , son pouvoir semble encore bien affermi , mais déjà la corruption a atteint le palais impérial , et il est possible qu'une vingt-troisième dynastie remplace bientôt celle-ci.

CIVILISATION CHINOISE. — La civilisation chinoise, si ancienne, si remarquable, qui s'est constituée hors du mouvement progressif de tous les autres peuples, qui n'a rien ou presque rien reçu d'eux et ne leur a rien donné, cette civilisation isolée et stérile mérite au plus haut point l'attention de l'histoire, et soulève dès l'abord plusieurs questions importantes. Quelle est l'origine de la nation chinoise ? A quel principe appartient-elle ? Quelles sont les modifications qu'elle a pu subir dans la suite des siècles.

L'origine des Chinois est jusqu'ici couverte d'un voile qui n'a pas encore été soulevé. Suivant la tradition indigène, les Chinois vinrent de l'Occident au nombre de cent familles. Quant à leur civilisation, quelques-uns l'ont attribuée à des colonies égyptiennes (1). Une autre erreur a constamment préoccupé les savants jésuites ; c'est que des Juifs avaient pé-

(1) Voyez les dissertations de Fréret et de Deguignes , dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

nétre dans la Chine, et que les annales chinoises, aussi bien que les bases fondamentales de la religion de ce peuple, étaient empruntées aux livres hébreux. Ces hypothèses sont abandonnées aujourd'hui ; et, quoique dans le dix-huitième siècle et même dans le nôtre, quelques historiens aient exalté outre mesure la Chine et ses institutions, il est certain que le peuple chinois ne s'est guère élevé au-dessus de la civilisation des sociétés primitives. Les mœurs et les croyances de cette première période de l'humanité la dominant tout entière ; ce sont elles qui fournissent la base de l'ancien dogme religieux dans l'opposition de l'esprit et de la matière ; ce sont elles qui ont engendré l'obligation réverée du culte des ancêtres ; ce sont elles qui ont constitué la société chinoise sur ce principe, que le premier devoir est l'obéissance filiale, et que les sujets doivent au monarque une obéissance absolue, comme les enfants à leur père ; ce sont elles enfin qui ont fait de la puissance des empereurs une puissance divine, et ont voulu qu'on adorât les princes comme les dieux dont ils descendaient.

Mais la civilisation chinoise est-elle purement primitive ? N'a-t-elle pas été influencée par des doctrines extérieures, par exemple, par l'Inde, dont elle se trouve si rapprochée ? Il est certain, en effet, que, dès la plus haute antiquité, il y eut des communications entre l'Inde et la Chine. La doctrine des Tao-See, entre autres, est presque complètement indoue ; le bouddhisme est tout entier venu de l'Inde. Mais lors de l'introduction des Tao-sec et du bouddhisme, la société chinoise vivait et agissait depuis un temps immémorial ; elle se trouvait même déjà dans un mouvement de décadence ; et il serait difficile d'affirmer que, long-temps avant cette époque, une influence indoue s'exerçât sur la Chine. Cependant cette influence nous paraît très-probable ; et nous serions facilement portés à attribuer au voisinage de l'Inde les mœurs douces et polies, les habitudes d'ordre et de légalité, la grande régularité administrative, qui distinguent les Chinois des

autres peuples de même civilisation, et qui leur ont permis de fonder un empire si vaste, et de le conserver aussi longtemps.

Le but d'activité de la Chine, du Kchoung-Koë, de l'empire du milieu, est écrit dans le signe graphique qui en représente le nom. Ce signe est un cercle renfermant une bouche et une lance, la parole et la guerre. La colonie noachique, qui vint peupler la Chine, fut donc une des plus savantes; et si, dans l'origine, elle comprit nécessairement dans son sein les deux fonctions, celle de la guerre le céda bientôt à celle de la parole. Nous verrons, en effet, que la science chinoise et l'œuvre intellectuelle en Chine ne sont littéralement que la connaissance de la parole. Un pareil but d'activité devait nécessairement s'épuiser un jour; et, de ce moment, l'activité de la nation qui s'en était fait l'ouvrière devait s'éteindre. C'est ce qui arriva à la Chine; elle est stationnaire depuis un temps immémorial; et, si elle s'est conservée jusqu'ici, c'est grâce aux habitudes d'obéissance passive qui font marcher toujours les rouages d'une machine établie à une époque où l'on agissait encore. Mais ces habitudes mêmes ne sauront la conserver éternellement. Depuis bien long-temps, la négation et l'incrédulité toujours croissantes minent, sans s'arrêter, le corps social : de profondes modifications se sont faites dans les idées, et aujourd'hui le scepticisme religieux et philosophique, arrivé à ses dernières limites, doit engendrer les conséquences qui ne manquent jamais de le suivre.

*Religion.* — La religion primitive de la Chine nous est peu connue. Déjà, avant Yao, les croyances et le culte subirent une profonde modification; et même ce n'est que par des fragments mutilés que nous pouvons juger les doctrines religieuses qui régnèrent entre cette époque et celle de Confucius. On peut dire avec certitude qu'à l'origine, un haut dogme cosmique expliquait Dieu et la création. De ce dogme découlait la théorie des esprits inférieurs, que l'on supposait

revêtus de corps. La négation de ces esprits visibles fut une des bases du système de Confucius. Mais la secte des Tao-see ne cessa pas d'en admettre l'existence ; et la mythologie populaire en a conservé l'histoire et le culte. Malheureusement cette mythologie n'a pas encore été exposée en Europe ; et nous ne possédons sur ce point que des notions très-incomplètes.

Le système cosmique fut transformé en un panthéisme très-matériel. Les lettrés de l'école de Confucius admettent en effet, un tout primitif, un chaos originaire, qui ensuite fut coordonné par la loi, l'être réel, Li, et d'où naquit l'Yang et l'Yn, l'actif et le passif, le mâle et la femelle. Ces deux principes forment les objets du culte public : l'actif, sous le nom du Ciel, Chang-Ti ou Tien ; le passif, sous le nom de la Terre, de Ti, la mère des êtres ; c'est à eux qu'on adresse les grands sacrifices dont l'empereur lui-même est le ministre. D'autres sacrifices, accomplis par les mandarins, ont lieu pour les esprits inférieurs. On se prépare à tous par des ablutions et des jeûnes. Les victimes sont des bœufs, des moutons et des porcs ; les autres offrandes consistent principalement en soieries. Parmi les cérémonies religieuses des Chinois, on doit remarquer le sacrifice agricole, souvenir de l'ancienne loi qui ordonnait de purifier la terre en la déchirant et la fécondant. L'empereur l'accomplit chaque année au printemps : il creuse quelques sillons sur un champ consacré, en y semant des graines consacrées également.

Parmi les fêtes peu nombreuses des Chinois, une des plus importantes est celle du renouvellement de l'année. Des rites et des cérémonies de toute espèce surchargent le culte chinois ; mais il n'en est qu'une espèce qui mérite l'attention : ce sont les honneurs rendus à chaque défunt par sa famille et principalement par ses enfants. Ces rites, qui constituent un des devoirs les plus révéérés de la morale religieuse des Chinois, et servent de sanction rigoureuse au principe de la

puissance paternelle, ont survécu à toutes les révolutions sociales et religieuses, et sont observées encore aujourd'hui avec le plus grand soin. On peut juger de l'importance que tous y attachent, en considérant que, dans la littérature actuelle, ils forment le nœud de la plupart des intrigues de drames et de romans. Ils consistent en cérémonies accomplies au moment de l'enterrement, en un deuil de trois ans, et en hommages rendus journellement aux ancêtres, devant une tablette où sont inscrits leurs noms et leurs vertus, et qui se trouve dans la maison des descendants. En outre, il y a auprès des tombes des cérémonies périodiques, soit générales pour tout l'empire, soit particulières à chaque famille.

*Philosophie.* — Nous avons dit qu'environ cinq siècles avant Jésus, avaient paru deux philosophes réformateurs, Kong-Tseu (Confucius) et Lao-Tseu, fondateur de la secte des Tao-sec. Il s'agit enfin d'examiner leur doctrine.

Confucius fut avant tout un moraliste. Il était incrédule vis-à-vis des dogmes anciens, peut-être même ne croyait-il pas en Dieu ; du moins il évita toujours des'expliquer sur les questions métaphysiques, et invita ses disciples à s'en tenir sur ce point au culte public. Confucius n'eut donc en vue qu'une réforme morale, et son but principal fut de resserrer les liens sociaux et de rendre un peu de force à l'empire qui se détraquait.

Il réussit en effet. Sa doctrine, appuyée sur une théorie physiologique assez obscure et appropriée au culte ancien, devint la doctrine dominante de la Chine, la religion de l'état. Nous allons en exposer brièvement les points les plus importants.

Confucius assistait à une grande démoralisation. Depuis long-temps on avait oublié que la morale était un devoir imposé par Dieu ; depuis long-temps aussi peut-être on cherchait à reconstruire sur la nature individuelle de l'homme l'édifice de la morale, dont la chute entraînait la ruine de la société. Confucius se fit le propagateur de ces principes ; il

constitua en Chine la théorie de la loi naturelle; mais, comme tous les philosophes, lorsqu'il voulut élever philosophiquement le système des devoirs, il ne trouva dans sa conscience que les principes que, depuis long-temps, l'éducation déposait dans le cœur de tous les Chinois, de même que les philosophes grecs n'ont pu reproduire que les principes de la morale grecque, de même que les philosophes de notre temps ne font que répéter les croyances morales que tous les chrétiens reçoivent dès l'enfance.

Comme tous les moralistes de l'antiquité orientale ou classique, Confucius plaça en tête de la morale le devoir imposé à l'individu de se perfectionner lui-même. La science qui doit occuper l'homme se réduit à trois points : à rétablir dans soi-même la doctrine de la clarté primitive, de la faculté ou de la nature raisonnable ; à renouveler les peuples ; à tendre sans cesse à la plus grande bonté et à la plus grande perfection, et à ne s'arrêter que lorsqu'on est arrivé au dernier degré. Le mal consiste à s'abandonner sans règle à ses passions désordonnées ; la raison doit rétablir celles-ci dans leur état normal ; et, quand on est arrivé à ce point, on n'a qu'à suivre les impulsions de la nature pour faire le bien. Confucius démontrait ces principes par la théorie psychologique suivante : Ayant que toutes les passions éclatent, l'âme est dans un état de calme et d'équilibre, qu'on appelle *invariable milieu*, le milieu de la droite raison. Mais, lorsque les passions s'élèvent, et que cependant elles se renferment dans les bornes d'une juste modération, cet état s'appelle l'accord parfait de la passion avec la raison ; cette espèce de milieu est l'état naturel ou la nature de l'être raisonnable. Il faut que l'homme, pour se bien conduire, se constitue dans cet état, et ne se permette aucune action avant de s'être bien assuré qu'il y est véritablement. Vivre dans une société perverse, et cependant entretenir l'harmonie dans toutes ses affections, sans jamais être écarté du juste milieu par le sentiment de

la corruption ; se tenir constamment dans ce milieu, lorsqu'on est dans un royaume bien gouverné ; avoir une modestie et des mœurs à l'épreuve des honneurs et des louanges ; conserver sa vertu, et mourir plutôt que d'y renoncer, dans un royaume où règne la confusion et le désordre : voilà les caractères auxquels doit tendre le disciple de la sagesse.

La théorie des vertus de Confucius offre une concordance remarquable avec celle des Indous et des Grecs : la prudence, la force et l'amour sont les vertus que doit pratiquer l'homme. La prudence, c'est l'art de se connaître et de se diriger d'après sa raison : la force, ce sont les qualités que nous venons d'énumérer comme appartenant à un vrai sage : l'amour, c'est la sympathie que nous devons avoir pour tous les hommes, et qui doit nous porter à les corriger lorsqu'on s'est corrigé soi-même. Mais l'amour n'est pas un instinct aveugle qui se porte indistinctement et également sur tous les hommes. Dans l'ordre de la nature, l'équité et l'honnêteté règlent ses mouvements et sa force ; les parents en sont le premier objet, et puis les sages. Et ceci s'applique surtout aux princes : comment celui qui néglige sa maison, qui doit lui être très-chère, pourrait-il avoir le zèle, la constance, et l'attention nécessaire pour établir un bon gouvernement et faire régner la paix dans tout l'empire qui doit lui être beaucoup moins cher que sa maison, sa famille, ses voisins et ses amis ? Après avoir réformé sa maison, qu'il réforme son royaume, et sans doute alors les autres royaumes l'imiteront. Confucius parle ici de tous les royaumes chinois, car l'empire était divisé de son temps ; il ajoute en effet que de cette manière l'harmonie s'établira dans tout l'empire ; mais il ne dit pas un mot des peuples étrangers, et cela devait être suivant les principes chinois, en effet, les étrangers n'ont d'autre valeur que les animaux, et doivent être gouvernés comme des animaux. Ce sont ces doctrines, consignées dans les documents impériaux, qu'on applique, dans les relations

civiles et politiques, aux étrangers établis dans la Chine. Ceux qui les professent sont les plus purs disciples de Confucius, et sans doute leur maître n'a jamais pensé autre chose.

Quant à la théorie des rapports sociaux, elle était puisée tout entière dans les anciennes mœurs chinoises. Les relations principales sur lesquelles se fonde l'ordre social, et qui forment la base de tous les devoirs, sont au nombre de cinq : les relations entre le prince et le sujet, entre le fils et le père, entre le mari et la femme, entre l'aîné et le cadet, entre l'ami et l'ami. Les quatre premières sont avant tout des relations de commandement absolu d'une part, d'obéissance absolue de l'autre. Cependant quand le père fait le mal, le fils doit essayer par les voies de la douceur de le ramener au bien, et c'est aussi le devoir des sages vis-à-vis des gouvernants. La mise en pratique de ce dernier devoir était urgente dans les temps où vivait Confucius, car la corruption des princes était à son comble et les peuples étaient dans une affreuse misère. Aussi les sages adressaient-ils des remontrances continuelles aux rois. Le roi, plus que tous les autres, doit être vertueux, afin de donner le bon exemple ; il doit aimer ses peuples comme ses enfants et mettre tous ses soins à les rendre heureux. Que toujours préoccupé de leurs besoins, il veille sans cesse à ce que tous soient satisfaits ; qu'il cherche plutôt à leur être agréable qu'à contenter ses propres désirs ; un prince se perd lorsqu'il préfère les plaisirs de la chasse, des femmes, de la bonne chère au bien de ses sujets. Confucius ne faisait que rappeler des maximes anciennes déjà, et poser continuellement comme modèles les anciens empereurs.

Voilà l'analyse exacte de la doctrine de Confucius. Ce philosophe joua réellement le rôle de réformateur ; car non-seulement il imprima une nouvelle vigueur à la morale ancienne, mais encore, comme nous l'avons déjà dit, ce fut lui qui recueillit et arrangea ce qui restait des tra-



ditions nationales et régla définitivement les croyances officielles de la Chine. Malheureusement il est vrai qu'un esprit de scepticisme et de critique étroite présida à son travail sur la théologie, et que c'est à lui et à ses disciples que l'on doit reprocher la perte de tant de monuments antiques dont la Chine était encore riche de son temps.

Cependant ni les plaintes, ni les remontrances de Confucius n'avaient fait disparaître l'anarchie, n'avaient rendu les princes meilleurs. Cent ans après lui parut un de ses disciples, Meng-Tseu (Mencius), célèbre aussi dans la philosophie chinoise, et qui ne fit que développer avec une nouvelle énergie les enseignements politiques de son maître.

La misère des peuples, disait-il, est devenue intolérable par la faute des grands; en renonçant à la vertu ils deviennent des tyrans qu'il est permis de tuer. N'est-ce pas, dit-il à un roi, faire dévorer vos sujets par des animaux, que de faire regorger vos cuisines de viandes et remplir vos écuries de chevaux, quand vos sujets meurent de faim au milieu des champs? Mencius parlait dans un temps où les révoltes étaient fréquentes, et où la plus grande anarchie régnait dans l'empire. Aussi, sans vouloir changer en rien le principe du gouvernement, proclamait-il un fait qui se réalisait tous les jours. Il proposait, pour remédier à tous les maux, la réforme de la conduite morale des princes, leur condescendance aux vœux du peuple, la sécurité pour le commerce et l'agriculture, la justice contre les vexations des grands, l'allègement des impôts. Mencius, du reste, ne s'occupa que de morale pratique; il n'ajouta rien de nouveau à la doctrine de Confucius.

Nous avons dit que Confucius ne fut pas le seul philosophe de son temps. Peu avant lui, en effet, avait apparu Lao-Tseu (né l'an 604 avant Jésus-Christ), qui aussi fut un réformateur moral, mais s'occupa du dogme beaucoup plus que Confucius. Nous ne connaissons que peu de choses sur sa

doctrine ; mais il paraît certain qu'il introduisit dans les croyances religieuses de la Chine des principes puisés aux doctrines protestantes de l'Inde (1). Pour Lao-Tseu, il existe un être éternel, immuable, le Tao, raison suprême, universelle. Le Tao a produit *un* ; *un* a produit *deux* ; *deux* a produit *trois*. Trois c'est le chaos primitif, le principe féminin ; tous les êtres en sont formés, ils embrassent, enveloppent le principe mâle qu'un souffle fécondant unit au principe femelle. Tous les êtres émanent de l'être universel et y retournent après leur passage sur la terre. Comme on le voit, c'est une copie à peu près exacte du système védantin. Lao-Tseu partageait les principes indous sur l'immortalité de l'âme, mais il y mêla la morale chinoise et l'ancienne doctrine de la Chine sur les esprits visibles. L'immortalité peut être obtenue soit dans le ciel, soit sur la terre, suivant le nombre des bonnes actions. Des relations continuelles existent entre les esprits et les hommes, et les esprits visibles peuvent, par certaines cérémonies, être forcés d'apparaître. Les disciples de Lao-Tseu se firent les ministres de ces relations surnaturelles ; leur secte, en s'accommodant aux superstitions populaires, se fit bientôt un métier des pratiques mystérieuses, et les Tao-See, qui anciennement avaient cultivé la philosophie et l'histoire, et qui avaient élaboré les traditions antiques, devinrent enfin les magiciens, les astrologues et les diseurs de bonne aventure de la foule.

La secte des bouddhistes, également sortie de l'Inde, fit des prosélytes bien plus nombreux en Chine que celle de Lao-Tseu. Jamais elle ne fut persécutée, et souvent elle fut considérablement favorisée, principalement sous les empereurs mongols. Aussi put-elle se développer à l'aise au milieu d'un peuple où elle n'avait pas à vaincre la distinction des castes, et qui était prêt à accepter toutes les hérésies. Ce

(1) Voyez l'analyse de cette doctrine dans la Chine de M. Pauthier.

fut en l'an 63 de notre ère que le premier prêtre bouddhiste vint en Chine ; il fut suivi de plusieurs autres , mais depuis le quatrième siècle surtout , cette secte alla toujours en croissant. Les bouddhistes chinois nous ont conservé non-seulement leur histoire , mais celle des bouddhistes de l'Inde et le nom du fondateur du bouddhisme. Eux-mêmes possèdent une littérature fort étendue ; mais outre les livres sacrés qu'ils possèdent réellement , et qui tous , suivant eux , ont été reçus du ciel , ils supposent d'immenses livres mystiques que personne n'a vus , et qui n'ont jamais été écrits pour les hommes : « Quand on changerait l'Océan en encre , s'écrie un bouddhiste dans une extravagante exagération , et les herbes du mont Mérou en pinceaux , on ne pourrait parvenir à écrire une seule phrase du cinquième livre qui contient toutes les parties de la loi. A plus forte raison on ne saurait parvenir à transcrire en entier ce miraculeux ouvrage (1). »

La doctrine bouddhique de la Chine est ésotérique et exotérique , intérieure et extérieure. La doctrine intérieure ressemble beaucoup au bouddhisme de l'Inde , qui , lui-même , diffère assez peu du védantisme. Le but de l'une et de l'autre doctrine était l'anéantissement de l'individu par l'absorption dans l'être universel ; et Bouddha ayant atteint l'âge de quarante-neuf ans , instruisit ainsi son disciple : « Nous découvrirons par la pureté mentale , par l'œil de la loi , l'admirable essence de la non-existence ; car c'est la plus excellente et véritable doctrine de l'apparence de l'existence et de celle de la non-existence que je te transmets ; tu dois en conserver tous les préceptes... » Il prononça alors cette sentence : « La doctrine fondamentale de la doctrine est la non-doctrine ; la doctrine de la non-doctrine est pourtant une doctrine ; à

(1) Voyez sur le bouddhisme les *Mélanges asiatiques* de M. Rémusat. — *L'Européen*, article de M. Bazin, 1836.

présent qu'il est temps de transmettre la non-doctrine, la doctrine de la doctrine, où est cette doctrine? » Les bouddhistes admettent l'émanation des êtres de Dieu et leur retour en lui. Dans leur division des êtres, ils admettent des esprits supérieurs et huit espèces de démons; leur morale c'est l'anéantissement de l'être par la science, et sous ce rapport, ils ne le cèdent en rien aux brahmanes védantins. Voici la théorie cosmogonique : L'être suprême, c'est Bouddha, qui produisit le monde; de lui naquirent d'abord deux manifestations supérieures formant avec lui la trinité céleste. Les intelligences du premier ordre, nées de cette trinité, sont les cinq Bouddhas, qui, eux-mêmes, ont donné naissance aux cinq Boddhisatwas, ou intelligences du second ordre. Ce sont les Bouddhas et les Boddhisatwas qui s'incarnent dans les saints d'un éminent mérite.

La doctrine extérieure était tant soit peu différente. Pour le peuple, en effet, la philosophie bouddhiste formait une religion complète, enseignée par un clergé hiérarchique, originaire du Thibet, et mêlée à l'ancienne mythologie des Chinois. Le Dieu suprême de cette religion était Fo (Bouddha), représenté sous différentes formes, et elle se distingua principalement des anciennes croyances chinoises par le dogme de la transmigration des âmes qui, par elle, devint une doctrine populaire. La religion de Fo, comme le bouddhisme tibétain, est surchargée de rites et de cérémonies; elle s'appuie sur un nombre immense de prêtres ou bonzes, de moines réunis dans de vastes monastères, qui s'interdisent le mariage et se livrent à des mortifications nombreuses, semblables à celles des dévôts indous. Les prêtres bouddhiques, pour la plupart très-ignorants, ont fini par devenir, concurremment avec les Tao-see, les ministres de toutes les superstitions chinoises. Un système de morale populaire fut formulé par eux. En voici les cinq préceptes principaux : 1° Ne tuer rien qui soit vivant. 2° Ne pas dérober. 3° Ne commettre aucune action

impudique. 4° Ne pas dire de mensonge ou de fausseté.  
5° Ne boire aucune boisson spiritueuse.

Voilà les doctrines religieuses et philosophiques qui dominent la Chine, celle de Confucius, celle de Lao-Tseu, celle de Bouddha. Séparées dans l'origine, elles se développèrent parallèlement; mais comme toutes définitivement portaient d'un même principe, le protestantisme, et marchaient par les mêmes moyens, le perfectionnement individuel, à un même but, la réforme sociale, elles devaient se rencontrer. Mais ce but, il leur fut impossible de l'atteindre, car elles ne pouvaient engendrer la foi ni l'activité. La réforme sociale aussi bien que le perfectionnement individuel fut manquée; et le mouvement philosophique aboutit à l'incrédulité générale et à la fusion des doctrines. On a proclamé que les trois religions n'en font qu'une, et l'immense majorité des Chinois a adopté ce syncrétisme, qui n'est autre chose que l'incrédulité même (1).

*Arts. Science.* — Nous avons examiné les doctrines morales et religieuses de la Chine. Nous aurons peu de choses à dire sur leurs beaux-arts et leur science.

L'art chinois est presque nul. Le culte primitif avait lieu, suivant la forme antique, sur les hautes montagnes, en plein air. L'indifférence religieuse arrêta, dès les temps fabuleux, l'essor artistique de ce culte. Dès-lors, des temples furent bâtis, mais c'étaient de simples maisons renfermées dans une enceinte carrée. Sous une pareille influence, l'architecture ne prit aucun caractère grandiose et ne fit aucun progrès. La peinture et la sculpture restèrent très-grossières, et leurs développements n'eurent d'autre but que des résultats industriels. La musique avait une haute importance dans l'ancienne civilisation chinoise. Elle était considérée comme un puissant moyen d'éducation, et un système musical particulier avait

(1) Voyez Européen, 2° art. de M. Bazin.

été inventé et perfectionné. Mais cet art aussi tomba avec la ferveur religieuse.

Celui des beaux-arts qui se maintint le plus vivace en Chine, et qui prit même des développements remarquables dans les derniers temps, fut la poésie, la belle littérature. On possède une foule d'odes anciennes, de chants politiques et guerriers d'une grande beauté. Le drame fut cultivé avec soin ; et la littérature chinoise offre un nombre immense de tragédies et de comédies, dont quelques-unes ont été traduites, et qui sont dignes d'exciter la plus vive curiosité. La mise en scène de ces drames rappelle, il est vrai, la grossièreté barbare : mais ordinairement, un sentiment profond brille dans la tragédie, et la comédie pétille d'une vive gaité et de traits d'esprit quelquefois outrés (1).

La science fit peu de progrès en Chine. Elle consiste presque tout entière dans la connaissance de la langue dont nous devons donner une idée générale. Les mots primitifs de la langue chinoise se réduisent à deux cent quatorze ; tous les autres résultent, soit de la combinaison de ceux-ci, soit d'accentuations particulières qu'ils reçoivent, et ils s'élèvent à plus de quatre-vingt mille. Pour connaître la langue, il faut connaître tous ces mots, et c'est là l'objet d'une étude longue et difficile, car il ne s'agit pas seulement d'en comprendre la signification quand on les entend prononcer, il s'agit de les lire. Or, dans l'écriture chinoise, les mots ne s'écrivent pas au moyen de lettres qui en retracent la prononciation : chaque mot est représenté par un signe particulier, dérivé d'une pre-

(1) Voy. les Deux-Cousines, roman chinois traduit par A. Rémusat, 4 vol. in-12, 1826. — Histoire du Cercle de craie, drame chinois, trad. par M. Stan. Julien, 1832, in-8°. — Blanche et Bleue, roman trad. par le même, in-8°, 1834. — Théâtre chinois, trad. par Bazin aîné, in-8°, 1838. — A. Chinese drama transl., by Davis, in-12, 1829. — The fortunate union, à chinese romane, transl., by Davis, 1817, in-8°.

mière représentation hiéroglyphique, et pour lire, il faut connaître les signes de tous les mots. Quoique tous les signes soient composés d'un petit nombre de racines primitives, l'étude n'en est pas moins difficile ; elle constitue presque toute la science des mandarins qui s'élèvent à des grades de plus en plus importants, par des examens successifs, dont la matière consiste à savoir lire les livres dans lesquels on a employé le plus grand nombre de mots. En même temps qu'ils apprennent leur langue, les savants chinois étudient le système complet des connaissances chinoises (\*). Cette langue, par ses racines et leurs combinaisons, a engendré, en effet, toutes les classifications scientifiques. Peu de savants arrivent à la connaissance complète de la langue ; et c'est être très-érudit que de connaître cinquante à soixante mille mots.

Toute leur encyclopédie n'est qu'un vaste dictionnaire, dont les principes résident dans les rapports primitifs des racines des mots. C'est de ces racines, par exemple, que découle la classification d'histoire naturelle, très-détaillée et cependant très-imparfaite.

Les sciences physiques et physiologiques se fondent sur l'ancienne théorie métaphysique de la création. Toutes choses sont une combinaison du Yin et du Yang, de l'actif et du passif, du chaud et du froid, de l'obscur et du lumineux. Il y a en outre cinq éléments, la terre, le bois, le feu, le métal, l'eau, auxquels répondent, 1<sup>o</sup> les cinq goûts : le doux, l'acide, l'amer, le piquant, le salé ; 2<sup>o</sup> les cinq couleurs : le jaune, le vert, le rouge, le blanc, le noir ; 3<sup>o</sup> les cinq influences planétaires de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus, de Mercure ; et 4<sup>o</sup> les cinq viscères : l'estomac, le foie, le cœur, les

(\*) Elles ont été recueillies dans un corps encyclopédique, composé de plus de 300 vol., et rédigé sous les empereurs tartares, à l'instigation des missionnaires français.

poumons, les reins. Les Chinois n'ont pas tiré de ces hypothèses toutes les découvertes que d'autres peuples ont déduites d'hypothèses semblables. Ils sont fort ignorants en physique, en chimie, en physiologie, en médecine. Leur science chimique se réduit à la pratique nullement raisonnée de quelques arts industriels. En médecine, ils appliquent des simples en rapport avec les éléments de la maladie. L'anatomie leur est tout-à-fait inconnue.

L'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la géographie, sont des sciences toutes nouvelles en Chine. Elles y ont été importées par les Arabes et les missionnaires catholiques. Leur année civile est lunaire; elle a douze mois de vingt-neuf et trente jours alternativement. On intercale de temps en temps un treizième mois. Leur cycle est de soixante ans, au bout desquels le soleil et la lune se retrouvent à peu près dans la même position. Ici encore, ils n'ont pas profité de leurs hypothèses, car l'astrologie faisait partie de leurs plus anciennes croyances, et depuis long-temps elle les portait à observer le ciel.

Les sciences littéraires furent cultivées avec plus de soin. Nous avons dit qu'il existait en Chine une critique historique très perfectionnée. L'histoire elle-même est l'objet de travaux continuels. Des annales régulières sont tenues dans le palais impérial, et il existe un tribunal d'historiens qui, à la fin de chaque règne, passe une revue sévère sur tout ce qui a été écrit. Des annales semblables sont tenues dans toutes les provinces, et l'on note non-seulement tous les faits historiques qui se passent tous les jours, mais encore les faits physiques et météorologiques.

*Organisation sociale* — Arrivons à l'organisation sociale. Le peuple chinois se divise en deux grandes classes d'hommes, les gouvernants et les gouvernés. Au dernier rang de ceux-ci se trouvent les esclaves, qui à proprement dire ne font pas partie de la nation.



Les gouvernants sont les mandarins, c'est-à-dire les lettrés, et l'empereur n'est lui-même que le premier des lettrés. Les mandarins s'élèvent successivement par des examens publics aux plus hautes fonctions sociales, et leurs privilèges ne sont héréditaires que dans la famille impériale. Cependant il existe une sorte de noblesse héréditaire, distinguée par quelques prérogatives peu importantes et qui se compose des familles anoblies par l'empereur; pour des services utiles à l'état; ces anoblissements s'étendent aux ancêtres aussi bien qu'à la postérité de celui qui l'a obtenu. L'organisation actuelle des mandarins n'a pas toujours existé. Elle reçut sa forme définitive au septième siècle de notre ère sous la dynastie des Tchang. Après l'invasion tartare on créa un nombre égal de mandarins militaires pris parmi les Tartares, et qui partagent avec les autres les fonctions sociales.

L'unique fonction du gouvernement, c'est la conservation de l'état existant. Depuis long-temps toute activité progressive a cessé; il n'y a plus qu'une simple administration. Voici comment elle est organisée.

En tête se trouve l'empereur, dont la volonté est la loi. Tous les édits impériaux sont publiés dans la gazette de Pékin. Ces édits sont généraux et spéciaux; l'empereur peut dans les cas particuliers adoucir une peine ou l'aggraver.

L'empereur préside un conseil suprême formé des quatre principaux ministres (Ko-lao), dont deux Tartares et deux Chinois. Sous leurs ordres sont un certain nombre d'assesseurs qui réunis à eux forment le grand conseil d'état. La plupart des ces ministres sont tirés du grand collège impérial, composé des mandarins les plus élevés et chargé plus spécialement de la conservation des doctrines religieuses et philosophiques; ils exercent concurremment avec l'empereur les fonctions sacerdotales.

Les affaires spéciales ressortent du Lou-pou, ou des six

conseils, qui sont : 1° le conseil des nominations officielles connaissant de la conduite de tous les officiers civils ; 2° le conseil des revenus (ministère des finances) ; 3° le conseil des rites et cérémonies ; 4° le conseil militaire ; 5° la cour suprême de justice criminelle ; 6° le conseil des travaux publics.

Des conseils inférieurs se rattachent à ces têtes de l'administration, par exemple, le conseil astronomique, le bureau des affaires étrangères. Il y a, en outre, un bureau spécial de censeurs, composé d'une cinquantaine de membres, qui se répandent dans toutes les provinces pour y surveiller les fonctionnaires, et qui ont le droit de donner des avis à l'empereur.

Les provinces sont placées sous le commandement de gouverneurs. Dans chaque gouvernement il y a un grand juge criminel et un trésorier. Ce dernier connaît des procès civils ; mais ses principales attributions consistent dans l'administration du revenu territorial. Les villes et les districts sont administrés par des mandarins spéciaux.

Le nombre total des mandarins civils est évalué à quatorze mille : un annuaire régulier en donne tous les ans la liste exacte. L'ordre est maintenu dans cette hiérarchie par une discipline sévère. Des peines rigoureuses sont portées contre les magistrats prévaricateurs et surtout contre ceux qui se servent de leur pouvoir pour opprimer les sujets. En outre, nul individu ne peut être magistrat dans sa province ; et des mutations très-fréquentes ont lieu, afin qu'aucun mandarin ne puisse former des liaisons durables dans la province qu'il gouverne. Malheureusement ces réglemens sont peu observés ou inutiles, car le dire universel de tous les voyageurs est, qu'il y a peu de pays plus mal administrés que la Chine et où les magistrats se permettent plus d'abus de pouvoir.

L'armée est sous le commandement des mandarins militai-

res. L'art militaire a toujours été fort négligé en Chine. Avant l'invasion tartare, il n'y avait pas de véritable armée; depuis ce temps, les corps de troupes tartares remplirent cette fonction. Il y a donc maintenant une armée permanente de quatre-vingt mille hommes à peu près; en outre une milice locale très-indisciplinée est répandue dans les provinces. Les armes des Chinois sont encore l'arc et le bouclier: ils connaissent depuis très-long-temps la poudre à canon; mais ils n'en ont jamais fait un grand usage. Ils n'ont de l'artillerie que depuis que les jésuites leur en ont procuré.

Les revenus de l'état consistent principalement dans l'impôt foncier, qui se compose du prélèvement du dixième du produit. En outre, le gouvernement exerce plusieurs monopoles, tels que celui du sel, du sucre, etc., et des impôts sur les produits commerciaux. Parmi ces impôts un grand nombre sont levés en nature. Les mandarins des provinces paient d'abord les dépenses provinciales, et le reste seulement est envoyé à Pékin. Les dépenses annuelles se composent de la dépense propre de l'empereur (qui tire en outre un grand revenu de ses biens particuliers), de la solde des mandarins civils et militaires, de la solde des troupes, des travaux publics et des secours particuliers à accorder aux provinces et districts qui ont souffert des sinistres.

L'action incessante des magistrats doit avoir pour but de maintenir l'observation exacte de toutes les lois qui régissent l'empire. Ces lois sont consignées dans un grand nombre de Codes relatifs à toutes les matières, mais qui tous viennent se résumer en un seul, le Code pénal. Ce Code est le dernier mot du gouvernement chinois et en caractérise parfaitement l'esprit. Suivant la croyance chinoise, le sujet doit au pouvoir la même obéissance que le fils au père, c'est-à-dire l'obéissance la plus absolue; la sanction de ce précepte se trouve dans le système pénal, qui vient réprimer la moindre désobéissance. On a traduit ce Code pénal parce qu'il rend

compte de toutes les relations sociales. Le gouvernement, la propriété, le mariage, les rites sacrés, les contrats civils, tout aboutit là. Il y a trois espèces de peines, subdivisées elles-mêmes en plusieurs degrés : les coups de bambou, l'emprisonnement avec la cangue (lourde table de bois, au milieu de laquelle le patient passe la tête et qu'il supporte sur ses épaules) et la peine de mort. La pénalité est en général très-sévère. De nombreuses cours d'appel préviennent une partie des injustices qui pourraient se commettre (1).

Voilà pour les gouvernants. Les gouvernés forment l'immense masse de la population. Commençons par examiner la famille qui en est l'élément.

On peut juger par tout ce que nous avons dit de l'importance qu'on attache en Chine à cette relation sociale. Ici encore, comme chez tous les peuples anciens, la famille entière se personnifie dans le père, qui en est le chef suprême. Le mariage a lieu par un contrat qui se fait entre le père de la femme et l'épouseur. C'était peut-être une vente anciennement, puisque le mot *vendre en mariage* est encore un terme technique du droit chinois. Plusieurs rites et des présents réciproques accompagnent ce contrat, et donnent à la femme le titre et les droits de l'épouse légitime. Un Chinois ne peut avoir qu'une seule femme légitime; mais il lui est permis, en outre, de prendre une ou plusieurs concubines ou femmes inférieures. Toutes sont sous la puissance absolue de leur mari et maître; mais la femme inférieure est, en outre, soumise aux ordres de la femme légitime. Le mariage entre personnes portant le même nom est prohibé, et cette prohibition s'étend fort loin, puisqu'il y a à peine une centaine de noms propres en Chine. Le mari peut répudier sa femme pour sept causes : la stérilité, l'adultère, la désobéissance

(1) Le Code pénal de la Chine, trad. en anglais par Staunton, et en français sur la version anglaise. Paris, 1811. 2 vol. in 8°.

aux parents du mari, le bavardage, le vol, le mauvais caractère et les infirmités permanentes.

En Chine, aussi, il est de la plus haute importance d'avoir une postérité. Celui qui n'a pas de fils est malheureux et déshonoré; il n'a personne pour accomplir en son honneur les cérémonies funèbres. Le père jouit, pendant toute sa vie, d'une puissance absolue sur les siens. On tolère l'exposition des enfants, et les pauvres qui ne peuvent nourrir leur trop nombreuse famille font de cette licence un usage tel qu'il a indigné tous les voyageurs. Le père qui tue directement son fils ne subit qu'une peine correctionnelle : il peut le vendre et le louer. Mais en vertu de sa grande puissance, il est personnellement responsable aussi de l'éducation de ses enfants, et puni pour les crimes qu'ils commettent, récompensé pour leurs vertus. L'instruction des jeunes gens se fait dans des écoles publiques; c'est par les examens qui ont lieu tous les trois ans qu'on s'élève aux différents grades des mandarins.

A la mort du père, les enfants partagent l'héritage : l'aîné prend une double portion, les autres partagent par tête. Mais ordinairement les familles ne se séparent pas. Les frères plus jeunes, liés par les devoirs que le cadet doit à l'aîné, restent sous la tutelle perpétuelle de celui-ci : en outre tous les liens de famille sont très-resserrés, et ordinairement chaque famille forme une vaste communauté comprenant tous les collatéraux qui en sont issus. La population de la Chine se compose en grande partie de communautés semblables que le gouvernement favorise beaucoup.

On divise ordinairement les habitants de la Chine en quatre classes : les mandarins, les marchands, les manufacturiers, les agriculteurs. Dans ces catégories ne sont compris ni le bas peuple des villes et des campagnes, ni les esclaves. On a peu de détails sur l'état de ces derniers. Le maître possède sur eux un pouvoir presque absolu; et lorsqu'il les tue, il n'est

puni que correctionnellement. A en juger par la condition du bas peuple, sa position doit être fort misérable. C'est lui en effet qui forme la grande majorité de la population chinoise : il est livré à la plus affreuse misère et rappelle parfaitement ces classes intermédiaires qui se retrouvent chez tous les peuples de la civilisation primitive. Seulement la barrière morale qui divisait ces populations en plusieurs castes distinctes a disparu en Chine. Tout a été nivelé sous le despotisme impérial, et c'est la fortune qui place l'homme parmi les classes aisées ou dans la populace. L'état de dégradation et de misère auquel celle-ci est parvenue est impossible à concevoir : c'est elle qui, dans les villes où elle foisonne, jette ses enfants à l'eau parce qu'elle ne peut les nourrir : c'est elle qui tous les jours se repaît des animaux morts qu'elle trouve dans les rues : pour elle, il n'y a pas de morale, il n'y a pas d'instruction, il n'y a nul moyen d'arriver aux études qui mènent au pouvoir : sa misère est si grande qu'à peine elle trouve à subsister.

Le peuple des campagnes qui forme la classe des agriculteurs n'est pas plus heureux. Des discussions ont eu lieu pour savoir si le droit de propriété foncière existait en Chine ; il est sûr que la plupart des terres appartiennent à l'empereur, et qu'elles ne sont tenues des possesseurs qu'à charge de redevances, et il est très-probable qu'il en est ainsi pour toutes les terres de l'empire. Or, le but du gouvernement est, en accordant ces tenures, de diviser la propriété autant que possible, de manière que chaque famille ait juste de quoi vivre et pas plus ; les portions déjà bien petites sont épuisées par les impôts. Nul système de prévoyance n'existe. La culture est loin d'être aussi parfaite qu'on l'avait dit d'abord dans l'Europe ; il est vrai que l'on sait tirer une foule de produits des terrains naturellement fertiles, mais les terres tant soit peu stériles sont complètement abandonnées. Il faut ajouter que l'éducation des bestiaux est très-négligée et qu'on consomme en général très-peu de viande en Chine. Toutes ces causes rédui-

sont le peuple des campagnes au plus strict nécessaire dans les années abondantes ; mais au moindre accident, la disette la plus affreuse se répand, et il est peu d'années où il ne meure littéralement de faim un très-grand nombre de personnes.

Les agriculteurs aisés, les commerçants et les industriels forment la classe moyenne de la Chine. C'est de leurs rangs que sortent beaucoup de jeunes gens qui deviennent mandarins ; mais la plupart de ceux-ci sont eux-mêmes fils de mandarins. En général il y a peu de grandes fortunes en Chine. Les appointements de mandarins ne sont pas considérables ; et le gouvernement qui a en main toutes les propriétés territoriales en empêche l'accumulation.

Les principaux produits agricoles consistent en riz, en thé, en coton, en soie. La fabrication des étoffes de soie et de coton a pris un grand développement. Les Chinois ont acquis aussi une grande perfection dans les porcelaines : ils connaissent assez bien l'emploi des métaux ; mais leurs progrès dans l'industrie sociale ont été exagérés. On a vanté outre mesure leurs innombrables canaux, leurs ponts, leurs grandes constructions. De fait, on trouve chez eux quelques constructions massives ; mais en général leur architecture est très-imparfaite, leurs ponts n'ont rien de remarquable ; malgré leurs vastes canaux, ils n'ont jamais pu exécuter les travaux nécessaires pour régulariser le cours de leurs grands fleuves.

Les industries dans lesquelles les Chinois excellent sont celles qui demandent des soins minutieux, c'est la perfection des petites choses. Sous ce rapport, ils ont poussé le perfectionnement à un point remarquable. C'est un des caractères de leur esprit ; ils ont la patience des moindres détails et ne sont inventifs que dans les modifications minimales. Ils rendent dans les plus petites dimensions les objets les plus compliqués ; et sous ce rapport, ils font preuve d'une habileté manuelle dont on n'a pas d'idée en Europe.

Le commerce est presque uniquement intérieur ; l'imperfection

tion de leurs vaisseaux leur permet à peine d'affronter la mer. Le commerce intérieur est très-actif. Il se fait au moyen d'une petite monnaie de cuivre de très-peu de valeur, et de lingots d'argent plus ou moins grands qui se comptent au poids. L'intérêt légal est de trois pour cent par mois; mais il est toujours plus élevé dans les conventions particulières.

Tout ce que nous avons dit peut fournir les éléments du caractère général des Chinois. Il est peu de nations qui offrent un exemple plus frappant des résultats de l'immobilité sociale; car, en mettant de côté l'aisance matérielle, dont ne jouit du reste qu'une faible partie de la population, il n'est pas de peuple dont les idées soient aussi arriérées, dont les sentiments soient si inactifs. Immobiles depuis un temps immémorial, ils n'ont tiré parti d'aucune hypothèse, profité d'aucune découverte, si ce n'est de l'imprimerie: on pourrait croire, suivant l'opinion d'un auteur, que la plupart de leurs inventions leur sont venues de l'Inde, car ils s'emparent assez facilement d'une pratique utile sans en accuser l'auteur. Vains et orgueilleux à l'excès, ils traitent tous les étrangers de barbares et d'animaux. Accablés sous le poids d'un cérémonial ridicule, sans autre but qu'une vie tranquille et la sécurité des jouissances grossières, ils sont les ennemis acharnés de tout changement, et se plaisent dans leur immobilité. Une des qualités du Chinois, c'est de posséder une certaine obésité qui le rend respectable et qui prouve que sa nourriture est substantielle et son sommeil suivi. Il se plait à toutes les petites choses, aux minuties de l'étiquette comme aux produits délicats de son industrie. Une seule passion l'anime, c'est celle de l'argent; il n'est actif que dans les relations commerciales et lorsqu'il s'agit de faire du gain. Si l'on ajoute à tout cela le hideux de l'obéissance servile, l'égoïsme effréné qui méprise toutes les souffrances des autres, l'incrédulité sotte et vaine, et une immoralité profonde qui se décèle dans les œuvres littéraires et dans toutes les images obscènes qui dé-



corent une foule de produits industriels, on comprendra les causes qui depuis si long-temps ont banni le progrès de l'empire chinois.

### CHAP. III. — HISTOIRE DES PAYS LIMITROPHES DE L'INDE ET DE LA CHINE.

Nous n'avons que peu de mots à consacrer à cette histoire, qui n'est encore que très-imparfaitement connue.

JAPON. — Les annales historiques et religieuses du Japon racontent qu'à l'origine régna une race de dieux, dont le septième donna naissance à des dieux humains ou terrestres. Ceux-ci gouvernèrent le monde pendant de longs siècles ; et c'est d'eux que descendent les familles nobles actuelles du Japon, qui ont conservé un caractère divin, et diffèrent essentiellement des autres hommes sur lesquels ils ont un pouvoir sans bornes. Mais ce peuple ne conserva pas long-temps des rois indigènes. Dès une période fort reculée, la Chine semble avoir étendu sa domination sur le Japon ; et ce ne fut que vers l'an 660 avant Jésus-Christ, que la nation japonaise parvint à ressaisir son indépendance. Alors, un des hommes de l'ancienne race noble, Syn-Mu ou Nin-O, fonda un pouvoir à la fois religieux et politique, incarné dans la personne divine du daïri, chef suprême et héréditaire. Ce pouvoir subsista sans limites jusque vers le douzième siècle de notre ère. A cette époque, les administrateurs des provinces, chargés également des fonctions militaires, commencèrent à se rendre indépendants ; et, au seizième siècle, il se créa, sous le nom de Quan-buku, un lieutenant des daïri, monarque séculier, qui bientôt ne laissa au monarque ecclésiastique que les honneurs du pouvoir.

L'ancienne religion du Japon, celle du Sinto, admettait l'existence d'un dieu suprême et d'une hiérarchie de dieux et d'esprits inférieurs. Le bouddhisme s'introduisit plus tard,

et il domine depuis le quatorzième siècle de notre ère. Mais, dans les mœurs, subsistèrent dans toute leur rudesse les croyances primitives. Nulle part, la différence entre les nobles et le peuple ne resta plus tranchée ; nulle part, l'adoration des seigneurs et des princes et les hommages rendus à leur divinité ne furent aussi explicites. Dans les temps antiques, le daïri immobile pendant des heures entières, comme le dieu qu'il représentait, était adoré tous les jours par ses sujets, et aujourd'hui encore ses pieds ne peuvent fouler la terre qui le rendrait impur comme elle.

La civilisation japonaise appartient en grande partie à la Chine, qui lui a donné ses arts industriels et une partie de ses coutumes. Cependant diverses circonstances ont imprimé au caractère national du Japon un esprit bien différent de celui des Chinois. Les Japonais sont braves, courageux et ardents. Qui ne connaît leur cérémonialité excessive et l'extrémité où ils poussent le point d'honneur ! Mais là aussi, comme chez toutes les nations en décadence, règne une corruption profonde. L'immoralité ronge toutes les classes de la nation et surtout la noblesse (1).

PEUPLES BOUDDHISTES (2). — Le bouddhisme expulsé de l'Inde alla se répandre dans toutes les contrées limitrophes, et appeler toutes les populations barbares répandues sur

(1) Kaempfer, *Histoire naturelle et religieuse du Japon*. 2 vol. in-fol. La Haye, 1729.

(2) Sur le bouddhisme en général, voyez *Mélanges asiatiques* d'Ab. Rémusat. — La *Géographie* de Ritter : *Asie* (en Allem.) offre le résumé de tous les travaux les plus modernes sur ces contrées, et principalement des voyages de Crawford et de Finlayson dans la Cochinchine et le royaume de Siam. — Sur les îles de la Sonde, voyez les descriptions de Crawford et de Raffles. — Sur le Thibet, les récits des voyageurs analysés dans Ritter, et spécialement les mémoires d'Hogdson, dans les *Recherches asiatiques*. — Consultez aussi le *Journal asiatique* de Paris.

cette partie du sol de l'Asie à une civilisation, sinon grande et féconde, du moins bien supérieure aux mœurs grossières des premiers temps. Malheureusement l'histoire de ces contrées nous est presque inconnue. Nous savons que le bouddhisme alla d'abord se réfugier dans l'île de Ceylan; que là il constitua une nationalité durable, et envoya en tous sens des rameaux civilisateurs. Nous savons qu'il se répandit dans toutes les îles de la Sonde; que Java, que Bornéo, que Sumatra se rangèrent sous sa loi. Nous savons que toute la presqu'île indo-chinoise fut convertie au bouddhisme, et que ce fut sous l'influence de cette doctrine que se fondèrent, dans toutes ces contrées, des mœurs, en partie chinoises, en partie indoues. Nous savons enfin que les arts et la littérature brillèrent chez plusieurs de ces peuples; que les îles de la Sonde, surtout, offrent des monuments architecturaux remarquables, des annales écrites, des œuvres littéraires. Mais, sauf quelques renseignements sur un petit nombre de leurs livres, sauf quelques traditions et des listes de pontifes et de princes, nous ne possédons rien de positif sur l'histoire de ces peuples.

Ce fut au Thibet que le bouddhisme arriva à son plein développement. Il s'y constitua vers le septième siècle de notre ère; et il y acquit toute sa puissance, lorsqu'au treizième siècle il convertit à ses croyances Gengis-Kan et la race étendue des Mongols. Le bouddhisme subit, dans la longue période qui s'écoula depuis qu'il s'établit au Thibet jusqu'après les conquêtes de Gengis-Kan et de Tamerlan, de nombreuses modifications de doctrines; et les peuples soumis à sa loi essayèrent bien des révolutions politiques. Mais les luttes et les conquêtes successives de toutes ces hordes barbares ont peu le droit de nous intéresser ici. Nous allons plutôt dire en peu de mots les conséquences remarquables que le bouddhisme engendra comme doctrine religieuse.

On trouve chez les peuples bouddhistes des différences d'opinions et de sectes, comme partout où le système reli-

giens n'est que le résultat de la négation d'une croyance antérieure. Il est assez difficile aujourd'hui de classer chronologiquement ces expressions diverses d'une même hérésie. Nous en avons exposé dans le chapitre précédent le dogme fondamental. A côté de ce dogme, on retrouve au Thibet tous les systèmes divers du panthéisme indou : le salut par la foi, la doctrine de la Maya ou de l'apparence universelle, la doctrine de l'identité du monde et de Dieu, etc. Nous avons suffisamment parlé de ces systèmes, et il est inutile d'y revenir.

Mais ce qui surtout a appelé l'attention des Européens sur le Thibet, c'est l'organisation sacerdotale qu'ils trouvèrent dans ce pays. Là régnait un pontife suprême de la religion bouddhique, le dalaï-lama, incarnation vivante du dieu Bouddha, et qui transmettait son essence divine à son successeur. Ce dogme s'explique parfaitement par les doctrines panthéistes du bouddhisme. Mais on trouva, en outre, une ressemblance surprenante entre les pratiques et les cérémonies qui constituent la forme extérieure du culte du Grand-Lama et celles de l'église catholique. On y vit en effet un souverain pontife, des patriarches chargés du gouvernement spirituel des provinces, un conseil de lamas supérieurs (prêtres en langue thibétaine), qui se réunissent en conclave pour élire le pontife, et dont les insignes même ressemblent à ceux de nos cardinaux, le célibat des prêtres, des couvents de moines et de religieuses, des prières pour les morts, la confession auriculaire, l'intercession des saints, le jeûne, le baisement des pieds, les litanies, les processions, l'eau lustrale. Une grande partie de ces formes s'est répandue, à la suite des Tartares, dans la Chine et toute l'Asie méridionale. On n'a pas manqué d'affirmer, sur ces faits, que le catholicisme n'était qu'une copie de la doctrine du Grand-Lama ; mais il est prouvé aujourd'hui, et de manière à ne laisser aucune prise aux objections, que le siège

lamaïque ne fut institué que par les successeurs de Gengis-Kan, et que, depuis les premiers siècles du christianisme, ces régions étaient remplies de chrétiens de toutes les sectes, auxquels les peuples indigènes ont pu facilement emprunter un grand nombre de formes et de cérémonies (1).

(1) Voy. l'Européen, 2<sup>e</sup> article de M. Bazin.



## II. OCCIDENT. — PREMIÈRE PÉRIODE.

*Depuis les premiers temps historiques jusqu'à la domination des Perses.*

---

### CHAPITRE I. — L'ÉGYPTE (1).

La civilisation de l'Orient était destinée à étendre sur l'Occident son influence progressive, et à faire revivre les débris épars sur le sol de l'Europe des nations que les fils de Noé y avaient fondées. L'Égypte fut la grande intermédiaire de ce mouvement d'idées qui devait relier par un même progrès la plus grande partie de l'ancien monde. Sur les bords du Nil naquit un état social tout semblable à celui que les Brabmanes avaient fondé dans l'Inde. Là aussi, comme aux rives du Gange et de l'Indus, un vaste développement intellectuel modifia la société primitive : là aussi, des révo-

(1) Les anciens divisaient l'Égypte en trois régions : 1° la Haute-Égypte, depuis les cataractes du Nil jusqu'au point où ce fleuve se divise en deux branches. Thèbes en était la capitale. Quatre villages occupent aujourd'hui l'emplacement de cette ville : Carnac, Luxor, Medinet-abou et Gornou. Parmi les autres villes, on remarquait Syène (Assouan moderne), Apollinopolis magna (Édfou), Latopolis (Esné), Tentyris (Denderah), Lycopolis (Siout). 2° La Moyenne-Égypte, à partir du premier embranchement du Nil jusqu'à l'endroit où il se divise en plusieurs branches. Memphis en était la principale ville. 3° Le Delta, qui comprenait le reste de l'Égypte jusqu'à la Méditerranée ; Tanis (Menzaleh), Mendès (Ashnoum Tanah), Péluse (Tineh), Saïs, et plus tard Alexandrie en étaient les villes les plus importantes. Le Delta égyptien ne fut formé que successivement par les alluvions du Nil, et le dessèchement des marais que présentait cette contrée fut une des premières œuvres de la nation égyptienne.

lutions politiques et des querelles religieuses parvinrent à briser l'unité, et ce fut à la suite de ces révolutions que des colonies expulsées de leur patrie allèrent porter au loin les germes de sa civilisation.

SOURCES — Malheureusement l'abondance des sources ne répond pas à l'intérêt de la matière. Beaucoup d'historiens anciens ont écrit sur l'Égypte; mais il ne nous est resté de complet que les livres d'Hérodote et de Diodore de Sicile. Tous deux voyagèrent en Égypte et s'instruisirent de la bouche des prêtres : tous deux consultèrent en outre les relations des historiens antérieurs à eux. Cependant les notions qu'ils nous ont rapportées sont loin d'être suffisantes; en général, ils apprécièrent mal les faits et ne rapportèrent que ce qui leur parut intéressant. Leurs travaux ne contiennent définitivement qu'un abrégé très-incomplet des mœurs, des coutumes, de la religion et des lois égyptiennes, avec l'énumération d'une quinzaine de noms de rois dont ils rapportent les principales actions. Ces auteurs ne nous donneraient qu'une idée très-imparfaite de la civilisation égyptienne, s'il ne nous restait, en outre, des fragments importants d'autres auteurs de l'antiquité et surtout les débris des monuments égyptiens, explorés par les voyageurs modernes.

Une foule de passages sur l'Égypte sont épars, en effet, dans tous les livres de l'antiquité, profane et sacrée : principalement dans ceux de Platon, de Strabon, de Plutarque des néoplatoniciens, des auteurs juifs, Philon et Josèphe; dans la Bible et dans quelques écrivains chrétiens, tels qu'Eusèbe, Arnobe, Macrobe, saint Augustin, Clément d'Alexandrie. Il est surtout deux fragments remarquables; le premier relatif à l'ancienne religion égyptienne, c'est le Pimandre et l'Asclépius d'Hermès Trismégiste; nous en parlerons plus tard; le second plus important pour l'histoire proprement dite, c'est la chronologie de Manéthon,

prêtre égyptien, qui vivait sous les Ptolémées et qui écrivit une grande histoire d'Égypte. Josèphe a conservé un fragment très-précieux de cette histoire, qui seul nous fait connaître l'histoire de l'invasion des rois pasteurs : Eusèbe et le Syncelle, dans leurs recueils, nous ont transmis la chronologie de cet historien, contenant la liste des rois et des dynasties depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque. La discordance absolue qu'offrent ces listes avec celles d'Hérodote et de Diodore les ont fait regarder comme supposées ; mais elles ont reçu la confirmation la plus éclatante par l'étude des monuments, et aujourd'hui elles forment la base de la chronologie égyptienne.

Les monuments forment la classe des sources les plus vastes et les plus précieuses. C'est l'expédition française en Égypte qui a ouvert cette nouvelle et riche carrière de recherches. Nous parlerons plus tard de ces monuments et des travaux auxquels ils ont donné lieu. Ici nous ne nous occuperons que des inscriptions qui les couvrent, de ces inscriptions en caractères hiéroglyphiques, dont la connaissance serait si importante, et dont on commence à peine à comprendre les premiers éléments (\*).

Les anciens nous ont appris que les Égyptiens avaient trois espèces d'écritures (\*\*): l'écriture épistolographique, l'écriture hiérotique et l'écriture hiéroglyphique. Cette dernière était en partie kyriologique (c'est-à-dire alphabétique ou phonétique, à ce qu'on suppose), et en partie symbolique. L'écriture symbolique exprime les idées soit par l'imitation des objets, soit par des figurations ayant un sens dont la clef

(\*) Nous ne nous occupons pas ici des inscriptions de la période grecque et romaine.

(\*\*) C'est un passage des Stromates, de saint Clément d'Alexandrie, qui est le fondement de nos connaissances en cette matière. Les autres auteurs, à l'exception de Porphyre, ne parlaient que de deux espèces d'écriture.



doit être connue (des tropes ou anaglyphes), soit par des symboles énigmatiques.

Un des philosophes alexandrins des derniers siècles de l'empire romain, Horapollon, a essayé de donner l'explication de ces figurations symboliques; mais les notions que fournit son travail étaient d'un faible secours pour la lecture des hiéroglyphes, et l'on n'avait proposé encore que des essais infructueux, quand une découverte importante ouvrit une voie nouvelle. On trouva à la fin du dernier siècle la célèbre pierre de Rosette, avec une triple inscription en hiéroglyphes, en égyptien vulgaire et en grec; et cette pierre mutilée offrait, entre autres, le nom propre d'un Ptolémée. La traduction qui était en regard fit voir que le nom égyptien était écrit en caractères phonétiques (représentant un son, comme les lettres de notre alphabet) et donna la valeur de quelques-unes de ces lettres. En même temps, on remarqua que le nom propre était séparé du reste de l'inscription par une ligne ovale qui le renfermait, et qu'on a nommé cartouche. Cette découverte fut bientôt corroborée par une inscription semblable trouvée à Philæ. On apprit quelques nouvelles lettres de l'alphabet; et on eut la certitude que tous les noms propres étaient renfermés dans des cartouches.

Cependant il ne suffisait pas d'avoir constaté ces faits. On était encore loin de pouvoir lire les hiéroglyphes. Il semblait possible, en effet, de déchiffrer les noms propres; mais les autres hiéroglyphes offrent-ils aussi des caractères phonétiques? En supposant qu'il en fût ainsi, et que toutes les lettres de l'alphabet égyptien fussent connues, quel usage pouvait-on en tirer, puisqu'on ignorait la langue dans laquelle tous ces mots étaient écrits? Une nouvelle difficulté vint compliquer la question: les mêmes lettres d'un même nom propre n'étaient pas toujours représentées par le même signe.

M. Arth. Young et Champollion le jeune essayèrent de ré-

soudre ces difficultés et de donner la théorie de l'écriture égyptienne. Le travail de ce dernier seulement a survécu. Pour aplanir une difficulté fondamentale, il s'appuya sur une hypothèse déjà ancienne dans la science, et généralement reçue aujourd'hui ; c'est que la langue copte, qui aujourd'hui n'est plus usuelle en Égypte, mais qu'on parlait dans le moyen âge, et dont on possède des monuments écrits, n'est autre chose qu'une dégénération de l'ancienne langue égyptienne (1).

Partant de là, Champollion a déterminé le caractère des différentes espèces d'écriture égyptienne, dont, non-seulement les inscriptions, mais encore de nombreux papyrus lui fournissaient des exemples. Relativement à l'écriture hiéroglyphique, il a admis qu'elle était en partie symbolique, mais en grande partie phonétique. Et voici quelle est, suivant lui, la loi de cette dernière : Chaque signe représente une lettre, et cette lettre est la première du mot dont le signe est l'image. Ainsi, en appliquant cette règle à la langue française, pour écrire un *m*, on dessinerait un mouton, une maison ou tout autre objet dont le nom commencerait par un *m* (2). Ceci rend compte de la différence des signes pour une même lettre ; mais cela complique de nouveau la difficulté de la lecture, et rend plus indispensable encore la parfaite connaissance de la langue.

Au moyen de son système, Champollion a déchiffré un grand nombre de noms royaux, principalement de ceux relatifs à la dix-neuvième dynastie. Les résultats qu'il a obtenus ont pleinement confirmé les listes de Manéthon (3).

(1) Étienne Quatremère, *Recherches historiques et critiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, Paris, 1808.

(2) *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1828, in-8°.

(3) *Lettres à M. de Blacas*, par Champollion, 1824-1826, 2 v. in-8°.

Tels sont les monuments de l'histoire égyptienne. Mais on se rendra compte facilement des difficultés innombrables qu'en offre l'explication, et de l'obscurité de l'histoire d'Égypte, même dans l'ordre des faits les plus faciles à conserver, la chronologie et la succession des rois, quand on saura que les listes de Manéthon ne sont pas les mêmes, suivant Eusèbe et suivant le Syncelle : que ce dernier présente d'autres listes différentes des premières : que les successions de rois données par Hérodote et par Diodore diffèrent complètement de celles de Manéthon, et qu'en outre elles offrent dans les deux auteurs grecs des divergences énormes. Si l'on ajoute que les documents relatifs à l'Égypte, consignés dans l'histoire d'autres nations, celle des juifs par exemple, ne peuvent souvent qu'avec beaucoup de peine être accordés avec les documents nationaux, et que les monuments ouvrent une nouvelle source de difficultés et d'énigmes, l'on aura une idée des embarras de l'historien d'Égypte, et l'on se rendra raison des systèmes nombreux et contradictoires que ce sujet a vu éclore (1).

Ce n'est pas nous qui chercherons à débrouiller ce chaos. Il nous suffira d'avoir un fil conducteur auquel nous puissions rattacher les principales traditions, les révolutions sociales les plus importantes. Ce fil nous le trouverons dans les listes de Manéthon.

Pour Manéthon, l'histoire d'Égypte se divise en deux gran-

(1) Il n'existe pas de monographie bien faite de l'histoire d'Égypte. Il faut recourir sur ce point aux histoires générales, citées pag. 63, surtout à l'histoire universelle trad. de l'angl., au précis de MM. Poirson et Calx, et au travail de Heeren sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité. — Voyez aussi les notes de Guignaut sur Creuzer, livre 2. — L'essai de M. Boulland offre un résumé complet et exact de toutes les traditions historiques et religieuses de l'Égypte, et l'ordre de succession qui y est adopté nous semble le plus conforme à la vérité.

des périodes : l'une divine , l'autre humaine. D'abord regnèrent les dieux pendant une longue durée de milliers d'années. Menès fut le premier roi humain : il fut le fondateur de la première dynastie ;\* et vingt-cinq autres dynasties succédèrent à la sienne sur le trône d'Égypte jusqu'à la conquête des Perses. Tenons-nous-en à cette division.

AGE DIVIN. — L'âge divin , rapporté par les historiens anciens de l'Égypte , appartient-il à l'histoire ? Déjà dans l'antiquité , à l'époque des empereurs romains , une double opinion divisait les savants. Suivant les uns , tous les dieux étaient des hommes déifiés , et réellement ils avaient accompli sur la terre les actions que la tradition racontait d'eux ; suivant les autres , au contraire , tous ces actes n'étaient que des mythes et des symboles. On avait personnifié en eux les phénomènes de la nature , et les traditions n'offraient rien d'historique. La plupart des savants modernes se sont rangés de ce dernier avis , et tous leurs efforts ont tendu à expliquer mythologiquement les traditions anciennes.

Cependant s'il est vrai que la divinisation des hommes fut une pratique constante de toute l'antiquité , et qu'elle résulta d'un dogme bien positif de la civilisation primitive , dogme que nous avons exposé en son lieu , pourquoi ne croirait-on pas les affirmations également positives des traditions qui toutes semblent rapporter des actions évidemment humaines. L'erreur contraire consiste à considérer *toute* la théologie ancienne comme produit de la divinisation des hommes. Pour nous , qui ne partageons pas cette erreur , nous croyons parfaitement qu'une grande partie des traditions mythologiques rapportent des faits qui se sont réellement passés , et nous voyons dans cette histoire divine des peuples leur première période de civilisation , leurs premiers développements après la grande dispersion.

En Égypte régnèrent d'abord sept dieux , puis neuf demi-

dieux (\*). Diodore, après avoir rapporté le nom des dieux célestes, nous apprend que le premier dieu terrestre fut Hélios, suivant les uns, Vulcain, suivant les autres; qu'à celui-ci succéda Saturne, époux de Rhéa, qui eut pour enfants Osiris et Isis, ou plutôt Jupiter-Ammon et Junon, et que de ceux-ci naquirent Osiris, Isis, Apollon, Vénus et Typhon.

Plutarque et Diodore nous ont transmis les traditions relatives à la vie terrestre d'Osiris et d'Isis; ils nous ont raconté les bienfaits dont ils ont comblé le monde, leurs inventions et leurs découvertes, la sagesse de leur conseiller Hermès, le législateur d'Égypte, et le courage d'Hercule et ses grands travaux; puis la lutte d'Osiris contre Typhon, la mort d'Osiris, la douleur d'Isis; enfin la résurrection du dieu de lumière, sa victoire contre le mal représenté par Typhon, et son règne glorieux. A Osiris succéda Isis; puis régna Horus, le dernier des dieux mortels. Après lui, commence l'âge humain.

PÉRIODE HUMAINE. — Ce fut à cette époque sans doute que la civilisation indoue fut introduite en Égypte. Elle y fructifia largement. Les croyances, les institutions et les arts de l'Égypte semblent calqués sur ceux de l'Inde, à tel point qu'aujourd'hui encore le voyageur indou croit, en contemplant les ruines de la grandeur égyptienne, se retrouver dans sa patrie. Mais si les rapports étroits de l'Inde et de l'Égypte sont incontestables, il a été impossible jusqu'ici de déterminer le moment et l'histoire de la communication entre les deux peuples.

*Éthiopie.* — C'est de l'Éthiopie que semble être venue la civilisation égyptienne; mais nous ne possédons sur ce pays que de rares renseignements.

Diodore de Sicile et Strabon sont les deux seuls auteurs qui nous donnent quelques détails sur l'Éthiopie; les autres

---

(\*) Manéthon. Suivant Hérodote, il y eut d'abord huit grands dieux, et ensuite douze dieux du second ordre.

auteurs anciens ne font que la nommer, et même ceux-là ne nous racontent pas l'histoire des Éthiopiens; ils nous font connaître seulement quelques-unes de leurs institutions. L'exploration récente des monuments de la Nubie a ouvert une source inattendue aux recherches sur cette contrée, et a confirmé ce que rapportaient les anciens sur son antique grandeur. De tous ces documents on peut déduire les faits suivants : Il a existé en Nubie un état sacerdotal dont le centre se trouvait au confluent du Nil et de l'Atbarah. Le pays compris entre ces deux fleuves formait l'île de Méroé, dans laquelle se trouvait une ville et un grand temple consacré à Jupiter Ammon. Ce temple a été retrouvé en partie, ainsi que beaucoup d'autres ruines, parmi lesquelles on remarque un grand nombre de pyramides. D'autres monuments, dont quelques-uns très-importants, s'étendent le long du Nil jusqu'aux frontières d'Égypte. Mais quelques-uns de ces monuments offrent des traces de la domination égyptienne, entre autres, des bas-reliefs qui se rapportent à la dix-huitième et la dix-neuvième dynastie d'Égypte. Le pouvoir royal à Méroé était complètement subordonné à celui des prêtres. Cet état fut toujours en relation, soit d'alliances, soit de guerre, avec l'Égypte. Il était très-ancien, faisait un commerce étendu, tenta plusieurs fois des conquêtes, subjuga même l'Égypte à plusieurs reprises, et florissait encore, quand, depuis long-temps, l'Égypte était tombée, du temps des Ptolémées (1).

Telles sont les notions imparfaites que nous possédons sur l'Éthiopie. Mais si la nation égyptienne fut une colonie de Méroé, elle surpassa de beaucoup en gloire et en travaux sa mère-patrie; et c'est d'elle seule que nous allons nous occuper.

*Premières dynasties.* — Au milieu de l'obscurité des traditions, la marche de la civilisation égyptienne, depuis le règne de Menès, que toutes s'accordent à considérer comme

(1) Voyez Heeren, de la Politique et du Commerce, etc.

le premier roi humain, peut être caractérisée ainsi : Au temps de ce prince et de ses premiers successeurs, les doctrines de l'Inde se constituent en Égypte sous l'influence sacerdotale : la société marche avec foi et énergie dans la voie de son but ; puis vient une époque marquée par de grandes révolutions sociales et religieuses : la négation et le doute ont attaqué les croyances et les institutions anciennes ; mais à travers cette lutte incessante paraissent encore de temps à autre de grands actes nationaux, des règnes glorieux. Bientôt ce caractère aussi fait défaut ; la décadence s'empare de la nation entière. Gouvernants et gouvernés, tous suivent la pente fatale du mal ; les anciennes mœurs s'effacent, et avec elles disparaît l'énergie nationale. L'Égypte, déjà moralement polluée par l'étranger, n'a plus la force de résister à l'armée victorieuse des Perses ; et, flétrie par la conquête, elle meurt en se débattant sous une dure oppression.

Une première période s'écoula, en effet, dont l'histoire très-obscur ne nous offre, dans l'espace d'une dizaine de dynasties, que quelques noms de rois auxquels se rattachent des faits vaguement déterminés. Cependant les doubles listes de rois qu'on possède sur cette époque semblent prouver qu'alors chaque partie de l'Égypte fut gouvernée par des chefs particuliers, distribués sur le territoire, à Thèbes, à Memphis, à Héraclée, à Tanis, et qui, peut-être, conducteurs de colonies éthiopiennes, vinrent successivement occuper et dessécher le sol et en civiliser les habitants. Le corps sacerdotal maintenait l'unité morale et religieuse, et sans doute à lui aussi appartenait la direction sociale. Il est possible cependant que, dès cette époque, les gouverneurs militaires aient essayé de se créer une puissance indépendante. Quoi qu'il en soit, c'est Ménès qui ouvre la série des rois. On lui attribue la fondation de Memphis et l'invention de diverses choses qui rendent la vie agréable et voluptueuse. Pendant la même période régna Nitocris, femme forte et puissante, qui réunit tout

l'Égypte sous sa domination, et sous laquelle on trouve la trace d'une violente révolution politique. C'est ici sans doute aussi qu'il faut placer ces rois nommés par Diodore, et dont l'époque n'est nullement déterminée : Mœris, qui fit creuser ce lac fameux auquel il donna son nom, et qui devait servir de décharge aux eaux du Nil; Osymandyas, célèbre par son magnifique tombeau et sa bibliothèque; et Uchoreus, qui fortifia et embellit Memphis, et dont la fille, fécondée par un taureau, mit au monde Egyptus, qui donna son nom au pays.

A la fin de cette période, qui occupe à peu près la durée des dix premières dynasties, le moment des révolutions était déjà arrivé; le pouvoir royal s'était rendu définitivement indépendant des prêtres, et sous la douzième dynastie déjà nous trouvons un partage de terres, signe d'une grande modification dans les institutions. C'est dans cette dynastie, en effet, que Manéthon place le plus célèbre de tous les rois d'Égypte, le grand Sésostris, maître de Thèbes, de la plus ancienne ville sacerdotale. Sésostris divisa l'Égypte en trente-six nomes; il se fit aimer du peuple par sa douceur et sa bienfaisance, et lui distribua des terres. Ensuite, il partit avec une immense armée, traversa l'Éthiopie, passa de là dans l'Asie, poussa jusque dans l'Inde, conquît les bords de la Méditerranée, et soumit même la Scythie et la Thrace. Il imposa des tributs à un grand nombre de ces peuples, et amena en Égypte une foule de captifs, esclaves destinés à construire d'immenses monuments. Au retour de son expédition, il fut surpris par son frère qui habitait Péluse, et manqua de périr dans les embûches que celui-ci lui dressa. Mais il échappa à ce danger, et son règne fut long et glorieux. Enfin il devint aveugle, et finit par se donner volontairement la mort.

Il paraît que, pendant la période qui suivit le grand Sésostris, les troubles intérieurs ne cessèrent de déchirer l'É-



gypte ; car il arriva bientôt que cet état si puissant , loin de se soumettre les peuples environnants , fut incapable de résister aux ennemis extérieurs. Alors , en effet , une grande invasion de barbares étrangers vint fondre sur l'Égypte et l'assujettir. Les rois pasteurs remplacèrent les princes indigènes. Cette invasion , dont un fragment de Manéthon , conservé par Josèphe , dans sa réponse à Appion , nous a transmis l'histoire , mais dont les historiens grecs ne nous ont pas laissé deviner un mot , eut lieu à la fin de la quinzième dynastie. Nous laissons parler Manéthon :

« Sous le règne de Timaos , Dieu , irrité contre nous , permit que , lorsqu'il ne paraissait pas y avoir le moindre sujet d'apprehension , une grande armée d'un peuple qui n'avait nulle réputation , vint du côté de l'Orient , se rendit sans peine maître de notre pays , tua une grande partie de nos princes , mit les autres à la chaîne , brûla nos villes , ruina nos temples , et traita si cruellement les habitants , qu'elle en fit mourir plusieurs , réduisit les femmes et les enfants en servitude , et établit pour roi un homme de sa nation nommé Salatis ( Saïtes dans les listes chronologiques ). Ce nouveau prince vint à Memphis , imposa un tribut , tant aux provinces supérieures qu'aux provinces inférieures. Il y établit de fortes garnisons , principalement au côté de l'Orient , parce qu'il prévoyait que lorsque les Assyriens se trouveraient encore plus puissants qu'ils n'étaient , l'envie leur viendrait de conquérir ce royaume. Ayant trouvé dans la contrée de Saïte , à l'Orient du fleuve Bubastis , une ville autrefois nommée Avaris , dont la situation lui parut très-avantageuse , il la fortifia extrêmement , et mit aux environs tant de gens de guerre , que leur nombre était de deux cent quarante mille. Il y venait au temps de la moisson pour faire la récolte et la revue de ses troupes , et les maintenir dans un tel exercice et une si grande discipline , que les étrangers n'osassent entreprendre de les troubler dans leur

» possession. » Manéthon nomme les cinq premiers rois qui succédèrent à Salatis, et il ajoute qu'il n'y eut rien qu'ils ne fissent pour exterminer la race des Égyptiens. Le règne de ces rois, d'origine arabe, nommés hyesos ou pasteurs, dura cinq cent onze ans. Enfin les rois de la Thèbaïde et ce qui était resté libre en Égypte leur déclarèrent la guerre. Après de longs combats, Alisfragmoutosis les vainquit et les réduisit à la ville d'Avaris, où ils se renfermèrent. Son fils Thoutmosis essaya de les en chasser par force ; mais, effrayé de leur nombre, il traita avec eux, et les laissa se retirer tranquillement. Ils allèrent s'établir en Judée, et bâtirent Jérusalem.

On était débarrassé des étrangers, mais le germe des révolutions intérieures n'était pas détruit. Bientôt arriva une nouvelle crise. Suivons la tradition de Manéthon. Aménophis ferma la dix-huitième dynastie dont Thoutmosis faisait partie. Séthosis ou Ramessès le grand lui succéda, le même qui laissa une partie des admirables monuments de la Thèbaïde, et qui orna les temples de la basse Nubie. « Ramessès assembla de grandes armées de terre et de mer, laissa Armaïs, son frère, lieutenant-général en Égypte avec un pouvoir absolu, et lui défendit seulement de prendre la qualité de roi, de rien faire au préjudice de sa femme et de ses enfants, et d'abuser de ses concubines. Il marcha ensuite contre l'île de Chypre, la Phénicie, les Assyriens et les Mèdes, vainquit les uns et assujettit les autres par la seule terreur de ses armes. Tant d'heureux succès lui enfant le cœur, il voulait pousser ses conquêtes encore plus loin dans l'Orient ; mais Armaïs, à qui il avait donné une si grande autorité, fit tout le contraire de ce qu'il lui avait ordonné : il chassa la reine, abusa des concubines de son frère, et se laissant persuader par ses flatteurs mit la couronne sur sa tête. Le grand-prêtre d'Égypte en donna avis à Séthosis. Il revint aussitôt, prit son chemin par Peluse et se maintint dans son royaume. On tient que c'est ce prince qui a donné son nom à l'Égypte,

parce qu'il portait celui d'Égyptus aussi bien que celui de Séthosis, et Armaïs s'appelait autrement Danaüs. »

Ce Danaüs s'expatria et vint s'établir dans le Péloponèse. Ce fut là le grand résultat des luttes intérieures de l'Égypte : les vaincus, obligés de quitter le sol natal, se répandirent au dehors et couvrirent les bords de la Méditerranée de colonies égyptiennes. Ainsi se répandirent dans l'Europe les principes de la civilisation orientale, et ce furent ces petites nationalités, fondées par les fugitifs de l'Égypte, qui en développèrent les dernières conséquences.

Une lutte plus terrible que celle que Ramessès eut à soutenir contre Danaüs mit bientôt l'Égypte à deux doigts de sa perte. L'histoire que nous allons raconter, en suivant toujours Manéthon, est intimement liée à l'histoire du séjour des Juifs en Égypte et de leur expulsion de ce pays. Mais Manéthon ne considère ici que le côté relatif à l'Égypte, et la tradition qu'il nous transmet n'est pas exactement conforme à celle des Juifs. Nous allons cependant en donner le résumé, nous réservant de rapporter ce qui est particulier aux Juifs, quand nous ferons l'histoire de ce peuple.

A Séthosis succéda Ramsès, et à celui-ci Aménophis, grand adorateur des dieux. Ce roi ayant désiré voir les dieux consulta un prêtre nommé aussi Aménophis ou Pritiphantes, fort habile et merveilleux dans l'art de prédire. Celui-ci lui dit qu'il pourrait accomplir son désir s'il chassait de son royaume tous les lépreux et ceux qui étaient infectés de semblables maux. Aménophis en rassembla quatre-vingt mille qu'il fit travailler dans des carrières vers le côté du Nil qui regarde l'Orient. Il y avait parmi eux des prêtres infectés aussi de la lèpre. Le conseil avait été trop violent. Le prêtre connut par sa science que les dieux pour en punir l'Égypte donneraient puissance et domination pendant treize ans aux lépreux ; il fit part au roi de cette nouvelle vision et se suicida. Dans ce temps les lépreux, accablés de travail,

ayant demandé au roi un lieu pour leur repos et leur sûreté, le Pharaon leur donna la ville déserte d'Avaris, qui avait appartenu aux pasteurs chassés. Mais cette concession fut insuffisante. Les lépreux se révoltèrent : ils choisirent pour chef un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiphon, appelèrent à leur secours les pasteurs de la Judée et marchèrent contre Aménophis. Celui-ci avait rassemblé une armée de trois cent mille hommes. Mais il n'osa combattre les ennemis et se retira avec toutes les choses sacrées et une grande partie de son peuple en Éthiopie. Les pasteurs de Jérusalem exercèrent alors les plus grands ravages, et ne se contentant pas de mettre le feu dans les bourgs et les villages, ils y ajoutaient des sacrilèges, mettaient en pièces les simulacres des dieux, tuaient même les animaux sacrés que ces simulacres représentaient, contraignaient les prêtres et les prophètes d'Égypte d'en être les meurtriers, et les renvoyaient ensuite tous nus. Le prêtre qui les commandait changea de nom après avoir changé de religion et s'appela Moïse. Mais après les treize ans fixés par l'oracle, Aménophis, accompagné de son fils Ramessès, passa de l'Éthiopie en Égypte avec une grande armée, vainquit les Hiérosolymitains et ceux d'Avaris, et poursuivit ce qui en resta jusque sur les frontières de Syrie (1643).

Tel est le récit de Manéthon. On aurait tort de le prendre à la lettre. Ici se retrouve la forme symbolique qui enveloppe toutes les traditions anciennes. Par le mot de lépreux, sans doute on entend tous les schismatiques religieux ou politiques qui résistèrent au pouvoir et à la croyance établie alors, et certainement cette naïve histoire retrace le souvenir d'une grande révolution sociale. Quant au rôle que jouèrent les Juifs et Moïse, nous verrons qu'il fut bien différent. Mais malgré la victoire d'Aménophis, le coup mortel était porté à la grandeur égyptienne. La période qui suit ne présente que troubles et confusion. Ici se placent plusieurs tra-

ditions incompréhensibles rapportées par Hérodote et par Diodore, telles que l'histoire de Rampsinit et celle de Protée. Les rois eux-mêmes se livrèrent à l'hérésie. Les deux frères Chéops et Chephren fermèrent les temples, interdirent les sacrifices et firent construire les deux grandes pyramides de Ghiseh pour accabler le peuple sous le poids des impôts et du travail. Sous Mycerinus l'Égypte respira. Ce prince doux et bienfaisant fit rouvrir les temples et rétablit les sacrifices. Plus tard vint Bocchoris, qui se rendit célèbre par ses lois civiles. Six dynasties s'écoulèrent ainsi sur lesquelles on sait peu de choses. Alors commencèrent les relations des Égyptiens avec l'étranger : Salomon, roi des Juifs, épousa la fille d'un roi d'Égypte; Sésac (sans doute le Sesonchis des listes, vingt-deuxième dynastie) fut maître pendant quelque temps du royaume de Juda.

Au commencement de la vingt-cinquième dynastie, l'Égypte fut conquise par Sabacon, roi d'Éthiopie. Au milieu de l'anarchie qui suit la mort de celui-ci, on voit régner Séthos, prêtre de Vulcain, qui, en fournissant des armes aux gens du peuple, repousse Sennacherib, roi de Ninive. Après Séthos, l'anarchie recommence, et douze seigneurs se partagent l'Égypte; mais Psammétique, l'un d'eux, parvient, à l'aide de mercenaires cariens, à chasser ses concurrents, et réunit le royaume sous sa seule domination (636).

Sous le règne de Psammétique et de ses successeurs, l'Égypte présente l'aspect d'une nation qui, orgueilleuse de la gloire de ses ancêtres, a abandonné le devoir que ceux-ci ont long-temps accompli, et consomme paisiblement le fruit des travaux passés. A cette époque, les grandes distinctions religieuses et morales sont effacées; une barrière impénétrable ne sépare plus l'étranger de cette région sacrée. Psammétique ouvre le pays aux Grecs, avec lesquels s'établit un commerce actif. Il agrandit Saïs, élève plusieurs monuments à Memphis, et essaie de conquérir la Syrie et la Judée. Sous son

règne une partie de la caste guerrière se retire en Éthiopie. Ses successeurs Nécao, Psammis et Apriès continuent à faire la guerre à l'aide de mercenaires grecs. Une révolte a lieu sous ce dernier ; et Amasis , né dans la plus basse classe du peuple , voleur de profession , souillé par toutes les infamies et parvenu par son adresse à s'élever aux plus hauts rangs de l'armée , s'empare du pouvoir et efface par son cynisme les dernières bases des institutions anciennes (370). Amasis fut du reste un excellent administrateur ; le peuple fut heureux sous son règne ; il y eut un riche développement commercial et industriel. Mais l'énergie nationale était anéantie. Aussi son fils Psamménit ne régna-t-il que six mois. Cambyse , roi des Perses , vint fondre sur l'Égypte et en fit la facile conquête (525).

Cambyse accabla l'Égypte et la foula aux pieds. Réduite à l'état de province persane, elle fut, pendant tout le temps de cette domination asiatique, administrée par des satrapes perses et horriblement opprimée. Plusieurs fois elle essaya de secouer le joug. Sous Artaxerces Mnémon , une guerre sérieuse la rendit momentanément à l'indépendance ; mais Ochus la fit rentrer dans les fers. Lorsque Alexandre-le-Grand détruisit l'empire perse , il fit aussi la conquête de l'Égypte , et après lui la dynastie macédonienne des Ptolémées occupa le pouvoir.

Passons à l'exposé de la civilisation.

RELIGION. — Le système religieux des Égyptiens est peu connu et offre de grandes difficultés. Les auteurs les plus anciens , tels qu'Hérodote et Diodore , ne nous donnent que les noms , traduits en grec , des dieux égyptiens , et ne nous apprennent que quelques particularités relatives à leur culte. Plutarque , dans son traité d'Isis et d'Osiris , essaie d'expliquer la théorie générale de la théologie égyptienne , mais les notions qu'il fournit sont encore très-incomplètes. Des renseignements plus importants peuvent être puisés dans les écrits

de quelques auteurs ecclésiastiques chrétiens, surtout d'Eusèbe de Césarée, de saint Clément d'Alexandrie et de Macrobe; mais les sources les plus pures du dernier état de la religion égyptienne résident dans des fragments conservés par l'école néo-platonicienne. Ce sont des livres mystiques, des discours poétiques sur les objets religieux et que l'on a regardés long-temps comme des productions apocryphes, mais vers l'étude desquels ont ramené les savants allemands de nos jours (1). Il faut y ajouter un traité de Jamblique sur la théologie égyptienne.

La plupart des systèmes modernes sur la religion égyptienne se retrouvent déjà dans l'antiquité. Parmi les anciens, les uns ne voyaient dans les dieux de l'Égypte que des hommes divinisés; pour les autres, ils représentaient les phénomènes de la nature. Plutarque y voit une forme nouvelle de la doctrine des deux principes opposés que nous trouverons en Perse. Les néo-platoniciens approchaient peut-être le plus de la vérité. Pour eux, la doctrine égyptienne était le panthéisme; tous les dieux inférieurs et tous les êtres n'étaient que des émanations du Dieu suprême.

Pendant long-temps on a tout expliqué chez les modernes par la divinisation des hommes. Depuis le dernier siècle seulement, la théorie qui consistait à expliquer les religions anciennes par la symbolisation des phénomènes de la nature a pris quelque consistance. A cette époque parut la monographie remarquable de Jablonski sur la mythologie égyptienne. Suivant Jablonski, les Égyptiens adoraient des dieux intelligibles et des dieux sensibles. Dans l'origine on croyait au

(1) Le Pimandre et l'Asclépius d'Hermès Trismégiste, et une partie du Livre Sacré du même dans l'anthologie de Stobée. Sans leur concéder la haute antiquité qu'on leur accordait sous l'empire romain, on peut croire néanmoins que ce sont des produits sacerdotaux de l'Égypte.

Dieu véritable et aux planètes, dieux sensibles ; postérieurement seulement on y mêla diverses explications physiques et astronomiques. L'hypothèse de Jablonski est abandonnée aujourd'hui, et la plus généralement admise est celle des savants allemands qui, Creuzer en tête, ont donné de nouveaux développements au système de symbolisation et d'émanation (1).

Quant à nous, nous croyons que la théologie égyptienne se basait sur des croyances semblables à celle de l'Inde, et qu'elle subit les mêmes révolutions. Sans revenir sur cette explication, nous allons simplement exposer les faits qui nous sont parvenus

Il est un Dieu suprême, infini, esprit pur, qui a tout créé et dont tout découle. C'est ce Dieu que les livres d'Hermès glorifient sans cesse et dont ils célèbrent la bonté et la puissance sans fin. De lui émanèrent tous les autres dieux, et à leur tête se trouve, suivant Jamblique, la trinité suprême, composée de l'intelligence première (*nous, kneph, logos*), de l'intelligence créatrice et ordonnatrice (le démiurge, Phthah), et de l'âme du monde, l'esprit vivificateur de l'univers entier (Mercure ou Hermès (\*) lui-même nommé Thot par les Egyptiens). Une seconde âme du monde est subordonnée à la première ; c'est une intelligence divisée éparse dans les sphères diverses ; d'elle sont engendrés les dieux célestes qui président à la

(1) Jablonski : *Pantheon Aegyptiorum*, 1750. in-8°. — Sur les travaux plus modernes, voy. les notes de Guigniaut sur Creuzer.

(\*) Suivant Manéthon (in Syncello), il y avait deux Hermès : le premier (trismégiste, trois fois grand) était un des grands dieux, celui qui avait créé les premières lois. Le second, deux fois grand, fut le conseiller d'Isis et d'Osiris ; il fut le chef spirituel de la caste sacerdotale, et c'est ce lui que tous les livres sacrés tirent leur origine. De même qu'il y eut une Isis et un Osiris terrestres et célestes, il y eut un Hermès terrestre et un Hermès céleste.



terre , au soleil , à la lune , aux planètes , aux étoiles ; après ceux-ci viennent les dieux du second rang ou les génies , présidant à des mouvements inférieurs ; puis les héros intermédiaires entre les dieux et les âmes ; puis les âmes enfin qui ferment la hiérarchie.

La narration de Diodore offre peut-être une ébauche grossière de ce système. Suivant lui , Osiris et Isis sont les dieux suprêmes. Osiris , le soleil , donne aux êtres l'esprit (Jupiter, source de vie) et le feu (Vulcain) ; Isis , la Lune , donne la Terre , mère des hommes , et l'Eau (le dieu Océan , le Nil) ; tous les deux ensemble donnent l'Air (Minerve , Glaucopis , Tritogène). Suivant Horopollon , Kneph créa un œuf d'où sortit un autre dieu nommé Phtah. Cette dernière formule n'est autre que la tradition d'Orphée.

C'est dans le détail de la nature , de la succession et du caractère des dieux , soit de ceux qui sont sortis les premiers de l'essence du dieu suprême , soit des dieux qui président aux sphères inférieures , que résident les grandes difficultés devant lesquelles ont échoué les travaux modernes. Il est certain qu'à l'époque où les Grecs connurent l'Égypte , ces dieux étaient en grand nombre et qu'ils faisaient l'unique objet du culte populaire. Voici les principaux détails qui nous sont parvenus à ce sujet. Les cultes les plus répandus étaient ceux d'Osiris et d'Isis. Osiris était représenté par le Soleil , et quelquefois il signifie le Nil. On le figurait souvent sous la forme d'un épervier , quelquefois avec une tête de taureau. Les Grecs le confondirent avec leur Bacchus , et il répond sans doute à l'Indra des Indous (1). Isis , c'est la Lune. Les

(1) Pour Creuzer , le culte d'Osiris représente la symbolisation de l'année égyptienne ; Osiris lui-même est le caractère typique du prêtre égyptien , de la caste sacerdotale. La lutte entre Osiris et Typhon , dont nous avons parlé plus haut , est rattachée dans ce système aux traditions purement religieuses , et l'on y voit la victoire de la nature bonne et fertile de l'Égypte vivifiée par la chaleur du

Greco l'appelaient Cérés. Sous un autre rapport, lorsque Osiris était pris pour le Nil, on la considérait elle-même comme la terre égyptienne. Isis est l'épouse d'Osiris, la déesse de la fécondité et de l'agriculture. On la représentait ordinairement coiffée d'un disque et de cornes de vache ; souvent d'un vautour. Les plus importants cultes après ceux d'Osiris et d'Isis étaient ceux de Jupiter Ammon, qui avait un temple dans l'Éthiopie et un autre dans les déserts libyens : on le figurait avec une tête de bœuf ; d'Horus, nommé Apollon par les Grecs et qu'on adorait dans le Phallus ; de Mendès ou Pan, qui avait un culte spécial à Mendès, et était représenté par un bouc auquel se prostituaient les femmes égyptiennes ; d'Anubis ou Mercure à la tête de chien, qui avait plusieurs temples et qui fut peut-être le second Hermès ; de Sérapis et d'Harpocrate, divinités qui paraissent avoir été importées assez tard dans l'Égypte et dont le premier fut un dieu des enfers, tandis que le second, représenté comme un enfant assis sur un lotus, et ayant un doigt dans sa bouche, avait un culte spécial avec Horus à Bouto. Typhon n'eut pas de culte proprement dit ; cependant on trouve plusieurs temples plus petits que les autres qui lui étaient consacrés dans le voisinage de ceux d'Isis et d'Osiris.

Les déesses les plus célèbres après Isis furent Neith ou Minerve, adorée à Saïs, et sur le temple de laquelle on lisait cette inscription : « Je suis tout ce qui a été, est et sera. Aucun mortel n'a encore soulevé mon manteau ; » Athor, Vénus ou Junon pour les Grecs, représentée par la vache, et qui probablement était une symbolisation de la matière impure des temps anciens ; Bubastis ou Diane, célèbre par les grandes fêtes qu'on célébrait en son honneur à Memphis et par les sacrifices humains qui faisaient partie de son culte : on la

soleil et les inondations du Nil contre l'invasion constante des sables du désert et les vents mortels de l'Éthiopie.

figurait sous la forme de chat ; Bouto ou Latone , adorée dans la Basse Égypte , et dont le temple se trouvait dans l'île de Chemmis qu'on disait flotter sur le Nil. Plusieurs divinités femelles se rattachaient à Typhon : c'étaient sa femme Nephtis , sa fille Thueris , sa maîtresse Aso.

Chacun des dieux était représenté par un animal sacré que l'on entretenait vivant dans le temple , et qui y recevait un culte semblable à celui du dieu même. Dans les derniers temps ce culte était devenu un vrai fétichisme chez les classes populaires. C'est sans doute dans le système encore inconnu aujourd'hui des symboles anciens qu'il faut chercher la raison première de cette adoration des animaux , plutôt que dans la déification de ces êtres à cause de leur utilité , ou dans des explications astronomiques , comme quelques-uns l'ont fait.

Voici les principaux points de la cosmologie égyptienne : suivant Hermès , il y a dans l'univers quatre lieux soumis à une loi perpétuelle : le ciel , l'éther , l'air et la très-sainte terre. Dans le ciel habitent les dieux auxquels commande le créateur de l'univers ; dans l'éther sont les étoiles auxquelles préside la grande lumière du soleil ; dans l'air est le séjour des âmes dirigées par la lune ; la terre enfin porte les hommes et le reste des animaux. L'intervalle entre la lune et la terre , c'est-à-dire le domicile des âmes , est divisé en quatre grandes parties , en douze intervalles et en soixante régions. A mesure qu'on s'élève , l'air devient plus ténu , et les âmes qui l'habitent sont plus pures et plus parfaites. La terre est couchée au milieu de l'univers comme un homme , et elle a les mêmes membres que l'homme ; elle regarde le ciel qui est son père ; la région de l'Égypte en est le cœur , et voilà la raison de la supériorité de la race égyptienne. A ce système cosmologique se rattache une doctrine mystique sur la fin du monde et sa résurrection.

Nous ne pouvons passer sous silence ici le dogme de la

chute qui lie si intimement la religion de l'Égypte à celle de l'Inde. Nous le retrouvons dans les livres d'Hermès sous une double forme, dont aucune, il est vrai, ne l'offre d'une manière aussi complète que le Sastra indou, mais qui toutes deux en manifestent la présence dans le haut enseignement dogmatique et indiquent même les élaborations scientifiques qu'il a subies. L'une des versions présente le dogme de la chute des anges, l'autre celui de la chute de l'homme. Suivant la première, Dieu, après avoir créé la nature, voulut la remplir d'esprits purs chargés d'une fonction. Il forma donc quelques milliers d'âmes, coulées dans une forme semblable à la sienne, qu'il plaça dans l'éther, et auxquelles il imposa le devoir de l'obéissance, sous peine de tourments éternels. Les âmes d'abord accomplirent leur fonction; mais bientôt elles négligèrent par orgueil les préceptes qu'elles avaient reçus. Alors Dieu créa une race d'hommes pour punir les âmes, et les força d'entrer dans l'étroite demeure du cœur humain pour souffrir et expier. Il leur promit cependant de les reprendre au ciel si dans leur nouvelle forme elles se maintenaient exemptes de péché. Cette doctrine est développée au long, sous des formes poétiques et souvent très-obscurcs dans un des livres d'Hermès. La doctrine de la chute de l'homme offre plus d'obscurité encore. Elle présente l'homme comme pur esprit d'abord. Cet esprit alors voulut s'emparer de la puissance des dieux qui gouvernaient le monde; il fut épris d'un violent amour pour la nature qui se mêla et s'enlaça avec lui; de pur esprit qu'il était, il devint de double nature, participa à l'essence des choses matérielles dont il fut l'esclave, et fut sujet à la douleur et à la mort.

Le dogme de la transmigration des âmes devait découler nécessairement des doctrines que nous venons d'exposer, et quoique quelques auteurs anciens n'en aient pas parlé, nous savons positivement par le témoignage d'Hérodote qu'il était universellement reçu en Égypte. Les livres d'Hermès nous

indiquent aussi des rapports étroits entre la théorie psychologique de l'Égypte et de l'Inde. Il est plusieurs espèces d'âmes, plus pures et meilleures les unes que les autres, et les âmes royales se placent au premier rang. L'âme se compose de plusieurs enveloppes. Le *mens* en constitue la partie la plus intérieure; il est enveloppé dans la raison, la raison dans l'âme, l'âme dans l'esprit, l'esprit dans le corps. L'esprit répandu dans les veines, les artères et le sang, excite l'animal et le fait vivre. A la mort, le *mens* se sépare de l'âme. Libre de voiles et pourvu d'un corps de feu, il vague dans les cieux et abandonne l'âme au jugement divin et aux supplices qu'elle a mérités.

Le système de la morale égyptienne nous est peu connu, mais ici l'on peut en toute assurance chercher des analogies dans l'Inde et chez tous les peuples contemporains de l'antiquité. D'après quelques passages du livre d'Hermès, on peut croire que la vie contemplative fut regardée, de même que dans l'Inde, par les savants des derniers temps, comme étant le but de l'homme. Mais cette doctrine ne prit jamais en Égypte les mêmes développements que dans l'Inde. Voici quelques points de la morale pratique, religieuse et sociale.

Parmi les devoirs religieux se rangeaient : 1<sup>o</sup> les sacrifices et les oblations. Il y avait des sacrifices expiatoires : celui qui faisait l'offrande déchargeait ses péchés sur la tête de la victime, et cette tête était vouée aux dieux inférieurs. Dans les sacrifices d'animaux, on brûlait les intestins et la graisse des victimes, et le reste appartenait aux prêtres. 2<sup>o</sup> Les purifications, les ablutions, etc. Toutes choses étaient pures ou impures; parmi les animaux impurs on remarquait le porc. 3<sup>o</sup> La circoncision, toute spéciale aux Égyptiens et aux Juifs.

Les devoirs sociaux avaient pour objet le maintien du système des castes et de toutes les vertus individuelles au moyen desquelles la société se conserve, la sobriété, la justice, le courage, etc. Mais, de même que dans l'Inde, la

multiplication des hommes et la conservation des familles semble aussi avoir été d'une haute importance morale. Ici l'on retrouve ces coutumes qui indiquent la nécessité, pour tout homme, d'avoir un fils, l'adoption et la léviration. Nulle part aussi le culte populaire ne rappelait ce devoir sous des formes plus saisissantes, et les fêtes du Phallus étaient les plus nombreuses et les plus célèbres.

**BEAUX-ARTS ; MONUMENTS.**— Les ruines magnifiques que l'expédition française a mises au jour et que les voyageurs explorent encore aujourd'hui, nous ont initiés dans les grandeurs de l'art égyptien. Les monuments architecturaux de l'Égypte égalent par la puissance qu'il a fallu pour les élever, par l'énergie sociale dont ils rendent témoignage, les monuments de tous les peuples, et leur beauté comme œuvres d'art, si conforme aux croyances qu'ils exprimaient, saisit encore profondément le voyageur moderne. Le sol entier de l'Égypte est jonché de ces débris admirables dont nous allons essayer de donner une légère idée (1).

Des temples à la construction éternelle, des palais immenses, des labyrinthes souterrains, des montagnes creusées pour recevoir les morts, des pyramides, des portiques richement ornés, des obélisques élancés, de solides propylées, de longues allées de colonnes sculptées et de sphinx, des

(1) Voyez la Géographie de Ritter, traduite en français. *Afrique*. Parmi les ouvrages originaux sur les antiquités de l'Égypte nous ne citerons que les suivants : — Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française, 1809 et suiv., in-f°. Les diverses parties de cet ouvrage offrent des traités complets sur les antiquités, les beaux-arts, le commerce, l'industrie, etc., etc. C'est un fruit impérissable de cette glorieuse campagne. — Lettres écrites d'Égypte et de Nubie, en 1828 et 1829, par Champollion-le-Jeune. Paris, 1833, in-8°. — Le musée égyptien, par M. Lenormant, etc., in-fol.

statues colossales , des bas-reliefs nombreux et richement exécutés , le tout recouvert d'hieroglyphes et de brillantes peintures ; voilà les trésors souvent enfouis pêle-mêle que présentent les ruines égyptiennes. Dans la Nubie déjà apparaissent des monuments nombreux ; parmi ceux-ci , les plus importants sont les ruines de Méroé décrites par Caillaud , et les temples d'Ipsamboul. A Méroé se trouvent les restes du grand temple d'Ammon , sept petits temples et trente-six pyramides. Les deux temples d'Ipsamboul sont creusés dans le rocher , dont le devant est taillé en façade. Le plus important de ces deux temples a une profondeur de cent soixante et dix pieds et une façade de cent pieds d'élévation ; devant cette façade , sont assises quatre statues colossales d'Isis et d'Osiris ; elles ont cinquante-un pieds de hauteur , quoique assises , sans compter la mitre qui seule a quatorze pieds de haut et vingt-cinq pieds de largeur d'une épaule à l'autre. Dès qu'on entre en Égypte , aux cataractes du Nil , les richesses de l'art égyptien se déploient dans deux îles antiques , celle de Philæ , où est enterré Osiris , et celle d'Éléphantine , couvertes toutes deux de monuments. En descendant le long du Nil , on foule partout des restes précieux. Bientôt on arrive aux grands temples d'Ombos , d'Edfou et d'Elkab aux souterrains nombreux. Mais les ruines de Thèbes surpassent toutes les autres en étendue et en magnificence. Elles couvrent des deux côtés du Nil un espace aussi grand que le quart de la surface de Paris et offrent la plus riche variété. Là , se réveillent les souvenirs vivants de l'antiquité. Un vaste hippodrome propre aux jeux publics ; plusieurs temples immenses ; les débris du Memnonium , au milieu desquels s'élèvent encore , comme des rochers isolés qu'on voit à quatre lieues dans la plaine , les deux colosses de Memnon , hauts de vingt mètres , et qui dans les temps anciens rendaient un son harmonieux au lever de l'aurore ; les ruines du tombeau d'Osymaudias sur lesquelles on a pu vérifier l'exactitude de la description qu'en

donne Diodore ; la Syringe , labyrinthe composé de vingt-huit salles souterraines de cinquante à cent cinquante pieds de longueur , de galeries et de corridors qui s'étendent jusqu'à quatre-vingts pieds sous la montagne ; et sur la rive orientale du Nil , Luxor avec ses obélisques , ses propylées , ses statues colossales , ses forêts de colonnes ; Karnac avec ses palais et ses temples immenses , ses avenues de plus de six cents sphinx , ses pylones et ses statues : telles sont les ruines de la ville des vivants ; mais dans la chaîne libyque qui borne à l'occident la plaine de Thèbes , s'étend au loin sous la montagne la cité des morts , immense dédale de tombeaux.

A partir de Thèbes , les monuments deviennent plus rares. A Denderah ou Tentyra , se trouve le dernier grand temple ; et puis on ne voit plus jusqu'à la contrée de Memphis que de nombreux monuments souterrains et les travaux d'irrigation du nome Arsinoïte. Memphis , la seconde capitale de l'Égypte , n'a laissé aucune trace de son existence ; mais c'est là que se montrent les grandes pyramides qui , au nombre de quarante environ , ont depuis long-temps frappé les voyageurs. Les plus grandes sont au nord , à Giseh ; à leurs pieds est accroupi un sphinx colossal ; elles offrent des gradins , et une espèce de terrasse au sommet ; à peu près à la moitié de la hauteur , s'ouvrent des portes qui conduisent par de longs corridors à des salles étendues.

D'après ces détails , il nous est permis de nous faire une idée exacte de l'art architectural chez les Égyptiens. Cependant tous ces monuments ne sont pas également significatifs. Est-il besoin de dire en effet que tous ne datent pas de la même époque , que s'il en est du temps des Pharaons , d'autres se rapportent à la période persane , d'autres aux Ptolémées. Sous le rapport de l'antiquité , ce sont ceux de Thèbes qui ont la plus grande valeur , quoiqu'une partie d'entre eux soient construits eux-mêmes avec les débris d'autres monuments plus anciens encore.



On arrivait au temple Égyptien par une longue rangée de sphinx qui conduisait à la porte de la première cour, précédée toujours d'un ou de deux pylones, quelquefois d'obélisques et de statues colossales. Dans la cour, s'offraient de vastes colonnades réunies par des murs, qui divisaient la cour en parties spéciales. Plusieurs portiques successifs toujours plus magnifiques conduisaient enfin au péristyle du temple qui formait une nouvelle enceinte de colonnes. Enfin l'on entrait dans le temple : là se trouvait d'abord un *pronaos*, première salle : puis venaient ordinairement deux salles plus petites : en dernier lieu se trouvait l'*adyton*, le lieu sacré et mystérieux, cellule étroite qui contenait la statue du dieu ou l'animal sacré qui le représentait. Au tout étaient jointes les demeures des prêtres.

Tel est le plan général d'un temple égyptien au temps des Pharaons : tels ces débris épars au milieu des huttes des Arabes nous les représentent aujourd'hui. Comme on le voit, c'est le système indou, mais considérablement modifié, ce qui peut s'expliquer en partie par l'époque même qui n'était plus parfaitement pure. La décadence semble se formuler par l'aggrandissement du temple proprement dit et l'absence de plus en plus marquée des entourages extérieurs, des colonnades, des allées de sphinx, etc. Mais ce qui subsista toujours, ce fut la richesse des ornements de détail. Sous ce rapport, les temples égyptiens réunissaient à l'impression profonde que produisait la disposition de ces masses colossales, la variété et la beauté des détails qui rendaient cette impression complète et disposaient les hommes vers le but auquel ils étaient destinés. La sculpture produisait ces colonnes énormes et massives aux chapiteaux diversement ornés, ces dieux secondaires qui supportaient le toit du temple, comme la voûte du ciel. Les statues égyptiennes présentaient un caractère uniforme. Il était défendu à ceux qui taillaient les pierres d'abandonner cette forme dure et imparfaite comman-

dée par la tradition. Cependant il est des statues qui rivalisent pour le fini de l'exécution avec les plus parfaites des statues grecques. Les murs des temples étaient couverts de bas-reliefs représentant des grands actes nationaux , et d'hiéroglyphes qui rappelaient l'histoire de la nation. Les bas-reliefs , comme les statues, étaient peints de vives couleurs conservées aujourd'hui encore, qui aussi étaient déterminées suivant une loi religieuse et dont l'ensemble harmonieux achevait de frapper le spectateur.

Les pyramides de même étaient ornées de peintures symboliques. On a fait de nombreuses conjectures sur l'usage de ces édifices (1). L'opinion la plus commune tend à les considérer comme des tombeaux. Mais il est plus probable que c'étaient de simples modifications du grand autel de sacrifice de l'âge précédent. Ceci du moins est indubitable pour les obélisques et les pylones qui ouvraient l'entrée des temples.

De grandes fêtes , des cérémonies grandioses venaient animer les enceintes majestueuses des temples. On célébrait les fêtes d'Isis aux équinoxes et aux solstices. L'expiation et la douleur formaient d'ordinaire la première partie de ces fêtes qui étaient terminées par de grandes réjouissances. Chaque divinité avait en outre ses fêtes spéciales qui étaient célébrées dans les villes consacrées à ces divinités. Ainsi Hérodote nous a conservé le souvenir de grandes réjouissances qui avaient lieu à Bubastis, et où accourait une immense foule de personnes. A Saïs, on célébrait une fête de nuit, où toute la ville était illuminée. Les sacrifices et les processions constituaient une partie essentielle du culte. Les détails de ces cérémonies nous ont été conservés sur les bas-reliefs des temples. Dans certains temples, le sanctissimum était renfermé dans un coffre déposé dans l'adyton et qui était promené en pompe le jour des grandes fêtes. Pendant les processions , on chantait des hymnes sacrées. A en

(1) Zoëga , *De Origine et usu obeliscorum* , Romæ , 1797.

juger par des passages des livres d'Hermès, la poésie sacrée s'était élevée à une haute puissance de sentiment. Les danses et la musique accompagnaient nécessairement ces cérémonies. Les Égyptiens avaient inventé différents instruments de musique; le sistre était spécialement consacré à Isis.

On voit que l'art chez les Égyptiens était avant tout social. Il ne devenait individuel qu'après la mort; pour le soin des sépultures, les Égyptiens prodiguaient leurs trésors. Le dogme religieux enseignait que l'âme était dans le plus étroit rapport avec le corps, son enveloppe; aussi le corps devait-il être conservé à tout prix. Hérodote nous a décrit les modes d'embaumement qui différaient suivant les fortunes; mais riches et pauvres, tous étaient embaumés. A côté des villes des vivants, se creusaient d'autres villes souterraines dont les rues, longues allées sinueuses, étaient bordées de cavités où l'on déposait les momies. Ces cavités formaient souvent de grands appartements qui rappelaient le luxe du vivant. Les ornements les plus précieux paraient les momies: des peintures et des hiéroglyphes tracés sur les boîtes qui les renfermaient, ou à défaut de boîtes sur de longs rouleaux de papyrus qui peut-être seront un jour de précieuses sources historiques, racontaient leur vie et leurs occupations. Ces cadavres indestructibles subsistent encore aujourd'hui, plus entiers que les villes qu'ils ont foulées jadis.

*Science.* — La science égyptienne, liée immédiatement à la religion et cultivée par les prêtres, fit, au dire de tous les anciens, de très-grands progrès. Malheureusement nous ne pouvons pas déterminer exactement le point où elle arriva, faute de documents. Nous savons pourtant que ces livres ne manquaient pas dans l'ancienne Égypte. Le fonds de toute science était renfermé dans quarante-deux ouvrages attribués à Hermès Trismégiste et dont tout prêtre devait connaître au moins les trente-six premiers composés de matières religieuses et philosophiques. Plusieurs villes possédaient en outre de grandes bibliothèques

où se conservait le dépôt de la science. Nous n'avons rien à ajouter sur les sciences morales et philosophiques. Parmi les autres, celles que les Égyptiens cultivèrent avec le plus de soin étaient l'astronomie, la géométrie et la médecine.

L'astronomie était toute religieuse. Les astres étaient les signes des dieux qui gouvernaient le monde. La position indiquait les influences qui agissaient à chaque instant donné, et servaient à prévoir les choses à venir. On tirait l'horoscope de chaque enfant au moment de sa naissance. A côté de ces applications théologiques, on obtint des résultats scientifiques positifs. On observa exactement les mouvements visibles du ciel ; on prévint les éclipses ; on détermina l'année solaire à trois cent soixante-cinq jours, et l'on sut y intercaler le jour bissextile que, plus tard, César adopta pour le monde romain (1).

On sait peu de choses sur les résultats auxquels les Égyptiens arrivèrent en géométrie. On connaît un peu mieux leur médecine. Les prêtres eux-mêmes remplissaient cette fonction qu'ils devaient gratuitement à tous. On inscrivait dans les temples les guérisons obtenues et les moyens par lesquels on y était arrivé.

ORGANISATION SOCIALE (2). — Nous n'avons pas pour la législation de l'Égypte un guide assuré comme pour celle de l'Inde ; cependant il est certain que ce peuple a possédé des lois écrites : le Code sacré d'Hermès était célèbre dans l'antiquité ; mais rien ne nous en est parvenu. Tout ce que nous connaissons sur l'organisation sociale nous a été donné fragmentairement par les auteurs anciens. De leurs écrits nous pouvons déduire les généralités suivantes :

(1) Voyez l'Histoire de l'Astronomie ancienne de Bailly, 1775, in-4°.

(2) Voyez, sur ce point, les passages des auteurs recueillis dans l'Histoire de la législation de M. Pastoret ; et Heeren, Politique et commerce des peuples de l'antiquité.

Le principe général de l'organisation sociale chez les Égyptiens était, de même que dans l'Inde, le système des castes. Ce système avait été fortement ébranlé au moment où les écrivains grecs visitèrent l'Égypte; mais néanmoins il subsistait encore.

Il y avait deux castes dominantes : les prêtres et les guerriers. Il y a discussion sur les castes inférieures. Hérodote et Diodore de Sicile ne sont pas d'accord sur ce point. Suivant Hérodote, il y avait cinq castes au-dessous des guerriers : les artisans, les marins, les interprètes, les bouviers et les porchers. Diodore ne parle que de trois castes inférieures : il nomme, avec Hérodote, les artisans; mais il réunit les bouviers et les porchers en une seule classe, les pasteurs; et nous fait connaître, en outre, une classe spéciale dont ne parle pas Hérodote, les agriculteurs. On a essayé de les accorder; mais il nous semble qu'on les a mal compris. Il est certain que chaque caste offrait des subdivisions nombreuses; et, sans doute, ces différentes castes ne sont que des subdivisions d'une seule d'entre elles, de celle qui est immédiatement inférieure aux guerriers. Il nous semble aussi que, de même que dans l'Inde, il y eut des classes impures : c'est ce que dit positivement Hérodote de la classe des porchers; peut-être étaient-ce des restes de populations vaincues ou des races venues d'un mélange. Mais on comprend que cela ait pu jeter la confusion dans l'esprit des Grecs, qui étaient peu instruits sur ces choses. Ni Hérodote ni Diodore ne parlent d'une quatrième caste, celle des esclaves. Cependant il est certain que les Égyptiens avaient des esclaves; et il n'est pas étonnant que les Grecs, qui chez eux en voyaient tous les jours, n'aient pas fait attention à cette quatrième caste.

La direction sociale appartenait aux castes des prêtres et des guerriers. Les hommes de ces castes avaient une supériorité réelle sur les autres. Comme dans l'Inde, ce fut peut-être

une race plus avancée qui vint par la conquête s'emparer du pouvoir.

Dès les plus anciens temps, nous voyons l'Égypte gouvernée par les rois. C'est une question de savoir s'il y eut dans l'origine un pur gouvernement sacerdotal. Les monuments ne le disent nullement. Il est certain cependant que long-temps ce pouvoir temporel resta subordonné à la puissance sacerdotale. Les prêtres furent toujours les conseillers les plus intimes des rois. L'usage et la loi réglaient les actions de ceux-ci et s'étendaient aux détails les plus minimes. Dans l'Éthiopie, cette dépendance complète du roi allait si loin, qu'il était obligé de se donner la mort lorsque les prêtres le lui ordonnaient.

On peut donc croire que, dans l'origine de la société, les chefs de la caste sacerdotale furent les véritables directeurs de la société, et que la fonction royale toute élective ne fut qu'un commandement militaire. Ceci rend compte parfaitement de la pluralité des rois qui régnèrent en même temps sur différentes parties de l'Égypte. Plus tard, ces fonctions devinrent héréditaires comme toutes les autres, et alors les élections n'eurent lieu qu'à l'extinction des familles royales. On nous apprend que, dans ces cas, les prêtres et les guerriers se rassemblaient sur une montagne sacrée, aux environs de Thèbes et qu'on y procédait à l'élection à la majorité des voix. La voix d'un prêtre de la première classe valait cent voix de guerriers; celle d'un prêtre de la deuxième classe vingt voix de guerriers, et celle d'un prêtre de la troisième classe dix voix de guerriers. Lorsque l'élu faisait partie de la classe militaire, il était initié aussitôt aux mystères du sacerdoce.

Nous avons dit que long-temps le pouvoir royal marcha de concert avec le pouvoir sacerdotal à l'accomplissement du but de la société égyptienne. Mais lorsque l'égoïsme devint général, le pouvoir royal commença aussi à agir dans son propre

intérêt, et alors il eut à lutter contre les prêtres d'un côté et contre les militaires de l'autre.

Sans doute il dut s'appuyer dans cette lutte sur la caste inférieure, et les partages de terre qu'on attribue à différents rois sont peut-être une preuve de ce fait. Les noms de Chéops et de Chéphrem représentent les points culminants de cette lutte. Dans la grande anarchie qui précéda l'époque de Psammétique, le pouvoir militaire, victorieux un moment, fut abattu, de même que le pouvoir sacerdotal, et la royauté en sortit absolue et indépendante; mais aussi, elle manqua du concours des castes supérieures et ne put s'opposer à l'envahissement de l'étranger. Les derniers rois, du reste, s'étaient occupés de régler les nouvelles relations sociales, et avaient pris soin principalement de reconstituer les lois civiles.

Dans tout ce qui était purement spirituel, les prêtres conservèrent une puissance complète jusqu'à l'époque de Chéops et de Chéphrem. Cette caste formait une unité puissante, fortement organisée. Comme on l'a vu dans ce que nous avons dit relativement à l'élection des rois, elle était divisée en trois classes de position bien différente. A la tête de la caste entière se trouvait un grand pontife, le Piomis; et dans chaque grande ville résidait un collège sacerdotal présidé par un pontife particulier. En outre, la caste offrait des subdivisions nombreuses, relatives aux fonctions spéciales qu'elle devait exercer. Toutes ces fonctions étaient rigoureusement héréditaires. Voici quelles en étaient les plus importantes.

En premier lieu venait le culte. La classe de ceux qui y étaient consacrés formait les prophètes, parmi lesquels se plaçaient, au premier rang, les sacrificateurs et les gardiens des animaux sacrés. Au bas de l'échelle étaient les zacores, les néocores, les pactofores chargés de l'entretien des temples et d'autres fonctions analogues. Une seconde classe de prêtres accomplissait les travaux scientifiques: on les appelait hiérogrammatistes. Ceux-ci étaient les philosophes, les historiens,

les astronomes, les géomètres, les physiciens de la société égyptienne. C'étaient eux aussi qui transmettaient la science et qui l'enseignaient dans les écoles publiques aux enfants de toutes les castes.

L'administration générale et la justice étaient aussi en leurs mains. L'Égypte était divisée en nomes, dont le nombre changea plusieurs fois. Ces nomes se composaient de cités, villes fondées autour d'un temple, centre religieux, et de toutes les terres qui en dépendaient. Les nomes (ceux du moins qui n'appartenaient pas aux guerriers) étaient gouvernés par les prêtres. D'autres prêtres administraient les toparchies, subdivisions des nomes. Chaque ville avait ses magistrats particuliers auxquels était confiée la police, et peut-être aussi la justice. La hiérarchie judiciaire se composait de différents tribunaux; à la tête desquels se trouvait une cour suprême composée de trente juges, dont Thèbes, Memphis et Héliopolis fournissaient dix chacune. L'instruction des procès se faisait par écrit. On jugeait aussi d'après les lois écrites attribuées à Hermès, et qui formaient huit volumes dans les livres sacrés.

La caste des guerriers se subdivisait en deux classes, les hermobytes et les calasires. La première comprenait 250,000 hommes, la deuxième, 160,000. Ils étaient distribués presque exclusivement dans la basse Égypte. Dans l'Égypte supérieure, ils n'occupaient que les nomes de Chemmis et de Thèbes. Ils étaient voués en entier à la fonction militaire, et recevaient une éducation très-soignée appropriée à ce but. Ils avaient une grande réputation de force et de courage, dont font preuve les expéditions des anciens rois. Mais sous Sethos, la fonction guerrière fut confiée aux hommes du peuple, et sous Psammétique, un grand nombre de guerriers se retirèrent dans l'Éthiopie. C'est là sans doute la cause de l'infériorité militaire de l'Égypte dans les derniers temps.

La caste populaire était divisée en plusieurs classes parti-



culières , comme nous l'avons dit. Les plus anciennes furent sans doute celles de la campagne, des agriculteurs et des pasteurs. Les artisans , les commerçants et les marins se formèrent lorsqu'il y eut de grandes villes et un commerce intérieur. Les interprètes datent de l'époque où Psammétique ouvrit le commerce de l'Égypte aux Grecs , et ce furent les descendants d'un certain nombre d'enfants du peuple que Psammétique fit instruire dans les usages grecs. Nous savons peu de chose sur la position civile et religieuse de la caste populaire ; politiquement elle fut dominée dans l'origine par les castes supérieures. Plus tard nous la voyons arriver à l'exercice du devoir militaire et fournir dans la personne d'Amasis une race royale. Alors sans doute la distinction des castes fut avant tout une affaire d'opinion , et nous devons chercher pour cette partie de l'histoire d'Égypte des analogies dans le code de Manou.

Il en est de même des esclaves. C'étaient principalement des étrangers , en partie des vaincus , en partie aussi des nègres que l'on tirait de l'Afrique. Les esclaves étaient traités avec beaucoup de douceur , et on pouvait les affranchir. Ce fut là tout l'adoucissement porté à leur sort. Dans ce mélange des castes , jamais l'esclavage ne disparut , et sous les Ptolémées il offrait le même caractère que dans tout le monde ancien.

Ce n'étaient pas les individus , c'étaient les familles qui remplissaient les fonctions sociales chez les Égyptiens. Toutes les fonctions étaient donc héréditaires ; le père de famille représentait la famille entière. La position de la femme ne nous est pas parfaitement connue. On sait que le mariage n'était pas une vente , et que la femme était dotée par son père. Le mariage était permis entre frères et sœurs ; la polygamie était usuelle ; tous les enfants , même ceux d'un esclave , avaient rang égal. Hérodote et Diodore nous apprennent que les liens du mariage étaient très-relâchés , et que du reste les

Les femmes étaient directrices de la maison, et seules en faisaient toutes les affaires. Cela n'avait lieu sans doute que pour les classes inférieures et à une époque où la morale avait perdu sa sévérité. Ainsi, il est certain que la monogamie était expressément ordonnée aux prêtres; et comme exemple de l'immoralité qui s'introduisit peu à peu nous citerons le crime d'adultère qui, dans l'origine, était puni de mort et n'entraînait plus que quelques humiliations dans les derniers temps.

La distribution des instruments, et surtout de la propriété territoriale, était dans l'antiquité en rapport direct avec les principes de la distinction des castes. Les terres formaient trois parts, l'une aux prêtres, l'une aux guerriers, la troisième aux rois. Les hommes de caste populaire en étaient les fermiers et y remplissaient les fonctions de pasteurs et d'agriculteurs. Sans doute à cette époque les villes étaient principalement des centres religieux et militaires; la production industrielle avait lieu au sein des familles, et le commerce était peu étendu. L'instrument se transmettait héréditairement avec la fonction et était attaché surtout à cette fonction comme un bénéfice qui faisait vivre celui qui l'exerçait.

Plus tard nous voyons que la propriété subit diverses révolutions : les rois concèdent des terres aux hommes du peuple. Ce fait a lieu sous Sésostris. Dans la Bible on voit que déjà du temps de Joseph la propriété était devenue individuelle jusqu'à un certain point : à l'occasion de la famine qui eut lieu alors, le Pharaon retira toutes les concessions qui avaient été faites. Successivement de nouvelles modifications se firent. Cependant les auteurs sont peu explicites sur l'état de la propriété dans les derniers temps de l'Égypte. Diodore semble même dire que l'ancienne division des terres subsistait encore de son temps; mais son témoignage est contredit par d'autres auteurs, et des actes de vente qui nous sont parvenus prouvent qu'alors on pouvait être propriétaire sans remplir de fonctions sociales. Alors, en effet, l'économie gé-

nérale était bien modifiée. Les villes et les villages avaient grandi. Elles étaient peuplées par une population industrielle très-active qui possédait une fortune mobilière, des maisons dans les villes et des terres aux environs. Cette propriété n'avait pas le caractère de bénéfice particulier aux possessions des prêtres et des guerriers. C'était un droit tout individuel, et nous voyons les rois des derniers temps régler les relations civiles qui en pouvaient naître. Ainsi, on rapporte à Bocchoris des lois sur les relations des débiteurs avec les créanciers, sur l'intérêt des sommes prêtées, sur la preuve des obligations. Amasis ordonne à chaque Égyptien de déclarer chaque année son nom, son état, ses biens, les profits de son industrie. A cette époque aussi l'on commença à lever des impôts. Les rois, en distribuant des terres, se réservèrent le cinquième des revenus; ils établirent en outre des taxes sur différents objets. Les gens de la campagne restèrent sans doute fermiers, et c'est ce qui a trompé Diodore.

Dans l'origine l'industrie égyptienne avait été toute sociale. Les monuments religieux que nous avons décrits en sont déjà une preuve magnifique; mais ce ne sont pas les seuls; de grands travaux d'utilité publique furent entrepris par les Égyptiens. Le nome Arsinoïte, le Fayoum actuel, porte encore les traces des efforts par lesquels on canalisa le Nil et força ce fleuve à féconder régulièrement toutes les terres. Le lac Mœris existe encore, qui sans doute ne fut pas creusé tout entier de main d'homme, comme l'ont cru les anciens, mais qui fut l'objet d'immenses travaux. L'hygiène générale était un des premiers soins des prêtres, et l'on connaît les dessèchements de marais et tous les travaux de salubrité publique qui furent entrepris et exécutés. Plus tard, l'industrie devint plus individuelle, et lorsque la caste populaire put prendre un certain essor par suite de sa participation à la propriété, le commerce et le travail manufacturier se développèrent rapidement.

Les peintures des hypogées nous retracent tous les détails du travail mécanique des Égyptiens et nous pouvons y étudier tous leurs procédés d'art. Les semailles avaient lieu après l'inondation. La terre amollie par les eaux était travaillée par la bêche et la charrue. On récoltait au mois d'avril, et c'étaient les bœufs qui foulaient le grain. On cultivait le blé, le froment, l'orge, le lin. La nourriture était principalement végétale pour le peuple ; cependant on consommait un assez grand nombre de bœufs. On ne buvait que rarement du vin, et la boisson ordinaire consistait dans de l'eau d'orge fermentée. Outre les céréales, l'Égypte n'était pas riche en végétaux, mais dans le règne animal elle fournissait de magnifiques chevaux. L'industrie manufacturière s'exerçait principalement sur les tissus de lin et de coton ; et la teinture de ses tissus en formait une autre branche importante. On fabriquait en outre des vases nombreux en argile et beaucoup d'objets en métal. Sous ce dernier rapport on trouve une foule d'ustensiles très-bien faits et très-variés. Le seul métal dont on se servit fut l'airain.

Le plus ancien commerce de l'Égypte fut purement intérieur, et le Nil en formait la route naturelle. Cependant il paraît que de très-bonne heure des caravanes étrangères vinrent chercher dans l'Égypte le blé dont elle abondait, et que des communications fréquentes avaient lieu avec l'Arabie, qui était l'entrepôt du commerce de l'Inde. On a trouvé, en effet, les ruines de la route qui conduisait de Méroé à la mer Rouge et de la ville Axum, qui formait une des stations des caravanes. Les grands centres religieux étaient en même temps des centres commerciaux, et sous ce rapport il paraît que Méroé était un point très-important. Mais l'Éthiopie surtout, la mère de l'Égypte, pouvait avoir accès chez elle, et on en tirait de l'or, de l'ivoire et des esclaves. L'Égypte elle-même n'était pas dépourvue d'or, et il s'en trouvait plusieurs mines aux environs de Thèbes. Ce fut seulement après que Psam-

métique eut ouvert la porte de l'Égypte aux Grecs et que ses successeurs l'eurent imité en leur permettant d'établir des comptoirs et de bâtir des temples dans différentes villes, que le commerce extérieur de l'Égypte prit un essor considérable. Alors elle exporta du blé, du papyrus et des tissus en grande quantité. Elle étendit ses relations sur tous les bords de la Méditerranée, s'ouvrit des débouchés par Carthage, et de l'autre côté communiqua par la mer Rouge avec l'Inde.

A cette époque la vie spirituelle de l'Égypte était à son terme. L'ancienne organisation sociale ne subsista que pour la forme. La distinction des castes n'était plus véritable : elle était remplacée par celle des propriétaires et des non-propriétaires. Les liens moraux se relâchèrent. La religion devint une superstition pour le peuple, un mysticisme sans valeur dans les temples. Les jouissances matérielles au contraire devinrent l'objet de tous les désirs : on s'y lança avec fureur. La population ouvrière et esclave s'accrut considérablement comme partout où la production matérielle devient un but unique. Mais cette population fut en proie à toutes les chances de la concurrence et de l'exploitation des propriétaires. Dépourvue de principes moraux et religieux, elle fut un troupeau sans valeur, et de ce moment l'Égypte, dont la tâche était terminée, se traîna sous les mains du despotisme dans ses plaisirs et ses misères jusqu'à ce qu'enfin cette prospérité matérielle, dernier fruit de ses anciens efforts, tomba elle-même, et que tout disparut.

CHRONOLOGIE ÉGYPTIENNE. — Ce que nous avons dit des sources de l'histoire d'Égypte peut faire entrevoir les difficultés de la chronologie. Hérodote et Diodore ne nous offrent sous ce rapport des renseignements positifs que sur la dynastie qui précéda immédiatement celle des Perses : sur cette période même ils ne sont pas parfaitement d'accord, et sur tout le reste nous n'avons que Manéthon et un autre fragment chronologique, la vieille chronique, rapportée par le Syncelle :

ce fragment semble mériter peu de confiance , tandis que les listes de Manéthon sont corroborées, depuis la seizième dynastie à peu près , par les monuments , surtout par un bas-relief découvert près d'Abydos , et qui représente les portraits des rois avec leurs noms. Mais les listes mêmes de Manéthon ne nous sont parvenues qu'à travers d'autres mains. Jules l'Africain , le premier, les recueillit au troisième siècle de notre ère, puis Eusèbe au quatrième : le Syncelle les copia sur eux ; et il nous montre que leurs listes n'étaient pas exactement les mêmes , et que de nombreuses divergences séparaient ces écrivains. En outre les synchronismes, avec l'histoire juive surtout, offrent des difficultés nombreuses, et les systèmes particuliers à Eusèbe et au Syncelle n'ont servi qu'à les accroître encore. On peut dire qu'il n'y a qu'une date qui soit certaine dans l'histoire d'Égypte , c'est celle de la conquête de ce pays par les Perses , en 525 avant Jésus-Christ. Celle de Psammétique , en suivant les calculs de quelques-uns de ceux qui se sont appuyés sur Hérodote , tomberait à l'an 639 avant Jésus-Christ ; suivant d'autres qui ont suivi Manéthon , à l'an 674 (1). A mesure qu'on s'élève , la question devient plus obscure ; les temps de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie , si intéressants , sont précisément ceux où les versions d'Eusèbe et du Syncelle offrent le plus de divergence. En suivant la date fort douteuse de l'expulsion des Juifs de l'Égypte en 1634 avant Jésus-Christ , on peut déterminer jusqu'à un certain point le règne de Sethosis ou Ramsès-le-Grand.

La durée générale de la monarchie égyptienne soulève aussi de graves questions. Hérodote parle des statues de plus de trois cents grands pontifes qui se sont succédé sur le trône sacerdotal pendant une durée de dix mille ans. La

(1) Voyez Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, et le Résumé de M. Champollion-Figeac.

chronologie de Manéthon, basée sur les annales publiques, se divisait en trois volumes. Le premier comprenait le temps des onze premières dynasties qui fournirent deux cent quatre-vingt-douze règnes, dont la durée fut, suivant l'Africain, de deux mille trois cent cinquante ans soixante-dix jours. Le second volume donnait les règnes des huit dynasties suivantes qui fournirent quatre-vingt-seize rois en deux mille cent vingt-un ans. Enfin le troisième volume comprenait les dynasties suivantes jusqu'à la conquête d'Alexandre, qui durèrent mille cinquante ans, suivant l'Africain, et huit cent trente-trois ans suivant Eusèbe. Marsham (1) prétend que c'est à tort que Manéthon a additionné les règnes de ces dynasties et qu'elles ont gouverné simultanément : ce fait est possible et nous l'admettons volontiers pour les temps les plus reculés ; cependant il ne faut pas oublier que l'écrivain égyptien avait sous les yeux les annales nationales tenues régulièrement dans les temples, et que les monuments ont toujours confirmé jusqu'à ce jour la vérité de sa tradition.

## CHAPITRE II. — LES JUIFS.

L'Égypte seule avait reçu les doctrines indoues : elle les avait développées dans son sein ; et, comme nous l'avons vu, des révolutions semblables à celles de l'Inde avaient de bonne heure précipité cette nation vers sa ruine. Mais alors le reste de l'Occident n'avait ressenti que peu l'action de cette civilisation nouvelle. L'Asie occidentale, de même que l'Europe, était le théâtre, soit des combats sans nombre que se livraient quelques faibles tribus, soit des courses conquérantes qui venaient quelquefois la ranger sous la domination d'une tribu plus puissante. Mais tous ces peuples étaient frappés de stéri-

(1) Marsham *Chronicus canon Ægyptiacus*, etc. Lond., 1772, in-folio.

ité : les uns se ruinaient mutuellement par des guerres continuelles, les autres voyaient bientôt expirer leur audace guerrière dans les voluptés du sérail. Pour tous, tant Européens qu'Asiatiques, il n'y avait de salut que dans les principes conservateurs de l'Égypte, qui, en effet, à la suite de ses révolutions intérieures, sema ses colonies sur le terrain nouveau sur lequel devait s'implanter le christianisme.

Cependant alors déjà les anciennes croyances étaient oubliées en Égypte. Les colonies qui allèrent civiliser l'Asie et la Grèce n'étaient plus dépositaires de la vérité. Elles pouvaient réformer les constitutions politiques, modifier les idées morales, perfectionner l'économie sociale et l'hygiène, donner une impulsion nouvelle à la science; mais leurs doctrines étaient entachées d'un vice fondamental; elles étaient polythéistes, elles avaient oublié l'existence du Dieu suprême reconnu tout au plus dans les spéculations philosophiques, et la religion du peuple était devenue une grossière idolâtrie. Le fils de Dieu, qui devait fermer le règne de la chute et apporter la parole nouvelle, ne pouvait paraître chez ces nations qui ne concevaient que la pluralité des dieux. Il fallait un peuple qui n'adorât que l'Être suprême, qui eût en horreur tous les dieux étrangers, et qui eût la promesse positive de la venue du Rédempteur. Ce peuple fut le peuple juif.

Élu par Dieu pour conserver le dogme de l'unité de Dieu et l'espérance du Messie, le peuple juif vécut tout entier dans la fonction qui lui était dévolue. Sa tradition, ses lois, ses actes, ses livres, ses doctrines, ses poésies, tout se résume dans ce but, représenté sans cesse aux yeux de la nation par des hommes inspirés de l'esprit divin. Ce but constitue l'âme et la vie de son histoire, et c'est de ce point de vue aussi que nous allons l'exposer. Mais auparavant, faisons-en connaître les sources.

Les sources de l'histoire juive sont de trois espèces. Ce



sont les écrits de savants Juifs sur l'histoire de leur nation , c'est-à-dire les ouvrages de Philon, de Josèphe , et de quelques rabbins; les livres canoniques des Juifs dont la collection forme la Bible, et en dernier lieu des livres apocryphes. Nous parlerons ici principalement de la Bible. Les livres apocryphes sont peu importants; ils ont été publiés par Fabricius.

Les livres canoniques des Juifs sont : les cinq livres de Moïse, Josué, les Juges, les deux livres de Samuël, deux livres de Rois, les Paralipomènes, Job, Ruth, Esther, Esdras, et Néhémie (plus spécialement historiques), les Psaumes, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'Écclésiaste, les quatre grands Prophètes et les douze petits. L'Église catholique y a ajouté sept livres : Tobie, Judith, la Sagesse, l'Écclésiastique, le premier et le deuxième des Machabées, Baruch, et quelques fragments, c'est-à-dire une grande partie du livre de Daniel et une autre du livre d'Esther, qui faisaient bien partie de la Bible lors de la venue de Jésus-Christ, mais que les Juifs ne regardaient pas comme canoniques. On les appelle livres deutéro-canoniques.

Ces livres ont donné lieu à de nombreux travaux, à des discussions de toutes sortes, non-seulement parce que ce sont d'importants monuments historiques, mais parce qu'ils constituent une des bases de la religion. Aussi, la plupart de ces travaux furent théologiques plutôt qu'historiques, et la question historique fut toujours traitée accessoirement. La théologie n'est pas de notre domaine. Examinons en peu de mots les résultats historiques de ces recherches : répétons seulement que nous croyons, avec beaucoup de théologiens catholiques, que l'inspiration des Écritures ne s'étend qu'à la foi et aux œuvres, et qu'elle ne regarde ni les faits ni la science.

La plupart des livres de l'Ancien-Testament furent écrits en hébreu. Cette langue fut celle des Juifs jusqu'à la captivité de Babylone; elle se mêla ensuite au chaldéen, et devint

enfin le syro-chaldéen qu'on parlait en Palestine du temps de Jésus-Christ. Le canon des Juifs fut, selon les plus fortes probabilités, fermé par Esdras, l'un des derniers membres de la grande synagogue, qui avait succédé aux prophètes dans la charge de conserver les traditions nationales. Il en existe aujourd'hui différents textes hébreux, transmis par les Juifs eux-mêmes : le texte samaritain, presque parfaitement identique avec ceux-ci, et conservé par un débris de l'ancienne nation samaritaine qui habite aujourd'hui Naplouse en Palestine ; et plusieurs versions anciennes tant grecques que latines, parmi lesquelles les plus importantes sont la version grecque des Septante, exécutée par ordre de Ptolémée Philadelphie, et la version latine de saint Jérôme, acceptée par l'Église catholique sous le titre de Vulgate. Aucun de ces textes n'est absolument semblable à l'autre, et les différents manuscrits du même texte offrent eux-mêmes des variantes nombreuses. La plupart de ces fautes viennent sans doute des copistes, et il ne faut pas croire qu'il y ait eu, à une époque donnée, une falsification complète des Écritures. Une vaste critique sacrée est occupée sans cesse à en rétablir l'intégrité et d'immenses travaux ont été entrepris sur cette matière (1).

On attribue généralement la rédaction du Pentateuque à Moïse. La plupart des pièces dont il se compose sont certainement de lui, mais il est certain aussi, d'un autre côté, qu'il n'est pas l'auteur de ces livres dans leur arrangement actuel. Ceux-ci contiennent des interpolations évidentes, par exemple, des noms de villes qui n'existaient pas de son temps, le récit de la mort de Moïse, etc., etc. Le Deutéronome dans son ensemble semble d'une époque bien postérieure, quoiqu'il renferme des pièces qui sont évidemment de Moïse.

(1) Voyez les ouvrages cités (pag. 70) de dom Calmet et de M. l'abbé Glaire.

Les livres de Moïse sont des poèmes magnifiques, base et tradition fondamentale de la nationalité juive. La Genèse renferme l'histoire la plus complète de la création : nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons dit. L'Exode est l'épopée de la délivrance : ce grand drame social environné, suivant la coutume antique, de tout le merveilleux de la poésie, nous conduit jusqu'à l'arrivée des Israélites dans le désert. Puis viennent, dans le Lévitique et les Nombres, les institutions de Moïse et l'histoire des Juifs dans le désert. Le Deutéronome n'est qu'un nouveau résumé de la loi, sanctionné par les dernières promesses et les dernières menaces du législateur, que l'on peut considérer comme son testament politique.

Le livre de Josué raconte l'établissement des Juifs dans la terre promise et leurs actes jusqu'à la mort de Josué. L'auteur en est incertain ; mais on présume avec raison qu'il fut rédigé sur les écrits de Josué lui-même. A cette époque, on écrivit beaucoup de légendes, de poèmes héroïques, d'histoires proprement dites, d'annales. Aucun de ces documents ne nous a été conservé en entier, mais c'est avec ces matériaux que, plus tard, on composa le livre des Juges, les livres de Samuël, des Rois, et les Paralipomènes qui, suivant l'opinion la plus probable, ont été compilés par Esdras. Ils conduisent l'histoire juive jusqu'à la conquête babylonienne. Les Paralipomènes ne sont, en beaucoup de points, qu'une répétition de ce que contenaient déjà les autres.

Les livres d'Esdras et de Néhémie exposent l'histoire du retour des Juifs en Palestine. L'auteur en est inconnu et ils ont donné lieu à de graves discussions. Il est possible qu'ils soient en partie d'Esdras et de Néhémie eux-mêmes. Les livres de Job, d'Esther et de Judith sont l'objet de questions non moins importantes. Non-seulement on en ignore les auteurs, mais on ne sait nullement à quelle époque de l'histoire juive il faut rapporter les épisodes qu'ils racontent. Les hypothèses

les plus divergentes ont été émises à ce sujet. On ignore aussi l'auteur des livres des Machabées, qui renferment l'histoire de la révolution patriotique qui secoua le joug étranger.

Il nous serait impossible d'exposer toutes les discussions auxquelles ces textes ont donné lieu sans dépasser de beaucoup les limites de notre travail. Ces discussions sont innombrables, et la plupart des hypothèses s'appuient sur des faits de détail. Encore moins pourrions-nous le faire pour les livres qui ne sont pas proprement historiques, tels que ceux qu'on attribue à David et à Salomon, et les écrits des prophètes. Qu'il nous suffise de dire que ces livres furent à la conservation de la nationalité juive, ce que ceux de Moïse furent à sa formation, c'est-à-dire, comme nous le verrons, les représentations perpétuelles du but. Tous, en outre, mais surtout les Prophètes, sont précieux pour l'historien.

C'est d'après ces sources que nous allons exposer l'histoire des Juifs. Nous ne suivrons pas ici l'ordre que nous avons adopté dans les chapitres précédents, c'est-à-dire nous ne consacrerons pas de sections spéciales à la religion, à la science, aux beaux-arts et aux institutions chez les Juifs. L'histoire des Juifs est une unité compacte, et tout en elle marche indivisiblement vers un même but. C'est cette tendance vers ce but que nous poursuivrons; et tout ce que nous aurons à dire sur les matières spéciales y trouvera facilement sa place (1).

(1) Voyez, sur l'histoire juive, Prideaux, *Histoire des Juifs*, 5 vol. in-12. — Berbiglier, *Histoire du peuple de Dieu*, 7 vol. in-4°. C'est le principal ouvrage qui existe sur cette matière, mais il est malheureusement dépourvu de tout mérite. — L'*Histoire universelle*, trad. de l'anglais, le Précis de MM. Poirson et Calx. Sur la civilisation, les antiquités, la législation, etc. : Ugollnus: *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, 34 vol. in-f°, Romæ. — L'Introduction citée de M. Glairé, le second volume contient un résumé des antiquités juives. — Michaelis, *Mosaisches Recht*, 1775, 4 vol. in-8°. — Antiquités judaïques, par Basnage, 2 vol. in-8°, 1713. — L'*Histoire des Législations* de M. Pas-

**HISTOIRE DES JUIFS.** — La Genèse raconte l'origine sémitique des Juifs. Eber, fils de Salah, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fut la tige de la race des Hébreux. Cette race patriarcale habitait la Chaldée après la dispersion des peuples. Ses croyances et ses mœurs étaient celles de toutes les nations sorties de Noé. Un père de famille tout puissant représentait la race entière, qui devint assez importante pour faire avec succès la guerre à des races environnantes.

L'histoire de cette période est, comme on sait, fort obscure. Cependant c'était le temps où dans les mêmes contrées s'était établi le grand empire des fils de Nemrod, et où, par suite du protestantisme, le dogme primitif révélé à Noé s'oubliait partout. Le culte des anges et des dieux inférieurs remplaçait celui du Dieu suprême, et une idolâtrie grossière devint la religion de la plupart de ces tribus. La race d'Héber n'en fut pas exempte, si nous en croyons la Bible (Josué, Ch. xxiv, v. 2), et elle suivit la pente générale.

*Abraham.* — Mais alors s'éleva dans cette race un réformateur : ce fut Abraham, fils de Tharé. Son histoire est incomplète et obscure dans la Bible ; mais les traditions rabbiniques et arabes sont nombreuses sur Abraham, et peut-être elles pourront nous fournir quelques indications. Suivant elles, en effet, la tribu hébraïque faisait partie de l'empire babylonien ; et le père d'Abraham était un des hauts fonctionnaires de cet empire. Encore enfant, Abraham demanda à sa mère à qui elle obéissait : elle lui répondit que c'était à son père. A qui celui-ci obéit-il ? — Au seigneur de Babylone. — Et celui-ci ? — Au seigneur du ciel, au Soleil. — Abraham ne voulut pas reconnaître pour seigneur suprême un être créé, et il n'adora que le vrai Dieu, invisible et sans nom (1).

toret. — Reland : *Antiq. Sacrae vet. Hebraeorum*, ed. Vogel, 1769, in-8°, Hall.

(1) Voyez Herbelot, au mot Abraham. — Fabricius, *Apocryphes de l'Ancien-Testament*.

Quelle que soit la valeur de cette anecdote dans les termes dans lesquels elle est conçue, il est impossible d'y méconnaître le caractère réformateur que la tradition orientale attribue à Abraham. La Bible confirme pleinement cette idée, puisqu'en effet c'est dans la personne d'Abraham que commence la fonction nouvelle de la race dont il devait être le père. Le seul parmi tous les descendants de Noé, il conserva le dogme principal de la révélation précédente; le seul, il put fonder la nation qui devait donner naissance au Messie (2296).

La tradition orientale rapporte en outre différentes persécutions qu'il eut à souffrir de la part de la puissance babylonienne. Mais toutes ces histoires sont trop peu authentiques pour que nous en racontions les détails. Nous ne nous arrêterons pas non plus sur les voyages et sur les aventures ultérieures d'Abraham, qu'on lit dans la Genèse. Ils n'offrent aucun intérêt général, et tout le monde les connaît.

Cependant il ne suffisait pas que l'unité de Dieu fût reconnue par une tribu noachique. La civilisation indoue et égyptienne avait joué un rôle dans le monde, et quoique arrêtée dans sa marche bienfaisante, elle avait été féconde en résultats de toute espèce. Parmi ces résultats, les plus importants étaient les nouvelles institutions sociales bien supérieures à celles des tribus noachiques. Il était indispensable que tous les progrès accomplis fussent conservés. Aussi les Juifs n'étaient-ils pas aptes encore à former la nation nouvelle; il fallut qu'ils puisassent d'autres éléments en Égypte, sur le sol occidental de la civilisation indoue.

Il arriva en effet qu'un des enfants de la race d'Abraham, Joseph, fils de Jacob, fut vendu comme esclave en Égypte par des marchands arabes. Joseph parvint à s'élever au rang des fermiers royaux. Par une sage administration, il sut parer à des temps de disette, et en récompense de ce grand service, il fut permis à sa race de s'établir en Égypte.

Voilà sans doute le fond véritable de la belle légende biblique. Les traditions égyptiennes sont muettes sur ce point : elles semblent voir dans les Juifs un reste des peuples pasteurs qui avaient envahi ce pays à des époques antérieures.

Après la mort de Joseph, l'état des Juifs devint un dur esclavage. On les força aux travaux les plus pénibles. Race impure au milieu de l'Égypte, ils eurent le sort de toutes les nations vaincues que celle-ci amenait sur son sol pour y creuser ses canaux et élever ses pyramides. Alors la race d'Abraham s'abâtardit dans la servitude : elle ne conserva que des traditions vagues de son fondateur : elle s'imprégna des idolâtries de ses oppresseurs. Il fallait la main la plus puissante pour la tirer de cet état d'abaissement, et l'excès de sa propre misère pour lui rendre un peu d'énergie.

MOÏSE. — L'homme qui la sauva fut Moïse. L'antiquité ne présente pas un plus grand caractère que le sien. Réunir en un corps de nation un troupeau d'esclaves abrutis, les délivrer d'un joug oppresseur appuyé sur une puissance séculaire, les gouverner pendant quarante ans au milieu des dangers et des révoltes, leur donner la législation la plus juste et la plus sage qui nous soit restée des temps anciens, lancer définitivement la nation nouvelle dans la voie de son but : voilà quelle fut son œuvre, la plus grande qui ait été tentée et menée à fin par un homme.

Moïse était de race juive. Recueilli par une fille des rois d'Égypte, il fut élevé dans leurs palais et reçut l'éducation des grands égyptiens. La Bible est muette sur l'histoire de sa jeunesse et des premières années de son âge mûr, mais d'autres traditions ont été conservées sur ce point. Suivant Artapanus, cité par Eusèbe (1), il avait étudié profondément la théologie égyptienne et avait même introduit des réformes

(1) Præparat. evang.

dans le culte. Puis il avait été mis à la tête d'une armée et avait remporté des victoires sur les Éthiopiens. Suivant cette tradition, ce fut la haine envieuse du roi d'Égypte qui le força de fuir en Arabie : d'après la Bible, ce fut parce qu'il avait tué un Égyptien qui opprimait un homme de sa race.

Bientôt nous allons le voir apparaître sous les trois grands caractères qui le distinguent, de chef d'insurrection, de dictateur et de législateur.

Moïse resta quarante ans chez un roi madianite dont il avait épousé la fille. Il y conçut et médita ses projets de délivrance de sa nation, de réforme religieuse et politique. Il revint enfin et se mit à l'œuvre.

Le récit que fait la Bible de la délivrance du peuple juif est admirable. Il respire tout entier l'esprit qui devait animer la nation nouvelle. L'histoire qu'il raconte, chacun la connaît. On sait comment, après les promesses stériles du Pharaon, les Juifs profitèrent d'une nuit sombre et de la terreur qu'inspirait la mort de tous les premiers nés d'Égypte frappés par le poignard : comment, éclairés par le phare mobile qui marche devant les caravanes du désert, ils passèrent sur un banc de sable que la mer laissait à sec ; et comment le Pharaon périt victime de la colère de Dieu (1643).

Les traditions égyptiennes racontent différemment l'expulsion des Juifs de l'Égypte. Suivant elles, l'insurrection victorieuse aurait refoulé l'aristocratie égyptienne dans l'Éthiopie et aurait ravagé pendant sept ans le pays des oppresseurs. Ici nous devons sans doute préférer le témoignage de la Bible, plus authentique sous tous les rapports, et appuyé du reste par d'autres témoignages profanes (1). Ce fut une conspiration qui délivra les Juifs. Peut-être Manéthon a confondu cette histoire avec celle des pasteurs qui, à la vérité, avaient été vainqueurs.

(1) Voyez les fragments cités d'Artapanus, dans Eusèbe. *Præpar. evangel.*



Moïse arriva dans le désert avec la race des Hébreux et une multitude de gens venus d'Égypte. Ces hommes étaient pour la plupart des esclaves abrutis. Il s'agissait de former une nation avec de tels éléments.

Le moyen que Moïse employa pour parvenir à son but devint le principe qui depuis dirigea la nationalité juive : ce fut la crainte de l'Éternel. Moïse réveilla la tradition nationale d'Abraham. Il rappela le souvenir de l'alliance contractée avec Dieu. Ce dogme traditionnel de l'unité de Dieu devint le drapeau du peuple juif, et Moïse le revêtit d'un caractère nouveau, de celui du Dieu fort et jaloux, du Dieu de la terreur. La terreur fut le mobile de Moïse ; c'est par elle qu'il gouverna dans le désert ; il la grava sur le tabernacle sacré, et, plus tard, elle parla par la bouche des sacrificateurs et des prophètes.

Les Hébreux passèrent quarante ans dans le désert, jusqu'à ce que tous ceux qui avaient vu l'Égypte eussent péri. Plus d'une fois, pressés par la famine, ou effrayés par le nombre des ennemis, ils murmurèrent ; plus d'une fois le pouvoir rigide de leur libérateur leur parut insupportable. Aaron et sa sœur Marie osèrent s'élever contre lui. Une révolte générale éclata sur le rapport des envoyés qui avaient exploré le Canaan. Une conspiration, à la tête de laquelle se trouva Coré, essaya de lui enlever en même temps et le sacerdoce et le pouvoir temporel. Enfin le peuple alla jusqu'à adorer le veau d'or. L'impitoyable terreur seule pouvait remédier à de tels dangers. Moïse n'épargna personne. Presque tous ceux qui sur ses pas avaient quitté l'Égypte périrent de mort violente. La dernière exécution eut lieu lorsque les Juifs osèrent se mêler aux filles de Moab et sacrifier à leurs dieux. Vingt-quatre mille hommes furent tués ce jour-là.

Moïse conduisit enfin aux portes de la terre promise la nouvelle génération née dans le désert, et élevée dans sa loi.

Pour lui, il mourut dans le désert, et Josué acheva son œuvre (1603).

**LOIS DE MOÏSE.**—C'est ici le lieu d'exposer les institutions de Moïse, et les bases de sa réforme religieuse et politique. Nous y trouverons trois éléments : 1<sup>o</sup> les anciennes croyances noachiques et la réforme d'Abraham ; 2<sup>o</sup> les institutions égyptiennes ; 3<sup>o</sup> la réforme propre à Moïse.

Le but de la nationalité juive fut de conserver le dogme de l'unité de Dieu. Ce dogme fut aussi la base fondamentale de toutes les institutions, de toute activité. Le caractère du Dieu de Moïse, nous l'avons décrit, c'est celui de la terreur ; il faut y ajouter celui de la justice. Le Dieu de charité n'était pas encore connu.

Du point de vue de ce but, Moïse reconstruisit la tradition ancienne ; il en rejeta toutes les théories théologiques corrompues par les nations idolâtres. Il n'en conserva que l'histoire de la création, qui seule était restée vraie. Il en effaça aussi l'histoire de la création et de la chute des anges, et de leur hiérarchie.—C'était elle qui avait engendré le polythéisme ; mais il y reçut celui de la chute de l'homme, qui seule pouvait expliquer la venue du rédempteur.

Moïse modifia aussi la doctrine de l'âme telle que les Égyptiens la concevaient, ou plutôt il la rejeta tout-à-fait sans rien mettre à la place. Nous avons vu, en effet, que dans cette doctrine résidait la raison des inégalités sociales, et c'était par elle que l'on justifiait l'oppression des classes inférieures. On a beaucoup discuté pour savoir si Moïse croyait à l'immortalité de l'âme. Le fait est qu'il n'en dit absolument rien, et que pour lui la force vitale réside dans le sang. Les récompenses qu'il promet, comme les peines dont il menace, sont de ce monde. C'est dans leur vie, dans leurs biens, dans leur postérité que seront rémunérés les justes et punis les méchants. Jamais il n'est question de la vie future. On ne peut douter, du reste, que ce ne soit avec intention que

cette omission se trouve dans les livres de Moïse, soit qu'il n'ait pas cru lui-même à ce dogme, soit que son peuple n'ait pas été capable de l'entendre.

L'alliance avec Jéhovah, c'était le fondement de la nationalité des Israélites. Dieu leur promet la gloire et la prospérité, et la naissance du Messie, à condition qu'ils accompliront sa loi. Cette loi est donnée surtout à la race d'Abraham, et elle n'a d'autre but que de conserver cette race. Cependant chaque étranger peut se faire membre de cette nation en se rangeant sous le drapeau commun. De même que dans beaucoup de cités anciennes on pouvait être admis au nombre des citoyens; de même, en acceptant la foi de Jéhovah, on devenait juif. On appelait prosélytes les étrangers ainsi convertis: ils étaient nombreux, et on en distinguait plusieurs espèces. Il est vrai qu'ils ne parvinrent jamais, même dans les générations les plus éloignées, à une égalité complète avec les Juifs de race. Ils furent toujours exclus des fonctions publiques.

Il ne faut pas croire cependant que cette possibilité du prosélytisme qui, du reste, ne se trouve pas dans les lois de Moïse, ait été une loi de fraternité entre les nations. Moïse commandait l'hospitalité et la bienveillance envers l'étranger; car les Juifs devaient se souvenir qu'eux-mêmes avaient été étrangers dans l'Égypte, et ils ne devaient pas faire aux autres ce qu'ils n'avaient pas voulu souffrir eux-mêmes; mais quant aux nations ennemies, Moïse commanda l'extermination. Il y avait trop de dangers pour cette nation faible de cœur et prompt à tourner au mal, pour qu'elle pût avoir sous les yeux l'exemple du culte des faux dieux. Le droit des gens de Moïse fut impitoyable. Entre les païens et les adorateurs de Jéhovah, il ne devait y avoir aucune relation pacifique. Malheureusement on ne fut pas toujours fidèle à ces principes; et de là la corruption et les malheurs qui accablèrent le peuple d'Israël.

La loi de l'alliance avec Dieu est religieuse, morale et politique. Jetons sur ces trois points un coup-d'œil rapide.

C'est la législation religieuse de Moïse qui présente le plus de rapport avec les lois analogues des Égyptiens, à tel point qu'on a pu se demander lesquels avaient emprunté des autres, des Égyptiens ou des Hébreux. Nous avons décrit les sacrifices, les purifications, les fêtes de l'Égypte et de l'Inde, et ce que nous en avons dit peut suffire pour donner l'idée de ce que fut le culte chez les Juifs : ici nous retrouvons la distinction des êtres en purs et impurs ; parmi les animaux impurs nous voyons figurer en première ligne le porc. Les impuretés dont l'homme est susceptible dérivent dans la loi juive des mêmes causes, et s'effacent par les mêmes cérémonies que dans la loi indoue ; et la circoncision, comme en Egypte, est signe de la pureté des Juifs. Ici nous trouvons les sacrifices qui ont pour but, soit de glorifier Dieu, soit de lui rendre grâces, soit d'expier les péchés ; et tous les ans un bouc émissaire va porter dans le désert toutes les fautes d'Israël (\*). Ici nous voyons parmi ces fêtes celles de la moisson et celles des prémices ; et une seule fête nationale est particulière aux Juifs, les Pâques, instituées en l'honneur de leur sortie d'Égypte. Il est un seul caractère de différence, caractère fondamental, il est vrai, et engendré directement de l'idée réformatrice de Moïse : l'unité de Dieu était représentée matériellement, et le culte tout entier en était l'expression. Un seul temple, un seul autel, devait réunir les fidèles. Ce temple fut long-temps mobile avec le camp des Hébreux ; ce fut David qui le fixa à Jérusalem. Comme Dieu était l'être invisible et innommé, il fut défendu avec la dernière rigueur d'en faire des images

(\*) Les objets des sacrifices consistaient, soit en animaux, soit en différents produits, tels que farine, vin, huile, etc. On a supposé, d'après un passage de l'Écriture (Lév. 27, v. 28 et 29), que les Hébreux avaient des sacrifices humains.

peintes ou sculptées. Moïse savait que c'étaient les images des dieux et non les dieux eux-mêmes qu'on adorait en Égypte, et il voulut couper la racine de l'idolâtrie qui pouvait renaitre si facilement.

Dieu était le seigneur des Juifs et tout lui appartenait. Comme signe de cette domination ils devaient sacrifier le premier de tous leurs produits, des fruits de la terre et des arbres, le premier né de tout animal, et même leurs premiers nés, leurs propres enfants. Mais ce dernier sacrifice put toujours être racheté à prix d'argent. Dieu s'était réservé aussi une partie du temps. Le septième jour de chaque semaine lui appartenait ; de même chaque septième année, et chaque cinquantième qui venait clore sept semaines d'années. C'étaient les époques du sabbat, de l'année sabbatique et du jubilé. La célébration de ces fêtes était ordonnée avec la dernière rigueur. Aucun travail n'était permis le jour du sabbat ; pendant l'année sabbatique toutes les terres devaient rester en friche.

Tout le monde connaît les principes de la loi morale de Moïse. Ils sont inscrits dans le Décalogue, dont tous ses préceptes moraux ne sont qu'un développement. L'essence de cette loi est la justice : rendez à chacun ce qui lui appartient : ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fit : œil pour œil, dent pour dent. La loi de justice devait précéder la loi d'amour, pour laquelle l'humanité n'était pas mûre encore. Cependant la charité n'était pas inconnue du temps de Moïse, et celui-ci rassembla dans ses préceptes tout ce que l'antiquité nous présente de plus parfait à cet égard. L'hospitalité, cette vertu qui sous son influence est devenue dominante en Orient : l'aumône : les soins pour la veuve et l'orphelin, si souvent recommandés aux Juifs : le respect des pauvres, des esclaves, et même des animaux domestiques, à la faveur desquels il institue la loi si sévère du sabbat : tous ces préceptes et beaucoup d'autres font connaître en Moïse, non-seule-

ment le guerrier terrible et l'éminent homme d'état, mais encore l'homme bon et charitable, préoccupé des besoins du pauvre et ami des malheureux.

L'on trouve dans les préceptes de Moïse, et plus encore dans les sentiments généraux du peuple juif, cette croyance universelle de l'antiquité à l'importance extrême d'avoir des enfants. La femme stérile est un objet de mépris : la léviration fut introduite dans la loi, pour que le frère pût susciter un fils à son frère qui n'en avait pas ; les ennuques furent exclus des fonctions publiques. La plus grande promesse de bonheur est celle d'une postérité innombrable.

*Organisation sociale.* — Les Juifs avaient été esclaves en Égypte : ils avaient en horreur l'hérarchie des castes qui avait pesé sur eux si lourdement. Moïse avait été initié aux mystères des prêtres. C'était la seule distinction qu'il dût concevoir, et il devait haïr le pouvoir militaire qui avait établi l'oppression en Égypte. Moïse organisa donc l'égalité dans la nation juive ; il ne lui donna d'autre pouvoir que le corps sacerdotal qu'il créa.

Le peuple d'Israël fut divisé en treize tribus, dont onze étaient issues directement des onze fils de Jacob, tandis que les deux dernières sortaient de Joseph. Il distribua entre elles la terre de Canaan. Excepté celle de Lévi, elles devaient toutes en posséder une portion subdivisée entre les branches et les familles.

La tribu de Lévi fut investie des fonctions du sacerdoce. Dieu la prenait pour lui comme une dîme prélevée sur la nation. Aaron fut grand pontife, et sa postérité eut seule le droit des sacrifices. La plus grande partie de la tribu resta à Jérusalem pour le service du temple ; le reste fut réparti en quarante-huit villes, que les autres tribus durent lui céder. Les lévites furent chargés des fonctions du culte, de l'enseignement, de la conservation des croyances nationales. Ils n'eurent pas de terres ; mais la dîme de tous les produits fut pour eux,

et de plus ils eurent pour leur nourriture les objets des sacrifices et des oblations.

Moïse n'institua pas de pouvoir politique. Il avait en haine la royauté, telle qu'il l'avait vue en Égypte ; et quoiqu'il lui eût été facile de rendre son propre pouvoir héréditaire dans sa famille, il ne le fit pas. Ses enfants furent confondus avec le commun des lévites, et plus tard on les retrouve portiers du temple. Il choisit pour mener à fin son œuvre, le plus digne, Josué, avec lequel il avait eu des démêlés personnels. Mais ce choix même ne fut pas l'exemple d'une institution qui dût se perpétuer ainsi. Moïse pensa que le pouvoir sacerdotal suffirait et que Dieu susciterait toujours un homme dans les occasions nécessaires. Il ne se trompa pas, en effet ; car l'esprit du but ne s'effaça jamais complètement, et au milieu des désastres et de la corruption il se trouva toujours quelque juge, quelque prophète, qui sût ramener la nation dans ses voies.

Moïse établit des institutions judiciaires, qui furent simples et patriarcales. Les anciens de chaque tribu devaient juger les différends sous les portes des villes. Les juges étaient au nombre de trois, de sept pour les causes plus importantes, de vingt-et-un pour les grandes causes. Cette organisation judiciaire porte un grand caractère de justice et de bonne foi. Lorsque les juges n'étaient pas assez éclairés ils devaient eux-mêmes, après s'être donné le temps de la réflexion, porter la cause à des juges plus élevés. Les prêtres devaient juger en dernier ressort, lorsque des juges inférieurs se trouvaient incapables de résoudre la question.

Au sein même de la nation fut organisée l'égalité. Chaque famille eut sa portion de la terre, et sous ce rapport Moïse établit la propriété individuelle. Mais le caractère véritable de la propriété ne lui échappa pas. La terre est à Dieu, et les enfants d'Israël n'en sont que les usufruitiers. Nul n'a une propriété absolue, et il ne possède sa terre qu'à condition de remplir un devoir, c'est-à-dire de pratiquer la morale. Il n'y

eut pas au sein de la nation une diversité de fonctions. Chacun était agriculteur et devait fournir ainsi lui-même sa subsistance et celle de sa famille. Tous devaient être soldats au besoin et défendre la patrie.

Des mesures furent prises pour que cette situation économique ne pût pas changer. L'héritage, comme partout, fut le mode de la transmission des biens. Les fils héritaient d'abord, et sous ce rapport encore il était de la plus haute importance d'avoir des fils. La léviration pouvait suppléer à défaut de fils naturel. Le frère aîné prenait une double part ; le reste se partageait également. A défaut de fils, les filles héritaient ; mais dans ce cas elles devaient se marier dans la tribu. Après les filles venaient les frères, puis les oncles paternels.

Ces institutions cependant ne suffisaient pas pour maintenir un équilibre exact entre les propriétés. Ce but fut complètement atteint par les grandes modifications qu'amenaient tous les sept ans l'année sabbatique et tous les cinquante ans le jubilé. L'année sabbatique avait deux grands effets civils : la rémission des dettes, et la libération de tous les esclaves juifs. Nous parlerons bientôt de l'esclavage. Quant à la rémission des dettes, il y a de graves difficultés. On s'est demandé si c'était une rémission absolue, ou bien si les dettes cessaient seulement d'être exigibles pendant l'année sabbatique ? Cette dernière opinion semble la plus probable, d'autant plus que la rémission absolue n'aurait nullement servi au but que l'on se proposait, de maintenir les propriétés aux mains des familles primitives.

Les effets du grand jubilé étaient plus importants encore. Alors toutes les mutations de propriétés étaient comme non avenues et tout devait rentrer dans les premières mains. Aussi les ventes des fonds de terre étaient-elles assujetties à des lois spéciales. On ne pouvait vendre qu'à des proches parents, et la vente ne devenait définitive entre les mains de



ceux-ci, que par la mort sans enfants du vendeur. Lorsque l'on vendait à un étranger, les parents pouvaient racheter en tout temps, et lors du jubilé toutes ces ventes étaient annulées. L'acheteur et le vendeur faisaient un décompte des fruits qui avaient été touchés, et le vendeur reprenait son bien en remboursant en proportion. C'était pour ainsi dire le renouvellement du partage primitif et la loi économique recommençait.

Ainsi l'égalité devait subsister toujours. Cette égalité cependant n'était pas absolue, car il y avait des esclaves parmi les Juifs, et non-seulement de nombreux esclaves étrangers, mais même des esclaves de race juive. La condition des esclaves étrangers était la même que chez tous les peuples de l'antiquité, et la loi ne donne aucun précepte à leur égard. Les esclaves juifs étaient très-protégés. On pouvait le devenir soit par punition, et même le vol entraînait l'esclavage, soit en se vendant soi-même, soit lorsqu'un enfant était vendu par ses parents. Le maître était coupable d'homicide et puni comme tel, lorsque son esclave mourait en moins de vingt-quatre heures des mauvais traitements qu'il avait reçus. Autrement, il n'était pas passible d'une peine. Mais la loi lui recommande sans cesse la bonté et la douceur envers les esclaves. Tout esclave juif pouvait s'en aller en liberté lors de l'année sabbatique; mais s'il le refusait, il restait esclave pour toujours, et les années sabbatiques suivantes ne l'affranchissaient pas.

Les lois de la famille différaient peu de celles des autres peuples. Moïse admet la polygamie et le divorce. La forme du mariage rappelle la vente des temps plus antiques. On y stipulait en effet le prix de la virginité. La première femme était la plus estimée, les autres semblent être considérées plutôt comme des espèces de concubines, quoique dans les livres saints on ne met pas une différence marquée entre ces deux états. La loi de Moïse recommande les femmes et veut qu'on les aime et les respecte. Cependant les mœurs juives furent

semblables sous ce rapport à celles de tous les peuples de l'antiquité ; la femme fut toujours considérée comme un être inférieur. Il paraît certain que, quoique son mari pût la répudier suivant son plaisir, elle n'eut pas le droit de lui envoyer elle-même des lettres de divorce. La puissance du père sur les enfants fut limitée; il est vrai cependant qu'il lui fut permis de les vendre en esclavage jusqu'à l'âge de majorité, c'est-à-dire jusqu'à douze ans pour les filles et quatorze pour les garçons. Le point sur lequel Moïse semble avoir dérogé le plus aux coutumes générales de l'antiquité, c'est la puissance paternelle après la majorité des enfants. Il est certain qu'alors ceux-ci jouissaient d'une liberté presque complète et que le pécule qu'ils purent avoir fut indépendant du père, sous le rapport de la nue propriété du moins.

SUITE DE L'HISTOIRE DES JUIFS (1). — Moïse avait donné à la nation des Juifs des lois fortes et puissantes. Mais elles ne suffirent pas pour maintenir dans le devoir cette nation ingrate, et, à partir de cette époque, commença pour les Juifs une alternative de succès et de revers qui long-temps les maintint dans un état faible et languissant. Les paroles du prophète législateur se réalisèrent lorsque la nation oubliait son but et sa loi, lorsqu'elle se livrait à l'immoralité et adorait les dieux des nations; aussitôt les ennemis avaient puis-

(1) La Palestine au temps de Jésus-Christ était divisée en quatre parties : la Galilée au nord, la Judée au midi, la Samarie au milieu, toutes trois situées entre le Jourdain et la mer ; la Perée au-delà du Jourdain. Au temps de Josué, ce qui forma plus tard la Galilée comprenait les tribus d'Azer, de Zabulon et de Nephtali ; la Samarie comprenait une demi-tribu de Manassé et celles d'Ephraïm et d'Issachar ; la Judée comprenait les tribus de Juda, de Benjamin, de Dan et de Siméon ; de l'autre côté du Jourdain se trouvait la seconde moitié de la tribu de Manassé et celles de Gad et de Ruben. Les peuples environnant les Juifs étaient les Iduméens, au midi ; les Moabites, les Ammonites et les Philistins, à l'orient ; les Phéniciens, au nord.

sance sur elle et l'accablaient de désastres ; mais , quand du milieu de ses malheurs elle recourait avec énergie à la foi de ses pères , alors elle se relevait soudain et redevenait victorieuse.

Souvent , bien souvent , les Juifs oublièrent le devoir et ils en furent toujours rigoureusement punis. Josué , le chef désigné par Moïse , les conduisit et les établit dans la terre promise. Dès lors cependant ils ne parvinrent pas à la purger de tous les étrangers. Ceux-ci habitaient parmi eux , leur donnant l'exemple de l'incrédulité et de la corruption. Josué n'eut pas de successeur , mais les anciens de la tribu de Juda se mirent à la tête de la nation et la consolidèrent dans ses conquêtes.

De longues années s'écoulèrent , pendant lesquelles les Juifs n'eurent pas de gouvernement régulier. Dans les temps de paix et de tranquillité , l'autorité sacerdotale et la justice rendue par ces anciens suffisaient à la conservation de la société. Mais des ennemis redoutables , et d'autant plus hostiles que c'était leur ancien territoire que les Juifs occupaient , l'environnaient de toute part. Les Ammonites , les Madianites , et d'autres peuples chananéens , mais surtout les Philistins , leur faisaient des guerres continuelles. Souvent l'étranger fut vainqueur et Israël gémit sous une domination païenne. Alors surgissaient des hommes , d'une tribu ou de l'autre , soit des citoyens émus d'une ardeur patriotique , soit des chefs d'aventuriers , tels , en un mot , que l'occasion et les circonstances les fournissaient. A la tête d'un noyau déterminé , ils ralliaient bientôt autour d'eux les forces nationales et délivraient la patrie du joug de l'étranger. Ce furent ces hommes qu'on appela les Juges. Tels furent Othoniel , Gédéon , Jephthé , Samson et beaucoup d'autres. Souvent leur haute renommée les faisait l'arbitre du gouvernement politique des peuples , ainsi que des contestations entre les particuliers. Une femme , la prophétesse Débora , réunit une fois ces hautes fonctions en ses mains ,

après que par ses conseils l'ennemi eût été chassé du territoire.

Dès la période des Juges, des troubles intérieurs divisèrent les Juifs. Abimélech voulut s'emparer du pouvoir suprême ; une partie de la tribu de Dan se convertit aux dieux étrangers ; un attentat exécrable contre l'hospitalité et la pudeur provoqua la destruction presque complète de la tribu de Benjamin. Le pouvoir du grand-prêtre grandissait toujours en l'absence de tout pouvoir temporel. Les Juifs voyaient avec peine surgir cette tyrannie, et leur mécontentement était fomenté par le sentiment fédéraliste qui ne se soumettait qu'en murmurant à l'unité du temple et de l'autel.

Sous les fils du grand-prêtre Héli, le pouvoir de la famille pontificale était devenu insupportable. Des désastres nationaux marquèrent la fin de leur règne : ils périrent tous deux de la main des Philistins, et l'arche sainte elle-même tomba entre les mains de l'étranger. Alors surgit un homme qui, semblable à Moïse, retint dans ses mains puissantes la république affaiblie des Juifs et reconstitua au nom de la morale la nationalité qui se perdait. Samuël fut cet homme. Quoiqu'il ne fût pas pontife, il s'empara du pouvoir sacerdotal et gouverna religieusement et politiquement le peuple juif pendant de longues années. De son règne data la grandeur de cette nation. Il lui imprima un mouvement d'activité et de puissance qui produisit toute la gloire des règnes suivants.

Mais les Juifs désiraient un pouvoir temporel. Ils voulaient un roi comme les nations environnantes. Samuël leur disait : « Vous voulez un roi : songez aux droits qu'il exercera sur vous. Il prendra vos fils pour en faire ses soldats, ses écuyers, ses moissonneurs ; il fera de vos filles ses cuisinières et ses boulangères : il vous prendra les meilleurs de vos champs, de vos vignobles, de vos oliviers : il prélèvera la dîme sur vos fruits et vos troupeaux, et fera ses affaires de

vos esclaves et de vos servantes, de la fleur de votre jeunesse. » Samuël fut obligé de céder. Il choisit lui même pour roi Saül et lui donna de ses mains l'onction royale (1080).

On a beaucoup discuté pour savoir quels étaient chez les Juifs les caractères et l'étendue de la puissance royale. Les Talmudistes et tous les Juifs modernes ont prétendu que ce pouvoir était très-borné; que le roi était soumis à un conseil suprême, le grand Sanhédrin, qui datait des temps de Moïse, et qu'il n'était pour ainsi dire que l'exécuteur des ordres de ce conseil, qui avait le droit de le punir. Mais s'il est vrai que Moïse constitua un corps de soixante-dix vieillards, il est fort douteux que ce corps ait subsisté après la mort du législateur, et il n'est jamais question du Sanhédrin dans les livres de la période royale. Le pouvoir royal se montre partout indépendant et absolu. Le roi des Juifs était semblable à celui des nations environnantes, il jouissait d'une autorité illimitée. Cependant le contre-poids de cette autorité résidait dans la constitution religieuse et morale même du peuple. Le pouvoir sacerdotal, né des sentiments sociaux, et poussé en outre par son intérêt propre comme corps spécial dans l'état, dut résister sans cesse aux empiétements du pouvoir royal. Aussi la rivalité entre la royauté et le pontificat commença dès les premiers jours. Mais dans cette lutte ce fut en général le pontificat qui eut le dessous. Une autre puissance plus réelle et plus efficace, celle des prophètes, le remplaça. S'appuyant sans cesse sur le sentiment profondément religieux qui constituait le but de la nationalité juive, couvrant d'une même reprobation la corruption des peuples et des rois, rappelant toujours la loi d'alliance et les menaces de l'Éternel, les prophètes furent les véritables représentants du but commun d'activité. Leurs paroles sévères et menaçantes ne furent pas toujours écoutées; mais en vain on les persécuta, en vain les rois leur opposèrent des prophètes de cour, toujours prêts à justifier les passions mauvaises; leurs enseignements et leurs menaces subsistèrent,

ainsi que leurs prophéties que les événements vinrent confirmer plus tard.

Déjà sous Saül commence la rivalité entre les rois et les pontifes. Saül ose résister aux ordres de Samuël, qui représentait alors le pouvoir religieux. Un jeune homme de la tribu de Juda est appelé à le remplacer. David, de simple berger, devint général des armées de Saül. Bientôt la haute renommée que lui acquièrent ses victoires sur les Philistins, son mariage même avec la fille du roi, font de lui un personnage important. Devenu suspect au roi, il se met à la tête d'une troupe de partisans et commence la guerre civile. Bientôt forcé de se retirer chez le roi d'une nation voisine, il y augmente sa gloire par de nouveaux exploits, et lorsque Saül eut péri misérablement avec deux de ses fils dans une guerre contre les Philistins, il est reçu à bras ouverts par la nation tout entière. Isboseth, le dernier des fils de Saül, veut en vain se saisir de l'autorité : il est vaincu après une lutte de sept ans, et le pouvoir est consolidé dans la maison de David (1035).

David, prince adroit, ambitieux, et ami des jouissances, peu scrupuleux sur le choix des moyens, sut faire servir sa générosité même et sa bonhomie à l'accomplissement de ses desseins. Sous son règne les ennemis extérieurs furent vaincus ; des relations pacifiques furent établies avec les rois de la Syrie. Les germes semés par Samuël fructifièrent, la gloire de la nation juive grandissait, et elle commençait à peser dans la balance des nations asiatiques. David ne suivit pas les traces de Saül sous le rapport religieux ; il s'allia avec le sacerdoce et se fit lui-même prophète. Sous son règne furent composés ou recueillis ces hymnes sacrés connus sous le nom de Psaumes. La ville de Jérusalem devint enfin la capitale du royaume, et l'arche sainte fut définitivement fixée dans cette ville.

Pendant ses derniers jours, de graves discordes divisè-

rent sa nombreuse famille. Son fils Absalon paya sa révolte par la mort. Salomon succéda à David et continua son œuvre (1001). Son règne présente l'apogée de la puissance juive. Tranquille au dedans, respecté au dehors, vénéré dans tout l'Orient par sa sagesse, Salomon donna libre essor à son goût pour la grandeur et la magnificence. Il fonda des villes, fit de grandes constructions, et se rendit célèbre surtout en élevant à Jehovah le grand temple de Jérusalem. Mais toute cette grandeur allait aboutir à un despotisme oriental. Salomon imita les rois ses voisins; il eut ses sérails, ses plaisirs toujours renouvelés, ses jouissances et ses voluptés païennes. Il oublia l'œuvre religieuse. Ses sujets accablés d'impôts, gouvernés comme une nation conquise, supportaient à peine ce joug dur et pesant. Tous les produits accumulés dans les règnes précédents furent dispersés; et au lieu de la nation forte et vigoureuse que son père lui avait léguée, Salomon laissa en mourant un peuple chez lequel allaient bientôt se développer tous les germes de l'anarchie.

Sous David et Salomon, l'industrie et le commerce prirent de grands développements chez les Juifs; mais la littérature surtout jeta un vif éclat. Sous David la poésie sacrée s'était élevée à toute sa grandeur : sous Salomon elle prit un caractère plus philosophique, plus sententieux. Salomon était poète lui-même : plusieurs livres de la Bible ont été conservés sous son nom, et on y remarque l'influence des nations orientales qui l'environnaient. Mais toute poésie mondaine devait se taire bientôt devant la voix menaçante et douloureuse des prophètes, surgissant au milieu des calamités innombrables qui allaient fondre sur la patrie.

Après la mort de Salomon, en effet, l'orage éclata. Roboam succéda à la tyrannie de son père, mais non à sa renommée. Dix tribus se révoltèrent sous la conduite de Jéroboam; et Juda et Benjamin restèrent seuls fidèles à la race de David. Depuis long temps les sentiments fédéralistes étaient

soulevés contre l'obligation d'aller sacrifier au temple de Jérusalem. La séparation fut enfin consommée : il y eut un royaume d'Israël et un royaume de Juda (962).

A partir de ce moment, la Judée était morte comme puissance politique. L'immoralité, l'incrédulité, l'oubli du vrai Dieu manquèrent plus d'une fois de la détruire comme fonction religieuse. C'est ce qui arriva à Israël. Juda conserva la foi de ses pères, mais non sans les plus grands efforts de ses prophètes.

Une suite de rois, corrompus et adonnés aux dieux étrangers pour la plupart : des guerres presque toujours désastreuses des deux royaumes entre eux, et de chacun d'eux contre les nations environnantes, c'est-à-dire contre les rois syriens, l'Égypte et plus tard le nouvel empire de Babylone : des querelles intérieures, des révoltes, des assassinats, l'immoralité la plus effrénée, tels sont les éléments de l'histoire juive pendant la période qui va suivre. Elle est couronnée par la conquête étrangère et la captivité de Babylone. Nous passerons rapidement sur ce spectacle hideux.

ROYAUME D'ISRAËL. — Jéroboam devient roi d'Israël. Il consomme le schisme politique par le schisme religieux. Un nouveau temple est bâti au Très-Haut ; des prêtres sont créés parmi toutes les classes du peuple ; des pratiques idolâtriques se mêlent à la loi de Moïse, et déjà Jéroboam introduit le culte des veaux d'or. Son fils ne peut se maintenir contre l'usurpateur Baaza, qui lui-même ne parvient pas à fonder de dynastie. Plusieurs prétendants se disputent le trône. Amri en reste maître pendant quelques années et fonde Samarie, capitale du nouveau royaume. Sous ces rois l'idolâtrie et la corruption n'avaient cessé de s'accroître. Elles parvinrent à leur comble sous l'impie Achab et son épouse Jézabel. Le prophète Élie se rend célèbre par ses miracles sous son règne. Sous Achab et son petit-fils Joram,



les Syriens, conduits par Benhadad, attaquent deux fois Samarie, mais ils sont repoussés chaque fois.

Une nouvelle révolution détrône avec Joram toute la race d'Achab. Jéhu est l'instrument fatal destiné à punir les crimes de la dynastie antérieure (876). Il en fonde une nouvelle lui-même, mais retombe ainsi que ses successeurs, Joachas, Joas et Jéroboam II, dans l'iniquité ancienne. Sous le premier de ces princes, les Syriens accablent Israël. Joas se relève et combat avec succès le royaume de Juda. Sous Jéroboam II la force des Syriens est définitivement brisée ; mais son fils Zacharie périt par une nouvelle révolte. Sellum, qui l'avait détrôné, est remplacé par Manahem, qui paie un tribut aux Assyriens. Phacéia, fils de Manahem, est mis à mort par Phacée. Des guerres continuelles contre Teglath-Phalassar, roi d'Assyrie, et Achaz, roi de Juda, épuisent le royaume. Un nouveau prétendant, Osée, s'empare de la couronne de Phacée. Mais Israël ne pouvait plus résister à la puissance toujours croissante des Assyriens. D'abord forcé à un tribut humiliant, Osée se révolte en vain : Salmanasar porte toutes ses forces sur Israël : Samarie est détruite, et le roi envoyé captif en Assyrie. La nation d'Israël avait cessé d'exister (718). Une cinquantaine d'années plus tard elle tenta une nouvelle révolte. Alors Assar-Addhon transporta les Israélites dans l'intérieur de l'Assyrie, et repeupla le pays de races païennes. On ne sait pas ce que sont devenues les dix tribus. Un petit nombre des anciens habitants d'Israël revinrent dans leur pays lorsque Cyrus leur permit d'y retourner. Différentes conjectures ont été émises à ce sujet. On est allé jusqu'à les rechercher dans la Chine et au Pérou.

**ROYAUME DE JUDA.**—Le royaume de Juda dura plus longtemps ; il conserva la dynastie de David, mais il ne subit pas de moindres désastres. Roboam, fils de Salomon, livré à la même corruption que les rois d'Israël, et son successeur Abiam peuvent à peine se maintenir contre les attaques com-

binées de Jéroboam et de Sésac, roi d'Égypte. Asa, prince religieux, succéda à Abiam, et son fils Josaphat marcha dans ses voies et rétablit l'ordre dans son royaume. Mais sous Joram recommence le cours des iniquités ; ce prince épouse Athalie, fille d'Achab d'Israël. Célèbre par ses forfaits, cette femme, après la mort de son fils Ochosias, massacre ses petits enfants pour régner à leur place. Mais Joas, conservé par le grand-prêtre Joïada, rétablit la couronne dans la maison de David (870).

Joas aussi détourne son cœur de Dieu. Sous son règne et celui de ses successeurs Amasias, Azarias et Jonathan, les Philistins, les Iduméens, les Arabes, affligent de guerres continuelles le royaume de Juda. Des révoltes intérieures augmentent les désordres dont profite Joas, roi d'Israël, pour accabler l'état rival. Achaz, enfin, pousse l'impiété à ses dernières limites. Il contracte une alliance avec Teglath-Phalassar, roi des Assyriens, et lui paie tribut. Son fils Ézéchias rétablit le culte du Dieu de Moïse et relève, par la sainteté de sa vie et ses œuvres guerrières, l'espérance des amis de la patrie. Le roi d'Assyrie, Sennachérib, est repoussé, et le royaume de Juda respire (707).

Ce repos ne fut pas de longue durée. Manassès, roi de Juda, revient aux errements de ses aïeux. Assar-Addhon, roi d'Assyrie, défait ses troupes et le fait prisonnier. Il revint dans sa patrie, et l'on croit que ce fut sous son règne qu'une seconde attaque des Babyloniens échoua par l'héroïsme de Judith. Après le règne très-court d'Amon, Josias voit surgir un nouvel ennemi à son royaume dans la personne de Nécao, roi d'Égypte. Joachas lui succède ; à celui-ci Éliakim ou Joakim. Ce fut alors que Nabuchodonosor II, roi de Babylone, se jeta avec toutes ses forces contre la Judée. Quatre fois il s'empare de Jérusalem et ravage le royaume. A Joakim succède Jéchonias, puis Sédécias. Toujours des révoltes nouvelles rappelaient la vengeance du vainqueur. Enfin Jé-

rusalem est détruite, le temple brûlé, ce qui restait des habitants transplanté au fond des états assyriens. Le royaume de Juda aussi avait péri. La captivité de Babylone, dont on place le commencement à la première invasion de Nabuchodonosor sous Joakim (606), dura soixante-dix ans. Cyrus, le roi des Perses, permit enfin aux Juifs de retourner dans leur patrie.

Pendant toute cette période de décadence, la voix des prophètes ne manqua pas aux peuples et aux rois. Élie et Élisée, en Israël, sous Achab et Joram; en Juda, Zacharie, sous Joas; Michée, Osée, Amos, Jonas et le grand Isaïe, sous Osias et ses successeurs; Jérémie, Nahum, Sophonie, Habacuc, peu avant la captivité; Ézéchiél, Daniel, Aggée, Zacharie, Malachie, pendant la captivité même et à l'époque du retour, ne cessèrent de rappeler la loi du Seigneur. Quatre d'entre eux, Isaïe, Jérémie, Ézéchiél et Daniel, ont été nommés les grands prophètes, en partie, parce que leurs prophéties et leurs livres sont bien plus étendus que ceux des autres, en partie, parce que leur influence fut beaucoup plus grande, et qu'ils furent en effet les plus grands des prophètes. Dans leurs livres, la littérature sacrée atteint cette puissance d'élévation et d'émotion que peut inspirer seulement le sentiment le plus profond. Les menaces terribles d'une ardente colère contre le mal, le sentiment déchirant des malheurs de la patrie, l'espérance du Messie, exaltée maintenant en raison même de l'abaissement actuel, tels sont les caractères qui coulent en traits de feu de la bouche des prophètes. La promesse du Messie et les prédictions sur sa venue et ses œuvres ici-bas devinrent tellement précises et claires chez eux, qu'il fut impossible plus tard de méconnaître leur haut don de prophétie.

Malgré la conquête étrangère, le but d'activité de la nation juive ne devait pas périr. Les Juifs ne furent pas maltraités dans la Babylonie où ils avaient été transportés. On leur

laissa leur culte, leurs lois et leurs juges. Le prophète Daniel fut élevé à de hautes fonctions dans l'empire assyrien. Mais bientôt cet empire tomba sous les coups de Cyrus. Alors une nouvelle ère commença pour les Juifs.

Cyrus reconnut leur dieu pour un dieu puissant et fort. Il leur permit de retourner dans leur patrie. Un grand nombre d'entre eux revint à ses anciens foyers. Deux hommes, doués de l'esprit de Moïse, de Samuel et des prophètes; Esdras et Néhémie, se mirent à la tête de la reconstitution sociale. Esdras recueillit les livres sacrés, en dressa les canons et remit la nation dans l'ancienne voie religieuse. Néhémie présida à la reconstruction du temple et à l'administration politique. Un gouverneur perse exerçait le pouvoir suprême.

Cette œuvre de reconstitution se fit lentement. Esdras et Néhémie ne parurent que sous Darius, fils d'Hystaspe, et Artaxerxes Longue-Main. Souvent on eut à lutter contre le mauvais vouloir des rois perses et leur intolérance religieuse. Les Juifs trouvèrent aussi une hostilité prononcée parmi les nations païennes qui s'étaient mêlées aux anciens habitants d'Israël, et qui formaient la majorité dans ce pays. Les anciennes discordes n'avaient pas péri avec la captivité. La rivalité entre les princes des tribus et le sacerdoce recommença; et sous Néhémie même une portion considérable de la nation fit scission, et alla construire le temple de Garit-zim, près de Samarie. Cependant, malgré tous ces obstacles, on vit renaitre le royaume de Juda de ses cendres. Plus tard, des lévites furent envoyés parmi les nations samaritaines, et les convertirent jusqu'à un certain point aux croyances judaïques. Les Juifs établis au milieu d'eux coopérèrent à cette œuvre; mais jamais ils ne se réunirent au temple de Jérusalem. Ce sont des débris de cette société qui se sont conservés jusqu'à nos jours sur les bords de la Méditerranée.

Les Juifs restèrent ainsi sous la domination persanne. Sous Artaxerces Ochus, une partie d'entre eux prit part à la ré-

volte des villes phéniciennes ; mais ils en furent sévèrement punis. Alexandre-le-Grand réunit la Judée à son empire ; et ce ne fut qu'après sa mort qu'une nouvelle lueur d'indépendance brilla pour la nation hébraïque.

CHRONOLOGIE JUIVE. — Nous avons parlé des difficultés qu'offre la chronologie sacrée antérieure à Abraham ; les temps postérieurs à ce patriarche n'en présentent pas de moindres. Le premier point fixe auquel on puisse s'arrêter est celui de la fin de la captivité de Babylone, déterminé par des synchronismes de l'histoire profane, par l'avènement de Cyrus au trône de Perse. Encore cette époque n'est-elle fixée qu'à quelques années près ; car les érudits ne sont d'accord ni sur le commencement ni sur la fin de la captivité. Les temps qui précèdent cette époque sont bien plus incertains. En effet, la période qui s'écoule entre la captivité et l'Exode ne peut être déterminée qu'à quelques centaines d'années près ; car, d'un côté, les différents textes de la Bible ne sont pas d'accord sur la longueur du règne de chaque roi, et de l'autre, il y a dans la période des juges des lacunes dont rien n'indique la durée ; enfin, la période qui s'écoula entre Abraham et l'Exode ne peut être fixée d'une manière satisfaisante, puisqu'on ignore le nombre des années que les Juifs passèrent en Égypte. Si l'on ajoute à ces difficultés celles qui résultent des supputations particulières de quelques auteurs anciens, principalement d'Eusèbe et du Syncelle, on comprendra comment il a pu naître dans les temps modernes plus de cent calculs différents sur la chronologie hébraïque (1). Nous avons indiqué les dates consacrées par l'usage.

(1) Voyez Desvignoles, *Chronologie de l'histoire sainte*, 2 vol. in-4°, 1738. — Volney, *Recherches nouvelles*, etc., et le tableau des supputations diverses, d'après Riccioli, dans l'*Histoire de la filiation des peuples* de M. de Brotonne.

### CHAPITRE III.—L'ASIE OCCIDENTALE AVANT LA DOMINATION PERSANE.

L'Asie occidentale était le séjour d'une foule de tribus diverses qui s'y étaient arrêtées dès la dispersion des peuples. Cette terre fut dès lors un champ de combats, où mille nations ennemies cherchèrent, chacune à son tour, à asservir les autres. Plusieurs grandes dominations s'élevèrent successivement ; mais aucune d'elles ne jouit d'une longue durée ; car chaque race conquérante, aussitôt après la conquête, se corrompait dans la mollesse et l'oisiveté, et ouvrait la voie à des conquêtes nouvelles (\*).

Il n'est resté des sources originaires de l'histoire de ces peuples que quelques fragments conservés par Eusèbe et le Syncelle. Les renseignements positifs sur une période plus rapprochée de nous se trouvent dans les livres des Hébreux, qui eurent, sous leurs rois, des rapports nombreux avec eux. Les Grecs ne les ont connus qu'après la conquête persane. Cependant leurs livres, outre les renseignements intéressants qu'ils nous fournissent sur les croyances et les mœurs de ces nations, nous donnent certaines indications chronologiques, et nous font connaître une partie de leurs antiques traditions, plus ou moins enveloppées de formes symboliques. Ce sont principalement ceux d'Hérodote, de Ctésias, dont nous n'avons que des fragments, de Diodore de

(\*) La partie de l'Asie occidentale dont nous allons nous occuper ici comprend : 1° les pays situés entre l'Euphrate, la mer Caspienne et la Méditerranée ; la Phénicie et la Syrie au midi, la presqu'île de l'Asie mineure (Anatolie) au nord ; 2° les pays situés entre le Tigre et l'Euphrate ; la Babylonie au sud, la Mésopotamie au centre, l'Arménie au nord ; 3° quelques-uns des pays situés à l'orient du Tigre, et compris plus tard dans la Perse, et l'Assyrie proprement dite sur les bords du Tigre.

Sicile , puis des écrivains postérieurs, de Justin, de Strabon et d'une foule d'autres. Il reste aussi des débris de monuments architecturaux. Nous allons successivement examiner chacun de ces peuples, et nous rapporterons en même temps les sources les plus importantes de leurs histoires (1).

*Premier empire assyrien.* — L'histoire sacrée nous apprend que, dès les temps les plus reculés, Nemrod fonda un grand empire aux bords du Tigre et de l'Euphrate. Eusèbe et le Syncelle nous rapportent, d'après des auteurs perdus aujourd'hui, surtout d'après Bérosee, les traditions primitives de cet empire et la plus ancienne chronologie de ses rois, conservée encore du temps d'Alexandre dans les annales nationales de Babylone. C'est là que nous trouvons la tradition du déluge, précédé, suivant les Babyloniens, de dix générations de rois, et qui eut lieu sous Xisuthrus. Ici vient se placer aussi l'histoire fabuleuse d'Oannès, que nous avons analysée page 129, et une foule de traditions semi-historiques, semi-mythologiques.

Les auteurs grecs nous ont transmis sur cette période des histoires célèbres. Ce sont les traditions brillantes des règnes de Bélus, de Ninus et de la grande Sémiramis. Il semble résulter de l'ensemble des documents que deux empires se constituèrent bientôt après la dispersion des peuples : l'un à Babylone, fondé par Nemrod ; l'autre à Ninive, fondé par Assur. Une invasion arabe vint renverser pour un moment la domination babylonienne. Mais Ninus accourut de Ninive ; il chassa les Arabes, et réunit les deux empires. A Ninus succéda Sémiramis, sa femme, célèbre conquérante et la seconde fondatrice de Babylone. Les grandes constructions dont

(1) Voyez les Histoires générales de l'antiquité, principalement celle des Anglais, le Précis de MM. Poirson et Caix, et les dissertations nombreuses sur cette matière, insérées dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions.

elle embellit cette ville, ses immenses fortifications, ses jardins suspendus, ses travaux de canalisation du Tigre et de l'Euphrate, excitaient l'admiration de l'antiquité. Elle porta sur tous les points de son empire son activité infatigable; et l'on croit avoir découvert dans la Haute-Arménie quelques-uns des monuments par lesquels elle illustra son règne.

Nynias succéda à Sémiramis, et avec lui commence une longue série de rois de sérail, dont les actes sont inconnus dans l'histoire. Sardanapale fut le dernier d'entre eux. Une révolte générale des princes tributaires, conduite par Arbacès, le précipita du trône; et l'empire d'Assyrie se sépara en trois grandes fractions : la Médie, Babylone et Ninive (739 avant Jésus-Christ).

*Médie.* — Nous connaissons l'histoire de la Médie par Hérodote et par des fragments de Ctésias rapportés par Diodore de Sicile; mais ces auteurs offrent entre eux les plus graves contradictions. Voici la généralité des faits que l'on peut tirer d'Hérodote. ( Ctésias ne rapporte qu'une liste de rois dont les noms diffèrent complètement de ceux que donne Hérodote. ) Les Mèdes formèrent dans l'origine la fraction la plus considérable de l'empire assyrien : le Mède Arbacès avait été le chef de la révolte contre Sardanapale. Mais il paraît que bientôt la Médie se fractionna en tribus indépendantes, et qu'une anarchie extrême fit regretter la domination d'un seul. Alors Déjocès, renommé pour son équité, fut reconnu chef de la nation entière; et bientôt il consolida son pouvoir en bâtissant une capitale, Ecbatane, et en s'entourant d'une force militaire considérable (735).

Nabuchodonosor régnait alors à Ninive; Phraortes, fils de Déjocès, l'attaqua, mais il fut vaincu. Son successeur Cyaxare reprit ses projets; mais une grande invasion de Scythes vint fondre sur la Médie, et pendant plusieurs années Cyaxare dut lutter contre eux; enfin il marcha contre l'empire de Ninive; et soutenu par une révolte intérieure, il le détruisit sans en faire la



conquête. Son fils Astyage lui succéda, et à partir de ce moment l'histoire des Mèdes se confond avec celle des Perses.

*Second empire assyrien.* — Nous ne connaissons cet empire que par les historiens juifs et par les chronologistes chrétiens de la fin de l'empire romain. Les auteurs grecs et latins semblent en avoir complètement ignoré l'existence, à tel point qu'on a pu se demander, non sans fondement, si les traditions auxquelles les auteurs chrétiens attribuent une haute antiquité, celles de Ninus, de Sémiramis, de Sardanapale, n'appartenaient pas à cette période plus rapprochée de nous. Sur cette question nous ne pouvons que suivre l'opinion commune qui regarde les deux empires d'Assyrie comme essentiellement distincts.

D'après cette opinion, Ninive et Babylone formèrent après la chute de Sardanapale deux états indépendants. Babylone resta faible et languissante. Parmi les rois qui la gouvernèrent un seul mérite d'être cité, Nabonassar, dont le règne servit de point de départ à une ère particulière. Ninive au contraire déploya une activité nouvelle. Animée de l'esprit de conquête, elle dirigea ses efforts sur les faibles peuplades qui s'étendaient le long de la Méditerranée. La Syrie et une partie de la Phénicie furent soumises, puis Babylone même et la Palestine. En effet, l'énergie militaire des rois de Ninive n'avait cessé de s'accroître; et depuis Phul ou Sardanapale II, fondateur de cet empire, chacun de ses successeurs, Teglath-Phalassar, Salmanasar, Sennachérib, Assar-Addon, y avaient ajouté un nouveau territoire. Ce dernier attaqua et conquît le royaume mourant de Babylone. Son fils, Nabuchodonosor I, vainquit Phraortes (633), et s'éleva au faite de sa gloire; cependant ses armées furent repoussées du royaume de Juda, qu'elles allaient conquérir.

Après la mort de Nabuchodonosor I, eut lieu une révolution importante; d'après l'opinion universellement reçue et qui s'appuie sur Eusèbe et les historiens juifs,

Sarac, fils de ce prince, se rendit méprisable par ses vices et sa lâcheté. Nabopolassar, gouverneur de Babylone, se liguait avec Cyaxare, roi des Mèdes, détrôna Sarac et remplaça le centre de l'empire ninivite à Babylone (625). Au contraire, suivant une autre hypothèse toute moderne, les peuples scythiques, qui alors ravageaient la Médie et l'Assyrie, auraient détruit l'empire de Ninive et fondé à Babylone le centre d'une domination nouvelle ; celle des Chaldéens. Quoi qu'il en soit, sous la dynastie de Nabopolassar, Babylone poursuivit avec vigueur le but posé par les rois de Ninive. Nabuchodonosor II, son fils, s'empare de Tyr, prend et détruit Jérusalem, soumet toute l'Asie occidentale, et entreprend la conquête de l'Égypte, dont la peste seule peut le chasser. Mais ce vif éclat ne dura qu'un instant. Les successeurs de Nabuchodonosor s'amollirent dans le sérail, et des ennemis redoutables, les Perses, s'élevaient au nord. Quatre princes succédèrent rapidement à Nabuchodonosor. Sous Labynit, le dernier d'entre eux, Babylone fut conquise par Cyrus (538).

*Phénicie* (\*). — La Phénicie était habitée par onze tribus cananéennes. Elles fondèrent dès une époque très reculée des cités qui se livrèrent presque uniquement au commerce et à l'industrie. La plus ancienne fut Sidon. Une partie de ses habitants, chassés de leur pays par un conquérant syrien, vint à l'époque où Saül régnait en Judée s'établir à Tyr, qui bientôt obscurcit la grandeur de Sidon. Tyr formait une monarchie aristocratique remplacée pour un moment par le pouvoir oligarchique des suffètes. Attaquée plusieurs fois par ses avides voisins, Tyr fut détruite enfin par Nabuchodonosor (372). Ses habitants se transportèrent dans une petite

(\*) Outre différents passages des auteurs anciens, et le fragment de Sanchoniathon, qui rapporte les origines divines des fondateurs des races phéniciennes, on possède, sur l'histoire de ce peuple, une liste de rois conservée par le Syncelle.

Ile jointe à leur continent par un môle et y reconstruisirent leur ville. Ce fut à cette époque que sous Ithobal, la royauté fut abolie ; mais on la rétablit bientôt, et Tyr resta tributaire des rois assyriens et plus tard des rois perses. Sous Ochus la Phénicie tenta une révolte qui fut comprimée. Elle passa avec toute la monarchie persane sous l'empire d'Alexandre-le-Grand.

*Syrie.* — Des races semblables aux races cananéennes, mais bien moins actives sous le rapport militaire ou commercial, s'étaient dès une haute antiquité répandues dans la Syrie. Il s'y forma un certain nombre d'états indépendants, dont nous ne connaissons l'histoire que par les relations qu'ils eurent avec les Hébreux. Du temps de Saül, on y trouve quatre royaumes : Sophène, Damas, Emèse et Gessur. Parmi eux, celui de Damas fut le plus important. Sous Ben-Hadad II et Azaël, il soutint une lutte acharnée, mêlée de revers et de succès, entre les rois d'Israël et de Juda. Après la mort de ces princes, Damas s'affaiblit, et bientôt cet état succomba sous les efforts réunis de Téglaath-Phalassar, roi d'Assyrie, et d'Achaz, roi d'Israël. Les autres royaumes eurent une existence plus courte encore. Sophène fut conquise par David : Emèse, d'abord rendue tributaire par Damas, fut subjuguée par Sennachérib et Assar-Addhon : Gessur subit un sort semblable.

*Asie mineure* (\*). — L'Asie mineure était le séjour d'une foule de peuplades diverses que les auteurs grecs, surtout Hérodote et Diodore, nous ont fait connaître. La Phrygie semble avoir eu une importance antique. Le royaume de

(\*) L'Asie mineure était divisée par les anciens en douze régions : trois à l'ouest, la Mysie, la Lydie, la Carie : trois au midi, la Lycie, la Pamphlie et la Cilicie : trois au nord, la Bythinie, la Paphlagonie, le Pont : trois au milieu, la Phrygie, la Cappadoce et (après Alexandre-le-Grand) la Galatie.

Troie , fondé par Dardanus , fut détruit par les Grecs , sous Priam. La Lydie éclipsa bientôt toutes les dominations de cette partie de l'Asie. Trois races y régnèrent successivement : celle des Atyades , celle des Héraclides , celle des Mermnades. Plusieurs traditions mêlées de détails mythologiques nous sont parvenues sur les deux premières. La dynastie des Mermnades commence par Gygès , qui assassina Candaule (708). Ce fut sous cette dynastie que naquit la grandeur des Lydiens. Halyatte , fils de Gygès , essaie ses forces contre Cyaxare , roi des Mèdes. Son successeur Crésus réunit sous son empire la plus grande partie de l'Asie mineure et se voit en possession de richesses immenses ; mais il s'allie au roi d'Assyrie contre la puissance naissante de Cyrus , et subit le même sort que l'empire de Babylone.

CIVILISATION. — Les notions que nous possédons sur la religion (1), les arts, les institutions de ces peuples, sont trop incomplètes pour que l'on puisse s'en faire une idée réelle, et à plus forte raison pour déterminer les éléments qui les formèrent. La religion des Chaldéens semble avoir présenté un système bien lié dans toutes ses parties , conservé et élaboré par une puissante caste sacerdotale. Là, le culte des astres reçut ses plus grands développements , et nulle part l'astronomie ne se liait plus intimement à la hiérarchie divine. Au sommet de cette hiérarchie était un Dieu suprême, esprit pur , nommé Or ou Ur ; puis venait Bel , le soleil , le Dieu du firmament. Le culte de la matière se retrouvait dans celui de Mylitta (Vénus ou Junon pour les Grecs) , en l'honneur de laquelle les femmes se prostituaient à Babylone. Les dieux inférieurs étaient divisés en trois classes : les ministres, agents directs de la volonté du grand Dieu, les interprètes représentés par les cinq

(1) Voy. Selden, *De Diis Syris*, 1680, in-8°. — L'Hist. de la Philosophie de Bruker. — Creuzer, *Religions de l'antiquité*. — Münter, *Die Religion der Babylonier*, analysé dans le *Journal des Savants*, 1828.

planètes, et les conseillers, représentés par trente étoiles subalternes : au-dessous des dieux venaient d'autres classes d'esprits, les démons et les héros. Une théorie cosmologique, dont quelques détails nous sont parvenus, découlait de cette théologie. Les autres peuples offrent une théologie moins compliquée. Parmi leurs dieux on remarque souvent des personnages historiques, rois ou fondateurs des races. Anciennement chaque peuple avait son culte spécial, et la Bible nous a conservé le nom d'un assez grand nombre de divinités cananéennes et syriennes. Après la conquête des Assyriens, la religion de Babylone fut importée dans ces pays et y fit oublier les anciens dieux. Le culte qui sous l'empire de cette conquête se répandit le plus dans la Syrie fut celui de la Vénus assyrienne, ancienne adoration de la matière primitive, qui chez les peuples livrés depuis long-temps à la corruption devint l'occasion d'épouvantables désordres. A ce culte se joignaient des initiations et des mystères, dans lesquels on célébrait les relations de Vénus et d'Adonis. Mais il est difficile d'en pénétrer le sens intime. La Syrie était célèbre aussi par le culte des poissons qui y étaient en grand honneur.

Les Phéniciens nous offrent une cosmogonie ancienne, où les doctrines religieuses sur l'origine du monde sont liées aux plus anciens faits historiques. Le fragment de Sancho-niathon, qui nous l'a conservée, a donné lieu à de nombreux travaux. On y a trouvé des rapports nombreux avec les cosmogonies des Égyptiens et des Grecs, et même avec la Genèse et l'histoire ancienne des Juifs. « Au commencement était le souffle et l'esprit d'un air ténébreux, enveloppé par le chaos. L'esprit étant devenu amoureux de ses principes, il s'en fit une conjonction, qui fut appelée Pothos ou l'Amour. Toutes choses en résultèrent. » Puis vient l'histoire de la création : celle des dieux et celle des hommes. Comme on le voit cette tradition est fort obscure, et elle rappelle les doctrines

panthéistes de l'Orient. Parmi les dieux spéciaux il en était un qui répondait au Pontos ou Neptune des Grecs, un autre au Saturne ou Kronos. On sacrifiait des enfants à ce dernier. Le culte mystérieux de Bacchus semble avoir été répandu dans toute l'Asie occidentale, mais il fut célèbre surtout en Lydie et en Thrace. Les cérémonies extérieures en rappelaient l'esprit de violence et d'expiation de la matière des religions primitives. Le culte de Cybèle ou de la matière primitive, en Lydie, ne donna pas lieu aux débordements qu'engendra celui de Vénus à Babylone et dans la Syrie.

Les beaux-arts et la science firent certainement quelques progrès chez ces peuples ; mais sur ces points encore nous ne possédons que des données insuffisantes. D'après les historiens anciens, de magnifiques monuments décoraient la Babylonie ; mais quelques débris à peine s'en sont conservés. On a découvert sur l'ancien emplacement de Babylone, et dans quelques autres établissements appartenant à ces états, des ruines de fortifications, des pyramides en briques, des tours massives ; mais on ne les connaît encore que très-imparfaitement (1). Sous le rapport scientifique nous savons que la race sacerdotale des Chaldéens avait fait d'importantes découvertes en astronomie et en plusieurs autres branches des connaissances humaines ; mais nous ignorons presque complètement en quoi consistaient ces découvertes. Les Phéniciens opérèrent des progrès nombreux dans la partie pratique des sciences et leurs applications à l'industrie. Ils s'adonnèrent aussi avec beaucoup de soin à l'histoire.

L'organisation sociale de ces peuples rappelle les tribus primitives. C'étaient des familles issues des dieux, formant quelquefois un sénat oligarchique, le plus souvent dominées

(1) Voyez l'analyse des découvertes des voyageurs dans le 1<sup>er</sup> vol. de l'ouvrage cité de Heeren, et dans le Journal des Savants, 1823.

par une famille régnante. Leur but était la guerre et la conquête, et ils gouvernaient comme un troupeau la masse populaire, partout très-nombreuse et très-misérable. On trouve quelquefois une race sacerdotale, toujours inférieure, cependant, au pouvoir militaire : celle des mages chaldéens est célèbre. Il y eut quelque chose de semblable chez les Phéniciens.

Ce qui distingue l'Asie occidentale à cette époque, c'est son vaste développement commercial et industriel, son luxe effréné, sa corruption immense. Le mouvement des peuples, les guerres, les conquêtes, avaient mis en contact toutes ces races diverses, et avaient créé entre elles des relations nombreuses. Mais comme l'égoïsme les dominait toutes, il n'en résulta qu'une corruption plus grande, et l'immense industrie qu'elles virent éclore dans leur sein n'eut d'autre but que d'assouvir les désirs sans bornes des familles gouvernantes. Babylone, la Phénicie, la Syrie, étaient les centres producteurs : la Bactriane, et tous les pays à l'est du Tigre et de l'Euphrate, jusqu'à l'Inde, envoyaient leurs produits. Babylone était un immense entrepôt commercial que sa situation centrale, au confluent de deux grands fleuves, ne faisait qu'accroître. Tyr et la Phénicie distribuaient tous ces produits dans l'Occident. Leurs caravanes allaient jusque dans l'Inde, d'un côté, y porter le produit de leurs propres manufactures, et y chercher les productions indigènes; et de l'autre elles entretenaient un commerce actif avec l'Égypte, l'Arabie, les îles de la mer Égée, tout le littoral de l'Afrique, l'Italie, la Sicile et jusqu'à l'Espagne : et partout elles avaient établi de florissantes colonies (1). Les Syriens, par la possession du port d'Hemath exploitaient tout le golfe persique. Mais l'in-

(1) En Espagne, Tyr fonda Gadès, Tartéja, Tartesus; sur la côte africaine, Utique, Adrumétum et la célèbre Carthage, construite par Didon.

industrie supérieure des Phéniciens leur enleva cette branche importante de leur activité. Une autre ligne commerciale partait de l'Inde pour aboutir dans l'Asie mineure. Les Phrygiens, les Lydiens, et plus tard les Grecs de l'Asie mineure communiquaient par elle au centre de l'Asie ; leur industrie aussi avait pris un essor vigoureux, et leurs richesses devinrent aussi célèbres que celles de Tyr et de Babylone. Sur mer, ils accaparèrent au détriment des Phéniciens tout le commerce de la Grèce continentale , du littoral septentrional de la mer Égée et du Pont-Euxin (1).

Au milieu de toutes les voluptés et les jouissances dans lesquelles se complaisait l'Asie, elle perdait son énergie guerrière et devenait une proie dévolue nécessairement à toute race conquérante. La grande Babylone, énervée, efféminée, gouffre de vices et de misères, séjour de la dernière dépravation dont l'homme soit susceptible , Babylone allait voir bientôt se réaliser contre elle les terribles menaces des prophètes d'Israël. Elle était l'image de l'Asie occidentale tout entière. Le torrent perse allait l'inonder, et une nouvelle domination devait s'établir sur de nouvelles ruines. Frappée au cœur depuis l'origine, l'Asie cependant devait jouir longtemps encore de son commerce et de son industrie.

CHRONOLOGIE DE L'ASIE OCCIDENTALE. — Le premier empire d'Assyrie et les états qui s'en formèrent ont seuls le droit de nous intéresser ici. Leur chronologie est très-obscur. On peut déterminer jusqu'à un certain point les époques des rois du second empire babylonien, par les synchronismes juifs, et ici s'offre une date certaine, celle de l'ère de Nabonassar, en 747 avant Jésus-Christ, calculée par le célèbre astronome Ptolémée, dont le canon chronologique a été conservé par le Syncelle. Pour l'époque de Sardanapale, il faut recourir aux auteurs grecs, en remontant la série des

(1) Heeren, Politique et commerce, etc.



rois mèdes; et ici on trouve que Ctésias donne à ce royaume une durée de plus de cent ans plus longue qu'Hérodote. L'opinion vulgaire, conforme aux données de ce dernier, place la chute de Sardanapale en 739 avant Jésus-Christ. L'époque de la fondation de l'empire d'Assyrie est tout-à-fait incertaine. Suivant Ctésias, 1500 ans s'écoulèrent entre Ninus et Sardanapale; mais Eusèbe et le Syncelle donnent sur cette durée, comme sur toute cette partie de la chronologie, des chiffres différents. Volney, qui suit en tous points Hérodote et qui confond les deux empires d'Assyrie, ne fait remonter le commencement de cet empire qu'à l'an 1237 avant Jésus-Christ (1).

(1) Voyez les travaux de Desvignoles, de Fréret, de Volney, etc.



**DEUXIÈME PÉRIODE.**

*Les Perses et les Grecs jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.*

---

**CHAPITRE I. — LA PERSE.**

Les Perses, tribu long-temps insignifiante, habitaient les régions montagneuses qui s'étendent entre la mer Caspienne et les bouches de l'Indus (\*). Au sixième siècle environ, avant Jésus-Christ, ils parvinrent à s'emparer de la domination de l'Asie occidentale; et depuis ce temps, l'empire qu'ils fondèrent n'a cessé d'être célèbre dans l'Orient. Une civilisation propre les distingue, née de la réforme de Zoroastre, dont les monuments les plus importants se sont également conservés jusqu'à nos jours.

**SOURCES.** — L'histoire ancienne de la Perse nous a été transmise par deux espèces de sources écrites. Les premières, contemporaines, sont dues aux Juifs et aux Grecs, qui eurent avec les Perses les rapports les plus nombreux (\*\*); et en tout ce qu'elles offrent de contemporain à la période où ces rapports eurent lieu, ce sont elles qui certainement méritent le plus de confiance; mais souvent les auteurs

(\*) Cette contrée était ainsi divisée par les anciens : sur les côtes du golfe Persique s'étendaient du couchant au levant, la Perse proprement dite, la Caramanie, et la Gédrosie; plus au nord, la Médie, l'Arle et l'Arachosie; dans les bassins de l'Oxus (Gihon) et de l'Araxe, la Parthie, l'Hyrcanie, la Bactriane et la Sogdiane.

(\*\*) Voyez principalement Hérodote, les fragments de Ctésias, Xénophon, Diodore, Plutarque; les livres d'Esdras, de Néhémie et d'Esther. — Consultez les histoires générales de l'antiquité.

grecs rapportent des traditions sur des périodes antérieures; et à celles-ci sans doute on doit préférer les sources originales, celles de la seconde espèce dont nous allons parler maintenant.

Les Perses actuels possèdent en effet des monuments très-anciens de leurs croyances religieuses et de leur première histoire; ils possèdent aussi des recueils plus modernes des traditions historiques de leur pays. Voici les principaux de ceux de ces livres que la traduction a mis à la portée du public européen.

Au premier rang d'importance vient le Zend-avesta, que personne aujourd'hui n'hésite plus à attribuer à Zoroastre lui-même, ou du moins à considérer comme le dépôt des idées morales et religieuses de ce réformateur. Le Zend-avesta fut écrit en langue zende, le plus ancien idiome des Persans, remplacé plus tard par le pelhvi, qui lui-même a fait place au parsis moderne. Le Zend avesta ( la parole zende ) ne nous est pas parvenu complet. Il se compose aujourd'hui de plusieurs parties, dont les unes ne renferment que des prières et des invocations, et forment la liturgie de la religion persane, et dont les autres, comprises sous le nom de Vendidad, contiennent les principales idées morales de Zoroastre. Il a été traduit pour la première fois, et après des difficultés inouïes, par Anquetil Duperron (1).

A sa version du Zend-avesta, Anquetil a joint celle du Boundehesch, livre très-ancien, mais qui n'existe plus qu'en pelhvi et qui renferme la cosmogonie des Perses, leur système général du monde et leurs plus anciennes traditions historiques.

La Perse offre de nombreux recueils plus modernes de

(1) Le Zend-avesta, etc., trad. par Anquetil Duperron, 2 vol. n-4°, Paris, 1771. — La version allemande de Kleuker est enrichie de dissertations précieuses.

traditions, des commentaires religieux, etc. Parmi ces recueils, le plus important est le célèbre poème historique de Ferdousi, le *Schah-Nâhmeh*, ou livre des rois, composé vers l'an 1020 après Jésus-Christ, collection poétique de toutes les traditions historiques de la Perse. La première partie de la version de cet important ouvrage vient à peine d'être publiée (1).

Il est très-difficile de faire cadrer l'histoire originale de la Perse avec les récits que nous ont transmis les auteurs étrangers : les noms et les faits diffèrent, et il est presque impossible d'établir quelque chose de certain sur ce point. Nous indiquerons les rapprochements les plus probables (2).

Une autre classe de sources comprend les monuments. Nous parlerons plus tard des débris architecturaux que l'on a trouvés sur ce sol ; mais ici nous devons appeler l'attention sur les inscriptions dont ces monuments sont couverts. Ce sont les inscriptions cunéiformes que jusqu'à ce jour on a vainement cherché à déchiffrer : elles se composent de caractères alphabétiques ayant la forme de coins allongés. Les travaux les plus importants sur ce sujet sont ceux de MM. Grotefend, Lassen et Burnouf (3).

TRADITIONS PRIMITIVES DE LA PERSE. — L'histoire persane commence par une cosmogonie, et les premiers héros furent comme partout les dieux qu'on adora plus tard. Le *Boundehesch* raconte d'abord comment du Temps sans bornes, de l'Éternel infini, sortit Ormuz ou Anhouma, lumière resplendissante, et bientôt après Péétiaré ou Ahriman, le principe du mal. Toutes les choses furent faites par eux ; mais à chaque création bonne produite par Ormuz, Ahriman mêlait

(1) Le livre des rois de Ferdousi, publié et traduit par J. Mohl, Paris, 1838, in-fol. — Voyez aussi la *Chronique de Tabari*, trad. par M. Dubeux, Paris, 1836, in-4°.

(2) Voyez Malcolm, *Histoire de la Perse*, traduit en français, 4 vol. in-8°, 1821, et l'analyse des traditions, dans l'*Essai* de M. Boulland.

(3) Voyez les dernières années du *Journal des Savants*.

une création corrompive et méchante. Puis vient l'histoire de leurs luttes acharnées et celle de la création de deux êtres dont l'un parlait et ~~était~~ né pour vivre, de Kaïomorts, le premier roi du monde, au corps éclatant de lumière, et dont l'autre ne parlait pas et devait mourir, de l'homme-taureau. De la semence de Kaïomorts naquirent un homme et une femme dont l'histoire rappelle celle d'Adam et d'Eve, et d'eux est sorti le reste du genre humain.

Alors commence l'histoire spéciale de l'Iran (ancien nom sacré de la Perse.) L'empire se constitua autour du Mont-Alborjd. Ce nom indique-t-il l'Himalaya ou les montagnes de l'Arménie? Cette question a soulevé de graves discussions. Qu'il nous suffise de savoir que la parenté de langage lie les Perses aux nations Indo-Germaniques.

Une longue période s'écoula sous le gouvernement d'une série de rois que les traditions rangent dans la première race des rois persans, dans la dynastie des Pischdadiens (instruits au commencement par l'oreille.) Ici nous nous trouvons au milieu d'une foule de légendes héroïques et religieuses, qui, sous une forme symbolique, racontent de grands événements sociaux. Là viennent des noms célèbres de rois qui réunirent les caractères d'inventeurs et de réformateurs à celui de conquérants : tel fut Hoshing, le premier d'entre eux, qui purgea la terre de mille animaux monstrueux. tel fut Tehmourets ou Tahmouras, guidé par l'oiseau merveilleux Simorg : tel fut Djemschid, le plus célèbre et le plus saint des rois des Perses, le premier auquel Ormaz, suivant le Vendidad, révéla la parole sacrée. Djemschid fut tué par l'impie Zohak, noir de peau. Puis, sous Féridoun, un partage de l'empire entre les fils de ce prince excite une lutte longue et acharnée que soutient l'Iran contre la race séparée, le Touran. Cette guerre resta toujours célèbre dans les souvenirs nationaux ; elle forme le sujet de la plupart des poésies héroïques de la Perse, et l'on chante en-

core la race des héros et le célèbre Rustem qui soutinrent la gloire de l'Iran.

La race des Pischdadiens s'éteignit pendant cette lutte. Une nouvelle dynastie, fruit d'une alliance entre les deux nations ennemies, monta sur le trône et étendit au loin la puissance de l'Iran. Cette dynastie est celle des Kaianides ; et les premiers rois de cette race furent Ke-Khobad, Ke-Kosrou, Ke-Kurou, Ke-Lohrasp, et Ke-Gustasp. Ce fut sous ce dernier roi que parut Zoroastre, et que sa réforme fut acceptée en Perse.

Ici nous touchons une des questions les plus graves de l'histoire persane. A quelle époque faut-il placer la dynastie des Kaianides et plus spécialement la réforme de Zoroastre ? La discussion règne sur ce point, et les opinions les plus contraires, appuyées toutes sur certaines probabilités, ont été soutenues : pour les uns, Zoroastre est antérieur aux temps historiques ; pour d'autres, il y eut plusieurs réformateurs de ce nom : pour d'autres encore, Zoroastre précéda immédiatement Cyrus, et sa doctrine était propre aux mages de la Médie. Mais l'opinion qui nous paraît la plus vraie est celle qui, conformément au témoignage de plusieurs auteurs anciens, place Zoroastre sous Darius, fils d'Hystaspe, et qui voit dans ce prince le Ke-Gustasp de la tradition persane, et dans l'avant-dernier de ses prédécesseurs, Ke-Kurou, le Cyrus des Grecs.

Nous sommes arrivés au point où les historiens grecs doivent surtout être consultés. C'est d'après eux que nous allons exposer la suite de l'histoire persane (\*).

HISTOIRE DES PERSES DEPUIS CYRUS. — Nous avons parlé

(\*) La chronologie de cette histoire traditionnelle ne présente aucune certitude. Quant à celle de la période suivante, que les Grecs nous font connaître, elle est fixée dans ses points principaux, et n'offre que des difficultés de détail ; nous ne reviendrons donc pas sur ce sujet.

de l'origine et des progrès de l'empire des Mèdes, suivant les historiens de la Grèce. Dans les livres de ceux-ci, nous voyons apparaître pour la première fois les Perses comme tributaires des Mèdes. Le roi de Médie, Astyage, marie sa fille, Mandane, à Cambyse, roi des Perses, et de ce mariage nait Cyrus, le grand conquérant. L'histoire de Cyrus est profondément empreinte encore du caractère symbolique qui caractérise les anciennes traditions. Ce mulet, né de deux races ennemies (c'est ainsi que le nomme l'oracle de Delphes), exposé sur une montagne par ordre de son grand-père Astyage, est allaité par une chienne. Recueilli par un pâtre, il devient le roi de ses compagnons d'enfance : et bientôt il est reconnu pour appartenir à la race gouvernante. Renvoyé en Perse, il soulève sa nation contre celle des Mèdes, il défait les armées d'Astyage, réunit les deux peuples, et fonde la domination des Perses (360).

Il attaque d'abord Crésus, roi de Lydie, et détruit ce royaume ; puis il soumet la Syrie et une partie de l'Arabie, pendant que son lieutenant Harpage réduit les villes grecques de l'Asie-Mineure. Alors il porte tous ses efforts contre le colosse déjà chancelant d'Assyrie, et, par la surprise de Babylone, renverse cet empire. Il n'arrêta pas là les cours de ses conquêtes. Les Saces, la Bactriane, l'Inde furent soumis à ses lois ; et il périt enfin dans une expédition contre les Massagètes (\*)

(\*) Nous avons suivi le récit d'Hérodote. Celui de Xénophon est bien différent. Suivant ce dernier, Cyrus ne succède pas à Astyage, mais à son fils Cyaxres. Les circonstances de sa naissance ne sont pas extraordinaires, et c'est paisiblement, par l'effet des lois de succession, que les Perses deviennent les maîtres des Mèdes. La mort de Cyrus aussi est différente. Il termine sa vie au sein de son empire et tout occupé de cette vaste administration. La tradition de Ctésias offre d'autres divergences sur ces points. Dans les légendes héroïques persanes, Ke-Kurous est célèbre par ses grandes conquêtes, et la victoire définitive qu'il remporta contre Afrasiab, roi de Touran.

A Cyrus succéda son fils Cambyse. Celui-ci eut à combattre d'abord une révolte de son frère Tanaoxare ou Smerdis, gouverneur de l'Arménie, de la Médie et du pays des Madusiens. Puis il alla conquérir l'Égypte et soumettre la Libye, Barca et Cyrène. Il voulut en vain subjuguier l'Éthiopie. Vaincu par les sables du désert, ce prince sanguinaire se vengea sur l'Égypte, et tourna ses fureurs contre sa propre famille : son frère Smerdis et sa sœur Méroé périrent sous ses coups. Alors les mages (la caste sacerdotale médique) proclamèrent un des leurs sous le faux nom de Smerdis. Cambyse accourut, furieux, de l'Égypte; mais il mourut en route; et l'usurpation de Smerdis fut couronnée de succès. Cependant les Perses ne supportèrent pas long-temps la domination des mages. Après une révolte heureuse, ils placèrent sur le trône Darius, fils d'Hystaspe, un des chefs des sept grandes familles dans le sein desquelles pouvait être choisi un roi (\*) (322).

Sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, la puissance persane arriva à son apogée. La nation des Perses, petite mais courageuse, tenait alors sous sa domination un territoire immense, et exploitait à son profit une quantité innombrable de vaincus.

Les provinces conquises, afin de pouvoir être maintenues

(\*) Suivant les Perses, le successeur de Ke-Kurous fut Ke-Ioh-rasp, contre lequel se révolta Ke-Kustasp, son fils. Ke-Kustasp régna en effet à Balck, en Bactriane. Ce fut à sa cour que vint Zoroastre, inspiré d'Ormuz, et qui avait reçu du Dieu les Livres Sacrés sur le mont Albordj. Kustasp accepta la doctrine de Zoroastre, et commença à la propager par la voie des armes. Le Touran était gouverné alors par Ardjasp, auquel Ke-Kustasp payait un tribut. Il ne voulut pas recevoir la croyance nouvelle. Après une lutte acharnée, il fut vaincu par Kustasp et son fils Asfandiar, qui réunirent en leurs mains la domination de tout l'empire. Cette tradition rappelle sans doute des luttes intérieures dont les Grecs n'ont pas eu connaissance.



dans l'obéissance, furent divisées en satrapies. Cyrus en constitua cent vingt. Sous Darius, il y eut un remaniement : le nombre en fut réduit à vingt ; mais on n'en a pas la liste exacte. Dans l'origine, il y eut dans chacune de ces provinces un satrape, gouverneur civil, et un commandant de la force armée distribuée dans la province et chargée d'y maintenir l'ordre. Ces deux gouverneurs étaient d'abord indépendants l'un de l'autre. Mais plus tard ce pouvoir fut réuni souvent dans les mêmes mains ; et même on confia l'administration de plusieurs provinces à un seul satrape. C'est ce qui donna à ceux-ci un pouvoir qui les rendit redoutables aux rois de Perse. L'administration des provinces n'avait d'autre but que l'exploitation la plus complète possible des vaincus par les vainqueurs. Les provinces étaient forcées de nourrir et d'entretenir les armées qui y étaient réparties, d'enrichir les satrapes et leur suite, et d'envoyer des impôts considérables à la cour du roi. Ces impôts étaient pour la plupart prélevés en nature et distribués de même : c'étaient des denrées, des objets d'habillements, etc. Les provinces en étaient épuisées.

La cour du roi était le centre de cette vaste administration ; et le roi représentait, à l'égard des nations conquises, la nation perse elle-même. Ce chef divin, donné aux Perses par Ormuz, ce maître issu de dieux, comblé de trésors arrachés aux provinces, et dont le pouvoir sur les vaincus ne reconnaissait nul frein moral ni matériel, devint alors le roi des rois, le despote absolu paré des titres les plus pompeux, et il fut adoré à l'égal des dieux. Sa personne sacrée ne pouvait être nourrie que des aliments les plus purs, vêtue que des étoffes les plus magnifiques. Une cour innombrable, un sérail magnifique, une armée entière pour sa garde, le suivaient partout, et partageaient le luxe et les délices qui l'entouraient. Il avait de magnifiques palais dans plusieurs villes, et changeait de résidence suivant les saisons. Un corps d'écrivains

était attaché à sa personne, et notait ses moindres actions (1).

Au milieu des voluptés, les Perses subirent le sort qu'ils avaient réservé aux vaincus. Ils s'énervèrent, et perdirent leur activité conquérante. Les rois furent gouvernés par les femmes et les eunuques. Les gouverneurs de province fomentèrent des révoltes. Des guerres malheureuses avec les Grecs achevèrent de briser la force de l'empire, qui finit par être conquis par ces mêmes Grecs. Ce sont ces faits qu'il nous reste à exposer succinctement.

Darius, après avoir consolidé son pouvoir à l'intérieur et éteint dans le sang une révolte très-sérieuse de Babylone, marcha contre les Scythes, soumit les Thraces, et vint jeter un pont sur le Danube. Mais son expédition ne réussit pas. Revenu en Asie, il étendit la domination persane du côté de l'Inde. Mais bientôt une révolte des villes d'Ionie, qui depuis Cyrus étaient soumises aux Perses, appela son attention du côté de la Grèce, que depuis long-temps il convoitait. Ce fut alors que commencèrent les guerres médiques et les rapports non interrompus de la Grèce avec la Perse, et par elle avec tout l'Orient. L'histoire des guerres médiques appartient plutôt à l'histoire grecque. Darius soumet d'abord les cités rebelles de l'Ionie. Ensuite il essaie d'asservir la Grèce en se rendant maître de la Thrace, de la Macédoine et des pays situés au nord de cette région. Mais l'armée de Mardonius qu'il y envoie, y périt. Bientôt il équipe une flotte immense et l'envoie contre les Athéniens et les Érétriens, qui ont soutenu les Ioniens dans leurs révoltes et ont brûlé Sardes. Cette flotte ruine l'Eubée et Érétrie; mais l'armée qu'elle a débarquée est brisée à Marathon; et Darius meurt en préparant une nouvelle expédition. Son fils Xerxès est plus malheureux encore que lui. Il rassemble une armée innombrable de tous les points de son empire, mais toutes ses forces se brisent contre le cou-

(1) Voyez Heeren, Politique et Commerce, etc.

rage des Grecs aux Thermopyles , à Salamine , à Platée , à Mycale. Les Grecs alors attaquent les Perses dans leurs propres états. L'Athénien Cimon rend la liberté à une foule d'îles et à plusieurs villes de l'Asie mineure. Xerxès, occupé d'intrigues du sérail , finit par en devenir la victime. Il est assassiné avec son fils aîné par Artaban , capitaine des gardes (472).

Le troisième fils de Xerxès , Artaxerxes Longue-Main , parvient à s'emparer du pouvoir au détriment de son frère aîné qui ne se soumet qu'avec peine. Les Grecs soulèvent l'Égypte contre lui. Ses flottes sont dispersées en plusieurs rencontres par Cimon , et il est forcé enfin de conclure avec les Athéniens un traité honteux qui garantit la liberté des villes grecques de l'Asie mineure , interdit à ses vaisseaux la navigation de la mer Égée , et défend à ses armées de s'approcher de ces mers à la distance de trois jours de marche. L'Égypte qu'il avait conquise se soulève une seconde fois ; et bientôt après , Mégabyze , qui l'avait fait rentrer sous le joug , montre le premier exemple d'une révolte de satrapes. Le sérail commence à jouer un rôle de plus en plus prédominant. Le fils d'Artaxerxes est assassiné par Sogdien , précipité lui-même du trône par Ochus , connu sous le nom de Darius Nothus. Les révoltes des satrapes Arttyphius et Pisuthès désolent son règne. L'Égypte , soulevée une troisième fois , parvient à conserver pendant soixante ans son indépendance. Darius Nothus avait confié le gouvernement de l'Asie mineure à Cyrus , le plus jeune de ses fils : celui-ci qui dans sa province s'était rendu insupportable par ses cruautés et ses exactions , se révolta , à la mort de son père , contre son frère aîné Artaxerxes Mnémon , qui lui succéda. Dix mille Grecs viennent à son secours sous le commandement de Cléarque ; mais il perd la bataille de Cunaxa , où il est tué , et les Grecs font une retraite qui est restée célèbre , et dont l'historien fut celui même qui les conduisait , après la mort de Cléarque et des

principaux chefs, Xénophon. Depuis la mort d'Artaxerxes Longue-Main, Tissapherne et Pharnabaze avaient conduit les affaires extérieures et détourné les dangers que pouvait faire craindre l'activité militaire des Grecs en fomentant parmi ceux-ci les rivalités intérieures. Mais à cette époque, la chute d'Athènes avait établi la domination de Sparte. Tissapherne voulut soumettre les villes ioniennes. Les Spartiates envoient Thymbron et Dercyllidas, puis Agélilas, à la tête de troupes aguerries. Ce dernier allait faire revivre les temps de Cimon. Il avait soumis la plus grande partie de l'Asie mineure et marchait au centre de l'empire persan, lorsqu'une nouvelle ligue de Grecs contre Sparte le force de rappeler ses troupes. L'alliance avec cette ligue et quelques victoires donnent la haute main à la Perse, qui intervient comme médiatrice entre les cités grecques et leur impose la paix par le traité d'Antalcidas (387).

L'intérieur était gouverné par les intrigues du sérail. Artaxerxes laissait sa mère Parysatis exercer un despotisme sanguinaire. Plusieurs révoltes ont lieu. L'île de Chypre sous Evagoras lutte avec succès contre les Perses et acquiert une sorte d'indépendance. Plusieurs révoltes de satrapes sont heureusement étouffées. Mais Artaxerxes, quoique secouru d'auxiliaires grecs, ne peut soumettre l'Égypte toujours indépendante. Bientôt tous les satrapes des provinces occidentales et maritimes se soulèvent à la fois. Chacun veut fonder une puissance indépendante. L'empire, épuisé de faiblesse, va se démembrer. Artaxerxes ne se sauve que par la trahison. Il meurt après avoir fait périr son fils aîné qui s'était révolté. Son quatrième fils Ochus assassine ses deux frères et monte sur le trône. Les mêmes circonstances continuent; une révolte d'Artabaze est comprimée. La Phénicie et l'île de Chypre se soulèvent. Ochus les soumet par la trahison, et, chose remarquable, il parvient enfin à dompter l'Égypte avec l'aide des Grecs mêmes (334).

Un égoïsme effréné rongait tous les grands de Perse. La trahison et l'assassinat furent les principales armes de ces guerres ; mais les armées dévastaient les provinces et portaient partout une misère profonde. Ochus était gouverné par un de ses généraux, Mentor, et par Bagoas, ennuqué égyptien. Celui-ci l'empoisonna bientôt et tua tous ses fils , à l'exception du plus jeune, Arsés. Arsés eut peu de temps après le même sort que ses frères ; et Bagoas mit à sa place Darius Codoman, un descendant de Darius Nothus. Ce fut le dernier roi de la dynastie des Caianides ; car, sous son règne , l'empire de Perse fut conquis par Alexandre-le-Grand (330).

*Doctrine de Zoroastre.* — L'opposition des deux principes, du bien et du mal , de la lumière et des ténèbres, comme théorie religieuse , et l'adoration du feu dans le culte pratique , distinguent nettement la religion des Persans de toutes les autres. Les anciens déjà connaissaient ces principes distinctifs , et l'étude des livres mêmes de Zoroastre a fourni sur ces points des notions détaillées. Cette religion a été , chez les modernes , l'objet de travaux et de systèmes divers ; nous nous contenterons d'exposer les faits (1).

Il paraît qu'au temps de Zoroastre, tous les dogmes principaux qu'on trouve dans le Zend-avesta , étaient reçus déjà dans la Perse et constituaient d'anciennes traditions nationales. Les Perses même semblent avoir été divisés sur ces points en sectes différentes , au milieu desquelles Zoroastre apparut comme un réformateur. Mais sa réforme fut , avant tout, morale ; et ses principes moraux, il semble les avoir puisés dans l'Inde

Le Zend-avesta ne contient point l'exposé du dogme et de la théologie. C'est surtout un livre moral et liturgique. Nous

(1) Voyez Thomas Hyde , *Historia religionis veterum Persarum* , Oxon., 1700, in-4°. — Mémoires de Foucher (Acad. des Inscript.). — Notes de Gulniant sur le 2<sup>e</sup> livre de Creuzer.

soumies forcées, pour connaître le nombre et les fonctions des dieux, de les tirer des prières qu'on leur adresse. Voici le dogme général, tel qu'il résulte du travail d'Anquetil.

Zervané Akeréné (le temps sans bornes) a toujours été et sera toujours, n'a point de racine, n'a rien au-dessus de lui. L'être a été donné d'abord à Ormuz et Ahriman. Ormuz, élevé au-dessus de tout, était avec la lumière souveraine, avec la pureté, avec la lumière du monde. Ormuz, le juste juge du monde, la pureté même, qui existe par sa puissance, qui a habité les lumières premières, a produit la loi en prononçant l'Honover (\*), verbe primitif, prière sacrée, ainsi que tout ce qui est bien dans ce monde. Ahriman, qui habitait les ténèbres premières, qui a toujours été mauvais, a corrompu le bien produit par Ormuz.

Chacun d'eux produisit son peuple. Ormuz créa le peuple céleste, les Amshaspands, les Izeds et les Ferouers. Ahriman engendra une race mauvaise correspondante, les Dews et les Daroudjs, peuple qui corrompt, brise et tourmente. Tous deux créèrent ensemble le monde qui fut ainsi un mélange de bien et de mal. Des productions du monde, la première que fit Ormuz fut le ciel; la seconde, l'eau; la troisième, la terre; la quatrième, les arbres; la cinquième, les animaux; la sixième, l'homme.

Le peuple d'Ormuz se compose de génies de différents ordres. Au premier rang sont les Amshaspands. Ils sont au nombre de sept, et Ormuz en est lui-même le premier. Après lui vient Bahman, son lieutenant, qui conserve le ciel et le monde; puis Ardibeheschts, le génie du feu; Schariver, dieu des métaux; Khordad, qui aide et donne l'intelligence; Amerdad, qui donne les troupeaux et multiplie

(\*) L'Honover est une prière que tout Perse doit réciter toujours, qui naquit d'Ormuz avant toutes choses, et qui n'est autre chose que le résumé des droits et des devoirs.

les graines. Au second rang viennent les Izeds, qui forment le cortège des Amshaspands, comme ceux-ci forment le cortège d'Ormuz. Ils sont au nombre de vingt huit. Les principaux d'entre eux sont Avan, le dieu de l'eau, une des grandes divinités de la Perse; Taschter, le dieu de la pluie bienfaisante; Sérosh; Hom, qui apparaît aussi comme enseignant la parole sacrée aux hommes, et qui était représenté par un arbre sacré; il y avait aussi des Izeds femelles. Les Amshaspands et les Izeds présidaient aux mois et aux jours, et même aux cinq jahs dont était composé chaque jour. Une certaine obscurité règne sur les caractères de tous ces dieux, car nous ne les connaissons que par les prières qu'on leur adresse.

Parmi tous les Izeds, le plus célèbre, et celui qui a donné lieu à une foule de discussions, est Mithra. Quoique Hérodote ait dit que c'était Vénus Uranie, les anciens le considéraient en général comme le soleil. Sous les empereurs romains, le culte de Mithra se répandit dans tout l'Occident, mais avec des caractères différents de ce que nous le montre le Zend-avesta. Ce fut un culte mystique, auquel on ne parvenait qu'après les initiations les plus terribles. Il a semé partout ce qu'on nomme les monuments mythriaques, bas-reliefs qui représentent le dieu Mithra, avec un bœuf, qu'on suppose devoir être sacrifié. Plusieurs auteurs modernes ont suivi l'opinion des anciens, et ont considéré Mithra comme le soleil. Creuzer a vu en lui l'Amour, le médiateur universel. D'autres sont allés jusqu'à le considérer comme un des personnages de cette trinité panthéiste que les néo-platoniciens tirèrent des hérésies égyptiennes. Voici les caractères qu'il présente dans le Zend-avesta. Nous empruntons ce résumé à M. Boul-land :

« Mithra est celui qui subsiste toujours au ciel entre la lune et le soleil, qui rend fertiles les terres incultes, et frappe les Dews par la ceinture avec sa massue éternelle : c'est lui qu'on invoque pour qu'il vienne apporter les plaisirs, l'intel-

ligence et la vie; pour qu'il vienne secourable, avec le bonheur et la joie; pour qu'il vienne compatissant, apporter la santé, la victoire et la pureté; pour qu'il anéantisse le Dardoudj. C'est lui qui donne le roi, qui donne le fils, qui donne l'âme, qui donne la sainteté et la pureté. C'est lui qui, comme un chef pur, veille sur ceux qui sont en paix; qui veille aussi sur les hommes qui se frappent dans les combats, et qui fait naître et entretient l'harmonie entre les diverses parties du genre humain. Aussi doit-on lui offrir le vin qui donne l'ivresse, qui fait voir le ciel; le lait qui procure l'immortalité; les parfums (la rose) qui donnent la science et la prophétie, et la grenade qui rend invulnérable. »

Après les Izeds viennent les Férouters. Ce sont des êtres spirituels particuliers qui se présentent tantôt comme prototypes de tous les êtres, tantôt comme génies, protecteurs et bienfaisants, tantôt comme faisant partie de l'âme humaine elle-même, comme formant la base des êtres spirituels. Une étude plus approfondie fera sans doute découvrir ici de frappants rapports entre cette doctrine et la théorie psychologique de l'Inde, dont nous avons exposé les principes généraux.

Ormuz avait mis trois mille ans à créer le peuple céleste. Pendant ce temps Arhiman fut lié et sans force. Pendant trois autres mille ans les opérations d'Arhiman sont mêlées à celles de Ormuz. Mais à la fin Ormuz doit être victorieux et le monde des Dews doit disparaître. En effet, il arrivera que les forces de la nature humaine diminueront; les hommes d'abord ne mangeront plus de viande; à la fin ils ne mangeront ni ne mourront plus. Sosioch fera revivre les morts, les âmes retrouveront leurs corps, l'assemblée de tous les êtres paraîtra devant l'Éternel. Alors aura lieu la grande purification de tous les crimes; le verbe d'Ormuz purifiera le monde. Ahriman et les Dews seront sans force et ils deviendront purs eux-mêmes. A la ré-



surrection, le monde sera immortel, la terre sera sans souillure et sans maux.

La doctrine morale de Zoroastre reposait entièrement sur le système théologique. Tout est pur ou impur dans ce monde. Les Perses sont une partie de l'armée d'Ormuz. Ils doivent combattre toujours contre les Dews. Toutes les bonnes actions qu'ils font détruisent le fruit du Dew ; mais le mal le fait engendrer comme la femme qui a eu commerce avec quelqu'un.

Les actes commandés par Zoroastre sont de deux espèces : les uns appartiennent à la morale proprement dite, les autres constituent les pratiques religieuses. Ces dernières occupent la plus grande partie du Zend-avesta. Elles comprennent : les prières journalières qui tous les jours devaient être recitées avant l'aurore (on devait réciter presque tout le *Vendidad*) ; les fêtes assez nombreuses et qui duraient ordinairement six jours ; le culte du feu, l'image d'Ormuz, la représentation de la lumière primitive, qui purifie, qui chasse les Dews, conservé sur des autels renfermés dans des temples ronds ; et la doctrine étendue des impuretés et des purifications, qui embrasse presque tout le *Vendidad* et qui est presque identique dans les détails à celle de l'Inde. Ici nous trouvons la théorie scientifique de l'impureté qui provient du contact des morts. Lorsqu'un homme est mort, le noir *Daroudj* s'en empare aussitôt ; il se répand sur le cadavre et l'occupe tout entier ; et si quelqu'un touche ce corps le *Daroudj* passe sur lui. Dans les purifications qui se font principalement par des ablutions d'eau ou d'urine de bœuf, on chasse successivement le *daroudj* de toutes les parties du corps. Le *Vendidad* revient continuellement sur ce point important et règle avec les plus grands soins ce qu'on doit faire des cadavres. On connaît toute cette partie de la religion perse dans ses moindres détails, puisque c'est la pratique encore constante actuellement.

Le dogme social le plus élevé de Zoroastre fut le rapport

d'obéissance , la hiérarchie des pouvoirs. Suivant le dix-neuvième Ha (partie) des Izescheds qui contient le commentaire du Honover, de la parole première, Zoroastre établit des chefs pour tout. Il y a cinq places de chefs : les chefs de lieu, de rue, de ville, de province, et Zoroastre lui-même le chef des prêtres. Les femmes doivent avoir un chef à deux mamelles. Le chef de chaque lieu est celui auquel appartient ce lieu , de même pour les rues , les villes, les provinces. Ces chefs cependant ont un devoir à remplir. Le chef des chefs doit être le plus abondant en bonnes œuvres : le chef des laboureurs doit être celui qui prend le plus de soin des troupeaux et qui fournit le plus d'oblations au feu : le chef des militaires celui qui se distingue le plus par les qualités de l'esprit et du corps. Les chefs sont d'origine divine. Un feu sacré les anime : ils sont sur la terre ce que l'Amshaspand-Bahman est au ciel. Les princes impies et usurpateurs mêmes viennent des dieux, à plus forte raison , les princes bienfaisants. Vous établissez roi, Ormuz , s'écrie Zoroastre, celui qui soulage et nourrit le pauvre.

Les devoirs les plus importants étaient, suivant la loi de Zoroastre , le mariage et le labourage. Il était impossible qu'un homme qui ne s'était pas marié et qui n'avait pas de fils arrivât au ciel ; et, comme dans l'Inde, on établit des mariages fictifs pour ceux qui étaient morts sans descendants, afin qu'ils eussent quelqu'un qui leur fit les cérémonies indispensables. Le Vendidad exalte beaucoup le labourage. « O Ormuz , juste juge , demande Zoroastre, quel est le point le plus pur de la loi des mazdéiemans ( croyans ) ? » Ormuz répond : « C'est de semer sur la terre de forts grains , à Sapetman Zoroastre. Celui qui sème des grains et le fait avec pureté remplit toute l'étendue de la loi. »

Parmi les autres devoirs, ceux sur lesquels le Zend-avesta insiste le plus sont : De ne pas emprunter d'argent parce que cela conduit au mensonge : d'éviter les relations criminelles

avec les femmes : de ne pas user de violence. Il est une sanction dans cette vie et une autre après la mort. Alors les âmes arrivent au pont Tinevad. Là toutes sont examinées. Celles qui ont mené une vie pure vont habiter auprès d'Ormuz ; les autres sont précipitées dans le Zerend, lieu horrible, où elles resteront jusqu'au jour de la résurrection et de la purification universelle.

Nous aurons peu de chose à dire de l'art et de la science perses. Jamais il n'y eut un grand développement à cet égard. Le principe religieux lui même comprimait l'essor des arts plastiques. Les Perses ne construisaient pas de temples ; ils ne représentaient pas leurs dieux par des images peintes et sculptées. A peine s'ils bâtissaient des temples étroits (les dômes ronds du Zend-avesta, image du ciel) pour y conserver le feu. Les seuls objets sur lesquels s'exercèrent l'art architectural et la sculpture furent les palais des rois et leurs sépultures. Une partie des ruines de Persépolis (Tchilminar), plusieurs mausolées et d'autres débris existent. Sous ce rapport, les ruines de Tchilminar nous offrent des débris curieux à explorer, et qui nous donnent une idée exacte de l'art perse. Le palais de Persépolis est adossé contre une montagne. Il s'élève sur trois terrasses successives auxquelles on arrive par de larges et magnifiques escaliers en marbre. Les deux premières terrasses n'offrent que des débris de portiques et de colonnades. Sur la troisième, on pénètre dans les détours de vastes salles et de chambres nombreuses. Le tout est construit en marbre parfaitement taillé et uni sans ciment. Des bas-reliefs, qui représentent la réception des rois, ornent les murailles ; et les portiques sont flanqués d'animaux fabuleux, de grandeur colossale, de griffons, de licornes, etc. Les mausolées consistent en petites maisons de deux ou trois étages, ornées de bas-reliefs symboliques. Ils sont répandus çà et là dans la plaine. Le système des terrasses paraît avoir été général chez les Perses ; car, partout, il s'offre là où des

débris annoncent l'existence d'anciennes villes ou de palais royaux (1).

Les Persans firent peu de progrès dans les sciences. Cependant ils avaient un système général exposé sous forme cosmologique, et qui comprenait les êtres spirituels comme les êtres matériels, qui donnait la théorie des dieux et des âmes, du temps et des époques diverses, des phénomènes météorologiques, des étoiles, de la terre, des fleuves, des animaux et des plantes. Ce système n'a encore été l'objet d'aucun travail moderne. Il a pour principe général qu'il est pour chaque espèce d'êtres une force primitive et divine, qui engendre et propage ces êtres. Le système religieux des chefs reçoit ici sa formule scientifique.

*Organisation sociale* (2).—L'ancienne nation perse formait plusieurs tribus inégales en puissance et en considération. Celle des Pasargardes fut long-temps la principale, et dans son sein, une des familles les plus célèbres était celle des Acheménides, dont furent les rois depuis Cyrus. Les chefs de ces familles étaient de vrais seigneurs féodaux qui souvent portaient ombrage aux rois : c'était à eux qu'on confiait le gouvernement des provinces, et nous avons raconté l'histoire de leurs révoltes fréquentes.

La masse entière des Perses était divisée, selon Zoroastre, en quatre classes : les prêtres, les militaires, les laboureurs et les ouvriers. Cette division était ancienne, et suivant la

(1) Voyages de Kinneir, d'Ouseley, de Ker Porter, analysés dans le *Journal des Savants*, 1819, 1822 — 1824, et dans l'ouvrage cité de Heeren.

(2) Tous les passages des anciens sur ces points ont été recueillis par Brissou, *De regio Persarum principatu*, libri 3, Argentoratum, 1716. — Voyez aussi l'Histoire des Législateurs de Pastoret, t. 9, Heeren, l. c., et les appendices d'Anquetil au *Zend-avesta*. — Ajoutez les relations des voyageurs modernes, surtout de Lebrun et de Chardin.

tradition, elle avait été établie par Djemshid. Les trois premiers états étaient fort estimés, mais avant tout, les prêtres et les militaires. C'étaient eux qui pouvaient seuls fournir les chefs. Les prêtres se divisaient en trois classes : les Herbeds, fils de prêtres qui avaient reçu toutes les purifications : les Mobeds, ministres du culte; et les Destours Mobeds, chefs des Mobeds, qui exerçaient un pouvoir fort étendu. Ces prêtres étaient connus sous le nom de Mages par les Grecs, et leur influence subit des variations de différentes espèces. L'histoire du faux Smerdis en est un exemple.

Le devoir militaire était un des principaux, et il découlait immédiatement de la religion qui commandait de combattre l'impureté partout. Or, tout ce qui n'était pas Perse, était impur : aussi tout Perse devait être soldat. L'éducation, telle qu'elle est décrite par Xénophon, tendait avant tout à constituer une nation militaire. Quand la guerre était déclarée, les tribus se rassemblaient et formaient l'armée commandée par ses propres chefs, chargée elle-même de son entretien. Mais l'énergie de ce but s'usa dans les guerres intestines : et lorsque les grandes conquêtes eurent eu lieu, les Perses préférèrent le repos. Alors les rois firent marcher les peuples vaincus, ou se servirent de troupes mercenaires. Depuis ce moment aussi les Perses furent la proie de tous les conquérants courageux. Les laboureurs devenaient eux-mêmes guerriers dans les temps de guerre. La fonction spéciale militaire appartenait principalement aux familles nobles et à ceux qui se trouvaient actuellement appelés sous les armes. Les ouvriers constituaient sans doute une race inférieure : c'étaient eux qui exerçaient les arts mécaniques, les fonctions serviles.

Il n'y eut pas de véritable système de castes dans la Perse, et les fonctions n'étaient pas héréditaires. Les hommes de tous les états étaient purs en général, quoiqu'il y eût des travaux qui rendissent impurs; et suivant le Zend avesta, sous

les dômes ronds , c'est-à-dire au ciel et dans les temples qui les représentaient , tous sont sans distinction , les maîtres comme les serviteurs. Mais, quoique tous les hommes vivant sous la loi d'Ormuz fussent purs et égaux , les distinctions aristocratiques des tribus n'en subsistaient pas moins ; la noblesse de race , l'origine plus ou moins divine des familles , fait que Zoroastre sanctionna par son principe de l'obéissance aux chefs établis par Ormuz , a entrete nu jusqu'à nos jours parmi les Perses l'inégalité la plus choquante , sans compter la séparation complète des esclaves et des nations étrangères qui sont impures et que l'on doit toujours exterminer.

Comme chez toutes les nations anciennes , le père de famille seul représentait la famille chez les Persans. Il avait droit de vie et de mort sur ses enfants et il pouvait les tuer s'ils le contredisaient trois fois. La femme était complètement soumise au mari : il était son dieu. Tous les matins , prosternée devant lui , elle devait lui faire sa prière , et il ne lui était pas permis d'adorer une autre divinité. Un homme ne pouvait avoir qu'une seule femme légitime qu'il pouvait répudier sous les moindres prétextes , et en outre il lui était permis d'avoir une foule de concubines. Nous savons que les rois de Perse en avaient une pour chaque jour de l'année. Un homme pouvait épouser sa mère et sa sœur.

Les livres persans nous disent peu de choses des esclaves. Du reste , les esclaves en Perse comme dans tout l'Orient , n'étaient qu'un vil bétail. Nulle part , le mépris de l'homme n'alla plus loin : aucune nation n'appliqua avec plus de cruauté et de froideur la croyance , que tout ce qui n'était pas elle lui était dévolu comme un instrument passif de ses jouissances.

Voilà les principales notions que nous possédons sur la Perse ancienne. La même civilisation , faiblement modifiée par des circonstances extérieures , s'est conservée jusqu'à nos jours ; et aujourd'hui encore , les voyageurs y peuvent vérifier l'exactitude des relations que donnèrent les anciens.

## CHAPITRE II. — LA GRÈCE.

Nous arrivons à l'histoire du peuple qui , par sa civilisation, par ses beaux-arts, sa littérature, ses travaux dans la science et la philosophie, a seul pendant long-temps attiré les regards des savants modernes. Si aujourd'hui l'étude plus suivie des antiquités orientales démontre que la Grèce ne fut qu'un brillant reflet d'une civilisation plus élevée, elle ne doit pas nous faire méconnaître le rôle éminent que ce peuple a joué dans l'histoire du monde. La Grèce ne tira point de son propre fonds les éléments de sa grandeur intellectuelle : elle reçut de l'Orient les principes de ses croyances, de ses institutions et de sa philosophie ; mais elle sut largement faire fructifier les germes qu'elle avait reçus, et répandre dans tout le monde occidental les idées et les opinions qu'elle s'était faites : ainsi elle prépara un terrain intellectuel commun propre à comprendre et à recevoir des principes nouveaux.

SOURCES.—Quoique les Grecs nous aient laissé un nombre considérable de livres, leur histoire, à l'exception de quelques points placés en évidence, ne nous est que très-imparfaitement connue. Dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ seulement, il y eût des historiens en Grèce : et Hérodote, le plus ancien de ceux qui nous soient parvenus, n'a reçu dans son livre que de rares traditions sur la partie de l'histoire grecque antérieure à lui. Les grands historiens postérieurs, Thucydide, Xénophon, se sont renfermés dans des faits contemporains.

Cependant au temps d'Hérodote, les matériaux de l'histoire ancienne de la Grèce ne manquaient pas. Chaque famille avait conservé ses traditions héroïques et sa généalogie : une foule de poèmes, de chants de guerre, d'odes héroïques

retracèrent l'histoire des actes nationaux et célébraient la gloire des ancêtres. De tous ces monuments une faible partie nous est parvenue : ce sont d'abord les plus célèbres de ces poèmes, ceux d'Homère et d'Hésiode ; puis une partie des recueils faits plus tard : la bibliothèque d'Apollodore, abrégé d'un plus grand ouvrage de cet auteur, et un fragment étendu de l'histoire de Diodore de Sicile sur cette époque ; enfin une foule de passages épars dans tous les auteurs anciens, surtout dans Pausanias, et recueillis en grande partie dans les notes de Clavier sur Apollodore.

L'emploi de ces matériaux offre de grandes difficultés. Le vague des traditions, les contradictions qu'elles présentent, la critique même des auteurs qui nous les transmettent, ouvrent un vaste champ aux hypothèses et ont fait éclore les systèmes les plus contradictoires. La partie même de l'histoire grecque qui a été traitée par des historiens contemporains n'est pas parfaitement éclaircie ; et si les œuvres de littérature et de science nous font connaître d'une manière à peu près complète l'histoire intellectuelle des Grecs, l'histoire des faits politiques, au contraire, celle des croyances religieuses et des institutions est encore assez obscure.

Parmi les sources de l'histoire grecque, nous ne devons pas oublier la classe si nombreuse des monuments, des inscriptions et des médailles (1). Depuis long-temps on s'occupe dans l'Europe moderne de les recueillir dans les musées, d'en donner des descriptions ; et parmi ces débris de l'antiquité il en est qui sont plus importants que beaucoup de livres. Nous nous contenterons de citer les marbres de Paros, dé-

(1) Il n'existe pas de recueil complet des monuments d'art de la Grèce. Voyez, sur ce point, la Bibliog. de Brunet et l'Archéologie de M. Champollion Figeac. — Pour les inscriptions, voyez *Corpus Inscriptionum græcarum*, publié par l'Académie de Prusse, 1826, Berlin. — Pour les monnaies, Eckel, *Doctrina nummorum veterum*, 1792, 8 vol. in-8°.



couverts à la fin du dix-septième siècle et transportés à Londres par lord Arundel : ils datent de l'époque d'Alexandre-le-Grand, et donnent, gravée sur pierre, la chronologie d'Athènes depuis les temps les plus reculés (1).

**HISTOIRE PRIMITIVE DE LA GRÈCE.** — La Grèce fut peuplée à l'origine par une branche de la race japhétique. La tradition nous l'apprend, et l'analogie de la langue grecque avec les idiomes indo-germaniques en fournit une démonstration nouvelle. Différentes races se constituèrent alors sur le sol hellénique, races puissantes dans l'origine et qui arrivèrent à une civilisation assez avancée ; mais, comme toutes les sociétés primitives, les peuples helléniques se perdirent par les guerres mutuelles et les révolutions intérieures. Quelques tribus affaiblies habitaient le sol de la Grèce, lorsque des colonies parties de l'Orient vinrent leur imprimer une activité nouvelle : alors un autre âge commença.

Nous comprendrons dans l'histoire primitive de la Grèce les temps qui précédèrent les colonies orientales ainsi que la période qui les suivit immédiatement. Cette dernière forme l'âge héroïque rempli par de grandes migrations dans l'intérieur de la Grèce, des commotions politiques, des événements célèbres, et par la gloire des héros qui l'illustrèrent à jamais. Elle finit au moment où cessèrent les grandes luttes intestines, et où commencèrent à se fixer les cités qui, plus tard, devaient jouer un grand rôle, 1000 ans à peu près avant Jésus-Christ.

(1) Pour l'histoire générale de la Grèce, voyez le Voyage du jeune Anacharsis, de Barthélemy. — Gilles, Histoire de l'ancienne Grèce, trad. de l'angl., 1787, 6 vol. in-8°. — Mitford, History of Greece, 7 v. in-8°. — Le Précis de MM. Poirson et Calx. — Pour les antiquités, voyez Gronovius, Thesaurus antiquitatum græcarum, 12 vol. in-f°. — Lebas, Antiquités grecques et romaines, 1886, in-12. — Robinson, Antiquités grecques, trad. de l'angl., 2 v. in-8°. — Mais surtout le Voyage d'Anacharsis.

La plus ancienne histoire de la Grèce n'est autre sans doute que celle de ses dieux ; c'est dans les traditions mythologiques qu'il faut chercher les premières histoires humaines. Nous avons déjà dit que parmi les modernes comme chez les anciens, un grand nombre d'écrivains ne voyaient dans les faits qu'elles rapportent que des traditions religieuses ; ce système ne nous paraît pas conforme à la vérité, et nous renvoyons sur ce point aux raisons que nous avons données dans l'histoire de l'Égypte. La mythologie grecque, plus que toute autre, nous semble raconter des événements humains ; et en cela nous ne faisons que suivre la croyance générale des anciens, qui montraient à l'appui de leur opinion de nombreux monuments, par exemple le tombeau de Jupiter dans l'île de Crète.

Les mythologistes, surtout Hésiode, Diodore de Sicile et Apollodore, nous racontent l'histoire des premiers dieux et leur généalogie. Ils nous disent qu'Ouranos fut le premier roi terrestre ; que Kronos (Saturne) lui succéda ; que celui-ci eut à combattre ses frères les Titans ; qu'ensuite il fut remplacé par Zeus (Jupiter) qui, après bien des luttes, parvint à constituer son empire ; que quatre races d'hommes se succédèrent sur la terre : la race d'or, la race d'argent, la race d'airain et la race de fer ; et que l'ancienne vertu alla toujours en décroissant. Nous ne suivrons pas ces auteurs dans le détail des traditions qu'ils nous ont transmises. Chacun des noms divins qu'offre cette période représente sans doute une fraction particulière de la race qui alors peuplait la Grèce, et qui, chacune, était caractérisée par un culte spécial. Toutes les guerres des dieux n'étaient que des luttes entre ces tribus diverses, luttes souvent acharnées et qui se prolongèrent pendant un long espace de temps (1).

(1) Voyez, sur ces points, l'Essai de M. Boulland, t. 2, et son Hist. des Transformations morales et religieuses des peuples.

Les traditions nous conduisent bientôt à des notions positives historiques. Ici nous nous trouvons en présence d'un double ordre de faits : d'un côté l'on nous fait connaître les généalogies et les actions des plus anciennes familles primitives de la Grèce ; de l'autre s'offrent des indications sur les races primitives qui peuplèrent ce pays, sur leurs migrations.

Les anciennes familles sont, suivant la tradition, toutes d'origine divine ; elles descendent toutes des anciens dieux, soit de Jupiter ou de ses frères, soit des Titans, fils d'Ouranos, soit des Atlantes, postérité de Saturne. Ces généalogies ont sans doute une haute importance dans l'histoire primitive de la Grèce ; mais une grande incertitude les couvrira toujours, car la tendance continuelle des familles gouvernantes qui vinrent plus tard fut de se rattacher à elles, et de se faire une place dans les origines nationales (1).

L'histoire des populations primitives de la Grèce offre bien plus d'incertitudes encore ; cependant elle a beaucoup plus que la précédente occupé les érudits modernes, et les rares passages d'auteurs le plus souvent contradictoires sur lesquels elle se fonde ont donné lieu à une foule de systèmes divers. Il paraît certain que la race qui, dans les temps les plus anciens, prédomina en Grèce, fut celle des Pélasges, répandus dans toutes les parties de ce pays, et qui envoya des colonies nombreuses en Italie. Les généalogies héroïques de la Grèce nous apprennent les noms et les familles des fondateurs de cette race. Avec les Pélasges on trouve dès les plus anciens temps d'autres peuples parmi lesquels les Lélèges et les Graïci sont les plus importants (2).

(1) Clavier, *Histoire des temps primitifs de la Grèce*, 2<sup>e</sup> éd., 1822, 3 vol. in-8°, et ses notes sur Apollodore. — Petit-Radel, *Examen et Tableau des premiers temps de la Grèce*, 1828, in-4°.

(2) Voyez plusieurs Mémoires de Fréret, *Académie des Inscriptions*. —

Une question se présente ici. Tous ces peuples ont-ils eu une impulsion réelle, jouissaient-ils d'une civilisation avancée? Quelques traditions les présentent comme des sauvages, errants dans les forêts, se nourrissant de glands, sans lois ni relations sociales; la plupart des modernes, antérieurs au dix-neuvième siècle, ont accepté ces traditions, et pour eux, l'histoire grecque date tout entière des colonies orientales. Mais ce système exclusif paraît complètement faux: une foule de traditions constate cette histoire primitive; et ce qui prouve évidemment la puissance ancienne de ces peuples, ce sont les monuments qu'ils ont laissés, les nombreuses et célèbres constructions pélasgiques que les modernes ont trouvées dans toutes les parties de la Grèce, les travaux de canalisation du lac Copaïs, le tombeau de Mynias, etc.

Mais cette civilisation fut toute semblable à celle des sociétés primitives; et si de nouveaux principes n'étaient venus de l'Égypte, jamais la Grèce n'aurait joué le rôle qui lui a été départi dans le monde. Déjà même, au vingtième siècle environ avant Jésus-Christ, toute l'antique puissance de ces races était tombée; et lorsque les colonies orientales arrivèrent, elles ne trouvèrent que des tribus éparses et misérables.

Ici nous nous trouvons en présence d'un nouveau système, tout opposé à celui qui ne fait dater la Grèce que de l'arrivée des colonies orientales, et qui nous paraît aussi peu conforme à la vérité que celui-ci. Beaucoup de savants modernes nient complètement l'influence de l'Orient et de l'Égypte sur la Grèce: pour eux, les colonies orientales ne sont que des traditions dénuées de fondement: la Grèce s'est développée indépen-

Les Géographies anciennes de Lkert et de Mannert. — O. Müller, *Geschichte Hellenischer Stämme*, etc. (Histoire de races et villes helléniques), 1820, in-8°. — Petit-Radel, *Histoire de l'établissement des colonies grecques*, 1815, 4 vol. in-8°. Le Précis de MM. l'oirson et Caix.

damment de toute influence antérieure, et sa civilisation lui appartient en propre.

Mais si même les traditions n'étaient pas positives sur ce point (et si on voulait les nier, il faudrait nier l'histoire entière), la civilisation grecque elle-même démontrerait son origine égyptienne. Une grande partie du culte, les beaux-arts, la science, les institutions sociales, tout, en un mot, rappelle l'Orient et en retrace l'image, affaiblie, il est vrai. L'Orient a donc exercé son influence sur la Grèce, et la tradition qui nous raconte l'histoire des colonies étrangères est vraie dans ses termes généraux.

Les colonies qui vinrent de l'Orient à diverses époques (entre 1700 et 1570) furent les suivantes : 1<sup>o</sup> celle de Cécrops à Athènes ; elle venait de l'Égypte, du nome de Saïs ; 2<sup>o</sup> celle de Cadmus à Thèbes, venue de la Phénicie ; 3<sup>o</sup> celle de Danaüs (le frère de Séthosis) à Argos. Là régnait la dynastie d'Inachus, que les traditions présentent comme le plus ancien fondateur de cités dans la Grèce. Peut-être était-il déjà d'origine orientale : son nom Inachus (Enak, en phénicien, prince), et le nom de son successeur Phoronée (Pharaon) rappellent l'Asie et l'Égypte.

Aux colonies orientales correspond le fait de la fondation des cités, état social inconnu jusqu'alors dans l'Occident. Les anciennes tribus nobles se réunissent aux nobles étrangers ; ils forment ensemble une communauté aristocratique et religieuse ; de nouvelles lois du mariage, un culte nouveau, des améliorations industrielles accompagnent ordinairement cette union. Puis on ouvre un temple, un asile où accourent les hommes de tous les points. Ceux-ci, privés dans l'origine de la participation aux droits de la cité, forment le peuple, la plèbe, caste semblable à celle des fermiers de l'Égypte, et qui, par des révolutions successives, parvient à l'égalité complète avec les nobles. Ces révolutions, c'est plus tard seulement que nous aurons à en faire l'histoire. Maintenant les cités commençaient à peine à se constituer.

Deux autres migrations suivirent plus tard celles que nous avons énumérées : après plusieurs générations, les Pélopidès avaient quitté l'Asie-Mineure et avaient remplacé sur le trône d'Argos la race de Danaüs (1380), et peu avant, une bande de Thraces avait envahi la Grèce et s'était fixée sur plusieurs points.

Mais alors déjà une grande migration intérieure avait changé les rapports de la population grecque. Partout les Pélasges avaient été remplacés par les Hellènes. C'était une race indigène peu nombreuse, issue de Prométhée, qui, sous les princes Deucalion, Amphictyon, Hellène, avaient joué un certain rôle dans le sud de la Grèce, et se retrouve plus tard au nord de la Béotie. Quelques siècles après l'arrivée des premières colonies, cette race, devenue nombreuse, se répandit subitement sur tout le sol de la Grèce. Elle se divisait en quatre branches : les Ioniens s'établirent dans l'Attique et dans le nord du Péloponèse ; les Achéens occupèrent le reste de cette presqu'île ; les Éoliens se fixèrent dans la Thessalie ; les Doriens ne quittèrent pas encore leurs foyers primitifs.

A cette époque, les mœurs et les croyances des sociétés primitives prédominaient encore en Grèce, et à peine les centres orientaux avaient-ils jeté les premiers germes d'une civilisation plus avancée. L'invasion hellénique arrêta pour un moment ces développemens, car les Hellènes étaient les plus rudes et les plus féroces des peuplades barbares de la Grèce. Cependant le mélange se fit bientôt ; et alors commença la dernière période de l'histoire primitive de la Grèce, l'âge qu'on a nommé héroïque, et qui présente le dernier éclat de cette civilisation sauvage destinée à faire place à des mœurs plus douces.

Pendant l'âge héroïque, la Grèce est divisée en une foule d'états séparés, gouvernés pour la plupart par un chef d'origine divine, par un roi. Beaucoup de ces chefs étaient des grands hommes, et la plupart se rendirent célèbres par leurs

victoires et les services qu'ils rendirent à tous. Ici se placent les exploits d'Hercule, de la race de Danaüs; de Thésée, roi d'Athènes; de Castor et Pollux, de Bellérophon et d'autres héros. Un grand mouvement d'idées semble avoir à cette époque agité la Grèce. On dirait qu'une grande pensée sociale animait les héros : celle d'unir en seule nationalité les branches éparses de la race grecque. Ils créèrent en effet des institutions communes, provoquèrent des expéditions communes, et par des alliances et des relations fréquentes essayèrent d'établir la fusion des races.

Nous aurons à revenir plus tard sur les institutions communes. Nous ne ferons que nommer ici les jeux publics fondés par Hercule et Thésée, le conseil des Amphictyons, tribunal de droit public, le temple de Delphes, centre religieux pour tous les Grecs. Mais les entreprises militaires communes devaient plus que toute autre chose établir l'unité de but; leur histoire remplit cette période. La première fut dirigée contre le sanglier de Calydon, qui ravageait la Thessalie : puis vint la grande expédition des Argonautes contre un roi de Colchide : ensuite la malheureuse guerre de Thèbes, suivie de celle des Épigones, où fut ruinée la famille d'OEdipe, qui régnait dans cette ville.

La dernière guerre commune fut l'expédition contre Troie, où prirent part tous les Grecs (1280). Elle était conduite par les Pélopidés, Agamemnon et Ménélas, qui nourrissaient une inimitié profonde contre les races de Phrygie dont ils descendaient. Troie fut prise enfin après dix ans de siège. Mais cette longue expédition entraîna en même temps la ruine de l'unité grecque. Le malheur avait dispersé les chefs, la guerre avait détruit les héros. Chacun en rentrant dans ses foyers ne songea plus qu'à réparer ses pertes. A partir de ce moment, la pensée de l'unité politique des Grecs, par la fédération, ne pouvait plus être réalisée. Il ne subsista entre ces cités diverses qu'une certaine unité morale, celle des

idées, du langage et de quelques institutions communes.

Une dernière révolution vint bouleverser la Grèce. Depuis long-temps les descendants d'Hercule et de Danaüs réclamaient Argos contre les Pélopidès. Ils s'allièrent alors avec les Doriens et se jetèrent sur le Péloponèse. Les Doriens s'emparèrent de la partie centrale et méridionale de cette presqu'île; ils en chassèrent des Æoliens qui s'y trouvaient, ainsi que les Achéens; les Æoliens émigrèrent en Attique. Les Achéens occupèrent le nord du Péloponèse et en expulsèrent les Ioniens, qui suivirent les Æoliens et envahirent l'Attique. Une foule de colonies se répandirent au loin (1190).

Les peuples, enfin, se fixèrent dans les limites qu'ils occupaient. Une nouvelle période s'ouvre, pendant laquelle il n'y a pas de mouvement général dans la Grèce, mais seulement des guerres partielles, et le fait plus important de la modification intérieure des cités grecques. Toutes ces cités subirent des révolutions semblables : d'abord, les nobles abolirent la royauté, puis le pouvoir leur fut enlevé à eux-mêmes par les classes populaires. L'histoire d'Athènes peut sous ce rapport servir de modèle pour toutes les autres.

Cette période s'étend jusques aux guerres médiques : c'est pendant sa durée que commence la certitude de la chronologie. Pour les temps primitifs tous les calculs se basent sur des traditions généalogiques et des évaluations d'âges humains. Ils présentent donc beaucoup de lacunes. Eusèbe et le Syncelle nous ont conservé quelques-unes de ces listes généalogiques, surtout celles des rois de Sicyone et d'Argos. Mais toutes ces époques sont si peu déterminées, qu'elles ont fait naître les systèmes les plus divergents, et que l'époque de la guerre de Troie, par exemple, a été déterminée de onze manières différentes. Mais, durant la période qui va nous occuper, les jeux olympiques étaient en grand honneur, et l'on inscrivait dans les annales du temple la série des vainqueurs.



Plus tard , après Alexandre-le-Grand , l'on s'aperçut que ces noms et ces dates pouvaient servir de mesure chronologique. On choisit donc cette période des jeux olympiques , qui tous les quatre ans offrait une date fixe , pour ère chronologique ; et pour plus de sûreté , on fit commencer l'ère des Olympiades au moment où le vainqueur Chorœbus fut pour la première fois honoré d'une statue , 776 ans avant Jésus-Christ. On sut facilement retrouver les principaux synchronismes jusqu'à Alexandre-le-Grand , et depuis ce temps , l'ère des Olympiades fut une ère contemporaine.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DES CITÉS JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES. — Pendant toute cette période il ne peut y avoir d'histoire générale de la Grèce. Chaque cité isolée poursuit son but spécial qui n'était autre chose que la conquête de la Grèce entière ; car , malgré les mœurs plus douces des colonies égyptiennes , l'esprit de guerre et de conquête des peuples primitifs resta prédominant. Mais alors les troubles intérieurs arrêtaient pendant long-temps les guerres extérieures. Parmi ces cités , deux surtout sont remarquables , Athènes et Sparte. C'est par leur histoire que nous allons commencer.

*Athènes* (1). — Ogygès , suivant les traditions , régna le premier dans l'Attique : puis Cécrops apporta la civilisation égyptienne. A Cécrops succédèrent Cranaüs , Amphictyon , Erichtonius , Pandion I<sup>er</sup> , Erechtee , Cécrops II , Pandion II , Ægée. La plupart de ces règnes sont enveloppés d'une grande obscurité. Le fils d'Ægée fut le grand Thésée.

On a peu de détails sur l'organisation que Cécrops donna à Athènes. On sait qu'il institua le mariage , qu'il apporta

(1) Sur l'état social d'Athènes , voyez : Sigonius , de Republ. Athen. in thes. , antiq. — Sam. Petit , *Leges Atticæ* , Paris , 1635 , in-f°. — A. Bock , Économie politique des Athéniens , traduit de l'allemand , Paris , 1828 , 2 vol. in-8°. Voyez , en outre , les ouvrages cités de Pastoret et de Barthélemy.

p'usieurs perfectionnements économiques, et qu'il partagea l'Attique en douze bourgs confédérés, mais souverains l'un à l'égard de l'autre :

Cécrops était un chef militaire expulsé de l'Égypte. Il s'allia sans doute avec les familles princières de l'Attique, qui formèrent avec les Égyptiens une aristocratie guerrière et sacerdotale, régie par un roi de sa classe. Le peuple exerça, comme en Égypte, les fonctions industrielles. Les familles gouvernantes se distribuèrent les douze bourgs. Le pouvoir royal, très-borné, constitua seul l'unité. Peut-être les fonctions agricoles reçurent-elles une organisation spéciale et constituèrent-elles une classe particulière.

Cette organisation était grosse des mêmes révolutions qui avaient déchiré l'Égypte. Les familles puissantes abusèrent de leur pouvoir à l'égard du peuple, et essayèrent de briser l'unité royale. Thésée termina ces premiers troubles sur lesquels peu de détails nous sont parvenus. Appuyé sur la force populaire, il anéantit le fédéralisme des bourgs et fit d'Athènes le centre véritable de la cité; car toute puissance dut émaner de l'assemblée nationale, réunie toute entière dans cette ville. Il fut établi alors que les trois classes d'hommes dont se composaient la cité athénienne, les Eupatrides, c'est-à-dire les nobles chargés du soin des choses sacrées et seuls aptes aux magistratures, les agriculteurs, et les artisans se balanceraient mutuellement : les premiers ayant pour eux l'éclat des dignités; les seconds, l'importance des services; les troisièmes, le nombre (4323).

Cependant Thésée fut bientôt chassé d'Athènes; il laissa le pouvoir à un de ses ennemis, Ménéstée, qui prit part à la guerre de Troie. Mais, après la mort de celui-ci, la famille de Thésée revint sur le trône. Elle régna jusqu'à ce que les Éoliens, de la Messénie, expulsés par les Doriens, vinrent se réfugier dans l'Attique. Mélanthus, de la famille de Nestor, chef des Éoliens, se rendit maître de la couronne à

Athènes. Sous son règne les Ioniens furent admis également dans la cité. Les Doriens les poursuivirent dans leurs nouveaux foyers, mais ils furent repoussés par le dévouement du roi Codrus (1152).

La faction aristocratique tenait toujours le pouvoir. Elle profita de la mort de Codrus pour abolir la royauté et mettre à la place du roi un *archonte* à vie. Plus tard, cette fonction fut restreinte à dix ans : plus tard encore elle fut rendue annuelle, et au lieu d'un seul archonte il y en eut neuf. Nous manquons complètement de détails sur ce qui se passa pendant les premiers siècles qui suivirent l'abolition de la royauté. On trouve à la fin de cette période le peuple athénien divisé en trois partis, les nobles, habitants de la plaine, Pédiéens ou Eupatrides, les montagnards ou Hypéraciens ; et les Paraliens ou habitants du rivage. Les nouveaux venus, Éoliens et Ioniens, avaient pris place parmi les Eupatrides, et l'aristocratie, débarrassée du joug royal, était devenue plus accablante que jamais (684).

A cette époque les griefs des hommes de classe inférieure étaient de deux espèces : ils voulaient que le pouvoir politique n'appartînt pas exclusivement aux nobles ; ils voulaient en outre une plus équitable répartition des richesses. Il s'était fait que tous les biens se trouvaient rassemblés dans les mains des nobles ; et la grande plaie des cités antiques, l'usure, rongeaient le peuple. Les hommes des classes inférieures étaient forcés de se donner en esclavage pour acquitter leurs dettes ; ils se trouvaient par le besoin de vivre à la merci complète des Eupatrides, et ne possédaient aucune garantie contre eux ; ils demandaient donc l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres.

Peu à peu les classes populaires, bien supérieures en nombre, prirent quelque ascendant. Des membres de la caste noble se mirent à leur tête, se faisant les instruments d'un sentiment énergique, qui pouvait servir à leur propre élévation.

Alors vint l'époque des troubles et des guerres civiles ; et peu de détails nous sont parvenus sur cette période. Une première tentative d'accommodement fut essayée par Dracon ; mais la pénalité trop sévère par laquelle il sanctionna sa législation, la fit rejeter immédiatement. Un chef populaire, Cylon, essaya de rétablir la royauté : il fut vaincu ; et ses partisans massacrés dans les temples des dieux. Les Euménides irritées affligèrent Athènes d'une peste cruelle. Épiménide, le prophète crétois, appelé au secours de la cité, institua des expiations et de nouveaux réglemens religieux. Mais tout cela ne remédiait pas au mal. Bientôt la lutte recommença ; et Solon, l'un des sept Sages de la Grèce, homme d'une grande réputation, fut appelé pour être médiateur (393).

Solon fut un homme de conciliation. Il voulut satisfaire les deux partis contraires et établir une balance exacte entre des intérêts opposés. Il commença par décréter l'abolition des dettes, mais ne consentit pas à un nouveau partage de la propriété : puis il donna sa constitution politique et civile, tant admirée des anciens. Le peuple était admis aux droits politiques, et le pouvoir souverain fut confié à l'assemblée générale de la nation ; mais l'aristocratie conservait encore une influence prépondérante.

Les lois de Solon ne satisfirent personne, le peuple aussi peu que les aristocrates : elles furent violées même de son vivant. Pisistrate, d'une ancienne maison noble, mais dévoué aux intérêts populaires, parvint à s'emparer du pouvoir suprême. Il l'exerça au profit du peuple. Chassé deux fois par la faction aristocratique, il parvint toujours à reconquérir le pouvoir, et enfin à le fixer dans sa famille. Mais ses fils abusèrent de la position que leur père leur avait faite. Une voix unanime s'éleva contre eux. L'un d'eux fut assassiné et l'autre s'enfuit en Perse (310).

Les deux partis avaient pris part à cette révolution. Les nobles, ayant Isagoras à leur tête, voulurent l'exploiter à leur

profit et anéantir même la constitution de Solon. Clisthène, chef du parti contraire, fut vainqueur. Il rétablit la constitution de Solon ; mais déjà il la modifia lui-même en faveur du peuple : le mouvement démocratique était lancé ; et bientôt quelques lois, proposées par des hommes populaires , principalement par Aristide et Périclès , devaient suffire pour enlever à l'aristocratie ses derniers privilèges.

Ce fut sous Pisistrate seulement qu'Athènes commença à peser dans la balance des cités grecques. Célèbre sous ses rois , elle avait été paralysée par les troubles intestins, mais alors elle entreprend plusieurs guerres heureuses. L'Eubée, l'île de Salamine , la Chersonèse de Thrace , l'île de Lesbos et les Cyclades sont conquises. Thémistocle bientôt lui crée une marine la plus importante de la Grèce et qui doit lui être d'un si grand secours dans la guerre médique.

*Lois de Solon.* — Solon avait institué le cens , c'est-à-dire le recensement de la fortune de tous les citoyens ; et il les avait divisés en classes suivant la fortune. Ces classes étaient au nombre de quatre. La réunion des quatre classes constituait l'assemblée nationale qui décidait souverainement de toutes les affaires de la république. Mais il est probable que les premières classes votaient les premières et que par là était assurée leur prépondérance.

Mais en outre, il existait une division administrative du peuple athénien en quatre tribus : là toutes les voix étaient égales, le riche et le pauvre étant confondus. Sous Clisthène, qui y fit entrer les hommes de tous les bourgs environnants, ce nombre fut élevé à dix. Le vote par tribus , d'abord borné aux élections des magistrats , devint bientôt d'un usage général. Ainsi fut assurée la prépondérance du peuple qui en outre fit donner trois oboles à chacun des citoyens qui assistaient aux assemblées publiques ; cette institution qui y attira les pauvres leur donna bientôt la supériorité continuelle du nombre.

Dans les lois de Solon le pouvoir des assemblées était limité par celui du sénat ; et les personnes de la dernière classe ne pouvaient être élevées aux magistratures. Le sénat se composait de quatre cents membres, portés à cinq cents par Clisthène , élus annuellement , et forcés de subir avant d'entrer en fonctions un examen rigoureux sur leurs mœurs. Le sénat était divisé en dix classes répondant aux dix tribus , et chacune d'elles exerçait successivement la prééminence décidée par le sort. Celle qui se trouvait à la tête des autres s'appelait la classe des prytanes, et chaque prytane présidait tour à tour le sénat, de telle manière que la fonction de chef de ce corps, à laquelle était attachée la garde des sceaux de la république, de la clef de la citadelle et de celle des trésors de Minerve, n'était confiée que pour un jour à chaque individu. Aucune loi ne devait être proposée au peuple avant qu'elle n'eût reçu l'assentiment du sénat.

Les autres magistratures ne furent à Athènes que des fonctions de police et d'administration. La plus importante était celle des archontes. Ils étaient au nombre de neuf : ils exerçaient principalement des fonctions de police religieuse et civile, et avaient, en outre, une certaine compétence judiciaire. Puis venaient les stratèges ou généraux d'armées, les hipparques ou généraux de cavalerie, les magistrats chargés de la perception des impôts, de l'approvisionnement, des travaux publics, etc. Tous étaient élus annuellement, tous subissaient un examen avant d'entrer en fonctions, et rendaient des comptes sévères en en sortant. La dernière classe du peuple avait été exclue des magistratures par Solon. Elle y fut admise par un décret porté sous Aristide.

Mais il était une autre branche, bien puissante, du pouvoir populaire, les tribunaux. Chaque tribunal était composé de cinq cents juges, tirés au sort parmi toutes les classes du peuple. On en comptait dix principaux, et le plus important de tous était celui des Héliastes où se portaient toutes les

causes majeures. C'étaient les archontes qui préparaient les causes, déterminaient les jours de session des tribunaux et les présidaient. Le peuple était, au moyen des tribunaux, maître de la vie et de la fortune de tous les individus.

Une institution d'une haute importance morale avait été établie par Solon pour réprimer le débordement des passions individuelles, et aussi pour conserver l'aristocratie, c'était l'aréopage, dont on porte le premier établissement à Cécrops. Solon fit de ce tribunal respecté le censeur universel des lois et des mœurs : les juges qui le composaient n'étaient choisis que parmi ceux qui avaient exercé de hautes magistratures et leurs fonctions étaient à vie. Il devait veiller à l'accomplissement de la morale : les crimes, les vices, les innovations religieuses et politiques, tombaient sous sa compétence. Il pouvait pénétrer dans l'intérieur des maisons, y réprimer l'immoralité, l'oisiveté, la prodigalité. Il devait sans cesse veiller à l'éducation des jeunes citoyens, au maintien des lois et du sentiment national. Sa juridiction particulière s'étendait à une foule de cas, et la solennité avec laquelle étaient rendus ses jugements, la justice rigoureuse qui y présida toujours répandit au loin la gloire de l'aréopage. Cependant ce dernier frein aussi fut rompu par la démocratie. L'aréopage, dont les sentiments conservateurs penchaient vers l'aristocratie, fut profondément modifié par Périclès, qui le dépouilla de toutes ses prérogatives de censure, limita considérablement sa juridiction et ne lui laissa que sa haute renommée.

Mais ni les assemblées du peuple, ni le sénat, ni les magistrats, ni l'aréopage n'étaient le pouvoir réel à Athènes : l'initiative politique appartenait réellement aux orateurs. Lorsqu'une loi était mise en discussion, chacun pouvait prendre la parole ; mais la fonction d'orateur était spécialement réservée à dix citoyens qui devaient être de mœurs pures, et avoir fait des besoins et des sentiments de la ré-

publique une étude spéciale. Ces orateurs furent le véritable pouvoir dirigeant. Lorsqu'ils parlaient au nom du sentiment national, lorsqu'ils exaltaient la gloire et la puissance d'Athènes, lorsqu'ils proposaient une conquête ou l'abaissement d'un voisin dangereux, ils étaient sûrs d'être écoutés par cette population passionnée. Long-temps ils représentèrent le but de la nation, et ce furent eux qui, dans la guerre comme dans les sciences et les arts, élevèrent si haut la cité athénienne. Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade brillèrent dans cette fonction ; et sous leur gouvernement Athènes fut forte et puissante. Du reste, un certain nombre de garanties limitaient les pouvoirs de l'orateur.

Telle fut l'organisation de la démocratie athénienne. Tant que le sentiment moral prédomina dans cette république, tant que chacun préféra les intérêts de la cité à ses intérêts propres, la forme démocratique du gouvernement fut excellente. Mais l'immoralité allait toujours en croissant. L'incrédulité religieuse provoquée par la philosophie fut bientôt suivie de l'incrédulité morale, et le peuple athénien dont l'esprit était vif, subtil et d'une activité extrême, devint l'organe de tous les intérêts divers, de toutes les passions, de tous les caprices qui animaient les mille têtes dont il se composait. Quand une fois il eut porté la peine de mort contre celui qui proposerait de détourner les fonds destinés aux spectacles publics, à des services nécessaires à la république, la nationalité athénienne fut perdue. Ce fut alors que cette démocratie, dépourvue d'un principe commun d'activité, offrit le spectacle bizarre et désolant d'un peuple organisé pour obéir à toutes les inspirations individuelles, spectacle que Platon a peint de couleurs si brillantes et si vraies. Cet esprit de désorganisation commença à se faire jour vers la fin de la guerre du Péloponèse, et depuis lors il ne cessa d'entraîner la cité vers sa ruine.

La population de l'Attique se composait dans les temps



prospères , d'à peu près vingt mille citoyens capables de porter les armes, de dix mille domiciliés et de quatre cent mille esclaves.

Les citoyens seuls formaient la nation. Les domiciliés étaient des étrangers auxquels on permettait de fixer pendant un temps limité leur résidence à Athènes. Ils y exerçaient des arts mécaniques, payaient des tributs onéreux, et étaient sujets à mille distinctions humiliantes. Les esclaves que l'on tirait en assez grande partie de la Thrace, de la Carie et de la Phrygie, ceux qui l'étaient devenus par le droit de la guerre ou qui étaient nés tels, fournissaient les bras de l'industrie agricole et manufacturière. En droit ils n'étaient pas considérés comme des personnes, et étaient ravalés au rang des brutes comme chez tous les anciens. Cependant il était défendu aux maîtres de les tuer, et à Athènes, grâce à l'influence égyptienne, on les traitait en général assez bien. L'affranchissement était admis; mais un affranchi ne pouvait jamais entrer dans la classe des citoyens; il était assimilé aux domiciliés.

Les citoyens seuls avaient le droit de prendre part aux affaires publiques. Il fallait être né de mère citoyenne ou bien naturalisé. Dans l'origine, la naturalisation s'obtenait facilement. Un asile était ouvert à Athènes; et sans doute la plèbe, qui alors ne partageait pas les droits des citoyens, se recruta ainsi. Solon mit des limites à cette faculté; et, plus tard, lorsque la cité fut grande et florissante, la naturalisation ne fut accordée que très-rarement, et les rois s'enorgueillissaient de l'obtenir.

Les lois de Solon s'étendaient à la vie individuelle et à la famille. Le tribunal de l'aréopage ne fut que le surveillant d'une foule de dispositions purement morales, par lesquelles le législateur rappelait sans cesse au citoyen qu'il se devait tout entier à sa patrie, et que ses moindres actes appartenaient à la société. L'éducation des enfants fut soumise à des règles sévères. Le suicide entraînait l'infamie. La dépravation

des mœurs excluait des fonctions publiques. L'archonte qui se montrait ivre en public devait être puni de mort.

Dans l'organisation de la famille nous trouvons le droit rigoureux du père et l'infériorité de la femme. Des auteurs anciens nous apprennent que le père avait le droit de tuer ses enfants ; cependant leur assertion peut paraître douteuse , quand on sait que Solon défendit de les vendre , à l'exception des filles qui avaient failli à l'honneur. Les enfants, du reste, prenaient part aux affaires dès l'âge de vingt ans. Après la naissance , ou à l'âge de quatre ou cinq ans , le fils était inscrit dans la tribu , ce qui assurait son état dans la famille ; des cérémonies religieuses accompagnaient cette inscription. A dix-huit ans, il entra dans une milice spéciale, dans la classe des éphèbes ; à vingt ans, il était solennellement admis aux droits des citoyens.

La femme était dans une position très-inférieure. Confinée rigoureusement dans sa maison, elle était gouvernée despotiquement par son mari. En se mariant, elle lui apportait une dot. Elle pouvait être répudiée sous un prétexte très-futile ; tandis que , pour quitter son mari de sa propre volonté, elle était soumise à une procédure embarrassante. On pouvait épouser sa sœur , comme chez les Égyptiens. Les femmes étaient continuellement sous la puissance de quelqu'un, de leurs fils ou de leurs frères après la mort du père et du mari. Les hommes les estimaient si peu, qu'ils se les prêtaient mutuellement.

La famille formait la base de la cité. La réunion d'un certain nombre de familles constituait la classe ou *gens*. Trente classes formaient une curie, et la tribu se composait de trois curies : l'organisation de la propriété était peut-être primitivement en rapport avec cette division. On ne sait pas quelle fut cette organisation dans l'origine. A l'époque de Solon, la propriété était devenue tout-à-fait individuelle. Cependant , les réclamations du peuple tendant à une nouvelle division des terres , les bornes que Solon lui-même imposa à ce droit

font croire qu'il n'en avait pas été ainsi anciennement, et que, de même que dans toutes les cités, la distribution de la propriété avait été intimement liée à la constitution sociale même.

Dans les lois de Solon, se retrouve le but de maintenir les propriétés dans les familles et les gentes. Des limites étaient posées aux acquisitions. La faculté de tester n'avait pas existé avant lui ; il la donna, mais en faveur des enfants seulement. Le testament en faveur d'un étranger ne pouvait être qu'une adoption. Les fils seuls héritaient ; et l'adoption et la léviration devaient, à défaut d'enfants naturels, perpétuer les familles. S'il n'y avait pas de fils, les filles prenaient les biens à condition d'épouser le plus proche parent : au-delà venaient les collatéraux. Ces dispositions sont presque les mêmes que celles de Moïse, sorties de la même source égyptienne.

Cependant le mouvement des affaires même devait déplacer les propriétés. Aussi le but que se proposait Solon ne fut-il pas atteint par toutes ces demi-mesures. Le prêt à intérêt dégénéra souvent en une usure désastreuse, et quelquefois les particuliers tiraient plus de 50 pour cent des sommes qu'ils prêtaient. Par suite de cet état économique, l'aristocratie des richesses remplaça peu à peu celle de la naissance. Aux beaux temps d'Athènes, un nombre assez petit de citoyens, ceux des trois premières classes, possédaient la plus grande partie des richesses territoriales, et les faisaient exploiter par leurs esclaves. La masse du peuple, toujours très-misérable, exerçait dans l'intérieur de la cité les arts industriels, qui étaient déshonorants, mais qui prirent cependant de grands développements.

Le commerce était une des branches importantes de la richesse athénienne, et il s'étendait fort loin. Pour assurer la subsistance de la ville, on avait défendu l'exportation de certains produits agricoles. Les spéculations sur le blé étaient interdites sévèrement, et chacun ne pouvait en acheter qu'une certaine quantité, nécessaire aux besoins de sa famille. Mais

les mines d'argent de l'Attique donnaient le moyen d'acheter beaucoup de blé à l'étranger, de même que des produits bruts que l'industrie athénienne transformait, et que l'on revendait au dehors avec de grands bénéfices.

Tous les citoyens étaient tenus à deux grandes obligations envers la patrie, à celles de lui fournir l'argent nécessaire aux entreprises sociales et des soldats prêts à verser leur sang pour elle. Quant aux revenus publics, Athènes tâchait de les tirer aussi peu que possible de ses propres citoyens. Le produit des biens fonds appartenant à la cité, le tribut exigé des domiciliés, les amendes et confiscations, mais surtout les tributs énormes levés sur toutes les villes de la Grèce, qui d'alliées étaient devenues tributaires, en fournissaient la plus grande partie. Cependant quelques impôts indirects étaient levés sur les citoyens mêmes ; par exemple, un droit sur les marchandises que l'on importait, un droit sur les mines, etc. Mais, lorsque ces ressources étaient insuffisantes, tous les citoyens étaient mis à contribution ; on prélevait des taxes dans chaque tribu ; les riches étaient tenus d'offrir des dons volontaires. L'entretien de la marine tombait en outre tout entier sur eux ; et, en temps de guerre, ils devaient équiper et entretenir à leurs frais un certain nombre de galères armées en proportion avec leur fortune. Plusieurs lois furent rendues pour régulariser cette contribution, connue sous le nom de triérarchie. C'est par ces moyens qu'Athènes créa la marine puissante qui la rendit maîtresse sur mer de toute la Grèce. Tous les magistrats, chargés des revenus, étaient comptables ; et l'emploi des recettes était ordonné par le peuple lui-même.

Tout citoyen était soldat depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. Quand une levée d'hommes était faite, les généraux, nommés au sort par les tribus, choisissaient les hommes qui devaient marcher. C'étaient ordinairement les plus aisés des citoyens que l'on prenait ; les pauvres n'étaient pas facilement admis dans les armées ; et l'ancienne division par

classes était en même temps une division militaire : les classes se distinguaient par les armes qu'elles devaient porter. Chaque soldat était suivi d'un ou de plusieurs valets. L'infanterie surtout était renommée à Athènes ; elle se divisait en trois corps distingués par leurs armes , et combattaient par phalanges, c'est-à-dire, par masses de seize hommes de hauteur sur cent de front. Chaque soldat s'équipait lui-même et fournissait sa nourriture ; mais ici la démoralisation engendra aussi ses conséquences. Il arriva qu'un jour les Athéniens préférèrent les douceurs de la vie civile aux pénibles devoirs de la guerre ; et comme le peuple était le maître absolu, il aima mieux payer des mercenaires que de s'exposer lui-même. Ceci arriva bientôt après les guerres du Péloponèse ; et, de ce moment, Athènes perdit sa prépondérance militaire.

*Sparte* (1). — Nous avons vu dans les époques pélasgique et héroïque les races d'Inachus et de Danaüs s'allier aux familles originaires de la Laconie et étendre leur influence sur ce territoire. Eurysthée, le dernier des Danaïdes, avait repoussé de ses états les enfants d'Hercule, qui lui disputaient ce trône ; et les Pélopidés, Pélops, Atrée, Agamemnon, Ménélas, qui succédèrent à Eurysthée, avaient de même su se défendre de leurs attaques réitérées. Après la mort de leur chef Hyllus, tué à l'isthme de Corinthe sous le règne d'Atrée, les Héraclides se retirèrent chez les Doriens. Cependant ils ne cessèrent pas d'attaquer le Péloponèse ; et, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, ils parvinrent enfin à s'en rendre maîtres à l'aide des Doriens. Aristodémus, Téménus et Cresphontes étaient alors leurs chefs. La Laconie échut à Eurysthènes et Proclès, fils d'Aristodémus, mort pendant la conquête (1190).

(1) Voyez les ouvrages cités de Barthélemy et de Pastoret, et le Thesaurus de Gronovius. — Manso : Sparta, etc. (en allem.), 5 v. in-8°, Leipzig, 1800.

Eurysthènes et Proclès établirent à Sparte le centre de leur domination. Ils commencèrent par ménager la population indigène ; mais bientôt, se sentant affermis, ils lui enlevèrent les droits de cité, l'assujettirent au gouvernement des Doriens, lui imposèrent des tributs et la forcèrent au service militaire. Les habitants d'Hélos voulurent se révolter. Ils furent soumis par la force des armes et réduits à l'esclavage. Cependant, comme nous le verrons, ils restèrent esclaves publics, et ne furent pas vendus individuellement, comme cela se faisait ordinairement dans l'antiquité.

Dès l'origine, des discordes intérieures troublèrent la cité spartiate. Les familles gouvernantes opprimaient non-seulement les populations conquises, mais aussi le peuple dorien qui avait fait la conquête. Elles avaient attiré à eux toutes les propriétés, et, comme dans les autres villes, le peuple pauvre et misérable se voyait forcé pour vivre de se courber sous leur joug. Cependant le sentiment de l'indépendance était vigoureux dans le cœur de ces hommes grossiers et barbares, mais habitués à l'égalité. Des révolutions intérieures leur donnèrent la force. Une réforme était nécessaire, et ce fut Lycurgue qui l'opéra (880).

Lycurgue trouva un peuple aux mœurs guerrières : il en fit un régiment prêt à combattre toujours ; et il organisa l'ordre dans la cité du point de vue de la discipline militaire. Mais, avant d'exposer sa législation, poursuivons l'histoire de Sparte jusqu'à l'époque des guerres médiques.

Dès l'origine de leur établissement, les Doriens de Sparte avaient conçu une vive animosité contre les Doriens d'Argos qui menaçaient de les disperser. Avant Lycurgue, déjà des hostilités avaient éclaté, et plus tard, le neveu du législateur les attaqua avec succès. L'espoir de conquête, but d'activité des Spartiates bien plus encore que des Athéniens, leur fit peu après la mort de Lycurgue entreprendre quelques expéditions chez les peuples qui les entouraient, mais leur puis-

sance était trop peu solide. Les Arcadiens de Tégée défirent une de leurs armées. Ils furent plus heureux en Messénie, où régnaient aussi les Doriens.

Les malheurs de la Messénie sont célèbres dans l'antiquité de la Grèce. Illustrée par des circonstances dramatiques et par les vaillants exploits des défenseurs de la nationalité messénienne, cette guerre a eu un long retentissement. Un rapt de jeunes filles donna explosion à la colère des Spartiates (744). En vain le roi des Messéniens, Aristodème, immola sa fille pour obéir à la voix des oracles, en vain brava-t-il long-temps sur le mont Ithome les efforts des Spartiates, en vain les défit-il à plusieurs reprises et s'offrit-il lui-même comme victime sur les autels des dieux, Messène fut vaincue : la loi du vainqueur fut rude et pesante. Après quarante ans d'oppression, les Messéniens relevèrent le drapeau de leur indépendance ; mais les flots de sang coulèrent encore en vain. Tyrtée, le barde athénien, conduisit les Spartiates à la victoire. Aristomène, il est vrai, leur présenta une résistance héroïque et les accabla dans plusieurs batailles ; mais refoulé enfin sur le mont Ira, il fut forcé dans ses derniers retranchements. Aristocrate, roi des Arcadiens le trahit deux fois : la Messénie fut définitivement soumise, et Aristomène alla chercher avec les plus généreux des citoyens un refuge à Zancle en Sicile. Les autres subirent le sort des Hilotes (668).

Après avoir abattu la Messénie, Sparte se retourna contre ses autres voisins ; mais il lui fallut quarante-huit ans pour réparer ses forces épuisées. Dès qu'elle se sentit en état de reprendre les armes, Argos et Tégée, ses anciennes ennemies, éprouvèrent son énergie guerrière. Tégée fut prise, les Argiens réduits à l'impuissance. Bientôt Égine subit ses lois. Vers les temps de la guerre médique, Sparte non-seulement faisait trembler le Péloponèse, mais elle était reconnue comme puissance dominante dans la Grèce entière.

Examinons maintenant les lois de Lycurgue.

Lycurgue était l'oncle d'un des rois appelés par l'ordre héréditaire à régner sur la cité spartiate. La tutelle de son neveu lui fut confiée, et en même temps le soin de la régénération de la cité. Lycurgue fit de longs voyages pour s'instruire de l'expérience acquise. L'île de Crète surtout lui fournit des modèles. Il revint enfin et reconstitua complètement les lois de sa patrie.

Lycurgue constitua le peuple spartiate en vertu du but de la guerre ; et c'est en vain que dès l'antiquité on a nié ce principe général de sa législation. Les Doriens étaient une de ces races conquérantes, n'ayant d'autre but et d'autre pensée que d'acquérir des esclaves et des territoires. Lycurgue sans doute n'eut pas d'autre pensée lui-même : la gloire et la puissance de sa nation fut l'unique objet de ses lois ; et s'il imposa des bornes à l'ardeur des conquêtes, s'il défendit même d'en entreprendre, ce fut pour balancer au nom de la prudence le mouvement inévitable que ses institutions devaient imprimer à la cité spartiate. Du reste, suivant l'opinion générale de l'antiquité, l'organisation tout entière de Sparte était faite du point de vue militaire ; et c'est ce dont nous convaincront les lois mêmes que nous allons exposer.

Sparte était une monarchie appartenant de droit aux Héraclides. Le pouvoir des anciennes familles était respecté : le peuple demandait avant tout la sécurité de la vie et l'indépendance personnelle. Lycurgue fut obligé de tenir compte de ces faits : il établit une république aristocratique, gouvernée héréditairement par des rois.

Le pouvoir suprême dans la constitution de Lycurgue fut le sénat. Il était composé des rois et de vingt-huit gérontes, ou vieillards, âgés de soixante ans au moins, élus à vie par le peuple. C'était lui qui avait l'initiative des lois : l'assemblée du peuple n'y pouvait rien changer et était forcée de les accepter ou de les refuser en entier. Il exerçait en outre les fonctions judiciaires les plus importantes. Les rois formaient le



pouvoir exécutif. Ils étaient toujours au nombre de deux, pris dans les deux branches de la famille des Héraclides. Leurs fonctions consistaient à être chefs religieux et militaires. C'étaient eux qui envoyaient consulter l'oracle de Delphes, lorsqu'il en était besoin ; c'étaient eux aussi qui conduisaient aux conquêtes les armées spartiates. Anciennement, ils exerçaient des fonctions judiciaires. Ils étaient justiciables du sénat, qui pouvait les réprimander et les punir.

L'assemblée du peuple décidait en dernier ressort les questions d'intérêt général. On admettait les Laconiens à cette assemblée, quand il s'agissait de guerre, de paix et d'alliance, puisqu'ils étaient forcés d'y contribuer en hommes et en argent ; mais les Spartiates seuls la composaient dans les affaires de gouvernement et de législation.

L'aristocratie prédominait dans la forme gouvernementale établie par Lycurgue. Un pouvoir populaire, qui sut en peu de temps absorber les rois et le sénat, vint bientôt la mitiger. On ne sait pas très-bien quand les éphores furent établis : seulement il paraît certain que leur pouvoir devint considérable à peu près un siècle et demi après Lycurgue. Les éphores, magistrats élus annuellement par le peuple, au nombre de cinq, surent attirer à eux toute la puissance exécutive. Censeurs suprêmes des mœurs, surveillants infatigables de l'éducation publique, juges de tous les magistrats, même des rois et des sénateurs, formant le tribunal le plus ordinaire de tous les procès sociaux et individuels, présidents des assemblées publiques, directeurs des guerres et de la diplomatie, ils devinrent le véritable pouvoir de la nation spartiate. Ce pouvoir fut toujours anti-aristocratique ; et ce fut en luttant contre les rois et le sénat, que les éphores parvinrent à cette puissance. Le despotisme populaire aboutit, comme la démocratie d'Athènes, mais par d'autres voies, à la désorganisation de la cité spartiate. Il arriva un temps où les éphores, infidèles au but commun d'activité, voulurent introduire à Sparte la li-

berté morale dont jouissaient les autres nations. Mais aussitôt que le frein du devoir rigoureux fut brisé, cette nation grossière et brutale tomba dans les débordements les plus affreux, favorisés par sa constitution même, qui n'était rien sans le devoir.

Lycurgue fit de la cité spartiate un camp : tel était l'ordre de sa constitution économique, tel était l'esprit de ses lois morales. Examinons ces deux points.

Les Spartiates Doriens étaient en petit nombre. Les anciens habitants tributaires ne pouvaient s'arroger le droit de prendre place à côté de leurs maîtres : une partie d'entre eux même était réduite à l'esclavage. Lycurgue laissa la culture d'une grande partie des terres aux Lacédémoniens, qui néanmoins furent soumis aussi au service militaire : le reste fut donné aux Spartiates. Mais ceux-ci ne devaient pas cultiver eux-mêmes : ils ne connaissaient d'honorable que le métier de la guerre. Leurs terres furent affermées aux hilotes, serfs de la glèbe. Les femmes spartiates même ne devaient pas se livrer aux travaux domestiques, et outre les hilotes, les Spartiates possédaient des esclaves domestiques plus nombreux que partout ailleurs.

L'égalité la plus complète devait régner parmi les Spartiates. Au temps de Lycurgue, les terres étaient inégalement réparties, et une misère affreuse pesait sur la grande majorité des conquérants. Lycurgue fit un partage égal de terres. Le district de Sparte fut divisé en neuf mille portions assignées chacune à un chef de famille. Les terres des Lacédémoniens furent de même distribuées entre ceux-ci au nombre de trente mille familles. Chaque portion devait produire une certaine quantité de vin et d'huile, soixante-dix mesures d'orge pour le père de famille et douze pour sa femme. Les hommes étaient astreints à la vie commune, à l'image des camps; ils devaient prendre leurs repas en public, à la table commune, à laquelle chaque Spar-

tiate fournissait un contingent annuel d'environ douze mesures d'orge.

Pour maintenir cette égalité, toute aliénation ou achat de propriétés foncières fut interdite. Les successions furent dévolues invariablement aux aînés des familles. On ignore ce que devenaient les autres enfants. Il est probable qu'ils restaient dans la famille des aînés, et qu'un règlement particulier leur faisait prendre la place des familles qui s'éteignaient.

Le commerce extérieur était nul, le commerce intérieur très-faible. Chaque famille, à l'aide de ses hilotes et de ses nombreux esclaves, produisait facilement les objets de son entretien. La chasse et l'agriculture pourvoyaient à tous ses besoins. Une lourde monnaie de plomb ou de fer devait seule servir de moyen d'échange. L'or et l'argent furent sévèrement interdits. La cité elle-même n'avait pas de finances; dans les besoins publics on faisait contribuer les Lacédémoniens, et dans les grandes occasions les Spartiates faisaient des dons volontaires.

Les lois morales de Lycurgue n'avaient d'autre but que de conserver cette organisation. Le sentiment exalté du devoir militaire, l'attachement inébranlable aux lois de la patrie, l'obéissance aveugle à la discipline nationale, le mépris des jouissances et des travaux de l'esprit, la procréation d'une race remarquable seulement par sa force corporelle, voilà qu'elles en furent les bases. La liberté individuelle, les sentiments de la famille, et même la pudeur furent complètement sacrifiés à ce but austère; et Sparte, sous l'influence de ces principes, fut véritablement la nation la plus vaillante de la Grèce.

L'éducation des enfants fut un des soins les plus pressants de Lycurgue. L'enfant qui naissait infirme ou mal constitué devait être, sans pitié, précipité dans les gouffres du Taygète. Jusqu'à l'âge de sept ans, les enfants étaient confiés à leurs mères. Puis on les recevait dans les écoles publiques, et ils

y restaient jusqu'à ce que leur force corporelle leur permit le mariage. Les exercices rigoureux par lesquels la jeunesse spartiate se formait l'esprit et le corps au métier de la guerre sont célèbres. On sait que souvent ils parcouraient les campagnes presque nus, sans abri, et vivant de ce qu'ils pouvaient trouver. On sait aussi que ces expéditions furent des occasions pour massacrer les hilotes dont on craignait toujours le nombre.

Les filles, comme les garçons, étaient astreints aux exercices propres à développer les forces corporelles. Habillées toujours très-légalement, elles luttaient quelquefois nues dans les gymnases. Leur unique fonction était de donner naissance à des hommes vigoureux. Toute leur éducation ne tendait qu'à les préparer à ce but.

Le mariage des Spartiates rappelle les formes brutales des peuples primitifs : il se faisait par un enlèvement. Une fois que la femme était mariée, sa fonction était accomplie. Renfermée dans sa maison, elle devait se livrer aux soins seuls de la procréation et de l'éducation des enfants. Pour que la génération eût lieu toujours, les liens du mariage furent fort relâchés. Les femmes pouvaient toujours être prêtées, et il était permis à chaque homme vigoureux d'usurper les droits du mari. Le célibat entraînait le déshonneur.

L'éducation des Spartiates continuait pendant leur vie tout entière. Tenus à une vie grossière et frugale, sous la surveillance continuelle des magistrats et des autres citoyens, tous leurs actes appartenaient à la patrie. Les institutions, les repas publics, la religion même, dont les fêtes simulaient la guerre, leur rappelaient sans cesse le but de la nation. Unis entre eux par une fraternité étroite, ils devaient regarder non-seulement les femmes et les enfants comme étant communs à tous, mais leurs propriétés mobilières même devaient toujours être à la disposition de celui qui pouvait en avoir besoin.

La guerre, dernier but de toutes ces lois, était le devoir le plus grand de tout Spartiate. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante, il devait se tenir prêt à marcher. La cité de Sparte était divisée en cinq tribus, formant cinq corps militaires. Les Spartiates formaient l'élite de l'armée, composée presque toute entière de Lacédémoniens. Chaque Spartiate avait en outre, avec lui, un certain nombre d'hilotes. Des sacrifices et des cérémonies religieuses précédaient la marche des armées et les combats, et la solennité la plus grande était déployée dans ces actes nationaux. Nulle part, comme on sait, la valeur guerrière ne fut plus honorée qu'à Sparte; nulle part aussi une infamie plus grande n'accabla la lâcheté.

Telles furent les institutions de Lycurgue. Il voulut qu'elles fussent gravées dans le cœur de chaque citoyen, et défendit qu'on les écrivît. Produisirent-elles les résultats qu'il en attendait? Nous allons voir que non.

Qu'une cité dorienne ait été organisée dans le seul but de la guerre, qu'une discipline sévère ait lié tous ses membres, que l'éducation de ce but ait été poussée aux dernières limites, rien de mieux. Que toute la nation conquise ait été assujettie aux lois des conquérants, que la servitude de la glèbe soit devenue en partie son sort, que les massacres aient été employés pour la maintenir, ceci était encore parfaitement naturel, dans l'ordre des idées de ces peuples. Mais ce qui était inouï dans toute cité, qui avait conservé une morale sévère, c'était la rupture complète du lien de famille, qui formait la base des sociétés anciennes. La communauté des femmes, l'absence de toute pudeur chez celles-ci, ouvrit la voie de l'immoralité qui devait ruiner toutes les institutions de Lycurgue.

En outre, les Spartiates étaient numériquement bien plus faibles que les peuples qu'ils avaient soumis. Le nombre de dix mille familles alla toujours en diminuant; et du temps de

Philippe de Macédoine on comptait un très-petit nombre d'anciens Doriens. La cité fut obligée de se recruter parmi les Lacédémoniens et même parmi les hilotes. Or, ces peuples ne recevaient pas l'éducation spartiate ; leurs sympathies étaient à leurs frères assujettis, et ce n'était qu'après quelques générations qu'ils pouvaient acquérir le vrai sentiment national. D'un autre côté , la dureté des Spartiates envers les peuples vaincus , les pratiques humiliantes auxquelles ils assujettirent les Lacédémoniens qui leur étaient pourtant si utiles à la guerre , l'oppression des Messéniens devaient faire craindre des luttes continuelles : les Lacédémoniens étaient toujours prêts à faire défection , et lors des guerres avec Thèbes ils se jetèrent du côté d'Épaminondas. Les hilotes se soulevèrent en masse peu après les guerres médiques, et des massacres épouvantables seuls les firent rentrer dans l'ordre. Les Messéniens se révoltèrent à la même époque, et soutinrent une dernière lutte aussi malheureuse que les autres contre Sparte.

C'étaient là autant d'obstacles à la libre action des Spartiates, autant de causes de décadence. Peut-être cependant fussent-ils parvenus à les conjurer, sans le ver rongeur de l'immoralité intérieure. Mais il se fit que les femmes, chez lesquelles tout sentiment de pudeur était éteint, habituées aux actions des hommes et peu faites par l'éducation à la vie sédentaire, traitées durement après le mariage, et vivant légalement dans l'adultère, il se fit que les femmes spartiates étonnèrent la Grèce entière par le spectacle de leurs débordements. Ces femmes, dont on a vanté l'héroïsme, étaient des impudiques effrontées, et ce furent elles qui détruisirent la vertu spartiate. Le désir des jouissances qu'appelaient leurs passions excitées, et, d'un autre côté, l'avarice, née naturellement de la parcimonie imposée par Lycurgue, soulevèrent contre l'ancienne règle les sentiments égoïstes, déjà ébranlée par l'exemple de l'indépendance individuelle qu'offraient les

constitutions de tous les peuples voisins. Les arts d'Athènes pénétrèrent dans Sparte, et avec eux l'incrédulité et le mépris des lois anciennes. Déjà les sentiments de nationalité s'épuisaient, et les lois de Lycurgue n'étaient plus qu'une forme gênante.

Le pouvoir populaire des éphores se fit le représentant de ces sentiments destructeurs. Après avoir miné le pouvoir conservateur des rois et du sénat, ils s'attaquèrent bientôt aux lois de Lycurgue même. Déjà les victoires nombreuses remportées dans les guerres médiques et celles qui les suivirent avaient fait affluer les richesses à Sparte ; déjà deux rois, Lysandre et Agésilas, avaient bravé les lois anciennes et aspiré à la tyrannie, quand l'éphore Épitadès, contemporain de Philippe de Macédoine, renversa, pour déshériter son fils, les bases de l'organisation économique de Lycurgue : il fut permis à chacun de disposer de ses biens envers qui il voulait entre vifs et par testament, par vente ou par donation. Alors tous les freins furent brisés. Bientôt s'établit l'inégalité des richesses. L'éducation publique fut négligée. Sparte perdit toute sa vertu, et avec elle le prestige de sa gloire.

*Autres cités de la Grèce.* — Nous aurons peu de choses à dire des cités autres que Sparte et Athènes. Elles jouèrent toutes un rôle bien moins important ; et, du reste, nous ne possédons que peu de renseignements à leur égard. Elles subirent presque toutes des révolutions semblables à celles d'Athènes, et passèrent par la royauté et l'aristocratie pour aboutir à la démocratie. Chez d'autres, l'aristocratie fut remplacée par une oligarchie, souvent appuyée seulement sur la fortune ; toutes furent sujettes à des bouleversements nombreux ; et souvent nous voyons des tyrans s'emparer de l'autorité suprême. Nous allons en donner une notice géographique plutôt qu'historique.

Le Péloponèse (Morée actuelle) se divisait en huit contrées : près de l'isthme, les pays de Sicyone et de Corinthe, la première célèbre par sa haute antiquité et ses longues listes

de rois, la seconde par son commerce et son industrie, la plus riche et la plus démoralisée des cités de la Grèce ; au nord , l'Achaïe , couverte de dix villes régies démocratiquement et liées par un lien fédératif ; au nord-ouest, l'Élide , célèbre par le temple de Jupiter olympique , un des centres religieux de la Grèce ; au sud-ouest, la malheureuse Messénie , soumise par les Spartiates ; au centre , l'Arcadie , aux hautes montagnes, aux peuplades toujours féroces et indisciplinées ; à l'est, la Laconie , ayant Sparte pour capitale ; et le long de la côte orientale, l'Argolide avec l'antique Mycènes, jadis célèbre sous les Danaïdes et les Pélopidès , puis conquise par les Doriens, et réduite à l'impuissance par les Spartiates.

La Grèce moyenne, l'Hellas (Livadie et partie méridionale de l'Albanie), comprenait : à la pointe méridionale l'Attique comprise tout entière dans la cité athénienne ; le territoire de Mégare, aux confins de l'isthme de Corinthe ; puis en remontant au nord , la Béotie, célèbre par la ville de Thèbes, qui déjà dans les temps primitifs avait joué un rôle dans la Grèce sous les descendants de Cadmus et la malheureuse famille d'Œdipe, qui, de même qu'Athènes, était parvenue à l'extrême démocratie, et devait bientôt, sous Épaminondas, s'élever pendant un moment à la suprématie de la Grèce : près de la Béotie s'étendaient trois petits pays, la Phocide, la Locride divisée en deux parties, et la Doride ; et plus à l'occident, l'Étolie, en face de l'Achaïe, et l'Arcarnanie au nord, habitées toutes deux par des peuples qui joignaient la barbarie à l'immoralité, et qui depuis les temps héroïques jusqu'après la mort d'Alexandre ne prirent aucune part aux affaires générales de la Grèce.

La partie septentrionale de la Grèce était divisée en deux grandes régions : à l'occident, l'Épire, dans laquelle se conserva une race royale qui s'était rendue fameuse dans la guerre de Troie ; et à l'orient, la Thessalie, conquise par des populations æoliennes, semblables par les mœurs à



leurs frères les Doriens, et qui, de même, introduisirent partout l'esclavage de la glèbe.

Mais la race hellénique n'était pas bornée à la Grèce; une foule d'îles de la Méditerranée, les côtes de l'Asie-Mineure et d'une partie de l'Afrique, et toute l'Italie méridionale étaient peuplées de Grecs. Les révolutions intérieures avaient poussé au dehors une foule de tribus, et la colonisation régulière n'avait pas peu contribué à répandre partout la race et la langue des Grecs.

Les Cyclades, les îles de Rhodes, de Chypre et de Crète étaient liées dès une haute antiquité avec les races pélasgiques de la Grèce. Plus tard les Hellènes vinrent également les asservir. Parmi ces îles, celle de Crète surtout fut remarquable. Là régnait une législation antique attribuée à l'un des plus grands génies de l'âge héroïque, au sage Minos. Cette législation, peut-être d'origine doriennne, présentait des analogies frappantes avec celle de Sparte : les repas communs, l'inaliénabilité de la propriété, le pouvoir des cosmes, semblable à celui des éphores (1).

Les Hellènes s'étaient répandus aussi sur les côtes de l'Asie-Mineure et y avaient fondé trois colonies importantes composées chacune de plusieurs villes liées entre elles par une fédération : au midi, les colonies doriennes, fondées successivement, les moins importantes ; au centre, les ioniennes, les plus célèbres de toutes, avec les villes de Milet, de Phocée, d'Éphèse, etc., les îles de Chios et de Samos ; au nord, les æoliennes, dont Mitylène était la ville la plus importante.

Ces colonies fleurirent long-temps avant les cités de la Grèce même. Leur commerce étendu et leurs relations avec l'Asie y introduisirent de bonne heure la mollesse des mœurs asiatiques ; ce fut là que brillèrent les premiers poètes, les

(1) Meursli *Creta, Rhodus, Cypra*, 1675, in-4°. — De Sainte-Croix, *des anciens Gouvernements fédératifs*.

premiers artistes et les premiers philosophes de la Grèce ; ce fut là que la Grèce s'imprégna fortement du génie de l'Orient. Elles fondèrent elles-mêmes de nombreuses colonies ; Milet en couvrit les bords de la mer Noire ; les Phocéens donnèrent naissance à Marseille dans la Gaule. Les villes de l'Asie-Mineure, énervées par la corruption, subirent des révolutions semblables à celles de la mère-patrie ; elles furent facilement conquises par Crésus, roi de Lydie, puis par le grand Cyrus.

Sur la côte d'Afrique, la plus importante colonie grecque était Cyrène. La Sicile avait été envahie dès long-temps par des tribus crétoises, phéniciennes, troyennes, carthaginoises, et parmi les villes grecques brillaient Syracuse et Agrigente. Déjà du temps des Pélages l'Italie était un but d'excursions. Évandre y avait fondé Pallantium sur une côte voisine du Tibre. Bientôt après Tibur, Bénévent, Métaponte, Salente, sont fondées par des Grecs, et plus tard Cumes, Loeres, Tarente, Héraclée, Brindes, Rhegium, Sybaris, Crotone, prennent naissance. Là se retrouvent comme partout la lutte entre l'aristocratie et la plèbe, les révoltes populaires, et souvent le despotisme des tyrans (1).

**HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA GRÈCE DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES JUSQU'À LA MORT D'ALEXANDRE-LE-GRAND (2).—** Depuis la fin de l'âge héroïque, la pensée de l'unité politique de la Grèce était devenue impossible. Chaque cité avait poursuivi son but particulier ; et la conquête seulement aurait

(1) Voyez, sur les colonies grecques : Sainte-Croix, de l'État et du sort des colonies des anciens peuples, 1786, Paris. — Le Manuel de Heeren, et le Précis de MM. Poirson et Calx.

(2) Sources : Hérodote, pour les guerres médiques ; Thucydide, pour une partie de la guerre du Péloponèse ; Xénophon, jusqu'à la bataille de Mantinée ; sur Alexandre : Arrien, Plutarque, Quinte-Curce ; sur toute la période, Diodore de Sicile, Plutarque, Justin, Cornelius Nepos, etc. — Voyez Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand, par M. de Sainte-Croix, 1804, in-4°, 2<sup>e</sup> éd.

pu désormais, en les rangeant toutes sous les lois d'une seule, réaliser cette unité. Mais l'unité morale n'avait pas disparu, et elle était capable encore d'engendrer de grandes choses. Voici les bases principales sur lesquelles elle s'appuyait :

1° L'unité de culte et de religion. Les dieux des différentes tribus avaient fait la paix ; ils reconnaissaient tous la suprématie de Jupiter. L'oracle de Delphes, consacré à Apollon, et le temple de Jupiter, à Olympie, étaient vénérés de tous et formaient le lien sacré de la fraternité hellène ;

2° L'unité de langage, de mœurs, de traditions. Les événements des temps héroïques avaient si bien mêlé les races diverses, que toutes se considéraient comme les membres d'une seule famille, et que la diversité d'origine, s'il y en eut, fut tout-à-fait oubliée ;

3° L'institution des jeux publics. Les jeux olympiques, institués par Hercule en l'honneur de Jupiter, les jeux néméens, célébrés pour la première fois à l'occasion de la guerre de Thèbes, et les jeux isthmiques, établis par Thésée sur l'isthme de Corinthe en l'honneur de Neptune. Là se réunissaient tous les Grecs pour assister aux combats de la poésie, de la course et de la gymnastique ; là tous puisaient dans l'enthousiasme des arts le sentiment de leur union et de leur supériorité commune sur les barbares ;

4° Enfin le tribunal des Amphictyons. Il était formé des députés de douze races de la Grèce, principalement hellènes, qui se réunissaient à Delphes sous l'égide sacrée d'Apollon, et qui avaient mission de juger les contraventions au droit des gens. C'était malheureusement là le seul objet de cette ligue ; elle n'eut même pas pour but de prévenir la guerre, et jamais ce tribunal ne fut investi d'un pouvoir directeur. Les bases du droit qu'on avait établi étaient contenues dans le serment même des peuples amphictyoniques. Ils juraient de respecter le temple de Delphes et de le pro-

téger contre tout venant : de ne jamais renverser les villes amphictyoniques, et de ne pas détruire, pendant la paix ou la guerre, les ressources dont elles avaient besoin.

Les sentiments nés de cette unité morale étaient tout-puissants contre les ennemis extérieurs. Bientôt nous les verrons disparaître devant la tendance qui poussait chaque cité à s'agrandir aux dépens des autres. Mais, à l'époque où nous sommes parvenus, la voix du devoir et de la justice n'étaient pas méconnues encore ; et nous allons voir la Grèce unie repousser glorieusement un ennemi commun.

A cette époque, du reste, un mouvement général commence à se manifester en Grèce. De nombreuses relations ont lieu entre les différents états : le commerce surtout en est l'intermédiaire. Les vaisseaux de l'Asie-Mineure, de l'Égypte, de la Phénicie abordent sur les côtes de la Grèce : Athènes et surtout Corinthe deviennent les centres de l'industrie et du commerce. Des rapports fréquents avec les colonies de l'Italie, les îles de la mer Égée, les villes de l'Asie et les colonies du Pont-Euxin, développent la navigation à un point extraordinaire.

Un siècle environ avant la guerre médique, une cause commune avait pour la première fois réuni de nouveau tous les Grecs. Crissa et Cyrrha, deux cités de la Locride, avaient pillé le temple de Delphes, s'étaient emparé des terres d'Apollon et empêchaient la tenue des séances amphictyoniques ; tous les Grecs se réunirent contre elles, et la première guerre sacrée fut terminée par le sac des deux cités rebelles. Pendant un siècle encore la Grèce fut plongée dans un repos général. Elle devait enfin en sortir. Aristagore avait soulevé l'Ionie contre Darius, fils d'Hystaspe, roi des Perses ; les Athéniens et les Erétréens avaient marché à son secours. Débarquées sur les côtes de l'Asie-Mineure, les troupes athéniennes s'étaient emparé de Sardes, capitale de Lydie, et l'avaient livrée aux flammes. Darius irrité profite de cette

insulte pour porter la guerre dans la Grèce, que depuis longtemps il convoitait. Il comprime d'abord l'Ionie rebelle, puis envoie son gendre Mardonius contre la Grèce ; mais celui-ci perd ses troupes dans la Thrace et revient sans avoir atteint son but.

Darius fit de nouveaux préparatifs ; et bientôt une flotte nombreuse, commandée par Datis et Artapherne, traversa la mer Egée , ruina Erétrie en Eubée , et débarqua dans l'Attique. Ce fut alors qu'Athènes, seule contre des masses formidables, sans autres secours que mille Platéens, gagna dans les plaines de Marathon cette bataille célèbre , base de sa puissance future. Dix mille Athéniens, commandés par Miltiade, défirent plus de cent mille Perses. La flotte du grand roi se réfugia en Asie. Tous les Grecs célébrèrent le triomphe d'Athènes (490).

La première guerre médique s'était heureusement terminée. Le roi Darius mourut ; mais il laissa le soin de sa vengeance à son fils Xerxès. Celui-ci bientôt envahit la Grèce avec une armée innombrable. Ses troupes de terre inondent la Thrace et la Macédoine ; et une flotte immense le suit en longeant des côtes. Il avance ainsi jusqu'aux limites de la Thessalie. Une profonde terreur avait parcouru la Grèce, mais sans l'abattre. Les principales cités organisèrent la résistance, mais déjà quelques-unes pensèrent d'abord à elles-mêmes. Crète, la Sicile, les îles de la mer Egée refusèrent tout secours : Argos et Corcyre gardèrent la neutralité ; les villes de la Béotie, à l'exception de Thèbes et de Platée, sollicitèrent l'alliance des Perses.

Athènes prétendait au commandement de la fédération grecque : ce fut Sparte qui l'obtint. On essaya d'abord de défendre la Thessalie, elle fut enlevée par les Perses. En vain Léonidas avec quatre cents Spartiates garde la dernière porte de la Grèce, le passage des Thermopyles. Leur mort

à jamais célèbre ouvre le midi de la Grèce aux Perses. La Béotie, l'Attique, le Péloponèse vont recevoir le joug.

Les progrès de Xerxès entraînent de nouvelles déflections. Les Perses ravagent la Locride et la Phocide, s'emparent d'Athènes, abandonnée par ses habitants, pillent et brûlent cette ville.

Les confédérés grecs s'étaient retirés sur leur flotte posée à Salamine. Déjà la discorde se mettait dans leur camp ; chacun songeait à défendre ses foyers. Le général des Athéniens, Thémistocle, sut engager le combat naval. La flotte de Xerxès fut détruite, lui-même se sauva avec peine en Asie (480).

Cette grande et belle victoire décida du sort de la Grèce. Une partie de l'armée de Xerxès était restée en Grèce, sous le commandement de Mardonius. Celui-ci avait passé l'hiver en Thessalie ; il envahit de nouveau au printemps les cités méridionales, et éprouva une défaite décisive à Platée. Le même jour, les Perses étaient battus à Mycale, et leur flotte, retirée sur le rivage, fut brûlée par les Grecs.

L'invasion de la Grèce était terminée ; à l'avenir, les Grecs furent les agresseurs. Les Athéniens poursuivent leurs succès. Malgré les malheurs dont ils sont affligés en voulant soutenir une révolte égyptienne, ils portent la guerre en Perse sous le commandement de Cimon. Une partie de l'île de Chypre est soumise ; les troupes perses sont battues sur tous les points. Artaxerxès est forcé de signer un traité honteux qui consomme sa ruine (449).

Mais au sein de la victoire était née la discorde qui devait déchirer la Grèce. La rivalité d'Athènes et de Sparte était excitée au plus haut point, et bientôt elle allait éclater. Athènes avait rendu les plus grands services dans les guerres médiques. Thémistocle, Aristide, Cimon avaient élevé cette cité à un haut point de prospérité ; sa flotte était plus nombreuse que celle de tous les Grecs réunis. Bientôt après le combat

de Mycale, elle s'arroge le droit de commander la confédération générale ; et c'est plutôt en son nom qu'en celui de la Grèce entière que Cimon poursuit ses exploits.

Une pareille position ne pouvait engendrer que la guerre. Sparte, qui jusque là avait dominé, voyait avec colère la puissance lui échapper. Athènes, de son côté, usait avec orgueil de sa force, et réduisait les alliés à l'état de tributaires. Deux fois, les cités rivales sont près d'en venir aux mains. Périclès gouvernait alors Athènes ; il acheva la révolution démocratique, et fit bannir Cimon, le vainqueur des Perses, dernier représentant de l'aristocratie. Celui-ci, cependant, sut conjurer encore l'orage. Mais après sa mort, les Athéniens méditent de nouveaux exploits ; ils soumettent Samos, et prennent parti contre Corinthe dans sa guerre avec sa colonie, Corcyre.

Alors, la guerre du Péloponèse commence. Les peuples du Péloponèse, les Étoliens, les Phocidéens, les Locriens, les Béotiens se liguent contre Athènes. Sparte est à leur tête. Athènes a pour alliés quelques princes thessaliens, l'Acarmanie, Naupacte, Platée, Corcyre, les Cyclades, l'Asie-Mineure, les villes de la Thrace. Sa marine et ses finances l'emportent de beaucoup sur celles des Spartiates (431).

La guerre du Péloponèse se divise en deux périodes. La première fut terminée par le traité de Nicias, qui stipula une trêve de cinquante ans. Ces premiers combats n'avaient pas eu de résultat positif. Chaque parti avait essayé de ruiner les ressources de l'autre, en ravageant son territoire, en ruinant ses alliés, etc. Athènes s'était vue en proie à une peste cruelle qui lui enleva Périclès ; mais Alcibiade avait remplacé celui-ci dans la faveur populaire.

La trêve fut mal tenue de part et d'autre. Dès la seconde année, les Athéniens prirent part à une ligue tendant à enlever à Sparte sa prépondérance dans le Péloponèse. Mais Sparte fut encore victorieuse. Bientôt Alcibiade voulut pousser Athènes à des expéditions lointaines. La conquête de la

Sicile fut entreprise. Nicias et Démosthènes en sont les chefs. Mais le malheur s'appesantit sur les Athéniens : leur armée est anéantie en Sicile, et ce désastre leur porte un coup difficile à réparer.

Alcibiade, chassé d'Athènes, soulève Sparte contre sa patrie ; et la guerre du Péloponèse recommence. Sparte s'est créé une marine, et, pour accabler sa rivale, elle a traité avec les anciens ennemis de la Grèce, les Perses. Mais Alcibiade est rappelé dans sa patrie, et partout il porte la victoire. Sparte et ses alliés, battus sur tous les points, implorent en vain la paix. Soudain, la fortune tourne de nouveau de leur côté. Alcibiade, expulsé une seconde fois, cède le commandement à Conon ; et Lysandre, général lacédémonien, détruit la flotte athénienne à Ægos-Potamos. Athènes, assiégée, est forcée de se rendre aux Spartiates, qui y établissent un gouverneur lacédémonien (405).

Ce coup fut fatal pour Athènes. Jamais cette cité ne se releva. Réduite désormais à vivre des souvenirs du passé et de vaines espérances, elle fut annulée comme puissance militaire ; mais alors commença sa gloire intellectuelle. Sous Périclès avait été lancé le mouvement d'art et de science : il continua et ne s'éteignit que lorsqu'Alexandrie en devint le centre nouveau.

Sparte dominait la Grèce ; et Lysandre, qui avait tant fait pour elle, s'appretait à la dominer elle-même. Les rois et les éphores favorisèrent, pour parer à ce danger, le rétablissement de la démocratie dans les cités de la Grèce, et surtout à Athènes. Trente tyrans avaient été établis dans cette cité par Lysandre. Thrasybule les en chassa, à l'aide du roi spartiate Pausanias.

Cependant, le pouvoir de Sparte pesait durement sur les cités grecques : partout elle régnait despotiquement, instituait le gouvernement qui lui était convenable, levait de l'argent et des hommes. Assurée de sa domination, elle tourna



ses armes contre le roi de Perse. Dix mille Grecs altèrent soutenir la révolte du jeune Cyrus contre son frère Artaxerxès. Malgré la défaite de ceux-ci, les Spartiates ne quittent pas l'Asie et conquièrent l'Éolie sous Dercyllidas, général spartiate. Bientôt Agésilas attaque les satrapes d'Artaxerxès ; il soumet la Phrygie, et marche vers le centre de l'empire des Perses.

Les cités de la Grèce profitent de l'absence des armées spartiates pour ressaisir leur indépendance. Elles s'allient avec les Perses et font trembler Lacédémone qui rappelle ses soldats. Athènes semble se relever, et dans plusieurs rencontres humilie sa rivale. Sparte alors s'adresse au roi des Perses ; et Artaxerxès, après avoir laissé reprendre assez de force aux Athéniens pour contre-balancer Sparte, se pose en médiateur entre les villes grecques. Par le traité d'Antalcidas, ainsi nommé de l'ambassadeur lacédémonien, l'asservissement des villes grecques de l'Asie-Mineure fut consolidé. La paix était établie en Grèce sous la garantie du roi des Perses (387).

C'est ainsi que des haines mutuelles amenèrent les Grecs à signer sans honte le contrat qui les mettait sous l'empire des barbares : c'était là le résultat fatal de la situation de la Grèce. L'égoïsme sans frein des cités dominantes, arrêté sans cesse par des ligues des cités inférieures, ne pouvait produire que l'épuisement général, et devait aboutir à son terme fatal, la désorganisation de la Grèce.

Sparte cependant profitait du traité d'Antalcidas, et se relevait sur la ruine des cités grecques. Mais une nouvelle ennemie surgit subitement et remplaça pour un moment Athènes : ce fut Thèbes. Surprise trahissement par un général lacédémonien, elle reçut les lois de Sparte ; mais une conspiration, menée par Pélopidas, la délivra. Elle s'allia avec Athènes, soumit la Béotie, se ligua avec Jason, tyran puissant en Thessalie, et, malgré la défection d'Athènes qui re-

doutait sa puissance, elle sortit victorieuse de plusieurs rencontres, et son armée, commandée par le grand Épaminondas, fit subir une défaite désastreuse aux armées spartiates à Leuctres. La guerre continua avec des chances variées, mais favorables en général aux Thébains. Épaminondas envahit quatre fois le Péloponèse. Il fonda la ligue des Arcadiens, et rétablit les Messéniens dans leur patrie.

Mais les grands hommes qui avaient fondé la gloire de Thèbes, qui lui avaient donné une flotte, et l'avaient guidée contre ses ennemis, disparaissent bientôt : Pélopidas est assassiné à Thèbes même : Épaminondas succombe dans une dernière bataille victorieuse, à Mantinée, après avoir porté la guerre sous les murs de Sparte même : et avec eux périt aussi la grandeur de la cité thébaine (365).

Sparte était épuisée par les guerres qu'elle avait soutenues contre Thèbes ; et cette ville elle-même était incapable de profiter de ses succès. Alors Athènes redevient pour un moment puissance dominante. Elle commence par rétablir dans la mer Égée la domination qu'elle avait perdue. Mais Chio, Cos, Rhodes et Byzance se soulèvent, et forment une ligue contre Athènes. Cette guerre *sociale* dure pendant quelques années avec des chances diverses ; enfin, l'intervention persane fait pencher la balance en faveur des révoltés. Athènes est forcée de reconnaître leur indépendance.

Mais un ennemi plus redoutable commençait à menacer la Grèce. La Macédoine, habitée primitivement par une tribu de Pélasges, avait reçu plus tard Caranus, descendant d'Hercule, qui, à la tête d'une colonie grecque, y fonda sa dynastie. Ses successeurs eurent à soutenir plusieurs luttes contre les Thraces et les Illyriens. Ils entretenirent des rapports avec la Grèce, et ne laissèrent pas oublier à celle-ci leur origine grecque. Des discordes domestiques, interrompues quelquefois par des règnes glorieux, tels que celui de Perdicas I<sup>er</sup>, d'Amintas I<sup>er</sup> et d'Alexandre I<sup>er</sup>, troublèrent long-temps

cette race royale, et ne permirent à la Macédoine ni de vaincre définitivement les tribus barbares dont elle était environnée, ni de se dépouiller elle-même de la grossièreté des premiers âges. L'ordre fut enfin rétabli lorsque Philippe, formé chez les Thébains où il avait été conduit en otage, parvint à s'emparer de la couronne au détriment de son neveu Amyntas (360).

Philippe lève des troupes et forme la phalange macédonienne, si redoutable dans les combats. Il soumet les peuples de la Thrace et de l'Illyrie, et s'immisce bientôt dans les affaires des villes grecques de la Thrace. Sur ce terrain, il devait rencontrer Athènes, qui possédait la plupart de ces villes.

La guerre sacrée, qui à cette époque éclata en Grèce, lui fournit l'occasion de prendre part aux querelles intérieures de ce pays. Les Phocidiens avaient attenté aux décisions du conseil amphictyonique. Les Thébains, les Locriens et d'autres peuples se liguerent contre eux; Athènes et Sparte les soutinrent, et la conflagration devint générale. Philippe avait su se faire déclarer protecteur de la Thessalie; et en cette qualité, il prit part à la guerre qui se prolongea avec des chances diverses. Philippe soumit plusieurs villes de la Thrace, principalement Olynthes : il envahit le Péloponèse pour protéger Mégalopolis : enfin Athènes fit sa paix avec lui; et bientôt il termina par une intervention puissante la guerre sacrée. Reçu dans le conseil amphictyonique, il a désormais une influence assurée dans la Grèce. De nouvelles conquêtes dans la Thrace excitent l'inquiétude des Athéniens; et la guerre recommence entre eux et Philippe. Mais en vain la voix de Démosthènes les y pousse avec vigueur; elle ne se fait que mollement, et la puissance de Philippe grandit toujours. Sur ces entrefaites, les Locriens d'Amphissa sont déclarés sacrilèges pour avoir labouré le champ Cirrhéen, consacré à Apollon, et Philippe est chargé de mettre le décret à exécution. La seconde guerre sacrée commence. Mais le roi de Macédoine s'empare des

principaux postes qui défendaient la Grèce. A cette nouvelle, Thèbes et Athènes se liguent : leurs forces unies marchent contre Philippe ; et la célèbre bataille de Chéronée rend celui-ci vainqueur. Thèbes et Athènes sont soumises et la Grèce asservie (338).

Sans doute, il est douloureux pour un peuple de voir fouler aux pieds sa nationalité par un conquérant étranger : sans doute, le patriotisme grec dut exécrer Philippe ; et il n'y a rien d'étonnant que, dans les temps modernes, toutes les sympathies aient été pour la Grèce, si supérieure en toutes choses aux Macédoniens. Cependant, si nous consultons les intérêts de l'humanité entière, nous trouverons que cette conquête était utile. Les rois de Macédoine n'avaient-ils pas accepté la civilisation grecque, et ne venaient-ils pas fournir aux idées de la Grèce une force que celle-ci ne pouvait se donner elle-même ? Destinée à d'éternelles discordes, la race hellénique ne pouvait plus établir l'unité dans son sein, encore moins imposer sa civilisation au monde. Plutôt que d'abandonner cette œuvre aux barbares de l'Italie, ne valait-il pas mieux que des princes presque grecs l'entreprissent, au moyen des forces grecques unies dans un seul but ? Si l'empire de Philippe et d'Alexandre avait pu durer, la Grèce eût devancé les conquêtes de Rome et l'unité du monde ancien eût été accomplie deux cents ans plus tôt. Les événements en décidèrent autrement, mais ils prouvèrent encore une fois que la Grèce ne pouvait plus rien par elle-même.

Philippe, aussitôt après s'être rendu maître de la Grèce, proclame son but de conquérir l'empire perse, et il est nommé généralissime des troupes helléniques. Mais il ne jouit pas long-temps de son triomphe. Assassiné à son retour en Macédoine, il cède la place à son fils Alexandre (336). Celui-ci marche sur les traces de son père. Thèbes révoltée est détruite : la Grèce lui obéit : le grand empire des Perses va s'écrouler. Alexandre-le-Grand, avec une armée éprouvée,

passa l'Hellespont et bat la première fois les Perses au Granique. Darius Codoman régnait en Perse. Les conseils de Memnon, son seul général capable, sont rejetés. Alexandre soumet l'Asie-Mineure; et la bataille d'Issus lui ouvre le reste de l'Asie. Il traverse et conquiert les pays qui longent la Méditerranée, pénètre dans l'Égypte qui se donne à lui, et revient de là dans les plaines de la Haute-Asie détruire à Arbèles les dernières forces de Darius. La Perse, la Médie, la Bactriane, la Sogdiane cèdent à ses armes. Bientôt il attaque les rois indous qui habitaient les bords de l'Indus. Il aurait pénétré plus loin si ses soldats l'eussent permis. Revenu à Babylone, il y meurt subitement à la suite d'une orgie (323).

Alexandre, homme fongueux et passionné, debauché comme tous les Grecs de son temps, accomplit à force de génie une des plus grandes œuvres de tous les temps. Sa conquête fut bienfaisante et civilisatrice. Il fonda des villes, conçut mille projets économiques, et répandit partout les idées de la Grèce. Sous sa main se formait une vaste monarchie, dans laquelle devaient s'amalgamer et s'unir les idées les plus avancées de l'antiquité. Les races diverses voyaient s'éteindre leurs haines sous une obéissance commune, comme cela fut plus tard sous les empereurs romains. Rien n'aurait pu résister à une pareille puissance. Mais Alexandre mourut trop jeune. L'esprit de désunion était dans son armée et parmi ses généraux. Il ne se trouva aucune main puissante pour assurer les résultats acquis; et l'empire d'Alexandre s'écroula presque aussitôt après sa mort.

RELIGION DES GRECS. — Les sources de la religion des Grecs sont les mêmes que celles de sa primitive histoire. Ces dieux dont la tradition racontait les aventures nombreuses, les discordes, les combats, les courses, les amours, devinrent les objets du culte public en Grèce, et chacun connaît cette mythologie avec ses fables si variées, si singulières et souvent si obscènes.

Aux beaux temps de la Grèce, les croyances populaires ne dépassaient pas cette mythologie toute sensuelle ; et s'il était pour quelques-uns des rites mystérieux, des initiations qui pouvaient leur faire connaître une théologie plus haute, le peuple prenait à la lettre toutes les histoires qu'on racontait des dieux, et pour lui c'étaient des êtres réels revêtus des caractères que leur attribuait le culte. Jupiter était tel que l'avait sculpté Phidias : les débauches de Vénus étaient des histoires véritables : Vulcain était boiteux et forgeron. Il n'y avait là de symboles pour personne ; et même il est probable qu'il n'y en avait pas plus pour les prêtres que pour le peuple.

Cependant ces fables avaient eu un jour une signification et un sens. Elles avaient pris origine, elles s'étaient identifiées avec le culte public, elles avaient une raison d'exister. Quelle était cette signification ? Quelle était cette origine ?

Nous avons parlé déjà des différents systèmes que les anciens et les modernes se sont faits à ce sujet. Chez les anciens cette question était vivement débattue au temps du christianisme naissant, quand il fallut défendre la mythologie païenne contre la nouvelle religion. Un philosophe grec, Evhemère, avait prétendu, du temps de Seleucus-Nicator, que tous les dieux n'étaient que des hommes divinisés ; et les savants chrétiens s'appuyaient sur ce système pour prouver que les anciens n'avaient en réalité pas de dieux. D'autres soutenaient le système de la symbolisation des forces de la nature : d'autres celui de l'émanation panthéiste.

Les temps modernes ont vu éclore plus de cent ouvrages qui peuvent se ranger sous une de ces trois catégories. Il faut en ajouter une autre. Suivant quelques savants les traditions païennes ne sont que des souvenirs confus de la tradition hébraïque, et ce système offre lui-même deux points de vue différents : pour les uns les dieux sont les représentants

des anges purs ou déchus de la tradition de l'Orient, pour les autres ce sont les patriarches hébreux (1).

Pour nous, il nous semble que la religion première des Grecs fut semblable à celle de toutes les sociétés primitives; qu'ensuite vinrent des cultes nouveaux apportés de l'Orient, qui modifièrent cette religion primitive et en déterminèrent les caractères derniers; enfin que toute la signification des traditions fut oubliée dans la suite des temps, et que tous ces cultes dégénérèrent en une superstition grossière. Voici comment semblent s'être passés ces faits :

Lorsque la première société issue de Noë se fut fixée sur le sol de la Grèce, et bientôt se fut divisée en une foule de sociétés particulières, des cultes spéciaux surgirent aussi sur divers points, et chaque race, oubliant le système théologique général, n'adora plus que le dieu qui présidait à sa fonction particulière. Comme chaque race se trouvait personnifiée dans le dieu qu'elle adorait, et que ses membres étaient des enfants de ce dieu, il est vraisemblable que les traditions qui nous apprennent les anciennes luttes sociales peuvent être rapportées en même temps à des luttes religieuses : que chaque société victorieuse forçait les vaincus d'adopter son Dieu; et qu'ainsi la succession des règnes d'Ouranos, de Kronos, de Jupiter, que nous avons indiquée dans l'histoire primitive, fait connaître en même temps la succession des cultes de ces dieux.

Le dernier de ces cultes, et celui qui conserva la prédominance, fut celui de Jupiter. A côté de lui vivaient d'autres dieux de même famille : Neptune, Pluton, Junon et une foule de dieux descendants d'Ouranos et de Kronos. Ces

(1) Voyez l'analyse des différents systèmes antérieurs au dix-neuvième siècle dans : Jupiter, par M. Émeric David, 1838, 2 vol. in-8°. — Voyez, pour les systèmes contemporains, les notes de Guigniaut sur l'introduction de Creuzer.

dieux alors se disputaient l'empire, et la paix était loin d'être établie entre eux : la haine de Jupiter et de Junon ne s'éteignit qu'après un tardif mariage.

Quel était alors le culte qu'on rendait à ces dieux ? S'en faisait-on une idée semblable à celle qu'on en eut postérieurement ? Cela est difficile à dire. Un passage d'Hérodote (liv. II, 32) peut nous faire croire cependant que les caractères des dieux ne furent déterminés définitivement qu'après l'arrivée des colonies orientales. Hérodote dit seulement à la vérité que celles-ci en firent connaître les noms ; mais ces noms étaient grecs, et la réforme égyptienne ne put avoir pour objet que d'adapter à des noms anciens des idées théologiques nouvelles.

Bientôt de nouveaux dieux vinrent s'ajouter aux anciens : ce furent les cultes apportés de l'étranger. De ce nombre sont ceux de Minerve, de Cérès, de Bacchus, d'Apollon, de Vénus, d'Adonis, etc. Il ne peut être douteux que ces noms ne soient les représentants de doctrines égyptiennes et orientales. Cependant ces divinités reçurent des noms grecs et furent rattachées aux origines de la Grèce ; et probablement ces cultes s'implantèrent sur des cultes déjà anciens. Quant aux modifications qu'ils firent subir aux croyances anciennes, il faudrait, pour le dire, que nous connussions mieux que nous ne les connaissons les doctrines orientales elles-mêmes ; et sur ce sujet des conjectures seules sont possibles.

Quoi qu'il en soit, un esprit de conciliation et d'union animait les Grecs à l'époque des temps héroïques ; et ce fut sous cette influence que se constitua alors leur système religieux. Tous les dieux, soit étrangers, soit indigènes, firent la paix. Il y en eut douze principaux, et à leur tête était Jupiter, le maître du ciel. Les anciennes traditions historiques s'amalgamèrent avec les symboles nouveaux. L'histoire de chaque dieu, diverse en chaque localité, fut composée de mille pièces rapportées. On ne cessa, au nom



des croyances primitives encore puissantes, de diviniser les héros. Tous ceux qui descendaient des familles divines, et qui jouèrent un rôle dans la Grèce, jusqu'après la guerre de Troie, furent mis au nombre des dieux. Achille, avec une foule de guerriers, goûtait l'immortalité dans une île du nord. Ce fut au nom de ces croyances aussi qu'on attribua à ces dieux, dont la tradition racontait les histoires humaines, les passions et les vices qu'offrait l'humanité.

Pendant les siècles héroïques, ce travail s'était fait au sein des populations mêmes. Hésiode, Homère et d'autres poètes vinrent enfin résumer et coordonner tous ces fragments épars; et depuis eux la mythologie fut fixée définitivement. A partir de cette époque, il n'y eut plus de modifications fondamentales dans les idées, si ce n'est que l'incrédulité finit par détruire toute croyance.

C'est ainsi que se forma la religion des Grecs. Cette religion ne pouvait jamais avoir l'influence qu'exercèrent les grands systèmes théologiques des Indous et des Égyptiens; dépourvue d'unité et de but, elle n'était applicable ni à la politique ni à la science. Cependant, comme partout, la religion avait une grande valeur en Grèce : c'était elle qui formait la base des devoirs individuels : elle était l'unique appui de la morale; et tant que le sentiment moral se conserva, le sentiment religieux aussi fut tout-puissant. Tous les législateurs grecs surent allier l'intérêt politique à l'intérêt religieux. L'offense contre la religion de l'état fut toujours considérée comme un des plus grands crimes, et Socrate périt parce qu'on l'en crut coupable.

Cependant le sentiment purement religieux ne devint jamais prédominant. Les prêtres, quelque nombreux et respectés, ne formèrent jamais un corps spécial, et cette fonction, quelquefois héréditaire, fut toujours subordonnée à la fonction militaire.

Nous allons dire quelques mots des cosmogonies grecques

de chaque dieu particulier, de ses mystères, et du culte proprement dit (1).

La religion des Grecs ne comprenait pas un système cosmologique proprement dit. Nous trouvons à ce sujet quelques traditions vagues et obscures, images éloignées des dogmes orientaux. Les plus importantes étaient celles d'Orphée et d'Hésiode : les autres ne s'en éloignaient que dans quelques détails.

Orphée, prince thrace de l'époque héroïque, fut l'un des fondateurs des mystères de Bacchus. Plusieurs recueils de poésie couraient sous son nom dans le siècle de Périclès, mais l'authenticité en était déjà mise en doute alors. Quelques-unes de ces poésies nous sont parvenues. L'opinion la plus favorable regarde ces pièces comme ayant été arrangées sur d'anciens chants orphiques, par Onomacrite, contemporain de Solon, et en tout cas ils nous représentent l'état des doctrines orphiques telles qu'elles étaient reçues dans la Grèce païenne.

Quoi qu'il en soit, tout ce que nous savons sur les dogmes enseignés par Orphée est excessivement obscur et incomplet. Voici les principes de sa cosmogonie. Avant tout existait le Chaos. De là, sortit l'Éther, rempli de ténèbres et çà et là de Chaos. Puis vient l'Amour, force d'unité et de création; et ensuite la Nuit, et la Terre qui accouche du ciel étoilé. De l'Éther et du Chaos naquit un œuf, qui en se corrompant a formé le monde; et il en sortit un animal monstrueux ayant la forme et la tête d'un dragon, une seconde tête de lion, et, entre ces deux têtes, était la face du Dieu : ces trois têtes étaient Kronos, Hercule et Phanès. A travers cette cosmogonie inintelligible, paraît sous le nom de Zeus, et aussi de Phanès, un Dieu régulateur, suprême; et même les néopla-

(1) Sources : Homère, Hésiode, Apollodore, Hérodote, Ovide, Hygin, etc. — Voyez pour les traditions le Dictionnaire de la fable de Noël; — Banulier. La mythologie expliquée, 7 vol. in-8°, 1738.

toniciens ont affirmé que le tout était dominé par une trinité semblable à celle des Égyptiens. Des fragments d'hymnes magnifiques adressés au Dieu suprême, à Zeus ou Jupiter, se trouvent dans ces livres. En outre, Orphée admettait toute la foule inférieure des dieux, des esprits ou démons et des héros. Il enseignait l'immortalité de l'âme et la fin du monde par le feu. Il est probable qu'Orphée, en rapport avec l'Orient, fut un de ceux qui propagèrent en Grèce le panthéisme de l'Égypte et de l'Inde.

La cosmogonie d'Hésiode, aussi inintelligible que celle d'Orphée, est plus simple en ce sens que tout y est personnifié, et que dans la pensée du poète elle ne semble pas cacher une doctrine philosophique. D'abord fut le Chaos, le premier de tous; et ensuite vint la Terre à la large poitrine, séjour toujours assuré de tous les immortels qui habitent le sommet neigeux de l'Olympe; et puis le Tartare ténébreux dans les retraites de la Terre spacieuse, et aussi l'Amour (Eros), le plus beau des dieux immortels, qui dissipe les doutes, dompte dans le cœur la fierté de tous les dieux et de tous les hommes et donne conseil. Du Chaos naquirent l'Erèbe et la Nuit : de la Nuit et de l'Amour, l'Air et le Jour. Puis la Terre engendra Ouranos et toute la suite des dieux.

La doctrine relative à l'âme manquait absolument dans la religion publique des Grecs. On ne rendait compte nullement de la fonction de l'homme sur la terre, de la nature de son esprit, etc. Cependant les Champs-Élysées, le Tartare, le jugement de Minos, etc., étaient des traditions usuelles dans la mythologie, et il y avait une croyance générale à l'immortalité de l'âme. Le sentiment de la chute et de la prédestination aux douleurs de cette vie, en vertu de fautes antérieures, existait, mais vague et indéfini; et il vint aboutir à la croyance au fatalisme universel, à l'inflexible destin si répandu dans l'antiquité.

Pour Homère, l'âme était un principe du sang, et elle s'é-

coulait par les blessures. Cependant, dès cette époque, la notion d'une double âme était répandue, puisque Homère parle quelquefois de héros dont l'esprit se trouve dans les demeures de Jupiter, tandis que l'ombre réside dans les enfers.

Disons quelques mots maintenant de l'origine des divinités spéciales de la Grèce et de la signification qui put être primitivement attachée à leur culte. Les douze dieux principaux étaient : Jupiter, Apollon, Mercure, Mars, Neptune, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus. A propos de ces cultes, nous parlerons de quelques autres qui s'y rattachent. En dehors des douze dieux principaux, le culte de Bacchus est très-important. La foule des autres dieux ne mérite pas de détails.

Jupiter ou plutôt Zeus constitua le culte central sous lequel vinrent se ranger toutes les autres divinités. Plusieurs circonstances de sa naissance mythologique indiquent peut-être son origine orientale. Des Curètes, des Corybantes, des Cyclopes, races sacerdotales de l'Asie-Mineure et de la Phénicie, entourent son berceau. Ces races passèrent dans l'île de Crète, où naquit et mourut Jupiter, et où cette divinité fut toujours en grand honneur. Cependant il serait difficile d'affirmer que ce fut là l'origine de ce culte, car il est certain que dès les temps les plus reculés, la société représentée par ce nom joua un rôle important dans l'histoire de la Grèce; et déjà avant les temps héroïques, il domina tous les autres cultes de ce pays. Ce fut à cette époque qu'Hercule institua les jeux Olympiques, et fit du grand temple de Jupiter à Olympie le centre de la Grèce. Les mythologues ont compté plusieurs Jupiter. Il paraît en effet que ce culte reçut plusieurs transformations. Ainsi la tradition porte que le temple de Dodone, célèbre par ses oracles, et le plus fameux de ceux consacrés à Jupiter après celui d'Olympie, fut construit par des colombes venues de la Libye. Là, paraissent avoir

été ajoutés au dieu Pélasge des caractères empruntés au Jupiter Ammon, l'une des transformations d'Osiris. Il avait du reste un culte spécial dans la plupart des cités ; et outre l'oracle de Dodone, celui de Trophonius lui était consacré.

Parmi les savants, les uns ont vu dans Jupiter le soleil ; d'autres, l'unité astronomique de l'année ; d'autres, l'Éther, etc. D'après les traditions populaires, Jupiter est le dieu souverain du ciel et de la terre, le modérateur des mouvements de la nature, le directeur des dieux qui gouvernent les différentes parties de ce monde. Il semble n'être autre chose que l'Indra des Indous, le chef de la hiérarchie inférieure qui préside aux mouvements des sphères créées : Orphée paraît en faire un des dieux de la Trinité suprême, le Démoniurgos des Égyptiens. Mais ces idées n'étaient point généralement répandues : toute cette haute théologie était oubliée : les dieux créateurs étaient effacés des croyances religieuses.

Les cultes d'Ouranos et de Saturne, qui avaient précédé Jupiter, s'éteignirent peu à peu. Celui d'Ouranos disparut complètement : Saturne conserva quelques temples de peu d'importance.

Neptune et Pluton, les frères de Jupiter, et qui, après la défaite de Saturne, s'étaient partagé l'empire du monde avec le grand Dieu, virent leurs adorateurs décroître en faveur de Jupiter. Dans la hiérarchie céleste, Pluton devint le dominateur des enfers ; mais il n'eut jamais de grand temple, et fut exclu du conseil des dieux. Neptune fut plus heureux : il devint le dieu spécial de Corinthe, et disputa Athènes à Minerve et Argos à Junon ; les jeux Isthmiques étaient célébrés en l'honneur de ce souverain des mers.

Le culte d'Apollon et de sa famille semble être venu de l'étranger. Latone eut de Jupiter Apollon et Diane, dont elle accoucha dans l'île de Délos. L'histoire mythologique du monstre Typhon, suscité par Junon à Latone, semble être celle d'une lutte que soutint ce culte pour s'établir. Apollon de Délos

arriva à Delphes, où la race hellénique fonda le grand temple de la fédération grecque et l'oracle si célèbre que les étrangers mêmes venaient consulter. Dans le dernier temps de la mythologie, ce dieu présente le double caractère de jeune homme protecteur de la poésie et des arts, et de conducteur du soleil et dieu de la lumière. Sous le premier rapport, son culte est lié à celui des muses, anciennes divinités pélasgiques. Comme dieu du jour et directeur de la fonction astronomique du soleil, il se trouve en rapport avec l'Aurore, les Heures, etc. C'est ce dernier point de vue qui prédomina dans le culte d'Apollon; et c'était l'idée importée de Délos et la tradition qui le plaçait immédiatement en rapport avec Latone et Diane. De même, en effet, qu'Apollon était le dieu du soleil, Diane était la déesse de la lune, révérée universellement (1)

Mars était une ancienne divinité pélasgique. C'était le dieu des combats, qui se retrouve chez tous les anciens peuples guerriers : il n'avait pas de temple spécial.

La tradition de Mercure est excessivement confuse. Messager des dieux, ministre des relations entre le monde supérieur et le monde inférieur, il offre le caractère d'une de ces planètes qui, dans les religions orientales, instruisaient les dieux du ciel de ce qui se passait sur la terre. D'un autre côté, son nom le faisait confondre avec cet Hermès, l'ancien législateur de l'Égypte, qui, dans la haute théologie égyptienne, était une des premières manifestations du dieu suprême. Dans la religion vulgaire, il était considéré comme

(1) Suivant Creuzer, la fable de Latone et de ses enfants serait une imitation de celle d'Isis et d'Horus, et Latone représenterait la nuit primitive, le chaos originaire, qui donna naissance au jour et à la nuit temporels. Les traditions sur ces points sont très-obscures. Diane fut confondue, en effet, quelquefois avec Hécate, déesse de la nuit, qui joue un grand rôle dans les livres d'Hésiode et qui, plus tard, apparaît comme divinité des chemins, des carrefours, des voleurs, des mendiants, etc.

dieu du commerce, etc. Aucun temple ne lui était consacré.

Le culte de Vulcain, de même, se rattachait aux traditions égyptiennes. Dieu du feu et des arts métallurgiques chez les Grecs, il fut confondu avec le Phtah, le Démonstrateur. Cependant Vulcain était loin d'avoir chez les Grecs la haute importance que lui accordait la théologie égyptienne. Les traditions le représentaient sous un aspect ridicule, et aucun grand culte ne lui était consacré.

Parmi les déesses qui faisaient partie du conseil suprême, Junon était la première. Épouse de Jupiter, elle fut longtemps son ennemie; et les traditions rappellent à tout moment leurs querelles multipliées. Junon était une des plus anciennes divinités pélasgiques. Son principal culte était à Argos. Sa qualité de reine du ciel indique la haute puissance qu'eut son culte dès les temps les plus reculés.

Minerve fut une déesse importée de l'Égypte. Ce fait est constaté par plusieurs auteurs de l'antiquité; et l'on sait que la déesse égyptienne qui lui correspondait était Neith, et avait un temple à Saïs, patrie de Cécrops. Les caractères de Minerve étaient précisément ceux qu'on attribue à la déesse de Saïs. C'était la déesse des sciences et de la sagesse; elle avait donné à l'Attique l'olivier, et elle avait inventé plusieurs arts mécaniques. Athènes lui était spécialement consacrée; c'était là que se trouvait son temple, et Thésée avait institué en son honneur des fêtes spéciales, les Panathénées, qui rappelaient en même temps la grande œuvre sociale de ce héros, la réunion des bourgs de l'Attique en une seule cité. Cette déesse semble avoir pris le nom d'un culte déjà existant, puisque l'on voit Minerve jouer un grand rôle dans les querelles de Jupiter contre les géants.

Vesta était une des anciennes divinités pélasgiques de l'époque kronienne. Cette déesse, confondue avec la Terre, femme d'Ouranos, et avec Rhéa, femme de Saturne, vit son culte s'éteindre en même temps que celui de Kronos lui-

même, et il en resta peu de traces dans la religion définitive.

Nous avons parlé de Diane à l'occasion d'Apollon. Vénus semble être une déesse orientale. Ce mythe, ainsi que celui de l'Amour, fils de Vénus, rappelle ces doctrines cosmologiques de l'Asie sur la passivité première, et l'amour, le désir, la force productrice qui féconda l'univers. Les mystères d'Adonis, si célèbres dans la Syrie, passèrent en Grèce. On les célébrait à Corinthe, où mille courtisanes desservaient le temple de la déesse. Entre les mains des Grecs, Vénus perdit toute sa valeur métaphysique; elle devint la déesse de la beauté et de l'amour sensuel, et, de même que dans l'Asie, ce culte devint l'école du libertinage le plus déhonté.

Nous arrivons au culte de Cérès, l'un des plus importants de la Grèce. Cérès, la déesse de l'agriculture, la civilisatrice des sociétés, avait, suivant la tradition grecque, établi elle-même les mystères fameux qu'on célébrait à Éleusis en son honneur. Elle était fille de Jupiter; et ce qu'il y a de plus saillant dans son histoire mythologique, ce sont ses courses pour chercher sa fille Proserpine, enlevée par Pluton. On a comparé Cérès et Proserpine à Isis et Horus; et, quoi qu'il en soit de cette comparaison, il est difficile de ne pas voir dans Cérès l'image de la déesse égyptienne Isis. Les Thermophories, fêtes égyptiennes importées dans la Grèce par Danaüs et bientôt reçues par Athènes, se célébraient en son honneur. Mais le culte le plus important dont elle était l'objet, c'étaient les mystères d'Éleusis. Un assez grand nombre de détails nous sont parvenus sur les circonstances extérieures de ces mystères. On y participait par des initiations successives, et ils donnaient lieu à des fêtes annuelles, célébrées avec la plus grande solennité, et dont la surveillance entraînait dans l'attribution des magistrats les plus élevés d'Athènes. Divers ordres de prêtres recevaient aux initiations; mais on ne sait rien de positif sur les mystères intimes qu'on y enseignait. Il y était question du Démon, fabricant du monde,



et d'une hiérarchie de dieux. L'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures en constituaient un des dogmes fondamentaux. Les rites de l'initiation représentaient des expiations successives. On honorait Cérès par des cérémonies rappelant l'agriculture. On adorait aussi le phallus et le kteis, signes de la génération. Peut-être on y chantait un des hymnes conservés sous le nom d'Orphée. Tous ces points particuliers qui ont transpiré, et qui cependant ne nous font nullement connaître l'ensemble de la doctrine, prouvent suffisamment que c'était un enseignement égyptien, probablement panthéiste. Cette pensée se trouve confirmée par un fait découvert par le célèbre indianiste William Jones, fait qui en même temps prouve l'influence de l'Inde sur l'Égypte, c'est que les mots *kona om pax*, que l'on prononçait pendant ces mystères, et que les hellénistes les plus érudits ne sont pas parvenus à expliquer, sont la formule ordinaire par laquelle se terminent les cérémonies du culte de l'Inde.

Les mystères de Bacchus ne furent pas moins célèbres dans la Grèce que ceux de Cérès (1). Les traditions sur ce dieu sont multiples et confuses. Les auteurs anciens en admettaient plusieurs. D'après l'opinion la plus commune, il y avait un Bacchus indou, qui avait fait de grandes conquêtes; puis Osiris, le Bacchus égyptien; en dernier lieu, le Bacchus thébain, né de la race de Cadmus, de Jupiter et de Sémélé. Ce ne fut pas sans une lutte vigoureuse que ce culte, venu de l'Orient, parvint à s'implanter dans la Grèce. Son introduction est attribuée à Cadmus et à Orphée. Des initiations et des mystères avaient lieu en l'honneur de ce dieu. Des mystères semblables étaient célébrés dans l'île de Samothrace par un reste de ces races sacerdotales de corybantes, de cabires, etc. Bacchus rap-

(1) Recherches sur les mystères du Paganisme, par le baron de Sainte-Croix, 2 vol. in-8°.

pelle le Siva des Indous. Les courses violentes de femmes ivres, les accès simulés de fureur qu'on déployait à ces fêtes, l'adoration du phallus et du kteis, les chants et les paroles obscènes dont elle était accompagnée, ces *orgies*, en un mot, qui ont donné tant de célébrité aux bacchantes, retracent ce dieu violent et destructeur de l'Inde. Bacchus, d'un autre côté, était dieu du vin ; et, dans ses caractères mystiques, il paraît souvent comme un dieu de lumière, avec les attributs du soleil, et comme fécondateur de l'univers.

Nous ne nous étendrons pas sur la foule des autres divinités de la Grèce. Les néréides, les nymphes des bois, des montagnes, Pan, Pomone, Flore, Amphitrite, etc., etc., recevaient les prières des mortels. Les actes de la vie, les vertus, les fonctions sociales avaient aussi leurs divinités protectrices, leurs représentants célestes. Telles furent la Gloire, la Victoire, la Pudeur, la Justice, etc. Enfin, l'on adorait dans la plupart des localités les princes de l'âge héroïque. Ainsi il y avait à Sparte le culte d'Hercule, de Castor et Pollux, de Persée, etc., etc.

Le culte proprement dit se composait de prières, de sacrifices, de fêtes et de plusieurs pratiques particulières. On se rendait dans les temples pour prier, et l'on déposait ses vœux aux pieds des statues des dieux. Souvent des prières communes rassemblaient tous les citoyens. On sacrifiait des animaux, surtout des bœufs et des moutons ; on faisait des offrandes de fruit, de blé, de sel, etc. On brûlait une partie des animaux avec la graisse, le reste appartenait aux prêtres ou à ceux qui offraient le sacrifice. Toutes les viandes qu'on mangeait devaient avoir été offertes. Les fêtes des Grecs étaient nombreuses et brillantes. De longues processions, des chants sacrés, des sacrifices abondants marquaient le renouvellement des saisons et les jours consacrés à chaque divinité. Parmi les rites et les pratiques qui se rattachaient immédiatement à la religion, on doit remar-

quer la divination et l'art augural, conséquences de la foi aux oracles, et la doctrine des impuretés qui paraît avoir été fort étendue et rigoureuse en Grèce.

**BEAUX-ARTS.** — Ceux des résultats de la civilisation grecque que l'on a le plus exaltés dans les temps modernes, ce sont les produits de l'art et de la littérature. Un enthousiasme aveugle a saisi les savants et les artistes depuis le quinzième siècle, et suivant eux, la Grèce a fourni à l'humanité le type du beau. On commence aujourd'hui à revenir de cette exagération injuste à tant d'égards : on commence à estimer à sa juste valeur et notre art national, et l'art plus antique de l'Égypte et de l'Inde ; et si jusqu'à ce jour l'art grec conserve son rang suprême dans la perfection des détails, dans le fini de l'exécution et l'exactitude des formes, il doit céder la place à toutes ces œuvres plus conformes à leur but, qui parlent au sentiment par l'immensité des masses, par les harmonies de l'ensemble, par les beautés de l'expression.

Cependant, comme partout, l'art n'eut dans l'origine d'autre but en Grèce que de graver dans les cœurs la foi des devoirs religieux et nationaux ; et sous ce rapport, les beaux arts exercèrent une immense influence sur la Grèce. Dès les temps héroïques, ce pays avait ses institutions artistiques manifestées dans le culte, dans l'éducation, dans les chants des bardes et dans les jeux publics. La plupart des fêtes religieuses rappelaient des souvenirs politiques, et la pompe des cérémonies exaltait ce sentiment. L'éducation des enfants, presque partout commune, avait pour résultat immédiat de former des citoyens dévoués. Des hymnes, des chants patriotiques, des éloges pompeux des guerriers célèbres apprenaient aux jeunes gens la gloire de la patrie, et créaient dans leurs cœurs les sentiments de l'honneur militaire et les vertus guerrières, en même temps que les luttes et les exercices continuels auxquels ils se livraient dans les établisse-

ments publics, les gymnases, développaient leur corps. Puis des bardes errants, des poètes voyageurs, les *rapsodes*, chantaient en tous lieux les hauts faits de la Grèce. Chacun avait appris par cœur les plus célèbres de ces rapsodies, et les chants d'Homère même semblent être un recueil de poésies de ce genre. Mais celle de ces institutions dont l'influence fut la plus puissante, et qui en même temps agissait le plus fortement pour maintenir l'unité grecque, ce furent ces jeux publics, ces fêtes en même temps religieuses et nationales où toute la Grèce était conviée, où venaient les poètes, les artistes, les athlètes, faire juger leurs œuvres par un peuple immense, où la victoire était une des plus glorieuses qu'un Grec pût remporter, et donnait une renommée immortelle.

La période qui vit naître les développements de l'art grec fut celle qui s'écoula entre la fin des temps héroïques et la guerre du Péloponèse. Ce fut Athènes, la plus égyptienne des villes grecques, qui plus que toutes les autres aussi brilla par les beaux arts. Le siècle de Périclès offrit les développements les plus grands et les plus beaux de toutes les productions de l'art; mais alors l'immoralité commençait à souffler sur la Grèce. Les beaux arts, au lieu d'exprimer les sentiments patriotiques, ne respirèrent que la mollesse et la volupté, et déjà la période d'Alexandre-le-Grand est la première de la décadence. C'est ce que vont nous démontrer quelques détails sur les différentes branches de l'art.

L'architecture (1) grecque était purement religieuse, et le temple n'était qu'une copie du temple égyptien, copie réduite et mutilée. Dans le temple grec ont disparu les chapelles diverses qui formaient l'intérieur du naos de l'É-

(1) Voyez, sur les arts plastiques, les éléments d'archéologie de Champollion-Figeac. — Winkelmann, Histoire de l'art chez les anciens, tr. en français. 1802, 3 vol. in-4°. — Muller, Archeologie der Kunst. (de l'art), in-8°, 1830, 3<sup>e</sup> éd.

gypte. Il n'y reste qu'une seule salle, deux au plus, renfermant la statue du dieu. Les murs d'enceinte ont aussi disparu : un bois sacré les remplace quelquefois. Autour du temple règne le péristyle où se rassemble le peuple, et sur le devant les propylées surmontent des gradins élevés. C'est là qu'à la porte du temple on offre les sacrifices. Mais combien les détails ont été modifiés ! Les lourdes colonnes, image des dieux qui soutiennent la voûte du ciel, sont devenues droites et élancées : l'Asie-Mineure a donné une forme nouvelle aux bases et aux chapiteaux : l'ordre ionique, dorique, corinthien, etc., ont été créés ; mais depuis long-temps l'idée symbolique qui les a engendrés est oubliée. La profusion des bas-reliefs, des ornements, des inscriptions sacrées a fait place à des murs presque nus : plus de pylones, d'obélisques, de longues galeries ; mais l'ancien autel des sacrifices qui surmontait les portiques des Indous et des Égyptiens se retrouve dans le fronton qui couronne le propylée. L'édifice, dans son ensemble, est petit et étroit ; en même temps qu'il a perdu la lourdeur égyptienne, il est dépouillé de grandeur et de gravité (1).

Cette architecture naquit après les temps héroïques, et comme les formes en étaient consacrées, elle ne subit pas de modifications importantes dans l'avenir. Il n'en fut pas de même dans la sculpture. On a distingué pendant la période qui nous occupe trois espèces de styles dans la sculpture grecque. Les plus anciennes sculptures, en effet, reproduisent presque servilement les formes égyptiennes. Elles offrent ces personnages dont la raideur, les poses, les mouvements sont commandés par la doctrine religieuse même dont découlent les arts. Mais bientôt on s'affranchit de ces règles ; les sculpteurs s'attachent à imiter exactement

(1) L'édifice de la Madeleine à Paris rappelle les formes générales du temple grec, mais dans une proportion considérablement agrandie.

les formes du corps humain, et ils introduisent dans l'art la perfection technique. C'est là que réside leur plus grand mérite. Cependant long-temps encore ils cherchèrent à donner une expression austère et morale, et dans le siècle de Périclès, les œuvres de Phidias, de Polyclète, sublimes et profondes, se distinguaient par leurs formes sévères, qui rappelaient quelquefois la raideur ancienne. Alors on croyait encore aux dieux et aux vertus sociales, et la sculpture se proposait d'en inspirer l'amour et le respect. Mais bientôt arriva ce qu'on a appelé le beau style. Les formes furent adoucies; la mollesse, la volupté, et toutes les jouissances inspirèrent les artistes. Les philosophes avaient dit alors qu'il était un beau absolu, image et souvenir du type suivant lequel Dieu avait créé le monde; et les artistes, fidèles à leurs leçons, divinisèrent le corps humain. Praxitèle et Lysippe opérèrent cette révolution dans la sculpture après Alexandre-le-Grand. Les résultats techniques acquis par les anciens permirent que cet art brillât encore, mais d'un éclat affaibli; cependant la décadence avait commencé et allait se développer sous l'empire romain.

La peinture était née dans l'Asie-Mineure. Aucun produit ne nous en a été conservé, et les procédés dont on se servait ont donné lieu à de nombreuses discussions parmi les modernes. Qu'il nous suffise de dire, d'après les témoignages de l'antiquité, que cet art avait fait de grands progrès chez les Grecs, qu'il avait marché bien plus rapidement même que la sculpture, et que les noms de Zeuxis, de Pharrasius, de Timante, de Protogène, d'Apelles, jouissaient d'une renommée universelle.

La musique était cultivée avec soin. Son immense influence sur l'éducation était généralement reconnue, et les législateurs savaient trop bien l'importance de cet art, légué par les ancêtres, pour négliger un tel moyen d'émotion. Anciennement, la musique n'était que l'accompagnement de la poésie,

mais elle en était l'accompagnement obligé : tous les vers se chantaient, et l'on donnait le ton et la mesure avec la flûte ou la lyre ; c'est ainsi que les bardes parcouraient la Grèce en célébrant les actions des héros. La musique intervenait dans toutes les cérémonies religieuses et patriotiques ; elle prenait les enfants au berceau, les suivait dans les gymnases, et, quand ils étaient hommes, elle les retrouvait dans les théâtres, aux fêtes, à la guerre surtout. La musique primitive était grave et sérieuse. On distinguait trois modes, appropriés chacun à des circonstances diverses : le mode dorique, fort et majestueux, appartenait aux hymnes guerrières : le mode lydien, triste et douloureux, rendait les chants élégiaques : les cantiques sacrés étaient en mode phrygien. Cette musique primitive était peu variée et se trouvait astreinte à des règles sévères ; mais quand l'époque de démoralisation arriva, de nouveaux instruments furent inventés ; on ajouta de nouvelles cordes à la lyre. Alors, la musique, désertant la poésie, se fit, comme tous les beaux-arts, l'instrument des jouissances égoïstes. Aristote se plaint amèrement de la décadence où elle était tombée de son temps, et des abus innombrables qu'elle avait engendrés. Du reste, qu'on ne croie pas que la musique grecque, qui eut sa théorie complète et sur laquelle de nombreux renseignements nous sont parvenus, eût été capable d'impressionner une oreille moderne. L'octave était divisé en vingt-quatre parties égales : l'harmonie était impossible ; et la mélodie, qui roulait sur des quarts et des tiers de nos tons, eût été insaisissable pour nous (1).

Arrivons à la littérature (2). Nous avons parlé déjà de ces bardes antiques, premiers chantres de la Grèce. Les plus au-

(1) Voyage du jeune Anacharsis, ch. 27.

(2) Voyez l'Histoire de la littérature grecque profane, par Schœll, 2<sup>e</sup> éd., 1823, 8 vol. in-8°.

ciens qu'on nomme sont Orphée, Linus, Thamyras, Olen, Musée, Amphion, etc. Quelques fragments d'eux seulement nous sont parvenus, et bientôt nous trouvons les grands poètes, Homère et Hésiode. Deux grands poèmes d'Homère nous ont été conservés ; mais une discussion des plus graves, et qui n'est pas encore résolue, s'est élevée parmi les savants : Homère était-il un personnage réel, et l'Iliade et l'Odyssée sont-ils des poèmes épiques composés par lui ? ou bien ne sont-ce que des fragments de chants héroïques ou de rapsodies anciennes, recueillis plus tard ? Des raisons puissantes militent pour l'un et l'autre système. Quoi qu'il en soit, il est certain que, de bonne heure, la personnalité d'Homère et l'unité de ses poèmes étaient reçues universellement en Grèce. D'après la tradition, ce fut Lycurgue qui les recueillit dans l'Asie-Mineure, et les vulgarisa parmi les Hellènes. Personne n'ignore la haute renommée de ces poèmes. Ils ont exercé une influence immense sur la Grèce, et quoique peut-être un jour les monuments littéraires bien plus vastes de l'Inde soient appelés à les détrôner, on peut les considérer jusqu'ici comme la production la plus remarquable de l'antiquité.

Les poésies d'Hésiode sont bien inférieures sous le rapport littéraire, et il en fut sans doute de même d'autres poèmes que vit éclore la même époque, les poèmes *cycliques*. L'ensemble de ces poésies formait le cercle de toute l'histoire héroïque de la Grèce. Malheureusement, pour l'histoire surtout, tout cela a disparu.

La poésie lyrique prit naissance dans les temples et à la guerre. Ici encore, l'art n'avait d'autre but que d'exalter les croyances religieuses et patriotiques. Mais bientôt il en fut autrement. Des lyriques de l'Asie-Mineure s'essayèrent les premiers à chanter autre chose que les dieux, la guerre et les héros. Les passions et les jouissances humaines devinrent l'objet de leurs poésies : l'amour, le vin, les festins furent célébrés par eux. Archiloque, Alcée, Sapho, Anacréon, Si-



monide, qui succédaient aux lyriques plus anciens, Tyrtée, Terpandre, Arion, introduisirent les premiers ce genre. Malgré la résistance que lui opposèrent plusieurs poètes grecs, encore imbus des sentiments anciens, entre autres Pindare, il fit des progrès rapides. La poésie héroïque se perdit dans la masse des poésies diverses et de toutes formes qui naquirent de toutes parts. Avec elle périt le sentiment moral de la Grèce. Quelques grands noms brillent encore, tels que celui de Corinne, mais bientôt cette branche de l'art aussi va s'éteindre avec toutes les autres.

Le drame grec doit son origine aux fêtes de Bacchus. Les cérémonies graves et sérieuses qu'on célébrait en l'honneur de ce dieu créèrent la tragédie, de même que la comédie sortit des farces grossières et violentes que jouaient à cette occasion les habitants de la campagne. Athènes vit naître cet art et le conserva. Ce fut sous Solon seulement qu'il commença à prendre ses premiers développements. Bientôt une foule de poètes illustrèrent la tragédie; mais de tous, Eschyle, Sophocle et Euripide sont seuls parvenus jusqu'à nous. La pensée dominante de la tragédie grecque, c'est la fatalité, la destinée inévitable contre laquelle luttent en vain les hommes. C'est cette pensée qui, revêtue de toutes les formes sentimentales que le sujet comportait, se retrouve reproduite dans toutes les histoires héroïques. Encore rude et grossière sous Eschyle, la tragédie eut toute sa grandeur dans Sophocle, profondément imbu du sentiment moral et national. Euripide déjà, quoique encore puissant de poésie, fut douteur et sentencieux. Après lui, la tragédie périt.

La comédie eut trois périodes. Dans la première régna la plaisanterie mordante, souvent grossière et toujours personnelle: Aristophane en fut le coryphée. Puis l'attaque personnelle fut bannie du théâtre; la comédie perdit son sel et ses succès; elle se releva plus tard, se contentant de ridiculiser

les vices et les erreurs. Ménandre créa ce genre et y excella ; mais rien ne nous est parvenu de cette époque.

La prose rentre moins que la poésie dans le domaine des beaux-arts. Elle fut riche et florissante à Athènes. Deux branches cependant se rattachent aux œuvres éducatrices, c'est l'histoire nationale et l'éloquence. Les premiers historiens furent les logographes qui recueillirent dans le cycle épique les traditions anciennes. Puis vinrent plusieurs historiens dont des fragments seulement nous ont été conservés, et parmi lesquels les plus célèbres furent Hécataë de Milet et Hellaniens de Mytilène. Hérodote est le plus ancien de ceux dont nous connaissons les œuvres. Il voulut écrire l'histoire de la grande victoire des Grecs sur les Mèdes, et donna en même temps l'origine et les actes de tous les peuples qui avaient pris part à cette lutte. Puis vinrent Thucydide et Xénophon, auteurs de leur histoire contemporaine. Plusieurs autres, moins célèbres, ont écrit en même temps qu'eux ; mais nous n'en possédons que des fragments.

L'éloquence joua toujours un grand rôle dans les cités démocratiques, et elle suivit de près la prospérité et la décadence de ces cités. Les plus grands orateurs eurent Athènes pour patrie. Pisistrate, Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, et plus tard, Isocrate, Eschyle, Démosthènes, etc., gouvernèrent le peuple par la magie de leurs paroles. De bonne heure, l'éloquence eut sa théorie complète, et elle fut toujours l'objet des études des hommes qui voulurent se mêler aux affaires publiques.

SCIENCES. — Les Grecs accomplirent à l'égard des doctrines égyptiennes un travail semblable à celui que les philosophes indous accomplirent à l'égard des antiques croyances de leur propre patrie. Les Grecs acceptèrent les principes égyptiens et en déduisirent les dernières conséquences scientifiques ; et dans cette élaboration ils se rencontrèrent d'une manière si surprenante avec les Indous que l'on pourrait

presque croire que quelques-uns des systèmes de l'Orient ont passé tout faits dans l'Occident et la Grèce.

Cependant les Grecs ne travaillaient pas sur des éléments aussi nombreux que les philosophes indous. Il est probable qu'ils ne puisèrent que les principes généraux de leurs systèmes dans les doctrines orientales ; ces principes, joints aux notions morales et religieuses qu'on leur avait enseignées dans leur jeunesse, puis des traditions populaires dépouillées de leur ancienne signification, tels étaient tous les matériaux dont ils pouvaient se servir (1). Aussi les données générales de la philosophie grecque restèrent toujours vagues et incertaines, et jamais les doctrines n'arrivèrent à des résultats aussi positifs et aussi nettement déterminés que les systèmes indous. Il est vrai que nous n'en connaissons beaucoup que par des fragments disséminés dans tous les auteurs anciens et ordinairement dans des livres bien postérieurs ; les ouvrages de deux philosophes seulement de cette époque, de Platon et d'Aristote, nous sont parvenus. Il est vrai aussi, que presque toujours il y eut une double doctrine : l'une ésotérique ou intérieure, communiquée seulement aux plus intimes disciples ; l'autre exotérique ou extérieure, la seule que nous connaissions. Mais, malgré ces raisons de douter, il paraît certain que les notions des Grecs sur toutes les matières de la philosophie étaient peu arrêtées et très-superficielles ; c'est ce que prouve l'obscurité même de leurs doctrines et le peu de développements que subirent plusieurs d'entre elles. Aristote paraît être le premier qui échappa à ce défaut.

Ce fut dans l'Asie-Mineure que commencèrent les premiers

(1) Sur la philosophie grecque, voyez Bruker, *Historia critica philosophiæ*. — Ritter, *Histoire de la philosophie*, trad. de l'allemand, 4 vol. in-8°, Paris, 1836. — Tennemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, trad. en français par M. Cousin, 2 v. in-8°, 2<sup>e</sup> éd. 1839.

essais philosophiques des Grecs. Le problème posé était l'explication du monde visible ; et cette explication on la tenta , au moyen d'une théorie sur les éléments dont ce monde était composé : ce fut l'objet des premières recherches.

Thalès de Milet, le premier philosophe grec, fonda l'école ionienne. Il posa comme hypothèse que l'élément aqueux était le principe du monde. Il admettait une force active résidant dans ce principe et donnant naissance à tous les corps. Ses disciples, Anaximandre et Anaximène, prirent la question du même point de vue. Suivant Anaximandre , il y avait un élément infini , divin , immuable et éternel ; mais cause et sujet de tous les changements , de toutes les créations et de toutes les destructions. Tout sortait de l'infini et y retournait. Anaximène au contraire revint à la théorie élémentaire, et pour lui l'air fut l'élément primitif et universel. A la même époque , Phérécyde de Syros rappelait une des cosmogonies anciennes. Jupiter ou l'Ether , avec le temps et la matière, formaient le chaos primitif. Celui-ci, fécondé par l'Amour issu de Jupiter , donna lieu à la Terre. Phérécyde est célèbre surtout pour avoir été le précepteur de Pythagore de Samos. Pythagore ouvrit une nouvelle voie philosophique et exerça sur tous les Grecs postérieurs une grande influence.

Pythagore avait voyagé beaucoup , et surtout en Égypte : aussi fut-il le véritable vulgarisateur en Grèce des doctrines égyptiennes ; et celles-ci paraissent dans ses théories, si non complètes et manifestes , du moins assez développées pour qu'il ne soit pas possible de les méconnaître.

Pythagore puisa dans l'Égypte l'idée d'un Dieu universel, d'un tout panthéiste , dont chaque créature n'était qu'une émanation : son explication cosmogonique reposait sur des éléments dont les nombres formaient la base , et qui apparaît fort obscure et pour ainsi dire incompréhensible , dans les fragments qui nous sont parvenus.

Cette théorie des nombres donna lieu à des découvertes nombreuses en astronomie, en arithmétique, en géométrie, en musique. On y développait les propriétés de l'unité, de la dualité, du nombre trois, etc. Le nombre un et le nombre deux constituaient une dualité primitive, au moyen de laquelle on rendait compte de l'existence de toutes choses. Suivant Pythagore, les dieux, les démons, les héros, de même que les âmes humaines, n'étaient que des émanations du Dieu suprême. Les âmes parcouraient diverses séries de corps et rentraient après s'être complètement purifiées dans le Dieu éternel lui-même. Le monde se composait de dix corps célestes, parmi lesquels était la Terre, tournant autour du centre du monde, séjour de l'unité divine.

Le système métaphysique et cosmologique de Pythagore n'était que la base de son système moral. Pythagore voulut organiser une institution semblable à celle des prêtres égyptiens, destinée à donner aux individus le moyen d'arriver à la perfection morale. Il établit en effet, à Crotone en Italie, une communauté composée de ses disciples. Cette communauté subsista pendant quelque temps, mais des circonstances politiques en amenèrent la destruction. Les principes moraux que Pythagore y mit en pratique étaient évidemment empruntés à l'Égypte et présentaient les rapports les plus étroits avec ceux des philosophes indous. Comme eux, Pythagore croyait que la sagesse était le but de l'homme et que cette sagesse consistait dans la connaissances de l'Être; par la sagesse, les hommes devenaient semblables à Dieu: ils s'identifiaient avec lui. Comme les philosophes indous, Pythagore proscrivit les sacrifices de tout ce qui était animé: il établit des rites d'ablutions et de purifications empruntés à l'Égypte. Il voulut en outre qu'une égalité parfaite, basée sur l'amitié, la plus grande des vertus, régnât parmi ses disciples — bien entendu que cette égalité ne pouvait s'étendre qu'à ceux auxquels leur naissance et leurs richesses pouvaient

permettre de s'adonner à la vie contemplative ; l'exercice des métiers vils était sévèrement interdit aux élèves de Pythagore ; et un certain nombre d'esclaves étaient attachés à l'institut de Crotone, pour le service matériel de la maison.

De Pythagore sortirent plusieurs écoles qui s'attachèrent principalement aux théories ontologiques. Il naquit des systèmes presque identiques à ceux que l'on voit accompagner le Védanta indou. D'abord plusieurs points particuliers de la doctrine pythagoricienne furent développés par Empédocles. Ce fut lui qui introduisit définitivement dans la science ancienne la théorie des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air, le feu. Il présenta sous un nouveau jour la doctrine des deux principes opposés, l'un d'attraction, source des attractions et des cohésions dans la nature, des sentiments d'amour, d'amitié, etc., dans l'esprit humain ; l'autre de répulsion, qui, en donnant lieu à la séparation des éléments, constitua le monde actuel. Empédocles développa aussi la théorie de la nature de l'âme et de ses transmigrations. Indépendamment d'Empédocles, deux écoles célèbres se rattachent à Pythagore, celle d'Élée et l'école atomistique. L'école d'Élée fondée par Xénophon, continuée principalement par Parménide et Zénon d'Élée, reproduit très-clairement le principe fondamental de la philosophie protestante de l'Inde. Il n'y a de réellement existant que l'Être absolu et infini : le monde phénoménal n'est qu'une illusion. Dieu est éternellement un et immobile ; le mouvement n'existe pas. Il y a une double connaissance, celle que perçoit l'esprit et qui seule est réelle ; l'autre donnée par les sens, mais qui n'a pour objet que des apparences. Zénon, par une dialectique excessivement subtile, essaya de démontrer mathématiquement ces principes ; il conclut à l'impossibilité absolue du mouvement.

L'école atomistique, d'un autre côté, reproduisit d'une manière non moins frappante le système matérialiste de

l'Inde. Leucippe admit qu'une partie de l'espace était remplie de matière, composée elle-même d'atomes, c'est-à-dire de particules indivisibles excessivement petites. Toutes choses ne sont que le résultat du mouvement, de la réunion et de la séparation des atomes. Démocrite développa cette théorie ; il détermina les propriétés essentielles des atomes, le mode de leur mouvement, la manière dont les opérations intellectuelles en résultaient, etc. Ils proclamèrent tous deux la fatalité universelle.

D'autres philosophes vécurent à la même époque, cherchant toujours le principe élémentaire du monde et l'engendrement des phénomènes. Tels furent Héraclite d'Éphèse, disciple des élèves de Pythagore ; Anaxagoras de l'école d'Ionie, qui le premier importa la philosophie à Athènes, et qui le premier aussi distingua l'esprit moteur de la masse des éléments matériels dont les combinaisons formaient le monde. Tels furent aussi Diogène d'Apollonie ; Archelaüs, le maître de Socrate, et quelques autres. En même temps, naissait une manie dangereuse : celle de parler et de raisonner sur toutes choses sans conviction, de prouver le pour et le contre. L'école des sophistes, parmi lesquels Gorgias, Protagoras, Prodicus, Hippias furent les célèbres, allait détruire dans de vaines subtilités le sentiment même qui devait engendrer des travaux ultérieurs.

Mais avec Socrate commence une période nouvelle dans la philosophie grecque. Une révolution fondamentale s'opère à Athènes, déjà centre de l'activité politique et des beaux-arts dans la Grèce, et qui allait devenir le centre de la philosophie et de la science. La réforme que Socrate introduisit fut relative surtout à la manière dont la question devait être posée ; mais elle domina toute la philosophie postérieure.

Jusqu'ici, en effet, on s'était livré principalement à des recherches cosmogoniques ; on avait avant tout essayé d'expliquer les phénomènes du monde. L'homme et la loi de son

activité avait été l'objet des moindres recherches; et, quoique Pythagore eût institué une communauté d'initiés, son école avait négligé la théorie morale, et l'on ne s'était occupé qu'accessoirement de cet objet. Socrate replaça la philosophie sur son véritable terrain : il lui assigna pour but la sagesse, c'est-à-dire la connaissance de la manière de se bien conduire dans le monde; et par là il tourna les esprits vers la pratique, et rendit à la morale le rang qui lui appartenait. Tout son système découle de ce point de vue; il n'examina nullement les attributs élémentaires de l'être primitif ni les lois de la formation des mondes; mais il admit un Dieu suprême, et une hiérarchie de dieux inférieurs chargés de gouverner ce monde, prévoyant et dirigeant les actions humaines, fondateurs des lois et des sociétés. Par les mêmes motifs, il enseigna que l'âme était immortelle.

Socrate réunit autour de lui l'élite de la jeunesse grecque, et tous les systèmes qui parurent après lui ressentirent vivement son influence. On ne cessa pas, il est vrai, comme lui, de s'occuper de métaphysique et d'ontologie : nous verrons que, sous ce rapport, il y eut de nouvelles et brillantes tentatives; de même on travailla beaucoup la logique et les autres parties de la philosophie; mais le point de vue moral resta prédominant, et chaque système nouveau fut avant tout un système de morale.

Les écoles fondées par les disciples de Socrate sont nombreuses; mais il nous sera facile de les classer suivant leur importance. Deux hommes représentèrent l'apogée de la science grecque : ce furent Platon et Aristote. Ils résumèrent et coordonnèrent les théories les plus parfaites, les découvertes les plus importantes. Mais avant d'exposer les travaux de ces deux grands génies, disons quelques mots des autres philosophes, même de quelques-uns qui, dans l'ordre chronologique, devraient les suivre.

Les élèves de Socrate suivirent chacun une route particu-



lière , et développèrent un point spécial de sa doctrine. Ainsi , sans nous occuper encore de l'Académie dont Platon fut le chef , Antisthène fonda l'école cynique ; Aristippe , celle de Cyrène ; Pyrrhon , le scepticisme ; Euclide , l'école de Mégare ; Phédon , celle d'Élis , et Ménédème , celle d'Érétrie.

Socrate n'ignorait pas la distinction posée par les Éléates entre la science pure et absolue de l'esprit et les connaissances qui nous viennent des sens ; et sans se prononcer positivement , il penchait vers une morale de contemplation , purement spirituelle et dont la notion ne venait pas des sens. Les cyniques suivirent principalement cette idée , et furent les représentants grecs de la morale ascétique. Ils voulurent réaliser l'indépendance complète de l'esprit relativement à la matière , et , sans se soumettre aux pratiques austères des dévots indous , firent abstraction de leurs besoins matériels autant que possible. Diogène fut le plus célèbre sectateur de cette école qui ne dura pas long-temps. Pyrrhon alla plus loin dans cette voie. Il admit que la vertu seule , c'est-à-dire la parfaite tranquillité d'esprit , avait de la valeur ; mais , sans s'arrêter à l'idée morale , il suivit la route métaphysique de l'école d'Élée , et nia la réalité de toute science basée sur les phénomènes extérieurs. Il fut le véritable fondateur de l'école sceptique , qui plus tard fit de grands progrès. Aristippe , au contraire , se fit une morale au point de vue des impressions du monde extérieur , et posa le plaisir et la peine comme seul mobile des actions humaines , comme seule règle de la moralité. Les écoles de Mégare , d'Élis et d'Érétrie n'eurent qu'une courte durée ; elles se livrèrent tout entières aux développements de la dialectique , et continuèrent l'ancienne école des sophistes.

Mais les principes dont Diogène , d'un côté , Aristippe , de l'autre , s'étaient faits les champions , reçurent plus tard des développements bien plus étendus , et donnèrent naissance à deux écoles célèbres et de longue durée , le stoïcisme et la doctrine d'Épicure , que nous allons faire connaître de

suite. Zénon de Cittium, fondateur de l'école stoïcienne, essaya de réduire en système solide et définitif le panthéisme, qui depuis si long-temps travaillait sourdement le spiritualisme grec. Il construisit son système du point de vue de la morale cynique, mais en niant les conséquences que Pyrrhon avaient tirées du panthéisme primitif, c'est-à-dire le doute relativement à la réalité du monde phénoménal, qui aboutissait dans l'école sceptique à l'impossibilité absolue de toute affirmation. Suivant les stoïciens, il y avait la matière et un esprit vivificateur et moteur, répandu dans toutes ses parties, confondu avec elle, et cause de tous ses mouvements. Cet esprit était Dieu ; et tout ce qui avait vie en ce monde était une émanation divine, une portion de Dieu, qui, du reste, n'avait pas d'existence séparée de ses manifestations. Les lois de la nature fatales et nécessaires réglaient inévitablement les mouvements de l'activité suprême, et par conséquent tous les phénomènes du monde. La raison révélait ces lois à l'homme ; s'y soumettre volontairement constituait, pour lui, la vertu et la liberté. Il y avait mal moral quand les passions obscurcissaient et troublaient la raison naturelle : aussi l'homme devait dominer ses passions et rechercher l'indifférence absolue. C'était une grave inconséquence de la part des stoïciens d'admettre l'existence du mal moral ; car, quand tout est nécessaire, tout est bien : le premier système sceptique, qui traitait d'illusion tout le monde phénoménal, était sous ce rapport bien plus logique et plus rigoureux.

Épicure renouvela simplement le système d'Aristippe, et y ajouta de nouveaux développements. Il posa comme but de l'homme et comme principe suprême de la morale, le bonheur, qu'il fit consister dans des jouissances sensuelles, principalement dans l'absence de la douleur, dans la satisfaction de tous les besoins, dans la tranquillité de l'âme. Comme explication cosmogonique, il accepta la théorie matérialiste des atomes, propagée en Grèce par Leucippe et Démocrite.

Épicure avait peu de passions et de besoins, et sa vie fut honnête ; mais ses disciples réalisèrent ses doctrines jusqu'à leurs dernières conséquences , et ce fut par elles qu'on justifia les abominables désordres dont plus tard le monde romain fut le théâtre.

Nous arrivons aux deux plus grands génies de l'antiquité , à Platon et à Aristote. Platon , disciple et ami de Socrate , homme noble et généreux , doué d'une imagination vive et de hautes inspirations poétiques, s'éloigna des routes suivies par les autres disciples de Socrate, et fut seul le véritable continuateur de son maître. Comme lui il considéra principalement la morale du point de vue pratique ; et , rejetant également les doctrines qui immobilisaient l'homme dans un panthéisme spirituel, et celles qui le livraient à la vie instinctive des bêtes , il théorisa les sentiments moraux que l'éducation avait déposés dans son cœur, et en développa les conséquences sociales et politiques. Mais sous le rapport de l'ontologie et de la philosophie spéculative, Platon alla bien plus loin que Socrate. Il posa une théorie générale de Dieu, du monde , de l'âme humaine ; la logique, la géométrie, la dialectique, firent partie de ses recherches profondes. Il puisa beaucoup dans le système de Pythagore , mais surtout dans d'anciennes traditions , et se forma ainsi un système dont beaucoup appartenait aux idées égyptiennes , mais qui rappelait aussi les cosmogonies traditionnelles de la Grèce. Au commencement existait l'Être suprême , infini , éternel , et la matière, chaos disparate , au mouvement violent et désordonné. Dieu avait en lui la raison suprême, le *logos* primitif, idée formelle et type de toute la création. Mais cette création ou plutôt cette coordination de la matière ne put être exactement conforme à cette idée de Dieu, à cause de la résistance du chaos. Puis vient, dans la doctrine platonicienne, l'histoire fort obscure de la création des esprits inférieurs, de l'âme du monde , des dieux , des démons qui remplissent l'air, des

héros. L'homme est un ange tombé, espérant, au milieu des douleurs de cette vie, de revoir la patrie céleste qu'il a quittée. Les idées primitives de sa raison sont les souvenirs confus de cette connaissance sublime qui le faisait participer antérieurement à la raison divine. Malgré les nombreux écrits qui nous restent de Platon, l'exposé de son système est encore fort difficile, et la plupart de ses points principaux ont été l'objet de graves discussions. Ils nous sont connus principalement par les relations postérieures des néoplatoniciens, qu'on soupçonne de les avoir dénaturés pour les faire cadrer avec leur propre système.

Platon fonda une école qui, sous le nom d'académie, propagea pendant un certain temps les idées du maître. Mais, lorsque le stoïcisme vint se poser dogmatiquement, elle en attaqua les principes, et la discussion l'entraîna sur un terrain bien différent de celui de Platon. Elle remit en vigueur la *skepsis* de Pyrrhon, amoindrie il est vrai, et prétendit qu'il n'était pas possible de prouver une chose quelconque d'une manière absolue. Arcésilas fut le fondateur de cette nouvelle académie. Ces doctrines se modifièrent de plus en plus : il y eut une troisième, une quatrième et même une cinquième académie. Carnéade de Cyrène, Philon de Larissa et Antiochus d'Ascalon opérèrent ces dernières modifications.

Aristote fut aussi un élève de Platon ; mais il s'éloigna bientôt de son maître, et fonda une école spéciale, celle des péripatéticiens. Aristote présente un caractère tout particulier dans la philosophie grecque. Il ne vient plus poser un système spécial, développer une donnée particulière ; il se présente plutôt comme l'élaborateur des idées acquises, comme le coordinateur méthodique de toute la science ancienne. Ce n'est pas qu'il manque d'originalité, ou qu'il n'enrichit la science de découvertes nombreuses et importantes ; mais son esprit était tourné plutôt vers la systématisation, vers le sentiment de l'unité et de l'ordre scientifique. Doué d'une intelligence rare,

penseur profond et subtil, travailleur infatigable, Aristote embrassa toutes les branches des connaissances possibles de son temps, et partout il créa une théorie positive, partout il scruta les détails, développa les conséquences des principes, et constitua le système complet de la science. Il fut le véritable encyclopédiste de son temps. La philosophie proprement dite, la physique, l'astronomie, les mathématiques, la physiologie, l'histoire naturelle, la rhétorique, la poétique, l'économie, la politique, furent l'objet de ses recherches; il a laissé des traités sur chacune de ces matières, et les a toutes refondues dans le creuset de son génie. L'immense quantité des connaissances d'Aristote, la foule des détails nouveaux et des recherches minutieuses dont ses ouvrages sont remplis, ont fait croire avec raison que tous ces résultats scientifiques ne furent pas le fruit de son seul travail, et qu'en beaucoup de points il n'a été que le canal par lequel la science indoue a pénétré en Grèce. Alexandre-le-Grand, en effet, était l'élève d'Aristote; et non moins ami de la science que des conquêtes, il avait recueilli dans ses voyages tous les faits, tous les travaux qui pouvaient intéresser son maître. Ainsi, il lui envoya une foule d'animaux, au moyen desquels Aristote élaborera son histoire naturelle; il lui envoya les tables astronomiques des Chaldéens. Une tradition locale de la partie de l'Inde qu'Alexandre parcourut en conquérant porte qu'il fit traduire aussi des traités de philosophie de l'Inde et les fit parvenir au philosophe de Stagyre. L'examen des travaux philosophiques d'Aristote confirme cette tradition. Une foule de détails s'y trouvent qui rappellent immédiatement les travaux analogues de l'Inde.

Aristote fut un homme froid et positif: aucun élan de cœur ou d'imagination ne vint rallumer en lui cette foi aux traditions anciennes, au moyen desquelles Platon avait bâti son système théologique. Aristote se proposa de faire la philosophie de la nature, c'est-à-dire du monde phénoménal qu'il

sentait et voyait. Il voulut en pénétrer l'essence intime, en étudier les propriétés fondamentales. De ce point de vue, il travailla avec une subtilité souvent impénétrable les idées d'être, de matière, de forme, de changement, de privation, de mouvement, de cause efficace, de cause finale, de temps, d'espace, de fini, d'infini, etc., etc. Il arriva à l'affirmation d'un moteur primitif et suprême, éternel et incorruptible, dont l'essence était l'activité, et à celle d'une cause finale déterminant tous les mouvemens. C'était là le dieu d'Aristote; mais il le confondait avec la nature; car, comme Dieu, la matière était éternelle pour lui, ainsi que la loi de ses mouvemens; et il fut accusé d'athéisme par ses contemporains. Ces points de sa doctrine sont du reste fort obscurs. Il avait, comme beaucoup de philosophes, un enseignement esotérique et exotérique, et ce dernier seulement nous est parvenu. Chez aucun des successeurs de Socrate la morale n'exerça une influence plus faible sur l'ensemble du système. Aristote était de mœurs plus faciles que Platon, et il se montre singulièrement relâché sur ce point.

Aristote termine le développement de la philosophie propre à la Grèce. Quoique chronologiquement antérieur à Zénon, à Épicure et à la nouvelle académie, il n'en doit pas moins être considéré comme le dernier de la série; car ces philosophes ne firent que reproduire ou modifier des systèmes déjà antérieurs, tandis que les travaux d'Aristote offrent l'encyclopédie complète et dernière de la science grecque. Plus tard parut une nouvelle théorie, lorsque Ptolémée eut transporté à Alexandrie le siège de la science, et que Rome eut réuni le monde occidental sous ses lois. Mais ce dernier produit scientifique de l'antiquité ne fut plus exclusivement grec; et quoiqu'il soit dû principalement à des Grecs, il fut le fruit d'un vaste syncrétisme où tout le monde connu, mais principalement l'Égypte et l'Orient, apportèrent leur part.

Maintenant jetons un coup-d'œil sur les plus importants résultats de la science grecque.

Les questions du mode de notre connaissance, de la logique, des méthodes, occupèrent de bonne heure les Grecs. Le point de départ même de leur philosophie les y portait; et le problème fut nettement posé entre l'école d'Élée et les partisans des atomes. Suivant Parménide, il y a deux espèces de connaissances : l'une réelle : le sentiment de l'être pur, notion unique et absolue de la raison; l'autre, fausse et trompeuse, donnée par les sens. Les philosophes atomistes au contraire admettaient que des images subtiles, mais corporelles, se détachaient des objets et venaient frapper l'âme, et que là était la source de toute connaissance.

Épicure accepta les bases de cette explication. Lorsque le pyrrhonisme eut paru, la discussion prit un autre caractère. On se demanda si une connaissance quelconque était possible; et il y eut des écoles dogmatiques et des écoles sceptiques. Les stoïciens, pour lesquels l'âme était inséparable du corps, afin d'échapper au scepticisme, firent provenir la source de toutes les idées de la sensation. Pythagore et Platon posèrent la théorie véritablement conforme à la doctrine de la chute. Suivant eux, l'âme humaine possédait des notions pures, spirituelles, souvenirs d'un monde antérieur : c'étaient ces *idées* de Platon, ces *nombres* de Pythagore, formes essentielles et exemplaires des choses, empruntées à la raison du Dieu infini lui-même. Les sens nous donnent les connaissances nécessaires à notre conduite ici-bas; mais ces connaissances sont toujours incertaines et incomplètes. Quant à Aristote, il paraît qu'il plaçait la source des idées dans les images, dans les formes que les sensations ont imprimées sur notre âme; mais qu'il admettait une faculté spéciale de l'âme destinée à modifier ces impressions. Ce point de sa doctrine est excessivement obscur, et il en est peu qui aient donné lieu à de plus vives discussions.

Dans la logique proprement dite et les méthodes, les Grecs arrivèrent à des résultats importants. Déjà, du temps de Socrate, les sophistes avaient créé l'art de la dialectique, c'est-à-dire l'art de discuter. Cet art, assujéti dès-lors à des règles et muni de formes déterminées, prit, sous l'influence de Socrate, une tournure plus scientifique, et fut développé principalement par l'école de Mégare. Plus tard, il fut considéré comme une partie intégrante de la logique. Platon et Aristote surtout déterminèrent les méthodes, et arrivèrent, sous ce rapport, à des résultats positifs qui ont toujours conservé leur valeur. Platon exposa la théorie de la définition, de la division, de l'induction, de la méthode par l'absurde. Aristote développa complètement la théorie du syllogisme dans lequel il faisait rentrer tous les modes du raisonnement. Son travail sur cette matière, poussé aux derniers détails, fait preuve d'une force d'esprit et d'une subtilité remarquable. Il a exercé la plus grande influence sur la science ancienne et moderne, et la scolastique du moyen n'en fut que l'application et le développement.

En métaphysique pure, Aristote posa aussi les fondements sur lesquels s'appuie encore cette science de nos jours. Les théories de l'être, de la substance, de l'accident, de la cause, de la puissance, de l'acte, viennent toutes de lui. Sur ces points, comme en logique, Aristote semble devoir beaucoup aux Indous. Comme eux, il rangea en catégories toutes les notions possibles sur l'être; mais sa division diffère en quelques points des leurs.

Nous ne reviendrons pas sur les systèmes ontologiques et théologiques des diverses écoles; mais la théorie de l'âme mérite quelque attention. Pour les atomistes et les stoïciens, l'âme n'était qu'une particule matérielle, et ils en niaient l'immortalité; mais Pythagore et Platon se rapprochèrent complètement de la science indoue née de la doctrine de la chute. Pythagore admettait une âme animale, force instinctive.



tive et source des passions brutes (*thumos*), placée dans le cœur, et une âme spirituelle, organe des hautes idées de la raison (*nous*, *phrén*), ayant le cerveau pour séjour. Platon admettait ces deux âmes, plus une troisième (*psyche*) que quelques auteurs attribuent aussi à Pythagore, douée de sentiment, lien entre le *phrén* et le *thumos*, principalement organe du courage, des passions élevées. Platon divisait les hommes en diverses classes, suivant que l'une ou l'autre de ces âmes prédominait chez eux. Pour tous deux, l'âme spirituelle était placée dans ce corps comme en un séjour d'expiation, et elle devait se purifier par des migrations successives. Ces doctrines sont du reste exprimées avec beaucoup d'obscurité. La confusion est plus complète encore dans Aristote. Sans admettre positivement plusieurs âmes distinctes, ce philosophe, qui cherchait seulement à faire la théorie de la force motrice propre à l'homme, et qui peut-être ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, reconnaît dans cette force plusieurs modes d'activité spéciale, et il distingue, sous le nom de facultés, d'âmes, de vies même, l'ensemble des forces de la vie végétative, de la vie sensitive et de la vie intellectuelle.

La morale pratique, celle qui seule peut conserver les nations, c'est-à-dire les devoirs de l'individu envers la cité, envers ses concitoyens, sa famille, était, comme nous l'avons vu dans l'histoire politique de la Grèce, gravée dans le cœur des citoyens par l'éducation même, et garantie par les lois sociales de la cité. Le peuple y ajoutait une foi complète. Les traditions populaires en attribuaient avec raison l'origine aux dieux. La religion de l'état venait tous les jours la consacrer; et les sentiments patriotiques de tous en démontraient la raison et le but. Mais définitivement ces croyances de peuple étaient insuffisantes pour établir philosophiquement la morale; car rien ne démontrait positivement une révélation divine; les sentiments patriotiques ne s'appuyaient que

sur eux-mêmes ; et le but égoïste de chaque cité même dut engendrer cette idée que la société n'avait d'autre but que le bien des individus.

Ce fut là, en effet, le point du départ de la philosophie morale des Grecs ; et comme le dogme de la chute et la croyance à l'immortalité de l'âme n'étaient que vaguement connus en Grèce, tous les philosophes posèrent comme but à la morale le bonheur de l'homme sur la terre.

Avec une pareille donnée, le plus simple était de conclure à la satisfaction de toutes les passions, de tous les desirs qui meuvent le cœur de l'homme, ou au moins à la doctrine de l'intérêt bien entendu. Ce fut là, en effet, qu'aboutirent et les atomistes, et l'école de Cyrène, et le célèbre Épicure. Mais il n'en fut pas de même des autres philosophes. Pour tous, à la vérité, la morale ne fut que le moyen du bonheur individuel. Mais, d'un côté, cette doctrine indoue, que le but de l'homme était la foi ou la science, semble avoir pénétré en Grèce : ainsi plusieurs, tels que Pythagore, Socrate, Platon, Aristote proclamèrent que le bonheur de l'homme consistait dans la connaissance, dans la science parfaite ; d'autres, tels que les Éléates, les pyrrhoniens et les stoïciens, commandaient une indifférence parfaite à l'égard des apparences phénoménales. D'un autre côté, ils formulèrent en règles pratiques la morale que leurs pères leur avaient transmise, et la posèrent comme moyen du bonheur. Cette théorie pratique se basait presque constamment, même chez les philosophes de l'intérêt bien entendu, sur quatre vertus fondamentales : la sagesse ou la prudence, le courage, la tempérance et la justice. Cette dernière consistait à donner à chacun ce qui lui appartenait, d'après les idées reçues dans l'antiquité ; mais elle ne supposait nullement l'égalité ou la charité. Ce fut Aristote qui s'éloigna le plus de cette division générale. Pour lui, la vertu consista en un milieu raisonnable entre les deux extrêmes, entre la témérité et la lâcheté, l'intempérance et la fru-

galité, etc. Il admettait sept vertus principales. Quant aux préceptes positifs de morale donnés par ces philosophes, ils ne s'éloignaient en rien de ceux que l'on enseignait à tous dans les écoles publiques ou dans les mystères religieux.

La politique fut l'objet des recherches studieuses de plusieurs philosophes grecs ; et il nous est resté sur ces points des traités importants de Platon et d'Aristote. Comme en toutes choses, ceux-ci ne sortirent pas des données générales de la science de leur temps ; et, en politique, les faits, tels qu'ils existaient alors, furent les bases de leurs paradoxes ou de leurs perfectionnements. Platon lança une hypothèse hardie, mais qui, dans tous les points où elle s'éloignait des opinions communes, était essentiellement fausse et impraticable. D'après sa théorie psychologique, il y avait trois âmes dans l'homme ; et l'état parfait pour l'individu était celui où la raison, s'alliant aux sentiments nobles, dominait l'âme des passions brutales. De même, la société humaine se compose d'hommes, chez chacun desquels prédomine une des âmes ; et l'état parfait d'une cité est celui où les hommes doués de la raison, les sages, alliés aux hommes nobles et courageux, gouvernent la multitude. Il conclut donc à une république aristocratique, où le pouvoir devait être confié à ceux d'entre les guerriers qui s'étaient livrés à l'étude de la philosophie, de la science et de la politique. Il désirait même que toutes les nations fussent réunies en une seule sous un pareil gouvernement, ou sous un gouvernement monarchique, comme on le lit dans le *Minos*, discours dont l'authenticité est contestée. Jusqu'ici Platon ne s'éloignait pas des idées reçues ; ses raisonnements portaient sur des hommes libres de la cité ; il réservait les esclaves, dont il ne traita pas spécialement, mais dont il supposait positivement l'existence dans sa constitution. Mais le grand paradoxe de Platon en cette matière, c'est l'égalité complète qu'il établit entre l'homme et la femme, non l'égalité spirituelle telle qu'elle a été fondée par le chris-

tianisme, mais l'égalité matérielle, celle de la chair. Il voulait que les femmes, renonçant aux fonctions que Dieu leur a destinées, fissent les fonctions des hommes : que , de même que les filles de Sparte, elles luttassent nues dans les gymnases , se livrassent au métier de la guerre , et accomplissent en tous points les mêmes œuvres que l'homme. Exagérant même les institutions de Lycurgue, Platon rompit tous les liens du mariage. Il voulut que les femmes fussent communes à tous, et que les enfants ne connussent ni leur père ni leur mère.

C'était là un rêve irréalisable. Aussi, vers la fin de sa vie, Platon écrivit un autre traité de politique, tout-à-fait conforme aux mœurs de son temps. Il examina les constitutions et les lois civiles qui existaient, et en composa un système où se trouvait combiné ce qui lui semblait le mieux dans les constitutions de Minos, de Lycurgue et de Solon. Il penchait toujours vers l'aristocratie, et blâmait Lycurgue d'avoir assigné la guerre pour but à sa nation. Pour lui, il ne voyait que celui du bien-être des citoyens. Ce livre offre, du reste, des notions excellentes sur des questions de politique pratique posées chez les anciens.

Platon avait déduit aussi de son système psychologique une théorie générale des révolutions sociales. Chez un sage père de famille domine la raison ; sa maison prospère par la vertu, et il acquiert de grandes richesses. Son fils conserve une partie des bonnes leçons de son père ; mais il devient orgueilleux , et commence à céder à ses passions. Mais le fils de celui-ci reçoit une éducation mauvaise ; il s'habitue à satisfaire ses moindres désirs ; livré à ses penchants mobiles, il dissipe les biens acquis ; et enfin engendre un fils dominé tout entier par une passion violente et qui se laisse entraîner à toutes les mauvaises actions. Telle est l'histoire de la cité. Un monarque commence à régir selon la raison et les lois, et le tout subsiste harmoniquement. Mais bientôt ceux qui brillent par la naissance et la fortune oublient la

patrie, et ne rendent pas aux inférieurs ce qui leur est dû. Ils se débarrassent du roi. Alors l'aristocratie et bientôt la timocratie (aristocratie d'argent) succèdent à la monarchie. Puis vient le peuple qui subordonne les nobles. Alors la cité, sans but et sans frein, s'abandonne à tous les mouvements désordonnés de la multitude. Platon peint avec des couleurs vraies et brillantes l'état d'une cité livrée aux impulsions du caprice : Athènes lui servait de modèle. Enfin vient un homme qui, par la violence, s'empare de la force publique ; il règne par la terreur et les crimes : c'est la tyrannie. Le fils du tyran, pour conserver son pouvoir, est obligé de revenir aux lois de la vertu, et le cercle recommence. Platon, dans cette théorie, ne faisait que copier l'histoire de la plupart des cités de la Grèce. Il admettait en outre que l'histoire de tout le genre humain tournait dans un cercle toujours renouvelé.

Aristote fut plus positif que Platon. Il fit la théorie complète des différentes espèces de gouvernements, et distingua la monarchie, la tyrannie, la despotie, l'aristocratie, la timocratie, l'oligarchie, la ploutocratie et la démocratie. Suivant lui, il n'y avait pas entre elles un ordre de succession rigoureux ; mais le but du politique était de chercher quels étaient les vices de chacun de ces gouvernements, comment ils se détruisaient, et ce qu'il fallait faire pour conserver une de ces formes quelconques. Il définissait le citoyen, l'homme apte aux fonctions publiques et aux magistratures, et la cité, une collection d'hommes réunis dans le but de bien vivre, c'est-à-dire d'exercer la vertu comme il l'entendait, et ayant une fortune suffisante pour cela. Il ne comptait pas parmi les citoyens ceux qui se livraient à des travaux manuels, indignes d'un homme libre. Le bon gouvernement était celui qui gouvernait dans l'intérêt de tous et non dans l'intérêt de quelques-uns. Dans le premier cas, se trouvaient la monarchie, l'aristocratie, la république ; dans le second, la tyrannie, l'oligar-

chie et à démocratie, dégénération des trois premières formes. On devait, en établissant une forme de gouvernement, consulter les mœurs, les habitudes, le climat, etc. Selon lui, la forme aristocratique était la meilleure de toutes.

Aristote posa les premiers fondements de la théorie du droit naturel, qui découlait immédiatement de l'idée que se faisaient les Grecs de la justice. Mais il ne faudrait pas croire que sa raison grecque lui dictât les mêmes principes que ceux que les philosophes modernes trouvèrent dans leur conscience, formée par l'éducation chrétienne. Aristote, qui acceptait, avec toute l'antiquité, l'infériorité native de la femme et le despotisme du père sur les enfants, fit, en outre, la théorie de l'esclavage. Il y avait des races nées pour commander, d'autres pour obéir. Les Grecs étaient les premières; et la guerre était une chasse légitime dans le but de se procurer des esclaves. Un fait l'embarrassait, c'est que les Grecs se faisaient esclaves entre eux. Il trancha la difficulté, en disant que c'était là une injustice de fait; mais il maintint le droit contre les barbares.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur l'état des sciences proprement dites, chez les Grecs, jusqu'au temps d'Aristote.

L'astronomie et la physique se présentent toujours comme parties intégrantes de la philosophie, et se trouvent liées aux théories les plus élevées sur la formation du monde. Ici comme dans la philosophie l'on retrouve les idées indoues, mais toujours vagues et indéterminées, et rendues plus confuses encore par la diversité des écoles. Thalès et ses disciples, tout en faisant procéder le monde d'un principe unique, admettaient des éléments divers et des atomes primitifs. Le froid et le chaud jouent un grand rôle dans leurs systèmes physiques. Ils étudièrent aussi les corps célestes. Thalès donna la véritable explication des éclipses, et son élève Anaximandre lui fut bien inférieur en affirmant que la

lumière des corps célestes provenait d'orifices percés dans le ciel, et dont la fermeture causait les éclipses. Tous plaçaient la terre au centre, et à l'extrémité le ciel, voûte matérielle à laquelle étaient attachés le soleil, la lune et les étoiles. Pythagore, en enseignant que la terre tournait autour d'un centre placé en dehors d'elle, émit un paradoxe qui fut complètement abandonné par la science de son temps. Héraclite, pour lequel le feu était le principe actif du monde physique, détermina plus nettement le terrain de la théorie physique des Grecs. Il admit trois éléments, le feu, l'eau, la terre, doués d'un mouvement essentiel, tendant vers le haut ou le bas, superposés suivant ces qualités; les changements provenaient de la lutte des éléments entre eux, et le feu, destiné à dominer à diverses époques, devait périodiquement détruire le monde. Empédocles, enfin, fixa les idées, en posant la théorie des quatre éléments. La plupart des philosophes postérieurs l'acceptèrent. Pour Platon, l'élément inférieur était la terre, l'élément supérieur un feu subtil, entre les deux se trouvaient les intermédiaires, l'eau et l'air. Aristote acheva enfin cette théorie. Le monde est un tout dont la terre est le centre et le ciel la limite. Il y a trois mouvements simples : vers le centre (la pesanteur), du centre à la circonférence (la légèreté), autour du centre (le mouvement circulaire), le plus parfait de tous et qui était propre au ciel. Il admit comme essence de ce mouvement un cinquième élément, l'élément sidéral, d'où découlait toute perfection; cet élément exerçait une influence sur le monde sublunaire, et tout événement de ce monde était régi par les lois célestes. Aristote admettait du reste que les astres étaient des êtres animés. Suivant lui, la froideur, la chaleur, la sécheresse et l'humidité formaient les propriétés essentielles des éléments sublunaires. Ils se transformaient l'un dans l'autre et donnaient lieu ainsi à tous les changements. Aristote appliqua sa théorie à la recherche d'une foule de questions météorologiques; il expli-

qua la formation de la pluie, les tremblements de terre ; il traita la question du niveau de la mer , etc.

Les mathématiques aussi étaient cultivées par les philosophes et se trouvaient liées à leur système. Thalès les avait étudiées dans ses voyages , et l'on cite de lui la découverte de plusieurs propositions élémentaires en géométrie. Dans l'école de Pythagore , le système métaphysique des nombres poussait vers les recherches de ce genre ; mais les résultats auxquels on arriva ne nous sont pas parvenus. Platon attachait une grande importance aux mathématiques , et il est célèbre lui-même par quelques découvertes dans la géométrie des corps solides. Aristote aussi écrivit des traités sur cette partie de la science (1).

En histoire naturelle , ce fut lui qui fit faire , grâce à Alexandre , les plus grands progrès. Une question générale d'histoire naturelle avait préoccupé tous les philosophes : c'était celle de la génération des êtres. La plupart , et Aristote avec les autres , faisaient naître les animaux de même que les hommes , de combinaisons naturelles des corps bruts , de la terre humide par exemple. Mais Aristote s'attacha surtout à examiner positivement les êtres créés ; il voulait en pénétrer l'essence. Alexandre recueillit dans ses voyages des collections nombreuses qu'il lui transmit ; et Aristote put créer , pour ainsi dire , avec l'immense nombre de faits rassemblés sous ses yeux , les bases de l'histoire naturelle. Il étudia les minéraux , les plantes et les animaux , et les distingua par leurs véritables caractères. Les animaux furent l'objet principal de ses recherches. Il fit des essais de classification et déterminait nettement les caractères de l'espèce. Il disséqua les animaux et fit faire quelques progrès à l'anatomie. Il distingua parfaitement les artères , les veines et

(1) Voyez l'Histoire des mathématiques par Montucla , 1799 , 4 vol. in-4°.




les nerfs. Des observations nombreuses relatives à la génération, à la grandeur, à la forme, à la couleur, au caractère, aux mœurs des animaux, etc., sont consignées dans autant de traités sur ces matières diverses. Un travail semblable sur la botanique fut exécuté par son disciple Théophraste.

La médecine était une science ancienne en Grèce. Elle prit naissance dans les temples. Les malades y venaient pour prier les dieux de leur indiquer les remèdes propres à guérir leurs maux. On recueillit ceux de ces remèdes qui, inspirés par les appétits instinctifs des malades, avaient opéré avec succès. Le temple d'Épidaure fut célèbre sous ce rapport. Il se forma ainsi un premier corps d'observations. Le plus ancien médecin connu dans la Grèce fut Esculape, que la tradition faisait fils d'Apollon. Il fonda une double école de médecins, nommés Asclépiades, à Cnide et à Cos. La rivalité entre les deux écoles favorisa les progrès de la science; mais ce fut l'école de Cos qui surpassa l'autre. Elle donna naissance aux Hippocrate qui, de père en fils, s'illustrèrent dans la médecine. Il y eut trois Hippocrate dont le second fut le plus célèbre. Une grande quantité de traités médicaux nous sont parvenus sous son nom; mais ils ne sont pas tous authentiques. Ses connaissances en anatomie et en physiologie étaient peu étendues; mais on trouve dans son livre beaucoup de résultats importants sur le traitement des maladies, sur l'hygiène, etc., etc. (1).

Telle fut la science grecque jusqu'à Alexandre. Elle avait posé tous les principes généraux, toutes les théories philosophiques qui devaient régir à l'avenir la science palenne. Sous ce rapport il n'y avait plus rien à faire. Mais ces prin-

(1) Voyez l'Histoire de la Médecine, par Leclerc, Amst., 1729 n. 4°. — Histoire de la Médecine, par Kurt-Sprengel, tr. de l'allemand, 8 vol. in-8°.

cipes avaient à fructifier. Nous verrons en effet se produire après la mort d'Alexandre , et sous la domination romaine , une foule de conséquences qui mettront la science des détails bien au-dessus de celle de l'époque d'Aristote.



**TROISIÈME PÉRIODE.**

*Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à Constantin.*

---

**CHAP. I. — HISTOIRE DES DÉBRIS DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE.**

L'empire d'Alexandre fut déchiré par l'égoïsme des généraux de ce conquérant. A l'exception des Grecs, les peuples nombreux qu'il avait soumis étaient depuis long-temps habitués à un joug étranger. La Macédoine et l'armée étaient attachées à sa famille, et l'unité eût facilement pu être maintenue si chacun de ses compagnons de gloire eût voulu se soumettre à un pouvoir commun. Mais il n'en fut pas ainsi : chacun ne pensa qu'à lui-même et n'eut d'autre but que de prendre la part la plus large à la curée des empires. A la mort d'Alexandre, ses généraux se partagèrent les provinces pour les gouverner au nom de l'unité commune. La plupart d'entre eux ne voulurent d'abord que se rendre indépendants dans leurs gouvernements respectifs ; mais d'autres eurent l'ambition de dominer la totalité de l'empire : ils soulevèrent contre eux des ligues successives ; et pendant près de quarante années la guerre désola toutes les provinces. Bientôt les principaux gouverneurs essayèrent de constituer pour leurs familles des souverainetés complètement séparées ; et après des combats sans nombre ce résultat fut atteint : l'empire d'Alexandre fut divisé en trois grandes dominations : le royaume de Macédoine avec la Grèce ; l'empire des Séleucides qui s'étendait sur l'Asie occidentale ; et le royaume d'Égypte gouverné par les Lagides (1).

(1) Les sources de cette histoire, ainsi que de toutes celles qui

L'histoire obscure et confuse de ces luttes entre des rivalités égoïstes offre peu d'intérêt. Nous allons en retracer les faits les plus généraux seulement.

Alexandre, en mourant, laissa : une femme enceinte qui accoucha bientôt d'un fils, Alexandre Lagus ; un fils naturel, Hercule ; sa mère Olympias ; son frère naturel Arrhidée presque idiot ; deux sœurs et une tante. L'armée affectionnait cette famille, qui ne fut que le manteau dont se couvraient les généraux pour couvrir leur propre ambition. Chaque parti voulut d'abord s'appuyer sur quelques-uns des membres de la famille royale, qui eux-mêmes étaient divisés entre eux par des haines mutuelles. Mais bientôt le respect disparut : Olympias, la première, se servit de l'assassinat pour se débarrasser de la rivalité d'Arrhidée ; et successivement tous les membres de la famille royale périrent de mort violente de la main des leurs ou de celle des généraux.

Perdiccas avait reçu d'Alexandre mourant les sceaux de l'état. Il rassemble les généraux à Babylone, proclame le fils posthume d'Alexandre dont il devient le principal tuteur, et

forment le sujet de ce chapitre, sont très-peu nombreuses et très-incomplètes. Sur toute cette période, il n'a pas survécu un seul historien contemporain. Les principaux renseignements se trouvent dans Diodore de Sicile, Plutarque et Justin, et dans quelques fragments d'Arrien. Polybe est précieux pour les époques où ces peuples ont des relations avec Rome, de même que la Bible et les historiens juifs nous les font connaître dans leurs rapports avec les Hébreux. Les monnaies et inscriptions offrent d'autres renseignements utiles. — Voyez, sur cette période, les histoires universelles, et principalement le Précis de MM. Poirson et Caix, le Manuel de Heeren et la Biographie universelle. — La chronologie de même offre les plus grandes incertitudes. On connaît, il est vrai, les dates les plus importantes, celles des grandes batailles, etc. Mais le détail de la succession des règnes n'offre que confusion, et, pour en citer un exemple, il est un roi d'Égypte, Ptolémée Eupator, dont on ne connaît le règne que par un contrat grec, découvert depuis peu.

partage le gouvernement des provinces entre trente-quatre généraux. Parmi ces généraux, ceux qui dans la suite marquèrent le plus, furent Antipater, gouverneur de la Macédoine et de la Grèce; Ptolémée, qui reçut l'Égypte; Antigone, gouverneur d'une partie de l'Asie-Mineure; Lysimaque, proposé à la Thrace; Séleucus, commandant de la cavalerie; et Cassandre, fils d'Antipater, général des gardes du roi. D'autres encore prirent part aux guerres civiles, tels que Cratère, Cassandre de Carie, Eumène, Pithon, etc.

À la nouvelle de la mort d'Alexandre, les Grecs se révoltèrent. Antipater, Léonati et Cratère marchèrent contre eux : la guerre se circonscrit autour de la ville de Lamia, et bientôt les Grecs sont battus à Cranon et la guerre Lamiaque est terminée. En même temps, Eumène réduit Ariarathe, ancien roi de Cappadoce, qui avait voulu se rendre indépendant, et châtie quelques villes révoltées de la Pisidie (323).

Tout était tranquille, lorsque Perdicas, le premier, aspire à concentrer entre ses mains la domination d'Alexandre. Une ligue se forme contre lui, il est défait et tué; par un nouveau partage, Séleucus obtient la Babylonie.

Antipater avait succédé à la tutelle de Perdicas. Déjà l'orage grondait contre lui lorsqu'il mourut. Polysperchon, qu'il choisit pour successeur au détriment de son propre fils Cassandre, poursuit ses vues. Une nouvelle ligue se forme; après cinq ans de combats, la puissance de Polysperchon est détruite. Cassandre est souverain en Macédoine. Déjà l'état des choses avait changé. Trois membres de la famille royale avaient péri. Cinq gouverneurs s'étaient élevés au-dessus de tous les autres et tendaient à fonder des monarchies particulières : c'étaient Cassandre, Lysimaque, Antigone, Ptolémée et Séleucus. La séparation devenait de plus en plus imminente (316).

Antigone reprit les projets de Perdicas et d'Antipater. Alors éclata la guerre la plus longue et la plus sanglante. An-

Antigone et son fils Démétrius Poliorcète (qui force les villes) déployèrent une activité incroyable. Un premier traité de paix leur conserva presque toutes leurs acquisitions, mais bientôt la discorde se ralluma. Un combat décisif vint enfin terminer ces longues querelles. Antigone perdit une grande bataille à Ipsus et y périt lui-même. Son fils Démétrius fut dépouillé de toutes ses possessions (306).

La bataille d'Ipsus scella la division de l'empire. Séleucus fut définitivement roi de la haute Asie et il y joignit la Syrie et l'Arménie. Le trône de l'Égypte fut assuré à Ptolémée. Une dernière convulsion devait fixer le sort des états occidentaux.

Démétrius profite de la mort de Cassandre et de la haine qu'inspirent les enfants de celui-ci pour s'emparer de la Macédoine. Bientôt il renouvelle les tentatives de son père, il est vaincu encore une fois, et Lysimaque s'empare de ces états. Mais une haine de famille divisait Lysimaque et Séleucus. La guerre éclata entre eux. Lysimaque est tué (282) : Séleucus s'empare de son royaume; il est assassiné lui-même par le frère de Ptolémée, qui, pendant un an, règne en Thrace et en Macédoine. Mais bientôt les Thraces se rendent indépendants : Antigone de Gonî, fils de Démétrius, parvient à s'emparer de la Macédoine, et les possessions asiatiques de Lysimaque tombent aux mains des successeurs de Séleucus.

Ainsi se termina la lutte des généraux d'Alexandre. Maintenant va recommencer une histoire particulière pour chaque état : l'histoire de la Macédoine et de la Grèce, l'histoire de l'Égypte, l'histoire de la Syrie. Nous verrons ce dernier royaume, le plus grand de tous, se morceler encore sous les faibles successeurs de Séleucus, et de nouveaux états se former de ces débris. Mais dans l'origine, toute l'Asie occidentale leur était soumise, à l'exception de l'île de Rhodes, qui sut se rendre indépendante pendant toutes ces guerres.

Si Alexandre ne put parvenir à réunir sous une domina-

tion une et durable tous les peuples qu'il avait subjugués, ses conquêtes eurent cependant pour résultat de créer l'unité d'intelligence et d'idées au milieu de ces nations, d'établir entre elles des rapports journaliers, de faire qu'elles se connussent mutuellement, et de constituer dans cette vaste partie du monde européen, africain et asiatique, une civilisation homogène. Les gouvernants de l'Égypte et de la Syrie étaient Grecs : partout se répandit la langue de la Grèce et sa littérature. Les Grecs à leur tour s'initèrent plus profondément aux doctrines de l'Égypte et de la Chaldée : de nombreuses relations de commerce lièrent ensemble toutes les branches dispersées de ce tronc commun. L'Inde aussi entra en rapport avec l'Occident, et en tous lieux se fit d'une manière égale la diffusion des lumières. Mais qu'on ne l'oublie pas : ce travail ne pouvait aboutir qu'à une préparation ; car la croyance était morte dans les cœurs, et les anciennes doctrines avaient perdu leur fécondité.

Nous allons dire en quelques mots la triste histoire des successeurs d'Alexandre, jusqu'au moment où chacun à son tour vint grossir les vastes possessions du peuple romain. Nous trouverons partout l'égoïsme chez les gouvernants poussé aux limites extrêmes du crime et de la corruption, la misère et l'immoralité des peuples, la décadence sous ses formes les plus hideuses. Nous passerons rapidement sur cette période confuse dont l'histoire même est très-imparfaitement connue.

MACÉDOINE ET GRÈCE. — Nous avons vu la Macédoine passer successivement sous la domination d'Antipater, de Polysperchon, de Cassandre, de Démétrius, de Lysimaque, de Séleucus, de Ptolémée Céraunus, et se reposer enfin sous Antigone de Gonî. Deux autres ennemis avaient contribué à ensanglanter ce pays et jeter, dans la lutte des intérêts, des éléments nouveaux : l'un était Pyrrhus, roi d'Épire, qui profita de ces troubles pour envahir à différentes reprises la Ma-

cédoine et la Grèce , et même se rendre maître quelquefois de différents points ; mais il manquait de volonté et de persévérance ; et après mille combats inutiles , il périt dans une expédition contre Argos. L'autre ennemi plus terrible fut une migration gauloise , qui sous Brennus et Belgius envahit la Macédoine ; elle dévasta la Thessalie et pénétra jusqu'aux Thermopyles ; mais là , elle fut détruite par les Grecs et les Macédoniens réunis. Une partie de la bande migratrice s'était détachée avant l'expédition contre la Grèce : elle avait conquis la Thrace ; et un de ses fragments , introduit en Phrygie , s'était emparé d'une partie de cette province et lui avait donné le nom de Galatie. Tous ces faits se passaient au commencement du règne d'Antigone de Goni (278).

Les cités de la Grèce avaient espéré la liberté après la mort d'Alexandre ; mais depuis la malheureuse issue de la guerre Lamiaque , elles n'avaient cessé d'être le jouet des généraux qui successivement dominèrent l'Occident , tandis que dans leur sein remuaient toujours les factions anciennes , et que sous le joug de l'étranger l'aristocratie et la démocratie luttaient encore. A Athènes , par exemple , Phocion gouvernait pour Antipater : Polysperchon se déclara pour la démocratie , et Phocion , du parti aristocratique , périt victime de ce changement. Sous Cassandre , Démétrius de Phalère s'y rendit célèbre par la sagesse de son gouvernement ; puis vint Démétrius Poliorcète qui s'empara de la ville ; le peuple athénien l'adora ; il le maudit à la chute d'Antigone. Cependant à la fin de la guerre , la plupart des cités avaient ressaisi leur liberté. Mais alors Antigone de Goni était débarrassé de Pyrrhus et des Gaulois : il était solidement assis sur son trône ; et il essaya aussitôt de rétablir sa domination sur les cités grecques et parvint en effet à en ramener la plupart sous son joug.

Alors s'ouvre une nouvelle période de luttes : la Grèce veut être libre , la Macédoine veut la dominer. Cette lutte se prolonge pendant plus d'un siècle jusqu'à ce qu'une puis-



sance plus grande vient asservir les deux combattants et éteindre les dernières étincelles de ces nationalités jadis si florissantes.

Antigone attaqua chaque cité grecque successivement et même avec le secours de Grecs. Les *Ætoliens*, en effet, s'étaient toujours maintenus dans une assez grande indépendance : ils avaient formé une ligue qui maintenant devenait puissante. Leur confédération était régie par un stratège ou général, des magistrats nommés *apocleti*, des *éphores* ou inspecteurs, et un *grammateus* ou secrétaire. Les magistrats étaient élus tous les ans par les députés de la confédération des villes *ætoliennes*. Mais les *Ætoliens* ne voulaient la liberté que pour eux. Bientôt ils entrèrent en alliance avec Antigone pour conquérir la Grèce. En vain Sparte, qui toujours était restée libre, voulut s'opposer à leurs projets : peu à peu la plupart des cités furent forcées de se soumettre.

Alors parut un libérateur. Aratus délivre Siéyone des mains d'un tyran, l'agrège à la ligue achéenne et conçoit le projet de rallier à la même confédération toutes les cités de la Grèce (231). Depuis des temps reculés, les villes de l'Achaïe, gouvernées toutes démocratiquement et de la même manière, formaient une ligue régie par un stratège, dix magistrats nommés *demoiourgoi* et un *grammateus*, comme celle des *Ætoliens* qui fut calquée sur l'ancienne ligue achéenne. Aratus est élu stratège, et parvient à délivrer Corinthe, Mégare, Trézène, Epidaure, qu'il agrège à la ligue. Sur ces entrefaites Antigone meurt : son successeur Démétrius se brouille avec les *Ætoliens*; et les deux ligues réunies appréhendent leurs forces contre la Macédoine. Démétrius lui-même ne règne que dix ans. Antigone-Doson gouverne la Macédoine. Aratus ne cesse de faire des progrès : Athènes et toutes les villes de l'Argolide, de l'Arcadie et de la Messénie sont délivrées et réunies à la ligue (229).

Mais de nouvelles calamités attendaient la Grèce. Sparte

était restée libre, mais sa puissance était tombée. Toujours fière et ambitieuse, elle avait perdu sa valeur; les lois de Lycurgue n'existaient plus; l'inégalité des fortunes s'était introduite, et avec elle l'excès de la misère pour les uns, l'excès des jouissances pour les autres. Une réforme était nécessaire: le roi Agis la tenta, il fut mis à mort par la faction des riches; mais le fils même de Léonidas, son ennemi et son successeur, reprit ses projets. Cléomène réussit à l'aide de la puissance militaire, et dépouilla les éphores de leur pouvoir usurpé: il fit un nouveau partage des biens, rétablit les réglemens de Lycurgue sur l'éducation, les repas publics, etc., et rendit un moment d'ardeur à la nation spartiate.

Mais Sparte voulut immédiatement rétablir sa domination sur la Grèce. Cléomène attaque la ligue achéenne et la défait. Il offre la paix à condition de devenir chef de la ligue. Alors Aratus céda à l'égoïsme; il aima mieux se soumettre aux Macédoniens, que de voir passer le commandement entre les mains de Cléomène. Antigone est déclaré généralissime des troupes grecques, et défait Cléomène à Sellasie. Le roi de Sparte fuit en Égypte, et avec lui retombent les institutions et la grandeur spartiate (322).

La Macédoine reprenait sa suprématie. Sur ces entrefaites Antigone mourut; et les Étoliens voulurent profiter de la minorité de son successeur Philippe pour asservir leurs compatriotes. La guerre des deux ligues éclate; les Achéens appellent Philippe à leur secours, et l'empire de Macédoine prend de nouveaux accroissemens dans la Grèce. Une lassitude mutuelle fait poser les armes aux différens partis.

Ce fut à ce moment qu'un nouvel ennemi vint s'introduire dans la Grèce; qui bientôt allait pour toujours se courber sous le joug. Philippe se ligue avec Annibal, qui alors venait de remporter la bataille de Cannes. Il attaque les Romains en Illyrie; mais ceux-ci lui suscitent des ennemis dans la Grèce, et malgré quelques succès, malgré la coopération de

la ligue achéenne dirigée par le sage Philopœmen, Philippe est bientôt forcé de poser les armes.

Mais peu de temps après il renouvelle la guerre en attaquant Attale, roi de Pergame, allié des Romains. La lutte qui suivit alors décide l'asservissement de la Macédoine et de la Grèce. Le sénat romain soulève contre Philippe les sentiments d'indépendance des Grecs, et la bataille de Cynocéphales termine la guerre. Philippe vaincu est réduit à l'impuissance : il se soumet à payer un tribut, à ne plus faire la guerre sans le consentement de Rome ; le vainqueur Flamininus est reçu avec ivresse par les Grecs, dont il proclame la liberté (197).

Flamininus, après avoir abattu la puissance de Nabis, tyran qui dominait Sparte, opprime les anciens alliés des Romains. Les Ætoliens les premiers se soulèvent. Ils appellent à leur secours Antiochus, roi de Syrie ; mais celui-ci est battu aux Thermopyles et forcé de retourner en Asie. Philippe de Macédoine et les Achéens prennent parti contre les Ætoliens, qui bientôt sont défaits et réduits à la même condition que la Macédoine.

Rome était maîtresse de la Grèce ; il ne s'agissait plus pour elle que de réduire en provinces proprement dites ces régions auxquelles elle avait laissé une indépendance nominale. Toutes les ressources de la mauvaise foi et de la perfidie furent mises en jeu alors par le sénat romain, afin de faire naître l'occasion d'un complet asservissement. Philippe de Macédoine était mort ; son fils Persée voulut tenter un dernier effort. Il fut vaincu à Pydna par Paul Émile ; la Macédoine fut partagée en quatre districts indépendants l'un de l'autre ; sous prétexte qu'ils avaient été partisans de Persée, le sénat fit enlever et conduire à Rome, les mille citoyens principaux de la Grèce.

Enfin la révolte d'Andriscus, aventurier macédonien, donna l'occasion de réduire la Macédoine en province romaine.

Alors les Grecs se soulevèrent pour la dernière fois. Mais ils furent vaincus en plusieurs rencontres et surtout par Mummus près de Corinthe, et le sac de cette ville répandit au loin la terreur des nouveaux maîtres. Le rôle politique de la Grèce était joué. Elle devint province romaine sous le nom d'Acbaïe (146).

ÉGYPTE (1) — L'Égypte resta soumise pendant toute cette période à la dynastie des Lagides, fondée par le fils de Lagos Ptolémée, un des généraux d'Alexandre. L'histoire de cette famille n'offre qu'un tissu des crimes les plus atroces, de querelles intérieures, de séditions populaires, de guerres avec les rois de Syrie. Un seul fait importe ici à l'histoire de la civilisation. C'est la grandeur d'Alexandrie, fondée par Alexandre, embellie et agrandie par le premier Ptolémée, et qui en même temps devint le centre commercial de l'ancien monde, et remplaça Athènes dans la science et la littérature. Favorisées par les Ptolémées, les lettres grecques produisirent à Alexandrie leur dernier éclat. Mais déjà le temps du progrès était passé; on était entré dans la décadence qui cependant ne devait atteindre son terme que sous la domination romaine: c'est là que nous placerons ce que nous aurons à dire sur ces derniers développements du génie grec.

L'histoire des Lagides est peu connue, et mérite peu de l'être. La plupart de ces rois portèrent le nom de Ptolémée, et il nous suffira de les distinguer par les surnoms. Le premier seulement, Ptolémée Soter, montre de l'énergie et de l'intelligence et sait réunir à l'Égypte, la Libye, la Cyrénaïque, l'île de Chypre et une partie de la Syrie et de la Phénicie. La prospérité continue sous son successeur Phila-

(1) Voyez Vaillant, *Historia Ptolemæorum*, Amst., 1701, in-f°. — Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, Paris, 1822, in-8°. — Champollion-Figeac: *Annales des Lagides*. 1820, 2 vol. in-8°.

delphe , homme souillé de crimes , mais grand protecteur des lettres et des sciences. Le règne d'Évergète est marqué par une expédition victorieuse contre la Syrie. La guerre continue avec un avantage général pour l'Égypte sous les règnes suivants, de Philopator et d'Épiphanes ; mais pendant la minorité de Ptolémée Philométor (181), Antiochus Épiphanes, roi de Syrie , remporte de grands avantages ; et il faut l'intervention de Popilius, l'ambassadeur romain, pour sauver l'Égypte de la conquête. Déjà depuis long-temps ce royaume était très-affaibli , ses finances dilapidées , la misère des classes populaires arrivée à son comble. Déjà plusieurs fois le meurtre avait éteint les rivalités de la famille royale. Le sénat romain alors provoqua une première division de la monarchie égyptienne ; il donna en partage à Évergète II , frère de Philométor , la Libye , la Cyrénaïque et l'île de Chypre (164).

Après la mort de Philométor , le roi de Cyrène , Évergète II , s'empara de l'Égypte. Puis régna sa veuve Cléopâtre. Soter II , Alexandre I , Bérénice , Alexandre II , se succédèrent au milieu de troubles sans fin et périrent presque tous de mort violente. Le peuple romain , qui déjà s'était emparé de Cyrène en vertu d'un testament , prétendit alors qu'Alexandre , qui avait obtenu le trône par la faveur de Sylla , avait légué l'Égypte à Rome. Cependant un fils naturel de Soter dut à la bienveillance de Pompée de conserver l'Égypte ; mais le royaume de Chypre , où régnait son frère , fut réduit en province romaine par un décret du peuple. Ptolémée-Aulète , chassé par une révolte populaire , fut rétabli sur son trône par Gabinus , du parti de Pompée , et il laissa sa succession à ses enfants , Cléopâtre et Ptolémée XII , qui durent se marier. Mais Cléopâtre , qui voulait dominer son frère , fut expulsée de l'Égypte , où elle rentra bientôt à la suite du grand César : celui-ci lui donna pour époux son second frère Ptolémée XIII ; et après la mort de ce prince Cléopâtre régna

seule ; ce fut cette femme qui prit une si grande part dans la lutte entre Octave et Antoine , et qui par ses liaisons avec ce dernier occasionna la réduction de l'Égypte en province romaine (50).

SYRIE (1). — Après la mort d'Alexandre , Séleucus s'était emparé des provinces situées dans la haute Asie entre l'Euphrate , l'Indus et l'Oxus. Plus tard , ses états s'agrandirent des dépouilles d'Antigone et de Lysimaque , et ses nombreuses victoires le firent saluer du nom de Nicator , de vainqueur des vainqueurs (230). Séleucus , le plus grand des généraux d'Alexandre , gouverna avec sagesse les vastes domaines qui lui étaient échus. Dès le commencement de son règne il avait terminé une guerre entreprise contre Sandrocottus , un des rois de l'Inde , par un traité de commerce , qui établit des relations suivies entre l'Inde et la Grèce ; une ville nouvelle , Séleucie , remplaça l'ancienne Babylone comme centre du commerce de l'Euphrate et du Tigre , et le siège de l'empire fut transféré en Syrie , à Antioche , fondée par Séleucus et qui devint bientôt la plus florissante des villes de l'Asie occidentale.

Mais , de même qu'en Égypte , le fondateur fut le seul grand prince de sa dynastie , et , aussi bien que les Ptolémées , les Séleucides virent bientôt tomber de leurs faibles mains la puissance et la prospérité. L'histoire de Syrie marche avec l'Égypte sur une ligne parallèle de troubles , de désordres et de crimes ; et de plus cet empire se morcela , et chaque jour une autre province se rendait indépendante. De là , naquirent une foule de petits états particuliers dont Rome fit une facile proie.

Dès le règne du fils de Séleucus , d'Antiochus Soter , la décadence commença. Ce prince fut vaincu par un roi de Bithynie , et en vain il essaya d'arracher les provinces asiatiques

(1) Voyez Vaillant , *Seleucidarum Imperium*, Hagæ. 1732, in-f°.

à Ptolémée Philadelphé. Antiochus Théos, son successeur, vit déjà commencer le démembrement du royaume; une grande partie de la Perse fut séparée de la Syrie par les Parthes. Ce démembrement ne discontinua pas pendant les règnes suivants; et à la fin, le royaume fut réduit à la Syrie proprement dite et à la Phénicie.

Séleucus II (Callinicus) eut à combattre contre les Égyptiens et contre ses provinces révoltées. Ce fut sous son règne que Ptolémée Evergète se rendit maître de toute l'Asie occidentale. Séleucus III (Céraunus) ne régna que quelques années. Son successeur, Antiochus III, reçut le surnom de grand, quoiqu'il le méritât peu (222). Il est vrai qu'après avoir échoué contre l'Égypte et apaisé des révoltes intérieures, il porta ses armes dans l'Orient, y remporta quelques éclatants succès, et rétablit l'autorité des Séleucides sur les bords de l'Indus; mais il ne put vaincre les Parthes, et se vit contraint de reconnaître comme roi de Bactriane un de ses anciens sujets : enfin il brisa toutes ses forces contre Rome. Malgré les avis d'Annibal, il avait imprudemment couru en Grèce au secours des Étoliens. Battu aux Thermopyles, il s'était réfugié en Asie, et avait éprouvé bientôt une sanglante défaite à Magnésie contre L.-C. Scipion. De nouvelles provinces furent arrachées à la Syrie, déjà si affaiblie.

Après Antiochus-le-Grand, la décadence marcha à grands pas; et bientôt l'histoire de la Syrie n'offrit plus d'autre scène que des guerres de familles, des crimes atroces, des complots et des désordres de toute espèce. Séleucus Philopator dut obéir aux Romains, qui lui interdirent de secourir un de ses alliés. Antiochus Épiphané ne se rendit célèbre que par ses folies, ses débauches et ses cruautés contre les Juifs, qui déjà avaient subi une persécution de la part de ses prédécesseurs, et qui enfin, guidés par les Machabées, secouèrent le joug. Puis vient Antiochus Eupator, puis Démétrius Soter, détrôné par un usurpateur, Alexandre Bala.

Après la mort d'Alexandre, Démétrius II et Antiochus VI se disputent le trône ; à la guerre intérieure et aux séditions se mêlent les attaques victorieuses des Parthes et de Mithridate, roi de Pont. Démétrius conserve le trône, mais les mêmes événemens se reproduisent sous le règne de sa veuve Cléopâtre et de ses fils. Enfin la Syrie, épuisée, se donne à Tigrane, roi d'Arménie, qui prend part à la guerre de Mithridate contre les Romains, est vaincu par Lucullus, et voit l'ancien royaume des Séleucides passer sous la domination romaine (64).

Nous allons énumérer maintenant les provinces qui successivement se détachèrent de la Syrie. Il nous est impossible ici d'entrer dans le détail de leur histoire qui d'ailleurs est peu connue (1).

1<sup>o</sup> *Parthie*. Les Parthes étaient une tribu septentrionale qui peu à peu s'était emparé des anciennes contrées persiques, et s'était incorporée à ses habitants ; elle était, comme tous les autres peuples perses, soumise aux Séleucides, lorsque Arsace et Tiridate, de l'ancienne famille des rois perses, se révoltèrent sous Antiochus Théos (253), et fondèrent un faible royaume qui, malgré des périodes d'affaiblissement, s'agrandit peu à peu, devint formidable aux Romains, triompha de Crassus et d'Antoine, et ne put jamais être subjugué par ces dominateurs du monde.

2<sup>o</sup> *Arménie*. L'Arménie, quoique toujours sous la tutelle des grands empires asiatiques, avait été gouvernée de tout temps par des rois indigènes, qui faisaient remonter leurs traditions jusqu'à Noé. Un satrape la gouverna au nom des Séleucides jusqu'au règne d'Antiochus-le-Grand. Bientôt, après s'être rendue indépendante, elle fut conquise par un roi parthe. Tigrane, l'allié de Mithridate, était un des suc-

(1) Voyez : Vaillant, *Imperium Arsacidarum et Achaemenidarum*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°, et les *Mémoires* de l'Acad. des Ins.



cesseurs de celui-ci. Les Romains permirent à sa postérité d'y régner sous leur tutelle, jusque sous l'empereur Vespasien.

*Le Pont.* Le Pont forma un royaume suzerain de la Perse depuis que Xerxès avait donné le titre de roi de Pont à son frère Artabaze. Les conquêtes d'Alexandre et les guerres de ses successeurs y exercèrent peu d'influence. Des rois indigènes ne cessèrent d'y régner, et ils surent pour la plupart se concilier l'amitié des Romains jusqu'à Mithridate Eupator, qui souleva contre eux une guerre formidable. Nous reviendrons, dans l'histoire romaine, sur cet homme de génie, dont le grand caractère était souillé cependant par les vices de son époque, surtout par la cruauté et la perfidie. Après sa chute, le Pont fut agrégé à l'empire romain.

*Cappadoce.* — Alexandre trouva en Cappadoce un satrape perse qui portait le titre de roi, et il lui laissa ce titre. Cette contrée, soumise un moment par Perdikkas, redevint bientôt indépendante. Mithridate voulut la conquérir pendant qu'Arriarathe VIII y régnait ; mais diverses circonstances l'en empêchèrent, et Ariobarzane monta sur le trône avec l'autorisation du sénat romain. Plusieurs princes régnèrent après lui jusqu'à l'an 17 de l'ère chrétienne, où la Cappadoce fut réduite en province romaine.

*Bactriane.* — La Bactriane, conquise par Cyrus et gouvernée souverainement par un frère de Cambyse et ses successeurs, fut soumise par Alexandre, et forma une satrapie sous les Séleucides. Théodote se rendit indépendant sous Antiochus Théos. Plus tard la Bactriane fut réunie au royaume des Parthes (141).

*Pergame.* — Le gouvernement de la ville de Pergame, l'une des plus considérables de l'Asie-Mineure, fut confié par Lysimaque à Philétère, qui, plus tard, prit parti pour Séleucus, et fut laissé par celui-ci en possession de la ville et des pays environnants. Cette puissance se consolida sous Eumène

et Attale , et grandit rapidement sous Eumène II, le fidèle allié des Romains , enrichi par eux des dépouilles d'Antiochus , et qui rivalisa avec les Ptolémées dans la faveur qu'il accorda aux lettres , et les soins qu'il prit pour former une bibliothèque. Les successeurs d'Eumène eurent à lutter aussi bien que lui contre les rois de Bithynie, et le dernier d'entre eux , Attale III , donna par testament son royaume aux Romains. En vain Aristonic, fils naturel d'Eumène, voulut lutter contre Rome : il fut défait par Perpenna et Aquilius , et le royaume de Pergame devint province romaine (129).

*Bithynie.* — Cet état fut gouverné sous les Perses par des rois suzerains, et il se conserva indépendant pendant les guerres d'Alexandre et de ses généraux. Sous Nicomède I<sup>er</sup>, les Gallois s'emparèrent d'une partie de la Bithynie. Son successeur , Prusias , fit long-temps la guerre aux rois de Pergame. Mais il était déjà l'esclave des Romains , et l'un de ses successeurs , Nicomède III, légua son royaume aux maîtres de l'Occident (78).

JUDÉE. — Nous avons vu les débris de l'ancien royaume de Juda se reconstituer après Cyrus. Mais les temps de la grandeur des Hébreux étaient passés : la voix des prophètes avait cessé de se faire entendre : l'indépendance reconquise pour un moment devait bientôt se perdre pour toujours , et la division des sectes religieuses ébranlait l'ancienne unité de croyances et de mœurs.

Vers les temps de Jésus-Christ commença , en effet , une nouvelle période dans l'histoire intellectuelle des Juifs , ce qu'on a appelé les temps du second temple. Après le retour de Babylone , un nouveau temple fut construit à Jérusalem ; mais en même temps , au culte religieux institué par Moïse se joignirent d'autres exercices religieux , et les synagogues prirent naissance. C'étaient des réunions présidées par les anciens , dans lesquelles on faisait des prières communes , des prédications , mais où surtout on expliquait et commentait la loi. Il

paraît qu'il y eut dès ce temps une grande synagogue à Jérusalem, conseil du sacerdoce et dépositaire de la tradition.

L'esprit de commentaire se développa de plus en plus sous l'influence des idées grecques qui alors se répandaient dans tout l'Orient ; et après Jésus-Christ, lorsque la fonction juive fut terminée, il donna naissance à l'école des talmudistes et des cabalistes, placés tout-à-fait en dehors de la tradition nationale. Jusque-là trois sectes seulement en étaient nées, très-diverses d'opinions, mais toutes trois comprises dans l'orthodoxie juive.

La plus importante était celle des Pharisiens : elle se composait des hommes riches et puissants. Les caractères distinctifs de leurs doctrines consistaient en ce qu'ils admettaient l'immortalité de l'âme, et même la transmigration ; qu'ils accordaient une part très-grande à la destinée providentielle, et que, tout en se montrant très-relâchés en morale, ils attachaient une importance extrême aux cérémonies du culte, et même exerçaient avec soin un certain nombre de pratiques que Moïse n'avait pas ordonnées, mais qu'ils prétendaient être de tradition. Leurs principes ont été comparés à ceux des stoïciens, tandis que ceux de la seconde secte, des Sadducéens, présentaient certains rapports avec la doctrine d'Épicure, et que ceux de la troisième, des Esséniens ou Esséens, rappelaient Pythagore. Les Sadducéens, en effet, niaient la spiritualité de l'âme et la providence, et rejetaient les traditions des Pharisiens, tandis que les Esséniens (semblables aux Thérapeutes, secte juive de l'Égypte), avaient formé une communauté où on se livrait à la vie contemplative, où l'on imposait une austerité de mœurs très-grande, où le mariage était réprouvé, où tous les biens étaient mis en commun, et les esclaves admis sur le pied d'égalité.

Ces sectes, purement philosophiques d'abord, dégénérèrent bientôt en partis politiques, du moins les Pharisiens et Sadducéens. Sous le gouvernement des satrapes perses, en

effet , le seul pouvoir qui restât aux Juifs fut le pouvoir religieux , et la fonction de grand-prêtre était la plus haute position politique où ils pussent arriver. Aussi voit-on bientôt des rivalités se disputer le sacerdoce , et souvent l'obtenir au moyen de l'intervention étrangère. Cependant, malgré les sectes religieuses et les partis politiques, la religion et les lois morales qu'avaient prêchées Moïse et les prophètes étaient encore profondément empreintes dans les sentiments nationaux ; l'esprit nouveau qui s'emparait des riches et des savants ne fut pas , pendant les trois siècles qui suivirent la mort d'Alexandre , assez puissant encore pour corrompre les traditions anciennes , et la nation juive put accomplir le but auquel Dieu l'avait destinée.

Après la mort d'Alexandre , la Judée subit les calamités qui avaient affligé tous les pays soumis à ce prince. Ptolémée I s'en empara et amena à Alexandrie une foule de Juifs qui se répandirent dans toute l'Afrique septentrionale. Puis elle passa un moment sous la domination d'Antigone , retomba sous la puissance des Ptolémées et leur resta soumise jusqu'à ce que Antiochus-le-Grand , roi de Syrie , sut s'en rendre maître après une persécution cruelle de la part de Ptolémée Philopator. Des troubles intérieurs déchirent la Judée sous la domination des Séleucides ; le pieux et courageux pontife Onias est mis à mort sous le règne d'Antiochus Épiphane , et bientôt à toutes les calamités se joint l'oppression religieuse. Épiphane veut faire renoncer les Juifs à la religion du vrai Dieu , et introduire chez eux les croyances et les mœurs des Grecs. Les Juifs résistent , et une affreuse persécution commence. Antiochus souille et pille le temple : il exerce les plus horribles tourments pour faire des infidèles. Mais enfin l'insurrection éclate. Le prêtre Mathathias fomenta la révolte (168). Bientôt son fils Judas Machabée se met à la tête des insurgés et combat avec avantage contre Épiphane et ses successeurs Antiochus V et Démétrius I.

Après Judas Machabée régneront successivement Jonathan et Simon, ses frères : ils furent tous deux grands-prêtres en même temps que princes, et quoique sous eux la Judée ne fût pas complètement affranchie de la Syrie, elle sut cependant si bien profiter des troubles intérieurs qui divisaient ce pays, et de l'alliance qu'elle contracta avec les Romains, qu'elle se gouverna en nation indépendante. Ces résultats furent développés encore par Jean Hyrcan, fils de Simon. Mais à sa mort, la discorde divisa la nation; les Pharisiens et les Sadducéens étaient devenus des partis politiques (107). Aristobule I et Alexandre Jannée, ses fils, régnerent au milieu des troubles; puis la veuve de Jannée, qui fut dominée par les Pharisiens. Elle légua le trône à l'aîné de ses enfants, Hyrcan; le plus jeune, Aristobule, voulut détrôner son frère. Pompée, qui se trouvait alors en Asie, intervint dans cette querelle et la décida en faveur d'Hyrcan. Mais l'ancien confident d'Aristobule, Antipater, sut gagner la confiance des Romains, et son fils Hérode, qui avait été nommé commandant de Galilée, fut élevé par eux, après la bataille d'Actium, au titre de roi de toute la Palestine (40). A sa mort, il la partagea entre ses trois fils; mais depuis ce temps le pays fut gouverné par des procurateurs romains, et après le règne d'Agrippa, petit-fils d'Hérode, auquel Caligula le concéda pour un moment, il fut réduit en province romaine l'an 44 de notre ère.

## CHAP. II. — ROME.

Nous arrivons enfin à la nation puissante qui va clore l'antiquité. Pendant que la Grèce et l'Orient se débattaient dans les douleurs d'une longue anarchie; une cité de l'Italie grandissait par la conquête, rangeait sous sa domination l'Italie entière, et bientôt victorieuse de la fille de Tyr, la riche Carthage, elle s'appropriait à étendre son empire sur tous

les pays qui de près ou de loin avaient ressenti l'influence égyptienne et finalement sur l'Égypte elle-même. Alors la fonction de l'antiquité était accomplie : une nouvelle ère allait commencer avec la révélation chrétienne.

Rome, issue de ces races barbares, mais énergiques et morales, qui peuplaient tout l'Occident, vécut tout entière dans une seule pensée, dans un seul but, la conquête du monde. Ses lois, ses mœurs, ses institutions primitives débordaient à chaque instant cette préoccupation unique, et son histoire n'est d'un bout à l'autre que la mise en acte de cette croyance ancienne propre à toutes ces peuplades, et qui fatalement devait conduire l'une ou l'autre à la réalisation d'un grand empire en Occident. Mais avant de suivre Rome dans sa marche logique et constante vers ce but, faisons connaître d'abord les sources de l'histoire romaine et les grandes discussions dont elles ont été l'objet.

**SOURCES.** Il ne nous est pas parvenu d'écrit contemporain sur l'histoire romaine avant la seconde guerre punique. Pour toute l'histoire antérieure, les principaux auteurs sont Tite-Live, contemporain de Cicéron, et Denys d'Halicarnasse, qui vécut sous le règne d'Auguste. Les autres écrivains ne présentent que des notions fragmentaires. Parmi eux les plus importants sont Plutarque, Polybe, Cicéron, et les grammairiens et commentateurs, Varron et Festus en tête. Tous ces auteurs travaillèrent sur des histoires antérieures. La plus ancienne était celle de Fabius Pictor, qui écrivait au temps de la seconde guerre punique. Après lui le plus célèbre historien était Caton l'ancien, puis venaient Calpurnius Piso, Gellius, Valérius d'Antium, Licinius Macer. Mais la grande question est de savoir dans quels documents puisèrent ceux-ci. Les uns prétendent que l'écriture était connue dès les temps les plus reculés, que les pontifes tenaient des annales régulières, que tous les actes publics étaient conservés au temple de Jupiter Capitolin; suivant les autres, au contraire, à

peine connaissait-on l'écriture dans Rome primitive ; anciennement il n'y avait pas d'annales pontificales , et du reste, même, s'il y en avait eu, elles auraient péri avec tous les autres monuments de l'origine de Rome lors de l'incendie de cette ville par les Gaulois. Or, si cette dernière opinion est vraie , il y a peu de cas à faire de l'histoire romaine antérieure à cet événement ; car elle ne se fonde sur autre chose que sur des traditions vagues et des bruits populaires ; et c'est de cette manière que semblent l'avoir considérée Cicéron et les savants de son temps.

Cependant les croyances populaires avaient accepté l'histoire de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse. Tite-Live avait écrit l'épopée de la grandeur romaine, et son livre inspiré tout entier du sentiment national de Rome n'était que la justification historique de ce sentiment. De même , dans les temps modernes , on avait reçu de foi toute cette histoire, et quelques faibles réclamations contre des faits de détail étaient passées inaperçues. Ce fut M. de Pouilly, membre de l'académie des inscriptions, qui, en 1722, nia le premier la véracité de l'ancienne histoire romaine. Il prétendit prouver que la ressemblance d'une grande partie de ces traditions, avec quelques anecdotes répandues dans la Grèce , démontrait que les Romains avaient fabriqué leurs traditions nationales au moyen de données grecques. Sallier essaya de réfuter les arguments de Pouilly. Mais bientôt après, Beaufort, savant français habitant la Hollande , reprit la discussion et conclut à l'incertitude absolue de l'histoire des cinq premiers siècles de Rome. Ses arguments persuadèrent un grand nombre de savants ; cependant on continua d'écrire l'histoire romaine suivant les traditions reçues , et l'on ne songea pas à tirer la vérité du fond de ces traditions. Un premier essai , cependant , fut tenté par M. Levesque (1).

(1) Voyez les Mémoires de Pouilly et de Sallier (Académ. des Insc.)

Les travaux de Niebuhr vinrent enfin changer la face de la question et ouvrir une ère nouvelle dans la science de l'histoire romaine. Niebuhr, tout en admettant avec Pouilly et Beaufort l'incertitude qui règne sur les premiers siècles de Rome et sur l'histoire de Tite-Live, reconnut qu'il y avait cependant quelque chose de vrai dans ces traditions, et il essaya de reconstruire d'après elles l'histoire primitive de Rome. Homme d'une érudition immense, doué d'une rare sagacité et du génie de l'invention, il combla une foule de lacunes par des hypothèses hardies, et jeta une lumière nouvelle sur tous les sujets qu'il traita. Suivant lui, les sources primitives de l'histoire romaine furent les chants héroïques, qui consacraient les souvenirs glorieux des familles et que l'on chantait après les festins. Beaucoup de ces traditions, conservées ainsi dans leur forme poétique, ne nous sont parvenues qu'à travers les explications et les commentaires de ceux qui, plus tard, ne les comprenaient plus. Niebuhr a essayé, d'un côté, de restituer ces traditions, de l'autre, d'en extraire le fond historique. Si, parmi ses hypothèses, il en est quelques-unes de peu sûres, quelques-unes même d'inadmissibles, on peut dire cependant qu'en général ses recherches furent très-fructueuses, et qu'il a fait faire les plus grands progrès à l'histoire des institutions surtout. Nous exposerons ces résultats dans le courant de notre histoire. Niebuhr a trouvé des contradicteurs en Allemagne dès ses premiers pas. Wachsmuth défendit avec énergie l'histoire reçue, et repoussa les opinions de Pouilly et de Beaufort, en même temps que celles de Niebuhr. Schlegel, d'un autre côté, donna de nouveaux développements au système de Pouilly, et chercha dans les traditions grecques l'explication des tradi-

—Beaufort, *Dissertation sur l'incertitude des premiers siècles de l'histoire romaine*, la Haye, 1 vol. in-12. — Levesque, *histoire critique de la républ. romaine*, 3 vol. in-8°, 1807:



tions romaines. En France, Niebuhr a trouvé peu de sectateurs. Il mourut subitement, avant d'avoir terminé son bel ouvrage. M. Michelet marcha sur ses traces ; mais ses théories n'ont pas encore pénétré dans l'enseignement classique (1).

La certitude de la chronologie romaine est intimement liée à celle de son histoire. Caton et Varron, les premiers historiens, avaient déterminé cette chronologie. Ils avaient placé la fondation de Rome, l'un, à l'an 753 avant Jésus-Christ, l'autre, à l'année 754, et avaient fixé la plupart des époques de l'histoire primitive. Mais, nécessairement, dans le système de Niebuhr et de tous ceux qui rejettent les anciennes traditions, cette chronologie est tout-à-fait arbitraire, et elle n'acquiert de certitude qu'au temps des guerres puniques. Nous indiquerons les dates usuelles, suivant l'opinion vulgaire, qui préfère le calcul de Varron et place la fondation de Rome en 753 (2).

ITALIE ANCIENNE (\*). La plupart des anciennes nations de

(1) Niebuhr, *Histoire romaine*, trad. par M. de Golbéry, 7 vol. in-8°. — Le dernier, qui n'a pas paru, doit contenir l'analyse des autres travaux allemands. — Michelet, *Histoire romaine*, 2 vol. in-8°, 1831. — M. Poncelet, professeur à la Faculté de droit de Paris, est le seul qui, à notre connaissance, ait enseigné publiquement la théorie de Niebuhr.

(2) Voyez, sur les antiquités romaines en général : Grævius, *The-saurus antiquitatum roman.*, avec supplém. de Polen et de Sallengre, 39 vol. in-fol. — Rosinæi *antiq. roman.*, lib. 10, 1743, Amst., in-4°. — Hugo, *Histoire du droit romain*, trad. en franç., 2 vol. in-8°, 1825. — *Antiquités romaines*, par Adam, 2 vol. in-12, 1818. — Sur les Monuments et les Monnaies, voyez les ouvrages cités p. 357, et Gruter : *Corpus inscriptionum orbis roman.*, in-fol. supp. Muratori.

(\*) Pour les anciens, tout le nord de l'Italie était habité par des tribus gauloises, et appelé Gaule cisalpine. L'Italie, proprement dite, comprenait, à l'ouest, l'Étrurie (la Toscane), le Latium (territoire romain), et la Campanie (avec Capoue et Naples pour villes principales); à l'est, l'Ombrie, le Picenum (Marche d'Ancone)

L'Italie avait une langue particulière, une littérature et des annales. Mais tout cela a disparu sous le poids de la prépondérance romaine; et aujourd'hui ces populations et leur ancienne histoire ne nous sont connues que par des fragments épars dans les auteurs grecs et romains. Ici, comme pour les races primitives de la Grèce, les difficultés sont innombrables, et les systèmes les plus divergents ont pu se faire jour. Pour les uns, l'Italie tout entière fut peuplée primitivement par des races gauloises. Fréret fait venir quelques-uns de ses premiers habitants de la Croatie et de la Dalmatie par les bords de l'Adriatique, quelques-uns de l'Espagne, quelques-uns enfin de la Gaule. D'autres savants émirent d'autres hypothèses. Niebuhr traita aussi ce sujet; mais il chercha surtout à déterminer l'ordre de succession des peuplades et leurs premiers rapports (1).

Quoi qu'il en soit, il est certain que, dès la plus haute antiquité, les Sicules formaient une partie considérable de la population de l'Italie, et se trouvaient répandus sur tout le sol, mais principalement sur le littoral. C'étaient peut-être les mêmes que les Pélasges de la Grèce. Les montagnes de l'Apennin étaient peuplées par la valeureuse nation des Sabins. Les Osques ou Opiques habitaient la Campanie. Les Ombriens, nation originellement gauloise, occupaient une grande partie du nord et principalement la Toscane. Des colonies ibères, ou espagnoles, s'étaient emparé des côtes de la Ligurie et de toute cette partie de la Gaule cisalpine.

Des migrations diverses changèrent les rapports de ces po-

et le Samnium. L'Italie méridionale, appelée grande Grèce, comprenait la Lucanie et le Bruttium, à l'ouest, l'Apulie et la Messapie, à l'est.

(1) Voyez les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. — Les *Géographies anciennes*. — Dom Martin, *Histoire des Gaules; Dissertations préliminaires*. — Les ouvrages cités de Niebuhr et de M. Michelet. — Micall, *L'Italie avant la domination des Romains*, tr. en franç., 4 vol. in-8°, 1824.

pulations : elles se fractionnèrent et prirent des noms spéciaux , de manière qu'il devint très-difficile d'en reconnaître la parenté. Le peuple des Latins , chassé des montagnes par les Sabins , occupa le Latium et en expulsa les Sicules qui passèrent dans la Sicile. D'autres peuplades sicules , établies sur les bords de l'Adriatique , prirent les noms de Liburnes , de Venètes , etc. Les Ibères cédèrent devant de nouvelles colonies gauloises ; et quelques-uns de leurs débris vinrent , sous le nom de Sicanien , se jeter également sur la Sicile , et en repousser encore une fois les Sicules. Les Osques , qui se fractionnèrent en Ausones ou Aurunces , en Volsques , en Èques , en Apuliens , en Sidicins , etc. , furent conquis en partie par les Sabins , qui faisaient sortir régulièrement tous les ans un *printemps sacré* , composé de leur plus ardente jeunesse , et destiné à s'établir au loin. Ces Sabins donnèrent naissance ainsi à une foule de nations guerrières , parmi lesquelles on doit remarquer les Marses , les Marrucini , les Vestins , les Herniques , les Pécéniens , et surtout les importants Samnites , qui , de tous les peuples de l'Italie , opposèrent la plus vigoureuse résistance à Rome.

Mais deux migrations surtout méritent notre attention : celle des Tyrrhéniens , qui vinrent remplacer les Ombriens dans la Toscane et fonder la célèbre nation des Étrusques ; et celle des Pélasges , qui , à plusieurs reprises , envahirent le Latium , et , en se mêlant avec les Latins , formèrent la souche des Romains primitifs.

Nous ne trouvons sur ces peuples que des traditions peu authentiques. Il en est deux sur les Étrusques : l'une nous a été transmise par Denys d'Halicarnasse , et l'autre découle d'un passage d'Hérodote , qui fait venir les Étrusques ou Tyrrhéniens de l'Asie-Mineure , sous la conduite de Tyrrhénus , prince lydien.

Les savants modernes ont beaucoup discuté sur ces points. Des analogies de langage font croire que les Étrusques vin-

rent du nord, et qu'ils s'étaient d'abord établis dans le Tyrol. Quoiqu'il en soit, les Étrusques formèrent la nation la plus puissante et la plus civilisée de l'Italie antique. Constituée d'un point de vue profondément religieux, elle se subdivisa en douze villes confédérées, régies par des familles nobles, et ayant chacune pour chef un lucumon, prince politique et sacerdotal. La plèbe était complètement dépourvue de droits. Les Étrusques, très-versés dans l'art divinatoire et tout ce qui se liait à la religion, cultivaient aussi les beaux-arts et l'industrie; et de nombreux monuments, surtout les vases célèbres connus sous leur nom, subsistent encore pour témoigner de leur civilisation avancée. Leurs principales villes étaient Véies, Arretium, Clusium, Volsinium, Pisæ (1).

Sur les Pélasges et le Latium nous possédons une tradition détaillée de Denys d'Halicarnasse. Cet historien nous parle de la tribu d'Aborigènes qui, d'abord, peupla ce pays; puis de l'arrivée d'Évandré avec une colonie d'Arcadiens; puis de celle d'Hercule, et enfin de l'établissement du Troyen Énée, dont le fils Ascagne fonde la ville d'Albe. Eusèbe a conservé même la liste des rois qui régnèrent sur cette ville. Cependant cette liste, de même que les traditions sur lesquelles elle se fonde, est considérée aujourd'hui comme peu authentique. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque où Rome fut fondée, les Latins formaient des tribus nombreuses et puissantes, liées entre elles par une fédération.

Ainsi, à cette époque, l'Italie était divisée en plusieurs nations indépendantes les unes des autres. Les plus importantes étaient les Étrusques, les Latins, et à l'est de ceux-ci les Sabins. Ces peuples, quoiqu'ils aient eu de nombreux rapports avec la Grèce dès les temps les plus antiques, étaient peu modifiés par les idées égyptiennes. Cependant, plus

(1) Voyez O. Müller, *Die Etrusker*, 1828, 2 vol. in-8°. — Sur leurs Monuments, voyez l'Archéologie de M. Champollion-Figeac.

tard, les Étrusques entretenirent des rapports très-fréquents avec les Grecs et peut-être même avec les Égyptiens. Leurs beaux-arts, leur industrie et leur commerce se développèrent sous l'influence de ces rapports.

Les peuples de l'Italie conservaient d'anciennes traditions indigènes fort obscures. Ici, de même que partout, l'histoire primitive se trouve mêlée avec la religion, et il devient très-difficile de distinguer nettement ce qui appartient à l'une et à l'autre. Une société saturnienne, semblable par son culte au Kronos de la Grèce, avec lequel on confondit le Saturne italien, régna primitivement. Puis viennent les traditions sur Janus, Vertumne, Faunus, Picus et d'autres chefs de races qui devinrent tous des divinités honorées d'un culte public. Suivant certains passages de l'antiquité, recueillis principalement dans Suidas, il y aurait eu chez les Étrusques un système religieux très-compliqué, et une hiérarchie divine, ayant Jupiter en tête, un conseil de dieux, etc. Mais le mélange des idées romaines avec les croyances de la Grèce a jeté beaucoup d'obscurité sur ce sujet. Les points par lesquels se distingue principalement l'ancienne religion des Italiens, c'est l'adoration des pénates, des dieux des *gentes* ou des tribus, du génie de la famille, dont le culte est si profondément empreint dans les institutions mêmes. Les dieux tout-à-fait propres à l'Italie étaient agrestes et barbares : c'étaient le dieu Terme, les dieux des forêts et des eaux, Pan, etc. Le caractère de ces divinités est très-difficile à déterminer (1).

Les nations italiennes se composaient toutes à cette époque de races aristocratiques, gouvernant despotiquement une population de cliens et d'esclaves. Elles formaient des tribus éparses, reconnaissant quelquefois le pouvoir d'un roi ou

(1) Voyez la tradition de Suidas dans l'Essai de M. Boulland, t. 2. — Voyez, sur ces points, les Étrusques d'O. Muller, et l'hist. rom. de M. Michelet.

d'un dictateur et liées entre elles par une fédération. Une cité naissait de la réunion de plusieurs de ces tribus sous une loi civile commune : elles en formaient l'aristocratie, tandis qu'un asile ouvert à tout venant fournissait la population plébéienne. C'est ainsi que nous allons voir Rome prendre origine.

**ORIGINE DE ROME.** — Qui ne connaît les traditions primitives de Rome ? Romulus et Rémus, issus de la race royale des princes d'Albe et fils de Mars, fondent une ville nouvelle, dont Romulus seul reste le chef. C'est à lui qu'on rapporte l'ancienne organisation et les premières guerres. Romulus peupla la cité nouvelle de gens de toute espèce venus de toutes parts. Il leur donna des femmes en enlevant les Sabines. Il choisit cent individus parmi eux qu'il décora du nom de sénateurs et qui devinrent les patriciens, divisa le peuple en trois tribus et créa une classe intermédiaire entre celui-ci et le sénat, les *celeres*. Il régla aussi le mariage et la puissance paternelle, et réforma la religion. Il vainquit les Céniniens, les Antemnates, les Crustuméniens, soumit Fidènes, et combattit avec avantage contre Véies. Les Sabins mirent la cité naissante à deux doigts de sa perte, mais vaincus par les larmes des femmes romaines, ils s'unirent avec elle, et leur chef Tatius régna pendant six ans conjointement avec Romulus. Voilà la tradition : voici maintenant l'hypothèse de Niebuhr.

Sur le mont Palatin était l'ancienne ville des Sicules, Roma, petite et peu importante. La colline Agonale était couronnée par une autre cité plus considérable, Quirium : ces villes finirent par s'unir après une lutte vigoureuse. Une troisième ville située sur le mont Cœlius, Lucerum, fut ajoutée plus tard, à des conditions inférieures. Ce sont là les trois tribus primitives, les Rhamnenses, commandés par Romulus, les Titienses ou Quirites, commandés par Tatius, et les Lucères, dont la réunion n'eut lieu que sous Tullus Hostilius.

L'histoire de Romulus est le souvenir de l'union entre

Rome et Quirium. Nous croyons qu'elle indique de plus l'ouverture d'un asile pour tous les esclaves fugitifs, pour tous les hommes sans lois et sans famille, pour tous les clients des tribus voisines. Ils formèrent la plèbe avec les clients des familles nobles des trois tribus. Suivant Niebuhr, celle-ci ne prit origine que plus tard et se composa en majeure partie de peuplades latines vaincues.

Le règne de Numa Pompilius, qui monta sur le trône après la disparition mystérieuse de Romulus, marque une époque de paix et d'organisation. La nymphe Égérie inspirait à ce prince les lois sages par lesquelles il régularisa l'administration, divisa le peuple par corps de métiers, établit le calendrier et surtout fixa les lois religieuses. Puis vint Tullus Hostilius, prince guerrier, célèbre surtout par la conquête de l'ancienne métropole, de la ville d'Albe, qui, soumise par la défaite des Curiaces par les Horaces, fut détruite après la trahison de Métius. Niebuhr voit dans cette tradition le souvenir de la réunion de Lucerum. Sous Ancus Martius, successeur de Tullus, Rome reçut de nouveaux agrandissements : le port d'Ostie fut fondé : plusieurs villes latines furent soumises, les Sabins et les Véïens vaincus. Niebuhr place sous ce règne l'origine de la plèbe.

Le règne de Tarquin-l'Ancien est important dans l'histoire de Rome. Selon la tradition, Tarquin était un noble Étrusque, natif de Tarquinies. Il descendait de Démarate, Corinthien réfugié en Italie. Pour Niebuhr, ce nom représente l'influence étrusque à Rome. Dans la première édition de son *Histoire romaine*, il était allé jusqu'à considérer Rome comme une colonie étrusque et avait accordé une influence exagérée à la civilisation de cette contrée : dans sa seconde édition, il modifia fondamentalement son système. Il est vrai qu'on ne peut méconnaître l'influence étrusque sur Rome. Beaucoup de particularités de la première constitution civile et religieuse de cette cité rappelaient les croyances et les mœurs des

Tyrrhéniens. Ainsi toute la science des augures, qui joua à Rome un rôle si important, était d'origine étrusque ; ainsi la fonction royale tout entière, avec ses insignes, son sceptre, son diadème, ses licteurs, était une copie de la Lucumonie. Sous Tarquin, Rome fut peut-être, suivant la conjecture de Niebuhr, le chef-lieu d'une confédération toscane. La tradition porte que les Latins, les Sabins et les Étrusques furent subjugués. De grandes constructions se rattachent en outre à ce nom, entre autres celles des égouts gigantesques qui subsistent encore ; toutes ces circonstances font croire que Tarquin représente toute une période. Ce fut à cette époque que le sénat fut augmenté de sept membres, et que le nombre définitif des sénateurs fut porté à trois cents, ce qui signifie, suivant Niebuhr, l'admission des Lucères dans ce corps.

Sous Servius Tullius eut lieu une importante modification sociale. Déjà sans doute avait commencé la rivalité entre les patriciens et les plébéiens, entre les anciennes familles nobles des trois tribus et les hommes nouveaux, qui, en nombre considérable, s'étaient établis autour d'elles et prenaient part au devoir de la guerre. Des distributions de terres avaient eu lieu entre les plébéiens, et il se trouvait parmi eux des familles riches et même une noblesse plébéienne, reste peut-être de la noblesse des peuples conquis et incorporés à la plèbe de Rome. Quoi qu'il en soit, le règne de Servius Tullius marque l'époque où les plébéiens furent admis pour la première fois aux droits politiques de la cité. Jusque là les curies, c'est-à-dire les assemblées composées uniquement des anciennes familles nobles des trois tribus, avaient seules exercé la souveraineté. Servius créa par l'établissement des centuries une nouvelle base, celle de la fortune, aux droits politiques, et jeta le pont entre les patriciens et les plébéiens. Nous expliquerons plus au long quelle fut cette organisation.

Servius fut très-populaire, et son règne, célèbre dans les souvenirs plébéiens, rappelle certainement la tradition d'un



grand triomphe du peuple. Il n'en fut pas de même du prince qui monta sur le trône après avoir assassiné Servius. Tarquin-le-Superbe marque une époque de despotisme également odieuse aux patriciens et aux plébéiens. Ce prince est célèbre du reste par des guerres heureuses contre les Sabins et les Volsques et par les grandes constructions dont il embellit la ville. Il fut le dernier des rois de Rome. Une révolution que la tradition populaire a revêtue de couleurs brillantes entraîna l'abolition de la royauté. Lucrece est violée par un fils de Tarquin : Brutus soulève le peuple : le tyran est chassé et le gouvernement populaire succède à celui des rois (509).

Niebuhr jette des doutes très-graves sur toute l'histoire de l'expulsion des Tarquins. Elle présente des impossibilités matérielles, des différences d'âge inconciliables entre les hommes qui jouèrent simultanément des rôles. Il est certain que la révolution se fit au profit de l'aristocratie, et que les plébéiens y perdirent. Niebuhr conjecture que le gouvernement fut d'abord confié à toute la famille des Tarquiniens dont Collatin, mari de Lucrece, était membre ; et bientôt après aux Valériens, autre famille patricienne qui avait pris en main les intérêts plébéiens ; et que ce ne fut que plus tard que s'établit le gouvernement consulaire tel qu'il subsista dans la suite. Mais avant de parler de ce gouvernement et des révolutions postérieures de Rome, nous croyons devoir donner une idée générale des croyances, des mœurs et des lois de cette cité dans sa première origine.

Rome, plus que toute autre cité de l'antiquité, plus même que la dorienne Sparte, fut organisée pour la guerre et imbue de l'esprit guerrier. Sa religion, sa morale, ses traditions nationales rappelaient sans cesse ce but suprême. Patriciens et plébéiens se réunissaient dans le sentiment commun ; et leurs discordes faisaient silence quand il y avait un ennemi à vaincre, un voisin à soumettre.

La religion des Romains était étrusque en beaucoup de

points. Ils adoraient Jupiter comme dieu suprême et président du conseil des dieux : Romulus déjà lui avait consacré des dépouilles opimes ; et sous Tarquin-le-Superbe on lui éleva le grand temple Capitolin. Après Jupiter, les dieux les plus en honneur chez les Romains, étaient Mars, Vesta, le symbole de l'antique matière à laquelle était consacré le feu sacré ; puis quelques dieux d'origine latine, Faunus, Janus, Consus, Fidius, etc. Romulus avait été déifié et on l'adorait sous le nom de Quirinus.

C'est à Numa qu'on rattache l'organisation définitive du sacerdoce. Quatre pontifes présidés par un grand pontife formaient le conseil religieux. Au-dessous d'eux venaient les flamines, consacrés à Jupiter, à Quirinus et à Mars : les curions, sacrificateurs des curies : les saliens, prêtres de Mars : les vestales, vierges sacrées, vouées au culte de Vesta : les augures et les aruspices. Les fonctions de ces derniers étaient de la plus haute importance. Aucun acte public ne pouvait être entrepris, aucune délibération ne pouvait avoir lieu, les comices ne pouvaient se tenir, il n'était possible, en un mot, de rien faire dans la cité sans que les augures eussent auparavant consulté la volonté des dieux.

Cette importance de l'art augural, emprunté aux Étrusques, lia pour toujours et très-intimement la religion romaine à l'intérêt politique de l'état, auquel elle resta toujours subordonnée. Elle devint ainsi l'instrument le plus fécond du but commun d'activité de la cité romaine, sans engendrer une direction sacerdotale, ou pousser vers les travaux de science et de beaux-arts. Il était impossible en outre que les fonctions sacerdotales devinssent prédominantes. Quoique perpétuelles, elles n'étaient pas héréditaires et se conféraient par élection, comme toutes les magistratures. On pouvait du reste exercer simultanément des fonctions différentes, et le sacerdoce ne dispensait pas du devoir militaire.

Les traditions religieuses retraçaient continuellement le but

de la nation. Quirinus avait prédit en mourant que Rome serait éternelle et deviendrait la capitale du monde. Lorsque Tarquin-le-Superbe creusa les fondements du Capitole, on trouva une tête d'homme parfaitement conservée ; et le dieu Terme et la déesse de la jeunesse, qui avaient des autels sur le mont Tarpéien, ne voulurent pas céder leur place à Jupiter. Les interprètes sacrés prédirent que le lieu où la tête avait été trouvée deviendrait la capitale de l'Italie, que jamais les frontières de l'empire ne seraient reculées, et que la jeunesse du peuple romain serait éternelle. Les livres sibyllins que Tarquin-le-Superbe reçut d'une femme inconnue, qui avaient des solutions prêtes d'avance pour toutes les difficultés dans lesquelles Rome pouvait se trouver, et pour la conservation desquels des prêtres particuliers furent créés, prédisaient la même chose. Numa avait déposé dans le temple de Vesta le palladium qu'Énée avait apporté de Troie, et qui devait éternellement conserver la ville. De même, il confia le bouclier destiné à la sauve-garde de la ville aux prêtres saliens, qui au nombre de douze avaient chacun un bouclier semblable, et qui tous les ans le promenaient dans les rues, exécutant des danses solennelles. Le dieu Mars était représenté par une lance ; et la lance, d'un autre côté, devenait le symbole de tous les droits civils, de la propriété, de la puissance dominicale, etc., etc. Ainsi le sentiment de la guerre et de la conquête pénétrait de tous côtés le citoyen romain, et son courage exalté sans cesse devait aboutir enfin à réaliser l'avenir brillant de ces prophéties.

La morale des Romains était rude et guerrière comme leur but d'activité. Sobres et frugals, leur économie primitive dégénéra facilement en dure avarice. Aussi sévères envers les autres qu'envers eux-mêmes, ils connaissaient peu les douces sympathies ; et leur justice rigide, rendant à chacun ce qui lui appartenait mais rien de plus, ne contenait pas la moindre parcelle de charité. Envers leurs concitoyens la

bonne foi était leur seul devoir : mais ils se devaient tout entiers à la patrie, et vis-à-vis du devoir de la guerre le dévouement ne manqua jamais.

Cependant, malgré l'amour des conquêtes, toute justice ne fut pas bannie de la guerre. En vertu des alliances qui s'étaient faites entre divers peuples de l'Italie, un droit de la guerre s'était formé parmi elles. On devait, avant de commencer une guerre contre les alliés, leur demander réparation et leur déclarer les hostilités. C'était la religion qui avait engendré ce bienfait ; et les féciaux, qui remplissaient ces fonctions de hérauts, étaient revêtus d'un caractère sacerdotal.

Dans l'ancienne constitution de Rome il faut distinguer avec soin ce qui appartient aux patriciens de ce qui est propre aux plébéiens. Cette distinction, développée avec tant de profondeur par Niebuhr, jette un jour tout nouveau sur cette partie de l'histoire ancienne.

Nous avons dit que l'ancienne Rome s'était formée de la réunion de trois cités particulières, dont les membres en constituèrent la première population. Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y eut trois tribus primitives, et que c'est dans ces tribus qu'il faut chercher les patriciens primitifs. Chaque tribu était divisée en dix curies ou compagnies de cent familles ; chaque curie en dix décuries. C'étaient là ces *gentes*, ces races primitives dont la réunion forma la cité. Niebuhr prétend que la division par décuries ne reposait pas sur une communauté d'origine entre les familles de la même décurie ; mais son opinion peut être hasardée. Des sacrifices communs, le culte de mêmes pénates et des cérémonies religieuses liaient entre elles les diverses familles de la même *gens* ou décurie, ainsi que les différentes *gentes* de la même curie. Des institutions rigoureuses sur l'hérédité devaient conserver l'ordre établi.

La réunion des *gentes* constituait le *populus*, qui dans ces premiers temps se composait des patriciens seuls. Le sénat

n'était autre chose que l'assemblée des chefs des *gentes*. Rome fournit cent sénateurs d'abord; puis ce nombre fut doublé par l'adjonction de Quirium. Sous Tarquin-l'Ancien, la tribu des Lucères fut aussi admise au sénat; mais, comme elle était subordonnée aux deux premières, on en distingua les membres sous la dénomination de *minores gentes*.

La souveraineté était entre les mains de toute la nation, qui dans les comices par curies prononçait sur toutes les questions importantes. Le pouvoir était confié à un roi électif, dont l'autorité était fort limitée. Ses prérogatives consistaient à être chef suprême de la religion, principal magistrat judiciaire, chargé d'une partie de l'administration, et général naturel des armées de la cité. Le sénat était un conseil suprême qui préparait les lois et dirigeait les affaires publiques. Après la mort du roi, on nommait dans son sein un inter roi dont les fonctions étaient bornées à une durée très-courte. Une autre charge publique, qui date de cette époque, était celle de tribun des céléres, probablement chef de la cavalerie.

Dans toute cette organisation primitive les plébéiens n'étaient comptés pour rien; le *populus* patricien exerçait sur eux une puissance absolue. Cependant, leur nombre qui allait toujours en s'accroissant, la part active qu'ils prenaient au but de la cité, la richesse de quelques-unes des familles d'entre eux, et peut-être les réclamations énergiques qu'ils firent entendre dès lors, forcèrent les patriciens à les laisser participer à quelques-uns de leurs droits. Comme nous l'avons dit, c'est le nom de Servius Tullius qui marque cette grande institution. Une division de la plèbe en tribus eut lieu; il y en eut quatre dans la ville et vingt-six dans la campagne. On confondit plus tard ces tribus avec les trois tribus de Romulus; mais, comme il est facile de le voir, elles en sont bien différentes. Niebuhr attribue en outre l'organisation complète de la plèbe à Servius Tullius. Il croit que ce prince lui donna des tribuns, des

magistrats particuliers, etc., etc. Cependant cela ne s'appuie sur aucun document positif. Mais le fait important du règne de Servius, c'est l'établissement du cens et des comices par centuries. Niebuhr a jeté de grandes lumières sur cette matière difficile.

Le but même de la cité, le devoir militaire, devint le principe de la nouvelle division des citoyens : la fortune en fournit la base. Servius fit de la cité une armée dans laquelle les corps qui rendaient le plus de services obtinrent les plus grands droits. Il ordonna que tous les cinq ans chaque citoyen fit la déclaration de sa fortune, et que, suivant cette fortune, il fût tenu à un équipement militaire particulier. Ainsi furent créées six classes, suivant la tradition ; suivant Niebuhr, cinq seulement. Les citoyens de la première classe durent posséder 100,000 as ; ils étaient forcés de se procurer des chevaux : ceux de la seconde, 75,000 as, avec une armure complète : ceux de la troisième, 50,000 as, avec une armure plus légère : ceux de la quatrième, 25,000 : ceux de la cinquième, 2,500. Puis venaient les hommes qu'on ne comptait pas véritablement dans les classes, qui n'allaient pas à la guerre et ne payaient aucun impôt.

Chaque classe était divisée en centuries. La première se composa d'abord des anciens patriciens, des *gentes* des tribus, et en outre de douze centuries de chevaliers (cavaliers) plebéiens. Elle formait en tout quatre-vingt-dix-huit centuries : la seconde en comprenait vingt-deux : la troisième, vingt : la quatrième, vingt-deux : la cinquième, trente. A chaque classe étaient attachées les corporations d'ouvriers nécessaires à la guerre : c'étaient les trompettes, les charpentiers, les maréchaux, etc. Une autre division des classes les distribuait en centuries de *seniores* et de *juniors*. Ces derniers seulement étaient susceptibles dans les temps ordinaires du devoir militaire. Les individus qui n'étaient pas comptés dans les classes offraient aussi des divisions. Les *assidui*, les

*accensi*, les *velati*, et les plus misérables, les *proletarii*, qui ne payaient aucun impôt, en faisaient partie ; mais cette matière est fort obscure.

Cette organisation par centuries fut la base d'un nouvel ordre dans les comices. On rassembla désormais les comices par centuries, dans toutes les occasions où la plèbe était intéressée. Ces comices, en balançant le pouvoir suprême des curies, ne créèrent nullement l'égalité. On recueillait en effet les votes par centuries et non individuellement. Or, la première classe contenait à elle seule plus de centuries que toutes les autres : on commençait par elle ; et lorsque la majorité absolue des centuries avait prononcé, les autres ne votaient plus. De cette manière les riches restèrent les *maîtres* ; et, quoique bien moins nombreux que les hommes des classes inférieures, ils exercèrent tout le pouvoir.

Telle était primitivement la constitution politique de la cité romaine. Ses lois civiles étaient en rapport immédiat avec sa civilisation guerrière. Elles étaient profondément empreintes, d'un côté, de son génie grossier et barbare, de l'autre, de l'influence religieuse et symbolique qui lui venait de l'Étrurie.

La famille formait la base de la *gens*. La tradition attribue à Romulus la loi du mariage et de la puissance paternelle. Le père était maître absolu dans la famille. Il avait droit de vie et de mort sur ses enfants et même sur sa femme en certains cas. La femme entrait dans la famille du mari et était considérée comme sa fille. Trois modes du mariage antique nous ont été conservés ; mais il n'est pas certain qu'ils datent tous les trois de cette époque. Le plus solennel, la *confarreatio*, se faisait par une cérémonie religieuse ; l'*usus* avait lieu quand le mari acquérait sa femme par prescription d'un an ; enfin, dans la *coemptio*, le mari achetait sa femme. La cérémonie même du mariage simulait un enlèvement. Jamais la femme ne pouvait disposer d'elle-même ; et lorsque la mort de

son père ou de son mari la délivrait de la puissance que ceux-ci exerçaient sur elle, elle retombait sous la tutelle perpétuelle de ses parents. Malgré cet état d'abaissement dans lequel les tenait la loi, les matrones romaines, long-temps vertueuses, furent honorées tant que les mœurs restèrent pures. La répudiation était permise au mari; mais ce ne fut que bien plus tard qu'on en fit usage.

Le chef de la famille n'exerçait pas seulement sa puissance suprême sur sa femme et ses enfants : les clients et les esclaves faisaient aussi partie de la famille. Relativement aux clients il était patron : c'étaient, en général, des esclaves affranchis ou leur postérité. Dans la haute antiquité, cette relation, basée sur des devoirs réciproques, était fort étendue : le patron était protecteur né de ses clients; et chaque patricien avait autour de lui une population de ces hommes, qui se mêlèrent avec les plébéiens, lorsque la plèbe se forma, et constituèrent souvent, au sein de celle-ci, une minorité imposante, dévouée aux patriciens. Plus tard, ces liens se relâchèrent, en même temps que le patriciat tomba; et il ne subsista de relations juridiques qu'entre le patron et son affranchi immédiat.

Les esclaves aussi étaient de la maison. C'était la guerre qui les fournissait en grande partie. Le fils de la femme esclave suivait la condition de sa mère. Le maître avait droit de vie et de mort sur eux, et ils faisaient partie des meubles du citoyen.

Quel fut l'état de la propriété à Rome dans ces temps reculés? Cela est difficile à savoir. La tradition rappelle plusieurs partages de propriétés. Romulus donna deux arpents à chacun des nouveaux citoyens; et des distributions de terres furent faites aux plébéiens sous Numa, sous Tullus, sous Ancus, sous Tarquin, sous Servius. Mais on ne peut faire que des conjectures sur la nature des droits qu'ils conférèrent. Il n'y avait sans doute alors de propriété réelle que le do-



*maine quiritaire*, sur lequel nous avons peu de renseignements, et qui, plus tard, donna lieu à une distinction importante dans le droit civil.

La loi morale et religieuse voulait que les familles ne périssent jamais. Aussitôt après la mort du père, les fils entraient en possession et continuaient la famille sans interruption. Ils partageaient également. Il était très-important d'avoir un fils, et souvent on suppléait par l'adoption au défaut d'un enfant véritable. Ainsi la religion à Rome, comme partout, formait la base des droits de famille et d'hérédité. Chaque famille avait son génie particulier, ses pénates, ses sacrifices, son culte intérieur, ses *sacra* ; ces *sacra* devaient se conserver toujours, et tout le droit de la famille se perpétua dans les pénates et les sacrifices. A défaut d'enfants, ceux qui recueillaient les successions, c'est-à-dire ceux qui y étaient appelés par testament, ou les parents les plus proches, ou les hommes de la même *gens*, devaient se charger des *sacra*, afin qu'ils ne périssent pas.

Toutes les relations civiles entre les Romains étaient astreintes à des formes rigides et symboliques. Une convention ne se formait qu'en prononçant des paroles solennelles. Les procès rappelaient symboliquement une lutte réelle, et la lance, signe de tout droit, indiquait la source des lois romaines. Malheureusement, l'obscurité qui règne encore sur ces matières ne nous permet pas d'entrer sur ces objets dans des détails plus circonstanciés, dont la discussion appartient à l'histoire du droit romain.

Les plébéiens participaient-ils à tout ce droit civil que nous venons d'exposer ? Cela n'est pas probable. A peine avaient-ils acquis quelques droits des plus importants, les droits politiques. Pour eux, sans doute, il n'y avait pas encore de famille, d'hérédité, de domaine quiritaire : d'autres règlements déterminaient leur état civil, mais nous ne les connaissons pas. Plus tard, lorsque la fusion se fit entre la plèbe et le

*populus*, ils acquirent aussi le droit civil. La loi des Douze Tables fut le code de cette transaction : nous en parlerons en son lieu.

Nous avons laissé la cité romaine au moment où elle expulsa ses rois. Une double série d'actes va s'ouvrir. D'un côté, Rome va poursuivre infatigablement son but de conquête, et, en peu de temps, elle va devenir maîtresse du monde : de l'autre, la plèbe, l'instrument de presque tous ses exploits, va grandir toujours, demander la participation à tous les droits de la cité, et détruire enfin le patriciat. Nous allons exposer séparément chacune de ces lignes historiques jusqu'à l'époque des grandes guerres civiles.

HISTOIRE DES CONQUÊTES ROMAINES JUSQU'ÀUX TROUBLES CIVILS (1). — Une interminable série de guerres, où Rome manifestera toujours son esprit agresseur, va commencer. Mais d'abord la cité conquérante eut à se défendre elle-même. Sa puissance était déjà redoutable aux nations voisines ; et il ne fut pas difficile au roi Tarquin de lui faire des ennemis. Cinq guerres furent entreprises successivement par les peuples voisins pour rétablir Tarquin, ou plutôt pour ressaisir, à la faveur des troubles intérieurs de la cité, l'indépendance qu'ils avaient perdue. L'attaque principale fut conduite par Porsenna, chef de toutes les forces étrusques. La tradition n'a rapporté de cette époque que des souvenirs de victoires. Mais il paraît qu'en réalité, Rome ne fut pas heureuse ; Porsenna se rendit véritablement maître de Rome ; et seulement lorsque des troubles intérieurs de l'Étrurie, peut-être d'autres guerres, eurent appelé autre part les soins de ce prince, Rome put secouer le joug étrusque. Une grande bataille, tout enveloppée de souvenirs poétiques, abat-

(1) Voyez l'Histoire romaine de M. Poirson (non terminée), 2 vol. in-8°. — Montesquieu, de la Grandeur et de la Décadence des Romains. — L'Histoire romaine de Rollin.

tit, près du lac Régille, les Latins révoltés. Les attaques des Volsques, des Èques et des Sabins furent repoussées au milieu des discordes intérieures qui déchiraient la ville.

Cependant les Romains eurent long-temps à combattre ces peuplades. Placées aux portes de Rome et inquiètes de la grandeur naissante de cette cité, elles profitaient de toutes les discussions entre les patriciens et les plébéiens pour attaquer la république. Rome, souvent poussée à bout, sut toujours cependant ressaisir la victoire. Ainsi, elle soumit les Herniques et elle enleva plusieurs villes aux Volsques. Ceux-ci eurent un moment de succès, lorsqu'un patricien transfuge, Coriolan, vint les guider contre sa patrie. Mais Rome se releva et continua une lutte acharnée contre les Étrusques, les Véïens, les Volsques et les Èques. Dans ces guerres périrent les trois cents Fabius, qui, dans les malheurs de la république, s'étaient offert de subvenir seuls aux frais de la guerre contre Véïes. Une autre fois, la dictature de Cincinnatus put seule sauver la patrie contre les Èques. Rome se débattait entre les ennemis qui l'entouraient et la discorde civile qui la rongeaient en dedans. Cependant elle étendait toujours son territoire (460).

Enfin la victoire se mit définitivement du côté de Rome. Les Volsques se virent successivement enlever toutes leurs villes. Après qu'Antium et Anxur furent conquises, il ne resta que de faibles débris de cette nation. Les Èques vaincus ne pouvaient plus opposer aucune résistance. Les Sabins en deçà de Cures posent les armes après la double prise de Fidènes. Enfin Véïes est soumise après un siège de dix ans; et bientôt après Faléries. La chute de ces deux villes étrusques affaiblit considérablement la ligue tyrrhénienne. Rome, pendant le siège de Véïes, modifia, sous la dictature de Camille, son organisation militaire : elle donne une solde à ses troupes; et de nombreux perfectionnements sont introduits dans l'armée. Sa puissance était affermie désormais à l'égard des nations

environnantes, si une invasion terrible n'eût subitement anéanti tous les résultats acquis (390).

Ce fut l'invasion des Gaulois. Sous le règne de Tarquin l'Ancien, une bande migratrice était partie de la Celtique, avait passé dans le Tyrol et avait fait la conquête de toute l'Italie du nord, qui prit le nom de Gaule-Cisalpine. Pendant deux siècles les Gaulois s'étaient tenus dans leurs limites; mais à cette époque, une de leurs tribus, celle des Sénonais, franchit l'Apennin, se jeta sur l'Étrurie, et demanda à Clusium, ville étrusque, un terrain pour s'y établir. Les Romains vinrent imprudemment au secours de Clusium et attirèrent sur eux la colère des Gaulois. Vainqueurs à la bataille de l'Allia, ceux-ci s'emparèrent de Rome, dont la population effrayée se réfugia au loin. Une partie de la jeunesse seulement chercha asile dans le Capitole, et sur le point de se rendre, elle comptait une forte rançon au vainqueur, lorsque Camille, qui avait rallié l'armée éparse, vint fondre subitement sur les vainqueurs et anéantit complètement leur armée. Tel est le récit de Tite-Live et l'ancienne tradition héroïque. Mais des fragments de Diodore et de Polybe nous font connaître cette histoire sous son véritable jour. Il parait certain que la rançon fut payée; qu'une partie des Gaulois fut battue par les Étrusques, en remportant le butin; et que les autres s'établirent dans les campagnes voisines de Rome, d'où plus d'une fois encore ils portèrent la terreur dans la cité.

Rome détruite fut rebâtie lentement et péniblement: sa puissance était abattue. Tous les peuples qui avaient été soumis antérieurement se révoltèrent. Les Étrusques, les Volsques, les Éques, les Herniques, les Latins recommencèrent la guerre: ils furent soutenus par les Gaulois, qui revinrent attaquer Rome à trois reprises différentes. Les Sabins seuls ne prirent aucune part aux hostilités. Mais Rome eut un bonheur extraordinaire dans toutes ces luttes, enveloppées encore d'une teinte héroïque. En définitive, après cinquante ans de

combats, Rome était rentrée dans ses anciennes limites. Les Herniques, les Volsques, les Véliens et les Latins lui étaient soumis. Les Toscans n'avaient repris que Falértes. Mais deux populations étrusques, les Tarquiniens et les Falisques, avaient subi de rudes atteintes et étaient sur le point de faire leur soumission. Alors (343) commença une guerre longue et acharnée, et dont les victoires assurèrent définitivement la domination romaine sur l'Italie : ce fut la lutte contre les Samnites, dont les peuplades valeureuses s'étendaient dans l'Apennin et le long de la mer Adriatique. Ils s'étaient emparé anciennement de la Campanie sur les Étrusques, et maintenant ils attaquaient Capoue, une de leurs colonies qui s'était séparée d'eux. Les Capouans se donnèrent à Rome, et il s'ouvrit une série de combats opiniâtres, mêlés de succès et de revers, compliqués de mille détails stratégiques, et qui aboutirent à la soumission complète de l'Italie centrale.

Dans cette guerre les Samnites appelèrent successivement à leur secours toutes les populations de l'Italie qui furent toutes vaincues. Dès le commencement, une ligue de toutes les villes latines se forme : elle est abattue ; et dans la première période de la guerre les Latins, les Volsques, les Ausones, les Campaniens passent sous le joug pour toujours. Un traité est conclu avec les Samnites ; bientôt il est rompu ; mais les Romains, arrêtés aux Fourches-Caudines, sont forcés de conclure une trêve. Puis la guerre recommence, et, malgré une ligue que les Samnites concluent avec les Étrusques, Rome est victorieuse. Enfin l'Italie centrale, qui voit qu'avec les Samnites elle périt tout entière, les Ombriens, les Gaulois, les Toscans marchent à leur secours, mais tout le bonheur était pour Rome. Cependant les Samnites ne purent être soumis : ils furent exterminés, et Curius Dentatus prit possession du pays privé de ses habitants. En même temps, diverses armées réduisirent ses anciens alliés. Les Sabins, qui cependant n'avaient pris aucune

part à cette guerre, les Ombriens, les Gaulois Sénonais et Boiens, et ce qui restait encore des Étrusques, passèrent successivement sous la domination romaine. Soixante-trois ans s'étaient écoulés depuis la première guerre samnite, et toute l'Italie centrale était subjuguée.

C'est dans les documents historiques de l'époque qui va suivre, documents qui deviennent nombreux et complets (1), que l'on peut étudier la constance et l'intelligence avec lesquelles Rome poursuivait son but, que désormais elle ne pouvait plus cacher. La ruse et la perfidie ne lui coûtèrent pas plus que la violence pour y arriver : nul moyen ne lui répugnait ; et les yeux tendus sans cesse vers ce terme tant désiré, la conquête du monde, elle y avançait toujours à pas lents, mais sûrs. Il faut lire dans Montesquieu l'exposé de cette politique toujours la même, qui, traditionnellement, se perpétua dans le sénat et eut pour résultat la destruction de toutes les nations. Facile à s'allier avec les faibles, elle parvenait bientôt à changer sa protection en commandement : prompt à prendre parti dans toutes les querelles, tout lui offrait le motif d'une guerre et elle sut toujours l'entreprendre à point nommé. Semant la division parmi ses ennemis, paraissant céder quelquefois pour revenir plus tard avec une force nouvelle, accablant les vaincus et les mettant hors d'état de se relever jamais, elle inspira bientôt une terreur profonde, qui servit encore ses projets. Deux maximes inflexibles gouvernaient sa politique : ne jamais faire la paix avant d'avoir vaincu, et tirer de chaque guerre le moyen de nouvelles victoires. La bonne foi fut bannie des relations de Rome avec ses ennemis et ses alliés : elle n'en usa jamais que quand elle y trouvait son avantage.

Déjà elle convoitait l'Italie tout entière. Pendant la guerre du Samnium, elle avait établi des relations avec plusieurs ci-

(1) Polybe, Tite-Live, Appien, Florus, Plutarque.

tés de la grande Grèce. Elle s'était alliée avec Alexandre , roi d'Épire, et les Tarentins contre les Bruttiens et les Apuliens , et avait su conquérir une grande partie de l'Apulie. Plusieurs villes grecques étaient tombées en son pouvoir à la fin de cette guerre , quand Tarente osa insulter Rome. Bientôt , les Romains marchent contre cette cité , mais Pyrrhus , roi d'Épire, vient à son secours. Vainqueur d'abord des Romains près d'Héraclée, il subit une suite d'échecs , se rejette sur la Sicile, qu'il tient pendant un moment sous sa domination, puis revient en Italie , où il perd la bataille décisive de Bénévent. Alors , tous les peuples de la grande Grèce furent exposés aux coups des Romains. Les Apuliens, les Bruttiens, les Lucaniens, les Ombriens, les Salentins, le Picenum, Tarente, furent soumis. Quelques villes conservèrent , sous le titre d'alliées , une liberté fictive. L'Italie méridionale aussi était conquise (272).

Une cité semblable à Rome par le désir des conquêtes, et plus puissante qu'elle alors, allait se trouver en présence des vainqueurs de l'Italie. Carthage , fondée par la Tyrienne Didon , avait étendu au loin son commerce et ses conquêtes (1). Elle possédait tout le littoral de l'Afrique et de l'Espagne, la Corse, la Sardaigne , et une grande partie de la Sicile. Mais dans son sein régnait la discorde.

L'ancienne constitution de Carthage était aristocratique ; le pouvoir appartenait à un sénat et à deux suffètes ou rois ; le peuple avait le choix des magistrats et partageait avec eux la puissance législative. Mais les généraux d'armée exerçaient une puissance exceptionnelle , et sous la famille de Magon, la république s'était vue menacée du despotisme militaire , et l'on avait établi un tribunal suprême , composé de

(1) On ne connaît l'histoire de Carthage que par les relations des guerres qu'elle soutint avec Rome et quelques renseignements conservés par Just'n. — Voyez, sur cette ville, Heeren, Politique et Commerce, etc. — Le Manuel du même, l'Histoire de M. Michelet.

cent citoyens, et chargé de protéger l'état contre l'aristocratie et les généraux. Mais ce tribunal lui-même était devenu une oligarchie corrompue. A l'époque où nous parvenons, quatre partis déchiraient Carthage; celui du sénat et celui des suffètes d'abord, puis celui des généraux d'armée, et en dernier lieu celui des centumvirs. Le peuple flottait entre ces intérêts distincts, et les affaires étaient décidées suivant le caprice du moment. Mais sous un autre rapport encore Carthage était bien inférieure à Rome : elle ne tirait pas de son propre sein les armées qui devaient combattre pour elle. Les troupes étaient composées de mercenaires venus de la Grèce, de la Numidie, des îles Baléares. Des révoltes de ces mercenaires la mirent souvent à deux doigts de sa perte; et ses citoyens, adonnés au commerce et livrés à la corruption, étaient incapables de prendre les armes eux-mêmes. D'un autre côté, ils possédaient une marine puissante, et Rome n'avait jamais eu un seul vaisseau.

Hiéron régnait à Syracuse et tenait dans sa dépendance une partie de la Sicile. Les Carthaginois possédaient le reste de cette île. Une troupe de brigands campaniens, les Mamertins, s'emparèrent de Messine et en massacrèrent les habitants : Hiéron marcha contre eux. Ils appelèrent les Romains à leur secours : Hiéron de son côté s'allia avec les Carthaginois : telle fut l'origine des guerres puniques (364). On ne s'attend pas sans doute à ce que nous entrions dans de longs détails sur ces guerres célèbres qui assurèrent à Rome la domination du monde. Nous allons en exposer les phases principales.

Trois fois Rome et Carthage entrèrent en lûte : la dernière guerre se termina par la ruine de Carthage. Pendant les intervalles d'une guerre à l'autre, Rome ne cessait de s'agrandir, et à la fin de la troisième, elle possédait la Gaule Cisalpine, une partie de la Gaule Transalpine, l'Espagne presque entière, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, une grande



partie de l'Afrique et de l'Asie. Voici quel fut l'ordre de succession de ces conquêtes.

Pendant la première guerre punique, les Romains se créèrent une marine, et gagnèrent plusieurs combats navals. Une expédition conduite en Afrique par Régulus échoue après de brillants succès. La première guerre est terminée enfin, après des chances diverses, par la grande victoire navale que remportent les Romains près des îles Ægates. Carthage, épuisée, demande la paix et l'obtient en cédant la Sicile et les îles entre la Sicile et l'Italie, en rendant les prisonniers sans rançon et en payant trois mille talents à la république.

Dans l'intervalle de la première guerre punique à la seconde, les Romains ne se reposèrent pas. Toute l'Italie du nord était occupée par des tribus gauloises, et portait le nom de Gaule Cisalpine (\*). Ils résolurent d'en faire la conquête. L'anciennes rancunes contre les Gaulois servirent de prétexte à la guerre. Les Vénètes se rendirent sans combattre. Les Boiens, les Liguriens, les Insubriens se défendirent avec courage; mais ils furent obligés de céder à la supériorité de forces matérielles. La Gaule Cisalpine fut conquise en peu de temps. L'Istrie, attaquée sans autre motif que le désir des Romains de s'en emparer, subit le même sort. Sous prétexte de protéger une petite île ionienne, on déclara la guerre à Teuta, reine des Illyriens, et bientôt tous les bords de l'Adriatique reconnurent la puissance romaine.

Pendant ce temps Carthage avait repris ses forces, mais non sans de pénibles efforts. Les finances, épuisées par la guerre et les tributs qu'elle devait payer aux Romains, l'étaient encore plus par les dilapidations des magistrats et le

(\*) Elle était divisée en quatre parties : la Ligurie (état de Gènes); la Gaule Transpadane (territoire de Vérone, Mantoue, Milan, Turin, etc.); la Gaule Cispadane (Ravenne, Bologne, Modène, Plaisance); la Vénétie (côtes de l'Adriatique jusqu'à Trieste).

mauvais vouloir des contribuables. Un égoïsme affreux régnait dans cette ville livrée aux factions, et, pour réparer ses pertes, elle ne vit d'autre moyen que de retenir la solde des troupes mercenaires, et de frapper d'énormes contributions les cités de l'Afrique qu'elle s'était soumises. Ces mercenaires et ces cités se révoltèrent alors : Carthage, près de périr, fut sauvée par Amilcar Barca, qui leva une armée dans son propre sein. Les mercenaires furent exterminés après une guerre de trois ans, la plus atroce qu'on ait vue. Amilcar tourna alors l'activité conquérante de Carthage vers l'Espagne. Sous son commandement et sous celui d'Asdrubal, une grande partie de ce pays fut conquise. Après la mort de ce dernier, Annibal, fils d'Amilcar Barca, devint général en chef de l'armée d'Espagne, malgré l'opposition du parti d'Hannon, contraire aux Barcides.

Annibal avait juré aux Romains une haine éternelle, et avec lui triomphait le parti de la guerre. Bientôt il attaque Sagonte, ville espagnole, alliée des Romains, et la seconde guerre punique commence (218). Annibal est un des plus grands génies de l'antiquité. La grandeur et la hardiesse de son plan, la rapidité et la vigueur avec laquelle il l'exécuta, font voir en lui toutes les qualités d'un grand capitaine; et si Carthage l'eût dignement secondé, peut-être aurait-elle remplacé Rome dans la conquête du monde.

La seconde guerre punique comprend deux périodes. Pendant la première, toutes les calamités affligent Rome; mais, dans la seconde, elle se relève et écrase sa rivale.

Annibal résolut de porter la guerre en Italie. Il laisse en Espagne, sous le commandement de son frère, une armée nombreuse; une autre armée protège Carthage; lui-même traverse les Pyrénées, passe dans la Gaule, franchit les Alpes à travers des obstacles sans nombre, gagne bientôt sur Scipion la bataille du Tésin, et peu après celle de la Trébie sur Sempronius. Alors toute la Gaule Cisalpine, qui portait im-

patiemment le joug des Romains, se révolte et fournit soixante mille hommes à Annibal, auquel il n'en restait plus que vingt-six mille. Il annonce partout qu'il va rendre la liberté à tous les peuples soumis par les Romains, pénètre en Étrurie, et défait une nouvelle armée romaine, commandée par Flaminus, au lac Trasimène. En peu de temps ses armées inondent l'Ombrie, le Picénum, le Samnium, la Campanie, l'Apulie, et, quoiqu'il ne parvienne pas à soulever ces contrées, il empêche les Romains d'y faire des levées. Mais le général romain Fabius, nommé prodicteur, évite toute rencontre décisive, et, par une sage temporisation, laisse les Carthaginois user eux-mêmes leurs forces. Enfin Rome croit le moment venu d'écraser son ennemi : elle lève une armée immense, qu'elle confie à Varron et à Paul Émile. Mais une nouvelle défaite, plus désastreuse que toutes les autres, et qui semble devoir anéantir pour toujours la puissance romaine, vient l'accabler. La bataille est livrée près de Cannes, en Apulie ; et Annibal, avec une armée de cinquante mille hommes, détruit les forces presque doubles des Romains.

Mais ce fut là le terme de ses exploits : tant de victoires l'avaient épuisé. Quoique toute l'Italie se soulevât en sa faveur, il ne put dominer ces peuples qui ne visaient qu'à leur propre indépendance. Asdrubal, qui de l'Espagne devait lui fournir des secours, avait été constamment vaincu par les Romains, par Cneius et Publius Scipion. A Carthage, la faction contraire aux Barcides avait repris le dessus, et l'on n'envoya que des secours insuffisants. Ce fut par nécessité, et non par inhabileté, qu'Annibal se renferma dans Capoue. Alors commença une série de petits combats, de marches, de sièges, etc., qui se prolongèrent pendant huit ans et achevèrent de ruiner les forces déjà épuisées du général carthaginois. Pendant un moment, la fortune sembla lui revenir encore : la Sicile, après la mort de Hiéron et de son neveu Hiéronyme, avait abandonné l'alliance romaine. Philippe

de Macédoine était entré dans ses intérêts : son frère avait remporté une grande victoire en Espagne. Mais Marcellus emporta Syracuse après un siège de trois ans : Philippe, occupé des affaires grecques, ne put fournir aucun secours : enfin, Cornélius Scipion, vainqueur de Carthagène, releva la puissance romaine en Espagne. Cependant Asdrubal parvint à passer en Italie. Il fut défait près de Métaure avant d'avoir pu opérer sa jonction avec Annibal.

Alors les Romains portent la guerre en Afrique. Cornélius Scipion y débarque avec une armée nombreuse. Massinissa, roi des Numides, s'allie avec eux. Tout cède aux armes romaines. Annibal, accouru de l'Italie, offre en vain la paix. Une grande bataille est livrée à Zama. Carthage, vaincue, est obligée de livrer tous ses vaisseaux de guerre, à l'exception de dix, et tous ses éléphants : de payer un tribut énorme : de céder une grande partie de son territoire à Massinissa : et de s'engager à ne faire la guerre à personne sans l'assentiment des Romains (202).

A la fin de la seconde guerre punique, la puissance romaine sortait des bornes de l'Italie ; elle s'était fait connaître aux nations orientales, et devenait menaçante pour elles. Un nouvel ordre de relations commençait : Rome entra dans le système des états nés de l'empire d'Alexandre. Jusque-là elle n'avait entretenu avec eux que des rapports individuels : maintenant elle se présentait comme nation puissante et prête à les dominer. Tous les éléments du futur empire romain se trouvaient en présence ; et aux luttes isolées des différents débris de la monarchie macédonienne entre eux, d'une part, et de Rome avec l'Italie et Carthage, de l'autre, allait succéder une politique générale, où toutes ces nations devaient prendre part.

Après l'abaissement de Carthage, trois puissances capables d'imposer aux Romains subsistaient : c'étaient la Macédoine, gouvernée par Philippe III ; la Grèce, divisée entre les ligues

achéenne et étolienne, et la Syrie, où régnait Antiochus le-Grand. L'Égypte, par sa faiblesse, était en dehors de la politique générale. Rome, dans ses relations nouvelles, apporta le même esprit qu'elle avait manifesté toujours. De même qu'elle avait eu pour but d'abord de conquérir l'Italie centrale, puis l'Italie toute entière, elle avait pour but maintenant de s'asservir le monde connu. Sa politique resta la même, et du reste le principe des relations internationales ne changea pas. Le rapport entre les peuples fut toujours la guerre et la conquête ; seulement l'échelle fut agrandie. La question ne se débattait plus entre de petites peuplades, mais entre des nationalités bien constituées et capables toutes de soutenir une lutte acharnée.

Dans l'espace de soixante-dix ans environ, depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'au commencement des troubles civils sous les Gracques, l'Espagne, une partie de la Gaule Transalpine, la Macédoine, la Grèce et le royaume de Pergame furent réduits en provinces romaines. La Syrie fut abattue. Carthage fut rayée du nombre des cités. La puissance de Rome s'étendait de l'Orient à l'Occident ; et les peuples qui n'avaient pas encore passé sous le joug, humbles et craintifs, ne pouvaient plus espérer de renverser le colosse. Nous avons rendu compte déjà de l'histoire d'une partie de ces conquêtes. Nous allons les résumer rapidement ici, sans entrer dans les détails toujours monotones des guerres.

Après avoir conclu la paix avec Carthage, Rome s'occupa d'abord à dompter définitivement les populations de la Gaule Cisalpine, qui se défendaient avec acharnement. Les Liguriens, qui se débattirent avec le plus de vigueur, furent soumis les derniers. Puis fut reconquis l'Istrie, qui s'était rendue indépendante pendant la seconde guerre punique. La Corse et la Sardaigne, qui se trouvaient dans le même cas, subirent le même sort.

L'Espagne , délivrée du joug des Carthaginois , ne voulait pas retomber sous celui des Romains. La guerre se prolongea long-temps contre les peuplades guerrières qui l'habitaient ; enfin elle fut réduite en province romaine.

Mais la plus belle conquête de Rome, pendant l'intervalle de la deuxième et de la troisième guerre punique , fut celle de la Macédoine , de la Grèce et d'une partie de l'Asie. Nous ne reviendrons pas sur les causes de ces guerres et leurs phases principales : la Macédoine fut soumise après quatre guerres , deux contre Philippe , l'une contre Persée et la quatrième contre Andriscus. En Grèce , les Étoliens furent abattus d'abord , puis la ligue achéenne. Les batailles des Thermopyles et de Magnésie avaient fait raison d'Antiochus , roi de Syrie , et les Romains avaient donné une grande partie du pays de ce prince à Eumène , roi de Pergame. En même temps ils avaient envoyé une armée contre les Galates , qui lui avaient fourni des secours et les avaient réduits à l'impuissance. Les rois de Cappadoce , de Pergame et de Bithynie étaient sous leurs ordres ; il en était de même de l'île de Rhodes.

Enfin Carthage devait tomber. Annibal , qui n'avait pu faire de sa patrie la maîtresse de Rome , avait songé à la réformer intérieurement. Il avait concentré entre les mains du sénat le pouvoir politique : il avait réduit au silence la faction aristocratique des Hannon , réformé la justice et rétabli les finances de la république. Rome s'effrayait de voir renaitre la prospérité de sa rivale. Aussi voyait-elle avec plaisir les usurpations de Massinissa , roi des Numides , qu'elle avait placé à côté de Carthage. En vain celle-ci demandait-elle justice : les traités lui défendaient d'entreprendre la guerre sans la permission des Romains. Enfin poussée à bout , elle prend les armes , mais est battue par Massinissa. La faction d'Annibal tombe par contre-coup ; celle d'Hannon , vendue aux Romains , reprend le dessus. Cependant les Romains lui déclarent la guerre ;

et une armée nombreuse débarque en Afrique, sous Censorinus et Manlius. Carthage, effrayée, offre d'accéder à toutes les conditions. On lui fait livrer d'abord toutes ses armes, puis Censorinus déclare au nom du sénat que la ville va être détruite, et que les Carthaginois devront s'établir à trois lieues de la mer. Alors le désespoir inspire un dernier effort long et acharné aux Carthaginois. Se faisant des armes de tout, ils s'enferment dans leur ville, et présentent pendant quatre ans une défense désespérée. Enfin, Scipion Émilien, surnommé l'Africain II, emporte la ville d'assaut. Elle est livrée aux flammes et au pillage : le plus grand nombre des habitants est massacré : les autres sont vendus. La rivale de Rome avait cessé d'exister (146).

Après la troisième guerre punique, Rome n'avait plus qu'à affermir sa domination. Cependant elle y ajouta de nouvelles conquêtes. Voici les guerres qu'elle soutint jusqu'aux troubles civils.

Attale III, roi de Pergame, avait légué son royaume aux Romains. Aristonie, enfant naturel de la famille royale, se révolte ; mais il est battu, et ses états sont ajoutés à ceux des Romains.

En Espagne, toutes les peuplades guerrières supportaient avec peine le joug qu'on leur imposait. Les Lusitaniens se soulevèrent d'abord. Vainqueurs de Calpurnius, mais battus par Mummius et Atilius, ils reçurent de Galba une paix honteuse, et trente mille d'entre eux furent exterminés lorsqu'ils eurent posé les armes. Viriathe, jeune pâtre, plus tard chef de partisans, leva de nouveau l'étendard de la révolte, et remporta sur Rome des succès assez importants pour pouvoir espérer la délivrance de sa patrie ; mais le général romain, Scipion, le fait assassiner et avec lui tombe la résistance des Lusitaniens. Dès le commencement de la guerre les Celtibériens avaient suivi le mouvement de ceux-ci. Apaisés d'abord par Marcellus, ils veulent profiter des vic-

toires de Viriathe. Métellus cependant leur prend la plus grande partie de leurs villes ; mais Numance se maintient et fait trembler toutes les armées romaines. Pompéius, Popilius, Mancinus, Æmilius, Furius et Calpurnius Pison échouent successivement contre cette ville. Scipion l'attaque enfin avec une armée formidable et l'emporte après une défense désespérée. A partir de ce moment, l'Espagne resta soumise.

A la même époque, les Romains prirent pied dans la Gaule. Les Marseillais les y introduisirent, en les appelant à leur secours contre quelques peuplades qui les inquiétaient, ainsi qu'Antibes et Nice, leurs colonies. Après plusieurs guerres, conduites par Opimius, Domitius et Fabius Maximus contre les Salluriens, les Avernes et les Allobroges, toute la partie située entre la Garonne, le Tarn, les Cévennes, le Rhône (au lac de Genève), les Alpes et la mer devint province romaine. D'autres généraux en même temps guerroyaient dans le Tyrol, la Vénétie et la Dalmatie, affermissaient la domination romaine dans les provinces rebelles, et ajoutaient de nouveaux domaines au territoire de la république.

Ainsi, à l'époque où nous sommes parvenus, Rome possédait l'Italie entière, les Iles de la Méditerranée, l'Espagne, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, une partie de l'Afrique. Sa puissance était sans bornes ; et les nations qu'elle n'avait pas conquises se courbaient sous sa bienveillance hautaine.

Cependant l'empire romain devait s'étendre encore. Mais avant d'exposer ses conquêtes nouvelles, liées intimement à l'histoire de ses guerres civiles, nous devons jeter un coup d'œil sur les révolutions intérieures de Rome, depuis l'expulsion des rois.

HISTOIRE INTÉRIEURE JUSQU'AUX GUERRES CIVILES (4).—

(1) Voyez, sur cette période, les Révolutions romaines de Vertot.



De même qu'une seule pensée domine toute l'histoire extérieure de Rome, de même une seule tendance engendre tous les faits de l'histoire civile : la lutte entre les plébéiens et les patriciens. Nous l'avons vue naître avec la plèbe, dès les premiers temps de Rome ; nous allons la voir grandir et s'étendre toujours, et aboutir enfin à l'égalisation complète des deux castes opposées, par la destruction du patrioiat et de la vieille aristocratie.

Mais il fallut aux plébéiens bien du temps et des efforts pour atteindre ce but. Et pour arriver successivement aux droits civils, puis aux droits politiques, et enfin à la possession même des avantages sociaux, ils durent soutenir bien des combats, quelquefois sanglants et toujours acharnés.

La révolution qui avait renversé les rois fut tout-à-fait aristocratique ; le peuple n'en profita nullement : le pouvoir resta aux mains des curies et du sénat. La tradition porte que dès lors la puissance exécutive fut confiée à deux magistrats, élus tous les ans, les consuls ; mais ces traditions sont assez incertaines ; et même il est douteux que le mot de *consul* fût employé dès-lors.

La tradition raconte, dès l'origine, l'histoire d'une querelle, les soupçons que l'on conçut contre le consul Publicola, puis la bienfaisance et la popularité de ce magistrat. Il est possible que la *gens* valérienne, dont Publicola faisait partie, exerça au commencement le pouvoir suprême, et qu'elle favorisa les plébéiens. Mais la tradition, difficile à concevoir dans la forme qu'elle a reçue, est peut-être plus difficile encore à expliquer.

Bientôt la misère porta le peuple à s'insurger ; car, non-seulement les plébéiens étaient exclus des droits civils, et

---

— Les ouvrages cités p. 470, et l'excellent résumé des travaux modernes sur l'histoire du Droit romain, de M. Giraud : Introduction aux éléments d'Heineccius, 1 vol. in-8°, 1835.

leur influence politique était nulle dans l'organisation des centuries, mais encore par l'accroissement continu de la population, le partage primitif des terres était devenu insuffisant, et une pénurie complète les mettait à la disposition des familles patriciennes. Celles-ci, en effet, s'étaient emparé de toutes les terres conquises qui successivement avaient été réunies au domaine public. Elles les possédaient, non comme propriété privée, mais par simple concession, et à condition d'une redevance. Cette redevance était bien faible relativement aux fruits qu'ils en tiraient; et, de cette manière, ils s'étaient rendus les maîtres de toutes les richesses de la république.

Les plébéiens, pressés par la faim, durent s'adresser aux riches; ils empruntaient à gros intérêts, qui, bientôt, s'accumulaient avec les capitaux. Mais une dure captivité attendait le plébéien insolvable; il devenait l'esclave du créancier, et subissait de sa part les plus cruels traitements. Telle était devenue la condition d'une grande partie de la plèbe romaine, et cet état était intolérable.

L'histoire des premiers troubles est très-incertaine encore. Les patriciens, dès le commencement, créèrent une nouvelle magistrature, la dictature, dirigée principalement contre les plébéiens. Le dictateur était nommé par les consuls, sur l'avis du sénat, dans les moments de crise et pour un temps limité. Peut-être, dans l'origine, son pouvoir n'était-il pas différent du pouvoir royal. Mais, plus tard, un pouvoir absolu et exceptionnel, tant pour la justice que pour l'administration et la guerre, lui était confié. T. Largius, le premier, remplit cette fonction. Avec le dictateur, on nommait en même temps un maître de cavalerie, pouvoir patricien, qui jouissait aussi de grands honneurs.

Plusieurs tentatives de révolte eurent lieu; les patriciens surent les prévenir par des promesses. Enfin, le peuple ne voulut pas tolérer plus long-temps l'oppression. Il quitta la

ville, se retira sur le mont Aventin, et déclara qu'il refuserait tout concours aux devoirs sociaux, si l'on n'abolissait les dettes et si on ne donnait des garanties pour l'avenir (495).

Les historiens postérieurs ont raconté avec beaucoup de détails la retraite sur le mont Aventin ; mais la plupart de ces détails semblent imaginaires. Il paraît que les plébéiens s'entendirent avec les peuples voisins, alliés de Rome et ennemis de sa puissance, et que la crainte d'une ligue força les patriciens de céder. Le peuple obtint l'abolition des dettes, et de plus de nouveaux magistrats choisis dans son sein, les tribuns.

Cette conquête fut la plus importante de toutes, car elle devait conduire à toutes les autres. Il est probable que les tribuns existaient déjà ; qu'e c'étaient les chefs des tribus plébéiennes ; mais que jusque-là leur pouvoir tout administratif n'était d'aucune force à l'égard du *populus* des curies. Maintenant on leur accorda un droit, celui d'opposer un  *veto* aux actes de la cité patricienne, préjudiciables à la plèbe : ils furent les protecteurs du peuple, et leurs fonctions d'administratives devinrent politiques. Bientôt après, en effet, on créa de nouveaux magistrats, les édiles plébéiens, chargés de la police municipale, des soins de voirie, inspecteurs des édifices publics, etc.

Cependant les patriciens conspiraient toujours contre la cité plébéienne. La tradition place ici une histoire embellie de légendes héroïques, mais qui semble caractériser une période de la lutte intestine : c'est l'histoire de Coriolan, le représentant des patriciens. Ceux-ci, par une mesure administrative, privèrent le peuple de subsistance ; ils arrêterent l'arrivée des blés. Coriolan, déjà célèbre par ses victoires, s'était chargé de dompter les rebelles ; mais il fut vaincu. Le sénat céda devant l'attitude menaçante de la plèbe. Coriolan refusa en vain le jugement des plébéiens. Condamné à un exil perpétuel, il souleva les Volsques contre sa patrie, et la cité

patricienne qui l'avait abandonné, et ne lui pardonna que pour les larmes de sa mère et de sa femme.

Mais bientôt une question plus grave allait être agitée, la question qui ne devait être résolue définitivement qu'aux derniers jours de la république : la loi agraire fut demandée. Les patriciens possédaient toujours les terres conquises qui appartenaient à l'état ; toujours ils s'en faisaient un moyen de richesse et d'oppression. Les plébéiens voulurent enfin qu'une loi agraire réglât le mode de concession de ces terres : que les possesseurs actuels, qui s'était arrogé des droits qui ne leur appartenaient pas, fussent dépouillés ; et que tous eussent part à ce qui était le fruit du dévouement de tous.

Un consul, un patricien, Spurius Manlius, se fit le premier représentant de ces justes réclamations. Son histoire est enveloppée d'épaisses ténèbres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un coup-d'état en fit raison aux patriciens. Ils l'accusèrent de vouloir la royauté ; et le peuple des curies le précipita de la roche Tarpéienne (486).

Mais la mort de Cassius ne put faire taire les ressentiments plébéiens. Les patriciens recoururent à la ruse et à l'assassinat, lorsqu'ils ne purent vaincre par la force. Parmi eux, Appius Claudius se rendit célèbre par son énergique résistance aux améliorations demandées par le peuple. Ils promirent de nommer des commissaires pour le partage des terres, mais ils surent toujours éluder leurs promesses. Plusieurs fois ils entreprirent des expéditions militaires pour faire taire les querelles intestines. C'était à l'époque où Rome, encore peu forte, luttait contre ses plus proches voisins : plusieurs fois aussi le peuple refusa son concours, et abandonna le général patricien sur le champ de bataille.

Bientôt le peuple devait conquérir de nouveaux droits. Un tribun, Terentillus Arsa, demanda qu'on établît un corps uniforme de lois ; car, comme nous l'avons dit, les plébéiens, jusque-là, ne participaient pas à la législation de la cité patri-

cienne. Ils demandèrent alors qu'une loi commune réglât leurs relations civiles comme celles des patriciens. C'était le seul moyen, en effet, pour confondre les deux classes et arriver à l'égalité.

Les patriciens s'opposèrent à cette demande. Leur tactique consistait à arrêter les décisions du peuple, en portant la confusion dans les assemblées, soit par l'opposition qu'ils faisaient faire par les clients qui leur étaient dévoués, soit par les désordres excités par les jeunes patriciens qui, par des voies de fait, empêchaient qu'on procédât paisiblement aux votes. Le jeune Césou, surtout, se rendit célèbre par des menées de ce genre. Les tribuns enfin essayèrent de faire cesser le désordre, et parvinrent à faire condamner Césou à une forte amende et à l'exil.

Mais bientôt les patriciens reprirent leur avantage. Herdonius, un Sabin qui habitait Rome, parvint à s'emparer par surprise du Capitole. Il avait rassemblé autour de lui une foule d'esclaves, auxquels il promettait la liberté : il déclarait aussi qu'il vengerait le peuple des insultes des patriciens. Cependant les plébéiens s'armèrent contre ce chef, qui semble avoir agi plutôt dans un intérêt étranger; le Capitole fut repris et Herdonius se fit tuer. En même temps le sénat se ressaisit de son autorité. On occupa encore les plébéiens par la guerre extérieure. Un des plus forts appuis du patriciat, le père de l'exilé Césou, Quintius Cincinnatus, que l'amende infligée à son fils avait dépouillé de tout son héritage et qui s'était vu forcé à cultiver lui-même un petit coin de terre qui lui restait, Quintius Cincinnatus fut nommé consul; et deux ans plus tard il sauva, en qualité de dictateur, une armée romaine cernée par les Éques. Les demandes continuelles du peuple, tendant à nommer des commissaires pour mettre à exécution les propositions de Terentillus, furent encore repoussées : Césou fut rappelé de son exil; et le tribun Volscius, son accusateur, y fut condamné à son tour.

La lutte entre les patriciens et le peuple offrait une alternative continuelle de progrès et de retours. Successivement, le peuple demanda que le nombre des tribuns fût porté à dix, et que les terres vagues du mont Aventin fussent distribuées aux pauvres; et il obtint encore ces demandes, non sans de vives disputes. Puis il parvint à faire condamner les consuls Romilius et Véturius qui l'avaient insulté. Enfin l'on revint à la loi Téntilla. Des députés furent envoyés à Athènes pour consulter les lois de Solon, et l'on résolut de nommer à leur retour des commissaires chargés d'établir un corps de lois uniformes.

L'histoire de cette période est encore enveloppée de voiles épais. L'institution qui fut établie alors fut sans doute une des plus importantes de toutes celles de Rome; et il se passa un fait capital dans la constitution intérieure de la cité : une transaction définitive effaça enfin les différences essentielles qui séparaient la ville patricienne de la commune plébéienne. La loi des Douze-Tables, œuvre de cette révolution, fut la charte qui en sanctionna les résultats; et à partir de ce moment commença la fusion qui des Romains ne devait faire qu'un peuple, et ne laisser subsister entre eux d'autre inégalité que celle des richesses.

Après bien des résistances de la part des patriciens un pouvoir nouveau fut créé pour établir la législation nouvelle. Le consulat fut aboli, et dix patriciens furent chargés, sous le nom de décemvirs, du pouvoir suprême. Bientôt ils présentèrent un corps de lois gravées sur dix tables, auxquelles on en ajouta deux l'année suivante (451).

Ces lois introduisirent-elles un droit différent de l'ancien, ou ne firent-elles que confirmer celui-ci ou l'adoucir, ou l'étendre aux deux classes? Nous l'ignorons : des fragments seulement de cette loi nous sont parvenus épars dans différents auteurs : quoi qu'il en soit, elle forma dans la suite la base du droit romain.

Appius Claudius, de l'ancienne famille Claudia qui toujours avait été une des plus hostiles aux plébéiens, était à la tête des décemvirs. Suivant la tradition, les décemvirs surent pendant la première année rendre leur gouvernement agréable à tous; mais l'année suivante, ayant été continués dans leur fonction, ils essayèrent de se faire despotes. Au milieu du mécontentement général il ne fallut qu'une occasion pour soulever le peuple : un acte d'infamie et de violence la fournit. La légende rapporte qu'Appius Claudius voulut enlever la fille d'un plébéien pour en faire son esclave et sa concubine. Virginus, le père de la plébéienne, la sauva du déshonneur en la tuant; il souleva l'armée contre les décemvirs, qui furent obligés de se démettre de leurs fonctions, et bientôt après se virent condamnés. Appius périt en prison.

La révolution qui venait de se faire était toute plébéienne. Les patriciens s'étaient divisés un moment, et les deux consuls qui furent nommés, Valérius et Horatius, étaient pour le peuple. Mais bientôt les patriciens se repentirent d'avoir abandonné les décemvirs. La lutte recommença : les patriciens ne virent plus alors d'autre moyen de vaincre que de corrompre les tribuns : le veto d'un seul pouvait suspendre toute proposition tribunitienne. Dans les troubles qui suivirent, le tribun Duilius, vendu aux patriciens, arrêta souvent les conquêtes populaires.

Sous le consulat de Valérius et d'Horatius le peuple avait acquis un droit important : le vote par tribus. Nous avons parlé des tribus plébéiennes, divisions de la plèbe; ces divisions n'avaient eu jusque-là aucune importance en politique; les comices, appelés à décider les affaires de l'état, n'étaient convoqués que par curies ou par centuries; et, dans les votes par curies les hommes de la cité patricienne seuls prenaient part : dans les votes par centuries, les plébéiens n'avaient qu'une faible influence. Les tribus, au contraire, n'étaient qu'une division locale des arrondissements; et là

chaque individu était l'égal de l'autre ; les patriciens en faisaient partie à titre d'habitants du canton. Il paraît que depuis long-temps les affaires de la commune plébéienne se traitaient dans les tribus, et que c'était là que l'on rendait les lois administratives qui la regardaient seule (*plebis scita*). Il paraît que depuis long-temps aussi le peuple demandait que le vote par tribus devînt obligatoire pour tous, et qu'il devînt la forme ordinaire des affaires publiques. Or, au moment de la chute des décemvirs, c'est ce droit qui paraît avoir été l'objet le plus important des réclamations du peuple. Une seconde fois celui-ci se retira sur le mont Aventin ; et les consuls Valérius et Horatius ne purent le ramener qu'en lui accordant sa demande. Mais la conquête ne fut pas définitive : les patriciens firent intervenir mille chicanes pour empêcher l'exécution de la loi ; et ce ne fut que cinquante après, par une loi du dictateur Hortensius, que les tribus jouirent d'un pouvoir législatif complet, et que peu à peu les comices des tribus remplacèrent ceux des curies et des centuries.

A la même époque le peuple obtint un autre droit. Les consuls, magistrats suprêmes de la république, ne pouvaient être nommés que parmi les patriciens : le peuple voulut que des plébéiens pussent être élevés à cette magistrature ; et les patriciens, pour échapper à cette nouvelle demande, essayèrent de prendre un moyen terme. La fonction consulaire fut abolie, et l'on créa à la place dix tribuns militaires, dont une partie put être choisie parmi les plébéiens. Mais l'histoire du tribunat militaire est presque inconnue. Niebuhr conjecture que ce ne fut que la continuation de la fonction décenvirale. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'après plusieurs années de ce régime, pendant lesquelles la puissance patricienne paraît avoir eu le dessus, le consulat fut rétabli. Ce fut pendant cette période que les patriciens parvinrent à se débarrasser par un assassinat d'un homme qui s'était mis à la tête des prétentions populaires, de Spurius Melius. Ils le



flétrirent dans l'histoire comme un conspirateur, et, comme Spurius Manlius, le firent passer pour avoir aspiré à la tyrannie.

Les querelles continuèrent. La question du partage des terres fut ressuscitée. Les tribuns voulurent qu'on cédât au peuple le territoire de la ville de Voles qui venait d'être conquis : les patriciens surent encore arrêter cette demande. Ici se place le siège de la ville de Véies, où les patriciens furent forcés d'accorder une solde à ceux qui faisaient la guerre. Après la prise de cette ville, de nouvelles luttes s'élevèrent, et même le peuple eut un moment l'intention d'abandonner Rome et d'aller s'établir à Véies ; les patriciens ne purent le fléchir qu'en lui abandonnant le dictateur Camille, qui l'avait frustré du butin pris dans cette ville, et qui fut condamné à l'exil.

A ce moment l'invasion des Gaulois et la prise de Rome firent cesser les querelles intérieures ; mais à peine la cité se fut-elle relevée de ses cendres que la lutte recommença.

Encore une fois les patriciens purent étouffer la tentative d'un chef populaire, sous le prétexte de tyrannie. Manlius Capitolinus, qui avait sauvé le Capitole dans la guerre des Gaulois, fut précipité de la roche Tarpéenne pour avoir conspiré pour le peuple. Mais enfin la dernière barrière allait être rompue : l'égalité de droit, sinon de fait, allait naître.

Deux riches plébéiens, élevés à la fonction tribunitienne, Licinius Stolon et Lucius Sextius, proposèrent une loi qui devait enfin fonder l'égalité politique et ouvrir la voie de l'égalité civile. Leur loi comprenait trois chefs : l'un des consuls devait être un plébéien : les concessions de terres ne devaient pas dépasser cinq arpents, et celles qui allaient au-delà devaient être réduites à cette limite : enfin l'intérêt devait être réglé à un taux supportable, et les intérêts excessifs accumulés avant cette époque devaient être imputés sur le capital.

La légende raconte que Licinius fut excité à demander la

participation au consulat par la vanité de sa fille. Mais cette question était depuis long-temps pendante , et c'est encore une des mille fictions dont l'histoire patricienne a flétri les plébéiens. Quoiqu'il en soit, après de longues discussions, le peuple triompha. Les deux premières lois furent adoptées et exécutées : quant à la dernière, l'on nomma, il est vrai, des commissaires pour la mettre en vigueur, mais les patriciens surent, par des délais interminables, en retarder l'exécution et la faire oublier, et Licinius lui-même fut condamné pour l'avoir violée (390).

La lutte entre les deux classes n'était pas terminée, et nous la verrons bientôt renaître plus terrible et plus sanglante; mais alors les affaires extérieures en détournèrent pour quelque temps les esprits. Nous sommes arrivés, en effet, à l'époque des guerres contre les Samnites, suivies bientôt de la soumission de l'Italie, des luttes contre Carthage, de la conquête d'une grande partie du monde ancien. Pendant toute cette période, nulle révolution intérieure n'agita la république romaine. Bientôt nous assisterons aux grandes guerres civiles qui la suivirent; mais auparavant jetons un coup d'œil sur la constitution de Rome à cette époque. Cette constitution, maintenant, il devient possible de la juger; et quoique les détails manquent sur beaucoup de points, on n'en est plus réduit à des légendes et des traditions; on trouve des récits de témoins oculaires. Or, voici les modifications qui s'étaient faites (1).

La grande distinction entre les plébéiens et les patriciens était effacée : les curies s'étaient fondues dans les centuries et les tribus. Les anciennes familles patriciennes subsis-

(1) Voyez l'ouvrage capital sur cette matière : Beaufort, la République romaine, La Haye, 1766, 2 vol. in-4°. — Voyez aussi Sigonius, *De antiquo jure populi romani*, 1715, 2 vol. in-8°. — Les Antiquités grecques et romaines de M. Lebas,

taient encore ; mais leurs privilèges résidaient plutôt dans l'antique respect de leur nom et dans leurs richesses que dans des droits réels. La plèbe avait envahi successivement toutes les fonctions publiques. Quoiqu'on lui reprochât à l'origine de ne pas avoir d'auspices, elle avait même aspiré aux fonctions pontificales et y était parvenue. Le droit civil, qui séparait si profondément les deux cités dans les temps antérieurs, était devenu commun : le mariage entre les familles plébéiennes et patriciennes, que les décemvirs avaient refusé encore, avait été conquis bientôt après eux. Les deux cités purent s'allier entre elles, et sous tous les rapports la confusion était établie : il n'y avait plus qu'une Rome.

Cependant une autre aristocratie tendait à remplacer le patriciat ancien : c'était l'aristocratie des richesses. Entre les patriciens et les plébéiens pauvres se formait une classe moyenne de plébéiens riches, les chevaliers (ceux qui, dans l'organisation des centuries, avaient droit à un cheval), qui plus tard jouèrent un grand rôle. Dans le vote par tribus même, subsistait l'inégalité ; car les tribus n'étaient pas de force égale ; et sur les trente-cinq que l'on comptait alors, il en était quatre surtout, celles de la ville (\*), composées d'une foule très-nombreuse, très-pauvre et très-méprisée, et dans laquelle on faisait entrer tous les affranchis.

Le cens alors remplaça la distinction de naissance ; et cette ancienne institution de Servius reçut de nouveaux développements. Peu après la chute des décemvirs, on créa une magistrature nouvelle, celle des censeurs. Ils étaient au nombre de deux, élus tous les cinq ans à peu près, et exerçant un pouvoir d'une haute importance : tous les citoyens devaient leur déclarer leur fortune et justifier leur déclaration ; et les censeurs avaient le droit, d'après leur seule

(\*) Les autres étaient distribuées dans les campagnes qui environnaient Rome, et se composaient de propriétés foncières.

volonté, de les classer, soit parmi les sénateurs, soit parmi les chevaliers, soit dans une tribu quelconque. Ils avaient en outre l'inspection morale de la cité, pouvaient pénétrer dans l'intérieur des familles pour surveiller la conduite de chacun, et priver un citoyen de tous ses droits politiques, s'ils l'en jugeaient indigne.

Le sénat tenait toujours entre ses mains la principale puissance de la république : dans son sein devaient être délibérées toutes les lois qui seraient proposées au peuple. Cependant les tribuns, par le droit qu'ils avaient d'arrêter toutes les propositions du sénat par leur veto, et dans les comices par tribus d'adresser eux-mêmes au peuple des *rogations*, avaient considérablement affaibli ce privilège. Le sénat n'était plus composé purement des représentants des familles patriciennes : on ne sait pas très-bien comment il se recrutait à cette époque : il paraît que la naissance patricienne y donnait droit, mais les plébéiens qui avaient rempli des fonctions publiques y étaient admis également ; et ce que l'on sait de plus certain, c'est qu'il fallait être très-riche pour y entrer et que c'étaient les censeurs qui en déterminaient la composition, en conservant sur les listes des sénateurs ceux qu'ils voulaient.

Cependant malgré les échecs nombreux que reçut son autorité, malgré l'esprit de privilège et d'exploitation qui l'animait à l'égard des plébéiens, le sénat fut toujours fidèle à la plus importante de ses fonctions : toujours il dirigea la république avec habileté et énergie dans ses relations extérieures. Là il jouissait d'un pouvoir absolu, et nous avons vu les grands résultats auxquels menèrent la persévérance, la fermeté, l'esprit de suite de ce corps dont la tradition n'était jamais interrompue, et qui, bien différent sous ce rapport des assemblées démocratiques, était toujours dominé par son but, et avait le temps de mûrir ses projets et de les mettre à exécution.

Nous avons énuméré les principales magistratures : nous avons parlé des consuls, des dictateurs qui devenaient de plus en plus rares, des tribuns, des édiles plébéiens. D'autres fonctions très-importantes viurent se joindre à celles-ci à différentes époques : ce furent : 1° le *praefectus urbis*, magistrat nommé par le sénat dans les moments où les magistrats ordinaires manquaient, et revêtu alors d'une puissance consulaire : 2° les *préteurs*, dont la charge fut un démembrement de celle des consuls, et qui eurent pour fonction spéciale de rendre la justice civile : cette magistrature, créée à l'époque où le consulat passa entre les mains des plébéiens, fut d'abord purement patricienne ; mais peu à peu les plébéiens y parvinrent de même qu'à toutes les autres. Le nombre des préteurs varia à différentes époques, et nous dirons bientôt quelques mots des profondes modifications que cette institution fit subir au droit civil de Rome : 3° les *édiles curules*, chargés de fonctions semblables à celles des édiles plébéiens, et dont la création est contemporaine à celle des préteurs : 4° les *questeurs*, administrateurs des finances de la république : 5° les *administrateurs des provinces* dont nous parlerons bientôt.

Les magistratures romaines jetaient un grand éclat sur celui qui en était revêtu. On appelait *curules* celles qui primitivement étaient propres aux patriciens : elles donnaient droit à une certaine pompe religieuse empruntée aux Étrusques, et réservée aux patriciens qui seuls jouissaient des auspices et des droits religieux. Mais plus tard les plébéiens furent également admis aux fonctions curules, et il en résultait pour eux une sorte de noblesse qu'ils transmettaient à leurs descendants (\*). Des titres honorifiques restaient aux

(\*) Les *nobiles* à Rome étaient ceux dont les ancêtres avaient été chargés de fonctions publiques, et qui pouvaient faire porter devant eux les images de ces ancêtres dans certaines cérémonies.

anciens magistrats, et celui de consulaire (ancien consul) avait une grande valeur. Cependant les charges qu'entraînaient les fonctions publiques étaient proportionnelles aux honneurs. Non-seulement elles étaient toutes gratuites et soumettaient à une grave responsabilité, mais encore tout magistrat devait, en entrant en fonction, donner, de ses propres deniers, des fêtes et des réjouissances, qui coûtaient des sommes immenses.

La puissance législative était alors entre les mains du peuple entier; et quoique les comices par curies et par centuries eussent lieu quelquefois encore, c'était maintenant par les votes des tribus que se décidaient les principales affaires. Le peuple se réunissait au Champ-de-Mars, en armes, comme pour aller à la guerre. Des comices ordinaires étaient tenus tous les ans pour l'élection des magistrats: d'autres comices, précédés de certains avertissements, de certains délais, avaient lieu pour le vote des lois; le magistrat qui présidait avait l'initiative; c'était lui qui interrogeait le peuple, qui faisait la *rogation*; de lui dépendait le sort de la loi qu'on allait porter, car elle devait être adoptée ou refusée telle qu'elle était présentée, et nul amendement n'était possible. D'autres magistrats encore exerçaient une influence toute puissante sur les comices. C'étaient les augures qui, en déclarant que les auspices n'étaient pas favorables, pouvaient d'un seul mot rompre l'assemblée et ajourner indéfiniment toute décision.

Les comices déjà à cette époque commençaient à se tenir d'une manière très-tumultueuse. Déjà la population de Rome était immense. Avant la première guerre punique, on avait compté plus de 250,000 citoyens capables de porter les armes; ce nombre avait diminué par les catastrophes de la seconde; mais les victoires l'avaient augmenté rapidement, et à la fin des guerres puniques, 520,000 citoyens votaient aux comices. Chaque tribu venait à son tour déposer ses votes, primitivement de haute voix, plus tard au scrutin secret. Aux élections

les candidats, revêtus d'une robe particulière, se tenaient aux abords de la place. La corruption y jouait dès lors un grand rôle : d'un côté les patriciens avaient à leur solde une foule de clients dévoués ; de l'autre les richesses considérables de la plupart des hommes qui briguaient les places offraient un appât facile à cette foule affamée d'affranchis qui venaient sans cesse recruter la plèbe de la cité.

L'administration romaine, en dehors de la police municipale confiée aux édiles et de la justice civile confiée aux préteurs, avait pour objet principal la guerre et la conservation des fruits de la guerre, le gouvernement des provinces. C'étaient là aussi les objets de l'administration financière des Romains, la source des revenus et la raison des dépenses. Les travaux publics étaient peu nombreux encore. La guerre seule absorbait la plupart des fonds publics : c'était elle aussi qui les donnait. Dans l'origine, divers impôts frappaient le citoyen romain ; mais peu à peu ils disparurent, et bientôt les provinces seules furent chargées de faire face aux dépenses publiques.

Nous avons déjà dit que le sénat était le directeur suprême des affaires de la république. C'était sous ses yeux que les questeurs administraient les finances. C'était lui qui commandait les expéditions militaires, et qui donnait le gouvernement des provinces. Mais une fois les magistrats nommés, ils exerçaient un pouvoir presque absolu.

Les consuls étaient les chefs naturels des armées. Lorsque la guerre était résolue, le peuple était convoqué : le consul choisissait ceux qui devaient partir. Une fois enrôlé, le citoyen romain devait une obéissance aveugle et illimitée à son chef, qui avait droit de vie et de mort sur lui ; et un lien religieux, dont le serment militaire n'était que la formule, le liait à son général.

A l'origine, les armées romaines n'étaient pas soldées : les campagnes ne se faisaient qu'en été ; et chaque guerrier de-

vait subvenir à sa propre subsistance. Au temps du siège de Vées, la solde fut introduite, et en même temps la durée plus longue du service. C'est de cette époque aussi que datent les grands progrès des Romains dans l'art militaire. Ils apprirent à faire le siège des villes, à établir des mines. L'organisation de la légion romaine subit dans la suite des temps plusieurs modifications. La légion se composait d'une masse d'infanterie flanquée de deux corps de cavalerie. Dans l'ordre de bataille, elle était rangée ordinairement sur huit lignes, et présentait un espace de trois pieds entre chaque rang et chaque file. Elle était divisée en cohortes commandées par des tribuns, et en compagnies commandées par des centurions.

Chez peu de nations, la gloire militaire fut autant exaltée qu'à Rome. La plupart des pompes de la guerre étaient empruntées aux Étrusques. Tels furent ces triomphes magnifiques qui montaient au Capitole; telles furent les couronnes accordées aux actions d'éclat et le titre d'*imperator* dont les soldats saluaient le vainqueur.

La position des états conquis par Rome était de diverses sortes. Nous touchons à un sujet de haut intérêt, et qui a donné lieu à de nombreux travaux. En voici les résultats sommaires :

Relativement à l'état des sujets de la république romaine, il faut distinguer quatre conditions principales : 1<sup>o</sup> celle des villes latines; 2<sup>o</sup> celle de l'Italie; 3<sup>o</sup> celle des colonies, des municipes, etc.; et 4<sup>o</sup> celle des provinces.

La condition des Latins et de toute l'Italie fut toujours très-supportable. Il est probable qu'à l'origine les villes latines étaient admises à l'isopolitie complète, c'est-à-dire que leurs citoyens en venant à Rome pouvaient y exercer le droit des citoyens romains, et que Rome jouissait plutôt de la présidence, dominante il est vrai, d'une grande confédération, que d'un pouvoir absolu. Cette relation fut rompue après la



ligue des Latins avec les Samnites. Les Romains voulurent punir des alliés infidèles, et ils les privèrent de la plupart de leurs droits. Cependant Rome avait encore des ménagements à garder, et les villes latines conservèrent un grand nombre de privilèges, et dans quelques-unes même subsista une isopolitie presque complète. Tous les Latins furent toujours admis très-facilement aux droits de cité romaine, et on laissa aux villes leur droit municipal propre et certains privilèges du droit civil romain.

Les autres villes de l'Italie jouissaient de droits semblables, quoique amoindris; comme les villes latines elles conservèrent leur indépendance municipale. L'Italie, en outre, différait essentiellement des provinces en ce qu'elle était exemptée d'imposition et de tributs; elle n'en payait qu'un, le plus lourd de tous à la vérité, celui des hommes de guerre. Toutes les villes de l'Italie étaient forcées de fournir un contingent de troupes aux armées romaines: ces troupes formaient la plus grande partie de ces armées qui vainquirent Annibal et conquièrent toutes les provinces; et ce furent ainsi les vaincus eux-mêmes qui furent le levier le plus puissant de la grandeur de Rome.

Les colonies jouissaient de la plupart des privilèges et des honneurs de la mère-patrie. Les municipes étaient des villes auxquelles les Romains avaient accordé en tout ou en partie les prérogatives de la cité romaine. La ville municipale se gouvernait d'après ses propres lois; et en outre ses citoyens, lorsqu'ils venaient à Rome, y jouissaient des droits des citoyens romains, pouvaient voter dans les comices, etc., etc. Ce droit fut accordé à un grand nombre de villes, tant en Italie que dans les provinces.

C'est dans leurs relations avec les provinces qu'il faut étudier l'esprit des Romains et les sentiments qu'ils portaient aux peuples vaincus. Là, il n'y avait plus de ménagements à garder, plus de confédérations à craindre. Tous les peuples si-

tués hors de l'Italie, à l'exception de quelques cités privilégiées, étaient soumis à un rude despotisme. Ils perdaient leurs lois, leurs magistrats, la propriété de leur territoire. Ils étaient gouvernés tout-à-fait arbitrairement par des consuls et des préteurs sortant de charge (*proconsuls, propréteurs*) qui avaient droit de vie et de mort sur les individus. Une partie des terrains leur était laissée à titre d'usufruit; mais de lourdes contributions chargeaient cette propriété imparfaite, et ces contributions croissaient encore entre les mains des publicains avides qui les tenaient à ferme. Outre les sommes immenses que les provinces versaient dans le trésor de la république, elles étaient destinées à gorger de richesses leurs administrateurs. Les exactions que Cicéron reproche au gouverneur de la Sicile, à Verrès, étaient ordinaires; et les provinces étaient la source où tous les magistrats de la république puisaient leur fortune colossale.

Tel était l'état politique de la cité romaine. Elle différait bien de cette cité primitive dont nous avons décrit l'origine. Les lois civiles avaient changé aussi. Ici, comme partout, l'influence plébéienne s'était fait sentir: l'ancien droit des curies, en s'accommodant au peuple, avait perdu ses formes sacrées, sa rigueur primitive. Anciennement le droit civil était intimement lié au droit religieux, et les prêtres seuls, pour ainsi dire, pouvaient être jurisconsultes. Avec l'admission du peuple au droit civil, ce caractère disparut, et la religion elle-même joua un rôle moindre tous les jours. Déjà la loi des Douze-Tables avait posé la base de ces modifications; la juridiction prétorienne ne fit que les étendre et les régulariser. Le préteur, en effet, avait le droit de décider toutes les questions que le droit civil ne prévoyait pas. Il avait le droit d'étendre ou de restreindre l'application de cette loi, et, par différentes fictions, il parvint à la modifier singulièrement. Il y avait, en outre, deux espèces de préteurs, le préteur urbain pour les citoyens romains, et le préteur des

étrangers (*peregrinus*), qui n'étaient soumis dans leurs jugements qu'aux règles de l'équité, et dont les décisions formèrent une jurisprudence nouvelle, dont beaucoup de points passèrent dans le droit romain. Parmi les nombreuses modifications que subit le droit civil durant cette période, nous n'en citerons que deux. L'an 428 de Rome, la loi *Petilia Papiria* abolit les droits si durs que la loi des Douze-Tables donnait au créancier sur le débiteur, et qui rendait si misérable la condition des pauvres plébéiens : toute contrainte par corps fut interdite ; et un peu plus tard, la loi de la procédure changea complètement, en même temps qu'elle devint accessible à tous, tandis qu'auparavant les plébéiens ne pouvaient paraître en justice que par un intermédiaire patricien.

A la fin de cette période, la démoralisation avait déjà attaqué la cité romaine, et elle devait grandir toujours. Les richesses immenses que les conquêtes avaient apportées dans cette ville en avaient corrompu les habitants. L'ancienne sévérité des mœurs romaines était perdue. La loi du mariage, si sévère dans les temps antiques, s'adoucit : le premier exemple du divorce fut donné par *Sp. Carvilius*, et bientôt la rupture du mariage devint d'une fréquence extrême. La population primitive de Rome faisait place elle-même à une population nouvelle. Les familles patriciennes s'éteignaient, et les races sénatoriales seules se conservèrent ; les rangs de la plèbe se recrutaient sans cesse d'esclaves affranchis et d'étrangers naturalisés qui avaient peu le sentiment des devoirs du citoyen. Bientôt les patriciens et les riches plébéiens n'eurent d'autre but que d'accaparer à leur profit toutes les richesses de la république ; et la plèbe fut une foule démoralisée, livrée tout entière à la seule pensée d'échapper à la misère qui l'accablait.

En vain le sénat voulut retenir la cité sur la pente où elle courait ; en vain *Caton l'Ancien*, déjà avant la troisième guerre punique, essaya-t-il de ramener pendant sa censure

les anciennes mœurs de Rome. Que pouvaient ces sénateurs qui donnaient à tous l'exemple du brigandage dans les provinces et d'une cupidité insatiable? que pouvait même leur vertu, rigide et austère, mais sans charité aucune, impitoyable pour le malheureux débiteur et pour l'esclave? Les beaux-arts, la religion et les lettres de la Grèce, et de l'Orient en même temps, firent invasion à Rome, et, malgré tous ses efforts, le sénat ne put les en bannir. Ce fut la cause décisive de la décadence : Rome perdit ses mœurs grossières et barbares, elle se civilisa; mais cette civilisation marchait accompagnée de tous les vices et de toutes les hontes, et Rome accepta facilement et rapidement la corruption de l'Orient, sans recevoir de même son génie pour les lettres et les arts.

LES TROUBLES CIVILS. — Malgré la fusion politique des deux cités, l'égalité n'existait pas encore à Rome. Voici quels étaient les intérêts en présence au moment où nous sommes arrivés.

1<sup>o</sup> L'intérêt patricien. Les anciennes familles gardaient au fond du cœur leurs vieilles rancunes, leur esprit de privilège, leurs désirs de domination. Par leurs richesses immenses, par leurs alliances, par leur action commune, elles exerçaient une influence décisive sur la politique de la cité. S'appuyant l'une sur l'autre pour accaparer toutes les hautes magistratures, elles exploitaient l'état comme leur patrimoine.

2<sup>o</sup> L'intérêt populaire. Il se fractionnait en trois intérêts divers, qui cependant agissent le plus souvent ensemble : celui des chevaliers, celui de la plèbe romaine et celui de l'Italie. Les chevaliers formaient la riche bourgeoisie : c'étaient eux qui affermaient les contributions publiques, et ils prenaient une large part aux dépouilles des provinces. C'étaient eux aussi parmi les plébéiens qui voulaient enlever aux patriciens le monopole des magistratures, et il en était une surtout qu'ils convoitaient avec ardeur : c'était la fonction judi-

ciaire qui donnait aux patriciens la faculté de l'impunité pour eux et de l'oppression pour les autres. La plèbe de la cité ne demandait que le pain et la subsistance, et ce fut en sa faveur que furent proposées les nombreuses lois agraires. L'Italie enfin, qui fournissait tant d'hommes de guerre, et qui depuis si long-temps était unie à la cité romaine, demandait à partager les droits des citoyens, et à relever chez elle la classe moyenne qui s'éteignait dans les guerres et était remplacée peu à peu par les grands propriétaires qui ruinaient le pays.

Tels étaient les éléments qui allaient entrer en lutte. Chacun d'eux dut nécessairement être représenté par un homme ou une succession d'hommes qui eussent l'initiative de leur parti et le menassent à la victoire. Si les patriciens étaient vainqueurs, il devait en naître une oligarchie oppressive ou une royauté aristocratique : si les plébéiens triomphaient, la domination d'un seul, gouvernant pour le peuple contre l'aristocratie, devait se fonder. C'est ce dernier fait qui arriva ; et l'établissement de l'empire à Romè ne fut que le résultat de la victoire du peuple sur le sénat. Par une fatalité malheureuse, le caractère de cette période a été généralement faussement jugé jusqu'à ce jour. Cette histoire n'est que très-imparfaitement connue, et tous les écrivains qui nous l'ont transmise appartenaient au parti aristocratique. Sur la foi de leurs calomnies les rôles ont été intervertis : les défenseurs du privilège patricien sont devenus les martyrs de la liberté, et les derniers représentants des sentiments populaires passent pour des tyrans qui ont asservi leur patrie (1).

(1) Sources : P. Appien, Salluste, Plutarque, Velleius Paterculus, Commentaires de César, Lettres et Harangues de Cicéron, Suétone, Dion Cassius. — L'histoire la plus détaillée sur cette période est celle de Ferguson, Histoire des progrès et de la chute de la république romaine, trad. en français, 7 vol. in-12, Paris, 1786. — Voyez aussi les Révolutions de Vertot, et, pour l'appréciation plus exacte, l'Hist. rom. de M. Michelet,

Les temps d'une justice tardive sont arrivés enfin. Cependant il ne faut pas oublier qu'il n'est qu'un petit nombre de ces hommes qui aient joint la pureté des intentions et la volonté du sacrifice personnel à la défense de la cause qu'ils avaient embrassée. La plupart furent animés d'une grande ambition personnelle, du désir des honneurs et des richesses, et presque tous furent souillés par l'immoralité qui alors rongait Rome. Et cependant, ici encore, si un choix était à faire, nous préfererions les Gracques, si nobles et si dévoués, le brutal mais populaire Marius, et César, si clément, si généreux, si grand par le génie, à Sylla, cruel et voluptueux, au vaniteux Pompée, au versatile Cicéron, à Caton, qui, malgré son austérité, sut employer la calomnie contre ses ennemis, à l'avare et haineux Cassius.

Les Gracques ouvrirent la lice, et ce furent les hommes les plus purs du parti démocratique. Tiberius Gracchus avait embrassé avec chaleur la cause du peuple, et lorsqu'il fut parvenu au tribunat, il demanda la mise à exécution de la loi de Licinius sur le partage des terres. Le sénat se vit forcé de nommer des commissaires pour y procéder. Bientôt après, Gracchus voulut faire partager au peuple les trésors d'Attale, roi de Pergame, et se faire continuer dans le tribunat. Mais les patriciens suscitèrent une émeute. Tiberius y périt avec un grand nombre de ses partisans, et pour la première fois la guerre civile ensanglanta Rome (132).

Le sénat victorieux éluda les lois de Gracchus, et sut pendant dix ans assoupir les réclamations populaires. Mais bientôt, le frère de Tiberius, Caius Gracchus, devait reprendre les anciens projets. La loi agraire fut reproduite sous son tribunat; et l'ordre des chevaliers reçut une satisfaction depuis long-temps demandée : il fut admis dans les fonctions judiciaires, réservées jusqu'ici aux sénateurs. Caius Gracchus obtint en outre qu'on ferait au peuple des distributions régulières de blé, et le premier il proposa de faire participer

aux droits des citoyens romains les peuples de l'Italie. Le sénat usa d'artifice envers lui : il gagna un tribun, Livius Drusus, qui, par des projets exagérés, sut éclipser la popularité de Gracchus ; et bientôt une seconde émeute et un nouvel assassinat débarrassèrent le sénat de l'odieux tribun, et rendirent à ce corps une puissance plus grande qu'avant. La loi Thoria suspendit tout partage des terres.

Une nouvelle guerre extérieure donna bientôt un nouveau chef au peuple. Micipsa, roi de Numidie et allié des Romains, était mort et avait laissé ses deux fils, Hiempsal et Adherbal, sous la garde de son neveu Jugurtha. Celui-ci assassina Hiempsal ; et Adherbal en vain s'adressa à Rome pour demander justice. Bientôt il périt lui-même victime de Jugurtha ; et alors Rome déclara une guerre tardive au roi de Numidie. Mais Jugurtha savait corrompre les généraux romains : après avoir soutenu quelques campagnes sans résultats, il vint lui-même à Rome pour se justifier : puis il retourna en Numidie recommencer la guerre. Enfin Metellus, le représentant du parti patricien, marcha contre lui et détruisit ses forces. Mais ce fut à Marius, lieutenant de Metellus, que revinrent les honneurs de la victoire. Jugurtha s'était ligué avec Bocchus, roi de Mauritanie ; il fut livré par son allié, et mourut de faim dans un cachot de Rome.

Marius, homme grossier et violent, mais lié par ses sympathies au peuple, s'était fait le représentant des réclamations populaires. Le premier il avait enrôlé dans les légions la dernière classe du peuple, les prolétaires. Bientôt une guerre terrible et deux grandes victoires le couvrirent d'un nouvel éclat. Les Cimbres et les Teutons, deux peuples germaniques des bords de la Baltique, avaient quitté leurs foyers : ils s'étaient jetés sur la Gaule qu'ils avaient ravagée, avaient repoussé plusieurs légions romaines et exterminé l'armée du consul Cépion en Provence. Puis ils s'étaient séparés : les Cimbres avaient pris le chemin de l'Helvétie pour

passer en Italie : les Teutons voulaient franchir les Alpes maritimes. Marius les défit successivement , dans deux grandes batailles, les Teutons près d'Aix en Provence , les Cimbres à Verceil , près du Pô (102).

Les victoires de Marius avaient donné une nouvelle force au parti plébéien. A son retour à Rome, il excita le tribun Saturninus à attaquer Métellus , chef des patriciens, et à demander un partage de terres pour les légionnaires et les droits civils pour les Italiens. Métellus fut exilé ; mais Marius n'osa soutenir vigoureusement les autres propositions de Saturninus. Les patriciens prirent les armes, et Saturninus périt dans le combat.

Bientôt le tribun Livius Drusus renouvelle ces propositions, et veut en même temps établir la fusion entre les patriciens et les chevaliers, en faisant entrer une partie de ceux-ci dans le sénat, et en partageant entre les deux corps les fonctions judiciaires : il est assassiné. Alors les Italiens poussés à bout prennent les armes contre Rome. La guerre sociale éclate , et Rome subit de nombreux revers. Enfin les armes du patricien Sylla sont victorieuses. Le sénat sait diviser ses ennemis ; mais il ne peut terminer la guerre qu'en cédant et en accordant le droit de cité à un grand nombre d'Italiens.

Cependant cette concession eut peu de valeur , car les Italiens furent incorporés dans les dernières tribus. Marius se fit l'interprète de leurs réclamations à ce sujet. Mais, à cette époque, une nouvelle guerre menaçait Rome. Mithridate, roi de Pont, avait soulevé les villes de l'Asie-Mineure : il avait fait égorger cent mille Romains, et une de ses armées occupait la Grèce. Les chevaliers et les plébéiens portaient Marius au commandement de cette guerre ; les patriciens, Sylla. Marius l'emporta par une émeute , et Sylla fut obligé de se réfugier auprès de son armée. Mais bientôt il revint avec elle, et fit la loi à Rome. Marius, fugitif, parcourut toutes les provinces sans trouver un asile (87).



Sylla cependant part pour l'Asie. Il réduit d'abord la Grèce, et prend d'assaut Athènes, qui s'était déclarée pour le roi de Pont. Puis, soutenu par une autre armée romaine, commandée par Fimbria, il impose une dure paix à Mithridate. Pendant ce temps, les affaires du parti de Marius s'étaient rétablies. Le consul Cinna avait soutenu les Italiens. Les patriciens le chassent de Rome; mais il marche contre la ville avec une armée, et rappelle l'exilé Marius. La rentrée de Marius est marquée par la proscription et la mort d'un grand nombre de patriciens. Bientôt il meurt des excès de table auxquels il se livre.

Sylla revenait de l'Asie, triomphant et comblé de richesses. Rome envoie une armée contre lui; mais partout elle est défaite: en vain les Italiens et surtout les Samnites lui opposent une résistance acharnée. Sylla, vainqueur, rentre dans la ville.

Alors la réaction patricienne fut complète. La terreur courba les Romains. De nouvelles tables de proscription étaient affichées tous les jours, et les exécutions sanglantes ne prenaient pas de fin.

Sylla voulut effacer d'un seul trait toutes les victoires de la plèbe; il rendit au sénat l'élection des pontifes et le pouvoir judiciaire, et remplit ce corps d'hommes qui lui étaient dévoués. Il abolit les comices par tribus et le pouvoir des tribuns, et soumit la brigue des magistratures à des conditions difficiles. Ses soldats, chargés de dépouilles, se partagèrent une grande partie de l'Italie. Il s'était fait nommer dictateur pour un temps indéterminé; plus tard, il abdiqua, mais conserva moralement son pouvoir jusqu'à la fin de sa vie(79).

Tous les partisans de la démocratie n'avaient pas succombé dans les proscriptions de Sylla. Pendant sa dictature même, des troupes hostiles tenaient encore la campagne. L'ancien compagnon de Marius, Sertorius, était maître de l'Espagne. Un des jeunes généraux de Sylla, Pompée, dont la renom-

mée était déjà grande à Rome , marcha contre Sertorius. Mais ses armes ne furent pas victorieuses ; et, sans l'assassinat du général plébéien par Perpenna, de rudes combats menaçaient les armées du sénat.

En même temps Mithridate avait repris les armes. Il s'était allié avec son gendre Tigrane , roi d'Arménie ; et les exactions énormes des gouverneurs de l'Asie romaine lui assurèrent partout des secours nombreux. Lucullus fut envoyé contre lui. Ce général réduisit Mithridate aux dernières extrémités , mais fut rappelé avant d'avoir pu terminer la guerre.

L'Italie elle-même avait été le théâtre d'une lutte sanglante : de la guerre des esclaves. C'était pour la troisième fois que les esclaves se soulevaient. Ils étaient en nombre immense dans l'Italie ; et parmi eux la plus grande partie étaient des captifs pris à la guerre, ou même des hommes enlevés à leurs familles par le brigandage infâme des marchands d'esclaves. Pour la première fois ils s'étaient révoltés en Sicile , peu avant le tribunat de Tiberius Gracchus ; puis, immédiatement après la défaite des Cimbres par Marius. Maintenant c'était un propriétaire thrace , pris à la guerre , Spartacus , qui les conduisait. Cette guerre fut terrible pour Rome ; enfin Crassus, en plusieurs rencontres, vainquit les esclaves, et la guerre fut terminée par Pompée.

Pompée, en même temps, avait abandonné le parti du sénat, et s'était fait l'homme du peuple et des chevaliers. Il s'était ligué avec un des représentants des chevaliers, Cicéron, qui alors se rendait célèbre par son éloquence, et qui, en attaquant le proconsul Verrès, avait dévoilé toutes les iniquités que les patriciens commettaient dans les provinces. Pompée, en vertu de cette nouvelle alliance, fit rétablir les comices par tribus, rendit leur pouvoir aux tribuns , et réintégra les chevaliers dans les tribunaux.

Pompée, objet de la faveur populaire et poussé par Cicéron, fut revêtu alors d'un pouvoir presque dictatorial. Il fut

chargé, d'un côté, de châtier les pirates qui infestaient la Méditerranée et enlevaient toute sécurité au commerce ; de l'autre, de terminer la guerre contre Mithridate. Le succès couronna les deux entreprises. Les pirates furent désarmés ; Mithridate vaincu, abandonné par ses alliés, trahi par son fils, finit par se donner la mort. Pompée, dans cette expédition, réduisit la Syrie et une grande partie de l'Asie en provinces romaines, et intervint d'une main despotique dans les troubles de la Judée.

Pendant les courses victorieuses de Pompée en Asie, de nouveaux troubles agitaient la ville. Une accusation fut lancée contre l'assassin du tribun Saturninus, et un homme nouveau s'était fait l'organe de cette justice tardive, le jeune César. Dans cette occasion une partie des chevaliers se ligua avec le sénat. Cicéron défendit l'accusé Rabirius, et les patriciens l'emportèrent. Bientôt une question plus grave agita la république. Le tribun Rullus souleva de nouveau la proposition du partage des terres, en demandant néanmoins que l'on indemnisât les possesseurs actuels. Cette proposition fut le signe définitif de l'alliance des principaux chevaliers, tous très-riches eux-mêmes, avec les patriciens. Cicéron parvint encore à faire rejeter la loi de Rullus.

Bientôt il signala son zèle dans une occasion plus importante. Un parti s'était rallié autour de Catilina, homme intelligent, mais qui s'était souillé à la suite de Sylla, et avait mené une vie aussi immorale que celle de tous les jeunes Romains. Ce parti paraît avoir eu un but populaire. Il voulait l'abolition des dettes et la liberté de l'Italie ; mais son histoire ne nous est parvenue qu'à travers une foule de calomnies. La tradition patricienne rapporte que Catilina voulait massacrer tous les sénateurs, mettre le feu à la ville, s'emparer de toutes les richesses de la république et les partager entre ses amis, et établir ensuite la domination d'un seul. Ces bruits, semés dans la cité, répandirent la terreur. Cicéron attaqua Catilina,

avant que son parti eut agi. Catilina sortit de Rome; et, de tous les points de l'Italie, le peuple accourut autour de lui. Ses amis, restés à Rome, s'entendirent avec les députés des Allobroges pour surprendre le sénat; mais les Allobroges trahirent. Cicéron fit saisir et exécuter promptement les chefs de la conspiration; et bientôt après Catilina lui-même mourut avec honneur dans un combat que lui livra l'armée des consuls.

Les patriciens exaltèrent le courage de Cicéron; on le proclama Père de la patrie. Mais bientôt sa gloire allait pâlir: Pompée revenait de l'Asie. Il trouva en dehors de Cicéron et de son parti deux puissances à Rome: celle de Crassus, qui avait vaincu les Italiens: celle de César, que ses richesses, ses relations nombreuses, ses tendances populaires avaient depuis long-temps rendu remarquable. Seul, dans le sénat, César avait défendu Catilina; et la force de son génie le désignait comme chef du parti plébéien.

Ces trois hommes se liguèrent contre Cicéron et les patriciens; et bientôt toute la puissance de la république. passa entre leurs mains: ce fut le premier triumvirat. César, élevé au consulat, manifesta bientôt la voie qu'il allait suivre: il proposa une loi agraire. Son projet reproduisait la proposition de Rullus: les terres publiques devaient être partagées aux pauvres; et l'argent que Pompée avait rapporté d'Asie devait servir à acheter des propriétés nouvelles. César essayait ainsi de reconstituer une classe moyenne d'agriculteurs dans l'Italie, possédée exclusivement par les grands propriétaires et cultivée par les esclaves. Malgré une vive résistance, cette loi passa.

Cependant les triumvirs s'étaient fait le partage de l'empire. César avait eu le gouvernement des provinces du nord; et il en ajouta une nouvelle à toutes celles que Rome possédait déjà, la Gaule tout entière (38).

La Gaule était habitée alors par une foule de peuples bar-

bares, sans unité nationale, et séparés d'intérêt. Cependant il fallut neuf ans aux Romains pour les soumettre. La conquête fut provoquée par les Gaulois eux-mêmes. Les Éduens appelèrent César à leur secours contre une invasion helvétique. César fit rebrousser chemin aux Helvétiens ; et bientôt après il rendit un service semblable aux Séquaniens contre les Germains conduits par Arioviste. Mais, l'année suivante, les Gaulois comprirent que leur indépendance était menacée. Les Belges formèrent une ligue contre César, qui fut vainqueur. Puis, il soumit la Belgique, les bords de la Seine ; et son général, le jeune Crassus, conquit l'Aquitaine. Il poursuivit ensuite les Germains dans leur pays sauvage ; et passa deux fois l'Océan pour réduire à la nullité les alliés des Gaulois, les habitants de la Grande-Bretagne. La Gaule semblait soumise, lorsqu'une grande confédération réunit toutes les tribus contre les Romains. César dut soutenir encore trois terribles campagnes. Enfin la Gaule fut réduite en province romaine (1).

Pendant ce temps, les affaires avaient changé de tournure à Rome. D'abord Pompée, toujours irrité contre les patriciens, avait suscité le tribun Clodius qui avait fait exiler Cicéron. La ville était en proie aux troubles. Chaque parti avait sa bande armée. Clodius était à la tête d'une ; Milon en commandait une autre, et souvent le sang coulait dans leurs rencontres. Mais Pompée, qui, avant tout, voulait dominer, vit bientôt avec envie les succès de César dans la Gaule, et il se fit nommer gouverneur de l'Espagne pour lui résister au besoin.

Crassus, en même temps, était parti pour la Syrie, d'où il ne devait pas revenir. Les Parthes, dont nous avons vu l'origine, faisaient des incursions continuelles dans les provinces

(1) Voyez, sur les peuples de la Gaule et les conquêtes de César, *Am. Thierry, Histoire des Gaulois*, 3 vol. in-8°.

romaines. Crassus marcha contre eux ; mais son armée fut détruite , et lui-même périt dans une embuscade.

Les troubles continuaient à Rome. Le parti du sénat reprenait le dessus : à sa tête était le sévère et vigoureux Caton ; et Pompée, toujours plus jaloux de César, commençait à tourner de ce côté. Cicéron fut rappelé ; et bientôt, à la suite d'une querelle, Milon tua Clodius (32) (\*).

Alors s'opéra la conciliation entre le sénat et Pompée. Celui-ci, appuyé sur les patriciens, exerçait un pouvoir presque absolu à Rome ; et il fallait, pour arriver à ses fins , qu'il se débarrassât à tout prix de son concurrent César, qui venait de terminer la guerre des Gaules. Mais César voulait conserver son commandement, qui, seul, pouvait lui donner puissance et sécurité. Des négociations furent entamées ; mais aucun des deux partis ne voulait céder, et chacun se préparait à l'emporter par la voie des armes.

César était arrivé sur le Rubicon, limite de la Gaule cisalpine et de sa province. Subitement le sénat , dans une assemblée tumultueuse, lui ordonne de quitter son armée , sous peine d'être déclaré ennemi de la république, et chasse de son sein les tribuns du peuple qui prenaient son parti.

Alors César passe le fleuve et marche contre Rome. Pompée et le sénat s'enfuient et passent en Grèce pour y former une armée. César se rend maître de l'Italie en soixante jours ; puis, il court en Espagne soumettre une armée pompéienne ; il revient en Italie, est nommé dictateur à Rome, et enfin poursuit Pompée en Grèce. Celui-ci avait tout l'avantage ; et six mois de séjour avaient épuisé les forces de César, lorsqu'une bataille décisive lui donna la victoire à Pharsale.

Pompée , fugitif, fut assassiné en Égypte par ordre du roi Ptolémée. Mais le parti aristocratique n'était pas vaincu.

(\*) Ce fut à cette époque que l'île de Chypre fut réduite en province romaine par un décret du peuple.

César avait suivi Pompée en Égypte. Il s'arrêta pendant six mois à Alexandrie, occupé à placer sur le trône de ce pays la célèbre Cléopâtre, et à vaincre une révolte des Égyptiens; puis il marcha contre Pharnace, fils de Mithridate, qui s'était révolté. Enfin il lui fallut deux campagnes encore pour dompter le parti patricien. Les principales forces de ce parti s'étaient retirées en Afrique et s'étaient accrues par l'alliance avec Juba, roi de Numidie. La bataille de Thapsus les détruisit, et ce fut alors que Caton se donna la mort à Utique, quartier général des patriciens. D'un autre côté, les fils de Pompée avaient levé une armée en Espagne. César, de retour à Rome après la guerre d'Afrique, est bientôt forcé de retourner sur le champ de bataille. Ce fut sa dernière et sa plus difficile campagne. Il fut vainqueur, enfin, à la sanglante bataille de Munda, où périt Cneius, l'un des fils de Pompée.

Enfin, la paix était rétablie dans l'empire. César triomphait. Le sénat était abaissé, la victoire du peuple était assurée désormais.

César, de son retour après la bataille de Pharsale, avait été nommé dictateur; il y joignit bientôt la puissance tribunitienne, le droit de paix et de guerre, la possession des provinces, la censure, et il reçut pour toujours le titre d'*Imperator*, qu'on n'accordait qu'aux généraux triomphants. César était tout-puissant, et même il ne repoussait pas le titre de roi que ses amis voulaient lui donner. Il usa de son pouvoir conformément aux principes qu'il avait toujours défendus. Sous son règne, la victoire de la plèbe fut complète: il avilit le sénat en y incorporant des étrangers, des Gaulois: il brisa sa force en rendant ses délibérations publiques: il s'occupa à rétablir l'ordre dans l'Italie et étendit à de vastes territoires situés même hors de l'Italie le droit de cité romaine. Sa clémence égala sa valeur sur le champ de bataille: il pardonna à tous ses ennemis: de grands projets roulaient dans sa tête: il voulait

refondre la législation romaine , détruire la puissance des Parthes , s'illustrer par de grandes constructions. La mort l'arrêta tout-à-coup (44).

Une conspiration patricienne à la tête de laquelle étaient J. Brutus et Cassius avait été tramée contre le dictateur, et César fut assassiné dans l'assemblée du sénat, au capitolé. Mais le pouvoir patricien ne pouvait plus se rétablir : il fallait un homme qui gouvernât pour tous. Quatorze ans de luttes encore, et un autre César, moins grand que le premier, aura remplacé celui-ci , et la domination d'un seul sera fondée à Rome.

Immédiatement après la mort de César , ses assassins avaient été obligés de fuir. Antoine, le général de cavalerie du dictateur , avait soulevé le peuple contre eux. Cet homme, cependant , poussé seulement par une ambition personnelle , s'arrangea bientôt avec les patriciens et distribua aux meurtriers de César les provinces que le dictateur leur destinait dans sa clémence. Alors arriva à Rome le fils adoptif de César , Octave , jeune homme de dix-huit ans , qui se présenta comme le vengeur de son père. Le sénat essaya immédiatement de le gagner à sa cause , et Cicéron fut un de ses flatteurs. Décimus Brutus , l'un des assassins de César , possédait la Gaule Cisalpine ; Antoine veut la lui arracher , et le sénat , assuré d'Octave , croit pouvoir accabler ses ennemis. Antoine est battu en effet ; mais il rejoint Lépidus , un de ses anciens compagnons d'armes , gouverneur de la Gaule-Transalpine ; et Octave , qui s'était joué du sénat , s'unit bientôt avec eux.

Un nouveau triumvirat est formé. Octave , Antoine et Lépidus entrent vainqueurs dans Rome ; mais ils n'imitent pas la clémence de César. De nouvelles proscriptions rappellent le temps de Sylla : les exécutions sanglantes moissonnent l'élite de ce qui restait des patriciens ; et Cicéron aussi est sacrifié.



Cependant Brutus et Cassius, maîtres des provinces de l'Orient, avaient rassemblé des forces; et Sextus Pompée avait réorganisé une flotte de pirates et tenait la mer. Le succès favorisa les armes des triumvirs. La double bataille de Philippi, en Macédoine, détruisit les espérances de Brutus et de Cassius, et ces deux derniers représentants de la cité patricienne se donnèrent la mort. Bientôt après Sextus Pompée fut forcé de traiter; et lorsqu'il eut recommencé la guerre avec une nouvelle flotte, une défaite définitive le força de fuir en Asie, où il périt.

Les triumvirs étaient débarrassés de leurs ennemis. Maintenant le sort allait décider lequel d'eux resterait maître unique; car la haine les divisait, et bientôt la lutte devait commencer. Déjà après la bataille de Philippi, Fulvie, épouse de M. Antoine, liguée avec son beau-frère L. Antonius, avait soulevé contre Octave une guerre civile que celui-ci termina heureusement. Puis Lépide avait été forcé de se démettre du triumvirat, Octave ayant gagné ses troupes. Pour Antoine, il était occupé en Orient: il était accouru en Italie lorsqu'il avait appris la rupture d'Octave et de Fulvie; mais une réconciliation vint retarder encore l'explosion. La paix fut conclue entre les deux triumvirs qui restaient, et Fulvie étant morte, Antoine épousa la sœur d'Octave, Octavie.

Octave avait pris pour lui l'Occident: il avait laissé l'Orient à Antoine. Quelques années se passèrent remplies par les expéditions sans succès de ce général contre les Parthes. Mais alors il était complètement dominé par la reine d'Égypte Cléopâtre. Il avait reçu cette femme à Tarse, pour qu'elle se justifiait du secours que ses généraux avaient porté à Cassius: bientôt il avait été fasciné par elle comme le grand César: puis il était allé en Italie se raccommo-der avec Octave; mais maintenant, de retour à Alexandrie, il oubliait tout pour elle. Non-seulement il ajoute à ses états l'île de Chypre, Cyrène et la Phénicie, déjà provinces romaines;

mais lui donne encore, ainsi qu'à ses enfants, les conquêtes qu'il venait de faire sur un roi d'Arménie et tout le territoire depuis la Méditerranée jusqu'à l'Indus.

Octave, pour tous ces faits, accusait Antoine devant le sénat. La guerre était imminente. Antoine lui-même fournit l'occasion de la faire éclater : à l'instigation de Cléopâtre, il renvoie sa femme Octavie, qui venait en conciliatrice, et bientôt la grande bataille d'Actium décide le triomphe d'Octave. Antoine et Cléopâtre se réfugient en Égypte, où Octave les suit, et s'y donnent la mort. L'Égypte est réduite en province, et Octave revient à Rome tout-puissant (30 ans av. J.-C.).

### CHAP. III. — EMPIRE ROMAIN.

Rome était arrivée au terme de ses conquêtes et de ses révolutions intestines. Tout le monde ancien était soumis à ses lois. La plèbe avait vaincu le patriciat, et le pouvoir d'un seul était au-dessus de tous.

Trois siècles encore de domination étaient accordés à l'antiquité païenne ; puis cette domination devait s'éteindre pour toujours. Les derniers fruits des civilisations passées allaient éclore ; et bientôt le monde ancien allait courir vers sa ruine sur une pente rapide où rien ne pouvait l'arrêter, rien, si ce n'est une religion et une morale nouvelle.

Pendant, dès les premiers jours de l'empire romain, pendant les dernières années du règne d'Octave, était né notre Seigneur Jésus-Christ. Sur la parole du fils de Dieu se fondait une société nouvelle, qui, enveloppée encore dans le monde païen, grandissait par la prédication et le martyre, et devait enfin triompher sous Constantin et dominer à son tour la société ancienne. Nous n'exposerons pas ici les développements et les progrès du christianisme naissant : ils appartiennent à l'histoire des transformations que la religion du

Christ fit subir au monde. Ici les derniers résultats de l'antiquité païenne sont seuls de notre domaine.

L'histoire de l'empire romain jusqu'à Constantin offre deux périodes : la première de prospérité et de splendeur, fruits d'une sage administration ; la seconde de troubles et de désordres de toute espèce, préludes des calamités qui devaient livrer l'empire aux barbares. Nous allons retracer rapidement cette histoire, jusqu'à l'avènement de Constantin, avec lequel commence une autre période qui appartient à la civilisation chrétienne (1).

Après la bataille d'Actium, Octave se trouva revêtu des mêmes pouvoirs que César avant sa mort. Il était revêtu des caractères de toutes les fonctions politiques de la république : il exerçait sous le titre d'*Imperator* le commandement suprême des armées : comme tribun, sa personne était inviolable : il résumait en soi toute la majesté du peuple romain ; et le sénat lui donna le surnom d'Auguste, comme titre

(1) Les sources de cette histoire sont assez incomplètes ; comme celles de la période précédente, elles sont presque toutes patriciennes, et il paraît que les premiers empereurs surtout, qui détruisirent les derniers restes de l'esprit aristocratique, furent calomniés outre mesure. Les historiens de cette période sont : Suétone, Tacite, Velleius-Paterculus, Dion Cassius, Plutarque, Pline-le-Jeune, et les biographies de divers auteurs contenues dans l'*Historia augusta*. Les monuments, monnaies et inscriptions sont très-importants pour cette période. — Voyez l'Histoire des Empereurs, par Tillemont, 1700, 6 vol. in-4°. — Crevier, Histoire des Empereurs romains, 1750, 6 vol. in-4°. — Gibbon, de la décadence et de la chute de l'Empire romain, éd. Guizot. — Cayx, Histoire de l'Empire romain, 1 vol., 1838, in-8°. — Sur l'état social, voyez, outre les ouvrages cités sur le Droit romain de Hugo, de Beaufort et de M. Giraud ; Dezobry, Rome au siècle d'Auguste, 4 vol. in-8°, 1835, ouvrage dans le genre du Voyage du Jeune Anacharsis. — Naudet : Des changements opérés dans l'administration de l'Empire romain, etc.; 2 vol. in-8°. — Les Études historiques de M. de Chateaubriand. — Esquisse de l'industrie et du commerce de l'antiquité, par M. Richelot, 1838, in-8°.

honorifique. Ces pouvoirs il sut les conserver pendant quarante-quatre ans et les transmettre à sa famille ; et ainsi, sans qu'il se soit fait une modification formelle et législative dans la constitution de Rome , cette modification s'opéra tellement dans les faits et dans les esprits, que peu de temps après tout retour aux anciennes formes était impossible, et qu'il fallait à tout prix un chef suprême aux Romains.

L'administration d'Auguste fut toute pacifique, et elle créa dans l'empire, surtout dans les provinces, une prospérité inconnue. Auguste de même que César fut clément après sa victoire ; mais plus habile que son père, il sut déjouer les conspirations qui se formaient contre lui. La gloire de son règne doit être partagée avec son général Agrippa, dont la coopération lui avait déjà tant servi à vaincre avant la bataille d'Actium, et avec l'habile administrateur Mécène, le protecteur des lettres et des arts.

Le temple de Janus fut fermé plusieurs fois sous le règne d'Auguste, et les guerres qu'il entreprit eurent plutôt pour but d'assurer la domination romaine dans les provinces déjà conquises, ou de défendre les frontières, que de subjuguier de nouveaux territoires. Cette politique fut, en général, celle de ses successeurs, et sous l'empire, la grandeur romaine prit peu d'accroissement. Sous Auguste, l'Espagne toujours rebelle fut définitivement soumise ; une partie de l'Arménie fut conquise ; un traité avec les Parthes répara les hontes de Crassus et d'Antoine ; les contrées au sud du Danube furent ajoutées à l'empire ; une suite d'expéditions, qui durèrent plus de vingt ans, furent dirigées contre les peuples de la Germanie : les principales d'entre elles furent conduites par Drusus et Tibère, de la famille d'Auguste ; mais une grande révolte des Germains et la destruction complète de l'armée romaine de Varus les rendirent inutiles.

A Auguste succéda son fils adoptif Tibère (14 de J.-C.), que déjà de son vivant il avait associé à l'empire. Tibère suivit d'a-

bord la politique d'Auguste : il ne se chargea qu'avec répugnance du pouvoir ; et comme Auguste , il s'affermir par une sage administration , et s'appuya sur sa réputation militaire depuis long-temps fondée. De nouvelles expéditions furent entreprises dans la Germanie et en Orient , conduites principalement par Germanicus, neveu et fils adoptif de l'empereur.

Sous Tibère recommença pour les familles nobles de Rome le régime de la terreur. L'empereur était tribun du peuple, et tout attentat contre lui était un attentat contre la majesté du peuple romain. Ces crimes devinrent nombreux alors : des délateurs de toute classe dénonçaient leurs plus intimes amis , et il parait que les exécutions sanglantes se multiplièrent ; mais ici nous devons nous délier des histoires patriciennes, qui ne respirent que haine et calomnie. Le ministre des cruautés de Tibère fut le préfet du prétoire Séjan , qui pendant huit années sut conserver sa confiance et gouverner à sa place, et qui finit par périr lui-même par ordre de son maître. Tibère, pendant ce temps, habitait l'île de Caprée, perdu, dit-on, dans des plaisirs infâmes (57).

Les trois règnes suivants surtout sont célèbres par la terreur et les exécutions sanglantes. Caius Caligula, fils de Germanicus et successeur de Tibère, apparaît comme un fou furieux , malade de débauches , d'une prodigalité insensée, d'une cruauté atroce. Caligula est assassiné par des conjurés ; mais les soldats du *prétoire*, les gardes impériales créées par Auguste , s'emparent du pouvoir et le donnent à l'oncle de l'empereur, à Claude , que l'histoire présente comme un imbécile hébété, quoiqu'il soit certain qu'il fit des recherches curieuses sur les antiquités romaines et étrusques. Sous Claude, une corruption effrénée souilla le palais impérial : sa première femme, Messaline, est célèbre par ses prostitutions : sa seconde femme , Agrippine, l'empoisonna et mit sur le trône Néron, qu'elle avait eu d'un premier mari.

Sur la tête de Néron ont été accumulées toutes les infamies.

toutes les atrocités dont un homme puisse se rendre coupable. Son penchant excessif pour la débauche, son luxe effréné, et par dessus tout l'extermination de presque tout ce qui restait des anciennes familles de Rome, même de celle des Césars (sa mère Agrippine et sa femme Octavie périrent sous ses coups), ont reçu une couleur plus odieuse encore sous le pinceau des ennemis qui nous ont transmis son histoire : on l'accuse aussi d'être l'auteur d'un grand incendie qui à cette époque détruisit une partie de Rome. Cependant Néron, qui cultivait les lettres et les arts, était aimé du peuple. Il périt dans une révolte prétorienne (68).

Avec Néron s'éteignit la famille des Césars ; et à partir de ce moment, l'empire appartint au général d'armée qui sut se défaire de son rival. Les troupes prétoriennes, cantonnées à Rome au siège de l'empire et maîtresses du sénat, jouèrent un grand rôle dans cette distribution de la puissance ; et ce fut d'elles que vinrent la plupart des désordres.

A la mort de Néron, Galba, homme sévère, avait été proclamé en Espagne. Ses réformes déplurent aux prétoriens qui le massacrèrent. Othon fut reconnu par le sénat ; mais Vitellius, proclamé par les légions de Germanie, le défit. Ses débauches, ses excès de table, ses cruautés ont rendu célèbre son règne bien court. Flavius Vespasien, proclamé par les légions de Syrie, fut vainqueur de Vitellius, et sous son règne une administration pacifique et régulière vint réparer les désordres qui s'étaient introduits. Le régime de la terreur cessa pour ne reparaitre qu'exceptionnellement. Vespasien rétablit les finances et la discipline militaire, et remit l'ordre et la sécurité dans l'empire. Son fils Titus marcha sur ses traces, et les historiens ont exalté le bonheur dont Rome jouit sous son règne bien court. Mais le frère de Titus, Domitien, orgueilleux, défiant, envieux et sanguinaire, rappela les temps de Néron.

Domitien fut assassiné (96), et après lui vint Nerva, auquel

une nouvelle révolte des gardes coûta bientôt la vie. Nerva avait adopté Trajan, qui lui succéda, et avec lui Rome païenne entre dans sa dernière période de gloire et de prospérité. Le siècle qui s'écoula sous le gouvernement de Trajan et de ses successeurs, Adrien, Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle, qui tous se rattachent par adoption à la famille de Trajan, et qui sont connus sous le nom des Antonins, offre une administration régulière et bienfaisante, plusieurs guerres heureuses, de grandes constructions. Ces princes furent tous de grands hommes : Trajan fut un général habile : Adrien, quoique souillé par la débauche, perfectionna l'administration intérieure et la justice, et fortifia la discipline militaire : Antonin-le-Pieux, d'un caractère noble et bon, n'eut qu'à marcher dans la voie de ses prédécesseurs. Marc-Aurèle, qui pratiqua sur le trône la morale stoïcienne, et auquel fut associé à l'empire L. Vérus, fut moins heureux. Une invasion des Marcomans dans la Dacie, des guerres continuelles avec d'autres peuples du nord, une peste cruelle et la famine, désolèrent son règne.

Marc-Aurèle eut pour successeur son fils Commode; et avec ce prince, émule de Caligula et de Domitien, commence une période désastreuse pour l'empire. Commode est assassiné, et Pertinax périt bientôt dans une révolte des prétoriens. Alors le despotisme militaire arrive à son comble : chaque armée veut élever son général au trône, et il en naît une anarchie effroyable. Après la mort de Pertinax, les prétoriens mettent publiquement l'empire à l'encan, et Didius Julianus l'achète. Mais trois concurrents s'élèvent aussi dans trois parties différentes de l'empire. Septime Sévère l'emporte sur tous et parvient à régner pendant dix-huit ans. Ses deux fils Geta et Caracalla lui succèdent. Ce dernier reste seul maître après avoir assassiné son frère ; mais sa cruauté et sa cupidité excitent contre lui des meurtriers. Macrin ne règne que pendant un an. Élagabale proclamé par les légions lui suc-

cède, et ce jeune homme de quatorze ans surpasse par ses débauches, ses prodigalités et son luxe, tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Son cousin Alexandre Sévère le remplace, mais la fermeté de cet excellent prince cause bientôt sa mort. Maximin, soldat féroce, et célèbre par sa force musculaire, est proclamé par les légions; mais peu de temps après le peuple de Rome lui oppose Gordien et le fils de celui-ci du même nom; et ensuite Pupien et Balbin et le troisième Gordien. Ce dernier garde le trône après la mort de Maximin et de ses rivaux; il est assassiné par Philippe, suivi bientôt de Dèce et d'Émilien. Enfin l'état respire sous Valérien. Mais ce prince meurt prisonnier des Perses, après une longue captivité.

Gallien, le fils de Valérien, voit se soulever contre lui des compétiteurs de tous les points de l'empire. C'est la période des trente tyrans, quoiqu'en réalité il n'y eût eu à la fois que dix-neuf prétendants. Claude, l'homme du sénat, parvint à en abattre quelques-uns; Aurélien acheva la victoire; dans son expédition la plus glorieuse il vainquit Zénobie, veuve d'Odenat de Palmyre, et maîtresse d'une grande partie de l'Asie. Après l'assassinat commis sur Aurélien, le sénat fut maître de l'empire. Il le donna d'abord à Tacite, dont la mort suivit bientôt. Probus fut proclamé par les légions; mais cet empereur voulut réformer la discipline militaire, et employer les armées aux travaux publics (ce fut lui qui fit planter les vignobles de la Gaule): il périt victime du mécontentement de ses soldats. Carus, Carin et Numérien se succédèrent rapidement. Enfin sous Dioclétien, il allait y avoir un moment de repos.

Dioclétien, proclamé par l'armée, essaya de rétablir l'administration; son règne fut long et heureux. Dès le commencement, il s'était associé Maximien, et afin de pourvoir plus facilement encore au gouvernement, ces deux *Augustes* s'adjoignirent deux *Césars*, Galère et Constance Chlore. Ils se



partagèrent les provinces, et rétablirent la tranquillité dans l'empire.

Mais les temps de la domination païenne étaient écoulés. Avec le successeur de Dioclétien, la religion chrétienne monte sur le trône, et alors commence une histoire nouvelle. Dioclétien abdiqua ainsi que son collègue Maximien, et dans la guerre de succession qui suivit sa mort, on vit de nouveau les masses se mêler à la lutte au nom de leurs croyances, et le caractère social prédominer. Constance Chlore et Galère s'étaient partagé l'empire; le fils de Constance, Constantin, proclamé seul empereur par son armée, s'appuie sur les sentiments chrétiens. Une longue guerre en résulte, dans laquelle apparaissent Galère, les Césars, qu'il nomma : Sévère, Maximin, Licinius : l'ancien collègue de Dioclétien, Maximien et son fils Maxence (\*). Les circonstances débarrassent Constantin de quelques-uns de ses compétiteurs. Il est vainqueur de Maxence après avoir arboré la croix comme étendard, et bientôt reste seul avec Licinius. Il partage l'empire avec celui-ci pendant quelque temps; mais l'opposition religieuse fait éclater la rupture; la défaite et la mort de Licinius assurent la domination de Constantin et le triomphe du christianisme.

Nous n'avons pas parlé des expéditions militaires des empereurs romains. Elles furent peu nombreuses dans les pre-

(\*) Voici l'ordre de succession de ces empereurs : A l'abdication de Dioclétien, Galère eut l'Orient avec l'Italie et l'Afrique; Constance, l'Occident. — Galère s'adjoind deux Césars, Sévère et Maximin. — A la mort de Constance, Constantin lui succède; mais déjà Maximien et son fils Maxence s'étaient révoltés contre Galère et ses Césars. Sévère est d'abord mis à mort, et Licinius le remplace. Bientôt Galère et Maximien meurent, et il ne reste contre Constantin que Maxence d'un côté, Maximin et Licinius (les Césars de Galère) de l'autre. Constantin défait et tue Maxence. La guerre éclate entre Licinius et Maximin, et ce dernier y périt. Licinius et Constantin restent seuls en présence.

miers temps et très-malheureuses plus tard. Sous Auguste et ses premiers successeurs, plusieurs territoires qui depuis long-temps étaient sous la domination romaine, mais auxquels on avait laissé un semblant d'indépendance, furent réduits en provinces (\*). Sous Claude, les Romains firent leurs premières conquêtes dans la Bretagne, et la soumission de toute l'Angleterre fut achevée par Agricola sous Vespasien. Ce prince et son successeur Titus, vainquirent la grande révolte des Juifs, dont l'histoire dramatique a été racontée par un des acteurs, le juif F. Josèphe. La prise et la destruction de Jérusalem, et la dispersion des Juifs dans toutes les parties du monde marquèrent le terme de l'existence de cette nation. Sous Domitien, les Cattes, peuple de la Germanie, attaquèrent l'empire, et les Daces ne purent être apaisés que par un tribut annuel. Mais Trajan releva la gloire romaine; il vainquit les Daces et ajouta leur territoire (situé entré le Danube, la Theiss, le Pruth et les Monts-Krapaks) à l'empire; et dans des guerres brillantes il pénétra en Arabie, soumit les Parthes et réduisit la Mésopotamie et l'Assyrie en provinces. Mais Adrien rendit ces conquêtes, et la limite orientale de l'empire fut fixée à l'Euphrate.

Après la période des Antonins, les malheurs de la guerre affligent l'empire autant que les luttes intestines. Deux ennemis formidables le harcelaient sans cesse et ne peuvent être vaincus. D'un côté, les barbares du nord, la ligue des Francs, établis tout le long du Bas-Rhin, la ligue des Alemanni, sur le Haut-Rhin, et les Goths sur le Danube provoquent des guerres continuelles, et leurs incursions

(\*) Les pays situés entre le Danube et les Alpes, par Auguste; la Vindélicie (Bavière), la Rhétie (Tyrol), la Pannonie (Hongrie), la Mœsie (provinces slaves de la Turquie), la Cappadoce, par Germanicus; la Mauritanie, la Lycie, la Judée et la Thrace, sous Claude. Caligula et Néron rétablirent quelques parties de l'Asie sur un pied d'indépendance, qui cessa de nouveau sous Vespasien.

sont à peine réprimées sous Dioclétien ; de l'autre, un nouvel empire perse, fondé par le Sassanide Artaxerxès, s'élève sur celui des Parthes ; les successeurs d'Artaxerxès sont des antagonistes terribles pour Rome, et Sapor, roi des Perses, fait subir de cruels outrages à l'empereur Valérien, son captif. Toutes ces victoires de peuples barbares étaient le signe de la faiblesse de l'empire, qui bientôt devait succomber sous leurs coups.

Jetons un coup-d'œil sur l'administration de l'empire et les modifications intérieures que Rome avait subies, puis nous dirons quelques mots de la marche générale de la civilisation depuis Alexandre-le-Grand.

Sous la domination des empereurs, les anciennes formes de la souveraineté républicaine durent disparaître et les magistratures changer de caractère. Les comices tombèrent en désuétude. Il paraît que par une loi nommée *Regia* et qui fut déjà portée sous Auguste même, le peuple investissait l'empereur, au commencement de chaque règne, de tous les droits de la souveraineté. Cependant l'existence de cette loi a été mise en doute et a soulevé de graves discussions. Le sénat, déjà désorganisé par César, le fut encore plus par Auguste, qui le soumit à des épurations réitérées, et ce corps se fit dès le commencement le vil flatteur du souverain. Cependant sous les premiers empereurs et sous les Antonins, il remplit jusqu'à un certain point les fonctions de corps législatif et de conseil-d'état, et les lois impériales étaient rendues sous forme de sénatus-consultes. La puissance consulaire de même fut annulée. La dignité subsista ; tous les ans le peuple élisait ses consuls ; mais leur fonction n'entraînait plus que des frais et n'eut d'autre utilité que de servir de répertoire chronologique.

L'empereur lui-même résumait en lui les fonctions de tribun, de souverain pontife et de chef des armées. C'était de son conseil intime, composé d'abord de ses amis seulement,

puis de personnes chargées officiellement d'un caractère public que partait la direction de la société. Peu à peu une fonction qui d'abord avait été fort restreinte s'accrut considérablement ; c'était celle du préfet du prétoire, qui de simple commandant des gardes prétoriennes, chargé de quelques objets de police municipale, s'éleva au rang de magistrat judiciaire suprême et de premier ministre de l'empereur. Dans l'anarchie militaire qui suivit les Antonins, les préfets du prétoire jouèrent un grand rôle ; plusieurs fois ils détrônèrent leurs maîtres et les remplacèrent.

Pendant long-temps, les empereurs n'eurent pas de cour proprement dite, et leur maison, la plus somptueuse de Rome, sans doute, n'était qu'une maison particulière. Auguste, en toutes choses, se conduisit comme un simple citoyen, et il astreignit les femmes de sa famille aux travaux habituels des matrones romaines. Ce ne fut que sous Adrien que l'on organisa la cour et qu'il y eut des fonctionnaires de la maison impériale. Dioclétien le premier ceignit le diadème et s'entourna de la pompe des rois de l'Orient. Sous les Antonins aussi s'introduisit la coutume de distinguer par le nom d'Augustes les empereurs régnants, et par celui de Césars, les fils adoptifs ou naturels, appelés au trône et associés au gouvernement de l'empire.

L'administration avait pour objet, outre la justice civile, l'entretien de l'Italie, les provinces, les finances et l'armée. Toute la sollicitude des empereurs se portait sur le peuple de Rome. Des distributions de viande et de vin ajoutées aux anciennes distributions de blé, des fêtes et des jeux publics sans nombre, et même des distributions d'argent en certaines occasions, le maintinrent dans le repos en l'assurant contre l'excès de la misère. Le sort des provinces s'améliora considérablement. L'administration fut régularisée. Auguste divisa les provinces en deux classes : celles de l'empereur qu'il se réservait et qu'il gouvernait par ses préfets, et celles du

peuple ou du sénat. Les pouvoirs des gouverneurs furent diminués. Il ne leur resta que l'administration civile ; dans les provinces de l'empereur seulement, c'est-à-dire dans les provinces frontières, ils exercèrent un pouvoir militaire ; mais l'administration des finances leur fut enlevée ; celles-ci furent soumises à des fonctionnaires spéciaux, les *procurateurs de César*, responsables seulement à l'empereur ; et ce qui surtout procura aux provinces un soulagement immense, des taxes régulières, quoique toujours très-lourdes, furent établies.

L'administration des finances subit de notables changements. A l'ancien *ærarium* (trésor public) Auguste joignit un trésor militaire (*fiscus*) particulier à l'empereur, dans lequel étaient versés les fonds des provinces, et qui finit par absorber l'*ærarium* lui-même. Les impôts, qui auparavant ne se levaient que dans les provinces, s'accrurent maintenant avec une rapidité prodigieuse. Plus de cinquante espèces de taxes de différente nature furent introduites. Elles portaient sur toutes choses et sur toutes classes d'hommes, et bientôt l'empire en fut épuisé.

Auguste réorganisa aussi l'armée qui devint permanente. Elle fut distribuée dans les provinces frontières, dans des camps fixes, qui devinrent bientôt des forteresses et plus tard des villes. De grandes immunités et des distinctions honorifiques appelaient les citoyens au service militaire. Les soldats jouissaient de plusieurs exemptions dans le droit civil : les lois sur le célibat, sur la puissance paternelle et sur la faculté de tester, furent adoucies en leur faveur ; les vétérans recevaient des sommes d'argent et des terres à cultiver. Les esclaves étaient sévèrement exclus des légions ; mais tous les sujets de l'empire y furent admis dès César et Auguste ; bientôt l'armée fut composée presque exclusivement d'auxiliaires, levés dans les provinces les plus éloignées, c'est-à-dire dans celles où la grossièreté des mœurs et l'esprit militaire vivaient le plus encore.

L'ancienne cité romaine , qui ne s'était ouverte qu'après tant d'efforts à la plèbe et puis à l'Italie, reçut dans son sein sous l'empire tous les peuples qu'elle avait conquis. Cependant il fallut plus de deux siècles encore avant que ce résultat fût obtenu. Enfin , sous Caracalla, tous les habitants de l'empire furent admis au droit de cité, et s'il est vrai que de nécessités financières motivèrent surtout cette nouvelle législation qui eut pour but de fournir des impôts considérables au fisc, et que même des traces de l'ancienne inégalité subsistèrent dans le droit civil, il est vrai aussi que le grand résultat de toutes les révolutions sociales de l'antiquité était accompli, et que tous les hommes libres étaient égaux.

Cependant l'inégalité de fait ne disparut pas , et celle de la fortune surtout ne tendit qu'à s'accroître. Déjà Auguste avait essayé de reconstituer une aristocratie de richesse et d'opinion, quoique sans pouvoir politique. Il avait défendu le mariage des sénateurs avec les personnes des classes inférieures du peuple ; il avait aussi établi des différences plus nombreuses entre les affranchis et les autres citoyens , et constitué plusieurs classes d'affranchis. Par la suite les titres et les fonctions honorifiques furent de plus en plus recherchés , et il en acquit une noblesse de cour dont les membres se distinguaient par plusieurs privilèges.

Le droit romain, qui déjà avait subi des modifications si nombreuses avant les troubles civils , en subit de bien plus grandes encore après cette époque. Plusieurs dispositions nouvelles furent introduites par des vues politiques. La législation d'Auguste surtout est remarquable sous ce rapport. Les guerres civiles avaient dépeuplé l'empire ; l'immoralité toujours croissante ne pouvait qu'empirer le mal en portant au célibat. Déjà l'usage immodéré du divorce avait fait un jeu du mariage ; les moindres convenances rompaient le lien conjugal, et tels citoyens changeaient de femme presque tous les ans. D'un autre côté, les affranchissements se multipliaient,

et la race corrompue des affranchis tendait à remplacer celle des citoyens libres. Auguste voulut parer à ces inconvénients. Par ses deux célèbres lois, Julia et Pappia Poppæa, il enconragea le mariage ; des privilèges divers furent accordés aux citoyens mariés ayant des enfants, au préjudice des célibataires et des mariés sans enfants, et ces privilèges s'étendaient à presque toutes les parties du droit civil. D'autres lois restreignirent les affranchissements.

Les plébiscites successifs, les sénatus-consultes, la juridiction prétorienne, et plus tard les constitutions des empereurs, rendirent presque méconnaissables les coutumes antiques et la loi des Douze-Tables. Les travaux des jurisconsultes n'avaient pas peu contribué à ces modifications. Depuis long-temps le droit était la science par excellence des Romains, et déjà pendant les guerres civiles plusieurs hommes s'y étaient rendus célèbres. Sous l'empire, cette science parvint à l'apogée de sa grandeur, et le siècle des Antonins doit une partie de son éclat aux grands jurisconsultes qu'il produisit.

Une quantité innombrable de livres parurent alors sur toutes les matières de droit, et les noms des jurisconsultes célèbres se pressent en foule. Nous ne citerons que les plus grands d'entre eux : Gaïus, Papinien, Paul, Ulpien. Malheureusement tous leurs ouvrages sont perdus à peu d'exceptions près (\*). Par eux le droit romain fut élaboré scientifiquement jusque dans ses dernières conséquences, et l'admiration des siècles a depuis long-temps rendu justice au génie de ces théoriciens profonds, qui, dans les matières qu'ils ont embrassées, n'ont rien laissé à faire à la postérité.

(\*) Le monument le plus considérable de la science du droit romain, les *Pandectes* ou le *Digeste*, ne contient que des fragments, nombreux, il est vrai, mais souvent défigurés, compilés dans tous les ouvrages de droit par ordre de l'empereur Justinien au 6<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Mais si l'on doit payer un juste tribut d'éloges aux grands jurisconsultes romains, ces mêmes éloges n'atteignent pas le sujet qu'ils mettaient en œuvre, le droit romain tel que la suite des révolutions politiques et civiles l'avaient fait. Au temps de l'empire, les anciennes coutumes avaient perdu leur caractère social et religieux. Des institutions de Rome primitive ne restaient que des droits individuels, appuyés sur l'intérêt de ceux qui les possédaient, et qui donnaient lieu à des procès sans nombre.

Voici quels étaient les principaux de ces droits :

1<sup>o</sup> Les droits conjugaux relatifs surtout aux conventions matrimoniales ; car le mariage en lui-même avait perdu toute gravité, et la femme ne devenait plus la fille du mari ; 2<sup>o</sup> la puissance paternelle ; le pouvoir absolu du père sur les enfants subsistait toujours ; il durait pendant toute la vie du père, et à peine avait-il reçu quelques adoucissements sous les empereurs païens quant au droit de vie et de mort ; 3<sup>o</sup> les droits du maître sur les esclaves. Ceux-là subsistèrent dans toute leur rigueur. Les jurisconsultes firent la théorie de l'esclavage ainsi que des autres droits civils, et leur doctrine, sur ce point, se liait si intimement à toutes les matières du droit romain, qu'il n'est pas vingt passages des Pandectes où il n'en soit question ; 4<sup>o</sup> le droit de propriété qui reçut dans le dernier état de la législation romaine les formes qu'il conserve encore aujourd'hui ; 5<sup>o</sup> le droit d'héritage qui découlait toujours du lien de famille ; et enfin 6<sup>o</sup> les droits résultant des promesses et des conventions, ceux qui donnaient la faculté de poursuivre en justice, etc. Toutes ces matières reçurent de nombreux développements. Mais la science elle-même ne fut pas long-temps florissante. Sous le règne d'Alexandre-Sévère, elle jeta son dernier éclat, et déjà, sous Dioclétien, elle était tout-à-fait tombée.

Telles étaient les modifications intérieures que Rome avait subies. Voici maintenant ce qu'étaient devenues les croyan-



ces , les sciences , les lettres , les mœurs , aussi bien grecques et orientales que romaines.

Le paganisme était arrivé à sa dernière période. Un grand syncrétisme s'était opéré. L'antique religion de Rome avait cédé devant les cultes nombreux de l'Orient et de la Grèce. Ces cultes , repoussés d'abord , furent bientôt reçus avec faveur ; ils se mêlèrent avec les traditions romaines , et formèrent avec elles un ensemble dont il est difficile aujourd'hui de distinguer les éléments. Les cultes spéciaux à Rome subsistèrent toujours ; mais ceux de la Grèce , de l'Égypte , de l'Asie-Mineure , de la Syrie , se firent la place la plus grande , et pour que légalement la fusion fût constatée , on bâtit , sous Auguste , le Panthéon , temple commun de tous les dieux.

La ferveur religieuse était éteinte. Quelques mystères , quelques initiations , surtout ceux de Mithra , qui prirent sous l'empire une assez grande extension , purent encore conserver des restes de foi chez les hommes ardents ; mais depuis qu'Evhemère , sous Séleucus Nicator , avait défendu la thèse encore hardie alors , que tous les dieux n'étaient que des hommes divinisés , la discussion philosophique avait attaqué la religion , et les croyances anciennes étaient démolies pièce à pièce. Peu à peu l'incrédulité devint générale parmi les hommes instruits. Chez le peuple , la foi religieuse ne fut qu'une superstition dont on ne tirait aucune conséquence morale. Cependant le culte conserva ses pompes , qui s'accrurent encore avec le luxe de Rome. Même on vit renaître alors , sous l'influence des circonstances politiques , une des antiques croyances des peuples primitifs : celle de la divinité des hommes qui gouvernaient. La plupart des empereurs , à partir de César , furent mis au rang des dieux , et on les honora d'un culte public plus pompeux quelquefois que celui des grandes divinités.

Les beaux-arts , sous la domination romaine , furent tous grecs d'origine. Rome eut peu d'artistes indigènes , et tous

ne furent que des imitateurs de la Grèce. Là, déjà la décadence avait commencé, et elle continua sous la domination romaine. Des arts de luxe, tels que celui de graver les pierres, de fondre des objets en métal, etc., remplacèrent alors les beaux-arts proprement dits. Cependant l'architecture et la sculpture survécurent encore. De beaux monuments de sculpture nous sont restés des premiers temps de l'empire romain; mais bientôt cet art périt sous la fadeur des formes et l'inhabileté des maîtres. L'architecture subit à Rome quelques modifications dans les détails : l'ordre romain et l'ordre étrusque furent créés, et, sous les premiers empereurs, s'élevèrent ces nombreux monuments dont les débris couvrent encore le sol classique de l'Italie. Les temples construits par Auguste : le temple d'Apollon, celui de Mars et celui du Capitole; la reconstruction du Forum sous ce prince; le Panthéon, élevé par Agrippa; les Cirques nombreux, le premier construit par César, et l'immense Colysée qui contenait plus de cent mille personnes, bâti par Vespasien; les vastes palais impériaux parmi lesquels celui de Néron surtout est célèbre; puis les monuments de toute espèce élevés sous Trajan et sous Adrien marquent une période glorieuse pour l'architecture; enfin cet art tomba comme tous les autres, et les monuments postérieurs à ceux que nous venons d'énumérer portent les signes d'une décadence de plus en plus rapide.

La littérature resta sous l'influence grecque. La langue latine et la langue grecque se répandirent également dans l'empire. Déjà avant les Gracques, les Romains apprenaient le grec, et cette langue devint bientôt universelle. Mais pour la littérature grecque elle-même le siècle de Périclès était passé. Les Ptolémées, par la faveur qu'ils accordèrent aux lettres, firent d'Alexandrie le nouveau centre de l'instruction. Les rois de Pergame essayèrent de rivaliser avec eux; mais rien alors ne pouvait ranimer le sentiment éteint, et toute cette période ne vit pas naître un seul grand poète. La

poésie épique et héroïque , la tragédie et la comédie , étaient mortes bientôt après Alexandre. L'éloquence était devenue un simple jeu de rhéteur. On ne se livra plus qu'à la poésie légère ; on fit des idylles et des poèmes didactiques ; il y eut surtout une foule d'épigrammatistes , dont des fragments nombreux nous ont été conservés dans les anthologies ou recueils de poésies diverses que l'on commença à former à cette époque.

La littérature alexandrine se distingue du reste par un caractère nouveau. En cessant de faire partie des beaux arts , elle devint une science. Alors on fit des travaux sur la langue et la grammaire , on composa des traités de rhétorique , on dressa des canons des auteurs réputés classiques ; mais surtout on commenta les anciens auteurs. Il y eut des scolies , des annotations , des critiques sur chaque écrivain célèbre. Malheureusement un petit nombre seulement de ces scolies si fécondes en renseignements sur l'antiquité nous sont parvenues , et nous ne les possédons encore que modifiées par les travaux bien postérieurs des savants du Bas-Empire.

La littérature latine ne fut qu'une imitation de la littérature grecque. Les anciens chants nationaux des Romains furent oubliés de bonne heure , et ce fut sous l'influence grecque qu'écrivirent les premiers poètes. Liv. Andronicus , le premier d'entre eux , introduisit à Rome des imitations du théâtre grec. Puis vinrent d'autres poètes , Ennius , Nævius , et les historiens dont nous avons parlé. Leurs œuvres sont perdues ; mais les comédies de Plaute et de Térence nous offrent des monuments de la plus ancienne littérature romaine. Bientôt nous arrivons au siècle où la langue latine avait atteint sa dernière perfection ; et là , nous trouvons des prosateurs célèbres : Cicéron , qui joua un si grand rôle dans les troubles civils , initié dans toute la science littéraire et philosophique des Grecs , auteur d'une foule de traités de rhétorique , de morale et de philosophie , mais ce é-

bre surtout par l'éloquence ; Tite-live , son contemporain , écrivain de l'histoire nationale de Rome , et sous la plume duquel a grandi la gloire de sa patrie ; puis le grand César , qui écrivit lui-même ses mémoires sur son expédition en Gaule et sur les guerres civiles.

Les grands poètes de Rome vécurent sous Auguste , et c'est en partie à la protection que Mécène accorda aux lettres qu'est dû l'éclat dont brilla alors la littérature latine. Mais déjà le sentiment qui inspire les grandes œuvres poétiques n'existait plus , et la puissance créatrice était éteinte. Le principal des poèmes épiques de Rome , l'Énéide de Virgile , si beau dans les détails , est bien au-dessous des poèmes d'Homère. La poésie lyrique , la satire , l'idylle , l'épigramme , les genres de poésie , en un mot , qui prêtent aux sentiments individuels , prirent un plus grand essor , et le siècle d'Auguste peut montrer , à côté de Virgile et d'Horace , Ovide , Tibulle , Catulle , Properce ; mais leurs poésies ne purent être que l'expression des mœurs romaines de cette époque. Les belles pages d'Horace sont souillées par des morceaux obscènes , et les sujets érotiques furent traités de préférence.

L'éclat de la littérature romaine fut de courte durée. Déjà les hommes du premier siècle de l'ère chrétienne sont bien inférieurs à ceux que nous venons de nommer. Cependant les noms de Stace , de Lucain , de Juvénal , de Martial , brillent encore parmi les auteurs classiques , et les histoires satiriques de Tacite , quoique injustes et imbues du sentiment aristocratique , révèlent un des plus grands écrivains de l'antiquité. Mais bientôt la langue latine elle-même déchoit , et à partir du deuxième siècle , il ne s'offre plus d'œuvre digne de remarque.

Nous avons exposé l'état de la philosophie grecque après Socrate. Pendant une longue période , les systèmes qui avaient été formulés alors restèrent les seuls. Ni Alexandrie sous les Ptolémées , ni Pergame , ni Rome , n'en ajoutèrent de nou-

veaux. Au commencement de l'empire, il en était deux surtout qui se partageaient les esprits, le stoïcisme et l'épicurisme. Tous les hommes qui reculaient devant le débordement des mauvaises mœurs, et qui en même temps conservaient la rudesse et la fierté du patriciat ancien, se firent stoiciens. Tels furent Caton d'Utique et Brutus, tels furent en général les jurisconsultes; les deux philosophes même par lesquels la doctrine stoïque nous est le mieux connue, le grec Épicète et le romain Sénèque vivaient alors. Un autre stoïcien célèbre fut l'empereur Marc-Aurèle, dont il nous est également parvenu des écrits. Mais déjà la parole chrétienne avait été prêchée, et l'on aperçoit dans leurs doctrines les traces de cet enseignement nouveau. L'épicurisme fit des progrès bien plus rapides. Cette doctrine convenait à ces hommes de l'empire, aux jouissances immodérées, et justifiait leurs voluptés et leur sensualité inouïe. Lucrèce exposa dans un poème didactique la philosophie épicurienne, et il fut possible à chacun de l'apprendre en jouant.

Vers la fin du deuxième siècle seulement après Jésus-Christ parut une philosophie nouvelle, ou plutôt un syncrétisme universel de tous les systèmes, un éclectisme panthéiste fondé sur un mélange des doctrines orientales, pythagoriciennes et platoniciennes. Cette théorie fut formulée en opposition avec le christianisme qui se propageait alors, et même les néoplatoniciens, c'est ainsi qu'on désigne les sectateurs de cette école, essayèrent d'opposer à l'histoire évangélique celle d'Apollonius de Tyane, qui avait vécu sous Néron, et dont la vie fort problématique ne fut écrite que deux cents ans plus tard. Leur doctrine fut le dernier effort du paganisme mourant, et elle différa peu du panthéisme de l'Inde. Pour les néoplatoniciens, il était un seul être, une seule substance, Dieu, l'être infini et absolu, le principe de vie et de lumière; tous les êtres émanaient de sa substance spirituelle et y retournaient; mais la lumière, en rayonnant à l'infini, devenait ténèbres;

et ainsi l'on expliquait et les imperfections relatives des êtres, et la doctrine de la chute et de la métempsycose, l'une des parties essentielles du système. A cette généralité panthéiste se liait une théorie de la trinité empruntée soit aux doctrines égyptiennes, soit à celles de Platon et de Pythagore ; une théorie de la hiérarchie des êtres spirituels, des dieux, des démons, des héros, des hommes, et une doctrine psychologique platonicienne ; enfin, la logique et la morale étaient compilées dans tous les systèmes antérieurs. Le néo-platonisme, enveloppé dans des formes obscures et mystiques, offre encore beaucoup de difficultés malgré les nombreux écrits originaux de ses principaux chefs, Plotin, Proclus, Jamblique, qui nous sont parvenus.

Nous avons dit que la science avait fait de grands progrès depuis Aristote ; tous ces progrès, cependant, sont antérieurs au troisième siècle de notre ère ; à cette époque, le mouvement scientifique était épuisé, et la science avait péri avec tout le reste.

Nous avons déjà parlé de la science littéraire. Deux autres branches de la connaissance humaine reçurent de grands développements : la géographie et l'histoire. De nombreux voyages furent entrepris bientôt après la mort d'Alexandre ; celui de Megasthène dans l'Inde, sous Séleucus, et celui d'Eudoxe, dans différentes parties du monde connu, sont restés les plus célèbres, et nous possédons encore celui de Pausanias dans la Grèce. En même temps on écrivait des géographies scientifiques, et celle de Strabon reste comme un des monuments historiques les plus remarquables de l'antiquité. La géographie astronomique et mathématique fit de grands progrès, surtout entre les mains du célèbre astronome Claude Ptolémée. En histoire, une foule de compilations furent entreprises, et l'utilité de celles qui nous restent des Grecs Diodore de Sicile et Plutarque, et du latin Justin, est incontestable. L'histoire romaine aussi fut cultivée avec soin : Polybe, Denis d'Hali-

carnasse, Dion Cassius, nous ont laissé des travaux précieux ; nous avons parlé autre part de ceux des Romains mêmes.

Parmi les sciences exactes et physiques, l'astronomie, les mathématiques et la médecine surtout firent de grands progrès. Il nous serait impossible ici d'exposer les nombreuses découvertes dont s'enrichirent ces sciences, sans entrer dans des détails qui n'appartiennent pas à cette histoire. Qu'il nous suffise de dire que le nom de Claude Ptolémée domine l'astronomie, et que le système qui place la terre au centre du monde fut complètement élaboré par ce savant ; que la géométrie, une grande partie de la mécanique et la trigonométrie recurent de nombreux développements, et que les noms d'Euclide et d'Archimède resteront à jamais célèbres ; enfin qu'en médecine, un grand homme, Galien, vint résumer tous les travaux antérieurs et les accrottre encore, surtout par la pratique de la dissection qu'il mit en usage. Toute cette science resta grecque. Deux Romains seulement nous apparaissent comme y ayant pris part ; mais leurs livres sont précieux pour les nombreux renseignements qu'ils contiennent, ce sont ceux de Sénèque le Philosophe pour les sciences physiques, et de Pline l'Ancien pour l'histoire naturelle, la géographie, etc.

Nous avons déjà indiqué en partie l'état économique et moral de l'empire romain. La réunion d'un si vaste territoire sous une seule domination offrait un vaste champ aux développements de l'industrie et du commerce. Le commerce oriental s'étendait maintenant sur d'immenses contrées. Les deux routes anciennes qui, de l'Inde, aboutissaient dans la Phénicie et l'Asie-Mineure existaient encore. Les villes de Ctésiphon et de Séleucie avaient remplacé Babylone. Un nouveau centre d'industrie s'était formé à Antioche, en Syrie ; et, depuis les expéditions de Séleucus dans l'Inde, le commerce n'avait cessé de s'accrottre. D'un autre côté, Alexandrie, sous les Ptolémées, avait pris des

accroissements immenses. Elle était le centre d'un triple commerce : d'un côté , elle exploitait les mers de l'Inde par le golfe Arabe, où les Ptolémées avaient fondé les ports de Myos-Hormos et de Bérénice, qui communiquaient avec elle par des routes dans le désert et des canaux ; ses vaisseaux visitaient les côtes du Malabar, l'île de Trapobane (Ceylan) et arrivaient jusqu'à l'Inde au-delà du Gange ; d'un autre côté, elle entretenait des relations suivies avec l'intérieur de l'Afrique ; enfin, elle exploitait par sa marine tous les ports de la Méditerranée.

Tous les produits de l'Orient affluaient en Italie. Tous les ans, des navires, partis d'Alexandrie, venaient y apporter les approvisionnements de blé. Les provinces occidentales, de même, fournissaient leurs productions. Marseille, Narbonne et Nîmes envoyaient leurs marchandises de la Gaule, où Lyon à l'intérieur était un centre de production. On exploitait les mines de l'Espagne et des pays situés sur les bords du Danube ; on achetait de l'ambre aux peuples éloignés des bords de la Baltique, et sur les côtes de la Bretagne étaient établies des pêcheries de perles.

L'industrie se tourna surtout vers la production des objets de luxe ; mais les grandes entreprises sociales ne manquèrent pas à Rome. Déjà, après la guerre des Samnites, Appius avait fait construire une route qui conduisait à Capoue, et peut-être ce ne fut pas la première. Les travaux publics furent poussés avec vigueur sous les Gracques ; puis, Auguste changea complètement l'aspect de Rome. Sous les empereurs, des routes, partant de toutes les provinces de l'empire, venaient aboutir au Colysée ; et des postes étaient organisées pour porter les dépêches impériales. Nous avons parlé des cirques, des temples, des palais magnifiques ; nous devons y ajouter les aqueducs nombreux destinés à assurer l'eau à toutes les villes, et les lignes de fortifications établies sur les frontières, surtout en Bretagne et le long du Rhin. La con-



struction romaine se distinguait de toutes les autres par sa solidité; et les monuments nombreux qui ont survécu aux siècles nous permettent de l'étudier encore.

Mais, malgré la sage administration des empereurs des deux premiers siècles, malgré les richesses accumulées, le commerce et l'industrie, la prospérité de l'empire ne pouvait durer. La dépravation, l'inégalité des fortunes et la plaie de l'esclavage auraient suffi, indépendamment des guerres civiles et des invasions des barbares, pour le détruire. L'immoralité et le luxe, introduits dès les premières guerres d'Orient, avaient marché de front et étaient arrivés à des résultats effrayants. Tous les vices de l'Orient et de la Grèce s'étaient mêlés aux mœurs encore sauvages des Romains primitifs. La débauche était universelle; on la poussait à une extrémité dont aujourd'hui il est difficile de se faire une idée. Qu'il nous suffise de rappeler que les deux plus grands poètes de Rome chantèrent un vice infâme, et que ce vice souilla le trône des Antonins mêmes. En vain César, Auguste et Tibère avaient voulu arrêter le débordement des mœurs par des lois somptuaires; en vain avaient-ils essayé de réprimer les excès du luxe, une pente fatale entraînait Rome, et rien ne pouvait l'arrêter. A toutes ces volaptés, à tous ces raffinements des jouissances, se mêlaient les plaisirs sanglants et cruels qui dénotent la barbarie des sociétés. C'était à Rome qu'avaient pris naissance ces combats d'animaux, ces jeux des gladiateurs, où le spectateur se plaisait à voir mourir des hommes. Les jeux du cirque reçurent sous l'empire un développement immense. Les fêtes qu'on donnait au peuple duraient des mois entiers. Là, venaient combattre par centaines les animaux féroces de l'Afrique et de l'Asie; là, des milliers d'esclaves périssaient chaque jour; on livrait des batailles simulées, où souvent vingt mille hommes étaient engagés, dont au moins la moitié était destinée à la mort. Quelquefois le cirque était inondé

d'eau ; et le peuple romain goûtait le spectacle d'un combat naval, aussi lugubre que dans la réalité.

L'inégalité des conditions et l'esclavage ne contribuaient pas moins que l'immoralité à détruire la société romaine. Le luxe des grands propriétaires était inouï ; leurs palais étaient des villes, décorées avec magnificence ; leurs propriétés s'étendaient sur de vastes territoires, et leurs revenus leur permettaient d'entreprendre à leurs frais des travaux publics, des routes, des canaux, des temples, des cirques. La classe moyenne avait disparu. Les efforts des premiers empereurs n'avaient pu la reconstituer. Les villes étaient peuplées d'affranchis, les campagnes d'esclaves. De tout temps on avait fait un commerce immense de cette marchandise humaine. Atticus, l'ami de Cicéron, instruisait des esclaves pour les revendre. Sous l'empire, il y avait des citoyens qui en possédaient dix à vingt mille. Ces malheureux étaient traités sans pitié ; ceux qui cultivaient la terre passaient la nuit, enchaînés en grand nombre, dans des cachots infects ; à peine recevaient-ils une nourriture grossière ; la misère en moissonnait beaucoup ; d'autres périssaient en foule dans les combats du cirque ; cependant ils formaient les trois quarts de la population totale.

Toutes ces causes devaient entraîner la dépopulation de l'empire. Il arriva bientôt, en effet, que les hommes manquèrent partout. La guerre étrangère et civile et l'oppression du fisc se joignirent à tous ces maux. Les bras ne suffisaient plus à la culture des terres ; et de vastes territoires, jadis fertiles et productifs, étaient vides d'habitants.

Telle fut la fin de la civilisation ancienne. Tout avait péri : croyances, mœurs, institutions, science, littérature. Les derniers résultats de la philosophie polythéiste et du droit qui consacrait l'inégalité des hommes étaient atteints ; les doctrines de l'antiquité étaient épuisées et incapables d'engendrer l'avenir. Nous pouvons juger par les analogies histori-

ques de ce que fût devenu l'empire romain, si de nouvelles croyances n'étaient venues ranimer la foi et l'activité des hommes. De même qu'en Asie, où des hordes de Tartares et de Mongols fondèrent successivement de vastes dominations qui tombèrent presque aussitôt, le monde ancien eût été livré aux barbares, qui, dans leurs courses conquérantes, auraient détruit les derniers restes de sa prospérité matérielle et morcelé l'empire en une foule de petits états, destinés à retourner aux mœurs des peuples primitifs. Mais il n'en devait pas être ainsi. Dieu avait réservé un autre avenir au monde ; l'Évangile avait été enseigné ; la morale de la fraternité avait effacé l'inégalité des hommes, resserré et anobli les liens de la famille, aboli les haines nationales ; de nouvelles générations plus fortes et plus actives devaient naître sur le sol de l'Occident ; l'humanité était sauvée par le Christ dans sa chair aussi bien que dans son esprit. La propagation de la parole chrétienne ouvre une nouvelle série de faits historiques : l'exposé de ces faits formera le sujet de notre second volume.

FIN DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

# TABLEAU CHRONOLOGIQUE

## DE L'HISTOIRE ANCIENNE (1).

4063 Création (2).

3308 Déluge.

| EUROPE.   | ASIE ET AFRIQUE.  |
|---|---|
| Av. J.-C.                                       | Av. J.-C.   |
|   | 2296 Vocation d'Abraham.  |
|   | 2097 Joseph est vendu par ses frères.   |
|   | 2076 Jacob s'établit en Égypte.   |
| 1920 Phoronée, roi d'Argos.                     | 1916 Époque de Sémiramis.   |
| 1869 Ogygès, roi de la Béotie et de l'Attique.  | 1725 Naissance de Moïse. Temps de la dix-neuvième dynastie en Égypte. Séthosis ou Rhamsès-le-Grand. |
| 1643 Cécrops s'établit à Athènes.               | 1645 Les Juifs sortent de l'Égypte.   |
| 1580 Cadmus s'établit à Thèbes.                 | 1605 Mort de Moïse. Josué.  |
| 1572 Danaüs s'établit à Argos.                  | 1579 Origine de la dynastie des Attyades en Lydie.  |
| 1500 Minos, roi de Crète.                       |   |
| 1450 Commencement de la migration des Hellènes. |   |
| 1330 Établissement des Pélopidès.               |   |
| 1380 Expédition des Argonautes.                 |   |
| 1323 Thésée, roi d'Athènes.                     |   |
| 1313 Guerre de Thèbes.                          |   |
| 1280 Guerre de Troie.                           | 1259 Fondation de Carthage.   |
| 1190 Invasion des Doriens dans le Péloponèse.   | 1219 Dynastie des Héraclides en Lydie.  |
| 1132 Mort de Codrus.                            | 1189 Colonies œoliennes dans l'Asie-Mineure.  |
|   | 1132 Colonies doriennes.  |
|   | 1130 Colonies ioniennes.  |
|   | 1080 Élection de Saül. — Abibal, premier roi de Tyr.  |

(1) Nous ne donnons ici que les dates reçues dans l'enseignement. Voyez, pour les principales difficultés de la chronologie, les pages 134, 150, 216, 290, 116, 322, 333, 339, 365, 449, 470.

(2) Une autre date vulgaire place la création en 4004. Le calcul le plus long fait remonter cette époque à l'an 6984 avant Jésus-Christ; le calcul le plus court à l'an 3483.

| AV. J.-C. | EUROPE.  | ASIE ET AFRIQUE.  |
|-----------|--|---|
|           |  | AV. J.-C.   |
|           |  | 1048 Sacre de David.  |
|           |  | 1040 Mort de Saül.  |
|           |  | 1033 Défaite d'Isboseth.  |
|           |  | 1030 Fin du royaume de Sobah en Syrie.                                    |
|           |  | 1001 Avènement de Salomon.  |
|           |  | 962 Mort de Salomon. Séparation des royaumes de Juda et d'Israël.         |
|           |  | 946 Ablam, roi de Juda.   |
|           |  | 944 Asa, roi de Juda.   |
|           |  | 942 Baaza, roi d'Israël.  |
|           |  | 919 Amri, roi d'Israël.   |
|           |  | 907 Achab, roi d'Israël.  |
|           |  | 904 Josaphat, roi de Juda.  |
|           |  | 900 Ben-Hadad II, roi de Damas.   |
|           |  | 888 Joram, roi d'Israël.  |
|           |  | 876 Athalie, reine de Juda. — Jéhu, roi d'Israël. — Hazael, roi de Damas. |
|           |  | 870 Joas, roi de Juda.  |
|           |  | 848 Joachas, roi d'Israël.  |
|           |  | 832 Joas, roi d'Israël.   |
|           |  | 831 Amasias, roi de Juda.   |
|           |  | 817 Jéroboam II, roi d'Israël.  |
|           |  | 803 Ozias, roi de Juda.   |
|           |  | 767 Zacharie, roi d'Israël.   |
|           |  | 766 Manahem, roi d'Israël.  |
|           |  | 759 Mort de Sardanapale. — Arbacès.                                       |
|           |  | 754 Phacéa, roi d'Israël.   |
|           |  | 753 Phacée, roi d'Israël.   |
|           |  | 752 Jonathan, roi de Juda.  |
|           |  | 747 Ere de Nabonassar.  |
|           |  | 742 Théglath-Phalassar, roi de Ninive.                                    |
|           |  | 737 Achaz, roi de Juda.   |
|           |  | 733 Déjocès, roi des Mèdes. — Fin du royaume de Gésur, en Syrie.          |
|           |  | 732 Fin du royaume de Damas.  |
|           |  | 726 Osée, roi d'Israël.   |
|           |  | 724 Salmanasar, roi de Ninive.  |
|           |  | 723 Ezéchias, roi de Juda.  |
|           |  | 718 Fin du royaume d'Israël.  |
|           |  | 712 Sennachérib, roi de Ninive.   |
|           |  | 708 Dynastie des Mermnades en Lydie.                                      |
|           |  | 707 Assar-Aédhon, r. de Ninive.   |
|           | 880 Lycurgue, législateur de Sparte.             |   |
|           | 799 Caranus, roi de Macédoine.                   |   |
|           | 776 Ere des Olympiades.                          |   |
|           | 753 Fondation de Rome (suivant d'autres en 752). |   |
|           | 744 Première guerre de Messénie.                 |   |
|           | 724 Fin de la première guerre de Messénie.       |   |
|           | 714 Numa Pompilius, roi de Rome (An de Rome 40). |   |

## EUROPE.

Av. J.-C.

- 684 Seconde guerre de Messénie.  
 671 Tullus Hostilius, roi de Rome.  
 668 Fin de la deuxième guerre de Messénie.  
 639 Ancus Martius, roi de Rome.  
 624 Dracon, législateur d'Athènes.  
 614 Tarquin l'Ancien, roi de Rome.  
 612 Cylon à Athènes.

- 506 Epiménide à Athènes.  
 503 Solon, législateur d'Athènes.  
 500 Prise de la ville de Crissa.  
 578 Servius Tullius, roi de Rome.  
 561 Usurpation de Pisistrate.  
 553 Les Phocéens s'établissent à Marseille.  
 544 Victoire des Spartiates sur Argos.  
 534 Tarquin-le-Superbe, roi de Rome.  
 528 Mort de Pisistrate.  
 510 Fuite d'Hippias en Perse.  
 509 Abolition de la royauté à Rome (an de Rome 244).  
 507 Le parti démocratique d'Athènes est victorieux sous Clisthène.  
 506 Athènes conquiert la Chersonèse.

## ASIE ET AFRIQUE.

Av. J.-C.

- 694 Manassés, roi de Juda.  
 690 Phraortes, roi des Mèdes.  
 680 Assar-Addhon s'empare de Babylone.  
 670 Ardys, roi de Lydie.  
 667 Nabuchodonosor I, roi de Ninive.  
 656 Psammétique, roi d'Égypte.  
 655 Cyaxare I, roi des Mèdes.  
 647 Sarac, roi de Ninive.  
 640 Amon, roi de Juda.  
 639 Josias, roi de Juda.  
 625 Nabopolassar prend Ninive.  
 621 Sadyatte, roi de Lydie.  
 617 Nécao, roi d'Égypte.  
 610 Halyatte, roi de Lydie.  
 608 Eliakim, roi de Juda.  
 606 Commencement de la captivité de Babylone.  
 605 Nabuchodonosor II, roi de Babylone.  
 601 Psammis, roi d'Égypte.  
 597 Sédécias, roi de Juda.  
 595 Astyage, roi des Mèdes. — Apriès, roi d'Égypte.  
 572 Destruction de Tyr par Nabuchodonosor.  
 570 Amasis, roi d'Égypte.  
 562 Evilmérôdac, roi de Babylone.  
 560 Neriglissor, roi de Babylone.  
 559 Crésus, roi de Lydie.  
 555 Labarosorarchod, roi de Babylone.  
 554 Labynt, roi de Babylone. — La monarchie est rétablie à Tyr.  
 553 Avènement de Cyrus.  
 547 Défaite de Crésus par Cyrus, à Tymbrée.  
 538 Prise de Babylone par Cyrus.  
 536 Fin de la captivité de Babylone.  
 530 Cambyse, roi des Perses.  
 526 Psamménit, roi d'Égypte.  
 525 Conquête de l'Égypte par Cambyse.  
 522 Smerdis succède à Cambyse. — Darius, fils d'Hystaspes.

## EUROPE.

AV. J.-C.

- 496 Expédition de Mardonius.
- 492 Retraite du peuple romain sur le mont Aventin.
- 490 Bataille de Marathon.
- 486 Spurius Cassius.
- 480 Combat des Thermopyles.  
Bataille de Salamine.
- 479 Bataille de Platée.
- 464 Révolte des Ilotes et des Messéniens contre Sparte.
- 462 Loi Terentilla.
- 449 Loi des Douze - Tables. —  
Chute des décemvirs (an de Rome 304).
- 432 Athènes prend parti pour Corcyre contre Corinthe.
- 431 Commencem. de la guerre du Péloponèse.
- 421 Paix de Nicias.
- 420 Ligne du Péloponèse contre Sparte.
- 418 Victoire des Spartiates.
- 415 Expédition des Athéniens en Sicile.
- 413 Désastres des Athéniens.
- 412 La guerre du Péloponèse recommence.
- 411 Alcibiade rappelé à Athènes.
- 406 Alcibiade est privé du commandement.
- 405 Bataille d'Egos-Potamos. —  
Guerre des Romains contre Véies.
- 403 Thrasybule chasse les trente tyrans d'Athènes.
- 395 Ligue contre Sparte. Rappel d'Agésilas.
- 390 Les Gaulois à Rome.
- 387 Paix d'Antalcidas.
- 382 Les Spartiates s'emparent de la citadelle de Thèbes.
- 379 Conjuration de Pélopidas.
- 371 Bataille de Leuctres.
- 366 Loi Licinia à Rome.
- 365 Mort de Pélopidas.
- 363 Bataille de Mantinée.
- 360 Philippe, roi de Macédoine.
- 358 Guerre sociale.

## ASIE ET AFRIQUE.

AV. J.-C.

- 516 Le second temple de Jérusalem est terminé.
- 504 Révolte de l'Ionie contre les Perses.
- 485 Xerxès, roi de Perse.
- 472 Artaxerxès-Longuemain, roi de Perse.
- 479 Combat de Mycale.
- 463 Révolte de l'Égypte.
- 457 Désastres des Athéniens en Égypte.
- 449 Paix de Cimon.
- 448 Révolte de Mégabyze.
- 424 Xerxès II, Sogdien, et Darius Nothus, roi de Perse.
- 422 Révolte des satrapes.
- 414 Le roi Amyrtacus reconnu en Égypte.
- 407 Cyrus-le-Jeune nommé gouverneur de l'Asie - Mineure.
- 404 Artaxerxès II, Mnémon, roi de Perse.
- 402 Révolte de Cyrus-le-Jeune.
- 401 Bataille de Cunaxa.
- 400 Retraite des dix mille.
- 398 Expédition de Thymbron et de Dercyllidas en Asie.
- 397 Expédition d'Agésilas.
- 393 Négociations d'Antalcidas.
- 385 Evagoras reconnu roi de Chypre.
- 380 Révolte des satrapes.
- 374 Guerre des Perses dans l'Égypte.
- 362 Nouvelles révoltes des satrapes. — Expédition d'Agésilas en Égypte. — Ochus, roi de Perse.

## EUROPE.

AV. J.-C.

- 357 Conquêtes de Philippe en Thrace.
- 355 Guerre sacrée.
- 347 Prise d'Olynthe par Philippe.
- 345 Fin de la guerre sacrée.
- 343 Commenc. de la guerre des Romains contre les Samnites.
- 338 Bataille de Chéronée.
- 336 Alexandre-le-Grand.
- 335 Révolte de la Grèce.—Ruine de Thèbes.
- 323 Mort d'Alexandre.—Guerre Lamiaque.
- 321 Fourches Caudines.
- 320 Défaite de Perdicas.—Mort d'Antipater.
- 319 Guerre de Polysperchon contre Cassandre.
- 316 Défaite de Polysperchon.
- 315 Première ligue contre Antigone.
- 311 Traité des généraux avec Antigone.
- 308 Deuxième ligue contre Antigone.
- 301 Bataille d'Ipsus.
- 298 Mort de Cassandre.
- 295 Démétrius est maître de la Macédoine.
- 290 Fin de la guerre des Romains contre les Samnites.
- 286 Lysimaque règne en Macédoine.
- 282 Mort de Lysimaque.
- 281 Guerre des Romains avec Pyrrhus, roi d'Épire.
- 279 Invasion des Gaulois en Grèce.
- 278 Antigone de Goni, roi de Macédoine.
- 272 Mort de Pyrrhus à Argos.
- 266 L'Italie méridionale est soumise par les Romains.
- 264. Commencement de la première guerre punique.
- 251 Aratus délivre Sycione.

## ASIE ET AFRIQUE.

AV. J.-C.

- 358 Révolte des provinces maritimes.
- 338 Mort d'Ochus.
- 336 Darius - Codoman, roi de Perse.
- 334 Bataille du Granique.
- 333 Bataille d'Issus.
- 331 Bataille d'Arbelles.
- 327 Expédition dans l'Inde.
- 323 Ptolémée Lagus, roi d'Égypte.
- 312 Séleucus-Nicator, roi de Syrie. Ère des Séleucides.
- 285 Ptolémée - Philadelphie, roi d'Égypte.
- 283 Philetère, gouverneur de Pergame.
- 280 Nicomède I, roi de Bithynie.
- 279 Antiochus-Soter, roi de Syrie.
- 263 Eumène I, gouverneur de Pergame.
- 260 Antiochus-Théos, roi de Syrie.
- 255 Arsace et Tiridate se révoltent dans la Parthie.—Théodote dans la Bactriane.



## EUROPE.

Av. J.-C.

- 245 Démétrius, roi de Macédoine.
- 241 Fin de la première guerre punique. An de R. 512.
- 239 Réforme tentée par Agis à Sparte.
- 238 Conquête de la Corse et de la Sardaigne par les Romains.
- 235 Réforme de Cléomène.
- 233 Antigone-Doson, roi de Macédoine.
- 229 Progrès de la ligue achéenne.
- 225 Rupture entre Aratus et Cléomène.
- 224 Aratus appelle Antigone en Grèce. — Conquête de la Gaule cisalpine par les Romains.
- 222 Bataille de Sellasie.
- 221 Philippe III, roi de Macédoine.
- 220 Guerre des deux liguees en Grèce.
- 218 Prise de Sagonte. — Deuxième guerre punique.
- 216 Bataille de Cannes.
- 215 Philippe attaque les Romains.
- 212 Prise de Syracuse par Marcellus.
- 205 Premier traité des Romains avec Philippe.
- 201 Fin de la seconde guerre punique. — Seconde guerre des Romains avec Philippe.
- 197 Bataille de Cynocéphales.
- 189 Soumission des Étolieus.
- 178 Persée, roi de Macédoine.
- 168 Bataille de Pydna contre Persée.
- 149 Troisième guerre punique.
- 148 Bataille de Pydna contre Andrisque.
- 146 Fin de la troisième guerre punique. — Destruction de Corinthe.
- 140 Mort de Viriathe.

## ASIE ET AFRIQUE.

Av. J.-C.

- 247 Ptol.-Evergète, roi d'Égypte
- 246 Séleucus-Callicnicus, roi de Syrie.
- 244 Attale I, premier roi de Pergame.
- 237 Prusias, roi de Bithynie.
- 225 Séleucus - Ceraunus, roi de Syrie.
- 222 Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. — Ptol. Philopator, roi d'Égypte.
- 205 Ptolémée-Épiphanes, roi d'Égypte.
- 202 Bataille de Zama.
- 198 Eumène II, roi de Pergame.
- 189 Bataille de Magnésie. — Fin de la première guerre des Romains en Asie.
- 186 Séleucus - Philopator, roi de Syrie.
- 181 Ptol.-Philométor, roi d'Égypte.
- 174 Antiochus-Épiphanes, roi de Syrie.

## EUROPE.

AV. J.-C.

- 134 Prise de Numance.
- 133 Fin de la première guerre des esclaves.
- 132 Mort de Tiberius Gracchus.
- 122 Mort de Caius Gracchus.
- 119 La Gaule narbonnaise est réduite en province romaine.
- 117 Commencement de la guerre de Jugurtha.
- 106 Mort de Jugurtha.
- 102 Défaite des Teutons et des Cimbres.
- 101 Fin de la deuxième révolte des esclaves.
- 100 Mort de Saturninus. An de R. 653.

- 91 Proposition de Drusus.
- 89 Fin de la guerre sociale. — Commencement de la guerre de Mithridate. — Guerre civile entre Sylla et Marius.
- 87 Marius rentre à Rome.
- 86 Mort de Marius. — Prise d'Athènes par Sylla.
- 82 Sylla rentre à Rome.
- 79 Mort de Sylla.
- 75 Lucullus marche contre Mithridate.
- 73 Mort de Sertorius.
- 71 Mort de Spartacus.
- 67 Pompée défait les Pirates. — Loi agraire de Rullus.
- 66 Pompée termine la guerre de Mithridate.
- 62 Mort de Catilina.
- 59 Consulat de César : premier triumvirat.

## ASIE ET AFRIQUE.

AV. J.-C.

- 168 Persécution d'Antiochus en Judée. Révolte de Mathathias.
- 166 Judas-Macchabée.
- 164 Antiochus-Eupator, roi de Syrie. — Popilius délivre l'Egypte par l'autorité romaine.
- 162 Démétrius-Eupator, roi de Syrie.
- 161 Jonathas-Macchabée.
- 157 Attale II, roi de Pergame.
- 149 Alexandre Bala, roi de Syrie.
- 146 Evergète II, roi d'Egypte. — Destruction de Carthage.
- 144 Démétrius-Nicator, roi de Syrie. — Simon, roi des Juifs.
- 141 La Bactriane est conquise par les Parthes.
- 137 Attale III, roi de Pergame.
- 129 Pergame réduite en province romaine.
- 107 Aristobule I, roi de Judée.
- 106 Alexandre-Jannée, roi de Judée.
- 80 Ptolémée-Aulète, roi d'Egypte.
- 75 La Bithynie est réduite en province romaine.
- 70 Hircan II, roi de Judée.
- 64 La Syrie est réduite en province romaine.

## EUROPE.

Av. J.-C.

- 58 Comm. de la campagne en Gaule.—Exil de Cicéron.
- 52 Mort de Clodius.
- 49 César passe le Rubicon.
- 48 Bataille de Pharsale.
- 46 Bataille de Thapsus.
- 45 Bataille de Munda.
- 44 Mort de César.
- 43 Second triumvirat.
- 42 Bataille de Philippes.
- 40 Réconciliat. entre les triumvirs.
- 36 Défaite de Sextus.
- 31 Bataille d'Actium (an de Rome 722).

## ASIE ET AFRIQUE.

Av. J.-C.

- 53 Défaite de Crassus par les Parthes.
- 52 Cléopâtre et Ptolémée XII règnent en Egypte.
- 40 Hérode, roi de Judée.
- 36 Expédition d'Antoine contre les Parthes.
- 30 L'Egypte réduite en province romaine.

Ap. J.-C.

- 1 Naissance de Jésus-Christ.
- 7 Défaite de Varus.
- 14 Tibère.
- 37 Caligula.
- 54 Néron.
- 68 Galba.
- 69 Othon, Vitellius, Vespasien.
- 71 Destruction de Jérusalem.
- 79 Titus.
- 81 Domitien.
- 96 Nerva.
- 98 Trajan.
- 117 Adrien.
- 138 Antonin-le-Pieux.
- 161 Marc-Aurèle.
- 180 Commode.
- 193 Pertinax. Septime-Sévère.
- 211 Caracalla.
- 217 Macrin.
- 218 Elagabale.
- 222 Alexandre-Sévère.
- 235 Maximin.

Ap. J.-C.

- 237 Les Gordien, Pupien et Balbin.
- 244 Philippe.
- 249 Dèce.
- 251 Gallus.
- 253 Émilien, Valérien.
- 260 Gallien, les trente tyrans.
- 270 Aurélien.
- 275 Tacte.
- 276 Probus.
- 282 Carus.
- 284 Carin et Numérien. — Avènement de Dioclétien.
- 291 Constance - Chlore et Gallère associés à l'empire.
- 305 Abdication de Dioclétien.
- 306 Mort de Constance - Chlore. — Constantin.
- 312 Défaite de Maxence.
- 313 Défaite de Maximin par Licinius.
- 324 Défaite de Licinius.

---

# LITTÉRATURE GRECQUE.

---

## TABLERAU CHRONOLOGIQUE

DES AUTEURS GRECS PAÏENS ANTÉRIEURS AU QUATRIÈME SIÈCLE  
DE NOTRE ÈRE,  
DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ CONSERVÉS EN TOUT OU EN PARTIE (\*).

---

### L'ŒSIE.

**ORPHÉE** (1350). *Hymnes*; les *Argonautes*, poème; *Les Vertus magiques des pierres*; fragm. — éd. Hermann.

*Oracles sibyllins* (peu authentiques). *Maximes mystiques* de Zoroastre, éd. Galle; fragm. de *Musée*.

**HOMÈRE** (entre 1000 et 1100). *Iliade*, *Odyssée*, poèmes épiques; *Batrachomyomachie* (Combat des Grenouilles et des Rats), petit poème; hymnes homériques. — Scolies, commentaires, métaphrase; lexicque; biographie du Bas-Empire. — Deux espèces d'édition : 1° de Clarke, Ernesti, etc.; 2° de Wolf, trad. Dugas-Montbel.

**HÉSIODE** (entre 900 et 800) *Les Travaux et les Journées*; *Théogonie*; *Bouclier d'Hercule*. Poèmes. — Scolies du Bas-Empire. — Ed. Grævius.

*Fragments* des poètes Archiloque, Callinus, Tyrtée, Alcman, Alcée, Arion, Simonide, biographe, Stésichore, Ibycus, etc., et des poétesses Sapho, Érinne.

*Fragments* des gnomiques Solon, Théognis, Phocylide, etc., dans les recueils de poètes, de Gaisford et de M. Boissonnade.

**ANACRÉON** (sous Hipparque). Poésies érotiques et chansons de table de lui et de quelques-uns de ses imitateurs. — Ed. et trad. Gall.

**PARMÉNIDE** d'Elée. *Fragments* de poèmes philosophiques; la *Sphère*, poème supposé. — Ed. Fabricius.

(\*) Voyez la Bibliothèque grecque de Fabricius et l'Histoire de la littérature grecque de Schoell. C'est à ces ouvrages que nous devons renvoyer pour les éditions, pour le détail des auteurs dont il nous est parvenu un grand nombre de traités divers et dont il n'est pas d'édition complète, pour les discussions de chronologie et d'authenticité, et pour le détail des fragments et des éditions qui en ont été données. Voyez, en outre, les recueils spéciaux que nous avons cités relativement à chaque matière.

*Fragments des poésies diverses d'Hérodote, d'Hipponax et Ananias, de Bacchylide, de Corinne, de Télésille, de Praxille et de Simonide, etc.*

ÉSOPE (vécut sous Crésus). *Les Fables ésopiques* ne reçurent leur forme actuelle que bien plus tard. — Éd. Coray.

ESCHYLE (né 525). 7 tragédies. — *Scolies anciennes*. — Ed. Stanley, trad. du théâtre grec d'Artaud.

PINDARE (né 522). 45 hymnes; frag. — *Scolies*. — Éd. A. Boeck.

SOPHOCLE (né 498). 7 tragédies. — *Comment. anc.* — Ed. Brunk, trad. Artaud.

EURIPIDE (né 480). 18 tragédies. — *Biographies et scolies*. — Ed. Beck; trad. Artaud.

*Fragments d'un grand nombre d'auteurs tragiques et comiques dans les recueils de Grotius et de Hertellus.*

ARISTOPHANE (né 386). 11 comédies. — *Scolies*. Ed. Brunk, trad. Artaud.

*Fragments des lyriques Anyté, Nossis, Myro, Philéas, etc.; des comédies de Ménandre, de Philémon, etc.; de diverses tragédies; des épiques Euphorion et Rhianus.*

LYCOPHRON (sous Ptol. - Philadelphie). *Cassandre*, poème précieux pour l'hist. et la mythol. — Ed. Muller.

CALLIMAQUE. *Poésies diverses*. — Ed. Grævius.

*Epigrammatistes*, *Fragm.* nombreux dans les anthologies.

APOLLONIUS de Rhodes (vers 196). *Argonautiques*, poème épique. — Ed. Brunk.

THÉOCRITE (sous Ptol. - Philad.). 30 idylles. — Ed. Gall., trad. Didot.

BION ET MOSCHUS. *Idylles*. — Ed. Boissonnade.

TIMON. *Sylles*, parodies. — Ed. Brunk.

ARCHESTRATE. *Gastrologie*. — Ed. Schneider.

ARATUS (vers 260). Poème sur l'*Astronomie*. — *Scolies et comment.* — Ed. Halma.

NICANDRE (vers 150). Poème sur les *Remèdes contre les Morsures*, etc. — Ed. Schneider.

PALÉPHATE. *Apista*, poème sur des fables anciennes. — Ed. Fischer.

HÉRACLITE. *Poèmes sur les choses incroyables; Allégories homériques*, dans le recueil mythol. de Gale.

SCYMNUS ET DENYS. *Périégèses* (vers 80). Voyages en vers, éd. des petits géog.

BABRIUS. *Fables*. — Ed. Berger.

MÉSONÈME (affranchi d'Adrien). *Epigrammes; Hymne à Némésis*. — Ed. Brunk.

*Epigrammes nombreuses* (dans les anthologies); *fragm. de Descriptions d'Héliodore*, et d'un poème sur la *Médecine* de Sildète.

OPPIEN (200 ap. J.-C.). *La Pêche; la Chasse*, poèmes. — Ed. Schelder.

II. ŒUVRES DIVERSES EN PROSE. — ART ORATOIRE. —

ÉPIQUES. — GRAMMAIRE. —

RHÉTORIQUE. — MYTHOGRAPHIE.

*Épîtres* en grand nombre de divers personnages, principalement de Phalaris (148 lettres), d'Anacharsis (9), de Pythagore (3), de sa femme Théano (7), Socratiques (41), de Thémistocle (21), d'Héraclite (9), d'Euripide (5), d'Hippocrate (20). — En général, peu authentiques. Collect. épistol. d'Orelli.

*Discours* de : Gorgias (au nombre de 2), Polus (2), Antiphon (15), Andocide (4), Lysias (4), Isée (11), Lycurgue, disciple de Platon (1), Eschine (3), Demade, collect. d'orateurs de Reiske.

ISOCRATE (né 439). *Panegyrique d'Athènes* : 20 discours ; 10 lettres — Biographies anciennes. — Ed. Coray.

DÉMOSTHÈNE (né 385). 61 discours ; 65 *Proœmia* ; 6 lettres. — Biographies anciennes. — Ed. Reiske, trad. Zager.

DÉMÉTRIUS de Phalère. 2 opuscules oratoires peu authent. ; *Traité de l'Élocution* ; *Apophthegmes des sept sages*. — Collect. de Gale.

PLATONIUS. *De la différence des Comédies grecques*. — Collect. des sentenc. comiques de Hertelius.

APOLLODORE. *Bibliothèque* (vers 150). Traditions historiques et mythol. ; fragm. d'une chronique en vers. — Ed. et trad. Clavier.

DIDYME d'Alexandrie (sous César). *Scolies sur Homère* ; proverbes.

DENTS de Thrace (sous Ptol. VII) ; *Art grammatical*. — Ed. Bek.

CONON (sous César). *Contes mythologiques*. — Collect. de Gale.

PANTHÉNUS (sous Auguste). *Des affections amoureuses*. — Ed. Le-grand.

LESSONAX, sophiste (sous Tibère). 2 Déclamations politiques, collect. Reiske. *Traité de gramm.* d'un aut. de même nom.

DION CHRYSOSTOME, sophiste (sous Vespasien). Un grand nombre de Discours très-instructifs pour l'histoire. — Ed. Reiske, trad. latine de Morel.

POLÉMON, sophiste (sous Trajan). 2 morceaux oratoires. — Ed. Orelli.

PROLÉMÉE, mythographe (sous Adrien). *Fragments*. — Ed. et collect. Gale.

LUCIEN, sophiste (sous Trajan). Un grand nombre d'écrits philosophiques, satiriques, moraux, littéraires ; *l'Ane*, le plus ancien roman grec qui nous soit parvenu. — Ed. Lehmann, trad. Bellin de Ballu.

*Fragments de deux autres romans : le Voyage imaginaire et les Babylooniennes*, de la même époque (dans Photius).

XÉNOPHON. *Ephésiaques*, roman. — Ed. Peerlkampf.

ALCIPHON. *Lettres amoureuses*. — Ed. Wagner.

HÉRODE-ATTICUS, sophiste. Un discours. — Coll. Reiske.

ÆLIUS AUSTIDE (né 117 ans après Jésus-Christ). 54 déclamations ; différents traités de *Rhétorique*. — Ed. Paul Étienne.

FRONTON, sophiste. *Fragm.* de lettres à Vêrus et Marc-Aurèle ; autres *fragm.* découverts par l'abbé Mal.

ANTONINUS LIBERALIS (sous les Antonins). *Métamorphoses*, mythol. — Ed. Verheyck.

DRACON. *Traité sur la Métrique*. — Ed. Hermann.

APOLLONIUS-DYSCOLE (vers 150). *Traités de gramm.* — Ed. Becker.

*Traités sur la grammaire de Herodianus*, d'un second Denys-d'Halicarnasse, d'Arcadius, d'Hephæstion, de Dosithée, de Tryphon, de Phrynique. — *Lexiques* de divers auteurs. — Recueils de synonymes de Ptolémée et Pollux. — Div. recueils de prov. (Coll. Schott).

HERMOGÈNE (sous Marc-Aurèle). *Traité de Rhétorique*. — Ed. Sturm.

APHTONIUS et THÉON. *Progymnasta*, exercices de rhétorique. — Ed. Heinsius.

ALEXANDRE NUMERIUS (sous Antonin). 5 morceaux de rhétorique. — Coll. Aldine.

ARTÉMIODE. *Interprét. des songes*, 2 trait. anonymes sur la même matière. — Ed. Reef, trad. Rigault.

MAXIME de Tyr, sophiste (sous les Antonins). 41 traités de philosophie, de morale et de littérature. — Ed. Reiske.

PHILOSTRATE (soph. vers 300). *Vie d'Apollonius de Tyane*; *héroïq.*; *images*; *Vies des Sophistes*; lettres. — Ed. Morel.

ATHÉNÉE (vers 300). *Banquet des Sophistes*. — Ed. Schweighæuser.

MÉNANDRE, sophiste (vers 270). *Sur les Eloges*. — Collect. Aldine.

LONGIN (sous Zénobie). *Traité du Sublime*; *fragm.* — Ed. Weiske, tr. Boileau.

*Fragments des sophistes Callinicus, Rufus, Trophonius, etc.*

TIBERIUS. *Figures de Démosthènes*. — Ed. Bolssonade.

### III. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

*Fragments des historiens Xanthus, Charon, Phéréclide, Hellanicus.*

HANNON. *Périple*, rapport de l'expédition de ce général carthaginois au-delà des colonnes d'Herc. entre 600 et 500. — Ed. des petites géogr.

HÉRODOTE (né 484). *Histoires* en 9 liv.; *Vie d'Homère*; — *Glossaire*. — Ed. Schweighæuser, trad. Larcher. Trad. Miot.

**SCYLAX.** *Périple*, voyage. — Ed. petites géogr.

**THUCYDIDE** (né 471). *Histoire de la guerre des Péloponésiens et des Athéniens*; Biogr. et traités sur ses ouvr. — Ed. et trad. Gall.

**XÉNOPHON** (né 445). *Histoire grecque*, continuation de celle de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée; *Expédition de Cyrus-le-Jeune*, et *retraite des dix mille*; *Cyropédie*, éducation de Cyrus; *Eloge d'Agésilas*; 9 ouvrages philosophiques dont 2 sur Socrate. — Ed. et trad. Gall.

**CRÉSIAS** (vers 400). Fragment des Persiques et des Indiques. — Ed. d'Hérodote.

*Fragments* des historiens Théopompe, Ephores de Cumes, Clitodème, Phanodème, Nymphis, Hécatee, Béroze, Abydène, Manéthon, etc.

**POLYBE** (né 205). *Histoire générale*, en 40 livres, dont restent les 5 premiers (Histoire des guerres puniques); un fragment considérable du sixième sur la milice romaine; extraits, analyses du Bas-Empire pour le reste. — Ed. Schweigh., trad. Vincent Thuillier.

**DIODORE** de Sicile (sous César et Auguste). Bibliothèque historique en 40 livres dont restent les livres 1-5 (époques fabuleuses), 11-20 (de Xerxès à l'an 320), fragm. — Ed. Heyne., trad. Miot.

**STRABON** (né 60 ans avant Jésus-Christ). Géographie en 17 liv. — Ed. Coray, trad. de l'Acad.

*Fragments* géographiques d'Artémidore, de Denys de Byzance, d'Agathémère; Itinéraire de Parthie d'Isidore. — Ed. petites géogr.

**DENYS-D'HALICARNASSE** (sous Auguste). *Archéologie romaine*, en 20 liv.; il en reste 11 qui mènent l'histoire jusqu'à l'an 312 de Rome; 7 ouvrages de rhétorique. — Ed. Reiske, trad. Bellanger.

*Fragments* des historiens Nicolas de Damas et Memnon. — Collect. Orelli.

**AUGUSTE**, empereur. Statistique de l'empire dans les *analectes* des Bénédict. de Saint-Maur.

**FLAVIUS JOSÈPHE** (né 37 ans après Jésus-Christ). *Histoire de la guerre de Judée*; *Antiquités judaïques*; *Vie de Fl. Josèphe*; de *l'Antiquité du peuple juif contre Appion*; *Des Macchabées*; fragm. — Ed. Oberthür, tr. Arnauld d'Andilly.

**PLUTARQUE** (né 50). 44 *Vies parallèles*; 5 *Vies isolées*; œuvres morales: grand nombre de petits traités sur différents sujets d'histoire, de religion, de philosophie, d'antiquités. — Ed. Reiske, tr. Amyot.

**APPIEN** (sous Trajan). Histoire de Rome subdivisée par histoires spéciales de provinces; restent: les Ibériques; les Anniballiques; les Puniques; les Mithridatiques; les guerres civiles jusqu'à la défaite



de Sextus-Pompée; les *Hyliques*; fragments des autres. — Ed. Schweighäuser.

ARRIEN (sous Adrien). *Histoire de l'expédition d'Alexandre*, publiée dans des sources contemporaines: *Indiques*; *Periple du Pont Euxin* traité sur la *Chasse*; 2 ouvrages sur la tactique; frag. mathémat. — Ed. Borheck, trad. Chaussard.

PAUSANIAS (sous Antonin). *Voyage en Grèce*. — Ed. et trad. Clavier.

PHLÉGON (sous Adrien). Fragments de sa collection d'*Olympiques*; plusieurs petits traités sur différents sujets d'histoire et de mythologie; quelques-uns de Dyscole; fragments semblables d'autres auteurs. — Ed. Meursius.

DION CASSIUS (sous Alex. Sévère). *Histoire romaine* en 80 livres. Nous n'avons en entier que les livres 37-54; 56-60; fragments des précédents; extraits des suivants par Xiphilin (du Bas-Empire). — Ed. Reimarus.

BARDISANÉS ET HERENNIUS-DEXIPPUS. *Histor.*; fragments.

HÉRODIEN (vers 250). *Histoire des Empereurs romains* (depuis la mort de Marc-Aurèle à l'avènement de Gordien). — Ed. Imrich.

ELIEN (vers 250). *Histoires diverses* (précieuses par les fragments d'autres auteurs); 20 lettres rustiques; *Histoire des Animaux*. — Ed. Gronov., trad. Dacler.

#### IV. PHILOSOPHIE.

*Sentences des sept sages*; collection gnomique d'Orelli.

PYTHAGORE (mort vers 500). Vers dorés; *Recueil de Symboles*; collect. de moralistes d'Orelli.

*Petits traités sur les femmes*, des pythagoriciennes Périctione et Phynitio; fragments de Philolaus, d'Euryphème, d'Architas, etc. — Coll. Gale.

OCELLOS DE LUCANIE (vers 480). *De la Loi*; *De la Nature de l'univers*. — Ed. Batteux.

TIMÉE DE LOCRES. *De l'Ame du monde*. — Avec Platon.

DÉMOCRITE. *Choses naturelles et physiques* (peu authentique); *Sur l'Agriculture*. — Collect. Orelli.

ESCHINES-le-Socratique. 3 dialogues (peu authent.). — Avec Platon.

CÉCRIS. *Le Tableau*. — Ed. Schweighäuser, trad. avec Epictète.

*Apophthegmes* et sentences d'Aristippe, de Diogène, de Cratès, de Démonax, etc. — Collect. Orelli.

PLATON (né 430). 35 dialogues. — Biographies; comment., scolies. — Ed. de Deux-Ponts, trad. Cousin.

ARISTOTE (né 384). *Organon* (14 traités de logique, analyse de M. Barth. Saint-Hilaire; *Métaphysique* (analysée par le même); *Des*

*Opinions de Xénophon, de Zénon et de Gorgias; De l'Ame; Physionomie; Art oratoire; Poésies; De la Poétique; 4 traités d'Éthique* (trad. Thurot); *Politique* (trad. Thurot); deux ouvrages de mathématiques; 7 de physique; de l'*Histoire des Animaux*; 18 autres ouvrages sur des sujets semblables; *De l'Économie*; lettres; quelques traités peu authentiques. — Ed. Sybburg.

*Fragments d'Héraclide de Sinope, d'Épicure, de Cléanthe, du pyrrhon. Timon, de l'épicurien Philodème* (trouvés à Herculaneum. Ed. Rosini), des stoïciens Posidonius de Rhodes, et Musonius; des pythagoriciens Secundus, Demophyle, etc. — Coll. Orelli.

SEXTUS, pythagoricien (sous César), *Annulus*, traduction latine de son *Enchiridion*. — Ed. Orelli.

ANDRONICUS de Rhodes (vers 80 av. J.-C.). *Des Passions; Paraphrase des Éthiques d'Aristote* (peu authent.).

JUN.-BRUTUS. *Lettres philosophiques*. Collect. Aldine,

PHILON-LE-JUIF (vers 40 ap. J.-C.). 37 traités sur les antiquités juives et divers sujets moraux et philosophiques; *Lexique hébreu*; d'autres traités découverts nouvellement par MM. Mai et Zohrab. — Ed. Mongey, ed. Mai, ed. Aucher.

ASPASius (40 ap. J.-C.). *Comment. sur les Éthiques d'Aristote*. — Collect. Alde.

SORTION (sous Tibère). *Mélanges sur les Fleuves; frag.* — Ed. H. Etienne.

APOLLONIUS DE TYANE (sous Vespasien). *Lettres* (peu authentique). — Coll. Alde.

PRURNUTUS (vers 66). *Théorie de la nature des dieux*. — Ed. Gale.

EPICÉTÈ, stoïcien (mort 117). *Manuel*, et 4 livres de ses *Entretiens* rédigés par son disciple Arrien. — Ed. Schweig, trad. Villebrune.

ALCINOUS (vers 140). *Introduction à la Philosophie de Platon*. — Ed. Fischer.

ALBINUS. *Introd. aux Dialog. de Platon*. — Ed. Fischer.

Aoclepius et Pimandre, d'Hermès Trismég.; frag.; in Stob. *Traité astrologiques*, trad. de l'arabe. — Ed. Tournebœuf.

MARC-AURÈLE. *Maximes philosophiques*. — Ed. Coray, trad. Joly.

DIOGÈNE LAERCE (sous Septime Sévère). *Histoire de la vie et des opinions des philosophes*. — Ed. Melhom.

SEXTUS-EMPIRICUS (vers 200). *Institution sceptique; Contre les Mathématiciens*. — Ed. Fabricius.

ALEXANDRE D'APHRODISIE (vers 200). *Du Destin et du libre arbitre; 6 commentaires sur Aristote; Du Mélange; De l'Ame; Questions naturelles; 2 Traités médicaux*.

**PLOTIN** (vers 250 ap. Jésus-Christ). 34 traités philosop.; fragm. d'autres. — Ed. Creuzer.

**PORPHYRE** (mort 305). 13 ouvrages conservés, surtout la *Vie de Pythagore*, éd. Holstein; la *Vie de Plotin*; *De l'abstinence de la chair des animaux*. — Ed. Røhr. — Frag. de son disciple *Anatolius*.

**JAMBLIQUE** (sous Constantin). Plusieurs traités sur Pythagore, sur la philosophie mathématique; *Des mystères des Egyptiens*; *De l'Âme*. **DEXIPPE**, disciple de Jamblique. *Question sur Aristote*.

**PROCLUS** (dans le 4<sup>e</sup> siècle). Plusieurs traités philosophiques; commentaires sur Platon. Ed. Cousin.

#### V. MATHÉMATIQUES. HISTOIRE NATURELLE. MÉDECINE TACTIQUE. MUSIQUE.

**HIPPOCRATE** (né 460 av. J.-C.). Un grand nombre de traités qui ne sont pas tous également authentiques. — Vies, scolies et glossaire. — Ed. et trad. Littré.

**AUTOLYCUS**, mathém. (340). *La Sphère en mouvement*; *Levers et couchers des astres*. — Ed. Auria. — Fragments mathém. d'Archytas de Tarente.

**ARISTOXÈNE**, disciple d'Aristote. — *Eléments d'Harmonie*; fragm. d'autres ouvrages. — Coll. musicale de Meibom.

**THÉOPHRASTE**, disciple d'Aristote. 10 traités de *Botanique*, d'*Histoire naturelle*; *Caractères moraux*; frag. d'opuscules philosophiques; frag. d'autres. — Ed. Schneider.

**MELAMPUS**. Fragm. de l'*Art divinatoire*. — Collect. Franz.

**EUCLIDE** (sous Ptol. I<sup>er</sup>). *Eléments des Mathématiques pures*; *Données* (problèmes); *Phénomènes* (astronomie); 2 ouvrages douteux; *Introduction harmonique*; *Eléments d'optique*. — Ed. Gregory, trad. Peyrard.

**ARISTARQUE** (vers 260). *Des grandeurs et des distances du soleil et de la lune*. — Ed. La Porte du Theil, trad. Fortia d'Urbain.

**ERATOSTHÈNES** (né 276). *Caractérismes* (constellations); fragm. — Ed. Bouchardy.

**THÉON**. Frag. sur l'arithm. et la musique.

**ANTIGONE**. Collection des choses merveilleuses. — Ed. Beckmann.

**ARCHIMÈDE** (mort 212). 9 traités de *Géométrie* et de *Mathématiques*. — Ed. Roberston, trad. Peyrard.

**APOLLONIUS**. *Sections coniques* et fragments d'autres ouvrages. — Ed. Halley.

**HÉRON** (vers 210). Traités de *Mécanique*. — Collect. Thévenot.

**ATHÉNÉE ET BITON**. Traités sur les *Machines de guerre*. — Collection Thévenot.

**PHILON** (vers 150). *Mécanique ; Les sept Nerveilles du Monde.* — Ed. Orelli.

**ENÉE**. *Traité de Tactique.* — Ed. Orelli.

**ASCLÉPIADE**, médecin (vers 120) ; fragm. — Ed. Gumpert.

**HIPPARQUE** (mort 125). *Catalogue des étoiles fixes ; Commentaire sur l'Astronomie d'Aratus.* — Ed. Pétau.

**GEMINUS** (sous Cicéron). *Introduction à l'Astronomie.* — Ed. Halma.

**SERENUS**. (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.) *Sections coniques.* — Ed. Halley.

**NICOMACHE**. *Institution d'Arithmétique ; Manuel d'Harmonie ; fragm. sur la Théologie des nombres.* — Ed. Ast., coll. music. de Melbom.

*Traité sur la musique* d'Alypius, Gaudentius, Bacchius, Quintillanus (époque incertaine). — Coll. Melbom.

**XÉNOCRATE** (40), médecin. *Nourriture que fournissent les productions aquatiques.* — Ed. Coray.

*Fragments et petits traités médicaux* de C. Félix, de Sotion, de Polémon d'Andromaque (I<sup>er</sup> siècle de notre ère).

**DIOSCORIDE** (40 ans après Jésus-Christ). *Plusieurs traités de botanique médicale.* — Ed. Goupil.

**ONÉSANDRE** (50). *De l'Art militaire.* — Ed. Coray.

*Traité sur la médecine* d'Aretée, d'Athénée, de Rufus (50 ap. J.-C.).

**APOLLODORE** (sous Trajan). *Machines de guerre ; fragments.* — Collect. Thévenot.

**POLYEN** (150). *Stratagèmes.* — Ed. Coray. *Autres traités sur l'art militaire, surtout d'Ellen et d'Africain.* — Collect. Thévenot.

**THÉODOSE** (sous Trajan). *Traité d'Astronomie.* — Ed. Auria.

**MÉNÉLAS** (sous Trajan). *Sphériques (trigonométrie).* — Ed. Halley.

**HYPSICLÈS**. *Traité des Ascensions.* — Ed. Bartholinus.

*Plusieurs traités médicaux* de Soranus et de Moschion (sous Trajan).

**GALIEN** (né à Pergame, 131). *Plus de 150 traités médicaux.* — Ed. Chartier.

**CL. PTOLÉMÉE** (sous les Antonins). *Syntaxe (syst. gén. du monde.* — Ed. et tr. Halma. 9 trait. de *Mathématiques ; Système de géographie (mathémat.) ; Canon chronologique.*

**HÉLIODORE**. *Optique.* — Ed. Barth. — *Fragments astronomiques* de Tatius.

---

# LITTÉRATURE LATINE.

---

## TABLE CHRONOLOGIQUE

DES AUTEURS PAÏENS ANTÉRIEURS AU QUATRIÈME SIÈCLE  
DE NOTRE ÈRE,  
DONT LES OUVRAGES ONT SURVÉCU EN TOUT OU EN PARTIE (1).

---

*Fragments* peu considérables de Livius Andronicus, d'Ennius, de Nævius; plus nombreux des satires de Lucilius.

PLAUTE (né 227). 20 comédies.

TÉRENCE (né 192). 6 comédies.

VALÈR. CATON (sous Sylla). *Diræ in Rutturam*, satire.

*Épigrammes* de cette période et des suivantes de divers auteurs, entre autres, de Cicéron, d'Octave, de Mécène.

*Fragments* des mimiques Laberius et Mattius, et sentences mimiques de Publius Syrus, au nombre de 852.

*Fragments* de poèmes épiques de Lucius Varius, de Cinna, de trois poèmes didactiques.

VARRON ATARINUS. Poème peu authentique de cet écrivain sur les *Eclipses du soleil et de la lune*, et autres de Macer.

LUCRÈCE. *De la Nature des choses*, poème didactique.

CATULLE (né 87). *Noces de Thétis et Pélée*; odes; élégies et poésies diverses; épigrammes.

VIRGILE (né 70). *L'Enéide*, poème épique; *Géorgiques*, poème did.; dix églogues; on lui attribue aussi le *Cousin*; *Cyris*; des épigrammes et d'autres petites pièces (catalectes); *L'Aubergiste*, petit poème; *Moretum*, élégie adressée à Messala; un poème didactique sur l'*Etna*.

GALLUS, ami de Virgile. *Élégies* (du 6<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) attribuées à cet auteur.

HORACE (né 65). 4 livres d'odes; 2 livres de satires; 2 livres d'épîtres; *Art poétique*.

---

(1) Voyez les éditions et les traductions que publie en ce moment M. Nisard. Voyez, en outre: pour la poésie, l'anthologie de Burmann; pour les grammairiens, les collections de Putsch et de Godefroy. Consultez, sur cette matière, la bibliothèque latine de Fabricius, et l'histoire de la littérature latine de Schœll. 4 vol. in-8°.

**TIBULLE.** 35 élégies et un panégyrique adressé à Messala.

**PROPERCE** (né 52). 2 livres d'élégies.

**OVIDE** (né 43 av. J.-C.). *Métam.*, en 15 liv.; *Art d'aimer*; *Du Remède d'amour*; 21 héroïdes; trois recueils d'élégies, les *Amours*, les *Tristes*, et les *Lettres écrites du Pont*; *Des moyens de conserver la Beauté*; *De la Pêche*: frag. de six chants des *Fastes*, poème histor. et mythol. sur le calendrier romain.

**SABINUS**, ami d'Ovide. 3 héroïdes.

**ALBINOVANUS.** 3 élégies et fragm. d'un poème sur Drusus.

**FALISCA.** *Cynegetica*, 540 vers d'un poème sur la chasse.

**CÉS. GERMANICUS.** Frag. consid. de sa trad. lat. des *Phénomènes* d'Aratus, poème didact. sur l'astronomie.

**MANILIUS.** Poème sur l'astronomie, en 5 livres.

**PHÈDRE** (sous Auguste). 90 fables; supplément de 32 fables publié en 1808, et qu'on attribue à Perrote (du quinzième siècle); ancienne paraphrase des fables de Phèdre et d'autres, par Romulus (d'une époque incertaine).

**SÈNÈQUE** (peut-être le philosophe). 10 tragéd.; 1 autre de Géta, et fr. de Pomponius.

**SILIUS ITALICUS** (né 25 ans ap. J.-Ch.). *Punica*, poème sur la seconde guerre punique.

**VALERIUS FLACCUS** (sous Vespasien). 8 livres de son poème des *Argonautiques*.

**ANNÆUS LOCANUS** (né 38). La *Pharsale*, poème sur les guerres civiles; *Eloge de Calp. Pison*, poème en 261 vers.

**PÉRSE** (né 34). Une satire divisée en six parties.

**BASSUS.** Frag. peu authent. d'un poème sur les *Nègres*; fragm. du lyrique *Serenus*.

**MARTIAL** (né 40). 24 liv. d'épigramm. (au nombre de 1200 à peu près); 1 livre de *Spectaculo*.

**JUVÉNAL** (né 42). 16 satires. — Satire contre Néron, de Turnus.

**STACE** (né 61). *Sylvæ* (32 petits poèmes); *Thébaïde*, poème en 12 liv.; 1<sup>er</sup> liv. de son *Achilléide*.

**SULPICIA.** Satire contre Domitien.

**TERENTIUS** (époque incertaine). Poème sur la *Prosodie*.

*Vers* attribués à l'empereur Adrien; petit poème anonyme, *Veille en l'honneur de Vénus*. Fragments de Gordien et de Gallien.

**DYON. CATO** (vers 150). *Disticha de moribus*.

**SERENUS SAMMONICUS**, méd. (sous Septime-Sévère). *Carmen de morbis et morborum remediis*.

**NÉVÉSIEN** (vers 280). Poème sur la *Chasse*; frag. d'autres poèmes.

CALPURNIUS SICULUS (même époque). 11 églogues.

PROSE.

*Fragments de la loi des Douze-Tables*, dans le Recueil de M. Blondeau.

CATON-L'ANCIEN (né 234 av. J.-C.). *Maison rustique*, rec. de préceptes, de remarques, etc.

*Fragments des historiens* Allmentus Aulus, Fabius Pictor, Caton, etc.

VARRON (né 116). Liv. 4-9 de ses sentences sur la langue latine, en 24 liv. ; *Maison rustique*, en 3 liv.

J. CÉSAR. *Commentaires* (mémoires) sur la guerre contre les Gaulois, sur les guerres civiles ; le 8<sup>e</sup> livre de la guerre des Gaules a été ajouté par Hirtius, lieuten. de César.

CICÉRON (né 106). 56 discours ; 8 ouvrages de rhétorique ; près de 900 lett. ; 12 ouvrages philosophiques.

CORNELIUS NEPOS (sous César). *Vies des grands Capitaines* (peut-être refondue plus tard). *De Viris illustribus* (peu authentique).

SALLUSTIUS-CRISPUS (né 85). *Histoire de la Conspiration de Catilina ; Guerre de Jugurtha* ; fragments nombreux de son histoire de la république ; 2 lettres de *Republica ordinanda* (peu authentique). —

TITE-LIVE (né 59). *Histoire romaine*, en 142 liv., dont restent les liv. 1-10 (Jusqu'à 460 de Rome) ; 21-45 (du commencement de la 2<sup>e</sup> guerre punique à la soumission de la Macédoine) ; fragm. ; abrégé de cette histoire par Florus.

ANN. SÈNEQUE, le rhéteur (né 58). *Déclamations : Suasoriarum*, lib. 1 ; *Controversiarum*, lib. 10.

FENESTELLA (sous César). *Des Sacerdotes*, traité du quinzième siècle, attribué à tort à cet historien.

*Fastes* de Flaccus, retrouvés en partie gravés sur marbre ; *Fastes capitols*, listes des consuls depuis 270 à 765 de Rome.

VITRUVÉ (sous César et Auguste). *Traité de l'Architecture*, en 10 livres.

CELSE. *De Artibus*, traité encyclopédique dont restent les livres 6-14, relat. à la médecine ; 2 petits traités médicaux (peu authent.) attribués à Musa, sous Auguste.

VELLÉIUS PATERCULUS (né 19 av. J.-C.). *Histoire romaine* ; fragm. du 1<sup>er</sup> liv. sur la Grèce, l'Assyrie et la Macédoine ; dans le reste du 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup>, *Histoire* depuis l'an 583 de Rome à l'an 30 après Jésus-Christ.

VALÈRE MAXIME (sous Auguste). *Des Dits et des faits mémorables*. Restent 9 liv. de 10.

LUC.-ANN. SÈNECA, fils du rhéteur (né l'an 2 ou 3 de notre ère). 12 trait.

philosp. ; un opuscule satirique ; 124 lettres philosophiques ; *questions naturelles* en 7 livres.

COLUMELLA (sous Tibère). *Maison rustique ; Des Arbres.*

JULIUS OBSEQUIENS. *Des prodiges.*

PLINE SECUNDUS l'Ancien (né 23 ap. J.-C.). *Hist. natur.*, rec. très-précieux sur l'histoire naturelle, la géographie, la physique, etc.

POMPONIUS MÉLA (sous Claude), géographe. *Du Monde.*

APUL. CELSUS ET SCRIBONIUS (sous Claude). *Traité médicaux.*

QUINTILIEN (né 42). 19 grandes et 45 petites déclamations (peu auth.)  
*Institutions oratoires ; Dialogue des orateurs célèbres.*

SUÉTONE (sous Néron). *Vies des douze Césars ; Des Grammairiens illustres*, biograph. peu authent.

QUINTE-CURCE (époque incertaine). *Des Exploits d'Alexandre*, roman plutôt qu'histoire.

PÉTRONE (sous Néron). *Satyricon*, suite de fragm. sur les mœurs de son temps.

FRONTIN, préteur en 70, mathématicien. *Commentaires sur les aqueducs de la ville de Rome ; livre des Stratagèmes ; plusieurs ouvrages supposés sur l'économie rurale.*

TACITE (né 60). *Vie d'Agricola ; Germanie ; histoires* (de l'avènement de Galba à la mort de Domitien) ; *Annales* (de la mort d'Auguste à celle de Néron), en 16 liv., dont restent 1-4 ; 11-14 ; frag. ; *Dialog. des causes de la corruption de l'Eloquence.*

PLINE-LE-JEUNE (né 65), rhéteur. *Panegyrique de Trajan.*

ANN. FLORUS (sous Trajan). *Abrégé de l'histoire romaine*, jusqu'à l'an 725 de Rome.

Deux grammairiens du nom de Probus, et un autre nommé Longus, sous Adrien. Plusieurs traités de grammaire.

CALPURN. FLACCUS, rhéteur (sous Adrien). 41 exercices oratoires.

APULÉE (sous Adrien). *L'Ane d'or*, roman ; 5 traités philosophiques ; *Florida*, recueil d'extraits, de discours, etc.

JUSTIN (sous Marc-Aurèle). *Histoires depuis Ninus jusqu'à Auguste* extraites de l'histoire univ. de Trogue-Pompée, contemp. d'Auguste.

*Historia augusta*, collection de 34 biographies d'empereurs et de prétendants, depuis Adrien jusqu'à Carinus par Spartien, Capitolin, Vulcatius Gallicanus, Lampridius. Trebellius Pollio, Vopiscus.

COELIUS APICIUS. *Sur l'art de la Cuisine.*

FRONTON (sous Marc-Aurèle), grammairien. *De la différence des mots.*

AULU-GELLE (vers 150). *Nuits attiques*, en 20 liv., dont manquent le 6<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup>, recueil d'extraits très-précieux.

*Livres élémentaires de droit et fragments divers* de Gaius, d'Ulpien, de Paul, etc., dans le recueil de M. Blondeau.



*Fragments des jurisconsultes romains dans les Pandectes de Justinien.*

— Ed. Gebauer.

MARCELLUS, grammairien. *Des propriétés des Discours.*

CENSORINUS, grammairien (sous Alexand. Sévère). *Du Jour natal*, très intéressant pour les antiq.

SOLINUS. *Polyhistor*, recueil de notices principalement géograph.

MODESTUS (vers 275). *Des mots de l'Art militaire.*

*Traité*s et fragments nombreux d'aut. agraires, recueil de Goës.

S. POMP. FESTUS (vers 250). Abrégé par ordre alphab. de l'ouvrage de Flaccus, sur la *Signification des mots*.

---

---

# TABLE DES MATIÈRES.

---

INTRODUCTION. . . . . pag. 1

I. PRINCIPES DE LA SCIENCE DE L'HISTOIRE. . . . 2-34

Le progrès. — Progrès géologique. — Progrès de l'humanité.  
— But commun d'activité. — Civilisations successives. —  
Âge logique. — Sentiment, raisonnement, action. — Périodes  
de foi; périodes de protestantisme. — Progrès dans  
toutes les branches de l'activité humaine. — Progrès dans  
l'organisation physique. — Progrès dans le bien-être matériel.  
— Esquisse des révolutions progressives du globe et  
de l'humanité.

II. HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE. 34-54

Doctrines anciennes. — Circularité universelle. — Développement  
*a posteriori*. — Système des races et des climats. —  
Premiers essais de philosophie de l'histoire. — Système de  
Bossuet. — Vico. — Herder. — École française : Boulanger,  
Turgot, Condorcet. — Saint-Simon. — Travaux contemporains.

III. MÉTHODE DE L'HISTOIRE. . . . . 54-64

Méthode hypothétique. — Observation des faits. — Sources  
historiques. — Sciences auxiliaires de l'histoire. — Critique  
historique. — Divisions de l'histoire. — Indication de travaux  
à consulter sur l'histoire universelle.

LIVRE I. — HISTOIRE DES SOCIÉTÉS PRIMITIVES. . . . . 63-133

Difficultés de cette histoire. — Travaux auxquels elle a donné  
lieu. — Sources : La Genèse. — Traditions apocryphes. —  
Eusèbe et le Syncelle. — Sanchoniathon. — Bérosee. — Livre  
d'Hénoch. — Traditions scandinaves : les Eddas. — Traditions  
américaines. — HISTOIRE DE L'HUMANITÉ JUSQU'AU DÉLUGE.  
— Adam. — But de la première société. — Premières  
révolutions. — HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ISSUE DE NOÉ. —  
Déluge. — Noé. — Caractères distinctifs de la civilisation  
nouvelle. — Hypothèse de M. Buchez sur le premier centre  
social. — Période de protestantisme. — MIGRATION DES PEUPLES.  
— Généalogie de Moïse. — Différences entre les branches  
diverses de la souche commune. — Oubli des traditions. —  
Branche Sémétique. — Branche de Cham. — Tour de Babel.  
— Nemrod. — Race Japhétique : branche orientale ; branche  
occidentale. — Population primitive de l'Afrique, de l'Asie

orientale et de l'Amérique. — CIVILISATION PRIMITIVE. — RELIGION. — Unité de Dieu. — Polythéisme. — Chute des anges. — Adoration de la matière. — Divinité des hommes. — MORALE. — Expiations. — Devoir de la guerre et de la conquête. — Prisonniers de guerre. — CULTE. BEAUX-ARTS. — Sacrifices humains. — Culte au Mexique; — au Brésil. — Monuments de la Gaule; — de l'Amérique. — SCIENCE. — Art augural. — Importance des signes et des formes. — ORGANISATION SOCIALE. — Forme du pouvoir. — Esclavage. — Différences de races. — Condition des femmes. — Industrie. — Origine des villes. — Lois de la propriété. — Commerce. — CHRONOLOGIE PRIMITIVE.

## LIVRE II. — CIVILISATION BRAHMANIQUE. 137-141

### I. L'ORIENT.

#### CHAPITRE I. — L'INDE. . . . . 142-244

SOURCES. — Les Védas. — Les Pouranas. — Le Code de Manou. — Les monuments littéraires. — Travaux des Européens. — CHRONOLOGIE. — COUP-D'ŒIL SUR LES RÉVOLUTIONS DE L'INDE. — Temps primitifs. — Traditions sur le déluge. — Tradition de la chute. — Formation du système des castes. — Protestantisme. — Composition des Védas. — Doctrine des Védas. — Hérésies diverses : Bouddhisme. — Djainisme. — Derniers faits politiques. — MYTHOLOGIE. — La trinité indoue. — Système cosmologique. — Indra. — Les dieux inférieurs. — SCIENCE. — But de la science. — Systèmes philosophiques. — Ontologie. — Psychologie. — Doctrines diverses. — Sciences physiques. — BEAUX-ARTS. — Monuments. — Culte. — Littérature. — LÉGISLATION. — Analyse du Code de Manou. — Lois morales. — Devoirs funèbres. — Purifications. — Distinction des castes. — Castes mêlées. — Organisation sociale. — Administration. — Impôts. — Lois de la propriété. — Village indou. — Famille. — Condition de la femme. — Héritage. — Industrie.

#### CHAPITRE II. — LA CHINE. . . . . 244-246

Travaux modernes. — SOURCES. — Livres classiques des Chinois. — Monuments historiques et littéraires. — Chronologie. — COUP-D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA CHINE. — Traditions mythologiques. — Fohi - Yao. — Les vingt-deux dynasties. — CIVILISATION CHINOISE. — Religion. — Philosophie. — Confucius. — Doctrine politique et morale de ce philosophe. — Mencius. — Lao - Tseu. — Bouddhistes. — Beaux-arts. — Littérature. — Sciences physiques. — Organisation sociale. — Les mandarins. — Administration. — Revenus publics. — Système pénal. — La famille. — Devoirs funèbres. — Héritage. — Condition du peuple. — Agriculture et industrie. — Commerce.

**CHAPITRE III. — PAYS LIMITROPHES DE L'INDE  
ET DE LA CHINE. . . . . 246-250**

JAPON. — Peuples bouddhiques. — Thibet. — Grand-Lama.

**II. L'OCCIDENT.**

*Première Période. — Depuis les premiers temps historiques jusqu'à la domination des Perses.*

**CHAPITRE I. — L'ÉGYPTE. . . . . 231-292**

SOURCES. — Écrivains anciens. — Manéthon. — Écriture hiéroglyphique. — Système de Champollion. — ÂGE DIVIN. — Règne des dieux. — Fables d'Osiris et d'Isis. — PÉRIODE HUMAINE. — Éthiopie. — Premières dynasties égyptiennes. — Sésostris. — Tradition de Manéthon sur les pasteurs. — Tradition sur les Juifs. — Dynasties postérieures. — Psammétique. — Amasia. — RELIGION. — Systèmes anciens et modernes sur la théologie égyptienne. — Dieu suprême. — Trinité. — Dieux inférieurs. — Cosmologie. — Dogme de la chute et de la métempsycose. — Morale. — MONUMENTS. — Plan du temple égyptien. — Monuments souterrains. — Science. — ORGANISATION SOCIALE. — Système des castes. — Pouvoir. — Administration. — Les prêtres. — Les guerriers. — Castes inférieures. — Famille. — Révolutions que subit la propriété. — Industrie. — Commerce. — CHRONOLOGIE.

**CHAPITRE II. — LES JUIFS. . . . . 292-322**

SOURCES. — Les livres de la Bible. — Authenticité du Pentateuque. — Autres livres historiques. — HISTOIRE DES JUIFS. — Abraham. — Traditions orientales sur ce réformateur. — Moïse considéré comme chef d'insurrection, comme dictateur et comme législateur. — LÉGISLATION DE MOÏSE. — Théologie. — Psychologie. — Nationalité juive. — Morale. — Division en tribus. — Tribu de Lévi. — Pouvoir. — Justice. — Lois de la propriété. — La Famille. — SUITE DE L'HISTOIRE DES JUIFS. — Les juges. — Samuel. — Saül. — David. — Salomon. — Séparation des deux royaumes. — ROYAUME D'ISRAËL. — ROYAUME DE JUDA. — CHRONOLOGIE.

**CHAPITRE III. — L'ASIE OCCIDENTALE AVANT LA  
DOMINATION PERSANE. . . . . 323-334**

Sources. — Premier empire assyrien. — Mède. — Second empire assyrien. — Phénicie. — Syrie. — Asie mineure. — CIVILISATION. — Religion. — Monuments d'architecture. — Commerce et industrie. — CHRONOLOGIE.

*Deuxième Période. — Les Perses et les Grecs jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.*

CHAPITRE I. — LA PERSE. . . . . 333-353

SOURCES. — Auteurs anciens. — Sources nationales de la Perse : Le Zendavesta. — Le schah Nameh. — Inscriptions cunéiformes. — TRADITIONS PRIMITIVES DE LA PERSE. — Création. — Dynastie des Pischdadiens. — Djemschid. — Dynastie des Calanides. — Rapports entre les traditions nationales et les récits des Grecs. — Zoroastre. — HISTOIRE DES PERSES DEPUIS CYRUS. — Cyrus. — Cambyse. — Darius. — Administration persane. — Cour du roi. — Xerxès. — Artaxerxès-Longue-Main. — Darius Nothus. — Artaxerxès Mnémon. — Ochus. — Darius Codoman. — DOCTRINE DE ZOROASTRE. — Théologie. — Ormuz et Ariman. — Amschaspands. — Izeda. — Mithra. — Férouers. — Fin du monde. — Morale. — Principes politiques. — Monuments d'art de la Perse. — Organisation sociale. — Famille.

CHAPITRE II. — LA GRÈCE. . . . . 356-447

SOURCES. — HISTOIRE PRIMITIVE DE LA GRÈCE. — Histoire mythologique. — Races primitives. — Civilisation première. — Discussions modernes sur l'influence de l'Orient sur la Grèce. — Colonies orientales. — Invasions des Hellènes. — Age héroïque. — Guerre de Troie. — Invasion des Doriens et des Héraclides. — HISTOIRE PARTICULIÈRE DES CITÉS JUSQU'aux GUERRES MÉDIQUES. — *Athènes*. — Cécrops. — Thésée. — Codrus. — Révolutions intérieures. — Solon. — Pisistrate. — Victoire de la démocratie. — *Lois de Solon* : Assemblées du peuple. — Sénat. — Administration. — Archontes. — Tribunaux. — Aréopage. — Orateurs. — Population de l'Attique. — Famille. — Lois de la propriété. — Revenus publics. — État militaire. — *Sparte*. — Les Doriens. — Lycurgue. — Guerres de Messénie. — Premières conquêtes. — Lois de Lycurgue. — Sénat. — Rois. — Assemblée du peuple. — Éphores. — Population de la Laconie. — Distribution de la propriété. — Éducation. — Famille. — Cause de la décadence de Sparte. — Pouvoir démocratique des Éphores. — Désuétude des lois de Lycurgue. — *Autres cités de la Grèce*. — Colonies grecques. — HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA GRÈCE DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES. — Unité grecque. — Première guerre sacrée. — Première guerre médique. — Seconde guerre médique. — Traité de Cléon. — Rivalité des cités. — Guerre du Péloponèse. — Ligue contre Sparte. — Paix d'Antalcidas. — Puissance de Thèbes. — Guerre sociale. — La Macédoine. — Philippe. — Guerre sacrée. — Bataille de Chéronée. — Expéditions d'Alexandre. — RELIGION DES GRECS. — Systèmes anciens et modernes sur la mythologie. — Succession des cultes. — Union entre les dieux.

— Cosmologie. — Doctrines d'Orphée. — Hésiode. — Psychologie. — Jupiter. — Apollon. — Minerve. — Mystères de Cérès. — Mystères de Bacchus. — Dieux d'un ordre inférieur. — Culte. — BEAUX-ARTS. — Origine des arts. — Architecture. — Sculpture. — Peinture. — Musique. — Littérature. — SCIENCE. — Origine de la philosophie. — École d'Ionie. — Pythagore. — École d'Élie. — École atomistique. — Socrate. — Écoles fondées par les disciples de Socrate. — Les Stoiciens. — Épicure. — Platon. — Aristote. — Logique. — Métaphysique. — Psychologie. — Morale. — Politique. — Droit naturel. — Astronomie. — Physique. — Histoire naturelle. — Médecine.

*Troisième période. — De la mort d'Alexandre-le-Grand à l'avènement de Constantin.*

#### CHAPITRE I. — DÉBRIS DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE. 448-466

Guerres des successeurs d'Alexandre. — Perdiccas. — Polyperchon. — Antigone. — Bataille d'Ipsus. — Derniers déchirements. — MACÉDOINE ET GRÈCE. — Antigone de Gonî. — Ligue Étolienne. — Aratus. — Ligue achéenne. — Philippe. — Guerres avec les Romains. — ÉGYPTÉ. — Ptolémée Lagus. — Les autres Ptolémées. — SYRIE. — Séleucus. — Antiochus-le-Grand. — Parthie. — Arménie. — Le Pont. — La Cappadoce. — Bactriane. — Pergame. — Bithynie. — Judée. — Temps du second temple. — Sectes juives. — Situation politique. — Les Machabées. — Hérode.

#### CHAPITRE II. — ROME JUSQU'A AUGUSTE. . . . 466-555

SOURCES. — Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. — Travaux modernes. — Pouilly. — Beaufort. — Niebuhr. — ITALIE ANCIENNE. — Population primitive de l'Italie. — Les Étrusques. — Les Pélasges. — État social. — ORIGINE DE ROME. — Traditions sur Romulus. — Système de Niebuhr. — Les rois. — Première organisation de Rome. — Religion. — Traditions guerrières. — Morales. — Les gentes. — Les curies. — Organisation de la Plèbe. — Les centuries. — La famille. — La propriété. — Formes du droit. — CONQUÊTES ROMAINES. — Lutte de Rome contre ses voisins. — Invasion des Gaulois. — Guerres contre les Samnites. — Politique de Rome. — Carthage. — Situation de cette cité. — Guerres puniques. — Annibal. — Conquête de l'Espagne, de la Gaule cisalpine et de la Grèce. — Destruction de Carthage. — Conquêtes ultérieures. — HISTOIRE INTÉRIEURE JUSQU'AUX GUERRES CIVILES. — Publicola. — Retraite sur le mont Aventin. — Spurius Manlius. — Loi Terentilla. — Décemvirs. — Tribuns militaires. — Comices par tribus. — Lois Liciniae. — Constitution romaine. — Patriciens et plébéiens. — Censure. — Le sénat. — Les comices. — Magistrats. — Lois militaires. — Administration des provinces. — Droit italique. — Lois ci-

viles. — État moral. — TROUBLES CIVILS. — Les Gracques. — Jugurtha. — Marius. — Les Cimbres et les Teutons. — Guerre civile entre Marius et Sylla. — Mithridate. — Sertorius. — Pompée. — Drusus. — Guerre sociale. — Guerre des esclaves. — Rullus. — Catilina. — Cicéron. — César. — Premier triumvirat. — Conquête de la Gaule. — Guerre civile entre Pompée et César. — Dictature et mort de César. — Octave. — Second triumvirat. — Antoine et Octave. — Bataille d'Actium.

### CHAPITRE III. — EMPIRE ROMAIN. . . . . 555-560

Auguste. — Tibère. — Caligula. — Claude. — Néron. — Vespasien. — Les Antonins. — Les Empereurs depuis la mort de Trajan. — Dioclétien. — Constantin. — Guerres des empereurs. — Le second empire perse. — Les barbares du nord. — Nouvelle constitution de Rome. — Cour impériale. — Administration. — Finances. — Droit de cité accordé aux provinces. — Droit romain. — État religieux de l'empire. — État militaire. — Les sciences, les lettres et les arts depuis les Ptolémées. — Littérature latine. — Philosophie. — Néoplatonisme. — Sciences physiques. — Commerce et industrie. — État moral.

TABEAU CHRONOLOGIQUE. . . . . 561

TABEAU DE LA LITTÉRATURE GRECQUE. . . . . 569

TABEAU DE LA LITTÉRATURE LATINE. . . . . 578

D  
21  
087

**MANUEL**  
**D'HISTOIRE**  
**UNIVERSELLE,**

**PAR A. OTT, DOCTEUR EN DROIT.**

---

**HISTOIRE MODERNE.**

---

**PARIS,**  
**CHEZ PAULIN, LIBRAIRE,**  
**RUE DE GRÈVE, 33.**

**1842**





**MANUEL**  
**D'HISTOIRE UNIVERSELLE.**

Signand hit.  
C-1 27.

II  
21  
.089

# MANUEL

## D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

---

### LIVRE III.

#### Civilisation chrétienne.

---

#### CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

##### DIVISIONS, SCIENCES ACCESSOIRES ET SOURCES.

L'histoire moderne diffère essentiellement dans ses caractères et ses méthodes de l'histoire de l'antiquité. Depuis le moment où les hommes ont embrassé la foi en Jésus-Christ, l'histoire de l'humanité est celle des peuples chrétiens. Lorsqu'il s'est agi de retrouver les origines premières de la civilisation, c'est à l'Orient que nos recherches ont dû s'adresser ; là en effet ont été joués les grands drames de la plus ancienne histoire ; mais Rome et la Grèce ont fixé dans l'Occident la destinée des sociétés humaines, et le terrain qu'elles ont créé est resté le théâtre principal et le centre des progrès et des développements postérieurs. L'histoire qui nous reste à faire est donc avant tout européenne. L'Orient, bouleversé par des révolutions toujours identiques dans leurs principes et dans leurs effets, est réduit à un rôle tout à fait secondaire, et à l'exception du peuple célèbre par la réforme religieuse de Mahomet, les races barbares qui se disputent l'Asie ne méritent pas l'attention de l'historien. Une seconde différence résulte de l'action et de la

vie des nations chrétiennes. Dans l'antiquité, chaque peuple vient pour ainsi dire à son tour apporter son tribut de travail moral et matériel, et l'ordre chronologique de la succession des nationalités coïncide avec l'ordre successif des civilisations. Il n'en est pas de même pour les temps postérieurs, et de là naissent des difficultés qui compliquent singulièrement la méthode de l'histoire moderne.

L'histoire de la civilisation chrétienne présente, il est vrai, une admirable unité. Le progrès marche sur une voie droite et logique; les phases diverses par lesquelles la doctrine du Christ se réalise successivement dans les croyances, dans les idées, dans les arts et dans les mœurs, s'enchaînent suivant un ordre rigoureux; la société se transforme et le principe d'où naissent toutes les transformations reste toujours visible et éclatant; mais à côté de l'unité morale se place la division matérielle et la confusion des détails.

En effet, quatre siècles à peine se sont écoulés depuis la mort du Christ, que l'empire romain se divise en deux grandes fractions. Bientôt après la fraction occidentale se subdivise elle-même en une foule de nationalités diverses. Celles-ci sont ramenées à l'unité par la France; mais en même temps le mahométisme envahit l'Asie, l'Afrique et l'Espagne, et le terrain de l'ancien empire romain se trouve divisé en trois langues, en trois peuples appliquant en même temps, mais d'une manière très-diverse, la nouvelle idée civilisatrice.

Au neuvième siècle, l'Occident aussi est démembré. Les nationalités modernes se forment, et quoique un lien commun et des relations communes ne cessent de les unir, chacune de ces nationalités a sa vie propre, ses développements spéciaux, simultanés avec ceux des autres. De là de graves inconvénients pour l'histoire générale, quelle que soit la méthode adoptée: car si d'un côté l'on veut exposer sans interruption l'unité historique de chaque existence nationale, le lien général des faits échappe, on construit un recueil d'histoires spéciales sans re-

tracer le fait principal, le progrès de l'humanité elle-même; on s'expose à des répétitions nombreuses. Si de l'autre côté on adopte la méthode chronologique, on se trouve entraîné à des subdivisions infinies, on morcelle l'histoire de chaque peuple et promène sans cesse le lecteur d'un sujet à un autre.

Cependant la nature même de notre livre nous obligeait à choisir la dernière méthode. Nous avons tâché de remédier en partie au morcellement des histoires nationales par les tables chronologiques placées à la fin de l'ouvrage et disposées par histoires spéciales. Quant aux divisions générales, voici l'ordre naturel des faits qui nous les a inspirées.

L'histoire du Christianisme est une, et c'est sur le sol occidental, sur celui de l'empire romain d'abord, sur celui de l'empire de Charlemagne ensuite, que se sont passés les grands faits de la civilisation nouvelle. Ce sont donc ces faits qui nous indiqueront les subdivisions de l'ordre chronologique. On nous pardonnera de n'avoir pas renfermé dans des limites exactement semblables, l'histoire de l'empire d'Orient, celle des Arabes et celle des peuples de l'est et du nord de l'Europe; nous les avons intercalées aux endroits convenables, afin de ne pas trop multiplier les subdivisions.

Le Christianisme a parcouru quatre grandes périodes, et par la révolution française est entré dans la cinquième. Ces périodes offrent elles-mêmes des subdivisions bien distinctes.

La première période s'écoule de Jésus-Christ à la chute de l'empire d'Occident. Elle est toute romaine; c'est d'abord la propagation de la foi chrétienne au milieu de la société antique (chap. I), ensuite le triomphe du Christianisme et son admission dans la société politique et civile (chap. II). Pendant ce temps, l'Église a développé sa doctrine, constaté ses principaux dogmes, créé sa première organisation; elle a vaincu la religion païenne.

La chute de l'empire romain d'Occident marque le passage à la seconde période. L'histoire de l'empire d'Orient; le dernier

terrain des discussions et des mœurs de l'âge romain, sert de transition à l'histoire des révolutions occidentales (chap. I). L'Occident est devenu la proie des Barbares et des hérétiques, la première œuvre est de constituer une nouvelle force au catholicisme : la France naît de cette œuvre (chap. II). Mais en Asie a surgi la civilisation mahométane, qui établit sa domination sur l'Orient (chap. III). Elle essaie d'engloutir les peuples catholiques, mais est vaincue par la France. Alors l'Occident voit éclore, sous la puissante tutelle de Charlemagne, les premiers essais d'une organisation chrétienne : la législation civile et religieuse est modifiée, la constitution ecclésiastique se fixe ; le pouvoir spirituel marche vers son unité (chap. IV et V).

D'un grand bouleversement sort une nouvelle transformation. La troisième période nous présente vivant pour la première fois cet esprit nouveau, né du Christianisme, cette société qui n'est plus ni barbare ni romaine, le moyen âge proprement dit. Cette période se divise en deux parties. Pendant la première, la société tout entière marche vers son but avec foi et prévision ; le pouvoir spirituel chrétien arrive à son apogée ; c'est le temps des croisades, de la chevalerie, de la révolution des communes, de l'affranchissement des serfs, de l'architecture catholique, des universités (chap. I). La seconde partie, qui commence avec le quatorzième siècle, présente de grandes différences ; les pouvoirs s'affaissent, la papauté tombe, mais les nationalités spéciales se constituent de plus en plus fortement (chap. II). En même temps les peuples de la circonférence de l'Europe sortent de leur obscurité (chap. III).

Ici nous nous trouvons au point d'intersection qui coupe l'histoire du Christianisme en deux parties bien caractérisées. Jusqu'ici le progrès s'était fait d'en haut, *à priori*, par la volonté et l'intelligence des pouvoirs. Maintenant le mouvement critique commence, s'essayant par des révolutions, des inventions, des tentatives de réorganisation de diverses sortes, se concentrant ensuite dans un travail purement scientifique et

aboutissant enfin à l'époque des réalisations, à la révolution française (\*).

A la fin du quinzième siècle, en effet, le pouvoir spirituel a perdu, avec l'intelligence de ses devoirs, la confiance des nations ; la foi religieuse est attaquée ; la quatrième période commence. L'apparition d'une puissance nouvelle, de l'Espagne, dans les affaires centrales de l'Europe, la découverte de la route des Indes et de l'Amérique, la lutte des États européens pour la possession de l'Italie, la rivalité entre la maison de France et la maison d'Autriche, le retour vers les lettres et les arts de l'antiquité, sont les préludes des changements qui se préparent (chap. I). Ce mouvement conclut enfin à la négation religieuse, au protestantisme, qui engendre une lutte longue et acharnée. La foi ancienne est sauvée dans une partie de l'Europe ; mais l'influence du pouvoir spirituel est ruinée ; l'unité de l'Europe est brisée ; les relations internationales deviennent des relations d'intérêt et d'égoïsme (chap. II). Pendant deux siècles la politique de l'équilibre européen immobilise l'Europe, arrête le progrès des institutions et n'a d'autre résultat utile que de semer dans des colonies nombreuses la civilisation européenne (chap. III). Mais en même temps une ardente élaboration intellectuelle crée la science, transforme les mœurs et développe les conséquences sociales des principes de l'Évangile (chap. IV).

(\*) La division générale admise par l'usage, en l'*histoire ancienne*, *histoire du moyen âge* et *histoire moderne*, est exacte de ce point de vue, et les trois premières périodes du Christianisme peuvent être distinguées sous le nom de moyen âge, à condition cependant qu'on n'oppose pas le moyen âge à l'antiquité de la même manière qu'on l'oppose à l'histoire moderne. Car entre celle-ci et le moyen âge, il y a unité de but et de civilisation, rapport que ni l'une ni l'autre n'ont avec l'antiquité.



L'application de ces principes aux institutions politiques et civiles semble être l'œuvre de la cinquième période. Elle a commencé avec la révolution française, elle n'est pas terminée.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit des sciences accessoires de l'histoire dans notre premier volume. Elles sont les mêmes pour l'histoire moderne que pour l'histoire ancienne; seulement la diplomatie vient jouer ici un rôle essentiel, et deux sciences nouvelles, la généalogie et l'héraldique, deviennent très-importantes (1). La chronologie présente encore de grandes difficultés, mais elles ne sont relatives qu'à des points de détail, et nous ne retrouvons ici aucune de ces lacunes immenses, si embarrassantes quand il s'agit de l'origine des nations. On continua jusqu'au sixième siècle à compter les années par les noms des consuls depuis la fondation de Rome. Plus tard, l'ordre de la succession des rois et des évêques servit de terme de rapport chronologique; l'Église conserva en outre plusieurs cycles, dont l'usage date des derniers temps de l'empire romain, et qui sont d'une grande utilité en chronologie. Tels sont l'*épacte*, par laquelle on indique le jour de la lune pour le commencement de chaque année solaire, ce qui permet de vérifier astronomiquement les dates données par les historiens, et l'*indiction*, cycle de quinze ans, établi du temps de Dioclétien, pour le cadastre périodique de l'impôt territorial; on indique ordinairement dans les documents du moyen âge le nombre d'ordre de l'in-

(1) Sur la Diplomatie, voyez t. I, p. 60, note 2. — Sur la Numismatique : Lelevel, Numismatique du moyen âge, 2 vol. in-8°, 1836, avec Atlas. — Sur l'Héraldique : Menestrier, Méthode raisonnée du blason, Lyon, 1770, in-8°; Spener, Opus heraldicum, Francf., 1680, 2 vol. in-fol. — Sur la généalogie il n'existe que des travaux spéciaux. Voyez le Manuel du libraire, de Brunet.

diction et l'année du cycle même. L'ère chrétienne ne fut proposée qu'au sixième siècle, par Denys-le-Petit, et adoptée universellement au huitième par la volonté de Charlemagne. Il est prouvé aujourd'hui que Denys-le-Petit, en comptant l'année de la naissance du Christ et en la fixant à la trente et unième année du règne d'Auguste, après la bataille d'Actium, se trompa de trois à cinq ans, et que Jésus-Christ était né plus tôt. Mais l'usage a consacré cette erreur, qui, du reste, n'apporte aucun trouble dans la chronologie. Une difficulté plus sérieuse résulte de la grande variété admise pendant très-long-temps, non-seulement chez les différents peuples de l'Europe, mais dans chaque province même d'un seul État pour le commencement de l'année. Le 25 décembre (Noël), le 1<sup>er</sup> janvier, le 25 mars, Pâques, etc., furent successivement le premier jour de l'an. En France, le commencement de l'année ne fut fixé au 1<sup>er</sup> janvier qu'en 1563, et plus tard dans les autres pays. En 1581, la chronologie chrétienne reçut une dernière modification par la réforme du pape Grégoire XIII, qui, pour remédier aux erreurs nées des faux calculs sur lesquels reposait l'année julienne, ordonna la suppression de trois jours bissextiles tous les 402 ans, et corrigea les erreurs accumulées depuis les temps de César, en statuant que le lendemain du 4 octobre 1582 porterait le quantième du 15 octobre. Cette manière de compter (*style nouveau*) fut acceptée successivement par tous les États de l'Europe, mais l'Église grecque et les Russes conservèrent l'*ancien style* (1).

Les peuples orientaux font usage de différentes méthodes pour la computation des temps. Il existe des ères spéciales pour les chrétiens d'Arménie, pour ceux de Syrie, pour ceux d'Abysinie. Les mahométans ont, outre l'hégire qui commence le 15 juillet 622 après Jésus-Christ, l'ère persane d'Izdedgerd

(1) Voyez sur la chronologie de l'histoire moderne, l'Art de vérifier les Dates.

(632) et celle du sultan Seldjouk Djelaleddin (1079). La comparaison de la chronologie arabe avec la chronologie chrétienne offre certaines difficultés. Car non-seulement l'année arabe est lunaire, mais encore elle n'est pas exactement lunaire, et ne se complète que par des intercalations embarrassées.

Les sources historiques deviennent nombreuses. Cependant elles sont encore loin, surtout antérieurement au seizième siècle, de satisfaire complètement les désirs de l'historien. Pour le moyen âge, on est forcé de puiser un grand nombre de faits dans les *chroniques*, où ils sont rapportés très-brièvement et très-incomplètement. Cet usage d'écrire des chroniques, c'est-à-dire des tables chronologiques des faits principaux qui s'étaient passés depuis le commencement du monde, imitées de celles qu'Eusèbe de Césarée composa au commencement du quatrième siècle, devint général en Orient et en Occident dès le sixième. Ces courtes et sèches annales, continuées dans les couvents et augmentées des faits importants accomplis dans l'année, sont souvent les seuls monuments qui nous fassent connaître des événements essentiels; cependant aucun siècle n'a manqué d'historiens proprement dits, et il est rare que des histoires spéciales, exactes et faites avec soin, ne viennent combler les lacunes des chroniques. Il est en outre une troisième classe de sources, souvent plus précieuses que toutes les autres. Ce sont les écrits du temps, les lois, les actes publics et particuliers, les pièces de tout genre, les monuments archéologiques. Ces pièces deviennent nombreuses, surtout pour les temps plus modernes; alors viennent se joindre aux sources précédentes, les gazettes et les journaux publiés depuis le dix-septième siècle, et les importants *mémoires* laissés depuis le quinzième par tant de personnes qui ont joué un rôle dans l'histoire, ou qui, par leur position, ont eu connaissance des faits les plus intimes.

Les sources de l'histoire moderne ont été l'objet de collections nombreuses, dont la plus célèbre, à juste titre, est celle

des Historiens de France, par les religieux Bénédictins. Nous donnons ici en note l'indication de ces collections, ainsi que des principaux travaux sur l'histoire générale des temps modernes et les histoires nationales. Nous détaillerons, dans le courant de ce livre, les sources les plus importantes, en renvoyant, pour le surplus, aux collections où elles se trouvent réunies (1).

(1) *Recueils de pièces diverses.* — D'Achery, *Spicilegium veterum scriptorum*, Paris, 1723, 3 vol. in-fol.

J. Mabillon, *Vetera analecta*, Paris, 1723, in-fol.

Baluzii *Miscellanea*, Paris, 1678, 7 vol. in-8°.

Ph. Labbe, *Nova bibl. manuscr.*, Paris, 1657, 2 vol. in-fol.

Canisii *Thes. monument.*, Antwerp., 1725, 4 vol. in-fol.

Muratorii *anecdota*, Mediol., 1697, 4 vol. in-4°.

D. Martenne, *Collectio veterum scriptorum*, Paris, 1724, 9 vol. in-fol.

— *Thesaurus novus anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol.

Pezii *Thes. novissim. anecdot.*, Augs., 1721, 7 vol. in-fol.

J. P. Ludwig, *Reliquiæ manuscr.*, Francf., 1720, 12 vol. in-8°.

*Acta sanctorum ordinis S. Benedicti...* collig. d'Achery et Mabillon, 1668, 9 vol. in-fol.

*Histoire générale des temps modernes.* — J. Dumont, *Corps universel diplomatique du Droit des gens depuis Charlemagne*, Amst. et La Haye, 1726 et suiv., 8 vol. in-fol. Supplém., 3 vol.

Barbeyrac, *Histoire des Traités jusqu'à Charlemagne*, Amst., 1739, 2 vol. in-fol.

Martens, *Recueil des principaux Traités depuis 1761*, Gœtt., 1791 et suiv., 19 vol. avec les Supplém.

Schœll, *Histoire des Traités de paix*, Paris, 1817, 15 vol. in-8°.

Schœll, *Cours d'histoire des États européens depuis le bouleversement de l'empire romain jusqu'en 1789*, Paris, 1830 et suiv., 46 vol. in-8°.

Fr. Rühls, *Handbuch der Geschichte des Mittelalters* (*Manuel de l'histoire du moyen âge*), Wien., 1817, 2 vol. in-8°.

**Rehm, Handbuch der Geschichte des Mittelalters** (Manuel de l'histoire du moyen âge), t. 1 et 2, 1824 ; t. 3-8, 1831 et suiv. **Marb.** in-8°. Excellent recueil de faits et de renseignements.

**Frantín, Annales du moyen âge**, 1825, 8 vol. in-8°.

**Desmichels, Précis de l'histoire du moyen âge**, 1836, in-8°.

**Ragon, Abrégé de l'histoire générale des temps modernes**, 3 vol. in-8°, 1834.

**Spittler, Entwurf der Geschichte der europäischen Staaten** (Histoire des États européens), Berlin, 1823, 2 vol. in-8°.

**Heeren, Manuel historique du système politique des États de l'Europe**, traduit de l'allemand, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

**Église.** — Collections générales des conciles (contenant aussi les lettres et décrétales des papes), de Hardouin, de Labbe, de Mansi ; cette dernière passe pour la meilleure ; Florence et Venise 1759 et suiv., 31 vol. in-fol.

**Caroli Cocquelines Bullarum amplissima collectio**, Rome, 1739-1744, 28 vol. in-fol.

**Richard, Analyse des conciles**, Paris, 1772, 5 vol. in-4°.

**Ell. Dupin, Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques** (analyse critique de tous les auteurs ecclésiastiques, avec supplément, contenant les auteurs des Églises non catholiques et les critiques de Richard Simon), 61 vol. in-8°, Paris, 1698 et suiv.

**Acta sanctorum**, etc., par Joseph Bollandus et autres de l'ordre des Jésuites (les Bollandistes), Antwerp., 1642-1780, in-fol. Vies des Saints, disposées suivant l'ordre des fêtes ; l'ouvrage n'a été conduit que jusqu'au mois d'octobre.

**Vies des Saints**, par Butler, trad. par Godescard ; nouvelle éd. augmentée ; Paris, 1836, 10 vol. in-8°.

**César Baronius** (cathol. ultramontain), **Annales ecclesiastici** (avec les critiques et compléments historiques de Pagi et les suites de Raynaldus, etc.), Lucq., 1738-1759, 38 vol. in-fol. Ouvrage composé presque tout entier de textes d'auteurs et de documents ; il renferme une foule de pièces qui ne se trouvent pas ailleurs ; critiqué par les protestants Is. Casaubon et Sam. Basnage.

Fleury, (cathol. gallican), *Histoire ecclésiastique*; nouv. éd., Paris, 1838, gr. in-8°. Abrégé, par Racine, in-4° et in-12, 1762.

Mosheim (protest.), *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, Helmst., 1755, in-4°. Trad. en franç., Yverdon, 1776, 6 vol. in-8°.

Gieseler, *Handbuch der Kirchengeschichte* (Manuel de l'histoire ecclésiastique), 2 vol. (le 2<sup>e</sup> en 4 tom.), Bonn, 1831. Ouvrage précieux par la citation des textes controversés et de nombreux renseignements.

France. — Lelong, *Bibliothèque historique de France* (bibliographie), Paris, 1768, 5 vol. in-fol.

De Brequigny, *Table chronologique des diplômes, chartes, titres de l'Histoire de France* (jusqu'en 1179), Paris, 1679 et suiv., 3 vol. in-fol.; t. 4, 1837.

J. Sirmond, *Concilia galliæ*, Paris, 1629, 5 vol. in-fol.

Sammarthani fr. *Gallia christiana*, Paris, 1715, 13 vol. in-fol.

Ordonnances des rois de France, par de Laurière, etc., 1723 et suiv., 20 vol. in-fol.

Recueil général des lois françaises (1789), par Isambert et autres, Paris, 1822, 30 vol. in-8°.

Dom Bouquet, *Rerum gallicar. et Franc. scriptores*, Paris, 1738 et suiv., 20 vol. in-fol.

Guizot, *Mémoires relatifs à l'histoire de France jusqu'au treizième siècle*, Paris, 1823, 26 vol. in-8°.

Collection de monuments inédits sur l'histoire de France, publiée par ordre du gouvernement depuis 1836. Il paraît 4 à 5 vol. in-4° par an.

Buchon, *Collection des chroniques nationales des treizième et quatorzième siècles*, Paris 1826, 30 vol. in-8°.

Nouvelle collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, par Michaud et Poujoulat, 1836, 25 vol. gr. in-8°.

Archives curieuses de l'histoire de France, publiées par Cimber et Danjou, 27 vol. in-8°, en 2 séries, 1834 et suiv.

Leber, Salgues et Cohen, *Collection des meilleures dissertations sur l'histoire de France*, 1826, 29 vol. in-8°.

Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française*, Paris, 1833, 40 vol. in-8°. Avec une introduction sur l'histoire de France.

Mézeray, *Histoire de France (1643, 3 vol. in-fol.)*.

Sismondi, *Histoire des Français*, 1821 et suiv., 25 vol. in-8° (ouvrage écrit dans l'esprit du dix-huitième siècle et dans lequel on a relevé beaucoup d'inexactitudes).

Lavallée, *Histoire des Français*, Paris, 1838, 4 vol. in-8°.

Michelet, *Histoire de France*, 1833 et suiv., 4 vol. in-8°.

Duchesne, *Script. rer. Normann*, Paris, 1619, in-fol.

*Histoire de Bourgogne* (par Dom Plaucher et Dom Merle), Dijon, 1739, 4 vol. in-fol.

*Histoire générale du Languedoc*, par Dom Vaissette, Paris, 1730, 5 vol, in-fol. Nouv. éd. 1840.

Schœpflin, *Alsatia illustrata*, Colm., 1751, 2 vol. in-fol.

*Histoire de Lorraine*, par Dom Calmet, Nancy, 1745, 7 vol. in-fol.

*Histoire de Paris*, par Dom Felibien, 1725, 5 vol. in-fol.

*Grande Bretagne et Irlande.* — The english, scotish, and irish historical library by Nicholson, Lond., 1776, in-4°.

Rymer et Sanderson, *Fœdera conventiones, etc., inter-reges Anglice et alios imperatores, principes et immunitates* (1066 - 1654), Lond., 20 vol. in-fol. Dern. éd. 1816.

Wilkins, *Concilia magnæ Britaniæ et Hiberniæ*, Lond., 1737, 4 vol. in-fol.

*The Statuts of the Realm*, Lond., 11 vol. in-fol. (Faisant partie de la grande collection publiée depuis 1810 par le gouvernement anglais sur l'histoire et le droit féodal d'Angleterre, et qui compte déjà un très-grand nombre de volumes.)

*Collections des script. rerum anglicar.* de : Savilius, Lond., 1596, in-fol. — Camden, Francf., 1603, in-fol. — Twysden et Selden (scrip. X), Lond., 1652, 2 vol. in-fol. — Fell. Oxon., 1684, in-fol. — Gale (script. XX), Oxon., 1691, 2 vol. in-fol. — Sparke, Lond., 1724, 2 vol. in-fol. — O'Connor *Rerum hibernicarum scriptores*, Boking., 1825, 4 vol. in-4°.

Lingard , Histoire d'Angleterre, trad. de l'angl., par Roujoux , 1826 , 14 vol. in-8°. Continué par M. de Marliès.

Robertson , Histoire d'Écosse, trad. en franç. (œuvres de Robertson).

Walter-Scott, Histoire d'Écosse (œuvres de Walter-Scott).

Leland , Histoire d'Irlande , trad. en franç., Mæstr., 1779 , 7 vol. in-12.

*Allemagne.* — Gudanus , Codex diplomaticus anecdotorum Gott. et Francf., 1743 et suiv., 5 vol. in-fol.

Lünig , Teutsches Reichsarchiv., Leips., 1710 , 24 vol. in-fol.

Codex diplom. abbat. Laureshem , Manb., 1768 , 3 vol. in-4°.

Würdtwein subsidia et nova subs. diplom., Heidelb , 1772 , 22 vol. in-8°; 1788 , 14 vol. in-8°.

Goldasti , Collect. constitutionum imperial , Francf., 1713 , 2 vol. in-fol.

Shannat , Concilia germaniæ , Colon., 1769 , 11 vol. in-fol.

Collect. des script. rer. germanic. de : Schard , Gren., 1673 , 4 vol in-fol. — Pistorius , ed. Struve , Ratisb., 1726 , 3 vol. in-fol. — Reuber , ed. Joannes , Francf., 1726 , in-fol. — Urstadius , Francf., 1670 , 2 vol. in-fol. — Freher , ed. Struve , Argent., 1717 , 8 vol. in-fol. — Lindenbrog (Scr. rer. septentrionalium popul.), ed. Fabricius. — Meibom , Helmst., 1688 . 3 vol. in-fol. — Leibnitz (Sc. rer. hannov.), Hann., 1700 , in-fol. (Scr. rer. Brunsw.) 1707 , 3 vol. in-fol. — Pertz , Monumenta German. histor., Hann., 1826 , non terminé. Le 5<sup>e</sup> vol. a paru en 1839 (Recueil très-complet et très-important, même pour l'histoire de France).

Pfeffel , Abrégé chronol. de l'hist. et du droit public d'Allemagne , 1776 , 2 vol. in-4° et in-12.

Pfister , Histoire d'Allemagne , trad. en français , 11 vol. in-8°, 1837.

Luden , Histoire d'Allemagne , trad. en français , 3 vol. gr. in-8°, 1839. Non terminé.

Kohlrausch , Histoire d'Allemagne , trad. en français , 2 vol. in-8°.



(L'Allemagne possède une foule d'histoires spéciales très-estimées, et dont quelques-unes, comme l'histoire d'Osnabruck de Mœser, sont importantes par les pièces inédites qu'elles renferment. Voy. la bibliogr. d'Ersch.)

*Italie.* — L. Muratori, *Rerum italicarum scrip.* Mediol., 1723, 28 vol. in-fol. — (Tartini) *Rer. italic. scrip. ex Florent. Biblioth. Codic. Flor.*, 1748, 2 vol. in-fol. — Mitarelli *accessiones hist. ad Murator*, Venet., 1771, 2 vol. in-fol.

Grævius *Thesaurus antiquitatum et historior. Italiæ, etc.*, Lugd. Bat., 1704, 10 vol. in-fol. \*

Muratori, *Antiquitates Italiæ mediæ ævi*, Mediol., 1738, 6 vol. in-fol.

Léo, *Histoire d'Italie*, trad. de l'allemand, Paris, 1837, 3 vol. gr. in-8°.

De Mailly, *Histoire de la république de Gènes*, Paris, 1697, 3 vol. in-12.

Daru, *Histoire de la république de Venise*, Paris, 1819, 7 vol. in-8°.

(L'Italie est riche en histoires spéciales. Voy. Brunet.)

*Espagne.* — Jos Saenz di Aquirre, *Collect. maxima conciliorum totius Hispaniæ*, Rom., 1693, 4 vol. in-fol.

Henrique Florez, *Espana Sagrada*, Madrid, 1743, 42 vol. in-4°.

And. Schottlii, *Hispania illustrata* (collect. de sources), Francf., 1603, 4 vol. in-fol.

Mariana (mort en 1624), *Historiæ de rebus Hispaniæ*. Avec continuation; nouv. éd., Valen., 1783, 4 vol. in-4°.

Juan de Ferreras, *Synopsis historico-chronologica de Espana*, trad. en franç., par d'Hermilly, Paris, 1741, 10 vol. in-4°.

Rosseuw de Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, in-8°, 1837 et suiv.; 4 vol. ont paru.

*Danemark, Suède et Norwège.* — Thorkelin, *Diplomatarium arna magnæum exhibens*, Hav., 1786, 2 vol. in-4°.

Collect. de sources danoises, de Westphalen (Lips., 1739, 4 vol. in-fol.), et de Langebeck (Hav., 1772, 7 vol. in-fol.).

Mallet, Histoire du Dannemark, Genève, 1763, 4 vol. in-8°.

Dahlmann; Geschichte Dannemarks ( Histoire du Danemark), nouv. éd., Hamb., 1840, in-8°.

Fant, Script. rerum suecicar. medii ævi, Ups., 1818, in-fol.

Geyer, Histoire de Suède, trad. en franç., 1837, gr. in-8°.

Thorkelin, Analecta ad historiam antiquam et jura Norvegiæ, Hav., 1778, in-8°.

Torfaei, Histor. rerum Norvegicarum, Hav., 1711, 4 vol. in-fol.

*Pologne.* — Codex diplomaticus regni Poloniæ, Vilna, 1758, 5 vol. in-fol.

Collect. d'historiens, de Sommersberg (rer. Silesicar. scrip., Lips., 1759, 3 vol. in-fol.). — Pistorius (Bâle, 1582, in-fol.) — (Script., Amsterd., 1696, 3 vol. in-fol.) — Mizler a Kolof (Varsov., 1761, 2 vol. in-fol.).

De Salignac, Histoire générale de Pologne, Amst., 1751, 5 vol. in-12. A défaut d'une bonne histoire de Pologne, nous citerons l'ouvrage suivant, qui contient d'utiles renseignements littéraires: Tableau de la Pologne ancienne et moderne, par Maltebrun; nouv. éd. augmentée par Léonard Chodzko, Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

*Russie.* — Levesque, Histoire de Russie, tirée des chroniques originales, etc.; nouv. éd. avec notes; 1812, 8 vol. in-8°.

Le Clerc, Histoire de la Russie, Paris, 1783, 6 vol. in-4°.

Karamsin, Histoire de l'empire de Russie, trad. en franç., 8 vol. in-8°, Paris, 1819.

Esneaux et Chennehot, Histoire de Russie, Paris, 1829-1839, 5 vol. in-8°.

Nous citerons en leur lieu les histoires de quelques nations secondaires et des peuples Orientaux, ainsi que les histoires des lettres, des sciences et des arts. Pour ces dernières, nous

nous contenterons d'indiquer ici trois ouvrages, précieux par de nombreux renseignements :

Eichhorn, *Geschichte der Litteratur* (Histoire de la littérature, comprenant celle de toutes les sciences); Gott., 1805, 8 vol. in-8°.

Wachler, *Handbuch der Geschichte der Litteratur* (Manuel de l'hist. littér.), Leips., 1833, 4 vol. in-8°.

Jarry de Mancy, *Atlas historique des littératures, des sciences et des beaux-arts*, 1826 et suiv., in-fol.



**PREMIÈRE PÉRIODE.****CHAPITRE I. — LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.**

La révélation de Jésus-Christ est non-seulement un immense fait religieux, mais encore elle est le plus grand fait historique que les hommes puissent concevoir. Au milieu d'une société usée, corrompue, prête à mourir, elle dépose le germe d'une société vivante et forte; lorsque le monde semble toucher à sa fin, elle crée un monde nouveau et de nouvelles destinées.

Jésus-Christ naquit la trente et unième année du règne d'Auguste. La puissance romaine, arrivée à son apogée, penchait déjà vers sa ruine.— Nous ne reviendrons pas sur le spectacle de cette décadence rapide et universelle, que nous avons exposée à la fin de notre premier volume. Nous ne raconterons pas non plus les premières origines de la civilisation nouvelle, la simple et admirable histoire des Évangiles. La doctrine qui fut enseignée alors, est aujourd'hui dans la conscience de tous; nous ne devons en parler ici que pour faire voir combien elle fut opposée au présent auquel elle s'adressait, combien dans l'avenir elle commandait de progrès et d'efforts.

Le Christianisme différait des croyances établies au temps où il parut, principalement sur les points suivants :

Les religions de l'antiquité, appuyées sur des traditions dont l'intelligence était perdue, avaient abouti au polythéisme, à des cérémonies vaines, à des mystères souvent absurdes, plus souvent immoraux. Le Christianisme fit connaître aux hommes le dogme sublime de l'unité de Dieu en trois Personnes, dont les anciens juifs ou païens n'avaient aucune idée, et dont la

philosophie moderne commence enfin à comprendre la profondeur. — Les religions de l'antiquité, d'accord sur ce point avec la tradition et la philosophie, enseignaient que tout homme sur terre naissait entaché d'une faute originelle, et que chacun était ici-bas pour une œuvre d'expiation. Le Christianisme enseigna que l'humanité était rachetée et que chacun par Jésus-Christ était affranchi du péché.

Les philosophes anciens assignaient pour but à l'homme la recherche du bonheur, que les uns plaçaient dans une contemplation oisive, les autres dans les plaisirs des sens. Le Christianisme déracina cet esprit d'individualisme en disant : celui qui se cherchera lui-même se perdra ; il fit les hommes ouvriers de l'œuvre sociale, en leur apprenant qu'ils sont ici-bas pour faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire pour accomplir un devoir.

Les relations des nations entre elles étaient la guerre, l'ini-mitié des races dont chacune se croyait supérieure aux autres, l'oppression des faibles par les forts. Le Christianisme enseigna la fraternité des peuples ; il fut la pierre de l'angle entre les races diverses ; il posa pour but aux hommes l'édifice de l'humanité : qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Le droit social des anciens consacrait en théorie et en fait l'inégalité de l'homme et de la femme, du père et de l'enfant, du maître et de l'esclave. Le Christianisme enseigna que tous étaient au même titre enfants de Dieu. — La justice était la plus excellente des vertus de l'antiquité. Le Christianisme ajouta la charité telle que saint Paul l'a décrite, la fraternité entre tous les hommes, le sacrifice de l'individu à la société. — Le pouvoir chez les anciens était un droit de race ou un fait de violence, dont les peines étaient payées par des jouissances égoïstes. Jésus dit : « Vous savez que ceux qui ont l'autorité sur les peuples les dominent, et que les princes les traitent avec empire ; il n'en doit pas être de même parmi vous ; mais si quelqu'un veut y devenir le plus grand, qu'il soit prêt à vous

servir, et quiconque voudra être le premier d'entre vous, sera le serviteur de tous. »

Ainsi, le Christianisme donnait à l'humanité 1° un but nouveau : l'unité humaine ; 2° le moyen de ce but : la charité et le sacrifice ; 3° une nouvelle loi des relations sociales : la liberté, l'égalité et la fraternité ; 4° le principe du pouvoir dans une société de frères : l'autorité accordée librement au plus dévoué de tous.

Depuis lors toutes les améliorations, toutes les révolutions sociales, tous les progrès ont été engendrés par ces principes sacrés, sont nées de la pensée de les faire passer dans les croyances, dans la science, dans les beaux-arts, dans les institutions. Beaucoup a été fait, beaucoup reste à faire. L'esclavage a disparu, la femme et l'enfant ont été réhabilités dans la loi civile ; un nouvel art a été créé ; la science a fait un pas immense ; mais que de temps encore et de progrès pour que la parole du Christ soit réalisée dans les institutions sociales ! La révolution française a été le dernier des progrès accomplis dans la voie des réalisations chrétiennes : chacun sait que la période qu'elle a ouverte est loin d'être terminée.

Nous avons à retracer ici les premiers développements de l'Église (1).

(1) Sources : l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe ; tous les auteurs ecclésiastiques des trois premiers siècles. — Voyez les ouvrages généraux cités, p. 10 ; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 1693, 16 vol. in-4° ; les *Études historiques* de M. de Chateaubriand. — Il ne nous appartient pas ici d'établir l'authenticité des sources primitives de l'histoire du Christianisme et principalement des livres du Nouveau Testament. Qu'il nous suffise de dire, relativement à ceux-ci, qu'ils furent écrits, la plupart, quelques années à peine après la mort de Jésus-Christ, qu'il nous reste des écrits d'autres auteurs, contemporains des apôtres,

La première œuvre des chrétiens fut l'enseignement et la propagande. Douze apôtres et soixante-douze disciples avaient été choisis par le maître pour former la souche du sacerdoce chrétien, et saint Pierre avait reçu le sceau du pouvoir. Jérusalem fut le premier centre de prédication.

qui les confirment ; qu'une tradition constante les a conservés depuis ce moment, et que l'authenticité en est bien plus certaine que celle des auteurs profanes du temps, dont cependant personne ne doute. Les objections contre l'authenticité du Nouveau Testament sont abandonnées, il est vrai, aujourd'hui, même par les plus incrédules. Mais un autre système de négation s'est élevé. On a prétendu que Jésus-Christ n'avait fait que résumer la philosophie ancienne et en reproduire les idées sous une forme nouvelle. On a bientôt reconnu que cette opinion était insoutenable, lorsqu'on citait en sa faveur Pythagore et Platon. On s'est rejeté alors vers les Esséniens, chez lesquels en effet se retrouvent quelques-uns des principes du Christianisme, mais non pas les plus importants. Cependant il aurait fallu prouver auparavant que les auteurs juifs (Josèphe et Philon) qui nous ont fait connaître les Esséniens et qui écrivirent tous deux postérieurement à Jésus-Christ, n'ont pas confondu cette secte juive avec les premières Églises chrétiennes. Nous ne parlerons pas des doctrines critiques nées en Allemagne et imitées en France, doctrines qui, dans la Vie de Jésus, du docteur Strauss, aboutissent à la négation même de l'histoire du Christ, qui, dans d'autres ouvrages dont on trouvera l'indication dans le manuel de Gieseler, renversent de fond en comble toute l'histoire primitive de l'Église. Ces doctrines reposent toutes sur cette erreur fondamentale, que le premier siècle de l'empire romain, ce siècle si positif, si matérialiste, a été un temps de rêveries, de mysticisme et de créations mythologiques, et que les écrits de ce temps doivent être expliqués, non suivant leur sens naturel, mais comme on expliquerait les traditions les plus vagues de la plus haute antiquité.

Bientôt l'enseignement chrétien parut assez puissant aux juifs pour les effrayer, et la persécution, qui avait conduit le maître sur la croix, s'étendit aux disciples. Le martyr du diacre Étienne apprit aux nouveaux croyants la réception que devait leur faire l'ancien monde.

La conversion d'un homme ardent et infatigable qui possédait de plus que les autres apôtres toute la science juive et païenne, la conversion de saint Paul, vint donner une force nouvelle à l'Église naissante. Paul fut le promoteur le plus dévoué de ce grand principe de la morale de Jésus-Christ, de l'égalité des Juifs et des Païens et de leur réunion dans une seule Église. Dès le commencement, plusieurs avaient cru que Jésus n'était venu parler qu'aux Juifs, et que pour entrer dans son Église il fallait commencer par être juif. Une assemblée des apôtres et des disciples eut lieu à Jérusalem, et la question fut décidée dans ce premier concile. Une autre question semblable fut soulevée plus tard : on se demandait si Jésus-Christ avait aboli les observances imposées aux juifs par la loi de Moïse. Les apôtres mêmes furent divisés sur ce point, et saint Pierre obéissait aux observances légales. Mais le Christ avait accompli et terminé la loi, et l'ère de charité commençait pour les hommes : saint Pierre se soumit aux remontrances de saint Paul, et l'ancienne loi resta abolie.

On place, vers l'année 42 après Jésus-Christ, la dispersion des apôtres et le commencement de la prédication de l'Évangile dans le monde romain, et surtout dans l'Orient. Saint Pierre vint alors à Rome, après être resté pendant quelques années à Antioche, où dès le commencement le Christianisme avait fait de nombreux prosélytes. La plupart des apôtres se dirigèrent vers l'Orient. Dans l'Asie-Mineure, chez les Parthes et jusque dans l'Inde, où, suivant la tradition, pénétrèrent saint Thomas et saint Barthélemy, dans l'Arménie surtout et la Mésopotamie, s'établirent des Églises apostoliques. Alors fut écrit en dialecte syriaque le premier Évangile, celui de saint



**Mathieu.** Peu de temps après saint Marc, l'interprète de saint Pierre, écrivit le sien à Rome. Saint Jean fondait l'Eglise d'Ephèse; saint Paul prêchait dans toute l'Asie occidentale, dans la Macédoine, dans la Grèce, et enfin, arrêté à Jérusalem, il était conduit à Rome pour y être jugé. En même temps son disciple saint Luc rédigeait le troisième Évangile.

Cependant les juifs n'avaient cessé de persécuter la doctrine nouvelle. Saint Jacques, le premier évêque de Jérusalem, était mort dans le martyre, et bientôt les calomnies devaient arriver jusqu'aux oreilles de l'empereur. Ce fut sous Néron, l'an 64, que la première persécution atteignit les chrétiens, et depuis ce temps, l'Eglise jouit rarement de la paix. Mais comme on l'a dit, le sang des martyrs fut une semence féconde, et il suffit de trois siècles à la prédication chrétienne pour s'emparer du monde romain et le dominer (1).

Pourquoi les Romains, si tolérants pour tous les cultes, ont-ils persécuté avec tant d'acharnement le Christianisme? Sous Néron, on accusa les chrétiens d'avoir causé l'incendie de Rome. Plus tard, des accusations plus nettes furent formulées contre eux : on leur reprocha d'être athées, de ne pas reconnaître l'autorité de l'empereur, de commettre des actes infâmes dans leurs mystères nocturnes, de se livrer à la promiscuité et d'immoler des enfants dont le sang devait servir à de lugubres sacrifices. L'accusation d'athéisme pouvait se fonder sur le refus de la part des chrétiens de sacrifier aux dieux de Rome et de la Grèce; celle d'immoralité avait été mise en avant par les juifs, et elle trouvait croyance, car on ignorait quels étaient les mystères chrétiens, et on les confondait avec ces initiations orientales, écoles de libertinage et de superstitions sanglantes. Mais ces causes n'eussent pas été suffisantes pour motiver une persécution si cruelle, si Rome tout entière ne se fût sentie

(1) Voyez dom Ruinart, *Acta synodica primor. martyrum*, Amsterd., 1713, in-fol.

menacée par la religion du Christ. Cette morale nouvelle, qui niait les bases de la société romaine, qui niait et le droit antique de la famille, et le droit d'esclavage, et la domination de la force, et l'inégalité des races, cette morale, qui s'adressait aux pauvres et aux opprimés, qui reprochait aux riches leurs jouissances et leurs plaisirs, ne devait-elle pas soulever contre elle tout ce qui tenait aux croyances antiques ? ne devait-elle pas effrayer les maîtres et leur inspirer la colère ? Est-il donc étonnant que les hommes les plus graves, que les plus célèbres jurisconsultes, imbus si profondément des sentiments de l'aristocratie romaine, aient été des ennemis acharnés des chrétiens ? Et d'un autre côté, Jésus-Christ avait, il est vrai, déclaré que son royaume n'était pas *encore* de ce monde, et la tendance que les apôtres avaient fortement imprimée aux églises, la seule qui pût être fructueuse alors, était celle de l'enseignement et de la propagande pacifique ; mais peut-être aussi y eut-il dès l'origine des hommes ardents et téméraires qui poussaient à la réalisation immédiate de la morale évangélique et voulaient renverser aussitôt les pouvoirs qui ne l'admettaient pas ? Ces hommes ne savaient pas qu'il faut du temps aux modifications sociales ; l'Église les combattit, mais les païens purent s'autoriser de leurs paroles imprudentes. Il était en outre une raison directe contre les chrétiens et les meilleurs d'entre eux. Ils refusaient d'adorer les empereurs, ils déniaient au pouvoir le caractère divin sur lequel il était fondé, ils commettaient réellement le crime de lèse-majesté dont on les accusait ; en mourant pour le Christ, ils brisaient cette loi antique de la race, qui seule jusque-là avait conservé les sociétés.

On conçoit donc que ce ne fut pas au nom d'une aveugle fureur que les plus sages des empereurs de Rome poursuivaient les chrétiens. Mais la terreur qui peut refouler les passions égoïstes et les doctrines mauvaises, fut impuissante contre la parole qui ne s'adressait qu'aux hommes de dévouement et de

sacrifice. Le Christianisme triompha malgré les persécutions et même par elles.

La persécution de Néron emporta saint Pierre et saint Paul , qui furent crucifiés à Rome. Après Néron , l'Église fut tranquille , mais sous Vespasien et Titus s'accomplit le châtimement des Juifs , prédit par le Christ et les prophètes. La guerre de Judée éclata (1). Après la mort d'Agrippa , cette contrée avait été réduite en province romaine ; une petite partie du pays seulement avait été concédée au fils d'Agrippa , Agrippa-le-Jeune ; le reste était pressuré par les administrateurs romains. Enfin , sous le gouvernement de G. Florus , l'an 66 , les juifs se soulevèrent et bientôt Jérusalem devint le centre de la révolte. Outre l'animosité profonde des juifs contre les conquérants romains si avides et si opposés à leurs mœurs et à leur religion , l'espérance d'un Messie qui devait apparaître alors et étendre sur tous les peuples la domination des Juifs , excitait cette nation. Un parti s'était formé , celui des zélateurs , composé d'hommes jeunes et passionnés , qui se faisaient les soldats de ce sentiment et parcouraient le pays en bandes de partisans. Ils s'emparèrent de Jérusalem , du temple et de la citadelle , et non-seulement combattirent les Romains , mais encore ceux des juifs qui n'étaient pas de leur parti , c'est-à-dire la masse qui avait peur de la guerre ou ne la faisait que mollement. Ils commettaient des violences inouïes et la Judée était à feu et à sang.

Le général romain Cestius-Gallus avait combattu sans avantage ; mais Vespasien , envoyé par Néron , avait soumis la plus grande partie du pays , et lorsqu'il fut proclamé empereur , il laissa à son fils Titus le soin d'étouffer la révolte dans Jérusalem même. Le siège de cette ville est célèbre dans l'histoire ; l'acharnement opiniâtre des juifs contre des forces supérieures ; les luttes sanglantes des défenseurs de Jérusalem entre eux et la

(1) Sources : Josèphe , la Guerre de Judée. — Voyez Basnage , Histoire des Juifs , La Haye , 1716 , 15 vol. in-12.

férocity des zélateurs envers les habitants de la ville ; l'affreuse famine qui poussa les mères à dévorer leurs enfants ; enfin le triomphe de Titus et la destruction entière de la cité sainte , en ont fait un sujet d'incessantes leçons. Onze cent mille personnes périrent dans cette guerre. Cent mille furent vendus comme esclaves. Le reste fut dispersé parmi toutes les nations.

Une dernière fois les juifs essayèrent de se soulever sous le règne d'Adrien. Barcoqueba les conduisait , et de toutes parts son armée se grossissait de soldats venus de loin. Ils furent vaincus encore et une infinité d'entre eux périrent. Depuis ce temps , il n'y eut plus de mouvement national parmi les juifs ; mais ils se sont perpétués parmi les nations modernes , dispersés sur toute la face de la terre , conservant leurs croyances antiques , vivant toujours dans l'attente du Messie , s'avilissant et se dégradant de plus en plus , accablés sous le poids de la malédiction qu'ils ont prononcée sur eux-mêmes , preuves vivantes de la justice de Dieu.

Les chrétiens , qui avaient quitté Jérusalem avant l'arrivée de Vespasien , échappèrent à cette catastrophe. Sous Domitien , plusieurs Romains , qui étaient chrétiens , et que l'on accusait de judaïsme , furent exécutés ; parmi eux périt le consul Clément. A cette même époque saint Jean fut relégué dans l'île de Patmos , où il mourut bientôt. Pendant les dernières années de sa vie , il avait écrit l'Apocalypse , ses Épttres et son Évangile. L'empereur Trajan défendit les assemblées secrètes , et ce fut une occasion pour persécuter les chrétiens. Pline-le-Jeune était alors gouverneur en Bythinie ; les chrétiens étaient nombreux dans sa province , et pour les atteindre , il devait s'attaquer à toute la population. Il écrivit donc à Trajan une lettre qui nous est restée , ainsi que la réponse de l'empereur. Pline avait pris des informations ; il avait fait même torturer des esclaves pour savoir la vérité ; il trouvait les chrétiens innocents , mais superstitieux. Trajan répondit qu'il ne fallait pas rechercher les chrétiens , mais que s'il apparaissait que quel-

qu'un le fût et ne voulût pas sacrifier aux dieux, on devait le punir. Ce rescrit fit cesser la persécution générale, mais donna lieu à une foule de persécutions particulières. Il en fut de même sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, malgré quelques rescrits favorables aux chrétiens. Sous Marc-Aurèle, tandis qu'une légion tout entière composée de chrétiens, la légion fulminante, rétablissait, de l'aveu même des monuments païens, une victoire désespérée, les persécutions partielles emportaient l'élite des soutiens du Christianisme. Saint Polycarpe de Smyrne et saint Julien mouraient martyrs, et les premiers apôtres de la Gaule périssaient dans les supplices. Le Christianisme, en effet, venait d'être apporté dans les Gaules. Saint Pothin y était arrivé d'Asie avec saint Irénée et plusieurs autres chrétiens, et avait fondé l'Église de Lyon. La plupart des premiers chrétiens de notre patrie scellèrent leur foi de leur sang (\*)

La persécution cessa sous Domitien, pour recommencer générale et cruelle sous Septime-Sévère. Les chrétiens alors devenaient tellement nombreux, qu'ils inspiraient des inquiétudes sérieuses. Parmi les martyrs de ce temps, quelques-uns sont restés célèbres avant tous par leur mort glorieuse, tels sont sainte Perpétue et sainte Félicité, sainte Potamiène, saint Irénée de Lyon. Caracalla arrêta cette persécution. Alexan-

(\*) L'origine des Églises de la Gaule, de la Germanie, de l'Angleterre et de l'Espagne, est très-obscur. En Espagne, le Christianisme semble avoir pénétré dès le premier siècle; mais la Gaule ne l'a reçu probablement que par saint Pothin, et de là il s'est répandu en Germanie et en Angleterre. Cependant chacun de ces peuples possède des traditions qui font remonter ses Églises aux apôtres mêmes ou à des hommes immédiatement envoyés par les apôtres; mais il est prouvé que ces traditions datent tout au plus du huitième siècle. Ce ne fut même qu'à cette époque qu'eut lieu la véritable conversion de l'Allemagne et de l'Angleterre.

dre-Sévère admirait le Christianisme ; cependant la fureur des jurisconsultes contre les chrétiens fit quelques victimes sous son règne. Quelques persécutions particulières affligèrent l'empire sous Maximin. L'empereur Philippe avait été chrétien lui-même , et quoiqu'il ne pratiquât pas l'Évangile , il fut favorable à la nouvelle religion. Mais avec Décius commença une ère de malheurs qui dura presque sans interruption jusqu'à Constantin. Sous Décius , on inventa les plus horribles tourments pour porter les fidèles à sacrifier aux dieux , et aux tortures on joignit les tentations de la volupté. Alors que le nombre des chrétiens était déjà grand , il s'en trouva beaucoup de faibles , et l'Église déplora des chutes nombreuses. Gallus et Valérien suivirent les traces de Décius. La persécution cessa un moment sous Gallien , recommença bientôt et dura , sans faire beaucoup de victimes , jusqu'à Dioclétien. Ce fut sous le règne de ce prince , que le Christianisme subit sa plus cruelle épreuve. Elle fut décisive. De l'an 302 à l'an 311 , les chrétiens périrent dans les tourments sur tous les points de l'empire. Enfin Galère , qui avait été le principal auteur de la persécution , effrayé par une maladie cruelle , donna lui-même l'édit de paix , et bientôt après le Christianisme monta sur le trône avec Constantin.

Trois siècles s'étaient écoulés , et dans tout le monde romain la masse des hommes croyants surpassait celle des païens. La prédication des martyrs avait porté ses fruits , et un prince chrétien était assis sur le trône des Césars. Le mal qui détruisait la société ancienne était étouffé dans sa source , et l'esprit qui devait engendrer la société moderne avait remporté la victoire. Mais les conséquences du mal ancien devaient se faire sentir longtemps encore , et pour que l'idée nouvelle eût à son service une force active et dévouée , il fallut vaincre encore de nombreux obstacles. C'est ce que nous verrons dans les chapitres suivants ; mais auparavant jetons un coup d'œil sur l'intérieur de la société chrétienne pendant cette période.

*Organisation, mœurs, culte.* La religion chrétienne se montra dès l'abord avec cette activité transformatrice qui forme un des principaux caractères historiques de la morale du Christ et qui fait que chaque précepte de cette morale devient immédiatement un but à atteindre par les individus ou les sociétés. Ainsi, nous trouvons une organisation nouvelle, force immense de prédication et d'action de toute espèce ; nous trouvons un culte qui rend intelligibles pour tous les hauts enseignements de la religion ; nous trouvons une science toute de propagande et d'enseignement. Les mœurs même des chrétiens nous montrent cette activité ardente qui fait de chaque homme un prédicateur et fait surgir inopinément du milieu de la foule ces grands évêques, colonnes de la religion. Alors cette activité fut toute de foi et de sentiment ; le seul but proposé fut le triomphe de la parole chrétienne ; la science même se concentra presque tout entière dans ce but. Plus tard devait venir le moment d'en tirer les conséquences et de les réaliser.

Jésus-Christ, lui-même, donna un pouvoir à son Église, et jeta les fondements de l'organisation sacerdotale. Les origines du sacerdoce chrétien ainsi que celles du culte, et même de plusieurs dogmes, ont été l'objet de vives controverses, depuis le temps où, sur les pas de Luther, tant de sectes diverses se séparèrent de l'Église catholique. Celle-ci fut accusée, par toutes, d'avoir corrompu le Christianisme primitif, et chaque secte essaya de prouver historiquement la conformité de sa doctrine avec celle de la plus ancienne Église. Comme il s'agit ici de l'essence même du Christianisme, cette question est une des plus importantes en histoire.

Malheureusement le nombre et la clarté des sources ne répondent pas à la grandeur du sujet. Il n'existe pas de monument complet et décisif sur ce point, et les opinions contraires ne peuvent se baser que sur des textes épars expliqués diversement. Cependant les preuves les plus convaincantes sont en faveur de l'Église catholique. Indépendamment, en effet, des

textes positifs sur lesquels elle s'appuie, il est un fait que les auteurs protestants n'ont jamais mis en doute : c'est qu'au quatrième et au cinquième siècles, où les sources sont si nombreuses, l'organisation et le culte catholique, tels qu'ils se sont conservés jusqu'ici, étaient constitués dans tous les points importants; que toutes les modifications qui se sont faites depuis ce temps jusqu'à nos jours, peuvent être, historiquement constatées; qu'au contraire il n'est rien qui indique qu'avant cette époque la religion chrétienne ait subi une transformation essentielle, et que la tradition, qui même, à ne la considérer qu'historiquement, doit être d'un poids immense, lorsqu'elle est conservée avec tant de soin qu'elle l'était alors, lorsqu'elle est aussi unanime et aussi universelle, que la tradition est constante sur tous les points de la doctrine catholique (1).

D'après cette tradition, le pouvoir chrétien fut institué par Jésus-Christ même, c'est-à-dire, il y eut dès l'origine des hommes chargés d'une fonction spéciale dans l'Église chrétienne, et distingués des autres par cette fonction. Ces hommes étaient les prêtres et la distinction entre les clercs (*kléros*, hommes choisis) et les laïques (*laos*, le peuple) est aussi ancienne que l'Église. Dès l'origine aussi, il y eut dans le corps sacerdotal des fonctions diverses et une hiérarchie. Les dénominations d'évêque, de prêtre, de diacre paraissent dans les textes du Nouveau Testament même, et bientôt on trouve joints à ces

(1) Les objections des protestants, présentées surtout dans leur grand ouvrage historique du seizième siècle, les *Centuries de Magdebourg* (nouv. éd., Nuremb., 1757, 4 vol. in-4°), se trouvent résumées dans les *Manuels de Mosheim* et de *Gieseler*. — Contra : voy. *Petavius, Theolog. dogmata, Antw.*, 1700, 6 vol. in-fol. — Consultez sur les antiquités chrétiennes, *Mamachi, Origines et antiquitates christian.*, Rom., 1749, 12 tom. in-4°; *Bingham* (anglican), *Origines sive antiquitates ecclesiast.*, Hal., 1724, 6 vol. in-4°.



*ordres* principaux, ce qu'on a appelé depuis les *ordres mineurs*, tels que ceux de lecteurs, de portiers, d'acolytes, etc.

La fonction du pouvoir spirituel chrétien fut de conserver la foi et la morale chrétienne, de propager l'enseignement de la religion, d'accomplir le ministère des relations entre Dieu et les hommes, de gouverner spirituellement les Églises. L'évêque réunissait en lui tous ces pouvoirs. C'était le chef de la communauté particulière qui se formait en chaque ville. Lorsque le troupeau était trop nombreux pour qu'il l'administrât à lui seul, il déléguait une partie de ses pouvoirs à des ministres d'un ordre inférieur, aux prêtres. Les diacres et sous-diacres étaient chargés de tous les soins matériels qu'exigeait le service religieux.

Les premiers évêques furent institués par les apôtres. Ceux-ci, à mesure qu'ils fondaient une Église, lui choisissaient pour chef le plus vertueux et le plus digne. Après eux, deux conditions furent exigées pour que ce pouvoir fût légitimement conféré : l'élection et l'ordination. C'était l'assemblée des fidèles et du clergé de chaque Église qui élisait l'évêque. Le mode de cette élection a varié suivant les localités et les circonstances. Souvent soit le clergé de la ville, soit les évêques des villes environnantes présentaient un candidat que le peuple adoptait. Ordinairement l'opinion publique désignait longtemps à l'avance celui qui, par sa foi et ses vertus, méritait l'épiscopat, et quelquefois la voix unanime du peuple d'une grande cité élevait d'enthousiasme à cette haute fonction l'homme admiré et aimé de tous. Après l'élection, le candidat devait être ordonné et institué par les autres évêques de la province. Alors il recevait l'imposition des mains, signe de la grâce nécessaire à ses fonctions augustes, et à partir de ce moment le peuple lui devait obéissance.

Les prêtres étaient nommés ordinairement par l'évêque. Cependant plusieurs textes prouvent que celui-ci n'élevait un homme à cette fonction qu'avec le suffrage du peuple. Les

prêtres, de même que les évêques, recevaient la grâce de l'ordre par l'imposition des mains. Ils étaient peu nombreux alors, car chaque ville, chaque bourgade avait un évêque, et il n'y avait de prêtres que dans les grandes cités, où l'évêque ne pouvait suffire à l'administration de l'Église.

Le corps sacerdotal était composé des hommes les plus éminents de l'Église. Presque tous avaient été éprouvés par le martyre; chez un grand nombre se retrouvait cette foi profonde et cette simplicité de cœur qui distinguait les apôtres; beaucoup étaient versés dans les sciences de l'antiquité; tous portaient un lourd fardeau; car sur eux pesait la charge de la conversion des infidèles, celle des pauvres à nourrir, des faibles à soutenir, de l'exemple à donner, des plus grands dangers à courir. Aussi le prêtre inspirait-il la confiance à tous, et trouvait-il une obéissance dévouée dans le peuple qui l'avait élu, et souvent lui avait fait violence pour l'arracher à sa retraite.

A cette époque, l'unité de pouvoir n'était pas encore constituée dans l'Église. Cependant cette unité de l'Église, l'un des dogmes essentiels du Christianisme, existait dans les faits, et nécessairement elle devait recevoir une forme sociale. Dans l'origine, les correspondances nombreuses des Églises suffirent pour la maintenir. Pendant le second siècle, la prédominance naturelle des sièges établis dans les villes principales, capitales de provinces, introduisit les premiers germes d'une hiérarchie qui devait conduire à l'unité. Le respect pour les sièges qui avaient été établis par des apôtres, tels que ceux de Rome, établi par saint Pierre, d'Ephèse, établi par saint Jean, d'Alexandrie, établi par saint Marc, donna une nouvelle force à ces distinctions hiérarchiques; enfin le pouvoir central reconnu graduellement au siège de Rome, qui s'appuyait sur les promesses faites à saint Pierre par Jésus-Christ, et l'usage des conciles déterminèrent définitivement la forme de l'unité chrétienne.

Dès le deuxième siècle, on voit des preuves de la haute considération dont jouissait l'Église romaine. Cependant l'évêque de Rome n'était alors encore qu'un simple évêque ; il ne devait son importance qu'au fondateur du siège et à l'importance de la ville même qu'il gouvernait, de la capitale du monde. L'activité des premiers évêques de Rome, la célébrité de la plupart des hommes qui remplirent ce siège, leur dévouement et leur foi, en étendirent de plus en plus l'influence. Vers le milieu du troisième siècle déjà, on les consultait sur toutes les questions importantes, et leurs réponses étaient d'un grand poids ; même déjà beaucoup de personnes venaient se plaindre à Rome d'injustices dont elles se prétendaient atteintes par des évêques de sièges éloignés, et toujours l'intervention du pontife romain était fructueuse. Cependant on ne reconnaissait encore aucune supériorité de droit à l'Église romaine.

La succession des évêques de Rome est connue depuis le commencement ; il ne règne de confusion que sur quelques faits particuliers et quelques points de chronologie. Les trois premiers successeurs de saint Pierre furent saint Lin, saint Clément et saint Clet ou Anaclet de Rome. Mais ni l'ordre dans lequel ils se sont suivis, ni le temps de leur pontificat, n'est absolument certain. Nous possédons de saint Clément une épître aux Corinthiens qui rappelle les écrits des apôtres. Depuis la mort probable d'Anaclet (95) jusqu'à Victor, dont l'avènement eut lieu en 185, neuf papes gouvernèrent l'Église romaine. Sous Victor fut agitée la question de la Pâque, dont nous parlerons bientôt. Après lui les papes les plus remarquables furent saint Fabien, élu d'enthousiasme par le peuple entier ; Corneille, dont le gouvernement fut troublé par un schisme grave ; saint Étienne, célèbre par sa querelle avec saint Cyprien. Entre Victor et saint Sylvestre, évêque en 314, vingt papes passèrent sur le siège pontifical.

Le premier concile avait été tenu à Jérusalem par les apôtres pour décider la question des observances légales. Depuis cette

époque, jusqu'à la fin du deuxième siècle, il n'y en eut pas d'autre dont l'histoire ait conservé ses traces. Mais à cette époque ils commencèrent à devenir fréquents : « Il y a dans les « pays de langue grecque, dit Tertulien, dans de certains « endroits déterminés, des assemblées (*concilia*) de toutes les « Églises où l'on traite en commun tous les sujets importants, « et où l'on solennise avec grand respect la représentation de « tout le nom chrétien. » On ne pourrait exprimer en termes plus rigoureux que le fait ce premier passage sur les conciles, la première réalisation de la nouvelle idée qui venait de s'implanter dans le monde : d'une société *universelle représentée* par ses chefs élus. On a dit avec raison que tout le système représentatif moderne, si étranger aux idées antiques, était dû tout entier à l'Église catholique ; nous en trouvons ici le modèle dès l'origine.

Il nous reste peu de renseignements sur les premiers conciles. Cependant ce que nous avons suffit pour en reconnaître l'organisation. Cette organisation se retrouve la même dans le concile de Jérusalem, dont l'histoire est racontée dans les actes des apôtres et dans tous les grands conciles, dont il nous reste les actes. Les évêques se rassemblaient en nombre aussi grand que les circonstances le permettaient. Ils étaient assistés de leurs prêtres et de tous les hommes capables de la province. On commençait par discuter ordinairement en présence du clergé et de tout le peuple, les questions en litige. Les laïques y portaient leurs lumières ; mais les évêques seuls avaient voix délibérative, et le décret signé de la majorité d'entre eux avait force de loi dans l'Église. Il naquit ainsi un nouveau droit, le droit canonique, fondé sur les *canons* (règles) des conciles, ou sur les écrits des Pères contenant des règles reçues par toute l'Église (\*). Plus tard s'y joignirent les décrétales des papes.

(\*) Parmi les écrits de ce genre qui appartiennent à cette période, on doit remarquer les *Canons* et les *Constitutions*

Les conciles de cette période qui nous sont connus, sont relatifs pour la plupart à des hérésies ou à des discussions particulières dans l'Église catholique. Ainsi, nous en connaissons plusieurs tenus relativement à la question de la Pâque; d'autres, surtout ceux de Carthage, présidés par saint Cyprien, sur la question de la pénitence, d'autres encore sur celle du baptême. Déjà, dans le cours du troisième siècle, la plupart des évêques des métropoles de province avaient coutume d'assembler annuellement, autour d'eux, les évêques de la province, et de régler, en leur présence, les affaires de l'Église. Les plus anciens canons qui nous restent, sont ceux du célèbre concile d'Elvire, tenu vers 305, non loin de Grenade, en Espagne. On y peut étudier les objets sur lesquels dès lors s'étendait la législation chrétienne. On y trouve des règles de pénitence et des peines pour la plupart des crimes, pour l'idolâtrie, l'homicide, les mauvais traitements infligés aux esclaves, l'adultère, le divorce, l'immoralité sous toutes ses formes, l'usure, etc. Les peines portées par les canons étaient toutes morales : l'Église séparait l'impénitent de son sein, de sa communion.

Telle fut l'organisation du pouvoir dans l'Église primitive. Le culte n'offrait pas un spectacle moins nouveau à l'antiquité (1).

Le culte chrétien est la représentation vivante de la religion chrétienne tout entière. Ses fêtes, ses cérémonies, ses prières reproduisent continuellement la pensée que Jésus-Christ a donnée au monde; elles furent de tout temps le moyen le plus puissant par lequel les sentiments chrétiens pénétrèrent dans le cœur de tous les hommes.

apostoliques, compilations canoniques que l'on a longtemps rapportées aux apôtres, mais qui semblent dater du commencement du troisième siècle.

(1) Voy. Dom Martenne, *De ritibus antiquis ecclesiæ*, Antw., 1736, 4 vol. in-fol. — Dom Guéranger, *Institutions liturgiques*, Paris, 1839, in-8°, 1<sup>er</sup> vol.

La cérémonie essentielle de la religion chrétienne, c'est la communion. Des monuments positifs, même empruntés aux auteurs païens, nous apprennent comment elle se pratiquait aux premiers temps de l'Église. Le dimanche, les fidèles se rassemblaient; on commençait par lire une partie de l'Évangile et des Épttres des apôtres; ordinairement les premières prières qui accompagnaient ces lectures étaient suivies d'une prédication; puis chaque fidèle apportait son offrande, qui était consacrée par le prêtre, et tous ensemble prenaient un repas fraternel, l'*agape*, terminé par le baiser de paix. Après l'*agape*, le prêtre consacrait le pain et le vin, suivant les paroles du Seigneur; il priait pour l'Église entière et renouvelait pour elle le sacrifice suprême de Jésus-Christ, en offrant encore une fois le corps du Fils au Père tout-puissant. Ensuite chacun des assistants prenait part à la communion, et l'assemblée se séparait après de nouvelles prières (\*).

(\*) C'est l'ensemble de ces cérémonies que l'on a commencé à désigner, dès le quatrième siècle, par le mot de *messe* (de *mittere*, *missa*, parce qu'après les lectures on renvoyait les catéchumènes). Quelques modifications y ont été introduites depuis; aujourd'hui la messe se compose de quatre parties distinctes: la première commence par l'*Introit*, psaume de purification personnelle du prêtre, suivi de l'humble confession du prêtre et du peuple, d'un chant de supplication (le *Kyrie-eleison*), de chants de glorification (le *Gloria*), et de la lecture de l'Épttre et de l'Évangile. Cette première partie est terminée par l'acte de foi que disent ensemble tous les fidèles, et qui fut introduit dans la messe à l'occasion de l'hérésie arienne. La seconde partie se compose des oblations que fait le prêtre à Dieu du pain et du vin qu'il doit consacrer. Les *agapes* disparurent dès le cinquième siècle, à cause des désordres auxquelles elles donnaient lieu; les offrandes des fidèles durèrent jusque vers le treizième siècle; la seule trace de ces cérémonies se retrouve aujourd'hui dans la distribution

Ce fut d'abord dans les catacombes que l'on célébra ces saintes cérémonies. L'usage des lumières est resté dans l'Église catholique comme souvenir de ces temps d'épreuve. Un mystère profond enveloppait l'ensemble rituel. Le prêtre ne prononçait qu'à voix basse les prières les plus importantes de l'auguste sacrifice ; et pour qu'aucune profanation ne pût les atteindre, les fidèles laïques n'en apprenaient que le sens et non les paroles. Cependant le culte chrétien dès l'origine fut environné de pompe. Les premiers chrétiens préférèrent orner de leur or et de leurs objets précieux les autels de Dieu et les lieux d'assemblée, que de s'en couvrir eux-mêmes. Une partie des ornements sacerdotaux furent empruntés au culte mosaïque, ainsi que l'usage de l'encens. Aux époques où la persécution cessait, on bâtissait des églises. Un grand nombre d'entre elles furent détruites par Dioclétien (1).

On solennisait, outre les dimanches, les jours de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. On célébrait aussi avec grande vénération les anniversaires de la mort des martyrs fameux. Les exercices religieux ne se bornaient pas à la cérémonie essentielle de la communion : chaque heure était sanctifiée par des prières, par des chants sacrés, par la récitation des psaumes, et le dimanche surtout et aussi le vendredi, les chrétiens réunis puisaient dans les prières communes l'énergie et la force dont ils avaient besoin pour soutenir leurs rudes combats contre l'ancien monde.

du pain bénit, qui précède les oblations du prêtre. La troisième partie comprend le *Canon* de la messe, c'est-à-dire la prière de consécration et de sacrifice ; enfin la quatrième, qui commence par le *Pater*, comprend la communion.

(1) Les antiquités de la peinture et de la sculpture chrétienne ont été l'objet de travaux nombreux au dernier siècle. — Voy. trois mémoires de M. Raoul Rochette, dans le 13<sup>e</sup> vol. de la dernière série des *Mém. de l'Acad. des Inscrit.* ; De la Poésie chrétienne, peinture, par Rio, 1836, in-8°.

Il est une partie du culte liée essentiellement au dogme et dont on retrouve dès l'origine les points les plus importants. C'est la doctrine des sacrements qui comprend le mystère sacré des relations de Dieu avec l'homme, et se présente historiquement comme la première et la plus féconde des réalisations de la morale chrétienne. Ces institutions sacramentelles qui datent du temps des apôtres sont les suivantes :

1° Le baptême, signe visible de la réception de l'homme dans l'Église chrétienne, de sa participation à la rédemption du Christ. On ne recevait les nouveaux convertis au baptême qu'après une longue préparation ; jusque-là ils portaient le nom de *catéchumènes*, et n'étaient admis qu'à une partie des offices divins. Les enfants nés de chrétiens recevaient le baptême immédiatement après leur naissance. Par le baptême, l'homme entrait dans une société nouvelle, où tous étaient frères, où des grâces égales étaient accordées à tous par Dieu ; là chacun n'était qu'un chrétien libre, l'esclave aussi bien que le maître, et la puissance qui donnait au père la possession de son enfant était brisée, car l'enfant aussi était une personne chrétienne, affranchie par le sang de Jésus-Christ, et qui maintenant appartenait à l'Église avant d'appartenir au père.

2° La confirmation ; elle était donnée aux baptisés adultes immédiatement après le baptême, en imitation du don du Saint-Esprit qu'avaient reçus les apôtres. Elle avait pour résultat social d'investir chacun d'une tâche dans la société chrétienne, et de le faire membre actif de l'œuvre commune des chrétiens.

3° La communion. Nous avons parlé de ce signe visible de la fraternité des hommes dans leur union avec Dieu. Cette action de grâce (*eucharistie*) se renouvelait pour chacun tous les dimanches et rappelait sans cesse le but et les résultats du sacrifice de Jésus-Christ.

4° La pénitence. Lorsqu'un homme était tombé dans une faute grave, il se séparait volontairement de la société des fidèles, et lorsque son crime était connu de l'Église, celle-ci



l'excluait de la communion. Elle pouvait cependant le recevoir de nouveau s'il était pénitent : le Christ avait donné aux membres du sacerdoce, aux représentants de l'Eglise entière, le pouvoir de lier et de délier, de laisser rentrer dans la société commune le fidèle qui était tombé, mais qui pouvait se relever. Dès les premiers temps, l'on aperçoit les chrétiens venir demander conseil et consolation aux prêtres ; pour les grands crimes l'on voit apparaître la pénitence dans toute sa rigueur et sa solennité. Dans l'origine, plusieurs avaient pensé que les crimes énormes, principalement l'idolâtrie où était retombé un fidèle, l'homicide, l'inceste, l'adultère, ne pouvaient jamais être expiés, et beaucoup d'évêques refusaient pour toujours la communion à ceux qui les avaient commis ; mais l'usage prévalut de les soumettre à la pénitence publique, et douze années de mortifications humiliantes et douloureuses suffirent à peine pour réconcilier l'Eglise. Pendant les trois premières années, l'entrée de l'église était interdite au pénitent. Il devait se tenir à la porte, implorant les prières des fidèles et confessant ses fautes ; pendant trois autres années, il ne participait qu'aux offices des catéchumènes ; les trois années suivantes, l'Eglise priait pour lui, et il assistait à ces prières ; enfin pendant les trois dernières années, il assistait à tous les offices, mais sans participer encore à la communion. Des jeûnes et des veilles continuelles lui étaient infligés, et il ne recevait l'absolution qu'après avoir accompli sa pénitence. Déjà au quatrième siècle cette rigueur se relâcha, la durée des peines canoniques fut limitée à sept ou cinq ans ; elles tombèrent en désuétude vers le dixième siècle.

5° L'extrême onction. On en trouve le précepte dans les écrits mêmes des apôtres. C'était le dernier secours donné par l'Eglise au chrétien mourant.

6° L'ordre. C'était l'institution sociale par excellence, le mode de conférer le pouvoir spirituel dans l'Eglise. Nous en avons suffisamment parlé.

7° Le mariage, autre sanction religieuse d'une relation toute sociale. Le mariage, comme relation civile, était soumis encore aux lois romaines. Mais bientôt le caractère nouveau imprimé à l'union conjugale dut profondément modifier l'état de la famille en général et celui de la femme en particulier. Le mariage pour les chrétiens était un acte religieux, qui imposait un rigoureux devoir. Ici la femme cessait d'être l'inférieure de l'homme, d'être donnée au mari par son père, d'être soumise à une tutelle perpétuelle; libre et chrétienne, en s'engageant au mariage, elle acceptait un joug volontaire. Une nouvelle garantie lui était offerte, car d'après les paroles du Christ, le divorce devenait un crime, et le mari n'osa plus la renvoyer comme une servante, après avoir dissipé sa dot. Dans la suite des temps, toute la législation du mariage tomba entre les mains de l'Église, et nous verrons que tout notre droit moderne sur cette matière, de même que le droit nouveau de la puissance paternelle, est sorti des institutions que le droit canonique mit en vigueur.

Tels étaient les principes que l'enseignement nouveau gravait dans les cœurs par tous les moyens qu'une foi ardente peut inspirer. On conçoit donc que dans ces siècles, où il fallait une conviction capable d'affronter les supplices pour accepter la foi chrétienne, la conduite de la plupart ait été conforme à la morale reçue, et que les chrétiens aient étonné l'antiquité par leurs mœurs pures, par leurs vertus privées et publiques, par leur dévouement à toute épreuve et l'entier sacrifice qu'ils faisaient de leur personne. Vivre et mourir pour la loi de Dieu était leur seul désir; dans leur vive charité, ils pensaient peu à eux-mêmes, et saint Clément d'Alexandrie déclarait que si le bien pouvait être séparé du salut, il faudrait, sans hésiter, choisir le bien. Jamais on ne vit dans l'histoire une société entière montrer une abnégation aussi volontaire et aussi complète des désirs et des passions de la chair. La frugalité, la vie rude et sobre que Lycurgue n'avait pu éta-

blir par sa loi de fer, était pratiquée maintenant de plein gré par tout un peuple et sans parler du martyr qui si souvent venait couronner une vie sans tache, cette vie ordinairement n'était elle-même qu'une longue œuvre de foi et de charité, où l'on n'avait d'autre but que d'obéir à la loi du maître et de la propager, où chacun renonçait à lui-même pour ne penser qu'aux autres.

C'est ce renoncement à soi-même au milieu d'une société toute livrée à la volupté de la chair : ce renoncement manifesté par les longs jeûnes, l'abstinence presque ordinaire de la viande, la simplicité et la décence des vêtements, la proscription des ornements de luxe, des jeux, des spectacles sanglants de gladiateurs ou des farces obscènes de la comédie, manifesté aussi par la chasteté du mariage, par l'usage du célibat, par l'honneur de la virginité et du veuvage, qui forme un des traits caractéristiques des mœurs primitives de l'Église chrétienne. Il faut y joindre l'égalité de fait des pauvres et des riches, l'idée de la communauté des biens de cette terre, l'importance immédiate qui est acquise aux femmes.

Dans l'origine, en effet, les pauvres seulement s'étaient convertis, puis bientôt des personnes de toutes les classes de la société. Dans l'Église de Jérusalem, les fidèles avaient mis aussitôt leurs biens aux pieds des apôtres, et alors la principale fonction des diacres avait été de les distribuer entre tous, selon les besoins de chacun. C'était là le premier essai d'une communauté destinée à embrasser dans son sein la société humaine tout entière, et dont déjà diverses écoles philosophiques et spécialement les Esséniens offraient le modèle dans des limites plus restreintes. Mais cet essai, quoique inspiré par le sentiment de la morale évangélique, ne pouvait réussir ; car la propriété romaine tenait une place trop grande dans les lois, les mœurs et même les nécessités économiques pour qu'il pût prévaloir contre elle ; et du reste il n'était, pas plus que le système de la propriété romaine, conforme aux vrais principes de l'économie

politique chrétienne. Cependant, si la communauté des biens de la primitive Église de Jérusalem ne subsista pas, la répartition plus égale des biens sociaux fut toujours un des objets principaux de toutes les Églises. L'obligation des offrandes était générale pour les chrétiens, et parmi les soins des évêques, l'un des plus importants et l'un de ceux qui occupaient la plus grande place dans l'administration des Églises, était la distribution de ces offrandes aux pauvres. Ainsi disparaissait pour les chrétiens l'extrême misère, tandis que les règles morales imposées à tous apprenaient aux riches à subir des privations proportionnées à leur position. C'était tout ce qui pouvait être fait au sein de la civilisation romaine.

Quant à cette égalité qui donne à tous les hommes dévoués l'accès du pouvoir, qui détruit la distinction flétrissante entre le riche et le pauvre, entre l'homme haut placé et l'homme du peuple, distinction si fondamentale dans toutes les sociétés anciennes, cette égalité naquit aussitôt avec l'élection des apôtres choisis dans les classes les plus méprisées de la plèbe antique, et l'histoire des trois premiers siècles en offre à tout instant des applications nombreuses. Parmi les plus saints des évêques, le plus grand nombre sortait des rangs du peuple. C'étaient des laboureurs, des ouvriers; beaucoup d'entre eux, à l'exemple de saint Paul, vivaient du travail de leurs mains; il en était ainsi de tous les chrétiens, et la renommée de plus d'un esclave martyr a surpassé celle des consuls et des sénateurs.

Cette égalité d'opinion fut remarquable, surtout dans la position des femmes. Dans les sociétés anciennes, le mariage seul pouvait annoblir la femme, et encore dans le mariage, nous avons vu la distance énorme qui sépare la femme chrétienne de la femme païenne. Mais le Christianisme fit plus, il honora la femme et lui donna une valeur sociale non-seulement dans le mariage, mais encore dans l'état de virginité et de veuvage. Les vierges et les veuves chrétiennes jouent un grand rôle dans l'histoire des premiers siècles. Les vierges

étaient sous la garantie de l'Église tout entière; les veuves étaient admises à des fonctions presque sacerdotales, elles étaient diaconesses, et, conjointement avec les diacres, elles avaient le soin des pauvres et le service des Églises.

*Littérature, science, hérésies.* Les premiers livres des chrétiens furent les histoires mêmes des actes de Jésus-Christ, les saints Évangiles. Peu à peu s'y joignirent les épîtres des apôtres. Mais déjà avant la mort de ces fondateurs de l'Église, d'autres écrits, inspirés par les croyances chrétiennes, étaient répandus parmi les fidèles, et dans la suite des années, le nombre de ces écrits s'accrut toujours. Beaucoup d'entre eux ont été perdus, d'autres appartiennent à des auteurs inconnus et d'une époque incertaine. Nous ne parlerons ici que des monuments authentiques qui nous sont restés.

Une première période de la littérature chrétienne s'étend jusqu'au commencement du deuxième siècle, et n'offre que des œuvres de propagande et d'enseignement. Ce sont ou bien des épîtres comme celles des apôtres, et nous en possédons de saint Clément de Rome, de saint Barnabé, de saint Ignace et de saint Polycarpe, outre celles de saint Jean et de saint Jude, qui appartiennent à la fin de ce siècle; ou bien des visions et des allégories religieuses, comme les Livres du pasteur; l'Apocalypse de saint Jean fut même considérée ainsi pendant quelque temps par une partie de l'Église. Dans ces écrits, où respire toute la foi et la simplicité des apôtres, c'est l'enseignement moral qui prédomine. Mais on y remarque déjà la trace profonde de ces idées nouvelles que le Christianisme était venu apporter. La conception de l'Église surtout y paraît brillante et complète. Saint Clément compare l'Église à une armée où chacun doit remplir sa fonction. Dans une des visions du pasteur, l'Église est représentée comme une tour immense qui s'élève pour la glorification de Dieu, et chaque homme est une pierre qui volontairement peut se joindre à l'édifice. D'autres cherchaient leurs enseignements dans la tradition biblique,

qu'ils rattachaient aux traditions anciennes de tous les peuples, et auxquelles ils donnaient une explication nouvelle. Saint Barnabé disait que les six jours de la création signifiaient autant de milliers d'années, et qu'un nouveau monde commencerait lorsque le Fils de Dieu viendrait juger les hommes.

Une seconde période de la littérature chrétienne, qui s'ouvre vers le milieu du deuxième siècle, comprend les apologistes. La religion était attaquée alors dans la vie et la sécurité de ses membres ; plusieurs chrétiens s'adressèrent aux empereurs pour leur reprocher leur injustice et justifier le Christianisme. On cite les apologies de Quadrat, d'Aristide, de Méliton ; mais les plus importantes, et celles qui se sont le mieux conservées, sont celles de saint Justin et de Tertullien. Nous possédons en outre une foule de traités moraux et religieux de ce dernier, sources précieuses de renseignements de toute nature. On ne se contentait plus déjà de laver les chrétiens des reproches que les païens leur adressaient, mais on apportait les preuves en faveur de la vérité du Christianisme, on comparait les traditions profanes avec la tradition biblique, on accusait et réfutait le paganisme. Tel était le but d'un grand nombre des traités de Tertullien, de ceux de Tatien, de Théophile d'Antioche, d'Athénagore.

Ces traités forment le passage à une période plus scientifique qui commence vers le troisième siècle, et qui dure jusqu'à la fin du cinquième. C'est la période de la lutte entre les hérésies et les systèmes de la philosophie, des commencements de la science théologique, de la constitution définitive du dogme chrétien. Les travaux de saint Clément d'Alexandrie, d'Origène, de saint Cyprien illustrent le troisième siècle. Nous devons nous arrêter un moment sur la méthode chrétienne à cette époque, et sur les questions qui alors étaient posées.

Les chrétiens avaient une double lutte à soutenir : l'une contre les païens, l'autre contre les hérésies qui parurent dès les temps des apôtres et qui devinrent de plus en plus nombreuses par la suite. Contre les païens, il était un argument

péremptoire qui terminait aussitôt la discussion en la plaçant sur le terrain de la foi ; les chrétiens disaient : nous croyons à la doctrine et à la morale que nous enseignons , parce qu'elle est d'origine divine, parce que c'est Dieu lui-même qui l'a enseignée ; et toutes leurs démonstrations tendaient à prouver la divinité de Jésus-Christ. C'était la seule manière, en effet, dont on pouvait argumenter alors , car l'histoire n'avait pas encore démontré les bienfaits de la doctrine chrétienne ; c'était aussi la seule raison qui donnât aux chrétiens cette foi ardente en une morale qui ne leur commandait que des sacrifices, en des dogmes contraires à toutes les idées que la science ancienne avait déposé dans leur tête , la seule raison qui pût immédiatement établir une distinction profonde entre le Christianisme et les sectes de la philosophie. Contre les hérétiques, la discussion avait lieu sur un terrain semblable. Il ne s'agissait pas de savoir si au fond les uns ou les autres avaient raison ; il s'agissait de prouver que les doctrines que les hérétiques professaient étaient contraires à la parole des Évangiles, des apôtres et des saintes Écritures, à la tradition générale, aux usages constants et unanimes de toutes les Églises et principalement des sièges apostoliques. Ce fut par cette méthode que l'Église formula ses dogmes et qu'elle conserva son unité.

Dès l'origine, des discussions de ce genre avaient eu lieu, et pendant les deux premiers siècles, la théologie n'alla pas plus loin. Mais dans le siècle suivant, les hérésies devinrent plus nombreuses, des questions controversées surgirent au sein de l'Église même, et l'esprit scientifique et philosophique se fit jour. Saint Clément d'Alexandrie et Origène furent les premiers moteurs de cette tendance nouvelle : l'expérience prouva qu'elle n'était pas sans danger.

Les premiers chrétiens repoussèrent avec dégoût et indignation la philosophie païenne ; ils y voyaient la source des sophismes et des erreurs, la cause de l'incrédulité et de la dépravation de la société, ils y voyaient un simple jeu de l'esprit qui

n'obligeait à aucune bonne action et permettait toutes les mauvaises. Aussi tous ceux qui comme saint Justin acceptèrent la doctrine chrétienne, parce que c'était la seule pour laquelle des hommes mourussent, tous les hommes dévoués avaient la philosophie ancienne en horreur. Cependant, vers le troisième siècle, le Christianisme était déjà assez puissant pour ne plus craindre l'esprit philosophique, et il fut naturel qu'au centre même de la science païenne, à Alexandrie, l'influence de cette science se fit sentir. Des discussions s'élevèrent parmi les chrétiens sur le mérite de la philosophie, et saint Clément d'Alexandrie, dont il nous est parvenu d'importants travaux, en était un si grand admirateur, qu'il croyait que Dieu l'avait donnée aux anciens par les anges inférieurs, et qu'elle avait dû leur servir de préparation aux Évangiles, comme la Loi aux Juifs. Saint Clément formula même un système général qui rappelle beaucoup la science ancienne. Pour lui, le souverain bien c'était la connaissance; l'homme parfait était le vrai *gnostique* (de *gnosis*, connaissance): le gnostique sait tout et comprend tout par une vérité certaine; il n'est sujet ni aux passions, ni aux émotions. Cependant, comme saint Clément puisait toute sa connaissance dans la religion chrétienne, et qu'il en enseignait et pratiquait toujours la morale, il ne se glissa rien d'hétérodoxe au fond même de sa science. Il n'en fut pas de même d'Origène, qui, lui aussi, enseigna à Alexandrie. Origène, célèbre par ses nombreux et utiles travaux, d'une pureté de mœurs parfaite, succomba à l'ascendant des idées antiques. Dans son livre des principes, il renouvela cet ancien dogme des anges tombés, indigène dans les religions orientales, et voulut l'appliquer au Christianisme. Selon lui, tous les êtres sont des anges tombés qui expient, et il doit arriver un jour où, par le sacrifice de Jésus-Christ, tous les anges seront rachetés, où les démons mêmes seront purifiés. L'opinion d'Origène donna lieu, aux siècles suivants, à des discussions très-vives; l'Église, définitivement la condamna.



Ce fut sous l'influence de ces travaux, que, suivant quelques auteurs modernes, la religion chrétienne se modela sur les religions païennes et surtout sur l'Égypte, qu'elle imita l'amour des païens pour les mystères, qu'elle prit leurs cérémonies et leurs pompes religieuses. Ces accusations sont dénuées de fondement. Dès l'origine, le culte chrétien était tel que nous l'avons décrit, et les seuls emprunts qu'il fit aux païens ou aux juifs, portent sur des points sans importance, des vêtements sacerdotaux, des ornements, etc. Ce qui est vrai, et ce qui ne pouvait être autrement, c'est qu'un grand nombre d'idées d'origine païenne, étaient encore répandues parmi les chrétiens, c'est que beaucoup de nouveaux convertis partageaient encore quelques-unes des superstitions au milieu desquelles ils avaient été élevés. De là ces discussions oiseuses sur les anges et les démons, de là cette foule de légendes miraculeuses : la vérité y eut sa part, mais aussi l'esprit et les mœurs du temps.

Il nous reste à parler des discussions nées au sein de l'Église et des hérésies. Nous avons parlé déjà des controverses relatives au judaïsme, nées au temps des apôtres; pendant cent ans, il n'y en eut pas de nouvelles; mais dans le courant du deuxième et du troisième siècles, des divisions éclatèrent sur des points importants. On agita d'abord la question de la Pâque, fête que plusieurs Églises célébraient suivant la coutume juive, le quatorzième jour du premier mois de l'année juive, tandis que d'autres la remettaient au dimanche suivant, jour de la résurrection du Seigneur. Après de longues et vives controverses, on s'accorda enfin à remettre la fête au dimanche. La seconde discussion, plus grave, eut pour objet de savoir si le baptême conféré par les hérétiques, déjà nombreux alors, était valable, ou s'il fallait le renouveler. La coutume était incertaine; la tradition semblait être pour ceux qui voulaient rebaptiser; mais elle n'était pas universellement reconnue; cependant elle fut confirmée, au commencement de la période suivante, par le concile de Nicée. De sérieuses divisions s'élevèrent aussi sur le degré

d'indulgence ou de sévérité à accorder à ceux qui avaient faibli dans la persécution, et qui venaient implorer la miséricorde de l'Église; elles eurent pour résultat funeste de faire naître deux schismes prolongés, celui de Fortunat à Carthage, et celui de Novatien à Rome. Enfin, une opinion que l'Église regarde comme erronée, mais qui ne donna jamais lieu à des troubles réels, eut grand cours parmi les chrétiens des trois premiers siècles : c'était celle des Millénaires, qui croyaient que Jésus-Christ devait reparaitre sur terre avant la fin du monde, et régner pendant mille ans dans la sainte cité de Jérusalem. Cette opinion se fondait sur un passage mal interprété de l'Apocalypse, et plusieurs des plus grands saints du Christianisme primitif semblent l'avoir admise. Elle ne disparut qu'au cinquième siècle.

Nous arrivons aux hérésies. Dès l'origine elles firent irruption dans l'Église. Plus tard, nous verrons les plus graves erreurs naître de fausses interprétations du dogme chrétien même; maintenant c'est la philosophie païenne, ce sont les superstitions de l'Orient qui essaient de battre en brèche la doctrine du Christ.

Une question importante a été agitée par les savants modernes : y eut-il, vers le temps de Jésus-Christ, une philosophie orientale, un système général de recherches et de doctrines? La négative paraît certaine. L'Orient vivait sur ses traditions antiques, conservées plutôt par le peuple que par les savants; car la Grèce avait fait irruption dans les écoles. On discutait sur Platon, Aristote, Zénon, Épicure, et l'esprit philosophique affaibli, n'annonçait encore en rien la reconstitution postérieure due au néo-platonisme. Or, la doctrine chrétienne, en se produisant subitement, fit naître un grand mouvement d'idées, et imprima l'activité même aux esprits qu'elle ne convainquit pas. Alors apparurent ces systèmes nombreux, aliments de l'hérésie. Dans ce temps, toutes ces doctrines se firent religieuses, à l'imitation de la religion chrétienne; plus tard,

•

elles se firent purement philosophiques avec les néo-platoniciens ; alors elles reprirent leur place et rentrèrent dans le paganisme.

Les hérésies des trois premiers siècles furent des spéculations philosophiques sur des thèmes donnés par les antiques traditions de l'Orient. Les sectes furent nombreuses et se répandirent au loin. Les premières eurent pour point d'appui la Judée et les traditions judaïques ; parmi les plus remarquables, on cite celle de Simon-le-Magicien, les Nicolaïtes, les Ébionites, les disciples de Cérinthe, les Osséniens ; puis lorsque le Christianisme eut touché et ébranlé la sagesse égyptienne, parurent les gnostiques, avec leurs écoles multipliées ; enfin l'hérésie fit retour vers le foyer asiatique, et renouvela, avec Manès, l'ancien dualisme des Persans.

Nous avons exposé, dans notre premier volume, les anciennes doctrines de l'Asie avec assez de soin pour qu'il nous soit permis de passer rapidement ici sur ces reproductions tardives. Les données de toutes ces hérésies sont les mêmes. C'est le panthéisme avec un système d'émanations polythéistes, et une explication particulière de la chute et du péché originel. Un être universel, un Dieu semblable au Temps sans bornes des Perses, parait à l'origine ; puis vient une série d'émanations, une création d'anges et de dieux inférieurs, une matière corrompue et souillée, une œuvre de purification. Ordinairement le dogme du Dieu suprême est élaboré avec une grande subtilité métaphysique, et rappelle la trinité de Platon ou celle de l'Hermès-Trismégiste. Souvent un système d'incarnation complète la théologie. Simon-le-Magicien se présentait lui-même comme l'incarnation du Dieu suprême, une femme, qu'il menait avec lui, était l'incarnation de la matière éternelle. Quelques mots sur chaque genre de sectes compléteront ces notions sommaires.

Les sectes judaïsantes furent les plus rapprochées du Christianisme. Quelques-unes n'en différaient que parce qu'elles re-

•

jetaient quelques-uns des livres du Nouveau Testament, ou parce qu'elles s'attachaient obstinément aux observances légales des juifs. D'autres développèrent le système du premier hérétique, de Simon-le-Magicien. Presque toujours elles faisaient entrer Jésus-Christ et le Saint-Esprit dans leur dogme du Dieu suprême; mais la plupart ne considéraient le Dieu des juifs que comme un Dieu inférieur, le chef des anges révoltés. Leur système se basait sans doute sur des traditions conservées parmi les juifs, et peut servir à l'étude de ces traditions.

Ce furent les gnostiques qui élaborèrent avec le plus de soin les données primitives (1). Leur système présente un ensemble parfait, achevé dans ses moindres détails, rigoureusement déterminé dans ses complications nombreuses. La *gnose* était ce but posé à la sagesse humaine par les prêtres panthéistes de l'Égypte, comme par les bramanes védantins, ce but d'arriver à la connaissance suprême, et de se purifier par cette possession du souverain bien. La gnose fut prise en bonne part d'abord, mais elle devint bientôt avec raison l'apanage exclusif des hérétiques. Plusieurs écoles en développèrent successivement les principes : Carpocras, Saturnin, Basilide en furent les divers chefs : le système reçut sa forme la plus complète par Valentin : l'harmonie divine se composait de trente vertus célestes, ou *Eones*, émanées par couples du principe premier, et formant ensemble le Pleroma. Du Pleroma était écoulée une substance divine, Achamoth, la cause du mal, le père du Dieu des juifs, créateur de ce monde corrompu et des mauvais anges. Une nouvelle émanation du Pleroma donna naissance au Christ et au Saint-Esprit, destinés à ramener Achamoth au Pleroma et à détruire toute création impure. Trois substances se trouvaient dans ce monde : l'une spirituelle, déjà sauvée; l'autre psychique, capable de se sauver,

(1) Voyez Matter, Histoire du gnosticisme, 2 vol. in-8°, 1928.

à condition d'acquérir la gnose et de développer en elle la semence spirituelle ; la troisième hylique est prédestinée à une destruction certaine.

De toutes les hérésies, la plus importante et la plus dangereuse fut celle des Manichéens (1). Plusieurs déjà avaient proclamé que Jésus-Christ n'était qu'un prophète inspiré par l'Esprit saint, que sa doctrine était incomplète, qu'ils venaient, eux, y ajouter une nouvelle parole. Montan, aux mœurs rigides, à l'imagination ardente, s'était posé avec des prétentions de ce genre, et avait séduit plusieurs croyants sincères, entre autres Tertullien. Un homme dont la vie fut excessivement tourmentée, qui fut esclave et favori du roi de Perse et qui périt de mort violente, Manès, s'annonça comme l'organe de l'Esprit saint, comme le Paraclet, et vint réunir dans son vaste mysticisme toutes les doctrines orientales. Le principe général du manichéisme n'était autre que l'ancien dogme du Zendavesta, l'opposition absolue du bien et du mal, la lutte incessante des lumières et des ténèbres. Comme les Gnostiques, les Manichéens appuyaient leur doctrine sur une théorie métaphysique du Dieu suprême et de la trinité, comme eux ils prescrivaient des purifications diverses pour détruire la corruption inhérente à la matière, et croyaient au dogme antique des deux âmes, l'une issue de la lumière divine, l'autre de la matière souillée. Parmi eux, les élus seuls se considéraient comme purifiés absolument du mal : ils formaient une hiérarchie ecclésiastique, présidée par un chef représentant du Saint-Esprit, et copiée pour le reste sur la hiérarchie catholique. Le manichéisme se répandit avec une grande rapidité, et vers la fin du troisième siècle, l'Orient et une partie de l'Occident en étaient infestés.

Ces hérésies furent dangereuses pour l'Eglise ; elles l'eussent été plus encore, si leur morale n'eût suffi pour les juger. Quel-

(1) Voyez Beausobre, *Histoire de Manichée et du Manichéisme*, Amsterd., 1734, 2 vol. in-4°.

quefois, il est vrai, une austérité excessive, un ascétisme rigoureux distingua plusieurs sectes hérétiques, et il y eut parmi les judaïsants, comme parmi les Gnostiques et les Manichéens, des hommes qui donnèrent l'exemple de cette abnégation individuelle, de ces mortifications extraordinaires que déjà des doctrines semblables avaient inspirées aux mystiques de l'Inde. Mais la masse des sectes et des individus hérétiques étaient livrés à une dépravation effrayante, motivée sur les croyances mêmes qu'ils professaient. Déjà Simon-le-Magicien avait déclaré que les œuvres étaient indifférentes, et que la grâce suffisait pour sauver les hommes. Les Osséniens repoussaient la virginité et la continence : la matière était souillée, et il était indifférent qu'elle se livrât au mal, pourvu que l'âme n'y eût aucune part. Quelques sectes gnostiques, surtout celle de Carpocras, étaient célèbres par leurs impuretés : on pratiquait parmi elles la promiscuité des sexes et les avortements ; car pour s'élever au-dessus des anges tombés qui avaient créé le monde, il fallait avoir accompli toutes les œuvres du monde. Ces mêmes doctrines se répandirent rapidement parmi les Manichéens. En outre un fait acablant condamnait les hérétiques : ils justifiaient tous les pratiques de l'idolâtrie et savaient échapper au martyre.

Telles furent les hérésies qui caractérisent les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Déjà vers la moitié on voit surgir avec Théodote de Byzance, Paul de Samosate, Sabellius et plusieurs autres, des erreurs dogmatiques sur la nature du Christ ; mais ces erreurs ne firent explosion que dans le siècle suivant, et appartiennent à la période la plus déchirée comme la plus éclatante de l'histoire de l'Église.

## CHAPITRE II. — DE CONSTANTIN A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

L'EMPIRE (1). Nous avons raconté à la fin du premier volume de cet ouvrage, comment après de longues guerres civiles, Constantin parvint, en s'appuyant sur la religion chrétienne, à se rendre seul maître de l'Empire. Les chrétiens étaient enfin devenus assez puissants pour faire la loi ; lorsqu'un prétendant au trône se mit à leur tête, ils formèrent par le fait même un parti politique plein d'énergie et de dévouement, et ce fut à la force de ce parti que Constantin dut la grandeur de son règne.

Le caractère et le génie de Constantin ont été diversement jugés. Les passions qui alors agitaient l'empire se traduisirent dans les écrits de ses historiens, et s'il trouva dans Eusèbe un panégyriste absolu, Sozime fut pour lui un pamphlétaire calomnieux. Les historiens modernes ont suivi le même système, et suivant qu'ils ont été incrédules ou croyants, ils ont déprécié ou admiré outre mesure l'empereur qui fit tant pour le Christianisme. Mais, en général, la justice et la vérité ont été du côté des auteurs catholiques ; car si Constantin commit des fautes graves, il n'en fut pas moins un homme de génie, louable par mille bonnes qualités, et il a laissé des traces glorieuses dans l'histoire.

La domination du Christianisme devait changer l'état du monde ; elle pouvait peut-être conserver l'empire romain et lui rendre cette activité qui avait fait toute sa puissance. Constantin avait-il la conscience de la grande œuvre dont il était l'ouvrier ? Ses actions portent à le croire.

(1) Sources : Ammien-Marcellin, Sozime, Eusèbe de Césarée ; les compilateurs et panégyriques byzantins. — Voyez les ouvrages cités (t. I) de M. de Chateaubriand, de Tillemont, de M. Naudet, de Gibbon.

Soldat courageux et général habile, il assura la tranquillité de l'empire par des expéditions heureuses. Les provinces du Nord furent garanties des Barbares, celles de l'Orient des Perses. Mais les grands changements opérés dans les institutions civiles eurent une toute autre importance.

La fondation d'une nouvelle capitale, un changement complet dans l'administration, et de nombreuses modifications dans la législation entière : tels sont ses principaux droits au titre de réformateur politique. Une nouvelle ville s'éleva sur l'emplacement de l'ancienne Byzance, et bientôt Constantinople, résidence de l'empereur et de sa cour, embellie des dépouilles de tout l'empire, douée des mêmes immunités et privilèges que Rome, éclipsa l'ancienne capitale du monde. Constantin brisa par là la tradition païenne, si longtemps puissante dans l'esprit des peuples. Par sa nouvelle division de l'empire, il essaya de réparer les désordres des administrations précédentes. Le préfet du prétoire était devenu menaçant pour l'empereur lui-même. Constantin morcela cette fonction et en retrancha les pouvoirs militaires. Il créa quatre grandes préfectures, subdivisa chacune d'elles en diocèses et chaque diocèse en provinces (\*). Enfin, par sa législation, il porta une grande atteinte à l'ancien droit païen, et commença l'œuvre de modification des institutions antiques, œuvre qui devait se prolonger sous des formes diverses jusqu'à nos jours.

(\*) Les préfectures étaient celles 1<sup>o</sup> d'Orient, comprenant les diocèses de Thrace (Constantinople), de Pont (Césarée), d'Asie (Éphèse), d'Égypte (Alexandrie), d'Orient proprement dit (Antioche); 2<sup>o</sup> d'Illyrie, avec les diocèses de Macédoine (Thessalonice) et de Dacie (au sud du Danube); 3<sup>o</sup> des Gaules, avec les diocèses de Gaule (Trèves), d'Espagne et de Bretagne; 4<sup>o</sup> d'Italie, avec les diocèses d'Illyrie, proprement dite (Sirmium), d'Afrique (Carthage), et d'Italie (Rome). Les provinces étaient en tout au nombre de cent dix-sept.



Non content, en effet, de faire cesser les persécutions des chrétiens dans tout l'empire, d'assurer à ceux-ci le libre exercice de leur religion et la prépondérance, de diriger des lois contre le paganisme et contre les hérésies<sup>1</sup>, d'ordonner la célébration du dimanche, de restituer aux chrétiens tous les biens qui, pendant la dernière persécution, avaient été confisqués sur eux, de doter richement les églises et de les favoriser de toutes manières, Constantin jeta les fondements de la juridiction ecclésiastique en donnant force légale à l'arbitrage des évêques ; il investit les évêques du droit de réprimer l'exposition des enfants et d'exercer une sorte de police morale ; il les chargea du soin de pourvoir aux tutelles et aux curatelles. Le Droit romain fut attaqué dans ce qu'il avait de plus contraire au Christianisme. La vente des enfants fut à peu près interdite ; la puissance paternelle fut diminuée relativement aux biens de l'enfant : celui-ci put avoir une propriété indépendante du père ; de nouvelles garanties furent accordées aux pupilles ; le célibat cessa d'être en déshonneur, et Constantin abrogea les lois Julia et Pappia Poppæa. Le concubinat et le divorce furent restreints ; de nouveaux empêchements prohibèrent tout mariage immoral ; la tutelle des femmes fut abolie. Le droit de vie et de mort sur les esclaves fut complètement supprimé. Un nouveau mode d'affranchissement naquit, l'affranchissement dans les églises, hommage rendu à cette égalité que le Christianisme prêchait et qui ne pouvait encore être complètement réalisée.

Telle fut la grande œuvre de Constantin. Cependant l'empire romain ne se releva pas de sa décadence, et tous ces efforts furent inutiles pour le préserver de sa chute. La catastrophe était imminente, et il n'est pas difficile d'en montrer les causes. Constantin, lui-même, ne fut pas aussi ferme dans l'exécution que grand dans la pensée. Il était d'un caractère bon et facile ; trop souvent il ne se dirigea que par ses sympathies ou ses colères ; dans un de ses moments d'emportements, il sacrifia

son fils Crispus , accusé d'inceste avec sa belle - mère Fausta , puis cette femme elle-même , lorsque l'accusation , qui était partie d'elle , fut reconnue calomnieuse ; des hommes adroits , revêtus de la confiance impériale , purent exploiter une administration oppressive , et le pouvoir reçut un caractère pompeux et plus despotique encore que celui qu'il avait déjà. D'un autre côté , le Christianisme , en devenant religion dominante , fut accepté par un immense nombre d'hommes que l'intérêt poussait plutôt que le dévouement ; parmi eux purent subsister ces passions païennes , ces habitudes d'une vie sans travail et toute remplie de jouissances. Mais sans doute , tous ces obstacles auraient pu être vaincus , si les grandes hérésies qui déchirèrent le quatrième et le cinquième siècles n'avaient pas appelé toute l'activité chrétienne sur le terrain purement théologique , si ces hérésies n'avaient pas profondément désorganisé la société et multiplié la division et l'égoïsme , si les pouvoirs mêmes avaient montré plus de courage et de capacité. Mais lorsque l'empire fut divisé en sectes hostiles , lorsque beaucoup d'hommes eurent puisé dans les doctrines hérétiques la justification de leur égoïsme , lorsqu'une administration déplorable eut ruiné toutes les ressources , alors il suffit de quelques trahisons pour appeler au centre de la domination romaine , ces peuplades barbares qui depuis si longtemps en convoitaient les richesses , et pour dissoudre ce grand corps auquel manquait l'activité du pouvoir et l'unité morale.

Constantin , mort en 337 , laissa trois fils , Constantin , Constance et Constant. Ils se partagèrent l'empire. Constantin , l'aîné , eut la suprématie et pour gouvernement spécial les provinces occidentales ; Constant , le plus jeune , l'Italie , l'Afrique et l'Illyrie ; Constance , l'Orient. Ce dernier devait , une quinzaine d'années plus tard , réunir tout l'empire. Les deux frères s'étaient fait la guerre ; l'un d'eux , Constantin , avait péri dans la bataille d'Aquilée ; le vainqueur , Constant , avait ensuite été la victime de la révolte de deux généraux. Constance ,

après de longues et malheureuses guerres contre les Perses, battit les rebelles et se trouva seul empereur.

Il restait deux neveux de Constantin-le-Grand, Gallus et Julien. Le premier avait gouverné l'Orient pendant les guerres de Constance contre les révoltés : son orgueil et ses débordements fournissent un prétexte à Constance pour le faire exécuter. Julien, après la fin de la guerre d'Occident, obtient le gouvernement de la Gaule. Une sage administration et des guerres brillantes contre les peuples germaniques, fondent sa renommée. Constance, jaloux, veut lui retirer ses troupes. Alors Julien, contre son gré, est proclamé empereur à Paris, où il faisait sa résidence. Constance, furieux, marche contre lui, mais meurt en route, et son compétiteur monte sur le trône (361).

Déjà l'empire, relevé par Constantin, était retombé. L'administration, confiée aux eunuques, était en butte aux intrigues du palais, et Constance, promoteur ardent de l'hérésie arienne, avait développé les germes de division que les règnes précédents lui avaient légués. Julien, quoiqu'un bon administrateur, empira le mal. Il avait été élevé dans la philosophie païenne ; il avait en haine les princes chrétiens de sa famille, et, poussé par ses sympathies, il quitta la religion chrétienne. Julien, de même que Constantin, n'eut pas d'historiens impartiaux ; mais, de l'examen des faits, il résulte que c'était un homme d'une vanité excessive, qui, de bonne foi, se jeta, avec un fanatisme quelquefois ridicule, dans le projet de restaurer le paganisme. C'était montrer un défaut complet d'intelligence des affaires du temps, et un aveuglement incompréhensible pour les croyances anciennes. Les restaurations sont rarement solides : celle de Julien ne lui survécut pas ; ce prince périt dans une expédition contre les Perses, et Jovien, qui fut élevé à l'empire, était un ardent catholique (363).

Jovien fit une paix honteuse avec les Perses, et mourut après vingt mois de règne. Valentinien I<sup>er</sup> partage l'empire avec Valens, son frère. Heureux dans ses expéditions contre les

Germanis , il meurt bientôt , et ses fils , Valentinien II et Gratien , lui succèdent. Pendant ce temps Valens , qui gouvernait l'Orient , périt dans une bataille contre les Goths , avant-garde de la grande migration des peuples , dont nous aurons bientôt à retracer la déplorable histoire.

Alors apparaît Théodose (379). Le jeune Gratien appelle à son secours ce noble espagnol banni de la cour , et l'associe à l'empire. Théodose mérita le nom de *grand* , également par ses talents militaires , par ses qualités administratives , par son zèle religieux et par ses vertus privées. Il régna sous le nom de Gratien et Valentinien. La paix fut imposée aux Goths , l'ordre rétabli , des mesures sévères prises contre le paganisme et l'hérésie. Deux insurrections militaires , que Théodose vainquit , mais qui emportèrent Gratien et Valentinien , le rendirent enfin seul maître de l'empire. Maxime d'abord après avoir tué Gratien et forcé Théodose à lui céder les pays transalpins , attaque Valentinien , et succombe après avoir été pris à Aquilée. Bientôt après , le Franc Arbogast se soulève contre Valentinien , l'assassine et proclame Eugène empereur. Théodose est encore victorieux , mais il ne survit que quatre mois à son triomphe (395).

Comme les successeurs de Constantin , les successeurs de Théodose ne surent pas profiter du bien qu'il avait fait. Ses deux fils se partagèrent l'empire. Honorius eut l'Occident , Arcadius l'Orient , et , à partir de ce moment , il n'y eut plus un seul empire romain , il y en eut deux qui ne furent jamais réunis. L'Orient végéta pendant dix siècles encore. L'empire d'Occident devait périr bientôt. Sous Honorius et ses successeurs , eut lieu cette grande invasion des peuples du Nord , qui changea la face du monde. Mais avant d'en retracer l'histoire , jetons un dernier coup d'œil sur l'état de la société romaine.

*État de l'empire* (1). Sous le règne des princes chrétiens et

(1) Sources : le Code Théodosien ; la notice des dignités de l'empire ; les ouvrages cités p. 52.

grâce à l'influence du Christianisme, les mœurs s'étaient améliorées, et sur le trône aussi bien que chez les citoyens, la dépravation générale avait fait place à une vie honnête et régulière, et souvent à une austérité de mœurs remarquable. Mais cette influence bienfaisante ne s'était fait sentir jusqu'ici que dans la vie privée des individus, et politiquement aucune des institutions, soit de l'Église elle-même, soit des empereurs, n'avait porté ses fruits. La dissolution de l'empire, contre laquelle luttèrent en vain Constantin et Théodose, n'avait été qu'en croissant, et en outre plusieurs modifications fondamentales s'étaient introduites, qui doivent maintenant fixer notre attention, car elles eurent une influence immense sur la marche de la civilisation dans les siècles suivants.

L'état de la cour, les finances, l'administration des provinces et surtout des villes, l'introduction du colonat et l'organisation militaire, distinguent, en effet, cette période de l'empire romain de la période précédente. La cour s'était faite tout orientale. Un luxe extraordinaire entourait l'empereur; une vénération servile accueillait sa personne. Toutes les hautes fonctions de l'ancienne Rome avaient changé de caractère. Le sénat romain n'était qu'un conseil municipal et une cour de justice. Un sénat semblable et avec des droits égaux, avait été organisé à Constantinople. La fonction de préfet de prétoire, qui, dans les premiers temps, avait remplacé les fonctions déjà tombées de préteur et de consul, avait perdu toute son importance. Tout ressortissait de l'empereur et de son conseil privé. Les fonctions du palais avaient créé une nouvelle noblesse semblable à notre noblesse des derniers temps. Alors surgirent en foule ces titres honorifiques, ces dignités pompeuses du palais, ambitionnés par la vanité des riches, et dont la longue liste a été conservée dans la *Notice des dignités de l'empire* (\*). Quelques-uns de ces titres se sont

(\*) Le premier fonctionnaire était le *præpositus sacri cu-*

conservés dans les siècles suivants, surtout ceux de *comites* (compagnons de l'empereur, comtes) et de *duces* (généraux d'armées, ducs). Ce patriciat nouveau jouissait de grands privilèges; il tenait en ses mains des propriétés immenses et devait rivaliser de faste avec la maison impériale.

Les finances étaient toujours dans un état déplorable. A peine pouvait-on suffire aux dépenses, et cependant les impôts étaient devenus exorbitants; ils épuisaient les populations et s'étendaient également sur tout l'empire. Mais c'étaient surtout les villes qui en souffraient.

Par l'édit de Caracalla, qui donnait à tous les habitants de l'empire les droits de citoyens romains, la position de toutes les villes de l'empire était devenue la même. Nous les trouvons toutes se gouvernant à cette époque par leurs magistrats élus, ayant à leur tête un sénat et un corps municipal nommé *curie*. Ce fut sur les membres de ce corps, sur les *curiales*, que tombèrent le plus directement les malheurs du temps. Ils étaient, en effet, responsables de la rentrée des impôts, et en cas de déficit, leurs biens devaient satisfaire le fisc. Une fortune médiocre suffisait pour qu'un homme fût placé forcément sur les rôles de la curie. La fonction était héréditaire, et des peines

*biculi* (grand chambellan), puis venaient : le *primicerius sacri cubiculi*, le *comes castrensis*, chef des préposés de la table, des échantons, etc., le *comes sacri vestis*, maître des offices chargé de l'administration intérieure, le *comes sacri largitionum*, ministre des finances, le *comes rei privatæ*, intendant du trésor particulier de l'empereur, etc. A la tête des armées, étaient les *magistri militum*, dont chacun semble avoir commandé un diocèse. Au-dessous d'eux, étaient placés des *duces* et des *comites*. Les deux chefs de la garde de l'empereur (*comites domesticorum*), étaient rangés parmi les plus hauts dignitaires de l'État. La noblesse se divisait en plusieurs classes : il y avait des *nobilissimi*, des *illustres*, des *spectabiles*, des *clarissimi*, des *perfectissimi*, etc.

corporelles menaçaient celui qui essayait de s'y soustraire. Peu à peu la charge des curiales devint si pesante, que beaucoup d'entre eux lui préférèrent l'esclavage, et malgré les défenses impériales, cherchèrent un refuge dans la nouvelle classe d'hommes qui venait de se former, parmi les colons, quand, toutefois, ils purent échapper à la loi impériale, car elle leur défendait même cette dernière ressource.

Le colonat venait de naître. L'origine de cette institution est très-obscur; mais parmi les hypothèses formées à ce sujet, la plus vraisemblable fait naître le colonat de transplantations de barbares sur le sol romain. Les colons, inconnus dans l'ancien Droit romain, commencent à paraître sous les empereurs qui précédèrent Constantin, et à l'époque de ce prince, il y en avait dans tout l'empire. Les colons se distinguaient des autres esclaves, en ce qu'ils étaient attachés au sol, au lieu d'être la propriété d'un maître, qu'ils ne pouvaient être vendus qu'avec le sol, et qu'ils jouissaient de leur liberté individuelle, à condition de rester sur la terre qu'ils devaient cultiver, et de payer au propriétaire de cette terre une redevance annuelle sur le produit de la culture. Ils étaient, du reste, considérés comme esclaves, la redevance qu'ils payaient était assez lourde pour les tenir dans la plus grande misère, et par une disposition exceptionnelle, l'homme libre qui s'attachait à cette fonction, devenait colon esclave, après un certain laps de temps. Plusieurs textes font croire que, pour prévenir la dépopulation de l'empire, on distribua, à ces conditions, des peuplades vaincues sur les terres du fisc et des riches particuliers. La dépopulation avait tellement marché en effet, que de vastes territoires étaient vides d'habitants, et qu'une foule de dispositions législatives furent prises pour garnir de cultivateurs les terres vacantes.

L'état militaire, aussi, avait subi de nombreuses modifications. Depuis que l'armée était devenue permanente, et qu'avec la chute de la république, la fonction militaire avait

cessé d'être le premier devoir de tout citoyen, c'étaient les privilèges, les immunités de toute sorte, les honneurs, qui seuls pouvaient pousser les hommes à entrer dans cette carrière pénible. Aussi ne cessa-t-on, pendant toute la durée du régime impérial, de multiplier les avantages que pouvait offrir l'état militaire, et cependant la levée des troupes devenait de jour en jour plus difficile. Alors, vers le temps de Constantin, on enrôla des barbares et des personnes sans aveu. Bientôt les armées romaines furent composées en grande partie de peuples non Romains, de bandes barbares, ayant plutôt pour but de vivre de l'empire que de le défendre. Cependant ils relevèrent la fonction militaire; car ils possédaient au plus haut degré la force et le courage qui manquaient aux Romains, et ils étaient tout imbus encore des traditions guerrières de leur première patrie.

Les mesures prises pour garantir l'empire contre les invasions, doivent être remarquées, car elles contiennent en germe l'organisation militaire des conquérants barbares. Une partie de l'armée fut distribuée sur la frontière en campements fixes, entourés de fortifications, et qui devinrent bientôt des bourgs. On attribua à chaque soldat une portion de terre, garnie ordinairement d'une habitation et de plusieurs colons esclaves, avec exemption de tout impôt. La fonction passait nécessairement du père au fils; les chefs inférieurs étaient élus; les officiers supérieurs nommés par l'empereur. Avec la fonction, le fils héritait de la possession territoriale qui y était attachée et qui tenait lieu de solde. Déjà alors elle portait le nom de *bénéfice*, et ce fut sans doute la source des fiefs du moyen âge.

Telle était la société aux derniers temps de la domination romaine. Poursuivons maintenant l'histoire de l'empire.

*Invasion des Barbares* (1). Nous avons vu déjà les peuplades

(1) Aux sources déjà citées, p. 52, ajoutez les poètes du



de la Germanie attaquer l'empire dans ses temps les plus florissants ; mais alors Rome était assez forte pour leur résister et les poursuivre dans leur propre pays. Nous avons parlé aussi de l'origine probable de ces peuples , et nous avons décrit leurs mœurs et leur civilisation semblable à celle de toutes les sociétés primitives. Il est temps maintenant d'examiner leur situation au moment où nous sommes parvenus.

Tacite, dans sa description de la Germanie, nous donne les noms d'un grand nombre de tribus, liées quelquefois par un lien fédératif, mais le plus souvent en guerre les unes contre les autres. La plus ancienne ligue germanique dont les historiens romains fassent mention, est celle des Marcomans, dont un des rois vint à Rome sous Auguste. Ils furent puissants du temps des Antonins, mais leur confédération semble s'être dissoute bientôt après. Au moment où nous sommes parvenus, deux ligues dominent dans la Germanie occidentale : la première, celle des Francs (Sicambres, Chérusques, Cattes, Ripuaires), étendue sur toute la ligne du bas Rhin, célèbre déjà par une invasion (237) et dont une partie semble plus tard avoir pris service pour l'empire et avoir défendu cette frontière ; l'autre, celle des Allemands, mentionnée pour la première fois sous Caracalla, et occupant depuis lors la Bavière actuelle. Du temps de Tacite, une race puissante, celle des Suèves, s'étendait dans les pays situés entre l'Elbe et la Vistule ; elle avait

temps, principalement Drepanius, Claudien, Prudence, Synesius, Sidoine Apollinaire ; les auteurs ecclésiastiques, Paul Orose, Salvien, saint Augustin ; les historiens de l'Eglise ; les historiens byzantins, Procope, les extraits des ambassades ; les historiens des peuples germaniques : la chronique d'Idace, de Prosper d'Aquitaine, de Jornandès (Goth, évêque à Ravenne, vers 550 : de rebus geticis) ; Marcellin le Comte (chronique, 566) ; les sources que nous citerons pour les royaumes barbares ; les vies des saints du temps, etc.

maintenant perdu son importance, mais quelques débris considérables de cette ligue s'étaient avancés vers le sud, surtout les Burgondes ou Bourguignons, voisins orientaux des Allemands, et les Lombards, qui de l'Oder étaient descendus sur le Danube. La ligue des Saxons occupait les terres au dos des Francs.

Le nom des Scythes, de ces peuples nombreux que les Grecs plaçaient sur le Danube, la mer Noire et la mer Caspienne, avait disparu, et était remplacé par celui des Sarmates, qui probablement en descendaient. Mais ces peuples eux-mêmes venaient de subir une domination étrangère. Les Goths, que Tacite plaçait aux bords de la mer Baltique, dont les Vandales, les Rugiens, les Gépides et les Hérules semblent avoir fait partie, et sur l'origine desquels les hypothèses les plus divergentes ont été émises, avaient fondé une domination puissante en s'emparant successivement de la Dacie orientale, puis de la Dacie proprement dite, enfin de tous les bords du Pont-Euxin. Le Dniester les divisait en deux nations séparées, dont l'une, les Ostrogoths (Goths de l'Est) étaient sous le gouvernement du célèbre chef Hermanrich; l'autre les Visigoths (Goths de l'Ouest), sous le commandement d'Athanaric. Au nord-est des Goths, sur les rives du Volga et dans les plaines de la mer Caspienne, habitait la féroce race des Alains.

Telle était la situation du nord de l'Europe, lorsque, sous le règne de Valens, un peuple asiatique vint faire irruption dans l'Europe. C'étaient les Huns, dont on a essayé de rattacher l'origine à de grandes révolutions intérieures de l'Asie. D'après les annales chinoises, en effet, la nation puissante et barbare des Hiong-nu occupait, trois cents ans avant Jésus-Christ, le haut plateau de l'Asie centrale. Longtemps elle y fut terrible aux empereurs de la Chine. Enfin ceux-ci, avec l'aide d'une autre de ces races, les Sien-pi, détruisirent les Hiong-nu, et les hordes les plus guerrières de cette nation se frayèrent une route vers l'Occident. Ce furent eux, qui sous le nom de Huns,

se jetèrent sur l'Europe, et donnèrent la première impulsion à la migration des peuples (1).

Cette hypothèse a soulevé de graves objections, et peut-être la migration des Huns ne fut-elle qu'une de ces courses conquérantes ordinaires aux peuples de cette civilisation. Quoi qu'il en soit, les Huns passèrent le Volga et se précipitèrent sur les Alains; ceux-ci refoulés, se jettent sur les Goths, écrasent le royaume d'Hermanric et attaquent les Visigoths, qui se réfugient sur le Danube, et supplient humblement Valens de les laisser passer le fleuve. Les ministres de l'empereur, qui étaient Ariens, et espéraient trouver un appui pour leur parti dans cette nation barbare, où avait été fondée une petite église arienne, accordent l'autorisation demandée, et plus d'un million de Goths, dont deux cents mille guerriers, sont admis dans l'empire (376).

Les Goths étaient arrivés en suppliants; bientôt ils se relevèrent en ennemis. C'était un des peuples les plus féroces de l'antique Germanie, un de ceux où était le plus empreinte la violence des mœurs guerrières. L'insurrection éclate parmi cette foule humiliée, vexée par les officiers impériaux, et à laquelle on avait laissé ses armes. Ils s'accroissent de nouvelles hordes, marchent contre Constantinople, rencontrent près d'Andrinople l'armée de Valens, qui périt dans une immense défaite, et Théodose seulement les soumet, après une guerre de quatre ans. On leur permet de s'établir sur le territoire romain comme tributaires, et un corps d'armée de quarante mille hommes est levé parmi eux pour la défense de l'empire.

Si Rome eût été puissante comme jadis, elle eût laissé les barbares s'égorger à ses portes : ces conflits nés hors de son sein, n'eussent pas exercé plus d'influence sur sa position inté-

(1) Voyez Deguignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, etc.*, Paris, 1756, 5 vol. in-8°. — Contra : Rössler dissert. de magna gentium migratione, Tübing., 1795, in-8°.

rieure que tant d'autres qui avaient eu lieu dans les siècles précédents ; sa faiblesse seule faisait la force de ses ennemis. Théodose contint les Goths pendant sa vie ; mais ses fils n'avaient ni le génie ni le courage de leur père , tandis que des intrigues de palais absorbent tous leurs instants , des mercenaires barbares font la loi à l'empire. Les Goths s'insurgent de nouveau. Alaric est à leur tête ; pendant trois ans ils ravagent la Macédoine et la Grèce , et Arcadius , l'empereur d'Orient , n'obtient la paix qu'en nommant Alaric maître de la milice dans la province d'Illyrie (398).

Cette nouvelle insurrection des Goths avait été excitée par un mécontentement de palais. Rufin , premier ministre d'Arcadius , avait soulevé lui-même les barbares pour créer des embarras à Stilicon , premier ministre d'Honorius , son adversaire et son rival dans la faveur du maître. Il y réussit sans doute , mais il compromet l'Orient et périt lui-même par suite des intrigues qu'il avait fomentées. Instruit par cette terrible expérience , l'empire d'Orient parvint à se soustraire à de nouvelles invasions. Nous l'abandonnons maintenant pour assister à la chute de l'empire d'Occident.

Alaric , maître de l'Illyrie orientale , menace aussitôt l'empire d'Occident. Dès l'an 400 , il s'avance vers l'Italie et soumet l'Istrie et la Vénétie. Mais Stilicon le défait à la bataille de Polence , et les Goths se retirent.

Déjà un nouveau danger menaçait l'empire. Toutes les populations de la Germanie s'étaient ébranlées , et une immense armée de Suèves , de Vandales , de Bourguignons , de Goths , sous la conduite de Radagaise , avait passé les Alpes , et s'était ruée sur l'Italie. Stilicon fut encore vainqueur. L'armée barbare est dispersée et détruite. Radagaise lui-même périt (405).

Des débris de cette armée et de nouvelles hordes barbares se jettent alors sur le Rhin (406). Des troupes de Francs au service romain essaient en vain de défendre la frontière. Les

Alains, les Vandales, les Suèves et les Bourguignons pénètrent dans l'empire; ils pillent et brûlent les villes, massacrent les populations, dévastent les campagnes. Pendant deux ans les Alains, les Vandales et les Suèves mettent la Gaule à feu et à sang, puis ils passent les Pyrénées, font subir le même sort à l'Espagne et s'établissent enfin dans ce pays, les Suèves au sud-ouest, les Vandales et les Alains au nord. Les Bourguignons prennent pied dans la Gaule, sur la région du Rhône et de la Saône qui conserva leur nom.

Au même moment, d'autres races germaniques, les Anglo-Saxons, passaient dans la Bretagne, et bientôt les Gaules, livrées aux révolutions, devaient voir leurs alliés les Francs se transformer en ennemis.

L'Italie aussi était destinée à de cruelles épreuves. Alaric avait levé de nouvelles troupes. Stilicon l'Arien s'entendait avec lui, et comptait sur les Goths et les païens de l'empire pour revêtir de la pourpre son fils, qu'il avait élevé dans le paganisme. On accorde, en effet, l'Illyrie à Alaric, ainsi qu'un lourd tribut. En vain la trahison découverte est étouffée dans le sang du conspirateur; Alaric marche sur Rome, qui ne se rachète du pillage que moyennant un impôt énorme. Mais Honorius, qui ne sait pas combattre, se refuse à tout accommodement; alors Alaric crée un nouvel empereur, Attale, et enfin, après deux années de négociations et de guerres, Rome, qui de nouveau était retombée aux mains d'Honorius, est prise d'assaut par les barbares et pillée pendant six jours (410). Ce fut le dernier éclat des Visigoths. Alaric se dirigea ensuite vers l'Italie méridionale, et y mourut la même année. Adaulphe, son successeur, fit la paix avec Honorius, qui reçut ses troupes au service de l'empire, lui donna sa sœur en mariage et le chargea d'aller combattre les Barbares dans les Gaules. Adaulphe s'empara, en effet, de l'Aquitaine, puis il passa les Pyrénées et arracha une partie de l'Espagne aux Vandales et aux Alains. Son successeur, Vallia, continua ses combats, et

de ces établissements, naquit bientôt au nord de l'Espagne le royaume des Visigoths.

L'empire était dans un état déplorable. Les courses des Barbares avaient multiplié à un point extrême la misère qui déjà pesait sur tous les citoyens. Beaucoup d'historiens ont dépeint cette désolation universelle, et leurs tableaux effrayants restent encore au-dessous de la vérité, telle que les monuments la disent. Les derniers restes du prestige qu'exerçait le nom de la ville éternelle avait disparu dans le pillage des Goths; l'empereur même, quoiqu'en Italie, dédaignait d'y demeurer; il résidait dans l'opulente Ravenne. L'Italie était épuisée. Une partie de l'Espagne était perdue pour l'empire; le reste de ce pays était occupé par les Visigoths, dont la soumission n'était que nominale. Il en était de même de la partie de la Gaule occupée par les Bourguignons, et des contrées septentrionales de ce pays jusqu'à la Meuse, où les Francs venaient d'entrer. Des fédérations intérieures des villes et des usurpations militaires diminuaient encore l'autorité de la cour de Ravenne sur la Gaule. L'Afrique seule n'avait pas encore subi d'atteinte. Mais bientôt elle aussi devait se ressentir de la calamité universelle.

Honorius survécut douze ans au sac de Rome. Son neveu Valentinien III lui succéda (424). Un usurpateur, Jean, troubla le commencement de ce règne. Il fut défait par Boniface, qui eut le gouvernement de l'Afrique. Une rivalité de cour appela sur cette province les horreurs de l'invasion. Boniface, calomnié par Aëtius auprès de Placidie, la mère de l'empereur, et craignant d'être révoqué, appelle à son secours les Vandales d'Espagne, qui avaient été poussés peu à peu vers les côtes méridionales par les Visigoths. Leur roi Genseric fait voile pour l'Afrique. En vain Boniface détrompé veut le combattre. Genseric était Arien, tous les Ariens et les Donatistes d'Afrique lui tendaient les bras. Il s'empare de Carthage, et toute la province africaine est perdue pour les Romains. La rage des-

destructive des Vandales est célèbre dans l'histoire : ils firent en Afrique ce qu'ils avaient fait en Gaule ; leur domination s'établit sur des ruines (427).

Un orage plus terrible avait fondu sur Rome. Les Huns, cette race horrible, redoutée, impitoyable, les Huns, qui les premiers avaient donné l'impulsion du mouvement des peuples, arrivaient à leur tour sur l'Occident. Attila, le fléau de Dieu, était à leur tête. Provoqué par Genseric, Attila attaqua d'abord l'Orient, où Théodose II avait succédé à Arcadius. Celui-ci l'apaisa par de l'argent et des humiliations. Mais Honaria, sœur de Valentinien, avait envoyé son anneau de mariage à Attila, et Attila réclamait la moitié de l'empire romain pour dot. Le roi des Huns passa le Rhin avec une armée immense. La désolation marchait sur ses pas. Aëtius commandait les armées romaines ; les Visigoths, les Bourguignons, les Francs, amis et ennemis, tous s'unissent contre le destructeur. Une sanglante bataille en délivre enfin les Gaules : la victoire reste aux Romains dans les plaines de Châlons-sur-Marne (451). Attila se retira ; une démonstration faite sur l'Italie l'année suivante, fut déjouée par des négociations où le pape saint Léon eut la plus grande part. Bientôt Attila mourut dans une débauche, et avec lui la terreur du nom des Huns. Son empire immense se morcela, et à peine aujourd'hui l'historien peut retrouver les traces de ses successeurs.

Rome aussi touchait à sa fin ; mais elle devait encore subir la honte de la conquête. Valentinien est assassiné par Maxime, dont il a déshonoré la femme, et Maxime, proclamé empereur, épouse de force Eudoxie, veuve de Valentinien. Eudoxie animée de vengeance, appelle Genseric, roi des Vandales. Celui-ci débarque à Ostie, s'empare de Rome, et pendant quatorze jours et quatorze nuits, livre au pillage la ville éternelle. Puis il retourne à Carthage chargé de dépouilles (455).

Les empereurs qui succédèrent à Maxime méritent à peine d'être nommés. Ce fut d'abord Avitus, que Ricimer, chef des

troupes barbares à la solde de Rome, dépouilla du diadème. Ricimer élève et précipite successivement quatre empereurs, le vertueux Majorien, Libius-Sévère, Anthème, Olybrius. Ricimer meurt avant ce dernier, auquel succède Glycerius. Glycerius est chassé par Julius Nepos, qui, lui-même, succombe dans une révolte des troupes barbares. Celles-ci proclament leur chef Oreste, qui accepte pour son fils Romulus-Auguste, surnommé Augustule. Ce fut le dernier empereur d'Occident. Ces mêmes troupes barbares, composées surtout d'Hérules, de Rugiens, d'Alains, demandent le tiers des propriétés de l'Italie. Oreste refuse, et Odoacre, leur chef, marche contre lui, chasse l'empereur et se fait proclamer roi d'Italie (476).

Ainsi finit l'empire d'Occident. Il y eut maintenant un royaume d'Italie, un royaume Visigoth d'Espagne, un royaume Bourguignon, et bientôt une France. Mais il n'y eut plus, jusqu'à Charlemagne, d'empire d'Occident. Les souverains de Constantinople essayèrent, il est vrai, de ressaisir les droits de l'empire sur l'Italie et la Gaule, et pendant quelque temps les provinces qui avaient échappé aux Barbares reconnurent nominalelement leur autorité. Mais bientôt ce dernier vestige de puissance s'effaça. Les destinées temporelles de Rome étaient accomplies.

Cependant les mouvements des peuples n'étaient pas terminés; la calamité des invasions n'était pas épuisée. Nous verrons l'Italie passer des Hérules aux Ostrogoths, des Ostrogoths aux empereurs d'Orient, des empereurs d'Orient aux Lombards. Au nord et à l'est les races barbares s'entre-choqueront jusqu'au dixième siècle, et à la suite des Huns, une foule de hordes tartares viendront se frayer le chemin de l'Europe et fonder des dominations passagères sur les frontières de l'ancien empire romain. Tels seront les Avars, les Bulgares, les Chazars et enfin les Hongrois. Les sièges abandonnés par les peuples germaniques dans leur mouvement vers l'ouest et le midi,



seront occupés, de la Baltique au golfe de Venise, de l'Elbe à la Vistule, par la race nouvelle des Slaves. Mais cette histoire appartient aux époques postérieures.

**L'ÉGLISE (1).** C'est à l'Église qu'appartient le grand rôle de l'histoire de ces deux siècles, si l'on compte pour quelque chose dans l'humanité, les travaux de l'intelligence et les dévouements de l'ordre moral et pacifique. L'Église pendant cette période offre le spectacle d'une activité immense, d'un travail infatigable de tous les esprits, d'une prévoyance universelle. Le grand fait de son histoire, c'est sa lutte contre les hérésies, contre les opinions subversives qui tendent à renverser ses dogmes et sa morale; mais au milieu de cette lutte, et d'obstacles innombrables, l'Église consolide toutes ses institutions, régularise sa hiérarchie, à la tête de laquelle apparaît maintenant, d'une manière évidente, le souverain pontife évêque de Rome, développe son droit canonique, propage sa doctrine au loin et prend une part active aux affaires politiques du temps, dont malheureusement elle ne peut arrêter les effets désastreux. Partout dans son sein règne la vie et le mouvement, et tout tend vers un but unique, la conservation et l'application de cette morale que les martyrs avaient transmise.

De grandes commotions bouleversèrent le Christianisme. La raison en est simple. Lorsque l'empereur fut devenu chrétien, et que la faveur eut remplacé la persécution, les prosélytes devinrent nombreux et faciles. Mais alors aussi il ne fallut plus une foi absolue, une conviction à toute épreuve pour accepter la doctrine chrétienne: tous les hommes tièdes, tous ceux que leurs affaires du monde avaient retenus jusqu'ici, ou ceux qui solli-

(1) Sources: Socrate; Sozomène; Théodoret; Rufin; Théodore Lecteur; Evagre (dans la collect. de Henri de Valois); Chronique Pascale (éd. de Ducange); les lettres, actes des conciles et pièces de tout genre qui restent de cette époque. Consultez Dupin, Bibl. ecclés.

citaient les bonnes grâces du prince se firent chrétiens. De là tant d'éléments préparés pour toutes les hérésies, de là tant de promoteurs pour les doctrines égoïstes qui s'élevèrent contre l'Église. Ces nouveaux convertis, moitié païens, changeaient de religion comme ils auraient changé d'opinion philosophique ; leur égoïsme était toujours le même, et l'hérésie, qui justifie toute mauvaise volonté, leur allait mieux que la vérité qui commande des sacrifices.

Cette influence cependant ne se fit sentir que dans les hautes classes. Parmi les gens du peuple, la conversion ne fut pas plus rapide qu'auparavant, et là aussi subsista toute l'ardeur qu'inspire une croyance nouvelle. On comprend difficilement aujourd'hui la passion avec laquelle les hommes de toutes les conditions s'occupaient des querelles théologiques ; mais quand dans les villes le peuple se divise en partis acharnés pour des questions de principes, et même pour des questions d'ordination sacerdotale, quand des schismes, dont les auteurs sont oubliés depuis longtemps, se perpétuent à travers les siècles, quand les cérémonies du culte sont devenues un besoin ardent et fougueux, quand de tous côtés il y a émotions populaires, insurrections religieuses, agitation des masses : alors sans doute la lutte est vive, animée, profonde, et l'on est étonné de voir, qu'au moment où les principes s'établissent, les peuples s'émeuvent et s'agitent pour des questions de métaphysique religieuse ou de haute morale, autant et plus peut être que, lorsque plus tard, les principes viennent à porter leurs fruits, ils ne le font pour des questions de pratique immédiate, pour des questions de politique ou d'organisation.

On peut juger d'ailleurs de l'intensité de la réaction populaire contre cette invasion des puissants dans le Christianisme, par les développements que prit pendant cette période la vie ascétique, et par l'institution nouvelle des monastères. Déjà, vers le milieu du troisième siècle, commença la vie des solitaires. L'ermite saint Paul en donna le premier exemple. Il était de la basse

Thébaïde ; poussé par la persécution de Dèce , il se réfugia dans le désert , s'y fixa et y demeura quatre-vingt-dix ans. D'autres le suivirent , et dès le commencement du quatrième siècle , l'exemple et la renommée de saint Antoine et de saint Pacôme dans la haute Égypte , de saint Hilarion en Palestine , multiplièrent prodigieusement le nombre des solitaires. Les uns se retiraient seuls dans quelque asile du désert ; d'autres joignaient leurs cellules et se soumettaient à une règle commune ; ainsi naquirent les *monastères* , et contrairement à la véritable signification du mot , on désigna ces *cénobites* par la dénomination de *moines*. Dès la fin du quatrième siècle déjà , la vie monastique était devenue universelle ; de l'Orient elle avait passé en Occident , et l'Afrique , l'Italie , les Gaules étaient couvertes de couvents d'hommes et de femmes. Ces congrégations n'étaient pas soumises encore à une discipline particulière ; chaque maison se faisait sa règle spéciale suivant la convention de ses membres ; on adoptait la règle de quelque homme célèbre ; ainsi la plus ancienne de ces règles , celle de saint Pacôme , se répandit au loin. Tous ces moines vivaient du travail de leurs mains , et ils étaient tenus à une austérité de vie excessive , austérité qui allait chez les anachorètes d'Orient jusqu'à se soumettre volontairement à d'horribles tortures. Ces hommes quelquefois sortaient de leur désert pour défendre la foi attaquée , pour réfuter les hérétiques , et la vénération profonde qu'inspiraient leurs vertus , fut un des motifs les plus puissants pour les peuples , de croire à cette doctrine de l'Église qu'ils prouvaient par leurs œuvres , à cette morale , qu'au milieu de l'invasion des mœurs païennes dans le Christianisme , ils pratiquaient avec une perfection que le commandement même n'exigeait pas de tous (1).

Le clergé suivit la destinée générale de la société chrétienne ,

(1) Voyez (Hélyot) Histoire des Ordres monastiques , Paris , 1714 , 8 vol , in-4°.

et il y eut dans son sein des bons et des mauvais. Cependant l'influence qu'il acquit alors, la protection des princes et les richesses qu'il accumula, ne le corrompirent pas. Sa position en tête de la lutte que le Christianisme avait à soutenir encore, son caractère électif, la surveillance continuelle qu'un peuple tout croyant exerçait sur lui, ses rapports bien plus nombreux avec les pauvres qu'avec les riches, mais par dessus tout, la haute suprématie intellectuelle d'une foule d'hommes éminents, le maintinrent dans la voie droite. Ce fut alors que parurent ces hommes dont l'Église s'honore, ces pères qui confondaient avec raison l'amour de la Société avec l'amour de la religion, et qui ont autant fait pour l'une que pour l'autre : non-seulement par leurs controverses, par leurs écrits, par leurs travaux de toute espèce, ils firent triompher l'Église et sa foi, mais ils furent les arbitres des peuples et des princes, leur action bien-faisante s'étendit sur toutes les parties souffrantes de l'empire, et du point de vue de la marche générale de la civilisation, ils furent le véritable pouvoir de l'époque.

La constitution sacerdotale (1) avait reçu sa forme définitive. La hiérarchie, dont les principes s'étaient développés peu à peu dans les siècles antérieurs, put, après la nouvelle division de l'empire, s'appuyer sur des divisions politiques. Alors l'Église eut son administration régulière et complète, modèle de toutes les administrations politiques de l'avenir, sa juridiction propre sur toutes les matières ecclésiastiques et ses tribunaux bien organisés. Voici l'ordre de cette hiérarchie :

Chaque cité avait son évêque, dont la juridiction s'étendait en même temps sur la campagne appartenant à la cité ; car les évêques des bourgs et des villages avaient disparu. Ce *diocèse*

(1) Voy. Plank, *Gesch. der christlich-kirchlichen Gesellschafts-Vfassung* (Histoire de la constitution de l'Église chrétienne), Hann., 1804 et suiv., 6 vol. in-8° ; ouvrage protestant, mais très-impartial.

était divisé en *paroisses*, gouvernées par des prêtres mandataires de l'évêque et institués par lui.

Les évêques d'une même province reconnaissaient l'autorité du *métropolitain*, de l'*archevêque*; celui-ci jouissait des droits spéciaux : de confirmer les élections épiscopales et d'ordonner les évêques; de juger en première instance les plaintes contre les évêques, en appel, les procès soumis aux évêques; de convoquer et de présider les synodes provinciaux. Ces synodes étaient tenus annuellement et formaient le grand tribunal ecclésiastique de la province.

Dès les temps les plus anciens, les sièges apostoliques de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie jouissaient d'une grande autorité. Le concile de Nicée reconnut à ces Églises la juridiction *patriarchale* sur les métropolitains, semblable à celle que les métropolitains eux-mêmes exerçaient sur leurs provinces. Les Églises d'Éphèse et de Césarée en Cappadoce, comme capitales de diocèses politiques, réclamaient également la dignité patriarchale; mais elles durent se contenter du titre d'*exarchat* (dignité politique), et céder le patriarcat à Constantinople, qui l'obtint au deuxième concile œcuménique. Enfin Jérusalem, à cause de la vénération due à son Église, sollicita le même rang, et Théodose II le lui accorda.

A l'exemple des synodes provinciaux, ces patriarches rassemblaient autour d'eux des conciles composés de tous les évêques de leur obédience. La grande institution des conciles œcuméniques devait, pendant cette période même, couronner cet ordre hiérarchique de la représentation de l'Église.

Une telle organisation fut nécessairement féconde. Elle développa dans l'Église une activité incroyable. Non-seulement elle fut le soutien intérieur de l'ordre sacerdotal, mais encore elle devint un moyen d'ordre public et de législation civile. Les empereurs, en effet, avaient accordé aux évêques le droit de juger comme arbitres, même dans les procès civils, lorsque les parties y consentaient, et ce droit fut journellement appli-

qué. Les lois ecclésiastiques devenaient de plus en plus nombreuses ; tous les jours les conciles ajoutaient de nouveaux canons aux anciens, et ceux des grands conciles de cette période sont restés les bases de la discipline de l'Église. Une nouvelle source de droit s'ouvrait en même temps : les décrétales des papes, dont la première fut donnée par saint Sirice, en 385, commençaient à faire loi.

Dans le mouvement général d'organisation qui s'opérait alors, il était naturel, en effet, que l'unité se manifestât de plus en plus et se constatât enfin. La papauté apparaît maintenant comme pouvoir central et universel, et tout l'Occident lui obéit sans réplique. Pendant la première moitié du quatrième siècle, sa position énergique vis-à-vis de l'hérésie, en fait, malgré la chute momentanée du pape Libère, le point d'appui des orthodoxes. Un canon du concile de Sardique (dont, il est vrai, l'authenticité a été contestée) reconnaît à tous les évêques le droit d'appeler de leur métropolitain à l'Église de Rome. Les empereurs Valentinien II et Valentinien III étendent encore ce droit de juridiction universelle, et malgré le schisme qu'Ursin élève contre le pape Damase (366), l'Église de Rome reste la première dans l'opinion des peuples. Partout ses décisions font foi, soit qu'il s'agisse de questions de discipline, soit qu'il s'agisse de questions de dogmes ; les lettres des papes sur des points litigieux (*décrétales*) sont reçues comme des constitutions impériales ; tous les grands hommes de l'Église, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Augustin, appuient avec force ce pouvoir central qui doit conserver l'unité. Trois papes surtout travaillèrent avec fruit pendant cette période à l'édification de la puissance pontificale. Saint Innocent I, qui régla des questions disciplinaires soulevées en Espagne, maintint les droits de Rome sur l'Illyrie, et prit une grande part à la condamnation des Pélagiens ; saint Léon I, le grand, célèbre par ses nombreux écrits, son érudition, ses travaux liturgiques, son activité religieuse et politique, saint Léon qui persuada à

Attila de quitter l'Italie, et qui sut faire valoir l'autorité du siège romain sur la Gaule, l'Illyrie, l'Afrique et Alexandrie; enfin saint Gélase, également recommandable par ses écrits et les modifications qu'il introduisit dans la liturgie, et qui déterminait positivement le canon des Écritures saintes. La suprématie du pape, quoiqu'elle ne fût pas arrivée à ses derniers développements, et qu'elle ressemblât bien peu encore à la puissance papale du moyen âge, s'affermissait de jour en jour. Cependant l'invasion des Barbares devait lui créer de nouveaux obstacles et la résistance du patriarche de Constantinople soulever tout l'Orient contre elle; mais ces faits appartiennent à la période suivante.

Ce fut pendant ces deux siècles que la littérature chrétienne jeta son plus vif éclat. Une foule d'hommes remarquables surgirent de toutes parts, et jamais, depuis ce temps, la littérature ecclésiastique n'a été aussi belle, aussi riche, aussi fructueuse. Dès le commencement du quatrième siècle, un homme de grand savoir, Eusèbe de Césarée, rendit, quoique entaché d'arianisme, les plus grands services à l'Église, par son histoire critique du Christianisme des trois premiers siècles, et à la science historique elle-même, par ses travaux chronologiques. Mais le caractère essentiel de la littérature de ce temps, c'est la controverse et la propagande. Alors on vit éclore une foule de commentaires sur l'Écriture, de traités théologiques, de traités moraux, d'homélies, de sermons, de livres de piété, etc., dont la plupart portent le cachet du génie, et qui forment aujourd'hui le trésor de la théologie et de l'histoire ecclésiastique. Nous ne citerons parmi les hommes qui acquirent alors une juste renommée, que ceux dont la célébrité est universelle: Saint Grégoire de Naziance, saint Grégoire de Nysse, saint Athanase, saint Chrysostôme, saint Cyrille chez les Grecs; saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin chez les Latins. Leurs vertus et leurs travaux leur valurent à titre égal la vénération de l'Église, et leurs œuvres sub-

sistent, monuments impérissables de la fécondité de l'esprit chrétien.

Arrivons enfin à l'histoire de l'hérésie, le fait fondamental de cette époque.

Les hérésies des trois premiers siècles étaient venues du dehors se mêler au Christianisme. Nourries dans le panthéisme philosophique des anciens, dans le dualisme éternel des religions zendiques ou dans les traditions confuses qui couvraient l'Orient, elles étaient trop étrangères à la pensée chrétienne pour offrir du danger. Maintenant c'était sur une des questions nouvelles nées du dogme chrétien lui-même, que la discussion allait se poser.

L'Église, en effet, enseignait sur la nature de Dieu une doctrine bien différente de celle que tous connaissaient. Elle enseignait que Dieu est un en trois personnes, que l'idée de Dieu même suppose l'existence de ces trois propriétés fondamentales de sa substance, que chacune des personnes est de la même substance divine, et que cependant chacune d'elles a son mode d'action propre, son existence séparée, sa personnalité distincte. Or, cette doctrine alors était difficile à comprendre ; car on n'avait conçu encore que l'unité absolue de Dieu, l'unité des propriétés, comme avaient fait les juifs ; ou bien on avait supposé le panthéisme ; mais dans ce cas, les plus élevées mêmes des émanations, le *logos*, le *nous*, etc., des Néo-Platoniciens et autres, n'étaient que des créatures, de même que les émanations les plus éloignées de leur source. .

Or, la question de la trinité fut soulevée déjà par les Gnostiques et les Manichéens, qui la résolurent du point de vue des traditions antiques. Mais d'autres hérésies plus conformes à la question posée entre les juifs et les chrétiens, parurent pendant le troisième siècle. On voulait expliquer la trinité en maintenant l'unité absolue de Dieu. Ainsi parurent les Patropas-siens, qui prétendaient que Dieu le Père avait souffert sur la croix, Paul de Samosate, qui niait la divinité du Christ, Sabel-



lius, suivant lequel les trois personnes n'étaient que trois aspects différents d'un seul et même être. Mais au commencement du quatrième siècle surtout, la question devait se produire avec éclat et ébranler le Christianisme même. Ce fut lorsqu'un prêtre d'Alexandrie, Arius, eut répandu en Orient sa nouvelle doctrine (1).

Les principes d'Arius, tels que celui-ci les formula dès l'origine, ne nous sont connus que par la réfutation qu'en fit immédiatement Alexandre, évêque d'Alexandrie. Voici comment celui-ci les rapporte dans sa lettre synodale : « Ils disent qu'il y avait un temps où le fils de Dieu n'était point, qu'il a été fait après n'avoir point été; et qu'il a été fait tel que sont naturellement tous les hommes.... Ils disent que le fils de Dieu est une créature comme toutes les autres, qu'il est de nature changeante et susceptible de vice et de vertu.... Nous pouvons aussi devenir fils de Dieu comme lui.... car il n'y a personne qui ne soit naturellement fils de Dieu, ni qui lui appartienne proprement, mais celui-ci étant changeant de sa nature, a été choisi parce qu'il s'est exercé à la vertu avec tant d'application, qu'il ne s'est pas changé en pis. » Cette première expression de la foi arienne fut modifiée bientôt dans une lettre qu'Arius adressa à ses partisans; nous le voyons soutenir à la vérité : que le père est antérieur au fils, que celui-ci a commencé, et que Jésus-Christ n'est ni portion de Dieu, ni tiré de sa substance; mais il ajoute que le Christ, par la volonté et le conseil du père, a subsisté avant les temps et avant les siècles pleinement Dieu, fils unique, inaltérable; et qu'avant d'être engendré ou créé, ou terminé, il n'était pas, car il n'était pas non engendré. Ce fut avec cette dernière formule surtout que les Ariens luttèrent contre les croyants, car la première était tellement contradictoire aux

(1) Voyez l'Histoire de l'Arianisme, par le père Maimbourg (Oeuvres, Paris, 1686, in-4°); Mœhler, Saint Athanase et l'Église de son temps, trad. en français, 1841, 3 vol. in-8°.

paroles de l'Évangile, qu'Arius même paraît n'avoir pas osé la soutenir.

La foi de l'Église était parfaitement établie sur ces points : les monuments des siècles précédents le prouvent ; chacun jugea immédiatement la portée sociale de ces doctrines, et tout l'univers chrétien s'en émut. Suivre la première formule, c'était réduire le Verbe de Dieu à une simple inspiration divine, c'était nier la révélation et le caractère obligatoire de la morale, c'était donner à chaque individu le droit de désobéir à cette loi humaine, et d'en créer une à son gré plus facile, plus accommodée à ses passions ; et il ne manqua pas d'hommes, en effet, qui proclamèrent une doctrine nouvelle, se disant les successeurs de Jésus-Christ, et Mahomet, lui-même, n'a pas fait autre chose. Suivre la seconde formule, au contraire, c'était retomber dans les théories gnostiques, revenir au paganisme, rétablir, comme disait saint Athanase, la pluralité des dieux. Qu'on ne s'étonne donc pas de l'ardeur qu'on mit de part et d'autre dans cette discussion. Le Christianisme lui-même était en cause : si l'Arianisme était victorieux, ou bien le Christ n'était qu'un philosophe, sa morale une opinion humaine qui n'obligeait personne, ses dogmes des promesses sans certitude, ou bien le polythéisme survivait, on continuait à adorer des créatures, on rentrait dans cette vieille doctrine des anges, qui avait perdu l'humanité.

Arius s'était fait de nombreux partisans. Plusieurs évêques d'Asie, principalement Eusèbe, évêque de Nicomédie, et Eusèbe, évêque de Césarée, avaient reçu sa doctrine. En vain Constantin essaya de concilier les partis. La discussion grandissait de jour en jour, et enfin l'empereur résolut de terminer la scission par une décision éclatante ; tous les évêques de la terre chrétienne furent convoqués en un concile général, et pour la première fois le monde vit se réaliser cette grande institution des conciles œcuméniques, sauve-garde assurée de l'Église dans ses dangers pressants. L'assemblée représentative du

Christianisme se réunit à Nicée, et si, comme Constantin l'avait espéré, elle ne déracina pas définitivement l'hérésie, du moins sa décision fut, dans les temps suivants, l'ancre de salut de l'unité de l'Église, le point d'appui inébranlable contre lequel se brisèrent toutes les tentatives de dissolution.

Le concile s'assembla l'année 325. Trois cents dix-huit évêques, et une foule de prêtres, de diacres et de laïques, y assistaient. On comptait vingt-deux évêques ariens, et Arius lui-même était présent. Les actes du concile ont été perdus; mais l'histoire en a été conservée par plusieurs auteurs, et tout le monde connaît la profession de foi que l'on y dressa (le commencement du *Credo* ordinaire). On prononça contre Arius que le fils est engendré du père et non créé, qu'il est de la même substance que le père (consubstantiel), qu'il est Dieu comme le père, coéternel à lui et son égal. On anathémisa ceux qui prétendaient le contraire, et l'on condamna Arius. Tous les évêques présents souscrivirent cette profession de foi, à l'exception de dix-sept. Mais ces dix-sept se réduisirent bientôt à cinq, parmi lesquels se trouvait Eusèbe de Nicomédie; puis celui-ci céda lui-même avec deux autres, et il n'y eut que Théonas et Second, évêques lybiens, qui persistèrent et furent condamnés avec Arius et bannis comme lui. A partir de ce moment, l'Église orthodoxe prit le nom de *catholique*, c'est-à-dire *universelle*, pour se distinguer de toutes les sectes dissidentes.

Le concile de Nicée décida en outre la question de la Pâque, régla certaines questions personnelles, et donna des canons disciplinaires.

L'hérésie était condamnée, mais elle n'était pas éteinte. Les partisans d'Arius, représentés principalement par les deux Eusèbes, et que l'on nomma à cause d'eux les Eusébiens, essayèrent bientôt de se relever par des menées secrètes. On dit qu'Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, n'avaient signé la profession de foi que frauduleusement, et qu'ils avaient remplacé le terme de consubstantiel par un autre qui n'avait pas la

même signification. Constantin lui-même se laissa gagner par les personnes qui l'entouraient et consentit à rappeler de l'exil ces évêques condamnés, ainsi qu'Arius. Mais un nouvel évêque venait d'être élu à Alexandrie ; c'était saint Athanase, qui déjà n'étant que diacre, avait vivement combattu Arius, qui l'avait convaincu d'erreur devant tous les évêques à Nicée, et qui était le plus ardent défenseur de la vraie croyance. Saint Athanase refuse de communiquer avec ces Ariens, quoiqu'ils fussent en faveur à la cour, et alors commence la lutte acharnée, où le grand évêque d'Alexandrie, dont la vie entière ne fut qu'une guerre continuelle pour la foi, qui fut chassé cinq fois de son siège, abreuvé de calomnies, persécuté comme un martyr, soutient presque seul la cause de l'Église contre la voix presque unanime des évêques d'Orient, contre les condamnations impériales, contre des violences inouïes ; alors commence cette longue série de disputes, où toute la dialectique grecque se met au service des sophismes hérétiques, où les conciles se succèdent sans interruption, où les professions de foi s'entrecroisent, où l'on finit par ne plus se comprendre. Ce qui alors servit de point d'appui à l'Église, ce fut la décision de Nicée, la foi inébranlable du grand concile, seule lumière capable, dans ce choc d'opinions et de paroles, d'éclairer les doctrines et les individus.

Il importait avant tout aux Eusébiens de se débarrasser de saint Athanase. Aussitôt on abreuve de calomnies l'ardent évêque d'Alexandrie. On l'accuse de menées séditieuses, de meurtre, de sacrilège. Athanase prouve son innocence à un concile tenu par des Ariens. Mais Constantin redoute son influence politique et le relègue à Trèves.

Alors les Ariens se croient sûrs de la victoire et s'assemblent en grand concile à Constantinople. Ils triomphaient ; le seul Alexandre, évêque de la seconde capitale, s'opposait à eux. Mais au moment d'introniser sa doctrine nouvelle, Arius meurt d'une dyssenterie subite dans des latrines publiques. Le peuple,

toujours catholique, regarde cet événement comme une punition divine; l'empereur effrayé abandonne les Ariens et le concile se disperse sans autre résultat.

A la mort de Constantin, une nouvelle série de malheurs s'ouvre pour l'Église. Constantin-le-Jeune est zélé catholique, il est vrai, mais Constance, fougueux Arien, persécute partout les orthodoxes. Un évêque arien est intronisé à Constantinople; Athanase, rappelé par Constantin-le-Jeune, est chassé une seconde fois. Les Eusébiens tiennent des conciles à Antioche, à Milan, à Sardique.

Les professions de foi qu'ils dressèrent n'étaient pas hérétiques en elles-mêmes; ils admettaient la divinité du Christ; mais le signe de la division résidait dans le mot de consubstantiel, qu'ils refusaient obstinément d'admettre, et dans leur refus de condamner Arius. L'Orient presque tout entier était dans leur parti, tandis que l'Occident, à l'exception de quelques évêques, tenait à la foi orthodoxe.

Constance avait gardé jusque-là quelques ménagements. Mais, après la mort de ses frères, sa fureur redouble. Deux fois Athanase est expulsé d'Alexandrie avec violence, le pape Libère est exilé, et de tous côtés la persécution atteint les catholiques. Deux professions de foi sont données à Sirmium, la première faiblement entachée d'Arianisme, la seconde tout à fait arienne. Ce fut alors que le pape Libère, faiblissant devant la persécution et ne pouvant supporter l'exil, souscrivit, pour être réintégré dans son siège, à l'une des formules de Sirmium (probablement à la première), et consentit à la condamnation d'Athanase. Beaucoup d'autres évêques tombèrent, et parmi eux le célèbre Osius de Cordoue.

Les Eusébiens, parti mitoyen entre les Orthodoxes et les Ariens purs, avaient vaincu. Mais derrière eux s'élevait déjà ce parti des Ariens purs qui allaient bientôt les dépasser. Aëtius, un diacre, disciple d'Arius, enseignait que Jésus-Christ n'était qu'un homme doué d'une inspiration divine, et qu'il n'était

pas même *semblable en substance* à Dieu. Plusieurs évêques le soutenaient en Orient et en Occident. Les demi-Ariens s'opposent à cette nouvelle prétention et la condamnent à Ancyre et à Sirmium. Constance, qui soutenait les *Anoméens* (partisans du dissemblable), convoque alors deux grands conciles, l'un à Rimini, l'autre à Seleucie. Dans le premier, les catholiques se laissent surprendre et donnent gain de cause aux Ariens purs. A Seleucie, au contraire, la victoire reste aux Eusébiens; mais l'empereur accepte la formule de Rimini, un concile de Constantinople l'impose aux Orientaux, et une nouvelle persécution générale tombe en même temps sur les catholiques et les demi-Ariens.

Enfin Constance mourut, et avec lui le soutien de l'Arianisme. Bientôt après, George, compétiteur d'Athanase, périt dans une émeute, et celui-ci revint à son siège, d'où l'empereur Julien le fit encore chasser. Les Eusébiens et les Ariens tenaient toujours des conciles, et construisaient de nouvelles professions de foi. Mais l'avènement de Jovien leur fit perdre courage. A force de discuter, les demi-Ariens s'étaient rapprochés des catholiques, et ceux qui étaient de bonne foi, ne rejetaient le mot consubstantiel que parce qu'il semblait conclure à une identité d'hypostases (\*); ils avaient du reste le même intérêt contre les Ariens purs : une réconciliation pouvait donc être espérée, et elle eut lieu en effet lorsque l'empereur Valens, dévoué aux Ariens purs, procéda avec une violence égale contre les Eusébiens et les catholiques. Alors les demi-Ariens cherchèrent secours en Occident. Ils s'adressèrent au pape Libère et acceptèrent la foi de Nicée. On déclara que les trois per-

(\*) Le sens des mots *ousia* (substance) et *hypostase* (existence propre) n'était pas exactement déterminé, et les Orientaux craignaient, en admettant le terme de substance, de nier l'existence personnelle propre au Fils et au Père, et de retomber dans l'hérésie de Sabellius.

sonnes de la trinité étaient de la même substance, mais que chacune d'elle était une personne distincte ne pouvant être considérée comme un aspect ou un accident de l'autre. La réconciliation fut scellée à plusieurs conciles : en Sicile, à Tyane, à Rome, en Illyrie, à Antioche. Saint Athanase, revenu sous Jovien, et qui avait encore une fois été obligé de fuir sous Valens, put voir le commencement de cette paix de l'Église, pour laquelle il avait tant combattu ; il mourut en ce temps en possession incontestée de ses droits épiscopaux.

Enfin Théodose devait consolider la paix et rendre à l'Église le même service que Constantin, lui assurer l'unité. Dès le commencement de son règne, il se prononça vigoureusement contre les Ariens, quels qu'ils fussent, et l'année 381, il convoqua à Constantinople un grand concile, le second œcuménique. Un évêque catholique fut élu pour Constantinople, où depuis longues années l'arianisme n'avait cessé de trôner. On confirma pleinement le concile de Nicée. On condamna en même temps toutes les doctrines contraires à celle de l'Église, principalement deux hérésies qui s'étaient élevées depuis peu et avaient contribué avec toutes les autres aux troubles de l'Église : l'une d'Apollinaire, qui soutenait que Jésus-Christ n'avait pas d'âme humaine (le *nous* des philosophes) ; mais que le Verbe divin lui tenait lieu d'âme ; l'autre de Macédonius (ancien évêque de Constantinople, demi-Arien), suivant lequel le Saint-Esprit n'était qu'une créature, un ange. Le concile affirma la consubstantialité du Saint-Esprit et son hypostase divine, et sa profession de foi, n'est autre que le Credo que l'on dit aujourd'hui à la messe. On régla en outre certains points de discipline.

La décision du concile ne termina pas définitivement l'Arianisme, mais elle lui porta dans l'empire romain le coup mortel. Les maux de l'hérésie arienne eussent pris un terme alors, sans l'invasion des Barbares. Malheureusement ceux-ci venaient d'être convertis au Christianisme, et la plupart d'entre eux

avaient accepté la croyance arienne. Ulphilas, apôtre des Goths, avait accepté l'hérésie pour complaire à Valens et se rendre favorable aux Goths ; ceux-ci avaient suivi leur évêque , et de là l'Arianisme s'était répandu dans toute la Germanie, de manière que lorsque l'empire romain eut disparu, il ne restait de catholiques en Occident que la ville de Rome , une petite partie de l'Italie et les provinces armoricaines de la Gaule. Ce fut là que, par l'intervention armée , naquit le salut ; mais ce n'est pas ici le lieu de cette histoire.

Avec la chute de l'Arianisme , l'activité ne fut pas éteinte dans l'Église. Partout régnait l'ardeur de la production , du prosélytisme , de la controverse. Une foule de questions particulières , soit d'opinions , soit de personnes , s'étaient élevées en outre pendant la grande lutte , et entretenaient l'excitation des esprits : un schisme grave divisa l'Église romaine sous le pape Damase ; l'Espagne fut troublée longtemps par les Priscillianistes , qui avaient renouvelé le Gnosticisme et le Manichéisme , et qui firent de nombreux prosélytes , malgré l'exécution de Priscilien ; enfin les ouvrages d'Origène provoquèrent de longues querelles. Les doctrines de ce Père furent apportées en Occident par Rufin d'Aquilée , attaquées par saint Jérôme et condamnées enfin par le pape Anastase. Mais longtemps encore Origène conserva des partisans en Orient , et plus tard l'existence de ce parti fournit un prétexte pour persécuter l'austère et éloquent évêque de Constantinople , saint Chrysostôme , dont le seul crime était de flétrir le faste de l'impératrice et les débordements de la cour.

Le schisme des Donatistes , qui désolait l'Église d'Afrique depuis le commencement du troisième siècle engendra également de longs troubles. En 311, Cécilien avait été élu évêque de Carthage et ordonné en l'absence des évêques de Numidie. Ceux-ci , irrités , tinrent un concile où ils déposèrent Cécilien et élurent Majorien. La cause fut déférée à Constantin. Les schismatiques , nommés Donatistes , soit à cause de Donat ,



évêque des Cases noires, un des plus ardents d'entre eux, soit à cause de Donat-le-Grand, un de leurs évêques postérieurs, se virent enfin condamnés, après une longue procédure. Mais la révolte répondit à la décision impériale, des troupes de partisans, nommés Circoncillions, fanatiques qui couraient le pays en pillant et tuant, s'étaient faits les soldats des Donatistes, et l'empereur fut obligé de renoncer aux mesures violentes. Sous Constant, de nouveaux troubles éclatèrent; pendant treize ans l'Afrique fut désolée par une affreuse guerre civile, et Julien-l'Apostat donna gain de cause aux Donatistes. Mais bientôt un schisme s'éleva dans leur propre sein, et les efforts de saint Augustin, qui venait d'être élu évêque d'Hippone, diminuèrent leurs partisans. Enfin Honorius envoya en 411 Marcellin, un de ses officiers, en Afrique, pour y présider une grande conférence où la question devait se décider. Deux cent quatre-vingt-six évêques catholiques et deux cent soixante-dix-neuf Donatistes y assistaient. Cette conférence, dont les honneurs appartiennent à saint Augustin, eut enfin pour résultat d'apaiser la querelle. Les Donatistes furent condamnés, et bientôt leur parti tomba. Cependant il ne s'éteignit pas, et lorsque Genseric vint attaquer l'Afrique, il se releva subitement, donna la main aux Vandales, et compléta le schisme par la trahison en livrant la province aux Barbares.

Cependant les grandes discussions théologiques n'étaient pas épuisées. Pour clore cette période de controverses et d'hérésies, on devait agiter encore les trois questions immenses de la Grâce, de l'Incarnation et de l'Humanité du Christ.

La doctrine que Pélage, moine breton, fit paraître au commencement du cinquième siècle, différait en beaucoup de points de celle de l'Eglise. Cependant une certaine obscurité est restée sur toute cette discussion; plusieurs questions furent mêlées, et les décisions mêmes des conciles ne font qu'anathématiser les propositions erronées de Pélage, sans les remplacer par des affirmations positives. La division s'éleva relativement

aux effets du péché originel , de la rédemption et du baptême. Pélagé avait substitué à la doctrine de l'Église , qui déclare que la rédemption divine a été nécessaire pour sauver l'humanité , la doctrine de la loi naturelle. La conscience , disait-il , nous enseigne les lois du bien et du mal , notre libre arbitre suffit pour choisir l'un ou l'autre , et le péché d'Adam n'a nui qu'à lui-même. De pareilles doctrines avaient des conséquences sociales trop graves pour que l'Église pût les souffrir en silence. En affirmant la loi naturelle , Pélagé niait la nécessité de la révélation ; en rejetant les conséquences du péché , il niait la solidarité du genre humain ; en laissant tout au libre arbitre , il niait toutes les grâces extérieures et intérieures que Dieu accorde aux hommes , nécessaires pour que le libre arbitre puisse même se manifester ; et la conséquence immédiate de sa doctrine le portait à rejeter le baptême , le signe de la rédemption , institution féconde qui créait l'égalité parmi les hommes. Les Pélagiens furent combattus aussitôt par saint Jérôme et saint Augustin. Un concile de Carthage condamna dès l'origine Cœlestius , le principal disciple de Pélagé. Celui-ci s'adressa en Orient , et au concile de Diospolis il feignit d'accepter la doctrine catholique et fut pleinement justifié. Mais bientôt deux autres conciles africains , l'un à Carthage , l'autre à Milène (416) , le condamnèrent de nouveau , et leur jugement fut confirmé par le pape Innocent I.

Pélagé et Cœlestius essayèrent de se justifier devant Zosime , successeur d'Innocent I , et ils y réussirent assez pour porter ce pape à condamner leurs accusateurs. Les évêques d'Afrique réclamèrent ; un nouveau concile fut réuni à Carthage (418) , et huit articles de doctrine , rédigés probablement par saint Augustin , qui était l'âme de ce concile , furent décidés contre les Pélagiens. On y anathématisa ceux qui disaient qu'Adam avait été fait homme mortel ; qui niaient le péché originel attaché à l'homme dès sa naissance ; qui prétendaient que la grâce divine ne nous donnait pas la charité et le pouvoir de faire le bien ; que

la grâce n'était pas absolument nécessaire, et qu'elle ne nous donnait que des facilités pour le bien; enfin qu'il y avait des hommes sans péché. Le pape Zozime accéda à cette condamnation, et dans tout l'Occident la doctrine pélagienne fut proscrite.

Bientôt après, elle fut également condamnée en Orient. Cependant la discussion ne fut pas terminée. Elle se porta alors plus spécialement sur les effets et la nature de la grâce divine, et c'est de cette période que datent les nombreux écrits de saint Augustin sur cette matière. La doctrine fort obscure que ce Père soutint dans ses écrits, souleva des répugnances nombreuses, et elle ne peut être considérée comme le dernier mot de l'Église sur ces graves questions : Augustin, tout en affirmant le libre arbitre, semble attribuer toutes les actions bonnes de l'homme à l'influence absolue de la volonté de Dieu, et les chrétiens, dans ce système, paraissent divisés en deux classes, dont les uns sont destinés à vivre conformément aux passions mauvaises que le péché originel a créées en eux, dont les autres sont prédestinés à la sanctification. Quelques-unes des objections à ce système furent confondues sous le nom de semi-pélagianisme. Les demi-Pélagiens prétendaient que la foi ne dépendait pas de la grâce, mais de la liberté de l'homme; que Dieu accordait la grâce suivant les mérites des individus; que la volonté suffisait à ceux qui avaient reçu la grâce, pour y persévérer. Les demi-Pélagiens furent nombreux, surtout en Gaule; un saint moine, Cassien, était à leur tête; la querelle se prolongea et ne fut terminée qu'en 529, par le concile d'Orange, qui accepta, avec quelques restrictions, la doctrine de saint Augustin.

Les hérésies de Nestorius et d'Eutychès eurent des suites plus funestes pour l'Église. Aux conciles de Nicée et de Constantinople, la foi avait été fixée relativement à la nature divine du Christ, et la doctrine de la trinité était désormais à l'abri de nouvelles discussions, mais l'Église ne s'était pas prononcée encore sur la nature humaine du Christ et l'incarnation. Ce furent les questions à débattre maintenant.

Suivant les paroles de l'Écriture et la tradition universelle , Jésus-Christ était à la fois homme et Dieu ; le Verbe divin était pour ainsi dire une seconde âme dans le corps matériel du Christ, sans cependant qu'il y eût double personnalité, et l'Église, au contraire, affirmait qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une personne, quoique les deux natures subsistassent, de même que dans l'homme il n'y a qu'une personne, quoiqu'il y ait union de deux substances diverses, de l'âme et du corps (\*). Or Nestorius, évêque de Constantinople, commença vers 428 à enseigner qu'il ne fallait pas appeler la Sainte-Vierge *mère de Dieu*, que celui que Marie avait enfanté était un homme, le Christ, saint et parfait, mais qu'il n'était pas Dieu, qu'il n'était que le temple du Verbe qui habitait en lui, sans qu'il y ait union réelle entre l'homme et le Dieu. Cette doctrine n'était que le renouvellement, sous une autre forme, de l'Arianisme, qui ne considérait le Christ que comme un homme doué d'une inspiration divine; elle concluait directement à dire que le Verbe n'avait pas souffert dans cette vie, et ne s'était pas sacrifié pour les hommes, par conséquent à nier la rédemption; elle concluait en outre comme l'Arianisme, à établir une distinction entre les commandements humains et les commandements divins du Christ et permettait de choisir dans l'Évangile.

La doctrine de Nestorius excita aussitôt l'attention générale. Nestorius échangea des lettres, que nous possédons encore, avec saint Célestin, pape, et saint Cyrille, évêque d'Alexandrie. Ce dernier surtout fut son plus ardent adversaire : il dressa douze articles de foi sur ce point. Enfin un grand concile fut convoqué à Éphèse, en 431. Ce fut le troisième œcuménique, quoiqu'il ne fût composé que d'évêques orientaux; mais les légats du pape y assistèrent, et il fut reçu dans tout l'Occident. L'hérésie

(\*) L'explication de ce dogme, qui au premier abord paraît contradictoire dans ses termes, n'est pas si difficile qu'on le pense. Voyez M. Buchez, *Traité de philosophie*, t. III, p. 56.

de Nestorius y fut formellement condamnée, et lui-même déposé. Le concile régla en outre plusieurs affaires particulières et fit des canons disciplinaires. Cependant un schisme, à la tête duquel était Jean, évêque d'Antioche, s'était élevé pendant la durée même du concile; des haines personnelles, principalement contre saint Cyrille, paraissent l'avoir fomenté; on accusait saint Cyrille, qui présidait le concile, d'errer dans la foi en admettant la confusion des deux natures dans le Christ, et de procéder injustement contre Nestorius, qui n'était pas coupable des erreurs qu'on lui imputait. Les schismatiques, soutenus par certains officiers impériaux, déposèrent même saint Cyrille, et il s'ensuivit un désordre de quelques années, qui fut apaisé par une réconciliation.

Mais bientôt après, plusieurs de ceux qui avaient combattu Nestorius tombèrent dans l'erreur contraire. Ils crurent que la nature humaine de Jésus-Christ avait été absorbée complètement par la nature divine du Christ, et que la substance charnelle même du corps de Jésus avait disparu dans l'essence du Verbe. Cette doctrine, qui niait la possibilité même du sacrifice de Jésus-Christ, en privant celui-ci d'un corps matériel, capable de souffrir, fut soutenue d'abord par un abbé des environs de Constantinople, Eutychès, et condamnée dans un concile tenu à Constantinople par Flavien, patriarche de cette ville. Mais Eutychès avait des partisans à la cour impériale; beaucoup de moines, ennemis de Nestorius, penchaient de son côté, et tout le patriarcat d'Alexandrie, avec Dioscore d'Alexandrie en tête, soutenait le dogme d'une seule nature, qu'on prétendait avoir été la croyance de saint Cyrille. Un concile général fut assemblé à Éphèse; la passion y présida; Eutychès fut justifié, Flavien condamné, et les évêques durent souscrire de force à une croyance qui n'était pas la leur. Les légats du pape, qui avaient assisté au concile, se plaignirent à Rome de ces violences, et le pape saint Léon le rejeta immédiatement. La mort de l'empereur d'Orient, Théodose II, qui avait

appuyé ce concile, donna de nouvelles espérances aux catholiques; et bientôt en effet l'empereur convoqua un nouveau concile général à Chalcédoine, en 451. Trois cent soixante évêques y assistèrent. Les actes des conciles de Constantinople et d'Éphèse furent révisés, et les décisions de ce dernier cassées. On déposa Dioscore, et la plupart des évêques qui avaient signé la condamnation de Flaviens, déclarèrent se repentir et n'avoir agi que par force; enfin on affirma, comme doctrine de l'Église, que Jésus-Christ est vraiment Dieu, vraiment homme, composé d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel à Dieu, suivant la divinité, et consubstantiel à nous suivant l'humanité, sans que l'union ôte la différence des deux natures; au contraire la propriété de chacune est conservée et concourt en une seule hypostase et en une seule personne, en sorte qu'il n'est pas divisé ni séparé en deux personnes, mais que c'est un seul et même fils unique Dieu-Verbe, Notre Seigneur Jésus-Christ. Cette formule répondait à la fois à Nestorius et à Eutychès.

La condamnation de ces hérésies, sanctionnée par la force impériale, bannit ces doctrines de l'empire romain; mais, de même que l'Arianisme était allé se réfugier chez les Barbares, de même le Nestorianisme et l'Eutychianisme se répandirent dans les contrées limitrophes de l'empire. Le Nestorianisme fut propagé dans la Syrie, dans l'Arménie, dans l'Arabie et la Perse. Un ancien évêque de Nisibe, Barsumas, persuada (entre 435 et 485) à Phérez, roi des Perses, de chasser les catholiques de son pays et de fonder, à Seleucie et à Ctésiphon, un siège patriarcal nestorien, qui subsiste encore aujourd'hui. Les mêmes pays reçurent la doctrine d'Eutychès, répandue surtout en Syrie et en Égypte, où elle donna naissance à la secte des Jacobites, et l'Église de Constantinople même fut longtemps troublée par cette doctrine. Cependant ni les affirmations de Nestorius, ni celles d'Eutychès, ne subsistèrent telles que ces hommes les avaient formulées; leurs disciples les


modifièrent à leur gré, et de là naquit une foule de sectes diverses, qui aujourd'hui encore se divisent la population chrétienne de l'Orient.

Ici s'arrête la grande période des luttes spirituelles du Christianisme. Maintenant va commencer en Occident la lutte armée contre l'Arianisme et la Barbarie, et de nouvelles destinées commencent. Déjà le Polythéisme était mourant (1); Constantin lui avait porté de rudes coups; malgré la faveur dont Julien le combla, il ne se releva pas, et lorsqu'enfin Théodose eut fermé les temples et interdit tous les sacrifices, il ne put se maintenir pendant quelque temps encore que dans les campagnes reculées, d'où il prit le nom de paganisme. Avec les religions de Rome et de la Grèce, disparaissaient en même temps les derniers restes de la littérature et des arts de l'antiquité (2). Quoique la philosophie platonicienne produisit pendant le quatrième siècle ses écrivains les plus illustres et les plus célèbres adversaires du Christianisme, Libanius, l'empereur Julien et plus tard Proclus, elle tombait rapidement. Peu à peu la littérature profane même tombe aux mains des chrétiens. En Grèce, la décadence se prolonge pendant des siècles. Le nombre des grammairiens, des compilateurs, des versificateurs, des chronologistes ne diminue pas; mais parmi eux ne paraît aucun homme de génie, et les noms de quelques auteurs de cette période, des historiens païens Eunappius et Zosime, des continuateurs de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, Socrate et Zosomène, de Stobée, qui nous a laissé une compilation d'extraits précieux de l'antiquité, ne méritent d'être cités que pour leur utilité. En Occident, au contraire, la chute allait être rapide et complète. La langue latine même devait périr. Quelques grammairiens et

(1) Voyez Beugnot, Histoire de la destruction du paganisme en Occident, 1835, 2 vol. in-8°.

(2) Voyez les ouvrages cités de Schœll; et Ampère: Hist. littéraire de la France, 1838, 3 vol. in-8°.

rhéteurs, comme Festus, Macrobe, Martien, Priscien; quelques poètes, Ausone, Claudien; les historiens Sextus, Aurel. Victor, Eutrope, Sextus Rufus, Ammien Marcellin, Paul Orose, forment les derniers chaînons de la littérature profane. Déjà quelques-uns d'entre eux étaient chrétiens. La philosophie se faisait chrétienne dans Salvien, la poésie dans Aquilinius Juvencus, le pape Damase, Prudence, saint Ambroise, saint Paulin de Nole, Cœlius Sedulius, saint Prosper, Sidoine Apollinaire. L'ancienne forme païenne ne convenait pas au Christianisme; l'art chrétien était convié à de plus hautes destinées; mais avant qu'elles ne parussent, le monde devait être bouleversé, et l'obscurité devait s'étendre sur les modèles épuisés d'un âge antérieur.





**DEUXIÈME PÉRIODE.****CHAPITRE I. — L'EMPIRE D'ORIENT (1).**

L'empire romain devait mourir à Byzance. Une transition insensible conduit de la dictature militaire des Césars au despotisme pompeux et impuissant des autocrates de Constantinople, de l'activité pratique, conquérante, expansive de Rome aux mœurs efféminées, à l'esprit dialecticien des Grecs. Cependant une énorme distance sépare les temps des derniers empereurs d'Orient de ceux de Théodose-le-Grand. Ici comme partout, la société a subi des transformations essentielles. Le titre d'empire romain reste encore à l'État de Byzance, mais hors de là rien ne rappelle plus l'antique maîtresse du monde.

L'empire d'Orient présente un double aspect qui lui donne un caractère unique dans l'histoire. C'est un État qui est né de circonstances fortuites, un peuple chez lequel une croyance nouvelle a effacé toutes les traditions anciennes, qui même n'a pas de traditions nationales, car il n'est plus Rome et il n'est pas la Grèce; qui n'a pas eu assez de force et d'énergie pour puiser un nouveau but d'activité dans les idées chrétiennes; et ce peuple cependant est chrétien, il pratique le christianisme et se transforme suivant la morale du Christ. De là d'une part, cette

(\*) Sources : les historiens byzantins recueillis dans *Histor. bysant. scriptores*, Paris, 1645 et suiv., 42 vol. in-fol. ; nouv. éd., Bonn, 1828, in-8°. — Voyez Du Fresne du Cange, *Historia byzantina*, Paris, 1680, 2 vol. in-fol. — Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, nouv. éd., 1824, 21 vol. in-8°. — Gibbon, *Hist. de la décadence*, etc.

société sans but et sans volonté qui ne se conserve que parce qu'elle trouve à sa tête un pouvoir établi, qui chancelle à chaque secousse de l'extérieur, qui cède devant tout ennemi ; de là cette langueur des puissances intellectuelles, cette inertie des lettres et des arts ; de là, d'autre part, ce progrès lent dans les mœurs et les lois civiles, qui aboutit à effacer les usages anciens, à donner à la société une forme nouvelle, à changer la législation du mariage et de la puissance paternelle, à abolir l'esclavage. Malheureusement l'esprit particulier aux Grecs, depuis les temps d'Alexandrie, l'esprit qui se plait aux subtilités, aux discussions frivoles, aux petits détails prévalut contre l'enseignement chrétien. La volonté manqua pour saisir la fécondité pratique du christianisme. En religion, l'empire grec conclut au schisme ; en politique, à l'anéantissement.

L'histoire de l'empire d'Orient doit servir de transition entre l'histoire du vieil empire romain et celle du moyen âge. Si pendant le cours des âges la différence des mœurs, des idées, des formes gouvernementales devient de plus en plus sensible, elle l'est peu encore au commencement. L'origine du *Bas-Empire* était antérieure à Théodose. Les descendants de ce grand homme ne firent que suivre une voie déjà tracée.

L'Asie, l'Égypte, la Grèce et les provinces du nord étaient échues à Arcadius. Ce faible prince ne sortit pas de tutelle. Successivement Rufin, ministre cruel et avare, attaqué par Stilicon, assassiné par Gaïnas, l'eunuque Eutrope, et l'impératrice Eudoxie gouvernèrent sous son nom. Eudoxie est célèbre par ses démêlés avec saint Jean-Chrysostôme, l'évêque de Constantinople, le censeur hardi de ses plaisirs, de son luxe et de son orgueil. Saint Chrysostôme, le plus vénéré des Pères grecs et le plus digne de l'être, vit se former contre lui un orage de cour ; des rivalités sacerdotales s'en mêlèrent, et malgré l'amour que lui portait le peuple, il mourut en exil. Sous le fils d'Arcadius (408), Théodose II, régna Pulchérie sa sœur, la première femme reconnue publiquement pour régente de l'empire ro-

de Bélisaire lui donna le royaume des Vandales , et la province d'Afrique , malgré des révoltes postérieures , fit retour à l'empire romain (530).

*La Perse sous les Sassanides* (1). Un ennemi plus redoutable menaçait l'empire du côté de l'Orient. La Perse , sous le gouvernement de la race de Sassan , revenait au temps de Cyrus.

La dynastie des Sassanides était née au troisième siècle de notre ère. C'était une réaction de l'ancienne civilisation zendique contre les conquérants Parthes qui l'avaient foulée aux pieds.

Un homme qui se disait descendant des anciens rois de la Perse , Artaxerxès , parvint à s'entourer d'un parti puissant ; il attaqua les Parthes , et triompha. Aussitôt les traditions nationales refleurirent. L'ancienne caste sacerdotale des mages , les *Mobeds* , prêtres de la religion de Zoroastre , recouvrent leur influence ; la littérature indigène se releva avec une vigueur nouvelle ; militairement aussi , la nation reprit son élan. La capitale était Ctésiphon , séparée de Séleucie par le Tigre seulement. Tout le bassin du Tigre et de L'Euphrate formaient son domaine , étendu quelquefois jusqu'à l'Indus et à la Méditerranée. A plusieurs reprises elle fit trembler l'empire romain.

L'histoire des Sassanides présente de nombreuses lacunes et beaucoup d'incertitudes. Une trentaine de princes régnèrent depuis la fondation de l'empire par Artaxerxès (226) jusqu'à sa chute (634) ; mais leur histoire n'a d'importance véritable qu'en

(1) Sources : les historiens byzantins , principalement Agathias ; les historiens perses Nikhi ben Massud (voy. notices et extraits des manuscrits de la biblioth. du roi , t. II) , Mirkond et autres. — Voyez Sylv. de Sacy , *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides* , suivie de l'Histoire de ces rois , trad. de Mirkond , Paris , 1793 , in-4°.

ce qui concerne leurs relations avec Rome et Byzance. Quoique plusieurs d'entre eux aient été de grands conquérants, les mœurs du sérail et les habitudes orientales ne permirent jamais de fonder une domination durable. Déjà Artaxerxès attaqua les Romains sous Alexandre Sévère, et leur fit une guerre sanglante. Son fils Sapor fit prisonnier l'empereur Valerien, et s'empara de toute la Syrie, dont cependant Odenat de Palmyre le chassa. Sous Narsès, le cinquième successeur de Sapor, l'empereur Galère combattit les Perses avec bonheur et leur enleva la Mésopotamie et plusieurs autres provinces. Mais Sapor II remplit son long règne d'expéditions presque toujours heureuses contre Rome. La guerre des Perses affligea l'empire romain sous Constantin, qui sut conserver ses frontières, sous Julien qui y périt, et sous Jovien qui conclut une paix désavantageuse. Cette paix dura sans interruption remarquable jusqu'aux temps d'Anastase. Une invasion de peuples tartares, parallèle aux invasions de l'Occident, celle des Ephtalites ou Huns-Blancs, liée à des dissensions intérieures, avaient jeté le trouble parmi les Perses. Cependant Kobad (491) releva leur puissance et fit sentir ses coups à Anastase et Justin. Le grand Cosroës Nushirvan lui succéda et se rendit également célèbre par ses hauts faits d'armes, sa législation intérieure et l'ordre de son administration. A trois reprises la guerre éclata entre Justinien et Cosroës : un moment toute la Syrie fut au pouvoir des Perses ; Bélisaire sauva l'empire romain. Par la paix définitive Justinien garda ses provinces, mais s'engagea à un tribut annuel. Le royaume sassanide brilla encore dans des guerres nombreuses avec les successeurs de Justinien. Cosroës II Parviz surtout, après avoir vaincu la révolte intérieure de Baharam (590), porta des coups terribles à Byzance. Mais bientôt des révolutions rapides ébranlèrent le trône persan. C'était le moment où les Arabes envahissaient l'Asie avec une force irrésistible. La Perse fut attaquée et céda. La race des Sassanides s'éteignit.

*Peuples tartares.* Nous rattachons ici l'histoire de peuples

peu importants encore au temps de Justinien , mais qui plus tard furent pour l'empire de dangereux voisins.

La grande migration des races germaniques avait retenti au loin chez les peuples tartares de la mer Caspienne ; successivement des hordes nouvelles venaient se ruer sur l'Occident. D'un côté, ils se jetèrent sur les races slaves qui couvraient maintenant l'Allemagne orientale; de l'autre, ils envahirent les provinces de l'empire byzantin , qui ne leur résista qu'avec peine ; et ne parvint à les dompter qu'après de longues guerres. Les plus importantes de ces races tartares , furent d'abord les Avars et les Bulgares , établis dans l'Europe , et les Chazars qui se fixèrent sur le Caucase , entre la mer Caspienne et la mer Noire. La puissance des Bulgares fut la plus durable ; après eux vinrent les Petchénègues et les Comans (1).

Les Avars, partis des contrées du Volga, paraissent sur les frontières de l'empire sous Justinien. Bientôt après ils s'emparèrent de la Panonie (Hongrie), et y fondent un État puissant. Au temps d'Héraclius, ils s'avancent jusqu'à Constantinople et pillent les faubourgs de la capitale. Mais, dès ce moment ils s'affaiblissent. Les Bulgares qu'ils avaient soumis se révoltent; des races slaves, établies sur les bords de l'Adriatique, se rendent indépendantes et y fondent des principautés de Serviens, de Bosniens, de Croates, d'Esclavoniens. Les Avars devaient succomber devant les Français qui touchaient leur frontière occidentale. Attaqués par Charlemagne et son fils Pépin, ils sont forcés dans leurs retranchements, et leur domination se dissout.

Les Bulgares étaient également partis des bords du Volga. Ils occupèrent, vers la fin du sixième siècle, les contrées du Don

(1) Les sources de l'histoire de ces peuples, éparées dans les auteurs byzantins, ont été recueillies par Stritter : *Memoriæ populorum olim ad Danubium, Pontum Euxinum, etc., inco-lentium*, Petropol., 1771, 4 vol. in-4°.

et du Dniester et entrèrent en relation avec l'empire sous Anastase. Soumis aux Avars, et livrés à des discordes intestines, leurs hordes se dispersent. Quelques-unes vont chercher fortune en Italie et s'établissent dans la principauté de Bénévent. Ceux qui se fixent sur le Pruth et les bords inférieurs du Danube, restent seuls indépendants, et après la chute des Avars, ils acquièrent une puissance formidable. Malgré les divisions nées au sein de leurs tribus et leur aristocratie représentée auprès du *Chan* suprême par un conseil de six grands *Boyards*, ils restent longtemps redoutables aux empereurs de Byzance, et ne sont réduits que par Basile II (1015).

Les Chazares fleurirent du sixième au dixième siècle. Leurs relations avec Byzance furent presque toujours amicales, et ce furent plutôt les Sassanides et les Arabes que leurs armes inquiétèrent. Du Caucase ils s'étendirent dans les régions du Don et du Dniester, et attaquèrent souvent les Bulgares et les races slaves du Nord. Leur puissance s'écroula peu à peu pendant le dixième siècle, et leur nom périt sans secousse violente.

Les Petchénègues (Petchenaires, Patzinegues) arrivèrent vers le dixième siècle des bords du Volga, et s'emparèrent à leur tour des contrées du Don et du Dnieper. Mais leur puissance ne fut pas de longue durée, et ils ne se relevèrent jamais d'une grande bataille qu'ils perdirent en 1022 contre l'empereur Calo-Jean. Les Comans et les Uzes, établis anciennement dans la Comanie (Kapschak), occupèrent les sièges des Petchénègues après la destruction de ceux-ci. Ces peuples, de même que les Petchénègues, furent plus redoutables aux Slaves du Nord qu'aux empereurs byzantins. Les Comans, souvent battus, disparaissent peu à peu.

La civilisation de ces peuples tartares rappelait celle des Huns et des plus féroces nomades de l'Asie. Le glaive nu était leur signe sacré par excellence ; ils traitaient les vaincus avec barbarie, poussaient les hommes devant eux dans les batailles pour émousser les armes des ennemis, attelaient les femmes à

leurs chariots. Plusieurs embrassèrent le Christianisme, principalement les Bulgares et les Chazares, et l'Église romaine essaya de les civiliser ; mais leurs relations avec Constantinople les donnèrent au rite grec. Jamais ils ne furent vrais chrétiens : toutes les hérésies avaient cours parmi eux , et leurs noms (les Boulgres , les Cathares) sont devenus dans le moyen âge le signe des sectaires les plus corrompus.

*Empire byzantin après Justinien.* Justinien non-seulement avait combattu avec succès les Perses et les Vandales , mais les armes de Bélisaire lui avaient soumis encore l'Italie , qui fut rattachée momentanément à l'empire romain. Mais , comme nous le verrons dans l'histoire d'Occident , une nouvelle invasion barbare , celle des Lombards , en sépara presque aussitôt toute la partie septentrionale , à l'exception des côtes de l'Adriatique , jusqu'au territoire romain.

Un *Exarque* (gouverneur), siégeant à Ravenne, administrait ces possessions italiennes. Rome s'en détacha la première , à l'occasion de la persécution contre les images. L'exarchat de Ravenne aussi , passa bientôt après aux Lombards. Les provinces méridionales seules furent conservées jusqu'aux temps des Normands. Justin II , Tibère et Maurice montèrent successivement sur le trône après Justinien. Ce dernier fut détrôné par Phocas, cruel et avide , qui , lui-même , périt sous les coups d'Héraclius. Sous ce prince les Perses qui , depuis Justinien , avaient rarement été en paix avec l'empire , firent des progrès effrayants. La Syrie , la Phénicie , la Judée , l'Égypte tout entière obéirent à Cosroës II. Enfin , Héraclius se releva , et dans une guerre héroïque de six ans , prit la capitale de Cosroës (627) et rétablit les frontières de l'empire en même temps vis-à-vis des Perses et des Avars.

Mais déjà pendant les dernières années de son règne parut l'ennemi puissant qui devait assujétir l'Orient. Les Arabes enlevèrent à l'empire la Syrie et l'Égypte. Cependant là se bornèrent leurs conquêtes. En vain ils assiégèrent Constantinople

pendant sept années (668) : une résistance opiniâtre, aidée du feu grégeois (composition fulminante qui venait d'être inventée et dont le secret s'est perdu), les força à la retraite. Plus tard, l'empereur Léon l'Isaurien remporta sur eux une grande victoire, et au neuvième siècle, Nicéas, sous Basile I, au dixième Nicéphore Phocas et Zimiscès, au onzième Romain Argyre, les poursuivirent avec leurs armées victorieuses, et auraient peut-être détruit le califat, si les Seljoucides ne l'avaient relevé en ce moment. Malheureusement l'empire de Constantinople n'était capable que de résistance. Peu avant la mort d'Héraclius, naquit l'hérésie monophysite, qui donna lieu à de longs troubles. L'histoire byzantine ne présente plus, à partir de ce moment, qu'une série monotone de princes luttant contre des invasions barbares, des factions intérieures, des révoltes de palais. Une cour pompeuse, cérémonieuse à l'excès, enflée d'une vanité futile, conserve les apparences de la grandeur impériale. Mais l'empire tombe en ruines et ne cesse de s'abaisser.

Jusqu'aux temps des croisades, quatre familles occupèrent le trône.

Celle d'Héraclius, qui donna quatre empereurs (Constantin III, Constance II, Constantin IV et Justinien II), dont le dernier, précipité du trône, fut remplacé, après plusieurs révolutions, par Léon II l'Isaurien (717).

Celle de Léon, célèbre par ses fureurs iconoclastes. Constantin V Copronyme et Constantin VI Porphyrogénète, furent les successeurs de Léon. Ce dernier fut tué par sa mère Irène, la contemporaine de Charlemagne. Irène voulait réunir par un mariage les deux empires, lorsque Nicéphore la détrôna (802)

Celle de Michel I, qui arracha la couronne à Nicéphore, et sous le descendant duquel Michel III s'opéra définitivement la séparation de l'Eglise grecque et de l'Élatine.

Enfin celle de Basile-le-Macédonien, qui occupa le trône près de deux cents ans, et parmi les successeurs duquel brillent



Léon-le-Philosophe et Constantin VII Porphyrogénète, célèbre par plusieurs travaux littéraires. Les règnes de Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès, interrompent la série des empereurs de cette dynastie. Isaac Comnène remplaça le dernier prince de la maison de Basile (1081).

Nous retrouverons l'empire byzantin sous les Comnènes au temps des croisades; nous le retrouverons une dernière fois en exposant l'histoire des Turcs. Il devait succomber enfin après avoir végété pendant plus de mille ans devant une race barbare et mahométane assez peu nombreuse d'abord, pour n'occuper qu'une petite partie d'une de ses plus petites provinces.

**L'ÉGLISE D'ORIENT.** L'Église fut profondément bouleversée en Occident par l'invasion des Barbares. En Orient, elle suivit sa route paisible et régulière, et de longtemps de graves perturbations ne vinrent pas la troubler. Une différence sensible ne tarda pas cependant à s'établir, même sous le point de vue religieux, entre l'Orient et l'Occident. L'Église romaine, quoique longtemps encore soumise à l'empereur d'Orient, maintint et fortifia son indépendance spirituelle; l'Église orientale, au contraire, se soumit de plus en plus au joug impérial. Ce fait, si simple en apparence, entraîna des conséquences incalculables. En Occident se formula le grand principe de la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. La distinction des deux glaives naquit: il y eut un Pape et un César. En Orient, subsista la confusion des pouvoirs, et toute activité sociale fut arrêtée; car tantôt l'éternité et l'immobilité de la loi religieuse devait réagir sur l'activité progressive des peuples; tantôt le prince, maître de l'Église, devait exploiter les dogmes spirituels en vue de ses intérêts égoïstes.

Une autre différence, née de l'esprit même des populations, séparait l'Église latine de l'Église grecque. Celle-ci était dialecticienne, subtile, amoureuse des formalités et des disputes de culte; elle s'épuisait en paroles au lieu d'agir, et au lieu d'acquiescer des peuples nouveaux, elle perdait ses plus belles pro-

vinces. Dans le même temps, Rome conquérait toute l'Europe (1). L'Église d'Orient est remarquable surtout, pendant cette période, par les grandes hérésies qui s'élevèrent dans son sein. La plupart de celles qui troublèrent le Christianisme des cinquième et sixième siècles, lui sont particulières. Cependant elles eurent un profond retentissement dans l'Occident, surtout en Italie, où on reconnaissait encore l'autorité des empereurs de Byzance, et les conciles œcuméniques qui les terminèrent, furent acceptés par l'univers catholique tout entier.

Les anciennes hérésies subsistaient. Les Nestoriens, il est vrai, étaient refoulés en Perse, mais de là, ils excitaient les Sassanides contre l'empire de Byzance. Les Eutychiens ou Monophysites, étaient très-répandus en Asie; en Égypte, ils formaient, sous la dénomination de Jacobites, la grande majorité de la population. Les hérésies manichéennes, gnostiques, etc., avaient encore des sectateurs, et plus tard même ceux-ci reparurent nombreux et puissants sous le nom de Pauliciens.

Le désir de ramener les Monophysites au giron de l'Église était vif à la cour de Byzance; malheureusement on essaya d'y arriver par des concessions, qui donnèrent lieu à de nouvelles discussions et de nouvelles hérésies. Justinien se lança le premier dans cette voie. Il s'était déjà embarrassé de querelles théologiques à propos des Origénistes, qui conservaient toujours des sectateurs en Orient, surtout en Égypte, et était parvenu enfin, après bien des efforts, à extirper cette hérésie. Il voulait ramener aussi les Monophysites; et on lui persuada facilement, que la condamnation de trois écrivains ecclésiastiques antérieurs à l'hérésie eutychienne, qu'on accusait de Nestorianisme, mais qui cependant avaient été justifiés par

(1) Le droit canonique fut, dès le sixième siècle, l'objet de nombreux recueils chez les Grecs. Le principal d'entre eux est celui de Jean-le-Scholastique. — Voyez Voelli et Justelli *Biblioth. juris canonici*. 2 vol. in-fol., Paris, 1661.

le concile de Chalcédoine, ferait revenir la plupart des Monophysites. Justinien se proposa donc de faire effacer des décrets du concile de Calcédoine, les trois chapitres ou articles qui sanctifiaient Théodore de Mopsueste, Théodoret et Ibas. Nous ne dirons pas les longues querelles que cette affaire suscita à l'empereur. Le pape Vigile résista avec raison ; car c'était jeter la confusion dans les décisions canoniques. Cependant il céda enfin au désir de ramener la paix. Le cinquième concile œcuménique, tenu à Constantinople, condamna en 553 les trois chapitres, et la cour de Rome finit par y souscrire.

Vers la fin du règne d'Héraclius, une autre question, née aussi des tentatives faites pour ramener les Monophysites, agita l'Orient et l'Occident. A plusieurs reprises, des théologiens catholiques avaient essayé de convaincre ces sectateurs dans des conférences. On parut s'entendre enfin, et beaucoup de Monophysites promirent de se convertir, si l'on voulait admettre, qu'après la conjonction des deux natures, il y avait une seule volonté en Notre Seigneur et une seule opération de la volonté. C'était céder complètement à l'erreur d'Eutychès, dont même ici les erreurs morales devenaient plus patentes : car c'était nier directement qu'au suprême sacrifice de Dieu, était joint, dans le sacrifice de Jésus-Christ, le plus grand dévouement humain. Cependant l'empereur Héraclius, Sergius, patriarche de Constantinople, puis le pape Honorius, puis les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, consentirent à la nouvelle formule. Ce dernier même, dans un concile provincial, donna un nom à l'hérésie qui s'appella le *Monothélisme*. Mais de tous côtés le catholicisme s'émut ; un moine d'Égypte, qui devint bientôt patriarche de Jérusalem, fut le chef de l'opposition ; de longs troubles éclatèrent. Héraclius, et après lui Constance II, dressèrent des professions de foi monothélites, que les papes, successeurs d'Honorius, rejetèrent. Les catholiques furent persécutés. Constance fit déporter le pape Martin. Enfin sous Constantin III Pogonat, la cour de Byzance s'entendit

avec l'Église de Rome. Le sixième concile œcuménique, tenu à Constantinople en présence des légats du pape Agathon, condamna l'erreur monothélite; et en même temps ceux qui l'avaient soutenue, entre autres le pape Honorius (680). Peu après, un autre concile, réuni à Constantinople et considéré comme supplémentaire aux deux conciles précédents, statua sur les matières de discipline, négligées par les conciles précédents. C'est le concile appelé *in Trullo* (dénomination tirée du lieu des séances) ou *Quinisexte* (cinquième et sixième œcuméniques à la fois).

Bientôt après, une autre hérésie, qui menaça l'art chrétien dans sa base, celle des Iconoclastes ou Briseurs d'images, donna lieu à de nouvelles persécutions religieuses (1). L'empereur Léon l'Isaurien avait appris des Musulmans qu'il était impie de faire des images. Il voulut immédiatement faire détruire celles de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, qui remplissaient les églises. Le patriarche de Constantinople, saint Germain, résista à la tête du peuple tout entier. L'empereur le remplaça par un patriarche plus docile. Cependant l'émotion devint générale. Tous repoussaient avec force cette doctrine nouvelle, qui rendait le Christianisme étranger aux beaux-arts, et qui condamnait les facultés sentimentales de l'homme; tous répétaient aussi avec le pape, que les catholiques étaient loin d'adorer les images, calomnie dont on se servait contre eux; mais qu'il était bon et utile de glorifier Dieu par les œuvres humaines, et de rappeler toujours, par les saintes images, la mémoire des grands hommes morts pour la foi chrétienne. En Orient cependant, la volonté impériale triompha d'abord. Un concile de Constantinople, qui se déclara le septième œcuménique, condamna les images. Léon, et son fils Constantin Copronyme, employèrent les supplices pour se faire obéir. Mais l'Italie et le pape résistèrent

(1) Voy. Maimbourg, Histoire des Iconoclastes et du schisme des Grecs. OEuvres, 1686, in-4°.

courageusement. Malgré la violence de la persécution , malgré la fureur des dévastations dans lesquelles périrent la plupart des monuments de l'ancien art chrétien, l'Italie conserva la foi catholique ; mais elle se détacha de plus en plus de l'empire d'Orient, et Rome se rendit indépendante. Enfin , après la mort de Léon , fils de Constantin , la veuve de Léon , Irène , et son fils Constantin Porphyrogénète, se montrèrent favorables à l'ancienne croyance. Le second concile de Nicée (septième œcuménique (787), rétablit les images. Cependant l'hérésie se releva sous Léon l'Arménien , en 804 ; la persécution recommença , moins cruelle et moins suivie , il est vrai. Enfin en 842 , l'empereur Manuel se déclara solennellement pour les images , mais l'art byzantin ne se releva pas des coups qui lui avaient été portés.

Les liens de l'Église d'Orient avec l'Église latine se relâchaient de jour en jour. Depuis longtemps la question de prééminence avait rompu les bonnes relations entre le pape et le patriarche de Constantinople. Déjà au cinquième siècle, le concile de Chalcédoine avait proclamé que tous deux étaient égaux. Une autre discussion s'éleva , lorsque Jean-le-Jeûneur, de Constantinople , prit , en 587, le titre d'évêque œcuménique. Le pape réclama ; mais quoique l'empereur Phocas eût fait droit à cette réclamation , l'amitié rétablie quelquefois ne fut jamais solide. Au temps de Léon l'Isaurien et des fureurs iconoclastes , l'empereur enleva à la juridiction du pape plusieurs provinces qui y avaient été soumises. Ce fut un long sujet de querelles. Enfin l'empereur Michel II ayant chassé (852) Ignace du siège de Constantinople et l'ayant remplacé par Photius , et le pape désapprouvant cette dépossession violente , la querelle s'envenima. Ignace recouvra son siège , il est vrai ; mais la discussion relative aux provinces détournées , surtout à la Bulgarie , ne cessa pas. Une question dogmatique la compliqua encore.

A une époque inconnue , on avait ajouté en Espagne à l'ar-

ticle du Credo, où il est dit que le Saint-Esprit procède du Père, ces mots : et du Fils (*Filioque*). De là cet usage avait passé en France; des discussions s'étaient élevées, et dans le courant du huitième siècle, le pape avait déclaré que, suivant la doctrine catholique, la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils était à la vérité un dogme incontestable, mais qu'il était inutile de l'ajouter au Symbole. Maintenant Photius accusait l'Église romaine d'hérésie sur ce point, et non-seulement refusait d'admettre le *Filioque* au Symbole, mais encore prétendait que le Saint-Esprit ne procédait pas du Fils. C'était introduire dans le dogme catholique une absurdité, mais l'autorité que donnait à Photius sa vaste érudition, la rivalité des Grecs contre les Latins et leur esprit méticuleux, lui donna gain de cause. En 878, Photius fut élevé au patriarcat, et quoiqu'il en fût chassé bientôt après, la mésintelligence dura, et de ce moment le schisme exista de fait (888).

Il ne fut déclaré que près de deux siècles plus tard, sous le patriarcat de l'orgueilleux et violent Michel Cérulaire. Irrité contre Rome par une discussion où il s'agissait de savoir s'il fallait célébrer la communion avec des pains levés ou non levés (*azymes*), il excita, par un écrit violent, les Églises de l'Apulie à se séparer du Saint-Siège. Le pape excommunia le patriarche, et le schisme fut consommé (1054). L'Église grecque reste séparée jusqu'à ce jour de l'Église romaine.

Nous verrons qu'au quinzième siècle une tentative de réunion eut lieu; elle échoua; les usages et les doctrines spéciales à l'Église grecque étaient trop enracinés dans les esprits, et les Grecs trop obstinés, pour céder sur quelque point que ce fût, malgré la présence menaçante des Turcs. Le dogme de la procession du Saint-Esprit et la prééminence papale étaient restés les principaux points de dissidence. Hors de là, l'Église grecque ne différait de l'Église latine que par quelques questions de liturgie et de discipline, surtout en ce que la première tolérait le mariage des ecclésiastiques, et concédait le droit de

consécration et de confirmation aux prêtres aussi bien qu'aux évêques.

**LÉGISLATION (1).** L'œuvre législative de l'empire d'Orient a eu un long retentissement dans l'histoire de la civilisation humaine. C'est par elle que nous fut transmise la connaissance du Droit romain, et que nous sont parvenus les débris mutilés des grands jurisconsultes du siècle d'Antonin. Cette gloire appartient en grande partie à l'empereur Justinien.

Au temps du grand Théodose, les ouvrages sur le Droit romain étaient devenus si nombreux, les anciens principes avaient été tellement modifiés par les constitutions impériales qui s'accumulaient, que le besoin impérieux des révisions et des compilations se fit sentir. Théodose II, le premier, fit un recueil obligatoire de constitutions impériales. Ce recueil (Code Théodosien), dont une partie seulement nous est parvenue, et qui contient les renseignements les plus nombreux sur l'état de l'empire au cinquième siècle, fut accepté aussi en Occident, surtout en Gaule et en Espagne. En Orient, il fut effacé par la législation de Justinien.

Celui-ci fit deux recueils : l'un de constitutions impériales, semblable à celui de Théodose, mais suivant un choix nouveau et augmenté des constitutions postérieures ; l'autre, de ce que les écrits des jurisconsultes offraient de plus important. Le premier travail donna naissance au Code ; le second au *Digeste* (en grec *Pandectes*). Pour ce dernier, une commission de légistes, à la tête de laquelle était Tribonien, fut réunie ; le ciseau à la main, elle dépouilla les écrits innombrables des hommes illustres dans la science du droit, et mit au jour enfin une compilation volumineuse formée de passages tronqués, souvent assez longs, quelquefois ne se composant que d'une phrase ou d'un mot, rangés par ordre de matières avec l'in-

(1) Voyez l'Introduction aux éléments d'Heineccius, par M. Giraud.

dication du livre d'où ils étaient tirés. En même temps, Justinien fit rédiger un livre élémentaire, les *Institutes*. Avec le Code, remanié encore, ces trois ouvrages formèrent la base du corps du Droit romain (*Corpus juris*)

Les compilations de Justinien furent faites à la hâte ; les passages des jurisconsultes furent non-seulement mutilés, mais encore falsifiés pour les mettre d'accord avec la législation existante ; une foule de contradictions s'y glissèrent, et les antiquités du Droit romain furent sacrifiées aux nécessités du moment. Cependant cette œuvre, telle qu'elle est, a joui d'une immense renommée et exercé une influence extraordinaire. Le Droit romain de Justinien, transporté en Italie au onzième siècle, devint bientôt la loi écrite d'une foule de nations occidentales ; il a fortement agi sur notre législation actuelle, et aujourd'hui encore on l'enseigne dans nos écoles.

Justinien avait défendu d'augmenter son ouvrage par de nouvelles constitutions et de nouveaux commentaires. Cependant lui-même désobéit à sa loi, et un grand nombre de ses constitutions postérieures et de celles de ses successeurs sont jointes au *Corpus juris* sous le titre de *Novelles*. Les jurisconsultes aussi ne manquèrent pas du sixième au quatorzième siècle ; les plus célèbres sont Théophile, Étienne, Hermopolites, Cyrille, Harménopule. L'empereur Basile-le-Macédonien fit traduire en grec ces compilations originellement latines, et les soumit à une refonte. Sa collection est connue sous le nom de *Basiliques*.

Malgré toutes ces modifications, les principes généraux du Droit romain subsistèrent, et la marche progressive de la civilisation n'introduisit que des modifications de détail. Sur deux points essentiels cependant, la législation byzantine se plia aux principes chrétiens. Le mariage se fonda de plus en plus dans la bénédiction nuptiale, et sous l'empereur Léon-le-Philosophe, mort en 911, le caractère sacramentel de cette institution fut légalement établi. L'esclavage domestique disparut peu



à peu; il fut partout remplacé par le servage, et la liberté fut octroyée aux serfs mêmes par une constitution de Manuel Comnène (1). Cependant on continua de réduire en esclavage les prisonniers de guerre non chrétiens.

*Littérature et science* (2). La décadence de la littérature grecque qui déjà avait marché si rapidement depuis Alexandre-le-Grand, continua sous les empereurs de Byzance. Cette période vit éclore une foule d'ouvrages dont la plupart nous ont été conservés, mais dont un petit nombre inspirent de l'intérêt. La théologie ne trouva plus de ces pères des premiers siècles. La philosophie dégénéra de plus en plus en une dialectique vaine, basée sur Aristote. Les sciences physiques, la géographie, la médecine, ne firent que des progrès imperceptibles. La poésie resta une fade versification. La littérature byzantine n'a d'importance que dans deux spécialités, la philologie et l'histoire. La philologie, créée par l'école d'Alexandrie, ne cessa d'être cultivée à Constantinople et dans le reste de l'empire. Des lexiques, des commentaires, des compilations en grand nombre nous ont conservé une foule de fragments précieux d'auteurs anciens et de renseignements importants. Parmi ces compilations, celles surtout dont l'usage est universel, sont : les *Extraits des ambassades* et les *Extraits des vices et des vertus*, faisant partie d'une encyclopédie composée par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète; le *Myriobiblon* du patriarche Photius, riche recueil contenant les extraits de quatre-vingts ouvrages perdus aujourd'hui; et le dictionnaire de Suidas (mort vers l'an 1000), rempli de notices intéressantes.

Les ouvrages historiques byzantins se divisent en quatre classes : les chroniques, les annales, les histoires spéciales et

(1) Voyez Biot, *Histoire de l'abolition de la servitude personnelle*, 1840, in-8°.

(2) Voyez l'*Histoire de la littérature grecque*, de Schœll.

les biographies, les mélanges historiques. La manie des chroniques devint générale, et à l'imitation d'Eusèbe de Césarée, une foule d'écrivains donnèrent des tables chronologiques depuis le commencement du monde jusqu'à leur temps. Nous ne citerons que la chronique Alexandrine ou Pascale, écrite par plusieurs inconnus en 354, 630 et plus tard, et la chronique du Syncelle, si riche en renseignements sur les traditions antiques. Les annales byzantines forment un tout continu, qui résulte de l'ensemble des travaux historiques de Zonaras, dont le travail finit à l'an 1118, de Nicéas, qui mena l'histoire byzantine jusqu'à l'année 1206, de Nicéphore Grégoras (1204-1331), et de Laonicus Chacondyle, avec continuation anonyme (1297-1568). Parmi les histoires spéciales, se distinguent celles de Procope, l'historien de Justinien, d'Agathias, continuateur de Procope, de l'empereur Constantin Porphyrogénète, biographe de Basile-le-Macédonien, de Nicéphore de Brienne, historien des Commènes, de la princesse Anne Commènes, biographe de son père Alexis, de Jean Ducas, important pour l'histoire de la chute de l'empire; les mélanges historiques, les travaux de statistique, d'administration, de géographie sont nombreux.

Les beaux-arts furent cultivés en Orient, mais la fureur des Iconoclastes et plus tard les dévastations des Turcs, ont détruit la plupart des monuments. Ce n'était pas là pourtant que l'art chrétien devait se revêtir de sa forme nouvelle, et même ce qu'on a appelé l'*architecture byzantine*, est un produit de l'Occident, qui n'a de commun avec l'architecture du Bas-Empire, que les cintres reposant sur des colonnes sans entablement, caractère propre à l'architecture romaine depuis Constantin. Déjà sous ce prince cependant, le culte chrétien avait essayé de se créer une forme d'art appropriée, et l'on voit la croix reproduite dans le plan des églises et des chapelles. La forme nouvelle et spéciale inventée par les architectes byzantins, c'est le dôme couronnant l'église dont le plan repré-

sente une croix à branches égales. L'église de Sainte-Sophie , à Constantinople , construite sous Justinien , en offre le plus remarquable exemple. Ce genre d'architecture fut imité par les Arabes , et de là il se naturalisa dans tout l'Orient (1).

## CHAPITRE II. — LES ROYAUMES BARBARES. — LA FRANCE.

Nous avons laissé l'empire d'Occident envahi par les Barbares et par l'Arianisme. L'Italie était aux Hérules ariens ; l'Espagne aux Suèves et aux Visigoths ariens ; la Gaule en partie à ces mêmes Visigoths et aux Bourguignons également ariens ; enfin les belles provinces d'Afrique aux dévastateurs Vandales. L'empire était morcelé , la civilisation romaine se mourait , et toutes les nations nouvelles nées sur ses ruines avaient déserté le principe qui seul pouvait sauver le monde. Elles avaient adopté un Christianisme bâtard , qui transigeait avec les mœurs anciennes ; elles avaient accepté la croyance qui , dans ses conséquences , niait la morale chrétienne même ; elles étaient incapables d'accomplir le but que la religion chrétienne proposait aux sociétés. Aucun des royaumes nouveaux ne présentait chance de vie et de durée , et si l'Arianisme eût triomphé , l'Occident eût été livré à une décadence lente et à un morcellement successif , qui , de même que dans les États de civilisation semblable , fondés par les sectateurs de Mahomet , devait aboutir à la destruction de tout progrès , à l'anéantissement de tout état social.

Ce qu'il fallait alors , c'était le triomphe du catholicisme. Mais le catholicisme n'était représenté que par l'Église de Rome , et par quelques Églises de l'Italie sous le joug des Barbares. Contre l'Arianisme , que des nations entières avaient

(1) Voyez Seroux d'Agincourt , Histoire de l'art par les monuments , 1823 , 6 vol. in-fol.

prises pour drapeau, il fallait donc un homme comme Théodose ou Constantin ; il fallait de plus un peuple ardent et vigoureux, plus croyant et moins philosophe que les peuples de l'empire. Cet homme, ce peuple, l'Église les trouva dans Clovis et dans la France. Mais avant de dire ce qui se passa dans la Gaule, exposons rapidement le sort des autres parties de l'empire d'Occident.

*Italie, Ostrogoths, Lombards* (1). Nous avons vu tomber l'empire d'Occident lorsque Odoacre le Hérule, chef des troupes barbares, se proclama roi d'Italie. Mais à peine ces Barbares se furent-ils emparés du tiers des biens-fonds du pays, que de nouveaux Barbares, également ariens et aussi détestés des populations indigènes, vinrent les leur arracher. Après la défaite d'Attila, les Ostrogoths, qui avaient été forcés de marcher avec lui, s'étaient établis dans la Pannonie, et maintenant, conduits par Théodoric, élevé comme otage à la cour de Byzance, ils menaçaient les États romains. L'empereur de Constantinople sait les détourner sur l'Italie, et après une guerre de trois ans, ils en font la conquête (493).

Théodoric régna trente-trois ans, et sa politique habile, son administration sage et ferme, ses capacités gouvernementales, étendirent au loin sa réputation. Il laissa subsister les formes romaines dans son œuvre législative, l'*Édit de Théodoric* ; il essaya de soumettre à une même loi, puisée dans les principes romains, ses anciens et ses nouveaux sujets ; il s'entoura d'hommes romains, parmi lesquels on cite principalement Cassiodore, un des derniers littérateurs latins ; enfin son règne fut une sorte de continuation de l'empire. Cependant les anciens

(1) Sources : pour les Ostrogoths : Jornandès et Procope ; les lettres de Cassiodore ; Ennodius, évêque de Pavie, mort en 521 (panégyrique de Théodoric). Pour les Lombards : Paul, diacre, mort en 799 (de gestis Longobardorum, 744). — Voy. G. Sartorius, *Essai sur l'état civil et politique des peuples d'Italie sous le gouvernement des Goths*, Paris, 1811, in-8°.

habitants de l'Italie avaient vu continuer avec plus de rigueur encore la spoliation commencée par les Hérules ; les Ostrogoths étaient Ariens, et quoique Théodoric, au commencement, se fût montré tolérant envers toutes les croyances, lorsqu'il put se croire bien affermi et qu'il soupçonna des relations dangereuses entre les catholiques d'Italie et la cour de Constantinople, il devint persécuteur. Le littérateur Boèce fut exécuté ; le pape Jean I envoyé à Constantinople pour solliciter la suspension des mesures des empereurs contre les Ariens, revint comme Régulus de la mission qu'il n'avait pas voulu remplir, pour mourir dans un cachot.

Après la mort de Théodoric (526), la discorde éclata entre les Romains et les Goths. La fille de Théodoric, Amalasunthe, était tutrice du jeune roi, de son fils Athalarich. Amalasunthe était romaine d'éducation et de mœurs. Les Goths se révoltèrent contre elle, et lui donnèrent un corégent, Théodat, qui la fit assassiner. Justinien régnait à Constantinople, et convoitait l'Italie. Il prit prétexte de l'assassinat d'Amalasunthe et se proclama son vengeur. Alors commença une guerre qui, pendant vingt ans, désola et ruina l'Italie. Dans la première période de cette guerre, les armes impériales, confiées aux mains de Bélisaire, furent toujours victorieuses, et Vitigès, le roi qui avait succédé à Théodat, fut mené captif à Constantinople. Mais Bélisaire fut rappelé ; différents guerriers pillèrent et rançonnèrent l'Italie, et les Goths se relevèrent sous Totila. En peu de temps Totila fut maître du pays, et ses succès continuèrent jusqu'à ce que Bélisaire revint le combattre. Celui-ci cependant fut rappelé encore sans avoir abattu la puissance des Goths, qui étaient formidables, surtout sur mer. Enfin arriva l'eunuque Narsès, qui leur porta les derniers coups. En vain Téjas, le successeur de Totila, opposa une résistance désespérée. La guerre fut terminée par l'extermination presque entière des Goths, et l'Italie fut rattachée pour un moment à l'empire d'Orient (552).

Ces longues guerres avaient été désastreuses pour le pays et les habitants. La misère générale était au comble, et l'on dit que Bélisaire, en entrant la seconde fois à Rome, y trouva à peine cinq cents habitants, et des femmes et des filles de sénateurs parmi les mendiants. L'administration nouvelle fut loin de réparer ces désastres. Justinien établit un *exarque* à Ravenne, et chargea Narsès de cette fonction. Sous lui, des chefs militaires, *duces*, gouvernaient les districts. Mais bientôt, et suivant quelques historiens, sur l'appel de Narsès lui-même, blessé par la cour, une nouvelle invasion fondit sur la malheureuse l'Italie.

C'était maintenant aux Lombards de prendre leur part de l'empire romain. Ce peuple s'était avancé de l'Elbe au Danube, et pendant que les Ostrogoths combattaient les généraux grecs, ils avaient occupé la Pannonie et attaqué un royaume Gépide, établi sur le Danube. Alboin, roi des Lombards, vainquit enfin les Gépides, tua leur roi et s'avança vers le midi. En trois ans, la plus grande partie de l'Italie du nord fut conquise. L'empire d'Orient conserva l'exarchat de Ravenne, les côtes de la Ligurie, les duchés de Rome et de Naples, la Calabre et la pointe méridionale. Mais la guerre continua pendant toute la durée du royaume Lombard ; chaque jour l'empire perdait une de ses provinces, et les envahissements des Barbares ne s'arrêtèrent que lorsque Charlemagne eut mis fin à leur indépendance.

La domination des Lombards fut plus dure encore que celle des Ostrogoths ; eux aussi étaient Ariens et persécuteurs, et jamais les habitants de l'Italie ne les considérèrent comme des gouvernants nationaux. Leur constitution intérieure s'opposait elle-même à la formation d'un esprit national. Alboin n'était que le chef suprême de tribus indépendantes les unes des autres, et lorsqu'il eut conquis l'Italie, chaque chef particulier de tribu s'empara d'un des duchés byzantins et le gouverna en despote. Cette aristocratie essaya même de secouer

complètement le joug royal. Alboin avait péri assassiné peu d'années après la conquête (563), et son fils Cléphis ne régna que dix-huit mois. A la mort de celui-ci, les trente ducs qui se partageaient le royaume n'élurent pas d'autre roi, et pendant dix ans ils opprimèrent l'Italie. Enfin on élut Autharis, le fils de Cléphis, et depuis ce moment la royauté, quoique tourmentée sans cesse, ne s'éteignit plus.

L'histoire des rois Lombards est peu intéressante. Pendant cette première période, des guerres continuelles avec la France ne leur permirent pas de s'étendre en Italie. Cependant on dit que ce fut Autharis qui conquiert dans l'Italie méridionale le duché de Bénévent. A Autharis succéda Agilulf, sous le règne duquel les Lombards commencèrent à se convertir au catholicisme. Puis vinrent des guerres de succession et des révoltes des ducs, ensuite le gouvernement de Rotharis qui fit des guerres heureuses contre les Byzantins et fut l'auteur de la première loi écrite. Après une nouvelle guerre de succession, Grimoald monta sur le trône (662) et gouverna avec force pendant quelques années, mais après sa mort, des troubles et des guerres civiles de toute espèce bouleversèrent l'Italie pendant plus de trente ans. Enfin Luitprand releva le royaume (712); la guerre contre l'empire grec fut poussée avec vigueur; l'exarchat de Ravenne, attaqué avec force, résista à peine et tomba en effet quelques années après la mort de Luitprand.

Il ne restait à l'empire d'Orient que le midi de l'Italie. Rome aussi s'en était détachée, quoiqu'elle ne se fût pas soumise aux Lombards. C'était le moment de la persécution iconoclaste. Le pape Grégoire III excommunie l'empereur Léon et lui refuse obéissance (732), et comme le pape en sa double qualité de premier évêque de la chrétienté et de grand propriétaire territorial, n'avait cessé d'exercer une influence politique bien marquée à Rome depuis l'invasion, il se trouva placé alors à la tête d'un État indépendant formé de la ville de Rome et d'une partie du territoire byzantin. Mais cet État aussi était exposé

sans cesse aux attaques des Lombards. Quoique catholiques, ceux-ci étaient hostiles au pape, dont ils convoitaient les possessions. Leur conversion du reste avait été peu sincère; leur foi était faible, et une foule de superstitions païennes et ariennes s'étaient conservées parmi eux.

Ce fut alors que les papes recoururent à la France pour les tirer de péril. Ici commence une nouvelle période de l'histoire des Lombards, celle de leur décadence et de leur chute. Nous en parlerons en exposant l'histoire de Charlemagne; ajoutons seulement ici que la loi lombarde, fut augmentée successivement de nouvelles dispositions, par Grimoald, Luitprand, et les successeurs de celui-ci, Rachis et Astolphe.

*Espagne, Visigoths, Suèves* (1). Nous avons vu, lors de la grande invasion des Gaules, les Suèves, les Alains et les Vandales se jeter sur l'Espagne, et bientôt après, les Visigoths occuper les parties septentrionales de cette contrée. Les Vandales passèrent en Afrique. Les Alains furent subjugués dès l'arrivée des Visigoths, le royaume des Suèves dura plus longtemps, mais il finit aussi par être absorbé dans celui des Visigoths, qui seuls fondèrent une domination quelque peu solide,

Le fils d'Alaric, Adolphe, avait pris possession des pays avoisinant les Pyrénées en Gaule et en Espagne (414). Adolphe fut assassiné ainsi que son successeur Sigeric, et sous Wallia seulement, les Visigoths établirent solidement leur royaume. Wallia en fixa la capitale à Toulouse, et régna sur le midi de la Gaule et le nord de l'Espagne avec l'assentiment des empereurs d'Occident. Son fils, Théodoric I, marcha avec les troupes

(1) Sources : Jornandès : les Chroniques d'Idace, d'Isidore d'Espagne, évêque de Séville, mort en 636 (Hist. gothor. Vandalorum, Suevorum, 625), de Joannes Biclarieus, abbé vers 589 (chron. 527-589, in Scalig. thes. temp.) - Vies des Saints. — Voy. les Hist. générales d'Espagne.



romaines contre Attila, et périt à la bataille de Châlons. Après lui Théodoric II combattit avec succès les Suèves, qui avaient pour roi Rechiar, à peine converti au catholicisme et mal soutenu par son peuple encore païen. Euric, successeur de Théodoric II (466), régna avec gloire, étendit ses conquêtes en Espagne, occupa dans la Gaule, à la faveur des troubles qui dans cette province marquèrent la dernière période de la domination romaine, tous les pays situés entre la Loire et le Rhône, et posa les premiers fondements de la loi des Visigoths, complétée par ses successeurs.

Nous avons déjà dit que les Visigoths étaient Ariens. De plus, comme tous les conquérants barbares, ils s'étaient emparés des deux tiers des propriétés foncières du pays et par ces deux motifs, leur domination oppressive pesait aux populations. Aussi lorsque les sentiments catholiques de ces populations eurent reçu un soutien dans les nouveaux maîtres de la Gaule, la force des Visigoths fut bientôt brisée. Le successeur d'Euric, Alaric II, périt dans la bataille de Vonglé contre Clovis, et les Goths furent refoulés de l'autre côté des Pyrénées. Ils conservèrent encore quelques territoires dans les Gaules, moyennant le secours de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui régnait alors en Italie, mais ces territoires aussi tombèrent aux mains des successeurs de Clovis, et bientôt l'Espagne seule leur resta.

Après la mort d'Alaric, le royaume Visigoth, livré à des guerres de succession, fut en proie, pendant plus de cinquante ans, à des troubles et des déchirements de toute espèce. Enfin le roi Leuvigild (568) le releva. Ce prince combattit avec succès les Byzantins qui s'étaient emparés de plusieurs villes des côtes méridionales, et détruisit complètement le royaume des Suèves, théâtre de continuelles guerres civiles et religieuses que la conversion de plusieurs de ses rois à l'Arianisme avait provoquées. Leuvigild eut à combattre son fils aîné, qui s'était fait catholique, qui se révolta contre son père et périt enfin par l'ordre de

celui-ci. Mais après la mort du roi, son second fils, Reccared, accepta entièrement la croyance orthodoxe, et bientôt l'Arianisme fut étouffé dans ses États.

Cependant la puissance des Goths ne se releva pas. Le catholicisme, qui prédomina de plus en plus, eut bien pour résultat de fondre en un seul corps les races différentes qui habitaient l'Espagne; mais il ne put rendre à ce corps la force politique et l'activité nationale, qui ne se trouve que là où un sentiment est profondément empreint dans le peuple, et où ce sentiment peut se manifester par une réalisation immédiate. Or, l'influence de l'Arianisme ne cessa de se faire sentir sur les peuples de l'Espagne, et quoique, à partir de l'époque de Reccared, le clergé eût pris une part importante aux affaires politiques, quoique les conciles nombreux assemblés à Tolède aient décidé la plupart des hautes questions de gouvernement, il fut impossible aux Visigoths de constituer cette unité nationale qui leur avait manqué dès le commencement. L'éligibilité du pouvoir royal et la puissance toujours croissante des chefs militaires augmentèrent encore la faiblesse de l'État. Depuis la mort de Reccared, dix-sept rois se succédèrent dans l'espace de cent dix ans sur le trône d'Espagne, et enfin, il suffit de l'ardeur conquérante de quelques aventuriers arabes pour les renverser d'un coup (711).

Aucun des peuples barbares du reste n'imita autant que les Visigoths les mœurs et les lois romaines. Déjà Alaric II avait donné à ses sujets romains une loi particulière, connue sous le nom de *Bréviaire d'Alaric*, composée tout entière de textes romains et de commentaires de ces textes, source précieuse aujourd'hui pour l'étude du Droit romain. Les lois faites pour les Goths eux-mêmes empruntèrent beaucoup de principes au Droit romain. Enfin sous Receswinth, les deux lois furent réunies. On ne cessa pas d'étudier le *Bréviaire d'Alaric*; mais le Code visigoth, qui reçut sa forme définitive sous Egica, en 688, resta seul obligatoire.

*Bourguignons* <sup>(1)</sup>, Le royaume des Bourguignons fut celui des États barbares qui eut le moins de durée. Les Bourguignons s'étaient établis dans la Gaule au commencement du quatrième siècle ; mais leur rôle fut fort restreint, jusqu'à ce que sous Gonderic, de la race des Visigoths d'Espagne, ils étendirent leur pouvoir des Alpes au Rhône et à la Saône, et des Vosges jusqu'aux environs de Marseille. Mais Gonderic introduisit aussi chez eux l'Arianisme, qui en les mettant en hostilité avec leurs sujets romains, devint la cause prochaine de leur perte.

A Gonderic en effet succédèrent ses quatre fils, Gondebaut à Lyon, Godésigile à Lausanne, Chilpéric II à Genève et Gondemar I à Vienne. Les deux derniers furent assassinés par Gondebaut, qui visait à l'autorité entière, et il ne resta de leur race que la fille de Chilpéric, Clotilde, qui épousa Clovis, le roi des Francs. La haine des Francs contre les Bourguignons ariens et la haine de Clovis contre les meurtriers des parents de sa femme, furent des motifs suffisants de guerre, et bientôt l'on vit Clovis se liguer avec Godésigile contre Gondebaut. Mais Gondebaut battu se renferma dans Avignon, obtint la paix des Francs, puis se jeta avec toute sa puissance sur son frère, qui fut tué, et ainsi tout le royaume fut réuni dans ses mains. Sous son fils Sigismond enfin, arriva la catastrophe. Le roi franc Clodomir, après avoir battu et pris Sigismond, le fit exécuter, et quoique le frère de celui-ci, Gondemar II, l'ait vengé par la mort de Clodomir, il succomba bientôt lui-même devant les forces supérieures de Clotaire I et de Childebert I, et à partir de ce moment, la Bourgogne cessa d'exister comme nation spéciale (534).

Les Bourguignons avaient exercé une domination très-oppressive sur leurs sujets romains. Dès le commencement, ils

(1) Sources : les Chroniques d'Idace, de Prosper l'Aquitain, de son continuateur Marius (581), les historiens de France.

s'étaient emparés de la moitié des jardins et des maisons, des deux tiers des terres, du tiers des esclaves. Plus tard, les divisions religieuses entretenirent les haines, quoique les rois, et surtout Gondebaut, aient essayé, dans leurs œuvres législatives, d'opérer une plus grande fusion. Les lois bourguignonnes sont au nombre de deux, l'une pour les Bourguignons (la loi Gombette), l'autre pour les sujets romains, connue sous le titre de *Responsum Papiani*. Elles furent préparées par Gondebaut, mais ne reçurent leur forme actuelle que sous son fils Sigismond.

LA FRANCE (1). Nous avons passé rapidement sur ces nations avortées qui, dépourvues de principe et de but, n'ont fait qu'une apparition passagère dans l'histoire. Si l'empire romain n'eût pas trouvé d'autre successeur, la civilisation naissante eût péri sans doute dans ce conflit de lois et de mœurs, dans cette lutte d'égoïsme entre des conquérants avides et des vaincus sans courage. Il n'en fut pas ainsi heureusement, et tandis que partout l'Arianisme substituait, dans les provinces, à l'empire romain qui s'écroulait des empires aussi faibles et aussi chancelants, un nouveau sentiment national surgissait en Gaule et sauvait la chrétienté.

Mais avant de raconter l'origine de la nation française, disons

(1) Sources: Grégoire, évêque de Tours, mort en 595 (Hist. Francorum - 591); son continuateur Frédégaire (641) et autres dans la collect. des Bénédictins. — Voyez sur cette période principalement: Buchez, Introd. à l'histoire parlement.; une dissertation du même dans l'Européen. — L'abbé Dubos, Histoire critique de l'établissement de la monarchie française, Amster., 1735, 3 vol. in-12. — M<sup>lle</sup> de la Lézardièrre, Théorie des lois politiques des Gaules et de la France, 1791, 8 vol. in-8°. — Voyez aussi: Guizot, Histoire de la civilisation en Europe et en France; nouv. éd., Paris, 1840, 5 vol. in-8°. — Fauriel, Histoire de la Gaule méridionale, 1836, 4 vol. in-8°.

quelques mots des graves questions que cette origine a soulevées.

L'histoire primitive de la France est obscure comme toutes les histoires de ce temps, et quoiqu'il ne manque ni de chroniques, ni de documents de toute espèce (la collection des Bénédictins, pour la première race, comprend quatre volumes in-folio), les écrits de l'époque, inspirés par un sentiment tout différent de celui qui meut l'historien de nos jours, remplis d'ailleurs de détails quelquefois minutieux, mais de peu d'importance, négligent la recherche des causes générales, l'appréciation des raisons morales, et ne nous donnent qu'une idée très-confuse des grands faits sociaux qui se passèrent alors. Le champ fut donc ouvert aux hypothèses, et bientôt le sentiment aristocratique produisit celle de la conquête. Les Francs, en effet, de même que les autres voisins de l'empire, avaient voulu prendre une part des dépouilles de Rome; d'alliés ils s'étaient faits agresseurs; ils étaient entrés à main armée dans la Gaule, et avaient battu les gouverneurs romains. La Gaule fut donc conquise, prétendirent plus tard les nobles qui se disaient les successeurs des Francs, et ils s'appuyèrent sur ce prétendu fait historique, sur ce droit de conquête qu'ils attribuaient à leurs pères, pour justifier leurs privilèges. Cette idée fit fortune, et lors de la révolution française, elle était tellement enracinée, que les bourgeois vainqueurs, loin de la reléguer dans les fables de l'histoire, l'acceptèrent et en firent leur profit dans un sens opposé : ils célébrèrent l'affranchissement des opprimés de quatorze siècles, ils glorifièrent la victoire définitive des Gaulois sur les Francs !

Cependant de graves objections avaient été soulevées déjà. Au commencement du dernier siècle, l'abbé Dubos avait prouvé que la prise de possession de la Gaule par les Francs n'était pas une conquête semblable à celles des autres Barbares ; que dans l'état de faiblesse de l'empire romain, la Gaule avait pris elle-même des mesures de défense ; qu'il existait dans cette pro-

vince une ligue puissante de villes ; que par l'entremise des évêques il se fit une alliance entre les Francs et les Gaulois , et que les villes confédérées acceptèrent volontairement le roi des Francs pour chef militaire , parce qu'il se fit catholique , parce qu'il apportait une force nouvelle contre les Bourguignons et les Visigoths ariens. Mais l'autorité imposante de Montesquieu , qui défendait le privilège aristocratique , fit repousser le système si bien établi de l'abbé Dubos. De nos jours , la question n'a pas cessé d'être agitée sur ce terrain , et sous la restauration , l'ardent défenseur des Gaulois contre les Francs , M. Augustin Thierry , fit prévaloir complètement l'opinion de l'établissement des Francs par la conquête.

Des principes de philosophie de l'histoire s'étaient en outre mêlés à la question. On agitait la question des races ; on accordait une importance exagérée aux caractères spéciaux de chaque race , à son esprit , à ses développements propres ; les Allemands , par orgueil national , exaltaient la race germanique ; suivant quelques-uns de leurs savants , toute la civilisation moderne sortait des forêts de la Germanie , et l'Allemagne revendiquait comme lui appartenant exclusivement , le grand empereur d'Occident , Charlemagne. Ce système trouvait des défenseurs parmi nous. Les uns s'en servaient pour expliquer la plupart des révolutions de notre histoire ; d'autres , en partant des mêmes principes , cherchaient dans le caractère de la race germaine , un des principes de la civilisation moderne ; l'opposition des Francs et des Gaulois , des vainqueurs et des vaincus , formait naturellement la base de toutes ces hypothèses.

La question fut placée enfin sur son véritable terrain par M. Buchez. Partant de ce principe qu'une nation ne peut vivre sans un but commun , sans un principe moral d'union et d'activité , ce savant a cherché quel était alors le principe capable de donner force et durée à un peuple : ce n'était pas le Polythéisme mourant , ce n'étaient non plus les hérésies chré-

tiennes, l'Arianisme, qui niait le fondement même de la foi révélée, le Pélagianisme ou le Manichéisme, qui niaient quelques-uns des préceptes de la morale; au catholicisme seul, au Christianisme véritable il était donné de sauver l'humanité. Or les faits le prouvent, la nation française ne fut autre chose que le bras du catholicisme, que la force militaire prête à défendre et à propager la croyance chrétienne. C'est ce but qui lui a donné naissance, c'est ce but qui l'a conservée, c'est ce but qui a fait de la nation française l'avant-garde de la civilisation moderne.

• Pour exposer les origines de la France, nous devons reprendre les faits qui s'étaient passés dans la Gaule sous les derniers empereurs romains.

Lorsqu'en 406 les Suèves, les Alains et les Vandales eurent saccagé et pillé les Gaules sans qu'aucune armée impériale fût venue au secours des pays opprimés, lorsque la cour de Ravenne, sous Honorius, en proie aux plus misérables intrigues, eut ouvert aux Barbares ariens les provinces de l'empire, les cités de la Gaule, où la foi était nouvelle encore et ardente, songèrent à défendre par elles-mêmes leur croyance et leurs foyers. Une confédération se forma entre les cités les plus importantes, et bientôt elle comprit toutes les villes des deux Aquitaines, de la deuxième, troisième et quatrième Lyonnaise, et une partie de la deuxième Belgique, c'est-à-dire l'Auvergne, le Berri, la Bretagne, la Normandie, l'Île-de-France, l'Artois, la Champagne, etc. Un usurpateur, Constantin, s'était élevé en Bretagne, et avait passé en Gaule; seul, il avait combattu les Barbares et les avait refoulés vers le Rhin et les Pyrénées, et la confédération des villes, connue sous le nom de confédération des *Bagaudes* ou de confédération armoricaine, s'était attachée à lui. Mais Constantin n'avait pu résister aux troupes impériales, et un autre usurpateur, le Gaulois Jovinus, avait été également obligé de céder. Une partie de la confédération se soumit alors aux Romains, une autre partie

fut forcée de se ranger sous la domination des Visigoths; cependant l'alliance subsista entre vingt-deux villes, parmi lesquelles on cite Paris, Amiens, Troyes, Évreux, Rouen, Tours, Rennes, Nantes. Mais la considération du nom Romain ne cessa de décroître. Les villes indépendantes refusèrent toujours de se soumettre, et lorsque Aëtius marcha contre Attila dans les Gaules, les cités confédérées ne prirent part à la campagne que comme auxiliaires.

Cependant sous le gouvernement d'Ægidius, nommé maître de la milice des Gaules par l'empereur Majorien, les villes armoricaines se rapprochèrent des Romains. Déjà une partie de cette province était occupée par de nouveaux venus barbares, les Francs. Nous avons parlé plus haut de leur ligue établie sur le bas Rhin (1). Du temps de Julien l'Apostat, ils firent plusieurs incursions dans les Gaules, mais repoussés par lui, ils vécurent en bonne intelligence avec l'empire, et semblent même s'être mis à la solde des Romains. Seuls ils s'opposèrent, mais en vain, à l'invasion des Vandales, des Suèves et des Alains. Une partie d'entre eux occupait le pays de Tongres, entre le Rhin et les Ardennes, et ce fut de là, qu'à l'époque où tout pouvoir était anéanti dans les Gaules, partit Clodion, le fils de Pharamond, pour s'établir à Tournai et à Cambrai et s'emparer du pays situé entre l'Aisne et la mer (450). Les Francs, quoique hostiles aux Romains et battus par Aëtius, avaient vécu en bonnes relations avec les cités armoricaines, et bientôt ils se rapprochèrent de nouveau de l'empire. A Clodion avait succédé Mérovée, qui donna son nom à la première race de nos rois. Son fils Childéric ayant été chassé par les Francs, ceux-ci élurent pour roi le gouverneur romain Ægidius, et lorsque Childéric eut été rappelé, il régna conjointement avec le maître des milices.

(1) Sur l'origine des Francs, voy. Moke, *Histoire des Francs*, 1835, in-8°.



Mais *Ægidius* fut tué dans un combat, et sous son successeur, *Syagrius*, la bonne intelligence fut rompue entre les Francs et les Romains. Bientôt *Clovis* succéda à *Childéric*, et ce prince, ardent et impétueux, résolut aussitôt de se faire une domination semblable à celle des autres rois barbares établis dans les provinces de l'empire. Il battit *Syagrius* et s'empara de *Soissons*, qui avait été sa capitale (486). Mais lorsqu'il voulut s'avancer plus loin, il trouva une résistance sérieuse de la part de la confédération des *Bagaudes*.

Les cités de la Gaule, quoiqu'en paix avec les gouverneurs romains, n'avaient cessé d'être indépendantes. Le gouvernement municipal suffisait à chacune pour la régir, et dans ce gouvernement, c'étaient les évêques qui avaient la haute main. Depuis longtemps ces représentants de la foi et du peuple jouaient un rôle important en Gaule. Les hommes les plus distingués de l'époque faisaient partie de l'épiscopat; c'étaient eux qui dirigeaient toutes les affaires, et plusieurs des grands saints que l'Église de France vénère, sont célèbres surtout pour les grands services sociaux qu'ils rendirent. Tels fut saint *Germain d'Auxerre*, qui, vers le milieu du sixième siècle, alla à *Ravennes* pour traiter de la pacification des Gaules; tels étaient *Sidoine Apollinaire*, évêque de *Clermont*, et *Fortunat*, évêque de *Poitiers*, les derniers poètes latins de la Gaule, tel fut saint *Avite*, qui essaya en vain de convertir les *Bourguignons*. Un autre grand homme paraissait alors, l'évêque de *Rheims*, saint *Remi*, auquel appartient en grande partie la gloire d'avoir établi notre nationalité. Parmi ces hommes, une idée avait pris naissance et s'était fortifiée : ces Francs païens auxquels résistaient les cités catholiques, ne pouvaient-ils pas être convertis à la foi chrétienne, et le catholicisme ne trouverait-il pas en eux ses meilleurs défenseurs? N'étaient-ils pas des hommes simples et sans corruption, courageux et pleins de foi? N'était-ce pas là l'armée qu'il fallait au catholicisme? Des négociations furent donc entamées avec le roi des Francs :

les villes étaient prêtes à se soumettre, si Clovis voulait se convertir au catholicisme.

Mais soit que le roi des Francs espérât une conquête entière, soit que les évêques ne voulussent le recevoir que lorsqu'il serait parfaitement convaincu, il fallut dix ans pour que l'entreprise vînt à bout. Paris fut assiégé pendant toute cette période; une femme courageuse, sainte Geneviève, exerçait alors une influence suprême dans cette ville. Ce fut elle qui organisa la défense, et elle-même se mit à la tête d'une expédition qui alla chercher des vivres. Clovis était fortement ébranlé par les conseils des évêques et par les sollicitations de sa femme Clotilde, la nièce du Bourguignon Gondebaut, qu'il avait enlevée à son oncle et qui était catholique. Enfin, dans une bataille qu'il livra à Tolbiac aux Allemands, qui avaient attaqué les Francs ripuaires placés à Cologne, il fit vœu, dit la légende, de se convertir au Dieu des chrétiens; et la même année il fut baptisé à Rheims avec la plus grande partie de ses soldats (496). Bientôt les villes lui ouvrirent leurs portes, et un nouvel État prit naissance, suivant les paroles de Procope : parce que les cités armoricaines acceptèrent volontiers les Francs, du moment qu'ils furent devenus catholiques, et que les légions romaines, que l'empire tenait encore dans les Gaules, ne pouvant se résoudre à se jeter dans les bras des Ariens, capitulèrent avec les Francs et les Armoriques, et passèrent à leur service.

La nationalité française était fondée. Ici nous quittons l'histoire des Francs, et celle des Gaules, et celle de l'empire. Ces trois éléments s'étaient fondus en un, sous l'influence du principe le plus élevé. Les destinées de la nation une et indivisible commençaient.

Clovis, devenu roi des Francs, ne déserta pas les principes qu'il avait acceptés. Les possesseurs romains ne furent pas dépouillés de leurs biens, comme dans les autres royaumes barbares. Clovis ne prit pour lui et ses Francs que les terres du fisc. Bientôt il entreprit une expédition contre la Bourgogne arienne,

qui lui paya tribut : ensuite , dit Grégoire de Tours , il dit encore une fois aux siens : Il m'est triste de voir ces Goths ariens posséder une partie des Gaules. Allons , avec l'aide de Dieu , allons vaincre et soumettons-nous cette terre. Il attaqua en effet les Visigoths , les vainquit à la bataille de Vouglé et ressaisit l'Auvergne et le Poitou. Partout les populations le recevaient comme un libérateur , partout il avait des intelligences avec les évêques. Lui-même se donnait aux populations comme le représentant du pouvoir romain qui venait d'expirer ; et il reçut même , de l'empereur d'Orient, Anastase , le titre de consul. Il se préparait à de nouveaux exploits , et pour cela tâchait de réunir sous sa seule domination toutes les forces militaires des Francs , commandés par des chefs divers. Peu à peu il parvint à se débarrasser , par des voies souvent perfides , des rois Clodéric , Cararie , Ragnacaire , Recharius et Regnomer , et à réunir aux Francs Saliens toutes les tribus franques , principalement l'importante tribu des Ripuaires , campés entre le Rhin , la Meuse et la Moselle. Mais il mourut avant d'avoir pu faire usage des forces qu'il venait de réunir (511).

Le gouvernement de Clovis avait été purement militaire. Ce prince n'avait été autre chose que le chef des troupes qui défendaient le catholicisme en Gaule ; à sa mort , le commandement de ces troupes , ainsi que la possession des terres royales , fut partagé entre ses quatre fils sans que l'unité de l'État cessât de subsister. L'aîné , Thierry , eut l'Austrasie , c'est-à-dire la partie orientale de l'empire , le pays pris aux Allemands et la rive gauche du Rhin à la Meuse et aux Ardennes , avec Metz pour capitale. Les autres se partagèrent la Neustrie : Clodomir eut le Midi et Orléans , Childeburt I l'Ouest et Paris , Clotaire I, Soissons et le Nord.

L'histoire des fils de Clovis se divise en deux parts : l'une de leurs rivalités mutuelles et de leur ambition ; l'autre de leurs actes réellement sociaux et français. Dans les guerres qui furent entreprises en vue du premier de ces buts , on voit paraître

encore toute la férocité de ces barbares à peine convertis : Clodomir périt le premier dans la guerre contre les Bourguignons ; Clotaire et Childeberr assassinent ses fils et s'emparent de ses États. Puis meurt Thierry d'Austrasie, et bientôt après lui son fils Théodebert et son petit-fils Thiebault. Childeberr et Clotaire se battent pour la succession de celui-ci ; Childeberr suscite même contre son rival, Chram, le propre fils de Clotaire. Mais Childeberr meurt pendant la guerre, et Clotaire, vainqueur de son fils, qui périt misérablement, reste seul maître de tout le royaume (558).

Cependant tout n'appartient pas à l'égoïsme dans l'histoire des fils de Clovis. Sous l'influence des évêques, ils avaient marché sur les traces de leur père, et accompli des actes français et catholiques. Nous avons parlé de la conquête du royaume de Bourgogne tenté d'abord par Clodomir, terminée ensuite par Clotaire et Childeberr. Thierry déjà avait joint une grande partie de l'Allemagne à ses États. Il avait conquis le royaume de Thuringe, qui s'étendait au nord de la Bavière jusqu'au centre de l'Allemagne. La Bavière aussi reconnut les lois de la France, sans qu'on sache à quelle époque ni sous quelles circonstances cette nouvelle acquisition eut lieu. Childeberr, de son côté, marcha contre les Visigoths, parce qu'ils persécutaient les catholiques, les battit à Narbonne et leur arracha de nouveaux territoires. Sous les fils de Thierry, plusieurs expéditions furent entreprises en Italie, mais elles n'eurent pas de succès. Ainsi, lorsque Clotaire fut seul en possession de la couronne, la France comprenait tout son territoire actuel, à l'exception de quelques contrées avoisinant les Pyrénées, et de plus la Suisse, une grande partie de l'Allemagne et toutes les contrées du Rhin au nord.

Clotaire ne régna que pendant trois ans, et après sa mort, un nouveau partage eut lieu, et entraîna des guerres civiles plus désastreuses que les précédentes. Le sentiment national vivait encore au fond des masses ; mais la force militaire, qui

n'avait plus de grandes expéditions à tenter, s'employait à se détruire elle-même. A peine quelques expéditions furent dirigées contre les Lombards sous les fils de Clotaire, et elles furent sans résultats.

Charibert avait eu Paris, Gontran Orléans et la Bourgogne, Sigebert l'Austrasie et Chilpéric Soissons (1). Ce fut entre ces deux derniers, ou plutôt entre leurs femmes, Brunehaut, femme de Sigebert, et Frédégonde, femme de Chilpéric, qu'éclata la discorde. Ces femmes étaient toutes deux également corrompues et dépourvues de moralité; cependant le sentiment populaire fut pour Frédégonde, catholique et de naissance obscure, et on haïssait Brunehaut, la fille du roi arien des Visigoths, La mort de Charibert donna occasion à l'explosion de la haine. Déjà Sigebert avait à reprocher une trahison à Chilpéric; maintenant, à propos d'une question de partage, il marche contre lui, l'enferme dans Soissons, et se trouva sur le point de le prendre, lorsqu'il est assassiné par un émissaire de Frédégonde (575). Cet événement fait subitement tourner toutes les chances : la veuve du prince assassiné, Brunehaut, tombe entre les mains de Chilpéric. Mais elle gagne le fils de celui-ci, Mérovée, se sauve en Austrasie, et parvient à faire reconnaître son fils, Childebert II.

La guerre se prolongea; mais de nouveaux acteurs devaient la terminer. Chilpéric disparaît le premier de la scène, tué par un des amants de sa femme, et laissant son État à Clotaire II, puis Frédégonde, puis le roi de Bourgogne Gontran, qui avait toujours été médiateur entre ses frères. Childebert II, le fils de Brunehaut, s'empare alors de la Bourgogne, et repousse Clotaire II, qui venait lui en enlever une partie. Mais à la mort de Childebert, Brunehaut gouverne au nom de ses petits-fils, Thierry II et Théodebert, et ses mœurs dissolues lui attirent

(1) Voyez *Récits des temps mérovingiens*, par Aug. Thierry, 1840, 2 vol. in-8°.

la haine de ses sujets. Cette haine augmente encore, lorsqu'à la mort de ces deux rois, elle essaie d'élever au trône leurs fils illégitimes. Alors les grands d'Austrasie appellent à leur secours Clotaire II de Neustrie. Brunehaut est prise et condamnée, par le fils de Frédegonde, à une mort cruelle. Le royaume est encore une fois réuni dans les seules mains de Clotaire (613).

Clotaire II régna jusqu'en 628. Dagobert I lui succéda. L'activité de la nation française semblait être épuisée, et après Dagobert, commence la série des rois que l'on a appelés *fainéants*, parce que, abandonnés aux lâches passions de leur égoïsme, ils ne firent rien d'utile ni de social. Mais sous eux, s'élève un pouvoir nouveau, celui des maires du palais, par lequel la France devait renaitre. On trouve déjà des maires du palais sous les fils de Clotaire I : ce n'étaient alors que des dignitaires d'intérieur, des intendants généraux de la maison royale. Bientôt les rois leur abandonnent la distribution des bénéfices et le commandement des forces militaires. Alors la fonction devient élective et tombe toujours aux mains des plus capables. Ils s'emparent du gouvernement : et sous les rois fainéants, ce sont eux les véritables rois de France.

Dagobert en mourant (637) laissa deux fils ; Sigebert fut roi en Austrasie, Clovis II en Neustrie. Chacune des deux provinces avait un maire du palais spécial. A la mort de Sigebert, Grimoald, maire d'Austrasie, essaya d'élever son propre fils au trône. Mais il échoua, et Clovis II fut maître de la France entière. Un nouveau partage suivit immédiatement sa mort, et deux de ses fils furent proclamés, Clotaire en Neustrie, Childéric en Austrasie. Ces partages continuels allaient avoir pour résultat de diviser la France en deux royaumes ; les évêques s'opposèrent à cette tendance, et lorsqu'à la mort de Clotaire de Paris, le maire de Neustrie, Ebroin, voulut le remplacer aussitôt par le plus jeune des fils de Clovis, Thierry, les Neustriens, à la tête desquels était saint Léger, évêque d'Autun, se révoltèrent, et appelèrent Childéric de Metz, qui les vainquit tous deux.

Mais Childéric lui-même écoutait avec impatience les remontrances des évêques. Saint Léger fut enfermé dans un couvent. Bientôt Childéric périt, et les grands de Neustrie et de Bourgogne rappelèrent Thierry, tandis que l'Austrasie resta sous le gouvernement de ses maires. Ebroin, de son côté, s'échappa de sa prison, et sut s'imposer à Thierry. Alors éclata une réaction furieuse contre le parti de l'unité. Saint Léger fut mutilé et mourut martyr. L'Austrasie seule pouvait, en se jetant dans la balance, rétablir l'équilibre. Ce fut là que les adversaires d'Ebroin cherchèrent un appui; un fils de Sigebert y avait été proclamé, et lorsqu'après la mort du maire Ulfoald, les deux jeunes ducs Martin et Pépin d'Héristal lui eurent succédé, la guerre éclata. Ebroin fut vainqueur d'abord, et tua Martin dans une bataille. Mais bientôt il périt assassiné, et Pépin d'Héristal triompha, à la bataille de Testry, des forces du roi Thierry, auquel il s'imposa pour maire (\*) (687).

Pépin gouverna alors en s'appuyant sur le sentiment national, et toute la France se soumit sans murmurer à son empire. Trois rois encore régnèrent sous lui après la mort de Thierry, Clovis III, Childebert II et Dagobert. Après lui, son fils Charles Martel releva la France à toute sa hauteur, en la remettant dans la voie de son but, en la conduisant de nouveau au combat contre les ennemis du catholicisme. Mais nous raconterons

(\*) Suivant plusieurs historiens, la querelle entre Ebroin et saint Léger ne fut que la querelle entre l'aristocratie, représentée par ce dernier, et la royauté, soutenue du peuple, représentée par Ebroin; la guerre qui s'ensuivit fut une réaction germanique de l'Austrasie contre la Neustrie, qui s'était façonnée aux mœurs romaines. Une critique plus éclairée des monuments a démontré la fausseté de ce point de vue. Il ne peut être douteux que saint Léger fût un saint populaire, et l'Austrasie, posée en face de l'ennemi germain, devait, plus que toute autre province, être empreinte du sentiment national.

cette histoire après avoir parlé des ennemis mêmes qu'il vainquit, des Mahométans.

**LOIS DES BARBARES (1).** Nous arrivons à l'exposé des modifications que l'invasion barbare fit subir au monde romain. Ici nous touchons à une des graves questions de l'histoire. Nous nous trouvons en face des mœurs et des institutions des peuples à demi-sauvages qui vinrent se jeter sur l'empire pour le piller et s'établir sur ses ruines, et il s'agit de savoir si ces mœurs et ces institutions furent une des conditions de la civilisation moderne, si elles ont fourni quelques éléments aux progrès des sociétés européennes? ou bien si, produits accidentels au milieu du monde romain, derniers rejetons d'une civilisation antérieure, elles ont dû s'amoindrir par les effets du progrès même, et s'effacer enfin comme conséquences sans valeur d'un principe usé.

Il n'a pas manqué d'historiens qui non-seulement ont attribué à l'invasion des Barbares une transformation immédiate dans tout l'état social des provinces conquises, mais qui de plus ont tenté d'expliquer par les usages germaniques tout l'état social du moyen âge, et même quelques-uns des résultats des temps modernes. Parmi nous, M. Guizot a proclamé que la civilisation moderne était le résultat de trois éléments combinés : que les institutions romaines y avaient introduit leurs principes d'ordre et de gouvernement, que le Christianisme

(1) Sources : voy. les ouvrages cités de MM. Buchez, Guizot, Chateaubriand, etc. — Grimm, *Deutsche Rechts-Alterthümer* (Antiquités du Droit allemand), 1829, in-8°. Une partie de cet ouvrage a passé dans les *Origines du Droit français* de M. Michelet, Paris, 1833, in-8°. — Poncelet, *Précis de l'Histoire du Droit français*, in-8°, 1838. — Laboulaye, *Histoire du Droit de propriété foncière en Occident*, 1839, in-8° (cet ouvrage contient l'exposition la plus complète du Droit barbare). — Savigny, *Histoire du Droit romain au moyen âge*, trad. en franç., in-8° ; les deux prem. vol.



avait fourni ses croyances élevées, le principe de moralité, que les mœurs germaniques enfin avaient donné la liberté civile.

Pour apprécier ces hypothèses, faisons connaître les sources où l'on puise la connaissance des lois germaniques. Ces sources sont pour l'époque présente les lois barbares dont nous avons déjà parlé. Il faut y joindre 1° les lois françaises, c'est-à-dire la loi Salique (lois des Francs Saliens) et la loi Ripuaire, qui furent composées à une époque incertaine, sur lesquelles il y a eu plusieurs hypothèses divergentes, mais que nous croyons devoir être placées sous les premiers successeurs de Clovis; 2° les lois des Allemands, des Bavares, des Frisons, des Saxons, des Angles et des Wériniens (Thuringiens), dont l'époque est également incertaine; 3° les *Capitulaires* (règlements et ordonnances) des rois de France, dont quelques-uns appartiennent à la première race, mais dont la majeure partie est du temps de Charlemagne; 4° les ordonnances des rois Anglo-Saxons, de la Grande-Bretagne; et 5° enfin les *Formules*, c'est-à-dire les recueils de modèles d'actes, de contrats, etc., compilés soit dans le temps même, comme les formules de Marculphe, soit par des auteurs modernes, tels que Baluze, Bignon, Sirmond, etc. (1). Or, les lois barbares par elles-mêmes, sont peu significatives; la plupart ne contiennent que des dispositions pénales, et dans toutes, le droit politique et civil ne se trouve qu'accessoirement. Pour arriver à des résultats plausibles, on est donc forcé de conférer ces textes législatifs, avec la Germanie de Tacite d'un côté, et avec les monuments du droit du moyen âge de l'autre, et c'est ainsi qu'on parvient, en établissant des rapports toujours douteux dans une matière aussi obscure, à retrouver quelques-unes des coutumes du moyen âge dans les lois germaniques.

(1) La plupart de ces pièces sont réunies avec les lois dans la collection de Canciani : *Leges barbar. antiquæ*, Ven., 1781, 5 vol. in-fol.

Mais lorsque l'on quitte ce point de vue exclusif, lorsque l'on compare les lois barbares à l'état social de l'empire romain où elles vinrent s'implanter, la question prend un autre aspect. La plupart des institutions attribuées aux conquérants, se trouvent être celles déjà des peuples conquis ; on voit les Barbares adopter la constitution politique, l'organisation militaire, l'ordre des dignités, l'organisation municipale, le droit de propriété de l'empire. Tout ce qui leur reste propre, ce sont les noms nouveaux qu'ils donnent aux mêmes choses, ce sont les coutumes toutes spéciales de la famille, de l'héritage, du mariage, de la paternité, ce sont les lois pénales que l'Église aura tant de peine à déraciner. Puis l'on voit une puissance plus haute, le Christianisme, interposer ses principes civilisateurs. Sous son influence, la fusion s'opère entre la société romaine et la société barbare ; les anciennes mœurs s'amoindrissent et s'effacent ; une transformation complète s'opère dans la société, et nous trouvons, quelques siècles plus tard, une société toute nouvelle, qui n'avait son modèle nulle part, où une foule d'institutions progressives témoignent de la force créatrice du principe religieux, où les éléments anciens subsistent encore en partie, il est vrai, mais pour céder bientôt eux-mêmes à l'action toujours progressive du principe initiateur.

Pour placer la question sur son véritable terrain, nous dirons donc que c'est au Christianisme seul que revient l'honneur d'avoir fondé la civilisation moderne ; qu'il trouva en effet comme éléments de fait, comme milieu sur lequel il fut obligé d'agir, et la civilisation romaine et les mœurs barbares ; mais que ce milieu fut plutôt un obstacle pour lui qu'un secours, et que son action consista précisément à le transformer et à le détruire. Dans cette lutte, les mœurs barbares durent périr les premières et complètement ; c'est ce qui arriva en effet. Quant à cette liberté civile que l'on a cherchée dans la Germanie, nous dirons qu'elle aussi est un fruit du Christianisme. La liberté du Germain, c'était l'indépendance du sauvage, c'était cette li-

cence sans frein et sans loi de l'homme abandonné à toutes ses passions de férocité, de cupidité ou de libertinage, et les manifestations de cet esprit désordonné ne manquent pas dans le siècle qui nous occupe. C'était la licence du maître qui s'accommodait parfaitement de l'esclavage et de la conquête. La liberté moderne a une autre source et un autre but : elle a sa source dans le sentiment évangélique de la fraternité de tous ; elle suppose l'égalité, et a pour but de donner à chacun la faculté de faire tout le bien possible sans lui permettre de faire le mal.

Passons maintenant à l'exposé de l'état social de cette période. Ici ce sera la France que nous aurons spécialement en vue ; elle seule avait l'avenir pour elle.

Le pouvoir qui remplaça le régime romain fut essentiellement militaire. L'œuvre de force était alors l'œuvre par excellence, et toute la société se modela sur elle. La fonction religieuse seule pouvait prétendre à une place plus élevée ; elle domina en effet, mais par l'influence morale plutôt que par la puissance politique. Les fonctions industrielles restèrent tout à fait subordonnées.

Les tribus germanes n'étaient que des bandes militaires sous leurs chefs particuliers nommés rois, élus dans certaines familles princières. Lorsque les Germains furent établis dans les provinces de l'empire, cette forme de gouvernement se trouva parfaitement d'accord avec les anciennes mœurs romaines ; là aussi l'empereur était électif, et ordinairement le fils succédait au père. Elle subsista donc principalement chez les Francs et les Lombards. Pour porter ses enfants au trône, le roi les associait avant sa mort au commandement militaire, et alors ils se trouvaient naturellement chefs de l'armée qui leur était confiée. C'est ainsi que fit Clovis, c'est ainsi que firent tous ses successeurs.

Tacite nous apprend qu'il y avait chez les Germains des familles princières plus considérées que les autres familles libres ;

que chaque chef réunissait autour de lui un certain nombre de fidèles, qui se dévouaient à lui entièrement, et qui avaient aussi la plus grande part à ses faveurs. Chez les Romains, il y avait des dignités spéciales du palais impérial; une garde spéciale était attachée à l'empereur, et c'était dans cette cour que se recrutaient les hauts fonctionnaires civils et militaires. La suite militaire du roi german prit bien vite le caractère de cour impériale, et la forme germanique de cette coutume s'effaça aussitôt. Les fidèles du roi, et parmi eux étaient admis les grands seigneurs romains, et même les citoyens des villes, se partagèrent les fonctions militaires et administratives; ils devinrent de grands propriétaires territoriaux, et ne conservèrent de leur ancien caractère que le nom; on les appelait vassaux, leudes, antrustions, convives du roi.

La masse des Germains resta organisée militairement. Le pays fut divisé en grands commandements militaires, ayant à leur tête des ducs. Ces commandements étaient subdivisés eux-mêmes en cantons (*Gauen*), commandés par des comtes (*Grafen*). Ces divisions et ces titres étaient les équivalents des fonctions romaines. L'armée, composée de tous les hommes libres germains et des restes des légions romaines, était subdivisée en centaines et en dizaines. La plupart des chefs militaires étaient électifs. Des *bénéfices* amovibles étaient attachés aux fonctions d'officiers et de soldats, comme dans les camps des frontières sous l'empire.

Une institution qui tient à la fois des antiques assemblées de tribu de la Germanie et des revues militaires de l'empire, prit une certaine extension à cette époque. Ce fut celle des plaids ou assemblées militaires (*placitum, mallus*). Tous les ans, au mois de mars, l'armée était convoquée; alors on décidait et annonçait les expéditions; le roi, assisté des fonctionnaires de l'État, prenait aussi des mesures administratives. Ce grand plaid prit un tout autre caractère sous Charlemagne. Il devint, à l'imitation des conciles, une véritable assemblée représenta-

tive, à la fois ecclésiastique et militaire. Les mêmes faits se reproduisaient sur une échelle inférieure : chaque comte rassemblait, à des époques régulières, un plaid particulier des hommes de son canton. Enfin, on tenait aussi des plaids extraordinaires, pour le jugement des contestations survenues entre Francs.

La condition générale des personnes n'était pas différente de ce qu'elle avait été sous l'empire romain. Chez les Francs, comme dans l'empire, il y avait eu distinction des classes : il y avait eu des familles nobles et princières, des hommes libres, des colons et des esclaves, restes de peuplades vaincues. Les familles princières germaniques s'éteignirent bientôt et perdirent leur influence après l'établissement dans l'empire ; il naquit une noblesse nouvelle, celle des hauts fonctionnaires, noblesse qui n'était pas héréditaire alors, et où entraient également des hommes d'origine romaine et des hommes d'origine franque. Les hommes libres francs furent les soldats par excellence ; tout ce qui parmi les Romains se voua au service militaire, prit rang parmi eux et fut désigné sous le même nom ; c'était là, après la noblesse de cour et le clergé, la classe la plus élevée de la société ; au dernier rang des hommes libres, venaient les Romains propriétaires, habitants des villes, etc., on les nommait *possessores*, et ils étaient regardés comme inférieurs aux hommes de fonction militaire. Les personnes de condition servile se divisaient en deux classes : les colons soit d'origine romaine, soit d'origine germanique, dont le nombre augmentait tous les jours, et parmi lesquels on établissait diverses distinctions, et les esclaves proprement dits, les esclaves domestiques, qui étaient encore fort nombreux.

Ainsi la France était alors réellement organisée du point de vue militaire, et tout était subordonné à la fonction de la guerre. La distribution du sol était conforme à ce principe. La plupart des terres du fisc, saisies par les rois Francs, avaient été converties en bénéfices militaires, en *fiefs*, comme on les

appela plus tard. Ces fiefs alors n'étaient pas héréditaires, et ils étaient toujours révocables. C'était un usufruit à charge de service militaire. On distingua sous le nom d'*alleux* les terres libres de ce service qui, étaient restées aux Romains ou qui furent acquises au même titre par les Francs.

L'aristocratie qui se forma sous les rois fainéants fut celle des détenteurs des plus nombreux bénéfices militaires. Par la disposition de ces bénéfices, les chefs d'armée durent acquérir immédiatement une grande influence. C'est ainsi que les maires du palais, administrateurs des domaines du roi, élevèrent leur pouvoir. Par la même cause aussi, le principe de l'élection des hauts fonctionnaires prit une force de plus en plus grande. Trop d'hommes étaient intéressés à ce que les chefs militaires fussent bien choisis, l'aristocratie surtout, dont ils étaient les représentants, pour qu'on n'arrachât pas aux mains débiles des rois fainéants la disposition de ces grades élevés.

Il nous reste à dire quelques mots des coutumes propres des Germains, et des effets que ces coutumes exercèrent sur l'état général de la société.

Un des principaux effets immédiats de l'établissement des Barbares, fut l'application de lois diverses à des personnes habitant le même territoire. Les lois barbares furent toutes *personnelles*, c'est-à-dire elles ne furent obligatoires que pour la race pour laquelle elles avaient été faites. Ainsi, sous les Mérovingiens, les Romains de la Bagaudie étaient jugés suivant l'ancienne loi romaine, ceux de la Bourgogne par la loi romaine des Bourguignons, les Francs Saliens par la loi Salique, les Bourguignons par la loi de Gondebaut, etc. Cette multiplicité de lois, qui entraînait dans les relations sociales une confusion immense, dura jusqu'au déclin de l'empire carlovingien.

On retrouve dans les lois barbares les mœurs anciennes des peuples primitifs. La femme était sous une tutelle (*mundium*) perpétuelle : d'abord sous celle de son père, puis sous celle de

son mari, puis sous celle de ses fils ou de ses collatéraux. Le mariage était un contrat où le mari achetait la femme, et comme chez beaucoup d'anciens peuples, il lui faisait un don le lendemain des noces (*Morgengabe*) pour prix de la virginité. La puissance du père sur les enfants était absolue; il avait droit de vendre ses enfants et de les punir de mort. On trouve dans la législation quelques traces des coutumes qui régirent plus tard les conventions matrimoniales relatives aux biens; mais ces coutumes apparaissent encore confuses et indéterminées; elles se développèrent plus tard sous l'influence chrétienne, et nous les retrouverons au moyen âge.

Les coutumes sur la propriété conservèrent aussi des traces de l'ancien esprit germanique. Chez les Germains, il n'existait pas de propriété immobilière individuelle; le canton appartenait à toute la tribu, c'était la *marche*; les terres vagues qui restèrent après la distribution dans les provinces, conservèrent ce caractère de *marches*. La transmission de la propriété resta enveloppée d'anciennes formes symboliques: une paille, une branche d'arbre en étaient le signe.

L'institution la plus remarquable de celles que les Barbares introduisirent dans le monde romain, fut celle de leurs formes judiciaires. Chez les peuples primitifs, et cette coutume se retrouve également dans l'Europe, l'Asie et l'Amérique, il n'y avait pas de justice sociale. Lorsqu'un homme était tué, il naissait pour sa famille un droit de vengeance contre la famille du meurtrier, et la guerre seulement faisait justice; lorsqu'une question de propriété ou d'obligation était douteuse, la force des armes seule aussi pouvait décider. Chez les Germains, la coutume du droit de vengeance (de la *faida*) donna lieu à celle des *compositions*. Lorsqu'en effet les Germains se furent familiarisés avec une organisation militaire plus parfaite, ils ne purent tolérer les guerres continuelles de familles à familles; alors on paya une composition en argent aux familles offensées, qui renoncèrent ainsi au droit de vengeance. La plupart des lois

barbares ont principalement pour but de régler ces compositions ; on évalue toutes sortes de blessures et d'attentats contre les personnes ; on évalue même la valeur diverse des personnes tuées , suivant leur condition , et c'est sur ces dispositions légales que les savants modernes s'appuient principalement pour déterminer l'état des personnes à cette époque. Le premier des résultats heureux de cette transformation de la coutume , fut de donner naissance à une administration de la justice. La décision des procès échut au comte de chaque canton , assisté de tous les hommes libres du canton réunis en plaid. Cependant le combat resta comme manière de fournir ces preuves : de là , le duel judiciaire , si fréquent dans le moyen âge , et dont on trouve la trace dans quelques-unes des lois barbares. L'Église essaya de remplacer ces preuves par d'autres moins féroces , qui n'étaient pas plus probantes , mais que les mœurs exigeaient : ce furent les *ordalies* , les jugements de Dieu , où l'individu était absous ou gagnait sa cause s'il soutenait certaines épreuves , comme celle de l'eau bouillante , du fer rougi , etc.

Tel fut l'état de l'Europe après l'invasion des Barbares. Sans doute après la longue et douloureuse catastrophe qui avait ébranlé le monde , il était difficile que le progrès se montrât dès le début dans les institutions et les lois. Mais si la voie s'ouvrait à peine pour les peuples chrétiens , un grand fait du moins était accompli : le catholicisme était sauvé , il existait une nation puissante et active ; la route était tracée ; il ne s'agissait plus que d'aller en avant.



### CHAPITRE III. — LES ARABES ET LE MAHOMÉTISME. (1).

Un peuple livré presque tout entier encore aux mœurs et aux croyances des sociétés primitives, et qui n'avait pris qu'une faible part à la marche de la civilisation antique, s'empara au

(1) L'histoire des Arabes a été, de la part de leurs savants, l'objet de travaux nombreux : les plus importants de ces travaux, qui, avec quelques renseignements donnés par les Byzantins et les Latins, forment les sources de cette histoire, sont 1° pour les temps primitifs, Mahomet et le Califat : plusieurs pièces contenues dans Eichhorn, *Monumenta antiquissimæ historiæ Arabum*, Gothæ, 1775, in-8°; Eutychius (*Annales* - 940, ar. et lat., ed. Pococke, Oxon, 1658, 3 vol. in-4°; Elmacin (*Histor.* - 1113), ar. et lat. cura Erpenii, Leyde, 1625, in-fol.; Vie de Mahomet, trad. par Vattier, 1658, in-4°; Albufarasc Barhebræus (*Chron.*, 1286), Lips., 1789, in-4° (*Histor. dynastiarum* - 1284), ar. et lat., ed. Pococke, Oxon, 1663, in-4°; Abulfeda (*Annales* - 1315, ed. Reiske, etc., Hafu, 1789, 5 vol. in-4° (*Vita Mahomedis*); ar. et lat., ed. Gagnier, Oxon, 1723, in-fol.; 2° sur les dynasties de la Perse : Mirkhond (*Historia gasnevidarum*), pers. et lat., ed. Wilken, Berlin, 1832, in-4°; Ferischta, etc. — De nombreuses analyses et extraits d'historiens orientaux se trouvent dans les ouvrages suivants : Bibliothèque orientale, par d'Herbelot; Notice et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, 1787, in-4°, 7 vol.; Assemani, *Biblioth. orient. Clementino Vaticana*, Rom., 1719, 4 vol. in-fol. (de Hammer); *Fundgruben des Orients* (mines de l'Orient), Vienne, 1809 et suiv., in-fol. — Il manque un bon ouvrage français sur l'Histoire des Arabes; voyez : *Histoire des Arabes*, par Marigny, 4 vol. in-12, 1750. — Le meilleur travail sur ce sujet se trouve dans le *Manuel* (allemand) de l'Histoire du moyen âge, de Rehm.

au septième siècle de notre ère d'une hérésie chrétienne, s'en fit un but national, la propagea avec ardeur, et arriva à jouer dans l'histoire un rôle sinon durable et fructueux, du moins brillant et fécond dans le mal.

Depuis le temps des premières migrations des peuples, les Arabes occupaient la grande péninsule qui porte leur nom. Au moment où nous sommes arrivés, ils étaient divisés en une foule de tribus indépendantes, dont quelques-unes déjà avaient été réunies à plusieurs reprises dans les siècles passés sous le gouvernement d'un seul, et qui alors se livraient principalement au commerce et à l'éducation des bestiaux. Des guerres fréquentes divisaient les tribus. Le chameau et le cheval étaient leurs seules richesses; quelques villes nées aux centres religieux et commerciaux avaient peu d'importance. La croyance en un Dieu tout-puissant, en de nombreuses divinités manifestées par les astres, l'adoration des idoles particulières à chaque tribu, des pratiques semblables à celles de tous les peuples de l'Orient, des pèlerinages fréquents au temple vénéré de la Caaba à la Mecque, telle était leur religion. Chez eux aussi fleurissait la poésie des peuples primitifs. Chaque tribu avait ses poètes qui exaltaient sa gloire, et transmettaient ses hauts faits à la postérité. Comme aux jeux de la Grèce, les poètes arabes s'assemblaient tous les ans pour se livrer des joutes littéraires, et nous possédons encore les *Vers dorés*, les sept poésies les plus célèbres de celles qui précédèrent Mahomet, et que l'admiration publique fit suspendre dans le temple de la Caaba. Tout rappelait la civilisation des sociétés les plus antiques.

Cependant le Judaïsme et le Christianisme avaient pénétré en Arabie. La tradition nomme plusieurs rois qui furent Juifs zélés. Le Christianisme y jeta surtout ses hérésies: les Nestoriens et les Eutychiens expulsés de l'empire d'Orient, allèrent y chercher refuge, et y opérèrent de nombreuses conversions. Au temps où nous sommes arrivés, l'ancienne foi idolâtrique

était chancelante ; les esprits étaient prêts à recevoir des doctrines nouvelles. Alors parut Mahomet (1).

Il aurait fallu un apôtre à l'Arabie, elle eut un réformateur. Au lieu de rattacher sa patrie à l'unité des nations chrétiennes, Mahomet, pour le progrès d'un moment, la voua à une longue anarchie, et en fit le fléau de l'Orient.

Le réformateur naquit dans la tribu des Koreischites, la plus riche et la plus célèbre des tribus, la gardienne de la Caaba, la plus féconde en poètes et en traditions. Son oncle, Abou Taleb, en était le chef ; lui-même jouissait d'une grande fortune. Quels furent dans l'origine ses desseins et ses espérances ? On l'ignore. Les événements ont prononcé : ils en ont fait un prophète envoyé par Dieu, qui a converti tout l'Orient à une religion nouvelle, et les historiens qui nous ont transmis sa vie, ont écrit sous l'impression des faits accomplis. Comme tant d'hérétiques chrétiens des premiers siècles, comme Simon-le-Magicien, comme Montan, comme tous ceux qui niaient la divinité du Christ, il put se croire inspiré de l'esprit divin et appelé à perfectionner l'œuvre des révélations antérieures. Incontestablement un but politique le poussait, et ses vues s'agrandirent avec le succès. Il commença par convertir sa famille (2). Sa femme Kadidja, son esclave Zéide, le fils d'Abou Taleb, le pieux et héroïque Ali, Abou Bekr qui devint un de ses plus fermes soutiens et plusieurs autres acceptèrent sa doctrine. La haine des Koreischites s'alluma. Depuis treize ans Mahomet avait découvert et déclaré sa vocation ; déjà un grand nombre de personnes s'étaient converties ; déjà un parti puissant s'était déclaré pour lui à Médine, lorsque les Koreischites se liguèrent avec les autres tribus voisines pour assassiner le

(1) Voyez sur les temps antérieurs à Mahomet, un mémoire de Sylvestre de Sacy, Académ. des Inscript., t. 48 et 50.

(2) Voyez : la Vie de Mahomet, par J. Gagnier, Amst., 1732, 2 vol. in-8°.

prophète dans sa maison à la Mecque. Mais Mahomet s'échappa miraculeusement, et s'enfuit à Médine. C'est de cette fuite (*hégire*) que les Arabes ont daté leur ère nouvelle (16 juillet 622). A Médine, Mahomet se trouva à la tête d'une force dévouée, et il se mit aussitôt à guerroyer contre les tribus ennemies. La seconde année de l'hégire, il gagna la bataille de Bedr, célèbre dans les annales des Arabes. La huitième, il rentra triomphant à la Mecque. Déjà la plupart des tribus avaient accepté sa doctrine, et il envoyait des ambassades impératives aux princes étrangers. A sa mort (632), il avait assisté lui-même à vingt-sept expéditions militaires et à neuf batailles; la plus grande partie de l'Arabie était soumise, et ses successeurs se trouvaient à la tête d'un peuple fanatique de la foi nouvelle, plein de confiance et de dévouement, ardent aux conquêtes.

La guerre sainte contre les infidèles était déclarée, et quelques années à peine après la mort du prophète, la Perse, la Syrie et l'Égypte, se trouvaient déjà aux mains de ses sectateurs. La sanglante bataille de Kadésie, en 635, décida la chute des Sassanides. Une tentative, que le dernier roi Izdegerd fit quinze ans plus tard pour recouvrer ses États, fut inutile. Deux batailles livrées aux Grecs (633 et 636), donnèrent la Phénicie et la Syrie. Damas, Héliopolis (Baalbeck), Jérusalem, Antioche, Alep, Césarée ouvrirent leurs portes aux Arabes. L'hérésie livra l'Égypte. Toute cette province était Jacobite (monophysite, eutychienne). Les habitants se soumirent sans peine au conquérant Amrou (638), et Alexandrie opposa seule une vaine résistance.

Déjà la discorde divisait les dominateurs. A la mort de Mahomet, sa famille fut exclue du pouvoir, et Abou Bekr fut élevé à la dignité de *calife*, c'est-à-dire de *successeur* du prophète. Celui-ci ne régna que deux ans, et transmit le pouvoir à un autre ami du prophète, à Omar, sous lequel furent opérées les conquêtes brillantes dont nous venons de parler et que la des—

truction de la bibliothèque d'Alexandrie a rendu célèbre. Sous le vieux Othman, que le conseil des principaux mahométans éleva au trône après Omar, les conquêtes continuèrent. Les bassins du Tigre et de l'Euphrate furent soumis ; les colonies arabes Bassora et Cufa devinrent des villes importantes ; une marine formidable s'éleva ; Chypre et Rhodes furent envahies. Mais il existait encore un gendre du prophète, Ali, l'un de ses premiers amis, le mari de sa fille Fatime. Le peuple tout entier se soulève en sa faveur ; Othman est tué et Ali s'empare du califat. Il ne put régner en paix. Il étouffe une première révolte fomentée par Aïcha, fille d'Abou Bekr et veuve du prophète. Mais Moaviah, l'Ommiade, s'avance contre lui avec une armée formidable. Ali gagne la bataille ; cependant la guerre se prolonge, et quelques années après Ali est assassiné et Moaviah universellement reconnu. Hassan, le fils aîné d'Ali, était mort empoisonné. Le frère de Hassan, Husein, essaya de ressaisir le pouvoir après la mort de Moaviah. Une bataille désespérée fut livrée à Kerbela. La maison d'Ali succomba ; mais l'ami du prophète et ses fils vécurent dans le souvenir du peuple ; une vénération profonde les entoura ainsi que Fatime, et bientôt les partisans d'Ali formèrent un schisme puissant dans le mahométisme.

La domination des Arabes en Orient était fondée, et la race d'Ommiah se trouvait maîtresse d'un vaste empire. Deux dynasties, celle des Ommiades, et celle des Abassides vont successivement régner sur eux. Mais la gloire et la grandeur du califat ne durera que jusqu'à la fin du neuvième siècle de notre ère, jusqu'à la mort du septième calife de la seconde dynastie. Comme religion, le Mahométisme ne cessera de régner sur les contrées conquises ; comme puissance politique, il se détruira dans les luttes intestines, et ne subsistera que faute d'un ennemi assez puissant pour lui porter des coups décisifs.

Moaviah, gouverneur de la Syrie sous Ali, avait transporté

le siège du califat à Damas. Moaviah parcourut l'Asie-Mineure, et fit trembler Constantinople. Son fils Jezid, ainsi que les premiers successeurs de celui-ci, gouvernèrent sans gloire; Abdul-Malek releva le califat en détruisant les principautés particulières qui s'étaient formées. Son fils Al-Walid renouvela les conquêtes des premiers califes. Les pays de l'Oxus et de l'Ia-carte, les contrées de la mer Caspienne furent soumises. La province romaine d'Afrique que déjà Otman et Abdul-Malek avaient essayé de conquérir, fut réduite enfin par le général d'Al-Walid, Musa. Ce même Musa et son lieutenant Ali-Tarek mirent fin à la domination des Visigoths en Espagne.

Sous le fils d'Al-Walid, Soliman, la dynastie des Ommiades retomba. Sept califes lui succédèrent. Une branche de la famille de Mahomet, les Abassides, sut profiter du mécontentement qu'excitait la faiblesse des califes, et de la haine qu'inspirait la maison des meurtriers d'Ali. L'Abasside Ibrahim, leva l'étendard de la révolte; il y périt, mais son frère Abul-Abbas détrôna les Ommiades. Tous les rejetons de la race furent massacrés. Un seul d'entre eux échappa, Abdérame; il alla fonder le califat de Cordoue en Espagne. Le frère d'Abdul-Abbas, Al-Mansor, le fondateur de Bagdad, les successeurs de celui-ci, Al-Modi, le grand Haroun-al-Raschid, qui envoya une ambassade à Charlemagne, Al-Mamoun et Al-Motassem élevèrent le califat à un haut degré de splendeur. Sous eux brilla la littérature et la science des Arabes. L'industrie et le commerce fleurissaient, une cour voluptueuse développait les arts du luxe et de la richesse. Toute la civilisation antique semblait renaître dans l'Asie orientale. Cette prospérité ne fut pas de longue durée.

En peu de temps le califat tomba au dernier degré de la décadence. Al-Motassem avait formé une garde turque, qui bientôt disposa de l'empire, comme jadis à Rome les soldats du prétoire. Quelques califes encore montrèrent par intervalle de la force et de la volonté; mais de tous côtés se formaient des prin-

cipautés indépendantes. En 935 Al-Rhadi créa une charge nouvelle, l'émir Al-Omrah, l'émir des émirs. Dorénavant celui-ci fut seul chef militaire et politique, tandis que le calife, prince religieux, vénéré, mais impuissant, resta dans l'obscurité. Quelquefois les chefs des principautés particulières qui s'étaient formées, s'imposèrent comme émirs des émirs, et rendirent quelque éclat à l'ancienne puissance des califes; tels furent les Buides, les Seljoucides et les Ayoubites; mais eux-mêmes n'avaient rien qui pût faire durer et prospérer le peuple. Le califat de Bagdad fut enfin détruit par les Mongols, en 1258. Un rejeton Abasside s'enfuit en Égypte, et y reproduisit le vain titre de calife, qui passa plus tard aux princes ottomans. Mais ces faits appartiennent à une autre période; qu'il nous suffise ici de dire quelques mots des dynasties passagères qui brillèrent par moments en Orient.

*Dynasties africaines.* Du temps d'Almansor, un Fatimite (de la race d'Ali), Edris, avait fondé une dynastie indépendante à l'ouest de l'Afrique, et avait bâti la ville de Fez. Sous Haroun-al-Raschid, Ibrahim l'Aglabite, gouverneur des provinces maures, secoua le joug des califes et éleva une autre dynastie à Cairouan. Un siècle plus tard (908) un autre Fatimite, Mahadi, réunit les royaumes de Fez et de Cairouan. Son petit-fils, Mœz-Leddin-Allah, arracha l'Égypte aux califes, fonda le Caire et y établit sa résidence. Cette dynastie des Fatimites fut longtemps puissante. Elle appartenait à la secte d'Ali, et prétendait avoir le vrai califat. La Syrie et la Palestine tombèrent bientôt entre ses mains. D'un autre côté Fez et la Mauritanie s'étaient détachés sous le gouverneur Zeiri, et ces contrées eurent leurs révolutions spéciales dont nous parlerons à l'occasion des Arabes d'Espagne. Les Fatimites furent détrônés par les Ayoubites, dynastie asiatique.

*Dynasties de l'Asie. Les Turcs.* La principauté des Théhérides, fondée sous Al-Mamoun (en 820) dans le Khorassan, et celle des Samanides qui s'éleva en 892, et dont Boukhara fut

Le siège, n'eurent qu'une faible durée. Les Buides fondèrent une principauté plus durable. Ils se divisaient en deux branches, dont l'une régnait à Schiraz et Ispahan, l'autre à Kerman. L'un d'eux s'empara du califat, et devint émir des émirs. Tous ces États tombèrent devant la puissance des Turcs.

Les Turcs étaient une race ancienne de l'Asie centrale. Vers le sixième siècle de notre ère ils avaient été soumis à des peuples tartares de la même contrée ; mais ils s'étaient révoltés et affranchis, et leurs hordes guerrières étaient puissantes dans les plaines à l'orient de la mer Caspienne. Après la conquête de la Perse, les califes s'étaient mis en relation avec elles, et comme nous l'avons dit, la garde turque, formée par les Abassides, fut une des causes occasionnelles de la décadence du califat. A partir de ce moment beaucoup de Turcs arrivèrent dans les pays arabes ; ils acceptèrent la religion de Mahomet, et leurs chefs, soit en qualité de généraux, soit en qualité de gouverneurs, eurent mainte occasion de se rendre indépendants. La première dynastie importante qu'ils fondèrent, fut celle des Gaznévides dans la Perse. Mahmoud, gouverneur de Gazna, devint sultan indépendant, vers 999. L'Indoustan éprouva la force de son bras ; les régions de l'Indus et du Gange furent soumises, et le Mahométisme se répandit parmi les peuples soumis à Brahma. D'un autre côté Mahmoud régnait sur le Chorassan et jusqu'à la mer Caspienne ; mais déjà paraissait l'ennemi qui devait renverser sa dynastie.

C'était une nouvelle migration turque qui sortait de ses steppes salées. Les Turcomans se jetèrent vers le Midi, sous la conduite de Togrulbeg, le petit-fils de Seldjouk. Les Gaznévides furent refoulés dans l'Inde, les Buides succombèrent, le calife de Bagdad nomma Togrul son émir des émirs. La Perse était le centre de cet empire seljoucide, le plus puissant depuis les premiers califes. Alep Arslan, le successeur de Togrul, fit une expédition contre l'empire de Byzance. Le schah Malek (ou Djelaleddin), fils d'Arslan, éleva à l'apogée la puissance de cette



dynastie. Puissant par les armes, il protégea les lettres et les arts; mais après lui la division commença. Il se forma une foule de sultanats particuliers. L'un d'eux, celui de Chowaresmides ou Chasissemides, détruisit, en 1215, la branche centrale des Seljoucides. Déjà ces Chowaresmides avaient abattu la dynastie Ghuride, que des Perses avaient élevée sur une partie de l'empire de Gazna. Eux-mêmes succombèrent devant la première invasion des Mongols.

Cependant nul de ces pouvoirs n'avait pu réduire à l'unité toutes ces principautés féodales de l'Asie, ballotées par des révolutions continuelles. Dans les montagnes de la Syrie, s'étaient toujours maintenues libres les populations semi-chrétiennes des Druses et des Maronites. Dans la Perse, une secte mahométane, les Ismaélites, avait fondé, vers 1090, un empire qui se maintint jusqu'au temps des Mongols. Une branche de ces Ismaélites se rendit célèbre pendant les croisades. Son chef, le Vieux de la Montagne, était entouré de sectaires fanatiques, qu'il envoyait tuer par trahison ses ennemis, et le nom d'*Assassins*, qu'ils portaient, est resté le signe d'un des plus grands crimes (1). A Jérusalem, les Ortocides reconnaissaient la suzeraineté des successeurs de Togrulbeg; mais les croisés chrétiens les détrônèrent. Il subsista aussi des branches seljoucides. La plus remarquable d'entre elles fut celle qui gouverna l'Asie mineure, le sultanat de Roum, dont le siège fut d'abord à Icone et plus tard à Nicée. Les croisés le combattirent vaillamment, mais ne purent le détruire.

La dernière dynastie qui brilla en Asie avant les Mongols, fut celle des Ayoubites, que Saladin, l'adversaire de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, a rendu célèbre. Un gouverneur Seldjouk de la Syrie, avait fondé dans ce pays la dynastie des Atabèques, qui s'éleva surtout sous Noureddin.

(1) Voyez de Hammer, Histoire de l'ordre des Assassins, trad. en français, 1833, in-8°.

Celui-ci envoya en Égypte Schirkuah, oncle de Saladin, pour arranger une discorde survenue pour le grand visirat des Fatimites. Schirkuah parvint lui-même au visirat et transmit son pouvoir à Saladin, qui monta sur le trône des Fatimites après l'extinction des princes de cette race. Après la mort de Noureddin, Saladin soumit la Syrie, reconnut le califat de Bagdad et prit Jérusalem aux chrétiens. Ses successeurs, les Ayoubites, s'affaiblirent peu à peu, jusqu'à ce qu'en 1250, la garde, composée de Mamelouks (esclaves achetés aux Mongols), tuèrent le dernier d'entre eux, au moment où il venait de conclure la paix avec Saint-Louis. L'Égypte, depuis ce temps, resta soumise aux Mamelouks.

**CIVILISATION MAHOMÉTANE.** Dieu semble avoir laissé croître la religion de Mahomet à côté de la religion chrétienne, afin d'avertir l'humanité par un exemple effrayant. Au moyen âge, lorsque les nations chrétiennes dans l'enfance, s'efforçaient laborieusement de vaincre les débris de l'antiquité, la fleur subite et précoce de l'Islamisme, aurait pu tromper les esprits superficiels. Les Arabes jouirent avant nous d'une littérature, d'une science, d'un art national; leur commerce fut prospère, la cour de leurs princes brillante, quand l'Europe semblait encore plongée dans la barbarie; mais leur littérature et leur science, nourries par une sève étrangère, n'avaient pas en elles-mêmes de force vitale; et les demeures voluptueuses des princes ont été foulées par des conquérants féroces, dont le Mahométisme n'a jamais adouci les mœurs. Aujourd'hui les faits ont prouvé que le Mahométisme n'a engendré que des ruines; l'Europe chrétienne est l'arbitre du monde.

Le livre fondamental de la religion mahométane, le Coran (1),

(1) Le Coran, traduit par M. Kasimirski (dans le recueil qui a pour titre : *Livres sacrés de l'Orient*, Paris, 1840, gr. in-8°), précédé d'une Dissertation sur la religion de Mahomet et les sectes arabes, traduite de l'anglais, de G. Sale.

le recueil des traditions arabes, la Sonna, les décisions des théologiens scolastiques et des jurisconsultes, telles sont les sources divines et humaines de la civilisation arabe.

Les différentes parties du livre éternel de la sagesse divine, furent successivement communiquées au prophète, soit par inspiration, soit par des rapports directs avec les anges. Ses disciples les recueillirent avec soin, et Abou Bekr les coordonna et en fit le Coran. La Sonna se forma peu à peu de traditions et de souvenirs ; mais tous les sectateurs d'Ali en rejettent l'authenticité, et sur cette question un schisme grave divise l'Islamisme. Aussitôt que l'esprit scientifique se fut éveillé parmi les Arabes, la dialectique s'attacha aux textes du Coran et de la Sonna, et en développa les conséquences avec une subtilité remarquable. Tout s'y trouvant renfermé, le dogme, la morale, la loi civile et militaire, il naquit des interprétations nombreuses, et les Mahométans sont fiers de leurs soixante-douze grandes hérésies. Quatre écoles cependant conservèrent les caractères de l'orthodoxie. C'est leurs doctrines que nous suivrons en examinant les principes du Coran.

Voici les dogmes essentiels de la religion mahométane :

1° Le dogme de l'unité de Dieu : ce dogme de l'Ancien Testament, que Moïse avait enseigné aux Juifs deux mille ans auparavant, fut la seule pensée progressive de la religion nouvelle, la croyance supérieure mise à la place de l'idolâtrie arabe et de la dualité persane. C'était sans doute un pas immense pour les Arabes et capable d'engendrer l'élan vigoureux de l'Islamisme naissant. Mais dans l'histoire de l'humanité il est nul, car sans Mahomet toutes ces populations eussent été acquises au Christianisme. Ce dogme, une fois constitué, devint l'objet capital de l'élaboration théologique des Arabes. Là vinrent se poser toutes les subtilités de la dialectique aristotélicienne, et les orthodoxes eux-mêmes se divisèrent, principalement sur ce sujet, en quatre grandes sectes, dont chacune lança une foule de livres de controverse et de doctrine. La plupart de ces disputes sont sans

intérêt. La tendance orthodoxe consiste à concentrer tous les attributs de Dieu dans l'unité absolue, afin de séparer nettement le dogme mahométan du dogme chrétien.

2° Le dogme de la prédestination absolue. Ce dogme est discuté : il est des sectes mahométanes qui soutiennent la doctrine du libre arbitre. Mais le texte du Coran et les traditions de la Sonna leur sont contraires ; et l'immense majorité des Mahométans s'est soumise à la croyance désolante de l'inexorable fatalité. L'influence de cette doctrine sur les peuples de l'Orient, condamne irrévocablement la religion de Mahomet. Là est la raison de cette mollesse, de cette inertie, de cette passivité des nations orientales, de leur indolence dans la vie privée, de leur esprit stationnaire en toutes choses. Lorsque les hommes ont la ferme croyance qu'une destinée inévitable règle toutes leurs pensées et tous leurs actes, ils doivent logiquement se soumettre à toutes les impulsions passives du dehors, obéir à tous les désirs qu'ils peuvent satisfaire, plier devant tous les obstacles : si quelquefois une énergie fébrile les emporte à des actes vigoureux, cette énergie les quitte bientôt et les abandonne à un relâchement insurmontable. Telle est l'histoire des nations de l'Islam ; leur décadence fut toujours aussi rapide que leur élévation.

3° Le dogme de la mission des prophètes. Mahomet respecta les traditions juives reçues parmi les Arabes, en leur enseignant que Dieu avait déjà envoyé plusieurs prophètes. Il reconnut le caractère sacré d'Abraham, de Moïse, de Jésus-Christ. Il suivit en même temps la voie tracée par l'Arianisme en se proclamant prophète après Jésus-Christ. Mais il était le dernier et le plus saint des prophètes, et la théologie a déterminé avec soin son caractère dogmatique. Cependant malgré les efforts de Mahomet pour interrompre la route logique sur laquelle il avait marché lui-même, d'autres après lui suivirent son exemple, et de son vivant même il eut à combattre deux fanatiques qui levèrent drapeau contre drapeau.

4° Le dogme de la vie future, des peines et des récompenses, et celui d'Êtres spirituels autres que l'homme, d'anges de divers ordres et de démons.

En morale, Mahomet non-seulement n'inventa rien, mais encore il resta bien au-dessous des principes qui depuis longtemps avaient cours parmi les chrétiens. On connaît les promesses grossières pour l'autre vie, par lesquelles le prophète s'efforça de gagner des fidèles, et par lesquelles il souilla le dogme de l'immortalité. Socialement, Mahomet se conforma aux mœurs de l'Orient païen, et sa réforme n'introduisit pas le moindre progrès. Le pouvoir du calife à la fois religieux et politique, dégénéra nécessairement en un despotisme absolu, comme il doit arriver partout où le prince peut détourner les armes spirituelles au bénéfice d'intérêts tout séculiers, et faire de son égoïsme temporel un article de foi. La forme de la transmission du pouvoir, fut d'abord, comme dans toutes les tribus antiques, l'élection dans la famille gouvernante. Mais les familles gouvernantes changèrent par l'effet des circonstances, et la loi de l'hérédité de père en fils devint prédominante. L'infériorité native des femmes, le despotisme paternel, la polygamie, le divorce, l'esclavage furent sanctionnés par le Coran. Mahomet, il est vrai, essaya de limiter la polygamie, et ordonna que nul croyant ne pourrait avoir plus de quatre femmes; mais lui-même, en sa qualité de prophète, se donna le privilège d'en posséder un nombre indéterminé, et de pouvoir user de celles des autres lorsqu'il lui plairait ainsi, et ses successeurs imitèrent largement l'exemple qu'il avait donné. Mahomet sanctionna aussi cette passion de la guerre que nous avons vue si profondément empreinte chez les peuples primitifs, et qui était un des caractères constants des Arabes. La guerre sacrée contre les infidèles fut établie comme un des premiers devoirs, et les théologiens pratiques, c'est-à-dire les jurisconsultes, commentèrent longuement ce précepte. Mais jamais le Coran n'a fait disparaître des guerres mahométanes cette barbarie

sauvage qui pille, viole, incendie et fait périr le vaincu dans d'horribles tortures.

Une grande partie du Coran est relative aux prières, aux jeûnes, aux aumônes, coutumes empruntées par Mahomet aux religions de l'antiquité. Les ablutions, les purifications, la distinction des animaux impurs, ces préceptes des temps primitifs, se retrouvent dans ses livres. Le nombre des prières fut rigoureusement déterminé, et les prières communes, dans les édifices publics, nommés *mosquées*, sont les seuls actes du culte chez les Mahométans. L'obligation des pèlerinages à la Mecque, empruntée également aux usages antiques, constitua une autre loi fondamentale du prophète. L'aumône devint une observance légale, semblable à celles qui liaient si étroitement les Juifs. Mais cette lettre morte de l'aumône, accomplie souvent avec tant d'abnégation par les saints mahométans, n'engendra jamais la charité active que commande l'Évangile.

Telle fut la religion de Mahomet. En haine du Christianisme, beaucoup d'historiens en ont exalté la valeur. On a exalté plus encore la littérature, les beaux-arts et la science des Mahométans, et suivant quelques-uns, tous les progrès de notre moyen âge catholique ne seraient que des emprunts faits aux Arabes. La réalité est bien au-dessous de ces éloges exagérés (1).

La poésie arabe ne se ressentit que faiblement de l'influence de la doctrine religieuse de Mahomet. Les chants de guerre et d'amour, les généalogies héroïques, les contes empruntés à l'ancienne mythologie païenne, ne cessèrent, après comme

(1) Consultez sur la littérature arabe, les recueils cités p. 144, et les bibliographes : Casiri, *Bibliot. arabico-hispanica*, Escur., 1760, 2 vol. in-fol., et Schnurrer, *Biblioth. arabica*, Halle; 1811, in-8°. — Différents morceaux ont été traduits. Voyez principalement Sylvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2<sup>e</sup> éd., 1826, 3 vol. in-8°.

avant les temps du prophète, de charmer les loisirs des Arabes. Les premières conquêtes de l'Islamisme interrompirent pour un moment les développements littéraires. Mais la poésie refleurit sous les Abassides, et après eux une foule de dynasties asiatiques, africaines, espagnoles, se rendirent célèbres par la protection qu'elles accordèrent aux lettres. Dans l'ordre chronologique des monuments littéraires qui restent, se placent d'abord les deux anciennes anthologies : la grande *Hamasa*, recueillie vers 830, et la petite *Hamasa*, recueillie vers 880; puis vient le roman héroïque des aventures d'Antar, compilé au commencement du neuvième siècle; enfin les œuvres d'une foule de poètes, dont chacun nous a légué son *divan* (recueil). Parmi ceux-ci, les plus célèbres sont Motenabbi, Abul Ala Ahmed, Hariri, Abul Kasim, Elmokadessi. Les contes des Mille et une Nuits, d'origine indoue ou persane, reçurent probablement leur forme arabe aux temps d'Haroun al Eeschid et d'Al Mamoum.

L'ancienne poésie persane se releva aussi sous les dynasties mahométanes; mais en conservant ses formes nationales. Les Gaznévides surtout protégèrent les lettres, et la cour de Mahmoud fut un brillant rendez-vous des poètes. Là vécurent Ansari, le roi des poètes, et Ferdousi, qui recueillit dans son livre des rois les traditions antiques de la Perse. Le mouvement littéraire de la Perse ne fut pas interrompu par l'invasion mongole. Les noms de Ferideddin-Attar, de Saadi, de Hafiz et de Noureddin conduisent jusqu'à la fin du quinzième siècle(1).

Les beaux-arts ne purent prendre un développement spécial. La religion défendait expressément toute image figurée; il n'y eut donc ni sculpture ni peinture. L'architecture seule reçut quelques perfectionnements; mais quoique riche d'ornements

(1) Voyez de Hammer, *Geschichte der schönen Redekunste Persiens* (Histoire des belles-lettres en Perse, Vienne, 1818, in - 4°.

et de détails, on n'y remarque ni pensée créatrice, ni invention originale. Les formes principales sont empruntées aux étrangers, le dôme aux Byzantins et les détails aux Indous. La mosquée n'est qu'une grande salle soutenue de piliers; la foi religieuse n'engendra aucun symbole nouveau. Ce fut plutôt à décorer les demeures des princes que s'attachèrent les architectes. On a soutenu que l'architecture catholique du moyen âge procédait de modèles arabes. Cette erreur a pu prendre quelque consistance, parce que les deux ordres d'architecture se basaient sur des éléments communs, l'architecture byzantine. Mais l'architecture chrétienne transforma l'architecture byzantine, et en fit sortir une œuvre originale, dominée par les symboles dogmatiques du christianisme, tandis que les Arabes ne firent qu'accumuler des détails sans unité (1).

L'activité scientifique fut excitée par les Grecs de la Syrie, qui venait d'être conquise, et toute la science du mahométisme ne fut qu'une reproduction de la science byzantine dont nous avons parlé. Ce furent des Syriens nestoriens qui, sous les Abassides, initièrent les califes à l'art grammatical, à la rhétorique, à la dialectique, aux sciences mathématiques et naturelles sorties de l'école d'Alexandrie. Les Arabes s'y jetèrent avec avidité. Les califes créèrent des écoles, des académies; une foule de versions furent entreprises par leur ordre. Ces versions qui passèrent du grec au syriaque, et du syriaque à l'arabe sont en général très-mauvaises. Cependant elles provoquèrent l'imitation, et l'on vit surgir une foule de travaux sur la langue et la grammaire, des dictionnaires, des recueils de proverbes d'après les modèles byzantins. La philosophie aristotélicienne, principalement la dialectique, fut admise dans les

(2) Il ne reste pas de monuments anciens de l'art arabe en Orient. Ceux de l'Inde, qui rappellent en effet le style catholique, sont postérieurs au quinzième siècle. Nous parlerons de ceux d'Espagne dans l'histoire de cette contrée.



écoles. Ce fut le seul des systèmes grecs que les Arabes connurent ; ils en élaborèrent les formes subtiles , et l'appliquèrent à leur théologie théorique et pratique. Une foule de sectes diverses naquirent de cette scolastique, semblable à celle qui se formula plus tard dans l'Occident ; mais la scolastique des Arabes fut le dernier mot de leur philosophie. Leur science historique se développa assez tard. On nomme quelques historiens des deux premiers siècles de l'hégire ; mais les plus anciens de ceux qui se soient conservés , datent du commencement du neuvième siècle de notre ère. A partir de ce moment parurent une foule d'œuvres historiques , des chroniques à l'imitation des Grecs , des biographies , etc. De ces histoires , les plus importantes , soit comme sources de l'histoire de l'Orient , soit comme monuments de la science , sont celles de Tabari (mort en 923), dont la chronique n'existe plus complètement que dans la version persane du patriarche jacobite d'Alexandrie, Eutychius ou Said-ben-Batrick (mort en 940) ; celle de l'Arménien jacobite, A bulpharasch ou Bar-Hebræus (mort en 1286) ; du chrétien George Elmacin (mort en 1273) ; du prince ayoubite, Abulfeda , auteur de la vie de Mahomet et de plusieurs autres travaux importants ; d'Arabschah (mort en 1450), l'historien de Tamerlan. La Perse aussi donna naissance à d'importants historiens , parmi lesquels le plus remarquable est Mirkhond , dont le livre est une des sources les plus précieuses de l'histoire orientale.

Les Arabes cultivèrent avec soin les sciences mathématiques, physiques et médicales (1). Sous ce rapport encore ils restèrent les fidèles imitateurs des Grecs , et s'il est vrai que plusieurs points de détail furent développés par eux , que l'algèbre fut perfectionnée, la trigonométrie simplifiée, l'astronomie enri-

(1) Voyez Delambre, *Histoire de l'Astronomie au moyen âge*, 1818, in-4° ; l'*Histoire de la Médecine*, par Kurtsprengel ; l'*Histoire des Mathématiques*, par Montucla.

chie de nouvelles observations, ainsi que la géographie; s'il est vrai que la médecine (\*) a pu s'enorgueillir de découvertes utiles, il est vrai aussi que toutes ces sciences ne sont nouvelles que par quelques détails, et que les Arabes n'ont pressenti aucune des grandes inventions qui ont placé la civilisation moderne si haut au-dessus de l'antiquité, aucun de ces solutions fondamentales qui ont changé la face de la science.

Il est en outre un fait important, qu'il ne faut pas perdre de vue lorsqu'on cherche la valeur de la civilisation mahométane : c'est que la poésie, l'art et la science, aussi bien que l'industrie et le commerce des peuples de l'Islam, n'ont touché jamais qu'une faible partie de la population; que tous les développements ne se firent sentir que dans le cercle restreint de la cour des princes. Pour le peuple, il n'y eut jamais ni éducation, ni instruction, et la masse resta plongée dans l'ignorance et courbée sous un despotisme avilissant. Pour le commerce et l'industrie, les mêmes phénomènes se représentent. Dès la plus haute antiquité des relations commerciales liaient l'Arabie à l'Inde d'un côté, à l'Égypte de l'autre. Sous les successeurs de Mahomet, la conquête de l'Asie occidentale mit entre les mains des Arabes tous les centres d'industrie de la Syrie, de Bagdad et les bassins de l'Euphrate et du Tigre; les villes de la Boukkarie, les bords de la Méditerranée, Alexandrie et tout le rivage africain formaient des points commerciaux importants, et au moyen des relations établies avec les ports chrétiens de la Méditerranée, principalement avec Venise et Gènes, les Arabes

(\*) Elle fut importée pratiquement à la cour d'Almansor, par le Nestorien Georges Bachtistna. Mesué la constitua scientifiquement en traduisant les ouvrages des Grecs vers le milieu du neuvième siècle; successivement Rhazes de Bagdad, le Perse Ali ben Abbas, le célèbre Avicenne de Bokkara (mort en 1036), Abulkasis de Cordoue, chirurgien distingué, Averrhoès de Courdoue, philosophe aristotélicien, médecin et astrologue, l'enrichirent de leurs travaux.

eurent pendant tout le moyen âge le privilège du commerce oriental de l'Europe. Avec de pareils moyens, l'industrie dut se développer et la richesse s'accroître. Cependant une prospérité durable ne répondit pas à de si brillantes données. L'industrie, en effet, produisit avec profusion tout ce qui peut satisfaire les jouissances individuelles ; rien n'a surpassé le luxe et la volupté des harems. Mais toutes ces richesses affluaient à la cour des princes et dans quelques villes commerciales. Les classes inférieures étaient excessivement misérables ; la campagne se dépeuplait, la misère tuait les hommes en même temps que la polygamie corrompait les races. Aujourd'hui toutes ces contrées, que le mahométisme trouva florissantes et civilisées, sont désertes et livrées à la barbarie, et l'Europe a la tâche pénible de reconstruire sur les ruines qu'il a faites.

#### CHAPITRE IV. — LES CARLOVINGIENS.

Nous avons laissé la France s'affaissant sous les successeurs de Clovis. L'invasion des Sarrassins va lui fournir l'occasion de reprendre sa mission, et une nouvelle dynastie va s'élever, qui par son dévouement au devoir national, portera la nation à son plus haut degré de gloire et reconstruira sur une base plus féconde l'ancien empire d'Occident (1).

Charles Martel, Pépin-le-Bref et Charlemagne, voilà les grands hommes, qui par leurs efforts intelligents réalisèrent cette œuvre magnifique. Leur but fut l'unité de la France, sa grandeur et sa force, et par elle l'extension du Christianisme ; leur moyen, la coopération avec l'Eglise. Dans l'Eglise résidait alors toute civilisation, toute puissance intellectuelle ; la

(1) Sources : différentes chroniques et annales dans les collections de D. Bouquet et de Marq. Freher. — Pour Charlemagne : Eginhard, chancelier de l'empereur, mort en 839 (de vita et gestis Caroli magni) et autres.

nouvelle dynastie grandit comme celle de Clovis, en s'en faisant le soutien et le bras armé. Les services que se rendirent ces deux grands pouvoirs du siècle furent réciproques : ce furent les rois carlovingiens qui créèrent politiquement l'unité de l'Église, qui donnèrent au pape l'autorité et la force nécessaire pour soutenir ses droits au gouvernement général de l'Église, et ce fut à l'influence de l'Église, à sa participation légale à toutes les affaires politiques, que le nouvel empire romain, établi par les Français, dut lui-même sa grandeur.

Pépin d'Héristal, sous le nom des rois fainéants, avait régné avec bonheur. La haute aristocratie avait reconnu son empire, et sauf quelques guerres sur la frontière orientale de l'Austrasie, rien n'avait troublé son administration. En mourant il laissa un petit-fils, Théodebaut, et un fils naturel, Charles, surnommé plus tard le *Martel*. La veuve légitime de Pépin, Plectrude, fit emprisonner Charles; mais bientôt les grands de Neustrie se révoltent, chassent Théodebaut qui meurt peu après, choisissent un nouveau maire du palais, se liguent avec les Frisons, avec lesquels la France était en guerre jusqu'ici, et remplacent le roi Dagobert III qui venait de mourir, par Chilpéric II. Charles se sauve en Austrasie. Il rassemble facilement une armée contre les Neustriens, soutenus par tous les ennemis extérieurs, les bat dans plusieurs rencontres, oppose Clotaire IV à Dagobert III, et après la mort de ces deux princes gouverne le roi Thierry IV et la France d'une main aussi forte que son père Pépin (716).

Malgré son courage et son génie, Charles Martel n'eût peut-être pas réussi à maintenir l'intégrité de la France, si une grande occasion ne se fût offerte pour rappeler la nation à son but, et pour la rallier tout entière autour de l'œuvre commune qu'elle avait acceptée dans l'origine. Il se passa alors un fait dont les conséquences pour la civilisation furent incalculables, et dont toute la gloire appartient à notre patrie. Les

Arabes (1), maîtres de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, se jetaient sur la France, le dernier rempart du Christianisme ; si elle périssait, c'en était fait de la morale de l'Évangile et de toutes les améliorations sociales qu'elle devait engendrer. Déjà en 715 des Arabes avaient passé les Pyrénées, et depuis ce temps ils n'avaient cessé de s'avancer dans l'Aquitaine, gouvernée alors par le duc Eudes, de famille mérovingienne, qui auparavant dans un but d'indépendance personnelle, s'était révolté contre le pouvoir de Charles. Maintenant arrivait une masse énorme de combattants arabes : ils battirent l'armée d'Eudes, ravagèrent les campagnes, brûlèrent les villes et avancèrent jusque vers Poitiers et Tours. Là se présenta l'armée de Charles. La bataille fut sanglante, mais la victoire resta aux Français. Les débris de l'armée arabe retournèrent en Espagne. L'Europe chrétienne fut arrachée au sort de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Asie ; le principe de tout progrès et de toute civilisation fut sauvé (732).

A la mort d'Eudes, Charles s'empara de l'Aquitaine. Des grands de Bourgogne appelèrent encore une fois les Arabes ; mais Charles, après une guerre heureuse, leur reprit les positions qu'ils avaient enlevées, principalement Nîmes, Agde, Béziers et Avignon, et les réduisit à des territoires peu étendus au sud de la France. Charles, après avoir pacifié la France, négociait avec le pape qu'il devait protéger contre les Lombards, lorsque la mort le surprit (741).

Charles avait associé à son commandement ses fils Carloman et Pépin-le-Bref. Griffon, son fils naturel, avait obtenu quelques provinces ; mais ses frères les lui arrachèrent. Childéric III était roi nominal.

Les premières années du gouvernement des nouveaux maires furent occupées par des guerres en Aquitaine, en Bavière où

(\*) Voyez Raynaud, *Invasions des Sarrasins dans le Midi de la France*, in-8°, 1836.

le duc Odilon s'était révolté, en Saxe où le paganisme régnait encore. Bientôt Carloman renonça au monde et se retira dans un couvent, et Pépin resta seul maire du palais. Alors celui-ci fit demander au pape Zacharie s'il pouvait prendre le titre de roi, et le pape répondit que celui qui remplissait le devoir devait aussi avoir le droit. Childéric III fut relégué dans un couvent, et la nouvelle dynastie monta sur le trône avec Pépin I (752).

L'union intime de Pépin avec les évêques, sa soumission à l'Église, ses efforts constants et dévoués pour propager la foi chrétienne, ses guerres dirigées presque toutes vers ce but, voilà les traits glorieux qui ont mérité au premier carlovingien une si grande place dans l'histoire. Les Allemands se convertissaient au Christianisme, la suprématie papale se constituait, les mœurs païennes cédaient à des mœurs nouvelles. Pépin préparait le grand empire que Charlemagne devait élever à l'apogée de la gloire.

Après plusieurs guerres contre les Arabes et les Saxons, le roi de France marcha au secours du pape. Astolphe régnait en Lombardie; il avait pris Ravenne et la plupart des villes de l'exarchat et menaçait Rome. Les résultats de la première campagne manquèrent par suite de la mauvaise foi d'Astolphe. Pépin alors rentra en Italie, châtia les Lombards, leur imposa tribut et donna en souveraineté au pape, Rome et un territoire considérable. De nouveaux exploits contre le duc Waifer d'Aquitaine illustrèrent ses derniers jours, et il mourut enfin comblé de gloire, et laissant le royaume à ses deux fils, Charles et Carloman (768).

Ces deux princes se partagèrent le commandement du royaume; l'un résidait à Noyon, l'autre à Soissons. Des mouvements éclatèrent en Aquitaine, mais furent réprimés. Bientôt Carloman mourut et Charles, préoccupé seulement de l'unité de la France, ne tint pas compte des enfants mineurs de son frère, et prit possession de tout le royaume. La veuve de Car-

loman s'enfuit avec ses enfants auprès de son père Didier , roi des Lombards (771).

Alors commence la série des hauts faits qui ont valu justement à Charles le titre de grand (1). Pendant plus de quarante ans , il combattit sans relâche pour la religion chrétienne en Italie , en Allemagne , en Espagne , et la France reçut sous son règne une étendue qu'elle n'a plus atteinte depuis. La papauté et l'Église se reconstituèrent par son secours ; une activité incessante le poussait à la législation , à l'amélioration des mœurs et des coutumes , à la transformation de la société ; partout il dirigeait , commandait , administrait ; les plaids et les conciles , réunis toujours dans un but utile , devinrent excessivement fréquents. Charlemagne organisa des écoles , fonda des institutions scientifiques , rétablit le culte , importa en France une nouvelle musique d'église. Sur toutes choses s'étendait son activité prévoyante , et partout on le trouve en avant de la société qu'il devait diriger.

Ici , c'est principalement son œuvre militaire qui doit nous occuper.

Les guerres les plus importantes de Charlemagne , furent celles qu'il eut à soutenir en Allemagne , surtout contre les Saxons. Il s'agissait de détruire l'ancien foyer de l'idolâtrie germanique ; il s'agissait de conquérir une vaste région au Christianisme et d'assurer les frontières orientales du royaume. L'ancienne ligue des Saxons subsistait toujours ; elle s'étendait du Rhin aux frontières des Slaves et formait trois tribus : les Westphales , les Ostphales et les Engern. La guerre fut longue et acharnée. Chaque campagne aboutissait ordinairement aux mêmes victoires et aux mêmes trahisons. Lorsque le roi de France arrivait avec son armée , les Saxons se soumettaient

(1) Voyez Gaillard , Histoire de Charlemagne , 1819 , 2 vol. in-8°. — Voyez aussi Desmichels , Histoire du moyen âge , 2 vol. in-8°.

après avoir perdu quelques batailles ; mais , sitôt qu'il était parti , ils attaquaient les garnisons et refusaient de remplir les conditions voulues. Ainsi fut entreprise une expédition en 772 , une autre en 775 , une troisième en 776. En 777 les chefs saxons jurèrent fidélité au plaid de Paderborn , et acceptèrent le Christianisme ; mais l'un d'eux , Witichind , s'était enfui , et une nouvelle et terrible révolte éclata bientôt. Charles , vainqueur , pardonna encore , et recueillit encore la trahison. Alors , dans sa juste colère , il fit massacrer plus de cinq mille des principaux Saxons assemblés à Ferdi. A une guerre de trois ans qui en résulta , succédèrent enfin , après la défaite de Witichind , huit années de repos. La dernière insurrection éclata en 798 , et pendant six ans encore il fallut combattre. Enfin , les Saxons se soumirent , et acceptèrent le Christianisme. Charlemagne , de son côté , les reçut à titre de citoyens libres et ayant les mêmes droits que les classes militaires de la France. Pour consolider son œuvre , il transplanta une foule de familles saxonnes en France , et repeupla la Saxe de colonies militaires. On ne cessa , en outre , de combattre sur les frontières septentrionales et orientales de la Saxe , contre les Slaves et les Danois , dont le voisinage offrait des dangers de toute espèce.

Dès l'année 774 , Charlemagne avait détruit le royaume Lombard. Didier avait succédé à Astolphe en Lombardie , Soutenu d'abord par l'Église et le roi Pépin , il s'était brouillé bientôt avec le pape. Cependant une alliance avec les rois de France semblait devoir consolider sa puissance , lorsque sa fille , la veuve de Carloman , vint chercher refuge en Italie. Didier demande au pape de proclamer roi de France les fils de Carloman ; et sur le refus du pape , il attaque les possessions de l'Église. Alors Charlemagne marche sur l'Italie ; les Lombards sont battus , et Charlemagne prend le titre et le pouvoir des rois de la Lombardie. La chute de Didier entraîna aussi celle de son gendre Tassilon duc de Bavière , qui , après s'être révolté plusieurs fois , fut enfin enfermé dans un couvent. Bientôt après la Ba-



vière fut agrandie des pays arrachés aux Avars, dont l'empire fut détruit après plusieurs campagnes de Charlemagne et de son fils Pépin et où l'on érigea la marche d'Autriche (Austrasie).

Enfin, les Mahométans du Midi éprouvèrent les coups de Charlemagne aussi bien que les païens du Nord. Plusieurs princes arabes l'appelèrent en Espagne contre leurs califes. Charles passa les Pyrénées, prit Pampelune et poussa jusqu'au delà de l'Èbre. Mais au retour, les peuplades gasconnes des Pyrénées, surprisent son arrière-garde dans les défilés, et lui firent éprouver une défaite. Les pays des Pyrénées à l'Èbre étaient devenus français et formaient les marches d'Espagne (778). Mais quinze ans après, les Arabes les reprirent; la guerre recommença et dura pendant le reste du règne de Charles. Dans les possessions françaises se forma le comté de Barcelone; les autres princes chrétiens qui existaient encore dans l'Espagne puisèrent aussi dans ces secours les forces nécessaires pour maintenir leur indépendance.

Déjà Charlemagne avait accompli une grande partie de ces travaux, lorsqu'il fut appelé à Rome, contre les factions de la ville qui avaient attaqué le pape Léon II. Ce fut alors que, le jour de Noël de l'an 800, dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, Léon représentant de tout le monde chrétien, plaça sur la tête de Charlemagne la couronne des empereurs. Alors l'empire d'Occident fut renouvelé, et à l'exception de l'Espagne et de l'Italie méridionale, les anciennes provinces se trouvèrent réunies encore une fois dans les mêmes mains. Beaucoup d'autres dont les habitants étaient arrachés à la vie sauvage, venaient d'y être jointes. La France, à peine constituée, avait rétabli l'unité européenne.

*Constitution sociale sous Charlemagne.* La société n'avait pas subi de modifications importantes depuis l'établissement des Francs. Les lois barbares et romaines, avec la diversité des droits personnels qu'elles créaient dans la société, subsistaient encore; la loi Salique seule fut revue et arrangée par Charle-

magne. Tous les ans la législation s'enrichissait de nombreux *Capitulaires* ; c'est ainsi que l'on nommait les ordonnances royales, s'appliquant à toutes choses et réglementant les affaires du plus haut et du plus mince intérêt. Une première collection en fut faite en 827 par l'abbé Angese ; le diacre Benott la compléta plus tard, et il nous est parvenu ainsi une foule de pièces qui nous permettent de juger parfaitement l'œuvre législative de Charlemagne (1).

Depuis l'avènement de la nouvelle dynastie, le pouvoir royal avait cru en puissance et en majesté. Une cour nombreuse, calquée en partie sur l'ancienne cour romaine, et où l'on voit déjà l'origine de quelques-unes de ces dignités domestiques de la couronne, qui, dans le moyen âge, jouèrent un si grand rôle (chancelier, échanson, maréchal, etc.), entourait le prince. L'empereur n'avait pas encore de résidence fixe, mais le plus souvent il séjournait sur le Rhin, dans sa magnifique *villa* d'Ingelheim, ou dans celle qu'il aimait plus que tout autre, à Aix-la-Chapelle. C'était de là qu'il pouvait surveiller et maîtriser les provinces nouvelles qu'il avait conquises, c'était le point d'union de l'ancienne France et de la *France orientale* qu'il venait de créer.

Deux fois par an, au printemps et en automne, le grand plaid ou parlement se réunissait autour du roi. Ordinairement il était double : d'un côté les évêques et les abbés délibéraient en synode provincial, de l'autre était tenu le plaid militaire et administratif des fonctionnaires publics et des officiers de l'armée. Là étaient prises toutes les résolutions importantes et étaient promulgués les capitulaires qui devenaient loi commune.

Le comte palatin était le fonctionnaire le plus immédiatement attaché au roi ; chaque palais impérial, chaque villa avait du reste son comte palatin. Charlemagne donna à ces comtes une

(1) Baluzius, *Capitularia regum Francorum*, Par., 1780, 2 vol. in-fol.

partie de l'autorité des ducs, dont il laissa les fonctions s'étendre. Mais les comtes restèrent toujours les chefs militaires et judiciaires des cantons, et parmi eux les plus puissants furent les chefs des cantons frontières, les comtes des marches (*Margraves*). L'obligation du service militaire resta imposée aux bénéficiaires. Les règlements du *Herribannum* (de *Heerbann*, appel de l'armée, d'où sont venus les mots de ban et d'arrière-ban) reçurent une nouvelle vigueur, et bientôt tous les hommes libres possesseurs de manoirs (portions de terre de trente-six arpents, avec maison et famille de colons) y furent assujettis. Ces manoirs étaient devenus complètement héréditaires, il en fallait plusieurs pour former un bénéfice complet, et chaque soldat représentait quatre manoirs; les possesseurs les plus riches, officiers naturels de ces soldats bénéficiaires, étaient appelés *seniores* ou seigneurs.

Une nouvelle classe s'était formée, celle des *ministeriales*, des serviteurs du roi, des fonctionnaires publics. Chacun de ceux-ci avait sous ses ordres des *ministeriales* inférieurs, ses serviteurs particuliers, et aux derniers degrés de l'échelle, ce mot désignait les colons non libres qui souvent, dans les cas de nécessité, devaient marcher à la guerre, et qui ordinairement y accompagnaient leur maître à titre de valets.

Une des plus importantes institutions administratives de Charlemagne fut celle des *Missi dominici*, des envoyés du roi. Tous les ans des personnes investies de la confiance royale, portaient pour toutes les provinces de l'empire, y portaient les lois nouvelles, examinaient l'administration des comtes et des fonctionnaires, tenaient les plaids provinciaux, recueillaient les plaintes, s'informaient des améliorations et revenaient au centre rapporter les vœux et les besoins des extrémités. Cette sage organisation permit à Charlemagne de maintenir un ordre parfait dans son vaste empire, malgré la suppression des ducs, dont le pouvoir fédéraliste fut remplacé ainsi par l'institution la plus appropriée à l'unité.

La plus grande partie de ces beaux résultats, est due à la coopération constante des évêques et du clergé en général. Presque toutes les propositions sortirent des synodes provinciaux, intimement liés aux plaids, et desquels ces plaids reçurent leur caractère d'assemblée représentative et législative. Toutes les hautes fonctions non militaires étaient remplies par les évêques; ceux-ci constituaient le conseil ordinaire de l'empereur, c'étaient eux ordinairement qui remplissaient la fonction de *missi*, et partout se manifestait leur présence et leur activité.

Les anciennes villes subsistaient encore, et la plupart des droits municipaux s'y étaient conservés. Dans beaucoup d'entre elles cependant, l'administration suprême était confiée à un comte; mais les assesseurs du comte étaient nommés par la cité, et on les appelait échevins (*scabini*). Partout l'ancien plaid judiciaire des Germains était remplacé par un corps d'échevins semblables.

Une foule de villes nouvelles s'étaient élevées autour des palais bâtis par les rois. Aix-la-Chapelle ne fut elle-même qu'une villa de ce genre. Là n'existait pas l'ancienne liberté municipale. Mais peu à peu elle se développa sous la tutelle des évêques, et nous verrons, dans la période suivante, les villas devenir de véritables cités.

Sous Charlemagne, deux coutumes qui déjà avaient existé précédemment, prirent une grande extension, et elles ne contribuèrent pas peu à donner au système féodal le caractère qu'il prit plus tard. C'est d'abord la coutume des immunités ou exemptions, en vertu de laquelle les rois et princes accordaient à un certain territoire, ordinairement à celui d'une église (l'exemption était censée accordée au saint, patron de cette église), ou à celui d'un évêché, ou d'une ville, ou même d'une famille favorisée, le droit d'être exempté de la juridiction du comte, droit auquel se liaient une foule d'autres qui donnaient au possesseur du territoire exempté, une souveraineté

presque complète. La seconde fut celle des recommandations, par laquelle les possesseurs libres recommandaient leurs propriétés à un seigneur ou à une église, c'est-à-dire la donnaient, pour la reprendre à titre de colons ou de vassaux. Dans ce dernier cas, le possesseur restait libre, et la recommandation n'avait d'autre résultat que de lui acquérir la protection du supérieur; dans le premier cas, il perdait sa liberté, mais en même temps s'exemptait du pesant service de la guerre.

*Décadence de l'empire de Charlemagne* (1). Ce que le génie et l'intelligence avaient construit, l'égoïsme devait bientôt le détruire. Les successeurs du grand empereur sacrifièrent son œuvre à leur ambition personnelle. Les sympathies de famille et les désirs de domination firent taire dans les cœurs les sentiments nationaux. L'unité européenne se brisa encore une fois; la séparation accomplie au milieu des plus grands malheurs, n'a cessé depuis de devenir plus profonde, et aujourd'hui ce qui avait été fait alors, ce qui était facile à conserver, la réunion des peuples de l'Europe sous une loi commune, n'apparaît plus que dans un avenir lointain, comme prix de pénibles efforts.

Charlemagne avait trois fils, Charles, Pépin et Louis, qui depuis longtemps prenaient part au gouvernement de l'État, et conduisaient les armées. Charlemagne avait partagé entre eux le gouvernement des provinces; mais Charles et Pépin moururent avant lui. Louis fut alors associé à l'empire, et dut succéder à l'empereur. Le fils de Pépin, Bernard, devint roi d'Italie, sous la suzeraineté de Louis.

(1) Sources: Vies de Louis-le-Débonnaire, de : Theganus choreisp. Trevirensis, mort vers 849, d'Ernold. Nigellus, fl. en 834, etc. — Agobard, archev. de Lyon, mort en 840 (Libr. apologat, pro filiis Ludovici Pii). — Nithard, petit-fils de Charlemagne (de dissensionibus Fillorum Lud. Pii); et plusieurs chroniques, etc. — Voyez Eckart, comment. de rebus Franciæ orientalis, Wirceb., 1729, 2 vol. in-fol.

Louis-le-Débonnaire (814) était un homme sympathique et dévot, mais sans intelligence gouvernementale, sans volonté énergique, et toujours prêt à obéir à ses sentiments, qu'ils fussent ou non conformes aux intérêts de l'État. Les guerres extérieures furent peu importantes. C'est à l'intérieur que se joua le grand drame de son règne, drame dont le dénouement fut la dissolution de l'empire et le triomphe du mal.

Louis avait associé à l'empire, dès le commencement de son règne, ses fils Lothaire, Pépin et Louis. En 817, à une grande assemblée tenue à Aix-la-Chapelle, en présence de tous les seigneurs ecclésiastiques et militaires, après trois jours de jeûnes et de prières, une grave résolution fut prise pour le bien général. Le fils aîné de l'empereur Lothaire, reçut la dignité impériale et une grande partie des provinces; Pépin devint roi d'Aquitaine et d'une partie de la Bourgogne; Louis eut la Bavière et les marches d'Allemagne. Ces deux rois devaient dépendre de l'empereur; l'unité ne devait pas être détruite.

Bernard, le roi d'Italie, voulut se soulever contre cette décision; condamné à perdre la vue, il mourut dans un couvent. Mais Louis lui-même devait violer le serment solennellement juré par tous. Il avait épousé en secondes nocces Judith, la sœur du duc de Bavière, et en avait eu un fils, Charles-le-Chauve, auquel il désirait donner une part de l'empire. En outre, la faveur stupide qu'il accordait à Bernard, l'amant de Judith, indignait prélats et généraux. Soudain la révolte éclata; les trois fils aînés de Louis se trouvaient à sa tête.

L'empereur fut pris, forcé de renoncer à ses projets et exclu du gouvernement; mais le mécontentement qu'excita Lothaire, donna des forces au parti du vaincu; Louis s'échappa de son couvent, apparut au plaid qui avait lieu dans ce moment, et obligea ses fils à se soumettre.

Le malheur ne l'avait pas corrigé. Les mêmes griefs excitèrent bientôt les mêmes mouvements. Tout le monde maintenant était unanime contre Louis. Le pape soutenait les fils

révoltés. L'empereur, pris une seconde fois, fut traité avec plus de dureté que la première. Il dut faire pénitence publique et changer la couronne des rois contre celle des moines. Lothaire était le véritable empereur.

Mais Pépin et Louis, jaloux de leur frère, rétablirent eux-mêmes Louis, qui en profita aussitôt pour agrandir encore le part de Charles-le-Chauve, et pour lui donner toutes les possessions de Pépin, à la mort de celui-ci. Alors Louis d'Allemagne reprit les armes, et la guerre recommençait lorsque la mort de l'empereur plaça la question sur un autre terrain (840).

Cette mort ne pouvait rien changer à l'état des esprits. Les germes d'égoïsme et d'ambition personnelle qu'il avait semés, allaient fructifier. Charlemagne avait laissé un empire uni, florissant; Louis laissait la guerre civile à ses fils, et bientôt une anarchie effroyable devait détruire tous les liens sociaux.

Lothaire, en vertu de l'ancien partage, voulait maintenir l'unité de l'empire et la prééminence du pouvoir impérial. Charles-le-Chauve et Louis de Germanie se liguerent contre lui. La sanglante bataille de Fontanet décida la chute de l'édifice carlovingien. Lothaire, battu, fut forcé de consentir à un partage nouveau. Le célèbre traité de Verdun régla les droits des frères. L'empereur Lothaire conserva l'Italie et la bande de pays qui s'étendait depuis la Méditerranée sur les bords du Rhône, de la Saône, et entre le Rhin, la Meuse et l'Escaut jusqu'à la mer du Nord; Louis-le-Germanique eut toutes les contrées situées à l'Est du Rhin; Charles-le-Chauve le reste de la France (843).

Mais ces limites ne subsistèrent pas longtemps. A partir de ce moment les guerres, les divisions, les révoltes des grands se succèdent: la race de Charlemagne perd toute énergie et toute force morale. La période la plus désastreuse de l'histoire des peuples chrétiens commence. Aux guerres civiles des princes, aux luttes des fonctionnaires militaires entre eux, se joignent les horreurs d'une double invasion de Barbares. D'un

côté, ce sont les Normands, les hommes du Nord, les peuplades féroces de la Scandinavie; ils arrivent par mer sur de frêles barques, remontent les fleuves, pillent et brûlent sur leur passage, et s'en retournent chargés d'un butin immense. Tous les ans ces expéditions se renouvellent, tous les ans les bassins des fleuves de l'Angleterre et de la France subissent la terreur de ces impitoyables brigands (1). D'un autre côté, un nouveau peuple tartare, peut-être les descendants des Huns, auxquels ils ressemblent par l'extérieur hideux et le caractère féroce, les Hongrois, établis d'abord dans la Russie méridionale, se jettent sur l'ancienne Pannonie, et de là leurs bandes dévastatrices se répandent sur l'Allemagne et l'Italie, et arrivent jusqu'en France.

Les malheurs que l'Europe eut à subir alors, et qui surpassèrent ceux de la grande invasion des barbares, durèrent dans les différents pays jusqu'aux temps de l'extinction complète de la race de Charlemagne. Des trois États constitués par le traité de Verdun, deux subsistèrent, et bientôt chacun développa les caractères d'une nationalité propre. Le troisième, celui de Lothaire, se subdivisa. L'Italie devint aussi le siège d'une nationalité spéciale. Le reste, après avoir formé le royaume de Lorraine et les deux royaumes de Bourgogne, échut en partie à la France, en partie à l'Allemagne. Nous allons passer rapidement sur cette succession aride de faits sans intérêt.

*États de Lothaire.* Lothaire qui avait conservé la dignité impériale et une certaine prééminence sur ses frères, abdiqua bientôt et partage l'État entre ses trois fils : Louis II prend l'Italie et le titre d'empereur; Charles, les pays du Rhône et de la Saône (royaume de Provence), Lothaire II les pays du Rhin (Lotharinge, Lorraine) (855).

Charles mourut le premier, Louis et Lothaire se partagèrent

(1) Voyez Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, 1826, in-8°.



la Provence; Lothaire II suivit bientôt son frère. Mais l'empereur Louis était occupé en Italie, et les rois de France et d'Allemagne s'emparèrent de son héritage (869).

Du royaume de Lothaire I, il ne restait donc en la possession de sa descendance, que l'Italie et la Provence. La Lorraine proprement dite devint bientôt un duché important que la France et l'Allemagne se disputèrent, et sur les débris du royaume de Provence, naquirent les deux Bourgognes.

*Royaume de Bourgogne.* En 879, le comte Boson de Bourgogne profita des troubles qui affaiblissaient la France après la mort de Charles-le-Chauve, pour se rendre indépendant, et former un royaume nouveau qui comprenait la Franche-Comté, Châlons, Mâcon, Vienne, Lyon, une partie du Languedoc et la Provence. Ce fut là ce qu'on appela la Bourgogne Cisjurane.

A l'exemple de Boson, Rodolphe, allié comme lui à la famille impériale, se rendit indépendant dans la Bourgogne Transjurane; son royaume comprenait une partie de la Bourgogne, de la Suisse et de la Savoie. Les rois de France et d'Allemagne étaient trop faibles pour empêcher ces révolutions (887).

Louis, fils de Boson, essaya de s'emparer de l'Italie et de la couronne impériale. Mais le comte Hugues de Provence dominait complètement ce faible prince. Ce fut lui qui enfin termina la guerre pour l'Italie, en donnant la Bourgogne Cisjurane au roi de la Transjurane, au roi Rodolphe II, fils de Rodolphe I, qui à ce prix renonça à ses prétentions. Les deux Bourgognes formèrent désormais un seul État, qui emprunta à sa capitale la dénomination de royaume d'Arles (933).

A Rodolphe II succéda son fils Conrad. Sous ce prince pieux, mais faible, la puissance des seigneurs devint de plus en plus grande. L'archevêque de Lyon, le marquis de Provence, les comtes d'Avignon, ceux de Vienne, de Besançon et de Savoie étaient presque indépendants dans leurs gouvernements. Conrad laissa un fils, Rodolphe, et trois filles, dont l'aînée fut

mariée au duc de Bavière, et la seconde à Eudes de Champagne ; Rodolphe III avait institué pour lui succéder le fils de sa sœur aînée, Henri II, roi d'Allemagne. Mais Henri II mourut avant Rodolphe, et lorsque celui-ci fut mort, le roi d'Allemagne, Conrad II, qui était aussi parent de Rodolphe, mais à un degré plus éloigné que le comte de Champagne et d'autres, prétendit au royaume de Bourgogne, non par droit d'héritage, mais en vertu des anciens droits impériaux. Les armes firent triompher ses prétentions, et à partir de ce moment, le royaume d'Arles fit partie de l'empire d'Allemagne (1036).

*Italie*(1). Nous avons laissé le fils de Lothaire, Louis II, empereur et roi d'Italie. Sa vie fut occupée à guerroyer dans le Midi, où les Lombards tenaient les principautés de Bénévent et de Capoue, où plusieurs contrées étaient envahies et occupées par les Sarrasins, où les Grecs conservaient encore une domination chancelante. Louis II mourut sans enfants, et Charles-le-Chauve de France et le roi d'Allemagne, élevèrent aussitôt des prétentions à sa couronne. Charles-le-Chauve fut le plus prompt et le plus heureux : il ceignit la couronne impériale, attachée à la possession de l'Italie.

Après la mort de Charles-le-Chauve, plusieurs princes Carlovingiens français et allemands se disputèrent l'Italie. Charles-le-Gros l'obtint en 881 ; mais ce prince sans courage, dans les mains duquel le hasard réunit une dernière fois les États de Charlemagne, n'était pas fait pour un si lourd fardeau. Méprisé de tous, il mourut dans la misère. L'Italie, que les seigneurs se disputaient, était livrée à la guerre civile (888).

Deux princes étaient plus puissants que tous, Béranger de Frioul et Guy de Spolète, tous deux alliés de la maison impériale. A la mort de Charles-le-Gros, Béranger avait été reconnu roi. Guy, d'abord prétendant à la couronne de France, prit bientôt

(1) Sources : Luitprand, év. de Crémone, fl. 950 (*rerum... gestarum* L. VI, 886-963), et autres dans Muratori.

également le titre de roi d'Italie. Il battit Bérenger et posa la couronne impériale sur la tête de son fils Lambert, qui resta en possession jusqu'à sa mort (898).

Bérenger de Frioul alors releva ses prétentions. Le parti spolétin lui opposa Louis de Provenee, fils du roi Boson de Bourgogne, qui régna pendant quelques années. Mais Bérenger le surprit, lui creva les yeux et le renvoya en Bourgogne (905). Le duc de Frioul était mattre de la couronne : les Hongrois et les Arabes ravageaient le Sud et le Nord.

Une profonde démoralisation régnait partout. A Rome, les anciennes familles curiales qui étaient devenues une noblesse, se disputaient le pouvoir, et la papauté n'était qu'un instrument entre les mains de ces factions désordonnées. Maintenant trois femmes romaines, Théodora et ses filles Marozia et Théodora la jeune, remplissaient l'Italie de leurs galanteries et de leurs intrigues, et plaçaient des enfants sur le siège papal.

Le règne de Bérenger ne fut pas tranquille. Un nouveau parti appela bientôt Rodolphe I, de la Bourgogne Transjurane, et après la mort de Bérenger, ce prince eut toute chance de succès. Mais Hugues, marquis de Provence, l'oncle du roi d'Arles, et qui régnait dans ce royaume sous le nom de Charles Constantin, fils de Louis I, prétendait lui-même au trône d'Italie, que Rodolphe lui céda en effet contre la Bourgogne Cisjurane.

Contre Hugues de Provence s'éleva enfin Bérenger II, fils du marquis d'Istrie. Hugues fit couronner son fils Lothaire, et s'enfuit en Provence. Lothaire sut se maintenir contre Bérenger, mais à sa mort celui-ci épousa sa veuve Adelaïde, et devint roi d'Italie (950). On dit qu'Adelaïde fut maltraitée par la famille de son second mari ; quoi qu'il en soit, elle s'enfuit et appela à son secours Otton, roi d'Allemagne. En Italie même, un parti s'était formé contre Bérenger, et il fut facile au roi Otton de s'emparer de la couronne des Lombards (961). A partir de ce moment jusqu'à la fin du moyen âge l'Italie resta réunie à l'Allemagne.

*Allemagne.* En Allemagne, la race de Charlemagne s'était bientôt éteinte. Louis-le-Germanique était mort après avoir ajouté à ses possessions une grande partie de celles de Lothaire (876). Il laissa trois fils qui, après avoir repoussé une attaque de Charles-le-Chauve, se partagèrent les États de leur père : Carloman prit la Bavière, la Carinthie et la Pannonie, Louis-le-Germanique II, la Franconie, la Thuringe et la Saxe, Charles III le Gros, la Souabe et une partie de la Lorraine.

Les deux plus âgés de ces princes firent quelques tentatives sans résultats sur l'Italie. Carloman mourut bientôt laissant un fils naturel, Arnoulf, auquel on donna la Carinthie. Peu après lui, mourut aussi Louis II, sans enfants. Charles-le-Gros, déjà empereur d'Italie, se voyait roi de toute l'Allemagne, et il joignit à ses vastes États la couronne de France. Mais lorsqu'il fut tombé dans le mépris de tous, les Allemands élurent pour roi Arnoulf de Carinthie, le fils de Carloman. Le règne d'Arnoulf fut agité et chancelant; il fut obligé de conclure avec les Hongrois une paix douteuse, et ses expéditions en Italie n'eurent pas de véritables résultats. Son fils Louis l'Enfant, qui lui succéda mineur (899), mourut fort jeune, et avec lui s'éteignit la branche allemande de la famille carlovingienne. Alors les seigneurs de cette contrée élurent un roi choisi parmi eux-mêmes, et l'Allemagne entra dans une période glorieuse que nous raconterons au livre suivant (911).

*France* (1). Nous avons vu comment des provinces détachées de l'empire français, se formèrent les nouveaux royaumes de l'Europe. Suivons maintenant l'histoire du tronc commun, de la France proprement dite, qui aussi resta le plus longtemps fidèle à la race carlovingienne.

Ce fut en France, plus que partout ailleurs, que la désolation, fruit de l'anarchie, arriva à son comble. Nul pays ne souffrit

(1) Sources : Flodoard, prêtre de Rheims, mort en 966 (Chron. 919-966; append. et contin. -990), et autres.

autant des Normands barbares; mais ce fut là aussi que la société se transforma le plus vite, et que naquit, dans la période qui nous occupe, obscurément et sans que l'histoire nous ait conservé tous les actes de cette grande révolution, le système social nouveau qui distingua les siècles suivants, la féodalité. Le changement qui s'opéra dans ces temps de troubles et de confusion est immense : à l'origine, les lois de Clovis, de Charlemagne, le Code Théodosien, les mœurs des temps antiques; à la fin, des mœurs, des lois, des coutumes chrétiennes; l'Europe a pris une forme nouvelle. Et de toutes ces modifications, quelques traces à peine subsistent; l'histoire n'a conservé de l'intervalle que des guerres, des invasions, des famines, des scènes de douleur.

Charles-le-Chauve, toujours ardent à cumuler de vains titres et à se trouver nominalement souverain de vastes États, ne sut défendre la France contre les Normands que par des traités honteux. Le grand acte de son règne est le célèbre capitulaire de Kiersy, par lequel il rendit héréditaires les fonctions de ducs, de comtes, etc. Ce fut l'origine de la féodalité.

A Charles-le-Chauve succéda (877) son fils Louis II le Bègue, à celui-ci, ses fils Louis III et Carloman. Ces deux princes, qui régnèrent ensemble, essayèrent en vain de punir la révolte du duc Boson, qui venait de se faire élire roi de Bourgogne. Puis régna Charles-le-Gros, le roi d'Allemagne, sous lequel les Normands accablèrent la France. Ce fut alors que ces barbares remontèrent la Seine. Paris fut assiégé et ne dut son salut qu'à l'héroïque résistance du comte Eudes (818).

Cet acte national valut la couronne à Eudes. Il fut élu lors de la déposition de Charles-le-Gros. Mais il existait encore un fils posthume de Louis-le-Bègue. C'était Charles IV le Simple. Un parti se forma en sa faveur, et le plaça sur le trône. Charles cependant ne put tenir contre Eudes, et ne devint véritablement roi qu'après la mort du comte de Paris (818).

Sous le règne de Charles-le-Simple, furent terminées enfin,

grâce aux évêques, les invasions des Normands. On offrit à un chef des Normands, Rollon, qui s'était déjà formé quelques établissements sur la Seine, de prendre tout le pays situé sur le cours inférieur de ce fleuve, pays qui depuis a pris le nom de Normandie, à condition d'accepter la foi chrétienne et les lois de la France. Rollon accepta, et il fut depuis le boulevard de la France contre tous les hommes du Nord qui voulurent débarquer plus tard. La conquête des Normands fut semblable à celle des Francs de Clovis par les évêques des Gaules. Ce fut une nouvelle milice ardente et dévouée acquise au Christianisme. En peu de temps, elle se mêla profondément à la nation française, et ce fut en Normandie que se développèrent d'abord la langue, la poésie et les mœurs chevaleresques de la France.

Charles-le-Simple ne régna pas tranquillement jusqu'à la fin de ses jours. Les comtes de Paris, et beaucoup d'autres seigneurs étaient plus puissants que lui. Le duc de France, Robert, frère du roi Eudes, voulait faire passer la royauté dans sa famille. Il chassa Charles et se fit proclamer roi; l'année suivante, son parent Raoul, duc de Bourgogne, le remplaça, et eut à combattre le comte de Vermandois, qui soutenait Charles-le-Simple. Après la mort de celui-ci et de Raoul, Hugues-le-Grand, fils de Robert duc de France, fit venir d'Angleterre un fils de Charles-le-Simple, Louis IV, dit d'*Outremer*, et gouverna sous son nom (936).

Hugues-le-Grand était le maître de la France. Quoique Louis IV lui fût hostile, il maintint son pouvoir. A la mort de Louis, il fit reconnaître le fils de celui-ci, Lothaire; il laissait lui-même deux fils, Hugues, surnommé *Capet*, qui eut le duché de France, et Henri, duc de Bourgogne. Les temps des rois fainéants étaient revenus. Il ne manquait à Hugues-Capet, pour être un véritable maire du palais, qu'une domination réelle sur les chefs militaires. Le changement de dynastie ne se fit pas attendre, et lorsque Louis V eut succédé à Lothaire et fut mort lui-même très-jeune, Hugues-Capet fut élu roi à

Noyon par les principaux seigneurs et évêques de la France septentrionale et par le vœu de tous (987).

Une nouvelle dynastie commençait pour la France. Le dernier descendant de Charlemagne, le duc de Lorraine, mourut bientôt sans enfants. La race du grand homme avait menti à son origine; elle s'était éteinte; une nouvelle race était née d'un nouveau service national. De longs et heureux jours lui étaient réservés.

**L'ANGLETERRE DEPUIS L'INVASION DES BARBARES (1).** Il est une province de l'empire romain que nous avons complètement perdue de vue depuis l'invasion des Barbares, et qui en effet jusqu'à la période où nous sommes arrivés, n'a joué qu'un rôle secondaire dans l'histoire; mais maintenant déjà, l'Angleterre se rattache à l'histoire de l'Europe, et sous Alfred-le-Grand, l'élève de Charlemagne, elle devient pour ainsi dire une partie de l'empire carlovingien.

A l'époque où Rome, sans énergie, et en butte aux coups de ses ennemis, n'avait plus ni protection ni secours pour aucune de ces provinces, les habitants de la Bretagne ne pouvant résister aux incursions des Barbares de l'Écosse et de l'Irlande, les Pictes et les Scots, appelèrent à leur aide les Saxons et les Angles de l'Allemagne. L'asservissement de la Bretagne devait en résulter. Les Angles débarquèrent sous la conduite des deux chefs Hengist et Horsa (448); ils battirent les Pictes, mais devinrent bientôt conquérants eux-mêmes; de nouvelles bandes les suivirent incessamment; en vain les indigènes se défendirent avec courage; en vain le roi Arthur, que plus tard les bardes

(1) Sources : Gildas, mort en 565 (de excidio Britanniae). — Beda venerabilis, mort en 735 (Histor. ecclesiastic. anglor). — Guilf. Malmesburiensis, moine du douzième siècle (de Rebus gestis Anglor, 449-1127; et Histor. novell., -1143). — Voyez l'excellent ouvrage de Palgrave, Rise and progress of the english commonwealth (développements de l'état anglais. Période anglo-saxonne), Lond. 1832, in-4°.

ont chanté, ainsi que son ministre l'enchanteur Merlin, et sa sœur la fée Morgane, se défendit en désespéré. Successivement les chefs anglo-saxons leur enlevèrent toutes les régions de l'Angleterre, et comme toutes les autres provinces de l'empire romain, celle-ci subit la domination des Barbares.

La pointe de Cornwallis et le pays de Galles seuls restèrent aux anciens habitants; un grand nombre d'entre eux s'expatrièrent, et débarquèrent dans l'Armorique, qui prit d'eux le nom de Bretagne. Ils y fondèrent un royaume qui resta séparé de la France pendant toute la période qui nous occupe, et ne fut réellement incorporé à notre patrie, que sous les premiers Capétiens. Les Anglo-Saxons, de leur côté, fondèrent dans la Bretagne proprement dite, qui prit le nom d'Angleterre, l'heptarchie, c'est-à-dire les sept petits royaumes de Kent, de Sussex, de Wessex, d'Essex, d'Estangle, de Mercie et de Northumberland (465-586).

Les mœurs germaniques étaient indigènes chez les Saxons. La royauté était élective dans une famille donnée; la nation se composait de familles princières et d'hommes libres, astreints au service militaire; au-dessous d'eux vivait une population de clients et d'esclaves. La civilisation vint enfin avec le Christianisme. Comme en France, ce fut la femme d'un des rois, Berthe, sœur du roi de Paris Charibert, épouse du roi de Kent, Ethelbert, qui prépara les Anglo-Saxons à écouter la voix des missionnaires. C'était le moine saint Augustin, envoyé par le pape Grégoire-le-Grand, qui avait entrepris l'œuvre de la conversion (597). Augustin fonda l'archevêché de Cantorbéry, et bientôt quelques-uns des rois et une foule d'hommes libres acceptèrent la nouvelle religion; les royaumes de Kent et de Wessex devinrent les points centraux de la foi, qui se répandit de là sur les autres royaumes.

Avec le Christianisme, l'Angleterre reçut l'activité intellectuelle. Les rois Ethelbert, Lothaire, Edrick, Widred, firent mettre par écrit et développèrent la législation de Kent; Ina



rédigea les lois de Wessex. Les monastères prirent naissance, et avec eux le travail scientifique et les écoles, et il en sortit une foule d'hommes remarquables, et parmi eux l'une des plus grandes lumières du temps, Bède le Vénérable. Enfin la division des sept royaumes dut cesser. Le roi de Wessex, Egbert, formé à la cour de Charlemagne, sut, par des entreprises heureuses, se rendre maître des autres États; et il n'y eut, à partir de son règne, qu'un seul royaume, celui d'Angleterre (828).

Mais l'ennemi qui devait bientôt affliger si cruellement la France, paraissait déjà sur les côtes d'Angleterre. C'étaient les Normands, qui ici portaient leur vrai nom, celui de Danois. Déjà sous Egbert, ils avaient paru sur les côtes d'Angleterre; sous ses faibles successeurs, leurs invasions devinrent de plus en plus désastreuses, et après la mort d'Ethelred (871), son fils Alfred fut obligé d'abandonner son pays à ces conquérants. Mais ce grand prince ne désespérait pas; la légende raconte de lui mainte histoire miraculeuse; enfin il s'introduisit, déguisé en barde, dans le camp des Danois, surprit ses ennemis endormis, et parvint enfin à en chasser la plus grande partie, à se soumettre les autres et à les convertir au Christianisme.

Alfred mérita le nom de *grand*, non-seulement par ses guerres heureuses, mais encore par sa piété, son amour pour les lettres et pour l'érudition, sa sage administration. Ce fut lui qui organisa définitivement le régime civil et militaire sur le modèle de la France. Le pays fut divisé en comtés (*shires*), centaines et dizaines (*tithings*). Le plaideur des dizainiers connaissait des causes civiles et criminelles; de la décision de ce plaideur, on pouvait appeler à celui des centeniers représentés par douze jurés ou échevins. Le chef militaire du comté était appelé *Thane*, plus tard *Earl*, le chef civil *Sheriff*. Tous les hommes libres étaient obligés au service militaire (1).

(1) Voyez le recueil de Canciani et : Wilkins, *Leges anglo-saxonice*, Lond., 1721, in-fol.

Alfred n'eut malheureusement pas de continuateurs. Sous les rois qui lui succédèrent, les malheurs de l'invasion danoise recommencèrent. Un seul nom célèbre apparaît dans cette période ; c'est celui de saint Dunstan, moine sévère et en même temps directeur des affaires politiques du royaume. Sous Ethelred enfin, le roi danois Suénon, exaspéré par un massacre général des Danois, qui avait eu lieu par l'ordre du roi, se rendit maître de la plus grande partie de l'Angleterre (1013).

Kanut-le-Grand, le fils de Suénon, partagea d'abord le trône avec le valeureux Edmond Ironside, fils d'Ethelred, puis l'occupa seul. Il était en même temps roi de Dannemark et de Norwège, et se faisait appeler le roi des rois.

Après sa mort (1038), ses fils se disputèrent l'Angleterre. Harold parvint au trône avec l'aide de Godwin, comte de Wessex et de Kent. Le faible roi Édouard-le-Confesseur, le fils du roi saxon Ethelred, lui succéda. Mais Godwin resta le maître, et après sa mort, son fils Harald succéda à ses titres et à son pouvoir. Harald espérait se saisir de la couronne d'Angleterre après Édouard-le-Confesseur ; son projet réussit en effet, mais il ne jouit pas longtemps du fruit de son usurpation. Le duc de Normandie, Guillaume, lui arracha l'empire et la vie (1066).

Les guerres continuelles, les invasions des Barbares, les discordes civiles avaient tué toute activité religieuse et intellectuelle en Angleterre. Aucun progrès nouveau n'avait transformé les lois barbares. La conquête de Guillaume vint rattacher enfin cette contrée à l'Europe civilisée et à la politique des autres peuples chrétiens.

## CHAPITRE V. — L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION EN OCCIDENT, DU COMMENCEMENT DU SIXIÈME SIÈCLE A LA FIN DU DIXIÈME.

La période dont nous venons de retracer l'histoire politique, vit périr les empires païens, vit s'élever les nouvelles sociétés dont le Christianisme fut la cause, le soutien et la force. Alors aussi disparurent les derniers actes de la civilisation païenne, la littérature polythéiste, l'art antique. Mais comme c'était un temps de luttes et de combats, comme la seule œuvre possible était l'œuvre militaire, comme avant tout il fallait sauver le catholicisme par la force des armes, les travaux paisibles de l'intelligence furent négligés, et à peine les premiers jalons furent posés de la reconstruction artistique et scientifique qui devait remplacer les ruines de l'antiquité.

Nous avons vu l'Église diriger les mouvements politiques de cette période; nous avons vu les évêques dans les conseils des rois; l'Église, pendant toute cette période, resta à la tête de la société, et elle ne fut pas infidèle à la mission qui lui était dévolue. Toute l'histoire morale de ce temps est son histoire.

L'activité de l'Église était multiple, variée, s'étendant confusément à une foule de choses. Nous toucherons les principaux des objets qu'elle embrassa, en retraçant rapidement l'histoire de la papauté (1), celle de l'organisation intérieure de l'Église, et celle des sciences et des beaux-arts.

Le pouvoir papal n'avait cessé de prendre des accroissements pendant le quatrième et le cinquième siècle. Dans la période actuelle, il marcha de progrès en progrès. Dès le milieu du sixième, une circonstance heureuse le favorisa singulièrement. Vers 556, Denys-le-Petit rédigea la plus ancienne des

(1) Sources : Anastase, bibliothécaire mort en 885 (*Liber Pontificalis*. -867). — Voyez l'ouvrage cité de Plank.

compilations de Droit canonique qui nous soit restée. Il y fit entrer les canons des apôtres, les principaux canons des conciles et en outre un certain nombre des décrétales des papes, qui reçurent ainsi une autorité aussi grande que les canons des conciles. Ce corps de Droit canonique se répandit très-vite; d'autres compilations, celle attribuée à Isidore de Séville, et la compilation africaine de Cresconius, le reproduisirent, et le pouvoir législatif du pape fut généralement reconnu (1).

L'invasion des Barbares avait du reste été peu sensible pour les papes avant l'invasion des Lombards. Les pontifes romains avaient vu avec joie l'établissement des Francs dans les Gaules, et ils restèrent toujours en relations suivies avec les Mérovingiens. L'Église d'Espagne, sitôt qu'elle fut convertie au catholicisme, se soumit avec plus d'abandon encore que l'Église de France au pouvoir de Rome. Bientôt parut sur le siège de saint Pierre un homme également remarquable par l'austérité de ses mœurs, son humilité chrétienne, son activité infatigable à propager le Christianisme, son énergie à soutenir la vérité et la justice (590). Ce fut saint Grégoire-le-Grand, le premier des papes qui s'intitula le serviteur des serviteurs de Dieu. Nous avons déjà parlé de ses discussions avec le patriarche de Constantinople; son nom est célèbre dans toutes les spécialités de l'histoire ecclésiastique. Il défendit le dogme dans ses prédications, donna de grands et beaux développements au culte et à la liturgie, fut l'inventeur du système musical moderne et autant par la renommée de ses vertus que par son zèle à diriger l'Église, donna un nouveau lustre à la dignité de l'évêque de Rome. Sa plus grande œuvre fut la conversion des Anglo-Saxons au Christianisme, œuvre qui valut au Saint-Siège la suprématie non contestée sur l'Église d'Angleterre.

La fermeté des papes dans la querelle des Monothélites et

(1) Tous ces travaux sont recueillis dans la Biblioth. Juris canon. vet. Voellii et Justelli.

des Iconoclastes contribua encore à leur donner puissance en Europe. Pendant cette dernière querelle, la papauté, qui jusque-là avait reconnu le pouvoir temporel des empereurs d'Orient, secoua le joug de ces princes hérétiques. Ce fut le pape Grégoire III, qui, si on en croit les historiens byzantins, déclara en 732 l'empereur Léon hérétique et ennemi de l'Église, et lui refusa obéissance.

C'était le temps où les Lombards s'efforçaient de s'emparer de Rome. Le pape jeta les yeux sur la France pour y trouver secours. La grande œuvre que Rome dirigeait alors, lui valut cette récompense. La conversion de l'Allemagne avait commencé sous le pontificat de Grégoire II. Le moine Winfried, connu sous le nom de saint Boniface, précédé déjà, dans les contrées d'outre-Rhin, par saint Columban, saint Kilian, saint Willebrord et quelques autres, s'était voué entièrement à la conversion des peuples germaniques. Le pape l'avait nommé archevêque de Mayence, primat d'Allemagne et vicaire apostolique. Bientôt des églises s'élevèrent partout dans les pays des Francs orientaux, des Souabes, des Bavares. Les princes français, Pépin et Charlemagne, chefs temporels de ces contrées, soutinrent de tout leur pouvoir les efforts de saint Boniface. Ils voulurent de plus, que ce grand homme réformât l'Église de France, où s'étaient introduits de graves désordres. A partir de ce moment, cette Église, ainsi que celle d'Allemagne, fut entièrement soumise au pape.

Bientôt après, Pépin et Charlemagne firent plus encore pour l'Église de Rome en lui donnant la possession de l'exarchat de Ravenne et une partie de la Toscane et de la principauté de Bénévent. De graves discussions se sont élevées sur le caractère de ces donations. Pépin semble avoir concédé toute souveraineté au pape, et n'avoir conservé pour lui que le titre de patricien de Rome et le droit de protecteur du Saint-Siège. Sous Charlemagne au contraire, la puissance souveraine appartient à l'empereur; mais le pape lui-même exerça la fonction de patricien

et de gouverneur civil des pays qui lui étaient concédés(1). Quoi qu'il en soit, l'importance de la dignité papale ne fit que s'accroître par ce nouveau pouvoir, et à côté de l'unité temporelle créée par Charlemagne, se constituait une unité plus élevée, celle du chef spirituel suprême de la chrétienté, reconnue par toutes les Églises d'Occident.

D'autres circonstances donnèrent une sanction légale à l'autorité qu'exerçaient alors les papes. Peu après Charlemagne, une nouvelle collection de décrétales prit cours, et domina bientôt le droit ecclésiastique. Cette collection, dont une partie était empruntée à celle d'Isidore de Séville, et dont l'auteur inconnu s'appelait lui-même Isidore Mercator ou Peccator, est connue sous le nom des *fausses décrétales*; car elle contient une foule de lettres et décrétales des papes les plus anciens dont la fausseté est reconnue aujourd'hui par les écrivains de tous les partis. Mais alors rien n'en fit mettre l'authenticité en doute, et comme elles consacraient la suprématie papale, l'autorité du siège de Rome leur donna une immense publicité. Bientôt elles firent partie intégrante du Droit canonique. L'extension donnée aux décrétales d'Isidore est due surtout à Nicolas I, le digne successeur de Grégoire-le-Grand (858). Ce pape fut le premier qui sut courber les rois sous le pouvoir pontifical. Le petit-fils de Louis-le-Débonnaire, Lothaire II, avait chassé sa femme légitime pour prendre une concubine. Condamné par les évêques français, puis par le pape, Lothaire, loin de se soumettre, excita son frère Louis à s'emparer de Rome. Mais Nicolas ne céda pas, et bientôt Lothaire fut forcé de demander grâce. De même Nicolas sut défendre sa suprématie contre l'orgueilleux

(1) Voyez comme collection de pièces : Codex Carolinus, stud. Gajet. Conni, Romæ, 1760, 2 vol. in-4°. — Comme livres de controverse : Muratori, les Droits de l'empire sur l'état ecclésiast., Utrecht, 1713, in-4°. — Orsi, della Origine del dominio del Pontifice Rom., Rom., 1754, in-8°.

archevêque de Reims, Hincmar, qui, en plusieurs rencontres et contre plusieurs papes, soutint avec chaleur les droits des sièges métropolitains.

Pendant les troubles qui suivirent la mort de l'empereur Louis II, le droit inhérent à la papauté de couronner l'empereur fut confondu pour ainsi dire avec celui de le faire, et Charles-le-Chauve reconnaissait tenir l'empire de Dieu par le pape. Mais les désordres de l'Italie réagirent malheureusement sur le siège papal. Quoique l'État de l'Église lui fût assuré désormais, les factions de la noblesse romaine s'emparèrent de cette haute dignité chrétienne. Les papes Serge III, Anastase III, Jean X et quelques autres que Marozie et ses filles élevèrent au Saint-Siège, donnèrent au monde le spectacle de la plus grande dépravation (\*). La papauté ne se releva que lorsque les rois d'Allemagne aspirèrent à l'empire, et pour ressaisir sa puissance, elle fut forcée de vaincre d'abord ces mêmes empereurs, qui, après l'avoir élevée, voulaient l'exploiter à leur profit. Mais ces faits appartiennent à la période suivante.

Par les accroissements de la puissance papale d'un côté, par suite des circonstances politiques de l'autre, l'organisation de l'Église subit plusieurs modifications. De nouvelles institutions naquirent aussi de l'esprit progressif qui la poussait.

Les canons des conciles sur les obligations imposées aux

(\*) C'est à cette époque, au milieu du neuvième siècle, que quelques historiens ont placé la fabuleuse papesse Jeanne, jeune fille de Mayence, qui s'adonna aux sciences, prit les habits d'homme, fut élevée à la papauté sous le nom de Jean, et mourut en accouchant pendant une grande procession. Cette légende satirique, dont les premières nouvelles positives se trouvent dans des historiens postérieurs au moins de deux siècles à l'événement, est depuis longtemps rejetée par les savants de tous les cultes. — Voyez une dissert. de Labbe dans la collect. des conciles.

évêques restèrent en vigueur. Les élections aussi se conservèrent ; mais trop souvent les rois s'arrogèrent le droit de nommer les évêques , et il fallut toute l'autorité de Charlemagne pour rétablir l'ordre des élections canoniques. Encore les empereurs se réservèrent-ils le droit de confirmer les évêques. Du reste , le pouvoir de ceux-ci alla toujours en croissant. Leurs richesses , nées des donations pieuses qui se multipliaient tous les jours , devenaient immenses. A cette source de revenus s'en joignait une autre , la dîme qui avait été complètement volontaire dans les premiers temps de l'Eglise , que les conciles avaient maintes fois exigées , et dont Charlemagne enfin fit une obligation légale. Dans les circonstances malheureuses où la société se trouvait si souvent , il s'offrait pour les églises bien des moyens faciles de faire des acquisitions avantageuses ; les recommandations , les contrats de *précaire* , qui avaient les mêmes résultats quant aux biens , ne cessaient d'arrondir leurs domaines. Si l'on tient compte en outre de l'influence des évêques dans les affaires de l'État , de leur puissance dans les villes , on comprend qu'ils soient devenus de véritables seigneurs.

Mais , si la puissance épiscopale subsistait , celle des métropolitains avait décliné sans cesse. Les papes maintenant avaient acquis le droit de juger les évêques , et d'évoquer les causes épiscopales. On leur reconnaissait puissance législative dans l'Eglise ; on leur reconnaissait l'épiscopat universel , c'est-à-dire non-seulement le droit d'avoir la surveillance spirituelle de toute la chrétienté , mais encore de faire des actes , qui auparavant étaient réservés à chaque évêque dans son diocèse , comme de conférer les ordinations , de donner l'absolution aux pénitents , etc. C'étaient autant de droits pris sur les métropolitains. Ceux-ci , en outre , se soumirent volontairement à l'Eglise romaine , en consentant à recevoir d'elle le *pallium* (manteau royal de l'archevêque) , comme signe de leur dignité.

Le pape et les évêques étaient donc les puissances du sacerdoce. Mais les pouvoirs du premier allaient toujours en gran-



dissant, tandis que plusieurs causes tendaient déjà à diminuer l'influence des seconds.

La première de ces causes, dans l'ordre chronologique, fut l'influence qu'exercèrent sur les Églises les laïques à titre d'avoués ou d'avocats, ou à titre de patrons. Les avocats des Églises étaient des seigneurs temporels, chargés d'abord de représenter l'Église dans les plaids, dans les relations administratives, de commander les hommes d'armes de l'Église, lorsqu'ils étaient appelés au ban national; plus tard aussi de défendre les Églises contre la violence. Lorsque, sous Charlemagne, l'institution des avocats fut devenue générale, et que beaucoup d'Églises eurent reçu les leurs de la main des empereurs, ces avocats, qui déjà pour leur salaire, absorbaient une bonne partie des revenus, s'attribuèrent aussi un droit de surveillance et de tutelle. Ces droits étaient plus complets encore entre les mains des patrons. On appelait ainsi les fondateurs d'Églises nouvelles, et de bonne heure on leur accorda, d'abord aux ecclésiastiques seulement, puis aussi aux laïques, non-seulement des rentes héréditaires sur les biens dont ils avaient doté les Églises et la surveillance sur l'administration de ses biens, mais encore la faculté exorbitante de présenter les successeurs à toutes les places vacantes dans les Églises qu'ils avaient fondées. Ce droit généralisé peu à peu au profit des seigneurs temporels, donna lieu à ces abus criants que plus tard toute l'énergie de Grégoire VII eut peine à déraciner.

La multiplication des couvents et les exemptions qu'ils obtinrent limita également le pouvoir des évêques. Au commencement du sixième siècle, saint Benoît de Nursie (mort en 543) donna une règle monacale qui effaça bientôt toutes les autres. Chez les bénédictins les premiers, se formulèrent les trois vœux des moines : les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ils faisaient vœu d'obéissance complète à leur supérieur, qu'ils élisaient eux-mêmes; ils s'astreignaient au célibat et à des mœurs sévères, mais surtout ils s'obligeaient au travail.

Bientôt une foule de couvents furent fondés et enrichis par des donations pieuses(1). Les moines, pendant longtemps aussi, restèrent dignes de la haute estime où les tenaient les populations. Ce furent eux qui fournirent la plupart des missionnaires qui propagèrent la foi. Ce furent eux aussi qui défrichèrent les terres incultes de l'Europe ; car on s'attachait surtout à donner de ces terres aux couvents , qui par eux devenaient bientôt fertiles et florissantes. Jusqu'à la fin du septième siècle les couvents furent les écoles du véritable esprit chrétien. A cette époque , ils tombèrent pour se relever bientôt. Ce furent d'abord les évêques qui , voulant exercer un pouvoir despotique , les surchargèrent de taxes , détournèrent une partie de leurs biens , et s'immiscèrent dans les élections des abbés. Les exemptions accordées aux couvents par les papes , qui commencèrent bientôt à s'arroger le droit d'inspection suprême sur les ordres religieux , ou même par les princes , parèrent à ce danger. Mais un mal plus grave résulta de l'intrusion des laïques dans les couvents. De la fin du septième siècle jusqu'aux temps de Charlemagne , et pendant les troubles qui suivirent sa mort , les princes assignèrent les revenus des couvents et leur direction à des laïques. La discipline monacale ne pouvait résister à cette perturbation. Partout les moines se dépravèrent. Nous raconterons dans la période suivante la réforme qui les releva au commencement du dixième siècle.

Enfin , des changements graves arrivèrent dans l'intérieur des diocèses. D'abord ce fut la division des diocèses en chapitres ruraux , à la tête de chacun desquels les évêques mirent des archidiaques et des archiprêtres. Grâce aux fonctions d'administration suprême confiées aux archidiaques , ceux-ci , dont le pouvoir depuis longtemps était très-grand , devinrent mainte-

(1) Voyez l'Histoire des ordres monastiques de Hélyot et : D. Mabillon, *Annal ordini S. Benedicti*, Par., 1703, 6 vol. in-fol.

nant une autorité, qui souvent put lutter avec celle des évêques. D'un autre côté la vie régulière ou monacale fut introduite parmi les prêtres des évêchés. Saint Chrodegang, évêque de Metz, engagea, vers 760, le clergé de son Église à se soumettre à la vie *canonique*, c'est-à-dire à vivre en commun comme les moines et à remplir en commun les devoirs religieux, et bientôt cet exemple fut imité partout. On appela alors *chanoines* les clercs attachés à chaque église cathédrale; leur réunion forma le *chapitre*, qui eut lui-même ses supérieurs, le *prévôt* et le *doyen*, et auquel l'évêque assigna pour sa subsistance une partie des revenus de l'église. La vie commune alla peu à peu en désuétude, mais le chapitre subsista comme corps particulier, et bientôt il forma à côté de l'évêque une aristocratie souvent turbulente et opposée à son chef. La dernière des modifications qui s'introduisit dans les diocèses, fut l'institution des bénéfices ecclésiastiques. Au lieu de recevoir dans la caisse épiscopale tous les revenus de l'Église pour les distribuer ensuite au clergé suivant ses besoins, les évêques assignèrent à chaque fonction ecclésiastique le revenu spécial d'une certaine portion des biens. Ce furent là les bénéfices dont la possession donna d'abord plus d'indépendance au clergé inférieur, et engendra plus tard de graves abus.

L'action de l'Église sur la société en général ne cessa d'être bienfaisante. La moralisation des hommes de toutes classes fut son but constant; surtout elle insista autant qu'il lui fut possible sur la sainteté du mariage. Les seuls moyens qu'elle employa furent les pénitences canoniques, qui furent maintenues dans leur ancienne rigueur: un tribunal inquisitorial était tenu annuellement par les évêques dans chaque commune et chacun était obligé d'y déclarer ses péchés. C'était le seul moyen de discipliner ces hommes barbares et immoraux qui formaient le fond de toutes les sociétés du temps. La possibilité de racheter les pénitences par de l'argent fut également introduite alors, mais dans des vues très-désintéressées de la part de l'Église;

car cet argent était destiné aux pauvres, et le pénitent lui-même était chargé d'en faire l'emploi.

L'heureuse influence de l'Église put s'exercer aussi dans les affaires judiciaires. Non-seulement une foule de causes lui appartenaient comme causes ecclésiastiques, non-seulement elle intervenait dans toutes les causes criminelles où l'on procédait par jugement de Dieu, mais encore Charlemagne renouvela la loi que l'on attribuait à Constantin, et ordonna que tout procès où l'une des parties exigerait le tribunal ecclésiastique, serait porté devant ce tribunal. Par là il posa les fondements de cette juridiction civile de l'Église qui prit une si grande étendue dans la période suivante. Déjà plusieurs lois, du reste, dont une de Clotaire, avait donné aux évêques la haute direction de la justice et la surveillance des juges civils inférieurs. Tous ces droits, joints au droit d'asile accordé aux églises, furent employés constamment à mitiger la dureté des mœurs et des lois barbares, à protéger les innocents. Un concile de Tolède, en 683, prononça l'anathème contre la torture en matière criminelle.

Enfin, on ne peut douter que l'abolition de l'esclavage domestique et l'adoucissement du servage, qui marquent le temps de Charlemagne, ne fut due à l'influence de l'Église. La plupart des prêtres et souvent les évêques étaient ordonnés parmi les serfs de l'Église (on ne pouvait ordonner les serfs des autres, à cause du droit de propriété du maître). Rien ne pouvait mieux relever la dignité des hommes de cette classe inférieure, et faire comprendre à tous l'égalité religieuse des chrétiens. Dans l'origine, ils restaient dans leur condition servile, quoique élevés aux plus hautes fonctions. Louis-le-Débonnaire enfin, statua que chaque serf ordonné prêtre était affranchi de droit.

*Science, littérature, beaux-arts (1). Les belles-lettres du*

(1) Voyez Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, Pajay, 1754, 6 vol, in-4°. — Ampère, *Histoire littéraire*,

paganisme avaient été remplacées par l'essor de la littérature des Pères ; mais la littérature des Pères aussi avait disparu. Boëce et Cassiodore, qui vécurent tous deux à la cour de l'Ostrogoth Théodoric, furent les derniers représentants de cet esprit des Augustin, des Jérôme, des Ambroise qui connaissait parfaitement l'antiquité, luttait contre elle et fondait les bases du Christianisme. Dans le trouble des guerres périt l'instruction et le goût des lettres anciennes. La langue latine, déjà corrompue, s'éloigna de plus en plus de sa forme première. Bientôt on oublia les règles de la syntaxe, et au septième siècle les plus savants avouaient ne pas connaître très-bien les terminaisons diverses des noms et des verbes..

Ce qui restait au sixième siècle, où les ravages de la guerre avaient détruit tant de livres, avaient bouleversé tant d'écoles, c'étaient quelques études théologiques dont les livres des Pères formaient la base ; c'était une philosophie réduite à quelques principes de logique puisés dans de petits traités aristotélitiens transmis par saint Augustin et par Boëce ; la littérature proprement dite était cultivée encore ; des poèmes, des hymnes, des poésies diverses furent composés par les derniers de ceux qui se souvenaient de la poésie romaine. Saint Avite, évêque de Vienne, Ennodius d'Arles, Fortunat de Poitiers sont les plus célèbres de ces poètes chrétiens. On continua aussi d'écrire des chroniques ; mais les historiens furent très-rares. A peine peut-on nommer Grégoire, évêque de Tours, le père de l'histoire de France, et l'Écossais Gildas qui décrivit la chute de la Bretagne.

Le clergé seul possédait le privilège de cette faible science ; bientôt il fut difficile de trouver, parmi les princes et les seigneurs, un homme qui sût lire. L'instruction s'était réfugiée dans les couvents ou dans les écoles des cathédrales, les seules qui existassent. Là on enseignait suivant la méthode d'Alexan-

etc. — Histoire littéraire de la France, par les religieux Bénédictins, 1733 et suiv., 20 vol. in-4°.

drie le *Trivium* qui comprenait la grammaire, la dialectique et la rhétorique, et le *Quadrivium*, c'est-à-dire la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. La France seule fut, pendant le sixième siècle et une partie du septième, le refuge du savoir. Mais après que saint Grégoire-le-Grand, qui lui-même fut le théologien le plus distingué de son temps, eut acquis l'Angleterre au Christianisme, on vit les écoles et l'instruction s'élever rapidement dans ce pays ainsi que dans l'Irlande et l'Écosse. Ce fut de là que sortit le littérateur le plus remarquable de la fin du septième siècle, Bède-le-Vénérable, important pour ses extraits de toute nature, célèbre par son histoire ecclésiastique. Peu avant avait brillé en Espagne Isidore de Séville, dont les ouvrages contiennent beaucoup de renseignements précieux sur l'antiquité.

Le règne de Charlemagne fut une période de renaissance scientifique et littéraire. Charlemagne aimait les lettres et les cultivait; il réorganisa les écoles, en fonda de nouvelles, et fit tous ses efforts pour vulgariser l'instruction. Les hommes d'élite accoururent de toute part à sa cour; entre eux le plus célèbre fut Alcuin, remarquable comme philosophe et théologien; toutes les branches de la littérature refleurirent pour un moment, mais sans donner les fruits qu'on pouvait en attendre. Le mouvement dura cependant sous les successeurs immédiats de Charlemagne jusqu'à la mort de Charles-le-Chauve, qui, de même que son grand-père, avait pour conseiller intime un philosophe encyclopédiste, le célèbre Jean-Scot Érigène. Parmi les littérateurs qui acquirent de la renommée pendant ces siècles, on remarque les théologiens Hincmar, archevêque de Rheims, le fameux Raban Maure, Radbert, Servius-Lupus; parmi les historiens, Paul Winfried, historien des Lombards, Eginhard, le secrétaire de Charlemagne et Nithard, le petit-fils du grand empereur. Les écrits de Dungal et d'Agobard font preuve de recherches encore fort superstitieuses sur la physique générale du globe

Tous ces travaux cependant n'eurent pas de résultats immédiats, et nul intérêt ne s'attache à l'exposé de ces connaissances inférieures à celles de l'empire romain. La théologie elle-même n'offre plus l'ardeur des discussions que les hérésies soulevaient dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Aucune hérésie ne vint troubler l'Occident pendant toute la durée de la période. La querelle du monothélisme et des images ne retentit que dans l'Italie soumise aux empereurs d'Orient. Dans le Nord, Boniface fit condamner deux hommes qui reproduisaient des opinions manichéennes. Une querelle littéraire eut lieu entre Radbert, Raban Maure, Hincmar et quelques autres sur la transsubstantiation, mais aucune décision de l'Église n'intervint encore. Hincmar lutta aussi contre le moine Godeschalc, qui soutenait que les hommes étaient fatalement prédestinés, soit au salut, soit à la damnation éternelle. Plusieurs conciles provinciaux décidèrent en sens contraire; mais la discussion s'apaisa lorsque Godeschalc mourut.

Les seuls points où se montra l'impulsion progressive du Christianisme, furent les beaux-arts. Nous sommes dans la période de la rénovation de la musique et des progrès architecturaux qui préparent la belle architecture catholique du moyen âge.

Déjà saint Ambroise avait modifié la musique ancienne. Mais une grande incertitude règne sur les changements qu'il introduisit, et il n'est resté que des monuments douteux du chant ambrosien. Le véritable fondateur de la musique moderne fut le pape saint Grégoire, qui, sous l'inspiration de la foi religieuse, créa ce système de notes qui rend l'harmonie possible et qui distingue si essentiellement la musique des peuples chrétiens de celle de tous les autres. L'invention de saint Grégoire, introduite par lui-même dans les églises d'Italie, fut reçue en France par Charlemagne; depuis ce temps, elle n'a cessé de former la base du système musical, et de transformer notre oreille au point que la musique ancienne ou orientale ne nous fait d'autre effet que celui d'un bruit incompréhensible.

L'architecture et la sculpture offrent les plus beaux développements du style que l'on a appelé byzantin. Les statues, démesurément longues et étroites, destinées presque toujours à servir de colonnes, sont peu remarquables. Mais le style grandiose des églises, la sévérité des formes, la majesté, souvent même la lourdeur des masses, préparent les beautés de l'art catholique. La forme de la croix est parfaitement déterminée maintenant; l'église est débarrassée des entourages qu'elle présentait dans les premiers siècles; le caractère distinctif du style, c'est une grande simplicité d'ornements, des tours massives et la construction générale en cintre. Des mosaïques précieuses, quelquefois des peintures ornent les murailles. Mais la peinture chrétienne en est encore à ses premiers rudiments.

---



### TROISIÈME PÉRIODE.

---

#### CHAPITRE I. — LE MOYEN AGE.

Nous arrivons à l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire. Le Christianisme a porté enfin ses premiers fruits : la société est transformée, de nouvelles mœurs, de nouvelles idées, de nouvelles institutions sont nées parmi les hommes. Le langage, l'art, la science, l'industrie ont revêtu des formes complètement originales, et si l'historien reconnaît encore dans ce nouvel état social les traces de la civilisation romaine et des coutumes germaniques, le premier coup d'œil aussi lui en révèle les caractères nouveaux, lui fait apercevoir l'abîme profond qui sépare les onzième, douzième et treizième siècles, non-seulement des temps antiques, mais même de ceux qui les avaient immédiatement précédés.

Le moyen âge fut avant tout une période religieuse. Voilà ce qui explique et les colères et les sympathies dont il a été l'objet. Depuis la renaissance des lettres jusqu'à notre époque, il a été rarement jugé avec impartialité. Pour les littérateurs affolés de l'antiquité grecque et romaine, ce fut un temps de barbarie et de grossière ignorance ; pour tous les auteurs qui écrivirent sous l'influence du protestantisme et des idées du dix-huitième siècle, ce fut un temps de superstitions, de despotisme et d'immoralité. De nos jours une réaction a eu lieu ; cette réaction est allée peut-être au delà des limites raisonnables, et poussés par une admiration exagérée, quelques-uns ont été jusqu'à proposer cette époque comme un modèle où nous devons revenir de nos jours. Mais la haine aveugle et la sympathie outrée sont des juges également mauvais.

Pour nous, qui ne cherchons que la vérité, nous reconnaitrons volontiers en certains points la supériorité de ces siècles sur les nôtres : nous reconnaitrons qu'alors régnait une foi vive, que tous les hommes acceptaient un seul et même devoir, que le doute et le scepticisme ne rongeaient pas les relations sociales ; nous reconnaitrons que la société n'avait pas seulement pour objet la satisfaction de ses intérêts, que la pratique de la morale chrétienne était son but suprême, que gouvernants et gouvernés avaient l'intelligence de ce but et la volonté de s'y conformer ; nous reconnaitrons que l'Europe n'était pas comme aujourd'hui un assemblage sans lien de membres séparés du tronc commun, mais que l'unité morale unissait ces membres, et que cette unité avait sa représentation puissante dans la papauté. Mais nous reconnaitrons aussi qu'à côté de ces faits magnifiques, on en trouve d'autres moins consolants : que souvent la piété fut superstitieuse ; que les mœurs barbares se montrèrent quelquefois dans toute leur licence et leur férocité ; que les institutions, à peine établies et peu fixées dans leurs limites et leurs positions respectives, donnèrent lieu à de nombreux et graves abus ; que ces institutions elles-mêmes, placées sur un des degrés du progrès, furent bien supérieures sans doute à celles des temps passés, mais restèrent, en tout ce qui regarde l'égalité politique et civile, bien au-dessous de celles des temps modernes ; enfin que si le moyen âge fut la plus belle expression possible du Christianisme dans le milieu social donné par les circonstances antérieures, notre époque est en droit d'en attendre une autre toute différente et bien supérieure.

Afin d'exposer cette période d'une manière complète, nous donnerons d'abord une idée générale de l'état de la société et des principes qui la dirigèrent, puis nous exposerons l'histoire spéciale de chacune des nations issues de l'empire de Charlemagne ; nous terminerons enfin par un examen plus détaillé de la civilisation du temps.

**ÉTAT GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ (1). *Féodalité.*** Nous avons raconté comment l'empire de Charlemagne s'était morcelé, et comment des nationalités spéciales étaient nées de ses débris. De ces nationalités nouvelles, il y en eut trois, la France, l'Italie et l'Allemagne, qui se formèrent des provinces de l'ancien empire; une quatrième, l'Angleterre, fut rattachée dès le onzième siècle, par la conquête normande, à la civilisation de ces contrées. Ces nations marchèrent avec une vitesse inégale dans la voie du progrès; mais partout les mêmes idées générales et les mêmes formes d'institutions gouvernèrent les sociétés: partout la religion donna le principe et le but, la fonction militaire, la forme et le moyen.

L'œuvre sociale resta en effet religieuse et militaire avant tout; les fonctions industrielles ne cessèrent d'être subordonnées. La direction morale tout entière appartient de droit et de fait à la religion et à ses représentants. Mais quoique celle-ci ait occupé toujours la première place, nous devons, pour plus de clarté, exposer d'abord l'organisation militaire et industrielle, la *féodalité*.

Voici les caractères propres de la féodalité: 1° la plus grande partie des propriétés territoriales forment des fiefs; tous les propriétaires sont tenus au service militaire; ils constituent une classe spéciale, la noblesse, et tiennent sous leur dépendance les colons (*serfs*) attachés à chaque fief; 2° tous les fiefs sont héréditaires; 3° toutes les hautes fonctions militaires, celles des ducs, des marquis, etc., sont également devenues héréditaires, et leurs titulaires jouissent dans les territoires soumis à leur commandement, de presque tous les droits de la souveraineté.

A ces caractères spéciaux il faut ajouter les formes spéciales: la hiérarchie propre à toute organisation militaire, forme em-

(1) Voyez sur toute cette période: Hallam, *l'Europe au moyen âge*, trad. en français, 1837, 4 vol. in-8°.

pruntée à l'époque antérieures et le mode particulier de la transmission de la fonction, l'*investiture*, transformation de l'ancien serment militaire des Romains et peut-être de quelques coutumes germaniques.

De ces formes découlait l'organisation suivante : Au bas de l'échelle se trouvaient les simples possesseurs de fiefs. Au-dessus d'eux venaient à différents degrés les seigneurs plus élevés dont ils tenaient leurs fiefs ; ceux-ci tenaient quelquefois leur autorité d'un seigneur plus élevé encore, et au sommet de l'échelle était le roi, chef de tous les feudataires et de tous les seigneurs. L'*investiture* donnait l'exercice du droit, héréditaire lui-même. Cérémonie à la fois religieuse et militaire, elle engageait le seigneur à l'égard du vassal, et le vassal à l'égard du seigneur. Celui qui recevait le fief se mettait à genou devant le seigneur, lui prenait les mains et lui jurait *foi et hommage* ; le seigneur lui conférait le fief, et dès ce moment les devoirs féodaux prenaient naissance ; pour le seigneur la protection et la justice, pour l'*homme lige* la fidélité et l'assistance, le service militaire, la présence au tribunal, et en certaines occasions, des redevances pécuniaires.

L'estime particulière où avait toujours été la fonction militaire, jointe à l'hérédité des fiefs, donna lieu à la noblesse de race. Bientôt il ne suffit plus de posséder un fief pour être admis dans la fonction ; il fallut encore être de race militaire pour être admis à la possession d'un fief. Alors s'établit profondément la distinction entre nobles et non nobles, distinction qui perdit sa force sitôt que la cause qui l'avait fait naître eut disparu, sitôt que les hommes de toutes les classes furent admis au service militaire.

Chaque possesseur de fief était maître et seigneur de la population de serfs de son territoire. Les grands seigneurs féodaux, ceux qui tenaient sous leur commandement une foule de vassaux et d'arrière-vassaux, jouissaient dans leur commandement de droits tout à fait royaux, et leurs duchés ou comtés

formaient de petits États dans le royaume. L'unité ne se retrouvait qu'au moment de la guerre. Alors le roi convoquait tous ses vassaux immédiats, ceux-ci les leurs et ainsi jusqu'au dernier degré de la hiérarchie militaire; tous se réunissaient sous la bannière royale, et l'armée se constituait dans l'ordre féodal des vassalités et des bénéfices.

La plus grande partie du territoire était donc occupée par les hommes de fonction militaire ou par leurs serfs. En dehors d'eux, il n'était que deux puissances : 1<sup>o</sup> l'Église, qui possédait une grande partie des terres, mais qui devait pour beaucoup d'entre elles le service militaire; 2<sup>o</sup> les villes qui avaient subsisté toujours, dont les habitants avaient été infériorisés par la noblesse, mais qui se relevèrent dans cette période.

On comprend que par suite de cette distribution du territoire, le pouvoir royal ait eu peu de force et d'influence. Le roi n'était que le chef suprême des seigneurs féodaux du royaume; il n'était réellement roi que dans son propre domaine, dans les terres où nul grand seigneur ne se posait entre lui et les simples possesseurs de fiefs. Autour de lui se réunissait encore le plaid national des clercs et des bénéficiaires; mais ce ne fut qu'à la fin de la période que l'admission de la bourgeoisie des villes à ce plaid, le convertit en États généraux, et réalisa chez toutes les nations chrétiennes la grande institution des assemblées représentatives. L'opinion seule faisait la force du pouvoir royal; heureusement cette force fut assez grande, pour qu'à l'aide de son seul appui la royauté pût parvenir, à la fin de cette période, à vaincre presque partout la féodalité et à acquérir une puissance réelle.

Trois grandes fractions étaient nées de l'empire de Charlemagne : la France, l'Allemagne et la Haute-Italie, la Lombardie. Un autre royaume se forma dans la basse Italie (Naples et Sicile), des territoires arrachés aux Grecs et aux Sarrazins. L'Angleterre, comme nous l'avons dit, fut rattachée de même à ce système d'États. Quoique ce fussent autant de royaumes

séparés, ils étaient encore des membres d'un corps commun ; un même lien moral les unissait, un même pouvoir veillait sur tous ; c'était l'Église et le pouvoir papal dont il est temps de parler maintenant.

*Papauté* (1). Si dans l'état social que nous venons d'exposer, il n'y eût eu un frein moral tout-puissant pour retenir les hommes, une profonde conviction religieuse pour maîtriser les volontés, sans doute nulle constitution n'eût été de nature à engendrer plus d'abus ; car, l'indépendance de la classe gouvernante était garantie d'une manière absolue ; tout duc pouvait se croire roi ; tout noble était despote dans son domaine. Mais l'Église ne fit pas défaut dans cette grande circonstance ; au milieu des passions barbares des soldats, elle interposa sa charité bienfaisante ; contre le despotisme des rois et des seigneurs, elle créa une opposition invincible : l'opinion publique, basée sur la morale.

Ce n'est pas le lieu ici d'exposer l'histoire complète de l'Église, celle de ses institutions, des hérésies qui la troublèrent pendant cette période, etc. Nous reviendrons sur ce sujet. Nous ne nous occupons maintenant que de son caractère politique.

Ce caractère, elle le dut à l'attitude que prit le pouvoir papal. Grâce aux papes, il fut établi dès lors qu'il était sur terre une puissance plus haute que celle des rois et des empereurs, que ceux-ci, comme tous les mortels, étaient sujets de la morale, et que tout prince qui cessait d'obéir à la loi de Dieu, perdait en même temps tout droit sur les hommes.

Nous avons vu comment Pépin-le-Bref et Charlemagne avaient assuré l'indépendance et la suprématie du pouvoir papal ; nous avons vu aussi comment le pape Nicolas I avait déjà

(1) Sources : Le liber pontificalis ; Mart. Polonus, mort en 1278 (chronicon) ; les Lettres des papes ; les historiens spéciaux des différents peuples de l'Europe, cités plus bas. — Voyez l'Histoire de l'Italie, de Léo, et l'ouvrage cité de Plank.

su en faire valoir les prérogatives. Mais sous les successeurs de Nicolas, la chaire pontificale fut avilie. Dans les guerres civiles qui affligèrent l'Italie, les papes ne furent que des princes temporels, mêlés à toutes les intrigues politiques, et simples représentants d'une des factions qui se disputaient Rome. Lorsque la couronne de Lombardie et la dignité impériale furent conférées aux rois d'Allemagne, les papes cherchèrent en eux un appui contre les partis turbulents qui divisaient l'Italie ; mais lorsque ces rois voulurent se placer au-dessus de l'Église, lorsqu'ils essayèrent de faire de la papauté un instrument de leur égoïsme impérial, alors les papes les combattirent avec toute la puissance que donne la cause de la morale et de la justice, et soutenus seulement par les sentiments des masses, ils abattirent et désorganisèrent le plus fort des pouvoirs de l'Europe.

L'histoire des démêlés des papes avec les empereurs est trop intimement liée à l'histoire de l'Allemagne et de l'Italie, pour que nous puissions l'exposer indépendamment de celle de ces pays. Nous nous contenterons donc ici de faire connaître la nature et les limites de l'influence papale, les questions générales qui furent agitées, et la suite des hommes de génie qui, sur le siège papal, soutinrent la lutte de la prérogative de la foi et de l'intelligence contre la violence brutale des intérêts matériels.

Vers le milieu du onzième siècle, l'Église présentait un spectacle affligeant. Trois plaies la rongeaient : la suprématie impériale sur la papauté, le mariage des prêtres et la simonie. Après l'extinction de la maison des Ottons, le roi d'Allemagne, Henri III, fils de Conrad-le-Salique, avait joué le rôle de maître en Italie, et avait marché avec succès vers son but, de faire de l'Italie et de la papauté une dépendance absolue du royaume d'Allemagne ; il avait déposé et nommé des papes sans respect pour les anciennes formes d'élection, et entre ses mains, le Saint-Siège était devenu un moyen de sa puissance impériale. D'un autre côté, le clergé était tombé partout dans une immoralité avilissante. Nulle part les règles canoniques de

l'élection des évêques, règles renouvelées par Charlemagne, n'étaient plus en vigueur; les rois et les seigneurs nommaient partout aux évêchés et aux abbayes, et ces nominations devenaient pour eux la source des plus honteux trafics. Les abus sous ce rapport étaient au comble, surtout en Allemagne, et il n'y avait pas un évêque qui n'eût acheté sa charge; il n'y avait pas une place sacerdotale qui n'eût été donnée après avoir été marchandée au plus offrant enchérisseur. Enfin les lois anciennes du célibat n'étaient plus observées. La plupart des prêtres vivaient publiquement en concubinage, beaucoup d'entre eux étaient mariés; les fonctions sacerdotales avaient cessé d'être un grave et rude devoir social pour devenir un patri-moine; le sentiment de la famille remplaçait celui de la foi religieuse; une nouvelle caste héréditaire menaçait de s'élever à côté de la caste noble, et de détourner la religion de Christ à des intérêts purement individuels.

Un prêtre, fils d'un charpentier de Toscane, Hildebrand, avait acquis une grande influence à Rome sous le pontificat de Léon IX (1048). Hildebrand (1), homme ardent et passionné, bon et sympathique dans toutes ses relations individuelles, mais d'une volonté inébranlable lorsqu'il s'agissait de réaliser le bien, avait été profondément ému des maux de l'Église; il en avait vu le remède, et dans les moyens qu'il employa, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de sa droiture, de son énergie ou de son habileté. Léon IX avait pleine confiance en lui, et sous ce pape et ses successeurs Victor II, Étienne IX, Nicolas II et Alexandre II; il ne cessa d'être l'âme du pontificat et de le diriger vers la réalisation de ses plans.

Le but que se proposait Hildebrand, était de purger le sacerdoce de toute la mauvaise graine que l'égoïsme y avait semée,

(1) Voyez : Histoire de Grégoire VII et de son siècle, par J. Voigt; trad. de l'allemand par l'abbé Jafer, 1838, 2 vol. in-8°.



de l'affranchir complètement de toute autorité temporelle, en ne le soumettant à d'autre pouvoir qu'à ceux de sa propre hiérarchie, à la tête de laquelle la papauté avait conquis et assuré déjà sa place; de créer ainsi, à côté des pouvoirs nationaux, un pouvoir général et unitaire, et de donner à ce dernier la direction et la surveillance morale des pouvoirs temporels. C'est ce plan qui, réalisé en grande partie, constitua le caractère particulier de la politique du moyen âge, assura l'unité de l'Europe et fut le point d'appui de la civilisation contre la rudesse des mœurs féodales.

Le premier pas à faire dans cette voie, était d'établir l'indépendance de l'élection papale. Non-seulement il s'agissait de se garantir de l'intervention impériale, mais il fallait de plus enlever la papauté aux factions de la noblesse romaine qui se la disputaient. Ce résultat fut obtenu par la translation de l'élection aux *cardinaux*, sous Nicolas II. On appelait anciennement à Rome, comme dans beaucoup d'autres villes, *cardinaux*, les curés des principales églises; les sept évêques suffragants du pape, des environs romains, étaient également cardinaux; il y avait enfin des cardinaux-diacres, dans les églises cardinales. Depuis un demi-siècle environ, on ignore sous l'influence de quelles circonstances, cette fonction avait acquis un lustre qu'elle n'avait jamais eu: les cardinaux non-seulement étaient à la tête du clergé romain, mais ils prenaient une part active à toutes les affaires pontificales. Ce fut à eux que Nicolas, sur l'instigation de Hildebrand, conféra, en 1059, à l'exclusion du reste du clergé et du peuple, le droit d'élire le pontife romain, à condition cependant que l'élection fut approuvée par le peuple et le clergé, et sous réserve des droits accordés personnellement à l'empereur. La première condition tomba bientôt en désuétude; la seconde était rédigée de manière à ce qu'on pût y échapper toujours.

La loi fut mise en vigueur sous les successeurs de Nicolas, et bientôt (1073) Hildebrand monta lui-même sur le siège papal

sous le nom de Grégoire VII. Alors commença la série d'actes énergiques par lesquels l'Église fut réformée et le pouvoir pontifical élevé à sa plus grande hauteur.

Dès la première année de son pontificat, Grégoire écrivit une lettre sévère contre la simonie, c'est-à-dire la vente des fonctions ecclésiastiques, en adressant principalement ses menaces à Philippe I, roi de France, et à Henri IV, qui venait de monter sur le trône d'Allemagne. L'année suivante, il entreprit l'œuvre difficile du rétablissement du célibat du clergé. Par un décret donné en concile à Rome, il interdit le mariage à tout prêtre, ordonna aux prêtres mariés de se séparer de leurs femmes, ou de se démettre de leur fonction, et défendit à l'avenir l'ordination d'un homme marié. De toutes parts le clergé se souleva contre ce décret, et opposa une vive résistance. Mais le peuple était pour Grégoire; on haïssait partout les prêtres mariés, pleins d'orgueil, et ceux qui vivant dans le concubinage, donnaient l'exemple de l'immoralité. En plusieurs endroits, le peuple avait chassé ces prêtres indignes. Le clergé céda enfin; en peu d'années, le célibat fut établi en France, en Allemagne, en Italie et en Angleterre; dans le Nord seulement, l'ancienne coutume subsista plus longtemps, mais un siècle plus tard, elle était abolie partout.

Mais venait la question aussi importante de la simonie. Grégoire donna à cette idée une extension qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors, et en fit naître la grande querelle des investitures.

Non-seulement en effet on vendait les charges ecclésiastiques au plus offrant, mais dans la forme même, ces charges étaient devenues de véritables fiefs à la disposition des seigneurs féodaux. Les droits de patronage ou de défense des Églises s'étaient convertis en droits de suzeraineté; les biens de l'Église étaient regardés comme des fiefs, et à chaque mutation, le seigneur féodal en donnait l'investiture comme de ses autres fiefs. Il résultait de là pour l'Église une humiliation réelle dans la forme, car c'était le pouvoir temporel qui conférait les pouvoirs sacer-

dotaux, et de plus une dépendance complète au fond, puisque dans la possession de ses biens, l'Église était sujette à la volonté du seigneur.

Grégoire, en même temps qu'il travaillait contre la simonie, voulut donc briser ce lien qui enchaînait l'Église. Dans un décret synodique de Rome, donné en 1075, il défendit à tout ecclésiastique, sous peine de déposition, de recevoir des mains d'un laïque la crosse ou l'anneau, comme signes de l'investiture, pour un évêché, une abbaye, etc., et menaça de l'excommunication le laïque qui oserait la donner, fût-il roi ou empereur. La mise en pratique de ce décret eut affranchi complètement le clergé, et ne l'eut laissé sujet-que d'une seule puissance, la hiérarchie de l'Église.

Mais ce ne fut pas sans une longue lutte que ce but fut atteint, et encore il ne le fut pas complètement. Aussitôt que Grégoire voulut mettre son décret à exécution, il éprouva la résistance des pouvoirs temporels. Il voulut déposer des évêques qui contrevenaient à son décret; l'empereur Henri IV les prit sous sa protection. Grégoire appela le roi devant son tribunal; Henri répondit en rassemblant ses prélats et en faisant prononcer la déposition de Grégoire. Alors la guerre fut déclarée. Grégoire, à son tour, excommunia Henri en concile à Rome, le déclara déchu de la dignité impériale, et délia tous ses sujets du serment de fidélité.

La guerre de Henri IV contre les Allemands révoltés, sa pénitence à Canosse, sa nouvelle expédition contre Grégoire VII, la mort de ce grand homme (1085), les guerres des papes ses successeurs contre Henri IV et Henri V, appartiennent à l'histoire d'Allemagne.

La querelle des investitures fut terminée enfin par le concordat de Worms, conclu en 1122 entre Henri V et le pape Calixte II, et confirmé au grand concile œcuménique tenu bientôt après dans l'église de Latran à Rome, par le même pape. L'empereur renonce au droit d'investiture des ecclésiastiques et ga-

rantit à l'Église la liberté complète des élections et des ordinations. Le pape, d'autre part, accorde à l'empereur le droit de présence aux élections, et d'intervention en cas de troubles, et stipule que le nouvel élu recevrait, avant l'ordination, l'investiture des biens féodaux de l'Église par le sceptre (mode ordinaire), et non par la crosse et l'anneau. C'était un parti mitoyen entre le but de Grégoire VII et les prétentions impériales. La dignité de l'Église était sauvée; car on assurait l'indépendance des élections, et ce n'étaient plus les fonctions ecclésiastiques, mais seulement les biens y attachés que l'on transmettait par l'investiture. Mais le lien n'était pas rompu entre l'Église et l'État; le clergé fut de plus en plus mêlé au système féodal, et partout il prit part directement aux affaires politiques des royaumes, en qualité de possesseur de fiefs et de bénéfices.

Cependant malgré cet échec positif, la puissance et la considération des papes n'avait cessé de grandir par le fait même de la lutte. L'excommunication et l'interdit étaient pour eux des moyens infailibles; un roi excommunié perdait immédiatement tous ses fidèles, tous ses serviteurs; s'il conservait un parti, l'interdit l'attaquait dans la population entière; tout acte religieux cessait immédiatement dans le lieu frappé d'interdit; le culte était suspendu; on ne conférait aucun sacrement; et alors il devenait impossible à la puissance royale la mieux établie de résister à la voix unanime du peuple, qui exigeait la soumission. La puissance de juridiction du pape sur tous les évêques était également reconnue, et Rome, devenue centre de toutes les affaires religieuses, pouvait compter sur le clergé de tous les pays. En vain les rois tentèrent souvent de désorganiser le pouvoir papal en créant des antipapes; cette tactique ne réussit pas. Il est vrai que le pouvoir pontifical eut toujours des soutiens dévoués; Grégoire VII était appuyé fortement par la comtesse Mathilde de Toscane; les Normands de Sicile furent pour lui des amis fidèles; la France aussi ne cessa de protéger

et de secourir la cour de Rome, et mérita toujours le titre de fille aînée de l'Église.

L'activité des papes pour le bien de la société chrétienne, prouva qu'ils étaient dignes de ce grand pouvoir. A Grégoire VII avait succédé Victor III, et après quelques mois, Urbain II. Ce fut ce pape qui donna l'impulsion aux croisades, et qui, au concile de Clermont, décréta la grande expédition contre les infidèles. Au même concile, il excommunia le roi Philippe de France, qui après s'être séparé de sa femme, vivait en concubinage avec une autre femme mariée. Pascal II fit abolir l'investiture des ecclésiastiques en France et en Angleterre, et renouvela les excommunications contre Philippe. On apprenait ainsi aux rois qu'une même morale liait les grands et les petits, et que devant l'Église, il n'y avait pas acception de personnes.

Après le concordat de Worms, la paix fut rétablie pendant un certain temps dans l'Église. Un schisme menaçant, celui de l'antipape Anaclet II contre Innocent II, la troubla de nouveau. Mais enfin Innocent, délivré de son ennemi, put rassembler un grand concile œcuménique (le deuxième de Latran), où toutes les dispositions des papes ses prédécesseurs furent décrétées de nouveau. Le gouvernement des successeurs d'Innocent fut troublé par les mouvements des factions intérieures de Rome. Bientôt recommença la lutte avec l'Allemagne, mais avec de nouveaux caractères.

Frédéric I Barberousse, de la maison des Hohenstauffen, venait de monter sur le trône d'Allemagne. C'était maintenant la guerre entre l'Italie et l'Allemagne, mais le pape s'y trouvait directement intéressé, et comme pouvoir moral, et comme pouvoir temporel.

Deux grandes questions en effet furent soulevées : la liberté de l'Italie, l'indépendance temporelle des papes. Depuis qu'Otton avait été appelé au royaume de Lombardie et qu'il avait reçu des mains du pape la couronne impériale, les idées des rois d'Allemagne relativement à leurs droits sur l'Italie s'é-

taient sans cesse agrandies. Il avait été reçu enfin comme droit public en Allemagne, que la dignité impériale appartenait de droit aux rois allemands, ainsi que la domination de l'Italie. Les Hohenstauffen se firent les représentants de cette idée ; ils traitèrent l'Italie en pays conquis, et se proposèrent surtout d'abattre d'un côté la liberté des villes, grandie rapidement pendant les derniers troubles, et de l'autre d'enlever au pape sa puissance politique en rangeant sous leurs lois les terres de l'Église. Les papes durent résister à ces envahissements, surtout lorsque par un mariage, les Hohenstauffen eurent ajouté le royaume de Sicile à l'empire ; la liberté de l'Italie trouva en eux ses plus fermes soutiens, et grâce à leurs efforts, l'Allemagne n'exerça pas sur elle son influence despotique.

La seconde question était celle de la suprématie entre le pape et l'empereur. Cette question fut posée alors comme un problème de droit public, et discutée de part et d'autre avec toute la subtilité que peut fournir l'étude du Droit. C'était un ancien droit papal reconnu depuis Charlemagne, de couronner l'empereur et de conférer par là la dignité impériale. Les rois d'Allemagne ne se plièrent qu'avec répugnance à cette coutume, et firent continuellement effort de s'y soustraire. Pour les papes, elle avait une importante conséquence. Elle leur donnait le droit de refuser le roi qu'ils trouvaient indigne de l'empire ; ils en tiraient la conclusion que leur relation vis-à-vis de l'empereur était celle d'un suzerain à l'égard de son vassal, et ils étendaient facilement cette idée aux royaumes. Cette prétention exagérée fut l'écueil de la papauté ; ce fut contre elle que Boniface VIII brisa, au commencement de la période suivante, tout l'édifice élevé par ses prédécesseurs.

Cependant, dans la période qui nous occupe, la raison et la justice furent toujours du côté de la papauté, et les pontifes qui illustrèrent le douzième siècle, ne se montrèrent pas inférieurs par leurs actes à ceux qui leur avaient légué le pouvoir.

La guerre avec Frédéric I de Hohenstauffen, commença sous

le pontificat d'Adrien IV (1154). L'empereur cherchait une occasion pour rompre avec le pape et réaliser ses plans sur l'Italie, lorsqu'une lettre contenant plusieurs griefs, et dans laquelle le pape se servait du mot de *beneficium* (sief ou bienfait), en parlant de l'empire, fit éclater la discorde. Bientôt les procédés despotiques de l'empereur envenimèrent la querelle, et Alexandre III succéda à Adrien pour la soutenir. Malgré les obstacles de toute sorte qu'il rencontra à chaque pas, malgré la nomination successive de plusieurs antipapes et les victoires de Frédéric, Alexandre III courba enfin l'orgueil de l'empereur. Ce fut un des plus grands et des plus purs des successeurs de Grégoire VII. Non-seulement il vainquit le roi d'Allemagne, mais encore ramena à l'obéissance le roi d'Angleterre Henri II, qui avait voulu secouer complètement le joug de l'Église, et qui avait scellé son intention criminelle par l'assassinat de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket. A la fin de sa vie, il réunit le troisième concile œcuménique de Latran, où, entre autres dispositions, on perfectionna l'institution des cardinaux.

Les règnes de Luce III, d'Urbain III, de Grégoire VIII, de Clément III et de Célestin III furent trop courts et trop tourmentés par les factions intérieures de Rome, pour que ces papes pussent agir avec influence au dehors, et surtout empêcher les rois d'Allemagne de s'établir en Sicile. Mais bientôt, sous Innocent III, le pouvoir papal devait arriver à l'apogée de sa grandeur (1198).

Innocent III (1), à peine âgé de trente-sept ans, jouissant déjà d'une grande réputation de sainteté et de science, grand légiste, politique habile et marchant droit au but, fut celui de tous les papes que le plus grand succès couronna dans toutes ses entreprises. Dès le premier jour de son règne, il se soumit le préfet impérial de Rome, puis il ressaisit successive-

(1) Voyez Histoire d'Innocent III, par Hurter, trad. en franç., 1838, 2 vol. in-8°.

ment tous les territoires que les empereurs avaient enlevés aux papes dans l'Italie. La guerre civile entre Philippe de Souabe et Otton IV de Brunswick déchirait alors l'Allemagne. Le pape y intervint non-seulement comme médiateur, mais comme puissance supérieure, et ce fut grâce à lui qu'Otton parvint au trône. Mais sitôt que la position de l'empereur fut assurée, celui-ci suivit la politique de ses prédécesseurs, et voulut reprendre les possessions italiennes du pape : Innocent l'excommunia, suscita contre lui le jeune Frédéric II, roi de Sicile, et Otton perdit la couronne. Les autres rois de l'Europe éprouvèrent aussi la force de sa volonté. Philippe-Auguste, roi de France, fut forcé de reprendre sa femme qu'il avait répudiée, et de chasser sa concubine ; Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, après une vaine obstination longtemps prolongée, céda de la manière la plus humiliante. En même temps, Innocent III forçait le roi de Castille, Alphonse IX, de se séparer de sa femme Bérengère, qui était en même temps sa petite-fille ; il recevait des soumissions des rois d'Aragon et de Portugal, et donnait la couronne à un prince bulgare ; enfin il sauvait la France et la civilisation d'un des plus grands dangers qu'elles aient couru en prêchant la croisade contre les Albigeois. Il termina sa vie (1216) peu après avoir tenu à Rome le douzième grand concile oecuménique (quatrième de Latran).

Mais la grande lutte qu'Alexandre III avait soutenue contre Frédéric I de Hohenstauffen n'était pas terminée ; elle devait recommencer contre l'empereur, qu'Innocent lui-même avait placé sur le trône, contre Frédéric II. Égoïste et incrédule, partisan de tout ce qui attaquait la religion, sans parole et sans foi, mais habile, lettré, capable en toutes choses, Frédéric fut l'ennemi le plus acharné de la papauté et de la liberté italienne. Ses prétentions eurent pour résultat l'anéantissement de sa maison et la séparation définitive de l'Italie et de l'Allemagne. Nous raconterons plus loin cette lutte dont les héros furent Honorius III, Grégoire IX et Innocent IV. La mort de l'em-



pereur vaincu ne la termina pas. Pour que l'indépendance de l'Italie fût assurée, pour que la Sicile surtout fût arrachée à l'empire, la famille des Hohenstauffen ne pouvait rester sur le trône. La guerre continua donc entre les empereurs Conrad III, les rois de Sicile Manfred et Conradin d'une part, et les papes Alexandre IV, Urbain IV et Clément IV, de l'autre jusqu'à ce que cette famille fût éteinte, jusqu'à ce que le trône de Sicile, donné à Charles d'Anjou par Clément IV, fût assuré aux Français (1268).

Le but des papes était atteint. Un long interrègne troubla l'Allemagne après l'extinction des Hohenstauffen et les papes Clément IV et Nicolas III purent intervenir et presser l'élection impériale, menacer même d'y procéder eux-mêmes, à défaut des États d'Allemagne, sans qu'on leur disputât ce droit. Cependant malgré ces succès, la papauté touchait à son déclin, et bientôt son pouvoir devait disparaître. C'est ce que nous raconterons dans l'histoire de la période suivante.

Nous n'avons pu énumérer ici que les actes les plus importants des papes pendant ce temps de domination ; mais l'histoire de toute la période nous les montrera intervenant partout. Les missions, la conversion de peuplades entières, les croisades, tous les actes en un mot où la civilisation fut intéressée, n'eurent d'autres moteurs qu'eux ; de fait ils furent mêlés à tous les événements sociaux, et même à toutes les affaires civiles et particulières du temps. Rome fut pendant tout ce temps le centre de toute la juridiction canonique, et il n'y eut pas de question d'élection d'évêque ou d'abbé, de discussion importante entre clercs ou laïques, ou de clercs entre eux, qui ne passât sous les yeux du pape. Il est donc vrai de dire qu'ils furent réellement alors les directeurs de la société et que tous les pas que fit celle-ci dans la voie du progrès sont dus à leur influence.

LA FRANCE (1). Si la papauté pendant cette période fut la di-

(1. Sources : Chroniques de saint Denys, rédigées d'abord

rection spirituelle de la société européenne, la France resta ce qu'elle avait été toujours, le bras droit de la civilisation chrétienne. C'était elle qui avait donné naissance à toutes les nations modernes; ce fut elle aussi qui marcha sans cesse devant toutes les autres, et leur montra l'exemple des réalisations pratiques. D'autres nations ont eu peut-être une vie plus agitée pendant cette période, et ont joué un rôle plus bruyant. L'Allemagne, par la dignité impériale, par sa force matérielle, par l'étendue de ses territoires, l'Italie, par l'activité de ses républiques, par son commerce et ses richesses, semblent s'être placées au premier rang; mais l'Allemagne, après avoir accompli une œuvre utile sous les Otton, n'employa plus ses forces qu'à faire le mal, et ce furent précisément ses républiques indépendantes qui perdirent l'Italie. La France occupée à se constituer intérieurement, n'agit au dehors comme grand corps national qu'à la fin de cette période. Mais ce qu'elle ne fit pas comme corps national, elle le fit par les efforts individuels qui sortirent de son sein. Il n'est pas un grand acte guerrier où les chevaliers français n'aient été en avant; il n'est pas un champ de bataille où les Français n'aient combattu, pas une terre où ils n'aient apporté la civilisation française. C'est à la France seule que revient presque tout entier l'honneur des

par Guillaume de Nangis, moine de la fin du treizième siècle, continuées par d'autres, et arrangées dans leur forme actuelle sous Charles VII. — Glaber Radulph, moine vers 1050 (Hist. de 988-1046). — Vincent de Beauvais, flor. vers 1250 (Hist. ad ann. 1252). — Guillaume de Nangis (Chron. 1113-1300). — Vie de Louis VI, par l'abbé Suger. — Lettres de Suger. — Rigord, chronographe du roi Philippe-Auguste. — La Philippe, de Guillaume d'Armorique. — Pierre de Vaux de Cernai (Hist. des Albigeois). — Chronique de Simon de Montfort. — Jean sire de Joinville, Histoire et Chronique de Saint-Louis (Dom Bouquet).

croisades, ce furent les chevaliers français qui arrachèrent la Sicile aux Sarrasins, l'Angleterre aux Danois, qui combattirent contre les Maures en Espagne, qui fondèrent le royaume de Portugal, qui transportèrent à Constantinople la domination occidentale; partout et toujours ils furent la force armée du catholicisme, les soutiens dévoués de l'Église, et il n'est pas étonnant que tant de chroniques du moyen âge aient pour titre *Les gestes de Dieu par les Franks*.

Dans les travaux de la paix, aussi bien que dans ceux de la guerre, la nation française fut avant toutes les autres; dans son sein les races se fondirent le plus vite dans l'unité du sentiment national; l'Église trouva le plus d'amis pour ses réformes civilisatrices: la trêve de Dieu, l'abolition du duel judiciaire. La première elle affranchit les communes et donna la liberté aux serfs. Chez elle naquit la littérature moderne de l'Europe, et l'Allemagne et l'Italie ne se formèrent que sur ses modèles; chez elle aussi se conserva la science, se concentra l'érudition, et l'Université de Paris devint dès cette époque la grande lumière scientifique de l'Europe chrétienne. Partout une activité profonde remuait la nation française: en toutes choses se décelait son esprit pratique, son génie réalisateur. La langue nouvelle qu'elle créa fut l'expression la plus vraie de ce génie actif. C'est la langue la plus nette, la plus précise, la plus scientifique de toutes les langues modernes, la seule où il n'y a pas de phrase possible sans une conclusion positive.

Lorsque Hugues Capet(1) eut réuni au territoire de Laon, dernière possession royale des Carlovingiens, son duché de France, et qu'il eut reçu la dignité royale, il fut à la vérité le premier seigneur de la France, mais sa puissance réelle ne s'étendait que sur son propre domaine, et là encore elle était

(1) Voyez sur l'histoire de ce prince, une source nouvellement découverte, la chronique de Richer, dans le cinquième volume des *Monum. german.*, de Pertz.

limitée par les Droits féodaux. La France était bornée alors à l'Est par le Rhône, la Saône et la Meuse. Elle comprenait ainsi une partie de la Belgique actuelle ; mais la Lorraine était sous la suzeraineté de l'empereur ; les pays situés à l'Est des Vosges, de la Saône et du Rhône faisaient partie encore du royaume de Bourgogne, et passèrent bientôt aussi sous la suzeraineté allemande, et Lyon resta longtemps ville impériale allemande. Cependant, malgré cette séparation purement féodale, le lien moral, plus puissant alors que le pouvoir commun, rattachait en partie ces contrées à la France, principalement la Lorraine et les pays situés entre le Rhône et les Alpes. Là on parlait français, là survivaient les habitudes communes.

La féodalité était née en France ; et ce fut là aussi qu'elle arriva d'abord à ses développements les plus étendus. Le capitulaire de Charles-le-Chauve, en 877, avait consacré l'hérédité des bénéfices. Sous Hugues Capet on trouve cette hérédité établie partout, et le système féodal en pleine vigueur. La France comprenait alors à peu près quatre-vingts principautés presque indépendantes l'une de l'autre. Il y avait, il est vrai, huit grands feudataires, y compris le roi (\*), dont tous les autres seigneurs reconnaissaient la suzeraineté ; mais à leurs propres possessions étaient annexés de grands fiefs sur lesquels

(\*) Ces huit grands fiefs étaient 1<sup>o</sup> le duché de France (Isle-de-France), domaine direct du roi avec les comtés d'Anjou, de Maine, de Blois et de Tours, le pays Chartrain et le Perche, et les villes de Paris et d'Orléans ; 2<sup>o</sup> le comté de Vermandois et de Brie, comprenant le comté de Senlis, la Brie, la Picardie, etc. Plusieurs parties s'en détachèrent, entre autres le comté de Champagne, qui passa dans la maison de Blois en 1019 ; 3<sup>o</sup> le duché de Flandres, avec les comtés de Guines, de Boulogne et de Terouenne, les seigneuries de Montreuil et de Lille ; 4<sup>o</sup> la Normandie, dont dépendait le duché de Bretagne. Ce dernier pays, qui longtemps s'était maintenu indépendant,

leur suprématie n'était que nominale. Ces suzerains et leurs grands feudataires tenaient sous leur commandement plus de soixante-dix mille fiefs de chevaliers, et le nombre des nobles, capables de porter les armes, se montait à plus de cent mille.

Des différences assez profondes séparaient le midi de la France du nord. Les provinces méridionales avaient pris moins de part que les autres aux œuvres françaises accomplies sous les Mérovingiens et les princes de la famille de Charlemagne. L'esprit romain y avait vécu plus longtemps que dans le nord; ni la langue, ni la loi, ni les coutumes n'y avaient subi la même transformation; la loi romaine subsistait encore; le système féodal ne devint jamais absolu, et tandis que dans le Nord avait prévalu la coutume *nulle terre sans seigneur*, il y avait toujours dans le Midi un grand nombre de terres allodiales. Là aussi la foi était plus faible, les mœurs plus relâchées, l'esprit plus fédéraliste, et les seigneurs du Midi, placés moins à portée de la puissance royale, trouvaient dans les populations un appui pour leurs tentatives d'indépendance.

fut soumis par les Normands, mais conserva ses princes particuliers; il releva, depuis la conquête de la Normandie par les rois de France, directement de la couronne; 5° le duché de Bourgogne (qu'il ne faut pas confondre avec le comté de Bourgogne (Franche-Comté), qui faisait partie du royaume d'Arles), avec les comtés de Châlons, d'Auxonne, de Mâcon, de Nevers et d'Auxerre; 6° le comté de Toulouse avec les comtés d'Alby, d'Uzès, de Foix, de Carcassonne, le duché de Gothie ou de Narbonne, etc., et plus tard le marquisat de Provence, le comté d'Agen et le Gévaudan; 7° le duché de Gascogne, comprenant la Gascogne, le Bordelais, la Limagne, le Béarn, etc.; 8° le duché d'Aquitaine ou de Guienne, avec les comtés de Poitou, de Limousin, de Saintonge, de la Marche, d'Angoumois, de Périgord, d'Auvergne, de Velay, etc.

Les règnes de Hugues Capet et de ses successeurs Robert, Henri I et Philippe I embrassent la fin du dixième siècle et le onzième tout entier, sans qu'aucun événement important pour la France signale l'activité de la nouvelle monarchie.

Le pouvoir royal était faible et les vassaux puissants le reconnaissaient à peine. Cependant Hugues Capet déjà avait préparé avec intelligence les bases des progrès futurs. Il avait choisi Paris pour capitale, et cette ancienne cité, célèbre par les services rendus à la nationalité française depuis l'invasion des Huns jusqu'à celle des Normands, devint bientôt un centre aussi influent que la royauté elle-même; avec Hugues Capet aussi commença un nouvel ordre de succession au trône, car le royaume cessa d'être partagé entre les fils du roi, et peu à peu s'établit le principe de l'hérédité de la couronne par ordre de primogéniture. Il fallut deux siècles cependant pour que ce principe passât complètement en droit; car jusqu'à Philippe-Auguste les rois ne cessèrent pas d'associer leurs fils à la couronne de leur vivant, ou de s'assurer, avant leur mort, du consentement des seigneurs pour la succession.

Quelques petites guerres féodales pour forcer quelques grands seigneurs à la reconnaissance de leur vassalité, furent les seules que se permirent ces premiers rois. Sous le roi Robert, le duché de Bourgogne est réuni au domaine de la couronne, pour en être détourné encore au commencement du règne suivant, en faveur du frère du roi Henri I, Robert, chef de la première maison de Bourgogne. Sous ce même Henri, des chevaliers normands passent en Italie, et bientôt ils y fondent un royaume nouveau. Sous Philippe I, deux grands faits sont accomplis par la France : la conquête de l'Angleterre, la première croisade ! Les chevaliers français continuent toujours à défendre la foi au dehors ; un grand nombre suit les Normands en Italie ; d'autres vont combattre les Maures en Espagne et recrutent les armées qui deviennent des peuples chrétiens. Sous le fils de Philippe, Louis VI le Gros (1108), la dynastie commença enfin à montrer

une activité qui de longtemps ne devait se ralentir. Louis VI vit dans la royauté quelque chose de plus qu'une suzeraineté purement féodale; il se ressouvint des anciens droits, et crut que c'était un devoir de son office de réprimer l'audace des grands, de protéger les classes populaires, de défendre l'Eglise, d'intervenir partout, en un mot, comme administrateur chargé du bien-être de tous, et non-seulement comme chef militaire. De lui date le principe des pouvoirs que les rois s'attribuèrent peu à peu, des actes de législation générale par lesquels le système féodal fut ruiné. Rien dans le droit établi ne justifiait ces pouvoirs; mais une usurpation heureuse quelquefois, et, plus que tout le reste, l'appui que prêtait à la royauté l'Eglise et le peuple, en sanctionnèrent la coutume. Le droit royal si bienfaisant, si protecteur pour tous les faibles, s'éleva par le respect des masses; l'hérédité de la couronne, fermement établie, lui donna toute la force d'un intérêt de race, et ce fut, grâce à lui, que la féodalité disparut en France, et que notre nation put acquérir son unité matérielle.

Louis VI montra une activité extraordinaire. Il ne quitta pas en quelque sorte le casque et la cuirasse. Mais toutes ses guerres, à l'exception d'une attaque sans résultat contre le duc de Normandie, devenu roi d'Angleterre, furent restreintes dans un cercle très-étroit; les querelles de ses propres vassaux l'occupèrent presque continuellement, surtout celles des seigneurs de Montmorency et de Monthléry.

Cependant la France, pour la première fois depuis Charlemagne, montra sa force aux puissances voisines. L'empereur Henri V, pour porter aide au duc de Normandie, voulut envahir la France avec ses Allemands. Le roi s'avança contre lui avec une armée formidable, dont l'aspect seul fit rebrousser chemin à l'empereur.

Cette armée n'était pas composée seulement de seigneurs féodaux; la milice des communes en formait la plus grande partie. Une révolution importante s'était faite déjà alors, et

avait porté un rude coup au système féodal, les communes s'étaient affranchies (1).

Lors de l'avènement des Capétiens, il existait encore une partie des cités romaines que les Francs avaient trouvé dans les Gaules; d'autres villes avaient pris naissance sous les rois mérovingiens et carlovingiens par la construction des *villas*, des bourgs militaires dont nous avons parlé. Les anciennes villes municipales avaient conservé la plupart de leurs libertés, surtout dans le Midi; l'élection des magistrats, la police de la ville, l'administration intérieure n'avaient cessé de leur appartenir. Les magistrats s'appelaient en général échevins (*scabini*) ou maires (*maiores*) dans le Nord; *consuls* ou jurés dans le Midi. Plusieurs des *villas* avaient acquis, pendant les troubles qui précédèrent l'avènement de la troisième race, des privilèges semblables. Les moins favorisées étaient celles où le seigneur féodal du lieu ou l'évêque s'étaient emparés par force du gouvernement; celles-ci étaient régies par un prévôt (*præpositus*), et la condition de leurs habitants différait peu de celle des serfs. L'établissement de la féodalité menaçait l'indépendance de toutes les villes; elle consolidait en outre l'inégalité, qui déjà sous les dynasties précédentes avait subsisté entre les hommes de classe militaire et les habitants des villes livrés au commerce et à l'industrie. Ce fut pour remédier à ces maux que se fit la révolution des communes: elle eut pour double résultat de garantir l'indépendance de chaque ville et les libertés municipales; et de donner une part aux villes dans les affaires politiques, de les agréger à la partie active de la nation, au corps militaire, et de faire de leurs habitants des citoyens libres, peu inférieurs à la noblesse des châteaux.

Voici quelle fut la marche ordinaire de ces révolutions lo-

(1) Il n'existe pas de travail complet sur ce sujet. Voyez Raynouard, Histoire du droit municipal, 1829, 2 vol. in-8.  
— Thierry, Lettres sur l'histoire de France, 2<sup>e</sup> éd., 1829, in-8'.



cales : les bourgeois se réunissaient sur la place commune et se prêtaient le serment mutuel de secours et assistance ; c'était la *conjuración* ; puis , ils se constituaient en milices et nommaient leurs magistrats. Lorsque le seigneur ou l'évêque ne consentait pas , il fallait recourir aux armes. L'histoire dramatique de plusieurs de ces communes , de celles de Laon et d'Amiens entre autres , nous apprend les efforts énergiques que souvent la bourgeoisie dut soutenir pour se constituer. Mais dans le plus grand nombre des cas , la révolution fut toute pacifique. Les bourgeois conjurés s'adressaient au pouvoir , soit seigneurial , soit royal , pour en obtenir une *charte* , c'est-à-dire une constitution qui leur servit de garantie. Cette charte , on l'accordait ordinairement contre une bonne somme d'argent dont la commune faisait volontiers le sacrifice.

Le mouvement des communes commença dès la fin du dixième siècle. Déjà en 957 Cambrai s'insurgea contre son évêque ; en 1070 se place la révolution du Mans. Dans les premières années du douzième siècle s'établissent les communes de Noyon , de Saint-Quentin , de Beauvais , de Laon , d'Amiens. Les rois de France favorisaient ces mouvements de toutes leurs forces ; les villes formaient pour eux l'appui le plus solide contre les seigneurs féodaux , et de bonne heure il passa en principe que toutes les communes relevaient directement du roi. Louis VI et ses successeurs accordèrent un grand nombre de chartes. Mais il ne faut pas croire que les villes seules , dont nous possédons les chartes ou de la révolution desquelles on a conservé l'histoire , aient acquis les droits de commune , et que ces droits aient daté tous de cette époque. Beaucoup de villes jouirent de tout temps des droits municipaux , sans jamais avoir eu de chartes. Tel fut Paris , telles furent aussi les villes de Flandre , qui jouissaient déjà dans le onzième siècle d'une liberté presque républicaine , et dont plusieurs , surtout Liège , Gand et Bruges , devinrent tellement puissantes que leur milice put braver les seigneurs et les rois.

Les chartes des communes différaient selon les villes, mais ordinairement elles avaient les mêmes droits pour objet : l'élection des magistrats, la justice, la police intérieure, les impôts, etc. Les villes étaient divisées en corporations de métiers, dont chacune avait ses préposés spéciaux. Au sein même des villes, l'influence des mœurs chrétiennes avait amené une grande révolution : les classes de curiales et de sénateurs avaient complètement disparu. Dans toutes les villes du nord de la France, et ce fait les distingue de celles du midi, et plus encore de celles de l'Allemagne et de l'Italie qui s'affranchirent un peu plus tard, tous les citoyens étaient égaux et jouissaient des mêmes droits. Les corporations étaient ouvertes à tout homme connaissant le métier, et les colons mêmes des territoires des cités s'étaient affranchis en beaucoup d'endroits.

A l'organisation des corps de métiers répondait celle de la milice, un des droits les plus importants des communes. Par sa milice, la commune faisait partie de l'armée des feudataires ; par sa milice, elle pouvait rendre les plus grands services à la nation. Aussi, dès ce temps, ce fut cette milice qui composa principalement l'armée royale. La bourgeoisie s'élevait ainsi au rang de la noblesse, et peu à peu la distinction des classes s'effaçait.

Louis VII, le Jeune, fils de Louis-le-Gros (1137), laissa l'administration aux mains de l'abbé de Saint-Denis, Suger, son précepteur et l'ancien confident de son père, et le gouvernement ne cessa de suivre l'impulsion que Louis-le-Gros lui avait donnée. Une querelle avec le pape Innocent II et la participation du roi à la seconde croisade marquent le commencement de ce règne. Bientôt il devait voir éclore la longue guerre avec les Anglais. Henri de Plantagenet venait de monter sur le trône d'Angleterre. L'Anjou, le Maine et la Touraine lui appartenaient comme biens patrimoniaux ; sa mère lui donnait l'héritage de Normandie, sa femme Éléonor, la Gascogne et l'Aquitaine.

Éléonor avait épousé en premières noccs Louis VII ; mais celui-ci l'avait répudiée, et par une faute impardonnable, empêché la réunion de l'Aquitaine au domaine de la couronne. Louis VII prit les armes pour ressaisir ces provinces ; mais le vassal était plus puissant que le seigneur, et la guerre se prolongea sans résultat. C'était alors une lutte féodale et non une guerre de peuple à peuple. Les Plantagenet se considéraient avant tout comme des barons de France, et l'Angleterre n'était pour eux qu'un pays conquis.

La royauté grandissait de jour en jour. Philippe-Auguste qui succéda à Louis VII (1180), lui donna un nouveau lustre (1). C'était un homme d'une volonté ferme et d'une haute capacité. Poursuivant la guerre contre Henri, il profita de la discorde de celui-ci avec ses fils et acquit le Berry. Déjà il avait pris au comte de Flandre les comtés d'Amiens, de Valois et de Vermandois. Ce fut alors qu'on apprit que Jérusalem était tombée aux mains des infidèles, et Philippe-Auguste partit avec le nouveau roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lyon, pour la troisième croisade. Après leur retour de Palestine, la guerre éclata de nouveau entre eux, et Philippe obtint la suzeraineté de l'Auvergne qui avait toujours été dans la dépendance de la Guyenne.

Ces premiers pas devaient être suivis de pas plus décisifs encore. Après la mort de Richard, son frère Jean avait usurpé le royaume d'Angleterre au détriment de son neveu Arthur duc de Bretagne, dont Philippe se fit le protecteur. Une première guerre fut sans résultats ; mais lorsque le Poitou, l'Anjou, la Touraine et la Normandie se furent révoltés contre Jean, que celui-ci, cité au tribunal du roi de France pour y être jugé par les pairs, eut refusé de s'y rendre et eut assassiné le jeune Arthur, tombé entre ses mains, l'opinion publique soutint les

(1) Voyez Capellue, Histoire de Philippe-Auguste, 1839, 4 vol. in-8°.

armes de Philippe. La Normandie fut occupée, ainsi que le Poitou, la Touraine et l'Anjou; la cour des pairs prononça par défaut contre Jean, et bientôt intervint un traité par lequel Jean abandonna à la France la Normandie, le Maine, la Touraine, l'Anjou et une partie du Poitou.

Telles furent les augmentations de territoire qui valurent à Philippe le surnom d'Auguste. Ce prince fut aussi bon administrateur que brave guerrier. Il avait un soin particulier des communes; il agrandit Paris; il augmenta les privilèges de l'université; la voie publique le désignait comme le prince qui avait le plus fait pour la prospérité de tous. Une dernière gloire lui était réservée.

A la suite des démêlés de Jean-sans-Terre avec Innocent III, celui-ci avait donné l'Angleterre à Philippe-Auguste. Le roi de France se préparait à en faire la conquête, lorsque Jean se réconcilia avec le pape. Philippe profita alors de la réunion des forces françaises pour châtier le comte de Flandres, qui s'était allié à Jean, et qui était soutenu lui-même par le roi Otton IV d'Allemagne. Une première campagne sans résultats fut suivie d'une brillante victoire. Jean avait attaqué l'Anjou, et la plupart des grands seigneurs de France s'étaient alliés à l'ennemi; mais l'Église et le peuple étaient pour le roi. La grande bataille de Bouvines jeta un nouvel éclat sur la royauté française. La victoire était due en grande partie à la milice des communes. Bientôt le fils de Philippe porta la guerre en Angleterre même.

Le règne de Philippe est remarquable par deux faits importants auxquels le pouvoir royal ne prit que peu de part. Ce fut d'abord l'établissement d'un empire français à Constantinople; nous le raconterons avec les croisades; ce fut ensuite la destruction de l'hérésie albigeoise, dont nous parlerons ici; car elle eut pour résultat de lier définitivement le midi au nord.

Depuis longtemps le midi de la France se distinguait du nord. Là régnaient d'autres coutumes et d'autres habitudes; là était

vivace le sentiment fédéraliste ; là aussi la corruption des mœurs était devenue extrême. La plus terrible des hérésies de l'Orient vint se mêler à ces éléments de désorganisation et menacer la chrétienté tout entière. Le manichéisme apporté de l'Orient par la secte des Pauliciens , se répandit dans le Languedoc. Avec lui reparut cet ancien dogme persan , qui semblait oublié , du combat éternel de la lumière contre les ténèbres , de l'esprit contre la matière. Avec lui aussi reparurent les doctrines morales des premiers hérétiques : l'austérité excessive des *purs* ou des *parfaits* ; la débauche illimitée de ceux qui proclamaient que la matière étant souillée , rien ne pouvait la souiller davantage , et qu'il fallait pour se purifier passer par tous les degrés du mal. Princes , chevaliers et bourgeois acceptèrent la doctrine qui justifiait leurs passions. Le midi tout entier était soulevé contre l'Église.

Celle-ci dut songer alors à sa défense et à celle de la civilisation chrétienne. En vain l'on essaya les moyens pacifiques. Ni la prédication , ni l'exemple des vertus chrétiennes ne purent convaincre les *Albigéois*. Le pape Innocent III lança donc l'excommunication , et bientôt après , toute autre mesure étant devenue inutile , il prêcha la croisade contre ces infidèles du Christianisme. La lutte qui commença alors fut longue et acharnée , impitoyable de part et d'autre , souillée de cruautés et de massacres. D'un côté c'étaient les derniers représentants du fédéralisme méridional : Raymond comte de Toulouse , le roi d'Aragon , le comte de Foix , le vicomte de Carcassonne ; de l'autre , les chevaliers du nord ayant à leur tête le valeureux Simon de Montfort. Nous ne suivrons pas les détails de cette guerre (\*) qui se prolongea sous le règne de Philippe-Auguste

(\*) En voici les phases principales : Les croisés arrivent en 1209. Soumission du comte de Toulouse. Simon de Montfort s'empare des terres du comte de Béziers. — 1211. Seconde prise d'armes par le comte de Toulouse et le roi d'Aragon. Dé-

et de Louis VIII son successeur, et ne fut terminée réellement que sous la régence de Blanche de Castille. Les résultats en furent l'extinction des principales familles princières du Midi, dont les possessions passèrent à la maison royale de France; l'établissement d'un grand nombre de Français du nord dans le Languedoc: l'anéantissement définitif de cette nationalité méridionale si longtemps rebelle à la foi commune et à la loi de tous.

Le manichéisme aussi disparut. Ce que les armes n'avaient pu faire, l'inquisition le fit. Cette institution décrétée sous Innocent III au concile de Latran fut régularisée par les papes postérieurs. Des tribunaux spéciaux pour connaître l'hérésie, des commissions d'enquête, chargées de parcourir le pays, une procédure secrète et reposant tout entière sur la bonne foi du juge, mais sans emploi de tortures, des mesures très-sévères contre les suspects et l'abandon des coupables au bras séculier, tels furent les moyens qu'on employa. Ils réussirent: l'hérésie fut extirpée; la terreur refoula les passions égoïstes.

Le règne du fils de Philippe-Auguste, de Louis VIII, fut court et peu remarquable. Louis VIII laissa un fils mineur, et les barons profitèrent de la régence d'une femme, de la reine Blanche de Castille, pour s'insurger contre le pouvoir central. Ils élurent même un autre roi, Enguerrand de Cousy; mais Blanche parvint à dissoudre cette ligue formidable. En ce moment son fils Saint-Louis touchait à la majorité (1231).

Saint-Louis résume en lui tout ce que le moyen âge eut de grand, de pieux et d'élevé(1). Ses qualités privées, sa piété

*faite des Méridionaux à Muret. Simon est investi des possessions du comte de Toulouse. — 1216. La guerre recommence. Montfort est tué au siège de Toulouse. Son fils Amaury cède ses droits au roi de France Louis VIII. Prise d'Avignon par les croisés et soumission du Languedoc.*

(1) Voyez Villeneuve Trans: Histoire de Saint-Louis, 3 vol. in-8°, 1839.

profonde ; sa justice et sa bonté , sa valeur sur le champ de bataille , son génie administratif lui ont valu une renommée unie dans l'histoire. La France aussi apparaît , sous son règne , unie et compacte comme elle ne l'avait jamais été ; la royauté plane forte et énergique au-dessus de tous les pouvoirs ; les nations la choisissent pour arbitre. Les efforts des temps passés portent leurs fruits , et les résultats acquis deviennent évidents pour tous.

La vie de Saint-Louis fut active comme celle de tous ses prédécesseurs. Dès le commencement de son règne une révolte des seigneurs du midi , révolte soutenue par Henri III d'Angleterre et les rois d'Aragon et de Navarre , rappela les armes françaises dans le midi. Les batailles de Taillebourg et de Saintes abattirent les rebelles. Peu après , la maison de France acquit la Provence par le mariage du frère du roi Charles d'Anjou avec Béatrix , l'héritière de ce comté ; mais d'un autre côté elle s'affaiblit considérablement en rendant , sans doute par des raisons politiques , à l'Angleterre quelques-unes des provinces conquises sur elle , c'est-à-dire le Limousin , le Périgord , l'Agénois , etc. Louis dépensa une grande partie de son activité en deux croisades qui furent toutes deux très-malheureuses , et dont nous rendrons compte plus tard. Mais le fait dominant de son règne , c'est le progrès judiciaire et administratif.

La féodalité subsistait encore ; et quelques-unes des institutions qui en étaient issues étaient entrées profondément dans l'esprit de la constitution. Telles furent la cour des pairs et les plaids ou parlements généraux. La cour des pairs , réunion des seigneurs les plus élevés , de tous ceux qui ne reconnaissaient d'autre suzerain que le roi , était le tribunal suprême du royaume , tribunal semblable du reste à celui de tous les seigneurs féodaux ; car le principe du Droit était que chacun fût jugé par ses pairs. Appelée quelquefois à décider des questions politiques , elle fut réduite , au temps de Philippe-Auguste , à six pairs laïques et six ecclésiastiques. Comme au temps de

Charlemagne, le parlement général, l'assemblée de tous les feudataires de France, se réunissait tous les ans autour du roi. Le clergé et la noblesse seuls y paraissaient encore ; mais bientôt la bourgeoisie allait y prendre voix.

Mais si la féodalité subsistait encore de droit et de fait, elle n'en avait pas moins reçu de graves atteintes. La royauté avait acquis un grand nombre de grands fiefs ; les communes étaient devenues libres ; on commençait à affranchir les serfs. Sous Saint-Louis enfin, furent accomplis des progrès décisifs : 1° les guerres privées et le duel judiciaire furent abolis ; 2° les *établissements de Saint-Louis*, un des plus anciens monuments du Droit coutumier, marquèrent les premiers essais d'une législation uniforme pour toute la nation ; 3° l'obligation imposée aux maires des villes de venir tous les ans faire vérifier leurs comptes à Paris, prépara l'entrée des communes aux parlements généraux ; 4° l'institution dans tous les domaines du roi de baillis ou juges royaux à côté des juges féodaux eut pour résultat de faire passer partout l'exercice de la justice aux mains du roi ; 5° les limites mises à la juridiction de l'Église et la convention (pragmatique sanction) conclue avec le pape, régularisèrent l'action temporelle du clergé, et déterminèrent les rapports avec la cour de Rome.

Ainsi la France marchait avec fermeté et constance vers son but progressif. Par la valeur de ses chevaliers et le génie de ses administrateurs, elle était devenue la puissance dominante de l'Europe. Elle n'avait jamais cessé de la guider dans la science, les arts et les institutions.

*Angleterre* (1). La civilisation importée en Angleterre par

(1) Sources : Guill. de Jumièges (vers 1137). — Oderic Vital, bénédict. mort en 1142 (Hist. ecclésiast., 1141). — Jean de Marmoutier (Vie de Geoffroi Plantagenet). — Eadmer, bénédict. mort en 1137 (Chron. de 1066-1122). — William de Sommerset, mort après 1143 (Hist. de 449-1142). — Matthieu



Alfred-le-Grand avait péri dans les luttes des peuplades barbares. Les Danois et les Saxons s'étaient disputé ce pays, et enfin Harold, le fils de Godwin, s'était emparé du trône après la mort d'Édouard-le-Confesseur. Mais un autre prétendant, Guillaume, duc de Normandie, auquel Édouard avait transféré son droit, et auquel Harold lui-même avait garanti la succession par serment, s'app préparait à fonder une nouvelle dynastie en Angleterre, et de son côté était non-seulement la force des armes, mais encore la justice, et la cause de l'Église et de la civilisation.

L'Angleterre en effet s'était complètement détachée du centre chrétien de l'Europe. L'Église anglaise n'obéissait plus au pape; elle était imprégnée des erreurs pélagiennes, et ses écoles florissantes avaient disparu. Les lois et les mœurs barbares subsistaient partout, et la société n'avait pas suivi les progrès des nations de l'Europe centrale. La conquête qui rattacha l'Angleterre à la France, qui y naturalisa les idées et les mœurs françaises, qui la fit rentrer dans le droit public de l'Europe, fut donc utile et nécessaire, et malgré les malheurs individuels dont elle fut accompagnée, ce fut elle qui réellement créa la nation anglaise.

L'expédition de Guillaume de Normandie fut une véritable croisade. Le pape avait béni ses armes, et les hommes de toutes les parties de l'Europe s'étaient rangés sous ses drapeaux. L'armée s'embarqua à Saint-Valéry, et débarqua près d'Hastings. Là fut livrée une grande bataille où Harold périt (1066). Les Normands vainqueurs s'emparèrent bientôt de tout le pays, et malgré des révoltes partielles qui troublèrent le règne de Guillaume, celui-ci établit solidement sa dynastie (1).

Paris, mort en 1259 (Chron. de 1066-1259); trad. en français, Paris, 1838.

(1) Voyez Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, par Aug. Thierry, 1826, 3 vol. in-8°.

La conquête normande modifia complètement l'état social de l'Angleterre. Les institutions anciennes effacées, la féodalité introduite, les terres distribuées entre les conquérants normands, les évêques saxons expulsés et remplacés par des évêques français, une nouvelle langue, la langue française, imposée aux habitants, tels en furent les résultats. L'Angleterre devint réellement un appendice de la France, et les princes qui la gouvernaient préféraient leur titre de ducs français à celui de rois d'Angleterre.

Cependant le système féodal d'Angleterre ne fut pas complètement semblable à celui des autres pays. Les circonstances permettaient en effet à la puissance royale qui le créait d'y introduire les améliorations qui lui étaient utiles. Déjà elle trouvait un obstacle de moins : il ne put se former ici de grandes suzerainetés féodales. En outre, Guillaume resserra le lien des seigneurs envers le roi, en obligeant directement tous les chevaliers à la royauté. Deux espèces de vassalités furent établies, les baronnies, au nombre de sept cents environ, et les fiefs de chevaliers, au nombre de plus de soixante mille. Malgré les renseignements du *Domesdaybook*, livre du cadastre de l'époque, cette première organisation est peu connue. Des modifications y furent introduites de bonne heure. Bientôt on voit qu'un certain nombre de barons s'étaient élevés au-dessus des autres, et formaient le corps des hauts barons ; que les chevaliers de la couronne portaient aussi le titre de barons ; que plusieurs baronnies s'étaient divisées et qu'il en était résulté une chevalerie inférieure, mais indépendante.

Par suite de cette organisation, l'histoire intérieure de l'Angleterre dut prendre un caractère différent de celle de la France. Il ne s'agissait plus ici de combattre les grands seigneurs féodaux, et de réunir leurs possessions au territoire royal, mais il allait s'ouvrir une lutte entre la noblesse, corps aristocratique, et la royauté, pouvoir central.

C'est cette lutte contre la noblesse et les guerres contre la

France, l'Écosse, l'Irlande et le pays de Galles, qui constituent toute l'histoire d'Angleterre pendant cette période. En outre eut lieu une guerre de succession, dont le résultat fut de transporter la couronne d'Angleterre de la maison de Normandie à celle de Plantagenet. Mais les Plantagenets, comme les ducs de Normandie, étaient avant tout des princes français, et pendant tout ce temps, la civilisation de l'Angleterre resta française.

Guillaume-le-Conquérant, après avoir étouffé une conspiration de ses barons, combattu avec avantage en Écosse et dans le pays de Galles, et vaincu plusieurs révoltes des Anglo-Saxons, laissa le trône à son second fils, Guillaume II le Roux. Le gouvernement dur et avide de Guillaume lui suscita des querelles continuelles avec ses barons ; son impiété et surtout sa conduite envers Anselme, archevêque de Cantorbéry, soulevèrent le clergé contre lui. Il périt par accident à la chasse, et son frère plus jeune, Henri I, lui succéda. Celui-ci s'assura de l'appui des barons et de l'Église, en leur octroyant une garantie de leurs privilèges, la première grande charte, et s'empara, au détriment de son frère aîné, de la Normandie, où il se maintint malgré le roi de France. Henri voulut assurer à sa fille Mathilde la succession au trône, et la maria à cet effet à Godefroy de Plantagenet, héritier du duché d'Anjou. Les barons consentirent, du vivant de Henri, à reconnaître sa fille, mais à peine le vieux roi fut-il mort, qu'Étienne de Blois, allié de la famille royale, s'empara du trône. Les ducs d'Anjou persistèrent dans leur droit. Il en naquit une guerre de dix-huit ans, terminée enfin par un traité (1153), par lequel Étienne adopta Henri, le fils de Mathilde, et lui assura la succession.

Le règne de Henri II s'annonça sous des dehors brillants. Ce prince, outre l'Angleterre et la Normandie, possédait par héritage de son père le Maine et l'Anjou, et sa femme Éléonore lui apporta en dot le Poitou et la Guyenne. Cependant des guerres malheureuses contre la France, l'hostilité constante

des fils du roi, des tentatives sans résultats, firent évanouir tous les projets d'agrandissement. Henri ne réussit qu'en Irlande (1).

Saint Patrice avait apporté le catholicisme dans cette région celtique, et dès l'origine la foi y avait brillé d'un vif éclat ; cependant l'ancienne organisation barbare existait encore. La population était divisée en tribus ou clans, gouverné chacun par un chef élu, le *canfinny* ; les *canfinnys* eux-mêmes étaient soumis à des rois, qui, au nombre de cinq, reconnaissaient le pouvoir d'un roi suprême, de l'*ard riagh*, régnant sur toute l'île. Dans chaque tribu, les biens étaient communs, et un nouveau partage des terres suivait le décès de chaque père de famille. L'esprit guerrier du peuple se manifestait par d'éternelles guerres civiles. Le pape Alexandre III avait donné l'île à Henri III. Les discordes intérieures fournirent à celui-ci l'occasion d'intervenir : il reçut à Dublin le serment féodal de tous les princes. L'Angleterre avait posé le pied en Irlande, mais longtemps son pouvoir n'y fut que nominal.

La résistance de Henri aux lois de l'Église, et son humiliation définitive, forment un des épisodes les plus intéressants de son règne. Par une constitution faite à Clarendon (1164), Henri enlevait toute juridiction au clergé, déclarait tous les biens épiscopaux baronnies royales, soumettait les évêques à l'investiture et au serment de fidélité, et se réservait la nomination des évêques. Ce fut un homme vénéré de tous pour ses mœurs sévères et sa charité, un saint, Thomas Beket de Cantorbéry, qui, dans cette circonstance, soutint les droits de l'ordre spirituel et religieux contre le despotisme royal. Beket signe d'abord les articles de Clarendon, mais se rétracte aussitôt, et se soumet, pour le crime qu'il vient de commettre, aux pénitences canoniques. Bientôt il s'enfuit en France, et le roi irrité persécuta

(1) Voyez Thomas Moore, Histoire d'Irlande, trad. en français, 1 vol. in-8°, 1835.

l'Église et rompt avec Rome. Une réconciliation a lieu ; mais Beket, après son retour, excommunie tous ceux qui adhéraient aux articles de Clarendon ; alors le roi donne le signal à ses courtisans, et quatre chevaliers assassinent l'archevêque aux pieds de l'autel. Mais l'effroi de son action saisit le roi ; il cède aux menaces du peuple, et négocie avec Rome. L'absolution est obtenue enfin par l'abandon des articles de Clarendon ; la loi de l'investiture devient la même que celle du concordat de Worms.

Lorsque Henri mourut usé par le chagrin et la débauche (1189), il ne lui restait que deux de ses quatre fils. Richard monta sur le trône. Ce prince, célèbre chevalier, mais nul comme roi, prit part à la croisade de Philippe-Auguste. A son retour de la Terre-Sainte, le duc d'Autriche, qu'il avait insulté, s'empara de sa personne, et ne le relâcha que pour une forte rançon. Bientôt il périt au siège d'un château, et son frère, Jean-sans-Terre, lui succéda. Il est peu de règnes plus déplorables que celui de Jean (1199). Le nouveau roi débuta en faisant assassiner son neveu Arthur, et Philippe-Auguste prit occasion de ce fait pour enlever à l'Angleterre toutes les possessions françaises, à l'exception de la Guyenne. Accablé encore des coups que venait de lui porter la France, Jean se mit en opposition avec l'Église : il refusa de reconnaître l'archevêque de Cantorbéry, Étienne Laungton, légalement élu, résista aux ordres du pape, chassa et maltraita les évêques, s'empara des biens ecclésiastiques ; frappé d'excommunication, il laissa peser l'interdit pendant trois ans sur le royaume, et ne céda que lorsque le pape Innocent III eut donné l'Angleterre au roi Philippe-Auguste de France, qui s'appréta aussitôt à en faire la conquête. Alors Jean montra autant de lâcheté dans les concessions qu'il avait montré de stupide opiniâtreté dans la résistance. Il reconnut le pape comme seigneur suzerain de l'Angleterre, et consentit à recevoir le royaume de ses mains à titre de vassal.

Mais les dures leçons qu'il avait reçues de la France et de l'Église, ne devaient pas lui profiter. Bientôt ses exactions, son

orgueil, son immoralité soulèvent contre lui les barons et le clergé. La bataille de Bouvines, perdue contre Philippe-Auguste, achève de le discréditer, et quoiqu'il fût soutenu par le pape, une révolte générale le force de jurer la *grande charte*, la base du droit politique de l'Angleterre (1215). Sa mauvaise foi était flagrante. Les barons se révoltent une seconde fois et appellent Louis, le fils de Philippe-Auguste. Celui-ci était sur le point d'achever la conquête de l'Angleterre, lorsque la mort de Jean réconcilia les barons avec la dynastie indigène. Guillaume de Pembroke fait couronner le fils de Jean, Henri III, qui renouvela la grande charte, et se voit bientôt en possession paisible du royaume.

Cependant le nouveau règne ne fut pas plus heureux que le précédent. Le jeune roi, gouverné par des favoris odieux, montra la même incapacité que son père. Les barons se soulevèrent de nouveau, et à plusieurs reprises, le roi fut obligé de céder. Ses guerres malheureuses en France, et ses exactions ne firent qu'augmenter le mécontentement général. Enfin Simon de Montfort, comte de Leicester, fils du héros de la guerre des Albigeois et beau-frère de Henri III, se mit à la tête de l'opposition. Une première fois le roi consentit à laisser nommer, par le parlement de 1258, une commission de vingt-quatre membres, barons et évêques, chargée de réformer l'État. Malheureusement les réformateurs et leur parlement (le *fol parlement*) abusèrent eux-mêmes de leur pouvoir et le parti royal reprit l'avantage. Mais la tranquillité ne fut pas durable. Les barons reprirent les armes, et la victoire qu'ils remportèrent à Lewes leur donna gain de cause. Leicester alors gouverna le royaume, et son règne, très-court, est resté célèbre dans l'histoire constitutionnelle d'Angleterre; car ce fut lui qui introduisit les députés des villes dans le parlement. Bientôt le parti royal reprit le dessus. Leicester périt à la bataille d'Evesham, et Henri recouvra sa couronne, que sa mort fit passer entre les mains de son fils Édouard I (1272).

Les premiers éléments de la constitution anglaise se formèrent dans cette période. Cette constitution alors différait peu de celles des autres pays, et ces différences tenaient surtout aux caractères spéciaux de l'établissement des Normands.

Comme nous l'avons dit, le pouvoir royal n'eut pas à soutenir de lutte contre de grands feudataires. Les droits d'administration générale et de justice furent donc reconnus de tous temps à la couronne. Comme tous les princes féodaux, le roi d'Angleterre réunissait périodiquement autour de lui la cour de ses seigneurs immédiats, le tribunal féodal de ses possessions propres, et le plaid plus universel de tous les barons du royaume et du clergé. Ce fut cette dernière réunion qui prit le nom de *parlement*. Tous les grands barons et les chevaliers de la couronne y assistaient; il en était de même des évêques et des principaux abbés; les nécessités financières obligeaient à le réunir fréquemment, et il participait à toutes les affaires de l'État.

La cour ordinaire du roi était présidée par les hauts fonctionnaires de la couronne. C'étaient : le grand justicier, le chancelier, le trésorier, dont les charges étaient amovibles; le connétable, le chambellan, le maréchal et l'intendant, dont les fonctions étaient héréditaires. Cette cour se subdivisa, par la suite des temps, en trois cours spéciales : *la cour de l'échiquier*, chargée spécialement des affaires financières, *le banc du roi* et *le banc des plaids communs*. Dans les provinces, l'ancienne organisation judiciaire subsistait encore : les shérifs, placés à la tête d'un tribunal de pairs, décidaient les causes. Henri II créa une institution nouvelle, celle des juges ambulants, juges d'appel et surveillants de l'administration inférieure.

La masse libre de la nation se composait du clergé, des hauts barons, de la chevalerie inférieure et des villes; ce fut à ces classes que la grande charte garantit leurs privilèges, mais il n'y fut pas question des paysans, qui tous étaient serfs.

Cette grande charte se compose de soixante et un articles. Elle garantit les privilèges de l'Église, mais sans les détermi-

ner ; elle fixe les prestations féodales et règle les droits des vassaux et des héritiers qui possèdent des fiefs ; elle exige pour tous subsides extraordinaires le consentement du grand conseil des tenanciers de la couronne, limite les pouvoirs judiciaires du roi, impose des conditions de capacité aux juges, interdit tout déni de justice et toute prévarication, et prononce qu'aucun homme libre ne peut être arrêté, emprisonné, poursuivi sur ses biens, sans une condamnation prononcée par ses pairs, que les amendes doivent être proportionnées au délit, et que le franc-tenancier ne doit pas être privé de son fief, le marchand de sa marchandise, le laboureur de ses instruments ; elle garantit les privilèges des villes, bourgs et ports, et la libre circulation des marchands étrangers, réforme les abus forestiers et statue sur quelques autres points moins importants et transitoires.

Cette charte avait pour but direct de remédier aux empiètements actuels de la royauté, et plus encore aux abus dont celle-ci se rendait coupable. Mais ce n'était pas une pensée de constitution qui l'avait dictée. La constitution s'élabora peu à peu sous l'influence des événements. Deux grands pas furent opérés à la fin de cette période : l'admission des députés de la chevalerie et des communes au parlement.

Le plus ancien exemple de la présence des chevaliers au parlement date du roi Jean. Celui-ci avait appelé quatre chevaliers de chaque contrée pour s'entendre avec eux sur les affaires d'État. Bientôt ces convocations, qui avaient principalement pour but des demandes d'argent, devinrent plus fréquentes. Ce fut également pour subvenir à des besoins pécuniaires, que furent appelés des abbés et des prieurs. Quant aux députés des villes, on n'en trouve pas de trace antérieure à Simon de Leicester. Les villes cependant existaient depuis longtemps ; les cités fondées par les Romains n'avaient pas disparu, et plusieurs de leurs privilèges s'étaient conservés. Ces privilèges augmentèrent encore, et à la fin de la période actuelle, Londres et les cinq



ports possédaient une foule de franchises, des immunités commerciales, le droit de nommer leurs magistrats, et la faculté plus précieuse encore de s'imposer elles-mêmes, et d'offrir, à la place de tributs forcés, des dons volontaires. Malheureusement les phases successives par lesquelles elles passèrent pour parvenir à cet état, sont couvertes d'une profonde obscurité. Quoique les députés appelés au parlement sous Leicester ne l'eussent été qu'accidentellement, les besoins financiers des rois obligèrent souvent ceux-ci de recourir aux mêmes moyens. Sous le règne d'Édouard, successeur de Henri III, les villes furent plusieurs fois convoquées, et peu à peu leur présence au parlement passa complètement en coutume.

*Allemagne et Italie* (1). Les contrées à l'est du Rhin avaient reçu la civilisation de la France et de l'Église. En même temps que les missionnaires envoyés par le pape y avaient répandu le Christianisme, l'épée des princes mérovingiens et carlovingiens en avait dompté les peuplades sauvages, rebelles à tout lien social. La plus grande partie de la population militaire de

(1) Sources : Lambert d'Aschaffembourg, fl. en 1077 (Chron. -1077, avec continuat.). — Marianus Scot, moine de Fulda, mort en 1086 (Chron. -1083). — Adam de Brême, chanoine en 1077 (Histoire ecclésiast., 754-1076). — Wittichind, moine vers 1004 (Annales 449-937). — Dithmar de Mersebourg, mort en 1018 (Chron. 876-1015). — Roswitha, nonne à Gaudersheim, vers 980 (De gestis Ottonum). — Chronographus Saxo, vers 1188 (Chron. -1188). — Landolphe, vers 1100 (Mediol. hist.). — Guillelmus Appulus, vers 1190 (Poema de rebus Normann.) — Gaufredus Malaterra (Hist. Siciliæ, -1099). — Otto de Freisingen, évêque, oncle de Frédéric I (De gestis Frederici, 1076-1152; Chron. -1152). — Chron. des moines de Saint-Pantaléon (1106-1112). — Konrad de Lichtenau, mort en 1241 (Chron. 1126-1229). — Albert Stadensis, vers 1240 (Chron. -1256). — Nicol. de Jamsilla (Chron. 1216-1258). — Sabas Malespina (rer. Sicul. Libri, 1250-1276), etc.

France avait été transplantée dans l'ancienne Germanie, et les tribus guerrières s'étaient transformées en principautés paisibles. Après la dissolution de l'empire carlovingien, un nouvel État avait commencé en Allemagne; dans la période qui nous occupe, cet État s'éleva à une haute renommée, et prit droit, par la conquête de l'Italie, à la couronne impériale.

L'Allemagne était la dernière venue des nations de l'Europe centrale. Là plus longtemps que partout ailleurs subsistèrent les mœurs barbares, les inimitiés des races; le système d'administration carlovingienne ne s'y modifia que lentement, et la féodalité y fut introduite plus tard qu'en France et en Italie. Mais au début de sa carrière, l'Allemagne se vit appelée à une grande fonction sociale; ce que Charlemagne avait fait pour elle, elle dut le faire pour les peuples barbares qui attaquaient ses frontières du nord et de l'est. Ce fut cette œuvre qui fonda sa grandeur et lui permit d'aspirer à la dignité impériale; mais sitôt qu'elle fut accomplie, sitôt que l'Allemagne, au lieu de poursuivre sa fonction civilisatrice dans le nord, fut devenue l'instrument des ambitions princières et des prétentions injustes des rois contre la papauté et la liberté italienne, toute cette grandeur disparut, et l'empire paya son usurpation au prix du morcellement, de malheurs inouïs et d'une décadence inévitable.

Au commencement de la période, l'organisation carlovingienne subsistait encore. L'Allemagne était un royaume électif. Les grands plaids nationaux étaient assemblés fréquemment, sans cependant qu'il y eût sur ce point des règles positives. Les modifications qui s'étaient introduites, portaient principalement sur l'indivisibilité de la couronne et de ses domaines qui était passée en principe, et sur la suppression des *missi dominici* et le rétablissement des fonctions duciales. Le pays allemand était divisé alors en cinq grands duchés : la Francanie, la Saxe, la Thuringe, la Bavière et la Souabe (1). La

(1) La Thuringe cessa bientôt de former un duché spécial.

fonction ducale était conférée par élection populaire et par nomination royale. C'étaient ces hauts fonctionnaires qui devaient remplir les grandes charges de la cour : celles de chambellan, de maréchal, d'échanson et d'écuyer tranchant. Celle de chancelier, disputée entre les princes ecclésiastiques, les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trèves, finit par être subdivisée entre eux.

Après les ducs venaient les comtes palatins et les margraves. Les premiers cependant disparurent peu à peu ; il n'en resta qu'un seul qui, à la vérité, se fit une des premières positions princières, le comte palatin du Rhin en Franconie, dont déjà sous Charlemagne la place avait été des plus importantes. Les margraves, commandants militaires des frontières (marches), devinrent nombreux au commencement de cette période.

L'ancienne organisation des comtés (*gau*) subsistait encore. Chaque comté était administré par un comte, sous la surveillance du duc. L'hérédité ne s'était introduite pour aucune de ces fonctions. Souvent les chefs supérieurs y nommaient ; souvent aussi ces officiers étaient élus par la masse des hommes libres astreints au service militaire.

L'histoire d'Allemagne, pendant cette période, se répartit sous trois dynasties, auxquelles se rattachent plusieurs princes isolés.

D'un autre côté, la Lorraine passa sous la domination allemande, et les deux duchés de Haute et de Basse-Lorraine en furent formés. Les contrées du nord et de l'ouest, de l'Elbe à l'Adriatique, étaient habitées par des populations slaves et païennes. La conquête et l'introduction du Christianisme les rattachèrent successivement à l'Allemagne. Ainsi naquirent les duchés d'Autriche et de Carinthie (onzième siècle), et le duché de Bohême, dont les princes se soumirent de bonne heure à la suzeraineté de l'Allemagne, et prirent place parmi les électeurs de l'empire.

Après la mort de Louis-l'Enfant (911), les grands élurent Conrad, duc de Franconie, allié de la famille carlovingienne. Mais l'ambition et l'égoïsme divisaient les princes ; et les peuples de la Germanie eux-mêmes étaient peu unis. Conrad trouva partout des opposants. Il mourut, et son constant adversaire, le duc de Saxe, lui succéda sous le nom de Henri-l'Oiseleur (918).

Henri dut, comme son prédécesseur, vaincre d'abord de puissants antagonistes. Puis, il reprit la Lorraine sur les faibles Carlovingiens de France. De plus grands travaux lui étaient réservés ; ce fut ce prince qui posa les fondements de la grandeur de l'Allemagne, en portant le premier coup aux Hongrois. Obligé d'abord de leur payer tribut, il réunit ses forces, et comme Charlemagne, éleva une foule de fortifications, de bourgs militaires, de postes avancés, qui devinrent plus tard des villes florissantes. Enfin, il reprit les armes et vainquit deux grandes armées barbares à Sondershausen et à Mersebourg en Thuringe.

Une gloire plus grande encore attendait son fils Otton (936) qui, par ses travaux pour la civilisation du nord de l'Allemagne, par sa soumission à l'Église, par son ardeur à propager le Christianisme, et plus tard, par son intervention heureuse dans les affaires d'Italie, et l'éclat que jeta sur lui la couronne impériale mérita le surnom de Grand. Malgré la guerre civile qui ne cessa de désoler ce règne, de brillantes entreprises furent menées à bonne fin. Des guerres longues et acharnées épuisèrent les forces des peuplades slaves du nord et de l'est. Otton consolida l'œuvre de soumission, en leur imposant le christianisme et en fondant les évêchés de Brandebourg et d'Havelberg, et l'archevêché de Magdebourg. Les Danois et les Polonais reçurent également le christianisme de sa main. Une dernière fois le torrent des Hongrois ravagea l'Allemagne. La sanglante défaite qu'ils éprouvèrent dans les plaines de la Lech près d'Augsbourg abattit pour toujours leur puissance.

Mais tous ces faits furent obscurcis par un fait plus éclatant encore : Otton ceignit la couronne impériale.

Nous avons exposé le malheureux état de l'Italie à la fin de la période précédente. Le nord, divisé en une foule de principautés particulières, et changeant continuellement de souverains ; Rome agitée par les factions de la noblesse ; la papauté jouet de tous les partis ; le midi occupé par les ducs Lombards, l'empire grec et les Sarrassins ; partout la confusion et le désordre. On pouvait espérer que l'intervention allemande mettrait un terme aux troubles. La faction du sénateur Alberic dominante à Rome, et avec lui le pape, la désiraient. L'occasion se présenta bientôt.

Adelaïde, la veuve de Lothar, maltraitée par son successeur Bérenger, cherche secours auprès d'Otton, qui entre en Lombardie. Il traite avec Bérenger qui conserve la couronne sous la suzeraineté de l'Allemagne ; mais bientôt le pape Jean XII, fils d'Alberic, exposé aux vengeances de Bérenger, le rappelle : Bérenger est déposé. Otton confirme les privilèges du pape, et pour prix de ses services reçoit la couronne impériale en 962.

Ce fait devait entraîner des suites incalculables. Depuis Charlemagne la dignité impériale semblait attachée à la possession de l'Italie et de Rome, et il était passé en coutume que le pape seul pouvait la donner. Otton la reçut donc comme l'avaient reçue les rois de France, de Lorraine et de Bourgogne sans que le précédent constituât un droit pour l'Allemagne. Celle-ci cependant, à partir de ce jour, ne cessa de la revendiquer pour elle ; l'usage consacra cette prétention, et deux siècles plus tard, il était passé en axiome, que le roi d'Allemagne avait droit à l'empire. Bientôt après, Otton, en nommant Léon VIII, fit usage d'une autre prérogative qui avait appartenu aux derniers empereurs romains et aux Carlovingiens : celle de valider l'élection papale par leur confirmation. Nous verrons combien ces deux prétentions engendrèrent de querelles sanglantes.

Otton dut faire encore deux expéditions en Italie pour consolider son pouvoir. Son fils, Otton II, en guerre avec les ducs allemands, avec les Slaves et les Bohémiens, avec les factions romaines, avec l'empire grec dont il revendiquait les possessions d'Italie par suite de son mariage avec Théophanie, la fille de l'empereur d'Orient, fut presque toujours malheureux. Otton III qui lui succéda était mineur, et le parti allemand haïssait la mère grecque de l'empereur. Elle parvint cependant à apaiser les guerres civiles ; Otton, après plusieurs expéditions en Italie, mourut sans laisser d'enfants (1002).

Les princes de la maison de Saxe avaient maintenu la couronne dans leur famille, en faisant couronner leurs fils de leur vivant. Une nouvelle élection donna la couronne à Henri II le Saint de Bavière, le plus proche parent de l'empereur. Les mécontentements intérieurs et les guerres sur les frontières du nord et de l'est occupèrent une partie de la vie de ce prince. Un nouveau chef national, Arduin, marquis d'Ivrée, se fit proclamer roi d'Italie. Il fallut trois expéditions à Henri pour le soumettre et réduire les princes du pays. Déjà l'Italie supportait avec impatience le joug allemand.

Conrad-le-Salique, un des comtes de la Franconie, fut élu après la mort de Henri II (1024). Ce prince essaya de fortifier la puissance royale, en laissant éteindre les grands duchés, et en sanctionnant le principe de l'hérédité des feudataires inférieurs, qui devenait d'un usage universel. Plusieurs révoltes des seigneurs eurent pour résultat l'extinction du duché de Franconie, où maintenant le comte palatin devint la puissance dominante. La Bavière et la Souabe restèrent à la famille royale. Une nouvelle tentative de l'Italie, pour se rendre indépendante, échoua, et Conrad prit la couronne impériale. Le fait le plus important de son règne fut l'acquisition du royaume d'Arles, qui lui échut par héritage et où il consolida son pouvoir par les armes. Cependant d'importantes principautés s'étaient déjà formées dans ce pays, qui resta toujours étranger, par les mœurs et les sen-

timents, à l'Allemagne. L'administration de Conrad fut ferme et sage, et son fils, Henri III, qui lui succéda, marcha sur ses traces. Comme son père, il eut à lutter, d'un côté, contre les Bohémiens et contre les Hongrois, qui enfin étaient chrétiens et fixés, et de l'autre, contre les grands d'Allemagne; mais moins habile que son père, il confia de nouveau les grands duchés à des mains étrangères. En Italie, Henri avait soutenu son pouvoir avec avantage. Trois papes, nommés par les factions de Rome, se disputaient le Saint-Siège. Henri fit élire Clément II, avec lequel il arrêta, suivant l'ancienne coutume, que toutes les élections papales devraient être à l'avenir sanctionnées par l'empereur. Ce fut alors que commencèrent les tentatives de réforme qui devaient aboutir à l'exaltation de la puissance papale. Léon IX siégeait à Rome, et Hildebrand dirigeait le Saint-Siège. Bientôt le successeur de Henri III devait se ressentir de la force nouvelle qu'il avait donnée au pouvoir spirituel. Mais avant d'exposer l'histoire de Henri IV, nous devons dire un mot des modifications intérieures qui s'étaient opérées en Italie (1).

Dans l'ancien État Lombard, l'administration des comtes avait subsisté après la décadence de l'empire carlovingien; les villes et les campagnes étaient occupées par une population militaire qui obéissait à ces chefs, et qui ne s'était pas encore transformée en une chevalerie héréditaire, quoique toutes les hautes fonctions eussent subi cette transformation. Sous les Otton se fit une première modification qui prépara la grandeur des villes italiennes; la plupart des évêques acquirent l'*immunité*, c'est-à-dire le privilège accordé par l'empereur d'être juges dans leur territoire, à la place des comtes. Peu à peu les évêques s'arrogèrent ainsi un droit de souveraineté presque complète; les vassaux, c'est-à-dire les hommes tenus au service militaire,

(1) Voyez Sismondi, Histoire des républiques italiennes au moyen âge, 1809, 8 vol. in-8°.

tombèrent sous leur juridiction ; ils se mêlèrent aux hommes de classe libre , restes de l'ancienne curie des cités ; et bientôt les villes , administrées avec sagesse et fermeté , se peuplèrent et grandirent , et présentèrent une force considérable.

Sous les Otton on trouve ce pouvoir des évêques établi presque partout. Les citoyens sont divisés en trois classes : les *capitaines* , chefs féodaux , immédiatement subordonnés au prévôt de l'évêque , et préposés principalement aux districts ruraux du diocèse ; les vassaux et autres possesseurs féodaux ; les francs-bourgeois. Ces trois classes sont nobles , et elles jouissent du droit important de nommer , sous le titre de *consuls* ou de *juges* , les assesseurs du prévôt épiscopal. Au-dessous d'eux existe la population ouvrière , divisée en corporations , et complètement dépourvue de droits.

Ce fut de ces corps de consuls que sortit l'organisation municipale des villes. Ils étaient les représentants de la bourgeoisie contre les empiètements des évêques , et comme partout s'agitaient des factions diverses , comme le parti italien , celui de l'empereur , le parti papal , des rivalités propres à chaque ville , souvent de doubles élections épiscopales , jetaient partout la confusion , ils profitèrent de ces désordres , annulèrent de plus en plus l'autorité prévôtale , et s'emparèrent de la souveraineté. C'est au moment où nous sommes parvenus , que se formèrent la plupart des constitutions libres des villes , sans qu'on puisse en suivre l'histoire exacte , ou même en connaître les bases précises. En même temps s'introduisit une autre modification. Les fiefs inférieurs devinrent héréditaires. Les évêques luttèrent en vain contre cet usage. Conrad-le-Salique le sanctionna par une loi.

Au commencement de la lutte entre le pape et l'empereur , la partie septentrionale de l'Italie n'offrait donc déjà qu'une juxtaposition de parties hétérogènes. C'étaient , au nord vers les montagnes du Tyrol , des seigneuries indépendantes ; dans la Lombardie proprement dite , une foule de villes florissantes



parmi lesquelles brillaient Milan, Pavie, Lodi, Crémone, Padoue, Vérone, Brescia. Quelques seigneurs féodaux s'étaient maintenus dans les campagnes. L'ancien exarchat de Ravenne présentait le même état. La Toscane formait une principauté puissante, qui se trouvait alors entre les mains de la comtesse Mathilde.

Dans l'Italie méridionale, une révolution plus grande encore s'était opérée. Là étaient intervenus quelques chevaliers français, et la domination des Sarrasins et des Grecs avait fini. En 1016, quarante aventuriers normands, revenant d'un pèlerinage, débarquèrent en Sicile, et défirent une armée d'Arabes. D'autres Normands les suivirent, sous la conduite de Tancrède de Hauteville et de ses douze fils. D'abord alliés des Grecs contre les Sarrasins, ils se tournèrent bientôt contre eux, les chassèrent de la Sicile ainsi que les Sarrasins, et firent des conquêtes importantes sur les Grecs et les princes lombards en Apulie et en Calabre. Douze ans après l'arrivée de Tancrède, ils étaient reconnus comme possesseurs légitimes d'une grande partie de ce pays. Le pape Léon IX, craignant leurs envahissements, appela contre eux les troupes allemandes, qui furent battues. Les Normands consentirent enfin à recevoir toutes leurs possessions comme fiefs du pape, et la papauté trouva depuis en eux son plus solide appui (1130).

Telle était la situation de l'Italie à l'avènement de Henri IV.

Une éducation détestable avait développé les mauvais penchants de ce prince. La défaite des Saxons révoltés rendit sa tyrannie plus insupportable encore. Ce fut à ce moment que le Saint-Siège, dirigé par Grégoire VII, voulut réaliser la réforme qu'il avait conçue. Nous avons exposé déjà les causes de la lutte qui éclata et la nature des questions qui furent débattues. Aux justes exigences du pape, Henri répondit par une déposition brutale. Le roi fut excommunié, et toute l'Allemagne se souleva aussitôt contre lui : les ducs de Bavière, de Souabe, de Carinthie, les margraves d'Autriche et de Styrie,

étaient en tête de la ligue. Grégoire en outre s'appuyait en Italie sur la comtesse Mathilde de Toscane. Henri, abandonné de tous ses sujets, vint implorer la pitié du pape, retiré dans la forteresse de Canossa, et l'obtint après une pénitence de trois jours seulement. Mais le repentir de Henri n'était que fictif. Bientôt il parvint à rassembler une armée, à vaincre et tuer l'anti-roi Rodolphe, et maître de la haute Italie, il assiégea Grégoire dans le château de Saint-Ange. Ce fut Robert Guiscard, le roi normand de la Sicile, qui sauva le pape. Il l'arracha aux mains de ses ennemis, et le conduisit à Salerne, où bientôt il mourut.

La guerre traîne en longueur ; plusieurs anti-rois furent élevés, mais ne purent se soutenir ; Conrad, le fils aîné de Henri, prit parti contre son père, mais périt bientôt ; l'alliance de Welf, duc de Bavière, avec la maison de Toscane, n'eut pas tous les résultats qu'on en attendait, enfin Henri, le second fils, se révolta contre son père. Tous les seigneurs s'attachèrent à lui, et Henri IV mourut abandonné.

Mais sitôt que Henri V eut conquis la dignité impériale, il se fit le successeur des prétentions de son père contre la suprématie du pape, et même il força le faible pape Pascal II à d'importantes concessions. Mais la guerre recommença sous Calixte II, et finit enfin par le concordat de Worms. Le gouvernement de Henri en Allemagne fut du reste très-malheureux. Des guerres entreprises contre les Hongrois et les Polonais finirent par des défaites.

Henri V en mourant ne laissait pas d'enfants, et une nouvelle lutte électorale se préparait. Deux familles étaient alors puissantes par dessus toutes : celle des Welf, l'ancienne maison ducale de Bavière, et celle des Hohenstauffen, alliée de la famille impériale, investie depuis peu du duché de Souabe. Les princes essayèrent d'échapper à leur influence en élevant le duc de Saxe, Lothar de Supplimbourg. Mais Lothar s'allia aux Welf, et pendant tout son règne il eut à soutenir la

guerre civile contre les Hohenstauffen (1). Cependant , grâce à sa condescendance envers la papauté , il rétablit l'ordre dans l'empire. Mais à sa mort , tout fut remis en question , car son ennemi , Conrad III de Hohenstauffen , fut élu roi d'Allemagne. La guerre éclata aussitôt entre Henri , duc de Bavière , auquel Lothar avait cédé aussi le duché de Saxe ; et le parti royal , et les célèbres partis qui divisèrent l'Allemagne et l'Italie , celui des Guelfes (Welfs) et celui des Gibelins (Weiblingen , nom d'un ancien château des Hohenstauffen), prirent naissance. Henri de Bavière perdit la Bavière et la Saxe , mais son fils , Henri-le-Lion , reconquit cette dernière contrée. Durant ces guerres , Conrad fit une croisade ; il ne parut pas en Italie.

Son neveu , Frédéric-Barberousse , lui succéda (1152). Pour rétablir la paix en Allemagne , il rendit la Bavière à Henri-le-Lion , après en avoir distrait une partie en faveur de l'Autriche , érigée en duché. Puis il porta ses regards sur l'Italie , et songea à briser la puissance du pape , et à détruire les libertés des villes d'Italie.

C'était le moment de la plus grande splendeur de la papauté et des villes italiennes. Partout étaient nées des républiques indépendantes , vigoureuses , florissantes , animées. Elles se faisaient souvent la guerre entre elles , étaient peu portées à l'unité , et ne voulaient en aucun cas , que le chef d'un peuple qu'elles considéraient comme barbare , vint les traiter en maître. L'intérêt des villes était celui de la papauté , qui se trouvait alors à l'apogée de sa puissance. L'empereur , de son côté , ne pouvait supporter ni la grandeur du pape , ni la liberté des villes. Il était le successeur de Constantin et de Charlemagne ! Il voulait le pouvoir impérial tel que les docteurs de Bologne l'avaient trouvé dans les compilations justiniennes ; l'Italie , dans ses projets , devait être une province sujette de l'Allemagne ,

(1) Voyez Raumer, *Geschichte der Hohenstauffen* (Histoire des Hohenstauffen), Leips., 1823, 6 vol. in-8°.

et le pape le serviteur de l'empereur, comme sous les Otton.

Une première discussion entre le pape Adrien IV et l'empereur fut bientôt apaisée. Mais l'an 1154, Frédéric entra avec une forte armée en Italie, et proclama les droits impériaux dans une grande assemblée tenue dans le champ de Roncaglia. La liberté municipale était enlevée aux villes, des gouverneurs impériaux institués partout. La fermentation était grande, et Frédéric ne sortit qu'avec peine de l'Italie. Une seconde expédition sembla mieux réussir ; mais bientôt la colère des Italiens devait éclater.

Après la mort du pape Adrien, le parti italien élut Alexandre III, le parti allemand, au contraire, Victor. Alexandre excommunia l'empereur et son pape. Alors commença une guerre longue et terrible. Dans une première expédition, Frédéric prit la ville de Milan et la détruisit de fond en comble ; Vérone alors se mit à la tête de la ligue italienne. D'autres villes, et principalement Pavie, mues par les haines qu'elles portaient à leurs rivales, avaient embrassé le parti impérial. Le génie et l'activité d'Alexandre dirigeaient la guerre. Enfin la grande bataille de Legnano décida la défaite de l'empereur. Les villes conservèrent leurs libertés, et les bases du nouveau traité furent garanties à la diète de Constance (1182).

La guerre civile avait désolé aussi l'Allemagne. La famille des Welfes avait enfin perdu la Saxe et la Bavière, dont la première était échue à Bernhard de Brandebourg, la seconde à Otton de Wittelsbach. La Bohême fut érigée en royaume. Des guerres continuelles domptèrent les peuplades sauvages du Nord. A un âge avancé Frédéric entreprit une croisade. Il y trouva la mort (1190).

Henri VI, son fils, lui succéda. L'acquisition du royaume des Deux-Siciles, qui lui échut par son mariage avec Constance, héritière de cet État, fut le seul fait important de ce règne.

Henri VI laissait un fils mineur, Frédéric. Philippe de Souabe, l'oncle du jeune roi, fut nommé régent ; les États

d'Allemagne lui opposèrent le Guelfe Otton , fils de **Henri-le-Lion**. La guerre civile entre les deux maisons rivales recommença , et cette fois retentit profondément en Italie. Le pape prit parti pour Otton , ainsi que la plupart des villes d'Italie ; d'autres soutinrent la maison des **Hohenstauffen** , et c'est de ce moment que date réellement la division de l'Italie entre les deux factions opposées des **Guelfes** et des **Gibelins**. Non-seulement les villes furent divisées l'une contre l'autre , mais au sein même de chacune d'elle s'élevèrent des factions qui durèrent longtemps encore après que les causes , qui leur avaient donné naissance , furent complètement éteintes. Hostilité des cités entre elles , haines acharnées des factions intérieures dans chaque ville , guerre et désolation partout, voilà le spectacle désolant que l'Italie présentera pendant trois siècles. La maison des **Hohenstauffen** va s'éteindre, la famille des **Welf** disparaîtra , mais l'Italie ne cessera de se livrer à ses querelles sanglantes entre **Guelfes** et **Gibelins**.

**Innocent III** , dès son avènement , avait profité des circonstances pour ressaisir la Toscane qui appartenait au **Saint-Siège** en vertu du testament que la comtesse **Mathilde** avait fait en sa faveur. La lutte dont l'Allemagne avait été le théâtre , lui offrit le moyen d'assurer ces droits si souvent contestés. Le parti des **Hohenstauffen** avait été victorieux , grâce aux concessions que **Philippe de Souabe** avait faites au pape ; mais ce prince fut assassiné subitement , et **Otton** , qui aussi avait renoncé à l'héritage de **Mathilde** , put monter paisiblement sur le trône. Mais bientôt il se tourna contre le pape et voulut lui reprendre la Toscane et lui disputer ses droits de suzeraineté sur **Naples** et la **Sicile**. Alors **Innocent** suscita contre lui son pupille , le prince **Frédéric** , fils de **Henri VI**. Celui-ci se trouva à la tête d'un parti puissant. **Otton** , chassé de l'Allemagne , dut se contenter d'un vain titre (1210).

C'était ce même **Frédéric II** qui devait devenir un des ennemis les plus acharnés du **Saint-Siège** et de la liberté italienne.

La lutte acharnée recommence entre l'Allemagne et l'Italie, entre le pape et l'empereur, et elle s'élève à des proportions inconnues jusqu'alors. Nous passerons rapidement sur ces scènes de désordre et de sang. Dès le commencement, Frédéric prouve sa mauvaise foi et son égoïsme. Malgré sa promesse de ne pas réunir l'Allemagne et la Sicile, il fait donner la double couronne à son fils Henri. Engagé par serment à faire une croisade, il la diffère, pendant douze ans, malgré les instances du pape Grégoire IX ; puis s'embarque, mais pour se jeter sur le royaume de Naples où son pouvoir était ébranlé. Le pape l'excommunie, et Frédéric, enfin, part pour la croisade en état d'excommunication. Il prend à la vérité Jérusalem ; mais, par ses arrangements avec les Sarrasins, abandonne toute la Terre-Sainte à leur bon plaisir. Depuis longtemps il était l'ami des Arabes ; il avait des troupes mahométanes à son service ; ses mœurs et celles de sa cour étaient celles d'un despote oriental.

De retour de la Palestine, Frédéric force le pape d'accepter un arrangement. Mais bientôt éclate la révolte des villes italiennes contre l'oppression impériale, révolte soutenue par le pape. Pendant quinze ans une guerre terrible ravage l'Italie. L'empereur sévit contre les vaincus avec une cruauté inouïe ; les princes italiens qui le servent, avant tous le féroce Ezzelin de Romano, imitent son exemple. Grégoire IX était mort, mais il avait trouvé un digne successeur dans Innocent IV. Au grand concile œcuménique de Lyon (1245), Frédéric, qui s'était porté aux dernières extrémités envers la papauté et que l'on accusait en outre avec raison d'athéisme, est excommunié et déposé. Alors l'Allemagne aussi se soulève. Henri Raspe est proclamé empereur, et après sa mort Guillaume de Hollande. La prépondérance des armes restait à Frédéric ; il mourut enfin au milieu de la conflagration générale (1250).

La période de vingt-trois ans qui s'écoula entre la mort de Frédéric et l'élection de Rodolphe de Habsbourg, est connue sous le nom du grand interrègne. Ce fut un temps de guerre

universelle en Allemagne et en Italie, et le résultat en fut l'extinction de la maison de Hohenstauffen, l'indépendance de l'Italie et du siège papal, et la naissance d'une nouvelle maison royale en Sicile. Conrad IV, le fils de Frédéric, prit la couronne de Sicile : mais la papauté avait un intérêt puissant à ne souffrir, ni en Allemagne ni en Italie, un rejeton quelconque de cette maison, dont la politique lui avait été si constamment hostile. Conrad meurt subitement, et son frère naturel Manfred, se rend maître des Deux-Siciles ; le pape, de son côté, offre cette couronne à plusieurs princes, et engage enfin Charles d'Anjou, comte de Provence et frère de Saint-Louis, à s'en emparer. Une bataille décisive où Manfred périt, donne le pays au prince français, et lorsque le fils de Conrad, le jeune Conradin, le dernier des Hohenstauffen, qui jusque-là avait vécu en simple particulier, veut la réclamer, sa faible armée est défaite, Charles le traite comme un sujet rebelle, et le fait périr sur l'échafaud. En Allemagne, Guillaume de Hollande avait acquis la prépondérance après la mort de Conrad IV, mais il meurt lui-même avant d'avoir pu rétablir la tranquillité. Une double élection place sur le trône deux princes étrangers, Richard de Cornwallis, frère de Henri III d'Angleterre, et Alphonse X, roi de Castille. Ce dernier ne parait pas en Allemagne, le premier ne s'y fait voir que rarement. Une nouvelle élection devient nécessaire ; mais les princes, dans leur intérêt personnel, y portent de continuels retards. Enfin le pape intervient pour le bien de l'Allemagne, et d'après sa sommation formelle, les électeurs choisissent Rodolphe de Habsbourg (1273).

Pendant la longue période que nous venons de parcourir, de nombreuses modifications s'étaient faites dans la constitution de l'Italie et de l'Allemagne.

En Italie, les villes n'avaient cessé de s'accroître. Aux cités puissantes de la Lombardie, s'étaient jointes celles de la Toscane. Sienne, Florence, mais surtout Pise, jouissaient d'une haute prospérité. Deux villes célèbres, Gènes et Venise, avaient

grandi pendant les croisades, et étaient devenues des républiques florissantes. Nous en réservon : l'histoire pour le chapitre suivant. Dans la constitution des villes de la Lombardie, deux modifications importantes s'étaient faites pendant le règne des Hohenstauffen, la première sous Frédéric I, la seconde sous ses successeurs : 1<sup>o</sup> le corps des anciens consuls devenus chefs de la république, s'était divisé en deux classes : les consuls des *communi*, devenus les magistrats municipaux, et les consuls de *placitis*, devenus les magistrats judiciaires ; 2<sup>o</sup> les villes, pour obvier à la partialité avec laquelle les administrateurs pris dans leur propre sein faisaient de la république le patrimoine de leurs familles et de leurs amis, choisissaient pour magistrats suprêmes des étrangers, élus annuellement sous le nom de *podestats*. On prenait de préférence des nobles de la campagne, des seigneurs ayant une certaine puissance. Peu à peu ceux-ci parvinrent à dominer dans les villes.

Mais toutes ces améliorations ne purent remédier aux maux nés de l'anarchie épouvantable qui pendant toute cette période avait désolé l'Italie. Aux guerres engendrées par les rivalités des villes, à celles que les cités faisaient aux seigneurs trop puissants, aux luttes entre Guelfes et Gibelins, vinrent se joindre dans l'intérieur de chaque ville, les discordes de la noblesse, qui commençait à devenir de plus en plus prédominante, et formait déjà une turbulente aristocratie. Les beaux jours de la liberté italienne étaient passés. Cette liberté, qui ne reconnaissait pas de puissance centrale, avait dégénéré en un fédéralisme égoïste, sur lequel allait s'implanter un autre fédéralisme, celui du pouvoir despotique des seigneurs.

L'Allemagne aussi avait été bouleversée de fond en comble. Avec l'hérédité des fiefs de chevaliers la féodalité s'était introduite, et bientôt les empereurs avaient été forcés d'accorder aussi l'hérédité des duchés et des grands fiefs. L'organisation primitive avait disparu. Des anciens duchés il n'existait plus que la Saxe et la Bavière ; mais aux dépens de la Saxe s'étaient



formées une foule de principautés indépendantes , principalement celle de Brunswick-Lunebourg , la dernière possession de la maison Guelfe. La Bavière était divisée entre deux branches diverses ; nous avons déjà vu les importants duchés qui en furent détachés. Dans l'ancienne Franconie , à côté du comte palatin , étaient les principautés étendues des évêques de Mayence , de Cologne et de Trêve. Les maisons de Hesse et de Thuringe occupaient l'ancienne Thuringe. Le duché de Souabe périt avec les Hohenstauffen ; les maisons de Bade , de Wurtemberg et beaucoup d'autres s'élevèrent sur ses débris. La Bohême , toujours unie et puissante sous sa dynastie nationale , avait été érigée en royaume l'an 1204. La maison Guelfe de Bavière avait soumis et civilisé les contrées au nord de la Saxe , et les y avait incorporées. La Prusse , habitée par des peuples de race lettone , longtemps hostiles au christianisme , avait reçu en 1220 les chevaliers Teutoniques , qui enfin s'en étaient rendus maîtres après une lutte acharnée (1).

Ces grandes maisons princières ne représentaient plus l'ancienne hiérarchie des fonctions militaires. Partout des seigneurs s'étaient rendus indépendants de l'autorité ducale ou comtale , et relevaient immédiatement de l'empire. En outre il y avait une nombreuse chevalerie immédiate , composée , soit d'anciens possesseurs alodiaux , soit de nobles qui avaient secoué la suzeraineté des princes intermédiaires ; enfin , les villes elles-mêmes étaient devenues en grande partie immédiates et impériales.

L'histoire des villes d'Allemagne est obscure et difficile. Elle semble être , à quelques différences près , la même que celle

(1) Voyez Eichhorn, *Deutsche Rechts- und Staats-Geschichte* (Histoire constitution. de l'Allem.), Gœtt., 1821 , 4 vol. in-8° ; Hüllmann, *Geschichte der deutschen Stände* (Hist. des États d'Allem.), Francf., 1806 3 vol. in-8° ; le même, *Das Städtewesen im Mittelalter* (Les villes au moyen âge), Bonn , 1826, 4 vol. in-8°.

des villes d'Italie. Comme dans ce pays, les villes grandirent à l'ombre de l'autorité épiscopale et à la faveur des exemptions accordées aux évêques. Sous Henri IV on en trouve quelques-unes qui déjà étaient florissantes et pouvaient mettre sur pied une milice nombreuse. Comme en Italie, on y trouvait trois classes de citoyens : les bourgeois libres, les nobles campagnards et les administrateurs ou vassaux épiscopaux, et puis un peuple divisé en corporations de métiers. Peu à peu la noblesse citadine se mêle à la municipalité épiscopale. Les empereurs qui ont besoin de l'appui des villes, leur accordent des privilèges, des exemptions nouvelles; ils leur permettent le choix des magistrats, les délivrent de la suzeraineté du seigneur et de l'évêque et enfin les reçoivent comme les villes de leur propre domaine, au titre de villes impériales. La plupart de ces progrès semblent avoir été opérés, en Allemagne, sous les derniers Hohenstauffen et pendant l'interrègne. Ce fut alors que l'on voit les villes former des ligues entre elles et développer leur constitution intérieure; cependant le principe aristocratique reste toujours prédominant.

A cette époque les diètes de l'empire se composaient donc des hauts possesseurs féodaux, de la chevalerie immédiate, et quelquefois des représentants des ligues des villes. Mais le droit d'élire l'empereur avait, par l'usage, passé exclusivement à sept princes dans les familles desquelles les hautes charges de la cour étaient devenues héréditaires, c'est-à-dire aux trois évêques du Rhin, au comte palatin (écuyer tranchant), au duc de Saxe (maréchal), au duc de Brandebourg (chambellan) et au roi de Bohême (sommelier). Mais il n'existait encore aucun droit écrit à ce sujet.

*Croisades* (1). Il nous reste, afin de compléter l'exposition de

(1) Sources : Pierre Tudebod, prêtre à Civray vers 1095. — Robert de Monte, vers 1095. — Baudry d'Orléans, archevêque de Dôle, mort en 1131. — Albert d'Aix (1096-1120). — Gui-

l'activité politique des nations chrétiennes au moyen âge , à parler de l'œuvre commune de toutes les nations , des croisades. Le grand mouvement religieux qui poussa les peuples chrétiens vers l'Orient , n'eut pas les résultats qu'on en attendait ; mais il restera toujours dans l'histoire moderne comme une démonstration de la puissance des idées religieuses et comme un exemple du dévouement et des efforts dont sont capables les hommes unis par une foi commune , quel que soit la diversité de leurs mœurs et de leurs caractères nationaux. Du reste , le but direct fut manqué , mais les conséquences furent fécondes.

Aux papes appartient la pensée des croisades , à la France l'exécution. Grégoire VII en avait conçu le projet ; Urbain II , son confident intime , eut la gloire de la réaliser. Les différents sultanats seljoucides se partageaient l'Asie occidentale ; les lieux saints appartenaient aux Fatimites d'Égypte. L'insulte et les mauvais traitements étaient le sort des nombreux pèlerins chrétiens qui allaient visiter le tombeau du Seigneur. L'un d'eux , Pierre l'Hermite , homme ardent et généreux , était revenu plein de colère contre les infidèles. Les papes choi-

bert de Nogent , mort en 1124 (1095-1124). — Gauthier , compagnon de Godefroy de Bouillon (1115-1119). — Foulques de Chartres , mort en 1127 (1095-1127). — Guillaume , archevêque de Tyr , mort après 1188 (1168-1187). — Jacques de Vitry , mort en 1240 (-1240). La plupart de ces histoires sont recueillies dans : *Gesta dei per Francos* , ed. Jac. Bongars , Hanov. , 1611 , 2 vol. in-fol. — Les historiens byzantins et les autres sources contemporaines. — Reinaud , *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades* , nouv. éd. , Paris , 1829 , in-8°. — Voyez Michaud , *Histoire des croisades* , Paris , 1808 , 7 vol. in-8°. — *Bibl. des croisades* , du même , 1829. — Sur les royaumes chrétiens nés des croisades , voyez : *Histoire générale des royaumes de Chypre , de Jérusalem , d'Arménie et d'Égypte* , par D. Jauna , Leydes , 1747 , 2 vol. in-4°.

sirent cet homme pour faire comprendre au peuple le projet qu'ils avaient médité. Bientôt les prédications de Pierre l'Hermite excitèrent l'enthousiasme dans tout le monde chrétien. Mais la France seule possédait assez de foi et de force pour accomplir l'œuvre. Urbain, après avoir en vain prêché en Italie, se tourna vers cette terre des dévouements catholiques. Lui-même, au concile de Clermont, excita les fidèles à la délivrance de la Terre-Sainte. Dieu le veut, Dieu le veut, répondit la foule, et la grande expédition fut décrétée (1095).

Dans la première ardeur de l'entreprise, une masse d'hommes de toute espèce se mit en mouvement sous la conduite de Pierre l'Hermite lui-même et de son compagnon Gauthier-sans-Avoir. Mais cette troupe indisciplinée, sans généraux, sans administration, décimée déjà sur son passage par les populations chrétiennes, succomba dès son arrivée en Palestine. Bientôt cependant l'armée des princes se mit en marche; elle se composait surtout de chevaliers français et normands, et Godefroi de Bouillon en était le chef. La prise de Nicée, la victoire de Dorilée, la prise d'Antioche, après un siège pénible, lui donnent l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Mésopotamie. Puis, elle entre en Palestine, s'avance contre Jérusalem, et prend cette ville après un sanglant assaut (1099). Alors s'éleva le royaume de Jérusalem, et la féodalité passa en Asie. Godefroi de Bouillon obtint la couronne; d'autres chevaliers fondèrent des principautés féodales à Edesse, à Antioche, à Tripoli, à Tyr, à Galilée, etc. Les droits de tous furent réglés par les *Assises de Jérusalem*, l'un des plus curieux monuments du droit féodal. Un nouvel ordre de choses se fondait. Les Églises d'Asie allaient renaitre. Le christianisme reprenait ses droits sur l'Orient !

Malheureusement ces espérances brillantes ne se réalisèrent point. Malgré trois ordres religieux de chevalerie l'ordre de Saint-Jean ou des Hospitaliers, celui des Templiers et celui des chevaliers Teutoniques), créés pour combattre les infidèles,

des revers nombreux vinrent bientôt accabler les chrétiens. De nombreux sultans seldjouks et atabèques, ceux de Mossoul et de Haleb surtout, ne cessèrent de les harceler. Godefroi ne régna qu'une année. Les malheurs se multiplièrent pendant les règnes de Baudouin I, Baudouin II, Foulques et Baudouin III qui se succédèrent dans l'espace d'un demi-siècle. La position de ce dernier était désespérée, lorsque les prédications de l'abbé de Clairvaux, saint Bernard, excitèrent de nouveau les peuples d'Europe (1147). Louis VII de France et Conrad III d'Allemagne se mirent eux-mêmes à la tête de la seconde croisade. Mais la trahison de Manuel Commène prépara leur ruine. L'armée impériale périt dans les défilés de Taurus. Louis VII éprouva une défaite sanglante. Cependant les rois de Jérusalem se soutinrent encore. Amaury qui succéda à Baudouin III, Baudouin IV, puis Baudouin V, se défendirent vigoureusement; leurs efforts devaient être inutiles.

Saladin, prince curde, qui avait réuni le royaume Fatimite d'Égypte à sa principauté syriaque, et que le calife de Bagdad avait reconnu comme Émir-al-Omrah, était maintenant l'antagoniste des chrétiens. A Baudouin V avait succédé Guy de Lusignan. Il fut défait et pris par Saladin à la bataille de Tibériade, et Jérusalem retomba aux mains des infidèles (1187).

L'Europe se souleva à cette nouvelle désastreuse. De grandes armées se préparèrent pour la troisième croisade. L'empereur Frédéric I prit la route de terre. Richard-Cœur-de-Lion, et Philippe-Auguste débarquèrent en Syrie. Mais Frédéric périt dans l'Asie-Mineure, et son armée fut dispersée; les armées française et anglaise se bornèrent à prendre Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre qui leur fut vivement disputée; elles se dispersèrent ensuite sans avoir délivré la ville sainte.

Pour comble de malheur, la guerre civile déchirait le royaume de Jérusalem. Conrad de Tyr disputait le trône à Guy de Lusignan, qui obtint enfin l'île de Chypre. Pendant les

règnes de Henri de Champagne et d'Amaury II, la situation ne fit qu'empirer.

Jean de Brienne occupait le trône, lorsqu'un nouveau secours se prépara en Occident. Mais la quatrième croisade, qui partit encore de France, manqua son but. Les croisés s'emparèrent de Constantinople, et n'arrivèrent pas en Asie. Les masses en Europe suivaient toujours avec une sympathie ardente les événements de la Terre-Sainte; on vit une foule d'enfants quitter leurs parents pour courir en Palestine; c'étaient les princes et les chevaliers qui n'obéissaient plus à la voix de la papauté. Cependant André de Hongrie, excité par Honorius III, entreprit une expédition qui échoua comme toutes les autres (1218). La tentative de Jean de Brienne sur l'Égypte n'eut pas plus de succès.

La seule chance était de profiter de la guerre civile qui divisait les princes mahométans; c'était l'œuvre dont les papes avaient chargé l'empereur Frédéric II; et en effet, l'un de ces princes craignant que Frédéric ne prit parti pour son compétiteur, conclut une trêve de dix ans avec lui et lui rendit Jérusalem et les lieux saints (1229). Mais Frédéric, après s'être fait couronner, retourna aussitôt en Europe. Dix ans après, les Sarrasins avaient repris toutes ces possessions. L'ardeur des croisades était éteinte. De temps en temps des princes particuliers paraissaient en Palestine avec des troupes européennes; mais de même que les Sarrasins, les chrétiens étaient rongés, jusqu'en Asie, par les discordes intestines. Deux grandes tentatives allaient être faites encore par saint Louis. Elles échouèrent, et la Terre-Sainte fut définitivement perdue.

La première expédition de saint Louis fut, comme celle de Jean de Brienne, dirigée sur l'Égypte; c'était le point d'appui des Sarrasins d'Asie (1248). Damiette fut prise d'assaut; mais sur la route du Caire, l'armée française éprouva une défaite à Mansourah; forcée à la retraite, attaquée par la peste, elle se vit atteinte par les Sarrasins, et saint Louis lui-même

tomba entre leurs mains. Le roi allait être mis en liberté en payant une forte rançon, quand une révolte de la garde mamelouke contre le sultan d'Égypte retarda sa délivrance. Lorsqu'il l'eut obtenue enfin, il dirigea ses armes sur la Syrie, et revint bientôt en France sans avoir obtenu de résultat.

La seconde expédition de saint Louis fut dirigée contre Tunis. Saint Louis mourut de la peste dès son arrivée, et son armée revint sans délai (1270). Dans le même temps le prince royal d'Angleterre, Édouard, tentait une expédition aussi malheureuse.

Les chrétiens possédaient encore quelques villes de Syrie, et l'on se battait toujours pour la couronne fictive de Jérusalem, qui passa enfin à la maison d'Anjou de Sicile. Quelques corps de troupes débarquaient de temps en temps en Syrie. Mais les Mahométans restèrent les maîtres. Bientôt une révolution terrible mit un terme à toutes ces guerres. L'invasion des Mongoles s'étendit sur l'Asie occidentale, et devant elle disparurent, et les califes de Bagdad et tous leurs ennemis.

Telle fut la triste fin des croisades ; le but principal fut complètement manqué. Mais comme nous l'avons dit, ce grand mouvement européen ne fut pas sans résultats. Plusieurs buts secondaires des papes furent atteints évidemment : celui de dépenser au dehors l'énergie guerrière de la population militaire de l'Europe, qui, si elle s'était tournée sur elle, eût menacé le progrès et la civilisation elle-même ; celui d'apprendre aux peuples de l'Europe à se connaître et à s'unir dans une œuvre commune ; celui de faire disparaître les hostilités des races dans un même dévouement à la foi chrétienne. Les croisades eurent aussi plusieurs conséquences qui n'avaient pas été prévues et qui n'en furent pas moins importantes. Beaucoup de chevaliers vendirent leurs propriétés ; la classe moyenne eut accès aux fiefs et s'enrichit ; une foule de colons furent affranchis ; l'Église aussi prit sa part des dépouilles de la no-

blesse ; partout la classe intelligente et populaire vit s'alléger le fardeau de la féodalité qui pesait sur elle.

*Empire d'Orient. Royaume français à Constantinople (1).*  
L'empire d'Orient présente toujours la même histoire. Toujours c'est un peuple sans vigueur et sans activité ; toujours c'est une cour pompeuse , démoralisée , livrée aux intrigues , et où les assassinats et les guerres civiles marquent les changements de règne et de dynastie. Une révolution importante vint rompre cette monotonie dans la période qui nous occupe. Les Français , que l'on retrouve dans toutes les parties du monde , fondent un empire à Constantinople.

Au commencement des croisades , Alexis Commène était placé sur le trône de Constantinople. La part qu'il prit aux croisades fut plutôt nuisible aux croisés qu'avantageuse , car il les trahit sans cesse , et ne vit dans ce mouvement de l'Europe occidentale , qu'un moyen d'agrandir son empire. Après lui régnèrent son fils Calo-Jean et son petit-fils Manuel. Alexis II , le fils de Manuel , était mineur à la mort de son père. Andronicus l'assassina et se fit proclamer empereur. Isaac Ange le détrôna lui-même (1185).

Isaac Ange subit aussi les malheurs de la guerre civile. Son frère Alexis III le précipita du trône , et le jeta en prison après lui avoir crevé les yeux. L'armée qui devait partir pour la quatrième croisade était alors rassemblée à Venise : elle se composait uniquement de chevaliers français. Le fils d'Isaac , Alexis , alla implorer leurs secours , et les croisés , aidés d'une flotte vénitienne , arrivèrent devant Constantinople (1203).

Bientôt la ville fut prise. Isaac et son fils Alexis IV montèrent sur le trône. Mais les empereurs refusèrent de fournir aux croisés la récompense promise. Le peuple de Constantinople

(1) Sources : Outre les historiens byzantins et quelques relations latines : Geof. de Villehardouin , Hist. de l'empire de Constantinople sous les empereurs français.



était irrité contre ceux-ci et les princes qui les avaient appelés. Ducas Marzuphule se met à la tête du mouvement populaire. Alexis est tué et le vieil Isaac meurt de terreur.

Alors les croisés marchent contre la ville et la prennent d'assaut, et les Francs placent sur le trône de Constantinople leur chef, Baudouin de Flandres. Les Vénitiens prennent une partie des côtes de l'Adriatique et de la Grèce. Dans le reste du pays se forment des seigneuries féodales.

A Baudouin succède Pierre de Courtenai, son beau-frère, puis les fils de celui-ci, Robert et Baudouin. Mais les princes français manquaient de troupes pour soutenir leur empire, et le peuple grec les avait en haine. Théodore Lascaris avait transporté le siège de l'empire grec à Nicée, et de là ses successeurs n'avaient cessé de se fortifier. Sous Michel Paléologue enfin, une petite armée grecque passa l'Hellespont et souleva aussitôt le peuple en sa faveur. Constantinople fut prise bientôt, et l'empire français finit après avoir duré cinquante-sept ans (1261).

**CIVILISATION.** Nous abordons un sujet immense par la foule des objets qu'il embrasse, par leur variété infinie, leurs aspects multiples, leur mobilité continuelle. Contentons-nous d'en esquisser les traits les plus saillants.

*Constitution de l'Église* (1). L'extension des pouvoirs du pape et les développements des ordres monastiques, forment les caractères principaux de l'organisation intérieure de l'Église pendant cette période.

Le pape était devenu évêque universel, l'évêque de tous les diocèses. Peu à peu ses droits avaient pris une extension extraordinaire. Intervenir dans les élections des évêques et nommer directement la plupart des prélats; envoyer dans les provinces des légats investis de tous les pouvoirs métropolitains et épiscopaux; recevoir un serment presque féodal des évêques; accorder

(1) Sources : les Lettres des Papes, les décrétales, le corps du Droit canonique. — Voyez l'ouvrage cité de Plank.

seul les dispenses et les indulgences ; concentrer entre ses mains toute la juridiction ecclésiastique , non-seulement les causes d'appel , mais aussi une foule de procès en première instance ; convoquer toujours les conciles généraux , souvent les conciles provinciaux ; tels étaient les pouvoirs immenses qui successivement lui étaient échus. Il faut le dire , la papauté usa de cette puissance pour le plus grand bien de l'Église. Grâce à elle , les évêques ne devinrent pas de purs seigneurs féodaux ; grâce à elle , les intérêts particuliers des provinces et des royaumes ne portèrent pas la division dans l'Église ; grâce à elle , toute loi utile et bonne put se généraliser et dut prévaloir partout , malgré les résistances locales ; comme le roi vis-à-vis des seigneurs , elle représentait l'unité vis-à-vis des évêques ; elle protégeait le bas clergé et le peuple des couvents , et foulait aux pieds l'aristocratie sacerdotale.

La puissance des évêques et des archevêques était donc abaissée. Du reste l'intérieur des églises avait peu changé. Des abus étaient nés malgré les efforts des papes : ainsi la puissance des chapitres avait grandi de jour en jour ; les chefs des chanoines formaient une aristocratie au sein des chapitres mêmes , et dans beaucoup de diocèses on n'admettait plus que des hommes de naissance noble. Aux chapitres aussi avait passé peu à peu le droit d'élire les évêques , à l'exclusion du reste du clergé et du peuple. Les nominations faites par le pape parèrent seuls à ce danger.

La vie monastique prit un nouveau caractère par la réforme des couvents et la création d'ordres nouveaux.

Nous avons parlé de la décadence des couvents à la fin de la période précédente. Dès les premières années du dixième siècle , plusieurs hommes avaient été profondément émus de cet état de choses , et des tentatives de réforme avaient eu lieu de tous côtés. Mais de ces réformes partielles , il en fut deux surtout dont la réputation s'étendit bientôt au loin , et qui donnèrent naissance à deux ordres fameux de bénédictins : 1<sup>o</sup> celle du

couvent de Cluny, opérée par l'abbé Odon (930), qui remit en vigueur la règle de saint Benoît, et la rendit plus sévère. En peu de temps elle provoqua une imitation générale; 2<sup>o</sup> celle du couvent de Cîteaux (1098), célèbre par un de ses membres, saint Bernard, abbé de Clairvaux. Par la renommée de sa règle austère, de sa science et de ses vertus, par ses richesses et par le nombre de ses membres, cet ordre, plus nouveau, éclipsa bientôt son aîné de Cluny. Avec l'ordre de Cluny avait commencé une nouvelle forme de la constitution monacale. Maintenant ce n'étaient plus des couvents isolés, indépendants les uns des autres; tous les couvents qui avaient accepté la réforme se reconnaissaient membres d'un même corps, sous la direction d'un même chef, l'abbé de Cluny. La même forme fut introduite dans l'ordre de Cîteaux. Cependant une différence essentielle distinguait les deux institutions. A Cluny, l'abbé était maître et seigneur de tous les couvents de l'ordre, et le plus souvent il nommait lui-même les abbés et supérieurs des couvents dépendants. C'était la monarchie absolue. A Cîteaux, au contraire, les abbés inférieurs participaient à la nomination de l'abbé général; ils formaient un conseil qui l'assistait constamment et à des époques fixes, et décrétaient en assemblée générale les lois et les règlements obligatoires pour tout l'ordre. C'était la monarchie aristocratique.

Les ordres de chevalerie, les Templiers, les chevaliers de Saint-Jean, l'ordre Teutonique acceptèrent tous les règles de Cîteaux. Le grand-maître représentait l'abbé général; les commandeurs, les abbés provinciaux. Comme à Cîteaux, le chapitre formait le sénat permanent du grand-maître (1).

(1) Voyez Vertot, *Histoire des chevaliers de Saint-Jean*, 1761, 7 vol. in 8°. — J. Prieur d'Estival, *Histoire des chevaliers du Temple de Jérusalem*, 1789, 2 vol. in 4°. — *Histoire de l'ordre Teutonique*, par un chevalier de l'ordre, Paris, 1784, 8 vol. in 8°.

Mais ni les ordres de Cluny et de Clairvaux, ni les ordres de chevalerie ne suffisaient aux besoins de l'Église. Ce n'était pas assez des paisibles travaux du cloître ou des rudes travaux de la guerre. Dans un siècle agité, au temps des passions tumultueuses, il fallait des hommes qui pussent se mêler au monde pour le dominer.

Ce furent les ordres mendiants ou mineurs qui remplirent ce but. Un homme animé d'un profond enthousiasme religieux, saint François d'Assises, le premier résolu de donner au siècle l'exemple d'une abnégation complète. Il réunit autour de lui des hommes dévoués, leur imposa toutes les pratiques austères des bénédictins, et de plus le devoir essentiel de la pauvreté absolue. Ne vivre que d'aumônes, prêcher les infidèles, soigner les pauvres, les exilés, les malades, les lépreux, répandre partout les bienfaits du culte, tels étaient la vie et le but qu'il leur proposait. L'ordre des franciscains fut confirmé par Innocent III, en 1210. En même temps saint Dominique, noble espagnol, fondait, dans la France méridionale, l'ordre tout semblable des dominicains, confirmé par le pape en 1216. Comme les Franciscains, les Dominicains s'engageaient à la pauvreté absolue; mais leur but spécial fut de combattre l'hérésie des Albigeois et la corruption des mœurs du midi; la prédication devint leur principal devoir.

Ces ordres étaient tout populaires; leur vie, leur fonction, leurs relations les poussaient sans cesse au milieu des classes pauvres; ils se composaient aussi d'hommes sortis pour la plupart de ces classes. Leur organisation intérieure répondait parfaitement à ce caractère. A Cluny c'était la monarchie absolue, à Cîteaux l'aristocratie; ici nous trouvons la démocratie chrétienne. Au lieu de l'abbé du couvent fondateur, c'est un *général*, un représentant de tous les couvents qui se trouve à la tête de l'ordre. Au-dessous de lui viennent les supérieurs des provinces, les *provinciaux*; après ceux-ci seulement les *prieurs* des couvents. Le général est élu par le grand chapitre, composé

non-seulement des provinciaux et des prieurs, mais encore de députés élus par chaque couvent. Un conseil d'*assistants* se trouve auprès du général et partage avec lui l'initiative et la direction.

Les ordres mineurs prirent en peu de temps un immense développement. Dès l'origine leur influence surpassa celle des bénédictins; bientôt ils rivalisèrent avec eux dans les études et dans la science. De réformes et de modifications partielles nées dans leur sein se formèrent une foule d'ordres nouveaux qu'il serait trop long d'énumérer ici.

L'action législative de l'Église s'exerçait sur la chrétienté entière. Le Droit canonique se développa. Les compilations justiniennes servirent de modèle. En 1151, Gratien publia un recueil composé de canons de conciles, de décrétales, de passages des pères de l'Église, arrangés suivant la méthode du Digeste, et sa collection, approuvée par le pape, se répandit rapidement, et bientôt forma, sous le nom de *décret*, la base de l'enseignement du Droit canonique. Cependant elle fut obscurcie un siècle plus tard par le recueil du pape Grégoire IX, les *Décrétales*. A côté de l'action législative s'exerçait l'action judiciaire dont la portée était immense. La compétence de l'Église embrassait tous les points qui, de près ou de loin, touchaient au dogme ou à la discipline. Dans les matières proprement ecclésiastiques rentraient l'état civil des enfants à cause du baptême, le mariage à cause de la bénédiction nuptiale; parmi les personnes ecclésiastiques, qui de droit étaient ses justiciables, on comptait tous les laïques tonsurés, et le nombre en était immense. Elle jugeait les questions de conventions à cause du serment que prêtaient les parties, les causes de testament et de succession, à cause des legs faits à l'Église, etc. Partout elle portait ses lumières et sa prévoyance, partout elle arrachait aux juges féodaux et aux coutumes barbares leurs droits sur la société. L'Église d'ailleurs puisait une grande force dans le pouvoir des pénitences. Sur ce point de la disci-

plaine de graves modifications avaient eu lieu. D'un côté l'usage de racheter les pénitences canoniques par quelque autre mortification (l'indulgence), était devenu de plus en plus commun, et au moment des croisades les papes accordèrent l'indulgence plénière à tous ceux qui y prendraient part. Il fut beau sans doute de remplacer des pratiques individuelles par une œuvre sociale; mais bientôt on abusa de cette faculté: les évêques surtout accordèrent des indulgences à tout propos, et il fallut l'intervention des papes pour faire cesser l'abus. Afin de parer aux funestes conséquences qui auraient pu résulter de cette coutume nouvelle, on imposa aux fidèles l'obligation stricte de se confesser au moins une fois par an. Cette loi fut portée par Innocent III au concile de Lyon, et la confession cessa d'être volontaire.

Constituée ainsi, avec une telle force d'unité et une pareille influence, l'Église put travailler aux transformations sociales. Voici quelques-uns des résultats qu'elle obtint.

Elle abolit les guerres privées. La coutume germanique des vengeances de famille ne s'était jamais éteinte, et après l'établissement du système féodal, lorsque chaque seigneur fut souverain dans son petit État, lorsqu'il n'y eut plus de juge entre les grands, capable de faire respecter le droit, et que chacun dut penser à se faire justice lui-même, elle reprit avec une vigueur nouvelle. Toute sécurité était enlevée aux habitants des campagnes, toute garantie de la production s'évanouissait devant ces querelles individuelles. Dès le onzième siècle, on voit les conciles et les papes s'élever contre ce régime de violence. Par la *trêve de Dieu* d'abord, c'est-à-dire par l'interdiction pendant plusieurs jours de la semaine de toute violence, puis par la défense des guerres privées elle-mêmes on parvint peu à peu, après de longs efforts à déraciner ces mœurs barbares. Les jugements de Dieu et les duels judiciaires disparurent aussi devant la juridiction ecclésiastique. Une procédure régulière succéda aux coutumes germaniques. Ces formes si

utiles et si riches en garanties passèrent plus tard dans la justice laïque, et elles constituent les bases de la procédure moderne.

Les principes nouveaux sur l'état civil des enfants et le mariage furent formulés par l'Église. Le caractère social et religieux du mariage, le consentement de toutes les parties, la publicité et l'indissolubilité de ce contrat, ont passé du Droit canonique dans notre Droit civil. Le progrès avait été rapide sous ce rapport. Le Christianisme avait porté ses fruits. La condition des femmes différait peu de ce qu'elle est aujourd'hui. La société offrait même aux femmes une garantie de plus : elle ouvrait ses couvents à toutes celles qui fuyaient le mariage, à toutes celles que le malheur ou la pauvreté avaient privé d'asile.

L'instruction publique fut encore un des bienfaits de l'Église. Innocent III, dans tous les conciles œcuméniques qu'il tint, ordonna la création d'écoles pour les enfants. Les hôpitaux, les institutions de bienfaisance, les lazarets surtout contre la lèpre, ce fléau de l'Orient, que les croisades avaient naturalisé en Europe, se multiplièrent sous son influence. Tout le système moderne de charité publique est sorti de son sein. Telle fut l'Église aux beaux siècles du Christianisme. A côté de cette profusion de bien, n'y eut-il pas de place pour le mal ? Aucune ombre n'obscurcit-elle cette vive lumière ? Qui pourrait en douter ? Il existait des plaies nombreuses et profondes. Nous les examinerons dans la période suivante, quand elles auront produit toutes leurs conséquences.

*Société civile et militaire* (1). C'étaient les mœurs, les cir-

(\*) Sources : 1° Les monuments législatifs : pour la France, principalement les établissements de Saint-Louis, les Assises de Jérusalem et les Ordonnances ; pour l'Allemagne, les constitutions impériales, principalement celles des Hohenstauffen (Recueil de Goldasti) ; pour l'Italie, le livre de *Feudis*, rédigé vers 1150, et mis en sa forme actuelle par Hugolinus,

constances, l'idée prédominante de la fonction militaire qui avait formé peu à peu le système féodal. Toutes ces relations nouvelles n'étaient pas le résultat d'une action législative. L'autorité des lois barbares et des capitulaires, comme celle des Codes byzantins, s'était effacée peu à peu. Les mœurs et les usages, c'est-à-dire les *coutumes*, formaient la base du Droit. Aussi de grandes incertitudes règnent sur les points les plus importants de nos antiquités nationales; l'origine même de ces coutumes, celle de la noblesse, celle des fiefs, etc., ont été l'objet de graves discussions. Cependant les sources ne manquent pas; nous possédons de nombreux monuments législatifs

mort après 1235 (imprimé à la suite du Corpus Juris civilis), les constitutions impériales (dans Canciani); pour l'Angleterre, Domesdaybook, Illust. by Kelham, Lond., 1788, 2 vol. in-fol. The great charter, by W. Black stone, Oxf., 1759, in-fol. Les ordonnances dans Wilkins, Rymer et Sanderson, et les Statuts of Realm; 2<sup>o</sup> les coutumiers, pour la France, principalement les Coutumes de Beauvoisis, par Beaumanoir, pub. en 1285 (éd. de la Thaumassière, avec les Assises de Jérusalem, 1690, in-fol.); Houard, Anciennes lois des Français, recueillies par Littleton, Rouen, 1766, 2 vol. in-4<sup>o</sup>; pour l'Allemagne, le Miroir de Saxe et le Miroir de Souabe (Sachsenspiegel, éd. Gartner, Leips., 1732, in-fol. Schwabenspiegel, Collatio juris Alemanici, cur. de Berger, Lips., 1726, in-4<sup>o</sup>); pour l'Angleterre, Ren. de Glanvilla, mort en 1190, De legibus et consuetudinibus regni Angliæ (coll. citées); H. de Bracton (sous Henri III), De legibus anglia, Lond., 1640. — Voyez les importantes recherches de Du Cange, Glossarium mediæ et infimæ latinitatis, Paris, 1733, 6 vol. in-fol. — Pasquier, Recherches sur la France, 1560, in-8<sup>o</sup>. — Les antiquités ital., de Muratori. — Brussel, de l'Usage des fiefs, Paris, 1727, in-4<sup>o</sup>. — Al. Monteil, Histoire des Français des divers États (ouvrage analogue au voyage du Jeune Anacharsis), 6 vol. in-8<sup>o</sup>, 1828 et suiv. — Les ouvrages cités de MM. Guizot, Chateaubriand, Michelet, etc.



et ces *coutumiers* précieux si féconds en renseignements, redigés par les jurisconsultes du temps.

Les personnes non ecclésiastiques se divisaient en trois classes au moyen âge. Les hommes formant la société militaire, les nobles ; les habitants des villes, les bourgeois ; les cultivateurs, les serfs.

La société militaire reposait sur la chevalerie et l'usage des fiefs.

Maintenant même que tous les bénéfices militaires étaient devenus héréditaires, que la fonction de soldat se transmettait par naissance, cette fonction, sanctifiée par l'Eglise, n'était pas transmise à la légèrè. Pour en être investi, il fallait être *chevalier*, et le roi de France lui-même n'était pas chevalier de droit. L'aspirant chevalier devait passer par un apprentissage long et pénible. Comme *page* ou varlet d'abord, il servait un chevalier ou sa dame ; reçu au titre d'*écuyer*, il suivait le chevalier à la bataille, il avait soin de ses chevaux et de ses armes, il était son domestique en tout ce qui regardait la fonction militaire. Enfin, après quelques années, on l'armait chevalier. Rien n'était grand et solennel et touchant à la fois comme cette cérémonie toute religieuse ; le nouveau chevalier s'y préparait par des jeûnes, des prières et l'approche des sacrements ; il faisait devant l'autel le serment de ne combattre que pour la cause de Dieu, pour la vérité et la justice ; de consacrer sa vie à la défense des opprimés, des veuves et des orphelins. Puis il était armé de pied en cap, et recevait l'accolade fraternelle. A partir de ce moment, les sentiments d'honneur, de dévouement, d'abnégation devenaient pour lui une obligation rigoureuse, et l'opinion publique impitoyable, poursuivait le chevalier félon (1).

La chevalerie conférait le droit d'être soldat par excellence,

(1) Voyez De la Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, Paris, 1781, 3 vol. in-8°.

mais elle ne conférait pas de grade dans la hiérarchie militaire. Celle-ci résultait de la nature des fiefs (1).

Les fiefs se divisaient d'abord suivant la nature des tenances en fiefs et arrière-fiefs. Les premiers étaient ceux qui relevaient immédiatement d'un seigneur souverain, principalement du roi. On nommait leurs possesseurs *vassaux* ou *barons*. Les arrière-fiefs relevaient des premiers, les chevaliers qui les occupaient étaient *vavasseurs*. Les fiefs se divisaient encore suivant leur importance. En premier lieu venaient les fiefs *banniers*. Chaque seigneur qui pouvait paraître à l'armée avec une suite nombreuse de chevaliers et d'écuyers (vingt-cinq chevaliers suivant les uns, cent cinquante hommes en tout suivant les autres), avait droit de lever bannière, et son fief entraient dans la première classe; puis venaient les fiefs de *haubert*, qui ne fournissaient qu'un chevalier bien armé, avec plusieurs valets et écuyers; enfin les fiefs d'écuyer, qui ne devaient qu'un vassal armé à la légère. Les privilèges par lesquels différaient ces fiefs étaient principalement honorifiques, et la seule distinction positive résultait du droit de haute et de basse justice. La haute justice, qui donnait le droit de condamner à mort, était attachée à la qualité de châtelain, de possesseur d'un château crénelé; un gibet sur quatre piliers placé à la porte du château faisait preuve du droit.

L'hérédité rigoureuse était la condition de tous les fiefs; mais le principe féodal avait modifié l'ancien Droit: l'aîné seul héritait pour que le fief ne fût pas démembré; et si c'était une fille, elle devait recevoir un mari des mains de son suzerain.

Le principal service dû par chaque possesseur de fief était le service militaire, pendant quarante jours de l'année. Lorsque le ban avait été annoncé, chaque chevalier devait se rendre à

(1) La hiérarchie des titres nobiliaires (ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, chevaliers) n'eut d'importance que plus tard, lorsque la véritable féodalité fut détruite.

l'ost (armée) du roi avec sa suite. Les chevaliers étaient bardés de fer; ils ne combattaient qu'à cheval, avec la lance et l'épée. Chacun avait derrière lui quelques écuyers et valets montés également. La bataille était une mêlée confuse, un ensemble de combats singuliers. Ce ne fut que lorsque par l'admission de la milice des communes, il y eut des troupes de pied, que l'ordre et la tactique reparurent dans les combats. A ce moment aussi, les rois commencèrent à former, des débris de ces milices des communes, des corps permanents d'hommes d'armes à pied et à cheval. Sous Philippe-Auguste, on en voit le premier exemple en France. De là devait sortir le système moderne des armées permanentes.

Les mêmes circonstances qui rendirent héréditaires les fonctions militaires, durent aussi transmettre par le sang, l'honneur et la considération qui y étaient attachés. C'est ainsi qu'il se fit bientôt que la classe des possesseurs de fiefs forma une classe noble, et qu'il ne suffit plus pour en faire partie, de posséder actuellement un fief, mais qu'il fallut être né d'ancêtres qui eux-mêmes en avaient possédé. Cependant les modes mêmes de l'anoblissement restèrent pour démontrer l'origine de la noblesse. Aussi la chevalerie anoblissait; et ce fut parce que les seigneurs abusaient du droit de conférer la chevalerie, qu'il fut ordonné enfin que ce droit serait réservé au roi. Ainsi la possession d'un fief pendant trois générations successives anoblissait, et vers la fin des croisades tant de roturiers passèrent dans l'ordre de noblesse, que les rois se crurent encore obligés de prendre des mesures contre cet abus.

La noblesse était éparse dans les campagnes, où elle habitait ses châteaux. L'usage de bâtir de ces forteresses, qui n'avait d'autre but que la sûreté personnelle des familles, datait des siècles malheureux et pleins de troubles qui suivirent la mort de Charlemagne. Déjà l'aspect extérieur du château indiquait le titre de châtelain. Une foule d'autres distinctions enflaient l'orgueil de la noblesse. Parmi toutes, nous n'en citerons qu'une,

celle des armoiries, qui donna lieu à la science spéciale du *blason*, souvent nécessaire aujourd'hui à l'antiquaire et à l'historien.

La seconde classe des personnes était celle des roturiers, des hommes libres non nobles. Nous avons vu naître avec les villes cette population nouvelle. A elle était réservé le travail industriel, la production des objets manufacturés, et déjà cette production (1) avait pris de vastes développements. La fabrication des ornements d'église, des métaux précieux, des tentures, des tapisseries, des habits sacerdotaux, celle des armes de luxe, des habits des princes et des chevaliers, de leur ameublement, des harnais de leurs chevaux, celle des objets utiles à tous, des étoffes de lin et de laine, des draps, des cuirs, occupaient des bras nombreux. Un commerce actif liait toutes les contrées. Les ports de l'Italie, surtout Venise, Gênes et Pise, recevaient de l'Égypte toutes les denrées de l'Orient, et y renvoyaient les produits industriels d'Italie. Avec elles rivalisaient Marseille et Barcelonne, tandis qu'au nord Lubeck, Brême et Hambourg étaient les intermédiaires de relations nombreuses entre les États russes, polonais et scandinaves et le midi de l'Europe. Troyes en Champagne, le grand marché où venaient s'échanger les objets du commerce de la Méditerranée contre les produits des riches et industrielles villes du nord de la France et de la Flandre, perdit son importance lorsque les Italiens et les Provençaux eurent passé le détroit de Gibraltar, et eurent abordé à Anvers et à Londres. La ligne du Rhône et de la Saône devint alors la route du midi au nord, route qui se continuait par le Rhin aux cités florissantes. Dans le centre de l'Allemagne, Ratisbonne, Augsbourg, Nuremberg et Vienne étaient les points d'intersection de deux systèmes de lignes, les unes venant du nord pour déboucher en Italie, les autres suivant le

(1) Voyez Depping, Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe, 1830, 2 vol. in-13. — L'ouvrage cité de Hullmann.

cours du Danube, et mettant en communication Constantinople et le Rhin.

Les travaux agricoles étaient accomplis par les serfs dans les domaines des seigneurs. De nombreuses famines avaient affligé les dixième et onzième siècles ; elles ne se présentèrent plus lorsque les dispositions des conciles et des rois contre les guerres civiles et les guerres privées eurent rendu la sécurité aux campagnes, lorsqu'aussi l'abolition de l'esclavage proprement dit, et les adoucissements portés au servage eurent amélioré la condition des cultivateurs. L'esclavage personnel était aboli en France, mais en France seulement, dès le onzième siècle : de bonne heure fut appliquée à la terre chrétienne par excellence ce principe nouveau : Tout homme qui touche le sol français est libre de droit. En Allemagne, l'esclavage domestique ne disparut qu'au quatorzième siècle, et le servage y resta presque toujours aussi dur que l'esclavage ; en Italie, en Espagne, en Angleterre, il subsistait encore au dix-septième siècle. La France seule aussi eut l'initiative de l'abolition du servage.

Cette transformation du colonat ancien était devenue la condition générale des habitants des campagnes. Le serf, à la différence de l'ancien colon, était une personne ayant vis-à-vis de l'Église la même valeur que son maître, admis aux sacrements, contractant un mariage religieux, pouvant même acquérir des propriétés. L'homme avait cessé d'être une chose ; mais comme le colon ancien, le serf était invariablement attaché à la terre qu'il cultivait ; il ne pouvait se marier que sous certaines conditions ; une partie de son héritage retournait au seigneur. Il était soumis enfin à une foule de redevances, de corvées, de charges souvent ridicules, quelquefois immorales, et sa position en général était fort malheureuse. Mais depuis longtemps l'Église prêchait l'égalité des hommes, un sentiment général poussait à améliorer le sort des serfs, et Beaumanoir lui-même, le jurisconsulte, disait des serfs que : « Grand au-

même fait le sire qui les ôte de servitude et les met en franchise, car ce est un grand maux, quand chrétien est de serve condition. » Aussi trouve-t-on une foule d'actes d'affranchissements individuels, et plus d'un considérant nous apprend que le maître a donné la liberté à son serf, pour faire ce que Jésus-Christ avait fait pour tous les hommes, et pour assurer le repos de son âme. En 1305 enfin, le roi de France prit l'initiative. Louis X « considérants que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voulants que la chose en vérité soit accordante au nom, » ordonna la libération de tous les serfs dans les domaines de la couronne. Bientôt la plupart des seigneurs suivirent son exemple.

L'affranchissement donnait aux serfs le droit de quitter la terre où ils étaient nés. Mais s'ils restaient, les services personnels et féodaux, auxquels ils étaient soumis maintenant par convention, ne pouvaient disparaître. Les corvées, les redevances, etc., subsistèrent donc jusqu'à ce que le paysan fût propriétaire. Mais le premier pas était fait ; le temps devait amener des progrès nouveaux.

Telle était la condition des personnes. Mais il existait encore une autre classe de personnes séparées des premières par un abîme immense, la religion. Les Juifs (1) étaient nombreux au moyen âge et répandus partout, quoique leur sort fût excessivement malheureux. Privés de tous les droits civils, soumis à des distinctions humiliantes, surchargés d'impôts, ils se voyaient souvent en butte à des violences meurtrières ; à plusieurs reprises, et dans tous les lieux, on persécuta les Juifs et brûla ceux qui ne voulaient pas se convertir. Une de ces persécutions, la plus célèbre, fut celle qui précéda immédiatement la première croisade. Le peuple haïssait les Juifs : car déjà ils étaient ce qu'ils furent dans les sociétés modernes, les détenteurs des richesses pécuniaires, au milieu de leurs misères, ils accumu-

(1) Voyez Depping, les Juifs au moyen âge, 1834, 1<sup>re</sup> éd.

laient de l'argent, et se vengeaient, par une usure désordonnée, des mauvais traitements dont ils étaient l'objet.

Ce que nous avons dit peut donner une idée générale de l'ordre économique de la société au moyen âge. La famille du seigneur, dit un auteur du temps, est divisée en trois classes : l'une prie, l'autre combat, la troisième travaille. Une haute prévision semblait avoir présidé à la distribution des fonctions sociales ; mais l'inégalité ternissait encore cette organisation, et de nouveaux efforts étaient nécessaires pour aboutir à un ordre social plus chrétien.

*Beaux-arts, Littérature* (1). L'un des côtés les plus remarquables de la période qui nous occupe, c'est le riche épanouissement des puissances artistiques. Nous sommes dans l'âge chrétien, à l'époque où le sentiment domine, où toute manifestation se revêt d'une forme sentimentale, où cette forme elle-même arrive à son plus haut point d'expression. L'art chrétien atteint son apogée, et laisse loin derrière lui les produits de l'antiquité.

La cathédrale catholique, improprement appelée gothique, voilà la grande œuvre d'art du moyen âge : nous ne cherchons pas à la décrire, à répéter ce qui a été dit mille fois sur ses forêts de colonnes, ses ornements innombrables, ses flèches élancées. Les monuments impérissables de la foi de nos pères font encore la gloire de nos cités, et chacun peut encore, devant leurs façades saisissantes ou dans leurs nefs silencieuses,

(1) Il n'existe pas encore de travail complet sur ce sujet. Voyez l'ouvrage cité de Seroux d'Agincourt : *Hopé, Histoire de l'architecture*, trad. de l'angl., 1839, 2 vol. in-8° ; Paquis, *Exemples of Gothic architecture*, Lond., 1836, 3 vol. in-8° ; la Cathédrale de Cologne, par Boisserée, Paris, 1831, in-fol. ; les travaux publiés actuellement par M. Didron sur l'iconographie chrétienne, et par M. Lassus sur la cathédrale de Chartres ; Kugler, *Handbuch der Kuntsgeschichte* (Mannell de l'histoire de l'art), Stuttgart, 1841, in-8°.

éprouver les impressions profondes qu'ils étaient destinés à produire. Les caractères qui distinguent cette architecture de celle des siècles passés, sont la forme ogivale de tous les arcs, de tous les cintres, la hardiesse, l'élévation, l'étendue du plan et de la construction, le nombre, la richesse et la nouveauté des détails, et principalement l'unité du plan, la signification symbolique de l'ensemble et des parties. Cette symbolique de l'art chrétien est encore très-imparfaitement connue, mais on ne peut mettre en doute l'existence au moyen âge d'un système général de symboles servant à exprimer tous les enseignements du dogme et de la morale, système transmis secrètement dans les loges des tailleurs de pierre et commun à tous les architectes. Ce fut au douzième siècle que commença ce mouvement architectural; bientôt il couvrit de nombreuses églises le nord de la France, le midi de l'Allemagne, l'Angleterre. Des édifices religieux il rejaillit sur les édifices civils. Les palais des princes, les hôtels de ville, les maisons particulières furent reconstruits d'après ces modèles nouveaux, et nos villes prirent un aspect varié et pittoresque qu'elles chercheraient en vain dans la régularité des temps modernes.

Tous les arts trouvaient leur place dans la cathédrale : la peinture dans les vitraux resplendissants ou dans les miniatures des manuscrits; la sculpture, supérieure à toute autre pour l'expression, comparable souvent aux chefs-d'œuvre des anciens pour la forme, dans le peuple des statues qui couvrait l'édifice; la musique, dans les chants religieux du chœur. Que dirons-nous des magnificences du culte : les offices ordinaires ne suffirent plus à l'ardeur sentimentale des peuples; de nouvelles prières furent ajoutées à la messe; on institua la fête du Saint-Sacrement, où le culte put développer toutes ses pompes au grand jour.

Une seule des branches de l'art ne se rattacha pas directement à l'Église, et s'appropriâ plus spécialement aux besoins militaires de l'époque. Ce fut la littérature nationale.



C'est le moment où naissent les langues modernes de l'Europe. Dès le début de cette période, une modification profonde s'est opérée dans l'idiome des peuples; le bas latin des anciennes provinces romaines a disparu, les dialectes germanins se sont formés, on parle français, provençal, italien, castillan, allemand. C'est en France que cette transformation a marché le plus vite, et qu'elle a conclu aux meilleurs résultats. Là est née une double langue: la langue d'oc, propre au midi et peu différente des langues italienne et catalane, dernière transformation du latin, et destinée à s'éteindre dans des patois locaux; la langue d'oïl, née dans l'ancien centre français, dans le pays au nord de la Loire, qui se distinguera bientôt de toutes les langues de l'Europe par sa précision, sa netteté, ses formes positives et concluantes, et dont sortira, après quelques faibles modifications encore, la langue la plus parfaite de celles qui aient été parlées, la langue française moderne.

C'est de la France aussi que rayonne le mouvement littéraire du moyen âge. D'un côté, la poésie de la langue d'oc s'étend avec les Normands en Angleterre et en Sicile et l'Allemagne se forme sur ses modèles; de l'autre, la poésie provençale se naturalise en Espagne et en Italie. Rien n'égale la richesse et la variété de cette littérature: partout nobles et chevaliers s'y livrent avec ardeur, et l'on peut dire que cette période ne brilla pas moins par ses trouvères et ses troubadours, sa gaie science, ses mœurs poétiques, si intimement liées à la chevalerie, que par sa foi religieuse et son activité dans les œuvres guerrières (1).

(1) Voyez Villemain, Histoire de la littérature au moyen âge, nouv. éd., 1841, 2 vol., in-8°. — Il n'existe pas d'ouvrage complet sur la poésie de la langue d'oïl, mais on en publie activement les pièces originales: sur la poésie de la langue d'oc, voyez Sismondi, de la littérature du midi de l'Europe, 1829, 4 vol., in-8°. — Sur la poésie allemande: Eichhoff, Cours de littérature allemande, 1835, in-8°.

La poésie française du nord prit naissance dans le dixième siècle, et eut son siège principal dans la Normandie. Quand les ducs de Normandie furent devenus rois d'Angleterre, leur cour rivalisa avec celle de France pour la protection accordée aux trouvères. Tous les genres de poésie furent cultivés; les contes, les fabliaux, les pièces satiriques, les chansons éclorent en foule: mais le genre propre à la poésie de la langue d'oïl, fut le roman épique, l'histoire rimée des aventures des chevaliers. Le fond de ces romans repose sur des traditions historiques, dont souvent on retrouve l'ancien texte latin; chacune de ces traditions engendra un cycle poétique particulier et une foule innombrable de romans. Parmi les plus anciens de ces romans, on cite ceux de Guillaume au Court-Nez et de Robert-le-Diable (vers 1070). Bientôt les poètes élaborèrent les divers cycles traditionnels. Le premier d'entre eux donna lieu au roman du Roux, de Robert Eustace, histoire poétique des ducs de Normandie, à laquelle se rattache le cycle du roi Arthus et des chevaliers de la Table-Ronde, puisée dans les traditions bretonnes. A ce cycle appartiennent les romans de Tristan, de Lancelot, de Perceval, etc. A côté du cycle du roi Arthus, on trouve celui de Charlemagne et de ses douze pairs; il en naquit une foule de romans, parmi lesquels nous citerons ceux d'Ogier-le-Danois, des fils d'Aymon, de Huon de Bordeaux. Les gestes d'Alexandre-le-Grand et la guerre de Troie donnèrent également lieu à des travaux poétiques. Le dernier des cycles, celui de l'Amadis des Gaules, semble importé d'Espagne.

La littérature allemande se développa par imitation de la littérature française. Les dialectes tudesques s'étaient développés. L'ancien haut allemand, qu'on parlait au midi, en Souabe, en Bavière, en Thuringe, était devenue la langue officielle et littéraire; le bas allemand, c'est-à-dire le saxon et les dialectes du nord-ouest, se confondit peu à peu avec l'idiome du midi, ou bien forma, en se mêlant avec d'autres, le hollandais, l'an-

glais et les langues scandinaviques. La poésie prit naissance à la cour des Hohenstauffen, qui lui accordèrent une protection toute particulière. Les poètes allemands imitèrent à la fois les pièces fugitives des Provençaux et les romans épiques du nord. Ils reproduisirent la plupart des cycles poétiques, et en ajoutèrent de nouveaux, puisés dans les traditions nationales, par exemple, les histoires de l'Ostrogoth Théodoric et du Franc Sigefroi, et le plus célèbre de tous, le poème des Niebelungen, dont Attila est l'un des héros, et qui se retrouve dans les Sagas scandinaves. La poésie allemande déchet aussitôt que la protection des princes lui manqua. Dès la fin du treizième siècle, on voit succéder aux chanteurs chevaliers les chanteurs bourgeois, les *Meistersänger*. Entre les mains des corporations la poésie devint un métier; le nombre des pièces de vers augmenta plutôt qu'il ne diminua, mais il ne parut plus d'œuvre remarquable.

La poésie méridionale fut moins sérieuse que celle du nord. Mieux que tous les autres monuments, les œuvres des troubadours peignent la corruption morale où étaient tombées ces contrées : là fut la patrie des poésies légères, dont les genres nombreux ont été distingués par une foule de dénominations diverses : là brillèrent les troubadours et naquirent en foule les sirventes, les sonnets, les cançons, les ballades, etc.; là aussi les romans épiques furent moins nombreux. Dans tout le midi de la France, dans l'Aragon et la Catalogne, unies par des liens féodaux et une langue commune, on cultiva la poésie provençale, qui dans les contrées de l'ouest et en Espagne, prit le nom de poésie limousine. En même temps le nord de l'Italie lui était tributaire, tandis qu'à Naples et en Sicile se naturalisait celle des Normands. Cette double influence, jointe au mouvement politique qui alors agitait si vivement ces contrées, donna un rapide essor à la poésie italienne, et lui permit de produire, au commencement de la période suivante, le plus grand des poètes modernes, le Dante.

*Science, hérésies.* Le travail scientifique avait recommencé ; s'il n'engendra pas dès lors des résultats féconds en conséquences pratiques, du moins il remua profondément les intelligences, et donna un vif essor à l'activité morale (1).

Nous sommes au temps de la plus grande splendeur des universités. Sorties vers la fin du onzième siècle des écoles fondées par le clergé, elles se développent et s'organisent sous les yeux de l'Église. Au commencement du treizième siècle il en surgit partout, et bientôt elles deviennent le centre d'une immense élaboration intellectuelle.

Les plus anciennes universités connues sont celles de Paris, de Bologne, de Salerne, de Montpellier, de Toulouse, d'Oxford. Paris, dont l'origine se perd dans la nuit des temps carlovingiens, les éclipsa toutes en peu de temps. Pendant tout le moyen âge Paris fut le centre presque exclusif du savoir humain. A l'exception de Bologne, qui avait la supériorité dans le Droit romain, de Salerne et de Montpellier, renommées pour leurs écoles de médecine, aucune université ne put rivaliser avec elle. Paris fut la patrie de la théologie, de la philosophie, des sciences naturelles. De tous les points de l'Europe les étudiants affluaient à ses cours ; le quartier Latin formait une seconde ville dans la capitale, et à ses réunions solennelles on comptait quelquefois plus de cinquante mille individus de toutes nations tant étudiants que gradués. Son autorité devint presque aussi sacrée que celle de l'Église ; il ne fut pas au moyen âge un homme marquant dans les lettres ou les sciences qui ne se fût formé à Paris, et l'histoire de cette université comprend toute l'histoire savante du temps (2).

Là naquit et se développa cette méthode scientifique, spéciale

(1) Voyez les *Histoires de la Philosophie*, de Tennemann et de Bruker.

(2) Voyez *Bulæus, Histor. universit. Parisiensis*, 1665, 6 vol. in-fol. — *Crevier, Hist. de l'Université de Paris*, 1761, 7 vol. in-12.

au moyen âge, et que l'on a désignée sous le nom de *scolastique*. Dans ces siècles de foi, la philosophie était nécessairement théologie, et la science métaphysique et morale ne put avoir d'autre but que de démontrer les principes posés par la révélation, de les enchaîner logiquement, de les développer et d'en tirer les conséquences. Malheureusement la question de méthode devint bientôt dominante, et l'on se servit exclusivement de la méthode grecque, du syllogisme d'Aristote, légué au moyen âge par Boèce et saint Augustin, et renouvelé avec une ardeur incroyable lorsque les œuvres d'Aristote eurent pénétré en Europe par l'entremise des Arabes. Alors une activité extraordinaire fut employée à construire dans toutes ses parties, à élaborer dans tous ses détails une logique dont les bases étaient vicieuses; Aristote devint une autorité peu inférieure à celle des livres saints, et les hommes de génie se fourvoyèrent dans une voie sans issue. Nous ne nous arrêterons pas à décrire ce tissu de subtilités, qui défrayait les longues discussions de l'école, et que les étudiants restaient des années à apprendre. Un pareil écart dans une question si grave dut retomber durement sur la science chrétienne; car, le propre de la méthode grecque est d'arrêter l'esprit aux notions acquises, de n'engendrer aucune découverte nouvelle. Le syllogisme démontre ce qui est connu, mais ne fait rien connaître. Il eut pour résultat d'immobiliser la science, et malgré quelques solutions neuves et vraies sur des questions non discutées par les anciens, l'essor créateur des doctrines chrétiennes fut arrêté. D'ailleurs, on ne se contenta pas d'emprunter à Aristote sa méthode et ses procédés logiques; on emprunta ses affirmations positives en métaphysique, en morale, en politique: on conclut avec lui à l'existence du droit naturel, avec lui on justifia l'esclavage. Pour reprendre ses allures chrétiennes, la science dut briser, deux siècles plus tard, avec tout ce qui avait été fait au moyen âge.

Deux tendances opposées se partagèrent la philosophie sco-

lastique. Les uns s'adressant de préférence au sentiment et à la foi, créèrent l'école mystique. Les autres, dialecticiens par excellence, voulurent renfermer toutes choses dans les limites du raisonnement. Ces derniers se divisaient en nominalistes et en réalistes. Pour les uns, toutes les idées universelles, celles de genres, d'espèces, etc., représentaient des existences réelles; c'étaient des êtres positifs, qui transmettaient une partie de leur essence aux individus : ainsi il y avait un être *humanité*, à la substance duquel on devait participer pour être homme. Cette doctrine était un ressouvenir des idées archétypes de Platon. Les nominalistes, au contraire, considéraient, avec Aristote, les genres et les espèces comme des idées formées par abstraction, et n'ayant d'autre valeur que celle d'un mot général. Ces discussions occupèrent toute la période.

C'était au neuvième siècle, en effet, que cette science était née. Les travaux de Gerbert, plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, de Lanfranc, de saint Anselme, d'Hildebert de Tours, l'avaient préparée. Pendant le onzième siècle la méthode scolastique se fonde. D'un côté paraît Roscelin, l'auteur du nominalisme; de l'autre, Guillaume de Champeaux, le chef des réalistes. Entre eux se place Abailard, dialecticien subtil, orateur éclatant, honoré d'un concours immense d'auditeurs. L'opposition à cette tendance exclusivement dialectique est représentée par le grand saint Bernard, le dernier des Pères, l'abbé Hugues de Saint-Victor et le savant Jean de Salisbury. A la fin de cette première période de la scolastique, Pierre Lombard écrit son livre des *Sentences*, système méthodique de la théologie, qui devient la base de tous les travaux postérieurs. Jusqu'au treizième siècle, quelques fragments des écrits aristotéliens traduits par Boèce et saint Augustin, avaient été les sources uniques de l'enseignement de la méthode grecque. Maintenant des Arabes et des Juifs d'Espagne répandent dans l'Occident les traductions des œuvres complètes d'Aristote, et avec la vénération presque religieuse pour le *philosophe*, la

méthode scolastique arrive à son apogée. Alors paraissent ces grands génies du moyen âge, ces hommes d'élite dont une méthode vicieuse ne peut ébranler la puissance intellectuelle. La série commence par Alexandre de Hales, Robert Grossetête, évêque de Lincoln, et Vincent de Beauvais, le premier encyclopédiste du moyen âge. Elle continue par Albert-le-Grand, le savant universel, et son élève plus grand encore, saint Thomas d'Aquin, le docteur angélique. Celui-ci, dans sa somme théologique, résuma toute la philosophie du moyen âge, et posa un monument impérissable dans l'histoire de la science. A côté de lui brille le docteur séraphique saint Bonaventure, le chef de l'école mystique. Avec ces grands hommes s'éteint l'éclat de la scolastique. Après saint Thomas d'Aquin arrive son grand adversaire Jean Duns Scot, dont les élèves engagent une longue et subtile controverse avec ceux de saint Thomas, sur la question de la grâce, et bientôt les essais de Raymond Lulle annoncent que déjà le besoin d'une révolution scientifique se fait sentir.

Les hérésies de cette période naquirent au sein de cette dialectique (1). Cependant il faut distinguer : les unes furent de simples erreurs scientifiques, les autres basèrent des erreurs théologiques sur des sentiments moraux et populaires. Dans les premières, il faut ranger les hérésies de Bérenger et d'Abailard. Bérenger avait repris les discussions anciennes sur la transubstantiation, et niait ce fait essentiel de l'Eucharistie. Après plusieurs rétractations, il retomba dans l'erreur, et fut définitivement condamné par un concile tenu à Rome. Abailard aussi eut de longs démêlés à soutenir avec l'autorité, et parmi ses adversaires, il comptait saint Bernard. Condamné d'abord à Soissons en 1112 pour avoir comparé les trois personnes de la Trinité aux trois propositions du syllogisme, et tenté d'introduire ainsi la

(1) Voyez Duplessis d'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus a 12<sup>o</sup> seculo*, 1724, 3 vol. in-fol.

pluralité des dieux, il émit plus tard d'autres propositions mal sonnantes, principalement en avançant que toutes choses pouvaient être conçues et démontrées par la raison, et fut seul condamné une seconde fois au concile de Sens. Cependant saint Bernard se réconcilia avec lui, et il est vrai que ses erreurs, enveloppées de formes scolastiques, étaient difficiles à apercevoir et de peu d'importance; les hérésies sociales furent plus dangereuses.

Dès le onzième siècle, on avait vu apparaître en divers lieux des sectes diverses dont le propre était de nier quelques sacrements ou quelques dogmes de l'Eglise, et qui en morale se distinguaient soit par un relâchement complet, soit par un rigorisme excessif ou des pratiques superstitieuses. Les longues guerres, les transplantations de peuples à peine chrétiens de l'est et du nord au midi, avaient contribué à introduire ces erreurs. Peu importantes d'abord, elles se développèrent par diverses causes au douzième siècle. C'était le moment du premier réveil de l'esprit démocratique en Europe; c'était le moment aussi de l'apogée de la féodalité et de la plus haute puissance de l'Eglise. Alors surgirent des hommes qui, sans tenir compte de la haute fonction civilisatrice que le clergé remplissait encore, et préoccupés uniquement des vices de quelques-uns de ses membres ou des abus inhérents à tout ordre social, prêchèrent non-seulement un régime plus démocratique et meilleur, mais encore le renversement de tout pouvoir, la négation de toute religion. Déjà différentes sectes connues sous les noms de Patarins, de Bulgares, de Cathares avaient été condamnées par des conciles provinciaux; déjà l'hérésie manichéenne des Pauliciens chassés de l'Orient, avait pénétré dans le midi de la France. Vers l'an 1126, Pierre de Bruys et son disciple Henri de Toulouse, prêchèrent dans les provinces méridionales contre le baptême des enfants, l'Eucharistie, le culte. Peu après, Arnaud de Brescia répandit les mêmes doctrines en Italie: celui-ci attaqua directement le sacerdoce :



l'Eglise ne devait pas posséder de biens, et ceux qu'elle possédait appartenaient aux princes. Arnaud de Brescia vint à Rome, s'y fit un parti considérable, et remplit la ville de troubles pendant dix ans. S'étant réfugié enfin auprès de l'empereur Frédéric I, il fut livré au pape Adrien et brûlé l'an 1155. Mais ses doctrines lui survécurent. Un marchand de Lyon, Pierre Valdo, mu d'abord par la seule pensée d'offrir l'exemple d'une pauvreté absolue et d'une vertu parfaite en face des scandales et des richesses du siècle, se laissa entraîner aux mêmes erreurs, et bientôt une secte nombreuse se forma autour de lui. Mais toutes les erreurs alors se confondirent en une seule : la grande hérésie des Albigeois. La société entière se sentit menacée ; nous avons vu comment elle détruisit le mal.

A côté de la théologie s'élevait une autre science, le droit. C'est au commencement du douzième siècle que l'on place la renaissance du Droit romain, et ce fut alors en effet que l'enseignement de ce droit, dont cependant la connaissance avait toujours subsisté, reprit avec une nouvelle ardeur. Irnerius de Bologne le premier en renouvela l'étude. Le Digeste et le Code furent tirés de la poussière ; des glossateurs en développèrent et commentèrent les textes, et bientôt l'autorité des lois romaines égala celle du Droit canonique et refoula les coutumes nationales. Les effets de ce retour au Droit romain furent pour les institutions civiles ce que la scolastique avait été pour la science. Les développements des principes chrétiens furent arrêtés. Plusieurs contrées, le midi de la France, l'Italie, l'Allemagne, acceptèrent les textes romains comme Droit positif ; la tendance du Droit civil fut de se constituer sur ce modèle ; bientôt la propriété, les obligations, la prescription, etc., allaient redevenir ce qu'elles avaient été sous les derniers empereurs romains. Mais tous ces résultats ne se développèrent que dans la période suivante.

Les autres branches du savoir humain furent peu cultivées. Dans les sciences politiques, on s'en tint à Aristote, et sauf

Quelques affirmations généreuses inspirées par l'esprit chrétien, rien dans les écrits scolastiques ne s'éloigne sous ce rapport des théories grecques. Les annales et les chroniques continuèrent à former le fonds de l'étude historique; cependant il parut plusieurs histoires contemporaines remarquables, parmi lesquelles nous citerons celles de Guibert de Nogent, de Guillaume de Tyr, de Guillaume de Nangis, d'Oderic Vital, de Matthieu Paris, de Lambert d'Aschaffenbourg, d'Otton de Freisingen, et les auteurs de la plus ancienne prose historique française, Villehardouin, Joinville et les chroniqueurs de Saint-Denys. Les sciences physiques et naturelles ne firent que peu de progrès. Vincent de Beauvais résuma les connaissances acquises dans son *Speculum majus*, et Albert-le-Grand enrichit l'histoire naturelle de nouvelles acquisitions. Dans le silence des monastères, une élaboration infatigable préparait des voies plus fécondes, et déjà Roger Bacon avait pressenti la plupart des découvertes du quinzième siècle.

## CHAPITRE II. — L'EUROPE CENTRALE, DE BONIFACE VIII AUX GUERRES DES FRANÇAIS EN ITALIE.

Sans sortir du moyen âge, nous entrons dans une période nouvelle bien distincte, bien caractérisée. Nous sommes toujours dans le système féodal; l'organisation générale a peu changé; l'Église conserve ses immenses domaines, ses droits politiques, son influence étendue; la noblesse subsiste avec ses fiefs, ses distinctions, ses prétentions aristocratiques; la classe libre est encore refoulée dans les communes; la campagne, peuplée de serfs ou de paysans libres dont le sort n'est guère meilleur. Mais c'est dans l'esprit des hommes que s'est opérée une modification profonde; c'est dans la position des pouvoirs que s'est fait un changement qui doit conclure à l'Europe moderne.

D'un côté, le mouvement démocratique marche et s'étend; la bourgeoisie s'organise et prend sa place; la campagne s'émue et finit par se soulever. Mais nous ne retrouvons plus la même pureté d'intentions, la même moralité des masses que dans les siècles précédents. L'égoïsme a corrompu les classes supérieures, et d'elles il a découlé sur le peuple. Dans la période qui s'ouvre, ce sont plutôt les intérêts que les principes qui sont en jeu; le progrès se fait par la violence plutôt que par l'action pacifique des pouvoirs. Cependant la majorité des hommes dans les classes inférieures, conserve sa moralité, ses croyances sincères; de magnifiques dévouements viennent prouver que l'esprit qui fait les saints vit et agit encore.

D'un autre côté, la papauté, arrivée à l'apogée de sa puissance, voit briser entre ses mains la force dont elle veut abuser. Les dignitaires de l'Église, gorgés de richesses, absorbés par leurs intérêts temporels, jaloux de jouir des biens acquis, laissent échapper de leurs mains la direction morale. C'est maintenant le pouvoir des rois qui s'élève; et non-seulement il franchit les bornes que l'autorité papale lui avait posées; il écrase aussi, avec l'aide du peuple, le pouvoir des seigneurs: l'aristocratie féodale est vaincue, les constitutions des nations se fixent et se développent.

Cependant le mouvement politique et progressif est loin d'être le même pour tous les peuples. A la place la plus éclatante, se trouve maintenant l'Italie, où semble se concentrer, pendant le quinzième et la première moitié du seizième siècle, la vie intellectuelle de l'Europe; l'Italie où viennent en foule les hommes d'élite, la patrie des grands poètes, des grands artistes, des grands hommes d'État, le siège de cette renaissance des arts et des lettres antiques qui pointe à la fin de cette période. Mais cette activité intellectuelle, qui n'arriva à son apogée qu'à la fin du quinzième siècle, et dont nous réservons l'histoire pour le chapitre suivant, ne fut pas fructueuse pour la patrie italienne, et la place la plus éclatante ne fut pas la meilleure. Ici comme

précédemment, c'est la France seule qui arrive à des résultats positivement progressifs, malgré une lutte séculaire où elle faillit périr. Après elle vient l'Angleterre, où le pouvoir royal parvient également à abaisser l'aristocratie. En Allemagne et en Italie, a lieu la marche contraire : la première voit triompher l'aristocratie féodale, la division s'accomplir dans son sein ; la malheureuse Italie perd à la fois tous les biens : l'espoir de l'unité lui est ravi à jamais, et à la place de ses villes libres et florissantes, s'élève la foule avide des petits despotes.

Ce fut aussi pendant cette période que croula l'empire d'Orient. Nous mentionnons ici ce fait, parce qu'il exerça une certaine influence sur l'histoire occidentale ; nous l'exposerons dans le chapitre suivant.

L'ÉGLISE ET LA PAPAUTÉ (1). Après la mort de Nicolas IV, les cardinaux, divisés en deux factions contraires, l'une dévouée à Charles d'Anjou, roi de Naples, l'autre aux grandes familles de Rome, las de n'avoir pu, en deux ans, convenir de l'élection d'un pape, résolurent enfin de choisir non un homme de parti, mais un pape véritable, et d'acclamation ils proclamèrent un pieux ermite des environs de Rome, vénéré du peuple comme un saint. Mais Célestin V était trop simple de cœur pour les circonstances politiques dans lesquelles la papauté était impliquée. Bientôt il irrita les cardinaux en voulant réformer leur manière de vivre et les ramener à la pauvreté de l'Évangile ; on lui suggéra l'idée de se décharger du fardeau du pontificat, ce qu'il fit en effet, et Boniface VIII monta sur le Saint-Siège (1294).

Boniface était un homme violent et rusé. On l'a accusé d'athéisme, d'hérésie, d'infamies de toute espèce. Toutes ces ac-

(1) Sources : *Platina vitæ pontificum* ; (Du Puy) *Hist. du différend entre le pape Boniface VIII et Philippe-le-Bel, 1255*, in-fol. — *Vitæ Pontificum avinionensium* ed. Steph. Baluzius, 1693, 2 vol. in-4°.

cusations paraissent calomnieuses. Mais Boniface avait comme pape des prétentions inouïes, et une même ruine enveloppa ces prétentions injustes et droits légitimes. Ce fut la France, jusqu'ici le plus ferme soutien du Saint-Siège, qui lui porta le coup fatal.

L'intervention de Boniface dans une guerre féodale entre Philippe-le-Bel de France d'un côté, le roi d'Angleterre et le comte de Flandre de l'autre, alluma la querelle. Boniface ordonne aux rois de faire la paix : Philippe-le-Bel rejette cette intervention souveraine. Le pape défend au clergé de France de consentir un subside extraordinaire que demandait l'État : le roi défend toute exportation d'or ou d'argent de France en Italie. Il s'ensuit une aigre querelle de mots. Enfin Boniface se résout à frapper un coup décisif. Le légat Saisetti vient signifier avec hauteur les ordres du pape au roi de France. Mais il est arrêté. Alors Boniface lance sa bulle *Ausculta fili* : il reproche vivement au roi l'oppression qu'il fait peser sur ses sujets, les exactions infinies qu'il se permet contre clercs et laïques ; il déclare que Dieu constitue le pape juge des vivants et des morts, des peuples et des rois, et annonce l'intention d'assembler un concile à l'effet de réformer le royaume de France (1301).

Philippe était profondément irrité ; cependant il céda d'abord, mais bientôt les états-généraux assemblés à Paris, protestent énergiquement contre les entreprises du pape. Celui-ci allait lancer une bulle d'excommunication et de déposition contre Philippe-le-Bel, lorsqu'un parti de Français, conduit par Nogaret et soutenu par la puissante famille romaine des Colonna le surprend à Anagni. Boniface souffleté, maltraité, accablé d'outrages, n'échappe à la mort que par l'intervention du peuple d'Anagni soulevé en sa faveur. Mais le malheureux vieillard tombé en démence, se brise la tête contre un mur, à Rome où il était retourné (1303).

C'est avec la querelle de Boniface VIII et de Philippe-le-Bel, que commence la grande discussion entre les *Gallicans* et les

*Ultramontains.* L'esprit légiste avait fait irruption , et la question fut débattue théoriquement aussitôt qu'elle fut posée en fait. Suivant les uns , le pape était supérieur aux rois ; il avait le droit de leur ôter la couronne ; dans ce qui regardait la foi , sa décision était infaillible , et son consentement seul validait les décrets des conciles œcuméniques. Suivant les autres , les rois étaient indépendants du pape ; le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel étaient complètement séparés et ne relevaient chacun que de Dieu , qui les avaient institués tous deux. Le pape pouvait se tromper , et les canons des conciles œcuméniques étaient les seules règles absolues de la foi. L'Église de France réclamait en outre certains privilèges , connus sous le nom de *Libertés de l'Église gallicane*. Ces questions , déjà agitées au treizième siècle entre le pape et l'empereur n'avaient jamais été nettement formulées ; maintenant des champions nombreux et habiles se présentèrent des deux côtés , et la controverse devint vive et animée.

La querelle se prolongea pendant des siècles , et les faits la décidèrent enfin en faveur du pouvoir royal. La question était mal posée , et même , en mettant de côté les exagérations naturelles de part et d'autre , on arrivait des deux côtés en poussant aux conséquences pratiques , à des solutions insoutenables. L'infailibilité du pape conduisait à reconnaître à un homme un pouvoir absolu de droit et de fait pour le bien comme pour le mal ; il devenait impossible d'en poser les limites. Le droit de déposer les rois restait sans application dès qu'on reconnaissait la souveraineté du peuple. Quant à la théorie contraire , les résultats funestes qu'elle a entraînés suffisent pour la juger. La séparation de l'Église et de l'État , de la vie religieuse et de la vie politique des peuples , la légitimité des races royales , la souveraineté sans règle et sans contrôle des monarques , tels en furent les fruits. La véritable théorie des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel reste encore à faire.

Benott IX qui remplaça Boniface VIII se réconcilia immé-

dialement avec le roi de France. Mais il mourut subitement. Le conclave se divisa en deux factions : l'une française, l'autre italienne. Par une manœuvre habile, les cardinaux français surent porter au pontificat un homme qui jusqu'alors avait été l'ennemi acharné de Philippe-le-Bel, Bertrand, évêque de Bordeaux, qui se laissa entraîner par l'appât de la puissance papale à toutes les conditions que le roi voulut lui imposer. On dit que cinq articles étaient stipulés entre le roi et le pape avant l'élection, et que le roi s'en était réservé un sixième qu'il ne devait déclarer que plus tard. Quoi qu'il en soit, le nouveau pape, Clément V, fut l'instrument docile des volontés du roi. Pour lui complaire, il alla jusqu'à changer de résidence (1309). Ce fut alors que le siège papal fut transféré à Avignon, où il resta pendant près de soixante ans.

L'Allemagne, à son tour, devait se relever contre la papauté. Une double élection avait créé deux prétendants à l'empire, Louis de Bavière et Léopold d'Autriche. Le successeur de Clément V, Jean XXII, évita d'abord de se prononcer pour l'un et l'autre, et prétendit pendant l'inter règne au vicariat temporel de l'empire; puis, le sort des armes ayant favorisé Louis de Bavière, il prit parti contre lui et l'excommunia (1324), parce que Louis avait exercé les droits impériaux avant d'en avoir reçu l'autorisation du pape. Alors commença une lutte de vingt ans, soutenue par Jean XXII et ses successeurs Benoît XII et Clément VI jusqu'à la mort de Louis. Celui-ci, à plusieurs reprises, se soumit aux conditions les plus humiliantes; mais la cour romaine, excitée par la politique de la France, se montra inflexible. Définitivement la victoire lui resta contre Louis de Bavière; mais sa dureté sans exemple, sa persistance sans raison avait excité l'opinion contre elle, et de même qu'en France, une solennelle déclaration des États d'Allemagne avait protesté contre ses prétentions.

D'autres circonstances soulevèrent l'opinion publique contre la papauté. Déjà Jean XXII, dans une discussion théologique,

s'était mis en contradiction avec ses prédécesseurs. La grande scission des frères Mineurs lui créa de nouveaux embarras. Depuis longtemps la discorde régnait dans l'ordre de saint François ; il s'agissait de l'application plus ou moins sévère de la règle, et déjà sous les premiers généraux, il s'était constitué un parti rigoureux à l'excès, voulant imiter en tout les dévotions et les austérités du maître. Au sein de ces *spirituels*, livrés à un profond mysticisme, s'était développé en outre une opinion qui permit bientôt de confondre leurs membres avec ces restes des sectes hérétiques anciennes, qui çà et là reparaissaient encore : le monde et l'Église allaient être renouvelés, les temps du saint Esprit étaient proches, aux franciscains étaient réservées la grande réforme et l'annonce du nouvel Évangile. Cependant les spirituels étaient populaires ; car leur pauvreté, leurs mortifications, leur moralité sévère en faisaient des saints vis-à-vis du reste du clergé. Ce fut sur une grave question économique et morale que la grande scission éclata enfin. La règle disait : « Les frères ne s'approprient rien, ni maison, ni lieu, ni aucune chose, mais ils seront dans ce siècle comme des étrangers et des voyageurs, vivant d'aumônes, servant Dieu en pauvreté et humilité. » Or on se demanda, si l'ordre pouvait posséder des biens ? Pour les biens immobiliers la question fut facilement résolue ; on décida que la vraie propriété en appartenait à saint Pierre et au pape ; mais la discussion s'éleva sur la propriété des choses qui se consomment par l'usage, la nourriture, les habits, etc. Les spirituels repoussaient non-seulement tout droit de propriété, mais encore prétendaient qu'ils n'avaient ni droit d'usufruit, ni droit d'usage simple, mais seulement l'usage de fait. Ils devaient être battus sur ce point. Jean XXII, en effet, les réfuta ; mais il alla plus loin, il céda à la haine du clergé ordinaire et des universités contre les ordres mendiants, traita les spirituels en hérétiques et les fit brûler. Les ordres mendiants étaient vaincus par ceux dont ils compromettaient les privilèges ; mais ni l'Église, ni le clergé, ni la papauté n'y



gagnèrent rien. Les franciscains, à leur tour, se mirent au service de Louis de Bavière ; ils attaquèrent l'autorité et l'infailibilité du pape, et préparèrent les voies de Wiclef et de Jean Huss. Sous le nom de *Fratricelles*, ils pénétrèrent dans les classes populaires, et le peuple, qui ne jugeait qu'au nom de la morale, s'émut contre le clergé corrompu et rassasié de jouissances, infidèle à la loi qu'il enseignait tous les jours.

Ce fut alors que le cri de réforme de l'Église, dans son chef et dans ses membres, commença à se faire entendre. Les abus, en effet, étaient devenus criants ; le haut clergé semblait ne plus avoir qu'un seul but, celui d'absorber le plus possible des biens de ce monde, de prendre de l'argent toujours et partout ; et l'exemple de cette spoliation universelle était donné avec une audace scandaleuse par la cour de Rome elle-même. L'énumération seule de ses revenus ordinaires suffit pour donner l'idée des sommes immenses qu'elle prélevait sur toute la chrétienté. Elle touchait :

1° Les droits de *provision et de réservation*. Peu à peu les papes s'étaient arrogé le droit de disposer de tous les bénéfices ecclésiastiques, de tous les évêchés, de toutes les abbayes, de toutes les places vacantes ; or, on payait toujours une taxe pour les bulles qui les conféraient, et au concile de Constance il fut prouvé qu'à Avignon et à Rome on les avait mises réellement à l'enchère.

2° Les *Annates*. Depuis longtemps les évêques payaient une taxe pour leur ordination, taxe qui se montait ordinairement à la somme des revenus annuels de l'évêché ; Jean XXII et ses successeurs régularisèrent cette taxe et forcèrent tous les fonctionnaires ecclésiastiques, évêques et autres de payer au Saint-Siège, sous le nom d'*annates*, leurs revenus d'une année, à chaque vacance de la place.

3° Les *fructus medii temporis*, c'est-à-dire tous les fruits perçus dans l'intervalle de la vacance d'un siège épiscopal ou autre.

4° Les *fructus male perceptos*, c'est-à-dire tous les fruits perçus par les évêques dont la nomination n'avait pas été ratifiée.

5° Le droit de *dépouilles*, c'est-à-dire le droit de recueillir la succession mobilière non patrimoniale de tous les bénéficiaires, droit que presque partout les princes avaient exercé jusque-là, et qui, à cette époque, fut revendiqué par le pape.

6° Les droits de *procès*, qui, avec la concentration de toute la justice ecclésiastique à Rome, se montaient à des sommes immenses.

7° Enfin, les droits des *dispenses* de toute sorte, accordées à une foule de personnes et les indulgences devenues de plus en plus fréquentes et de plus en plus vénales.

D'autres abus étaient également profitables à la cour de Rome et au clergé subordonné. Les canons défendaient de conférer un bénéfice à un mineur, à un homme non ordonné, à un homme *irrégulier*, c'est-à-dire ne remplissant pas les conditions requises; on le conférait alors à titre de *commende*, c'est-à-dire comme à un laïque, pour salaire de services rendus à l'Église, ou comme à un administrateur provisoire. Les canons défendaient la cumulation des bénéfices; on procédait alors par l'*union* et l'*incorporation* des paroisses et des évêchés. De tout côté on faisait monnaie des choses saintes. Les évêques, dans leur sphère d'activité, suivaient l'exemple des papes; un mal universel pesait sur l'Église.

La mesure fut comblée par le scandale d'un schisme, qui pendant trente-six ans désola l'Église universelle (1).

Urbain V avait quitté Avignon en 1367 et rétabli le siège pontifical à Rome. Mais il n'y avait séjourné que trois ans et était revenu à Avignon. Son successeur, Grégoire XI, qui également s'était rendu aux vœux de l'Italie, se préparait déjà à retourner

(1) Voyez Maimbourg, Histoire du grand schisme d'Occident, 1678, in-4°.

en France, lorsqu'il mourut à Rome. Le peuple romain crut l'occasion favorable pour recouvrer enfin un pape italien. L'émeute gronda, et les cardinaux effrayés élurent d'une voix le Napolitain Prinagno, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Pendant deux mois les cardinaux le vénérèrent comme pape, et le firent connaître comme tel à la chrétienté. Mais lorsque Urbain eut pris des mesures pour diminuer leur influence et secouer leur tutelle, un parti considérable d'entre eux se retira à Avignon, déclara l'élection illégale, comme ayant été forcée, et élut un nouveau pape, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII (1378).

De quel côté était le droit et la justice ? C'était difficile à décider. La France, l'Écosse et Naples prirent parti pour Clément VII, l'Allemagne et l'Angleterre pour Urbain, et à partir de ce moment il y eut deux papes, persistant chacun, avec une obstination extraordinaire et une impudence inouïe, dans ses prétentions et les avantages pécuniaires qui y étaient attachés. Chaque pape avait son collège de cardinaux qui lui donnait un successeur sitôt qu'il mourait. Ainsi furent élus à Rome Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII, à Avignon le célèbre Pierre de Lune, sous le nom de Benoît XIII. En vain l'université de Paris adressa à celui-ci des admonitions sévères ; en vain le roi de France lui refusa l'obéissance aussi bien qu'à son compétiteur et l'assiégea pendant trois ans à Avignon ; en vain l'Allemagne et l'Angleterre agirent auprès du pape romain, ni l'un ni l'autre ne voulut céder, et les princes durent s'entendre enfin avec la majorité des cardinaux de chaque parti : un concile général destiné à rétablir la paix de l'Église fut convoqué à Pise (1).

Le concile de Pise s'assembla en effet l'année 1409. Non-seulement il devait mettre fin au schisme papal, mais encore don-

(1) Voyez Lenfant, *Hist. du concile de Pise*, Amster., 1727, 2 vol. in-4°.

ner satisfaction au vœu de réforme qui s'élevait de toutes parts, et dont l'université de Paris était le plus puissant interprète. Cependant aucune de ces espérances ne se réalisa. Le concile déposa les deux papes, et en élut un autre, Alexandre V, qui déclara aussitôt que la réforme de l'Église serait confiée à un autre concile, réuni trois ans plus tard. La plupart des peuples reconnurent Alexandre V; mais l'Aragon soutenait encore Benott XIII; une partie de l'Italie et de l'Allemagne, Grégoire XII. Au lieu de deux papes, il y en eut trois.

Bientôt on demanda partout à grands cris la réunion du concile promis par Alexandre V; Jean XXIII, le successeur de celui-ci, voulut en vain s'y opposer; c'était un homme orgueilleux, despotique, couvert de crimes et de débauches; mais l'irritation était au comble, ainsi que le mal; déjà on avait entendu retentir l'appel de l'insurrection; partout on se débattait contre des abus intolérables. Sur les instances de l'empereur Sigismond, le pape convoqua enfin le concile œcuménique à Constance (1414); mais l'attente du monde chrétien fut encore une fois déçue (2).

La solennité fut immense; les cardinaux, les évêques, les abbés, les docteurs se réunirent en foule. L'université de Paris était représentée par ses membres les plus distingués, à la tête desquels brillaient Pierre d'Ailly et le chancelier Gerson. L'empereur Sigismond lui-même ouvrit le concile, et des ambassadeurs de toutes les puissances y assistaient.

Le concile, aussitôt qu'il se fut organisé, procéda à l'extirpation du schisme; non-seulement on exigea la démission des papes déjà condamnés par le concile de Pise, mais même celle de Jean XXIII. Après une résistance vaine, celui-ci se vit forcé d'abdiquer; Grégoire XII se rendit également. Benott XIII,

(2) Hardt, *Magnum œcum. concilium Constanst.*, Francf., 1697, 7 vol. in-fol. — Lenfant, *Hist. du concile de Constance*, Amsterd., 1727, 2 vol. in-4°.

abandonné de tout le monde, mourut seul dans son obstination. Puis le concile promulgua solennellement le grand principe de la supériorité du concile sur le pape. Il s'agissait alors d'entreprendre l'œuvre de réforme. Mais déjà un parti s'était formé qui craignait tout changement. Ce parti demanda qu'on élût d'abord un nouveau pape ; il l'emporta ; Martin V fut élu et consacré, et par ce fait même la réforme fut remise.

Une commission fut nommée en effet ; elle dressa dix-huit articles concernant les abus les plus criants. Mais le pape refusa positivement d'adhérer aux plus importants de ces articles. Il entra en arrangements particuliers avec les puissances, et conclut des concordats très-favorables pour lui avec l'Allemagne et l'Angleterre. Le concile fut dissous, et on ne parla plus de réforme.

Les pères, avant de se séparer, avaient jugé les hérésies nouvellement produites et condamné en même temps toutes les réclamations venues d'en bas.

Dans un moment où la voix unanime des catholiques déplorait la chute de l'Église, il était naturel que des hommes plus hardis et plus ardents se missent en avant et se fissent les représentants du sentiment de tous. Tels furent Wicléf et Jean Huss. Malheureusement à de dures vérités morales, ils mêlèrent des erreurs dogmatiques insoutenables. Le clergé ne pouvait entendre les premières ; l'Église ne devait supporter les secondes. Le premier, John Wicléf, professeur de théologie à Oxford, prêcha, dès l'an 1370, non-seulement contre la suprématie du pape, la corruption du clergé et des moines, les abus dont gémissait l'Église, mais il proclama une doctrine panthéistique enveloppée de formes scolastiques, et attaqua directement les dogmes catholiques en niant la transsubstantiation dans l'eucharistie, en proposant des idées nouvelles sur la confession et la pénitence, et surtout en soutenant qu'un sacrement n'est pas valable s'il est administré par un prêtre en état de péché mortel. C'était frapper de nullité, dans la conscience des fidèles, tous

les baptêmes, tous les mariages, tous les sacrements célébrés par des prêtres indignes. Wiclef cependant ne fut que faiblement poursuivi, il était soutenu par tous les grands d'Angleterre, et il put mourir en paix. Mais au commencement du quinzième siècle, Jean Huss, professeur de théologie à Prague, soutint les mêmes doctrines. C'était un homme honnête et consciencieux, mais ardent et inflexible; bientôt sa réputation s'étendit au loin, et toute la Bohême appuya son réformateur. Jean Huss, condamné par le pape, en appela au concile général, et parut à Constance avec un sauf-conduit de l'empereur. Le concile examina ses doctrines, les condamna et livra le réformateur au bras séculier. Huss fut brûlé, et bientôt après lui son disciple Jérôme de Prague (1). La Bohême répondit par le feu et le sang à la rigueur du concile. L'orthodoxie dogmatique était satisfaite; mais le peuple ne vit dans la condamnation de l'hérésie qu'un prétexte pour échapper à la réforme morale.

Une dernière tentative de réforme de l'Église par l'Église échoua comme toutes les autres. Un nouveau concile œcuménique avait été convoqué à Bâle pour mettre fin aux troubles de Bohême (1431). Mais à peine fut-il réuni que le pape, Eugène IV, voulut le dissoudre; car dès ses premières sessions le concile s'était montré hostile à la papauté et avait manifesté l'intention bien évidente d'accomplir sérieusement l'œuvre de la réforme. Le concile ne se laissa pas troubler, et son attitude ferme et décidée, sa volonté clairement exprimée de ne céder à aucun prix, la rapidité de ses opérations, et avant tout l'appui que lui prêtaient les souverains de l'Europe, firent fléchir le pape après trois ans de négociations. La réforme fut poussée avec vigueur; mais bientôt tous les efforts vinrent se briser contre le vice de l'époque, la corruption de tous les pouvoirs.

(1) Voyez Rob. Vaughan *Life and opinions of J. Wicliffe*, Lond., 1831, 2 vol. in-8°. — *Histor. et monumenta J. Huss et Hier Prag.* Norimb., 1715, 2 vol. in-fol.

Les abus de la papauté furent attaqués avec fureur ; on ne se souvint plus du bien qu'elle avait fait , du bien qu'elle pouvait faire encore par son intervention générale et impartiale dans les affaires des Églises particulières ; on voulut lui lier les mains ; ce fut une réaction de l'esprit local contre l'unité ; mais lorsqu'il s'agit de toucher aux abus de l'épiscopat, les Pères du concile hésitèrent. Personne, au fond, si ce n'est les masses, ni le pape, ni les rois, ni les évêques ne voulaient d'une réforme vraiment catholique. Une nouvelle rupture éclata entre le concile et le pape ; celui-ci transféra le concile à Ferrare , puis à Florence. Les Pères de Bâle refusèrent d'obéir ; leur opposition, devenue systématique et implacable, ne fit qu'aigrir les pouvoirs temporels. Abandonné de tous, en butte aux attaques des bandes armées qui parcouraient l'Europe, le concile se dispersa. Les abus qu'il avait voulu détruire étaient plus enracinés que jamais.

Eugène IV tint son concile à Florence. Les Grecs de Constantinople, pressés par les Turcs, y étaient venus pour faire leur paix avec l'Église et implorer ses secours. Ils se rendirent en effet aux sollicitations des catholiques et acceptèrent la foi de Rome sur les points principaux : la suprématie du pape et la procession du Saint-Esprit. Sur d'autres points, le pape leur concéda les usages particuliers qui s'étaient introduits. La réunion des Églises d'Orient et d'Occident semblait accomplie enfin. Mais dès le retour des députés à Constantinople, le peuple furieux s'ameuta contre eux, et il fut impossible de faire valoir les décrets du concile. Dans quelques localités seulement on accepta l'arrangement de Florence ; ceux qui s'y soumirent sont connus sous le nom de *Grecs unis*. Quant à la réforme de l'Église d'Occident, aucune tentative nouvelle ne fut essayée par les pouvoirs. La papauté victorieuse ne voulut céder en rien. Le concordat d'Aschaffembourg donna quelques faibles satisfactions à la nation allemande. En France, les décrets du concile de Bâle furent solennellement acceptés par une loi de

Charles VII, la *pragmatique sanction* ; mais des considérations politiques portèrent Louis XI à abolir cette loi.

Le pape maintenant était avant tout un prince italien, et les rois gagnaient son alliance par des concessions religieuses. Cette intervention des papes dans les affaires politiques de l'Italie, et la tendance qui, à partir de ce moment, dirigea leurs actes, savoir le but de créer des principautés italiennes en faveur de personnes de leur famille, marque le dernier degré de la décadence de la papauté. Avec le protestantisme elle se releva, et si elle retomba bientôt comme puissance politique, du moins elle ne dégrada plus son caractère moral.

A la fin de cette période (1489) parut un dernier réformateur, malheureux comme Jean Huss, mais non hérétique comme lui. Savonarole, le pauvre moine dominicain, vit seul toute la profondeur du mal, et seul aussi en conçut le véritable remède. Il ne suffisait pas de signaler les richesses du clergé et sa corruption, la tyrannie des seigneurs, la domination de l'égoïsme, de sonder jusqu'au fond la plaie immense du siècle. Il fallait autre chose pour la guérir que proclamer des erreurs dogmatiques. Ramener les cœurs à un catholicisme fervent et sincère, bannir de la société chrétienne toutes les idées païennes qui venaient d'y faire irruption : tel fut le but de Savonarole : amollir les âmes par les pompes du culte, préparer une génération meilleure par l'éducation des enfants, tels furent ses moyens. Pendant sept ans la ville de Florence s'attacha à sa parole éloquente. Les littérateurs, les poètes, les artistes accouraient autour de lui et obéissaient à sa puissante impulsion. Mais le réformateur devait avoir le sort de ses prédécesseurs. Excitée par lui, Florence avait chassé les Médicis et rétabli le gouvernement populaire ; les Français, arrivés depuis peu en Italie, avaient soutenu la révolution. Mais au départ de Charles VIII, les amis des Médicis relevèrent la tête, les tièdes, les égoïstes, irrités de la contrainte morale qui leur était imposée, se joignirent à leur parti. Le pape Alexandre VI crut l'oc-



casion bonne pour faire taire un censeur importun ; il défendit au moins de prêcher, et bientôt l'excommunia. Savonarole offrit de prouver par le feu la sainteté de sa conviction. Mais l'épreuve manqua par accident. Un attroupement fit irruption dans le couvent. Savonarole fut pris, mis à la torture, condamné et brûlé (1498). Plus tard les haines s'apaisèrent, le jugement inique fut cassé, et Florence vénéra son réformateur à l'égal des saints.

LA FRANCE (1). Les mêmes tendances qui jusqu'ici avaient guidé notre patrie restent prédominantes, et nous les voyons enfin conclure à des résultats. Tendance vers l'unité par la concentration des pouvoirs dans les mains du roi, tendance vers l'égalité par l'importance de plus en plus grande que prennent les classes bourgeoises, anéantissement des pouvoirs intermédiaires, de l'aristocratie féodale, tels sont les buts qu'elle ne cesse de poursuivre. Au commencement et à la fin de la période, apparaissent Philippe-le-Bel et Louis XI, représentants énergiques de ce mouvement constitutionnel ; mais l'espace intermédiaire est rempli par les malheurs les plus grands qui puissent accabler une nation.

Philippe III, qui succéda à Saint-Louis en 1270, régna quinze ans, mais n'accomplit aucun acte important. Plusieurs guerres sans résultat contre les rois d'Aragon qui disputaient le royaume de Naples à Charles d'Anjou, la réunion de la

(1) Sources : Guillaume de Nangis et son continuateur (-1368) Froissart, mort en 1401 (Chronique 1326-1400). — Christine de Pisan, morte en 1415 (Mémoires). — Monstrelet, mort en 1453 (Chronique -1444). — Hist. de Charles VI, publiée par le Laboureur, 1663, in-fol. — Juvénal des Ursins, mort en 1473. (Mémoires). — Le procès de Jeanne d'Arc. — Hist. de Charles VII, par plusieurs auteurs, publiée par Godefroy, 1661, in-fol. — Ph. de Commines, mort en 1509 (Mémoires 1461-1498). — Journal des états-généraux de 1484, publié par Bernier, 1835, in-4°.

Champagne et de la Brie, et la première réunion de la Navarre à la couronne de France par le mariage du fils de Philippe avec l'héritière de ces pays, et la fondation de la maison de Bourbon par le mariage de Robert, frère du roi, avec l'héritière du Bourbonnais, tels sont les seuls faits dignes de remarque. Le règne de Philippe IV le Bel, devait être plus fécond (1285).

Les actes de Philippe peuvent se diviser en trois classes : ses démêlés avec Boniface VIII et la translation du siège papal à Avignon ; nous en avons parlé ; ses guerres avec l'Angleterre et la Flandre et ses acquisitions ; son administration intérieure. Une rixe entre des marins ralluma la guerre avec l'Angleterre ; elle fut promptement terminée par l'intervention de Boniface. Un mariage fatal, celui d'Isabelle de France avec Édouard, prince royal d'Angleterre, dut sceller la paix. Mais le comte de Flandre, qui avait pris le parti des Anglais, devait payer les frais de la guerre. Guy de Flandre fut enfermé au Louvre et le comté confisqué au profit de la couronne. Déjà la Marche et l'Angoumois avaient eu le même sort, et le comté de Bourgogne avait été mis dans la famille du roi par le mariage de son second fils avec l'héritière Jeanne. La Flandre ne devait pas rester à la France. Le roi était un dur financier ; les villes de Flandre se révoltèrent. En vain la chevalerie crut pouvoir les braver ; elle éprouva à Courtray une défaite désastreuse. Deux ans plus tard, la victoire de Mons en Puelle, vengea cette défaite ; mais la Flandre fut perdue, et Philippe la céda au fils du comte Guy (1304).

A l'intérieur, Philippe s'est rendu célèbre par un coup d'état qui a été diversement jugé, mais qui semble avoir eu pour but en même temps de frapper l'aristocratie et de remplir les caisses du roi. L'ordre des Templiers, enflé de richesses et d'orgueil, formait une puissance presque indépendante dans l'État, et dans son sein, suivant ses accusateurs, avaient surgi des initiations mystiques ; l'on n'était admis qu'en faisant profession de

sacrilège et d'abomination. Subitement le roi fait arrêter et incarcérer tous les Templiers du royaume. Le pape Clément les abandonne. Le concile de Vienne déclare l'abolition de l'ordre. Un grand nombre des membres de l'ordre périt sur le bûcher, avec le grand-maître Molay. Tous leurs biens sont confisqués au profit de la couronne (1311).

L'avidité financière du roi se manifesta en outre par une foule d'autres exactions. Philippe fut le grand roi des impôts, le grand créateur de *tailles* et de droits de toute sorte. Il fallait un roi avide, peu scrupuleux sur les moyens, oppressif comme l'était Philippe, pour faire face aux besoins du trésor. Parmi les moyens qu'il employa, les plus usuels furent l'altération des monnaies et les persécutions contre les Juifs. Les temps d'un système régulier d'impôts n'étaient pas arrivés encore.

Deux grandes institutions datent du règne de Philippe-le-Bel : les états-généraux et les parlements.

Nous avons parlé de l'assemblée annuelle des plaids nationaux. Nous avons dit aussi que Saint-Louis en convoquant annuellement les maires des villes à Paris, y avait préparé l'admission d'une troisième classe d'hommes, du *tiers-état*. Quelle fut l'époque précise où cette assemblée des représentants des villes fut considérée comme un troisième ordre, faisant partie du plaid national ? On l'ignore. Mais sous Philippe-le-Bel, en 1302, on voit le premier exemple de son intervention. Sur les menaces de Boniface VIII, Philippe convoque les *états-généraux*, et chaque ordre séparément, le clergé, la noblesse et le tiers-état, envoie ses remontrances au pape. D'autres assemblées semblables ont lieu pendant le reste du règne, et les ordres de l'état discutent, avec la royauté, les impôts qu'elle veut lever sur eux.

Quant au nom d'*états-généraux*, il semble avoir été introduit alors par opposition avec les *parlements*, qui devinrent à la même époque une institution régulière. Nous avons parlé du plaid féodal du roi. Il était double : c'était d'abord la cour des

pairs, le tribunal de la haute féodalité; c'était ensuite le plaïd particulier des barons du domaine royal, le tribunal suprême des provinces directement soumises au roi. La juridiction royale s'étendant sans cesse, de même que le domaine, ce plaïd devint fixe et sédentaire, et au lieu de se composer de tous les seigneurs ecclésiastiques et laïques, il fut limité à un choix de personnes habituées aux affaires. Ce fut là le *parlement*, organisé à Paris en 1302, et en même temps à Toulouse et à Rouen. Pour les affaires importantes cependant, on convoquait encore tous les barons, et les membres de la cour des pairs y siégeaient de droit. Lorsque le roi lui-même présidait cette assemblée solennelle, elle prenait le nom de *lit de justice*.

Les parlements devinrent donc les tribunaux en dernier ressort de la France. Dans l'origine, ils se composaient de clercs et de nobles. Mais bientôt une classe nouvelle, celle des hommes de loi, tirée de la haute bourgeoisie, y supplanta la noblesse et le clergé. C'est sous Philippe-le-Bel que commence le règne des légistes, serviteurs dévoués de la royauté contre le clergé et l'aristocratie, mais bien souvent aussi, instruments dociles de toutes les iniquités des rois. Ce furent eux qui ruinèrent peu à peu la justice féodale, et établirent dans cette période le principe incontestable que *toute justice émane du roi*; ce furent eux aussi qui enlevèrent au clergé ses droits de juridiction, et les limitèrent aux matières purement ecclésiastiques (1).

Peu avant sa mort (1314), Philippe réunit la ville de Lyon au domaine de la couronne, par renonciation de l'archevêque. Il laissa trois fils, qui montèrent successivement sur le trône dans l'espace de quatorze ans. Sous le règne du premier d'entre eux, de Louis X le Hutin, une réaction eut lieu contre l'administration de Philippe, et Enguerrand de Marigny, le premier ministre de ce prince, fut pendu. Ce fut Louis-le-Hutin qui rendit

(1) Voyez Capefigue, *Hist. constitutionnelle et administrative de France*, 1832, 4 vol. in 8°.

la belle ordonnance pour l'affranchissement des serfs. Malheureusement il est vrai que des motifs pécuniaires entrèrent en partie dans cette détermination. Louis-le-Hutin laissait une fille et un fils posthume, Jean, qui ne vécut que cinq jours ; ce fut alors que pour exclure les femmes du trône, on tira de la poussière la loi salique, oubliée depuis longtemps, et que l'on y trouva l'article qui excluait les femmes de la succession à la terre salique, article nullement applicable au cas présent, mais qui y fut appliqué néanmoins, et forma depuis la base de la constitution française. En vertu de ce droit accepté par les états-généraux, Philippe V le Long succéda à son frère, et à celui-ci Charles IV. Ces règnes furent peu remarquables ; cependant on marchait dans les voies ouvertes par Philippe-le-Bel ; mais l'avènement d'une nouvelle branche royale allait produire de longs désastres (1328).

Philippe VI, duc de Valois, neveu de Philippe-le-Bel, fut appelé au trône après la mort de Charles IV. Édouard III, roi d'Angleterre, était petit-fils de Philippe-le-Bel, par Isabelle sa mère. Il revendiqua la couronne. Mais les états de France appliquèrent la loi salique, et les prétentions d'Édouard furent rejetées. Celui-ci se prépara aussitôt à la guerre.

Cependant la lutte entre les deux peuples tarda longtemps à éclater. Édouard comptait sur les grands seigneurs de France ; il intriguait avec les villes de Flandre et Jacques Artevelle qui les menait. Le combat naval de l'Écluse, qui détruisit la flotte française, ne put encore engager décidément les deux rivaux. Enfin une guerre de succession en Bretagne, à laquelle prirent part d'un côté la France, de l'autre l'Angleterre, détermina l'explosion de la guerre. Les Français marchent en Guyenne, Édouard débarque en Normandie. Il ravage cette province et vient jusqu'à Paris, mais est bientôt forcé à la retraite. Son armée est sur le point d'être détruite, lorsque le hasard lui donne le gain d'une célèbre bataille. L'imprudence des chevaliers français leur fait perdre la journée de Crécy (1346). Mais les

Anglais ne gagnent par cette victoire que la ville de Calais, qui se rend après un siège opiniâtre, et s'illustre pour toujours par le dévouement de ses citoyens.

Une trêve fut conclue et Philippe mourut bientôt (1350). Il avait ajouté à la France le Roussillon et la seigneurie de Montpellier, que lui avait cédée le roi de Majorque, et le Dauphiné de Vienne. Son fils Jean lui succéda.

Le désordre régnait à la cour. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, petit-fils par sa mère de Philippe-le-Bel, réclamait plusieurs provinces françaises. Il alla jusqu'à contracter alliance avec les Anglais. Jean, homme violent et irascible, le fit saisir par trahison et fit mettre à mort plusieurs de ses conjurés. Le roi en outre dilapidait les finances, et les états-généraux se plaignaient amèrement, lorsque subitement une nouvelle descente des Anglais fit taire toutes les autres querelles. L'armée du prince Noir, le fils aîné d'Édouard, arrive de la Guyenne. Jean rassemble ses chevaliers, mais une seconde fois les Français éprouvent une désastreuse défaite. Les Anglais sont vainqueurs à Poitiers, et Jean, leur prisonnier, est conduit à Londres (1356).

Aux malheurs de la guerre extérieure et de l'invasion, allaient se mêler les malheurs de la guerre civile. Depuis longtemps le mouvement révolutionnaire grondait en Europe et surtout en France et dans les villes de Flandre. Bourgeois et paysans, tous supportaient avec impatience le joug intolérable que la noblesse faisait peser sur eux. La royauté de France tendait à l'unité, mais dans les derniers temps elle avait été oppressive à l'excès; une administration sans ordre gaspillait les revenus, et les pouvoirs venaient de donner, par leur conduite dans la guerre des Anglais, la preuve de leur égoïsme et de leur incapacité. Déjà avant la bataille de Poitiers les états s'étaient assemblés à Paris. Ils avaient consenti à de nouveaux subsides à condition d'en vérifier l'emploi; ils avaient exigé que le roi les consultât pour toute loi nouvelle, pour tout traité de paix;

ils avaient stipulé qu'on les réunirait tous les ans. Après la bataille de Poitiers, l'indignation devient générale. De nouveau les états se rassemblent, et dès l'abord ils annoncent des mesures révolutionnaires. Le clergé et les communes s'unissent : Robert-le-Coq, évêque de Laon, et Étienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, les dirigent. Les réformes utiles vont avoir lieu ! Un meilleur avenir se prépare !

Ces espérances furent déçues, et la révolution de 1356, pas plus que les autres mouvements démocratiques du quatorzième siècle ne porta de fruit. Le mal était profond dans les sociétés, mais nul ne connaissait les moyens de le guérir. Il faut le dire, le mouvement que dirigeait Étienne Marcel tenait trop aux sentiments municipaux, au désir d'une diminution d'impôts et de tailles : il ne pouvait conclure à une révolution nationale. On cherchait avant tout à limiter les subsides ; on liait les mains au pouvoir royal, et on ne songeait pas à la guerre terrible qui pesait sur la France, on ne songeait pas à chasser l'étranger. La révolution ne dura pas deux ans. Les états de 1356 avaient été rassemblés par le Dauphin Charles, régent pendant la captivité de son père. Ils avaient nommé une commission, et demandé la mise en jugement de tous les hauts fonctionnaires du royaume, la délivrance du roi de Navarre, qui du fond de sa prison remuait les masses par ses intrigues, la formation d'un conseil pris dans les trois ordres et chargé de contrôler tous les actes du gouvernement, le rétablissement des libertés communales. Le dauphin élude ces demandes pendant toute une année ; enfin il se voit forcé d'y accéder, et un conseil de trente-six réformateurs, élus par les états, s'empare des rênes du gouvernement. Des ordonnances de réformation sont faites, le roi de Navarre est mis en liberté. Une vive agitation règne à Paris et dans les provinces. Le roi de Navarre d'un côté, le dauphin de l'autre, cherchent par leurs discours à se concilier la population ; mais le dauphin s'efforce en outre de réunir une force militaire, et de conquérir par la violence ce que ne peut lui don-

ner l'artifice et l'hypocrisie. Les bourgeois veulent l'intimider par un coup d'éclat : ils massacrent sous ses yeux deux de ses plus intimes conseillers. Le régent fait semblant de céder ; mais bientôt il s'enfuit de Paris , jette la division parmi les états-généraux , détacha les provinces de la cause parisienne , et fort de l'appui d'une partie de la France , vient mettre le siège devant la capitale. En vain Marcel , dont la puissance s'est considérablement accrue , négocie avec le roi de Navarre ; sa dureté et son orgueil soulèvent contre lui les répugnances de la bourgeoisie , et au moment où il va livrer la ville à Charles-le-Mauvais , il est tué par ses propres soldats. Le dauphin rentre dans Paris et les réactions commencent (1358).

Déjà une révolte plus terrible avait été étouffée dans le sang. Tandis que les bourgeois luttent contre la royauté , les paysans dont le sort était infiniment plus malheureux , qui étaient pressurés sans miséricorde et réduits à mourir de faim , levèrent à leur tour le drapeau de l'insurrection. Ce fut la *Jacquerie* , ce fut la révolte de Jacques Bonhomme dont nous entendrons le cri de détresse retentir plus tard en Angleterre , plus tard encore en Allemagne. La guerre des paysans fut horrible ; leurs représailles furent cruelles : ils répondirent à une oppression insupportable par le meurtre , l'incendie , le viol. Les seigneurs vinrent facilement à bout de cette foule désarmée qui ne trouvait que peu d'appui dans les communes. La noblesse vengea les excès des paysans par des excès plus grands encore ; l'ordre fut rétabli avant la chute de Marcel.

Les Anglais avaient tiré peu de profit de leur victoire de Poitiers. Mais l'épuisement même de la France et la captivité du roi Jean mettaient la nation à leur discrétion. Un premier traité conclu par le roi Jean fut repoussé par les états comme trop dur. Enfin , ils se virent forcés de ratifier l'accablant traité de Brétigny. On cédait au roi d'Angleterre en toute souveraineté le Poitou , l'Aunis , l'Angoumois , la Saintonge , le Limousin , le Périgord , le Quercy , le Rouergue , l'Agénois , le Bi-



gorre, le Ponthieu, Calais et plusieurs places du nord ! on stipulait une rançon de trois millions d'écus pour le roi. Jean revint en France pour retourner bientôt mourir en Angleterre. Le dauphin monta sur le trône, et enfin la France se releva de ses désastres (1364).

Charles V ne régna que seize ans, et dans ce court espace il sut, par une politique souvent cruelle et astucieuse, mais suivie et persévérante, réparer la plupart des maux qui accablaient la France. La querelle entre les prétendants au trône de Castille, entre Pierre-le-Cruel et Henri de Transtamare, lui fournit l'occasion : de débarrasser la France des bandes nombreuses d'aventuriers, débris de toutes les guerres précédentes, en les envoyant sous le commandement de Duguesclin au secours de Henri de Transtamare ; de porter le théâtre de la guerre avec les Anglais en Espagne (car, ceux-ci avaient pris le parti de Pierre-le-Cruel, et Charles V, pour secouer le traité de Breigny, avait profité de tous les prétextes de rompre la paix) ; enfin, d'acquérir un allié solide par le triomphe définitif de Henri de Transtamare. Édouard III vieillissait ; le prince noir était mourant. Une province après l'autre tombait aux mains des Français ; à plusieurs reprises les Anglais essayèrent de grandes expéditions ; mais Charles V voyait leurs dévastations sans s'y opposer, il refusait les batailles, et leur armée épuisée s'en retournait sans avoir obtenu de résultat.

Charles V, le Sage, rétablit en outre l'ordre dans l'administration ; il allégea les impôts ; il prit une grande mesure contre la féodalité, en défendant pour l'avenir de constituer de grands apanages pour les princes de la famille royale. Mais le règne désastreux de Charles VI allait anéantir en quelques années tous ces bienfaits. Nous touchons à la plus triste période de l'histoire de France, à une de ces époques où il faut des miracles pour sauver une nation.

Charles VI n'avait pas douze ans quand il succéda à son père (1380). Aussitôt ses oncles, les ducs d'Anjou, de Berry et de

Bourgogne (\*), et un autre prince royal, le duc de Bourbon, se distribuèrent la France pour la dépouiller. Le duc d'Anjou ne voyait dans son gouvernement que le moyen de trouver de l'argent pour prendre possession du trône de Naples auquel il était convié; les autres agissaient par des motifs non moins égoïstes. Une oppression insupportable pesait sur la France.

Alors le sentiment révolutionnaire du règne de Jean se réveilla. A Paris, le peuple armé de maillets de plomb, s'insurgea, massacra les percepteurs de l'impôt, et le roi ne put rentrer dans la ville qu'en faisant des promesses, qui du reste furent éludées. Les *maillotins* de Paris furent vaincus en Flandre. Là était le foyer révolutionnaire des communes, et déjà les bourgeois de Gand avaient battu à Bruges, leur comte, Louis de Male. Toute la noblesse française alors se porta au secours des siens. Une bataille terrible livrée à Rosebecq lui donna gain de cause. Le mouvement démocratique fut étouffé partout.

Le roi cependant parvint à secouer le joug de ses oncles; mais ce fut pour retomber sous une autre tutelle. C'était un jeune homme faible, aux sentiments exaltés; les relations de la France avec l'Italie devenaient nombreuses; les mœurs corrompues des cours italiennes se faisaient jour à la cour de France; ces nobles qui avaient perdu la France par leur lâcheté sur le champ de bataille, se livraient maintenant à une débauche effrénée, et le roi sentait chanceler sa raison dans l'enivrement des plaisirs. Bientôt une frayeur subite le rendit réellement

(\*) L'ancienne maison de Bourgogne s'était éteinte. Elle venait d'être reconstruite au profit du plus jeune des fils de Jean-le-Bon. La Flandre, l'Artois, le Brabant, le Limbourg, le Nevers, le Réthel, le Hainaut, la Hollande, la Zélande et la Frise échurent successivement par mariage ou par héritage aux différentes branches de cette maison. Le dernier duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, réunit toutes ces possessions en ses mains, par l'extinction des branches collatérales.

— Voyez de Barante, Histoire des ducs de Bourgogne.

fou, et le gouvernement retomba aussitôt entre les mains de ses oncles ; mais deux nouveaux compétiteurs allaient se le disputer, et remplir la France de troubles et de sang (1392).

C'étaient le duc d'Orléans, le jeune frère du roi, type de la légèreté et de la débauche de la cour de France, et le nouveau duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, qui aux possessions de son père, au duché et au comté de Bourgogne venait de réunir, du chef de sa mère, la Flandre et l'Artois. Tous deux voulaient se mettre à la tête du gouvernement ; mais le duc de Bourgogne plus sincère et moins dilapidateur excitait plus de sympathie dans le peuple. A plusieurs reprises la guerre civile éclata, mais peu intense ; enfin, lorsque Jean-sans-Peur eut fait assassiner le duc d'Orléans, une nouvelle réconciliation, scellée par la paix de Charles, ne put tenir ; les haines étaient trop violentes : la guerre civile fut inévitable.

Pendant douze ans elle désola la France. Le comte d'Armagnac est à la tête du parti d'Orléans, et lui donne son nom. On se bat de tous côtés. Armagnacs ou Bourguignons, chaque parti n'a d'autre but que de s'emparer de Paris et du roi, et d'exploiter la France à son profit. Le malheureux Charles VI, après quelques moments lucides, était retombé dans une folie plus complète. La reine Isabelle de Bavière, femme sans pudeur, tenait le parti bourguignon. Paris, le véritable centre de la France, était en butte à des attaques répétées. Deux fois Jean-sans-Peur en avait été le maître ; deux fois il avait été forcé de céder aux Armagnacs. La seconde fois son apparition avait été accompagnée d'une réaction violente de la bourgeoisie contre la cour ; les maillotins avaient reparu, et s'étaient signalés par des scènes sanglantes. La guerre étrange aussi recommençait, et plus malheureuse que jamais.

Henri V venait de monter sur le trône d'Angleterre, il vit l'occasion bonne ; la France était divisée ; la noblesse venait d'être décimée par les Turcs à Nicopolis. Henri débarque en Normandie, et pour la troisième fois la noblesse française, sûre

de la victoire , perd la France par son orgueil , son ignorance , son manque de discipline. La bataille d'Azincourt renouvelle les désastres de Crécy et de Poitiers. Le roi d'Angleterre est maître de la France (1415).

Le comte d'Armagnac exerçait en ce moment à Paris une tyrannie insupportable. Le duc de Bourgogne l'en chasse , mais le parti d'Orléans , en fuyant la capitale , enlève Charles , le troisième fils du roi , que la mort de ses frères aînés venait d'élever à la dignité de dauphin. Les Anglais marchent sur Paris ; mais les partis n'écoutent que leurs haines. En vain une réconciliation est tentée. Au moment où Jean-sans-Peur va s'entendre avec le dauphin , il est assassiné par la faction d'Orléans sur le pont de Montereau.

Alors le fils de Jean , Philippe-le-Bon , se jeta dans les bras des Anglais , ainsi que la reine Isabelle ; ils tenaient le roi et Paris et le gouvernement ; ils scellèrent la honte de la France. Par le traité de Troyes , Henri V épousait Catherine de France et était déclaré successeur légitime de Charles VI. L'Anglais fit son entrée triomphale à Paris. La nation épuisée se soumit en silence (1420).

Le dauphin , à la tête de quelques bandes d'aventuriers , se maintenait à Bourges. Après quatre ans , Henri V d'Angleterre et le roi Charles VI moururent ; mais on proclama aussitôt le jeune fils du roi d'Angleterre , Henri VI , sous la tutelle de son oncle , le duc de Bedford. Cet événement releva jusqu'à un certain point le parti du dauphin , qui maintenant était devenu Charles VII , et la Bretagne rentra dans son alliance. Mais bientôt il essuya de nouveaux revers , et lorsqu'en 1428 les Anglais vinrent assiéger Orléans , la chute de cette ville devait entraîner la chute de la royauté nationale. Ce fut à ce moment suprême que Dieu voulut sauver la France par la main d'un de ses plus humbles enfants.

Le fait qui se passa alors est unique dans l'histoire. Il en jaillit sur la patrie une gloire pure et sainte , telle qu'on n'en vit

jamais de pareille chez nulle autre nation Une villageoise simple et naïve, inspirée par sa foi profonde, par son amour pour la France, par son dévouement absolu, entreprit l'œuvre que les chevaliers et les armées n'avaient pu accomplir, et elle réussit. Jeanne d'Arc habitait Domremy dans le duché de Bar; à force de persévérance et d'efforts, elle parvint à se faire présenter au roi, à cent cinquante lieues de là. Sa piété, ses vertus, son exaltation, sa conviction certaine qu'elle sauverait la France, ranimèrent l'élan des soldats de Charles VII. C'est la fille du peuple animée de tous les sentiments populaires contre l'Anglais, et le peuple se précipite sur les pas de celle qui se dit envoyée par la Vierge et les saints. Partout les Anglais reculent; Jeanne se jette dans Orléans et en fait lever le siège: les villes ouvrent leurs portes, les provinces se soumettent. Le roi enfin, conduit par la Pucelle, se fait jour jusqu'à Rheims et reçoit le sacre dans la cathédrale traditionnelle. Six mois à peine s'étaient écoulés, et déjà l'on pouvait prévoir, suivant les paroles de Jeanne, que les Anglais seraient mis hors de la France, excepté ceux qui y mourraient.

Mais Paris tenait encore pour les Bourguignons, et la Pucelle fut prise au siège de Compiègne et vendue aux Anglais. Alors eut lieu ce procès fameux, où l'on ne saurait dire ce qui doit étonner le plus, de la foi naïve, de la simplicité intelligente, de l'énergie de l'accusée, ou de l'iniquité des juges et des accusateurs. La sainte fut condamnée à mort et brûlée vive, sans que le roi fit un pas pour la sauver. Mais le sang de Jeanne d'Arc devait porter ses fruits.

La haine populaire en effet redouble d'énergie. A partir de ce moment les armes françaises sont partout victorieuses. Quatre ans après la mort de Jeanne, le duc de Bourgogne abandonne enfin le parti anglais. Bientôt après Paris ouvre ses portes. La royauté française était rétablie. Longtemps encore on guerroya dans les provinces. En 1444, une trêve fut conclue qui se prolongea pendant cinq ans. Enfin, lorsque la lutte fut

renouvelée, la France recouvra la plupart de ses provinces. La Normandie et la Guyenne furent reprises. Il ne resta que Calais aux Anglais. De guerre lasse, les combattants posèrent les armes, et la longue lutte finit sans qu'il intervint un traité (1453).

La France enfin, après une perturbation séculaire, rentrait dans la voie de son but national.

Charles VII rétablit l'ordre dans l'administration ; par la pragmatique-sanction, ordonnance qui appliqua à l'Église de France les décrets du concile de Bâle ; il réorganisa le clergé ; aux états d'Orléans fut établi le principe de la création d'une armée permanente, qui reçut peu à peu son application ; on résolut de rédiger les coutumes diverses qui régissaient la France ; enfin les finances furent remises sur un pied régulier par le grand financier de l'époque, Jacques Cœur, qui plus tard se ressentit de l'ingratitude de son maître. Mais sous Charles VII aussi, commença une nouvelle période de la lutte de la royauté contre la noblesse, la lutte dont Louis XI et Richelieu furent les grands héros.

Il ne restait que deux seigneuries, menaçantes il est vrai : l'antique duché de Bretagne et la Bourgogne, nouvellement constituée. Mais toutes les tentatives fédéralistes trouvaient maintenant un appui solide dans la ligue des seigneurs moins puissants. Déjà cette ligue avait pris les armes contre Charles VII, à peine maître de Paris, et la *Praguerie* (guerre semblable à celle des Hussites de Prague) n'avait pas été réprimée sans peine. La chute de la maison de Bourgogne et la réunion de la Bretagne, mit cette ligue aristocratique seule en présence de la royauté ; nous verrons que la lutte fut longue et difficile.

Louis XI, tant qu'il fut dauphin, avait montré un esprit remuant et ambitieux. Roi, il fut le représentant le plus actif de ce sentiment d'unité nationale qui repoussait le privilège et le fédéralisme, de quelque part qu'il vint. Soldat courageux et confiant dans l'origine, les trahisons continuelles qui l'entou-

raient le rendirent perfide et cruel. Ne pouvant arriver à son but par une route franche et loyale, il prit les voies détournées, et dans les moments où la force lui restait, il en usait impitoyablement envers ses adversaires, comme ceux-ci en avaient usé envers lui. Ce but constant, qu'il poursuivit pendant toute sa vie avec une persévérance infatigable, c'était de créer l'unité, la force et la prépondérance du pouvoir royal, c'était d'arrondir la France, c'était d'abattre les mille têtes de la féodalité. On a flétri à tort la mémoire de Louis XI. Ce n'était pas un homme vertueux, sans doute; mais où étaient les princes vertueux dans ce quinzième siècle si corrompu, si immoral? La croyance de Louis XI était de la superstition, mais c'était de la croyance; la terreur qu'il fit peser sur ces seigneurs, toujours prêts à s'allier à l'étranger, fut juste et utile; elle consolida l'unité de la France.

A peine Louis XI venait-il de monter sur le trône (1461), que la ligue des seigneurs se dessina. A sa tête était le comte de Charolais, qui bientôt, sous le nom de Charles-le-Téméraire, devait succéder à son père Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. A côté de lui, se rangeaient le duc de Bretagne, plusieurs princes de la famille royale, les ducs de Bourbon, de Berry, d'Alençon, la famille puissante dans le midi des Armagnacs, le comte de Saint-Pol, etc. La ligue prit le titre de *Ligue du bien public*, et marcha contre le roi. Une bataille livrée à Monthléry fut sans résultats. Le roi se renferma dans Paris, et la résistance de la capitale sauva ainsi la France d'un démembrement. Cependant Louis XI dut céder enfin; mais il s'appêtait à prendre sa revanche sitôt que la ligue serait dissoute.

C'est ce qui arriva en effet. Le peuple avait soutenu le roi; les seigneurs se divisèrent, la querelle se spécialisa entre la France et la Bourgogne. Charles-le-Téméraire venait de succéder à son père; hautain, cruel et perfide, ce prince résumait tous les vices de la féodalité. Dans l'espace de huit ans, les rivaux en vinrent quatre fois aux mains, mais sans résultat po-

sitif. Charles avait réuni l'Alsace à ses domaines ; il convoitait la Lorraine et une partie de la France , et voulait créer un État indépendant entre la France et l'Allemagne. Il négociait avec l'Angleterre, Louis XI avec les Suisses. A cette faible nation des montagnes, il était réservé d'abattre le colosse bourguignon.

Depuis qu'il possédait l'Alsace, Charles ne cessait d'inquiéter les Suisses. Enfin il se résout à conquérir ces montagnes, et une armée immense, équipée avec un luxe inouï, entre en Helvétie. Les montagnards se lèvent comme un seul homme ; un choc terrible a lieu près de Granson , et l'armée de Bourgogne éprouve une déroute complète. Quelques mois s'écoulent, et une défaite non moins sanglante détruit à Morat la seconde armée de Charles-le-Téméraire. Désespéré, il va assiéger Nancy, fidèle au duc de Lorraine, qu'il avait dépossédé. Pour la troisième fois s'avancent les Suisses redoutés, et cette fois Charles lui-même reste sur le champ de bataille (1477).

La grandeur de la maison de Bourgogne était brisée ! Charles ne laissait qu'une fille, dont mille compétiteurs allaient se disputer l'héritage. Louis XI s'empare aussitôt des deux Bourgognes, de la Picardie, de l'Artois. Il convoitait tout l'héritage ; mais le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche, le fils de l'empereur d'Allemagne, rendit générale la guerre, qui après la bataille douteuse de Guinegates, fut terminée par le traité d'Arras. La France conserva ses conquêtes ; la Flandre, le Brabant, la Hollande, etc., passèrent à la maison d'Autriche, dont la grandeur future fut ainsi préparée.

Pendant toutes ces guerres, Louis XI n'avait cessé d'agir à l'intérieur. Successivement, tous les chefs de l'aristocratie nobiliaire, le duc d'Alençon, le comte d'Armagnac, le connétable de Saint-Pol, un autre d'Armagnac, duc de Nemours, avaient péri. D'un autre côté, Louis XI avait arrondi la France : il avait acheté le Roussillon au roi d'Aragon, l'extinction d'une des branches de la maison d'Anjou lui avait donné l'Anjou, le



Maine et la Provence (\*). Enfin il avait porté partout son esprit organisateur ; de nouveaux parlements avaient été créés, les finances régularisées, l'armée tenue sur un pied respectable, le gouvernement municipal, provincial, la police, les métiers réglementés. Louis XI en mourant laissa la France forte et florissante ; il en avait fait la nation la plus puissante de l'Europe (1483).

Avec le successeur de Louis XI, Charles VIII, s'ouvre une nouvelle période. Mais le commencement de ce règne appartient encore à la pensée du grand politique. La sœur du jeune roi, la dame de Beaujeu, régnait sous le nom de son frère mineur.

Aussitôt se manifeste une réaction contre le gouvernement précédent. La régente rassemble les états à Tours ; elle fait tourner les sentiments démocratiques de cette assemblée à l'avantage du pouvoir royal, et un conseil de régence est nommé, où elle garde la haute main. En vain les seigneurs ont recours à l'insurrection ; leur chef, le duc d'Orléans, le descendant du frère de Charles VI, est vaincu à Aubin-le-Cormier. Ainsi fut sauvée l'œuvre de Louis XI. La dame de Beaujeu couronne son administration en mariant Charles VIII à l'héritière du duché de Bretagne, et en préparant ainsi la réunion de la dernière principauté féodale à la couronne.

Durant cette période, malgré les grands bouleversements de la guerre des Anglais et les circonstances les plus malheureuses, la France avait donc marché avec énergie dans la voie

(\*) Cette seconde maison d'Anjou, issue de Philippe de Valois, avait reçu l'Anjou, le Maine, la Provence et plus tard par héritage le Barrois et la Lorraine. Occupée sans cesse de la conquête de Naples et de la Sicile, elle prit peu de part aux affaires intérieures de la France. Le plus célèbre des membres de cette famille, est le bon roi René, qui ne put jamais s'emparer de son royaume, et qui trôna longtemps à Marseille, entouré d'artistes et de littérateurs.

du progrès. Sa constitution était formée. Les états-généraux, les parlements, l'armée permanente, la régularité de l'impôt étaient établis. La grande féodalité était vaincue, il ne restait plus de provinces entières en dehors du domaine royal, l'aristocratie nobiliaire elle-même avait subi de rudes atteintes. L'unité nationale, représentée par un roi et sa capitale, devenait de plus en plus compacte. De nouveaux obstacles allaient donner un nouvel aliment à son activité.

*Angleterre* (1). L'histoire d'Angleterre, comme celle de la France, nous offre la lutte de la royauté contre l'aristocratie et l'explosion violente des sentiments populaires. Mais ici la royauté ne parvient pas à vaincre l'aristocratie; elle se déchire elle-même dans une guerre civile qui moissonne l'élite de la nation, et ne se constitue enfin qu'en respectant tous les privilèges, toutes les inégalités. Nous la trouvons, à la fin de cette période, avec cet entourage de lords, riches, oppresseurs, orgueilleux, pas assez puissants pour diviser l'Angleterre en principautés éparses, mais assez pour dominer sans cesse la royauté par leur union.

Edouard I (1272) porta sur le trône un caractère ferme et impérieux. Plusieurs fois les seigneurs, le clergé et les communes se récrièrent contre son esprit fiscal, ses impôts, ses exactions; ils le forcèrent même à concéder la loi de *Tallagio non concedendo*, suivant laquelle aucun impôt ne pouvait être levé sans le consentement des états; cependant il vainquit toutes les résistances dangereuses; il arrondit le domaine de la couronne en y faisant rentrer tous les fiefs dont la possession n'était pas justifiée par titres; il réorganisa et perfectionna les institutions

(1) Sources : Les histoires et annales concernant cette période (Hermingford, Trokelwome; Avesbury, Elmham, T. Livo de Forli, etc.), ont été publiés par Hearne, Oxon., 1709 et suiv., 64 vol. in-8°. — Fr. Baco de Verulamio, *Historia regni Henrici VII*, Amst., 1662, in-12.

judiciaires. L'admission des communes au parlement devint sous son règne d'un usage constant.

Les expéditions militaires d'Édouard furent dirigées contre le pays de Galles et l'Écosse ; les Gallois furent vaincus enfin , et acceptèrent l'organisation anglaise ; l'Écosse aussi dut se soumettre.

L'histoire ancienne de l'Écosse est peu connue. A l'époque de l'invasion des Barbares , deux peuples y demeuraient : les Pictes dans les basses terres , les Scots dans la montagne. Le pays était distribué entre un certain nombre de tribus nommées *clans* , à la tête desquels se trouvaient des *lairds*. Au troisième siècle de notre ère , vivait Ossian , le barde du roi Fingal. Plus tard fut introduit le Christianisme , par saint Gildas et saint Columban. A partir du neuvième siècle , on trouve une série chronologique de noms royaux , dont le plus remarquable est celui de Macbeth (mort en 1057) , illustré par Shakespeare. Les Normands essayèrent de conquérir l'Écosse , mais ne purent y parvenir ; cependant , à partir de ce moment , ils ne cessèrent de se prévaloir de droits de suzeraineté. Sept rois écossais régnèrent depuis ce temps. Parmi eux , est David I , le rédacteur des anciennes lois du pays. A la mort d'Alexandre III (1286) , les familles régnantes se disputèrent le trône. Ce fut l'occasion de l'intervention d'Édouard. Les deux prétendants , Jean Baliol et Robert Bruce , appelèrent l'Anglais à décider entre eux. Édouard adjugea la couronne à Baliol. Le malheureux roi d'Écosse sentit bientôt que son protecteur était un maître , surtout après l'insurrection nationale vaincue par Édouard.

Cependant sous le fils de celui-ci , Édouard II , cette conquête fut perdue pour l'Angleterre. La guerre de partisans que le courageux Wallace avait faite contre Édouard I n'avait pas réussi. Celle que fit Robert Bruce eut plus de succès. Les Anglais furent battus enfin au combat décisif de Bannokburn. L'Écosse , sous le gouvernement de Robert Bruce , recouvra sa liberté.

Les querelles intérieures des barons anglais avec leur roi , n'avaient pas peu contribué à ce résultat. Les favoris dominaient le faible Édouard. Bientôt il fut obligé de livrer Gaveston à la noblesse irritée. Un second favori, Spenser, se vit forcé de quitter la cour. En vain le roi reprit son autorité en faisant exécuter le comte de Lancastre, l'auteur des premiers troubles. Ces divisions ôtaient toute force au gouvernement. Une entreprise contre l'Irlande où les chevaliers anglais étaient devenus aussi indépendants que les chefs indigènes, et où de continuelles guerres civiles avaient complètement anéanti toute autorité, fut sans résultat. En Angleterre, les conspirations recommencèrent. La femme du roi elle-même, Isabelle de France, se met à la tête des révoltés avec son fils, et son amant Mortimer. Édouard II, obligé de fuir, est pris et périt en prison ; ses favoris sont exécutés, et Édouard III monte sur le trône sous la régence d'Isabelle.

Le règne d'Édouard III (1328) est célèbre, surtout par ses guerres avec la France. Dès sa majorité, Édouard s'était débarrassé de la tutelle de sa mère, et avait fait exécuter Mortimer. Les prétentions des barons furent étouffées par la guerre étrangère, et aussi par la sévérité d'Édouard contre quelques-uns de ses ministres. Cependant la constitution subit quelques modifications. Il fut reconnu que les lords ne pouvaient être jugés que par les parlements ; les cas de haute trahison furent soigneusement déterminés ; la justice subit des réformes ; l'anglais fut substitué au français comme langue officielle, enfin la régularité annuelle des parlements passa complètement en usage. C'est à ce règne aussi (1339) que l'on rapporte la division du parlement en deux chambres, celles des lords et des communes ; cependant cette division semble être plus ancienne. Avec les lords siégeaient tous les hauts barons et les chevaliers bannerets ; avec les communes, les députés des villes et ceux des chevaliers des comtés.

Édouard vainquit en même temps la France et l'alliée de

celle-ci, l'Écosse. Le fils mineur de Robert Bruce, David, avait succédé à son père; la faction des Baliol s'était relevée et avait donné le trône à Édouard Baliol, avec l'aide des Anglais. Mais Édouard était le roi de l'étranger; il fut chassé, et David reprit la couronne. Son alliance avec la France lui porta malheur; battu et pris à Durham, il ne rentra dans son pays qu'après onze ans, au prix d'une forte rançon, et en reconnaissant la suzeraineté anglaise.

Le bonheur accoutumé d'Édouard l'abandonna à la fin de sa carrière. Des discussions avec les parlements, des guerres malheureuses en Espagne, la mort de son fils aîné, le prince de Galles, remplirent d'amertume ses derniers jours. Le fils mineur du prince de Galles, Richard II, lui succéda pour introniser un règne semblable à celui d'Édouard II (1377).

Le mécontentement des barons éclata bientôt. L'oncle du roi, le duc de Lancastre, qui vers la fin du règne précédent avait exercé la toute-puissance, se retira. Mais un danger plus sérieux menaçait alors les barons aussi bien que le roi. Wiclif prêchait, et le peuple était en fermentation. Soudain (1382) de nouvelles exactions occasionnent la révolte. L'Essex, le Kent, le Gravesend se soulèvent à la voix de Ball, qui oppose les doctrines évangéliques au luxe du clergé et des grands. « Lorsque Adam bêchait et qu'Ève filait, où était alors le gentilhomme ? » tel est le refrain des masses populaires qui bientôt se précipitent sur Londres et attaquent le roi. Plusieurs fois Richard paraît au milieu de l'émeute; on demande la levée de certaines taxes, mais surtout l'abolition de l'esclavage. Un moment le roi semble menacé, et quelqu'un de sa suite tue d'un coup de poignard le chef des conjurés, Wat Tyler, qui se tenait auprès. Alors l'émeute se dissipe, et des exécutions sanglantes font rentrer dans l'ordre bourgeois et paysans. Le reste du règne de Richard est rempli de troubles, dans lesquels c'est d'abord le duc de Lancastre, puis celui de Glocester, qui joue le principal rôle. Ce dernier, après avoir été maître de l'État, succombe

enfin , et de sévères condamnations déciment les rangs de la noblesse. Plusieurs expéditions en Irlande ne peuvent ramener l'ordre dans ce pays. Enfin , le fils du duc de Lancastre, Henri, se met à la tête d'une insurrection : Richard pris par trahison , résigne la couronne en sa faveur , et périt bientôt assassiné mystérieusement en prison.

Henri IV régna avec fermeté ; les seigneurs se révoltèrent encore ; mais il sut vaincre toutes les résistances. L'ordre de succession fut réglé , le trône déclaré héréditaire en ligne féminine aussi bien qu'en ligne masculine. Les Écossais furent battus au célèbre combat de Hamilton Hill. La guerre n'avait pas cessé entre eux et les Anglais ; la famille des Stuarts régnait en Écosse depuis la mort de David Bruce.

Sous Henri V (1413) recommencent les expéditions d'outre-mer. La bataille d'Azincourt et l'acquisition de la couronne de France marquent les pages éclatantes de ce règne ; mais cette gloire ne devait pas durer. Les deux roses allaient venger sur l'Angleterre tout le mal qu'elle avait fait à notre patrie.

L'administration du duc de Bedford et du duc de Gloucester assurent les premières années du nouveau roi Henri VI. A la mort de Bedford les anciens troubles renaissent. Les favoris Gloucester et Guillaume de Walpole , duc de Suffolk , tombent successivement. Le duc de Sommerset leur succède ; mais bientôt s'élève contre lui le parti de Richard , duc d'York , qui , par sa prétention à la couronne , donne naissance à la plus longue et la plus terrible des guerres civiles.

La maison d'York, dont l'emblème était la *Rose blanche*, descendait, par la ligne masculine, du quatrième fils d'Édouard III ; par la ligne féminine, du second fils. Les Lancastre (la *Rose rouge*), qui occupaient le trône, descendaient directement du troisième fils du même prince. La guerre qui éclata alors, fit pendant trente ans de l'Angleterre un champ de meurtre et de carnage. Plus de quatre-vingts membres de la famille royale périrent dans les batailles ou sur l'échafaud. La noblesse fut

décimée, le pays ruiné. Voici quelles furent les phases principales de cette lutte désespérée.

Richard d'York s'empare du duc de Sommerset et se fait déclarer protecteur. Les troupes royales sont battues à Saint-Albans, puis, après des chances diverses à Northampton, et le parlement défère la couronne à Richard.

Mais Marguerite de France, la femme de Henri VI, remporte une victoire à Wakefield. Richard est tué. Alors Warwik, le *faiseur de rois*, se rend maître de Londres, et fait proclamer le fils du duc d'York, Édouard. La victoire de Marguerite est infructueuse; Henri battu encore une fois à Hexham, tombe pour la troisième fois entre les mains de ses ennemis. En vain Warwik quitte le parti d'York; il périt à la défaite de Barnet; bientôt Marguerite elle-même, arrivée avec de nouvelles troupes, est prisonnière. Henri VI est tué dans la tour de Londres, et le parti d'York triomphe.

La royauté d'Édouard IV était consolidée. Son frère, le duc de Clarence, paya par la mort l'appui qu'il avait prêté pendant un certain temps à ses ennemis. Pendant cinq ans Édouard jouit d'un règne tranquille. Mais la guerre n'était pas finie.

Édouard laissait deux fils. Son frère Richard, duc de Gloucester, les fit assassiner, et se plaça sur le trône. Le règne du meurtrier fut de peu de durée. Il restait un prince, qui tenait par la parenté naturelle à la famille de Lancastre, mais que le parlement avait exclu de la succession. C'était Henri Tudor, réfugié en France, et qui alors fut appelé par un parti nombreux. La bataille de Bosworth lui donna gain de cause; par son mariage avec Élisabeth, la fille d'Édouard IV, il unit les deux roses; le règne de la maison de Tudor commençait.

Henri VII termine la période qui nous occupe, en reconstituant la royauté anglaise. Les événements reprennent un cours régulier, et en somme le pouvoir royal a gagné. Ce fut alors que se fonda réellement cette monarchie tempérée, qui développée plus tard, et particularisée surtout par le caractère spé-

cial qu'une nouvelle religion donna à la nation , a pendant un certain temps excité l'admiration des publicistes. Cependant , malgré la politique habile de Henri , l'esprit d'indépendance de la noblesse lui suscita encore des guerres civiles , et il fut obligé de vaincre trois usurpateurs , rejetons supposés de la famille déchue. Du reste , son administration fut forte et vigoureuse ; il put lever des taxes nouvelles , et intervenir avec succès dans la guerre que venait de susciter l'héritage de Bretagne. Il laissa sa couronne , en 1509 , à son fils Henri VIII.

L'*Allemagne* (1). La longue lutte de l'empire avec la papauté porte maintenant ses fruits. Tandis que partout ailleurs les nationalités se constituent sur les débris du système féodal , la division de l'Allemagne en principautés indépendantes est scellée. L'Italie s'en sépare de plus en plus ; une humble soumission à toutes les volontés du pape remplace l'arrogante résistance des anciens temps.

Rien de monotone comme cette histoire pendant cette période. L'Allemagne s'immobilise dans le balancement de deux tendances opposées. D'un côté , tout empereur élu a pour but unique de profiter de la puissance qui lui est conférée pour agrandir sa maison et pour assurer à celle-ci la succession impériale ; de l'autre , la ligue des électeurs place , pour ainsi dire , à chaque nouvelle élection une nouvelle maison sur le trône. Cette lutte des princes contre l'empereur , de l'empereur contre l'aristocratie , remplit toute la période. A la fin seulement , une famille parvient à fixer la couronne dans son sein : c'est la maison d'Autriche , qui la conserve.

(1) Sources : Gott. de Ensningen (1308 , Chronique de Rodolphe de Habsbourg). — Henri de Rebdorf (Annales , 1295-1362). — Albert de Strasbourg (Annales , 1270-1378). — Théod. de Niem (Chronique , 1288-1400). — Werner Koleywinck ( Fasciculus temporum , 1475). — Eberh. Windek (Histor. imp. Sigismundi). — Æneas Sylvius (Pie II), Vie de Frédéric III ; description de l'Allemagne , Oper. Francf. , 1707 , in-4°.



Le règne de Rodolphe de Habsbourg est célèbre dans l'Allemagne. L'administration fut rétablie ; la sécurité générale , si longtemps troublée , put renaitre. Les mœurs simples de l'empereur , sa bravoure , sa dureté contre le chevalier pillard et l'oppresseur des villes , ont rendu son souvenir populaire. Rodolphe fut le premier fondateur de la puissance autrichienne. Issu d'une maison peu importante de l'Alsace et de la Suisse , il avait acquis de grands biens pendant l'inter règne. Après son avènement au trône , la résistance d'Ottocar de Bohême lui donna l'occasion de s'agrandir encore. Le roi de Bohême fut vaincu dans deux campagnes , et l'Autriche et la Styrie , qu'il avait réunis à son domaine , échurent en partage aux deux fils de Rodolphe. Depuis lors le duché d'Autriche resta à la maison de Habsbourg.

A peine Rodolphe est-il mort (1291) , que la ligue des princes essaye de ressaisir son indépendance. Adolphe de Nassau est élevé au trône à l'exclusion d'Albert d'Autriche. Celui-ci cependant se fait bientôt un parti , et Adolphe déposé , périt à la bataille de Worms. A peine Albert est-il monté sur le trône , qu'une nouvelle ligue se forme contre lui ; il en est victorieux , mais bientôt il est assassiné par son neveu Jean-le-Paricide (1308).

Henri VII , duc de Luxembourg , corrompt les électeurs , et parvient à l'empire. Il profite de son élévation pour acquérir la couronne de Bohême , par le mariage de son fils Jean avec l'héritière du dernier roi. Il veut rétablir aussi la domination allemande en Italie. Mais , son expédition , d'abord heureuse , n'a pas de résultats , et après sa mort (1313) , l'indépendance de l'Italie ne subit plus d'atteintes.

La maison d'Autriche prétendait toujours au trône. Une nouvelle élection engendre une nouvelle guerre civile. Deux empereurs sont élus à la fois , Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière. La bataille de Muhldorf donne gain de cause à ce dernier. Mais contre lui s'était déclaré le pape Jean XXII et le frère de Frédéric , Léopold d'Autriche , était encore en armes. Malgré

la paix conclue entre Frédéric et Louis, paix en vertu de laquelle ils devaient régner ensemble, malgré l'amitié intime des deux princes, compagnons de lit et de table, le pape reste inflexible. Une expédition malheureuse de Louis en Italie augmente encore sa colère, et les successeurs de Jean XXII, Benoît XII et Clément VI, poussés par la France, persistent dans la même politique. Cependant Louis profite de quelques instants de repos pour agrandir sa maison, dont la puissance s'accroît tous les jours. Enfin, Jean de Luxembourg, le roi de Bohême, dont le parti avait porté Louis au trône, lui devient subitement hostile. Sur les sollicitations du pape, une nouvelle assemblée électorale se forme, et Charles, l'héritier de Bohême, obtient la couronne impériale (1346). Il est battu d'abord, mais la mort de Louis aplanit les obstacles, et après quelques résistances il est universellement reconnu.

Charles IV est célèbre par la *Bulle d'or* (1356), constitution qui fixa définitivement le droit électoral de l'empire. Tout entier à l'administration de la Bohême, où il fonda l'université de Prague, il ne fit rien pour l'Allemagne. Son fils Wenceslas lui succéda. Ce prince violent et débauché voit de tous côtés surgir des partis. Comme la puissance impériale était incapable de maintenir la paix publique, les villes du Rhin d'un côté, celles de Souabe de l'autre forment des confédérations pour faire cesser les guerres privées. Les princes et les chevaliers, à leur tour, se liguent contre les villes. L'empereur ballotté entre ces partis divers, incapable de les diriger, cède enfin devant une révolte de ses États héréditaires; les électeurs le déposent et élisent à sa place d'abord le comte palatin Robert; puis, après les défaites subies par celui-ci en Italie, le frère de Wenceslas, Sigismond, qui déjà avait joint par mariage la couronne de Hongrie à sa couronne de Bohême (1410).

L'empereur Sigismond est célèbre surtout par son intervention dans les affaires de l'Eglise. Ce fut par ses soins que le concile de Constance fut assemblé et que le schisme papal prit fin.

En Allemagne il dut combattre les Hussites, c'est-à-dire la Bohême révoltée après l'exécution de Huss. L'insurrection religieuse qui alors bouleversa l'Allemagne, fit trembler tous les princes. Non-seulement les Hussites battirent les troupes impériales sur le sol même de la Bohême; mais leurs bandes dévastatrices, conduites d'abord par Ziska, puis par Procopius, s'étendirent sur toute l'Allemagne. Leurs propres dissensions les ruinèrent. Les modérés (*Callixtins*, *Utraquistes*), ceux qui se bornaient à demander la communion sous les deux espèces, transigèrent, et bientôt détruisirent eux-mêmes le parti des exaltés (*Taborites*).

Après la mort de Sigismond (1437), la maison d'Autriche remonta sur le trône, et depuis elle ne le quitta plus. Sigismond avait donné sa fille unique à Albert d'Autriche, qui se trouvait par là héritier de la Bohême et de la Hongrie. Le règne d'Albert II, glorieux par une sage administration, fut très court. Celui de son parent, Frédéric III de Styrie, dura cinquante-trois ans, et n'est remarquable que par la faiblesse et la nullité de l'Allemagne pendant tout ce temps. La Hongrie échue au fils mineur d'Albert, fut détachée de l'empire; la Bohême se révolta et donna la couronne d'abord à Podiebrad, puis au roi Wladislas II de Pologne; les États autrichiens même ne restèrent pas constamment sous le gouvernement de Frédéric. L'empire d'Allemagne devait se relever enfin sous Maximilien I, dont l'histoire tombe dans la période suivante (1493).

Depuis Rodolphe de Habsbourg, la constitution germanique était restée stationnaire. La bulle d'or, en fixant le nombre des électeurs à sept, en réglant les formalités de l'élection impériale, en décidant plusieurs questions litigieuses, n'avait fait que coordonner des institutions déjà anciennes. Le nombre des Princes immédiats de l'empire augmentait de jour en jour par les partages de succession. Cependant le principe de l'hérédité par primogéniture et de l'indivisibilité de l'État fut introduit peu à peu, et dans la période suivante, la multiplication des mai-

Sous souveraines cessa. Alors se forma aussi la hiérarchie des titres nobiliaires, et la faculté fut accordée à l'empereur de conférer des titres nouveaux.

Un dernier essai d'organisation de l'empire se place au commencement de la période suivante. Ce fut la division de l'Allemagne en cercles et la création de la chambre impériale. Le but en fut la cessation des guerres privées. L'Allemagne fut divisée d'abord en quatre cercles, puis en dix, ayant chacun sa diète spéciale, et gouvernés chacun par un directeur, juge suprême, et un colonel chargé de l'état militaire. La chambre impériale, composée des princes de l'empire, dut juger tous les procès nés entre États immédiats. Cette organisation eut pour résultat de faire cesser les guerres privées, mais non de rétablir l'unité de l'empire; car la souveraineté propre de chaque État immédiat se fondait de plus en plus.

Les diètes formaient trois collèges: celui des nobles électeurs, celui des princes, avec lesquels votaient les chevaliers immédiats, et celui des villes impériales; ces dernières étaient au moment de leur plus grande prospérité. Toutes les villes du nord faisaient partie de la confédération de la Hanse, à la tête de laquelle étaient Lubeck, Hambourg et Brême. Elle s'était formée dans la période précédente; dans celle-ci, son commerce actif, ses finances réglées, sa force militaire et sa marine, en faisaient un des pouvoirs les plus forts de l'Allemagne. À son exemple les villes du midi formèrent à différentes reprises des ligues; mais elles ne purent jamais se faire reconnaître comme pouvoir constitué. La Hanse elle-même dépérit rapidement dans la période suivante. Successivement les villes s'en détachèrent, et à la fin il ne resta que les villes fondatrices.

LA SUISSE (1). C'est pendant cette période qu'un peuple nouveau, la Suisse, apparait dans l'histoire européenne.

(1) Voyez Haller, *Biblioth. der Schweizer Gesch.* (Bibliographie de l'hist. suisse), Berne, 1785, in-8° — (Fuesslin) *The-*

Habité primitivement par des tribus gauloises, peuple ensuite par divers partis de Bourguignons, d'Allemands, de Lombards, l'Helvétie fut incorporée au royaume d'Arles, et comme dans le reste de l'Allemagne, la féodalité y engendra les relations les plus diverses. Les seigneuries ecclésiastiques de Bâle, de Genève, de Lausanne, de l'abbaye de Saint-Gall, les villes libres impériales, Zurich, Berne, etc., une foule de seigneuries laïques, des bourgs et des villages, possédant des immunités et des franchises, le tout reconnaissant la suprématie impériale : telle fut la Suisse du moyen âge. La confédération des trois cantons forestiers donna naissance à la Suisse moderne.

L'histoire de l'insurrection suisse est toute traditionnelle; mais malgré les objections qu'on a soulevées contre elle, il paraît difficile d'en nier la vérité. Les comtes de Habsbourg, les plus riches possesseurs territoriaux du pays, devenus empereurs et ducs d'Autriche, cessent de respecter les franchises locales de ces États si peu importants. Une conjuration se forme, vers la fin du règne d'Albert I, entre les cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald; Guillaume Tell donne le signal, et tous les fonctionnaires autrichiens sont chassés : telle est la tradition populaire. L'histoire positive commence avec la défaite de Léopold d'Autriche dans le défilé de Morgarten; les trois cantons eux-mêmes prorogent leur ligue; de dix ans ils l'étendent à perpétuité; les bases de la confédération sont posées.

Peu à peu celle-ci rallie à elle les États voisins. D'abord Lucerne (1332) et Zurich (1351), puis Glaris, Zug et Berne (1353). Pendant un temps assez long la confédération ne se composa que de ces huit (anciens) cantons. Enfin, l'Autriche essaya une nouvelle expédition. La rencontre eut lieu à Sempach; le dé-

saurus histor. helveticæ, Tig., 1735, in-fol. — J. de Müller, Gloutz Blotzheim et Hottinger, Histoire de la confédération suisse, trad. et cont. par Monnard et Vulliemin, 1837 et suiv., in-8°, non terminé.

vouement d'Arnold de Winkelried décida la victoire des Suisses, et bientôt après une seconde bataille gagnée à Näfels leur permit d'imposer des conditions à l'Autriche.

Des actes éclatants de valeur, un dévouement à toute épreuve pour la liberté de leur pays, ont illustré le nom des Suisses; malheureusement ils ne soutinrent pas dans leurs relations intérieures et extérieures le noble caractère sous lequel ils s'étaient annoncés d'abord. Les cantons, en effet, ne cessèrent d'étendre leur domination, mais ce ne fut pas en agrégeant à la confédération les pays qu'ils purent arracher aux seigneurs; ils les soumirent par droit de conquête, et en exerçant sur eux les mêmes droits et souvent une domination plus dure encore que celle des chevaliers. La guerre que l'empereur Sigismond fit à Frédéric d'Autriche, qui s'était opposé au concile de Constance et plus tard les guerres contre Charles-le-Téméraire, favorisèrent beaucoup ces agrandissements; déjà aussi la discorde déchirait la confédération, et Zurich, dans une longue lutte contre les autres cantons, ne craignit pas de s'allier à l'Autriche. Entre 1481 et 1513 la confédération s'accrut de cinq nouveaux cantons (Fribourg, Soleure, Bâle, Schaffhouse et Appenzell). Le nombre de treize cantons fut atteint alors, et ne changea plus jusqu'à la révolution française.

La Suisse ne forma jamais une nation unique. Le seul lien entre les divers cantons était la diète annuelle où chacun avait une voix. Chaque canton, du reste, se gouvernait suivant ses coutumes particulières; dans la plupart régnait une aristocratie dure et oppressive, et les cantons forestiers seuls présentaient une organisation démocratique. Aux treize cantons se rattachaient les villes et États alliés, tels que l'abbaye de Saint-Gall, l'évêché de Sion, les villes de Genève, Neuchâtel, Mulhouse, etc., et deux autres petites ligues: celle des Grisons et la république du Valais. Les États conquis formaient des bailliages gouvernés par les cantons.

Dès la fin du moyen âge l'habitude d'entrer comme merce-

naires à la solde des puissances étrangères, détruisit l'esprit national chez les Suisses. Heureusement leur alliance perpétuelle avec la France donna une direction utile à ces forces auxquelles manquait une patrie.

L'ITALIE (1). L'Italie présente, pendant cette période, un spectacle varié et mobile. Les circonstances politiques que le temps a créées, en font le théâtre d'une activité infinie, d'une agitation universelle, d'un vif épanouissement des facultés humaines. Mais ces mêmes circonstances politiques en préparent aussi dès maintenant l'asservissement et la mort.

Ce n'est plus la suzeraineté impériale qui menace l'Italie. Les expéditions de quelques empereurs restent sans effet. Mais deux transformations intérieures s'opèrent, et à la fin de la période, tous les rapports sont changés.

D'un côté, la liberté républicaine disparaît devant les dominations seigneuriales qui s'élèvent. C'est la réaction démocratique du bas peuple, exclu jusque-là de tous les droits de citoyens, qui produit ce résultat. Semblables aux tyrans des anciennes cités de la Grèce, des nobles se font les protecteurs de cette population devenue de plus en plus nombreuse, et qui supporte avec peine le joug des classes régnantes. Sous le titre de *capitano del popolo*, ils s'emparent peu à peu de tous les pouvoirs et finissent par obtenir une puissance presque absolue, la *signoria generale* ou *perpetua*. D'un autre côté, la lutte entre Guelfes et Gibelins, lutte interminable qui n'a d'autre mobile maintenant que les passions égoïstes, conduit à l'asservissement des seigneuries les plus faibles par les plus fortes, et diminue tous les jours le nombre des principautés. Un petit nombre d'États égaux en puissance, et entre eux la politique d'équilibre, tel devait être le terme de ce mouvement.

Mais ce résultat ne pouvait être atteint sans d'affreux déchi-

(1) Les sources de l'histoire d'Italie pendant cette période sont nombreuses. Voyez les recueils cités p. 14.

rements. L'anarchie fut effroyable pendant cette longue guerre de chacun contre tous, et jamais peuple ne se fit autant de mal à lui-même. Cependant cette activité immense imprimée à tous les esprits eut ses effets naturels. Jamais l'Italie n'eut autant d'hommes de génie, de capacités de toute espèce; jamais elle ne brilla d'un si vif éclat dans les lettres et les arts. Le plus grand poète moderne, le Dante, ouvre la période et résume dans son œuvre toutes les grandes pensées qu'avait engendrées la philosophie chrétienne; la littérature, il est vrai, ne se soutient pas à cette hauteur; mais dans le même siècle paraissent deux autres poètes classiques, Pétrarque et Boccace, et la fin de la période est illustrée par les noms de l'Arioste, de Machiavel et de Guicciardin. En même temps commençait l'époque glorieuse de la peinture, et l'Italie donnait l'impulsion aux travaux d'archéologie, de littérature ancienne et de philologie.

Les États dans l'histoire desquels se résume celle de toute l'Italie pendant cette période, sont : Venise, Milan, Gênes, Florence, les maisons d'Este et de Savoie, les États de l'Église et le royaume des deux Siciles. Nous allons exposer les principaux faits qui les concernent, en revenant sur l'histoire antérieure de ceux que nous avons négligés jusqu'ici.

Au temps de l'invasion d'Attila des malheureux fugitifs se retirèrent dans les lagunes du golfe Adriatique et y vécurent misérablement du produit de la pêche. Telle est, suivant la tradition, l'origine de Venise (1).

Mais toute l'ancienne histoire de cette ville manque de sources contemporaines, et les détails transmis par les écrivains postérieurs doivent paraître fort suspects. Ces premiers établissements ne prirent quelque importance que lors de l'arrivée des Lombards; ils résistèrent à ceux-ci, et se rendirent indépendants de Constantinople. Déjà le droit d'élire le magistrat (duc,

(1) Source principale : And. Dandolo, doge, mort en 1354 (Chron. -1342).



doge) était tombé entre les mains des citoyens ; déjà aussi e avait senti les avantages de la position , et un commerce actif régnait sur ces côtes. Une expédition tentée contre eux sous le fils de Charlemagne concentra les habitants dans les îles. Sous les successeurs de Charlemagne et les empereurs allemands , ce furent eux qui entretenirent les principales relations avec l'empire grec et les Sarrasins. Bientôt ils voulurent s'étendre par la conquête. Au neuvième siècle la plupart des côtes de la Dalmatie leur furent soumises , et en même temps l'acquisition des reliques de saint Marc acquit à la cité la vénération des peuples et la protection des grands.

Depuis lors Venise prit part constamment aux affaires de l'Italie , et en profita toujours pour s'agrandir. Tantôt en guerre avec les Normands , tantôt avec les Byzantins , quelquefois pour l'Italie , quelquefois pour l'empereur , elle sut sortir de chaque complication nouvelle avec de nouveaux avantages. Dans les croisades , elle seule pouvait fournir les vaisseaux et l'argent. Le Frioul et l'Istrie étaient conquis ; des possessions en Syrie et en Grèce donnèrent une nouvelle extension à son commerce.

En même temps se développait sa constitution intérieure. Dans la Vénétie , comme dans toutes les anciennes provinces romaines , avaient subsisté des familles nobles et sénatoriales et un peuple d'artisans. Des juges , sous le nom de *tribuns* , étaient subordonnés au duc. C'étaient eux ordinairement qui désignaient le doge nouveau , ratifié par les applaudissements du peuple. Les familles nobles divisées en factions , comme dans le reste de l'Italie , se disputaient l'élection du duc et essayaient de poser des garanties contre son pouvoir. En 1032 , à la suite d'une lutte de partis , deux conseillers sont adjoints au doge : bientôt après les tribuns disparaissent et font place à de véritables juges , indépendants du doge. En 1172 , pour faire cesser les querelles qui ensanglantaient la ville à chaque nouvelle élection , on décide par une loi , qu'à l'élection de chaque doge on nommerait onze hommes des plus considérables de la ville ,

chargés de faire le choix ; le peuple est indemnisé par une distribution d'argent. Déjà des assemblées d'hommes influents , que les doges avaient réunis d'abord autour d'eux dans leur propre intérêt , sont reconnus comme conseils permanents. A partir de ce moment la constitution aristocratique se développe rapidement.

A la fin du douzième siècle la puissance du doge se trouve limitée par six conseillers (la *seigneurie*) , qui avec lui ont l'initiative des lois ; par un tribunal suprême (la *quarantie*) , cour en même temps civile et politique ; par le conseil des *invités* (*pregadi*) , réunis autour du doge dans les circonstances importantes ; et par le *grand conseil* , créé en 1172 , composé de quatre cent quatre-vingts membres élus annuellement par douze électeurs nommés par le peuple , véritable représentation nationale. Dans les grandes occasions on consulte le peuple , qui vote par acclamation. Un siècle plus tard , une modification introduite dans l'organisation du grand conseil , amène enfin le triomphe complet de l'aristocratie.

Le corps aristocratique est tout puissant en effet ; mais ce ne sont pas les descendants des anciens nobles qui le constituent : ce sont les familles enrichies par le commerce , ce sont les hommes d'argent. Les premiers , refoulés en grande partie parmi le peuple , veulent ressaisir leurs droits ; une guerre civile éclate à la mort du doge Jean Dandolo ; l'aristocratie d'argent triomphe , et alors on ordonne que désormais les membres du grand conseil seront choisis annuellement par la *quarantie* parmi ceux qui déjà précédemment ou dont les ancêtres ont fait partie de ce conseil. Déjà ce conseil s'est emparé du droit de nommer aux emplois , aux corporations diverses qui compliquent la constitution vénitienne ; déjà il a posé de nouvelles limites à la puissance du doge , et entouré son élection de formes subtiles. Toute participation au gouvernement est enlevée au peuple : les pouvoirs sont concentrés entre les mains de quelques familles. En 1315 on crée le Livre d'or , où sont inscrits tous les

membres capables d'entrer dans le grand conseil, et en 1319, on décide que tous ceux qui sont inscrits sur ce livre en feraient partie de plein droit dès l'âge de vingt-cinq ans. Contre les tentatives de révolte et les conspirations, on institue en 1311 un tribunal de dix inquisiteurs d'État, qui, sous le nom de conseil des Dix, devient bientôt une institution de police politique, et qui, par sa sévérité impitoyable, son habileté à percer tous les mystères, son activité et son dévouement à l'aristocratie, consolide cette constitution et lui assure une durée séculaire.

Pendant qu'elle fonde à l'intérieur son aristocratie, Venise ne cesse de progresser à l'extérieur. La conquête de Constantinople par les Français lui donne les côtes de l'Épire, de l'Albanie, les îles Ioniennes, une grande partie de la Morée, l'importante île de Candie. Des colonies, soumises absolument à la mère-patrie, exploitent ces contrées. Elle a des entrepôts à Constantinople et à Trébisonde, des comptoirs jusqu'en Crimée. Bientôt elle aspire à acquérir des possessions sur la terre ferme italienne. Des guerres contre les petites principautés qui venaient de s'élever, lui donnent successivement Trévise, Feltre, Bellune, Vérone, Padoue, Bergame, Brescia; elle s'empare de l'importante île de Chypre. A la fin du quinzième siècle, Venise se trouvait à l'apogée de sa grandeur. Mais déjà la découverte des routes nouvelles de l'Inde avait porté le coup fatal à son commerce, et sa prospérité devait tomber plus rapidement qu'elle ne s'était élevée.

Les rivales de Venise, Gênes et Pise, ne purent atteindre un si haut degré de puissance. L'histoire de ces deux villes ne diffère pas de celle des autres républiques italiennes. Les bourgeois s'étaient peu à peu affranchis de la puissance de l'évêque. Les consuls s'étaient divisés en consuls de *communi* et consuls des plaids, puis on était arrivé à la nomination de podestats. Gênes, continuellement livrée aux menées des factions, avait vu naître au sein des corporations d'artisans et de commerçants qui renfermaient tous les hommes ayant droit de cité, une aristo-

cratie de richesses, devenue noblesse héréditaire. Les nobles étaient divisés en Guelfes et Gibelins ; contre les uns et les autres luttait le peuple, ennemi de toute aristocratie. Au milieu de ces luttes incessantes , la constitution de Gènes subit les variations les plus étranges. Les conseils de diverses natures, les capitaines du peuple, les juges et les consuls, les *recteurs* se succèdent en désordre. En 1339, un mouvement populaire crée un seigneur, un *doge*. Mais les troubles ne cessent pas, et pour rétablir l'ordre, on confie (de 1396 à 1409) le pouvoir aux Français. En 1407, naît une institution célèbre : la banque de Saint-Georges. C'est un collège de huit membres élus par les créanciers de l'État, qui concentre en ses mains toute l'administration financière de la république, et fonde ainsi la domination exclusive des hommes d'argent. En même temps décroît l'importance commerciale et politique de Gènes. Ses nombreuses possessions dans l'Orient et les avantages que lui assure à Constantinople la reconnaissance des empereurs Paléologues, tombent avec l'empire d'Orient. Elle est épuisée par ses guerres avec ses voisins et ses rivaux, surtout Venise et Pise ; enfin Louis-le-More, qui gouvernait Milan, s'en empare en 1484, et elle reste asservie jusqu'au commencement du seizième siècle. Pise, dont le commerce avait été florissant, surtout dans le douzième siècle, fut ruinée dans ses longues guerres avec Gènes, puis par celles qu'elle soutint, pendant le quatorzième et le quinzième siècle, contre Florence, qui la soumit définitivement en 1509.

En Lombardie, le parti aristocratique était devenu gibelin, tandis que le peuple, exclu jusque-là des droits de citoyen, avait pris en main la cause guelfe. Après la mort de Frédéric II, les Gibelins eurent le dessous dans toute la Lombardie, et ce fut l'occasion de l'avènement des pouvoirs démocratiques.

A Milan, la famille Della Torre représentait cette cause, et l'un de ses membres, Martin de la Torre, élevé à la fonction de capitaine du peuple, était parvenu à concentrer la plus

grande partie des pouvoirs dans sa famille. A partir de ce moment, la liberté républicaine fut perdue à Milan ; les dominateurs changèrent il est vrai, mais de quelque parti qu'ils fussent, les seigneurs ne cherchèrent plus qu'à agrandir leur propre maison, et à convertir les possessions milanaïses en une principauté héréditaire. Bientôt après la mort de Martin de la Torre, son parti fut vaincu par les Gibelins, à la tête desquels était l'archevêque Visconti. Matteo Visconti, capitaine du peuple à Milan, se fit nommer vicaire impérial de la Lombardie par l'empereur Adolphe de Nassau. En vain les Torre rallièrent le parti guelfe contre les Visconti, en vain même ils parvinrent à ressaisir pour un moment le pouvoir, l'empereur Henri VII releva le parti gibelin (1311); pendant cent ans les Visconti furent maîtres à Milan, et en 1395, l'empereur Venceslas accorda le titre de duc à Galeazzo, l'un d'eux.

Après la mort de Philippo-Maria Visconti qui ne laissait pas d'héritier direct, Milan essaya de ressaisir son indépendance : mais un brave capitaine, Francesco Sforça, le gendre du dernier duc, s'empara du pouvoir. A partir de ce moment, les Sforça gouvernèrent Milan comme les Visconti l'avaient gouverné. En 1476, Galeazzo Sforça, que ses cruautés, ses débauches et sa cupidité ont rendu célèbre, fut assassiné. Louis-le-Maure, son frère, s'empara alors de la tutelle du fils de Galeazzo et des pouvoirs publics. A la mort de son pupille, il joignit le droit au fait. Ce fut alors qu'eut lieu l'expédition de Charles VIII en Italie.

Dans la Toscane, la place la plus brillante fut occupée pendant cette période par Florence (1). Cette ville n'avait joué dans les temps antérieurs qu'un rôle insignifiant; une foule de familles nobles y dominaient; mais peu à peu les classes infé-

(1) Voyez Delécluze, *Florence et ses vicissitudes*, 1837, in-8°. — M<sup>me</sup> Allart, *Hist. de la république de Florence*, 1837, in-8°.

rieures s'étaient élevées par le commerce et l'industrie, et le temps était proche où les corporations des métiers allaient à leur tour opprimer l'aristocratie. Ce fut vers l'an 1215 que, pour la première fois, les partis qui divisaient l'Italie en Guelfes et Gibelins se dessinèrent à Florence. Un Buondelmonti insulta une jeune fille des Amidéi ; l'injure fut vengée dans le sang, et depuis ce jour les familles nobles de Florence ne cessèrent de remplir la ville de troubles et de carnage. A la mort de l'empereur Frédéric II, le peuple se souleva enfin, et proclama la république guelfe. On divisa la ville en quartiers armés ; on nomma un capitaine du peuple avec un conseil de douze anciens. Bientôt, à la suite de troubles continuels et lorsque Charles d'Anjou eut exercé pendant dix ans la domination sur la ville, l'organisation des corps de métiers se développa. Les sept corporations principales, ayant chacune son gonfanon et son chef (*prieur*), soumises au capitaine du peuple et au conseil des anciens, formèrent la commune plébéienne. A côté d'elle subsista la grande commune, où les nobles aussi avaient part, représentée par le grand et le petit conseil et le podestat. Dans la lutte entre ces puissances hostiles, la victoire devait rester à la commune plébéienne. En 1292 un des prieurs, Jean de la Bella, propose, afin de mettre un terme aux désordres continuels que la noblesse fomentait dans la ville, la nomination d'un gonfalonier de la justice, chef d'une force armée considérable, élu tous les deux mois et pris à tour de rôle dans chaque quartier de la ville ; cette proposition est mise à exécution aussitôt, et bientôt la noblesse effrayée se voit obligée de se courber sous les lois les plus dures : tous ceux qui appartiennent aux grands sont exclus de toutes les fonctions politiques ; tout noble doit fournir caution préventive ; il ne peut paraître armé dans aucune réunion publique ; il ne peut posséder de maison, ni auprès d'un pont, ni d'une porte, ni d'aucun point militaire.

Le triomphe du peuple n'eut pas de durée. En 1294, une ligue formée entre les riches bourgeois, mécontents de l'éga-

lité, et les nobles, parvient à expulser de la Bella. L'aristocratie d'argent et l'aristocratie de race se partagent la domination, et bientôt elles se divisent et se combattent. Les factions guelfes et gibelines se relèvent sous le nom de Blancs et de Noirs. Le désordre est au comble. Bientôt cependant la lutte prend un nouveau caractère. Après la courte tyrannie de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, les corporations non comprises dans celles qui avaient droit de nommer les prieurs, excitées par la noblesse, se soulèvent contre les corporations supérieures, et la lutte acharnée commence entre la bourgeoisie riche d'un côté, les hommes des petits métiers, les journaliers, les ouvriers de fabrique, etc., de l'autre. La bourgeoisie exerçait le pouvoir, mais quelques-uns de ses membres tâchaient de s'élever par le peuple. A l'instigation de l'un de ceux-ci, de Sylvestre de Médicis, éclate l'an 1378 une émeute furieuse qui a pour résultat le triomphe momentané du peuple. Un pauvre cardeur de laine, Michaël Lando, arrive au gouvernement et sait conduire les affaires avec sagesse et modération. Mais peu à peu la bourgeoisie rentre dans l'administration; malgré quelques modifications populaires à la constitution, telles que la participation des corporations inférieures à la nomination du conseil des prieurs (signorie), le peuple sent le besoin d'un protecteur pris dans la bourgeoisie. Dans ce protecteur il devait trouver un maître.

Ce fut à la famille des Médicis qu'échut ce rôle, à cette famille bourgeoise enrichie par le commerce, et dont la maison devint bientôt la banque des princes de l'Europe. Jean de Médicis le premier exerça une grande influence en qualité de gonfalonnier. Des mesures financières favorables aux basses classes et une guerre heureusement terminée contre Jean Galeazzo de Milan, le rendirent populaire, et il transmit à son fils Cosme un pouvoir que celui-ci sut fonder sur des bases solides, après son retour d'un exil où une conspiration l'avait jeté. Cosme, le père de la patrie, le protecteur des lettres et des arts, comprima

violemment les mécontents, et fit passer successivement les pouvoirs démocratiques, subsistant pour la forme, entre les mains de commissions extraordinaires. Malgré les mécontentements qui éclatèrent après sa mort (1464), son fils Piétro sut se maintenir. Laurent enfin couronna l'œuvre : nul Médicis ne déploya autant de luxe, ne fit servir autant ses richesses à l'embellissement de Florence; nul aussi ne combla d'autant de faveurs les littérateurs et les artistes, et ce fut à sa cour que se formèrent la plupart des hommes de génie qui alors illustrèrent l'Italie. Mais la liberté était perdue; la conspiration aristocratique des Pazzi et du pape Sixte IV qui procéda par l'assassinat, ne put réussir (1478); et lorsque après la mort de Laurent le grand Savonarole eut établi une république chrétienne et fait expulser ces banquiers voluptueux et corrompus, toutes les passions se liguèrent contre le saint moine : il périt; les Médicis rentrèrent à Florence, et bientôt la ville, avec les territoires conquis, put former le grand-duché de Toscane, érigé en leur faveur par Charles-Quint.

Parmi les seigneurs féodaux de l'Italie, il en est plusieurs qui conservent leur indépendance, mais deux d'entre eux parviennent à fonder d'importantes principautés. Ce sont d'abord les comtes de Savoie, peu considérables durant le treizième siècle, et dont les possessions, maintes fois divisées, sont réunies au quatorzième. L'ordre de primogéniture et de nouvelles acquisitions (\*) arrondirent peu à peu l'héritage, et à la fin de cette période, les comtes de Savoie, ducs depuis 1416, se trouvèrent à la tête d'un des plus puissants États de l'Italie. L'autre maison, la famille d'Este, dont le centre fut à Modène, s'éleva en fournissant des podestats et bientôt des mattres aux villes. Rovigo, Reggio, etc., furent ainsi soumises. Le pape investit

(\*) La Bresse fut acquise en 1285; bientôt après Ivree et le Montferrat, Nice, le comté de Genève, les évêchés de Verceil et d'Asti, les villes de Turin, d'Alexandrie, etc.



en outre, en 1171, les ducs de Modène du duché de Ferrare, qui avait fait partie de l'héritage de Mathilde.

L'État de l'Église arriva aussi, à la fin de cette période, à former, indépendamment même de l'autorité papale, une des puissances politiques de premier ordre en Italie. Nous avons parlé des agrandissements successifs de cet État : aux donations de Pépin et de Charlemagne, s'étaient jointes plusieurs parties de l'héritage de la comtesse Mathilde, et en 1360, Bologne avait été acquise. Depuis Innocent III, la ville de Rome était soumise, et quoiqu'il y eût toujours là une noblesse turbulente et une population irritable, l'autorité papale n'avait pas été attaquée. Ce fut alors, qu'au milieu du quatorzième siècle, se fit sentir aussi, dans la ville papale, cette impulsion démocratique qui ébranlait l'Europe, et qu'une révolution brillante, il est vrai, mais peu durable, ranima l'ancienne république romaine. Dès la fin de la période précédente, les haines et les discordes des familles nobles avaient rempli la ville de troubles et de sang, et souvent la papauté elle-même s'était débattue dans ces querelles domestiques. Mais lorsque le Saint-Siège eut été transféré à Avignon, le désordre ne connut plus de bornes : le meurtre, l'assassinat, l'incendie, le rapt et le viol se montrèrent impunément au grand jour. Alors un jeune homme, de parents pauvres, mais instruit, éloquent, persuasif, Cola Rienzi, essaya une réforme. A sa voix la bourgeoisie et le peuple se réunissent pour arrêter les brigandages de la noblesse. Le jour de la Pentecôte 1342, la foule s'assemble à l'église de Saint-Ange. Accompagné de l'évêque et portant les drapeaux de la liberté, de la justice et de l'union, Rienzi monte au Capitole et proclame, aux acclamations du peuple, le rétablissement du bon état, la punition des criminels, la souveraineté du peuple de Rome, en réservant les droits du pape. Désigné aussitôt pour exécuter les lois proposées, il abat la noblesse, gouverne sous le titre de tribun et envoie des ambassadeurs aux princes et aux rois. Partout la nouvelle de cette révolution est accueillie

avec joie ; le pape Clément VI y accède et Pétrarque chante le libérateur de Rome. Mais la vanité, le luxe et la mollesse perdent Rienzi au milieu des fêtes magnifiques. Le peuple s'irrite de ses formes orgueilleuses ; la noblesse reprend les armes ; le pape excommunie le rebelle ; la campagne occupée par l'ennemi, ne fournit plus de blé ; Rienzi attaqué au dehors, craignant à l'intérieur, prend lâchement la fuite. Réconcilié avec le pape, celui-ci (Innocent VI) le renvoie à Rome pour aider aux réformes qu'il se propose de faire. De nouveau reçu avec enthousiasme, il se fait détester de nouveau et plus vite que la première fois. Un jour le peuple se soulève avec furie, s'empare du Capitole et massacre le tribun (1354). Depuis ce temps, Rome resta soumise au pape ; les conspirations postérieures n'eurent pas de suite.

Il nous reste à parler du royaume de Naples. Nous avons vu comment le frère de Saint-Louis, Charles d'Anjou, arracha cet État aux derniers Hohenstauffen, et y renouvela la domination française. Bientôt cependant il en perdit une des plus belles parties. Les Siciliens, irrités contre les conquérants, poussés par des conspirateurs, se soulevèrent, surprirent les Français isolés et les massacrèrent : ce furent les vèpres siciliennes. Pierre d'Aragon fut proclamé roi de Sicile, et Charles d'Anjou fit de vains efforts pour ressaisir cette contrée ; elle resta séparée du royaume de Naples (\*). A Charles d'Anjou succéda Charles II, qui se maria avec la fille d'Étienne de Hongrie et qui eut quatre fils : le premier, Charles Martel, occupa le trône de Hongrie ; le second, Robert, le trône de Naples ; les autres furent les chefs des maisons de Tarente et de Durazzo. Après la mort de Robert et sous le gouvernement de sa fille Jeanne, les plus graves désordres éclatèrent dans le royaume.

(\*) Jacques d'Aragon donna, en 1295, la Sicile à son frère Frédéric. Cette ligne collatérale y régna jusqu'en 1377, où la Sicile fut réunie au royaume d'Aragon.

La reine, jeune et belle, adonnée aux plaisirs, ne connaissant aucun frein moral, active et passionnée, s'était mariée à son cousin, André de Hongrie, jeune homme sans intelligence et sans volonté. Un jour André est assassiné aux portes de la chambre de la reine, et celle-ci, déjà atteinte de graves soupçons, convole bientôt en secondes noces. Alors le roi de Hongrie, Louis-le-Grand, accourt pour venger son frère. Jeanne et son mari s'enfuient après une défaite, mais le roi de Hongrie ne peut tenir à Naples, et Jeanne, revenue de l'exil, est reçue avec enthousiasme. Bientôt cependant s'élèvent de nouveaux orages. Le schisme papal venait d'éclater. Jeanne se déclare pour Clément VII; Urbain VI, irrité, l'excommunie, et donne le royaume à Charles de Durazzo, le cousin de Jeanne, que celle-ci avait élevé et comblé de bienfaits. En vain Jeanne désigne pour lui succéder Louis d'Anjou, second fils du roi de France, Jean. Charles de Durazzo s'avance à la tête d'une armée hongroise, s'empare de la reine et la fait tuer en prison.

Charles III alors devint roi de Naples et de Hongrie; mais la maison d'Anjou ne cessa de lui disputer le trône, et la guerre se prolongea sous son fils Ladislas. La sœur de celui-ci, Jeanne II, plus corrompue encore que la première Jeanne, combattit longtemps la maison d'Anjou, à la tête de laquelle était alors Louis III. Elle avait adopté Alphonse V d'Aragon; mais bientôt effrayée des procédés sévères de celui-ci, elle le chasse et adopte Louis III d'Anjou, puis le frère de celui-ci, René, comte de Provence. Jeanne triomphe de ses ennemis; mais à sa mort, Alphonse V s'empare du royaume et le donne à son fils naturel Ferdinand. Le roi René, perdu dans les plaisirs à Marseille, oublie son fabuleux royaume. Ferdinand reste en possession, et son fils Alphonse lui succède peu avant l'expédition de Charles VIII en Italie.

### CHAPITRE III. — LA PÉNINSULE IBÉRIQUE, LE NORD ET L'EST DE L'EUROPE JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

**ESPAGNE ET PORTUGAL.** Au commencement du huitième siècle de notre ère, le royaume visigoth d'Espagne devint la proie des Arabes. Depuis ce temps jusqu'à la fin du quinzième siècle, un seul but, une seule pensée dut faire agir les chrétiens de ce pays : la délivrance du sol, l'expulsion des infidèles. De ce but d'activité en effet, naquirent des nationalités nouvelles ; mais il fallut sept cents ans pour que l'œuvre fût accomplie, et la trace que la conquête arabe imprima sur le caractère espagnol n'est pas encore effacée aujourd'hui (1).

Roderic venait de monter sur le trône des Visigoths, et depuis longtemps Musa, le gouverneur arabe de l'Afrique, menaçait l'Espagne. Soudain des traitres ouvrent aux sectateurs de Mahomet les portes de la patrie. Al-Taric, le lieutenant de Musa aborde au rocher de Gibraltar avec une faible poignée d'Arabes et de Maures ; son armée se grossit incessamment de transfuges juifs et visigoths, et une bataille désespérée livrée à Xérès de la Frontera, entraîne la chute des Visigoths (711). Ils sont défaits, leur roi périt, et Al-Taric soumet rapidement les provinces méridionales, dont l'archevêque Oppas lui livre les villes.

Quelques guerriers chrétiens se réfugièrent dans les Asturies ; le reste de la population se soumit au vainqueur. L'Arianisme, si profondément enraciné chez les Visigoths, avait préparé les voies du Coran. De ces chrétiens sans foi, sans énergie et sans

(1) Consultez sur l'histoire générale de l'Espagne, les sources de cette histoire et la constitution espagnole, une dissertation de M. Bois-le-Comte, insérée dans l'Européen, t. 2 de la 2<sup>e</sup> série.

vigueur, les uns acceptèrent la croyance du conquérant, les autres consentirent à être gouvernés comme des esclaves, heureux qu'on leur laissât leurs lois particulières en ce qui n'intéressait que leurs relations civiles. La nationalité espagnole était à refaire.

D'un côté, un peuple qui a pour lui le pouvoir, le territoire, une organisation établie, de l'autre quelques hommes dévoués qui soutiennent leur liberté par des efforts incroyables, telle est l'Espagne au dixième siècle. Au quinzième, les conquérants ont disparu; ce qui en reste se consume lentement sur le sol africain; les fugitifs des montagnes sont devenus une grande nation, qui entre en scène sur le théâtre européen, et y joue aussitôt le rôle principal.

Au huitième siècle, le Mahométisme était dans sa période d'expansion et de conquêtes (1). Il convoitait l'Europe entière. Mais Charles Martel arrêta sa marche triomphale. L'invasion de la France avait eu lieu sous les derniers Ommiades; les deux Abdérame, gouverneurs de l'Espagne, avaient péri dans la lutte, et déjà l'administration oppressive des califes révoltait vainqueurs et vaincus. En ce moment une révolution en Asie mit les Abassides sur le trône mahométan. Différents prétendants au titre d'*émir* (gouverneur) se faisaient la guerre civile en Espagne. Un parti se forme en faveur du dernier rejeton d'Abdérame, qui avait échappé au massacre de sa famille. Le sort favorise le descendant des califes. Il passe en Espagne, y trouve une armée, vient à bout de ses compétiteurs et fonde à Cordoue

(1) Sources de l'histoire des Arabes d'Espagne : les historiens arabes (voyez les recueils d'extraits cités, p. 144); Raynaud, *Invasions des Arabes dans le midi de la France*; et des traductions des textes arabes dans : Murphy, *The history of the Mahometan empire in Spain*, Lond., 1816, in-4°; et Condé, *Histoire de la domination des Arabes et des Maures sur l'Espagne*, trad. en franç., 1825, 3 vol. in-8°. — Viardot, *Histoire des Arabes et des Maures d'Espagne*, 2 vol. in-8°.

le siège de son *califat*, religieusement et politiquement opposé à celui des Abassides de Bagdad, qui, eux aussi, se croyaient les seuls successeurs, vrais et légitimes, du prophète (756).

Le califat de Cordoue, l'une des plus vigoureuses branches du mahométisme, fondait sa force militaire sur les Maures d'Afrique, dont successivement plus de deux cent mille passèrent en Espagne. Sous Abdérame I et son successeur Hescham I, la domination ommiade se consolide. Des troubles civils, interrompus pour un moment sous Abdérame II, l'ébranlent bientôt, mais Abdérame III le grand (886) la relève, et sous ce prince et son successeur, elle arrive au plus haut degré de splendeur. Alors brillèrent à la cour de Cordoue des poètes, des littérateurs, des savants en foule; alors on cultiva avec soin la philosophie aristotélicienne, l'astrologie, l'alchimie et la médecine. Alors aussi s'élevèrent les plus célèbres monuments de l'art arabe, la mosquée de Cordoue, l'Alhambra, les Alcazars de Grenade. Cependant il ne faut pas se faire une idée trop haute de cette civilisation, vantée outre mesure par les auteurs arabes, et après eux par les auteurs chrétiens. Cette civilisation s'est conservée sur les côtes d'Afrique, d'où elle était sortie. On a pu en juger les fruits à Alger et à Maroc. « Tous les poètes, dit M. Bois-le-Comte, tous les annalistes de la cour de Cordoue ont célébré la grandeur, la somptuosité, l'élégance d'une ville entière fondée à deux myriamètres de Cordoue, par le calife Abdérame, en l'honneur d'un de ses courtisans, Zéha; le nombre des cours, des colonnes, des jardins, des fontaines, etc., rien ne manque à la description de cette ville, qui dépasse tout le fantastique des Mille et une Nuits. Et depuis quatre cents ans on a cherché partout cette merveille, et non-seulement on n'a pas trouvé une maison debout, mais pas une colonne, pas une pierre! Qu'en conclure donc? que c'était quelque jolie maison de campagne décrite à la façon orientale, et qu'il en est de même de tous les récits qui émanent des Arabes. »

La dynastie des Ommiades touchait à sa fin. Sous le nom

d'Hescham II, règne le puissant ministre Almarazor, célèbre par ses guerres heureuses contre les chrétiens. Après sa mort (998), la guerre civile éclate; partout les émirs tendent à l'indépendance. Après trente ans de luttes, le dernier calife est déposé (1031), et l'Espagne mahométane se trouve divisée en neuf principautés particulières.

En ce moment se constituait l'Espagne chrétienne (1).

Il est peu d'histoires aussi pauvres en sources que celle d'Espagne. Du huitième au douzième siècle, nous ne possédons que quelques courtes chroniques et des légendes sur lesquelles les historiens postérieurs se sont complu à construire des récits fort détaillés dépourvus tout à fait de preuves. Les faits généraux seulement restent assurés : 1° la nationalité espagnole fut une œuvre religieuse, une création catholique; la nature même des légendes miraculeuses le prouve; 2° les Espagnols ne purent vaincre par eux-mêmes; il leur fallut l'aide des étrangers, et surtout de la France.

Un rejeton de la race royale des Visigoths, Pélage, s'était mis à la tête des réfugiés des Asturies, et peu à peu il s'était formé un petit État indépendant. L'histoire de Pélage et de ses successeurs, de leurs expéditions et de leurs victoires sur les Arabes a été racontée avec beaucoup de détails par les écrivains modernes. Mais en réalité, toute cette première période est complètement incertaine. En 760, Oviédo est prise sur les Arabes par Froila; en 918, sous Ordogno II, Léon devient la capitale de l'État et lui donne son nom. Ce royaume de Léon, accru encore de la Gallice, fut réuni en 1038, après la mort

(1) Sources : Lucas Tudensis, évêque de Tuy, mort en 1250 : Chronique. — Rodericus Ximenès, archevêque de Tolède, mort en 1245 : Chronique. — Pièces diverses dans Florez, Ferreras, etc. — Les historiens de la fin du quinzième siècle et du seizième : Rodericus de Arevalo, Diego de Valera, Marineus, Père Miquel, Carbonel, Martin de Cordoue.

de Bermude III, au comté de Castille, fondé par un chevalier allemand qui était arrivé en Espagne probablement à la fin du huitième siècle, et avait construit un bourg (Burgos), dont le nom latin (*castellum*) devint celui de la province.

Ces premiers centres intérieurs avaient peu d'importance encore : les États appuyés sur les Pyrénées purent seuls grandir rapidement. Les auteurs espagnols parlent d'un ancien royaume d'Aragon ou de Sobrarbe, fondé par des Visigoths dès la première moitié du huitième siècle, et qui fit même la guerre à Charlemagne. Mais l'existence même de ce royaume est très-douteuse, et s'il est vrai que, suivant la tradition, il se constitua dès lors un petit centre à l'aide du comte de Bigorre, cet État fut si peu important, que les historiens de Charlemagne n'en eurent pas connaissance. Ce n'est qu'aux expéditions du grand empereur des Francs, qu'on peut attribuer la naissance de la puissance chrétienne dans cette contrée.

Charlemagne avait soumis le pays jusqu'à l'Èbre et constitué la Marche de Barcelone et de Catalogne, dont dépendaient alors la Navarre et l'Aragon. Lors de la dissolution de l'empire carlovingien, les comtes de Barcelone se rendirent héréditaires et indépendants. A côté d'eux s'élèverent en même temps les comtes de Bigorre, qui, sous Garsias I, prirent le titre de rois de Navarre, et les comtes d'Aragon, qui rattachaient leur souche à Aznar, fils d'Eudes d'Aquitaine. Au commencement du onzième siècle ces deux États, dépendances primitives de la Marche de Barcelone, avaient grandi et étaient devenus plus importants même que le comté dont ils s'étaient détachés. En ce moment la Navarre préparait la réunion de tous les États chrétiens de l'Espagne. Sanche III Major, fils du roi de Navarre, hérita en effet de l'Aragon, du chef de sa mère Urrique ; il se maria lui-même avec Nunia, l'héritière de Castille, et son fils aîné Ferdinand, époux de la sœur du roi de Léon, put, après la mort de celui-ci (1038), transmettre à ses descendants toute l'Espagne catholique ; à l'exception du comté de Barcelone.



Malheureusement, avant même que la réunion de Léon fût consolidée, une nouvelle division eut lieu, division qui devait être suivie de nouvelles subdivisions encore. Ce fait, si souvent répété dans cette histoire, est une triste preuve de l'inintelligence des souverains d'Espagne. Des guerres presque continues entre les maisons régnantes, désolèrent la Péninsule presque autant que les guerres contre les Arabes. Souvent l'on vit des Maures alliés aux chrétiens contre des chrétiens, et ce fait seul rendit possible la longue résistance des Arabes.

Sancho Major partagea son royaume entre ses quatre fils. Garcias eut la Navarre, Ferdinand-le-Grand la Castille, Gonzales Sobrarbre, Ramire l'Aragon. Ce dernier s'empara de Sobrarbre à la mort de son frère. Il ne resta donc que les trois royaumes de Navarre, d'Aragon, de Castille : ils existèrent séparément, malgré des réunions passagères, jusqu'au quinzième siècle.

L'histoire de Navarre est peu intéressante (\*). La position géographique de ce pays ne lui permettait pas de s'étendre aux dépens des Arabes. C'est l'Aragon et la Castille qui préparent l'Espagne moderne.

Les descendants masculins de Ramire (1) régnèrent cent ans

(\*) L'hérédité en ligne féminine fit passer cet État en différentes maisons. Après l'extinction de la ligne masculine, il échut à Thibaut de Champagne, puis à la maison royale de France, à celle d'Évreux, à celle d'Aragon, à la maison de Foix, à la maison d'Albret. Il est conquis en 1512 par Ferdinand-le-Catholique, et Jeanne d'Albret ne transporte qu'un vain titre à la maison de Bourbon. — Voyez les ouvrages espagnols de Moret et de Elmismo sur l'histoire de Navarre. — Schœpflin, *Diatriba de origine fatis et regni Navarræ*, Argent., 1720, in-4°.

(1) Voyez sur l'histoire d'Aragon les travaux des historio-graphes de Philippe II, Zurita et Blanca (dans le recueil de Schott) et de plusieurs autres historiens espagnols du dix-sep-

en Aragon ; parmi eux brille Alphonse I , célèbre par ses victoires sur les Maures. En 1137 , Pétronille , l'héritière des rois d'Aragon donna sa main à Raymond Bérenger , comte de Barcelonne , et par la réunion de la Catalogne , l'Aragon se trouva placé sous l'influence française. Les comtes de Barcelone , à la vérité , avaient depuis longtemps , secoué de fait sinon de droit , la suzeraineté de la France pour Barcelone , mais ils possédaient de nombreux fiefs en France ; ils en acquirent d'autres encore par mariage ou par achat , comme le Roussillon et la Provence , et malgré des démembrements postérieurs , les relations entre les deux États devinrent de plus en plus intimes. Des princes de la maison de Barcelone , Jayme I fut le plus célèbre. Il enleva aux Maures les îles Baléares et le royaume de Valence , et au moment de sa mort (1276) l'Aragon était assez puissant pour se mêler avec éclat aux affaires générales de l'Europe. Sous Pèdre III , le Grand , la Sicile , révoltée contre les Français , se donna à un prince aragonais. Sous Alphonse III , Minorque est prise aux Maures ; bientôt après la Sardaigne aussi est soumise. Quoique ces diverses provinces aient été ordinairement données en fief à des branches collatérales , elles n'en contribuaient pas moins à rehausser l'éclat de la maison royale. Réunies toutes à la couronne sous le règne de Martin , avec lequel s'éteignit (1410) la famille des comtes de Barcelone , elles passèrent avec le royaume d'Aragon dans une branche de la maison de Castille , et au quatrième roi de cette famille , à Ferdinand-le-Catholique , échut la gloire de réunir de nouveau toutes les Espagnes.

Le royaume de Castille (1) fut le centre de la guerre dirigée

tième siècle. — Sur le comté de Barcelone , Petri de Marca , *Marca hispanica* , Par. , 1688 , in-fol. ; et l'histoire du Languedoc , de Dom Vaissette.

(1) Consultez les historiens de Castille du dix-septième siècle , Mendoza , Sandoval , Nunnez de Castro et autres.

contre les Maures. Malgré le fatal système de divisions du territoire, appliqué là comme dans les autres maisons espagnoles, la Castille ne cessa de s'agrandir de provinces enlevées à l'ennemi commun. Mais là comme dans toute l'Espagne, la coopération des chevaliers français fut d'un puissant secours.

Les règnes de Ferdinand I et de son fils Alphonse VI furent terribles pour les Maures. Alors brillait le valeureux Campeador, don Rodrigo Diaz el Vivar, le Cid. Tolède fut enlevé aux Arabes et devint la nouvelle capitale du royaume. Partout le christianisme triomphait des Mahométans divisés et désunis.

Mais pour un moment l'Islamisme devait se relever. Nous avons parlé des dynasties Édrissites, Aglabites, Fatimites de l'Afrique. Les Fatimites régnaient au Caire; mais depuis longtemps leur puissance était tombée en Mauritanie; les émirs s'étaient rendus indépendants et avaient fondé des principautés particulières, comme celle des Zéirides à Alger et à Tunis. Maintenant une révolution religieuse allait unir de nouveau tous ces États et réagir sur l'Espagne. Un chef de sectaires fanatiques (des Morabethes ou Almoravides, zélés pour la foi) avait levé son drapeau dans le désert, et son successeur Jusef fonda le royaume de Maroc (1069). Ben Adad, le roi de Séville, du plus puissant État musulman, les appelle au secours contre Alphonse VI de Castille; mais ils se tournent contre les Arabes eux-mêmes, se soumettent en peu de temps toute l'Espagne mahométane, et tiennent en respect les guerriers castillans (1108). Leur puissance cependant n'eut pas de durée. Une nouvelle secte, opposée à la leur, celle des Almohades, s'élève; elle prend Maroc (1157), et vient à son tour conquérir l'Espagne; mais ses efforts devaient échouer devant la puissance des rois chrétiens.

Alphonse VI avait été forcé de céder aux Almoravides. Mais après sa mort une maison française était montée sur le trône de Castille avec le fils de l'infante Urraque et de Raymond de Bourgogne. Les chevaliers de France affluaient en Espagne pour

combattre les infidèles ; l'organisation militaire se développait ; la nation espagnole devenait une armée dirigée contre les Ma-hométans , et quatre ordres religieux de chevalerie prenaient naissance : les ordres d'Alcantara , de Calatrava , de Saint-Jacques et d'Avis. Cependant sous les premiers princes de la maison de Bourgogne , les divisions des principautés et les guerres civiles suscitées par quelques familles ambitieuses , principalement celle de Lara , neutralisèrent tous ces efforts. Enfin , sous Alphonse IX , les forces réunies de tous les princes chrétiens portent , par la victoire de Tolosa (1212) , le coup mortel aux Almohades. Ferdinand III , le Saint , poursuit les conquêtes d'Alphonse. Cordoue , la Murcie , Séville , Cadix tombent aux mains des Castellans. Alphonse X , le sage , législateur et homme de science , ajoute l'Algarve à ses conquêtes et repousse victorieusement une nouvelle invasion africaine , celle des Mérinides , qui avaient renversé à Fez et à Maroc la puissance des Almohades. Il ne restait en Espagne d'État musulman que celui de Grenade. La prise de Tarifa , et cinquante ans plus tard , celle d'Algésiras (1344) préviennent toute nouvelle invasion africaine.

Mais déjà la Castille était plongée dans l'anarchie ; des querelles intestines et des guerres civiles tuaient , depuis Sanche IV , toute activité nationale. Toute la fin de cette période n'offre que des désordres perpétuels. En 1368 la branche bâtarde de Henri de Transtamare monte sur le trône , après la mort de Pierre-le-Cruel vaincu par le secours des Français. Mais le désordre continue jusqu'à ce qu'enfin le mariage de la reine de Castille , Isabelle , avec Ferdinand d'Aragon ouvre une ère nouvelle pour l'Espagne entière.

A côté des États espagnols proprement dits , s'était élevé dans la Péninsule un quatrième royaume , le Portugal (1) , autre

(1) Voyez *Bibliotheca Lusitana historica critica e chronologica* , por Diago Barbosa Machado , Lisb. , 1741 , 4 vol. in-fol.

création toute française. Un descendant du roi Robert de France, Henri de Bourgogne, était venu au secours de la Castille, sous le règne d'Alphonse, et avait arraché aux Maures le territoire du Duero avec la ville de Porto. Alphonse érigea ce territoire en comté, et en investit le chevalier français en lui donnant en même temps sa fille en mariage. Le fils de Henri, Alphonse-Henriquez-le-Conquérant, acheva l'œuvre de son père. Sur le point de livrer une grande bataille aux Maures, le Christ lui apparut, lui promettant la victoire et le saluant du titre de roi. Il fut vainqueur, en effet, à Ourique; une assemblée nationale tenue à Lamégo le confirma dans son titre royal; la succession de la couronne fut réglée, et quelques années plus tard le pape sanctionna ces titres nouveaux. Alphonse, après avoir soumis le Beira et l'Estramadure, établit sa résidence à Lisbonne, qu'une armée de croisés lui avait aidé à prendre (1147). Au commencement du treizième siècle, Alentejo fut conquise, et plus tard les Algarves, et déjà le Portugal s'app préparait à attaquer le Mahométisme sur son propre territoire, en Afrique.

Mais, comme en Espagne des troubles intérieurs arrêtaient pendant longtemps l'essor de la nation. Les rois se mêlèrent aux querelles de la Castille, principalement à celles de Pierre-le-Cruel et de Henri de Transtamare. A cette même époque, une branche bâtarde monta sur le trône de Portugal dans la personne de Jean-le-Grand (1385). Le repos fut rétabli enfin, et il devait aboutir au commencement de la période suivante à un développement de courte durée, il est vrai, mais glorieux et rapide et réellement utile à l'humanité.

*Constitution, mœurs, littérature* (1). La persistance des tradi-

— Jose Correa de Serra : *Collecao de Livros ineditos de hist. Portug.*, Lisb., 1790, 3 vol. in-fol. — Lequien de la Neufville, *Histoire générale du Portugal*, Par., 1700, 2 vol. in-4°.

(1) Sources : Les lois espagnoles recueillies en Catalogne en

tions barbares des Visigoths, l'organisation militaire née de la nature même du but national, un esprit assez général de fédéralisme et d'égoïsme provincial, tels sont les points caractéristiques de la constitution espagnole au moyen âge. L'ancienne loi des Visigoths, le *Forum judicum*, quoique abrogée au huitième siècle, resta en usage; et traduite en espagnol sous le titre de *Fuero juzgo*, elle forma la base de la législation postérieure et du Droit coutumier. Le corps militaire, noyau de tous les États espagnols, devint la souche d'une noblesse héréditaire, divisée bientôt en plusieurs classes, principalement en celles de la haute noblesse (*ricos hombres*) et de la chevalerie (*infanzones, hidalgos*). A mesure qu'une ville était enlevée aux Arabes, le prince lui donnait une charte de commune (*fueros*), pour y attirer la population par des privilèges et en faire une position militaire. Organisées suivant la forme de l'ancienne curie romaine, ces villes, comme celles de l'Italie, renfermaient une bourgeoisie noble et gouvernante et une plèbe qui ne jouissait pas des mêmes privilèges. Les premiers fueros datent du commencement du onzième siècle; d'autres vinrent s'y joindre plus tard; combinés avec l'ancienne loi des Visigoths, ils donnèrent lieu au douzième et au treizième siècle à toutes les lois écrites de la Péninsule.

A côté et au-dessus de la noblesse et des cités, reparut le clergé, qui reprit son pouvoir en même temps que les armes chrétiennes furent victorieuses. Le clergé forma, comme partout, le premier des ordres de l'État. Les conciles nationaux reprirent leurs cours; les papes suivirent avec soin les affaires de

1068 (*Usatica, Barcel.*, 1588, 2 vol. in-fol.); en Aragon par Jayme I, en 1247 (*Fueros y Observantias... de Aragon*, 1727, in-fol.), et par le même en Valence, 1239 (*Fueros de Valencia*, 1580, in-4°); en Castille, par Ferdinand-le-Saint et Alphonse X, en 1260 (*Las Sieta Partidas, Sev.*, 1491, in-fol.); en Navarre, par Thibaut I (*Recopilacion, etc., Pampel.*, 1614, in-4°).

l'Espagne et y portèrent un intérêt constant. Les ordres religieux aussi trouvèrent dans cette nation un vaste terrain d'action. Les frères mineurs surtout devinrent nombreux en Espagne; par leurs prédications ils convertirent les Maures et les Juifs; par leurs convents, ils peuplèrent les terres incultes, et firent naître des villes et des villages.

Le clergé, la haute et basse noblesse et les représentants de la noblesse des villes réunis autour du roi, formaient l'assemblée des *cortès*, états-généraux de la nation espagnole. Cette institution se développa plus ou moins dans les différents royaumes, elle se perfectionna surtout en Aragon, mais partout elle devint une institution purement aristocratique et une garantie des libertés locales contre le pouvoir national et l'unité. En Aragon, la puissance de la noblesse était telle, qu'un de ses membres, le *justitia*, juge entre la noblesse et le roi, pouvait dire au roi en l'installant : « Nous qui sommes autant que vous et qui valons davantage, nous vous faisons roi, à condition que vous respecterez nos privilèges; sinon, non ! » Les classes qui ne faisaient pas partie des trois états n'avaient pas de représentants aux *cortès*. La condition des paysans était cependant plus tolérable que dans les autres contrées de l'Europe. Au milieu des mouvements continuels des peuples, des guerres et des ravages sans fin, les anciens cultivateurs avaient disparu : ils avaient été massacrés ou s'étaient affranchis. Les serfs qu'on retrouve plus tard sont traités comme ailleurs, mais ils ne sont pas attachés irrévocablement à la glèbe, et ont la liberté de quitter leur maître en s'expatriant. D'un autre côté, l'esclavage personnel ne cesse d'être le lot des prisonniers de guerre non chrétiens.

Le développement intellectuel de l'Espagne se fit sous l'influence française (1). Lorsque les comtes de Barcelone montèrent sur le trône d'Aragon, leurs États devinrent la seconde

(1) Voyez Sismondi, Littérature du midi de l'Europe.

patrie de la poésie du midi de la France, de la poésie provençale ; la langue était la même, et elle subsiste encore aujourd'hui comme dialecte *limousin* ou catalan de l'espagnol. En Castille, au contraire, se forma une langue différente, quoique composée des mêmes éléments, et qui donna naissance à l'espagnol et au portugais actuels. Comme la Provence et la Catalogne, la Castille vit éclore en foule des chansons, des romances, des poésies fugitives, des chants épiques. La tradition nationale de l'histoire du Cid forma la base de ces derniers, et donna lieu au monument le plus ancien et le plus célèbre de la poésie castillane, au poème du Cid, écrit vers 1112. Les efforts d'Alphonse-le-Sage, qui était poète lui-même, contribuèrent fortement au développement de cette littérature, qui parvint, sous l'influence française et italienne, à son apogée, dans la première moitié du quinzième siècle.

Cependant, malgré la lutte séculaire de l'Espagne contre le mahométisme, malgré l'influence de l'Église et de l'Europe chrétienne, l'union avec les Arabes avait été trop intime pour qu'elle n'exerçât pas une influence fatale sur les mœurs. Les Maures avaient pris leurs femmes chez les Espagnols ; on avait vu des chrétiens s'abstenir de porc et circoncire leurs enfants pour leur complaire. De ce mélange sortit l'esprit espagnol : « Ce qui distingue le plus le caractère espagnol, dit M. Bois-le-Comte, c'est la passivité dans l'action et la présomption dans le langage. Dans l'impassibilité avec laquelle l'Espagnol donne la mort et la reçoit, on retrouve les habitudes musulmanes ; on les retrouve dans la persévérance de sa dissimulation, dans son mépris de la souffrance, dans sa sobriété, dans sa patience, dans la persistance de sa vengeance, dans l'exagération de son triomphe. Mais on retrouve surtout les habitudes orientales dans l'intérieur de la vie espagnole ; ces danses si voluptueuses ne sont que les divertissements provocateurs du harem, descendus dans la place publique ; ces sérénades nocturnes ne sont que la reproduction des mysté-



« rieuses amours des musulmans ; cet entraînement irrésistible  
 « des femmes, cette sombre jalousie des hommes, ne sont que  
 « les résultats de cette idée de la propriété, transportée dans les  
 « relations des deux sexes, telles que le musulmanisme les a  
 « établies. » Le fatalisme du Coran s'est empreint dans les  
 mœurs espagnoles comme dans les mœurs arabes ; c'est là sans  
 doute la cause principale du défaut d'énergie progressive qui  
 distingue cette nation des autres nations chrétiennes.

SCANDINAVIE. Les populations de la Péninsule cimbrique, tardivement converties au Christianisme, ne se dépouillèrent qu'avec peine de leur barbarie primitive, et ce ne fut qu'après le quinzième siècle, qu'elles jouèrent un rôle dans l'histoire générale de l'Europe. Des traditions nombreuses, mais vagues et incertaines, forment les sources primitives de leur histoire. Elles servirent de point de départ aux historiens nationaux du Danemark et de la Norvège, à Suénon Ageson (du douzième siècle) Saxon Grammaticus (mort en 1204) et Snorro Sturleson (mort en 1241). Olaus Ericson, le plus ancien historien national de la Suède, n'écrivit qu'au milieu du quinzième siècle. Quelques chroniques et vies de saints, et des passages d'historiens étrangers ne suppléent que faiblement à l'insuffisance de ces monuments (1).

Au temps de Charlemagne, les mœurs germaniques régnaient dans toute leur rudesse et leur férocité. La population était divisée en tribus indépendantes, qui manifestaient leurs sentiments guerriers par des luttes acharnées entre elles, ou

(1) Sources : Sueno Ageson (*regum Daniæ histor.*). — Saxo Gramm. (*Hist. Danic. Lib. -1187*). — Adam de Brême, mort vers 1077 (*Histor. eccles., 754-1076*). — Ericus Olai (*Histor. Suecor. gothorumque, -1464*). — Snorro Sturleson (*Histor. regum Norwegiæ*), Haf., 1777, 4 vol. in-fol. — Voyez *Histoire de la littérature en Dannemark et en Suède*, par Xav. Marmier, in-8°, 1839.

par ces excursions maritimes qui, dans le siècle suivant, rendirent le nom des Normands terrible dans toute l'Europe. Charlemagne et ses fils combattirent un prince danois puissant dans le nord de l'Allemagne ; plus tard , vers 880 , Gorm-l' Ancien réunît pour la première fois sous une seule domination les tribus éparses du Dannemark. Dans le siècle suivant, un fait semblable, accompagné d'une tentative d'organisation militaire, s'accomplit en Norwège, sous Harold Haarfager. En Suède régnait, depuis les temps d'Odin, une ancienne famille royale dont l'autorité était nulle ; les tribus suédoises, divisées en deux races, les Suenones au nord, les Gothones au sud, n'avaient de point d'union que le sanctuaire de Sigutna.

Le Christianisme seul put donner quelque consistance à ces hordes anarchiques, et les réunir en corps de nation. Déjà en 826, un roi de Dannemark, cherchant refuge auprès de Louis-le-Débonnaire, avait accepté la religion chrétienne, et le pape avait envoyé des missionnaires en Scandinavie ; enfin saint Ansgar, dans la seconde moitié du neuvième siècle, arriva, par ses efforts soutenus, à conquérir pour la foi nouvelle de nombreux adhérents. Le Dannemark le premier se convertit ; mais ce ne fut qu'un siècle après les prédications de saint Ansgar, qu'un successeur de Gorm-l'Ancien, Harold II, contraint par les rois d'Allemagne, se déclara chrétien. Enfin Kanut-le-Grand, le conquérant d'Angleterre, établit définitivement le christianisme, en même temps qu'il donna une nouvelle organisation militaire au Dannemark. Vers la même époque, le roi de Suède Olav se convertissait, et Hako-le-Bon, Olav II le Saint et Magnus I le Bon, introduisaient la religion chrétienne en Norwège.

Cependant les guerres civiles et les guerres extérieures ne cessaient de déchirer ces peuples divisés. Des partages entre les fils des rois, des prétentions de la Suède et du Dannemark à la Norwège, des querelles égoïstes de toute espèce, empêchèrent longtemps le christianisme de porter ses fruits. Pendant trois

siècles dura le désordre. La Norwège, qui anciennement produisait les bandes les plus nombreuses et les plus aguerries, s'affaiblissait de plus en plus. En Suède montèrent successivement sur le trône les races royales des Stenkils (1059), des Suerker et des Bonde par élections alternatives (1194), et enfin des Folkunger (1250). Cependant, sous Eric-le-Saint, la Finlande avait été conquise et convertie ; sous Magnus Ladelas, la Gothie et la Suède proprement dite avaient été solidement unies. Le Dannemark seul fit des progrès réels. Les successeurs de Kanut-le-Grand marchèrent sur les traces de leur aïeul. Longtemps ils inquiétèrent l'Allemagne, et s'attaquèrent aux bords de la Baltique. Sous Waldemar I le Grand et Waldemar III, le Meklembourg et une partie de la Poméranie furent conquis. Des établissements étaient formés en Courlande et en Esthonie, le Holstein et tous les pays environnants reconnaissaient la suzeraineté danoise. Cependant des troubles intérieurs venaient d'interrompre le cours de cette prospérité, lorsque l'*Union de Calmar* sembla présager une nouvelle puissance aux peuples du Nord.

Le fils de Magnus II, roi de Suède et de Norwège, avait été chassé de Suède par Albert de Meklembourg. Mais il conserva la Norwège, et laissa cette couronne, ainsi que ses prétentions sur la Suède, à son fils Olav V, qui régna sous la tutelle de sa mère Marguerite de Dannemark. En même temps s'éteignit la ligne mâle des rois de Dannemark, et les Danois choisirent le même Olav, fils de leur Marguerite. Cette femme courageuse et intelligente régna bientôt seule après la mort prématurée de son fils. La bataille de Fållkæping lui fit raison d'Albert de Meklembourg ; les Suédois aussi reconnurent sa puissance, et bientôt fut scellée à Calmar (1397) l'union qui devait faire du Dannemark, de la Norwège et de la Suède un État fédératif, régi par un roi élu conjointement, avec garantie de la constitution particulière de chacun des trois États.

Mais cette union factice ne dura pas. Marguerite, par un

gouvernement ferme et sage , contint le désordre durant sa vie. Le Dannemark était prépondérant , la Suède se croyait sacrifiée ; chaque élection royale devait enflammer la discorde. Déjà sous le successeur de Marguerite , Éric , les Suédois et les Danois se révoltèrent. Sous Christophe , prince bavarois , les trois royaumes restèrent unis. Après sa mort , Christiern I , comte d'Oldenbourg , héritier du Holstein et du Sleswig , fut choisi par le Dannemark et la Norwège. Les Suédois ne le reconnurent qu'après avoir essayé de se donner un roi indépendant. Sous son fils Jean , la Suède se sépara définitivement en élevant à la dignité de vice-roi l'un des siens , Nielson Sture. Les efforts de Christiern II pour ressaisir cette couronne et la lutte victorieuse des Suédois pour leur indépendance , appartiennent à la période suivante.

La constitution des États scandinaves se développa lentement au milieu de troubles sans cesse renaissants. La royauté militaire et élective et l'organisation militaire des sujets en forma la base. Des rapports fréquents avec l'Europe civilisée , des alliances contractées avec les rois du midi , des relations commerciales avec les villes hanséatiques , introduisirent peu à peu les idées et les coutumes européennes. La constitution du Dannemark est la plus connue. Sous Éric Glipping (1282) , le Dannemark obtint une espèce de grande charte : déjà les réunions d'États étaient habituelles , et l'on y voyait comparaitre non-seulement les députés du clergé , de la noblesse et des villes , mais encore ceux des paysans , descendants des cultivateurs libres non militaires. Cependant le servage , et même l'esclavage existaient en Scandinavie. Une organisation semblable régissait la Suède et la Norwège. La tendance de la constitution était de devenir de plus en plus aristocratique. Cette tendance se manifesta surtout en Suède. Bientôt le haut clergé et les chefs de la noblesse devinrent maîtres du gouvernement. Au lieu d'affranchir les serfs , ils firent tous leurs efforts pour réduire en servage les paysans libres , et la rivalité des maisons

dominantes remplit l'État de factions , mortelles à sa puissance et à son avenir.

Les dernières lueurs de l'ancien esprit scandinave avaient brillé en Islande (1). Cette île , découverte par des Norvégiens et des Suédois à la fin du neuvième siècle , reçut enfin des établissements norvégiens sous Harold , au commencement du dixième siècle. Vers 928 quatre États y furent fondés. A la fin du dixième siècle s'introduisit le christianisme. Là brillèrent les derniers bardes du Nord , là fleurirent pour la dernière fois les chants mythologiques de l'antique Scandinavie. Nous avons dit que la collection des *Eddas* est due aux savants Islandais de ce temps ; à eux aussi nous devons les sagas et les anciens monuments de l'histoire scandinave ; des noms islandais , ceux de l'évêque Isleif , mort en 1080 , de Saemund Frode , d'Arc Torgelson Frode (1140) , de Snorro Sturleson , forment les premiers chaînons de la culture intellectuelle du Nord. Le commerce et la navigation aussi fleurirent en Islande. En 972 Eric Raude découvrit la Grønlande qui resta attaché par des liens religieux et commerciaux aux États scandinaves jusqu'au quinzième siècle , où toute relation fut rompue , probablement par un amas de glaces. D'autres colonies s'établirent dans la Winlande , pays du continent américain , dont on ne parle plus après le douzième siècle. L'Islande elle-même s'épuisa dans des querelles intestines. En 1262 , Magnus VII de Norvège la soumit. La civilisation factice qui y était née ne tarda pas à s'éteindre.

POLOGNE (2). A une époque incertaine plusieurs tribus de

(1) Voyez Finni Johannæi historia ecclesiast. Island., Havn., 1772 , 2 vol. in-4°. — Land nama , seu liber originum Islandiæ. Holm., 1774 , in-4°. — Torfaei , Historia Winlandiæ antiq. Haf., 1705 , in-8°. — Lettres sur l'Islande , par Xav. Marmier , in-8°, 1837.

(2) Sources : Kadlubek , évêque de Cracovie , mort en 1226 (de gestis Polonorum). — Bogophalus , évêque de Posen , mort en 1253 (chronicon). — Dlugosz , mort en 1480 (Histor. Polon.),

race slave s'étaient établies dans les contrées de l'Oder, de la Varta, et de la Vistule. Ces peuplades indépendantes furent les éléments dont se forma plus tard la nation polonaise.

Leur histoire primitive est obscure. Des traditions nombreuses, mais dénuées de toute certitude, la font remonter jusqu'à Jules César, et racontent les faits d'une longue série de rois. Mais alors la Pologne n'existait pas encore. Les tribus slaves divisées entre elles, païennes et polythéistes, semblables par leurs idées et leurs coutumes à tous les peuples primitifs, aux barbares de la Germanie comme aux sauvages de l'Amérique, ne formaient pas un corps de nation ; un seul point de contact les unissait : le choix d'un chef suprême dans la race royale issue du paysan Piast.

Comme partout ailleurs, ce fut le christianisme qui donna naissance à la nationalité polonaise et constitua son but d'activité. Mais ce fait se montre ici avec plus d'évidence que chez les autres peuples du Nord. C'était le moment où les Otton en Allemagne essayaient d'étendre leurs frontières en convertissant leurs voisins barbares ; des missionnaires furent envoyés en Pologne, et bientôt le duc des Poloniens, Mizislav, le Clovis de la Pologne, opéra la réunion des tribus et leur conversion. Mizislav avait pris une femme catholique ; à son exemple les guerriers acceptèrent la foi chrétienne : la destruction des idoles, la construction d'églises, l'institution d'un clergé, marquèrent les premiers pas de la nationalité nouvelle. Déjà sous ce règne les hommes d'armes tiraient l'épée pendant la messe « pour témoigner qu'ils étaient toujours prêts à combattre jusqu'à la mort pour l'Évangile du Christ. »

La Pologne était constituée ; Boleslav I<sup>er</sup>, le successeur de Mizislav, prit le titre de roi, et le conserva malgré les prétentions bientôt oubliées de l'empire, à la suzeraineté de la Po-

Lips., 1711, 2 vol. in-fol. — Cromer, mort en 1586 (de reb. gestis Polon.), Colon., 1519, in-fol.

logne. Celle-ci grandit rapidement sous ses premiers princes (992 -- 1139).

Parmi les successeurs de Mizislav, trois rois surtout, Boleslav I, Boleslav II et Boleslav III étendirent sa puissance par la guerre. Sous-eux la Pologne agit en tous les sens en soumettant des peuples et en les convertissant au christianisme. D'un côté on réunissait à la Pologne les populations slaves de la Silésie, de la Moravie, de la Lusace; de l'autre, on entraît sur le territoire des Russiens et des peuples de l'Est; enfin, l'on s'emparait d'une partie de la Poméranie en y introduisant la foi chrétienne.

Après la mort de Boleslas III, cette période de prospérité s'arrêta. La Pologne fut partagée entre les fils du roi; de tous côtés se formèrent de grands États feudataires; les discordes de la haute noblesse divisèrent le royaume. Cette période de troubles dura jusqu'en 1319 où Wladislas Lokietek réunit de nouveau les provinces séparées. Cependant, malgré ces discordes, la Pologne avait acquis la Gallicie, conquis la Podlaquie, repoussé l'invasion des Tartares. On avait attaqué les Prussiens encore barbares, et Conrad, duc de Mazovie, avait appelé contre eux les chevaliers Teutoniques, dont le grand-mattre, Hermann de Saltza s'engagea à conquérir la Prusse pour la Pologne. La Prusse fut conquise, en effet; mais les chevaliers teutoniques refusèrent de reconnaître la suzeraineté de la Pologne. De là de nombreuses guerres qui ne tardèrent pas à éclater.

Wladislas releva la Pologne, et quoiqu'il perdit la Silésie contre les rois de Bohême, il fut en général heureux dans ses guerres. Son fils Casimir-le-Grand marcha sur ses traces. Toute la force des Polonais se porta contre les Tartares, et on leur arracha la Podolie et la Wolhynie. La Lithuanie avait formé de tout temps un État indépendant; elle était encore païenne, et son voisinage était dangereux pour la Pologne. Louis de Hongrie, neveu de Casimir, avait succédé à celui-ci; la fille de Louis se maria au grand-duc de Lithuanie, Jagellon, qui devint en

même temps roi de Pologne. Les Lithuaniens acceptèrent le christianisme, et malgré des discordes postérieures, les deux États restèrent unis jusqu'au partage moderne (1384).

Sous Jagellon et ses successeurs, la Pologne s'éleva à son plus haut point de prospérité. Toujours fidèle à sa mission chrétienne, elle vit sans cesse s'accroître ses frontières. La guerre contre les chevaliers teutoniques éclate ; Jagellon lui-même remporte sur eux la victoire de Tanneberg, et les force à restituer à son fils la Samogitie (1436). Vingt-cinq ans plus tard, les Prussiens, impatients du joug des chevaliers, appellent de nouveau les Polonais, et après une guerre sanglante, l'ordre teutonique cède en toute souveraineté la Prusse occidentale à la Pologne, et lui promet l'hommage pour la Prusse orientale. La Pologne était la première puissance du Nord. La civilisation aussi y faisait des progrès marquants. Des rapports nombreux avec l'Italie et la France y répandaient les idées de ces pays. Dès le douzième et le treizième siècle la Pologne avait eu ses chroniqueurs, Gallus et Kadlubek, formés à l'université de Paris. Le quinzième siècle présente une foule de littérateurs et de savants qui préparent la période brillante de la littérature polonaise du seizième siècle, célèbre par les noms de l'historien Cromer, des poètes latins Janieki et Dantiscus et du grand astronome Copernic.

La constitution polonaise aussi se développait ; mais déjà on était entré dans la route fatale qui devait aboutir à la perte de la Pologne. La constitution la plus ancienne est peu connue ; on ignore si primitivement la couronne fut héréditaire ou élective. Lorsque l'œuvre militaire fut constituée, il y eut deux classes d'hommes libres : les nobles (militaires) et les paysans, assujettis aux premiers, mais francs de corps ; les colons serfs et les esclaves étaient peu nombreux. L'aristocratie féodale qui s'était formée après Boleslas III fut détruite par Wladislas Lokietek et ses successeurs ; mais à sa place s'éleva la noblesse inférieure qui bientôt fut aussi oppressive pour le peuple et pour le



roi. Ce fut au moyen des diètes que la noblesse put fonder sa suprématie. Souvenir des anciens plaids qui avaient existé en Pologne, la diète réunie, pour la première fois en 1331, fut régularisée en 1468. Originellement le clergé et la noblesse seuls y entraient; plus tard quelques députés des villes y furent admis, mais la noblesse y resta toujours prépondérante. Chaque district élisait dans ses assemblées de chevaliers (*diétines*), deux nonces, représentants de ses intérêts, et obligés de rendre compte de l'exécution de leur mandat. Devant l'omnipotence de ces diètes pâlirent et le sénat, grand conseil du roi, composé du haut clergé, de la haute noblesse et des grands fonctionnaires, et le pouvoir royal lui-même. Le caractère électif de celui-ci avait été reconnu sous Casimir-le-Grand, en 1339. Chaque élection maintenant fut précédée de capitulations (*pacta conventa*), garantissant les privilèges de la noblesse; bientôt les diètes enlevèrent à la royauté le droit de faire la paix et la guerre, celui de lever les impôts, celui de faire les lois. En même temps on rejetait toutes les contributions sur les cultivateurs; le servage s'appesantissait sur les paysans, on les déclarait incapables d'être propriétaires. Ces faits se passaient dans la seconde moitié du quinzième siècle. Le mal devait empirer encore pendant le seizième siècle, et conclure enfin à la catastrophe terrible du dix-huitième, à la lutte d'expiation et de régénération.

RUSSIE (1). Dans les vastes plaines qui forment aujourd'hui la Russie européenne, habitaient des peuplades de race diverse. Les Finnois et les Tchudes en occupaient la plus grande partie et tenaient exclusivement le nord. Au sud-est pénétraient les races Tartares; la ligne de l'ouest du Dnieper vers la Duna avait été envahie par des tribus slaves. Parmi ces der-

(1) Sources : Nestor, moine de la fin du onzième siècle, et ses continuateurs (Annales de 858 au milieu du seizième siècle), trad. en franç., Paris, 1838, 2 vol. in-8°.

nières se formèrent, dans le septième siècle, deux centres : l'un, méridional, à Kiew ; l'autre, septentrional, à Nowogorod. Les Slaves du midi furent soumis par les Chazares ; ceux du nord étaient inquiétés par les incursions des Normands de la Scandinavie. Ce fut contre ces incursions que les habitants de Nowogorod appelèrent à leur secours une bande de Russiens Varègues, c'est-à-dire de Suédois, suivant l'opinion la plus probable. Ruric, leur chef, se rendit maître de Nowogorod, et bientôt de tout l'État (850). D'autres Varègues fondèrent d'autres principautés ; Kiew se releva sous un de ces chefs guerriers. Bientôt les Russiens devinrent redoutables à leurs voisins par leurs excursions barbares. Les peuples tartares de la limite de l'empire d'Orient, et cet empire lui-même furent surtout en butte à leurs attaques, et, sous Ruric et son fils Igor, les princes de Kiew et de Nowogorod parurent plusieurs fois en conquérants sous les murs de Constantinople.

Alors furent établies des relations pacifiques. De Rome et de Byzance arrivèrent des missionnaires chrétiens. La femme d'Igor se convertit, mais son fils retomba dans le paganisme ; enfin, le fils de celui-ci, Wladimir-le-Grand, écouta les moines de Constantinople, et accepta le rite grec de la religion chrétienne. Le règne de Wladimir fut la première époque florissante du grand-duché de Russie. Il comprenait alors toutes les populations slaves à l'est de la Pologne et plus de vingt-quatre villes. Tout présageait que la Russie allait prendre une grande importance dans le nord de l'Europe (988).

Il n'en fut pas ainsi. La barbarie était profonde encore dans ces régions, le christianisme faible, les tribus peu liées entre elles et sous le gouvernement de chefs presque souverains. Wladimir partagea son duché entre ses douze fils ; bientôt naquit une anarchie effroyable, et l'État se morcela en plus de cinquante principautés particulières. Parmi celles-ci, la plus importante fut celle de Lithuanie, plus tard réunie à la Pologne, et qui comprenait toutes les régions spécialement appelées

Russies. Sur ces seigneurs désunis vint fondre l'irruption des Mongols, et pendant deux siècles la Russie, province asiatique, cessa d'exister comme État européen.

HONGRIE (1). Quoique les travaux, dont l'histoire de Hongrie a été l'objet, soient nombreux, et qu'il ne manque pas de documents, nous ne dirons que quelques mots de cette nation, qui ne joua que rarement un rôle important dans l'histoire européenne.

Nous avons parlé déjà des invasions par lesquels ce peuple, dont l'origine est si peu connue, et a donné lieu à tant de recherches, troublèrent l'Europe lors de la dissolution de l'empire carlovingien. A la tête des hordes Madjares, qui étaient venues de l'Asie, et qui avaient traversé l'État de Wladimir en Russie, était la race princière d'Arpad. Les tribus étaient au nombre de sept et avaient chacune un chef presque indépendant. Sous le règne de Geysa I, baptisé vers 980, le christianisme commença à pénétrer dans le pays; et enfin, sous le grand roi saint Étienne, se fit la conversion totale. Ce prince introduisit en même temps dans ses États les coutumes de l'Europe, établit une organisation militaire semblable à celle de l'Allemagne, et fut le véritable fondateur du royaume. Il transmit à son fils le titre de roi que lui accorda le pape.

Sa postérité régna jusqu'à la fin du treizième siècle. Durant cette période la Hongrie soumit les populations slaves du midi, la Croatie, la Servie, la Dalmatie. Cependant les discordes intérieures ne cessèrent de la déchirer. Comme en Pologne, le

(1) Voyez *Corpus Juris hungarici*, Tyrn, 1751, 2 vol. in-fol. — *Script. rerum hungar veteres*, etc., cura Belii et Schwandtneri, Vindob., 1746, 3 vol. — *Script. rerum hungar. minores* ed. Kovachich, Bud., 1798, 2 vol. in-8°. — Pray, *Annales veteres hunnorum, Avarorum et hungaror. usque ad. ann. 997.* Vind., 1763, 4 vol. in-fol. — 1564, Vindob., 1754, 5 vol. in-fol. — *Histoire des révolutions de Hongrie*, La Haye, 1739, 2 vol. in-4°.

pouvoir de la haute noblesse des Magnats était devenu excessif; nulle part le pouvoir royal ne fut plus chancelant, et la condition des serfs plus misérable.

Avec André III s'éteignit la descendance mâle d'Arpad (1301); la maison d'Anjou qui occupait en ce moment le trône de Sicile y avait droit par les femmes. Elle y monta dans la personne de Robert, auquel succéda Louis-le-Grand, le plus célèbre des rois de Hongrie. Louis, non-seulement se mêla avec succès des affaires de l'Italie, mais agrandit considérablement la domination hongroise vers le midi, et se fit élire roi de Pologne. Mais toute cette gloire disparut avec lui. Son gendre, Sigismond de Luxembourg, plus tard empereur, lui succéda, et après la mort de celui-ci, les droits à la couronne de Hongrie passèrent avec sa fille à la maison d'Autriche. Celle-ci cependant ne les posséda pas sans interruption. Après la mort d'Albert V, et sous la minorité de son fils Ladislas-le-Posthume, un chef de la frontière, Jean Hunnyade Corvinus, qui avait acquis une renommée européenne par ses combats glorieux contre les Turcs, fut gouverneur et son fils Mathias Corvinus succéda à Ladislas. Après celui-ci vint un prince polonais, roi de Bohême, Wladislas (1490), et ce ne fut qu'en 1527, sous Charles-le-Quint, que la maison d'Autriche ressaisit la Hongrie, qui depuis ne cessa d'être incorporée à cette grande monarchie.

**LES MONGOLS (1).** Depuis Mahomet les révolutions s'étaient succédées sans relâche dans l'Asie occidentale. Au commencement du treizième siècle un nouveau bouleversement vint mettre le mahométisme lui-même en danger et jeter la terreur dans l'Europe chrétienne.

(1) Voyez d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, La Haye, 1634, 4 vol. in-8°. — *Histoire des Mongols de la Perse*, trad. du Persan (de Raschild-Eldin), par Quatremère, t. 1, in-fol., 1837. — De Guignes. *Hist. des Huns*, etc.

Parmi les féroces hordes de Mongols qui habitaient le plateau central de l'Asie s'éleva un conquérant. Temoudchin auquel ses victoires valurent bientôt le titre de Djengis-Khan, le plus grand des khans (1206), sut rallier à lui les tribus éparses. Chef religieux annoncé par un prophète, guerrier infatigable, il les conduisit d'abord contre la Chine, à laquelle il arracha des tributs et des provinces, puis contre les princes Seljoucides de Kowaresm, dont l'empire fut conquis après une bataille sanglante (1224). De la mer Caspienne à l'Indus s'étendait la domination de Djengis-Khan; ses fils l'agrandirent encore. Un partage eut lieu entre les divers chefs de la famille du grand khan; Octai conserva les titres et les pouvoirs de son père, et sut marcher sur les traces du conquérant. La Chine du nord fut conquise. Batu, le général d'Octai, se dirigea vers le sud. Les steppes du Jaik au Dnieper furent soumises; la horde tomba accablante sur les princes de Russie qui cédèrent; de là elle se jeta sur la Pologne et arriva jusqu'en Silésie. Mais la Pologne résista par ses châteaux et ses forteresses; une bataille désastreuse pour les deux partis détruisit à Liegnitz une partie des forces mongoles.

D'un autre côté, un frère d'Octai Batu avait conquis la Sibérie et élevé son trône à Tobolsk. Houlagou-Khan s'était jeté sur l'Asie occidentale, y avait détruit toutes les principautés seljoucides, ainsi que le califat chancelant de Bagdad. Le sud de la Chine aussi était tombé sous Khoubilai-Khan, qui avait fondé une nouvelle dynastie.

Les conquêtes des Mongoles avaient été cruelles et dévastatrices au delà de toute expression. L'Europe émue, avait couru aux armes; le pape, par des exhortations puissantes, avait excité les fidèles à poser une digue au torrent qui menaçait de tout engloutir. Mais, sauf une ambassade adressée aux khans mongoles, quelques préparatifs de l'empereur Frédéric II, et les chevaliers de toute nation qui combattirent à Liegnitz, rien ne sortit de ce mouvement. L'empire Mongol, du reste, ne

tarda pas à se morceler. En Russie, les khans se rendirent indépendants, mais ne cessèrent de dominer les anciens habitants. Dans l'Asie occidentale, ils acceptèrent le mahométisme, et bientôt naquirent une foule d'États semblables à ceux des Seljoucides. La Chine aussi ne tarda pas à leur échapper.

Mais la terreur mongole n'était pas terminée. Déjà l'anarchie avait détruit la plupart des États mongols en Asie, lorsqu'il s'éleva dans les environs de Samarcande un nouveau conquérant, plus terrible que le premier. Ce fut Timour-Lenk ou Tamerlan. Bientôt les pays de l'Oxus et de l'Iaxarte reconnurent sa domination; les régions du Tigre et de l'Euphrate se soumirent, la Sibérie et la Russie furent attaquées, tandis que l'Inde était envahie, et que Delhy était conquis. Nous parlerons plus bas des victoires de Tamerlan sur les Turcs et leur sultan Bajacet. Tamerlan alliait à une férocité sans pareille et à une cruauté atroce envers les vaincus les qualités de l'administrateur; il donna des lois à ses peuples et propagea le mahométisme. Il mourut en 1405.

Le second empire mongol s'évanouit plus vite encore que le premier. Après plusieurs révolutions, un gouvernement national remplaça leur domination en Perse au commencement de la période suivante. L'Inde seule leur resta soumise, et ce fut un descendant de Timour qui, au même temps où tombait le pouvoir des siens en Perse, élevait le puissant empire de Delhy.

**TURCS. EMPIRE BYZANTIN (1).** Les révolutions de l'Asie, toujours identiques dans leurs principes et leurs effets, n'exercèrent pas une influence profonde sur la marche des affaires européennes. Celle qui vint placer sur un trône chrétien un prince mahométan, qui, en détruisant l'ancien empire de Byzance, introduisit le mahométisme dans l'Europe même, eut de plus grandes conséquences.

(1) Voyez de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, trad. en franç., 1838, in-8° (non terminée).

Une faible partie de l'Asie-Mineure était restée aux Grecs. Le reste réuni, sous les sultans seljoucides d'Iconium, avait été morcelé après la première invasion des Mongols et s'était rangé sous leur suzeraineté. Des principautés indépendantes se partageaient cette région vers la fin du douzième siècle ; et au sein de l'une d'elles, dans une partie de l'ancienne Phrygie s'était établi le chef d'une horde turque, Etroghul, dont la race allait bientôt jouer un grand rôle.

Le fils d'Etroghul, Osman, sut en peu de temps arrondir ses possessions (1309). Les provinces musulmanes, comme les possessions byzantines, devinrent le but de ses attaques. La Bithynie fut conquise. Brousa (Pruse) devint la capitale du nouvel État. Our-Khan, le fils d'Osman, fit de nouveaux progrès. Les princes turcs se présentaient comme les défenseurs de la foi de Mahomet, comme les restaurateurs de l'ancienne puissance de l'Islam. Sous Our-Khan une grande partie de l'Asie-Mineure fut soumise ; la chute de Nicée força les empereurs de Byzance à abandonner toutes leurs possessions asiatiques, et déjà les Turcs étaient pour eux des voisins redoutables. Our-Khan, en même temps, organisait son peuple. Il instituait la fonction de visir, c'est-à-dire de premier portefaix qui, sans cesser d'être l'esclave du sultan, est investi d'un pouvoir sans bornes et chargé d'une responsabilité terrible ; il créait la milice des janissaires, recrutée parmi les enfants chrétiens prisonniers, milice sans famille et sans patrie, aveuglément dévouée à ses chefs.

Déjà on avait fait de fréquentes incursions en Europe. La prise de Gallipoli donna lieu à un établissement fixe. Les empereurs de Constantinople s'étaient efforcés de vivre en paix avec leurs dangereux voisins. Michel Paléologue, le restaurateur du trône grec de Constantinople, avait tenté en vain de réunir son Église avec l'Église de Rome. L'union décrétée au concile de Lyon en 1274, fut rompue de nouveau sous son fils Andronic-l'Ancien, et l'empire byzantin, opiniâtre dans sa séparation de

l'Occident, se désorganisait de plus en plus. A Andronic-l'Ancien succéda Andronic III, et à celui-ci Jean Paléologue, qui se vit forcé de partager l'empire avec Jean Cantacuzène son beau-père. La discorde intérieure affaiblissait l'État, lorsque soudain le successeur d'Ourkhan, Amurat I, porta ses armes dans les terres européennes. Andrinople fut prise ; la bataille de Cossova détruisit les forces des Serviens.

En même temps Bajazet Ilderim (le foudre) succédait à Amurat, et Manuel, fils de Jean Paléologue, montait sur le trône de Constantinople. Bajazet était un conquérant orgueilleux et terrible. Il fit mettre à mort son frère d'après ce précepte du Coran : « La révolte est pire que l'exécution, » et l'application de ce précepte passa bientôt en maxime d'État dans l'empire turc, ainsi que celui-ci : « La mort d'un prince est moins regrettable que la perte d'une province, » au nom duquel on justifiait l'exécution des prisonniers de guerre de haut rang. Bajazet continua les conquêtes d'Amurat dans les régions du Danube. Alors arriva la grande armée des chevaliers français et hongrois qui voulait exterminer ces Turcs envahisseurs. Mais la désastreuse défaite de Nicopolis rappela les journées de Crécy et de Poitiers. Bajazet, enivré de ses victoires, osa défier le conquérant de l'Asie, Tamerlan. Une bataille sanglante abattit l'orgueil du sultan. Fait prisonnier, il mourut en captivité, malgré les bons traitements qu'il reçut de son vainqueur mongol.

Les fils de Bajazet se disputèrent les possessions turques. L'empire grec respira. Cependant Mahomet I releva la puissance ottomane, et son fils Amurat II marcha sur ses traces. L'empire byzantin, réduit pour ainsi dire au territoire de Constantinople, ne se sauvait que par les concessions les plus humiliantes. En vain implorait-il les secours de l'Occident, en vain Jean VII, fils et successeur de Manuel, tenta-t-il, au concile de Florence, d'opérer la réunion des deux Églises. Les Grecs, dans leur opiniâtreté, rejetèrent cet accommodement, et les secours des Latins n'arrivèrent pas. Amurat était occupé



par Jean Hunyade de Hongrie et par les Albanais révoltés sous Georges Castriot, que les Turcs nommaient Scanderbeg. Une expédition conduite par le jeune roi de Pologne, Wladislas II, aboutit à la bataille de Narva, aussi malheureuse que celle de Nicopolis. Partout triomphèrent les armes des Turcs.

Enfin, lorsque Constantin XIII eut succédé à Jean VII, et Mahomet II à Amurat, le signal fut donné de la destruction de l'antique empire. Mahomet s'avança vers Constantinople. La ville se défendit avec acharnement ; mais force resta au nombre, et après une lutte terrible, Byzance fut emportée et livrée aux soldats vainqueurs. L'empire romain avait cessé d'exister (1453).

Mahomet ne borna pas là ses conquêtes. Le reste de la Grèce, la Bosnie ; les côtes de l'Adriatique furent soumises. Jean Hunyade put à peine sauver Belgrade. Scanderbeg aussi fut vaincu. Des troubles intérieurs arrêtaient l'essor de l'empire ottoman pendant le reste du quinzième siècle, sous Bajazet II, le fils de Mahomet. Mais il devait, avec Sélim et Mahomet III, reprendre toute sa vigueur au commencement de la période suivante.

---

**QUATRIÈME PÉRIODE.**

Nous entrons dans une nouvelle période de l'histoire du christianisme. Un changement fondamental s'est opéré, et un esprit tout nouveau va diriger l'avenir. Les germes du mal, développés pendant les deux siècles précédents, fleurissent et fructifient.

Jusqu'au treizième siècle en effet, la société marcha droit et ferme vers son but. Les pouvoirs eux-mêmes la conduisirent dans la voie progressive : les noms de Constantin, de Clovis, de Charlemagne, de Grégoire VII, marquent les points culminants des révolutions sociales. Maintenant les pouvoirs ont déserté l'initiative, les masses s'agitent en vain sans direction et sans intelligence. La foi et le dévouement ont cessé d'être les mobiles. Les instincts égoïstes et les passions gouvernent.

En religion, le protestantisme, en politique générale, le droit des gens qui sanctionne la souveraineté par droit divin des rois et l'équilibre européen ; tels sont les principes qui dirigent la société depuis le quinzième siècle jusqu'à la révolution française : plus de progrès dans les institutions, plus de système représentatif, plus d'abolition de servage ! A peine s'il y eut quelques progrès intérieurs dans la constitution des États. Encore ce fut la France et l'Angleterre seules qui jouirent de ce bénéfice.

Est-ce à dire que cette période moderne, si orgueilleuse envers les siècles antérieurs, n'ait rien produit, rien créé, rien donné à la civilisation ? Non certainement. Si le progrès des institutions fut arrêté absolument, un autre grand fait social fut accompli : la découverte et la colonisation des contrées situées hors de l'Europe. Mais l'œuvre réellement éclatante qui carac-

térise cette période de l'histoire de la civilisation, ce sont les progrès des sciences. Nous entrons dans l'époque proprement scientifique du christianisme. Les mystères de la création se dévoilent enfin ; l'homme se rend maître de la nature, et les moyens s'apprentent pour la mise en pratique, large et bienfaisante, de la morale du Christ.

Le protestantisme et les luttes qu'il engendra, le système politique et colonial de l'Europe, les progrès de la science, voilà les faits principaux de l'histoire moderne. Ils furent préparés par quelques faits moins généraux que nous réunirons dans un chapitre spécial. Nous voulons parler de la renaissance des lettres, de la découverte de la route des Indes et de l'Amérique, des querelles européennes pour l'Italie et de la grande lutte entre Charles-Quint et François I.

## CHAPITRE I. — LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE ET LE COMMENCEMENT DU SEIZIÈME.

*La Renaissance.* Pendant le quinzième siècle, au moment même où la foi s'affaissait, où les pouvoirs chrétiens perdaient le sentiment de leur but et de leur devoir, l'amour de l'antiquité se réveillait avec une vive ardeur. Bientôt un engouement général s'empara de la société. On admira exclusivement les Grecs et les Romains, on méprisa l'art chrétien, on négligea les littératures nationales. On appela ce retour la *renaissance*. Nous en subissons les conséquences encore aujourd'hui.

Ce fut en Italie d'abord que se pronouça le mouvement vers les lettres antiques. Déjà le roi de Naples, Robert, après lui Pétrarque et Boccace, avaient dirigé les esprits sur ce terrain ; plus tard, le disciple de Pétrarque, Jean Malphagino de Ravenne, et un Grec, Manuel Chrissoloras, enseignèrent les langues classiques à Padoue, à Florence et à Milan, et bientôt une foule d'hommes distingués surgirent à leur suite. Alors les princes italiens, jaloux de réunir autour d'eux une cour

brillante d'artistes et de littérateurs, comblèrent de faveurs la science tout entière. Des sociétés de savants, des académies comme celle de Platon, furent fondées à Naples, à Florence, à Venise, à Rome. On fit des collections de manuscrits; on fit copier et recopier les auteurs anciens; partout on rivalisa d'ardeur pour remettre en lumière les écrits qui avaient fait la gloire de l'antiquité. Gasparino, Traversari, Leonardo Bruni, Poggio Braccolini, Guarino, Laur. Valla, Filelfo, Hermolaus Barberus, Marcilius Ficinus, se rendent célèbres en Italie pendant la dernière moitié du quinzième siècle. Un élève de Chrysoloras était venu porter les études philologiques à Paris, où plusieurs hommes s'en emparèrent aussitôt, principalement Gaguin et Jean Lapidanus; en Allemagne elles étaient propagées par Agricola, en Angleterre par Linacre.

L'invention de l'imprimerie venait en ce moment de créer un moyen immense pour la propagation des idées. L'histoire de l'invention de l'imprimerie est obscure et a donné lieu à des controverses nombreuses. Depuis longtemps on connaissait l'art de graver sur bois, et dès le commencement du quatorzième siècle, des gravures de saints et des cartes à jouer gravées étaient dans le commerce. L'imprimerie semble avoir été inventée en même temps par Koster (à Harlem), mort vers 1440, et par Jean Gutenberg. Ce dernier, noble mayençais, s'établit à Strasboug en 1420; il conçut l'idée de fondre des lettres mobiles en métal pour la reproduction des manuscrits, et fit ses premiers essais après 1430. De retour à Mayence en 1444, Gutenberg, qui s'était associé à plusieurs hommes riches, principalement à l'orfèvre J. Fust, perfectionna son œuvre. L'invention de Koster se perdit; celle de Gutenberg, développée sans cesse, a produit les résultats immenses que devait en tirer l'esprit moderne.

Ce fut l'instrument de la renaissance. Au commencement du seizième siècle, en effet, l'ardeur avec laquelle on étudia la science antique redoubla. Pius Alde Manuce, savant distingué

lui-même, venait de fonder à Venise la célèbre imprimerie des Alde, conduite pendant plus d'un siècle par lui, son fils et son petit-fils, et destinée à reproduire les travaux scientifiques. Alors on étudia les textes avec soin, on les édita, les traduisit, les commenta. Les lois, les mœurs et les usages de l'antiquité furent l'objet de recherches savantes. Mais avant tout, on essaya de reproduire la manière des anciens, leur forme d'art, leur style. Ce fut le bel âge des études *humanistes*. Cicéron devint l'homme par excellence, le génie supérieur sur lequel un doute eût été un crime. Une admiration aveugle saisit les hommes pour tout ce qui était antique, par cela seul que c'était antique. La vénération quitta les saints et les grands hommes chrétiens pour se repaître aux autels du paganisme.

La seule chose que l'humanité gagna à ce mouvement, ce fut le retour vers l'esprit d'érudition et de recherches profondes, ce fut l'élaboration d'excellents matériaux pour l'histoire ancienne. Sans doute les travaux de tant de savants du seizième siècle sont d'un prix inestimable : Aléandre, Jul. Cés. Scaliger, Sigonius, P. Vettori en Italie, en France, Budé, Toussain, Turnebu, Morel, Hottoman, les frères Pithou, Jos. Jul. Scaliger, Isaac Casaubon et la famille des Étienne, rivaux des Alde par leur imprimerie, bien supérieurs à eux par les services qu'ils rendirent à la science, tous ces noms, célèbres dans l'histoire de l'érudition, marquent une carrière de grands progrès dans la connaissance de l'antiquité. Mais, d'un autre côté, la perte de l'art catholique, la décadence des littératures nationales, la perversion du goût par l'imitation fade des formes anciennes, la reproduction des théories morales et politiques de l'antiquité, l'esprit d'irrégion et de scepticisme, favorisé par l'étude des philosophes païens, forment un contraste pénible avec les acquisitions réelles, et l'on se demande si l'humanité n'a pas payé trop cher quelques résultats d'érudition par cette modification fondamentale dans ses croyances, par cet oubli de l'inspiration chrétienne, qui seule pouvait la conduire à son but.

Dès le commencement du quatorzième siècle, en effet, l'art catholique avait subi une décadence notable. En même temps que les croyances avaient faibli, que les pouvoirs catholiques étaient tombés, la belle architecture du moyen âge s'était transformée. Les monuments de cette époque ne présentent plus la simplicité majestueuse des siècles précédents. L'ogive s'est allongée et a changé de caractère. Des ornements accumulés, brisés, contournés de toute façon, remplacent les lignes pures et graves des anciennes cathédrales. Cette décadence gothique dure près de deux cents ans. Au commencement du seizième siècle, une nouvelle période commence. Alors les princes et les seigneurs bâtissent des palais où le style gothique se mêle aux formes de l'antiquité. C'est le style proprement dit de la renaissance, qui, à mesure qu'il marche, se rapproche de plus en plus du style grec et romain. Bientôt des palais et des maisons particulières, la renaissance passe aux églises, et contrairement à ce qui se faisait dans les périodes de foi et de croyance, c'est l'architecture civile qui transforme l'architecture religieuse.

La peinture aussi suivit le sort de l'art catholique, la peinture, la dernière venue des formes de l'art chrétien, et celle qui, par conséquent, garda le plus longtemps sa pureté primitive. D'anciens modèles byzantins avaient conservé le goût de la peinture en Italie; et dès le treizième siècle, cet art, qui jusque-là avait servi principalement à l'ornementation des églises et des manuscrits, était devenu une spécialité distincte. La manière byzantine s'était perpétuée. Les monuments les plus anciens de la peinture italienne, les tableaux de Guido de Sienne et de Cimabué de Florence, quoique inspirés d'un puissant sentiment religieux, présentent encore toute cette roideur de formes, et cette imperfection de dessin qui caractérise la peinture du Bas-Empire. Giotto enfin fut le véritable créateur de l'école de Florence (1320). A sa suite, une série d'hommes de génie trouvèrent, dans les inspirations d'une foi profonde, l'i-

déal de la peinture chrétienne. En même temps les connaissances techniques se développaient de plus en plus. Sous Angelico de Fiesole, Massaccio, Fra Bartholomeo, l'école de Florence arrivait à son plus haut degré de splendeur, tandis qu'une de ses branches, l'école d'Ombrie, produisait Péruugin et Raphaël, et que la peinture allemande, créée sur les bords du Rhin par les frères Van Eyk, atteignait son apogée sous Albert Durer, à Nuremberg.

Ces progrès avaient été accomplis dans la seconde moitié du quinzième siècle. Au commencement du seizième, l'art se trouva dans sa période la plus brillante. Jamais l'Italie n'avait réuni autant d'hommes de génie : Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, le Titien, les Véronèse excitaient l'admiration et l'envie des étrangers. Mais déjà le souffle destructeur de la renaissance s'était fait sentir. Ces hommes bientôt abandonnèrent la tradition chrétienne pour imiter les formes du paganisme. Après eux, la peinture déclina rapidement. Les maîtres formèrent encore quelques élèves, mais ceux-ci n'eurent plus de successeurs. Pendant la réaction catholique du seizième siècle, quelques individualités brillèrent encore : les Carrache, le Dominiquin, Guido Reni, le Caravage. Puis les écoles d'Italie disparurent. En Allemagne, le protestantisme arrêta du coup l'essor des beaux-arts (1).

La poésie nationale était également tombée dès le quatorzième siècle. En Italie, Boccace seul avait eu des imitateurs. Les poésies légères, les contes érotiques et plaisants seuls pouvaient charmer les loisirs de la société princière. En France et en Allemagne, les chantes des cycles poétiques se taisaient. Mais avec la rhétorique cicéronienne, avait reparu la poésie inspirée par Ovide et Virgile. Alors revinrent les comparaisons mythologiques, les allusions, les images, les allégories puisées

(1) Voyez l'ouvrage cité de M. Rio, et Vasari, *Vie des peintres*, etc., de l'Italie, trad. en franç., gr. in-8°.

dans la fable. La théologie même fut envahie par les dieux de la Grèce. Les cantiques sacrés répétaient les idées païennes : l'on représentait la Sainte-Vierge avec les attributs de Vénus.

La science du Droit suivit le mouvement des études humanistes. Les méthodes scolastiques imposées au Droit romain par Bartole (1340) furent secouées. Alciat fut le chef d'une école nouvelle, qui allia la philologie et les antiquités à l'étude de la jurisprudence, et cette école jeta un vif éclat en France au seizième siècle, sous Cujas, Donneau, Fabre, Godefroy. Mais ces travaux ramenèrent de plus en plus les esprits vers le Droit romain. Le Droit coutumier passa au second rang. Au lieu de perfectionner les institutions nées du christianisme, on fit retour vers les législations de l'antiquité païenne.

Le renouvellement des études anciennes contribua puissamment à la propagation des idées d'incrédulité et de scepticisme. La plupart des savants que nous avons nommés étaient ouvertement ou secrètement adonnés au protestantisme. Peu avant Luther, Reuchlin avait répandu en Allemagne le goût des lettres païennes, et en même temps les idées d'indépendance spirituelle, les attaques contre le dogme et l'Église. Au moment même du protestantisme, un savant, dont la réputation était européenne, Érasme de Rotterdam, établi à Bâle, esprit fin et mordant, attaquait l'Église, et quoique prononcé contre Luther, propageait des doctrines hostiles au catholicisme, tandis que Machiavel et Bodin, dans leurs livres politiques, justifiaient le pouvoir absolu des rois, et renouvelaient les idées sociales d'Aristote et de Platon.

C'était pour la philosophie et les sciences physiques et naturelles que se préparait une véritable rénovation. Mais elle ne put avoir lieu qu'après que les enveloppes antiques furent complètement secouées. Avec Occam (mort en 1347), le nominalisme avait triomphé dans la scolastique. Maintenant on s'apprêtait à porter le coup de mort à cette science. On désertait les formes subtiles dont elle s'était chargée à la suite d'Aristote ; mais c'était pour



quelques-uns afin de revenir au péripatétisme pur, pour d'autres, afin de renouveler le stoïcisme ou le platonisme. La philosophie de Platon, ou plutôt des Néoplatoniciens d'Alexandrie, fut cultivée surtout par les hommes livrés aux sciences naturelles. On la mêlait aux théories cabalistes des Juifs, aux croyances alchimistes du moyen âge; on créait une science d'esprits invisibles, d'émanations divines, intervenant dans les opérations de la nature, et que l'on cherchait à soumettre à la volonté de l'homme par un art magique. Les noms de Georges Vinctus, de Cornélius Agrippa, et surtout de Paracelse, marquent cette période de la science.

C'étaient des essais confus dont devait sortir plus tard la science moderne. Déjà alors elle s'était enrichie de découvertes qui devinrent plus tard de puissants moyens. La boussole, dont on retrouve les traces depuis la fin du douzième siècle, avait été appliquée à la navigation. L'invention des verres à lunettes, qu'on attribue au dominicain Spina, de Pise, ouvrait la voie à des investigations nouvelles. Enfin l'art de la guerre s'était emparé de la composition fulminante depuis longtemps connue dans les couvents, et que le moine Berthold Schwartz de Fribourg, employa le premier à lancer des projectiles. L'usage en devint commun dès le milieu du quatorzième siècle, et, au moment où nous sommes arrivés, il avait changé, avec l'introduction des armées permanentes, toute la science militaire.

*Découverte de la route nouvelle des Indes et de l'Amérique*(1).

(1) Sources : Voyez De Barros, la decadas de Asia, Lisb., 1552; Lafitau, Conquêtes des Portugais, 1732, in-4°. — Sur l'Amérique, voyez les historiens espagnols Herrera, Torquemada, Sahagun, la collection de M. Ternaux Compans, et la bibliographie qui s'y trouve jointe, et : Robertson, Histoire de l'Amérique; Wash. Irving, Vie de Christophe Colomb, trad. en français, 3 vol. in-8°; le même, Histoire des

Ce fut le Portugal qui lança les nations de l'Europe dans la voie des découvertes et entrevit d'abord les relations nouvelles qui allaient changer la face du monde.

Une activité remarquable dans l'esprit de la nation, des entreprises nombreuses et suivies contre les Maures d'Afrique, enfin, une série de rois d'une haute capacité et d'hommes de génie pour les servir, telles furent les causes de la haute prospérité où s'éleva alors le Portugal. C'est sous Jean I, au commencement du quinzième siècle que commence cette période brillante. Elle arrive à son apogée sous Jean II, Emmanuel-le-Grand et Jean III. Malheureusement elle devait être de courte durée.

Dès l'an 1410, Henri-le-Navigateur, l'un des fils du roi Jean I, dirige les voyages d'exploration. Madère est découverte en 1419, les Azores en 1449, les îles du cap Vert l'année suivante. Vers 1484 les Portugais forment des établissements commerciaux au Congo et l'année 1486 Barthélemy Diaz affronte le cap des Tempêtes. Bientôt apparaît, sous Emmanuel-le-Grand, le grand Vasco de Gama. Il tourne le cap des Tempêtes, qui devient celui de Bonne-Espérance, aborde à Calicut, et peu après, Cabral, le même qui plus tard découvrit le Brésil, forme un premier établissement à Cochin (1498).

Les côtes du Malabar étaient soumises, comme le reste de l'Inde, à une foule de princes, divisés entre eux, sans force et sans énergie. Les Portugais, soit par la terreur des armes, soit par une politique habile et des concessions bien entendues, savent les rendre inoffensifs. Un homme de génie, Albuquerque est envoyé en qualité de vice-roi pour consolider la domination nouvelle. Albuquerque s'empare d'abord de Goa, im-

compagnons de Christophe Colomb, trad. en français, 1834, 3 vol. in 8°; Raynal, Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes, 1781, 10 vol. in-8°.

portante par sa position militaire et commerciale et qui devient la capitale de la colonie ; par l'occupation de Socotora , il empêche tout commerce par la mer Rouge entre les Indes , d'un côté, l'Égypte et l'Arabie de l'autre ; par la prise d'Ormuz il se rend maître de la navigation du golfe Persique. Peu après il fonde des établissements dans l'île de Ceylan , dans les Moluques et à Malaca , et meurt en 1515 , regretté autant pour sa justice et son désintéressement , que pour ses capacités administratives et militaires. •

Les établissements portugais étaient dans toute leur fleur. Un vice-roi y exerçait un pouvoir absolu. Le commerce, dirigé par le gouvernement, prit des accroissements immenses. Non-seulement toutes les relations commerciales entre l'Inde et l'Europe étaient tombées aux mains des Portugais , mais ceux-ci s'étaient emparés même du commerce intérieur de l'Inde , des relations entre l'Inde , l'Égypte , l'Arabie et la Perse. Toutes les marchandises de l'Inde étaient forcées de passer par Lisbonne. Les ports de la Méditerranée étaient ruinés.

En même temps Christophe Colomb avait découvert le nouveau monde. Il était, vers la fin du quinzième siècle, une foule d'hommes à l'esprit chevaleresque, aux sentiments nobles et généreux, pleins d'activité et d'énergie , et désireux de s'illustrer au service de la religion et de l'humanité. Christophe Colomb était un de ces hommes. Il avait conçu l'idée d'un monde occidental , d'une terre touchant à l'Orient aux Indes ; il considérait comme un devoir chrétien de conquérir cette terre au christianisme. Vis-à-vis d'un tel caractère, il est indifférent , sans doute , de savoir si Colomb eut connaissance des découvertes des navigateurs islandais en Amérique. Pour vérifier son hypothèse, il fallait une constance à toute épreuve , une volonté inébranlable : la gloire qu'il a recueillie lui est acquise à juste titre.

A force de prières et d'obsessions , il obtient trois vaisseaux de la reine Isabelle de Castille. Après une navigation pénible

il touche à l'île de Saint-Salvador, le 11 octobre 1492, et forme bientôt après, le premier établissement espagnol à Saint-Domingue.

Trois fois encore Colomb fait le voyage de l'Europe à Saint-Domingue. Par de nouvelles explorations il complète ses premières découvertes. Sur ses pas une foule d'aventuriers parcourent ces mers nouvelles. Des établissements se forment à Cuba, à Porto-Rico, à la Jamaïque. Les côtes du golfe du Mexique sont reconnues. Balboa occupe le golfe Darien, et Panama s'élève.

Ces colonies espagnoles étaient bien différentes de celles qu'avaient fondées les Portugais. Ceux-ci avaient cherché avant tout à former des établissements de commerce; mais avec l'Amérique le commerce n'était pas possible encore. Le seul but des Espagnols fut donc d'exploiter les richesses métalliques de leurs nouvelles possessions. Cette première colonisation, abandonnée aux particuliers, opérée presque toujours par des hommes avides et sans frein, eut tous les caractères du brigandage. Impitoyable pour les malheureux Indiens, elle anéantit la race indigène des Antilles. Il n'en devait plus être ainsi, lorsque l'action régulière du gouvernement eut succédé aux courses des aventuriers.

Deux grandes conquêtes, celle du Mexique et celle du Pérou, achevèrent de fonder la domination de l'Espagne sur l'Amérique.

Déjà la connaissance du grand empire mexicain était arrivé aux oreilles des conquérants. Vélasquez, le gouverneur de Cuba, en rêve la conquête, et il confie l'entreprise à Fernand Cortez. Cortez était un soldat éprouvé, d'une présence d'esprit rare, éloquent, persuasif, d'une constance inébranlable. Avec cinq cents soldats, cent neuf matelots, quelques chevaux, quelques pièces d'artillerie, il va conquérir le plus grand État de l'Amérique. Nous avons parlé de cet État dans notre premier volume. Cortez passe à Tabasco, amène des femmes indiennes qui lui

servent d'interprètes, débarque à Véra-Cruz, et bientôt s'avance contre Mexico. Les Tlascalteques, qu'il trouve sur sa route, essayent en vain de lui résister. Il profite de leur haine contre les Mexicains et fait alliance avec eux, et le roi du Mexique, Montezuma, qui n'ose pas combattre, introduit lui-même dans Mexico, sa capitale, le cortège triomphal des Espagnols. Bientôt cependant il cherche à secouer leur joug; Cortez se saisit de lui et le tient prisonnier dans son palais. Alors les Mexicains se soulèvent. Cortez, en butte à l'envie de Velasquez, est forcé de quitter Mexico, pour gagner les troupes que le gouverneur de Cuba envoie contre lui. A son retour, il trouve la capitale en insurrection; des combats journaliers épuisent ses forces, Montezuma lui-même périt de la main de ses sujets. Enfin, il se résout à évacuer la ville; malgré une retraite désastreuse sur les digues du lac de Mexico, il défait les troupes indigènes dans une grande bataille, revient sur Mexico, s'en empare après un siège pénible, et fait prisonnier le nouveau roi Guatimozin. Le supplice des principaux chefs, et la répression énergique de toutes les tentatives d'insurrection firent le reste. Le Mexique était acquis aux Espagnols (1521).

La conquête du Pérou fut plus facile encore. Des Indiens avaient donné connaissance à Balboa de cet empire; trois aventuriers, François Pizarre, Diégo d'Almagro, Fernand de Luques se concertent pour s'en emparer. La guerre civile venait de désoler cette contrée : les deux fils du dernier empereur, Huascar et Ataliba, s'étaient disputé la succession, et la victoire était restée à Ataliba. Pizarre, débarqué avec cent quatre-vingts soldats et trente-sept chevaux, s'avance vers le séjour royal sans trouver de résistance. L'empereur vient au devant de lui : une attaque subite, pendant une entrevue paisible, disperse le cortège impérial; les incas sont massacrés, l'élite des chefs péruviens périt dans le carnage. L'empereur prisonnier, meurt bientôt de la main du bourreau. En vain le peuple se soulève partout, de nouveaux renforts arrivent aux

Espagnols , et bientôt leur domination au Pérou est solidement établie (1532).

Après la victoire , les vainqueurs se divisèrent. Almagro réclama sa part de la conquête. Le fils de Pizarre battit le vieillard , le prit et le fit exécuter. Bientôt après Pizarre lui-même périt des mains des amis d'Almagro , conjurés contre lui. Longtemps encore , sous différents personnages , la guerre civile décima les Espagnols , et l'ordre ne fut rétabli enfin , que par Pédro de la Gasca , envoyé par le gouvernement central (1548).

Telles furent les origines du système colonial des nations de l'Europe. Plus tard il devait prendre de vastes développements. Nous verrons que les Espagnols , après avoir fondé leur domination par la force des armées et la terreur des supplices , surent la conserver par une administration bienfaisante , qu'ils respectèrent les indigènes et les convertirent au christianisme , et que , vainqueurs et vaincus , se confondirent en une seule nation , dont ces derniers forment la plus grande majorité.

*Situation de l'Europe. L'Espagne. Guerres des Français en Italie* (1). Une nouvelle ère politique commence pour l'Europe. Les nations se mettent en contact et se heurtent ; de nouveau il y a lieu à une histoire européenne. Mais ce ne sont plus les peuples qui se réunissent dans un devoir commun : l'intérêt maintenant est le maître ; le point de réunion est un champ de bataille ; ce sont les ambitions royales qui s'entrechoquent et se détruisent.

(1) Sources : Quicciardini , mort en 1540 (Histoire d'Italie , 1493-1532). — Paul Jove ( Histor. sui temp. , 1494 - 1547 ). — Histoire de Charles VIII , recueilli. par Godefroy , 1684 , in-fol. — Lettres de Louis VII et du cardinal d'Amboise. — Mémoires de du Bellay , etc. — Voyez de Ségur , Histoire de Charles VIII , 1834 , in-8° ; et sur toute la période : Rœumer , Geschichte Europas ( Histoire de l'Europe depuis la fin du quinzième siècle ) , Leips. , 1832 et suiv. , 6 vol. in-8°.

Une nouvelle puissance venait d'entrer dans le système des États de l'Europe centrale. Isabelle de Castille s'était mariée à Ferdinand d'Aragon (1469), et l'Espagne, quoique bien éloignée de l'unité intérieure, apparaissait une et compacte dans les affaires européennes. Ferdinand et Isabelle avaient tous deux également le génie du gouvernement. Une expédition heureuse contre les derniers Maures d'Espagne, terminée par la chute de Grenade (1492), détruit la dernière domination étrangère; des mesures sévères prises contre les Maures et les Juifs et l'établissement de l'inquisition assurent l'unité religieuse; une administration sage et ferme conserve la paix intérieure; l'Amérique fournit ses trésors, et Ferdinand aussi rusé et astucieux qu'entreprenant, n'attend que la conflagration de l'Europe pour y intervenir à son profit.

En Allemagne régnait Maximilien, prince à grands projets, mais sans suite dans les idées. Il avait fondé la grandeur de la maison d'Autriche, en se mariant avec Marie de Bourgogne. Son fils, en épousant la fille d'Isabelle et de Ferdinand, porta de nouvelles couronnes dans sa famille. Cette grande puissance pouvait être employée alors contre les Turcs qui faisaient tous les jours des progrès nouveaux. Là était l'intérêt européen; celui des rois plaça la lutte sur un autre terrain,

Nous avons dit ce qu'était devenue l'Italie. Les États qui s'y étaient fondés, étaient rivaux et ennemis; chacun voulait s'étendre, chacun craignait que ses voisins n'eussent le même désir. Depuis le pape Sixte IV, les pontifes avaient complètement perdu de vue leur position religieuse. Sixte IV n'avait eu d'autre but que de constituer à tout prix des principautés pour ses neveux; son successeur, Alexandre VI, qui personnifiait en lui tout l'opprobre de la cour romaine, poursuivait le même but. Il y avait en outre un sujet de discorde: les princes d'Aragon étaient peu affermis sur leur trône de Naples, et la maison d'Anjou avait légué ses droits à la maison royale de France. Ce fut alors que le successeur de Lorenzo, Pierre de Médicis, s'é-

tant allié à Ferdinand de Naples, le pape, Venise et Louis-le-Maure de Milan, formèrent une ligue contraire, et aussitôt Louis-le-Maure appela en Italie le roi de France, Charles VIII.

Charles VIII aussi, jeune, vain et léger, avait de grands projets : il voulait conquérir Constantinople, il voulait recommencer l'histoire de Charlemagne. Soudain il paratt en Italie, entre à Florence, d'où Pierre de Médicis vient d'être chassé, passe à Rome, bat les Napolitains à Monte Cassino, et s'empare du royaume de Naples (1495).

Mais la rapidité même et le succès inespéré de l'expédition font trembler tous les princes d'Italie. Bientôt le pape, Venise, Louis-le-Maure, l'empereur Maximilien, Ferdinand d'Aragon se liguent avec Ferdinand II de Naples, qui vient de succéder aux prétentions de son père Alphonse. Charles quitte précipitamment sa conquête : la victoire de Fornoue n'a d'autre résultat que de lui ouvrir la route de France ; les corps d'armée qu'il laisse en Italie en sont expulsés successivement, et Ferdinand II remonte sur son trône (1496).

Bientôt Charles VIII meurt sans enfants ; le duc d'Orléans, son plus proche parent, qui lui succède sous le nom de Louis XII, poursuit ses projets sur l'Italie. La France jouissait enfin des résultats du règne de Louis XI ; elle était forte et florissante, et Louis XII, malgré ses guerres, put alléger les impôts et mériter le titre de *père du peuple*. Louis XII ne prétendait pas seulement au royaume de Naples, mais encore il réclamait le duché de Milan, comme petit-fils de Valentine Visconti. Il passe les Alpes, chasse Louis-le-Maure et s'empare du Milanais ; puis il traite avec Ferdinand d'Aragon pour la conquête commune et le partage du royaume de Naples. Frédéric, successeur de Ferdinand II, est chassé en effet, et Français et Espagnols s'emparent de ses États (1501).

Le roi de France n'avait fait qu'introduire dans l'Italie l'ennemi qui devait la lui arracher. Les conquérants se divisent sur les questions de limites. Des deux côtés on prend les



armes. Après quelques succès rendus nuls par de perfides négociations, les Français sont battus à Garigliano. Une trêve est conclue, et les Espagnols conservent Naples. L'Europe était en fermentation; des négociations nouées et rompues, des traités secrets, des intrigues de toute espèce entretiennent l'agitation générale. Maximilien venait d'attaquer Venise; ce fut contre cette ville puissante, dont tous les rois étaient jaloux, et dont ils espéraient partager les richesses et les territoires, que s'unirent enfin les États rivaux (1508). Jules II occupait le Saint-Siège, Jules, homme politique et général d'armée plutôt que pape, mais remarquable par son énergie et l'unité de ses vues, et qui, du moins, en poursuivant la grandeur de l'État pontifical, était étranger à tout intérêt personnel et haïssait le népotisme. Une ligue est signée à Cambrai entre le pape, le roi de France, l'empereur, le roi d'Espagne: elle a pour but le châtimement de Venise; la France est chargée de l'exécution. Louis XII, en effet, s'avance contre la ville, bat ses troupes, s'empare de ses territoires. Venise était à deux doigts de sa perte; mais aussitôt la ligue se dissout; le pape, qui a obtenu ce qu'il désirait, se déclare le premier contre la France; il entraîne les Suisses et l'Espagne, et bientôt une seconde ligue est formée, dirigée contre la France, qui reste sans alliés.

La France ne pouvait résister à cette coalition générale. Le gain de la bataille meurtrière de Ravenne ne lui est d'aucune utilité. Ferdinand, profitant des circonstances, se jette sur un neutre, Jean d'Albret, roi de Navarre, et se rend maître de cette contrée. Les Français, battus à Novare et à Guinegates (journées des éperons), sont forcés d'évacuer l'Italie. Le Milanais reste à Sforça. Divers traités rétablissent la paix.

*Charles—Quint et François I* (1). L'Espagne qui, à peine constituée, venait d'entrer sur la scène de l'histoire européenne

(1) Voyez Robertson, *Histoire de Charles-Quint*. — Gail-  
lard, *Histoire de François I*, 1769, 8 vol. in-12.

avec tant d'éclat, était appelée à jouer un rôle plus grand encore.

L'héritière des couronnes d'Aragon et de Castille, Jeanne, avait été mariée à Philippe d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien. Sur la tête de Philippe devaient se réunir les couronnes d'Espagne et de Naples, l'immense domaine de la maison d'Autriche en Allemagne, et tout ce que Maximilien avait conquis en Bourgogne. Philippe mourut trop tôt pour recueillir ce vaste héritage ; mais son fils Charles le réunit tout entier dans ses mains.

Une seule puissance en Europe pouvait contrebalancer la maison d'Autriche : c'était la France. La collision était inévitable ; l'Italie devint encore l'occasion et le théâtre de la lutte. Mais il s'agit désormais d'un intérêt plus grand que la possession de l'Italie. Il s'agit de savoir si toutes les nations de l'Europe reconnaîtraient une domination unique, si une puissance allait devenir prépondérante au point de s'imposer à toutes les autres, si la monarchie universelle allait être réalisée. Malheureusement ce ne fut pas la croyance des peuples qui poussa ainsi à l'unité de l'Europe ; ce fut la cupidité des princes et leur manie des conquêtes ; de ce choc d'intérêts l'unité ne pouvait naître. Une nouvelle complication, le schisme religieux, la rendit du reste tout à fait impossible.

En 1515 François I, duc d'Angoulême, succéda à Louis XII, mort sans enfants. C'était un prince entreprenant, ami des plaisirs, célèbre pour avoir naturalisé en France la renaissance italienne des lettres et des arts. Mais, pour régir dignement son royaume dans la situation où se trouvait l'Europe, il lui manquait la moralité privée et le génie politique. Dès la première année de son règne, il se jeta sur le Milanais. A Marignan, les Suisses, défenseurs de Sforça, furent battus, et Milan redevint français. La *paix perpétuelle* conclue avec les Suisses, rattacha ceux-ci pour toujours à la France.

L'empereur Maximilien mourut en 1519. François I entra en

lice pour la couronne impériale. Longtemps les électeurs balancèrent ; enfin la maison d'Autriche l'emporta. Le fils de Philippe, Don Carlos d'Espagne, fut élu. L'empereur Charles-Quint, maître de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique, ne voyait pas le soleil se coucher dans ses domaines. C'était un prince ambitieux, rusé, intrigant ; François I trouvait un rival qui lui était supérieur en toutes choses. Cinq guerres désastreuses, mais sans résultat positif, devaient marquer leur passage.

La répression d'un mouvement démocratique de l'Espagne, dernier effort de l'aristocratie des villes contre le pouvoir royal, occupa les premières années de Charles-Quint. Les bourgeois, qui soutenaient les armes à la main leurs franchises et privilèges, furent vaincus à Villalar ; leur chef, Juan de Padilla, fut pris et exécuté ; Tolède, qui résista le plus longtemps, fut emportée par ruse. Les libertés espagnols se trouvèrent anéanties. Charles-Quint s'adonna tout entier aux affaires extérieures.

Déjà la guerre avait éclaté sur une agression du duc de Bouillon. Les armées françaises d'Italie, commandées par Lautrec et Bonnivet, avaient été repoussées. Un transfuge français de race royale, le connétable de Bourbon, était à la tête des armées ennemies. Bientôt cependant François I reprend l'avantage ; une expédition brillante lui rend la Lombardie. Mais toutes ses espérances s'évanouissent à la bataille de Pavie. Le roi de France, prisonnier, est conduit à Madrid (1525).

Après une année de captivité, François I se rachète par une paix humiliante. Mais les États de Bourgogne et de Paris refusent d'en observer les conditions. François, lui-même, proteste contre la violence qui lui avait été faite. Les anciens alliés de l'empereur, le pape Clément VII, Venise, Milan, le roi d'Angleterre appuient les prétentions de la France. Mais l'habile Charles-Quint sait disperser par des négociations l'orage qui le menace. Il profite de l'inaction de ses ennemis pour se venger du pape. Rome, assignée à une armée mercenaire, pour prix

de la solde arriérée, est prise d'aseaut et pillée. Le pape n'obtient sa liberté que contre une forte rançon.

En 1528 les hostilités recommencent. Une armée et une flotte françaises assiègent Naples. Une nouvelle trahison sauve encore Charles-Quint. Le Génois André Doria, dont la patrie soumise aux Français avait fourni une grande partie de la flotte, arbore subitement les couleurs impériales; il bat l'armée française, s'empare par surprise de Gênes, et rend à sa patrie sa constitution républicaine. André Doria fut depuis l'amiral de Charles-Quint et son plus zélé défenseur.

Bientôt la paix fut conclue à Cambrai, et François I céda la Flandre et l'Artois, et renonça à ses prétentions sur Naples, Milan, Gênes et la Navarre (1529).

Une paix de sept ans entre les puissances chrétiennes de l'Europe, donna à Charles-Quint le temps de poursuivre d'autres intérêts. Les Turcs, sous Soliman II, avaient envahi la Hongrie et s'étaient avancés jusqu'à Vienne. Le frère de Charles, Ferdinand, qui gouvernait les États autrichiens, les repoussa, mais la guerre dura longtemps encore. Charles, dans le même temps, entreprit son expédition la plus glorieuse. Les chevaliers de Saint-Jean avaient perdu Rhodes contre les Turcs, après une résistance héroïque. Les pirates turcs, surtout les deux frères renégats Horuc et Scherreddin Barbarossa, qui fondèrent les régences d'Alger et de Tunis, infestaient la Méditerranée. Charles-Quint aborde à Goletta en Afrique, bat Scherreddin et prend Tunis. D'importants établissements sont formés sur la côte de Barbarie, et le premier coup est porté à la prépondérance de la marine des Ottomans (1).

Mais François I profita de ces guerres extérieures et des troubles que le protestantisme venait de soulever dans l'empire pour armer de nouveau. Il conclut même dans cette vue une alliance

(1) Voyez *Histoire d'Alger et de la Piraterie des Turcs dans la Méditerranée*, par Ch. de Rotolier, 1841, in-8°.

avec le sultan. Subitement le Piémont et la Savoie sont envahis ; mais les Français sont repoussés ; les troupes impériales entrent en Provence , où elles ne peuvent tenir, et bientôt une trêve de dix ans est conclue à Nice.

Une seconde expédition africaine de Charles—Quint fut désastreuse. Son armée éprouva une défaite sanglante devant Alger. La tempête détruisit sa flotte. François I reprit aussitôt les armes.

Les Français remportent la victoire de Cerisoles. Mais André Doria reste maître de la mer. Le roi d'Angleterre , Henri VIII , allié avec Charles—Quint , envahit la Picardie. L'armée impériale entre en Champagne. Ce fut la résistance vigoureuse des masses populaires qui sauva la France. La paix fut enfin conclue à Crespy avec l'Autriche , et deux ans après avec l'Angleterre. Boulogne restait aux Anglais (1544).

La lutte devait être terminée par d'autres acteurs. A la mort de François I , son fils Henri II , encouragé par les succès des protestants , s'empara des trois évêchés , Metz , Toul et Verdun. Charles—Quint reprit les armes , mais le duc François de Guise défendit Metz et les Espagnols furent repoussés. Bientôt Charles abdiqua et alla finir ses jours dans le couvent de Saint—Just. Ses vastes États furent divisés. Son frère Ferdinand prit les possessions autrichiennes , auxquelles il joignit la couronne impériale. Son fils Philippe II eut l'Espagne et les Pays—Bas. La bataille de Saint—Quentin que celui—ci gagna sur la France dès le commencement de son règne , lui promettait le retour des plus beaux jours de Charles—Quint. Cependant la France se releva. Le duc de Guise enleva Calais aux alliés de l'Espagne , aux Anglais , qui alors seulement furent définitivement chassés de la France. Bientôt la paix fut conclue à Cateau—Cambresis. La France rendit les pays conquis ; les anciennes limites subsistèrent ; des mariages durent sceller l'amitié entre les familles royales (1559).

Dans ces guerres , parut pour la première fois la nouvelle politique de l'Europe ; pour la première fois on vit les intérêts ma-

tériels faire négliger toutes les différences religieuses, toutes les antipathies d'opinion; pour la première fois, le roi très-chrétien s'allia avec les Turcs, contre le protecteur né de l'Église; la France et le pape lui-même favorisèrent l'hérésie dans des vues purement politiques; pour la première fois enfin, les puissances secondaires se rallièrent suivant les circonstances autour du moins dangereux des combattants. La guerre de Charles-Quint et de François I fut une véritable guerre d'équilibre européen, et quoique le fait ne se présentât pas encore comme un système arrêté, quoiqu'il ne se montrât aucune règle fixe, les bases de l'état futur de l'Europe étaient posées.

## CHAPITRE II. — LE PROTESTANTISME.

La révolutions morales et politiques que nous venons de décrire avaient préparé l'esprit de scepticisme et de séparation. L'excès des abus allait appeler enfin l'excès de la vengeance. Luther parut.

Le fait qui se passa alors n'a pas d'autre exemple dans l'histoire du christianisme. Le protestantisme dans l'histoire religieuse des sociétés n'est pas une hérésie ordinaire. Le caractère qui le distingue n'est pas l'erreur dogmatique, quoique celle-ci en soit la compagne inséparable. Mais le principe dominant de toute révolution de ce genre, c'est la négation de l'unité, c'est la préférence accordée à la raison d'un seul sur la raison de tous. Protestantisme en religion, fédéralisme en politique, ces mots n'expriment qu'une même chose : la protestation de l'individu contre la société. Division entre les hommes, rupture des liens sociaux, anarchie intellectuelle et politique, tels en ont toujours été les fruits. C'est par ces conséquences qu'il faut juger, et l'œuvre de Luther, et les résistances énergiques qu'il rencontra, surtout de la part de la France. Quant aux abus, tous en demandaient depuis longtemps la réforme, les plus ardents

catholiques en tête; mais opposer au mal un mal plus grand encore, n'était pas un remède.

La constitution du protestantisme et ses développements, la réaction catholique et les luttes religieuses de l'Europe, telles sont les grandes phases du mouvement qui s'opéra alors.

LUTHER (1). Le Médicis, Léon X, venait de monter sur le siège de saint Pierre; il y avait porté le goût, natif dans sa famille, des lettres et des arts. La cour de Rome était devenue la plus brillante de celles d'Italie. Léon X coulait des jours agréables au milieu du luxe et des jouissances de l'esprit et du corps.

Les trésors de l'Europe affluaient toujours à Rome, dont l'avidité pécuniaire n'avait cessé d'aller en croissant; mais ils ne suffisaient pas à des besoins sans nombre. Léon X résolut alors de construire une cathédrale magnifique, la basilique de Saint-Pierre, et voulut en faire payer les frais aux fidèles de toutes nations. Dans ce but fut ordonnée une grande publication d'indulgences; des émissaires se répandirent dans toute l'Europe pour les offrir aux acheteurs.

L'abus, auquel on poussa cette vente d'indulgences, fut extrême. Suivant la doctrine de l'Église, l'indulgence ne *remettait* que les peines canoniques imposées au pécheur lorsque celui-ci déjà avait, par son repentir, mérité l'absolution; mais il était passé facilement dans l'opinion vulgaire, que l'indulgence suffisait, sans autre condition, pour effacer le crime lui-même,

(1) Sources : Les œuvres des réformateurs et de leurs adversaires; les actes publics; Cochlæus (cathol.) *Comm. de actis et script. Lutheri*, Mog., 1549, in-fol. — Sleidan (protest.), *Comm. de statu relig. et reipubl. Carolo V Cæsare*, Argent., 1555, in-fol. — Voy. Maimbourg, *Histoire du Luthéranisme*, 1686, in-4°. — Ranke, *Deutsche Gesch. im Zeitalt. der Ref.* (Hist. d'Allemagne pendant la période de la réforme), 1839. 3 vol. in-8°. — Audin, *Hist. de la vie et des écrits de Luther*, 1838, 2 vol. in-8°. — Michelet, *Mémoires de Luther*, 1835, 4 vol. in-8°.

et les prédicateurs marchands ne se faisaient faute de confirmer cette idée. Un dominicain surtout, Tetzel, se rendit célèbre par le cynisme de ses prédications. Il fut la cause occasionnelle de l'embrasement de l'Europe.

Luther était un moine augustin, et l'on a prétendu que la jalousie des Augustins contre les Dominicains lui avait mis la plume à la main contre Tetzel; cette assertion est dénuée de preuves; Luther était un homme emporté, violent, plein d'orgueil; mais ses actes et ses paroles portent le caractère d'une conviction profonde, conviction qui à la vérité a puisé quelquefois son aliment dans des sentiments égoïstes, dans des pensées de haine et de jouissances grossières. Luther fut indigné de la vente des indulgences; il s'en plaignit d'abord à ses supérieurs ecclésiastiques. Puis il soutint en 1517, à Wittenberg, ses thèses fameuses, le premier brandon du protestantisme. Il attaquait l'abus des indulgences, mais déjà l'erreur fondamentale qui devait le séparer de l'Église, se manifestait: Luther niait la doctrine de celle-ci sur la justification: il disait que l'homme était livré à une concupiscence fatale, que jamais ses œuvres ni ses mérites ne pouvaient le sauver, que la foi seule, don gratuit de Dieu, conduisait à la vie éternelle, et que les uns étaient nécessairement prédestinés au salut, les autres nécessairement prédestinés à la mort.

L'opposition de Luther produisit une sensation énorme. Les princes, les chevaliers, les prêtres, les villes libres s'émurent. Luther était protégé ouvertement par Frédéric-le-Sage, l'électeur de Saxe. Pendant trois ans il négocia avec le catholicisme. Examiné par un légat du pape, il en appela au pape mieux informé, puis au concile universel; longtemps il protesta de sa soumission à l'Église; mais enfin, voyant qu'il n'obtenait rien, il brisa avec Rome. C'était la nouvelle Babylone; le pape était le Nemrod, l'Antechrist. Alors parut la bulle de condamnation et d'excommunication. Luther la brûla publiquement à Wittenberg.



Charles V venait de monter sur le trône impérial. Il cita le moine augustin à la diète de Worms, d'avril 1521. Ce fut là que Luther, sommé de se rétracter, prononça ces paroles mémorables : « Si l'on ne peut me convaincre par la Sainte—Écriture ou par d'autres raisons claires et incontestables (car je ne puis m'en rapporter uniquement au pape et aux conciles qui ont si souvent failli), je ne puis ni ne veux rien révoquer. » Le mot du protestantisme était proclamé hautement : tout homme peut préférer sa raison individuelle à la raison de la société tout entière. Bientôt ce signe de division allait être retourné contre Luther lui-même, bientôt il devait engendrer le fractionnement indéfini de la société qu'il avait la prétention de fonder.

Luther était parti de Worms protégé par le sauf-conduit que l'empereur lui avait accordé. L'électeur de Saxe le fit cacher dans le château de Wartbourg, d'où il lança ses écrits polémiques, où il composa son traité du serf arbitre et sa belle version de la Bible. Mais déjà la discussion théologique était sur le point de se résoudre en une guerre sanglante.

Tous les intérêts avaient été mis en émoi par la doctrine de Luther. Les grands feudataires de l'Allemagne y voyaient un moyen d'indépendance contre le pape et l'empereur ; les chevaliers immédiats et les villes y cherchaient la sanction de leurs privilèges. Tous espéraient se débarrasser des charges que l'Église faisait peser sur eux, tous voulaient s'enrichir aux dépens du clergé et se partager ses biens nombreux.

Le grand-maître de l'ordre des chevaliers Teutoniques, Albert de Brandebourg, donna l'exemple. Il s'empara des biens de l'ordre, et fonda le premier une principauté séculière en se déclarant Luthérien.

Bientôt les chevaliers, excités par François de Sickingen, formèrent une ligue et attaquèrent l'électorat de Trèves. Ils sont vaincus, mais aussitôt éclate un incendie plus violent encore.

C'est la guerre des paysans, c'est la Jacquerie allemande. Les prédications luthériennes donnèrent enfin le signal d'une insur-

rection justifiée par une oppression devenue insupportable (1524). Le servage n'avait pas été aboli en Allemagne. La colère des paysans fut effrayante. De même qu'en France, des actes de cruauté atroce, de violence sauvage, de terrible vengeance marquèrent leur passage. Dans leurs douze articles, ils demandèrent la liberté de choisir leurs pasteurs, l'abolition des lourdes charges féodales, l'abolition de l'esclavage. On leur répondit par le massacre. Luther, tout en exhortant les princes à plus de justice, s'était prononcé contre eux. Lorsque leur chef, le prophète anabaptiste Thomas Münzer, qui avait organisé à Mulhausen une république théocratique, eût été défait et pris à la bataille de Frankenhausen, l'Allemagne rentra dans le repos. Mais la secte des Anabaptistes n'était pas éteinte, et dix années plus tard de nouveaux prophètes surgirent à Münster. Le fanatisme biblique poussé jusqu'à la folie, les exagérations les plus outrées du principe d'égalité, la communauté des biens, la polygamie, signalèrent leur courte domination. Luther fulmina contre eux; princes protestants et catholiques se liguèrent. Les excès de Jean de Leyde, qui s'était fait proclamer roi, diminuèrent ses partisans. Münster fut prise et les nobles vengèrent cruellement leur insulte.

Il était réservé aux grands feudataires de faire triompher le protestantisme. Le duc Jean de Saxe et le landgrave de Hesse, auquel Luther permit de prendre une seconde femme du vivant de la première, avaient formé une ligue à Torgau, en 1526, et plusieurs princes y avaient accédé. Condamnés à la diète de Spire, ils *protestèrent* et présentèrent l'année suivante une profession de foi, la *Confession d'Augsbourg*, qui fut depuis la base des croyances luthériennes (1530). Cependant la rupture ne fut pas déclarée encore. Les guerres de Charles-Quint contre la France et la Turquie l'obligeaient à céder, surtout depuis que la ligue eut été plus fortement cimentée à Smalcalde (1532). Enfin la défection d'un prince protestant, de Maurice de Saxe, jaloux de Jean-Frédéric, chef de la branche électorale de Saxe, donna

la prépondérance à Charles-Quint. La guerre de Smalcalde éclata. La victoire de Muhlberg détruisit les forces protestantes. L'électeur de Saxe et le landgrave échappèrent à peine à une condamnation capitale. Maurice obtint la Saxe électorale (1547).

Peu avant la rupture de la paix, Luther était mort. Mais le protestantisme avait de vastes ramifications. Déjà il s'était divisé en lui-même, et une haine violente séparait les Luthériens des *Sacramentaires* ou *Réformés*. Ce dernier parti avait pris naissance en Suisse, où Zwingli, curé de Zurich, avait opéré, dès 1519, une révolution semblable à celle de Luther. Les doctrines de Zwingli s'étaient répandues en Allemagne; en vain Luther les avait poursuivies de toutes ses colères : une seconde Église s'élevait à côté de la sienne.

Une question de politique européenne avait compliqué la question religieuse. Les puissances catholiques, la France et le pape lui-même, voyaient à regret les victoires de Charles-Quint. Dans l'impossibilité d'anéantir le protestantisme, celui-ci s'arrogea alors les droits ecclésiastiques. Mais sa profession de foi provisoire, l'*interim*, qu'il imposa à tous en vertu de sa puissance impériale, ne satisfit personne. Les protestants reprirent les armes. Ce même Maurice de Saxe, qui auparavant avait causé leur défaite, était à leur tête maintenant. Ils étaient alliés à Henri II de France, et même aux Turcs. Le vieil empereur ne crut pas pouvoir vaincre une telle résistance. La convention de Passau fut suivie bientôt de la paix d'Augsbourg. Là on concéda à tous les États immédiats laïques, le droit de professer la confession d'Augsbourg; mais les réformés ne furent pas compris dans le traité, et aux princes seuls, aux souverains des États, et non aux sujets, fut accordée la liberté du choix. Les princes ecclésiastiques purent changer de religion, mais en abandonnant le bénéfice attaché à la fonction religieuse (1553).

*Doctrines protestantes* (1). Les différences dogmatiques qui

(1) Voyez Bossuet, Histoire des variations des Églises pro-

séparent les communautés protestantes de l'Église catholique sont nombreuses, mais elles n'offrent ni l'uniformité ni la constance qui distinguent l'Église, et les exposer, c'est écrire, comme l'a fait Bossuet, une histoire des *variations*. La doctrine protestante n'est que la négation de la doctrine catholique, négation plus ou moins intégrale, changeante et mobile, se modifiant avec les circonstances diverses qui l'ont engendrée et qui la transforment tous les jours. Dans ces modifications incessantes, un seul principe domine toujours : c'est la négation même. On s'attaqua d'abord aux indulgences, puis aux sacrements, puis à la hiérarchie, puis au culte, enfin à l'essence même du christianisme, à la divinité de Jésus-Christ. La philosophie du dix-huitième siècle, la fille de la réforme, a prouvé qu'on pouvait aller plus loin, et qu'au fond de toutes les négations était l'athéisme. Reconnaissons pourtant, pour l'honneur de l'humanité, qu'aucune secte protestante n'a poussé encore la logique de la négation jusqu'à ce terme extrême, et que tout au plus quelques prédicateurs allemands sont arrivés au panthéisme, qui est, il est vrai, une autre manière de nier l'existence de Dieu.

Le protestantisme s'était scindé en deux grandes fractions : le luthéranisme, dont la doctrine fut fixée après de longues discussions, des confessions multipliées et des révisions sans nombre de la confession d'Augsbourg, par le Livre de la concorde, accepté en 1580 ; et la doctrine de Zwingli, qui dut sa forme définitive à un Français, Jean Calvin (1).

testantes, 1688, 2 vol. in-4°. — Planck, *Geschichte der Entstehung unsers protest. Lehrbegriffs* (Histoire de la naissance et des développements de la doctrine protest.), Leips, 1791, 7 vol. in-8°.

(1) Voyez Maimbourg, *Histoire du calvinisme*, 1686, in-4° (critiqué par Bayle). — Basnage (protest.), *Hist. de la religion des Églises réformées*, Rott., 1690, in-12. — Audin, *Hist. de*

Ce second chef de la réforme, chassé de sa patrie, était venu s'établir en 1534 à Genève, qui depuis peu s'était rendue indépendante. Plus érudit, plus pur de mœurs que Luther, mais plus violent, plus haineux, plus orgueilleux encore, il y exerça bientôt un pouvoir presque absolu, et en peu de temps Genève devint la capitale de la doctrine *réformée*. Une académie et des imprimeries y furent fondées. Ce fut le centre d'où Calvin, et après lui son disciple, Théodore de Bèze, dirigèrent les réformés de France, de Suisse et d'Allemagne. Voici les doctrines principales de ces deux fractions du protestantisme.

Le point de départ de Luther avait été la question de la justification. Celui-ci avait soutenu que la foi seule, la croyance ferme qu'on était justifié devant Dieu, suffisait pour être justifié en effet, car la justification et la foi étaient ensemble un don gratuit et nécessaire de Dieu; il ajoutait en outre que les bonnes œuvres ne pouvaient jamais créer un mérite, et il s'emporta contre le libre-arbitre à des paroles extravagantes, soutenant que tout était fatal dans l'homme.

Cette doctrine inexorable engendra bientôt de vives discussions. Melancthon ne pouvait s'y résigner, et Luther lui-même finit par mitiger son opinion. Mais on en conserva les points essentiels dans le Livre de la concorde, et les calvinistes lui donnèrent bientôt une nouvelle extension.

Au moment même en effet où Luther revenait de son exagération, Calvin la poussait à un point incroyable. Il posa en principe que la foi seule donnait non-seulement la justice, mais encore la prédestination éternelle au salut; que le prédestiné ne pouvait perdre la vie éternelle, quelque crime qu'il commit sur la terre; que le baptême n'était pas nécessaire, et que les enfants d'un prédestiné naissaient nécessairement prédestinés

la vie et des écrits de Calvin, 1841, 2 vol. in-8°. — Merle d'Aubigné (protest.), Hist. de la réforme du seizième siècle, 1835, 2 vol. in-8°.

comme leur père. Le fatalisme oriental et l'inégalité des races reparaissaient dans le christianisme.

Zwingli n'avait pas admis ces dogmes désespérants ; mais peu à peu l'ascendant de Calvin les imposa à tous les réformés. L'opposition ne vint de la Hollande que bien longtemps après. Un professeur de Leyde, Arminius, rejeta ce système impitoyable de la grâce, qui attribuait à Dieu tout le mal fait en ce monde, et niait l'ombre même de la liberté humaine. Gomar, professeur de Groningue, réfuta Arminius ; les Arminiens et les Gomaristes s'idendifièrent aussitôt avec les partis politiques (républicain et orangiste) qui divisaient les Pays-Bas. Le prince d'Orange fit condamner, au synode de Dordrecht (1618), les Arminiens ou *Remonstrants*, et par l'exécution de l'Armien Barneweldt, la victoire resta au calvinisme.

Après la question de la justification et de la grâce, celle qui souleva les discussions les plus violentes, fut relative au sacrement de l'Eucharistie. Suivant l'Eglise, les paroles que prononça Jésus-Christ lorsqu'il institua le sacrement de la communion, ont un sens positif : le pain et le vin se transforment par une *transubstantiation* mystérieuse, et deviennent réellement le corps et le sang de Jésus-Christ. Et il doit en être ainsi, ou bien le plus saint des sacrements serait la plus vaine des cérémonies. Entre cette doctrine et la doctrine complètement opposée des sacramentaires, de Zwingli, de Calvin, suivant lesquels le pain et le vin ne sont que des signes, se formèrent les opinions intermédiaires de l'Eglise luthérienne. Luther admettait en effet que le corps du Christ était réellement présent dans l'Eucharistie, mais il ne voulait pas de la transubstantiation ; il enseigna d'abord que le corps se trouvait dans le pain ou avec le pain, puis qu'il s'incarnait dans le pain, enfin que le corps de Jésus, de même que son esprit, était partout, aussi bien que son essence divine (système de l'ubiquité). Ce fut cette dernière doctrine qui prévalut dans le Livre de la concorde, mais seulement après de graves discussions. L'Eglise calviniste, de son

côté, maintint avec force le principe de la signification symbolique des paroles du Christ. Les deux Églises sont restées séparées sur ce point jusqu'à ces derniers temps.

La doctrine de la justification et celle de l'Eucharistie furent l'objet principal de la discussion. Mais la négation s'étendit sur beaucoup d'autres non moins importantes.

Toutes les sectes protestantes s'accordèrent à nier tous les sacrements, à l'exception de deux, le Baptême et l'Eucharistie.

Toutes aussi s'accordèrent à nier la hiérarchie ecclésiastique. Une seule, la secte anglicane, se borna à rejeter la suprématie du pape et l'autorité des conciles généraux. Les autres allèrent plus loin, elles nièrent le sacrement de l'ordre, elles refusèrent de reconnaître le caractère hiérarchique qui distingue le prêtre de l'évêque, le caractère sacramentel qui distingue le prêtre du laïque. Le sacerdoce étant détruit, il fallut pourvoir aux besoins de l'enseignement. Les luthériens proprement dits confièrent le gouvernement des Églises à un conseil supérieur de ministres, à un *consistoire*. Les calvinistes rejetèrent tout pouvoir central. Leurs ministres, investis d'un mandat temporaire, ne dépendirent que de la communauté. Ce fut le *presbytérianisme* pur, au sein duquel quelques sectes nièrent même la nécessité d'un ministère quelconque. Excepté chez ces derniers, cette insurrection contre la hiérarchie eut pour effet immédiat de soumettre complètement le gouvernement spirituel des Églises au pouvoir temporel. Luther reconnaissait déjà que le prince seul donnait mission et autorité au ministre, et partout, dans les États protestants, ce principe porta ses fruits, partout l'Église devint un instrument aux mains des rois et des seigneurs.

Le protestantisme attaqua généralement aussi le célibat des prêtres, et Luther lui-même donna le scandaleux exemple du mariage d'un moine. Aujourd'hui la question du célibat des prêtres est jugée, et chacun a compris la haute sagesse de l'institution qui veut qu'aucun sentiment individuel, fût-ce même

la tendresse du père pour ses enfants , ne puisse faire diversion , chez le prêtre , au sentiment social. Mais dès lors les protestants s'effrayèrent du nombre des prosélytes de l'ordre sacerdotal que leur facilité leur amenait. Lorsque la digue fut rompue , le protestantisme marcha vite en matière de mariage ; le divorce fut permis aussitôt. Cependant on n'osa pas avouer le double mariage du landgrave de Hesse , quoiqu'il eût été autorisé par une consultation de Luther.

Le culte catholique , cet ensemble admirable de cérémonies , de prières , de sacrifices , où tous les arts s'étaient réunis pour offrir à Dieu l'expression la plus digne de l'adoration des fidèles , pour rappeler sans cesse à tous les vérités et les bienfaits du christianisme , le culte fut impitoyablement avili et mutilé. De négation en négation , on arriva enfin à l'abolir complètement. Luther s'était contenté de nier le principe de la messe , le renouvellement du sacrifice de Jésus-Christ , en conservant néanmoins la forme de cette cérémonie. Ses disciples abandonnèrent aussi cette forme. Les anglicans seuls n'allèrent pas si loin , et ont conservé extérieurement , jusqu'à ce jour , les principales parties de la liturgie catholique. Mais les anabaptistes et les calvinistes firent aussitôt table rase , et le culte , chez eux , fut réduit immédiatement au chant de cantiques , aux prédications et à la communion. Toutes les sectes en outre s'accordèrent sur un point : sur le rejet du culte de la Vierge et des saints , et sur la proscription absolue des images. Une fureur aveugle emporta les nouveaux iconoclastes ; des sectaires fanatiques s'élevèrent avec rage contre tous les monuments de l'art chrétien. Les cathédrales furent profanées , on brisa les statues , on brûla les tableaux : dans tous les États protestants , le coup mortel fut porté aux beaux-arts.

Une dernière conclusion manquait au protestantisme ; elle ne fit pas défaut. Déjà plusieurs s'étaient prononcés contre la divinité de Jésus-Christ , et avaient nié la trinité. Servet avait expié cette opinion sur le bûcher élevé à Genève par Calvin ;



L. Socin et son neveu, Faustus Socin, constituèrent enfin un secte dont les doctrines se basèrent sur cette croyance (vers 1570). Jésus-Christ fut un homme, doué de dons extraordinaires, divinisé pour ses mérites, médiateur entre les hommes et Dieu. Les sociniens ou unitariens, en butte aux persécutions des catholiques et des protestants, trouvèrent un refuge en Pologne. Avec eux s'arrêta pour un moment le mouvement de négation lancé par le protestantisme.

Telles furent alors les conséquences de ce qu'on a appelé depuis le principe du libre examen. Quant à ce principe, il n'en était pas question encore, et chez les sectes protestantes, on ne trouvait pas même cette liberté de discussion admise de tout temps dans l'Église pour tout ce qui ne touchait pas aux questions fondamentales, aux bases de la religion et de la société. Une haine aveugle les séparait entre elles, et plus encore que l'Église catholique, elles firent usage l'une contre l'autre de l'anathème et de la persécution.

*L'Église* (1). La révolution religieuse avait été le signal d'une réaction morale. Les abus de la papauté, la corruption du clergé et les maux sans nombre qui désolaient l'Église, avaient puissamment secondé Luther et ses disciples, et une austérité de mœurs extraordinaire, un rigorisme excessif se déclara immédiatement parmi plusieurs sectes protestantes, surtout parmi les calvinistes. Mais la même réaction morale eut lieu au sein du catholicisme. Bientôt la papauté se lança dans cette voie, et le clergé de toutes les nations, celui de France surtout, y entrèrent à sa suite. La lutte avait retrempe la foi, et l'Église retrouvait son énergie des temps passés.

Cette réaction cependant ne fut pas subite. Léon X n'était pas l'homme propre à s'y soumettre. Sous Adrien et Clément VII, les intérêts politiques du Saint-Siège s'opposèrent à des me-

(1) Voyez Ranke, Hist. de la papauté pendant les seizième et dix-septième siècles, trad. par Haiber, 1838, 4 vol. in-8°.

**ures vigoureuses contre l'hérésie, et Clément VII, effrayé de la puissance de Charles-Quint et allié de la France, ne pouvait voir avec faveur l'anéantissement des princes protestants d'Allemagne, qui tenaient l'empereur en échec. En outre un parti modéré qui voulait une conciliation avec les protestants, s'était formé en Italie; la conciliation fut tentée en effet sous Paul III, au colloque de Ratisbonne; mais elle manqua par l'obstination de Luther. Alors le parti catholique prit le dessus. Des hommes austères surgirent de tous côtés, et la politique romaine prit une direction nouvelle.**

Trois faits remarquables, en effet, manifestèrent cette tendance sous le pontificat de Paul III, qui avait songé à réformer radicalement sa cour : le rétablissement de l'inquisition, qui reçut des pouvoirs étendus et des ordres rigoureux, le commencement du concile de Trente et l'institution de l'ordre des Jésuites.

L'insurrection religieuse, le cri de réforme poussé par tous les partis, et le besoin même d'une réforme, exigeaient impérieusement la réunion d'un grand concile œcuménique. L'empereur le demandait avec instance, mais jusqu'ici les papes s'y étaient refusés par des raisons personnelles. Paul III le convoqua enfin à Trente (1545) (1).

Les protestants y avaient été appelés; ils refusèrent de comparaître. Le concile passa outre. On commença par débattre les questions de la foi, et la doctrine catholique fut déclarée et expliquée. Mais lorsqu'on arriva aux questions de discipline, à cette réforme si souvent demandée, et dont les papes eux-mêmes reconnaissaient la nécessité, de nouveaux empêchements se présentèrent. L'hostilité n'avait cessé d'exister entre l'empereur et le pape. Celui-ci craignant une trop grande pré-

(1) Voyez Pallavicini, *Histor. concil. Trident. Antw.*, 1670, 3 vol. in-fol. — Sarpi (cathol. incrédule), *Hist. concil. trident.*, Lond., 1620, 2 vol. in-4°.

pondérance du pouvoir impérial sur le concile, résolut de le transférer, et les obstacles que ce projet rencontra motivèrent une suspension (1548) qui se prolongea pendant douze années.

L'ordre des Jésuites fut fondé par un officier espagnol, Ignace de Loyola, esprit chevaleresque, mystique et exalté. Contraint par une blessure de quitter le service militaire, qui pour lui avait été un sacrifice chrétien, Ignace chercha un autre moyen de dévouer sa vie au catholicisme. Il vint à Paris à un âge avancé, y fait ses études, se rend remarquable par une grande austérité de mœurs et de nombreuses dévotions, et gagne à ses convictions quelques-uns de ses condisciples. Tous ensemble se lient par le vœu de chasteté et de pauvreté, et font serment de consacrer leur vie à sauver les chrétiens et à convertir les infidèles. Ils vont en Italie, où leurs prédications leur attirent de nombreux partisans. La papauté leur paraissait l'unique refuge du catholicisme, la seule ancre de salut, la source suprême de l'autorité et du droit, et bientôt ils ajoutent à leurs premiers vœux celui d'obéissance absolue, s'engageant à faire en tout temps ce que leur ordonnerait le pape, à parcourir le monde, et à prêcher les Turcs, les païens, les infidèles, à son commandement, sans objection, sans condition, sans salaire et sans retard. Le pape sanctionne leur règle (1540), et de ce moment, il possède à son service une milice dévouée, la *compagnie* dont Jésus est le capitaine, qui dépassera de bien loin les espérances fondées sur elle.

L'organisation des Jésuites, en effet, basée tout entière sur le principe d'obéissance, en fit un instrument dévoué de la réaction catholique. Ils se divisaient en trois classes : les profès, seuls liés à toutes les obligations de l'ordre, seuls membres réels de la société ; les coadjuteurs, chargés de l'enseignement ; les scolastiques, c'est-à-dire les jeunes gens non encore admis aux dignités des profès. La société elle-même élisait le général, qui nommait et révoquait à son gré les supérieurs des provinces et des maisons. Quelques garanties très-faibles liaient le gène-

ral ; celui-ci, au contraire, exerçait un pouvoir absolu sur tous ses inférieurs. En entrant dans la société, chacun se dépouillait de tous les sentiments du monde ; il oubliait sa famille, et une confession générale mettait sa conscience entre les mains du supérieur auquel il devait obéir en tout, même s'il ordonnait le péché. Le général résidant à Rome, était sans cesse aux ordres du pape. Le protestantisme ne pouvait rien opposer à une unité aussi puissante. Les Jésuites se mirent aussitôt à l'œuvre. La confession, la prédication, l'enseignement de la jeunesse fructifièrent entre leurs mains, et bientôt ils eurent reconquis, pour le catholicisme, une grande partie du terrain perdu.

Déjà antérieurement aux Jésuites et simultanément avec eux, d'autres congrégations religieuses s'étaient formées, toutes inspirées par la pensée de réaction morale. Le parti rigide parmi les cardinaux devint majorité, et successivement il porta au Saint-Siège Marcel II, Paul IV (Caraffa), que son inimitié contre l'Espagne poussa encore à des actes peu catholiques, et Pie IV qui réunit de nouveau le concile de Trente. Dans cette seconde période du concile on s'occupa enfin de la réforme de l'Église. Beaucoup d'abus furent abolis, beaucoup d'institutions utiles furent créées ou renouvelées. Cependant, il faut le dire, la réforme ne répondit pas à l'attente du monde catholique. La papauté n'y était pas encore complètement dévouée. Des obstacles et des embarras sans nombre arrêtaient la marche du concile ; des discussions s'élevèrent entre les différentes nations qui y avaient envoyé leurs représentants, et donnèrent lieu, quelquefois, à des querelles sanglantes. Les puissances séculières se mêlèrent aux débats des prélats, et, par leur accord avec la papauté, exercèrent une influence prédominante sur les décisions.

Enfin, avec Pie V (1566), le parti moral et rigide prit la direction du siège pontifical. Une grande activité régnait à la cour de Rome. Une foule d'hommes remarquables s'y faisaient jour. Bellarmin luttait contre les protestants, Baronius écrivait son

histoire ecclésiastique, Palestrina réformait la musique papale. La congrégation de la propagande de la foi avait été créée, et le catholicisme, par ses missions étrangères, recouvrait dans l'Orient et l'Amérique les possessions perdues en Europe. Pie V réforma sa cour, et mit partout en pratique les décisions du concile de Trente. En même temps éclatait dans toute l'Europe le grand mouvement catholique contre le protestantisme. Pie V, aussi rigoureux pour les autres que pour lui-même; Grégoire XIII, moins sévère, mais actif, s'occupant de l'instruction, réformateur du calendrier; Sixte V, élu parce qu'il était jeune et actif, homme d'une grande énergie, firent de Rome le centre de ce mouvement général. Partout s'ouvrit une lutte vive et ardente; partout le catholicisme préluda par des victoires. On put croire que la révolte qui avait surgi en Europe allait être vaincue, que partout allait renaitre l'antique soumission.

Il n'en devait pas être ainsi. Nous verrons dans l'histoire particulière des nations diverses les caractères et les phases de ces luttes. Le résultat définitif fut la défaite de l'Église. Plusieurs causes y contribuèrent. La réaction catholique, *sans doute*, fut vigoureuse et pleine d'énergie lorsqu'elle agit au dehors; mais elle ne s'exerça pas avec autant d'ardeur à extirper les abus nés au sein même du catholicisme. La nomination aux places épiscopales avait passé peu à peu aux mains des pouvoirs temporels : cet état de choses fut consacré. On refusa avec opiniâtreté des concessions peu importantes, on revint avec ardeur à ces pratiques d'une dévotion, qui si souvent devient superstitieuse entre les mains des ignorants. Enfin, on négligea le côté pratique du catholicisme : au lieu de le rattacher au mouvement démocratique qui venait de surgir en France, au mouvement qui lui aurait conquis à jamais le dévouement des masses, on ne consulta que l'intérêt du moment; on s'appuya quelquefois, il est vrai, sur la démocratie, mais souvent aussi sur l'aristocratie ou le despotisme. En outre, la papauté ne resta pas sans

reproche. Les intérêts temporels de l'État pontifical subsistaient toujours. On ne vit plus le népotisme d'Alexandre VI, ni l'ambition de Jules II; mais il passa en coutume que deux neveux ou proches parents du pape dirigeassent, l'un comme cardinal, les affaires religieuses et politiques, l'autre comme chef d'une nouvelle maison romaine, la noblesse de la ville papale. Par ces causes, l'influence religieuse dut rapidement décroître. Les événements politiques, en déplaçant la question, lui portèrent le coup fatal. A la fin du seizième siècle, le dernier soutien du sentiment à la fois populaire et catholique, la ligue, se mourait en France. Il ne restait qu'une puissance luttant pour le catholicisme, mais prête aussi à le dominer, c'était la maison d'Autriche, c'était l'Espagne, c'était Philippe II. Est-il étonnant que Sixte-Quint lui-même ait hésité devant cette grandeur colossale de l'Espagne qui menaçait de tout engloutir, et ait penché, à la fin de sa vie, vers le parti modéré de Henri IV de France? Ce parti l'emporta en effet; on vit la France se relever vis-à-vis de l'Espagne; la papauté, depuis Sixte-Quint, resta presque toujours notre alliée, et trente ans plus tard, la question religieuse s'était tellement effacée vis-à-vis de la question politique, que dans la guerre de trente ans l'on vit le pape Urbain VIII, allié intime de Richelieu, qui jetait le protestant Gustave-Adolphe sur l'Autriche catholique. Mais alors aussi la papauté fut perdue comme influence politique, et le système de l'Europe prit pour base les intérêts matériels au lieu des croyances religieuses.

LA LUTTE RELIGIEUSE EN EUROPE. *L'Angleterre* (1). Ce fut

(1) Voyez Godwin, *Annal. rel. Anglic. sub Henrico VIII, Édouard VI et Maria*, 1616, in-fol. — Burnet, *Hist. de la réforme en Angleterre*, trad. en franç., Amst., 1687, in-12. — *Recueils de pièces sur Élisabeth*, publiés par Dyson, Haynes, Digges, Forbes, Birch. — Camden, *Annal. reg. Elisab.*, 1625, in-8°. — Voy. Cobbett, *Hist. de la réforme en Angleterre*, trad. en franç.

la puissance royale qui introduisit le protestantisme en Angleterre. Mais ici la réforme prit aussitôt une forme individuelle et nationale, et ce fut à partir de ce moment que le peuple anglais vit grandir dans son sein cet esprit d'égoïsme et de séparation, qui le rejeta dans un but d'activité purement industriel et commercial.

Un fait remarquable signale cette période de l'histoire d'Angleterre. C'est l'abaissement profond des aristocrates et des bourgeois devant le pouvoir royal. Henri VIII et Elisabeth exercèrent un pouvoir presque absolu. Un égoïsme presque général s'était emparé de la nation anglaise. La noblesse se consola des actes arbitraires de la royauté par la conservation légale de ses privilèges et par les richesses considérables que les dépouilles de l'Église mettaient entre ses mains. Les communes n'avaient d'autre but et d'autre désir que de payer le moins d'impôts possible. Les masses des campagnes remuèrent quelquefois ; mais la force maintint l'ordre. Le clergé était tellement corrompu, qu'il consentit à tout.

Les actes extérieurs de Henri VIII sont peu importants. Contemporain de Charles-Quint et de François I, il prit part à leurs guerres sans en retirer aucun profit. Son caractère mobile le jetait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; son administration intérieure se passa sans troubles pendant vingt ans.

Henri VIII, épris d'Anne de Boulen, désira, après vingt ans de mariage, être séparé de sa femme Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint. C'était la veuve de son frère ; Henri avait obtenu pour l'épouser une dispense qu'il voulait faire annuler. Clément VII s'y refusa, et Henri, qui jusque-là avait été un ardent défenseur du Saint-Siège, Henri, qui avait même écrit un livre pour réfuter Luther, n'écoula plus que sa passion. Le clergé anglican prononça la nullité de son mariage avec Catherine. Le pape répondit par l'excommunication, et Henri, que déjà son clergé avait salué du titre de protecteur de l'Église,

rejeta la suprématie papale et se proclama lui-même chef souverain de l'Église anglicane.

Le clergé et le parlement acceptèrent cette réforme. Deux hommes seulement firent opposition : Fischer, évêque de Rochester et Thomas Morus, grand-chancelier d'Angleterre. Ils périrent sur l'échafaud.

Le roi avait un favori, tout-puissant alors, Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Cranmer avait remplacé le cardinal Wolsey ; il était luthérien de cœur et s'était même marié en Allemagne ; mais durant la vie de Henri, il dissimula profondément ses opinions. Celui-ci, en effet, se contenta de sa suprématie, en vertu de laquelle il s'arrogeait le droit de régler lui-même le *credo* de ses sujets, de conférer aux prêtres et aux évêques la puissance du sacerdoce, d'exercer la juridiction ecclésiastique et de prononcer l'excommunication. Il supprima aussi les monastères dont les biens furent distribués à l'aristocratie ; mais il n'attaqua en rien les dogmes de l'Église, et les *six articles* qu'il imposa à la nation avaient plutôt pour but de les confirmer.

Ce ne fut qu'après sa mort que le protestantisme véritable triompha en Angleterre. Après son divorce, Henri s'abandonna complètement à ses passions. Des tribunaux iniques étouffèrent dans le sang toutes les dissensions religieuses et politiques. Anne de Boulen, femme légère et facile, accusée d'adultère, mourut sur l'échafaud. Anne de Seymour, Anne de Clèves, Catherine Howard, qui eut également la tête tranchée, et Catherine Parr lui succédèrent. Il restait trois enfants du roi : Marie, fille de Catherine d'Aragon ; Élisabeth, fille d'Anne de Boulen, et Édouard, fils d'Anne de Seymour. Marie et Élisabeth avaient été déclarées illégitimes ; mais Henri était revenu sur cette décision, en ordonnant cependant qu'Édouard lui succéderait. C'est sous lui que fut introduit le protestantisme en Angleterre (1547).

Le roi avait douze ans. Son oncle, le duc de Sommerset, par-



tagée le pouvoir avec Cranmer. Édouard, en vertu de sa suprématie, abolit les six articles et les remplaça par quarante-deux articles complètement protestants. On nia la présence réelle, on changea la liturgie, on abolit le culte des saints et la plupart des sacrements. Cependant on conserva la hiérarchie et les cérémonies extérieures. La nation accepta tout. Des exécutions nombreuses intimidèrent les catholiques; mais Édouard mourut à l'âge de seize ans, et Marie, la fille de Catherine d'Aragon, lui succéda. Le parti protestant, à la tête duquel était le duc de Northumberland qui avait fait tomber le duc de Somerset, essaya en vain de placer un des siens sur le trône. Jeanne Gray de Suffolk, l'héritière testamentaire d'Édouard, périt sur l'échafaud. Marie était fervente catholique. Elle se soumit aussitôt au pape, et épousa Philippe II, roi d'Espagne. Alors eut lieu une réaction sanglante; une foule de protestants payèrent de leur tête leur participation aux actes d'Édouard. Le vieux Cranmer, malgré ses rétractations honteuses, ne put échapper au bûcher. La restauration catholique, acceptée par les masses, semblait accomplie, lorsque Marie mourut après cinq ans de règne (1558).

La fille d'Anne de Boulen, Élisabeth, lui succéda. Élisabeth avait été élevée dans le protestantisme; les avances qu'elle fit à la cour de Rome en montant sur le trône furent accueillies avec froideur. Élisabeth avait la volonté décidée, l'esprit pratique, le sentiment des circonstances; elle ne voulut se mêler qu'indirectement des complications de l'Europe; elle résolut d'isoler l'Angleterre et resta protestante.

L'Église *anglicane* se constitua par l'acte d'uniformité (1571), composé de trente-neuf nouveaux articles. La doctrine anglicane, d'origine calviniste, ressemble à celle de Genève sur la plupart des dogmes, sans cependant exclure aussi formellement la présence réelle et le libre arbitre; mais elle en diffère sur trois points fondamentaux : la hiérarchie, le culte et la suprématie royale.

Les divers ordres de la cléricature furent conservés en Angleterre. Il y eut, comme par le passé, des archevêques, des évêques, des prêtres, des diacres. C'est même parmi les anglicans que la thèse historique de l'institution divine du sacerdoce a trouvé les plus ardents défenseurs.

Le culte fut profondément modifié. Les liturgies furent remaniées à plusieurs reprises. Les images furent bannies des temples. Cependant dans sa forme extérieure, ce fut le culte anglican qui resta le plus semblable au culte catholique. La messe, les prières canoniques, les jeûnes subsistèrent, de même que la pompe des églises et des habits sacerdotaux.

La suprématie royale, que Henri VIII avait introduite, subsista également. Il est vrai que la royauté ne s'attribua pas les fonctions sacerdotales proprement dites, telles que la prédication et l'administration des sacrements; mais elle conserva le droit de nommer les ecclésiastiques et même de les révoquer, de régler la foi et le dogme, de déclarer en parlement les hérésies, et de s'en réserver la connaissance, de prononcer les excommunications, de modifier la liturgie, d'ordonner des jeûnes, etc. Les confessions de la foi chrétienne devaient être conformes « à la parole de Dieu et aux actes du parlement. »

Telles furent les croyances de l'Église anglicane. Des lois sévères les imposèrent à tous les citoyens. Mais déjà les non-conformistes étaient nombreux. Les catholiques d'un côté, les calvinistes rigides (*puritains*) et tous ceux qui ne voulaient pas de la hiérarchie (*presbytériens*) de l'autre, les repoussaient. La révolution religieuse n'était pas terminée.

A l'intérieur, le pouvoir d'Élisabeth fut sans bornes. Le parlement était son instrument dévoué. Des tribunaux exceptionnels où toute garantie était enlevée aux accusés, la *chambre étoilée*, la *haute commission*, le *conseil de guerre* mettaient entre ses mains la fortune et la vie de tous ses sujets. Cependant Élisabeth usa de son pouvoir pour établir une administration

ferme et régulière. Le commerce et l'industrie fleurirent , et de son règne date la prospérité de l'Angleterre.

A l'extérieur, Élisabeth soutint le protestantisme en France et dans les Pays-Bas. Un danger éminent la menaça un instant. Philippe II d'Espagne , avait conçu le projet de conquérir l'Angleterre. Mais l'*armada invincible* fut détruite par la tempête. Tous les efforts de l'Espagne et du pape échouèrent (1587).

Ce fut sous la préoccupation des entreprises des catholiques, qu'Élisabeth fit exécuter Marie Stuart.

Robert Stuart était monté sur le trône d'Écosse, en 1371 , et depuis ce temps la nation écossaise s'était maintenue indépendante à la faveur des troubles qui déchiraient l'Angleterre. Mais la race des Stuarts, célèbre par ses infortunes, eut elle-même à combattre une noblesse turbulente, et des six rois qui se succédèrent depuis Robert jusqu'à Jacques V, la plupart périrent de mort violente. La guerre contre les Anglais, renouvelée de temps en temps, fut presque toujours malheureuse. Une alliance récente entre les deux couronnes n'avait pu établir une paix solide, Henri VIII venait de battre les Écossais à Flodden , et déjà le calvinisme pur, prêché par Knox, était devenu dominant en Écosse, lorsque Marie succéda à son père Jacques V.

Marie, veuve de François II, dévouée au catholicisme, lettrée, aux passions ardentes, ne put longtemps s'entendre avec les rigides puritains de l'Écosse. Son mari, Henri Darnley, jeune homme violent et hautain, qui avait assassiné un chanteur italien de la reine, périt bientôt lui-même de mort violente, et Marie donna sa main au meurtrier, Bothwell. Les Écossais se soulèvent; Marie, prisonnière, ne s'échappe que pour perdre une bataille décisive; elle s'enfuit en Angleterre, mais au lieu de l'hospitalité, elle y trouve une captivité de dix-huit ans et la mort sur l'échafaud.

Des raisons toutes politiques portèrent Élisabeth à agir ainsi contre tout droit et toute justice: Marie, petite-fille de la sœur de Henri VIII, était la seule héritière du royaume d'Angle-

terre ; Marie était catholique , et pour les catholiques , nombreux encore , Élisabeth était une bâtarde , Marie la seule reine légitime. Des conspirations dirigées contre Élisabeth fournirent facilement un prétexte à la condamnation inique. Longtemps les historiens ont plaidé la cause de l'une et de l'autre reine. La vie de Marie peut difficilement être justifiée. Sa mort sera une souillure éternelle pour Élisabeth (1587).

Élisabeth mourut en 1603. Celui qui lui succéda fut Jacques I (VI d'Écosse), fils de cette même Marie Stuart. L'Écosse eut dès ce moment le même roi que l'Angleterre. Mais les États restèrent séparés. Chacun d'eux eut son parlement particulier. L'Écosse était devenue tout à fait presbytérienne. La haine ne cessa de diviser les deux nations.

Jacques accepta la religion anglicane , et se fit théologien pour la soutenir. Mais plus absolu encore qu'Élisabeth , il souleva bientôt des haines nombreuses. La nation se réveillait. Les presbytériens devenaient puissants en Angleterre. Le roi , soupçonné de pencher au catholicisme , ne put calmer les défiances qu'en exerçant des rigueurs contre les catholiques , après la découverte de la conjuration des poudres , dont ils étaient les auteurs , et qui avait pour but de le faire sauter avec le parlement. Les relations extérieures de Jacques achevèrent d'aigrir les esprits. Il avait d'abord projeté de s'allier avec l'Espagne , toute dévouée au catholicisme. Cette alliance manqua , et Jacques épousa Henriette de France , également catholique. Un favori , qui d'une humble position s'était élevé aux plus hautes fonctions , Georges Villiers , duc de Buckingham , dirigeait les affaires. Jacques mourut avant que le mécontentement eût éclaté , mais il légua à son fils une révolution (1625).

*Espagne* (1). A l'Espagne appartient pendant cette période

(1) Les historiens espagnols , Herrera , Cabrera et Campana. — Bentivoglio , *Hist. della guerra di Flandria* , Ven. , 1670. — Strada , *de bello Belgico* , Francf. , 1651 , in-4°. — Voy. Schiller , *Hist. de l'insurrection des Pays-Bas* , trad. en franç. , 1835 , in-8°.

le grand rôle. Pendant un moment, elle fut la puissance prédominante, et sa force immense, mise au service du catholicisme, pesa de tout son poids sur l'Europe. Cette haute influence lui échappa subitement, et du faite de la grandeur, elle tomba tout à coup au rang d'une puissance du second ordre.

Charles-Quint avait légué à son fils Philippe II les États héréditaires d'Espagne, le royaume de Naples, la Sicile et la Sardaigne, le duché de Milan, les Pays-Bas et tout ce que la maison d'Autriche avait acquis des États de Bourgogne. Les vastes colonies des deux Amériques lui payaient leurs tributs. Philippe pouvait lutter contre l'Europe entière.

C'était un homme d'une volonté ferme et inflexible, sévère jusqu'à la cruauté, marchant droit à son but. Il voulait la grandeur de l'Espagne, et par elle la restauration absolue de la religion catholique. Secondé par le pape et par la France, rien ne semblait devoir lui résister.

Mais deux causes intimes neutralisèrent les efforts de Philippe. Malheureusement son catholicisme ne tendait qu'à une restauration. Rien d'actif, rien de progressif, rien de ce qui fait vivre et durer les nations n'y était contenu. Un simple retour au siècle précédent n'était pas propre à exciter l'enthousiasme des masses. D'un autre côté, les peuples que le roi d'Espagne comptait parmi ses sujets, ne formaient pas une seule nation. C'étaient au contraire des nationalités distinctes, des peuples rivaux et divisés par des haines mutuelles. La monarchie espagnole ne possédait donc pas en elle l'énergie morale qui seule peut vaincre toutes les résistances, et lorsque tous les intérêts de l'Europe se furent ligüés contre elle, elle croula en un moment.

Le long règne de Philippe II, qui dura près d'un demi-siècle, fut rempli d'événements. C'est surtout à l'extérieur qu'il dirigea son attention. Son administration intérieure fut despotique et oppressive. L'inquisition empêcha toute tentative protestante en Espagne et en Italie. Le fils du roi, Don Carlos, qui essaya

de se révolter, fut livré entre ses mains. Une révolte des Moriscos, à Grenade, fut domptée. Philippe sut maintenir l'obéissance absolue.

La lutte de Philippe contre le protestantisme appartient en grande partie à l'histoire de France. Nous avons déjà vu comment il échoua en Angleterre. La guerre contre les Turcs, la conquête du Portugal et la révolte des Pays-Bas, ne le détournèrent que faiblement de cet intérêt majeur.

La papauté cherchait partout des ennemis aux Turcs. L'Espagne, dont ils compromettaient la sûreté intérieure par la protection qu'ils accordaient aux Maures, et Venise, qui avait perdu tant de contrées, obéirent à la voix de Pie V, et Don Juan d'Autriche remporta la grande victoire navale de Lépante. La domination turque dans la Méditerranée fut anéantie (1571).

La conquête du Portugal fut entreprise en 1580. Sébastien, fils de Jean III, parti pour conquérir le Maroc, avait été tué dans la désastreuse défaite d'Alcazar. Son oncle, Henri-le-Cardinal, ne régna que deux ans, et Philippe II, petit-fils du grand Emmanuel par sa mère Isabelle, revendiqua la couronne au préjudice d'héritiers plus proches. Le duc d'Albe vainquit facilement l'opposition nationale, et le Portugal devint, pour soixante ans, province d'Espagne.

Mais ces succès ne purent compenser les embarras causés par l'insurrection des Pays-Bas, qui devint le point d'appui de la résistance protestante, et par la perte de ces contrées, les plus industrieuses de l'empire espagnol.

Depuis que les différents États féodaux dont se composaient les Pays-Bas avaient été réunis par la maison de Bourgogne, ils formaient un tout divisé en dix-sept provinces. Les différentes localités jouissaient de privilèges étendus; chaque province avait ses États provinciaux, composés du clergé, de la noblesse et des villes; depuis longtemps l'industrie et le commerce y étaient florissants.

Le protestantisme, surtout celui de Calvin, trouva un accès

facile dans les Pays-Bas. Charles-Quint et Philippe II prirent des mesures sévères. Ils essayèrent en même temps de limiter les libertés locales et d'agrandir le cercle de l'autorité souveraine ; bientôt une profonde hostilité contre l'Espagne surgit partout. Déjà sous Charles-Quint éclatèrent des soulèvements sérieux ; la révolution était réservée au règne de Philippe II.

Celui-ci avait placé à la tête de ce gouvernement sa sœur naturelle , Marguerite de Parme , qui elle-même était sous l'influence du cardinal de Granvelle. Guillaume , prince de Nassau-Orange , gouverneur de Hollande , Zeelande et Utrecht , le comte d'Egmont , gouverneur de Flandre et d'Artois , le comte de Horn , amiral , Louis de Nassau , etc. , dirigeaient les mécontents. Bientôt la noblesse forme une ligue , le *compromis* , et demande l'abolition des édits contre les protestants , et une réunion générale des États des provinces. « Ne craignez pas cette bande de gueux , » dit à Marguerite un de ses ministres , en voyant défiler le long cortège des nobles. Les conjurés acceptent cette injure , et le surnom de *gueux* resta leur titre d'honneur (1565).

Mais quoique la ligue fût reçue partout avec enthousiasme , ses projets ne réussirent pas. Marguerite avait accédé à une suspension des édits religieux ; les protestants se livrèrent aussitôt à mille excès , et des partis fanatiques , qui rappelaient les anabaptistes , les *Acatholiques* , briseurs d'images , remplirent le pays de meurtres et de dévastations. La plupart des nobles avaient déjà abandonné le compromis , lorsqu'arriva d'Espagne le duc d'Albe , avec une armée nombreuse. Le duc d'Albe , habile général et administrateur , l'un des plus dévoués conseillers de Philippe , avait pour système de frapper les chefs et d'agir par la terreur. Les comtes d'Egmont et de Horn furent arrêtés dès son arrivée , et bientôt conduits à l'échafaud. Un tribunal à la fois inquisitorial et politique rechercha les rebelles. Une foule de victimes périrent. L'ordre fut rétabli (1567).

Mais l'oppression financière suivit bientôt l'oppression poli-

lique, et les exactions sans nombre firent de nouveau fermenter les éléments d'insurrection. Les États protestèrent; Bruxelles se souleva. Soudain les gueux de mer, qui faisaient une guerre de corsaires aux vaisseaux espagnols, s'emparèrent de plusieurs ports; Guillaume d'Orange reparut, et les provinces du nord le choisirent pour chef. La guerre recommença partout, et cette fois elle conclut à l'indépendance d'une partie des Pays-Bas (1572).

Le duc d'Albe se retira devant l'insurrection victorieuse. Don Zuniga de Requesens et Don Juan d'Autriche commandèrent successivement les armées espagnoles sans obtenir de résultats définitifs. Le prince d'Orange était à la tête de la ligue du nord, à laquelle accédèrent, par *la pacification de Gand*, toutes les provinces, excepté le Luxembourg. Enfin arriva d'Espagne Alexandre de Parme, aussi fin diplomate que général habile. Celui-ci sut profiter des dissensions intérieures que des intérêts discordants fomentaient au sein de la ligue. Dans les provinces du nord, la lutte était surtout religieuse; le calvinisme pur y avait été universellement accepté. Au midi, au contraire, on était resté catholique, et c'était pour des privilèges locaux qu'on se battait. Des rivalités commerciales divisaient en outre les principales villes. Alexandre de Parme, pour sauver le catholicisme dans le midi, sacrifia sans hésiter les prétentions royales, et sanctionna les privilèges locaux. Dix provinces (la Belgique) furent ainsi détachées de la ligue et restèrent soumises à l'Espagne.

Les sept provinces du nord, Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldres, Frislande, Oberyssel et Groningue se lièrent plus étroitement par l'union d'Utrecht (1579), et peu à peu se développa leur système de république fédérative. Guillaume d'Orange espérait en faire une principauté pour sa famille, mais il fut assassiné (1583), et son fils Maurice, qui succéda à ses fonctions, trouva dans le parti républicain, conduit par Olden Barnewelt, grand pensionnaire de Hollande, un obstacle sé-



rieux à ses projets de domination. L'Espagne continua la guerre, mais sans pouvoir entamer les provinces, et reconnut enfin tacitement leur indépendance en signant (1609) une trêve de douze ans.

Déjà Philippe II était mort (1598), et l'Espagne, descendue de son haut rang, entra, sous Philippe III et Philippe IV, dans une longue période de décadence. Bientôt la guerre de trente ans devait achever sa ruine et affranchir définitivement les Provinces-Unies des Pays-Bas.

*La France.* Ce fut dans notre patrie que se dénoua le drame européen. Le catholicisme triompha à l'intérieur, car il était la cause du but national, la cause du peuple contre la noblesse, la cause de l'unité contre la division. Il trouva son appui dans les masses, son centre et son fort à Paris. Mais il succomba dans les relations européennes. Car sa victoire eût été la victoire de l'Espagne, son triomphe eût jeté toutes les nations aux pieds de Philippe II.

Nulle période de notre histoire n'a été plus maltraitée par les historiens que celle-ci. l'Église gallicane, les parlements, les courtisans, la philosophie du dix-huitième siècle, s'accordèrent à en dénaturer les faits. A peine la vérité parvient-elle à se faire jour aujourd'hui (1)

Dès le temps des premières prédications de Luther, les idées protestantes avaient trouvé du retentissement en France; les prédications de Calvin les propagèrent au loin. La grande et la petite noblesse, enhardie par l'exemple de l'Allemagne, les accepta généralement; elle espérait en faire, comme dans l'empire, une arme contre l'unité du pouvoir, et y voyait un

(1) Sources : Les nombreux écrits de controverse du temps; mémoires de Castelnau, de Tavannes, de Montluc, de Brantôme, de Villeroy, etc.; Journal de l'Étoile, Hist. universelle de d'Aubigné; Thuani Histor. sui temporis (1544-1607), Lond., 1733, 7 vol. in-fol. — Voyez Capefigue, Hist. de la réforme de la ligue et du règne de Henri IV, 1834, 8 vol. in-8.

moyen pour s'emparer des biens ecclésiastiques. La cour elle-même n'était pas éloignée de ces idées. Les lettres et les mœurs italiennes s'y étaient naturalisées depuis le mariage du fils de François I avec Catherine de Médicis. Avec le goût des arts et des jouissances policées, étaient venues la corruption et l'incrédulité. La cour de France ne le cédait à aucune autre pour le relâchement des mœurs. Le scepticisme était de mode, et quoique François I, tout en s'alliant avec les protestants d'Allemagne, opprimât la *religion* en France et fit périr dans les tourments ses sujets *huguenots*, pour donner des gages au catholicisme, les doctrines de Calvin avaient plus d'un partisan à la cour, et même au sein de la famille royale.

Le règne de Henri II fut peu remarquable, mais déjà avant sa mort s'étaient constitués les partis qui allaient déchirer la France.

La masse de la nation, c'est-à-dire les villes, le peuple des campagnes, une grande partie de la noblesse, était catholique. Deux hommes représentaient cette cause : le duc François de Guise, le grand général qui avait défendu Metz et Calais, et le cardinal de Lorraine, l'un des moteurs de la réaction morale du catholicisme, le conseiller et le soutien de la papauté. Par leur ascendant sur la cour, ils avaient lié celle-ci au catholicisme ; par leur union avec le pape et l'Espagne, ils avaient rattaché la France à ce système politique qui tendait à la restauration catholique. A la tête du parti calviniste étaient deux princes du sang, le duc Antoine de Bourbon (1), roi de Navarre, et le duc de Condé, et plusieurs hommes influents, tels que l'amiral Coligny. Enfin un tiers-parti s'était formé entre les partis extrêmes, composé d'hommes indécis qui vou-

(1) La maison de Bourbon était issue de Saint-Louis. La branche aînée venait d'acquérir la Navarre par le mariage du duc Antoine avec Jeanne d'Albret. La branche cadette avait pour chef le prince de Condé.

laient laisser les dangers de la lutte à leurs enfants ; il demandait la tolérance et le maintien du *statu quo*, et souvent il trouva appui à la cour, impatiente de la domination des Guises, et craignant pour ses plaisirs.

Sous le faible François II, successeur de Henri II (1559), ce parti prit en effet le dessus. La cour ne voulait pas que les Guises pussent tirer profit d'un échec positif des protestants, qui avaient voulu enlever le roi à Amboise, mais dont la conjuration avait été découverte à temps. Des édits de conciliation furent arrachés aux notables à Fontainebleau, puis aux états de Blois. Cependant une tentative de transaction au colloque de Poissy, où Théodore de Bèze soutint les doctrines calvinistes contre les docteurs de France, échoua complètement. Mais Catherine de Médicis, qui gouvernait le roi son fils, tint bon pour le tiers-parti, et lorsque François II fut mort (1560), et que son frère Charles IX lui eut succédé, elle obéit tout à fait aux modérés, et accorda, par l'édit de Saint-Germain, de 1562, la liberté de conscience aux protestants.

Ceux-ci relevèrent alors la tête avec arrogance. Une vive indignation saisit les catholiques. Des collisions sanglantes eurent lieu. A Vassy, le duc de Guise fut insulté, et ses gens répondirent par un massacre. Des deux côtés on se prépara à la guerre ; le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André formèrent une ligue (le triumvirat), dans le but avoué de rétablir le catholicisme en France, puis dans le reste de l'Europe. Des bataillons espagnols venaient grossir leur armée, tandis que le duc de Condé recevait des secours d'Angleterre.

L'arrêt qui condamna les huguenots porteurs d'armes, donna enfin le signal de la lutte. Une guerre désastreuse désola la France pendant une année (1562) ; une bataille sanglante fut livrée à Dreux. Enfin, quand les principaux chefs eurent disparu, que le maréchal de Saint-André et le roi de Navarre furent morts, que Montmorency et Condé furent prisonniers

et que François de Guise eut été assassiné par Poltrot, l'affidé de Coligny, le tiers-parti reprit le dessus. Par la pacification d'Amboise, la liberté de conscience fut accordée aux huguenots.

Mais les haines n'étaient pas apaisées. Après quelques années de repos, les protestants reprennent les armes. Les combats de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour ne font qu'affaiblir les deux partis. Condé aussi disparaît de la scène. Une trêve conclue à Lonjumeau est bientôt rompue. Enfin, la cour toujours indécise, fait la paix à Saint-Germain. Les huguenots conservent tous leurs privilèges, et obtiennent des places de sûreté. Le roi s'abandonne complètement à leur direction. La politique protestante prévaut. On prépare la guerre contre l'Espagne ; on soutient la révolte des Pays-Bas. Les gentilshommes protestants viennent à Paris insulter le catholicisme. La cause de l'hérésie est gagnée.

La population était profondément indignée. L'irritation était au comble. Une catastrophe terrible allait enfin lui donner jour. Un coup d'état semblait seul capable de sauver la France de l'hérésie : le peuple le voulait ; la cour qui supportait avec peine l'influence irrésistible qu'avaient pris sur elle Coligny et les chefs protestants n'en était pas éloignée. On essaya d'abord de se débarrasser des chefs ; mais une tentative d'assassinat contre Coligny manqua. Alors on s'unit aux sections de Paris. La nuit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) fut choisie ; le massacre commença au point du jour. Le but de la cour n'avait été que de se délivrer des meneurs ; mais lorsque le signal fut donné, la fureur populaire ne connut plus de bornes. La plupart des huguenots présents à Paris furent sacrifiés. Ce fut une triste journée, mais elle est expliquée par l'oppression que les protestants faisaient peser sur la France ; elle était conforme aux mœurs du temps, conforme aux exemples que les protestants eux-mêmes avaient donné.

Le massacre fut imité en province. Il périt ainsi en tout dix

à quinze mille personnes. Cependant les protestants reprirent les armes, et la cour, retombée dans ses irrésolutions, finit par leur accorder une paix avantageuse (1575). Ils n'en furent pas satisfaits. Ce fut en ce moment que la lutte changea de caractère, et que le côté politique du protestantisme devint prédominant. Le but égoïste de la noblesse devint manifeste pour tous : c'étaient des seigneurs qui luttaient pour leurs privilèges, c'étaient des princes qui voulaient se partager la France. En effet, le plus jeune des frères du roi, le duc d'Alençon et d'autres seigneurs catholiques prennent part à une conjuration protestante ; celle-ci est déjouée, mais la guerre recommence. Bientôt le roi, Charles IX, meurt, et son frère, Henri III, qui avait été élu roi de Pologne, quitte son nouveau royaume pour se saisir de la couronne de France (1576). Le même système politique se continue. La paix est conclue, puis rompue de nouveau à deux reprises différentes. Chaque fois les protestants, quoiqu'ils ne gagnent aucune bataille, quoique leur parti ne cesse de s'affaiblir, y trouvent leur profit.

La cour les favorisait ; mais en se rapprochant d'eux, elle s'aliénait la nation de plus en plus. Déjà elle s'était rendue méprisante par ses scandales. La démoralisation, qui depuis François I et Henri II souillait la haute noblesse de France, n'avait cessé de s'accroître. La cour était un lieu de débauches et de crimes ; les amours déhontés, les adultères, les assassinats, les duels sanglants avaient passé dans les habitudes usuelles. Catherine de Médicis menait à sa suite une foule de jeunes filles, destinées à corrompre et à rattacher à sa cause les hommes influents de tous les partis ; des princesses de la famille royale, comme Marguerite de Valois, donnaient l'exemple du plus vil dévergondage. Le roi Henri III résumait en lui seul toutes les hontes de cette époque. Entouré de mignons, adonné à des plaisirs infâmes, souillé par une vie efféminée, jouant hypocritement avec les choses sacrées, il perdit bientôt la renommée que sa bravoure lui avait faite. Les catholiques, encore une fois, se

voyaient conduits à ne chercher leur salut qu'en eux-mêmes. La situation devint plus difficile encore, lorsque le duc-d'Alençon mourut (1584). Un protestant, le roi de Navarre, était héritier de la couronne.

Mais déjà la nation s'était prononcée. Un roi de France hérétique semblait un fait inouï et impossible. Les doctrines démocratiques avaient surgi au sein de la foule, et étaient passées à l'état de théorie : Un souverain n'est légitime, qu'en tant qu'il est fidèle aux croyances du peuple qu'il gouverne, qu'en tant qu'il obéit à la religion et aux lois nationales. Le pouvoir vient de Dieu, mais par l'intermédiaire du peuple ; le peuple seul est le vrai souverain temporel ; il est permis de déposer les mauvais rois et d'assassiner les tyrans. Partout on enseignait ces doctrines, le pape les appuyait, les jésuites les démontraient dans leurs livres. La chaire chrétienne était la tribune d'où des orateurs fougueux les propageaient parmi les masses. Ce mouvement devait porter ses fruits. La sainte ligue en était née. Le pacte d'union avait été conclu dès l'année 1576 ; la plupart des villes y adhérèrent. Vu que le roi n'était plus capable de protéger ni la religion ni ses sujets, chacun s'engageait à maintenir, au prix de son sang et de sa fortune, les lois et la religion antiques de la monarchie. Un chef était désigné par tous, le fils du grand François de Guise, Henri, aussi dévoué que son père à la cause catholique, aussi vaillant, aussi énergique, et qui avait fait ses preuves. Le centre était Paris, qui avait un gouvernement municipal parfaitement organisé ; le pouvoir était aux mains du prévôt des marchands et de quatre échevins élus par les bourgeois. Chacun des seize quartiers de la ville avait un commandant de la milice. Un pouvoir purement révolutionnaire, nommé par le conseil général de la ligue, les Seize, donnait l'impulsion d'en haut. Paris jouait son vrai rôle de capitale. Toute la ligue acceptait sa domination ; c'était le seul moyen d'en atteindre le but : de sauver la religion et l'unité nationale.

Le trône de Henri III chancelait. Le roi de Navarre était im-

possible. Les uns voulaient une république, les autres la royauté du duc de Guise avec des institutions démocratiques, la réunion annuelle des états, le vote des lois, la surveillance de l'impôt, etc. La révolution était imminente.

Mais une suite de circonstances funestes devaient déjouer toutes les prévisions. La ligue prend les armes. Henri III s'en proclame le chef, et se voit forcé de recommencer la guerre contre les huguenots. Les chances sont favorables aux catholiques, malgré la victoire du roi de Navarre à Coutras; mais le roi hésite et irrite les catholiques par sa mauvaise volonté. Paris s'élève; le roi fait avancer des troupes contre la ville. Le duc de Guise accourt en vain pour le faire entrer dans les voies nationales; la cour ne prépare que des mesures de violence contre le peuple. Alors éclate l'insurrection, connue sous le nom de *journée des barricades*. Le roi s'enfuit à Chartres; mais effrayé par l'unanimité des provinces, il cède à toutes les demandes des Parisiens, chasse ses ministres, nomme le duc de Guise lieutenant-général du royaume et convoque les états à Blois.

Ces états furent complètement dévoués à la ligue. Une vive opposition se manifeste aussitôt contre le roi et la cour. Celui-ci alors se résout à un coup d'état: il fait assassiner le duc de Guise et son frère le cardinal (1588).

Cet acte porte au comble l'indignation publique. La Sorbonne délie le peuple du serment de fidélité; une épuration faite par force dans le parlement de Paris, engage celui-ci dans la voie populaire. Le duc de Mayenne, frère de Henri de Guise, se met à la tête des armées de la ligue. Henri III, abandonné de tous, n'a d'autre ressource que de se jeter entre les bras du roi de Navarre et des huguenots. Avec eux il vient bloquer Paris. Mais la capitale furieuse, répond à l'assassinat par l'assassinat. Un moine, Jacques Clément, plonge un couteau dans le cœur du roi (1589). L'armée royale défère la couronne au roi de Navarre, Henri IV de Bourbon. L'avantage restait aux catholiques: ils proclamèrent à leur tour un roi par intérim, le cardinal de

**Bourbon**, Charles X, vieillard sans volonté, qui mourut bientôt. Malheureusement il manquait un chef à la ligue. Le duc de **Mayenne**, dépourvu d'activité et d'énergie, ne sympathisait pas avec les sentiments démocratiques du peuple. Deux succès brillants du roi de Navarre, les victoires d'Arques et d'Ivry, relevèrent le courage des huguenots. Paris assiégé, résista héroïquement malgré une famine atroce. Enfin arrivèrent à son secours les troupes espagnoles, et la guerre se prolongea sans progrès marqués de part ni d'autre.

Mais ce fut cette intervention même de l'Espagne qui finit par entraîner la chute de la ligue. Depuis le commencement de la guerre, chaque parti avait cherché l'appui de l'étranger. Il se débattait une cause européenne, une cause religieuse; l'Espagne avait soutenu les catholiques de France; l'Allemagne protestante et l'Angleterre, les huguenots. La puissance espagnole avait grandi sans cesse en France. Depuis qu'il n'y existait plus de gouvernement régulier, Philippe exerçait une tutelle presque absolue. L'Europe voyait avec effroi l'Espagne toute-puissante englober sa dernière rivale; la papauté elle-même était alarmée, et applaudissait en secret aux succès de Henri IV.

Alors les *politiques* relevèrent la tête; ce parti mitoyen et égoïste, qui ne cherchait que le repos, donna des espérances au Béarnais. En vain le parti ligueur extrême fit un nouveau coup d'état à Paris, en éliminant tous les modérés de la municipalité, en épurant le parlement par l'exécution du premier président Brisson et des conseillers Larcher et Tardif. Mayenne lui-même vint à Paris désorganiser le gouvernement des Seize et des catholiques ardents. De leur côté, les ligueurs se méfiaient de Philippe II, qui voulait placer sur le trône de France une infante d'Espagne. Henri vit qu'il ne lui manquait que d'être catholique pour se trouver à la tête d'un parti nombreux. Il rentra dans le sein de l'Eglise (1593).

L'issue de la lutte ne pouvait plus être douteuse. Il s'agissait



de savoir si l'Europe entière, et le catholicisme, et la papauté subiraient la domination de Philippe II, ou si la France se releverait sous un roi qui avait enfin accepté la religion nationale. Le triomphe de Henri IV fut assuré, mais il coûta cher et à la France et à l'Europe. La France le paya au prix de ses libertés acquises, de ses idées démocratiques, du principe de la souveraineté du peuple. L'Europe y gagna la politique des intérêts matériels, l'exclusion des sentiments religieux et moraux des relations internationales.

Après sa conversion, Henri IV fit des progrès rapides. Déjà le parlement lui avait assuré ses droits, en proclamant le maintien de la loi salique. L'année suivante les politiques lui livrèrent Paris. Successivement les seigneurs catholiques se vendirent au vainqueur; les villes tombèrent l'une après l'autre. Lorsque le pape Clément VIII donna l'absolution à Henri, sa cause fut complètement gagnée. La guerre contre l'Espagne devint une guerre nationale. Les Espagnols, malgré la surprise d'Amiens, eurent le dessous. La paix fut conclue enfin à Ver vins, en 1598, sur les bases du traité de Cateau-Cambrésis.

La guerre religieuse était finie, et avec elle la grande réaction catholique du seizième siècle. La dernière tentative faite dans cette voie, la guerre de trente ans, qui éclata dans le siècle suivant, ne fut appuyée, ni du pape, ni de la France; et comme nous le verrons, elle n'aboutit qu'à consolider plus fortement la politique des intérêts. Pour la France, où tous les partis étaient également vainqueurs et vaincus, il ne s'agissait plus que de tirer le plus grand parti possible de la position acquise; il s'agissait pour elle de prendre en Europe la place qui revenait de droit à la fille aînée de l'Église, la première place; il s'agissait de rétablir l'ordre dans l'intérieur, d'améliorer les finances et de reprendre ce but de la royauté, depuis Louis XI, d'abaisser tous les pouvoirs égoïstes qui tendaient à fédéraliser la France, c'est-à-dire la noblesse orgueilleuse et turbulente des anciens temps et la ligue plus moderne des huguenots.

S'emparer en Europe de la place qui lui convenait de droit ; rétablir l'ordre à l'intérieur et renouveler la lutte contre les éléments fédéralistes, voilà donc le but que la France se proposa. Cette œuvre, conçue par Henri IV, fut accomplie par Richelieu (1).

Henri IV, prince habile, clairvoyant, n'éveillait pas de sympathie par son caractère privé ; il était débauché, dépensier, ingrat, sans conviction. Quoique par l'édit de Nantes il eût donné de larges garanties aux protestants, ceux-ci n'étaient pas satisfaits, et d'un autre côté les vieux ligueurs lui gardaient toujours rancune. L'orgueil des grands seigneurs s'était accru à un point extrême ; ils voulaient rendre leurs gouvernements héréditaires ; ils gaspillaient sans pudeur les impôts. Mais, Sully, par une administration dure et sévère, par des réformes auxquelles le roi lui-même se soumit quelquefois avec peine, par la protection, surtout, qu'il accorda à l'agriculture, remit les finances en état et réunit même un trésor considérable. Les seigneurs conspirèrent, mais le duc de Biron périt sur l'échafaud ; le complot du comte d'Auvergne et du duc de Bouillon fut déjoué. Déjà Henri IV rêvait à son plan d'abaissement de la maison d'Autriche ; déjà il avait arrangé avec Élisabeth un projet de fédération européenne, et à l'occasion de la succession de Clèves et de Juliers, avait engagé des hostilités en soutenant les compétiteurs repoussés par l'Autriche, lorsqu'il fut assassiné par Ravaillac, en 1610.

Le fils de Henri IV, Louis XIII, était mineur. La régence passa à la reine-mère, Marie de Médicis, et aussitôt les seigneurs se jetèrent sur les dépouilles de Henri IV. Les économies de Sully disparurent devant ces courtisans avides, et lorsqu'ils

(1) Sources : Les économies royales de Sully ; Lettres et ambassades de Bongars, de Duperron, du cardinal d'Ossat ; Mémoires de Richelieu, de Bassompierre, de Montrésor. — Voyez Bazin, Hist. de Louis XIII, 1839, 3 vol. in 8°.

eurent épuisé le trésor, ils renouvelèrent leurs ligues fédéralistes. La reine dominée par son favori Concini, aventurier italien, qu'elle avait créé marquis d'Ancre et maréchal, et qui était sous l'influence espagnole, avait déjà abandonné la politique extérieure. Cependant, conseillée par un jeune homme, qui dirigeait sa maison, par l'évêque de Luçon, Richelieu, elle ne voulut pas se livrer à la noblesse. Quatre fois les seigneurs, à la tête desquels était un prince de la famille royale, le prince de Condé, prirent les armes; les états-généraux furent assemblés (1614); mais cette réunion, la dernière avant celle de 1789, n'eut pas de résultats. Louis XIII poussé par un compagnon de jeunesse, de Luynes, fit tuer le maréchal d'Ancre, et voulut gouverner par lui-même; les troubles continuèrent. Enfin, Richelieu entra au conseil des ministres, et parvint à dominer le roi (1624). Ce fut le triomphe de la politique nationale.

Pendant près de vingt ans Richelieu dirigea les affaires et poursuivit avec une persévérance infatigable le but qu'il s'était posé, de faire de la France la plus forte et la plus puissante des nations de l'Europe, en abaissant la maison d'Autriche, en détruisant à l'intérieur toute tendance contraire à l'unité. Esprit à la fois habile et inflexible, il ne recula ni devant la terreur ni devant la ruse pour arriver à son but. Maladif, épuisé par un travail infatigable, en butte à des haines continues, il devint sombre et défiant; mais jamais il ne poursuivit d'autre intérêt que celui de la France; et parmi ses actes de rigueur, il n'en est pas un peut-être qui n'ait été en même temps juste et utile. Louis XIII défendit son ministre envers et contre tous; ce fut son seul mérite.

Nous exposerons plus loin la politique extérieure de Richelieu. A l'intérieur il eut à vaincre les huguenots et la noblesse.

Par l'édit de Nantes, donné en 1598, Henri IV avait accordé aux protestants non-seulement la liberté de conscience, mais encore des droits politiques étendus. Deux cents villes et châteaux leur étaient concédés; ils avaient une armée, étaient re-

présentés dans les parlements et tenaient des assemblées politiques. La conversion du Béarn au catholicisme, fut l'occasion du soulèvement des huguenots (1620). Leurs plans, depuis longtemps concertés, parurent alors au jour. Dans une grande assemblée, tenue à la Rochelle, ils partagèrent les sept cent vingt-deux Églises réformées en huit cercles, dont chacun devait être gouverné par un conseil représentatif et un chef civil et militaire. C'était le fédéralisme le plus complet, et le but évident était de constituer une république, séparée de la France, semblable aux États-Unis des Pays-Bas. Rohan et Soubise étaient les meneurs des protestants. Ils furent battus, mais à plusieurs reprises la guerre recommença. Enfin, lorsqu'en 1627 les huguenots eurent fait manquer une alliance entre la France et l'Angleterre, lorsque la Rochelle, pleine d'orgueil et se croyant sûre de l'appui des Anglais, se fut encore une fois insurgée à l'aspect d'une flotte anglaise, Richelieu concentra tous ses efforts pour détruire cette source éternelle de troubles. Les Anglais sont forcés d'évacuer l'île de Rhé; la Rochelle est prise après une résistance désespérée d'une année; les huguenots du Languedoc sont battus; et on conclut la paix, en accordant aux protestants la liberté de conscience et l'égalité civile avec les catholiques, mais en leur enlevant les places de sûreté, les droits d'assemblée, tous les privilèges qui faisaient d'eux une nation dans la nation. A partir de ce moment le protestantisme cessa d'être dangereux pour la France.

Les coups que Richelieu porta à la noblesse furent aussi rudes et plus terribles. Toutes les haines, toutes les mauvaises passions, toutes les ambitions des princes et des courtisans s'en prenaient au ministre, et Richelieu bien souvent eut besoin de toute sa souplesse et de toute son habileté pour se maintenir auprès d'un homme faible comme Louis XIII. Chalais, qui voulait mettre sur le trône Gaston d'Orléans, le frère du roi, périt sur l'échafaud. Des seigneurs furent décapités pour contravention aux lois sur le duel; l'égalité devant la loi naissait

(1626). Plus tard (1630), la reine-mère se ligua avec toute la cour pour détrôner le ministre ; elle triomphait ; mais par un retour subit du roi , ce fut pour la cour la *journée des dupes*. Le maréchal de Marillac , accusé de péculat et de concussion , fut exécuté. Le maréchal de Montmorency (1632), le principal des seigneurs de la cour, prit les armes et fit alliance avec l'Espagne et la Lorraine contre le ministre. Sa mort fut un terrible exemple. Mais elle n'arrêta pas les menées des grands , surtout de Gaston d'Orléans , jouet de tous les ambitieux. Pendant quelques années , la police inquisitoriale du ministre maintint la tranquillité. Enfin , en 1642 , après une révolte avortée du comte de Soissons , un jeune intrigant , un mignon du roi , Cinq-Mars , voulut à son tour s'emparer du pouvoir , en faisant une large part aux princes et en s'appuyant sur l'Espagne , à laquelle il cédait une partie de la France. Cinq-Mars aussi reçut sa juste punition.

Richelieu le suivit de près dans la tombe (1642). Louis XIII , qui s'était tenu strictement à la politique de son ministre , mourut cinq mois après lui (1643). Il laissait le trône à un fils mineur , Louis XIV , et la régence à sa femme , Anne d'Autriche. Une réaction s'annonça aussitôt contre le système dont les représentants venaient de disparaître. Mais Anne s'attacha fortement au cardinal de Mazarin , que Richelieu avait désigné pour son successeur. On continua à marcher dans le système. La politique extérieure avait abouti à tous les résultats qu'on attendait ; Mazarin put négocier glorieusement le traité de Westphalie. A l'intérieur la noblesse , comme nous le verrons , fit encore la tentative vaine et ridicule de la Fronde , mais son rôle était joué. La monarchie absolue était établie en France , la prépondérance française était constituée en Europe.

*Allemagne* (1). Sous les successeurs de Charles-Quint , Fer-

(1) Voyez Khevenhüller, *Annales Ferdinandeï* (1578-1637), Leips., 1716, 12 vol. in-fol.

dinand I, Maximilien II et Rodolphe II, l'Allemagne n'avait pris qu'une part très-indirecte aux affaires générales de l'Europe. La maison d'Autriche tendait de plus en plus à se substituer à l'État impérial, et elle pesait de son propre poids dans la politique européenne. Mais cette branche allemande de la famille de Charles-Quint était faible alors et sans énergie. A peine résistait-elle aux Turcs, dont les invasions mettaient à tout moment son existence en question.

Cependant ces empereurs furent les moteurs les plus dévoués de la restauration catholique en Allemagne. Cette restauration marcha rapidement; les Jésuites s'introduisirent partout. Bientôt l'Autriche proprement dite et la Styrie, puis la Bavière, dont le duc Maximilien se lia étroitement à l'Autriche, puis les électors ecclésiastiques revinrent aux anciennes croyances. Le nord et l'ouest, c'est-à-dire le Brandebourg, la Saxe, la Hesse, Wurtemberg, Bade, restèrent luthériens; le Palatinat était calviniste.

Les menaces de Henri IV de France avaient empêché l'Autriche de poursuivre ses plans de restauration complète. Déjà plusieurs collisions avaient eu lieu; la mort de Jean-Guillaume, duc de Juliers, Berg et Clèves, avait donné aux deux partis l'espérance de s'emparer de ce beau pays. Les princes protestants d'Allemagne, inquiets de l'esprit de domination de l'Autriche, formèrent une *union*; les princes catholiques y répondirent par une *ligue*. La mort de Henri IV arrêta l'explosion de la guerre générale. Mais les haines étaient trop violentes pour qu'elle pût tarder longtemps.

L'indolent Rodolphe II était mort après avoir été dépossédé par son frère Mathias. Ce prince vit éclater la grande lutte qui pendant trente ans mit toute l'Europe en feu. Mais son fils adoptif, Ferdinand II, de la lignée de Styrie, devait en être le grand acteur.

L'EUROPE de 1618-1659 (1). La révolte de la Bohême donna

(1) Voyez Bougeant, Hist. des guerres et des négociations

le signal. L'empereur avait fait détruire quelques églises que les protestants avaient élevées. Les états rassemblés à Prague se présentèrent en armes chez les commissaires impériaux et les jetèrent par la fenêtre. La guerre fut déclarée, et la Bohême élut pour roi l'électeur palatin, Frédéric V. Frédéric avait pour lui le roi d'Angleterre, dont il était le gendre, et les princes protestants d'Allemagne. Ferdinand II s'allia avec l'Espagne et la Bavière, la Saxe aussi se mit de son côté. La défaite de Frédéric sur la Montagne-Blanche (1620) termina la première période de la guerre. L'Autriche triomphait.

On arracha le Palatinat à Frédéric, et le donna à la Bavière. Les hostilités recommencèrent. Des partisans protestants envahirent les États héréditaires d'Autriche. Un brave aventurier, le comte de Mansfeld, servit puissamment la cause de l'électeur. Mais les armes du général autrichien Tilly, restèrent victorieuses. La cause impériale était florissante; bientôt elle arriva à son apogée. La querelle suscitée à l'Espagne par la France et les États italiens fut apaisée. Richelieu, occupé à l'intérieur par les protestants, abandonna l'alliance anti-autrichienne. Le roi de Danemark, Christian IV, que le protestantisme appela à son secours, ne put résister au grand Wallenstein, qui commandait les armées impériales. Battu à Lutzen, il se vit obligé d'évacuer l'Allemagne et de faire sa paix particulière à Lubek, et l'orgueilleux Wallenstein resta maître de l'Allemagne. L'empereur fit voir immédiatement l'usage qu'il ferait de la victoire : il promulgua l'*édit de restitution*, en vertu duquel les nombreux biens ecclésiastiques saisis par les princes protestants depuis la convention de Passau, durent être rendus à leurs possesseurs.

Alors intervint la France, et la lutte se généralisa. Déjà la succession de Mantoue avait manqué de faire éclater la guerre (1631). Richelieu, débarrassé des protestants à l'intérieur, put

qui précédèrent le traité de Westphalie, 1751, 3 vol. in-4°. — Schiller, Hist. de la guerre de trente ans, trad. en franç.

suivre les affaires de l'Europe. Il obtint d'abord que Wallenstein fût privé du commandement. Puis il négocia avec le roi de Suède, Gustave-Adolphe, fervent luthérien, qui s'allia avec la Saxe et le Brandebourg, et se jeta sur l'Allemagne. Une nouvelle série d'événements commençait.

Gustave-Adolphe fut le véritable héros de cette guerre. Ses ardentes convictions religieuses, sa piété, sa moralité, ses talents militaires, en ont fait un des plus grands hommes des temps modernes. Sous ses coups, l'Autriche tomba plus promptement qu'elle ne s'était élevée. Tilly avait pris et saccagé Magdebourg. La victoire de Leipsic détruisit les forces impériales. Toute l'Allemagne, de la Baltique au Rhin, à Munich et à Prague, fut soumise par les Suédois. Vainement Wallenstein reprit le commandement des armées autrichiennes; malgré la mort de Gustave-Adolphe, qui périt à la bataille de Lutzen (1632), les Suédois, conduits par le chancelier Oxenstiern, conservèrent la prépondérance.

Wallenstein avait été inactif pendant cette dernière guerre; il aspirait lui-même à la couronne de Bohême, et négociait avec la Suède. La cour de Vienne le fit assassiner. Bientôt la bataille de Nordlingue, gagnée par le prince autrichien Ferdinand, releva les affaires de l'empereur. La Saxe se retira de la lutte par le traité de Prague (1635).

Mais d'autres puissances y entrèrent. La France voyant les Suédois vaincus, prit elle-même les armes. Déjà depuis 1621 l'Espagne, de concert avec l'Autriche, avait recommencé une guerre sans résultat contre les Pays-Bas. Richelieu s'unit avec les Provinces-Unies, puis avec la Savoie et les duchés de Mantoue et de Parme, puis avec le duc de Weimar. L'étoile de l'Autriche pâlit de nouveau. Une lassitude générale s'empara des puissances belligérantes. Ferdinand II et Richelieu moururent. Les Suédois Banier et Torstensohn continuèrent la guerre avec succès. Turenne envahit la Bavière. Enfin après trois ans de négociations et la prise de Prague par les Suédois,



les traités de paix furent signés à Munster et à Osnabruk, en Westphalie (1648).

Les traités de Westphalie devinrent la base de la politique future de l'Europe. La légitimité de l'insurrection religieuse y fut reconnue, la politique des intérêts consacrée. La France y gagna l'Alsace et la confirmation de la conquête des trois évêchés. La Suède eut une partie de la Poméranie, Wismar, Brême et Verden. Le droit public de l'Allemagne y reçut sa forme définitive. La souveraineté de chaque prince immédiat fut sanctionnée. La dissidence religieuse qui avait été la cause de la guerre, fut un des moindres objets des négociations. On confirma la paix d'Augsbourg et considéra l'année 1624 comme l'année normale à laquelle devaient se réduire tous les changements survenus dans les biens ecclésiastiques et le rapport mutuel des cultes.

La guerre continua entre la France et l'Espagne. Les armes françaises s'y illustrèrent par la victoire du grand Condé à Lens, et par les campagnes de Turenne en Belgique. Elle fut terminée en 1659 par le traité des Pyrénées, où la France obtint le Roussillon et plusieurs places des Pays-Bas. Le roi Louis XIV épousa Marie-Thérèse, infante d'Espagne (1659).

### CHAPITRE III. — L'EUROPE CENTRALE DEPUIS LES TRAITÉS DE WESTPHALIE JUSQU'À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1).

Les trois siècles qui viennent de s'écouler ont modifié de fond

(1) Sources : Les actes publics, les traités, les monuments législatifs, les lettres, relations et pièces de toute nature en très-grand nombre ; les histoires spéciales et les mémoires deviennent plus rares, mais toute la littérature contemporaine renferme des documents historiques ; les journaux forment une classe nouvelle de sources : *Mercur français* (1611), *Gazette de France* (1623) ; *Mercur histor. de La Haye* (1686) ;

en comble la société chrétienne. Les différences qui séparent la société de cette époque de celle du moyen âge, ne sont ni moins profondes ni moins radicales que celles qui distinguent le douzième siècle du siècle de Charlemagne, l'époque carlovingienne de l'époque de Constantin. Non — seulement la politique générale de l'Europe, l'organisation sociale, les institutions ont changé, mais nous trouvons des mœurs, des habitudes nouvelles. Nous entrons dans l'état social qui, dans les relations privées des hommes, subsiste encore aujourd'hui.

Les traités de Westphalie consacrèrent 1° l'exclusion des intérêts religieux et spirituels de la politique européenne; 2° le principe de la souveraineté absolue des rois et des princes sur les pays qui leur étaient soumis. Ces principes devaient donner une direction toute nouvelle à l'Europe.

Chaque État, en effet, se considéra comme un tout indépendant, sans autre but que sa conservation propre et son propre agrandissement. L'intérêt devint la seule loi des relations internationales.

Le seul intérêt capable de rallier la plus grande partie de l'Europe fut le maintien du *statu quo*. Comme les puissances étaient inégales, les États inférieurs devaient se coaliser pour empêcher la prédominance d'aucun des États de premier ordre. Cette pensée avait jeté les États secondaires dans l'alliance de la France à la fin du seizième siècle; elle avait dirigé les ennemis de l'Autriche pendant la guerre de trente ans; elle allait unir maintenant l'Europe contre la France, placée par Richelieu et Louis XIV au rang de puissance dominante.

Ce fut le germe du principe de l'équilibre européen. Ce prin-

Europ. Fama de Leipsic (1702). — Voyez Voltaire, Hist. du siècle de Louis XIV; Capefigue, Hist. de Louis XIV, 1838. 6 vol. in-8°; Lacretelle, Hist. du dix-huitième siècle, 1830, 8 vol. in-8°; Schlosser, Hist. du dix-huitième siècle, trad. de l'al., 1832, in-8°.

cipe, qui consiste à distribuer les territoires, l'influence, les forces respectives des peuples, de manière à ce qu'aucun ne puisse sortir des limites qui lui sont imposées, ne fut pas nettement formulé encore. Mais il était dans les esprits, et fut appliqué en pratique, chaque fois que les circonstances le permirent.

La théorie devait sanctionner les faits. Le *droit des gens* naquit. Hugo Grotius fut le fondateur de la nouvelle science morale, qui, au défaut des principes religieux, dut dominer les relations internationales. On appliqua aux nations les droits qui, suivant les docteurs, compètent à l'homme à l'état de nature : le droit de vivre et de se conserver, et l'on en déduisit les droits et les obligations des sociétés entre elles. Quoiqu'en dernier ressort la loi suprême restât toujours la raison du plus fort, la théorie ne fut pas sans porter des fruits pratiques. Des formes s'établirent qui rendirent moins heurtées les relations égoïstes des peuples, des adoucissements furent portés aux horreurs de la guerre ; il se fonda un droit des gens conventionnel et coutumier, basé sur les traités et les usages reçus. La coutume d'entretenir des ambassadeurs à toutes les cours, introduite par Richelieu, développa les relations pacifiques, et maintes fois les négociations diplomatiques firent avorter des guerres qui eussent dévasté l'Europe.

Le principe de la souveraineté des rois et des princes étant admis, ceux-ci ne se préoccupèrent que de la situation extérieure, et n'introduisirent d'autres améliorations intérieures que celles qui pouvaient les servir dans leurs relations européennes.

Ainsi, les forces militaires reçurent de notables accroissements. Les troupes permanentes, communes depuis le quinzième siècle, devinrent des armées sous Richelieu et Louis XIV. Mais ce fut surtout dans les développements de l'industrie, du commerce et des colonies, que l'on chercha les sources de la puissance et de la prospérité. Sous Colbert, était né le système

de la balance du commerce. On y confondait la richesse avec la quantité du numéraire. Produire beaucoup et vendre aux autres sans leur rien acheter, fut donc le but que chacun se proposa d'atteindre. Dans ce but on prohiba l'exportation de l'argent, l'importation des marchandises étrangères, en même temps qu'on créait des manufactures, qu'on encourageait l'industrie nationale. Par la même raison, chaque nation voulut avoir des colonies, et à la suite de l'Espagne et du Portugal, on se lança dans les expéditions lointaines. Cette direction économique, dont l'isolement et la rivalité étaient les conséquences naturelles, compliqua singulièrement les relations européennes, et ce furent, après les questions d'équilibre, les intérêts mercantiles, qui le plus souvent, provoquèrent les luttes des nations.

A l'intérieur, les princes jouissaient d'un pouvoir absolu ; les états-généraux et provinciaux, les libertés municipales, les garanties de la justice, toutes ces institutions qui avaient jeté tant de vie sur le moyen âge, avaient disparu. L'Angleterre seule les conserva au prix d'une révolution. Mais les princes ne profitèrent pas des grands pouvoirs qui leur étaient échus pour hâter les progrès des institutions. Presque partout l'administration intérieure resta sous le joug des formes multiples, confuses, embarrassées, que les siècles précédents lui avaient léguées. Au sein d'une même nation l'inégalité et le privilège divisaient les provinces ; la féodalité subsistait dans les lois civiles. L'unité était acquise au pouvoir, mais elle n'avait pas pénétré dans l'organisation sociale. La noblesse, quoiqu'elle eût cessé d'être dangereuse pour les monarques, pesait encore de tout son poids sur les bourgeois et les paysans. Des privilèges importants la distinguaient du peuple. Elle était exempte d'impôts ; seule elle avait accès aux honneurs et aux hautes fonctions de l'État. Son orgueil s'était accru dans la même proportion que son influence politique avait diminué ; et quoiqu'elle eût cessé d'accomplir une fonction quelconque, quoiqu'elle ne fût plus qu'une plaie

dévorante dans l'État, elle n'avait pas assez de mépris et d'insultes pour ces races inférieures qu'elle se croyait appelée à dominer.

Dans la bourgeoisie et le peuple, quoique déshérités de droits politiques et sujets à tous les fardeaux, résidait la véritable force des nations. Malheureusement le tiers-état était devenu peu à peu, par la nouvelle législation sur les corporations, une classe séparée du peuple. Depuis Henri II et surtout Henri IV, en France, le travail était devenu un droit royal. Le nombre des membres qui pouvaient faire partie de la corporation de chaque métier, avait été limité, et il s'agissait, non-seulement pour celui qui y aspirait, de subir un long apprentissage et d'acheter la maîtrise, il devait encore payer de fortes taxes au roi. La production industrielle devint donc le privilège de quelques-uns, tandis que, d'un autre côté, le commerce en grand devint un monopole. L'usage s'introduisit, en effet, de confier toutes les grandes exploitations industrielles, et surtout le commerce des colonies, à des compagnies privilégiées. La science économique du temps justifiait cette institution; et du reste, les gouvernements s'assuraient ainsi une part considérable des profits.

Le sort des paysans avait peu changé depuis le quatorzième siècle. Le servage était aboli en France; peu à peu il s'était transformé en une sorte de métairie perpétuelle en Italie, en Espagne et en Angleterre; il subsistait encore en Allemagne, où quelques princes l'abolirent à la fin du dix-huitième siècle, mais où la révolution française seulement lui porta le coup décisif. Chargé de corvées et d'impôts, livré à la discrétion des nobles de campagne et des percepteurs royaux, le paysan était dans une condition misérable, et l'agriculture se ressentait des charges imposées au producteur.

Nous allons exposer successivement : 1° les destinées de chaque nation spéciale, 2° les relations internationales de l'Europe centrale.

*La France* (1). Louis XIV était à peine âgé de cinq ans , lorsqu'il succéda à son père (1643). Le cardinal Mazarin était premier ministre, la mère du roi, Anne d'Autriche , régente. La noblesse, soutenue du parlement , livra alors son dernier combat. Les troubles de la fronde, guerre d'intrigues contre l'autorité royale , où s'illustrèrent les noms du cardinal de Retz et du président Molé , où le sang coula dans plusieurs rencontres, où même les plus grands généraux de la France , Condé et Turenne , ne rougirent pas de passer dans le camp espagnol , agitérent la France sous le ministère de Mazarin. Mais celui-ci triompha. La noblesse perdit définitivement toute puissance politique. Riche et considérée , possédant une grande partie du territoire , exempte d'impôts , séparée de la bourgeoisie par une foule de privilèges , elle se consola de ses anciennes prétentions par les faveurs de la cour. Le pouvoir du roi était absolu.

Le règne de Louis XIV est célèbre dans l'histoire. Depuis Charlemagne , la France n'avait été si puissante et si glorieuse. Non-seulement elle domina par les armes , mais sa langue , ses beaux-arts , sa littérature , son industrie devinrent les modèles de l'Europe. C'est , qu'après tant de pénibles combats , l'unité morale de la nation était conquise enfin , c'est que toute cette intelligence et cette force , dépensée jusque-là dans les guerres civiles , pouvait enfin s'épanouir et répandre ses fruits au loin. Mais Louis XIV usa-t-il comme il le devait de cette nation généreuse confiée à ses mains ? Fut-il un pouvoir comme Charlemagne et Saint-Louis ? Malheureusement non.

Louis XIV identifiait l'État avec lui-même , et comme il était fier et ambitieux , comme il avait au plus haut degré le sentiment de sa force et de sa dignité , il maintint à sa hauteur la

(1) Sources : Pour la Fronde : Mémoires du cardinal de Retz , de M<sup>me</sup> de Motteville , d'Omer Talon , etc. — Sur Louis XIV et la Régence : Mémoires du duc de Saint-Simon , 1829 , 20 vol. in-8°. Voyez la Bibliographie de Lelong.

position de la France, étendit son territoire et favorisa son essor dans les lettres et les arts. Mais Louis XIV avait une personnalité excessive; il lui suffisait que sa vanité fût satisfaite, et les progrès sociaux furent étouffés sous l'égoïsme du monarque.

Le long règne de Louis XIV se divise en deux périodes. La première, dominée par le grand Colbert, est brillante sous tous les rapports. La seconde, qui commence avec le dix-huitième siècle, est célèbre surtout par les désastres de toute espèce qui vinrent fondre sur la France.

La dernière moitié du dix-septième siècle fut belle et glorieuse. Trois guerres heureuses agrandirent le territoire. La Flandre, la Franche-Comté, Strasbourg et d'autres points moins importants furent conquis. L'Europe tremblait devant le grand roi, et la France était la première puissance du monde. L'administration intérieure, entre les mains de Colbert, créait une prospérité inattendue. L'ordre était rétabli dans les finances; le commerce et l'industrie recevaient une protection toute particulière. Les fabriques de Sedan, d'Abbeville, de Louviers, de Lyon, les manufactures royales de Sèvres, des Gobelins, de Saint-Gobain s'élevaient, et la France devenait le premier pays manufacturier de l'Europe. Le commerce maritime reçut une législation exemplaire, la marine des accroissements immenses. Dès le commencement du dix-septième siècle la France avait formé des établissements coloniaux dans le Canada, l'Acadie, dans plusieurs des Antilles, en Cayenne, au Sénégal; les possessions anciennes furent exploitées avec plus de vigueur, de nouvelles acquisitions vinrent s'y joindre, principalement Saint-Domingue et Pondichéry; le commerce en fut confié à des compagnies privilégiées. On tendait à réformer la législation civile et criminelle. Les sciences et les beaux-arts étaient traités avec une munificence digne de la haute idée que Louis XIV s'était faite de son pouvoir royal, et l'Europe était dominée par l'intelligence aussi bien que par les armes.

Cependant, déjà vers la fin du dix-septième siècle s'annonçait la décadence du règne de Louis XIV. Successivement disparurent tous les grands hommes qui en faisaient la gloire. Les querelles du roi avec la cour de Rome, et la discussion entre les Jésuites et les Jansénistes causèrent de longs démêlés. Louis XIV, vieilli, blasé sur les jouissances, s'était jeté dans les bras de sa dernière maîtresse, M<sup>me</sup> de Maintenon, et avec elle dans la dévotion mystique des Jésuites. La révocation de l'édit de Nantes et les persécutions contre les protestants (1685), acte fatal qui n'atteignit que des citoyens paisibles, étrangers, depuis Richelieu, à toute idée politique, priva la France d'une foule de ses manufacturiers les plus habiles, et transplanta sur le sol étranger une partie des forces industrielles de la nation. Colbert était mort, on vit renaître les embarras financiers. La guerre et les prodigalités de la cour épuisèrent le trésor. Les progrès de l'industrie et des manufactures ne pouvaient en outre compenser le défaut complet des progrès politiques, que la nation était en droit d'attendre d'un pouvoir royal aussi fort, et que Louis XIV négligea complètement. Tous les jours, au contraire, il appesantissait le despotisme, et laissa même subsister le servage dans quelques localités nouvellement réunies à la France. La désastreuse guerre de la succession d'Espagne vint mettre au comble tous ces maux, et bientôt après la paix d'Utrecht, le vieux roi, frappé cruellement dans sa famille, descendit dans la tombe, ne laissant, pour lui succéder, qu'un arrière petit-fils, un enfant de quatre ans, Louis XV (1715).

La régence fut confiée au duc d'Orléans (1). Aussitôt se manifesta une réaction violente contre le règne précédent. Le testament de Louis XIV fut cassé. Princes du sang, courtisans, parlements, jansénistes, tous relevèrent la tête. Alors le torrent des mauvaises mœurs déborda sur la France; les grands

(1) Voyez Hist. de la régence, par Lemontey, 1832, 2 vol. in-8°.



donnèrent au peuple l'exemple d'une corruption hideuse, et le palais du régent devint le séjour de la plus effrénée débauche. Alors aussi s'annonça le mouvement d'esprit du dix-huitième siècle. Voltaire paraissait, et avec lui l'incrédulité qui attaqua toutes les croyances, les dogmes et la morale aussi bien que les institutions mauvaises et les abus existants.

L'histoire de la régence est remarquable par deux faits importants. Le premier eut pour résultat de changer la politique extérieure de la France. Le duc d'Orléans, mené par son infâme ministre, le cardinal Dubois, abandonna l'alliance espagnole, le but constant des efforts de Louis XIV, et se jeta dans les bras de la rivale naturelle de la France, de l'Angleterre. La guerre qui en résulta avec l'Espagne, fut le premier pas que fit la France pour descendre du haut rang, où malgré les désastres de la dernière guerre de Louis XIV le traité d'Utrecht l'avait maintenue. Le second fait, fut une opération financière, brillante au delà de toute expression dans ses débuts, ruineuse au dernier point dans ses effets derniers. Le banquier écossais, Law, avait obtenu, en 1716, le droit d'établir une banque de circulation, dont les premières opérations avaient eu un plein succès. Enhardi par le cours facile de ses billets, il en émit bientôt pour la valeur de dix fois le capital primitif qui était de six millions; ce n'était qu'un commencement; le régent émerveillé, mit entre les mains de Law toutes les ressources de l'État. On commençait à coloniser la Louisiane et la Nouvelle-Orléans; Law eut le privilège de la compagnie des Indes occidentales, puis celui des compagnies du Sénégal et des Indes orientales, puis le monopole des tabacs, les monnaies, les fermes, etc. Il mettait en actions chacune de ces exploitations, et ces actions devaient en même temps servir de fonds à la banque. Un engouement extraordinaire s'empara alors du public. Un agiotage effréné s'établit. Les actions de cinq cents francs montèrent successivement à cinq mille et jusqu'à dix-huit mille livres. Les richesses de la France semblaient décuplées; la dette publique

fut remboursée; les fortunes particulières s'accrurent outre mesure. Enfin devait arriver le moment effroyable de la chute. Quand chacun voulut réaliser ses billets et ses actions, quand on commença à voir que cette exploitation du Missisipi, dont on s'était tant promis, ne produirait que peu de chose, il fallut prendre des mesures violentes pour arrêter les demandes de remboursement, pour empêcher la baisse des actions et des billets. Après de vains efforts, tout ce brillant échafaudage s'écroula; une grande partie des billets et des actions furent annulés, le reste fut converti en rentes sur l'État; la France resta grevée de trente-cinq à quarante millions de rentes. La colonisation plus active des bords du Missisipi, fut le seul fruit qu'elle retira du système.

A la régence devait succéder le règne de Louis XV, plus fatal et plus honteux encore. Pendant les premières années de ce règne, le gouvernement resta entre les mains des princes du sang, du duc d'Orléans d'abord, du duc de Bourbon ensuite, et rien ne fut modifié dans la marche des affaires. En 1726, le cardinal Fleury, l'ancien précepteur du roi, arriva à la tête du ministère; désireux surtout de maintenir la paix, il conserva avec soin l'alliance anglaise, et s'adonna tout entier à l'administration intérieure qui prospéra entre ses mains. Dès 1720, les îles de France et de Bourbon avaient été acquises, et les colonies françaises étaient encore dans toute leur fleur. Lorsqu'enfin Fleury eut été entraîné dans une guerre par l'élection de Stanislas Leczinski au trône de Pologne, il abandonna, il est vrai, assez honteusement la Pologne, mais par ses succès contre l'Autriche et le traité de Vienne, il valut à la France l'acquisition prochaine du duché de Lorraine, et plaça un allié sur le trône napolitain.

Fleury vit avant sa mort le commencement de la guerre de la succession d'Autriche; guerre que la France entreprit à l'investigation des frères de Belle-Isle, pour humilier encore son ancienne rivale. Cette guerre, malgré les brillants succès de la

France, n'eut pas les résultats qu'on pouvait en attendre. Le roi Louis XV avait déjà manifesté les tendances honteuses qui devaient imprimer à son règne le sceau de l'infamie. Livré tout entier aux jouissances d'une volupté sans frein, sans souci du lendemain, nonchalant et efféminé, considérant la France comme faite uniquement pour ses plaisirs, il fut le promoteur de l'immoralité effrayante qui rongea, pendant le dix-huitième siècle, toutes les hautes classes de la société. M<sup>me</sup> de Pompadour venait de succéder à M<sup>me</sup> de Châteauroux comme maîtresse en titre du roi; lasse de la guerre, elle voulut que la paix fut conclue rapidement, et la France sacrifia tous ses avantages.

Mais la paix ne fut pas durable, et bientôt éclata la guerre de sept ans. La France avait pris les armes pour une cause juste; elle voulait repousser l'agression violente et orgueilleuse des Anglais, qui prétendaient à la domination exclusive des mers. Mais une alliance contre nature avec l'Autriche, alliance où la France se sacrifia complètement à son ancienne ennemie, et une suite de revers conduisirent enfin à la désastreuse paix de Paris, où malgré les efforts du ministre plus intelligent qui venait de s'emparer des affaires, de Choiseul, la France perdit le Canada, le Sénégal et la Louisiane (1763). Choiseul espéra en vain plus tard renouveler la guerre avec l'Angleterre, en vain aussi il voulut contrebalancer l'ascendant que prenait la Russie sur la Pologne, en se déclarant contre l'élection de Poniatowski. Tous ses efforts échouèrent contre le mauvais vouloir du roi et de la cour. Une seule acquisition lui fut permise. La Corse, ancienne possession de Gènes, révoltée contre la métropole, fut achetée par Choiseul, et réunie à la France après une courte résistance.

C'était le moment de l'effervescence la plus vive de l'esprit philosophique; l'incrédulité riante et moqueuse marchait à enseignes déployées, écrasant sous ses sarcasmes l'opposition plus honnête de J. J. Rousseau. D'un autre côté, l'immoralité

était arrivée au comble. Cette noblesse ancienne , ralliée autour du trône, souillait ses noms historiques par les plus grandes infamies. Choiseul lui-même s'était fait la créature de M<sup>me</sup> de Pompadour, et « nos duchesses fameuses » ne rougissaient pas de descendre au métier des prostituées de bas étage. En même temps renaissaient les querelles jansénistes et les prétentions des parlements. Sous M<sup>me</sup> de Pompadour, les jésuites succombèrent devant la ligue de la cour, des parlements et des philosophes. M<sup>me</sup> de Pompadour étant morte, le ministre Choiseul fut précipité par une intrigue de courtisans, dont l'instrument était la nouvelle maîtresse du roi, la crapuleuse M<sup>me</sup> Dubarry. Les parlements firent de l'opposition ; le chancelier Maupeou cassa le parlement de Paris et exila les magistrats, et bientôt tout rentra dans l'ordre. Le despotisme des courtisans reprit son cours habituel. L'arbitraire et la malversation ne firent que s'accroître : les lettres de cachet étaient devenues d'un usage journalier, et chacun pouvait s'en servir contre ses ennemis à prix d'argent. Les finances étaient dans un état déplorable ; les dépenses présentaient chaque année sur les recettes un déficit effrayant ; la fortune publique périssait entre les mains des courtisans avides, et une infâme spéculation sur les blés, que le peuple a flétrie sous le nom du *pacte de famine*, et dans laquelle trempait la royauté elle-même, condamnait les classes laborieuses à la misère.

Tel était l'état de la France, lorsque Louis XVI succéda, en 1774, à Louis XV. Les souffrances physiques de la nation étaient grandes, les souffrances morales plus grandes encore. Comment le peuple chrétien par excellence pouvait-il se courber sous le joug de ces courtisans hideux qui outrageaient par tous leurs actes les lois de la morale chrétienne ? Comment pouvait-il reconnaître ce despotisme inouï, contraire à toute la tradition nationale, à tous les principes de liberté et d'égalité enseignés par l'Évangile ? La philosophie du dix-huitième siècle avait en outre porté ses fruits. Le respect des institutions an-

ciennes avait disparu. L'espoir de lois meilleures germait dans les têtes ; la révolution ne pouvait tarder.

Louis XVI, homme faible, sans cœur, désirant quelquefois le bien sans jamais se donner la peine de l'accomplir, étranger du reste aux mœurs honteuses de son prédécesseur, obéit à la voix universelle qui demandait une réforme, en faisant entrer dans le ministère l'un des plus célèbres économistes du siècle, le généreux Turgot. Mais la cour de Louis XV n'était pas morte avec lui ; à sa tête était la reine elle-même, Marie-Antoinette, et les réformes de Turgot échouèrent devant une opposition invincible. Le financier Necker, aux idées moins élevées que Turgot, succéda à celui-ci ; et quoique sous son ministère la France eût réparé la honte du traité de Paris, en prenant parti pour les colonies insurgées contre l'Angleterre, et recouvré le Sénégal et l'île de Tabago par le traité de Versailles, Necker succomba comme son prédécesseur. La voix publique devint de plus en plus menaçante, les réformes partielles étaient repoussées avec mépris. Deux ministres de cour, Calonne et Brienne, échouèrent successivement dans cette œuvre, qui pour eux n'était pas sérieuse. Le premier, qui avait réuni une assemblée de notables, tomba devant la vive opposition des parlements ; le second, convoqua enfin ces états-généraux si vivement sollicités par l'opinion. La révolution française commença.

*Angleterre* (1). L'histoire de cette période s'ouvre par la plus grande révolution que l'Angleterre ait subie.

Les premiers Tudors avaient exercé un pouvoir presque despotique, et sous Jacques I, la tendance de la royauté anglaise à rendre son pouvoir absolu comme celui des autres États de

(1) Sources : *Journal of house of Commons (1547-1766)*, The parliam. history by Cobbett, Lond., 1805, in-fol. ; Guizot, *Collection de mémoires sur la révolution anglaise*, 1823, 25 vol. in-8° ; le même, *Hist. de la révolution anglaise*, 1824, 2 vol. in-8° ; Villemain, *Hist. de Cromwell*, 1819, 2 vol. in-8°.

l'Europe s'était manifestée ouvertement. La famille royale, en outre, se rapprochait du catholicisme et de la France. La nation anglaise, au contraire, était ardente dans ses nouvelles croyances religieuses ; elle avait ses vieilles idées d'indépendance, de liberté individuelle ; elle haïssait l'étranger, et surtout la France. La royauté se trouvait en face de deux partis : le parti de la noblesse, des grands seigneurs, des grands propriétaires, jaloux de leurs droits et privilèges vis-à-vis de la couronne, désireux de secouer le joug de l'oppression royale, dévoués à l'Église anglicane ; le parti des bourgeois, travaillé surtout par les idées calvinistes pures, imbu de toutes les idées démocratiques, qui avaient, dès l'origine de la réforme, mis les armes à la main à Munzer et aux anabaptistes, et qui, dans le siècle précédent, avaient tant agité la France. Grossière, mais fanatique et dévouée à ses doctrines, cette masse forma l'armée dont se servirent d'abord les grands seigneurs, et qui bientôt les absorba eux-mêmes.

Charles I en montant sur le trône (1625), éprouva aussitôt les sentiments hostiles du parlement. Celui-ci rejeta les demandes financières de la couronne, et fut dissous. Deux autres parlements, plus hostiles encore, eurent le même sort. Alors une guerre contre l'Espagne, liée à la guerre de trente ans, et entreprise pour soutenir les droits du prince Palatin, ayant été terminée, le roi résolut de gouverner sans parlement, et pendant onze ans il n'en convoqua pas d'autre.

Dans cette position, la couronne, pour avoir des fonds, était forcée à l'arbitraire. L'inimitié allait en croissant. Deux ministres choisis dans l'opposition des lords, le comte de Strafford et l'archevêque Laud, ne purent satisfaire l'opinion, et furent considérés eux-mêmes comme traîtres. Soudain l'Écosse donna le signal de la rupture.

Là régnait le pur presbytérianisme, et la hiérarchie anglicane inspirait une horreur profonde. Charles veut l'introduire par force. Les Écossais se soulèvent ; ils forment une ligue, le

*Covenant*, et repoussent, aux synodes de Glasgow et d'Édimbourg, toute tentative épiscopale (1637).

La guerre force Charles à convoquer un nouveau parlement, que bientôt il dissout. Mais les troupes royales sont battues, et le roi se voit contraint enfin de faire des concessions. Il réunit un cinquième parlement, le *long* parlement, qu'il ne lui fut plus donné de dissoudre (1640). La royauté aux abois venait de créer elle-même l'instrument qui devait la briser.

A peine assemblées, les chambres mettent en accusation le ministère. Le roi cède, et Strafford porte sa tête sur l'échafaud. Successivement de nouvelles concessions sont arrachées à la couronne, mais la mauvaise volonté du roi devient de plus en plus patente. Une insurrection éclate en Irlande, et on l'en accuse. De jour en jour le parlement exige davantage; il veut des garanties pour l'avenir, il veut le redressement des griefs anciens. Hampden, Pym, Saint-John sont les chefs de cette opposition énergique. Enfin le roi se résout à la lutte violente; il s'enfuit à Nottingham, et y lève l'étendard royal (1642).

Par ce fait toute l'opposition aristocratique et anglicane se trouvait jetée, par la force des choses, dans le camp royal. Elle avait trop d'intérêt à ce qu'on respectât les droits acquis, pour attaquer ouvertement ceux du souverain, elle avait trop à perdre pour se lancer dans un combat à outrance. Les bourgeois n'avaient aucune de ces craintes : ils agissaient par conviction, ils étaient presbytériens, et leurs prédicateurs leur avaient répété cent fois que tous les hommes étaient égaux, que le peuple seul était souverain, que tout roi infidèle pouvait être mis à mort. Les représentants de la bourgeoisie étaient en majorité dans la chambre des communes. Le parlement déclara la guerre au roi.

Après trois années de combats, la victoire resta au parlement. Ses généraux, le comte de Manchester, lord Fairfax et Olivier Cromwell, gagnèrent les batailles brillantes de Marstonmoore et de Naseby. Charles, sans armée, s'enferma à Oxford; mais bientôt il chercha asile dans l'armée écossaise, qui avait marché

au secours de l'insurrection. La confiance de l'infortuné roi fut trompée : les Écossais le vendirent au parlement anglais.

Déjà la révolution avait pris le caractère religieux qui la distingue de tous les faits analogues. L'on se tromperait si l'on croyait la révolution d'Angleterre identique à la révolution française. Celle-ci fut un fait général, un développement du christianisme, un progrès européen. La révolution anglaise, au contraire, fut nulle pour l'humanité, sinon pour l'Angleterre. La question politique s'effaça devant la question religieuse. On combattit pour la liberté individuelle, mais plus encore pour le triomphe du calvinisme. Ce fut le retentissement des discussions qui avaient agité l'Europe dans le siècle précédent. Les querelles théologiques descendues au sein de la bourgeoisie anglaise, y revêtirent les caractères d'une foi profonde. La doctrine de la grâce et de la prédestination des saints, jetèrent dans les esprits un sombre fanatisme. La lecture assidue des livres saints, l'usage de textes bibliques dans toutes les discussions, dans toutes les paroles, la prière mêlée à tous les actes publics, le chant des psaumes et des cantiques sacrés, poussèrent au plus haut degré l'exaltation religieuse. Rien n'effrayait ces hommes inspirés de Dieu, et nul remords ne pouvait les atteindre ; car, comme disait Cromwell à son lit de mort, ils étaient certains d'avoir eu la grâce, et la grâce ne pouvait pas se perdre.

Au sein du parti victorieux se dessinèrent bientôt les nuances. La majorité des membres du parlement était presbytérienne, et voulait organiser l'Église calviniste sur le modèle des Églises d'Écosse et du continent, avec des synodes provinciaux, des consistoires, etc., et l'intolérance pour toutes les autres sectes. Cette majorité, d'ailleurs, était composée d'hommes qui avaient voulu limiter la prérogative royale, mais qui n'avaient pas entendu opérer de graves modifications dans l'état social existant, qui tenaient aux institutions reçues. Elle avait atteint son but, elle tendait maintenant à se rapprocher de la couronne, et ne



tarda pas en effet à rentrer en négociations avec le roi. Mais à côté de ce parti, qui, après être arrivé à ses fins, pouvait se donner le mérite de la modération, il s'en formait un autre, celui des *indépendants*, ennemis de tout pouvoir, en religion comme en politique. Ceux-ci demandaient la liberté absolue de conscience (excepté pour les catholiques), et rejetaient aussi bien l'autorité de l'Église presbytérienne que celle de l'Église anglicane; ils voulaient l'abolition de la royauté, réclamaient la souveraineté du peuple et demandaient l'extension la plus grande de la liberté individuelle. Un homme qui hésitait entre le parti parlementaire et les indépendants, sut se mettre à la tête de ceux-ci et triompher par eux. Ce fut Olivier Cromwell. Primitivement sincère dans sa conviction religieuse, honorésuivant ses partisans d'inspirations divines, se croyant lui-même un saint, en même temps dévoré par l'ambition, orgueilleux et dur, prudent et astucieux, Cromwell, auquel son génie militaire et ses talents administratifs assignaient une place éminente, se fit le représentant des plaintes de l'armée, le noyau des indépendants; une nouvelle phase de la révolution se prépara.

Pendant trois années les partis furent en présence, et l'hostilité ne cessa d'aller en croissant. La rupture se déclara enfin, lorsque les chambres eurent résolu de licencier une partie de l'armée, d'envoyer le reste en Irlande. Une insurrection militaire éclate : un conseil d'officiers et un conseil de soldats s'organisent sur le modèle de la chambre haute et de la chambre basse. Cromwell lui-même a peine à retenir ces *agitateurs*; bientôt ils enlèvent le roi et marchent sur Londres. Le parlement cède d'abord, puis il reprend une attitude plus ferme; les négociations avec le roi touchaient à leur terme, l'Église presbytérienne allait être établie : subitement les chefs militaires se déterminent à un coup d'état. Le 7 septembre 1648, le colonel Pride occupe la salle des séances par la force armée, et arrête ou chasse tous les membres presbytériens.

Ainsi réduit , le parlement fit immédiatement preuve d'une grande vigueur. Pour la première fois, l'Europe étonnée eut le spectacle d'une nation jugeant et condamnant son roi. Charles I fut traduit devant une haute cour de justice , accusé de félonie et de haute trahison , condamné à mort et exécuté le 30 janvier 1649. La royauté et la chambre des lords furent abolies , le gouvernement et l'administration confiés à un conseil d'État , composé de quarante et un membres , nommés pour un an par le parlement. Trois chefs royalistes portèrent leur tête sur l'échafaud.

L'Écosse et l'Irlande n'avaient pas suivi le mouvement de l'Angleterre , et bientôt elles s'insurgèrent en faveur de la royauté. Cromwell passe d'abord en Irlande et y abat facilement les troupes royalistes. En Écosse , où avait apparu Charles II , le fils du roi décapité , la position était plus difficile ; mais les brillantes victoires de Cromwell à Dunbar et à Worcester assurent le triomphe du parlement. Des mesures sont prises pour réunir l'Écosse et l'Angleterre en un seul État. Les malheurs s'appesantissent sur l'Irlande subjuguée. L'oppression violente de la religion catholique , la mise hors la loi à perpétuité d'une partie de la population irlandaise , la spoliation des propriétés et le don de toutes les terres irlandaises à des possesseurs anglais , voilà le sort qui l'attend désormais.

Dans ses relations extérieures , le parlement montra cet esprit de cupidité égoïste et orgueilleuse qui depuis ce temps caractérisa la nation anglaise.

Le Portugal , pour avoir refusé de laisser violer son territoire , fut obligé de consentir à une paix humiliante. Une guerre plus sérieuse éclata avec les Provinces-Unies. Des négociations sur un projet d'union de l'Angleterre et de la Hollande , excitèrent entre les deux peuples une animosité qui éclata bientôt en actes hostiles. Cette guerre , toute maritime , tournait à l'avantage de l'Angleterre , lorsqu'une nouvelle révolution intérieure détournait l'attention des événements du dehors.

C'était Cromwell, qui enfin consacrait son usurpation. La division entre le parlement et l'armée avait subsisté. Un jour, le 19 avril 1653, Cromwell fait entourer de ses soldats la salle des séances, et après des récriminations violentes, expulse les députés et les disperse. Bientôt après il choisit, de son plein pouvoir, à peu près cent soixante individus, remarquables par leur exaltation religieuse, pour former un nouveau parlement (*barebone parliament*). Celui-ci se met en hostilité avec lui; il le dissout après quelques mois. Alors les officiers proclament une constitution nouvelle. Cromwell, déclaré protecteur, est investi de tous les pouvoirs royaux. Un conseil de treize à vingt et un membres doit gouverner avec lui; le parlement est réduit à une seule chambre, mais le pouvoir législatif lui reste. Cromwell convoqua successivement trois parlements suivant cette loi. Presque toujours composés de républicains hostiles au tyran, ils firent une opposition vigoureuse, et furent dissous aussitôt. Le second seulement se montra servile, et par de graves modifications apportées à la constitution, créa une seconde chambre, celle des pairs, à la nomination du protecteur, et rendit en même temps la dignité de celui-ci héréditaire, en lui permettant de nommer son successeur. Cromwell alors fut au faite de la puissance; il marchait entouré des insignes de la royauté. Dans ses relations avec les rois de l'Europe, il se montrait exigeant et inflexible. Déjà la guerre avec la Hollande avait été terminée (1654) à l'avantage de l'Angleterre; une guerre avec l'Espagne avait eu pour résultat la conquête de la Jamaïque et de Dunkerque; les rois briguaient l'alliance du protecteur. Mais la nation anglaise lui devenait de plus en plus hostile; royalistes et républicains conspiraient, lorsqu'il mourut enfin (1658) accablé de chagrin et plein d'inquiétude.

Son fils Richard succéda à ses titres, mais il n'était pas homme à conjurer les orages qui avaient fait trembler son père. Le parlement est réuni; il veut réduire le pouvoir de l'armée; Richard, poussé par les officiers, le dissout. Ceux-ci s'élèvent

contre la dissolution du long parlement par Cromwell, ils en rappellent les débris, et le *rump parliament* (parlement groupion) reprend ses séances. Richard, auquel personne n'obéit; abdique. La division éclate entre le rump parlement et les officiers. Alors apparaît comme médiateur un général qui commandait en Écosse, Monk, dévoué aux Stuarts, mais qui ne trahissait par rien encore ses intentions secrètes. Monk prend le parti du parlement et s'avance vers Londres; à peine a-t-il soumis l'armée, qu'une rupture survient entre Londres et le parlement. Monk alors dissout pour la dernière fois le long parlement, et en convoque un nouveau. L'opinion royaliste était devenue prédominante; Monk se déclare enfin, et le parlement, à peine installé, rétablit la royauté et rappelle Charles II (1660).

La restauration était accomplie. La réaction commença aussitôt. L'ancienne constitution fut rétablie, ainsi que l'Eglise anglicane, et de cruelles persécutions atteignirent les dissidents, tant en Écosse qu'en Angleterre. Cependant l'enthousiasme qu'avait excité le retour du roi ne dura pas longtemps. Charles II porta sur le trône les habitudes de libertinage et de débauche qui avaient souillé sa jeunesse; il y porta aussi les tendances despotiques de son père, et des penchants catholiques. Une guerre malheureuse avec les États-Unis, son alliance avec la France et la conversion au catholicisme de son frère, Jacques, duc d'York, héritier présomptif de la couronne, achevèrent d'irriter la nation. Alors se dessinèrent les partis qui depuis ont divisé l'Angleterre, les torys, qui soutenaient la cause royale et le principe de la légitimité des princes, les whigs, opposition libérale, ayant pour but dans le moment d'exclure le duc d'York de la succession au trône. Le bill d'exclusion est porté en effet; mais Charles II est fort de l'appui de la France; il gouverne sans parlement; deux chefs de l'opposition, Russel et Algernon Sidney sont livrés au supplice, et le pouvoir semble mieux affermi que jamais (1685).

Jacques II en effet succède sans résistance à Charles. Mais

Jacques est catholique, et sans tenir aucun compte de l'état des esprits, il procède aussitôt au rétablissement du catholicisme en Angleterre. Les conspirations d'Argyle et de Monmouth, fils naturel de Charles II, sont étouffées dans le sang ; des juges impitoyables, parmi lesquels Jeffreys a rendu son nom célèbre, font triompher la cause royale. L'irritation publique ne fait qu'augmenter ; torys et whigs se réunissent dans l'opposition, dont les espérances se fondent sur le gendre de Jacques, Guillaume d'Orange, stadhouder des États-Unis ; les filles mêmes du roi conspirent contre leur père. Guillaume, héritier légitime de la couronne d'Angleterre, se trouve soudain déçu dans ses espérances par la naissance d'un fils de Jacques. Alors il prend la résolution de conquérir le trône par la force des armes. En relation intime avec tous les mécontents, il débarque en Angleterre pour rétablir la nation dans ses droits. Jacques s'enfuit en France, et Guillaume entre à Londres sans tirer l'épée (1668).

Ici se termine la révolution anglaise. Guillaume consolida son pouvoir en donnant satisfaction aux vœux de l'opposition. Un covenant réuni à Londres fixa par le bill des droits les bases de la constitution, l'Écosse ne tarda pas à envoyer son assentiment ; les descendants catholiques de Jacques furent à jamais exclus de la couronne, et les tentatives qu'ils firent plus tard pour opérer une seconde restauration ne réussirent pas. L'Angleterre entra à pleines voiles dans sa voie constitutionnelle, et cent cinquante ans de pratique purent faire connaître à l'Europe la valeur de la forme de gouvernement qu'elle avait adoptée. Torys et whigs s'étaient ralliés à la royauté nouvelle ; mais les deux partis subsistaient, l'un représentant de la haute aristocratie, des doctrines de légitimité, de l'Église anglicane ; l'autre se faisant l'appui des opinions libérales du siècle, le défenseur des droits et des intérêts individuels, le soutien du déisme et de l'incrédulité. La lutte entre ces partis ne cessa pas un instant, et presque toujours elle fut acerbée et virulente. Mais l'on se tromperait si l'on croyait qu'entre eux furent agitées des

questions de principes, ou que de profondes distinctions pratiques les séparèrent. Au fond de toutes les discussions, il n'y avait qu'une question de ministère, et les chefs de l'opposition parvenus au pouvoir tenaient la même conduite que leurs rivaux. Les pouvoirs de la royauté s'accrurent par cette rivalité. Mais la constitution elle-même ne fit aucun progrès. Toute la période s'écoula sans que le régime parlementaire engendrât autre chose que des querelles particulières. Aucune réforme sociale, aucune modification progressive ne fut introduite. L'aristocratie conserva son pouvoir égoïste, la féodalité subsista dans le régime électoral, dans les institutions municipales, dans les lois civiles, le sort du peuple devint de plus en plus misérable.

Il n'en fut pas de même quant aux relations extérieures. Les vices de la constitution ne purent rien contre l'esprit national, et le gouvernement jouit toujours d'un pouvoir absolu. Le génie avide et mercantile de l'Angleterre se donna carrière. Elle voulait la domination des mers et la suprématie commerciale; aucun moyen ne lui répugna pour y arriver.

Guillaume III et ses successeurs (\*) ne firent que poursuivre des tendances anciennes. Élisabeth et Cromwell avaient donné l'impulsion. Déjà à la fin du seizième siècle des établissements se formèrent dans les Indes et sur les côtes de l'Amérique; bientôt l'acquisition de plusieurs des Antilles, de la Jamaïque, de l'île Sainte-Hélène (1651) étendirent ces relations; l'acte de navigation donné la même année, assura le commerce exclusif de l'Angleterre avec ses colonies. Les émigrations, motivées par la révolution d'abord, par la restauration ensuite, peuplèrent peu à peu les colonies de l'Amérique du nord, et comme on

(\*) Anne, seconde fille de Jacques II (1702), Georges I, électeur de Hanovre, fils de Sophie, duchesse de Hanovre, petite-fille de Jacques I (1714), Georges II (1727), Georges III (1760-1820).

procédait à la colonisation en exterminant les naturels, ou en les refoulant à l'intérieur, toutes les côtes, de la Louisiane au Canada, se trouvèrent occupées, dès la fin du dix-septième siècle, par une population purement anglaise, répartie en plusieurs gouvernements (États), et régies, quoique dépendantes de la métropole, suivant les principes démocratiques prêchés par la révolution.

Guillaume III, qui chercha son appui dans les whigs, fonda la politique continentale de l'Angleterre par son alliance avec l'Autriche et les États-Unis contre la France. Les mêmes principes dirigèrent le gouvernement de la reine Anne pendant la guerre de la succession d'Espagne, et la paix d'Utrecht ne devint possible que par la chute du ministère whig de Marlborough. Cette paix valut à l'Angleterre l'Acadie, la baie d'Hudson, la Terre-Neuve et de grands avantages commerciaux. Avec l'avènement de George I, le ministère whig reprit les affaires, et la France, sous le régent et le cardinal Dubois, se soumit servilement à son influence. Robert Walpole, ministre de 1721 à 1742, grâce à la vénalité du parlement, eut pour but principal de conserver la paix européenne et d'améliorer l'administration intérieure. Mais la nation supporta avec peine le frein qui lui était imposé. A la tête de l'opposition était William Pitt, représentant passionné de toute la violence et de toute l'avidité du génie anglais. Robert Walpole se vit forcé de déclarer la guerre à l'Espagne, parce que celle-ci s'opposait à la contrebande anglaise; et lorsque la mort de l'empereur Charles VI eut rendu la guerre universelle, il dut quitter le ministère. Bientôt Pitt entra aux affaires, et pendant la guerre de sept ans il eut la direction du cabinet; mais sa haine implacable contre la France ne lui permit pas de conclure lui-même la paix de Paris, où cependant l'Angleterre gagna le Canada, les Florides et le Sénégal.

La marine anglaise (1) était devenue prédominante en Eu-

(1) Voyez *Naval history of Great Britain*, by Hervey, Lond.,

rope, et ses prétentions outrées soulevaient contre elle toutes les nations de l'Europe. Déjà au dix-septième siècle Selden avait soutenu que les quatre mers qui entouraient l'Angleterre étaient sa propriété. Maintenant elle voulait empêcher le commerce des neutres dans les colonies des nations qui lui faisaient la guerre, elle formulait un droit des gens à son usage, fondé sur la violence et l'iniquité.

Une dernière question ministérielle fut soulevée par l'insurrection des colonies américaines. Fox, Burke, le fils de lord Chatam, le second Pitt, étaient à la tête de l'opposition. Lord North fut obligé de se démettre, lorsque les succès des Américains et leur alliance avec les puissances continentales eurent donné raison à ses adversaires. Nous raconterons plus loin l'histoire de cette guerre. L'Angleterre y perdit les plus belles de ses colonies américaines, ainsi que le Sénégal.

Déjà la conquête de l'Inde lui promettait une riche compensation. Jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, les établissements des Anglais dans l'Inde furent peu importants. Une compagnie privilégiée créa quelques comptoirs à Madras, à Bombay, à Calcutta; mais ce ne fut qu'après la chute de l'empire mongol, et l'expédition du schah Nadir qu'elle put chercher à s'agrandir. Les Français avaient donné l'exemple; malheureusement les démêlés des gouverneurs Labourdonnaye et Dupleix et les revers de la guerre de sept ans détruisirent l'influence française dans l'Inde. Dans cette guerre les Anglais se rendirent maîtres des côtes de Coromandel et du Tanjaour; en même temps ils surent se mêler aux dissensions intestines qui divisaient les princes du pays, placer leurs créatures sur les trônes indous et régner sous leur nom. Ce fut ainsi que le gouvernement du Bengale passa entre leurs mains (1765). Mais deux redoutables ennemis arrêtaient longtemps leurs

1780, 5 vol. in-8°. — Sainte-Croix, Hist. des progrès de la puissance navale de l'Angleterre, 1786, 2 vol. in-12.



progrès : la race guerrière des Mahrattes, et Hyder-Ali, qu'une usurpation heureuse avait rendu maître du royaume de Mysore. Deux gouverneurs, surtout, se distinguèrent dans cette lutte où tous les moyens furent bons, où la trahison, l'oppression, la cruauté furent les armes ordinaires. Les Mahrattes abattus et divisés se courbèrent les premiers sous le joug. Le royaume de Mysore se soutint plus longtemps; Tippoo-Saïb, le successeur d'Hyder-Ali, soutenu par la France pendant la révolution, opposa une vive résistance. Enfin (1799), la prise de Seringapatnam et la mort du sultan donnèrent la victoire aux Anglais. Il n'était plus, dans l'Inde, de puissance capable de se mesurer avec eux (1).

*États-unis des Pays-Bas* (2). La nouvelle république, formée au milieu des monarchies européennes, devait s'élever à une prospérité éclatante et rapide. Mais comme tous les États basés uniquement sur l'industrie et le commerce, sa chute devait être aussi prompte que son élévation.

En 1609 avait été conclue la trêve de douze ans avec l'Espagne. En 1621 la guerre recommença, et se prolongea jusqu'aux traités de Westphalie. Cette guerre, où la marine hollandaise fut toujours supérieure, où l'Espagne perdit la plupart des colonies portugaises, assura l'indépendance des États-Unis. L'Espagne traita sur le pied d'égalité avec ses anciens sujets.

Dans la nouvelle république avaient éclaté déjà les discussions civiles. Composé de sept États différents, dont chacun avait son gouvernement particulier, ses assemblées provinciales, elle était

(1) Voyez Barchou de Penhoën, *Hist. des conquêtes des Anglais dans l'Inde*, 1841, 6 vol. in-8°.

(2) Voyez Wagenaër, *Hist. des États-Unis*, trad. en franç., 1760, 8 vol. in-4°. — *Annales des Provinces-Unies*, par Basnage, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. — Wicquefort, *Hist. des Provinces-Unies*, La Haye, 2 vol. in-fol.

peu portée à l'unité. La noblesse et les villes votaient seuls aux états provinciaux; les propriétaires paysans n'y étaient admis qu'en Frise. Chaque État avait une voix aux états-généraux, assemblée souveraine et législative. L'administration commune, les finances et l'armée étaient confiées à un sénat composé de douze membres. Il s'agissait de savoir si le pouvoir suprême d'un seul parviendrait à se fonder. Pendant les troubles de l'insurrection, Guillaume d'Orange avait été revêtu de la fonction de stadhouder (gouverneur général), et avait espéré en faire le patrimoine de sa famille. Après sa mort, les États l'offrèrent à divers princes étrangers; enfin, Maurice, le fils de Guillaume, s'en saisit de nouveau. L'État de Hollande représentait l'opposition à ces tendances royalistes. La lutte éclata à propos de la querelle théologique, soulevée par Arminius; le grand pensionnaire de Hollande, Olden Barnevelt, porta sa tête sur l'échafaud, et la famille d'Orange conserva le stadhouderat sous Maurice, son frère Frédéric-Henri, et le fils de celui-ci, Guillaume II. Mais lorsque Guillaume II mourut, laissant un fils mineur, l'opposition triompha, et le stadhoudérat général fut aboli (1650).

Cette révolution mit le pouvoir aux mains de la Hollande, à laquelle déjà ses richesses et son activité commerciale assuraient la prépondérance. La direction y appartenait au *grand pensionnaire*, qui présidait les états de la province, et qui avait l'initiative dans le conseil administratif. Quoiqu'il n'y eût pas voix délibérative et qu'il ne fût élu que pour cinq ans, son influence était étendue, et lorsque Jean de Witt fut élevé à cette fonction, il gouverna toute la confédération et la rendit florissante.

Depuis le moyen âge, les États du nord, aussi bien que la Belgique, étaient célèbres par leur commerce et leur industrie. La guerre d'indépendance y développa l'esprit d'aventure; les voyages dans l'Inde se multiplièrent; la fermeture du port de Lisbonne força les Hollandais d'aller chercher eux-mêmes dans les pays d'outre-mer les denrées coloniales. Bientôt se forma la

célèbre compagnie des Indes (1602), qui, par une administration rigoureuse, sut faire fructifier le privilège exclusif qui lui était confié. Des comptoirs sont établis à Amboine et à Tidor; des relations nouées avec le Japon; l'île de Java est occupée, et la nouvelle capitale, Batavia, devient le centre d'un commerce étendu. Successivement la compagnie s'établit à Négapatanam, à Calicut, à Cochin, dans l'île Ceylan, à Malaca, dans les îles de la Sonde. L'occupation du cap de Bonne-Espérance (1653) garantit sa navigation, et la marine de la confédération, éprouvée dans les guerres contre les Anglais, sous des amiraux tels que Tromp et Ruyter, devient la plus formidable de l'Europe.

Cette grande puissance devait s'écrouler tout d'un coup. Jean de Witt, entraîné dans des négociations compliquées avec les États voisins, négligea la marine pour les forces de terre. Louis XIV attaqua les États-Unis, et les poussa au bord du précipice; une révolution renversa Jean de Witt, qui périt dans l'émeute ainsi que son frère, et le stadhoudérat fut rétabli en faveur du prince d'Orange, Guillaume III, le chef de l'opposition européenne contre la France. Guillaume III devint roi d'Angleterre, mais sa politique ne cessa de dominer les États-Unis; le stadhoudérat était convoité par une branche collatérale de sa famille, également dévouée à l'Angleterre. Les dissensions entre le parti patriote et le parti orangiste continuèrent. Ce dernier triompha en 1747, époque où le stadhoudérat héréditaire fut rétabli en faveur de Guillaume IV. Mais la lutte recommença sous le fils de celui-ci; le parti patriote, maître pendant quelques années, s'allia à la France. Alors la Prusse intervint militairement; Guillaume V reprit le pouvoir, et le conserva jusqu'au moment où la révolution française vint le lui arracher de nouveau.

Déjà il ne restait plus rien de l'ancienne splendeur maritime et commerciale. La grande extension des Anglais dans l'Inde, la perte de Négapatanam, l'abaissement de la marine hollandaise, la sujétion à l'Angleterre, avaient achevé, dans la se-

conde moitié du dix-huitième siècle, ce qui avait été commencé dans la première. La chute de la compagnie était imminente au moment de la révolution française.

*Allemagne. Autriche. Prusse.* La paix de Westphalie avait sanctionné la division définitive d'Allemagne. La diète qui se tenait annuellement à Ratisbonne avait perdu tout intérêt, et chacun des princes immédiats était souverain chez lui. Les princes assez puissants cherchaient à s'appuyer sur des alliances extérieures; sous Louis XIV, plusieurs se rattachèrent à la politique de la France. Toute unité réelle avait disparu, et l'histoire d'Allemagne, pendant cette période, ne peut être que celle de l'Autriche et de la Prusse.

L'Autriche, solidement établie dans ses domaines, assurée de la couronne impériale, appuyée par l'Angleterre dans sa politique contre la France, formait toujours la seconde puissance continentale de l'Europe. Pas plus que les autres rois de l'Europe, les princes de la maison de Habsbourg ne profitèrent du pouvoir absolu que l'annulation successive des États provinciaux leur avait assuré pour améliorer la condition de leurs sujets. Un seul intérêt spécial les occupa depuis Ferdinand III jusqu'à Charles VI : ce fut la défense de l'empire contre les Turcs et la consolidation de leur pouvoir en Hongrie et en Transylvanie.

La Transylvanie formait un État presque indépendant, dont l'Autriche et la Turquie se disputaient la possession. En 1661 l'élection d'un voïwode fait éclater la guerre. Les armées autrichiennes, conduites par Montécuculi, sont victorieuses. Mais la trêve de vingt ans, conclue en 1664, est rompue avant le terme; la lutte recommence en 1682, et le visir Kiuprili-Mustapha fait trembler l'Autriche; Vienne assiégée, n'est sauvée que par le dévouement du roi polonais Sobieski. Enfin, l'alliance avec Venise et le commandement du prince Eugène rétablissent les affaires autrichiennes. Par le traité de Carlovitz (1699), l'Autriche conserve la Transylvanie et Venise la Morée.

En même temps s'apaisaient les troubles de la Hongrie, qui

depuis longtemps résistait aux envahissements du despotisme autrichien. Elle avait profité de la guerre des Turcs pour se soulever sous Tekely ; elle fut vaincue avec eux. La royauté devint héréditaire ; la noblesse conserva ses privilèges ; peu à peu les haines s'effacèrent , et bientôt la Hongrie trouva l'occasion de montrer son dévouement pour la maison régnante.

Deux fois encore l'Autriche recommença la lutte avec la Turquie. La première guerre , illustrée par la victoire de Peterwardein et la prise de Belgrade , fut terminée (1718) par la paix de Passarovitz. La seconde, entreprise de concert avec la Russie, se termina par la cession de Belgrade à la Turquie (1739). Déjà pourtant celle-ci avait cessé d'être dangereuse.

Par le traité d'Utrecht , l'Autriche avait acquis la Belgique et une partie de l'Italie ; mais Charles VI, l'auteur de ces agrandissements , ne laissait pas d'héritiers mâles. Tous les souverains de l'Europe avaient garanti la pragmatique-sanction , par laquelle ce prince assurait la succession à sa fille , Marie-Thérèse. Cependant , lorsque l'empereur mourut , une guerre européenne éclata , et ce ne fut qu'au prix des plus pénibles efforts que Marie-Thérèse et son mari , François , duc de Lorraine , purent se maintenir en possession de la couronne impériale et des États héréditaires d'Autriche. Cette guerre et celle de sept ans absorbèrent la plus grande partie du règne de Marie-Thérèse , dont l'administration fut du reste bienfaisante. Avec son fils , Joseph II , une nouvelle ère sembla commencer pour l'Autriche (1765).

Joseph II , imbu des idées philosophiques du dix-huitième siècle , désirait introduire dans ses États des améliorations utiles ; mais tourmenté d'une activité inquiète , sans justesse dans les vues , incapable de choisir les moyens , et dépourvu de sentiments réellement moraux , il échoua dans toutes ses entreprises. A l'intérieur , il veut abolir certains privilèges , affranchir les serfs , régulariser l'administration : les intérêts menacés se soulèvent , et l'empereur est forcé de céder. A l'ex-

térieur, son ambition ne connaît aucune limite morale. Avec la Russie et la Prusse, il prend sa part de la Pologne; le duc de Bavière étant mort sans héritiers directs, il occupe cette contrée au détriment de la maison palatine, et l'intervention de la Prusse seule peut le déterminer à y renoncer par la paix de Teschen. Bientôt après il rompt avec la Hollande, et la médiation de la France suffit à peine pour détourner son agression. Partout il ne trouve qu'opposition et résistance. Enfin il meurt après avoir vu éclater une insurrection violente dans la Belgique, menacée dans ses privilèges (1790).

Ce n'étaient pas l'empire ni l'Autriche qui pendant le dix-huitième siècle avaient illustré l'Allemagne. Un nouveau royaume était né en Europe, et presque aussitôt un homme de génie l'avait placé au premier rang (1).

Déjà à la fin du quinzième siècle les margraves de Brandebourg avaient acquis une certaine importance en Allemagne. Un membre de leur famille, Albert de Brandebourg, avait sécularisé (1525) à son profit le duché de Prusse, et par l'extinction de cette branche collatérale, ce duché avait agrandi les possessions de la ligne directe. Pendant les premières guerres de Louis XIV, le Brandebourg, se mêla avec succès aux luttes européennes, et en 1701 Frédéric, dévoré de l'ambition de porter un diadème, obtint cette satisfaction de l'empereur Léopold. Le royaume de Prusse prit naissance.

Le successeur de Frédéric I, Frédéric-Guillaume, prépara les voies du grand Frédéric. Dur et brutal à l'excès, il n'eut qu'un soin, celui de créer une force militaire imposante; le fils devait faire fructifier largement les semences déposées par le père.

Frédéric II le Grand, que l'Allemagne a appelé l'unique, ne

(1) Voyez : De la monarchie prussienne sous Frédéric-le-Grand, par Mirabeau, 9 vol. in-8°, Lond., 1788. — Paganel, Hist. de Frédéric-le-Grand, 1830, 2 vol. in 8°.

mérite pas l'admiration exagérée dont il a été l'objet. Sans doute nul mieux que lui n'eut le génie des batailles. Ses campagnes brillent dans les annales militaires, et l'art de la guerre s'enrichit de ses créations ; nul mieux que lui ne sut administrer ses domaines, protéger les intérêts matériels. Mais le sens moral manquait au roi philosophe. L'ami de Voltaire, le disciple de la philosophie du dix-huitième siècle, incrédule et égoïste comme elle, ne fit rien pour la liberté de ses sujets : le pouvoir royal devint plus absolu encore, le servage resta le lot des paysans. Ce fut Frédéric qui fonda cette politique de la Prusse de s'enrichir aux dépens de ses voisins contre tout droit et toute justice. La conquête de la Silésie et le premier partage de la Pologne furent les fruits de ce système.

Nous parlerons plus loin des guerres de Frédéric II. Pendant toute sa vie il fut l'arbitre de l'Europe. Son successeur, Frédéric-Guillaume II (1786), était loin d'avoir ses capacités. Cependant les circonstances voulurent qu'il pût prendre encore une part de la Pologne, et la révolution française le trouva parmi ses premiers ennemis.

*Espagne, Italie, Portugal* (1). L'immobilité et l'anéantissement politique, tel est le triste spectacle qu'offrent les nations qui si peu de temps auparavant bouleversaient l'Europe et le monde. Le despotisme égoïste et inintelligent produisit ces résultats. Les moyens de l'activité populaire étaient brisés, et parmi ceux qui exercèrent le pouvoir, il ne se trouva pas un homme capable de faire valoir les forces vivaces dont il disposait.

En Espagne, les cortès s'étaient éteintes insensiblement sous le règne de Philippe II. La noblesse consommait paisiblement ses immenses revenus. Les capitaux s'étaient retirés de l'agriculture et de l'industrie. La nation, heureuse d'avoir conservé ses libertés municipales, s'endormait dans l'inaction.

(1) Voyez Ranke, *Les Osmanlis et l'Espagne au seizième et au dix-septième siècle*, trad. en franç., in-8°, 1839.

Un laisser-aller complet et un défaut absolu d'administration caractérisent le gouvernement des descendants de Philippe II. Tous furent pendant toute leur vie sous la tutelle de quelque ministre favori. Philippe III donna toute sa confiance au duc de Lerme; sous Philippe IV régnèrent Olivarez et de Haro. La régente Anne d'Autriche, pendant la minorité de Charles II, fut dirigée par son confesseur Nithard, puis par Don Juan d'Autriche, et Charles II lui-même par Oropeza. Lorsque Charles II mourut sans enfants, une guerre européenne éclata pour la succession d'Espagne. Philippe V d'Anjou, de la maison de Bourbon, obtint enfin la couronne; mais l'Espagne y perdit ses belles possessions d'Italie. L'ambition d'Élisabeth de Parme, la seconde femme de Philippe V, et l'activité de son ministre Albéroni, relevèrent pour un moment l'influence espagnole; mais bientôt on revint aux anciens errements. Les règnes de Ferdinand II (1749) et de Charles III (1759), sous lequel le comte d'Aranda essaya en vain de relever l'Espagne en y introduisant l'administration française, rappellent ceux des successeurs de Philippe II. Avec Charles IV (1788) et la révolution française commence une ère nouvelle.

Parmi les causes qui contribuèrent à l'établissement de la royauté absolue en Espagne, l'une des plus puissantes fut l'inquisition (1). Créé en 1484 par Ferdinand, ce tribunal fut toujours avant tout une institution politique. La présence prolongée des mahométans et des juifs sur le sol espagnol, la conversion factice d'un grand nombre d'entre eux, l'influence que leurs croyances et leurs mœurs pouvaient exercer sur une nation dont le catholicisme était l'essence, nécessitaient, pour la conservation même de la nationalité, un instrument terrible de répression. Malheureusement la procédure inique de l'inquisition, ses cachots et ses tortures, son dévouement absolu aux

(1) Voyez Llorente, *Hist. critique de l'inquisition d'Espagne*, 2<sup>e</sup> éd., 1818, 4 vol. in-8°.



volontés royales et surtout la couleur religieuse donnée à des poursuites politiques, obscurcirent le caractère moral de l'institution. Du reste l'influence arabe ne cessa de se faire sentir sur les mœurs espagnoles, et si ce fut pour détruire un exemple dangereux, pour purifier la nation de tous les éléments opposés au sentiment national, que Philippe III fit transporter sur les côtes d'Afrique les restes de Moriscos établis encore en Espagne au nombre de six cent mille, on peut justifier cet acte dont les résultats du reste ne furent pas aussi funestes pour la prospérité de l'Espagne que les historiens du dix-huitième siècle l'ont prétendu. D'un autre côté, l'inactivité naturelle au caractère espagnol s'étendit aux choses religieuses. Les couvents se multiplièrent démesurément; une dévotion étroite remplaça l'esprit progressif du catholicisme.

Malgré les guerres presque toutes malheureuses que l'Espagne eut à soutenir pendant cette période, elle conserva entières ses belles colonies. La conquête des Antilles, du Darien, du Mexique et du Pérou avait été suivie d'acquisitions aussi importantes. Successivement Venezuela, la Nouvelle-Grenade, le Caracas, le Chili, Buenos-Ayres avaient été soumis. Dans l'Océan Pacifique elle occupa la magnifique position des Philippines (1564). Dans ces vastes territoires, l'Espagne ne manqua pas à sa vocation. Les colonies soumises au pouvoir suprême du conseil royal des Indes résidant en Espagne, et à des vices-rois résidant sur les lieux, furent considérées comme des provinces de la mère-patrie. Une foule de lois bienfaisantes protégèrent les naturels. Un clergé nombreux, composé surtout de moines mendiants, se voua à la conversion des Indiens. Ces efforts furent couronnés d'un plein succès. Les naturels furent conservés; ils forment aujourd'hui les quatre cinquièmes de la population. L'esclavage ne subsista que pour les nègres.

Le commerce avec les Indes resta longtemps le monopole du gouvernement. Les métaux précieux en formaient le principal objet. Tous les produits des colonies devaient passer par la mé-

tropole, et celle-ci à son tour avait seule le privilège de fournir aux colonies les produits européens. Deux escadres partaient tous les ans du port de Séville, la *flotte*, se rendant à Vera-Cruz, les *galions*, à Porto-Bello. C'étaient les seuls intermédiaires du commerce colonial. Par le traité de l'Assiento, l'importation des esclaves nègres fut accordée à l'Angleterre; celle-ci en profita pour faire une contrebande active, et la guerre qui en issut fut le prélude de la guerre de la succession d'Autriche. Ce ne fut que dans la dernière moitié du dix-huitième siècle que l'on songea à supprimer le monopole.

Le rôle politique de l'Italie fut plus nul encore que celui de l'Espagne. La liberté avait péri sans retour. Les terres et les âmes d'Italie servirent d'appoint aux rois dans les remaniements de l'Europe. Des traités où elle n'eut aucune part lui donnaient et lui ôtaient des mattres. C'était l'âme vile des expériences du droit des gens. L'histoire des États indépendants n'offre aucun intérêt. Venise, Gênes, l'État pontifical, heureux de vivre, ne se mêlèrent qu'accessoirement aux affaires générales de l'Europe. Le duché de Savoie prit, sous Victor-Amédée II, une part heureuse aux guerres contre Louis XIV. Il y gagna la Sicile, qu'il échangea bientôt contre la Sardaigne et le titre de royaume. Les maisons régnautes de Toscane et de Parme et Plaisance s'éteignirent. Le duché de Toscane échut au duc de Lorraine, Parme et Plaisance à un Bourbon d'Espagne. Au traité d'Utrecht, l'Europe se partagea les États espagnols de l'Italie. L'Autriche y prit le Milanais, la Sardaigne et le royaume de Naples. Ce dernier État, qui sauf la révolte de Mazaniello (1647), avait supporté patiemment le joug étranger, passa avec la Sicile en 1759 à Ferdinand IV, troisième fils de Philippe V d'Espagne, dont la postérité y règne encore aujourd'hui.

Nous avons parlé de la conquête du Portugal par Philippe II. La domination étrangère fut désastreuse pour la nation vaincue. Le Portugal paya les frais de la guerre de l'Espagne contre les Pays-Bas; les Hollandais s'acharnèrent contre ses colonies,

et lorsqu'une insurrection victorieuse eut enfin délivré la patrie (1640), lorsque la maison de Bragance se trouva placée sur le trône, les possessions des Indes, Malaca, les Moluques étaient perdues. Quelques places dans les Indes, quelques établissements sur les côtes africaines et à Madère, c'était, avec le Brésil, tout ce qui lui restait de son ancienne splendeur coloniale. Vers la fin du dix-septième siècle seulement, on découvrit l'or et les diamants du Brésil; cette colonie reçut de nouveaux développements, mais jamais le Portugal ne put remonter au rang qu'il avait occupé au seizième siècle.

Le gouvernement de la maison de Bragance n'offre rien de remarquable. La guerre avec l'Espagne fut terminée en 1668. Peu avant avait été conclue la paix avec la Hollande (1661). En 1667 une révolution de palais remplaça l'imbécile Alphonse VI par son frère Pierre II. Une dernière fois le Portugal essaya de se relever sous l'administration du marquis de Pombal, dévoué aux idées libérales du dix-huitième siècle, et célèbre pour avoir pris l'initiative de l'expulsion des jésuites, qui cependant, par des voies toutes pacifiques, venaient de conquérir le Paraguay. Mais Pombal tomba à la mort du roi Joseph-Emmanuel (1777), et la haute noblesse, qu'il avait persécutée, reprit son influence sous le règne de Marie.

**POLITIQUE EUROPÉENNE DEPUIS LA PAIX DE WESTPHALIE (1).** La guerre de trente ans avait fait descendre l'Autriche

(1) Sources : Sur la fin du dix-septième siècle : Mémoires de J. de Witt; Négociations du comte d'Estrades; du comte d'Avaux. — Sur la guerre de la succession d'Espagne : Mémoires de Lambert, de M. de Torcy, de la Torre; Mémoires militaires sur la succession d'Espagne, publiés par le général Pelet, 1835, 3 vol. in-4°; Négociations relatives à la succession d'Espagne, publiées par M. Mignet, 1835, 1 vol. in-4°. — Sur le dix-huitième siècle : Mémoires de Robert et Horace Walpole; OEuvres de Frédéric II; Lettres et mémoires du maréchal de Saxe.

et l'Espagne du rang qu'elles occupaient. La France était maintenant puissance *dominante*, l'Autriche n'était plus que puissance *rivale*. Les guerres du règne de Louis XIV n'eurent donc d'autre but de la part de l'Europe que de prendre des garanties contre l'influence française.

La guerre d'indépendance du Portugal contre l'Espagne et une guerre d'intérêt de l'Angleterre contre les Pays-Bas, ouvrent la période. Elles furent rapidement terminées toutes les deux, la dernière par le traité de Breda (1667), et toute l'attention se concentra aussitôt sur les empiètements de la France.

Déjà Louis XIV avait annoncé à l'Europe ses intentions de grandeur. Il réclame la Belgique au nom de sa femme, par droit de dévolution, et une brillante campagne le rend maître de la Flandre. Les autres puissances accourent au secours de l'Espagne. L'Angleterre, la Hollande et la Suède se lient par le traité de la *triple alliance*. Bientôt la paix est signée à Aix-la-Chapelle. Une partie de la Flandre française avec les places de Lille, Douai, Tournai, etc., est acquise à la France.

Mais Louis XIV n'était pas satisfait. Une profonde animosité le poussait contre la Hollande, son ancienne alliée, qui l'avait trahi dans la dernière guerre, et qui était la plus dangereuse rivale du commerce français. La France, par des négociations, dissout la triple alliance; elle s'unit avec la Suède et l'Angleterre, et gagne les petits princes allemands. En 1672, la république hollandaise est attaquée par mer et sur terre. Quatre provinces sont conquises; Amsterdam ne se sauve qu'en ouvrant ses canaux. Mais une révolution éclate en Hollande, Jean de Witt et son frère sont massacrés, et Guillaume III d'Orange prend les rênes du gouvernement. En même temps l'Europe vient au secours de la Hollande. L'Autriche, l'Espagne et le Brandebourg d'abord, puis l'empire et le Danemark, s'allient à la république; le roi d'Angleterre est forcé par son parlement d'abandonner la France. La guerre est transportée dans les Pays-Bas espagnols, où Condé remporte la victoire de

Senef, et sur le Haut-Rhin, où Turenne gagne les batailles de Sensheim, d'Ensisheim et de Mulhouse. Malgré la mort de Turenne, la victoire reste aux armées françaises, conduites par Luxembourg et Catinat. Enfin un congrès s'ouvre à Nimègue, et après de longues négociations, la paix est conclue (1678). La France y gagne la Franche-Comté, le reste de la Flandre française et la place de Fribourg.

Ce fut après cette paix que Louis XIV créa les chambres de réunion, s'empara de Strasbourg, occupa le Luxembourg et bombarde Gènes. L'Autriche, l'Espagne, la Suède et la Hollande se liguèrent immédiatement à la Haye. Mais les négociations empêchèrent l'explosion, et Louis XIV accéda à la ligue en conservant Strasbourg et le Luxembourg. L'hostilité n'en restait pas moins au fond des cœurs. Bientôt une nouvelle ligue se forme à Augsbourg entre l'Autriche, l'Espagne, la Suède et les États allemands, et Louis XIV se voit forcé de déclarer la guerre à l'empire. En même temps Guillaume III d'Orange, l'ancien ennemi du grand roi, remplace Jacques II sur le trône d'Angleterre. L'Angleterre, la Hollande, le Danemark et la Savoie adhèrent à la ligue d'Augsbourg, et la guerre devient générale.

Elle dura huit ans avec des chances variées sur terre et sur mer. La dévastation du Palatinat, ordonnée par Louvois, couvre les frontières de l'Est. Les victoires de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde, remportées par le maréchal de Luxembourg dans les Pays-Bas, la prise de Namur, les brillantes campagnes de Catinat dans la Savoie et ses victoires de Staffarde et de Marseille, la prise de Barcelone et les succès sur la frontière d'Espagne, la victoire navale de Dieppe remportée par Tourville, signalent les armes françaises. Mais une descente en Angleterre en faveur de Jacques II avait échoué; l'armée du prétendant avait été défaite sur la Boyne. Le désastre de la flotte française à la Hogue avait rendu la supériorité maritime aux Anglais. Les négociations recommencent; la France

détache de la ligue le duc de Savoie, qui obtint à Turin des conditions avantageuses. Un congrès s'ouvre à Ryswick, et par la paix signée dans cette ville en 1697, la France reconnaît Guillaume III, restitue à la Hollande et à l'Espagne les provinces conquises, et se voit confirmée dans la possession de Strasbourg et de l'Alsace.

Les résultats de cette guerre n'avaient pas été aussi brillants pour la France que ceux des guerres précédentes; mais personne encore n'osait lui disputer la qualité de puissance dominante en Europe. Cependant l'Angleterre se fortifiait dans son inimitié contre elle, et par son alliance constante avec l'Autriche et l'Espagne d'un côté, avec les Pays-Bas, liés à la politique anglaise depuis l'avènement de Guillaume III, de l'autre, elle forma dès lors un puissant contre-poids à la politique française.

Une longue et malheureuse guerre, qui remplit les premières années du dix-huitième siècle, consolida cette politique. La France fut épuisée, la puissance maritime de l'Angleterre se fonda.

Charles II d'Espagne était sur le point de mourir sans enfants. Trois prétendants réclamaient l'héritage au nom des femmes, la France, l'Autriche et la Bavière. Les droits les plus directs appartenaient à la France; celle-ci avait renoncé, il est vrai, par le traité des Pyrénées aux droits de Marie-Thérèse; mais déjà alors cette renonciation avait été considérée comme nulle et de pure forme, et les prétentions de Louis XIV étaient solidement établies.

L'intérêt de l'Europe était de ne laisser échoir les possessions espagnoles ni à la France ni à l'Autriche; car ces acquisitions eussent rendu l'une et l'autre maîtresse de l'Europe. Par des négociations entamées du vivant de Charles II, Louis XIV aussi bien que Léopold d'Autriche offraient de transférer leurs droits à des branches collatérales de leurs familles. Le testament de Charles II trancha la question en faveur de la France. L'hé-

ritier institué, Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, fut reconnu aussitôt après sa mort par les États espagnols, la France et la Bavière.

Mais l'Autriche voulait la guerre. Une année s'écoula. Louis XIV commit la faute de favoriser les prétentions des Stuarts au trône d'Angleterre. Bientôt l'Angleterre, la Hollande, le nouveau royaume de Prusse, l'empire, le Portugal et la Savoie s'allièrent avec l'Autriche. À la tête de la politique anti-française, étaient Marlborough, le premier ministre de la reine Anne d'Angleterre, et Heinsius, le grand pensionnaire de Hollande. Les armées autrichiennes étaient commandées par le prince Eugène, transfuge français. La guerre commença en 1701.

Les plus grands désastres accablèrent la France. Huit années de guerres accumulèrent les défaites. En 1701 le prince Eugène bat le maréchal de Villeroi en Italie; bientôt après Vendôme perd la bataille de Luzzara. En 1702 Landau est pris, Marlborough envahit les Pays-Bas; l'archiduc débarque en Espagne; en 1704 les impériaux réimportent la célèbre victoire de Hochstett ou Blenheim; les Anglais s'emparent de Gibraltar en 1706; Marlborough acquiert les Pays-Bas par la victoire de Romillies, et le prince Eugène l'Italie, par celle de Turin; en 1708 nous perdons la bataille d'Oudenarde, et Lille est prise par l'ennemi.

La France était abattue, Louis XIV négocia; il accepta les conditions les plus dures, mais on voulut le forcer à expulser lui-même son petit-fils d'Espagne; le grand roi aima mieux tout perdre que se déshonorer.

En 1709 les alliés gagnèrent la bataille de Malplaquet. Ce fut le terme de leurs succès. Ils prirent quelques villes dans la Flandre, mais Villars arrêta leur marche sur Paris. Vendôme chassa l'archiduc Charles de l'Espagne. Une intrigue de cour fit tomber Marlborough, et les torys, qui voulaient la paix, se trouvèrent au ministère anglais. Le prétendant autrichien

était devenu empereur par la mort des autres héritiers. Déjà les négociations avaient commencé, lorsque la victoire de Denain, remportée par Villars, rétablit les affaires de la France. La paix fut enfin conclue à Utrecht et à Rastadt. La France y obtint des conditions bien meilleures que celles qu'on lui avait refusées deux ans auparavant.

Les traités d'Utrecht et de Rastadt changèrent la face de l'Europe. La monarchie espagnole fut démembrée. Les Pays-Bas espagnols passèrent à l'Autriche, ainsi que Naples, Milan et la Sardaigne. L'Angleterre eut l'Acadie et Terre-Neuve, Gibraltar et Minorque; elle conclut avec l'Espagne le traité de l'Assiento, qui lui ouvrit en partie le commerce des colonies américaines; le traité de la Barrière garantit les États-Unis contre les Pays-Bas autrichiens; le duc de Savoie obtint la Sicile avec le titre de roi.

La France était encore puissance dominante; mais son influence était considérablement affaiblie; à côté d'elle s'élevait une *puissance dominante maritime*, l'Angleterre.

La France, l'Angleterre et l'Autriche voulaient le maintien du traité d'Utrecht. Mais l'ambitieuse Élisabeth de Parme, seconde femme de Philippe V d'Espagne, qui avait à placer deux fils cadets, remit bientôt en question la tranquillité de l'Europe. Un homme à grands projets, hardi, entreprenant, Albéroni, s'était élevé par elle au rang de premier ministre en Espagne. Soudain les troupes espagnoles occupent la Sardaigne (1717) et la Sicile. Mais l'Angleterre, la France, l'Autriche et les Pays-Bas forment une quadruple alliance et commencent la guerre. Élisabeth abandonne son ministre et obtient pour prix de la paix, la Toscane, Parme et Plaisance, pour son fils Don Carlos. L'Autriche échange la Sardaigne contre la Sicile (1718).

Un congrès se rassemble à Cambrai pour aplanir les difficultés qui restaient. L'empereur Charles VI voulait faire accepter à l'Europe la *pragmatique sanction*, par laquelle il



assurait son héritage à sa fille Marie-Thérèse. Un rapprochement subit entre l'Espagne et l'Autriche irrite les autres puissances, qui forment une contre-ligue à Herrenhausen. A plusieurs reprises la guerre est sur le point d'éclater ; mais Fleury et Walpole voulaient la paix ; l'Autriche cédait toujours, pourvu qu'on reconnût la pragmatique-sanction ; un nouveau congrès se réunit à Soissons (1728). La paix semblait solidement établie, lorsque l'élection de Frédéric-Auguste de Saxe au trône de Pologne ralluma la discorde. La France, l'Espagne et la Sardaigne soutiennent le roi primitivement élu, Stanislas Leczinski, la Russie et l'Autriche l'électeur de Saxe. L'Italie est occupée par les Français, et bientôt intervient le traité de Vienne. L'infant Don Carlos d'Espagne obtient Naples et la Sicile, la France prend la Lorraine, qu'elle laisse en viager à Stanislas Leczinski. Le duc de Lorraine est dédommagé par la Toscane.

L'Europe jouit de quelques années de repos. Mais c'était en vain que les puissances avaient garanti à Marie-Thérèse la succession de son père. Aussitôt que l'empereur fut mort, tous les intérêts s'émurent. La France crut pouvoir profiter de la position pour accabler son ancienne rivale. Frédéric II de Prusse désirait s'agrandir aux dépens de l'Autriche. La Bavière, la Saxe et l'Espagne prétendaient à la succession entière. Une ligue générale se forme. Frédéric attaque la Silésie, Charles VII, électeur de Bavière, est proclamé empereur. Marie-Thérèse est seule contre tous (1742).

Mais bientôt l'Angleterre, déjà en guerre avec l'Espagne pour la question de contrebande, prend le parti de l'Autriche ; le roi de Prusse, qui avait enlevé la Silésie, ne désirait plus d'autre conquête. Marie-Thérèse traite avec lui et l'Autriche se relève.

Cependant la plupart des puissances étaient engagées. On combattait en Allemagne, en Italie, sur mer. Pendant six années les chances les plus variées firent pencher successivement

la balance de l'un et de l'autre côté. Les alliances furent rompues et renouées. La Prusse reparut dans les champs de bataille contre l'Autriche. En 1745, le maréchal de Saxe illustra les armes françaises par la célèbre bataille de Fontenoy et par celle de Raucour ; enfin un congrès se réunit à Aix-la-Chapelle, et la paix fut conclue sans résultats importants de part ni d'autre. La succession d'Autriche fut assurée à Marie-Thérèse, et son mari, François I, duc de Lorraine, fut reconnu comme chef de l'empire germanique.

Par cette guerre, la Prusse avait pris une position brillante ; la force et l'ambition de l'Angleterre s'étaient accrues encore. Les parties belligérantes avaient posé les armes par lassitude. Une hostilité sourde régnait partout. Il ne manquait qu'une occasion pour remettre l'Europe en feu. Il arriva alors un changement remarquable dans la politique européenne. Le ministre autrichien Kaunitz sut gagner la France. Les anciennes rivales se lièrent pour renverser les puissances nouvelles, surtout la Prusse. Une difficulté née de l'interprétation du traité d'Utrecht, ralluma la discorde. Les limites réciproques des colonies anglaises et françaises, surtout celles de la Nouvelle-Écosse, n'étaient pas exactement déterminées. On ne put s'entendre. La guerre de sept ans éclata.

La Prusse et l'Angleterre étaient d'un côté, la France et l'Autriche de l'autre. Cette guerre est célèbre par les campagnes savantes du grand Frédéric, qui sut, par les manœuvres les plus habiles, déjouer les forces supérieures qui lui étaient opposées, et battre l'ennemi avec de faibles corps de troupes. La tactique militaire reçut entre ses mains de nombreux perfectionnements, et ce fut lui qui le premier sut concentrer ses forces contre l'ennemi. Il nous est impossible d'exposer ici les chances variées de cette guerre compliquée, qui changea d'aspect plusieurs fois par an. La France remporta les victoires de Hastenbeck et de Hochkirchen, mais Frédéric fut vainqueur dans la plupart des rencontres, et principalement à la célèbre

bataille de Rosbach. En même temps l'Angleterre était victorieuse sur mer, et nous perdions toutes nos colonies. La Russie, qui s'était d'abord déclarée contre la Prusse, s'allia avec elle, lorsque l'admirateur de Frédéric, Pierre III, eut succédé à Elisabeth. En même temps la Suède se retira du combat. En vain la France conclut le *pacte de famille* avec les maisons bourbonniennes d'Espagne et de Naples. L'Angleterre, dirigée par Pitt, suscitait partout de nouveaux ennemis. La France profita enfin de la mésintelligence survenue entre la Prusse et l'Angleterre. Les négociations s'ouvrirent en 1762, et les préliminaires signés à Fontainebleau furent bientôt suivis des traités de Paris et de Hubertsbourg (1763).

Les résultats désastreux de la politique de Louis XV étaient consommés. La France perdait ses plus belles colonies ; le Canada, la Nouvelle-Écosse, la Louisiane, le Sénégal passaient à l'étranger. A peine la France épuisée d'hommes et d'argent conservait son titre de puissance dominante. L'Angleterre était à l'apogée de sa grandeur. La Prusse montait définitivement au rang d'un État de premier ordre.

Pour la dernière fois avant la révolution française, les deux puissances dominantes de l'Europe, la France et l'Angleterre, rentrèrent en lice, et la France répara en partie ses pertes. Ce fut à l'occasion du soulèvement de l'Amérique du nord contre l'Angleterre. Les colonies refusaient au parlement anglais le droit de les imposer sans leur consentement (1). Le ministère anglais, à travers des hésitations marquées, maintient son principe, et l'insurrection éclate à Boston (1773). Un congrès de tous les États se rassemble à Philadelphie, des troupes anglaises passent en Amérique. Washington prend le commandement de l'armée du congrès, qui proclame bientôt l'indépendance de l'Amérique. La guerre avait duré deux ans sans

(1) Voyez Ramsays, *Histor. of the American revol.*, Lond., 1791, 2 vol. — Vie de Washington, publ. par Guizot. 1840, in-8°.

résultats positifs. Enfin le général anglais Burgoyne surpris, est forcé de se rendre avec son armée, et Franklin, envoyé à la cour de Versailles, obtient que la France prenne les armes pour les États américains. L'Espagne et la Hollande s'allient à la France; et quoique l'Angleterre soutienne sa prépondérance sur mer, les armes de Rochambeau, de Lafayette et de Washington triomphent en Amérique. La capitulation de Cornwallis à York-Town, décide la chute du ministère anglais. L'opposition triomphante conclut aussitôt la paix. Par le traité de Versailles, l'indépendance des *États-Unis* est reconnue. La France reprend le Sénégal, l'Espagne Minorque.

Un nouvel État venait de se fonder, et il se constituait non sur le droit historique des royaumes européens, mais sur le droit théorique enseigné par la philosophie du dix-huitième siècle; en même temps un principe nouveau s'était introduit dans le droit public européen : celui de la *neutralité armée*, qui fut proposé par la Russie, et au nom duquel les puissances de second ordre s'unirent pour protéger leur pavillon contre les puissances belligérantes. Ces deux faits eussent été de nature à exercer une grande influence sur l'avenir de l'Europe, si la révolution française n'avait pas éclaté en ce moment et bouleversé toutes les relations existantes.

#### CHAPITRE IV. — LES NATIONS DU NORD, DE L'EST ET L'ORIENT DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE (1).

La politique générale de l'Europe centrale et méridionale dut naturellement réagir sur les peuples de la circonférence. Chez eux, comme chez les nations centrales, se consolidèrent

(1) Voyez le détail des sources de l'histoire de la Scandinavie et de la Pologne dans le *Manuel* de Spittler. La Russie est très-pauvre en sources.

les principes du traité de Westphalie ; mais quoique mêlés souvent aux discordes européennes , ils se murent dans un cercle particulier , et ce ne fut qu'à la suite de l'accroissement démesuré de la Russie et des bouleversements occasionnés par la révolution française , que leur politique se confondit avec celle du reste de l'Europe. C'est cet ordre de relations spéciales que nous avons à exposer ici ; mais , auparavant jetons un coup d'œil sur chacune des nations qui y prirent part.

**SCANDINAVIE.** L'union de Calmar fut définitivement rompue au commencement de cette période. Christiern II de Danemark était parvenu à reprendre la couronne de Suède. C'était un homme inflexible et despotique, ennemi acharné de l'aristocratie qui déchirait les trois royaumes , s'appuyant sur les villes et les paysans , et peu scrupuleux dans l'emploi des moyens cruels et perfides. Maître de la Suède par convention après une lutte armée , il avait fait saisir tous les chefs de l'aristocratie , et exécuter six cents nobles suédois. Mais en Suède il ne s'agissait pas seulement de l'aristocratie , la haine des Danois était une cause nationale. Le fils d'un sénateur mort sur l'échafaud , Gustave Wasa (1) soulève les montagnards de la Dalécarlie , s'avance vers Stockholm et chasse les Danois. Bientôt il est proclamé gouverneur , et enfin roi de Suède. Les efforts de Christiern sont inutiles , et le Dannemark non-seulement succombe dans ses prétentions directes , mais il voit décliner rapidement sa puissance , et en peu de temps la prépondérance du nord passe aux mains de la Suède.

Christiern , en effet , à peine revenu en Dannemark , souleva contre lui l'aristocratie , et malgré le soutien qu'il reçut des masses , il perdit le Dannemark et la Norwège , qui restèrent unis jusqu'à ces derniers temps. Sous ses successeurs , Frédéric I de Sleswig et Christiern III , le protestantisme fut introduit dans

(1) Voyez Archenholtz , Hist. de Gustave Wasa , trad. en franç. , 1803 , 3 vol. in-8°.

ces pays par la noblesse, et celle-ci, par des capitulations réitérées avec les rois, accrut considérablement ses privilèges, annula le pouvoir royal, et aggrava le sort des bourgeois et des paysans. A Christiern III succédèrent Frédéric II, sous lequel les rapports avec la Suède furent réglés définitivement par la paix de Stettin, et Christiern IV, également malheureux dans la guerre de trente ans, qu'il prit parti contre l'Autriche ou contre la Suède. Son fils, Frédéric III, parvint enfin à consolider le pouvoir de la couronne. A la diète de 1660, le clergé et la bourgeoisie se réunirent, et par une loi solennelle, la couronne fut déclarée héréditaire, et la royauté investie d'un pouvoir absolu. Depuis ce moment, le Dannemark, quoique impliqué dans plusieurs guerres européennes, quoiqu'en lutte continuelle avec la maison de Holstein-Gottorp, l'une des branches de la famille régnante, ne joua pas de rôle important dans l'histoire, et aucun des rois qui passèrent sur ce trône ne parvint à lui rendre l'éclat dont il avait brillé jadis.

La Suède aussi tomba à la fin de cette période, mais après avoir joui pendant deux siècles d'une haute prospérité. Gustave Wasa avait gouverné avec vigueur; l'aristocratie avait perdu une partie de ses droits; le trône était devenu héréditaire, mais Gustave s'était créé de grandes difficultés, en convertissant la Suède au protestantisme. Le peuple résista, et Eric, fils de Gustave et protestant comme lui, fut forcé de céder la couronne à Jean, son frère. Jean penchait vers le catholicisme; mais l'opposition des états était trop ombrageuse pour qu'il pût se convertir. Cependant son fils Sigismond devint catholique, et reçut, par élection, la couronne de Pologne. Ce double fait donna lieu à l'une des plus longues guerres du Nord, guerre qui ne fut terminée qu'après plus d'un demi-siècle par le traité d'Oliva. Les Suédois rejetèrent Sigismond, et donnèrent la couronne à son frère, Charles IX, et malgré tous les efforts de la Pologne, elle resta à cette branche de la famille royale.

A Charles IX succéda le grand Gustave-Adolphe (1). Après avoir terminé heureusement des guerres contre le Dannemark et la Russie, après avoir battu les Polonais et conclu une trêve avec eux, il porta ses armes sur un plus vaste champ de gloire, et fit de la Suède, pendant la guerre de trente ans, l'arbitre de l'Europe. Nous l'avons vu mourir en combattant à Lutzen. Sa politique lui survécut. Le ministre Oxenstiern accomplit son œuvre et consolida l'agrandissement de la Suède. La fille de Gustave-Adolphe, Christine avait succédé à son père ; mais cette femme, amie des lettres, et peu faite au gouvernement d'un peuple tout guerrier, se fit catholique et abdiqua. Elle désigna pour roi, Charles X Gustave, son cousin germain, qui marcha glorieusement sur les traces de Gustave-Adolphe. La Pologne, la Russie, le Dannemark ressentirent ses coups, et la paix d'Oliva, conclue peu après sa mort, sanctionna la prépondérance suédoise.

Le règne de son fils, Charles XI, fut insignifiant. Mais lorsque Charles XII monta sur le trône, ce prince d'une activité surprenante, ambitieux et rempli de projets, d'une bravoure folle, d'une obstination outrée, ralluma l'incendie dans le nord. Nous raconterons ses guerres ; elles ne répondirent pas aux vœux du conquérant. La Suède tomba de toute sa hauteur, et perdit d'un seul coup tout le fruit des victoires passées (2).

Charles XII avait essayé d'abattre l'aristocratie ; elle se releva immédiatement après la mort du roi. La sœur de celui-ci, Ulrique-Éléonore, consentit à recevoir la couronne de la main des nobles ; elle leur permit de rétablir le sénat et de reprendre leurs prérogatives, et Frédéric de Hesse, son mari, fut obligé de

(1) Voyez Mauvillon, *Hist. de Gustave-Adolphe*, Amst., 1764, in-4°. — *Mémoires sur Christine*, recueillis par Archenholtz, Amst., 1751, 4 vol. in-4°.

(2) Voyez Voltaire, *Hist. de Charles XII*. — Beaumont Vassy, *Les Suédois depuis Charles XII*, 1841, 2 vol. in-8°.

se soumettre à toutes leurs exigences. Deux partis se formèrent, unis seulement quand il s'agissait d'abaisser la couronne, l'un dévoué à l'alliance française, qui était en effet la vraie politique de la Suède (parti de Gyllenborg ou les chapeaux), l'autre adonné à la Russie (les Horn ou les bonnets). Adolphe-Frédéric de Holstein, succéda à Frédéric de Hesse, au milieu des troubles qu'excitaient ces partis. Son fils, Gustave III, essaya enfin de leur poser un frein. Un coup d'état fit raison de l'aristocratie, et donna à la Suède une constitution modérée (1772), mais l'aristocratie se vengea en assassinant le roi. Depuis Charles XII, la Suède n'avait plus joué un rôle européen.

• *La Pologne.* Le développement de tous les vices de la constitution, signalés dans la période précédente, l'anarchie croissant sans cesse, des guerres presque toujours malheureuses, enfin, l'intervention toute puissante d'avidés voisins et le triple partage de la Pologne, telle est la triste histoire dont nous allons exposer les phases générales.

Le troisième fils de Casimir IV, Sigismond I, monta sur le trône en 1506. Un traité définitif avec la Prusse, des relations diplomatiques avec la Turquie et la Russie, des essais de législation signalèrent son règne. Son fils, Sigismond-Auguste lui succéda. C'était le moment où le protestantisme bouleversait l'Europe; bientôt il fit des progrès rapides en Pologne, parmi cette noblesse qui constituait l'égalité absolue dans son sein, mais qui voulait l'indépendance absolue vis-à-vis du roi, et l'oppression pour les classes inférieures. Sigismond, prince incrédule et débauché, ne mit aucun obstacle à l'introduction du protestantisme, nouvel élément d'anarchie. Sous son règne, cependant, la Pologne jouit d'une prospérité factice; les rapports fréquents avec l'Italie et la France développèrent les lettres et les arts, l'union complète de la Lithuanie avec la Pologne fut consommée.

La race des Jagellon s'éteignit avec Sigismond-Auguste. Désormais le trône fut convoité par les princes étrangers, et



la noblesse trouva dans les élections un nouveau moyen de faire fortune et d'augmenter ses privilèges. On régla la forme de l'élection à laquelle les nobles en personne durent concourir. Henri d'Anjou (Henri III de France) fut élu, mais retourna presque immédiatement en France. Étienne Bathory, duc de Transylvanie, lui succéda, et à Bathory, Sigismond III Vasa, prince royal de Suède.

La grande œuvre de Sigismond, fut la restauration du catholicisme en Pologne. Les jésuites en eurent l'initiative et la direction, et elle réussit facilement au sein d'une nation où le catholicisme avait jeté de si profondes racines. Ce retour à la foi antique sauva la Pologne. Grâce au sentiment religieux qui se confondit avec le sentiment national, la Pologne, déchirée par les factions, en proie à l'égoïsme des nobles, abattue et asservie, a pu conserver, pendant cinquante ans d'esclavage, sa foi vivace et l'amour invincible de sa nationalité. D'un autre côté, Sigismond, par ses prétentions sur la Suède, jeta la Pologne dans une longue et malheureuse guerre, qui continua sous ses fils Wladislas IV et Jean-Casimir, et ne fut terminée que sous le règne de ce dernier par le traité d'Oliva.

La noblesse ne cessait d'augmenter ses prérogatives. Sous Sigismond, les *confédérations*, dont déjà on avait vu quelques exemples, entrèrent dans le Droit public de la Pologne. On appelait ainsi des associations en armes, formées par la noblesse lorsqu'elle se croyait lésée par la couronne; ces associations eurent force légale depuis la loi de 1609, et ainsi furent organisées l'insurrection et l'anarchie. Sous Jean-Casimir on vit, en 1652, le premier exemple du *liberum veto*, c'est-à-dire du droit que s'arrogeait chaque nonce d'arrêter toutes les délibérations de la diète, en se retirant; cet exemple servit de loi, et il ne se passa plus de diètes sans de graves désordres. Déjà l'unanimité exigée pour toutes les décisions avait rempli de troubles les diètes et les assemblées préparatoires à celles-ci, les *diétines*. Souvent les armes avaient fait raison de quelques

opposants obstinés. Le *liberum veto* couronna cette œuvre de dissolution.

Jean-Casimir abdiqua et mourut moine à Paris. Le prince Condé d'Enghien prétendait à la couronne; elle échut à Michel Wisniowieki, auquel succéda bientôt Jean Sobieski, déjà célèbre par ses guerres contre les Turcs (1). Sobieski s'est couvert d'une gloire immortelle par la bataille héroïque qu'il livra aux Turcs sous Vienne et par la délivrance de cette ville. La Pologne semblait renaitre à sa fonction catholique, à son but d'activité chrétien. Mais cette prospérité ne fut pas de longue durée. Le duc de Saxe, Auguste II, fut élu; il entraîna la Pologne dans les querelles de Charles XII et de Pierre-le-Grand, fut chassé du trône et n'y remonta qu'après des guerres désastreuses. L'élection de son successeur, Stanislas, donna lieu à une nouvelle guerre européenne dont nous avons parlé; enfin, la maison de Saxe remonta sur le trône dans la personne d'Auguste III (1733).

Le règne d'Auguste III fut long et paisible, mais sans aucun fruit pour la Pologne. Ce prince sans volonté, obéissait aveuglément à la Russie, dont l'influence grandissait tous les jours. Non-seulement elle gouverna la royauté polonaise par sa diplomatie, mais elle sut encore se faire un parti puissant parmi les grandes familles nobles, parti formé par les intrigues des Czartoriski. Après la mort d'Auguste, les Czartoriski s'appuyèrent de troupes russes, et malgré la résistance d'une partie de la noblesse, ils placèrent un des leurs sur le trône, le prince Stanislas-Auguste Poniatowski.

Ce fut le dernier roi de Pologne. Poniatowski, l'ancien amant de Catherine II, fut le serviteur dévoué de la Russie. La noblesse ancienne se réveilla, et comprit, que pour sauver la patrie il fallait renoncer aux prétentions égoïstes, à l'indépen-

(1) Voyez Salvandy, Hist. de Pologne sous le roi Sobieski, 1830, 3 vol. in-8°.

dance anarchique. A la diète de 1766, le roi et les états voulurent établir des réformes nécessaires, abolir surtout le fatal *liberum veto*. Mais l'étranger vint interposer un *veto* plus fatal encore. L'ambassadeur russe déclara que sa souveraine garantissait la constitution polonaise, et s'opposait à toute innovation. Le roi céda, la chute de la Pologne était prochaine.

Bientôt, en effet, s'accomplit en trois fois l'iniquité qui a rayé la Pologne du nombre des nations. Dans cette lutte suprême, la noblesse polonaise se retrempa; les idées de la révolution française germèrent dans son sein, elle racheta ses fautes passées par de nobles sacrifices et un dévouement sublime. Puisse dans l'avenir la nation catholique du nord, le peuple qui, par son activité, son esprit et ses mœurs, rappelle le plus la France, reprendre son rang parmi les nations européennes, se replacer à l'avant-garde de la civilisation de l'Occident, contre la barbarie et le schisme qui ont grandi par sa défaite !

**Russie.** La domination mongole, dont le centre russe était établi à Kaptchak, s'était morcelée et divisée comme partout ailleurs. Les sujets russes qu'elle avait rendus tributaires, s'étaient relevés, et partout apparaissaient des princes indépendants, ou même des villes libres, telles que Nowogorod. Ce fut dans la dernière moitié du quinzième siècle, que le plus puissant de ces princes, le grand-duc de Moscou, Ivan Wasiliewitz, rejeta complètement le joug mongol, et se soumit les princes environnants. A partir de ce moment les Moscovites remplacèrent les princes de l'ancienne Russie, dont la plus grande partie appartenait à la Pologne. Ivan étendit au loin sa domination dans ces vastes plaines. Ivan II (mort en 1584), le premier qui porta le titre de czar, poursuivit ces conquêtes. Casan et Astrakan, les derniers restes de l'empire mongol, furent occupées, et les Tartares réduits à la Crimée. Le Nord fut soumis; mais Ivan II se mêla en vain aux guerres des Suédois avec la Pologne pour acquérir une partie des côtes de la

Baltique. Ces côtes si importantes, n'échurent à la Russie que plus de cent ans après.

Déjà au temps d'Ivan II, la longue domination des Mongols, et plus encore le défaut d'activité et d'énergie morale, les habitudes de soumission nées de la religion grecque avaient imprimé au peuple russe ce caractère de servilité et de passivité qui le distinguent encore aujourd'hui. Le pouvoir du grand-duc était de fait absolu et illimité; il le devint plus tard de droit. Il existait une noblesse; mais les grands seigneurs eux-mêmes obéissaient aveuglément à la volonté du prince. La cour de Russie était tout orientale. Les révolutions furent fréquentes, mais ce furent des révolutions de palais; nulle part on ne vit poindre ce progrès qui natt de la morale, qui est souvent imposé par l'opinion publique. Celle-ci n'exista jamais en Russie, et les progrès matériels mêmes se firent presque toujours malgré et contre le peuple.

Fédor I, le successeur d'Ivan, mourut sans enfants. Son beau-frère, Boris, succomba devant des compétiteurs nombreux, qui sous le nom de Démétrius, d'un frère depuis longtemps mort de Fédor, venaient réclamer l'héritage de la Moscovie. Un de ces faux Démétrius, catholique et soutenu par la Pologne, fut maître pendant quelques jours; mais les Polonais le remplacèrent par un de leurs propres princes. Les Russes qui ne voulaient pas du catholicisme, se soulevèrent, et une nouvelle révolution éleva au trône la maison de Romanow, qui l'occupe encore aujourd'hui.

Michel Romanow, et son fils Alexis, occupés de guerres incessantes contre la Pologne, firent peu pour la grandeur de la Russie. Mais le fils d'Alexis, Pierre-le-Grand (1), l'un des hommes les plus remarquables des temps modernes, en fit d'autant plus, et fut le véritable créateur de l'influence russe en

• (1) Voyez l'*Hist. de Pierre-le-Grand*, par Voltaire; et sur ses successeurs les *mémoires de Mannstein* (1727-1744).

Europe. Étendre encore les frontières de son empire , lui donner surtout des ports sur la Baltique , le doter de toutes les ressources que la civilisation avait fait naître en Occident , affermir et concentrer le pouvoir souverain , tel fut le but qu'il se proposa. Appelé au trône , quoiqu'il fût le plus jeune des fils d'Alexis , il dut étouffer d'abord les conspirations de sa sœur Sophie , et détruire la milice turbulente des Strelitz. Puis , il organisa une armée , et bientôt ses guerres heureuses avec Charles XII de Suède , lui donnèrent ce golfe de Finlande depuis si longtemps convoité. La ville de Saint-Petersbourg , qui s'éleva à force de travaux , put faire comprendre à l'Europe la direction nouvelle que prenait la politique russe. Cependant Pierre-le-Grand sut aussi se mêler des troubles de l'Asie et en profiter pour s'étendre sur le Caucase. A force de génie et de persévérance , il créa l'armée , la marine , le commerce , les manufactures. Aucun des progrès matériels des sociétés modernes ne lui échappa ; mais dur , grossier et dépourvu de moralité , il méconnut complètement les conditions morales de l'existence des peuples. Les habitudes orientales reçurent une sanction plus complète. Pierre-le-Grand supprima le patriarcat de Moscou , et se proclama lui-même chef religieux.

Des révolutions de palais et des guerres heureuses contre la Turquie et la Suède signalèrent les règnes de Catherine I , de Pierre II , d'Anne I , d'Ivan III et d'Anne II. Une fille de Pierre-le-Grand , Élisabeth , vivait encore ; les gardes la proclamèrent , et le gouvernement russe reprit enfin sa stabilité.

Le règne d'Élisabeth fut peu significatif. Le mariage de sa sœur avec Pierre de Holstein , la présomption pour celui-ci de succéder au trône , et l'alliance de famille avec la Suède et le Dannemark régis par la même maison , tendaient cependant à constituer la prépondérance russe , à la place de celle de la Suède et de la Pologne ; déjà Élisabeth était prête à prendre part aux guerres contre Frédéric. Pierre de Holstein lui succéda sous le nom de Pierre III ; il voulut abandonner l'alliance da-

noise, et une conspiration, à la tête de laquelle était Catherine sa femme, le précipita du trône. Catherine prit les rênes de l'État et les temps de Pierre-le-Grand recommencèrent.

Catherine II, qui dans son caractère privé résume toute l'immoralité des grands du dix-huitième siècle, Catherine, l'amie des philosophes encyclopédistes, la protectrice des lettres, des arts, du commerce et de l'industrie, et qui cependant ne fit rien pour l'émancipation morale de son peuple, marqua son passage par deux grands actes, qui dessinèrent parfaitement la politique de la Russie, et placèrent décidément celle-ci parmi les puissances européennes du premier ordre. Ce fut d'abord l'influence qu'elle sut prendre peu à peu sur la Pologne, influence qui conclut au partage du territoire polonais. Ce fut ensuite la première démonstration des Russes sur Constantinople. Les Turcs avaient pris les armes pour défendre les Polonais. En peu de temps la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, la Crimée furent conquises par les armées de Catherine. Une flotte russe tenait la mer Égée et soulevait les Grecs. Constantinople même fut menacée. La peste, la jalousie des autres puissances et la révolte intérieure de Pugatchef, qui se donnait pour Pierre III, arrêtaient, il est vrai, les progrès des Russes, qui, par la paix de Kutchuk Kainardji, rendirent la plupart de leurs conquêtes (1774). Mais bientôt de nouvelles prétentions de la Russie, alliée maintenant avec l'Autriche, rallumèrent la guerre, et cette fois la Crimée fut conquise. Enfin, la guerre éclata pour la troisième fois, et déjà Catherine croyait trôner à Constantinople. Le succès ne répondit pas à son espérance. Cependant, par la paix de Jassy, en 1792, elle acquit de nouveaux territoires. La Russie avait un pied en Orient, l'autre en Occident, prête à accabler l'un ou l'autre de sa force colossale.

RELATIONS INTERNATIONALES DU NORD ET DE L'EST (1).

(1) Sources : Khevenhiller Puffendorf ; de rebus gestis Caroli Gustavi, 1696, in-fol. — Mémoires de Terlon (1656-1661) ;

Dès le commencement du seizième siècle, le protestantisme mit aux prises les puissances du Nord. Les chevaliers porteglaives avaient porté le christianisme en Livonie, comme l'ordre teutonique en Prusse. Unis à ce dernier ordre depuis 1238, ils s'en séparèrent en 1315, et au seizième siècle le grand-maître, Walter de Plattenberg, suivit l'exemple d'Albert de Brandebourg, et introduisit le protestantisme en Livonie, sans parvenir cependant à rendre son pouvoir héréditaire. La Livonie devint alors la pomme de discorde de tous les peuples du Nord. Une guerre éclata, où prirent part la Pologne, la Suède, la Russie, le Dannemark. Enfin, après vingt ans de combats, la Suède et la Pologne s'étant unies, forcèrent la Russie à se désister de ses prétentions, et se partagèrent la Livonie (1583).

Mais bientôt naquit un nouveau sujet de discorde. Le roi de Pologne, prince héréditaire de Suède, Sigismond Wasa, venait d'être exclu du trône de son père : les Polonais prirent fait et cause pour leur roi. La guerre commença en 1592.

Longtemps elle fut peu active. Un autre intérêt avait détourné les puissances belligérantes, l'interrègne de la Russie, après la mort du czar Fédor. Les Polonais étaient entrés à Moscou, et avaient fait couronner Wladislas. Charles IX de Suède avait pris Nowogorod, et porté pour czar son second fils; nous avons vu que les Russes sortirent vainqueurs de cette lutte; mais par le traité de Stolbova (1617), la Suède s'assura toutes ses possessions sur le golfe de Finlande, et par la paix de Wiasma, la Pologne acquit Smolensk, la Sévérie et Tchernikoff (1634). Déjà les hostilités avaient recommencé entre la Suède et la Pologne, et Gustave-Adolphe était entré en conquérant dans la Livonie. Une trêve suspendit encore une fois la lutte décisive (1629). Gustave-Adolphe dirigeait ses yeux sur l'Allemagne.

Mémoires de Lamberty; Rublière, Hist. de l'anarchie de Pologne, 1807, 4 vol. in-8°.

Enfin , sous Charles-Gustave de Suède , et Jean-Casimir de Pologne, la querelle fut vidée. Le Dannemark, afin de repousser les prétentions excessives que la Suède faisait valoir pendant les négociations de la paix de Westphalie , avait repris les armes ; il fut vaincu et obligé d'abandonner, par le traité de Brombroë (1645) , une partie des provinces qu'il possédait encore sur le territoire suédois. La Suède , puissance prépondérante, se rejeta alors sur la Pologne; Charles-Gustave entra en Livonie , puis dans la Pologne , et s'empara de Varsovie malgré la bravoure des Polonais. Mais bientôt des alliés leur arrivèrent ; la Russie , l'Autriche, le Dannemark , le Brandebourg se déclarèrent pour eux. Charles-Gustave évacua la Pologne et attaqua le Dannemark. Cette longue guerre fut terminée par les traités de Copenhague et d'Oliva. Le Dannemark perdait le reste de ses provinces du continent suédois. La Suède y gagnait en outre la Livonie et l'Esthonie. La prépondérance suédoise était assurée.

Le Nord se reposa. La fin du dix-septième siècle est stérile en événements. Une guerre du Dannemark contre la famille de Holstein-Gottorp , l'une des branches de sa famille , et plusieurs guerres de la Pologne contre la Russie et la Turquie pour la possession de l'Ukraine en sont les seuls faits importants.

La Suède et le Dannemark se mêlèrent à la guerre européenne, qui fut terminée par les traités de Nimègues , de Saint-Germain et de Fontainebleau. La Suède s'y détermina par la seule raison des subsides que lui payait la France , et la bataille de Ferbelin , perdue contre l'électeur de Brandebourg , porta un rude coup à ses ressources et à sa réputation.

Nous sommes arrivés au temps de Charles XII et de Pierre-le-Grand. Lorsque les États du Nord virent monter sur le trône un jeune homme de quinze ans , il leur sembla facile d'abattre enfin cette puissance redoutable à tous. La Russie voulait la Baltique, le roi de Pologne la Livonie , le Dannemark avait à venger toutes ses défaites. Une alliance fut conclue , et le Dan-



neemark commença la guerre, en attaquant le duc de Holstein-Gottorp. Mais l'invasion de Charles XII en Seelande força promptement les Danois à la paix de Travendal (1699). Restaient la Pologne et la Russie, dont les armées avaient déjà envahi la Livonie. La grande victoire de Narva, donne d'abord gain de cause à Charles XII. Malheureusement au lieu d'abattre aussitôt son plus dangereux ennemi, Pierre-le-Grand, il entre en Pologne, y excite des troubles civils, détrône le roi Auguste II de Saxe, et le remplace par Stanislas Leczinski. Il était trop tard pour vaincre Pierre-le-Grand, qui déjà avait jeté les fondements de Saint-Petersbourg. Charles, s'appuyant sur le chef des cosaques, Mazeppa, envahit l'Ukraine. La défaite de Pultawa met tous ses triomphes à néant. Fugitif et sans armée, il trouve asile en Turquie. Ses ennemis se relèvent. Auguste II rentre en Pologne, et le Dannemark reparait dans la lice (1709).

Charles excite la Porte à prendre les armes en sa faveur. L'armée russe enfermée et hors d'état de se défendre, allait être forcée de mettre bas les armes, quand une négociation habilement conduite par la femme de Pierre-le-Grand, Catherine, fit conclure le traité de Pruth, qui sauve la Russie. D'un autre côté, les troupes suédoises retirées en Poméranie sont battues, le roi de Prusse et le roi d'Angleterre, en sa qualité d'électeur de Hanovre, prennent parti contre la Suède. Alors Charles revient dans sa patrie attaquée de toutes parts; mais au moment où les négociations de son ministre, le baron de Görtz, préparent un meilleur avenir, il est tué devant Frédéricshall, en Norvège, et bientôt la paix est conclue; la Suède traite à Stockholm avec le Hanovre, la Prusse, le Dannemark et la Pologne, à Nystadt avec la Russie. Elle cède le Sleswig au Dannemark (1720), la Livonie, l'Esthonie et l'Ingrie à la Russie.

A partir de ce moment les intrigues de la politique russe dominèrent les cours du Nord. La Courlande, par l'extinction de la maison régnante, devait échoir à la Pologne; ce fut le

favori de l'impératrice Anne, Ernest de Biren , qui l'obtint. Les Polonais élurent Stanislas Leczinski ; les Russes le détrônèrent et donnèrent la couronne à Auguste III de Saxe. Plusieurs expéditions heureuses contre les Turcs étendirent leur influence sur l'Orient ; une nouvelle guerre avec la Suède agrandit leurs domaines en Finlande. Déjà la Russie était intervenue activement dans les affaires de l'Europe pendant la guerre de sept ans. Le partage de la Pologne allait la faire entrer définitivement dans le cercle des puissances européennes.

Au moment même où la Russie imposait Poniatowski à la Pologne, elle contractait une alliance avec la Prusse, et stipulait dans un traité secret le maintien de la constitution polonaise, c'est-à-dire de l'anarchie en Pologne. En même temps se relevait le parti des protestants polonais (dissidents), parti étouffé depuis Sigismond Wasa, et qui ne dut sa renaissance qu'aux intrigues des Russes. Les protestants demandent l'égalité des droits politiques, et après des scènes inouïes de violence et de corruption, la diète de 1767 obéit de force à l'ambassadeur russe. Quelques patriotes polonais, les évêques Soltik et Zaluski, les deux Bzewuski sont transférés en Sibérie. Les réclamations des dissidents sont admises.

Alors la Pologne se soulève, une confédération se forme à Bar. Les évêques Krazinski, les Pulawski, Potocki en sont les chefs ; partout on prend les armes ; la Turquie vient au secours de la Pologne, et déclare la guerre aux Russes. La lutte s'engage sur tous les points.

Elle devait être malheureuse. Les confédérés de Bar furent vaincus. Les progrès de la Russie inquiétaient la Prusse et l'Autriche. Alors fut conclu entre Catherine, Frédéric II et Joseph II le traité inique par lequel les trois puissances s'arrangèrent en s'indemnisant sur la Pologne. Déjà les Russes en étaient les mattres ; la Prusse occupa immédiatement la Prusse polonaise et une partie de la grande Pologne, l'Autriche la Gallicie et la Ludomirie, et bientôt le roi et la diète de Pologne

furent obligés de consentir au traité qui donnait à la Prusse toute la Prusse polonaise, à l'exception de Danzig et de Thorn, à l'Autriche les pays qu'elle avait occupés, à la Russie les régions situées entre la Dwina et le Niéper, c'est-à-dire Minsk, Witepsk, Mcislav et une grande partie de la Lithuanie (1772).

Cette manifestation d'une politique toute nouvelle, de la politique copartageante, émut l'Europe; mais ce n'était que le premier essai du système; on devait aller plus loin.

L'esprit français avait soufflé sur la Pologne, et la philosophie du dix-huitième siècle y avait pénétré, non par son incrédulité, mais par ses vœux d'améliorations sociales. Il devenait évident pour tous que la constitution polonaise était incompatible avec le salut de la Pologne. Un grand mouvement intellectuel s'était opéré, et enfin à la diète de 1791 il aboutit à une modification profonde de la constitution. La royauté fut déclarée héréditaire, le roi inviolable; les deux chambres durent voter à la majorité des voix; on établissait un gouvernement constitutionnel. La Prusse, refroidie avec la Russie, s'alliait à la Pologne, et lui garantissait ses droits.

Mais quelques nobles avaient protesté contre la constitution nouvelle. Ce prétexte suffit à la Russie, qui venait de terminer glorieusement sa guerre avec la Porte, à Jassy. La Prusse bientôt entra dans ses vues. La Pologne fut de nouveau envahie, et le lâche Poniatowski se rangea du côté des rebelles et des ennemis. En vain les Polonais firent des prodiges de valeur. La diète de Grodno fut obligée de consentir au second partage de la Pologne. La Russie prenait Wilna, Novogrodek, Kiew, la Volhynie, la Podolie; la Prusse s'emparait de Dantzic, de Thorn, du duché de Posen, d'une partie considérable de la grande Pologne. Près de cinq millions de Polonais devenaient étrangers (1793).

A une telle iniquité la Pologne ne pouvait répondre que par l'insurrection. La guerre éclata, désespérée et menaçante. Kosziusko était à la tête des armées polonaises; mais ce glorieux

effort échoua comme les précédents. Souvarow , après l'épouvantable massacre de Praga , s'empara de Varsovie. Les deux alliées , auxquelles s'était jointe l'Autriche , inondèrent la Pologne de leurs troupes. On résolut enfin d'accomplir le dessein depuis longtemps médité : le reste du territoire polonais fut partagé. La Pologne était rayée du nombre des nations.

**TURQUIE ET ORIENT (1).** L'empire ottoman , vigoureux au moment de la conquête , comme tous les États de civilisation mahométane , était dépourvu comme eux de la force qui fait vivre et progresser. Déjà au commencement du seizième siècle les principes destructeurs de l'islamisme avaient attaqué les sultans de Stamboul : le fatalisme et l'obéissance passive énervait la nation , le sérail et ses querelles corrompaient les princes et affaiblissaient le gouvernement. Cependant le moment de la décadence complète n'était pas encore arrivé , et à plusieurs reprises encore la Porte fit trembler l'Europe.

Ce fut surtout pendant la lutte religieuse , engendrée par le protestantisme , que l'empire ottoman se montra redoutable. Sélim I , qui monta sur le trône en 1512 , porta principalement ses conquêtes vers l'Asie , et ce fut à lui que la Turquie dut l'acquisition de l'Égypte , qui avait végété depuis les croisades sous différentes dynasties de mameloucks. Mais le grand Soliman II , le successeur de Sélim , dirigea tous ses efforts sur l'Occident. La prise de Belgrade , l'île de Rhodes enlevée aux chevaliers de Saint-Jean , la défaite et la mort du roi de Hongrie Louis II à Motasch , marquent les premiers pas de Soliman. Le voïwode de Transylvanie , Zapolya , et Ferdinand d'Autriche se disputaient la Hongrie ; Soliman envahit cette contrée et arriva jusqu'à Vienne , que cependant il ne parvint pas à prendre. Déjà des pirates turcs , Horuc et Schéreddin

(1) Voyez sur la Turquie les ouvrages cités de Hammer et de Ranke ; sur la Perse et l'Inde , ceux de Malcolm et de Marlès.

Barberousse, s'étaient emparés d'Alger et de Tunis, et la marine turque dominait la Méditerranée. Excité par la France, Soliman se jeta de nouveau sur la Hongrie; mais il fut arrêté par la défense héroïque de Zriny dans le fort Sigeth, et mourut pendant le siège. Sélim II ne succéda pas à son génie, et la défaite désastreuse que la flotte vénitienne et espagnole équipée sous les auspices du pape Pie V, et commandée par Don Juan, fit éprouver à sa marine à Lépante, détruisit l'influence de la Turquie sur la Méditerranée.

A partir de ce moment des révoltes de sérail, des intrigues intérieures, l'orgueil croissant de la milice des janissaires, remplissent les pages de l'histoire de l'empire ottoman. Plusieurs fois on guerroya avec succès contre l'Autriche, mais sans résultats définitifs. Le traité de Carlowitz scelle enfin l'abaissement militaire de la Turquie. Les guerres plus heureuses d'Achmet III avec Pierre-le-Grand et de Mahomet avec Anne de Russie et l'Autriche, ne la relevèrent pas. Les victoires de Catherine II achevèrent la ruine de l'empire ottoman, et ses succès mêmes sur l'Autriche ne servirent qu'à le placer plus directement sous l'influence de la Russie.

Depuis la mort de Sélim II, en 1574, jusqu'à celle d'Abdul Hamet en 1789, dix-sept sultans s'étaient succédés sur le trône de Constantinople. Parmi eux, sept avaient été déposés avec violence, et de ceux-ci trois avaient été étranglés. A l'intérieur • comme à l'extérieur la Porte n'était qu'une ruine.

Nous ne dirons que peu de mots des révolutions qui pendant cette période avaient bouleversé l'Asie.

Au commencement du quinzième siècle, Ismaël Sofi fonda un empire puissant dans la Perse centrale, sur les débris des principautés mongoles, turcomanes, usbèques, qui s'y étaient succédées. En même temps la Turquie, sous Sélim I et Soliman II, s'emparait de l'Asie occidentale, et dans l'Inde, un descendant de Tamerlan, Babour, constituait à Delhi le centre d'une vaste domination mongole.

Ces États virent tomber bientôt leur grandeur éphémère. Parmi les successeurs de Babour, un seul, Aureng Zeb, régna avec gloire et puissance. Après sa mort (1707), l'anarchie antique s'empare de nouveau de l'Inde. Les Sofis, en Perse, suivirent les errements de toutes les cours orientales. Un seul de leurs princes se rendit célèbre, Schah Abbas, qui soumit la Georgie et enleva Ormuz aux Portugais. Déjà Schah Thamasp se voyait forcé d'implorer le secours de Pierre-le-Grand contre les Afghans, peuple de montagnards dont le centre était à Candahar. Enfin une révolution détrône la race des Sofis. Les Afghans avaient démembré leur empire en s'emparant d'Ispahan et de toute la Perse orientale. Un soldat de fortune, arrivé aux plus hautes fonctions militaires, Kouli Khan, refoula les Afghans; mais en même temps il se mit à la place des Sofis, et sous le nom du Schah Nadir, entreprit de vastes conquêtes. L'Inde fut envahie, Delhi pris et pillé, mais Schah Nadir ne détrôna pas la race de Babour.

Après la mort du conquérant, sa vaste domination se morcela aussitôt. Déjà les Anglais avaient mis le pied dans l'Inde, et cette région allait bientôt leur appartenir. La Perse elle-même se subdivisa. La Perse proprement dite et l'Afghanistan en formèrent les États principaux.

## CHAPITRE V. — HISTOIRE INTELLECTUELLE ET MORALE DE L'EUROPE DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE.

Le grand fait historique qui distingue la période moderne, c'est l'essor immense du mouvement intellectuel, c'est le renouvellement total de la science. Déjà les beaux jours de l'art chrétien avaient disparu, et la prétendue renaissance allait, par une transition insensible, conduire les architectes et les peintres aux œuvres ridicules de l'époque de M<sup>me</sup> de Pompadour. La théologie avait brillé d'un vif éclat au temps de la réforme; mais cette science aussi était tombée avec la grandeur de l'E-

glise. Les temps où la foi crée un art nouveau, où l'on discute la métaphysique religieuse et les dogmes, étaient passés. Le moment de la science était arrivé, le moment du raisonnement appliqué surtout à l'investigation du monde physique, à la morale pratique et sociale.

L'histoire du mouvement intellectuel des derniers siècles, soit qu'on le considère dans ses causes générales et dans ses caractères principaux, soit qu'on veuille en exposer les résultats innombrables, est difficile et compliquée. Pour la faire convenablement, il faudrait tenir compte des causes universelles et des causes particulières au temps, de la marche générale de l'humanité, du progrès spécial au christianisme, et des influences momentanées de la renaissance, du protestantisme et de l'incrédulité; il faudrait exposer les changements des méthodes, les systèmes de philosophie, les questions religieuses, les doctrines morales et économiques, les progrès des sciences physiques et naturelles. Le sujet est vaste, et il n'a pas été spécialement traité. Nous nous contenterons d'exposer succinctement les transformations les plus importantes.

Nous avons décrit l'état général de la science à la fin du quinzième siècle. Partout régnait une grande activité, partout un vif désir d'arriver à des connaissances plus vraies, à des systèmes plus positifs; partout des recherches hardies. Ce mouvement continua pendant le seizième siècle, sans amener de résultats positifs; car la science manquait d'unité et de méthode, la confusion avait été augmentée encore par le renouvellement des systèmes de l'antiquité, et par la philosophie mystique qui fit éclore tant d'essais infructueux. Parmi ces écrivains à la fois philosophes, naturalistes, mathématiciens, médecins, brillent les noms de Paracelse, de Ramée, de Giordano Bruno, de Campanella, de Van Helmont. Cependant de nouvelles découvertes donnaient aux esprits une impulsion nouvelle. Copernic décrivait le véritable système du monde; l'un des plus grands savants des temps modernes, Kepler, préparait

toutes les découvertes de Newton. Tycho Brahé recueillait ses observations précieuses. Ce fut à cette époque que la rénovation scientifique fut entreprise par Bacon et achevée par Descartes.

L'œuvre unique de Bacon fut de résumer et de vulgariser un grand nombre des idées répandues de son temps ; mais les résultats de cette œuvre furent immenses. La gloire de Bacon consiste : 1° à avoir porté le coup mortel à la scolastique par ses attaques réitérées et irrésistibles contre le syllogisme, méthode stérile, improductive, propre seulement à retenir éternellement l'esprit humain dans des subtilités sans issue ; 2° à avoir appelé les savants à l'étude des faits et de la nature, à les avoir détournés des théories mystiques ; à avoir démontré les progrès indestructibles des siècles futurs. Dans ces travaux, principalement critiques, Bacon fit preuve d'un génie supérieur. Il fut moins heureux dans ses travaux de reconstruction, dans ses propres essais de méthodes, comme dans sa classification encyclopédique.

Descartes, l'homme universel, vint compléter l'œuvre de Bacon. Le rôle de Descartes doit être considéré sous un triple point de vue, indépendamment même des magnifiques travaux spéciaux dont il enrichit la science comme mathématicien. Il créa une méthode nouvelle, il formula un système de philosophie, il proclama une théorie générale du monde physique. Le système philosophique de Descartes, quoique l'objet de graves discussions, quoique défendu par de nombreux partisans, ne pouvait avoir une longue durée ; sa méthode, au contraire, et sa théorie générale du monde, ont dominé la science depuis sa venue.

C'est plutôt par l'exemple que par la théorie que Descartes enseigna sa méthode. En théorie, il prétendit se placer dans un état d'esprit impossible à tout homme qui a reçu les enseignements de la société, qui pense au moyen d'une langue apprise : il essaya de faire abstraction de toutes les connaissances acquises, d'en *douter* et de sortir de ce *doute méthodique*, par la



démonstration claire et positive de toutes les connaissances, en commençant par cette première affirmation : je pense, donc je suis. Descartes avait tiré de cette hypothèse plusieurs excellentes règles de méthode, propres à introduire la clarté et l'exactitude dans le raisonnement ; mais il se borna là en théorie ; en pratique, au contraire, il donna l'exemple de la meilleure méthode en créant une hypothèse générale, en définissant les termes de cette hypothèse, en la confrontant avec les faits, et en en tirant toutes les conséquences possibles. C'est ainsi que procédèrent tous les inventeurs de la science. Quant à l'hypothèse de Descartes en elle-même, elle exerça une grande influence.

Descartes, en effet, après avoir mis en réserve le mouvement initial, c'est-à-dire Dieu et la création, posa sur les causes secondes ce grand principe : que le monde physique est mu par des forces mécaniques, qu'en dehors du monde des intelligences libres, il n'y a que de la matière, mue suivant des lois déterminées. Cette hypothèse est restée jusqu'à ce jour le principe général de la plupart des sciences, de toutes celles qui ne s'occupent pas des forces de création et de formation, comme la géologie, l'anatomie comparée, l'embryogénie, ces filles modernes de la théorie du progrès. Par une seconde hypothèse, Descartes essaya de formuler la loi générale du mouvement matériel ; cette tentative donna naissance à la théorie des *Tourbillons*, théorie qui fut abandonnée bientôt, mais qui par les recherches, les vérifications, les controverses, les travaux de tout genre auxquels elle donna lieu, a engendré la plupart des grandes découvertes du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Telle fut l'œuvre de Descartes. La route était ouverte, les savants allaient s'y jeter en foule, et bientôt des noms tels que ceux de Pascal et de Newton, de Leibnitz et d'Euler, de Boërhave et de Haller, de Linné et de Buffon illustreront la science. Un coup d'œil sur les sciences spéciales fera comprendre la

portée des découvertes dont s'enrichit alors l'esprit humain (1).

La science des méthodes exactes, les mathématiques, préluda par ses progrès aux perfectionnements de toutes les sciences. Au commencement de la période, Napier avait inventé les logarithmes. La théorie de Galilée sur la cycloïde donna lieu à une foule de travaux qui aboutirent à une nouvelle phase dans l'histoire de la géométrie, à une révolution opérée par Descartes et Pascal. Les bases du calcul infinitésimal, développées par Newton, devinrent, entre les mains de Leibnitz, l'une des méthodes mathématiques les plus fructueuses. Toutes ces découvertes furent développées et augmentées pendant le dix-huitième siècle par une foule de savants, dont nous ne citerons que les principaux, presque tous Français : Bernouilly, Euler, l'Hôpital, d'Alembert, Condorcet, Monge, Lagrange, Carnot, Laplace. Déjà ce perfectionnement des méthodes exactes produisait de magnifiques résultats dans les sciences auxquelles elles s'appliquent immédiatement, la mécanique, l'astronomie et l'optique. La mécanique, à laquelle les théories de Galilée sur la chute des corps et sur le mouvement donnèrent une forme scientifique, fut cultivée par les savants que nous avons nommés. L'astronomie renouvelée par l'hypothèse de Copernic, enrichie des observations de Tycho Brahé et de Galilée, devint, par les travaux de Kepler et de Newton, la plus rigoureuse des sciences physiques. Kepler avait entrevu le principe d'attraction ; il avait formulé les trois lois du mouvement planétaire. Newton développant l'idée de Kepler, formula la loi de gravitation universelle, qui embrasse en même temps la théorie de la pesanteur à la surface de la terre, et la théorie des mou-

. (1) Voyez l'Histoire des Mathématiques, par Montucla ; l'Histoire de l'Astronomie moderne, par Delambre, 1827, in-4° ; Fischer, Geschichte der Physik (Hist. de la Physique), Gott., 1801, 8 vol. in-8° ; Gmelin, Geschichte der Chemie (Hist. de la Chimie) Gott., 1797, 3 vol. in-8°.

vements des corps célestes. Après cette grande hypothèse, il ne s'agissait plus que d'appliquer la loi générale aux faits de détails, et de recueillir des observations nouvelles, tâche à laquelle ne manquèrent pas les savants, et que remplirent avec le plus de succès Newton lui-même, Cassini, Bode, Halley, Euler, Herschell, Laplace, etc. Les progrès de l'optique avaient fourni à l'astronomie de puissants instruments. Après Kepler, qui avait donné la théorie de la vision, celles de la réfraction et de la réflexion avaient été développées par Snell, Descartes, Huygens et formulées par Newton. De ces travaux était né, comme application, le télescope, inventé en 1590 par Johnson.

Si la physique proprement dite, la chimie, l'histoire naturelle ne marchèrent pas d'un pas aussi rapide que les sciences exactes, elles n'en firent pas moins des progrès éclatants. En physique, les théories de l'air, de l'eau, de la pesanteur, de l'acoustique et du calorique, furent l'objet de travaux nombreux et consciencieux. L'électricité, découverte par W. Gilbert, à la fin du seizième siècle, fut élaborée au dix-septième par Guericke et Boyle, et fut cultivée surtout au dix-huitième, où les découvertes de Galvani et de Volta dévoilèrent un nouvel ordre de phénomènes électriques. La chimie resta longtemps enfouie dans les pratiques confuses de l'alchimie. Quelques observations de détail venaient à peine de temps en temps agrandir le domaine de cette science, et elle s'était arrêtée, depuis le commencement du dix-huitième siècle, dans la théorie stérile du phlogistique, formulée par Stahl, lorsque la découverte de l'oxygène par Lavoisier (1780), donna à la chimie une forme toute nouvelle, et créa pour ainsi dire cette science, qui depuis a fait tant de progrès. Les recherches sur l'histoire naturelle commencèrent dès le seizième siècle; mais les observations innombrables qui furent recueillies successivement, ne purent prendre une forme scientifique que lorsque les classifications eurent été établies. Ce fut l'œuvre de la deuxième moitié du

dix-huitième siècle. Les grands travaux de Linné fixèrent les savants dans cette voie. Buffon écrivait son histoire des animaux, et les recherches physiologiques de Bonnet, les premiers travaux d'anatomie comparée, préparaient en zoologie les résultats brillants du dix-neuvième siècle, tandis que les études botaniques aboutissaient à la classification de Jussieu. La minéralogie ne faisait que de naître.

Nous ne pouvons ici décrire les progrès de la médecine. Cette science, comme toutes les autres, s'enrichit de belles découvertes et d'observations fécondes ; mais dépourvue encore de lois générales et de principes certains, elle dut se mouvoir suivant des hypothèses particulières, qui donnèrent lieu à divers systèmes médicaux. En même temps l'anatomie et la physiologie marchaient de progrès en progrès. Depuis Harvey, qui donna (1619) la théorie complète de la circulation du sang, des savants en foule, Pecquet, Glisson, Bellini, Willis, Viensous, Malpighi, explorèrent toutes les parties du corps humain, tandis que Boërhavé et le grand Haller fondaient la physiologie.

Telles furent les immenses acquisitions de la science, acquisitions qui distinguent d'une manière si tranchée les peuples de civilisation chrétienne de tous les autres peuples anciens et modernes. Les résultats pratiques de la science s'annoncèrent aussi comme devant enfanter un monde industriel tout nouveau. L'art de la navigation et l'art militaire en recevaient des perfectionnements inattendus. Des machines en foule, parmi lesquelles nous ne citerons que l'invention de Watt (1796), l'application de la vapeur à la locomotion, préparaient une modification profonde dans la situation économique des peuples. La puissance de l'homme sur la nature s'approchait de la domination absolue.

*Érudition. Belles-lettres* (1). L'intelligence humaine ne se

(1) Voyez Hallam, Hist. de la littérature en Europe, du

borna pas à explorer les faits de la nature physique. L'activité productrice de l'esprit chrétien se manifesta dans tous les sens. Nulle époque ne présente des travaux plus nombreux, une érudition plus profonde et plus laborieuse, des richesses littéraires plus considérables. Citer seulement tous les noms qui méritaient d'être mentionnés, excéderait de beaucoup les bornes de ce manuel.

L'étude des langues anciennes et des auteurs de l'antiquité, commencée en Italie dans les premières années du seizième siècle, ne s'arrêta plus, mais elle changea bientôt de lieu, et dès la fin du seizième siècle, la France en était, sinon le centre exclusif, du moins le séjour principal. Au dix-septième siècle, les Pays-Bas seuls rivalisaient avec la France. L'idée qui avait présidé à la renaissance, c'est-à-dire celle de la supériorité typique des anciens dominait encore; mais nos savants, tout en s'humiliant profondément devant ces modèles antiques, prouvaient par leurs travaux mêmes la supériorité des temps modernes. Aux humanités et à la philologie proprement dite était jointe l'étude des antiquités classiques et nationales; les collections historiques, les recherches d'histoire profane abondaient de plus en plus. Alors brillaient Juste Lipse, Saumaise, Samuel Petit, Henri de Valois, Ducange, Meursius, Gronovius, Grævius, Bayle, Huet. Les sociétés religieuses prenaient une grande part à cette activité d'érudition; les bénédictins donnaient à la science Mabillon, D'Achery, Sirmond, Duchesne,

quinzième au dix-septième siècle, trad. en franç., 1839, 3 vol. in-8°; Sabatier de Castres, Les trois siècles de notre littérature; Villemain, Cours de littérature française, 1828, in-8°. Ginguené, Hist. littéraire d'Italie, 1811, 10 vol. in-8°; Bouterweck, Hist. de la littérature espagnole, trad. en franç., 1812, 2 vol. in-8°; Coquerel, Hist. abrégée de la littérature anglaise, 1828, in-18; Cours de littérature allemande, par Lebas et Régnier, 1834.

Baluze, Ruinart, Martenne; les jésuites, Hardouin, Petau, les Bollandistes. Pendant le dix-huitième siècle, les mémoires publiés par l'Académie des inscriptions de Paris maintinrent la France à la haute place qu'elle avait prise dans le monde érudit. Fréret, Le Beau, Fourmont, d'Anville, de Brosses, de Guignes, Montfaucon, Larcher, Barthélemy étaient à la tête des savants français. Les Pays-Bas avaient Perizonius et Walkenær; l'Italie Visconti, Muratori, Maffei; l'Angleterre Dodwell, Gale, Bentley, Robertson, Gibbon: l'Allemagne avait produit au commencement du dix-huitième siècle Gessner et Fabricius; mais ce ne fut que vers le milieu du dix-huitième siècle qu'elle commença avec Ernesti, Heyne, Wolff, Herder, Müller à prendre une part active aux travaux des autres nations.

La littérature aussi reçut son impulsion et ses modèles de la France, et le siècle de Louis XIV est resté une des grandes époques littéraires de l'histoire. Au seizième siècle cependant, la littérature française se formait à peine. Les langues méridionales étaient encore maîtresses des belles-lettres. La poésie italienne avait son Arioste et son Tasse, la prose son Machiavel et son Guicciardin. En Espagne, le drame national arrivait vers 1600, entre les mains de Lope de Véga et de Caldéron, à sa plus haute puissance, les romanciers Cervantes et Quevedo, les historiens Mendoza, Ambroise de Morales, Zurita, Mariana, Herrera embellissaient la prose; déjà Camoëns avait chanté la gloire du Portugal. Mais toute cette époque brillante ne s'étendit pas au delà du premier quart du dix-septième siècle. La poésie, il est vrai, ne s'éteignit pas. Les pièces fugitives, les essais lyriques, la satire fleurirent toujours, mais sans élan et sans dignité; le drame ne s'éleva pas au delà de la farce populaire ou de la pièce pastorale introduite par le mauvais goût.

L'éclat que jeta, au seizième siècle, la littérature méridionale fut le dernier fruit de l'activité du moyen âge. Avec l'esprit

nouveau des temps modernes, la littérature devait revêtir une forme nouvelle, et ce fut la France qui la lui donna. Ici l'on doit regretter l'influence qu'exercèrent alors et les modèles et les théories de l'antiquité. Cette influence, en déterminant le genre classique, eut pour résultat, il est vrai, une épuration plus prompte du goût, mais, d'un autre côté, elle emprisonna la littérature dans une forme étroite faite pour un autre temps, fit négliger tous les éléments nouveaux produits par le moyen âge, comprima l'essor créateur, et au lieu d'une expression véritablement adaptée à l'esprit chrétien, n'engendra que des règles froides et monotones, que tout le génie des hommes du siècle de Louis XIV put seul relever. Ceci s'applique surtout à la poésie; la prose, plus libre, put se développer à son gré, et la langue arriva à sa plus haute perfection.

Dès le seizième siècle, la littérature française était entrée dans une voie de progrès qui ne devait plus être interrompue. Après Rabelais étaient venus Amyot et Montaigne; la prose s'était constituée; Ronsard, Clément Marot préparaient les progrès de la poésie, Jodelle l'art dramatique; enfin, après que, dans les premières années du dix-septième siècle, Voiture et Balzac eussent encore épuré la prose, et que Malherbe eut donné à la poésie la forme qui lui resta, le siècle de Louis XIV s'ouvrit par les deux plus grands génies qu'il ait vu naître, par Corneille et Molière. Avons-nous besoin de nommer tous les hommes qui illustrèrent alors la France? Racine, Boileau, Quinault, La Fontaine, d'un côté; Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, Pascal, La Bruyère, Arnault de l'autre, étendirent au loin la gloire et l'influence de notre patrie. Le monde entier admirait la France, et partout on prenait modèle sur elle. L'Angleterre seule put présenter pendant ce siècle deux hommes de génie comparables à ceux de la France, et encore furent-ils exceptionnels, car la littérature anglaise naissait à peine: ce furent Shakespeare et Milton.

Pendant le dix-huitième siècle, la littérature française con-

serva sa suprématie. Nous dirons bientôt quel fut l'esprit philosophique de ce siècle, esprit dont les littérateurs français se firent les plus hardis propagateurs. La prose maniée par des écrivains tels que Massillon, Montesquieu, Vertot, Voltaire, J. J. Rousseau, Buffon, se maintint à toute sa hauteur; il n'en fut pas de même de la poésie, qui cependant peut citer les noms de J. B. Rousseau, de Crébillon, de Ducis, de Voltaire, de Gilbert, de Delille, de Lebrun. L'Angleterre rivalisait alors avec la France, et s'enorgueillissait des poésies de Dryden, de Pope, de Swift, de Thompson, de Young, des romanciers Addison, Richardson, Fielding, Sterne, Goldsmith, de nombreux historiens et philosophes et d'éclatants orateurs. L'Allemagne, où la littérature était morte depuis le seizième siècle avec Hans Sachs, le dernier des *Meistersänger*, et qui s'agitait en de vains efforts, se réveilla enfin au commencement du dix-huitième siècle sous l'influence française. Hagedorn et Haller donnèrent le premier signal; une impulsion plus puissante partit de Lessing, et à la suite de celui-ci Herder, Wieland, Klopstock, Burger préparèrent la période brillante des Goethe et des Schiller.

Les beaux-arts proprement dits ne se soutinrent pas à la hauteur des lettres. Jamais ils ne purent se relever du coup que la renaissance leur avait porté. L'architecture du seizième siècle mêlait quelques formes anciennes aux formes léguées par le moyen âge, et elle ne manquait ni d'élégance, ni d'originalité; bientôt on s'attacha de plus en plus à ne copier que les modèles antiques, et le siècle de Louis XIV produisit les derniers hommes remarquables par un style transitoire. La peinture, qui avait déserté les sentiments religieux, fleurit comme expression de sentiments individuels entre les mains de quelques maîtres flamands et hollandais. De temps en temps des hommes surgirent encore, surtout en France; mais il n'y eut plus de grande école. C'est le siècle de Louis XIV qui marque ce dernier éclat des arts. Les architectes Perrault et Mansard,



les peintres Lesueur et Poussin, les sculpteurs Girardon et Puget illustrèrent ce règne. Le dix-huitième siècle ne présente qu'une décadence universelle et un mauvais goût général qui est passé en proverbe.

*Théologie.* L'Église avait cessé d'être la directrice des nations. La papauté protesta en vain contre le traité de Westphalie et contre tous les actes publics européens qui le suivirent. Renfermée dans son État pontifical, elle ne joua plus de rôle politique, et son rôle religieux et moral se ressentit de la faiblesse de cette position. Dans tous les pays, le clergé, quoique possesseur encore de grandes richesses, était courbé sous la volonté des rois. L'histoire de l'Église cesse d'être l'histoire de grands actes sociaux, de grands mouvements imprimés aux peuples. Elle devient l'histoire de prétentions, sinon sans droit, du moins sans force, l'histoire de controverses théologiques et morales.

L'orgueilleux Louis XIV avait déjà humilié le pape Alexandre VII. Sous Innocent XI, homme ferme et sévère, une discussion violente détermina la position hostile à la papauté que prit l'Église gallicane. Louis XIV prétendait au droit de régale, c'est-à-dire à la jouissance des revenus des évêchés vacants. Plusieurs évêques français protestèrent contre l'usurpation royale, et le pape les soutint. Mais tout le clergé de France, tous ces hommes d'élite qui alors illustraient le catholicisme, prirent parti pour le roi. Les anciens griefs de l'Église gallicane contre la papauté furent renouvelés. Le roi appela l'érudition à son secours; on vit renaître les controverses ardentes du temps de Boniface VIII. Enfin, le clergé de France rompit avec le pape par la déclaration de 1682, rédigée par Bossuet. On affirmait en quatre propositions : que le pape n'avait pouvoir qu'au spirituel et non au temporel, que ce pouvoir était limité par les conciles généraux et les libertés de l'Église gallicane, que le pape n'était pas infallible. Innocent XI mourut sans faire de concession, et son successeur, Innocent XII, ob-

tint enfin la rétractation des quatre propositions, en cédant sur le droit de régale ; mais l'esprit d'hostilité contre la papauté ne disparut pas en France.

Les jésuites étaient toujours les serviteurs dévoués du pape ; mais la direction que l'ordre avait prise , avait déjà soulevé contre lui des haines nombreuses. L'Église gallicane les détestait , comme vaincus du temps de la ligue , comme soutiens des pouvoirs du pape. Bientôt leur activité infatigable se proposa un but nouveau , celui de devenir les maîtres de la société en arrivant à diriger les consciences de tous , mais surtout des rois et des hommes du pouvoir. Pour parvenir à leurs fins , ils appelèrent à leurs secours une nouvelle théorie morale , qui en faisant disparaître la simplicité des règles de l'Évangile dans la confusion des cas de conscience , attirait vers eux , par une condescendance coupable , tous ceux qui ne voulaient être gênés par aucun devoir. Un acte ne devient coupable , qu'en tant qu'il a été commis avec l'intention de commettre un péché ; on n'a qu'à ne pas penser à la défense pour être en droit de la transgresser. Tel était le principe des sophismes par lesquels ils parvenaient à justifier les plus grands crimes ; tous les gens honnêtes en étaient indignés.

Une discussion dogmatique , dans laquelle la raison était du côté des jésuites , mais que l'opinion publique interpréta contre eux , acheva de ruiner leur considération. Molina avait établi un système théologique de la grâce , dans lequel était réservée pleinement la liberté de l'homme , et ce système n'avait pas été désapprouvé par l'Église. Dans un ouvrage posthume de Jansénius , évêque d'Ypres , fut reproduite la doctrine fataliste du pouvoir absolu de la grâce et de la prédestination des hommes. Le pape Urbain VIII en condamna les propositions erronées (1642). Une communauté d'hommes austères , retirés à Port-Royal , se fit le champion du jansénisme. A leur tête était Nicole et l'érudit A. Arnault ; Pascal comptait dans leurs rangs. Une violente controverse s'éleva ; les jésuites soutenaient la décision

du pape. L'intervention de Louis XIV la termina par la fermeture de Port-Royal et la dispersion des membres de la communauté (1709). Mais tout n'était pas fini. La condamnation d'un ouvrage janséniste de Quesnel, par la bulle *Unigenitus* (1713), renouvela la lutte. Une résistance générale accueillit la bulle. Le parlement refusa de l'enregistrer. Le pouvoir royal triompha encore ; Louis XIV d'abord, puis le régent persécutèrent les récalcitrants. Le cardinal Fleury enfin vainquit les dernières résistances (1730).

Cependant les jésuites ne devaient pas se relever du coup qui leur avait été porté dans l'opinion publique. Les temps de la philosophie du dix-huitième siècle commençaient ; ils furent les premiers contre lesquels elle dirigea ses armes. Leur influence sur les cours leur attirait l'inimitié des hommes d'État. Leurs couvents étaient devenus des maisons de commerce, et ils faisaient une concurrence active à toutes les compagnies royales. Le Portugal donna l'exemple. Pombal les impliqua dans une conspiration contre le roi, et les fit expulser subitement, malgré les réclamations du pape Clément XIII (1759). En France, la banqueroute du jésuite La Vallette donna l'impulsion, et en 1764 ils furent bannis du royaume. Toutes les puissances bourboniennes suivirent cet exemple, et enfin le pape Clément XIV, Ganganelli, prononça l'abolition de l'ordre (1773).

Le protestantisme avait cessé de remuer le monde. Il était soumis servilement aux princes temporels, et hors la naissance de quelques sectes nouvelles, du piétisme fondé par Spener (1680) et des frères moraves (1722) en Allemagne, des quakers (1640) et du méthodisme fondé par Wesley (1729) en Angleterre, son histoire n'offre rien de remarquable. En Allemagne s'était formée une orthodoxie inflexible, basée sur l'admission littérale des doctrines du Luther et implacable vis-à-vis de toutes les divergences. Tout mouvement fut donc arrêté, et ce ne fut qu'à la fin du dix-huitième siècle, que la théologie

allemande prit, à la suite de la philosophie, la direction incrédule et sceptique qui a conclu aux travaux des Paulus et des Strauss.

*Philosophie* (1). Descartes avait lancé le mouvement philosophique moderne, qui pendant le dix-septième siècle se maintint dans les régions élevées de la haute métaphysique où l'avait placé l'impulsion du maître et le caractère sérieux du siècle. L'école de Descartes eut de nombreux adhérents. A côté d'elle s'élevèrent des hommes remarquables, tels que Gassendi et Mallebranche en France. Spinoza, juif hollandais, renouvela le panthéisme ; mais son système ne se releva pas de la critique accablante de Bayle. En Allemagne parut un homme de génie, Leibnitz, l'auteur du système des mondes et de l'harmonie préétablie. Mais toutes ces tentatives philosophiques, quoiqu'elles agitassent vivement les intelligences, ne pouvaient satisfaire les tendances pratiques de la société européenne. Avec le dix-huitième siècle, une ère toute nouvelle allait s'ouvrir.

Déjà Hobbes, en Angleterre, avait au commencement du dix-septième siècle posé le matérialisme en principe, et déduit de son hypothèse toutes les conséquences sociales qu'elle renfermait : l'hostilité naturelle des hommes mus par le seul égoïsme, et la nécessité d'une loi de fer pour les gouverner. A la fin du même siècle, Locke, sans accepter les conclusions de Hobbes, développa un autre côté de la même doctrine. Il essaya de prouver que toutes les connaissances de l'homme dérivait de la sensation. Il laissa à ses disciples le soin de développer toutes les négations renfermées dans ce principe.

(1) Voyez le Manuel de Tennemann ; Matter, Histoire des sciences morales et politiques depuis le seizième siècle, 3 vol. in-8°, 1834 ; Histoire de l'économie politique : par Blanqui : 1838, 2 vol. in-8° ; par Villeneuve-Bargemont, 1841, 2 vol. in-8°.

Bientôt, en effet, Hume s'appuya sur le système de Locke pour attaquer toutes les notions métaphysiques, pour mettre en doute l'existence de Dieu. D'autres allèrent plus loin. L'incrédulité et le scepticisme, longtemps retenus, parurent enfin au grand jour, et trouvèrent un aliment inépuisable dans l'ignorance et la corruption du clergé. Le christianisme n'est qu'une invention des prêtres ; il suffit de la religion naturelle que la raison enseigne à chacun ; les vices et les passions que l'Église réprouve sont nécessaires au bien-être de l'État. Ces opinions, prêchées dans les ouvrages de Shaftesbury, de Mandeville, de Tindale, de Morgan, trouvèrent un vaste retentissement. Mais ce fut la France qui les popularisa en Europe.

L'homme qui résuma en lui cette œuvre fut Voltaire. Esprit universel, quoique dépourvu d'érudition et de vues élevées, maître accompli dans la langue, maniant l'ironie et le ridicule avec une habileté sans égale ; plein d'activité et de mouvement, Voltaire consacra toute sa vie à un but unique : détruire l'influence du clergé, anéantir les croyances chrétiennes. Entre ses mains toute œuvre littéraire devint une œuvre de propagande : le drame, la poésie, le roman, l'histoire, ne furent que des moyens pour arriver à cette fin. L'universalité de Voltaire et son talent réel en firent bientôt l'homme du siècle. Une foule d'hommes se précipitèrent sur ses pas. Déjà le scepticisme anglais accueilli partout, arrivait à ses dernières conséquences. Helvétius prouvait qu'il était inutile d'admettre une âme dans l'homme. Le baron d'Holbach prêchait le pur matérialisme. La grande publication de l'*Encyclopédie*, conduite par d'Alembert et Diderot, vint couronner l'œuvre. Ces doctrines destructives attaquaient la société par tous les points, par la science et l'érudition aussi bien que par les lettres et les arts.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, la philosophie nouvelle avait déjà pénétré partout. Ses doctrines, propagées avec une activité extraordinaire, trouvaient accès en tout lieu. Les grands les avaient acceptées avec joie ; le matérialisme légitimait

leurs passions égoïstes ; et du reste on n'attaquait pas les abus politiques ; Voltaire était le flatteur de M<sup>me</sup> de Pompadour. Mais en même temps s'annonçait un côté plus sérieux de ce mouvement intellectuel. De nouvelles doctrines politiques surgissaient. Ce fut par là que la philosophie s'empara des bourgeois et du peuple.

L'élaboration des sciences morales avait recommencé avec Hugo Grotius. Celui-ci s'était proposé pour but la théorie des relations internationales, et en même temps il avait renouvelé l'antique principe du droit naturel : il est un droit qui découle de la nature même de l'homme et que sa raison lui dévoile ; c'est la loi qui résulte de la nécessité de la vie sociale. Puffendorf avait développé ces données et en avait déduit la plupart des principes moraux. Le droit naturel comme base première des sciences était admis partout.

Cette erreur devait entraîner de graves conséquences. Du principe du droit naturel en effet, on arrivait nécessairement à conclure que l'individu n'avait d'autre but en ce monde que lui-même, que la société n'était que le moyen de son égoïsme ; on arrivait à nier et la morale révélée, et le but d'activité de la société, et le devoir qui précède le droit. On revenait aux doctrines qui avaient perdu l'antiquité, on cédait aux idées individualistes nées du protestantisme. Mais ce ne furent pas ces conséquences qui frappèrent alors les yeux.


Ce furent les déductions mêmes des docteurs. Grotius et Puffendorf, en cherchant dans leur raison des principes moraux, n'y avaient trouvé que les faits qui se passaient autour d'eux. Ils avaient donc justifié tous les abus existants et la souveraineté des princes, et les privilèges de l'aristocratie, et même l'esclavage. Mais alors, devant l'ineptie des pouvoirs, devant le privilège et l'oppression, se réveillèrent avec une nouvelle ardeur les sentiments de liberté et d'égalité, les principes moraux déposés dans tous les cœurs par l'éducation chrétienne. Déjà Locke avait combattu les assertions de Grotius. Au commencement du

dix-huitième siècle, Montesquieu, quoique entraîné par les doctrines anciennes de l'influence des climats et des races, et admirateur de la constitution anglaise, avait vivement remuée les idées par une puissante analyse des lois de toutes les nations. Enfin la France devait trouver en J. J. Rousseau le représentant de toutes les idées de liberté et d'égalité qui bouillonnaient dans son sein, et cette seconde direction philosophique, appuyée par l'école laborieuse des *Économistes*, devait mitiger les tendances purement matérialistes de l'école de Voltaire.

Malheureusement Rousseau, victorieux contre Grotius et Puffendorf, quand il réfutait l'esclavage, quand il parlait au nom des principes chrétiens d'égalité et de fraternité, Rousseau se trompa en acceptant le principe général dont étaient partis ses adversaires : le droit naturel ; et sa théorie sociale conclut à la négation du pouvoir et de l'unité. Suivant Rousseau, la société était le résultat d'un contrat primitif ; elle avait pour but le bonheur individuel de chacun ; la constitution n'était que le moyen de garantir les individus contre le peuple, le peuple contre le pouvoir. C'était nier l'histoire qui prouvait qu'un but d'activité seul pouvait créer les nations ; c'était nier le devoir et le dévouement, qui répondaient au sentiment français mieux que le bonheur. La théorie de la religion naturelle, du déisme, vint couronner cette doctrine. En haine des abus existants, la plupart des honnêtes gens l'acceptèrent, et elle fit de rapides progrès dans la bourgeoisie. La théorie des économistes (Quesnay, Larivière, Turgot, Mirabeau le père) en différait peu. Cependant sa direction économique la rapprochait davantage de la vérité ; elle entrevit le but des nations et la division des fonctions sociales ; en économie politique, elle commit une erreur en considérant comme improductif tout autre travail que le travail agricole.

La philosophie du dix-huitième siècle léguait donc à la révolution française des éléments confus et discordants. Les croyan-

ces sociales du christianisme étaient remuées ; la liberté, l'égalité, la fraternité étaient dans les cœurs ; mais d'un côté elles étaient souillées par l'athéisme et l'immoralité, de l'autre elles se confondaient avec des doctrines politiques, fausses en théorie et impossibles en pratique.





### CINQUIÈME PÉRIODE.

---

La cinquième période commence à peine, et les faits par lesquels elle s'est annoncée sont contemporains. Qu'il nous suffise donc de faire connaître les principes généraux qui tout à l'origine lui ont imprimé un caractère spécial, et d'indiquer en quelques mots les phases qu'elle a parcourues jusqu'à ce jour.

La révolution française n'est que la conclusion des progrès accomplis dans les siècles passés, le dernier fruit social de la révélation chrétienne. La période qu'elle ouvre se distingue des périodes de foi et de science qui l'ont précédée, par une tendance nouvelle et caractéristique : la réalisation pratique du christianisme commence, les temps de l'application civile et politique de l'Évangile sont arrivés.

La révolution française est le premier terme d'une série de faits dont l'avenir seul pourra dire les résultats. Mais ce premier terme déjà a une haute signification. D'un côté il ferme le passé en niant toutes les idées vieilles, en détruisant toutes les institutions contraires au but ; de l'autre, il ouvre l'avenir, il pose les fondements de l'édifice nouveau qui doit s'élever. La révolution, la première, a nettement formulé les principes que le christianisme avait déposés dans le sentiment des peuples, a nettement accusé le but pratique où tend la nation française depuis quatorze siècles. Elle a proclamé la liberté, c'est-à-dire la négation de toutes entraves immorales et oppressives, la faculté pleine et entière donnée à chacun de faire le bien ; elle a proclamé l'égalité, c'est-à-dire l'abolition des privilèges, des distinctions de race, des préférences injustes, la participation de tous à tous les devoirs et à tous les droits ; elle a proclamé la fraternité, c'est-à-dire la condamnation de toutes les passions

égoïstes et séparatrices , l'exaltation de tous les sentiments nobles , bons et généreux , l'union des hommes dans la conscience d'un même but , dans le dévouement à un même devoir ! La révolution a établi le principe de la souveraineté du peuple , limitée seulement par la morale et la justice ; elle a anéanti celui de la légitimité des races royales , elle a prouvé que le dévouement et la capacité donnent seuls droit au pouvoir , elle a consacré l'unité et l'indivisibilité de la France. La révolution , enfin , a renversé les principes du droit des gens européen , nés de la paix de Westphalie. A la place de la légitimité des maisons régnantes , elle a posé la souveraineté des peuples libres ; à la place des rivalités égoïstes des nations , l'union fraternelle des peuples sous une même loi morale. Le traité de Westphalie avait engendré la manie des conquêtes , la politique d'équilibre , les guerres d'intérêt ; le droit des gens révolutionnaire doit produire la fédération européenne , la destruction des barrières internationales , l'égale répartition des avantages commerciaux et industriels.

Tels furent les principes. Est-il étonnant qu'en face d'idées aussi nouvelles l'Europe monarchique se soit soulevée ? Est-il étonnant aussi que ces idées n'aient pu triompher à l'intérieur sans une lutte violente. Plusieurs causes d'ailleurs contribuèrent à envenimer les haines , à augmenter la colère des combattants , à perpétuer des erreurs funestes. Si la révolution était chrétienne dans son principe , elle ne l'était nullement dans sa forme. La philosophie du dix-huitième siècle jouissait d'un pouvoir non contesté. Disciples de Rousseau ou de Voltaire , déistes ou athées , les révolutionnaires ne reconnaissaient pas la source des sentiments qui les inspiraient ; un petit nombre parmi eux surent se conserver purs des erreurs morales que le dix-huitième siècle avait prêchées ; nul ne fut exempt des erreurs philosophiques du temps. Comment le matérialisme n'aurait-il pas ouvert la voie à la corruption sans frein , aux excès de toute nature , aux passions violentes et sanguinaires ? Com-

ment la doctrine de Rousseau n'aurait-elle pas produit les tendances séparatrices, la haine de l'unité, le fédéralisme ? De ces erreurs scientifiques sont nées les fautes de la révolution ; la responsabilité des crimes appartient à quelques individus. Du reste, de graves préjugés sont répandus encore sur cette partie de notre histoire, et quoique la révolution ait été justifiée déjà d'une foule de reproches que lui adressait l'esprit de parti, la vérité commence à peine à se faire jour.

L'histoire de la révolution est celle d'une lutte permanente qui commence au moment de la réunion des états-généraux. Les représentants du tiers-état et le peuple de Paris vainquirent dès l'abord le mauvais vouloir de la cour et les résistances de la noblesse ; l'assemblée constituante commença la série de ses importants travaux. La suppression absolue des droits féodaux, l'abolition des distinctions locales, des privilèges provinciaux, la destruction des entraves de l'industrie, la division de la France en départements, une nouvelle organisation judiciaire, un nouveau système d'impôts, enfin une constitution basée en partie sur les idées anglaises, telle fut l'œuvre glorieuse de l'assemblée constituante. Le système représentatif était fondé. Mais préoccupée de ces travaux législatifs, l'assemblée oublia les dangers qui l'environnaient. Une aveugle confiance dans la cour qui trahissait la France, remplaça l'hostilité des premiers temps ; une préférence marquée pour les classes moyennes indisposa le peuple. Les rois de l'Europe se préparaient à la guerre ; la cour conspirait avec eux ; la noblesse émigrail ; le clergé, irrité par la constitution civile qui lui avait été imposée, devenait hostile à la révolution ; l'idée nouvelle et le fait nouveau étaient menacés de mort ! et la constituante, pleine de sécurité, ne songeait qu'à réprimer l'esprit révolutionnaire, qui seul avait régénéré la France, qui seul pouvait la sauver.

Des embarras sans nombre et presque aussitôt la lutte violente, voilà donc ce que cette assemblée légua à ses successeurs. Un mouvement désordonné et impétueux allait succéder à l'ac-

tion lente et prévoyante des pouvoirs. Lorsque l'assemblée législative s'ouvrit, le peuple et la cour étaient devenus irréconciliables, et lorsque la France eut déclaré la guerre aux puissances qui armaient contre elle, la nation ne voulut pas laisser ses ressources et ses armées aux mains d'un pouvoir conspirateur : la royauté fut renversée.

Alors vint la convention nationale. Nulle assemblée n'a laissé dans l'histoire des souvenirs aussi tristes et aussi glorieux. Le salut de la France était la loi suprême : toute considération dut céder devant cette nécessité. A l'Europe coalisée elle jette la tête de Louis XVI ; aux menées intérieures, aux efforts des royalistes, aux conspirations sans cesse renaissantes, elle oppose la terreur et l'échafaud. La Vendée s'insurge, l'étranger envahit notre territoire : des milliers de volontaires se précipitent sur la frontière à la voix de la patrie en danger. Une lutte intérieure, violente et acharnée, paralyse pendant un moment l'énergie de l'assemblée. Les Girondins sont maîtres du pouvoir. Rhéteurs éloquents, mais inhabiles aux affaires, purs élèves de Rousseau, imbus d'idées fédéralistes, ils s'irritent contre la prédominance de la capitale, ils refusent les moyens révolutionnaires, ils désorganisent tous les services. Mais le sentiment de l'unité nationale prévaut contre les passions égoïstes, et les Girondins sont sacrifiés au salut de la France. En ce moment les dangers redoublent ; nos armées éprouvent des revers ; le Midi se soulève à la voix des Girondins, derrière lesquels paraissent les royalistes ; la trahison livre nos villes et nos ports. La convention alors déploie toute son énergie et sa puissance. Le comité de salut public la dirige, il déjoue les complots par une rigueur inflexible ; il crée des ressources inattendues ; il organise la victoire. L'enthousiasme qui l'anime s'étend à la France entière : la nation en masse se porte sur la brèche et prend part au combat désespéré.

Le succès devait couronner tant d'efforts. Mais de tristes excès ensanglantèrent la victoire. Des représentants envoyés

dans les départements vaincus se signalèrent par d'abominables représailles. Deux partis se formèrent, composés tous deux d'hommes immoraux, corrompus, souillés; l'un voulut arrêter le mouvement révolutionnaire dans un moment où une juste énergie était nécessaire encore; l'autre essaya de pousser la révolution à des exagérations sanglantes : il proclama l'athéisme, il souilla la capitale par de dégoûtantes orgies. Ces deux partis furent vaincus dans leurs chefs ; mais leurs restes survécurent et embarrassèrent la marche du pouvoir. Une loi, dirigée contre eux, manqua son but, et les ultra-révolutionnaires s'en servirent pour effrayer le peuple par ces condamnations sauvages et iniques, ces exécutions en masse, la honte de l'époque. Enfin, lorsque les hommes purs du comité du salut public, ceux qui avaient fait de la morale le mobile révolutionnaire, qui avaient exalté les sentiments d'égalité et de fraternité, qui avaient renversé l'athéisme, lorsque ces hommes éloignés du pouvoir voulurent reprendre la direction, modérer peu à peu le mouvement révolutionnaire, arrêter l'effusion du sang humain, tous les égoïstes, modérés ou enragés, se liguèrent ; les honnêtes gens furent vaincus, et leur mémoire resta chargée des iniquités que les vainqueurs avaient commises.

Désormais, la direction de la France appartient aux hommes sans conviction, aux égoïstes et aux corrompus de tous les régimes. Le sang cessa de couler sur l'échafaud, mais la terreur reparut en sens inverse, et procéda par l'assassinat. Tous les partis abattus relevèrent la tête. Il fallut vaincre encore une fois le royalisme sur la place publique. Le *Directoire* qui succéda à la convention, suivit les mêmes errements. Composé en grande partie d'hommes privés de moralité, dépourvu de principes et de but, il fut ballotté par les factions, et ne se sauva que par les coups d'état. Le sentiment révolutionnaire s'était réfugié dans les camps ; nos armées se couvraient d'une gloire immortelle, et l'Europe se voyait forcée enfin de demander la paix. Des républiques alliées naissaient à nos portes ; les premiers fon-

dements de la fédération européenne étaient posés. Ce fut alors, au moment où la France venait de triompher d'une nouvelle coalition, où le conseil des cinq cents reprenait quelque énergie républicaine, qu'un jeune général, qui par ses victoires avait acquis une popularité immense, s'empara par un coup d'état de la direction du pouvoir.

Peu d'hommes dans l'histoire ont réuni à un degré aussi élevé, que le nouveau chef de la France, le génie de l'administrateur, du général et du législateur; peu d'hommes ont joint à des conceptions aussi vastes, à des projets aussi hardis une activité aussi universelle, une exécution aussi prompte et aussi vigoureuse. Nul plus que lui ne reçut avec profusion les dons de l'intelligence et du génie, et s'il avait voulu les consacrer au développement des principes révolutionnaires, son œuvre eût été éternelle. Mais il fut aveuglé par l'égoïsme; il perdit de vue le but national, et personnifia la nation dans lui-même. Consul, puis empereur, admiré, flatté, tout-puissant, Napoléon oublia son origine. La grandeur de la France fut confondue avec la grandeur de son chef. Peu à peu les institutions représentatives disparurent, la liberté de la presse et la liberté individuelle furent suspendues. La noblesse rétablie, ramena les distinctions aristocratiques; une cour pompeuse environna le fils de la démocratie; le pouvoir absolu d'un seul pesa sur la France. Représentant de la révolution vis-à-vis de l'Europe, attaqué sans cesse par elle, Napoléon soutint glorieusement la prépondérance du nom français; quatre fois il vainquit la coalition; nos armées parcoururent l'Europe entière, semant sous leurs pas les idées françaises. Mais ce n'était plus le but de la révolution que poursuivait l'empereur; s'il voulait détruire l'ancien équilibre européen, c'était pour le remplacer par un équilibre nouveau, basé sur la prépondérance de deux grandes puissances, la France et la Russie, scellé par l'anéantissement de l'Angleterre; s'il voulait la fédération européenne, ce n'était pas l'union fraternelle des peu-

ples libres ; les nations étaient données en apanage à ses frères, à ses parents, à ses généraux ; partout il intrônisa l'oppression et le despotisme dont gémissait la France. Quand donc le jour du malheur fut arrivé, il ne trouva chez les populations étrangères que haine et colère ; la France lasse et décimée lui refusa appui. Vaincu deux fois, il alla mourir à Sainte-Hélène. L'antique race des Bourbons remonta sur le trône.

La révolution semblait vaincue. La légitimité des races royales fut proclamée de nouveau ; la sainte-alliance rétablit l'ancien équilibre européen. Cependant l'idée qui avait poussé les Français de 89 et de 92 était immortelle, et les fruits de vingt-cinq années de sacrifices ne purent être anéantis d'un coup. Ce serait le sujet d'un beau travail que de rechercher tout ce que les peuples les plus divers doivent à la révolution française. Le système représentatif et l'égalité civile étaient invariablement acquis à la France. En Allemagne, le servage était aboli ainsi qu'une grande partie des droits féodaux, des institutions civiles étaient fondées, la foule des seigneurs immédiats avait disparu ; l'Italie et l'Espagne, quoique rendues au despotisme, étaient profondément remuées. Le cri de liberté avait retenti jusqu'en Amérique, et bientôt les colonies espagnoles se rendirent indépendantes de la métropole. L'ancien et le nouveau principe restèrent donc en présence. La marche réactionnaire des pouvoirs ranima la lutte ; une vaste conspiration, qui embrassait l'Europe entière, échoua ; mais enfin, la France donna de nouveau le signal ; elle répondit à une agression violente du pouvoir par une insurrection victorieuse ; et l'on put espérer que la série des progrès chrétiens reprendrait son cours.

FIN DE L'HISTOIRE MODERNE.

# TABLES CHRONOLOGIQUES

DU

MOYEN AGE ET DE L'HISTOIRE MODERNE (1).

## ÉGLISE.

|   |  |
|---|--|
| 33 Mort de Jésus-Christ.                                      | 365 Persécution de Valens.                                 |
| 36 Dispersion des apôtres.                                    | 366 Damase, pape.  |
| 51 Concile de Jérusalem.                                      | 381 Concile de Constantinople<br>(2 <sup>e</sup> œcumén.). |
| 64 Persécution de Néron.                                      | 385 S. Sirice, pape. — 1 <sup>re</sup> dé-<br>crétale.     |
| 66 Martyre de S. Paul et S.<br>Pierre.                        | 386 S. Augustin.   |
| 70 Prise de Jérusalem.  | 402 *S. Innocent, pape.                                    |
| 91 *S. Clément, pape  | 405 Hérésie de Pélage.                                     |
| 101 Persécution de Trajan.                                    | 417 S. Zosime, pape.                                       |
| 119 Hérésies gnostiques.                                      | 422 S. Siméon, stylite.                                    |
| 125 Persécution d'Adrien.                                     | 428 Hérésie de Nestorius.                                  |
| 161 Persécution de Marc Au-<br>rèle.                          | 431 Concile d'Éphèse (3 <sup>e</sup> œcu-<br>mén.).        |
| 174 Légion fulminante.  | 440 *S. Léon-le-Grand, pape.                               |
| 177 Martyrs de Lyon.  | 448 Hérésie d'Eutychès.                                    |
| 192 *S. Victor, pape.   | 451 Concile de Chalcédoine<br>(4 <sup>e</sup> œcumén.).    |
| 250 Persécution de Dèce. —<br>S. Paul 1 <sup>er</sup> ermite. | 460 S. Patrice.  |
| 270 Hérésie de Manès. — S. An-<br>toine.                      | 529 S. Benoît.   |
| 286 Légion thébéenne.   | 546 Condamnation des trois<br>chapitres.                   |
| 298 Persécution de Galère.                                    | 553 Concile de Constantinople<br>(5 <sup>e</sup> œcumén.). |
| 303 Persécution de Dioclé-<br>tien.                           | 590 *S. Grégoire-le-Grand.<br>pape.                        |
| 311 Schisme des Donatistes.                                   | 630 Monothélites.  |
| 313 Fin des persécutions.                                     | 680 Concile de Constantinople<br>(6 <sup>e</sup> œcumén.). |
| 314 *S. Sylvestre, pape.                                      | 692 Concile in Trullo.                                     |
| 319 Arius.  | 716 Bède-le-Vénéérable.                                    |
| 325 Concile de Nicée (1 <sup>er</sup> œcu-<br>mén.).          | 723 S. Boniface. — Conversion<br>de l'Allemagne.           |
| 326 S. Athanase, évêque.                                      | 727 Iconoclastes.  |
| 336 Mort d'Arius.   | 787 Conc. de Nicée (7 <sup>e</sup> œcum.).                 |
| 352 Libère, pape.   |  |

(1) Les noms marqués d'un astérisque indiquent les papes et les princes dont les prédécesseurs immédiats n'ont pas été nommés.



- 842 Rétablissement des images.  
 858 \*Nicolas I, pape.—Photius, patr. de Constant.  
 869 Concile de Constantinople (7<sup>e</sup> œcumén.).  
 927 Ordre de Cluny.  
 950 Conversion des Slaves.  
 1015 Conversion des Scandinaves.  
 1048 \*Léon IX, pape.  
 1050 Bérenger condamné.  
 1053 Schisme d'Orient.  
 1054 Victor II, pape.  
 1057 Étienne IX, pape.  
 1058 Nicolas II, pape.  
 1061 Alexandre II, pape.  
 1073 S. Grégoire VII, pape.  
 1076 Pénitence de Henri IV.  
 1088 \*Urbain II, pape.  
 1095 Concile de Clermont.  
 1099 Prise de Jérusalem.  
 1118 Ordre des Templiers.  
 1123 Premier concile de Latran (9<sup>e</sup> œcumén.).  
 1130 \*Innocent II, pape.  
 1139 Deuxième concile de Latran (10<sup>e</sup> œcumén.).  
 1145 Deuxième croisade.  
 1155 Mort d'Arnaud de Brescia.  
 1159 \*Alexandre III, pape.  
 1179 Troisième concile de Latran (11<sup>e</sup> œcumén.).  
 1190 Troisième croisade.  
 1198 \*Innocent III, pape.  
 1202 Quatrième croisade.  
 1240 Franciscains.  
 1213 Guerre des Albigeois.  
 1215 Quatrième concile de Latran (12<sup>e</sup> œcumén.).  
 1216 Honorius III, pape.—Dominicains.  
 1227 Grégoire XI, pape.  
 1243 Innocent IV, pape.  
 1245 Premier concile de Lyon (13<sup>e</sup> œcumén.).  
 1246 Inquisition.  
 1274 Deuxième concile de Lyon (14<sup>e</sup> œcumén.).  
 1294 \*Boniface VIII, pape.  
 1303 Benoît IX, pape.  
 1305 Clément V, pape.  
 1311 Concile de Vienne (15<sup>e</sup> œcumén.).  
 1314 Abolition de l'ordre des Templiers.  
 1316 Jean XXII, pape.  
 1377 Wicleff.  
 1378 Schisme d'Occident.  
 1409 Concile de Pise. — Jean Huss.  
 1414 Concile de Constance.  
 1417 \*Martin V, pape.  
 1431 Eugène IV. — Concile de Bâle.  
 1439 Réunion des Grecs.  
 1492 \*Alexandre VI, pape.  
 1498 Mort de Savonarole.  
 1503 \*Jules II, pape.  
 1513 Léon X.  
 1517 Luther.  
 1519 Zwingli.  
 1521 Diète de Worms.  
 1522 Adrien VI, pape.  
 1523 Clément VII, pape.  
 1530 Confession d'Augsbourg.  
 1531 Schisme d'Angleterre.  
 1534 Paul III, pape.  
 1538 Jésuites.  
 1545 Concile de Trente.  
 1555 \*Paul IV, pape.  
 1559 Pie IV.  
 1560 Sociniens.  
 1565 Pie V, pape.  
 1572 Grégoire XIII.  
 1585 Sixte V.  
 1592 Clément VIII.  
 1605 Paul V.  
 1610 Arminiens.  
 1621 Grégoire XV — Congrégation de propaganda fide.  
 1623 Urbain VIII.  
 1642 Jansénistes.  
 1644 Innocent X.  
 1676 \*Innocent XI.  
 1682 Église gallicane.  
 1689 Alexandre VIII.  
 1691 Innocent XII.

- 1700 Clément XI. — Constitution unigenitus.  
 1721 Innocent XIII.  
 1769 \*Clément XIV.  
 1773 Abolition de l'ordre des Jésuites.  
 1774 Pie VI.  
 1800 Pie VII.  
 1823 Léon XII.  
 1829 Pie VIII.  
 1831 Grégoire XVI.

EMPIRE ROMAIN ET INVASION  
 DES BARBARES.

- 337 Constantin II, Constance et Constant.  
 350 Constance seul.  
 361 Julien l'Apostat.  
 363 Jovien.  
 364 Valentinien I et Valens.  
 375 Gratien et Valentinien II.  
 376 Les Visigoths passent le Danube.  
 378 Bataille d'Andrinople.  
 379 Théodose-le-Grand.  
 395 Partage de l'empire. — Honorius et Arcadius.  
 401 Alaric envahit l'Italie.  
 406 Radagaise.  
 407 Invasion des Gaules.  
 410 Prise de Rome par Alaric.  
 413 Établ. des Bourguignons.  
 419 Suèves et Visigoths en Espagne.  
 424 Valentinien III.  
 429 Vandales en Afrique.  
 433 Attila.  
 448 Mérovée.  
 451 Bataille de Châlons.  
 455 Maxime. — Avite. — Prise de Rome par les Vandales.  
 457 Majorien.  
 461 Sévère III.  
 467 Anthème.  
 472 Olybrius.  
 473 Glycérius.  
 474 Julius Népos.

- 475 Augustule.  
 476 Chute de l'empire d'Occident.

EMPIRE D'ORIENT.

- 395 Arcadius.  
 408 Théodose-le-Jeune.  
 450 Marcien.  
 457 Léon I.  
 474 Léon II.  
 491 Anastase I.  
 518 Justin I.  
 527 Justinien-le-Grand.  
 565 Justinien II.  
 578 Tibère II.  
 582 Maurice.  
 602 Phocas.  
 610 Héraclius.  
 668 \*Constantin III Pogonat.  
 685 Justinien II.  
 717 \*Léon l'Isaurien.  
 741 Constantin V Copronyme.  
 780 \*Constantin VI Porphyrogénète et Irène.  
 802 Nicéphore.  
 813 \*Léon l'Arménien.  
 820 Michel-le-Bègue.  
 867 \*Basile-le-Macédonien.  
 886 Léon-le-Philosophe.  
 911 Constantin VII Porphyrogénète.  
 963 \*Nicéphore Phocas.  
 969 Jean Zimisces  
 1028 \*Romain Argyre.  
 1057 \*Isaac Comnène.  
 1078 Nicéphore Bryenne.  
 1081 \*Alexis Comnène.  
 1183 Andronic Comnène.  
 1185 Isaac Ange.  
 1195 Alexis Ange.  
 1204 Constantinople prise par les Français.  
 1204 Baudouin I. — Théodore Lascaris à Nicée.  
 1206 Henri I.  
 1216 Pierre de Courtenai.  
 1220 Robert de Courtenai.  
 1222 Jean Ducas à Nicée.

1228 Baudouin II et Jean de Brieune.  
 1255 Théodore Lascaris à Nicée.  
 1259 Jean Paléologue à Nicée.  
 1261 Reprise de Constantinople.  
 1282 Andronic II Paléologue.  
 1332 Andronic III Paléologue.  
 1341 Jean Paléologue et Jean Cantacuzène.  
 1391 Manuel Paléologue.  
 1425 Jean Paléologue II.  
 1448 Constantin XII Paléol.  
 1453 29 mai, prise de Constantinople par les Turcs.

## FRANCE.

496 Conversion de Clovis.  
 507 Bataille de Vouglé.  
 511 Mort de Clovis. — 1<sup>er</sup> partage.  
 553 Réunion sous Clotaire I.  
 561 Mort de Clotaire. — 2<sup>e</sup> partage.  
 581 Mort de Chilpéric.  
 613 Mort de Bruneaut. — Clotaire II.  
 628 Dagobert.  
 637 Sigebert et Clovis II.  
 656 Ebroin, maire du palais.  
 687 Bataille de Testry. — Pépin d'Héristal.  
 714 Mort de Pépin. — Charles Martel.  
 732 Bataille de Poitiers.  
 741 Mort de Charles Martel.  
 752 Pépin-le-Bref, roi.  
 768 Charlemagne et Carloman.  
 771 Charlemagne règne seul.  
 774 Soumission de la Lombardie.  
 777 Guerres en Espagne.  
 803 Charlemagne empereur.  
 814 Louis-le-Débonnaire.  
 840 Mort de Louis.  
 841 Bataille de Fontanet.

843 Traité de Verdun. — Charles-le-Chauve.  
 877 Louis II.  
 879 Louis III et Carloman.  
 884 Charles-le-Gros.  
 888 Eudes et Charles-le-Simple.  
 911 Les Normands s'établissent en France.  
 929 Raoul.  
 936 Louis IV.  
 954 Lothaire.  
 986 Louis V.  
 987 Hugues Capet.  
 996 Robert.  
 1030 Henri I.  
 1060 Philippe I.  
 1108 Louis-le-Gros.  
 1137 Louis VII.  
 1180 Philippe-Auguste.  
 1214 Bataille de Bouvines.  
 1223 Louis VIII.  
 1226 S. Louis.  
 1270 Philippe III.  
 1285 Philippe-le-Bel.  
 1302 Premiers états-généraux.  
 1314 Louis X le Hutin.  
 1317 Philippe-le-Long.  
 1322 Charles-le-Bel.  
 1328 Philippe VI de Valois.  
 1336 Commencement de la guerre des Anglais.  
 1346 Bataille de Crécy.  
 1350 Jean.  
 1356 Bataille de Poitiers. — Soulèvement des états-généraux.  
 1357 Victoire des états-gén.  
 1358 Chute de Marcel. — La Jacquerie.  
 1360 Traité de Bretigny.  
 1364 Charles V le Sage.  
 1380 Charles VI.  
 1382 Bataille de Rosebecq.  
 1407 Assassinat du duc d'Orléans.  
 1415 Bataille d'Azincourt.  
 1419 Assassinat de Jean-sans-Peur.

- 1420 Traité de Troyes.
- 1422 Charles VII.
- 1429 Délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc.
- 1431 Mort de Jeanne d'Arc.
- 1453 Fin de la guerre des Anglais.
- 1461 Louis XI.
- 1476 Bataille de Granson et de Morat.
- 1477 Mort de Charles-le-Téméraire.
- 1483 Régence d'Anne de Beaujon. — Charles VIII.
- 1494 Expédition de Charles VIII en Italie.
- 1499 Louis XII.
- 1508 Ligue de Cambrai.
- 1515 François I.
- 1521 Première guerre entre François I et Charles-Quint.
- 1526 Deuxième guerre contre Charles-Quint.
- 1535 Troisième guerre.
- 1541 Quatrième guerre.
- 1547 Henri II.
- 1557 Bataille de Saint-Quentin.
- 1559 Traité de Cateau-Cambresis. — François II.
- 1560 Charles IX.
- 1562 Commencement de la guerre civile.
- 1572 Massacre de la Saint-Barthélemy.
- 1574 Henri III.
- 1576 Sainte-Ligue.
- 1588 Journée des barricades. — Meurtre du duc de Guise aux états de Blois.
- 1589 Assassinat de Henri III. — Henri IV.
- 1594 Entrée de Henri IV à Paris.
- 1598 Traité de Vervins.
- 1610 Assassinat de Henri IV. — Louis XIII.
- 1617 Mort du maréchal d'Ancre.
- 1624 Entrée de Richelieu en conseil.
- 1628 Prise de la Rochelle.
- 1635 La France prend part à la guerre de trente ans.
- 1643 Mort de Louis XIII. — Louis XIV.
- 1648 Traités de Westphalie. — La Fronde.
- 1659 Traités des Pyrénées.
- 1667 1<sup>re</sup> guerre de Louis XIV.
- 1668 Traité d'Aix-la-Chapelle.
- 1672 Guerre de Hollande.
- 1678 Paix de Nimègue.
- 1689 Guerre contre la ligue d'Augsbourg.
- 1697 Traité de Ryswick.
- 1701 Guerre de la succession d'Espagne.
- 1706 Bataille de Ramillies.
- 1709 Bataille de Malplaquet.
- 1712 Combat de Denain.
- 1714 Traité d'Utrecht.
- 1715 Mort de Louis XIV. — Régence du duc d'Orléans. — Louis XV.
- 1717 Triple alliance. — Système de Law.
- 1726 Ministère de Fleury.
- 1733 Guerre de la succession de Pologne.
- 1735 Traité de Vienne.
- 1740 Guerre de la succession d'Autriche.
- 1745 Bataille de Fontenoy.
- 1748 Traité d'Aix-la-Chapelle.
- 1756 Guerre de sept ans.
- 1757 Bataille de Rosbach.
- 1763 Traités de Paris et d'Hubertsbourg.
- 1774 Louis XVI.
- 1778 La France prend parti pour les Américains.
- 1788 Paix de Versailles.
- 1788 Deuxième ministère de Necker.
- 1789 Réunion des états-généraux. — Commencement de la révolution

- française. — 20 juin, serment du Jeu-de-Paume. — 14 juillet, prise de la Bastille.
- 1791 Fuite du roi. — Assemblée législative.
- 1792 Déclaration de guerre. — 10 août, prise des Tuileries. — 2 septembre, massacre des prisons. — 21 septembre, Convention. — 6 novembre, bataille de Jemmapes.
- 1793 21 janvier, mort de Louis XVI. — 31 mai, chute des Girondins.
- 1794 9 thermidor, chute de Robespierre.
- 1795 1<sup>er</sup> prairial, insurrection des jacobins. — 13 vendémiaire, insurrection des royalistes.
- 1796 Directoire. — Campagnes d'Italie et d'Allemagne.
- 1797 Traité de Campo-Formio.
- 1798 Expédition d'Égypte.
- 1799 Deuxième coalition. — 18 brumaire, Bonaparte premier consul.
- 1800 Bataille de Marengo.
- 1801 Paix d'Amiens.
- 1804 Napoléon empereur.
- 1805 Troisième coalition — Bataille d'Austerlitz. — Traité de Presbourg.
- 1806 Quatrième coalition. — Campagne de Prusse — Bataille d'Iéna.
- 1807 Bataille d'Eylau. — Traité de Tilsit.
- 1808 Invasion du Portugal et de l'Espagne.
- 1809 Cinquième coalition. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne.
- 1812 Campagne de Russie.
- 1813 Sixième coalition. — Bataille de Leipsick.
- 1814 Campagne de France. —
- Traité de Paris. — Napoléon à l'île d'Elbe.
- 1815 1<sup>er</sup> mars, retour de Napoléon. — Bataille de Waterloo. — Louis XVIII.
- 1824 Charles X.
- 1830 Révolution de juillet.

## ALLEMAGNE.

- 843 Louis-le-Germanique.
- 876 Partage entre ses trois fils.
- 881 Charles le-Gros.
- 888 Arnoul de Carinthie.
- 899 Louis-l'Enfant.
- 911 Conrad de Franconie.
- 919 Henri-l'Oiseleur de Saxe.
- 926 Otton-le-Grand.
- 973 Otton II.
- 983 Otton III.
- 1002 Henri II.
- 1024 Conrad-le-Salique.
- 1039 Henri III.
- 1056 Henri IV.
- 1106 Henri V.
- 1125 Lothaire II.
- 1137 Conrad III de Hohenst.
- 1152 Frédéric I Barberousse.
- 1190 Henri VI.
- 1197 Philippe de Souabe.
- 1208 Otton IV.
- 1212 Frédéric II.
- 1254 L'inter règne.
- 1273 Rodolphe de Habsbourg.
- 1291 Adolphe de Nassau.
- 1298 Albert I.
- 1308 Henri VII.
- 1314 Louis de Bavière.
- 1347 Charles IV.
- 1356 Bulle d'or.
- 1378 Wenceslas.
- 1400 Robert
- 1410 Sigismond.
- 1437 Albert II.
- 1440 Frédéric III.
- 1493 Maximilien.
- 1520 Charles-Quint.
- 1556 Ferdinand I.
- 1564 Maximilien II.

|                                  |                                |
|----------------------------------|--------------------------------|
| 1576 Rodolphe II.                | 899 Louis de Bourgogne.        |
| 1612 Mathias.                    | 906 Bérenger de Frioul.        |
| 1619 Ferdinand II.               | 921 Rodolphe de Bourgogne.     |
| 1637 Ferdinand III.              | 926 Hugues de Provence.        |
| 1658 Léopold I.                  | 931 Lothaire II.               |
| 1701 Frédéric I, roi de Prusse.  | 950 Bérenger II.               |
| 1705 Joseph I, empereur.         | 963 Otton-le-Grand, emper.     |
| 1711 Charles VI. — Fréd.-Guill.  | 1059 Robert Guiscard, duc de   |
| laume I, roi de Prusse.          | Pouille.                       |
| 1740 Marie-Thérèse. — Frédé-     | 1074 Roger, comte de Sicile.   |
| ric II, roi de Prusse.           | 1130 Roger II, roi des Deux-   |
| 1745 François I, empereur.       | Sicules.                       |
| 1765 Joseph II.                  | 1154 Guillaume I.              |
| 1786 Fréd.-Guil. II, roi de Pr.  | 1166 Guillaume II.             |
| 1790 Léopold II, empereur.       | 1190 Henri VI.                 |
| 1792 François II.                | 1197 Frédéric II.              |
| 1797 Fréd.-Guillaume III, roi    | 1266 Charles d'Anjou.          |
| de Prusse.                       | 1282 Vêpres siciliennes.       |
| 1835 Ferdinand I, empereur       | 1285 Charles-le-Bolteux.       |
| d'Autriche.                      | 1309 Robert-le-Sage.           |
| 1840 Fréd.-Guill. IV, roi de Pr. | 1343 Jeanne I <sup>re</sup> .  |
|                                  | 1382 Charles Durazzo.          |
|                                  | 1386 Ladislas.                 |
|                                  | 1395 Jean Galeazzo Visconti,   |
|                                  | premier duc de Milan.          |
|                                  | 1414 Jeanne II, reine de N.    |
|                                  | 1417 La Savoie érigée en du-   |
|                                  | ché.                           |
|                                  | 1435 Alphonse d'Aragon, roi    |
|                                  | de N.                          |
|                                  | 1447 François Sforce, duc de   |
|                                  | Milan.                         |
|                                  | 1450 Ferdinand I, roi de N.    |
|                                  | 1491 Louis-le-Maure.           |
|                                  | 1494 Alphonse II, roi de Na-   |
|                                  | ples.                          |
|                                  | 1495 Ferdinand II.             |
|                                  | 1496 Frédéric III.             |
|                                  | 1503 Ferdinand-le-Catholique.  |
|                                  | 1532 Alexandre de Médicis,     |
|                                  | premier duc de Flo-            |
|                                  | rence.                         |
|                                  | 1537 Côme reçoit le titre de   |
|                                  | grand-duc de Toscane           |
|                                  | 1540 Le Milanais passe à l'Es- |
|                                  | pagne.                         |
|                                  | 1580 Charles-Emmanuel, duc     |
|                                  | de Savoie.                     |
|                                  | 1630 Victor-Amédée I, de S.    |

## ITALIE.

- 476 Odoacre, roi d'Italie.  
 489 Invasion des Ostrogoths  
 — Théodoric I.  
 526 Athalaric.  
 534 Théodat I.  
 541 \*Totila.  
 554 Soumission de l'Italie aux  
 Grecs.  
 568 Invasion des Lombards.  
 — Alboin.  
 573 Clephis.  
 584 Autharis.  
 635 \*Rotharis.  
 662 \*Grimoald.  
 700 \*Luitpert.  
 712 Luitprand.  
 744 Rachis.  
 756 Didier.  
 773 Fin du royaume lombard.  
 — Charlemagne.  
 840 Lothaire, empereur.  
 855 Louis II.  
 875 Charles-le-Chauve.  
 891 Guy de Spolete et Lam-  
 bert.

- 1638 \*Charles-Amédée II, de S.  
 1675 Victor-Amédée II, de S.  
 1718 Le duc de Savoie, roi de Sardaigne.  
 1730 Charles-Emmanuel III, de S.  
 1735 Don Carlos, roi de Naples.  
 1737 Maison de Lorraine en Toscane.  
 1759 Ferdinand IV, roi de N.  
 1773 Victor-Amédée III, roi de Sardaigne.  
 1796 Charles-Emmanuel, de S.  
 1802 Victor-Emmanuel, de S.  
 1806 Joseph Bonaparte, roi de Naples.  
 1808 Murat, roi de N.  
 1815 Ferdinand IV, roi de N.  
 1821 Charles-Félix, roi de Sardaigne.  
 1825 François, roi de Naples.  
 1830 Ferdinand II, roi de N.  
 1831 Charles-Albert, roi de Sardaigne.

## ANGLETERRE.

- 449 Hengist et Horsa.  
 827 Fin de l'heptarchie. — Egbert-le-Grand.  
 837 Ethelwolff.  
 866 Ethelred I.  
 871 Alfred-le-Grand.  
 900 Edouard-l'Ancien.  
 978 \*Ethelred II.  
 1016 Canut-le-Grand.  
 1036 Harold I.  
 1040 Canut II.  
 1042 Edouard-le-Confesseur.  
 1066 Harold II. — Bataille d'Hastings. — Guillaume-le-Conquérant.  
 1067 Guillaume II.  
 1100 Henri I.  
 1135 Etienne.  
 1154 Henri II.  
 1189 Richard-Cœur-de-Lion.  
 1199 Jean-sans-Terre.  
 1216 Henri III.

- 1272 Edouard I.  
 1307 Edouard II.  
 1327 Edouard III.  
 1377 Richard II.  
 1381 Insurrect. de Wat-Tyler.  
 1399 Henri IV.  
 1413 Henri V.  
 1422 Henri VI.  
 1451 Guerre des deux roses.  
 1461 Edouard IV.  
 1483 Edouard V. — Richard III.  
 1485 Henri VII.  
 1509 Henri VIII.  
 1547 Edouard VI.  
 1553 Marie Tudor.  
 1558 Elisabeth.  
 1587 Mort de Marie-Stuart.  
 1603 Jacques I.  
 1625 Charles I.  
 1640 Long parlement.  
 1642 Le roi à Nottingham.  
 1649 Mort du roi.  
 1653 Cromwell protecteur.  
 1658 Richard Cromwell.  
 1660 Charles II.  
 1685 Jacques II.  
 1689 Guillaume III.  
 1702 Anne.  
 1714 Georges I.  
 1727 Georges II.  
 1760 Georges III.  
 1820 Georges IV.  
 1830 Guillaume IV.  
 1837 Victoria.

## ESPAGNE.

- 412 Ataulphe, roi des Visigoths.  
 415 Sigeric-Vallia.  
 466 \*Euric.  
 484 Alaric.  
 507 Amalaric.  
 572 \*Leuvigilde.  
 586 Récarède.  
 620 \*Récarède II.  
 653 \*Receswinde.  
 687 \*Egica.  
 701 Vitiza.

710 Rodrigue.  
 712 Bataille de Xérés.  
 718 Pélage, roi des Asturies.  
 757 \*Froila, roi d'Oviédo.  
 857 Garcia Ximénès, roi de Navarre.  
 914 \*Ordogno II, roi de Léon.  
 1000 Sanche-le-Grand — Première réunion.

*Navarre.*

1035 Garcia III.  
 1234 \*Thibaut de Champagne.  
 1284 \*Jeanne et Phil.-le-Bel.  
 1328 \*Jeanne et Philippe d'Évreux.  
 1479 \*Eléonore. — François Phœbus.  
 1481 Catherine et Jean d'Albret.  
 1555 \*Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon.

*Castille.*

1037 Ferdinand I.  
 1065 Partage de la Castille.  
 1072 Réun. sous Alphonse VI.  
 1109 Urrique et Alphonse VII.  
 1126 Alphonse VIII.  
 1157 Sanche III. — Nouveau partage.  
 1214 \*Henri I.  
 1217 Ferdinand-le-Saint.  
 1252 Alphonse-le-Sage.  
 1284 Sanche-le-Grand.  
 1295 Ferdinand IV.  
 1312 Alphonse XI.  
 1350 Pierre-le-Cruel.  
 1368 Henri de Transtamare.  
 1379 Jean I.  
 1390 Henri III.  
 1406 Jean II.  
 1454 Henri IV.  
 1469 Isabelle.

*Aragon.*

1035 Ramire.  
 1063 Sanche I.  
 1094 Pédre I.

1134 \*Ramire II.  
 1137 Petronilla et Raymond Bérenger.  
 1162 Alphonse II.  
 1292 Pédre II.  
 1213 Jayme I.  
 1276 Pédre III.  
 1285 Alphonse III.  
 1291 Jayme II.  
 1327 Alphonse IV.  
 1336 Pédre IV.  
 1387 Jean I.  
 1395 Martin.  
 1412 Ferdinand-le-Juste.  
 1416 Alphonse V le Sage.  
 1458 Jean II de Navarre.  
 1479 Ferdinand-le-Catholique.

*Espagne.*

1492 Découverte de l'Amérique.  
 1516 Charles I (V).  
 1519 Cortez.  
 1530 Pizarre.  
 1556 Philippe II.  
 1598 Philippe III.  
 1621 Philippe IV.  
 1665 Charles II.  
 1701 Philippe V d'Anjou.  
 1746 Ferdinand VI.  
 1759 Charles III.  
 1788 Charles IV.  
 1808 Joseph Bonaparte.  
 1814 Ferdinand VII.  
 1833 Isabelle.

*PORTUGAL.*

1095 Henri de Bourgogne.  
 1112 Alphonse Henriquez.  
 1185 Sanche I.  
 1215 Alphonse II.  
 1221 Sanche II.  
 1248 Alphonse III.  
 1279 Denis.  
 1325 Alphonse IV.  
 1357 Pierre-le-Justicier.  
 1367 Ferdinand.  
 1383 Jean I.



1433 Edouard.  
 1438 Alphonse V.  
 1481 Jean II.  
 1495 Emmanuel.  
 1498 Vasco de Gama.  
 1521 Jean III.  
 1557 Sébastien.  
 1578 Henri I.  
 1580 Conquête espagnole.  
 1640 Jean IV de Bragance.  
 1656 Alphonse VI.  
 1683 Pierre II.  
 1706 Jean V.  
 1750 Joseph.  
 1777 Marie-Isabelle.  
 1799 Jean VI.  
 1825 Don Pedro, empereur du  
       Brésil.  
 1826 Dona Maria.

## SUÈDE.

1134 Suerker et Bonde.  
 1150 \*Eric-le-Saint.  
 1251 \*Waldemar I.  
 1279 Magnus Ladelas  
 1365 \*Albert.  
 1397 Union de Calmar.  
 1523 Gustave Wasa  
 1560 Eric IV.  
 1568 Jean III.  
 1592 Sigismoud.  
 1604 Charles IX.  
 1611 Gustave-Adolphe.  
 1633 Christine.  
 1654 Charles-Gustave X.  
 1660 Charles XI.  
 1697 Charles XII.  
 1718 Ulrique-Éléonore.  
 1719 Frédéric I.  
 1751 Adolphe-Frédéric.  
 1771 Nouvelle constitution.  
 1792 Gustave-Adolphe.  
 1809 Charles XIII.  
 1818 Ch.-Jean (Bernadotte).

## DANNEMARK.

863 Gorm l'Ancien.

985 Suénon I.  
 1015 Canut-le Grand.  
 1036 Canut III.  
 1042 Magnus-le-Bon.  
 1157 \*Waldemar I le Grand.  
 1182 Canut VI le pieux.  
 1202 Waldemar II.  
 1241 Eric IV.  
 1340 Waldemar III.  
 1376 Oläus.  
 1387 Marguerite.  
 1412 Eric VII.  
 1440 Christophe.  
 1448 Christian I.  
 1481 Jean.  
 1513 Christian II.  
 1523 Frédéric I.  
 1534 Christian III.  
 1559 Frédéric II.  
 1588 Christian IV.  
 1648 Frédéric III.  
 1670 Christian V.  
 1699 Frédéric IV.  
 1730 Christian VI.  
 1746 Frédéric V.  
 1766 Christian VII.  
 1808 Frédéric VI.  
 1839 Christian VIII.

## POLOGNE.

964 Mizislav.  
 992 Boleslas I  
 1025 Micislav II.  
 1041 Casimir I.  
 1058 Boleslas II.  
 1184 Ladislav.  
 1102 Boleslas III.  
 1158 Ladislav II.  
 1146 Boleslas IV.  
 1296 \*Ladislav Lokietek.  
 1333 Casimir-le-Grand.  
 1370 Louis de Hongrie.  
 1386 Jagellon.  
 1434 Ladislav VI.  
 1445 Casimir IV.  
 1492 Jean-Albert.  
 1501 Alexandre.  
 1506 Sigismoud I.

|      |                                |      |                       |
|------|--------------------------------|------|-----------------------|
| 1548 | Sigismond-Auguste II.          | 750  | Abassides.            |
| 1574 | Henri de Valois.               | 751  | Almanzor.             |
| 1575 | Etienne Bathory.               | 775  | Mohammed.             |
| 1587 | Sigismond III.                 | 786  | *Haroun-al-Raschid.   |
| 1632 | Ladislav VII.                  | 800  | Aglabites.            |
| 1648 | Jean-Casimir V.                | 813  | Al Mahmoun.           |
| 1669 | Michel.                        | 833  | Al Motassem.          |
| 1674 | Jean Sobieski.                 | 933  | Buides.               |
| 1697 | Frédéric-Auguste.              | 999  | Gaznevides.           |
| 1714 | Frédéric-Auguste II.           | 1057 | Togrul Beg.           |
| 1764 | Stanislas-Auguste.             | 1174 | Saladin.              |
| 1772 | Premier partage de la Pologne. | 1195 | Gengis-Khan.          |
| 1793 | Deuxième partage.              | 1300 | Osman I, sultan turc. |
| 1794 | Troisième partage.             | 1326 | Ourkhan.              |

## RUSSIE.

|      |                             |
|------|-----------------------------|
| 862  | Ruric.                      |
| 879  | Igor.                       |
| 980  | Wladimir-le-Grand.          |
| 1224 | Mongols.                    |
| 1477 | Ivan I Wasiliewitsch.       |
| 1533 | Ivan II Wasiliewitsch.      |
| 1584 | Féodor.                     |
| 1598 | Boris.                      |
| 1601 | Le faux Démétrius.          |
| 1613 | Michel Romanow.             |
| 1676 | Féodor II.                  |
| 1682 | Ivan et Pierre I.           |
| 1689 | Pierre-le-Grand seul.       |
| 1725 | Catherine I.                |
| 1727 | Pierre II.                  |
| 1730 | Anne.                       |
| 1741 | *Elisabeth.                 |
| 1762 | Pierre III. — Catherine II. |
| 1796 | Paul I.                     |
| 1801 | Alexandre.                  |
| 1825 | Nicolas.                    |

## ORIENT.

|     |                     |
|-----|---------------------|
| 622 | Fuite de Mahomet.   |
| 632 | Abou-Bekr.          |
| 624 | Omar.               |
| 644 | Othman.             |
| 656 | Ali.                |
| 661 | Hassan. — Moahviah. |
| 744 | *Mervan.            |

|      |                       |
|------|-----------------------|
| 750  | Abassides.            |
| 751  | Almanzor.             |
| 775  | Mohammed.             |
| 786  | *Haroun-al-Raschid.   |
| 800  | Aglabites.            |
| 813  | Al Mahmoun.           |
| 833  | Al Motassem.          |
| 933  | Buides.               |
| 999  | Gaznevides.           |
| 1057 | Togrul Beg.           |
| 1174 | Saladin.              |
| 1195 | Gengis-Khan.          |
| 1300 | Osman I, sultan turc. |
| 1326 | Ourkhan.              |
| 1360 | Amurat I.             |
| 1369 | Tamerlan.             |
| 1389 | Bajazet I.            |
| 1402 | Soliman I.            |
| 1413 | Mahomet I.            |
| 1421 | Amurat II.            |
| 1451 | Mahomet II.           |
| 1481 | Bajazet II.           |
| 1498 | Babour dans l'Inde.   |
| 1499 | Ismaël Sofi en Perse. |
| 1512 | Sélim II.             |
| 1520 | Soliman II.           |
| 1566 | Sélim I.              |
| 1574 | Amurat III.           |
| 1587 | Schah Abbâs en Perse. |
| 1595 | Mahomet II.           |
| 1603 | Achmet I.             |
| 1617 | Mustapha I.           |
| 1632 | Amurat IV.            |
| 1640 | Ibrahim.              |
| 1649 | Mahomet IV.           |
| 1657 | Soliman III.          |
| 1691 | Achmet II.            |
| 1695 | Mustapha II.          |
| 1703 | Achmet III.           |
| 1730 | Mahmoud V.            |
| 1736 | Schah Nadir en Perse. |
| 1754 | Osman II.             |
| 1757 | Mustapha III.         |
| 1774 | Abdoul-Achmet.        |
| 1790 | Sélim III.            |
| 1807 | Mustapha.             |
| 1808 | Mahmoud.              |
| 1839 | Abdul-Mejid.          |

---

# TABLE DES MATIÈRES

## DU SECOND VOLUME.

---

|   | Pages. |
|---|--------|
| LIVRE III. CIVILISATION CHRÉTIENNE . . . .                                  |        |
| CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. DIVISIONS, SCIENCES ACCESSOIRES ET SOURCES . . . . . | 1-16   |

Différences entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne. — Division. — Chronologie. — Ères et Cycles. — Ère chrétienne. — Sources. — Indication des travaux relatifs à l'histoire générale des temps modernes et aux histoires nationales.

### *Première période.*

|  |       |
|--|-------|
| CHAPITRE I. LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE . . . . . | 17-51 |
|--|-------|

Caractère historique du christianisme. — Propagation. — Persécutions. — Guerre des Juifs. — Destruction de Jérusalem. — Lutte contre le paganisme jusqu'à Constantin. — ORGANISATION. — Le sacerdoce. — Les évêques. — L'évêque de Rome. — Conciles. — CULT. — Réunion des chrétiens. — Mystères. — La messe. — Les sacrements. — Mœurs des chrétiens. — Communauté des biens. — La femme chrétienne. — SCIENCE. — Les monuments des deux premiers siècles. — Esprit philosophique. — Origène. — S. Clément d'Alexandrie. — Controverses. — Hérésies. — Hérétiques judaïsants. — Gnostiques. — Manichéens.

|  |       |
|--|-------|
| CHAPITRE II. DE CONSTANTIN A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT . . . . . | 52-93 |
|--|-------|

L'EMPIRE. — Constantin. — Constance. — Julien l'apostat. — Théodose. — Partage de l'empire. — État de l'empire. — La cour. — L'administration. — La noblesse. — Les villes municipales. — Les curiales. — Le colonat. — L'armée. — Les bénéfices militaires. — Invasion des barbares. — Races germaniques. — Les Visigoths. — Valens. — Alaric. — Radagaise. — Successeurs d'Honorius. — Genseric. — Attila. — Fin de l'empire d'Occident. — L'ÉGLISE. — La vie monastique. — Organisation sacerdotale. — Métro-

pollains. — Patriarches. — Conciles œcuméniques. — Papauté. — Pères de l'Église. — Les hérésies. — Arius. — Concile de Nicée. — Semi-Ariens. — Concile de Constantinople. — Donatistes. — Pélage. — Nestorius. — Eutychès. — Chute du paganisme. — Littérature.

*Deuxième période.*

**CHAPITRE I. L'EMPIRE D'ORIENT . . . . . 94-114**

Suite des empereurs. — Justinien. — Vandales. — Sassanides en Perse. — Peuples tartares. — Successeurs de Justinien. — ÉGLISE D'ORIENT. — Les trois chapitres. — Monothélites. — Iconoclastes. — Photius. — Schisme grec. — LÉGISLATION. — Compilations de Justinien. — Basiliques. — Mariage. — Servage. — LITTÉRATURE. — Compilations. — Histoire. — Architecture.

**CHAPITRE II. LES ROYAUMES BARBARES. — LA FRANCE . . . . . 112-143**

ITALIE. — Ostrogoths. — Théodoric. — Bélisaire et Narces. — Lombards. — ESPAGNE. — Visigoths. — Suèves. — Bourguignons. — LA FRANCE. — Origines de la nationalité française. — Travaux sur ce point. — Les Francs. — Clovis. — Successeurs de Clovis. — LOIS DES BARBARES. — Le christianisme seul principe de la civilisation moderne. — Royauté. — Organisation militaire. — Plaids. — Bénéfices. — Maires du palais. — Personnalité des lois. — Institutions civiles et pénales.

**CHAPITRE III. LES ARABES ET LE MAHOMÉTISME . . . . . 144-162**

Arabes primitifs. — Mahomet. — Conquêtes. — Premières guerres civiles. — Ommiades. — Abassides. — Dynasties africaines. — Dynasties asiatiques. — Seljoucides. — Ayoubites. — CIVILISATION MAHOMÉTANE. — Le Coran. — Dogme. — Morale. — Droit politique et civil. — Culte. — Poésie arabe. — Poésie persane. — Philosophie. — Histoire. — Sciences. — Commerce et industrie.

**CHAPITRE IV. LES CARLOVINGIENS . . . . . 162-185**

Charles Martel. — Pépin-le-Bref. — Charlemagne. — Saxons. — Renouveau de l'empire d'Occident. — Constitution sociale. — Capitulaires. — Grand

plaid. — Comtes palatins. — *Missi dominici*. — Villes. — Immunités. — Recommandations. — Louis-le-Débonnaire. — Lothaire. — Démembrement de l'empire. — Bourgogne. — Italie. — Allemagne. — France jusqu'à Hugues Capet. — L'ANGLETERRE DEPUIS L'INVASION DES BARBARES. — Anglo-Saxons. — Alfred-le-Grand. — Danois. — Kanut-le-Grand. — Harald.

**CHAPITRE V. L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION EN OCCIDENT, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SIXIÈME SIÈCLE JUSQU'À LA FIN DU DIXIÈME . . . 186-199**

Papauté. — S. Grégoire-le-Grand. — Conversion de l'Allemagne. — Fausses décrétales. — Nicolas I. — Abaissement de la papauté. — Evêques. — Patrons et avocats des Églises. — Bénédictins. — Vie canonique. — Servage. — Littérature. — Beaux-arts. — Style byzantin.

*Troisième période.*

**CHAPITRE I. LE MOYEN ÂGE . . . . . 200-289**

ÉTAT GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ. — La féodalité. — La papauté. — Suprématie impériale. — Mariage des prêtres. — Simonie. — S. Grégoire VII. — Cardinaux. — Question des investitures. — Liberté de l'Italie. — Indépendance temporelle des Papes. — Alexandre III. — Innocent III. — Grégoire IX. — LA FRANCE. — Hugues Capet. — Division de la France. — Louis VI. — Communes françaises. — Philippe Auguste. — Albigeois. — Saint-Louis. — Progrès sociaux. — ANGLETERRE. — Guillaume-le-Conquérant. — Organisation. — Plantagénets. — Thomas Becket. — Irlande. — Richard Cœur-de Lion. — Jean-sans-Terre. — Henri III. — Grande charte. — Parlement. — Communes anglaises. — ALLEMAGNE ET ITALIE. — Otton-le-Grand. — Maison Salique. — Italie. — Municipalités. — Normands. — Henri IV. — Les Hohenstauffen. — Frédéric Barberousse. — Frédéric II. — Interrègne. — Etat de l'Italie. — Constitution de l'Allemagne. — Villes allemandes. — CROISADES. — Royaume de Jérusalem. — Empire d'Orient. — Empire français à Constantinople. — CIVILISATION. — Constitution de l'Église. — Pouvoirs du pape. — Réformes de Cluny et de Cîteaux. — Dominicains et franciscains. — Droit canonique. — Trêve de Dieu. — Progrès civils dus à l'Église. — Droit coutumier. — Chevalerie. — Usage des fiefs. — Noblesse. — Bourgeoisie. — Industrie et commerce. — Servage. — Affranchissement des

serfs. — Juifs. — Beaux-arts. — Cathédrale gothique. — Littérature. — Langue française. — Littérature allemande. — provençale. — Universités. — Scolastique. — Hérésies. — Bérenger. — Abailard. — Droit romain. — Histoire.

## CHAPITRE II. L'EUROPE CENTRALE DE BONIFACE VIII AUX GUERRES DES FRANÇAIS EN ITALIE. 289-346

L'ÉGLISE ET LA PAPAUTÉ. — Boniface VIII. — Église gallicane. — Clément V. — Papes d'Avignon. — Jean XXII. — Hérésies des frères mineurs. — Nécessité de la réforme. — Revenus du pape. — Schisme d'Occident. — Concile de Constance. — Wiclef et Jean Huss. — Concile de Bâle. — Savonarole. — LA FRANCE. — Philippe-le-Bel. — Templiers. — États-généraux. — Parlement. — Loi salique. — Philippe de Valois. — Guerre des Anglais. — Jean. — Révolution de 1356. — Jacquerie. — Charles V. — Charles VI. — Jeanne d'Arc. — Charles VII. — Louis XI. — Charles-le-Téméraire. — ANGLETERRE. — Édouard I. Ecosse. — Édouard III. — Jacquerie anglaise. — La rose rouge et la rose blanche. — Henri VII. — ALLEMAGNE. — Rodolphe de Habsbourg. — Maison de Luxembourg. — Bulle d'or. — Hanse. — SUISSE. — ITALIE. — Venise. — Aristocratie. — Conquêtes. — Gènes. — Milan. — Florence. — Les Médicis. — État de l'Église. — Cola Rienzi. — Royaume de Naples.

## CHAPITRE III. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE, LE NORD ET L'EST DE L'EUROPE JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE. . . . . 347-376

ESPAGNE ET PORTUGAL. — Conquête arabe. — Califat de Cordoue. — Pélage. — Royaume de Léon. — Comté de Castille. — Navarre et Aragon. — Sanche major. — Aragon. — Alphonse I. — Maison de Barcelone. — Royaume de Castille. — Morabethes. — Almohades. — Alphonse-le-Sage. — Portugal. — Constitution espagnole. — Mœurs. — Littérature. — SCANDINAVIE. — Christianisme. — Prépondérance du Dannemark. — Union de Calmar. — Islande. — POLOGNE. — Mieszislav. — Boleslav. — Casimir le-Grand. — Constitution. — RUSSIE. — Ruric. — Wladimir-le-Grand. — HONGRIE. — MONGOLS. — Djengiskhan. — Tamerlan. — Turcs. — EMPIRE BYZANTIN. — Osman. — Les Paléologues. — Bajacel. — Chute de Constantinople.

## ERRATA.

---

Page 5, ligne 1, *au lieu de en l'histoire, lisez en histoire.*

— 43, — 24, *au lieu de entre, lisez contre.*

— 46, — 31, *au lieu de qui voulaient rebaptiser, lisez qui ne voulaient pas rebaptiser.*

— 50, — 29, *au lieu de infestées, lisez infestés.*

— 53, — 5, *au lieu de toute, lisez tout.*

— 103, — 32, *au lieu de Élatine, lisez Église latine.*

— 115, — 1, *au lieu de prises, lisez pris.*

— 120, — 18, *au lieu de Vonglé, lisez Vouglé.*

— 173, — 13, *au lieu de Le fils aîné de l'empereur Lothaire, lisez Le fils aîné de l'empereur Lothaire.*

— 218, — 24, *au lieu de où il n'y a pas, lisez où il n'y ait pas.*

— 235, — 15, *au lieu de Henri III, lisez Henri II.*

— 280, — 18, *au lieu de langue d'oc, lisez langue d'oï.*

— 371, — 30, *au lieu de 1634, lisez 1834.*

— 385, — 15, *au lieu de Azores, lisez Açores.*

---

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140



|  |    |    |  |
|--|----|----|--|
| HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTE.   |    |    |  |
| LES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841, par W. LAMARQUE COCKER, traduit de l'anglais par A. JOSSAY et DE LAUNAY, complété pour les expéditions et voyages jusqu'en 1841, par la dernière expédition de M. DUMONT D'URVILLE, par M. D'ARVILLE, 3 vol. in-8°, format original, 5 fr. 50 le 1 <sup>er</sup> , l'ouvrage complet. | 10 | 50 |  |
| HISTOIRE DE 1840, par A. VILLEROT, 1 vol.  | 5  | 00 |  |
| C'est le mouvement d'une année qui sera continué chaque année.   |    |    |  |
| HISTOIRE DE 1841, par A. VILLEROT, 1 vol.  | 5  | 00 |  |
| MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, par le docteur OTT, 1 vol.   | 5  | 30 |  |
| MANUEL D'HISTOIRE MODERNE, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, par le docteur OTT, 1 vol.   | 5  | 30 |  |
| MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE, par M. RENOUYER, 1 vol.   | 5  | 30 |  |
| HISTOIRE DES FRANÇAIS depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1850, par TH. LAVALETTE, 1 vol.   | 5  | 30 |  |
| LA MUSIQUE MISE À LA PORTÉE DE TOUS LES MONDES, exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art et pour en parler sans l'avoir étudié, par M. FETIS, 2 <sup>e</sup> édition, 1 vol.  | 5  | 30 |  |
| GÉOLOGES CIVILS. Analyse raisonnée de ses travaux, présentée de son côté historique par M. FLOURENCE, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1 vol.  | 5  | 30 |  |
| DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles, par sir JOHN F. W. HERSCHEL, trad. de l'anglais, 1 vol.  | 5  | 30 |  |
| HISTOIRE DE LA MUSIQUE, par S. SARRAO, traduite de l'anglais par mad. Adèle FETIS, avec des notes, des additions   | 5  | 30 |  |

|   |   |    |
|---|---|----|
| thous et des corrections par M. FETIS, 1 vol. grand in-8.   | 5 | 30 |
| LES MUSÉES D'ITALIE, guide et monument de l'art et du voyageur, par Louis VILLEROT, 1 vol.  | 5 | 30 |
| LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, selon l'ordre leur ancien, anecdotes relatives à leur signification, etc., par LA BOUTE DE LUCAS, précédé d'un Essai sur la philosophie de Socrate, par FRAUENKAMP WERTH, 2 vol. | 5 | 30 |

**Sous presse.**

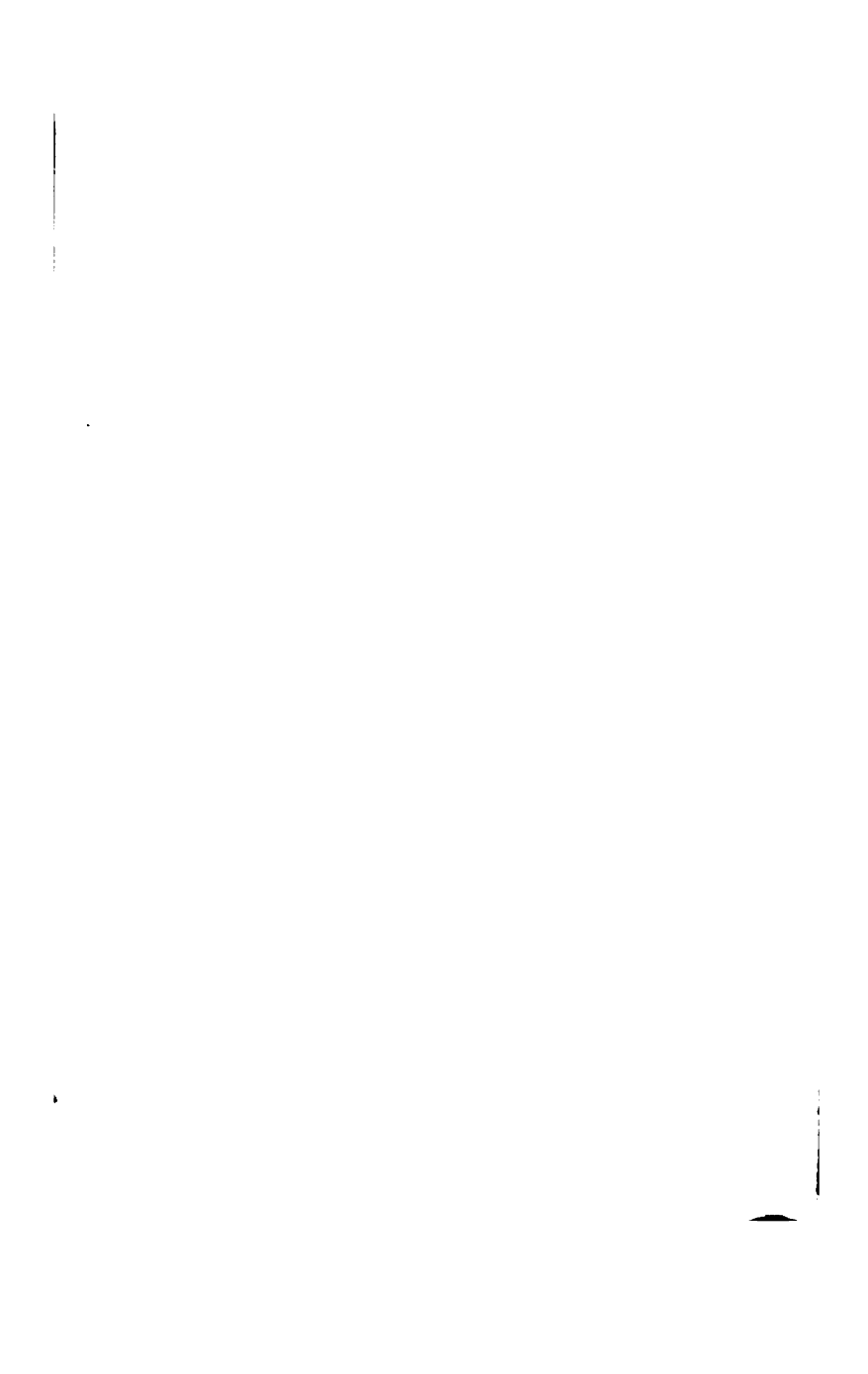
|  |  |  |
|--|--|--|
| MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE, par M. RENOUYER, 1 vol.  |  |  |
| MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AU MOYEN-ÂGE, par le même, 1 vol.   |  |  |
| MANUEL HISTORIQUE DE L'ARCHITECTURE, avec plus de 100 gravures dans le texte, par HENRI HAVET, 1 vol.  |  |  |
| TRAITÉ DE MÉTÉOROLOGIE, par L.-E. KAPPEL, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par CH. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, 1 vol. |  |  |

**Œuvres diverses.**

|  |   |    |
|--|---|----|
| NAPOLÉON APOCYPHE, 1802-1821, biographie de la Cour, celle du monde et de la Monarchie universelle, par Louis GEORGEY, 1 vol.  | 5 | 30 |
| CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES, depuis le 15 <sup>e</sup> siècle jusqu'au 19 <sup>e</sup> , 1 vol.   | 5 | 30 |
| HISTOIRE DE LA TOUR D'ALVERGNE, Premier Grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques, par M. BEUOT DE KENNEDY, 1 vol. | 5 | 30 |









3 9015 08362 4798

